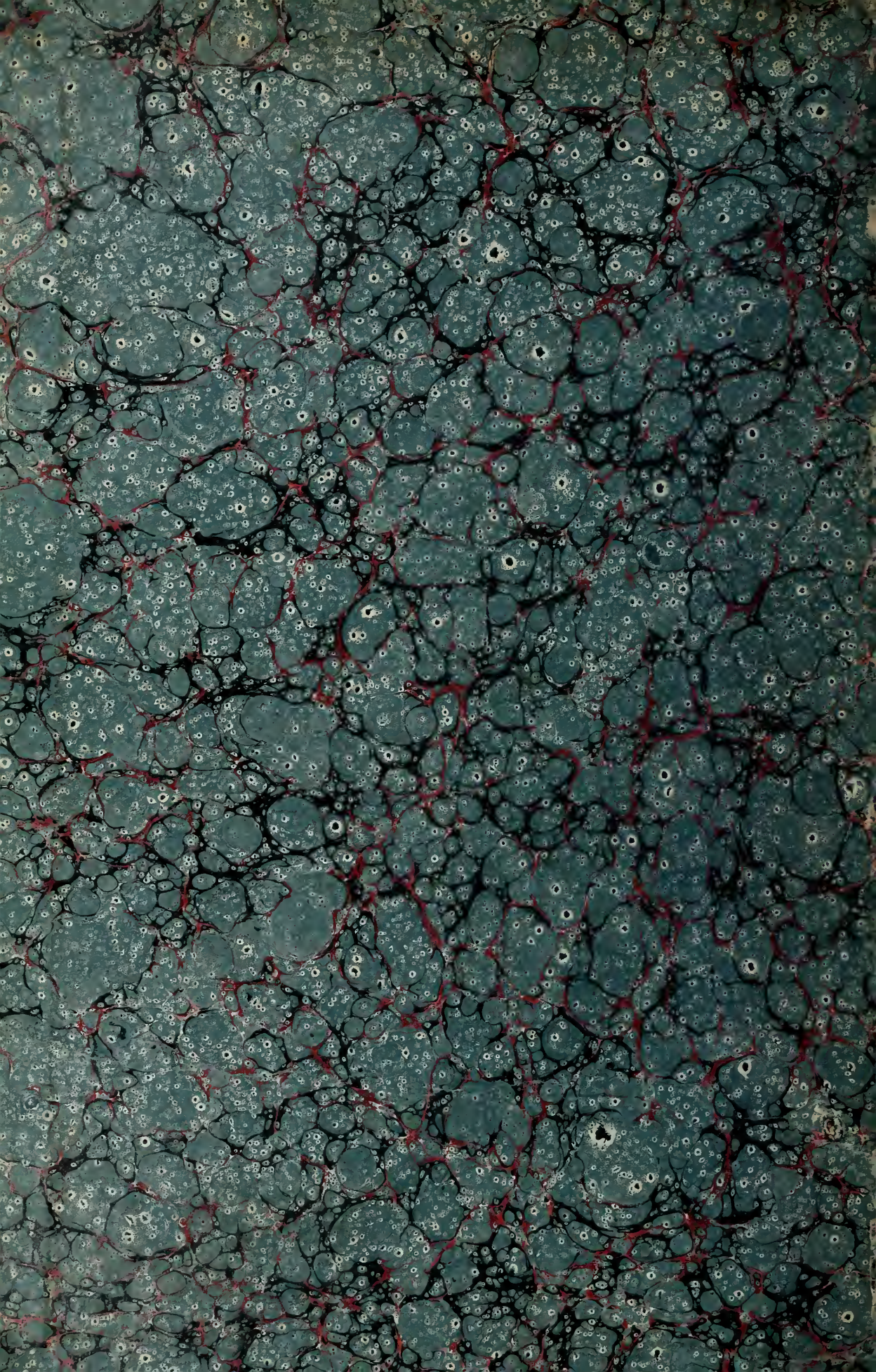


PQ
2423
.S22
M66
1880
ROM-ILL
SMRS

MONSEIGNEUR

TOME I^er

MONSEIGNEUR

PAR

PAUL SAUNIÈRE

PARIS

JULES ROUFF ET Cie, ÉDITEURS

14, Cloître Saint-Honoré, 14

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/monseigneur00saun

MONSEIGNEUR

PROLOGUE

—

Nous sommes en l'an de grâce 1740, sous le règne de Louis XV, dit le *Bien-Aimé*.

Le Roi-Soleil est mort, après avoir ruiné la France par ses prodigalités insensées; le Régent est mort à son tour, après l'avoir corrompue jusqu'à la moelle des os.

A la cour du nouveau roi, on respire pourtant comme un souffle de vertu; tandis que l'on y trouve encore des traces de la sévère économie que le cardinal Fleury y avait apportée.

Louis XV est le modèle des rois et des maris. Sa femme, la fille du roi Stanislas, vient de lui donner une preuve nouvelle de sa fécondité. Une princesse est née : c'est le huitième enfant de Leurs Majestés.

Au dehors, il est vrai, l'austérité et la fidélité ne sont pas précisément à l'ordre du jour.

Mis en goût par les débordements licencieux de la Régence, les grands seigneurs ont conservé le culte des soupers fins et continuent à faire marcher de front la débauche et la volupté.

Les « petites maisons » sont muettes pendant le jour. Le jour, pour elles, c'est l'heure du repos; mais le soir, à travers les fenêtres closes, on voit filtrer des rayons de lumière éblouissante : la voix de l'orgie traverse de temps en temps les murailles épaisses et trouble enfin le silence de la nuit profonde.

Nul ne dédaigne de se mêler à ces saturnales de bon goût et de haute liesse. Gentilshommes, prélats, femmes de grande naissance, filles de l'Opéra ou de la Comédie-Italienne, tout le monde en prend sa part.

Pendant que le roi va tranquillement se coucher auprès de Marie Leczinska, les grands seigneurs quittent leurs femmes, les femmes quittent leurs maris, et chacun d'eux s'en va, au gré de son caprice, s'asseoir au festin pantagruélique que des mains habiles ont préparé.

Le respect et les traditions de la famille n'existent plus, où se sont réfugiés dans quelques rares maisons bourgeoises. La religion perd tous les jours un peu

de son prestige, compromise publiquement par ceux-là mêmes qui sont chargés de la faire respecter, qu'ils soient cardinaux ou simples abbés.

Le règne des abbés galants a commencé.

C'est à cette catégorie de gentilshommes travestis qu'appartenait un jeune homme de vingt-cinq ans au plus, vêtu de noir de la tête aux pieds, depuis les bas de soie jusqu'au tricorne, portant le rabat et le petit manteau, et qui marchait d'un pas léger dans la rue Saint-Dominique. Sa main fine et noyée dans un flot de dentelles, s'appuyait sur la garde d'une petite épée, dont la poignée d'acier bruni faisait ressortir davantage la blancheur féminine de sa peau.

Arrivé à l'angle de la rue Saint-Dominique et de l'esplanade des Invalides, il s'arrêta. Il était devant un magnifique hôtel, dont la porte cochère, surmontée de riches armoiries, donnait sur la rue.

Après un instant d'hésitation, il fit de la tête et de la main un geste résolu et souleva le lourd marteau qu'il laissa retomber bruyamment.

Aussitôt la porte s'ouvrit, et il entra dans une vaste cour.

En face de lui se dressaient des bâtiments dont les fenêtres, hermétiquement fermées, prouvaient que l'hôtel était momentanément inhabité.

Derrière le jeune abbé, s'avançait un homme de trente-cinq ans environ, entièrement habillé de noir, comme son maître, à la figure rougeaude et papelarde, sentant d'une lieue la sacristie.

Il se tenait respectueusement à distance, les mains jointes sur un ventre déjà proéminent, calme et impassible.

Au lieu de se diriger vers l'hôtel, son maître alla droit à la loge du suisse.

Dans cette loge se trouvait un grand diable d'Helvétien, qui mesurait tout près de six pieds de haut et dont le corps et les membres étaient en parfaite proportion avec sa taille colossale.

Il avait quarante ans environ, le front bas, le regard hébété, et ne semblait pas briller par l'intelligence.

Auprès de lui se trouvait debout une jeune femme de vingt-trois ans, blonde, mince et grassouillette à la fois, petits pieds, petites mains, taille flexible, mince, éveillée, type accompli de la grisette parisienne ou de la soubrette de bonne maison.

— Eh bien! avez-vous réfléchi? leur demanda l'abbé.

— Oui, monseigneur, répondit la jeune femme avec une gracieuse révérence.

— Et vous êtes décidés?

— Mon Dieu... c'est bien hasardeux... balbutia-t-elle... mais avec un seigneur comme vous, j'espère bien que nous n'avons rien à craindre.

— Alors, dit l'abbé en tirant une bourse de sa poche, voilà vos vingt-cinq louis. Allez-vous-en!

En même temps, il jeta sur une table une bourse pesante, qui s'élargit en rendant un son métallique.

— C'est ma vâme qui l'a foulu, fit observer le suisse en s'emparant de l'argent. Pour moi che ne foulais bas.

— Peu m'importe, dit l'abbé. Vous voilà payés ; donnez-moi les clefs de la maison et laissez-moi.

— Bien, fit le suisse, mais que monseigneur ne l'oublie pas!...

— C'est convenu. Après-demain, à la même heure, je vous rendrai vos clefs et votre maison.

Le suisse poussa un gros soupir. Évidemment, il ne s'exécutait qu'à regret.

— Allons, fiens, Chustine, dit-il à sa femme. Monseigneur est le maître ici bendant teux chours. Partons !

Justine prit un petit paquet qu'elle avait préparé et le passa à son bras avec une lenteur qui prouvait qu'elle aussi s'éloignait à contre-cœur.

— Comment faire? murmurait-elle. Et Papillon qui doit venir ce soir à neuf heures !...

Cependant elle prit le bras de son mari et s'éloigna après avoir remis au jeune abbé un énorme trousseau de clefs étiquetées avec soin.

Derrière eux, la massive porte cochère se referma avec un bruit sourd.

— Approche, Bazile, dit aussitôt le maître au valet.

Il lui tendit le trousseau de clefs qu'il tenait à la main.

— Tu vas ouvrir toutes les portes et toutes les fenêtres de cet hôtel, lui dit-il. Quand tu seras prêt, tu viendras me retrouver dans le jardin. Surtout dépêche-toi. Je n'ai pas de temps à perdre.

A ces mots, il prit les devants, ouvrit la porte du milieu, la seule qui ne fût pas fermée, traversa un large vestibule, au bout duquel se trouvait une autre porte qui donnait sur les jardins, et s'engagea dans les allées.

Il était environ deux heures. Le mois de mai touchait à sa fin et le temps était admirable.

Les arbres et les massifs, à l'ombre desquels se promenait le jeune abbé, étaient couverts d'une opulente verdure et projetaient leur ombre épaisse sur le sable des allées.

Le jardin était à peu près inculte. Les parterres étaient sans fleurs ; la mauvaise herbe avait envahi les plates-bandes, les pelouses, les massifs et même quelques allées secondaires qu'on avait jugé inutile d'entretenir.

Comme l'hôtel, le jardin était abandonné. Le suisse, à qui la garde en était confiée, n'y faisait absolument aucun frais.

Autour de ce jardin, qui pouvait contenir un peu plus d'un arpent, on apercevait par-dessus les murs élevés les arbres d'autres jardins.

A gauche et au fond, on distinguait à peine le toit des hôtels voisins, à plus de cinq ou six cents pas. A droite, à une distance plus grande encore, s'élevait la coupole dorée des Invalides.

Partout, même à cette heure de la journée, un silence profond, une solitude de désert.

Après avoir passé cette rapide inspection des lieux, le jeune abbé fit de la tête un petit signe approbateur.

Au même instant, Bazile s'avança.

— Monseigneur, dit-il, tout est ouvert.

— Bien, fit l'abbé, suis-moi.

Il pénétra dans la maison. Négligeant les appartements de réception qui se trouvaient au rez-de-chaussée, il gravit le premier étage et visita soigneusement les chambres, examinant tout particulièrement les issues.

L'hôtel était dans le même état que si on l'eût quitté la veille. Les moindres objets y étaient à leur place — mieux entretenus par Justine, il faut en convenir, que ne l'était le jardin par son mari.

— Fort bien, dit enfin l'abbé au bout de quelques minutes d'une patiente investigation; tu mettras des draps à ce lit, tu apporteras du sucre, tu verseras de l'eau dans cette carafe, dans les vases de cette toilette, et tout ira à souhait.

Il consulta sa montre.

— Tu as une heure pour faire ces préparatifs, ajouta-t-il en s'adressant à Bazile. Va, tu me retrouveras ici.

Le valet s'éloigna en s'inclinant servilement.

Monseigneur retourna dans le jardin et se dirigea vers un petit réduit, dans lequel étaient relégués divers instruments de jardinage.

Il y choisit une pioche et une pelle, puis, apercevant des sabots et un tablier de jardinier accroché le long du mur, il enleva son habit, son gilet, passa le tablier à son cou, chaussa les sabots, prit la pioche, la pelle, et s'enfonça dans les massifs.

Là, avisant un endroit bien sombre et bien éloigné, il s'arrêta, retroussa jusqu'à l'épaule ses manches garnies de dentelles, et, saisissant la pioche à deux mains, se mit bravement à la besogne.

La tâche était rude pour ce jeune efféminé, qui n'avait certainement pas l'habitude des durs travaux de la campagne.

Au bout de cinq minutes, une sueur abondante inondait son visage, et sa respiration haletante s'échappait en sifflant de sa poitrine oppressée.

De temps en temps il s'arrêtait pour respirer, puis il reprenait tour à tour la pioche et la pelle, fouillait la terre, la rejetait sur les côtés, agrandissant sans cesse le trou qu'il avait commencé.

L'eau ruisselait de tout son corps. Sa chemise de fine batiste était collée sur sa peau, ses cheveux noirs se plaquaient en minces filets sur ses tempes.

Enfin, il poussa un énorme soupir de satisfaction et s'arrêta.

Le trou qu'il venait de creuser mesurait environ trois pieds de long sur deux de large et deux de profondeur.

Depuis plus de trois quarts d'heure il travaillait à cette œuvre difficile.

— Et vite! murmura-t-il. Bazile va bientôt arriver... hâtons-nous.

Il revint sur ses pas, regagna le réduit au fond duquel il avait laissé ses habits y déposa la pioche, la pelle, les sabots, le tablier, et, après avoir essuyé avec son mouchoir la sueur dont il était inondé, il endossa son gilet, son habit, pendit son épée à sa ceinture, rajusta son jabot, ses manchettes, et attendit.

Grâce aux précautions qu'il avait prises, pas une tache ne souillait ses habits ni ses souliers cirés à l'œuf.

Le visage seul était légèrement coloré et les mains délicates du galant abbé

avaient gardé deux ou trois ampoules, suites inévitables du labeur auquel il venait de se livrer.

Un quart d'heure après, quand Bazile revint, son maître était paresseusemen étendu sur un sofa dans le petit salon du rez-de-chaussée.

Ses traits avaient repris un calme trompeur, sa figure était d'une pâleur mate, capable de désespérer les plus raffinées coquettes, et ses mains jouaient avec le jabot de point d'Angleterre qui s'échappait de son gilet en plis floconneux.

Il se leva lentement, suivit son laquais dans les appartements du premier étage et surveilla lui-même l'exécution des ordres qu'il avait donnés.

Quand Bazile eut terminé, l'abbé se tourna vers lui.

— Pour aujourd'hui, pour demain peut-être, lui dit-il, il faut que tu te multiplies. Tu seras tout ici pendant ces quarante-huit heures. Tout, c'est-à-dire cuisinier, valet de chambre, valet de pied...

— J'ai été tout cela, monseigneur, répondit le valet.

— Bien, mais c'est la première fois que je mets ton intelligence à l'épreuve, depuis le jour où je t'ai tiré d'un si mauvais pas. Je veux voir si tu auras à cœur de me témoigner un peu de reconnaissance.

— Que monseigneur ne doute pas de mon aveugle dévouement.

— J'y consens. Assaisonne-le d'un peu d'activité et tu n'auras pas à t'en repentir.

— Monseigneur n'a qu'à parler. J'obéirai.

— Pour le moment, je ne te demande que de préparer un souper convenable pour trois ou quatre personnes.

— N'est-ce que cela ! s'écria Bazile. Monseigneur peut être tranquille.

— Que ton souper soit prêt pour sept heures et demie. Tu disposeras le couvert dans le petit salon qui touche à cette chambre, car la personne que je vais amener ici est un peu souffrante et ne pourra sans doute pas descendre dans la salle à manger.

— Ah ! c'est une personne seule que monseigneur attend ?

— Je ne sais... peut-être en viendra-t-il une seconde...

— Alors combien de couverts ?

— Mets-en trois à tout hasard.

— Est-ce tout ?

— Pour l'instant, oui.

L'abbé avait fait ces recommandations diverses avec lenteur, en homme qui a longuement réfléchi et qui ne veut pas être pris au dépourvu

— Ah ! dit-il tout à coup, j'oubliais ! En achetant tes provisions, informe-toi s'il y a un médecin dans le quartier ; va le voir, et prie-le de ne pas s'éloigner sans dire où l'on pourra le trouver en cas de besoin.

Bazile s'inclina.

— Maintenant je te laisse, reprit son maître. Il est trois heures et demie. Je pense être de retour ici vers six heures avec la personne que j'accompagnerai. Au premier coup de marteau tu viendras ouvrir la porte.

— Je serai tout oreilles, monseigneur.

L'abbé descendit le somptueux escalier de pierre, toujours grave et réfléchi.

Enfin, arrivé sur la dernière marche, il se retourna vers son laquais qui l'avait suivi.

— Surtout, recommanda-t-il encore, pas un mot à personne de ce qui se passe ici! Il y va de ta vie, je t'en avertis.

A ces mots, il se dirigea d'un pas rapide vers la porte cochère et disparut.

Après avoir gagné les quais, il traversa le Pont-Royal, la place du Carrousel et s'engagea dans la rue de Chartres.

Arrivé sur la place du Palais-Royal, en face de la fontaine monumentale qui s'y trouvait jadis, et tout au coin de la rue de Chartres, il s'arrêta devant une maison d'aspect modeste, éclairée par des fenêtres étroites.

Au-dessus d'une petite porte basse, on avait accroché un écriteau de bois noir, sur lequel étaient écrits ces mots en lettres jaunes : *Hôtel de Normandie.*

Une allée sombre et resserrée s'ouvrit devant lui. Il y pénétra et atteignit une sorte de loge, petite et enfumée, dans laquelle était assise une femme de cinquante ans environ.

— Madame la duchesse est ici? demanda-t-il.

— Au premier, la porte à droite, lui répondit la propriétaire de l'hôtel.

Il franchit à tâtons les degrés d'un escalier obscur et frappa doucement à la porte qu'on lui avait indiquée.

— Entrez! répondit une voix de femme.

Il ouvrit la porte et se trouva dans une chambre assez grande, dont les deux fenêtres donnaient sur la place du Palais-Royal.

L'air et la lumière y pénétraient assez largement, mais n'en faisaient que ressortir plus tristement le mobilier fané dont la chambre était garnie.

— Comment, Gabrielle, s'écria-t-il, c'est vous que je trouve dans cet horrible taudis!

— Ah! vous voilà, cousin, répondit la jeune femme d'une voix dolente. Je commençais à désespérer de vous voir.

— Excusez-moi, dit-il; mais je n'ai reçu qu'hier soir, à une heure fort avancée, le billet que vous m'avez fait parvenir.

— Mais pourquoi n'être pas venu plus tôt aujourd'hui? demanda Gabrielle.

— Parce que je me suis occupé de vous toute la journée, ma cousine.

— Vous!

— Oui, ma chère.

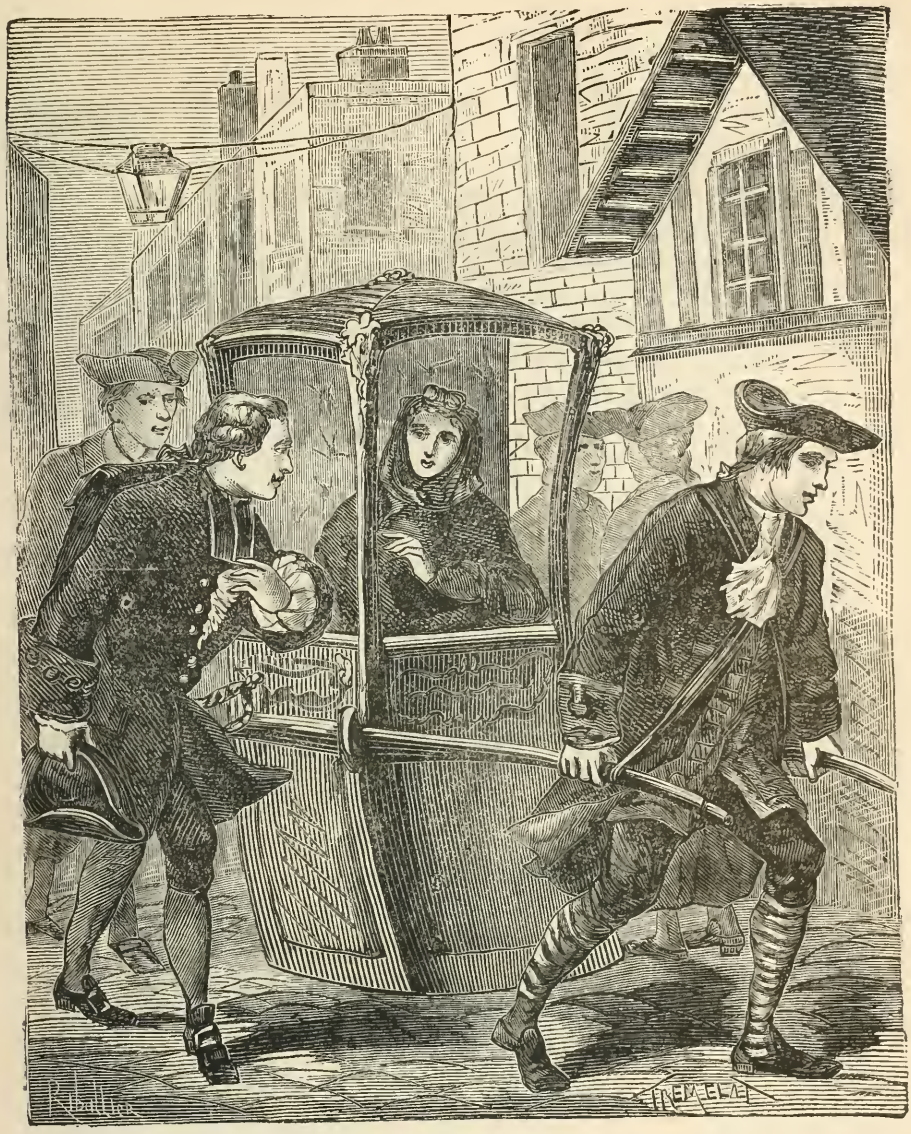
— Qu'avez-vous donc fait?

— Vous allez le savoir, et quand je vous aurai tout appris, vous ne m'accuserez plus de paresse ni d'indifférence.

Il prit un siége et regarda attentivement la jeune femme.

Agée de vingt-trois ou vingt-quatre ans, elle était brune, fort belle, et avait surtout de magnifiques yeux noirs. Sa bouche, un peu grande mais ornée de dents irréprochables, éclairait d'un sourire gracieux son visage pâle et souffrant.

Elle était dans un état de grossesse très avancé. Nonchalamment étendue sur une chaise longue, elle examinait le jeune abbé et attendait sans trop d'impatience les explications qu'il lui avait promises.



Tenant respectueusement son chapeau à la main. (Page 11.)

— Mais d'abord, dit-il, apprenez-moi comment il se fait que vous soyez venue à Paris, pour y descendre dans l'affreux hôtel que voilà.

— Il est affreux, j'en conviens, répondit-elle. Aussi je vous prie de croire que je ne l'aurais pas choisi, si mon mari ne me l'avait pas indiqué.

— Lui! à quoi pensait-il donc?

— Vous savez bien, mon cher Savournin, que le duc est un vrai soldat, peu soucieux de luxe et de bien-être. Il a habité pendant trois ans cette chambre, à

poque où il était simple capitaine, où il était jeune; il m'y a donné rendez-us, n'en connaissant pas d'autre, rien n'est plus naturel.

— En effet, ne me disiez-vous pas dans votre billet que vous attendiez M. le duc très-prochainement?

— C'est pour le recevoir que je suis venue à Paris.

— Malgré l'état dans lequel vous êtes!

— A cause de celá. J'ai voulu lui donner au plus tôt les joies de la paternité.

— Et arrive-t-il aujourd'hui, comme vous me l'annonciez?

— Ce soir même, je l'espère bien, fit vivement la jeune femme. Vous comprenez qu'il me tarde de quitter cette lugubre maison.

— Je le conçois. Le duc en a donc une autre en vue?

— Pas encore, mais, d'après la lettre qu'il m'a écrite dernièrement, je crois que son intention est de se fixer à Paris, d'y acheter un hôtel...

— Et de le meubler?

— Evidemment.

— Mais, malheureuse, vous en avez pour cinq ou six mois au moins! s'écria l'abbé.

— Vous croyez, cousin?

— J'en suis sûr, ma pauvre Gabrielle. Allons, j'ai décidément bien fait de m'occuper de vous aujourd'hui.

— Eh bien! voyons: qu'avez-vous fait?

— Dès hier, avant de me coucher, immédiatement après avoir lu votre billet, j'ai chargé mon laquais de s'informer si l'hôtel dans lequel vous étiez descendue était habitable.

— Il vous a dit que non?

— Il est même resté bien au-dessous de la vérité, fit le jeune abbé en promenant autour de lui un regard effrayé.

— Et alors? interrogea Gabrielle.

— Alors je me suis mis en quête et j'ai loué pour vous à une dame de mes amies un magnifique hôtel, tout meublé, tout prêt, dans lequel vous n'aurez que la peine d'entrer pour vous asseoir à table ou vous mettre au lit.

— Vraiment! fit joyeusement la jeune femme en se redressant.

Mais elle se renversa aussitôt sur sa chaise longue et poussa un petit cri de douleur.

— Jamais je ne pourrai aller jusque-là, dit-elle.

— Vous souffrez donc beaucoup?

— Depuis deux heures, oui.

— Au point de ne pas pouvoir bouger?

— A ce point que je crains bien que l'héritier du duc ne vienne au monde avant l'arrivée de son père.

L'œil du jeune abbé s'éclaira d'une lueur étrange.

— Rassurez-vous, dit-il, je vais vous faire avancer une chaise, qui vous transportera sans secousse à l'hôtel que je vous ai choisi.

— Est-ce près d'ici?

— A deux pas, rue Saint-Dominique.

— Le nom de la rue ne m'avance à rien, je ne connais pas Paris; mais mes malles...

— Un portefaix les chargera sur ses épaules et nous suivra.

— Et si mon mari arrive?

— Vous lui laisserez l'adresse que je vais vous donner, et il viendra vous rejoindre.

— C'est juste, rien n'est plus simple. Eh bien! cousin écrivez cette adresse sur une feuille de papier, afin que je la remette en descendant à la propriétaire de ce garni.

L'abbé écrivit: « Hôtel de Libessac, rue Saint-Dominique, au coin de l'Esplanade des Invalides. »

— Etes-vous prête? demanda-t-il alors.

La duchesse se leva, non sans difficulté.

— Attendez un moment, dit-elle. Le temps d'enfermer dans la malle les trois ou quatre objets de toilette qui encombrent cette chambre et je suis à vous.

— Faites, répondit Savournin; pendant ce temps je vais faire avancer une chaise à porteur et appeler des portefaix.

Il sortit précipitamment, se rendit sur la place du Palais-Royal, et revint presque aussitôt avec une chaise escortée de deux portefaix.

Le galant abbé déployait une activité incroyable. Évidemment, il lui tardait que Gabrielle eût quitté l'hôtel de Normandie et eût pris possession de celui qu'il avait loué pour elle.

Il alla chercher sa cousine, à qui les premières douleurs arrachaient parfois un léger cri, lui offrit son bras, lui fit descendre à pas comptés les quelques marches de l'escalier, attendit qu'elle donnât ses instructions à la maîtresse de céans, l'accompagna jusqu'à la chaise dans laquelle il la fit monter, — tout cela avec une sollicitude qu'on aurait pu qualifier de maternelle, si l'âge du jeune abbé avait autorisé cette expression.

Cependant, au moment de monter dans la chaise, la jeune femme avait hésité.

— Savournin, avait-elle dit, je crois que vous me faites commettre une folie.

— Par exemple, cousine! se défendit-il en souriant. Vous verrez que vous ne regretterez rien dans un quart d'heure.

— Je l'espère bien! fit-elle vivement. Sans cela je ne me serais pas décidée à vous suivre.

Pendant ce temps, les portefaix avaient descendu les malles.

Aussi, dès que Gabrielle fut installée dans la chaise, le jeune abbé donne l'ordre aux porteurs de se mettre en marche.

Ils obéirent.

Quant à lui, il suivit à la portière, tenant respectueusement son chapeau à la main et essayant de distraire sa cousine, à qui le mouvement un peu précipité de la chaise causait des douleurs de plus en plus vives.

Ces douleurs devinrent si fortes pendant un moment, que la duchesse fut obligée de faire arrêter les porteurs.

Le jeune abbé se détourna avec un mouvement d'impatience

— Morbleu ! grommela-t-il. Est-ce que nous n'arriverons pas ?

Au bout d'une ou deux minutes il se pencha vers Gabrielle.

— Croyez-moi, lui dit-il, ne perdons pas un temps précieux, allons jusqu'au bout...

— C'est donc bien loin ? Vous m'avez dit que c'était à deux pas, fit-elle observer.

— Dans un moment nous serons arrivés, lui répondit-il.

Et d'un signe impérieux, qu'il accompagna d'un léger froncement de sourcils, il donna l'ordre aux porteurs de se remettre en route.

Ils franchirent alors le Pont-Royal d'un pas plus accéléré, longèrent la rue du Bac et s'engagèrent dans la rue Saint-Dominique.

— Nous voilà dans la rue, dit Savournin à Gabrielle pour lui faire prendre patience.

— Ah ! tant mieux, s'écria-t-elle, car je souffre horriblement.

Mais la rue Saint-Dominique est fort longue et l'hôtel de Libessac était situé tout à fait à l'extrémité.

Gabrielle eut donc dix longues minutes de supplice à endurer, avant de pénétrer dans la cour de l'hôtel, dont son cousin venait de faire ouvrir la porte massive.

Quand elle arriva, elle était à bout de force et de courage.

Il fallut que l'abbé et Bazile la soutinssent chacun par un bras et la transportassent dans l'appartement qui lui était destiné.

La vue de cette cour immense, de cet escalier magnifique, de cette chambre si coquettement meublée, opéra chez la jeune femme une diversion salutaire.

— A la bonne heure ! dit-elle, Il me semble que je reviens à la vie.

— Et ce n'est pas tout, ajouta l'abbé en soulevant les rideaux de la fenêtre, regardez quel magnifique jardin vous avez pour vous promener.

Elle se pencha curieusement, mais elle se laissa tomber presque aussitôt sur un fauteuil, vaincue par la souffrance.

— Ainsi, cousin, dit-elle, je suis chez moi ?

— Tout à fait, ma chère.

— Alors je vous demanderai la permission de me coucher... je n'en peux plus !

— Comme il vous plaira, répondit-il. Mais, au fait, reprit-il avec une nuance d'inquiétude, où est donc votre femme de chambre ?

— Elle est restée à Bléré.

— Comment ! elle ne vous a pas accompagnée ?

— C'était bien convenu pourtant, mais la maladroite est tombée malade l'avant-veille de mon départ, de sorte que je suis venue accompagnée seulement de mon cocher.

— Et votre cocher, où est-il ?

— Il est retourné à Bléré avec le carrosse et les chevaux.

— Ainsi, vous êtes seule, absolument seule à Paris ? demanda-t-il.

— Oui, cousin, sans cela je ne me serais pas permis de vous déranger.

— Et vous avez bien fait, Gabrielle, dit Savournin avec empressement.

— Donc, laissez-moi me mettre au lit, poursuivit-elle. Dans un quart d'heure je vous autorise à revenir.

Il passa dans le petit salon qui communiquait avec la chambre et dans lequel Bazile avait dressé le couvert.

A peine s'en aperçut-il. Il marchait dans le salon, en proie à une grande agitation.

— Seule... murmurait-il, elle est seule... tout marche au gré de mes désirs.

Si quelqu'un avait saisi en ce moment l'expression de sa physionomie, il aurait été surpris du brusque changement qui s'était opéré.

Ces traits efféminés, ordinairement doux et souriants, étaient empreints maintenant de résolution et de froide cruauté. L'œil brillait d'éclairs farouches, un rictus amer plissait la lèvre, la main crispée serrait fiévreusement la garde de l'épée.

Tout à coup il s'arrêta.

— Si le duc n'allait pas venir... dit-il à demi-voix.

Un rayon d'espérance illumina son front soucieux.

— Non, reprit-il énergiquement. Qu'il vienne ! Mieux vaut en finir...

En ce moment la porte s'ouvrit lentement et Bazile par

— Faut-il servir le souper, monseigneur? demanda-t-il

— Pas encore, attends mes ordres.

Le laquais se retira aussitôt.

Le jeune abbé continua d'arpenter la pièce étroite dans laquelle il se trouvait, écoutant de temps à autre les bruits étouffés qui lui parvenaient de la chambre de Gabrielle.

Au bout d'un quart d'heure enfin, il frappa discrètement à la porte

— C'est vous, Savournin? demanda la jeune femme.

— Oui, cousine.

— Entrez alors.

Il s'approcha d'elle.

— Et moi qui avais fait dresser trois couverts dans le salon voisin !... dit-il.

— Comment ! vous avez pensé à cela, fit-elle avec un peu d'étonnement. Vous, un garçon ! un prêtre !

— Il faut bien manger, répondit-il.

— C'est juste.

— Eh bien, n'éprouvez-vous pas le besoin de prendre quelque chose ?

— Oh ! non, je souffre trop, dit-elle en étouffant un cri ; mais que cela ne ous empêche pas de souper, cousin.

— Merci, rien ne presse, cousine. Pourtant il me semble qu'une tasse de bouillon et un blanc de volaille ne vous feraient pas de mal.

Au lieu de lui répondre, la jeune femme poussa un grand cri, saisit avec ses dents les draps et les couvertures, qu'elle mordit à pleine bouche.

— Ah ! s'écria-t-elle. Nous n'avions pas songé à cela...

— A quoi donc? fit vivement l'abbé.

— Un médecin ! Vite un médecin ! cria Gabrielle entre deux syncopes.

— Rassurez-vous, lui dit-il d'une voix doucereuse, j'ai pensé à tout.

— Comment! même au médecin!

— Oui. A tout hasard, j'en ai fait prévenir un aujourd'hui même. Il est à vos ordres.

— Qu'on aille le chercher à l'instant! dit la jeune femme. Je souffre... je meurs...

Savournin courut avertir Bazile, qui se rendit sur-le-champ chez le docteur.

Vingt minutes après, ils arrivaient tous les deux et pénétraient dans la chambre de la duchesse, auprès de qui se tenait le jeune abbé.

Ils n'avaient pas échangé une seule parole.

Les douleurs de la pauvre Gabrielle étaient si violentes, que pendant ces vingt minutes elle n'avait poussé qu'un long cri.

Savournin quitta la chambre, dès que le docteur y pénétra.

— Tu n'as prononcé aucun nom? demanda-t-il à son laquais. Ce médecin ne sait ni qui l'a fait appeler, ni chez qui il se trouve?

— Il ne sait rien, répondit Bazile.

— Bien. S'il se présente un gentilhomme, tu le prieras d'attendre, et tu viendras me prévenir.

— Je n'y manquerai pas, monseigneur.

Le jeune abbé s'assit tranquillement dans un fauteuil et prit dans sa poche un poignard. Après avoir tiré la lame du fourreau, il en examina la pointe avec attention. La lame était large, forte, courte et acérée.

— Parfait! murmura-t-il.

Et il glissa le poignard dans la poche de son habit, mais ne remit point la lame dans son fourreau,

Il était devenu grave et soucieux, tellement absorbé dans sa rêverie qu'il n'entendait même plus les cris que la jeune femme continuait à pousser.

Près d'une demi-heure se passa ainsi, puis les cris cessèrent

Il courut vers la porte qu'il entre-bâilla.

— Eh bien? interrogea-t-il sans se montrer.

— Pas encore, répondit le médecin, mais dans une petite heure...

Le jeune abbé revint prendre sa place. Une sueur froide mouillait son front.

Tout à coup la porte du salon qui donnait sur le carré s'ouvrit et Bazile parut

— Le gentilhomme vient d'arriver, dit-il à voix basse.

— Tu ne lui as pas demandé son nom?

— Monseigneur ne me l'avait pas dit.

— Bien. Fais entrer, ordonna l'abbé, et rappelle-toi bien ceci : quoi que tu voies, quoi que tu entendes, ne bouge pas, à moins que je ne t'appelle.

Bazile ne broncha pas. Cette recommandation singulière, jointe à celles qu'il avait déjà reçues dans la journée, ne lui arracha pas un geste d'étonnement.

Il alla chercher le gentilhomme et l'introduisit dans le salon où l'attendait son maître.

Le duc était un homme de taille moyenne, âgé de trente ou trente-deux ans, au visage ouvert, dont une épaisse moustache noire ombrageait la lèvre. Ses lures étaient vives et décidées, son caractère un peu brusque, sa loyauté proverbiale.

Incapable de cacher les impressions qu'il ressentait, il manifesta une vive surprise quand il se trouva en face de Savournin.

— Comment! c'est vous, l'abbé! s'écria-t-il.

— Oui, monsieur le duc, ne vous en déplaise.

— Et par quel hasard êtes-vous ici? Comment ma femme elle-même se trouve-t-elle dans ce magnifique hôtel?

— Vous le demandez? fit le jeune abbé. Quoi! vous donnez rendez-vous à Paris à Mme la duchesse et vous ne songez même pas à lui assurer un logement! Vous la forcez de descendre dans un horrible taudis, où elle serait morte de tristesse et d'isolement!

— Eh! pouvais-je faire autrement? J'étais à Lille.

— Il fallait envoyer quelqu'un, me faire prévenir au moins.

— Bah! pour cinq ou six jours que la duchesse aurait passés dans cette chambre, elle n'en serait pas morte. J'y ai bien vécu trois ans, moi, quand j'étais capitaine.

— Oui, mais vous êtes colonel à présent, et si vous revoyiez cette horrible chambre, vous n'y resteriez pas une heure.

— Soit, n'en parlons plus; mais qui lui a donné l'excellente idée de venir s'installer ici?

— Moi, monsieur le duc.

— Vous? fit le colonel avec un visible sentiment de défiance. Vous saviez donc que votre cousine était à Paris?

— Elle me l'a fait savoir hier par un billet, en me donnant l'adresse de l'hôtel où vous lui aviez donné rendez-vous. Or, comme elle était seule, puisque sa femme de chambre est tombée malade deux jours avant son départ; comme il me répugnait de lui voir habiter la chambre horrible dans laquelle elle était confinée, j'ai loué cet hôtel à une dame de mes amies, j'y ai amené Gabrielle, et je me suis mis à sa disposition, ainsi que mon domestique, jusqu'à ce que vous ayez pris vos mesures pour lui trouver un appartement convenable.

— Vous avez fait cela, vous! fit le duc avec incrédulité.

— Oui, monsieur. Cela vous étonne?

— Un peu, je ne vous le cache pas; mais je ne vous en remercie pas moins, et du plus profond de mon cœur.

Il jeta les yeux autour de lui.

— Maintenant, dit le colonel, où est ma femme? Il me tarde de l'embrasser.

— Elle est là, répondit l'abbé en montrant la porte de la chambre

L'officier s'élança dans cette direction.

— Un mot encore, fit Savournin en l'arrêtant d'un geste

— Quoi? Dites vite.

— Vous me paraissez avoir oublié, monsieur le duc, que Gabrielle est dans un état de grossesse très-avancée.

Je ne l'ai pas oublié, morbleu ! C'est précisément pour cela que je veux la voir au plus tôt.

— Alors vous devez savoir qu'elle approche du terme de sa délivrance ?

— Je le sais si bien que j'ai quitté mon régiment pour l'assister à cette heure difficile.

— Eh bien, vous arrivez à souhait, monsieur le duc. Votre femme est dans son lit et le médecin est auprès d'elle.

— Comment ! c'est déjà fait ?

— Pas encore, non ; mais dans une petite heure vous serez père.

— Raison de plus pour que je me hâte d'aller auprès d'elle, fit le colonel.

— Raison de plus pour que vous restiez ici à attendre patiemment le résultat de cette crise, répliqua l'abbé.

— Par exemple ! s'écria l'officier, qui voulut passer outre.

— Entrez donc, puisque vous le voulez absolument, mais prenez garde que le saisissement que votre vue causera sans aucun doute à la jeune mère ne lui soit fatal.

Le duc s'arrêta brusquement.

— Elle ne m'attend donc pas ? demanda-t-il

— Au contraire, elle vous appelle à cor et à cri ; mais vous sentez bien qu'elle souffre trop en ce moment pour songer à qui que ce soit, même à vous.

En effet, comme pour donner raison aux paroles du jeune abbé, un cri douloureux retentit dans la chambre voisine.

— Vous avez raison, fit le duc, le moment serait mal choisi.

— Alors, dit l'abbé, asseyez-vous, colonel, et causons, si vous le voulez bien.

— De quoi ?

— De nos affaires, parbleu !

— De quelles affaires ? demanda l'officier avec une mauvaise humeur évidente.

— Vous ne l'ignorez pas, monsieur. Deux ou trois fois j'ai essayé déjà d'amener la conversation sur ce sujet délicat et vous avez toujours évité de me répondre.

— Eh bien, expliquez-vous, dit le duc, et je vous promets, cette fois, que ma réponse sera claire au point de ne rien laisser à désirer.

— J'y compte, fit l'abbé.

Il offrit un fauteuil à son interlocuteur et prit place en face de lui.

— Monsieur le duc, commença-t-il, vous savez que j'ai été élevé avec Gabrielle par les soins de son père, le marquis de Méricourt.

— Je le sais, dit le colonel.

— Vous savez également que le plus grand regret du marquis était de n'avoir pas d'enfant mâle à qui transmettre son nom et son immense fortune.

— On me l'a dit, oui, monsieur.

— Enfin, poursuivit l'abbé, vous savez encore que M. de Méricourt avait formé le projet de doter seulement sa fille et de laisser sa fortune à l'héritier direct de son nom, c'est-à-dire au fils de son frère, à moi-même.

Il s'affaissa sur son fauteuil en poussant un cri rauque. (Page 19.)

— Ceci, monsieur, je l'ignore absolument.

— Pourtant, vous devez vous rappeler qu'au moment où vous avez épousé Gabrielle, vous n'avez rien reçu d'elle en dot qu'un domaine évalué à quatre cent mille francs au plus.

— Je m'en souviens fort bien, mais qu'est-ce que cela prouve ?

— Cela prouve que le marquis avait l'intention de me laisser le reste de sa fortune.

— Je n'en crois rien, protesta le colonel avec vivacité, car si telle avait été réellement l'intention de votre oncle, pourquoi vous aurait-il fait entrer dans les ordres ?

— Parce qu'il ne voulait pas qu'en aucun cas je fusse pris au dépourvu. D'ailleurs, je n'avais pas été ordonné quand il est mort.

— Non ; mais vous l'avez été depuis.

— Il l'a bien fallu, puisque vous vous êtes emparé de la magnifique fortune qu'il a laissée.

— « Emparé » est un mot un peu fort, l'abbé, fit observer le duc, dont l'œil s'alluma d'une lueur de colère. Si vous voulez discuter, tâchez de mesurer vos expressions.

— C'est ce que je m'efforce de faire, répondit Savournin. Il n'est pas douteux pour moi, et il ne devrait pas être douteux pour vous, que si le marquis avait eu le temps de dicter son testament, il m'aurait légué ce qui lui restait. Il me l'a dit cent fois, il l'a dit à Gabrielle elle-même, et j'ai peine à croire qu'il ne vous ait pas communiqué ce projet.

— Quant à cela, je vous affirme qu'il ne m'en a jamais ouvert la bouche

— Mais Gabrielle ne vous a-t-elle pas dit ?...

— Ma femme n'entend rien à ces sortes d'affaires, répondit évasivement le duc.

— Ce qui signifie clairement que vous ne voulez pas répondre à ma question.

— Je n'éprouve aucun embarras à le faire, mon cher cousin, dit le colonel : M. de Méricourt est mort — de mort subite, il est vrai — il n'a pas fait de testament, il n'a laissé qu'un héritier, sa fille. Gabrielle a naturellement été mise en possession de la succession de son père ; je ne vois rien dans tout cela que de très-légitime et de très-légal.

— Aussi n'est-ce pas une question de légalité que je soulève, monsieur, mais une simple question de bonne foi.

— Ah ! prenez garde ! fit le duc. Voilà encore un mot malheureux, l'abbé !

— Il est tel que les circonstances me le dictent, cher cousin. Je le retire s'il vous blesse, afin de conserver par devers moi jusqu'au bout le bon droit et la justice ; mais alors dites-moi de quel nom vous appelleriez un homme qui s'emparerait, même légalement, d'un bien qui ne lui appartient à aucun titre.

— Je n'ai pas, comme vous, l'esprit de robe, répondit le colonel avec aigreur. Je ne suis pas fait à ces subtilités de langage. Ma devise est : « Dieu et mon droit. » Eh bien ! je prétends avoir agi selon mon droit en réclamant au nom de Gabrielle le patrimoine de son père.

— Selon votre droit, oui, répliqua le jeune abbé ; selon votre conscience, non.

— Vous n'avez rien à voir avec ma conscience, protesta le duc. Dieu seul a des comptes à me demander, et je suis prêt à les lui rendre.

— Est-ce la réponse définitive et catégorique que vous m'avez promise ? interrogea Savournin.

— Pas encore, répondit l'officier ; mais pour peu que vous vouliez enfin préciser à quoi tendent ces récriminations tardives, soyez certain que je tiendrai ma parole.

— Eh bien! fit le jeune abbé d'un ton résolu, je préciserai, puisque vous l'exigez, monsieur.

A ces mots, il tira de sa poche une feuille de papier, qu'il déplia sur la table. A côté, il posa un encrier, une plume et, se tournant vers le duc :

— Veuillez prendre connaissance de ce document, dit-il.

Le colonel s'approcha, se pencha, et lut à demi-voix :

« Je soussigné, de mon plein gré et en toute connaissance de cause, déclare renoncer, au nom de ma femme et de mes héritiers, à tous les biens provenant de la succession du feu marquis Gaspard de Méricourt. »

Il releva vivement la tête et se prit à rire.

— Ah çà, l'abbé, dit-il, vous êtes fou! Est-ce que vous avez espéré sérieusement que je signerais un acte semblable?

— Oui, monsieur, j'ai pensé que vous rendriez enfin hommage à la justice et à la vérité.

Pour toute réponse, le duc prit la feuille de papier et la déchira.

— Jamais! dit-il...

Il n'eut pas le temps d'achever. Un éclair métallique sillonna les airs, et il s'affaissa sur son fauteuil en poussant un cri rauque.

Evidemment le jeune Savournin de Méricourt s'était préparé depuis longtemps à l'entretien qu'il venait d'avoir et en avait calculé toutes les conséquences.

Il s'attendait sans doute à un refus, puisque, d'avance, il avait sorti du fourreau le poignard dont il s'était muni.

Cependant il espérait probablement aussi que le duc se rendrait à ce qu'il appelait le bon droit et la justice ; sans cela il ne l'aurait pas attiré dans cet hôtel et n'aurait pas inutilement provoqué cette explication.

Dès l'instant où le colonel était entré dans le salon, l'abbé avait deviné que son cousin lui était hostile.

En effet, l'officier n'avait pas été maître d'un mouvement de contrariété en l'apercevant, lui avait témoigné même de la défiance et l'avait à peine remercié du mal qu'il s'était donné pour chercher à la duchesse un logement digne de son rang et de sa naissance.

Donc le colonel se défiait de son cousin, même quand il se montrait aimable et empressé.

Néanmoins, cette défiance n'allait pas jusqu'à le croire capable d'un crime. Il soupçonnait un piége, mais non pas un guet-apens.

Comment, dans les dispositions d'esprit où la présence de Savournin l'avait jeté, ne se tint-il pas sur ses gardes? Voilà qui serait inexplicable, si le duc, loyal et courageux officier, qui avait déjà plus de dix années de service et de campagnes, qui depuis longtemps était familiarisé avec le danger, n'avait cru avoir toujours le temps de se mettre sur la défensive.

La jeune abbé connaissait mieux son cousin. Aussi, quand il avait vu le mari de Gabrielle, non-seulement se refuser à tout arrangement, mais encore déchirer dédaigneusement l'acte de renonciation que Savournin avait préparé, celui-ci avait tiré de sa poche le poignard dont il était armé et en avait frappé l'officier.

Sa main n'avait pas tremblé. Elle avait frappé juste à l'endroit que son œil avait choisi dès le début de l'entretien.

Le duc avait été frappé au cœur et avait eu bien juste la force de pousser un cri avant d'expirer.

C'est ce que l'abbé appelait « en finir le plus tôt possible. »

Assurément il s'attendait à ce dénoûment tragique, il avait préparé ce meurtre, car il ne se montra pas ému de la catastrophe dont il était l'auteur.

Prudemment il se baissa, ramassa avec beaucoup de soin les fragments du papier que le duc avait lacérés et les brûla à la flamme des bougies qui éclairaient cette scène lugubre. Puis, se penchant sur le cadavre, il prit dans la poche du colonel un portefeuille, qui contenait divers papiers, et le fit passer dans la sienne.

— De cette façon, murmura-t-il, on ne saura ni qui il est ni d'où il vient. Il est même fort heureux qu'il ne soit pas venu ici en uniforme, sans quoi il aurait été reconnu dans les vingt-quatre heures.

A ces mots, après s'être assuré que le cœur ne battait plus et que le colonel était bien mort, il déplia le tapis de table que Bazile avait mis de côté pour dresser son couvert et le jeta sur le cadavre.

Alors il reprit plus vivement que jamais sa promenade fiévreuse et saccadée à travers le salon.

— Maintenant, dit-il à demi-voix, occupons-nous de la mère et de l'enfant...

Il continua de marcher, le bras gauche ramené sur la poitrine, tandis que de la main droite il tourmentait furieusement le bout de son oreille.

Il était fort embarrassé.

— L'enfant..., continua-t-il sur le même ton, je sais bien ce que j'en ferai; mais la mère... on ne peut pas égorger une femme...

Et, tout en parlant, il jetait sur le tapis de table des regards inquiets, comme s'il avait peur de le voir s'agiter tout à coup.

— Bah! dit-il encore, la mère... nous verrons...

Enfin il se dirigea vers la porte de la chambre.

— Eh bien, docteur? demanda-t-il.

— Patience, monseigneur! Dans un instant tout sera fini, répondit le médecin.

En effet, les cris de Gabrielle étaient devenus plus fréquents et plus violents. Le moment suprême approchait.

L'abbé se tint debout contre la porte, attentif au moindre bruit, tout prêt à fondre sur sa proie.

Tout à coup les cris cessèrent.

— Madame, fit le docteur, c'est un garçon.

— Ah! que mon mari sera content! dit la jeune femme d'une voix affaiblie.

— N'avez-vous pas une femme auprès de vous? demanda le médecin.

— Pour le moment, non, docteur; mais j'ai préparé sur ce fauteuil tout ce qu'il faut pour habiller mon enfant...

— Je le sais bien, madame, mais il me reste à vous donner quelques soins...

— Mon fils, mon fils d'abord! dit Gabrielle. Je puis attendre, maintenant, moi

Le médecin procéda à la toilette du nouveau-né en homme habitué à rendre ces sortes de services.

Quand il eut terminé, il déposa l'enfant sur un oreiller, au pied du lit, et acheva de délivrer la jeune mère.

Alors, s'approchant de la porte, il cria :

— Vous pouvez entrer à présent.

Le jeune abbé entra.

Gabrielle était étendue sur son lit, très-affaiblie par les souffrances qu'elle avait endurées.

— Ah ! c'est vous, cousin ! dit-elle d'une voix dolente.

— Oui, c'est moi. Je viens d'envoyer mon domestique à la recherche d'une femme qui passera la nuit auprès de vous et qui donnera à votre enfant les soins dont il aura besoin.

— Décidément vous pensez à tout, dit-elle.

Puis, se soulevant légèrement :

— Quelle heure est-il ? demanda-t-elle.

— Huit heures et demie, répondit le médecin.

— Et mon mari n'est pas encore arrivé ? fit-elle un peu étonnée.

— Pas encore, répondit l'abbé.

— C'est singulier. Il m'avait semblé tout à l'heure, à travers la porte, entendre un bruit de voix, reconnaître la sienne...

— Vous ne vous êtes trompée qu'à moitié, Gabrielle. Je vous l'ai dit, je viens de donner à mon domestique des instructions pour qu'il allât chercher une garde-malade.

— J'ai même cru entendre un cri étouffé, poursuivit-elle.

L'abbé devint horriblement pâle.

— Oui, répondit-il en s'efforçant de sourire, ce drôle de Bazile s'était permis de me répondre malhonnêtement, je l'ai châtié de la bonne façon, et alors... il a crié.

— Pauvre garçon ! fit Gabrielle. C'est moi qui lui donne tout ce surcroît de besogne, mais je le récompenserai largement, vous pouvez le lui annoncer.

— Allons, fit le docteur d'un ton paternel, c'est assez causé, madame. Vous avez besoin de repos, nous allons vous laisser.

— C'est cela, dit l'abbé avec empressement. Je vais vous accompagner, docteur.

— Demain matin, je reviendrai, promit le médecin en s'éloignant.

— Oui, vers midi, ajouta l'abbé, qui avait ses raisons pour que le médecin ne revînt pas trop tôt.

Il descendit avec lui, le reconduisit jusqu'à la porte et lui glissa quelques louis dans la main.

Le docteur se confondit en remercîments.

— Pas avant midi ! lui recommanda une dernière fois Savournin.

Et il referma sur lui la porte de l'hôtel.

Bazile était assis dans l'antichambre, attendant les ordres de son maître.

— Va-t-en à ta cuisine et n'en bouge pas avant que j'aille t'y chercher, lui dit le jeune abbé.

— Mais si monseigneur m'appelait... fit observer Bazile. De la cuisine, il me serait impossible d'entendre...

— Je ne t'appellerai plus, interrompit son maître. Va-t'en !

Le laquais s'éloigna.

— Comme monseigneur est pâle ! se disait-il en se retirant. Que se passe-t-il donc dans cette maison ?

Savournin remonta dans la chambre de la jeune femme.

Elle était étendue sur son lit dans la même position où il l'avait laissée.

— Voyons si elle sera plus raisonnable que son mari, murmura-t-il.

Il s'approcha du lit.

— Gabrielle ! appela-t-il doucement.

Elle ne répondit pas.

— Elle s'est endormie, pensa-t-il. Dois-je la réveiller ?

Il hésita pendant quelques secondes.

— Oui, reprit-il. Il n'y a pas de temps à perdre. Maintenant surtout, ajouta-t-il en jetant sur la porte du petit salon un regard effaré.

Il se pencha sur sa cousine.

— Gabrielle ! cria-t-il d'une voix sonore.

La jeune femme ne bougea pas.

— Gabrielle ! répéta-t-il pour la troisième fois.

Toujours même silence et même immobilité.

Il recula de deux ou trois pas.

— Est-ce qu'elle est morte ? se demanda-t-il avec effroi.

Il revint vers elle et s'empara de la main blanche et effilée qui reposait sur le drap.

La main était moite, presque froide.

Il posa ses doigts sur le pouls et observa avec attention.

Le pouls était faible, mais il battait régulièrement. Donc la jeune mère n'était pas morte.

Il courut vers la table de toilette et trempa dans l'eau une serviette, en même temps qu'il apportait un verre d'eau sucrée que le docteur avait préparé.

Déjà il s'apprêtait à donner à Gabrielle les soins que réclamait son état — car il ne s'agissait à coup sûr que d'un simple évanouissement — lorsqu'il s'arrêta tout à coup.

— Au fait, dit-il, pourquoi discuter ? Pourquoi renouveler avec elle la scène que je viens d'avoir avec son mari ? L'occasion est favorable. Elle se présente à moi dans des conditions telles que je n'en retrouverai jamais une semblable... Profitons-en.

A ces mots, il s'empara de l'enfant, qui commençait à pousser quelques vagissements plaintifs, le dissimula de son mieux sous son habit et l'emporta.

Franchissant rapidement l'escalier, il traversa le vestibule, ouvrit la porte du jardin et s'élança.

— Ma cousine a raison, se disait-il avec un ricanement féroce, j'ai tout prévu.

Le vestibule était sombre, car la nuit commençait à devenir épaisse. Neuf heures venaient de sonner à l'horloge voisine.

Aussi le jeune abbé, dans sa précipitation, ne vit-il pas une ombre noire, pelotonnée derrière la rampe de fer forgé qui ornait l'escalier.

Dès qu'il eut disparu dans le jardin, l'ombre se dressa.

— Ouais! dit-elle, que se passe-t-il donc ici? Qu'est-ce que mon maître cachait donc sous son habit? Pourquoi ne craint-il plus de m'éloigner? Pourquoi me renvoie-t-il à la cuisine?

Aussitôt Bazile, que toutes ces questions intriguaient fort, monta lestement au premier étage et se faufila dans le salon.

Tout y paraissait en ordre. Il allait s'éloigner, lorsqu'il aperçut, étendu sur un fauteuil, le tapis de table qu'il avait si soigneusement plié quelques heures plus tôt.

— Tiens! se demanda-t-il, pourquoi donc monseigneur a-t-il mis ce tapis sur un fauteuil?

Il s'approcha.

A travers les plis épais que formait la draperie, il crut distinguer vaguement une forme humaine. Il s'approcha encore, et, sous la frange qui ornait les bords du tapis, il vit passer l'extrémité d'un pied humain, ou plutôt d'une botte.

Malgré sa frayeur, il souleva le tapis et découvrit le cadavre du gentilhomme.

Il laissa retomber l'étoffe, en proie à une terreur insurmontable.

— Voilà donc pourquoi monseigneur n'avait plus besoin de moi! s'écria-t-il en joignant les mains.

Il était livide, ses jambes se dérobaient sous lui.

La curiosité le fit triompher pourtant de cet instant de faiblesse.

— Mais ce paquet blanc qu'il emportait sous son bras reprit-il, qu'est-ce donc?

Il se dirigea alors vers la porte de la chambre, qu'il entre-bâilla d'abord avec précaution, et dans laquelle il jeta un regard soupçonneux.

Il aperçut dans son lit la jeune femme immobile.

— Quoi! elle aussi! s'écria-t-il.

Il courut vers le lit.

Au moment où il allait saisir la main de la duchesse, il reconnut qu'elle respirait encore.

Alors il examina la chambre en désordre et n'eut pas de peine à y découvrir les traces d'un accouchement récent.

— Mais l'enfant, où est-il? murmura-t-il avec surprise.

Et il promenait autour de lui son petit œil gris, tout effaré.

Tout à coup, il se frappa le front.

— J'y suis! fit-il. Ce paquet blanc que monseigneur emportait... c'est l'enfant!

Il redescendit précipitamment l'escalier, épouvanté de ce qu'il avait découvert. Ce n'était pas l'envie qui lui manquait de s'aventurer dans le jardin et de voir ce que son maître allait faire de cet enfant; mais ses forces trahissaient son courage, il lui aurait été impossible d'aller plus loin.

Il n'eut que le temps de se rejeter au fond de l'angle obscur dans lequel il s'était blotti quelques minutes plus tôt.

La porte du vestibule venait de s'ouvrir, et monseigneur, après avoir traversé l'antichambre, regagnait précipitamment le premier étage.

Bazile parvint enfin à se tenir sur ses jambes et réussit à atteindre la cuisine.

Il remplit à la hâte un verre de vin, l'avala d'un seul trait et se laissa tomber sur une chaise, à moitié mort de peur.

Il avait remarqué que son maître n'avait plus sous ses habits le paquet blanc qu'il avait emporté.

Qu'était devenu l'enfant? Bazile se promit d'éclaircir ce mystère, dès qu'il serait un peu remis de la secousse qu'il venait d'éprouver.

Pendant ce temps, l'abbé était remonté dans la chambre de Gabrielle.

Elle était toujours évanouie.

Loin de chercher à lui porter secours, comme il avait eu d'abord l'intention de le faire, il s'était assis à quelques pas du lit et la considérait avec attention

Sans doute il songeait en ce moment à cette jeune fille avec laquelle il avait été élevé. Ses souvenirs d'enfance se dressaient entre lui et la pensée de recourir à un nouveau crime pour s'assurer définitivement la richesse et l'impunité

Qu'allait-il faire pourtant? Il n'avait pas reculé ni devant le meurtre du colonel ni devant celui de son enfant. Reculerait-il devant celui de la duchesse? Ce troisième assassinat n'était-il pas la conséquence inévitable des deux autres?

Car le crime a ses enchaînements, ses nécessités, sa logique.

Qu'attendait-il?

Sa victime était là, devant lui, immobile et sans défense. Il n'avait qu'à lever sur elle ce poignard que sa main assurée venait de manier avec tant de force et d'habileté...

Il hésitait. Il la contemplait avec une sorte d'attendrissement et de respect. Les plus grands scélérats ont de ces incroyables faiblesses.

Il ne l'aimait pas d'amour cependant. Il n'avait pas souillé d'un baiser ce front blanc, cette main diaphane, que le hasard livrait à sa discrétion.

Non. Et pourtant il demeurait silencieux à la contempler. C'est qu'on ne rompt pas aisément tout d'un coup avec les traditions d'honnêteté que la famille a laissées au fond du cœur le plus corrompu, et que l'aspect de la jeune femme venait de réveiller en lui.

Brusquement, il tressaillit.

Gabrielle venait de faire un mouvement.

Elle allait renaître à la vie, demander encore son mari, réclamer son enfant...

Il se leva. Peut-être allait-il se jeter sur elle et l'étouf- fer, quand elle ouvrit les yeux...

— Encore là! dit-elle avec effort en l'apercevant. Ah! que vous êtes bon, Savournin!

Ce regard et ces paroles le clouèrent à sa place.

— Oui... balbutia-t-il. J'attendais que vous vous fussiez réveillée.

Elle se souleva à moitié.

Comme *il* est sage, dit-elle. *Il* ne crie même pas...

Alors commença entre eux une lutte épouvantable. (Page 27.)

Au même instant, elle vit que la place à laquelle le docteur avait posé son enfant était vide.

— Où est-il donc? demanda-t-elle en se redressant brusquement.

— Rassurez-vous, Gabrielle. Je viens de le donner à la femme que j'avais envoyé chercher.

— Vite! qu'elle me l'apporte, fit-elle avec force. Je veux le voir.

— Elle va venir, répondit l'abbé ; mais, auparavant, j'aurais désiré avoir avec vous un moment d'entretien.

— Ah ! j'ai bien le temps, vraiment ! Je veux mon enfant ! vous dis-je.

— Pardon, cousine, mais il s'agit d'affaires extrêmement urgentes et je désirerais avant tout savoir quelles sont vos intentions.

— Rien, interrompit-elle. Je n'écoute rien tant que je n'aurai pas mon fils auprès de moi.

— Soyez tranquille, Gabrielle, il va vous être rendu ; mais j'ai réclamé souvent auprès de vous et de votre mari contre l'injustice qui m'a dépouillé de l'héritage de votre père, et je voudrais une bonne fois m'entendre avec vous...

— Il s'agit bien de pareilles misères ! fit-elle avec indignation. Je vous dis que je veux mon enfant. Appelez cette femme ou je vais le chercher.

Elle fit un mouvement pour s'élancer hors de son lit.

Il la retint doucement.

— Eh bien, je vais l'appeler, fit Savournin; mais promettez-moi de renoncer...

— Ah çà ! qu'est-ce que cela signifie ? demanda-t-elle en jetant sur son cousin un regard défiant. Mon fils ! où est mon fils ? Répondez à l'instant, je le veux.

— Votre fils... balbutia Savournin. Eh bien !... il est en lieu sûr, et je ne vous le rendrai que si vous répondez à la question que je viens de vous poser.

— Vous avez fait cela, vous ! s'écria-t-elle. Vous m'avez volé mon enfant ! Ah ! j'aurais dû m'en douter. Le duc avait bien raison quand il essayait de me mettre en garde contre vos hypocrisies.

— Au nom du ciel, Gabrielle, calmez-vous et répondez-moi ! Oui ou non voulez-vous renoncer à cette fortune ?

Elle ne l'entendait plus.

— Oui, poursuivit-elle avec exaltation. Je disais que vous me faisiez commettre une folie... c'est une faute que j'aurais dû dire... Vous m'avez forcée de quitter une maison tranquille et sûre pour me conduire dans cet hôtel désert, où je suis seule, sans protecteur, livrée à votre merci et à celle d'un laquais dont vous avez acheté la complicité... Et mon mari... pourquoi n'est-il pas là ?... Il devrait être arrivé pourtant... Mon Dieu ! que se passe-t-il ?

— Rien d'extraordinaire, je vous assure... bégaya le jeune abbé ; que j'obtienne seulement de vous une renonciation formelle...

Sans l'écouter, oubliant ses souffrances, abjurant même tout sentiment de pudeur, tant ses alarmes étaient vives, elle se leva et passa à la hâte le peignoir qu'elle avait quitté.

Il essaya de s'y opposer.

— Laissez-moi ! ne me touchez pas ! cria-t-elle, en proie à une exaltation de plus en plus vive. Je veux savoir ce qu'est devenu mon mari, ce que vous avez fait de mon enfant.

Elle voulut sortir de la chambre et se diriger vers le salon.

Il se planta résolûment devant elle.

— Vous ne passerez pas, dit-il.

Elle le regarda, un instant stupéfaite par cet acte flagrant d'hostilité.

— J'ai peur de comprendre... murmura-t-elle. Non, je ne me trompais pas... Tout à l'heure, dans cette pièce... c'était bien la voix de mon mari que j'entendais... Vous avez eu ensemble une altercation assez vive, puisque malgré les douleurs qui me torturaient, le bruit en est venu jusqu'à moi...

Elle s'arrêta pour écouter. Rien ne bougeait.

— Henri! Henri! cria-t-elle à deux reprises, viens à mon secours!

La porte du salon demeurait close. Nul écho ne répondait à ses appels désespérés.

— Ah! je me souviens! s'écria-t-elle. Ce cri qui a frappé mon oreille... cri de douleur, cri d'agonie peut-être... Non, ce n'est pas possible! Vous n'avez pas tué mon mari!...

L'abbé se tenait debout devant elle et ne répondait pas.

Avec un élan irrésistible, elle se jeta sur lui, le repoussa et pénétra dans le salon.

Comme Bazile, elle ne vit rien tout d'abord que le couvert mis. La nappe blanche, l'argenterie, les cristaux étaient si bien éclairés par les candélabres, qu'ils attiraient forcément l'attention.

Mais, tout à coup, sur cette table, elle aperçut un large poignard à manche d'ébène, et, comme son cousin se dirigeait vers elle, elle s'en empara.

— Ne me touchez pas, lui dit-elle, ou je vous tue!

Le jeune abbé la voyait si exaltée, qu'instinctivement il fit quelques pas en arrière.

Elle jeta les yeux sur l'arme qu'elle tenait à la main.

Une sorte de buée rougeâtre recouvrait la lame. Elle s'approcha de la lumière et recula d'horreur.

A l'extrémité de la pointe, il y avait une goutte de sang à moitié figé.

Son exaltation devint de l'égarement, presque du délire.

— Misérable! dit-elle à Savournin. Qu'avez-vous fait?

Par une sorte de lucidité magnétique, elle soupçonna qu'un drame terrible s'était accompli dans cette pièce. Elle en rechercha les traces et ses regards s'arrêtèrent sur le tapis de table que Bazile venait de soulever tout à l'heure.

Dans sa précipitation, il n'avait pas pris les mêmes précautions que son maître pour dissimuler le cadavre. Une main passait en dehors de l'étoffe.

Elle allait la soulever à son tour, agitée d'un terrible pressentiment, lorsque son cousin se précipita sur elle et, la saisissant à bras-le-corps, parvint momentanément à l'éloigner.

Toujours armée du poignard qu'elle avait conquis, elle essaya de se défendre, frappant à tort et à travers, déchirant les habits du jeune abbé, lui faisant sentir même parfois la pointe aiguë de la lame effilée.

Il entreprit de le lui arracher des mains.

Alors commença entre eux une lutte épouvantable.

femme, dont il s'était imaginé avoir si facilement raison, lui résistait opiniâtreté et une énergie qui doublaient la fièvre de l'exaspération.

Afin d'en venir plus facilement à bout, il la renversa, lui maintint à deux mains le poignet droit pour la désarmer.

Elle résistait toujours. Au moment où il venait enfin de saisir le poignard, elle retira vivement son bras et lui coupa la paume de la main jusqu'à l'articulation du pouce.

Il lâcha prise. Le sang coulait à flots de cette énorme coupure.

Il prit son mouchoir et s'en enveloppa la main.

Pendant ce temps, Gabrielle s'était relevée, et, courant vers la table, dont le fauteuil était tout proche, elle arracha vivement la draperie qui le recouvrait.

Le cadavre de son mari lui apparut alors, déjà glacé par la mort.

Elle bondit en avant, les yeux étincelants, la lèvre écumante.

— Assassin ! cria-t-elle d'une voix rauque. Ta dernière heure est venue !

Elle se rua sur lui comme un boulet.

En vain il essaya de soutenir le choc, il fut renversé. La lutte recommença avec un acharnement sans pareil.

— Assassin ! assassin ! ne cessait-elle de crier.

Elle leva le bras pour le frapper. Il réussit à détourner le coup qui allait l'atteindre et parvint à se dégager.

Elle le poursuivit. Ce n'était plus une femme, c'était une tigresse altérée de sang et de vengeance — la bête fauve à qui l'on a volé ses petits.

Il fuyait devant elle, parant de son mieux les coups qu'elle lui portait, se barricadant derrière les meubles, se soutenant contre les murs, laissant partout l'empreinte de sa main. Le mouchoir dont il l'avait enveloppée ne parvenait pas à arrêter le sang qui s'échappait de sa blessure et en était imbibé. Il commençait à perdre la tête, il songeait à fuir pour échapper à cette furie, quand, après avoir heurté un meuble, elle tomba et laissa échapper dans sa chute le poignard dont elle était armée.

Il se jeta sur l'arme meurtrière et s'en empara.

C'en était fait de ses timidités, de ses scrupules, de ses irrésolutions ! Il était fermement décidé à la frapper.

Mais Gabrielle ne se releva pas. Cet effroyable combat avait épuisé ses forces.

Elle resta étendue sur le tapis, vaincue par la fatigue et par la douleur.

— Assassin ! assassin ! criait-elle toujours d'une voix étranglée.

Elle fit un dernier effort pourtant. Une dernière fois, elle se dressa menaçante.

— Misérable ! dit-elle. Toi... l'enfant de notre maison... presque mon frère... tu as... tu as osé...

Elle étouffait. Les phrases ne sortaient de sa bouche que par mots entrecoupés.

Tout à coup elle chancela, ses yeux hagards errèrent autour d'elle avec une indicible expression de terreur et d'angoisse ; elle étendit les bras, comme pour chercher un appui... et retomba lourdement en arrière.

— Assassin ! murmura-t-elle encore en le poursuivant de son regard halluciné, sois maudit ! sois maudit !

Une suprême convulsion agita son corps : sa tête se renversa sur le tapis avec un bruit sourd et elle expira.

Le jeune abbé demeura quelques instants stupéfait en présence de ce résultat inattendu.

Enfin il osa s'approcher de la jeune femme, se pencha sur elle, colla son oreille contre sa poitrine... C'était bien fini, le cœur avait cessé de battre.

— Oh ! mais voilà qui simplifie tout ! dit-il en se relevant.

Il passa dans la chambre, lava sa main ensanglantée et la pansa avec plus de soin, puis, quand l'hémorragie fut arrêtée, la main bien enveloppée, avec une minutie et une présence d'esprit incroyable, il mit tout en ordre dans la chambre.

Après avoir fait disparaître dans un cabinet voisin toute trace de l'accouchement récent de Gabrielle, il revint dans le salon, prit le cadavre de sa cousine dans ses bras et le transporta dans la chambre.

Là, après lui avoir enlevé le peignoir dont elle s'était revêtue à la hâte, il l'étendit dans son lit, ferma ses paupières et ramena sur elle les draps qu'il avait écartés.

Il jeta autour de lui un dernier coup d'œil. Plus rien ! Pour tout le monde cette femme passerait pour être morte tout naturellement dans son lit.

Les choses ainsi disposées, il retourna dans le salon, ôta le couvert, ou plutôt jeta pêle-mêle dans le panier que Bazile avait apporté tout ce qui encombrait la table, sur laquelle il étendit le tapis.

Alors il s'assit en face du cadavre du colonel, déchira une feuille de son carnet, prit son crayon et écrivit :

« Je me tue volontairement. Qu'on n'accuse personne de ma mort. »

Malgré le sang-froid avec lequel il s'occupait de tous ces menus détails, sa main tremblait légèrement lorsqu'il traça ses deux phrases.

Il s'en aperçut.

— Tant mieux ! murmura-t-il. On ne reconnaîtra pas l'écriture.

Il posa cette feuille de papier sur la table, juste en face du fauteuil dans lequel le duc était étendu.

Se rapprochant ensuite du cadavre, il essaya de lui mettre dans la main droite le poignard avec lequel il l'avait frappé ; mais la main, déjà raidie par la mort, ne se prêta pas à cette supercherie.

En vain, agenouillé auprès de sa victime, il tenta à plusieurs reprises de lui faire prendre ce poignard. Il ne put y parvenir. Le mort semblait protester par-delà le tombeau contre cette profanation.

De guerre lasse, il posa le poignard à terre, immédiatement au-dessous de cette main rebelle.

Enfin, prenant le papier qu'il venait de remplir et le candélabre qui éclairait cette scène fantastique, il sortit du salon, ferma la porte et descendit au rez-de chaussée.

— Bazile ! cria-t-il.

Il attendit quelques instants ; son laquais ne venait pas.

— Bazile ! répéta-t-il d'une voix sonore et irritée.

Personne ne lui répondit.

Il se dirigea vers la cuisine, y déposa son panier, promena autour de lui un regard inquisiteur. Son laquais n'y était pas.

En effet, quand Bazile avait vu son maître regagner les appartements du premier étage, il lui avait été impossible de rester en place. La curiosité l'avait emporté sur la frayeur, il voulut savoir ce que son maître avait fait de l'enfant.

Se levant doucement, marchant sur la pointe des pieds, il traversa le vestibule, ouvrit sans bruit la porte du jardin, dans lequel il s'avança avec des précautions infinies.

Il faisait complètement nuit; mais le ciel, constellé d'étoiles, permettait de distinguer nettement les allées, qu'il suivait à pas comptés.

Déjà il avait atteint l'extrémité de la première pelouse et se rapprochait des massifs, quand il lui sembla apercevoir une forme humaine qui traversait une allée latérale.

Il s'arrêta court, retenant son haleine, en proie à des terreurs plus grandes encore.

Il vit cette ombre se diriger vers le mur de droite, le long duquel elle disparut.

Il écouta, entendit distinctement le bruit d'une clef qu'on introduisait dans une serrure; puis on ouvrit une porte, on la referma, et tout rentra dans le silence.

Bazile, après avoir attentivement écouté pendant quelques secondes, n'entendit plus rien. Alors il eut le courage de se diriger vers l'endroit où l'ombre s'était évanouie.

Il aperçut une petite porte basse, qu'il essaya inutilement d'ouvrir : elle était fermée à clef.

Saisi d'épouvante, il n'osa pas aller plus loin, revint sur ses pas en courant et pénétra dans le vestibule au moment où son maître, après être sorti de la cuisine, allait se mettre à sa recherche.

— D'où viens-tu? lui demanda l'abbé. Allons, partons !

— Ah ! je ne demande pas mieux, fit Bazile, qui tremblait de tous ses membres.

Et tout bas il ajouta :

— *Jesu, Maria, miserere nobis !*

Le jeune abbé remarqua sa frayeur et jeta sur lui un regard soupçonneux.

— Qu'as-tu fait? Pourquoi t'es-tu absenté? lui demanda-t-il coup sur coup.

— Je n'ai rien fait, monseigneur, répondit le valet dont les dents claquaient, mais j'avais tellement peur dans ce grand hôtel désert, que j'ai voulu prendre l'air pour me remettre... Je suis allé dans le jardin et là... dans l'obscurité... il me semblait que les arbres marchaient... que les massifs s'avançaient vers moi d'un air menaçant... J'ai eu plus peur encore, je suis revenu en courant et... me voilà.

Il se gardait bien de dire ce ce qu'il avait vu. Cela aurait exigé de nouvelles explications, et il lui tardait de quitter cette lugubre maison.

Son maître haussa les épaules avec une dédaigneuse pitié.

— Poltron ! dit-il. Allons, dépêche-toi ! J'ai déjà fait la moitié de ta besogne.

J'ai descendu dans la cuisine le panier que tu avais monté, et j'y ai entassé tout ce qui se trouvait sur la table. Achève de le remplir, et allons-nous-en.

— Mais cette dame... ce gentilhomme... fit observer Bazile.

— N'ont plus besoin de nos services, répondit sèchement l'abbé. D'ailleurs je t'ai recommandé de n'avoir ici ni yeux ni oreilles, Souviens-t'en bien, si tu tiens à la vie.

Cette menace produisit sur le laquais un merveilleux effet. Il savait de quoi son maître était capable. Il se garda bien de répliquer.

Sous les yeux du jeune abbé, qui le surveillait, il acheva de remplir le panier, mit toute chose à sa place, passa le panier sous son bras et tendit à monseigneur le trousseau de clefs qui était resté sur la table de la cuisine.

L'abbé prit les devants, traversa la cour, ouvrit la loge du suisse, dans laquelle il jeta le trousseau de clefs ; puis, fermant la lourde porte d'entrée, s'enfonça, suivi de son valet, dans les rues désertes.

Le grand air fit du bien à Bazile. Il ne rencontrait pas âme qui vive dans ce quartier solitaire, mais il n'avait plus peur.

Pourtant cette ombre qu'il avait aperçue dans le jardin se représentait à sa pensée et, maintenant qu'il était plus calme, revêtait à ses yeux une forme plus accusée.

Il lui semblait que cette ombre était celle d'un soldat, et même il crut se souvenir qu'elle portait l'uniforme blanc des gardes françaises.

Etait-ce un pur effet de son imagination? Avait-il réellement vu ce soldat, reconnu cet uniforme? C'est ce que nous allons expliquer en peu de mots.

Si nos lecteurs ont bonne mémoire, ils doivent se rappeler que Justine, la femme du suisse de l'hôtel de Libessac, au moment de s'éloigner au bras de son mari, avait prononcé ces paroles significatives :

— Comment faire? Et Papillon qui doit venir ce soir à neuf heures!...

Or, Papillon était un homme magnifique, au regard tendre et brûlant, à l'œil noir, pétillant de malice et de courage, à la moustache crânement retroussée, à la jambe élégante et bien tournée, qui n'avait pas plus de vingt-cinq ans, c'est-à-dire quinze ans de moins que le suisse Hartmann, le mari de Justine.

De plus, Papillon était brigadier dans les gardes-françaises et portait l'uniforme avec une désinvolture incomparable.

Il fallait le voir, le tricorne légèrement incliné sur l'oreille, le jarret tendu, le regard fascinateur, appuyer d'un air vainqueur sa main gauche sur la poignée de son sabre, tandis que la droite tourmentait amoureusement les pointes de sa moustache.

Pas une grisette ne lui échappait. Pas une soubrette ne lui glissait entre les doigts. Il avait un jargon qui les émerveillait, un aplomb qui faisait capituler en deux temps ces faciles vertus de l'antichambre ou de l'atelier.

Et il en abusait, le scélérat... que c'était une bénédiction !

Il avait fait au cabaret la connaissance d'Hartmann, qui avait été soldat, lui aussi, dans son pays, et qui avait conservé un faible pour l'uniforme.

Ce qui l'avait séduit dans Papillon, lui qui ne s'exprimait en français qu'avec les plus grandes difficultés, c'était le verbiage intarissable du brigadier et les formules mythologiques qu'il introduisait dans ses discours.

Hartmann n'y comprenait rien, mais il trouvait cela admirable.

Il emmena Papillon chez lui et le présenta à sa femme. L'imprudent!

Le brigadier n'eut pas plus tôt vu le joli minois de Justine, ses yeux éveillés, sa jeunesse, sa fraîcheur, son esprit, qu'il en devint follement épris.

Et comme, chez lui, en matière de sentiment, il n'y avait jamais loin du projet à l'exécution, il commença sur-le-champ l'attaque.

Certes Justine ne songeait pas à mal; mais, en voyant le pimpant brigadier, elle ne put s'empêcher d'établir une comparaison douloureuse entre ce sémillant soldat et le lourd et épais mari auquel des parents intéressés l'avaient livrée.

Naturellement, cette comparaison ne tourna pas à l'avantage d'Hartmann.

Elle écouta d'abord en souriant les protestations ampoulées du galant Papillon, puis elle se laissa prendre, comme tant d'autres, à ces témoignages bouillants d'une passion incendiaire, et finit, au bout de quinze jours, par avoir des bontés pour lui.

Toutes les fois qu'Hartmann s'absentait, le brigadier accourait auprès de Justine.

Le soir, pendant que le suisse était couché, la jeune femme, sous prétexte de faire une dernière visite dans les appartements, laissait ronfler paisiblement son mari et se rendait dans le jardin, où l'attendait Papillon.

Afin de faciliter ces entrevues, elle lui avait remis une seconde clef de la petite porte basse, qui ouvrait sur les terrains vagues dont les Invalides étaient entourés.

Or, ce soir-là précisément, le 28 mai 1739, Justine avait donné rendez-vous à Papillon.

La précipitation avec laquelle elle quittait l'hôtel ne lui permettait pas de prévenir le brigadier à temps pour que celui-ci ne vînt pas à ce rendez-vous.

Elle l'essaya pourtant.

Sous prétexte d'aller rendre visite à ses parents, elle laissa son mari dans la chambre qu'il venait de louer pour quarante-huit heures et se rendit à la caserne qu'habitait Papillon.

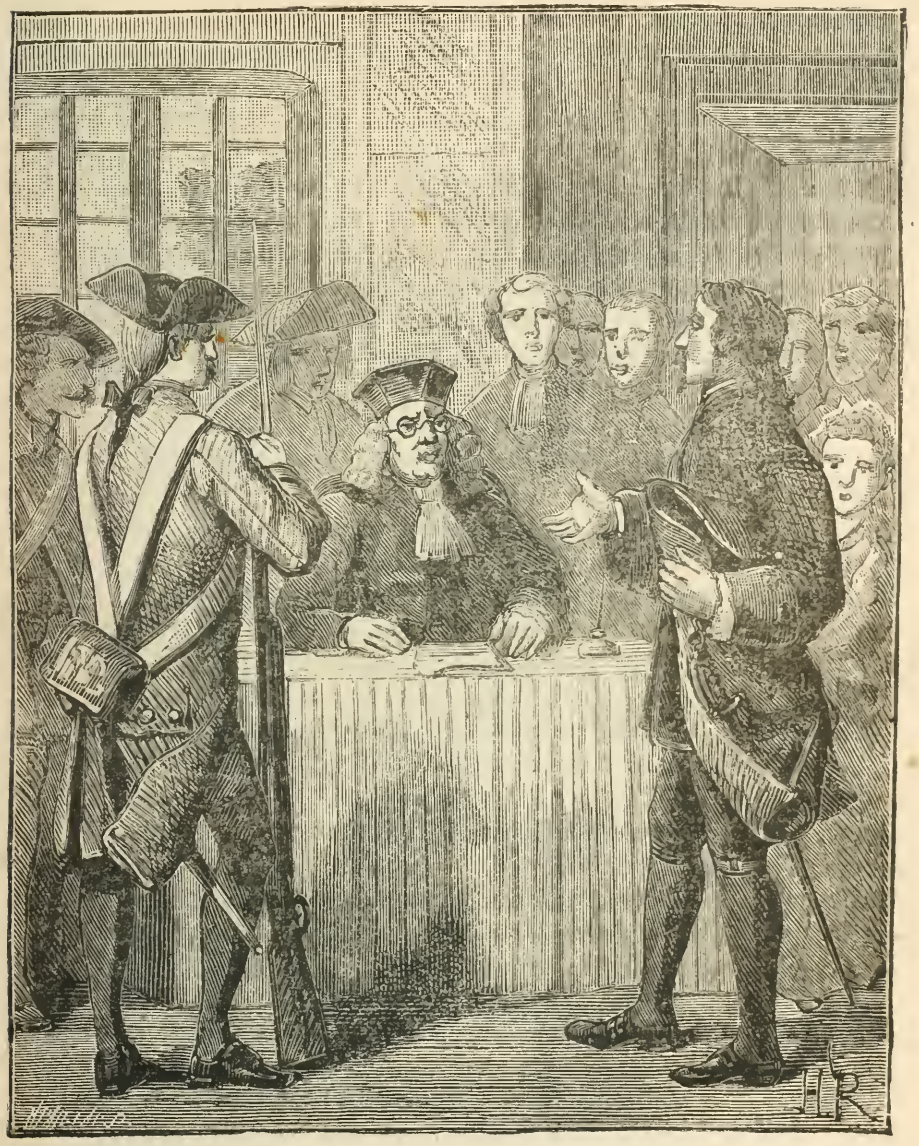
Le soldat de faction auquel elle s'adressa lui répondit d'un air goguenard que le brigadier n'était jamais à la caserne en dehors des heures du service, attendu que les plus illustres familles de France se disputaient l'honneur de le posséder.

— Mais rentrera-t-il aujourd'hui? demanda-t-elle.

— Oui, ma toute belle, mais je ne saurais vous dire à quelle heure, car Papillon est au nombre des permissionnaires et peut très-bien ne revenir que demain matin, à six heures...

Elle ne voulut pas en entendre davantage et s'éloigna, s'en rapportant au hasard de ce qu'il adviendrait, se promettant bien d'expliquer longuement au brigadier les causes de son inexactitude involontaire.

Donc, à neuf heures du soir, ainsi qu'il en était convenu, Papillon se faufila par la petite porte du jardin, se blottit dans les massifs et attendit.



Alors le lieutenant de police demanda au brigadier ce qu'il avait fait? (Page 40.)

Au bout de cinq minutes, il donnait les premiers signes d'impatience.

— Morbleu ! gronda-t-il. Est-ce que cette petite Justine se moquerait de moi ?

A peine avait-il prononcé ces paroles, qu'il entendit s'ouvrir la porte du vestibule.

— Ah ! la voilà, dit-il, le visage épanoui.

Déjà il allait faire quelques pas à sa rencontre, lorsqu'il lui sembla distinguer la silhouette d'un homme entièrement habillé de noir.

Il prêta attentivement l'oreille. Un pas lourd et précipité faisait crier le sable de l'allée. Ce n'était pas assurément l'allure sautillante et légère de Justine qui produisait si grand bruit.

— Qu'est-ce que cela signifie? se demanda-t-il. Est-ce que les maîtres de céans seraient de retour?

Au lieu de s'élancer en avant, il s'enfonça dans les massifs et faillit tomber dans un trou que l'obscurité l'avait empêché de voir.

Reculant de quelques pas encore, il se blottit dans les arbustes et observa.

L'ombre noire vint droit à lui, si près que le brigadier s'imagina que sa retraite était découverte; mais arrivée à quelques pas de lui, l'ombre s'arrêta.

Papillon crut remarquer que cet homme portait le rabat et le petit collet des abbés de cour. Il ne bougea pas.

Il vit l'abbé se pencher et déposer au fond du trou, dans lequel il avait failli tomber, un paquet blanc qu'il se mit à recouvrir à l'aide d'une bêche qu'il avait apportée.

Au moment où ce paquet blanc recevait les premières pelletées de terre, le brigadier crut entendre un vagissement plaintif.

S'imaginant qu'il se trompait, il ne fit pas un mouvement.

Au bout de deux minutes, le trou était comblé. L'abbé jeta la bêche dans le massif et regagna en courant la maison.

Papillon entendit se refermer sur lui la porte du vestibule.

— Ah çà! dit-il, qu'est-ce que cet abbé de malheur a bien pu fourrer dans ce trou-là? J'ai cru un moment que c'était un... Non, c'est sans doute une erreur... ce n'est pas possible!...

Se précipitant aussitôt sur la bêche, il releva la terre et mit à découvert un lambeau de linge blanc.

S'agenouillant sur le bord du trou, il gratta la terre avec ses mains, découvrit le paquet et sentit une chaleur moite qui lui fit dresser les cheveux sur la tête.

— Mais si! c'est un enfant! s'écria-t-il.

La terre qui le recouvrait était heureusement toute fraîche et n'avait pas une grande épaisseur. En moins de temps qu'il n'en faut pour le raconter, Papillon dégagea complétement le corps du petit être qui se mit à pleurer.

— Sacrebleu! se demanda-t-il. Qu'est-ce que je vais faire de ça, moi? Le reporter dans cette maison, c'est le vouer à une mort certaine, puisque... Bah! un enfant de Vénus ne sera pas déplacé au milieu des enfants de Mars... Courons à la caserne... Précisément la cantinière... il y a huit jours... elle lui donnera à souper.

Joignant le geste à la parole, il prit l'enfant dans ses bras, courut vers la petite porte qu'il ouvrit, la referma derrière lui sans précaution et s'éloigna.

Bazile n'était donc pas le jouet d'une hallucination. L'ombre qu'il avait aperçue était bien une ombre d'homme, celle d'un soldat, et ce soldat portait bien l'uniforme des gardes-françaises.

Le pauvre Hartmann, lui, comptait les heures avec impatience dans la chambre où il s'était réfugié.

Le matin même du 28 mai — il ne devait jamais oublier cette date terrible — un jeune abbé, très-élégamment habillé, s'était présenté chez lui.

— A qui appartient cet hôtel? avait-il demandé.

— A matame la gondesse de Libessac, monseigneur, avait répondu le suisse.

— Il n'est pas habité, ce me semble?

— Non, monseigneur.

— Y a-t-il longtemps?

— Trois ans pientôt.

— Elle n'est donc pas à Paris?

— Non, monseigneur.

— Et où demeure-t-elle?

— Aux Moulineaux.

— Où prenez-vous les Moulineaux?

— Ché sais bas drop, monseigneur; ché grois que z'est brès t'Elpeuf.

— En Normandie?

— En Normantie, oui, monseigneur.

L'abbé fit un geste de dépit.

— Monseigneur aurait tong pesoin de barler à madame la gomdesse?

— Oui, j'aurais voulu lui louer cet hôtel.

— Eh pien, monseigneur n'a gu'à lui écrire aux Moulineaux.

— Sans doute, mais je ne recevrai pas la réponse avant une huitaine de jours, et j'aurais besoin de l'hôtel aujourd'hui même, à l'instant.

— Alors ce n'est bas bossible, fit Hartmann. T'ailleurs, que monseigneur se gonsole, ché grois que matame la gomtesse ne gonsentirait pas à louer son hôtel.

— Qu'en sais-tu? interrompit Justine, qui avait assisté sans mot dire au début de cet entretien.

— Ché sais bas, mais ché grois bas, dit le suisse.

— Pardon, fit l'abbé en l'arrêtant d'un geste. Laissez-moi causer avec votre femme. Elle est plus arrangeante... Peut-être nous entendrons-nous mieux

— Ché feux pien, fit tranquillement Hartmann, gauzez dous les teux.

— Pourquoi, demanda le jeune abbé à Justine, croyez-vous que Mme de Libessac refuserait de louer un hôtel qu'elle n'habite pas?

— Parce qu'il lui rappelle des souvenirs bien doux et bien tristes à la fois.

— Comment?

— C'est ici que Mme la comtesse a perdu son mari.

— Quand?

— Il y a trois ans.

— Son mari était-il jeune?

— Il avait vingt-huit ans.

— Et de quoi est-il mort?

— D'un coup d'épée.

— Sur le champ de bataille?

— Non, monseigneur, en duel.

— Et la comtesse est jeune aussi?

— Elle a vingt-quatre ans aujourd'hui, monseigneur.

— Et elle ne s'est pas remariée?

— Elle ne se remariera pas, monseigneur. Cette mort inattendue l'a tellement impressionnée, qu'après avoir rendu les derniers devoirs à M. le comte elle n'a pas voulu rester ici vingt-quatre heures de plus et est partie pour ses terres, en Normandie.

De temps en temps, un de ses domestiques vient ici pour s'assurer que tout est bien en ordre.

Par lui nous avons appris que la comtesse mène une vie fort retirée et porte toujours le deuil de son mari. Elle a pris cet hôtel en horreur et affirme qu'elle n'y remettra jamais les pieds.

— Elle n'y est donc jamais revenue

— Non, monseigneur.

— Alors elle ferait bien mieux de le vendre.

— Sans doute, mais elle est assez riche pour le garder sans que cela l'embarrasse.

— De sorte que vous ne l'attendez pas?

— Non, monseigneur, quoique nous entretenions les appartements avec autant de soin que si elle devait venir demain en reprendre possession.

— Attendez donc, fit l'abbé. Alors il y aurait peut-être moyen de nous arranger...

— Comment, monseigneur?

— Je n'aurais besoin de cet hôtel que pour quelques jours

— C'est impossible, monseigneur.

— Pourquoi? Qui le saura, si je vous promets le secret?

— Tout le monde, répliqua Justine. Or, nous ne nous soucions pas de perdre une place qui nous fait vivre et ne nous donne pour ainsi dire aucun mal.

— Si cependant je vous offrais cinq louis par jour? proposa l'abbé.

Hartmann dressa subitement l'oreille.

— Non, monseigneur, dit Justine; mon mari n'y consentirait pas.

Mais le jeune abbé avait vu s'allumer dans les yeux du suisse un regard de convoitise.

— Tenez, dit-il, louez-moi l'hôtel pour cinq jours et je vous donne vingt-cinq louis.

— Non, répondit Hartmann, les foisins s'en abercefraient, et ils sont si chaloux qu'ils nous feraient bertre nodre blace.

— Eh bien! louez-le moi pour quarante-huit heures seulement et les vingt-cinq louis sont à vous.

Le suisse hésitait. Justine elle-même, quoiqu'elle ne fît pas grand cas de l'argent, Justine était ébranlée.

— Allons, est-ce convenu? demanda l'abbé.

— Eh! pien... dit enfin Hartmann, ch'accepte. Tu reste, nous serons là, nous ferrons pien...

— Non, interrompit l'abbé, vous ne serez pas là. Je ne vous donne les vingt-

cinq louis qu'à la condition que vous quitterez l'hôtel pendant quarante-huit heures, que j'y serai maître absolu et que j'y introduirai mes gens pour me servir.

— Tiaple! fit le suisse, foilà qui chanche pien les affaires!

— Sur ce point-là, je serai inexorable, je vous en préviens, insista l'abbé.

— Alors che temante à réfléchir, dit l'Helvétien en secouant sa grosse tête.

— Combien de temps vous faut-il pour réfléchir?

— Tame... un chour ou teux.

— Je vous donne cinq heures, dit péremptoirement l'abbé. Il est neuf heures, je reviendrai à deux heures de l'après-midi. Si vous ne me donnez par la réponse que j'attends, je chercherai ailleurs.

A ces mots il s'en alla.

Justine et son mari étaient très-perplexes. Abandonner l'hôtel qui était confié à leur garde n'était pas une petite affaire!

D'un autre côté, cinq cents livres à gagner en quarante-huit heures... c'était joliment tentant!

D'ailleurs, c'était un abbé qui leur proposait ce marché. Quelle meilleure garantie pouvaient-ils exiger? Un ministre de Dieu ne songerait évidemment pas à mal faire. L'occasion était trop belle. Après de longues tergiversations, ils se décidèrent à accepter ces offres séduisantes.

Lorsque l'abbé revint à deux heures, ils avaient déjà fait leur paquet. Dès qu'ils eurent empoché l'argent, ils lui cédèrent la place.

Cependant ils avaient des remords. Aussi le surlendemain, à l'heure précise, ils se présentèrent et soulevèrent le marteau de la porte d'entrée.

Personne ne leur répondit.

Après avoir inutilement frappé à tour de bras pendant dix minutes, le suisse, convaincu que l'hôtel avait été abandonné par son locataire, se décida à aller chercher une échelle.

Il escalada le mur de la façade et monta sur le toit du pavillon qu'il habitait; puis il descendit dans la cour à l'aide de cette même échelle.

Sa loge était ouverte. A terre il aperçut son trousseau de clefs.

Il courut ouvrir la porte cochère à sa femme et lui montra le trousseau.

— Ils sont téchà bartis, dit-il joyeusement, foici les glefs.

Justine entra.

— Tiens! s'écria-t-elle. Ils ont laissé toutes les persiennes ouvertes. Il faut aller les refermer. Vite, viens me donner un coup de main.

Elle entraîna son mari. Ensemble ils visitèrent les appartements du rez-de-chaussée. Pas un meuble n'avait bougé de place. C'était à croire qu'on n'y était même pas entré.

Très-satisfaits de cette première inspection, ils gravissaient lestement les escaliers, lorsque, arrivée sur le palier du premier étage, Justine s'arrêta.

Ses jolies petites narines roses se dilatèrent. Son front se plissa, ses sourcils se froncèrent. Une odeur forte et nauséabonde s'était répandue sur le palier. Justine en recherchait la cause.

Elle eut un pressentiment sinistre. Sans savoir pourquoi, elle se rapprocha de son mari, lui prit la main, et promena autour d'elle un regard épouvanté.

— Sens-tu ? lui demanda-t-elle en aspirant à nouveau les exhaisons fétides qui l'avaient frappée.

— Oui, che sens, dit le suisse. Che sens même gue ça sent drès-maufais.

— D'où cela peut-il venir ? fit-elle avec inquiétude.

— Ché sais bas, mais nous allons foir.

Il fit un pas en avant et voulut entraîner sa femme.

Elle résista.

— Non, dit-elle, j'ai peur, vas-y tout seul.

Le colosse haussa les épaules et ouvrit la porte de la chambre.

Dans le lit une femme était couchée. Il s'approcha et recula épouvanté. Cette femme était morte.

Il courut dans le salon... le cadavre du colonel était toujours assis dans son fauteuil... une mare de sang avait inondé le meuble et le tapis...

Il poussa un cri terrible et revint auprès de Justine, pâle, tremblant de tous ses membres, claquant des dents, les cheveux hérissés, l'œil démesurément agrandi par la terreur.

Justine devina qu'un spectacle horrible avait pu seul bouleverser à ce point l'impassible Helvétien. A son tour, elle se prit à trembler ; mais elle était femme, c'est-à-dire curieuse. Elle voulut voir aussi, elle.

Elle ne fit que passer dans la chambre et le salon, puis, s'élançant dans l'escalier, elle traversa le vestibule, la cour, se précipita dans la rue et se mit à crier de toutes ses forces :

— Au secours ! au secours ! A l'assassin !

Éperdue, affolée d'épouvante, elle courait devant elle, sans se rendre compte de ce qu'elle faisait, sans savoir où elle allait.

A ses cris, quelques voisins se montrèrent et parvinrent à l'arrêter.

— Eh bien ! où allez-vous ? Qu'avez-vous ? lui demandèrent-ils.

— Là... dans l'hôtel... répondit-elle d'une voix saccadée... des morts... du sang...

On ne comprenait pas grand'chose à ces explications qui n'en étaient pas. On lui fit avaler un grand verre d'eau.

Elle se calma. Un peu plus rassurée, depuis qu'elle se voyait entourée de visages amis, elle put enfin raconter ce qu'elle avait vu.

Les voisins la suivirent en foule et firent irruption dans l'hôtel.

Sur le palier du premier étage, ils trouvèrent le suisse, encore livide de terreur, et qui n'avait pas fait un mouvement.

Quand il vit tout ce monde autour de lui, il reprit également courage. Guidant ses voisins à travers la chambre et le salon, il leur montra ce qu'il avait découvert.

Un silence de mort régnait de cette foule haletante.

— Il faut aller prévenir M. le lieutenant de police, dit un des voisins.

— Et sur-le-champ ! cria tout le monde à la fois.

Hartmann ne s'en souciait pas. Cette affaire allait causer un grand scandale. Mme de Libessac en serait instruite. C'en était fait de sa sinécure !

Ah ! combien il regrettait maintenant d'avoir accepté ce stupide marché. Il était trop tard. Bon gré, mal gré, il fut bien obligé de se ranger à l'avis général et de se rendre chez le lieutenant de police.

Justine attendit dans sa loge le retour de son mari, entourée de trois ou quatre commères, auxquelles elle raconta ce qui s'était passé.

A peine pouvait-on la croire. Comment ! Un abbé !

Les suppositions les plus étranges allaient leur train, quand le lieutenant de police arriva au bout d'une heure, accompagné d'un procureur au Châtelet et escorté d'une douzaine d'agents.

Après avoir visité les appartements, il s'installa dans une pièce du rez-de-chaussée, reçut les dépositions d'Hartmann et de Justine, les leur fit signer, et prit le signalement exact de l'abbé.

Cela fait, il remonta au premier avec le procureur et les agents pour se livrer aux constatations judiciaires.

Devant le cadavre du duc, il trouva le papier que l'abbé y avait placé. A côté de lui, à portée de la main droite, il ramassa un poignard encore teint de sang.

— Cet homme s'est tué, dit-il. Cela ne fait pas l'ombre d'un doute.

Il allait passer dans la chambre voisine, lorsqu'à l'angle de la porte il vit sur le mur l'empreinte d'une main ensanglantée.

Revenant vivement sur ses pas, il se rapprocha du cadavre, dont il examina attentivement les deux mains. Elles ne portaient la trace d'aucune blessure.

Promenant autour de lui un regard scrutateur, il retrouva sur les murs et sur les meubles cinq autres empreintes semblables à la première.

— Non, reprit-il aussitôt. Cet homme ne s'est pas tué. Il a été assassiné ; il a lutté avec l'assassin et l'a blessé à la main droite.

Cette première certitude acquise, il pénétra dans la chambre.

Ici tout était en ordre parfait.

Le corps de la jeune femme ne présentait aucune lésion apparente. Donc ce n'était pas elle non plus qui avait laissé sur les murs l'empreinte de sa main ensanglantée. La figure était blanche, les traits calmes et purs ; donc elle n'avait pas été étranglée.

De quoi était-elle morte ?

— Que l'on fasse venir un médecin, ordonna le lieutenant de police. Y en a-t-il un près d'ici ?

— A deux pas, monseigneur, répondit un des voisins.

— Bien. Qu'il vienne sur-le-champ !

On alla chercher le médecin. Il arriva bientôt après, très-étonné de ce qu'on lui avait appris. C'était le même qui avait accouché la jeune femme.

Il le déclara publiquement, donna pour la troisième fois les signalements de Bazile et de son maître, mais affirma sous serment qu'il ne connaissait pas plus

le nom de la jeune femme que celui de l'abbé qui l'avait fait appeler, et qu'il n'avait pas vu le gentilhomme dont on lui montrait le cadavre.

Tous ces renseignements ne prouvaient pas grand'-chose et ne jetaient aucune lumière sur le crime qui avait été commis.

Ce fut bien pis encore, quand arriva un nouveau personnage, qui portait l'uniforme des gardes françaises, et qui déclara qu'il avait à donner quelques détails touchant la ténébreuse affaire dont on s'occupait.

Avant de se présenter au lieutenant de police, le brigadier Papillon avait vu Justine, qui lui avait expliqué en peu de mots pourquoi elle ne s'était pas trouvée au rendez-vous.

Le brigadier, pour ne pas compromettre la jeune femme, modifia donc légèrement la vérité quant à la façon dont il s'était introduit dans le jardin.

Il raconta qu'il était venu faire visite à Hartmann, qu'il avait vainement frappé à la porte pendant un quart d'heure et que, ne comprenant rien à ce silence, il s'était décidé à escalader le mur du jardin pour s'assurer qu'il n'était pas arrivé malheur à ses amis.

A partir de là, il exposa les faits tels qu'ils s'étaient passés réellement.

Cette déclaration confirmait celle du docteur. L'accouchement avait bien eu lieu.

Donc, selon toute probabilité, l'assassin du gentilhomme, de la mère, de l'enfant, était ce jeune abbé dont on retrouvait le signalement dans toutes les bouches.

Mais comment reconstituer ce drame terrible, tel qu'il avait eu lieu?

Le docteur, après avoir examiné le cadavre du gentilhomme et sondé la blessure, affirmait bien que le duc ne s'était pas tué; mais par qui avait-il été tué? Dans quelles circonstances?

De même, le docteur affirmait encore que la jeune femme était morte subitement, non pas violemment, mais par une cause fortuite, une frayeur, un saisissement peut-être... disait-il.

C'était bien vague. Quel événement avait déterminé cette mort?

Ah! si l'on avait trouvé le moindre papier qui constatât l'identité des deux victimes, il aurait été bien facile de remonter jusqu'à l'assassin en vertu de l'axiome : « Cherche à qui profite ce crime ». Mais on ne trouvait rien!

Les marques qui étaient brodées sur le linge des victimes n'étaient pas un indice suffisant.

Ce qui résultait de plus clair de l'ensemble des dépositions, c'est que l'enfant de la jeune femme avait miraculeusement échappé à la mort.

Alors, le lieutenant de police demanda au brigadier ce qu'il en avait fait.

— Mon Dieu..., fit Papillon, j'en étais très-embarrassé, monseigneur. Un soldat... vous savez... ça n'a pas l'habitude de la marmaille. Un moment, j'ai été sur le point de rentrer avec lui dans cet hôtel; mai j'ai réfléchi que ce serait le vouer une seconde fois à la mort : j'ai reculé. D'ailleurs, le pauvre petit être criait de toutes ses forces. Il avait faim probablement.

Que faire? Je me suis heureusement souvenu que la cantinière de notre régiment avait donné le jour, la semaine précédente, à un petit garde-française.

Sa jolie tête blonde se renversait en arrière... (Page 48.)

Ma foi ! je n'ai plus hésité. J'ai couru bien vite à la caserne, j'ai remis l'enfant à la cantinière qui lui a donné à téter.

Hier, j'ai raconté la chose à tous mes camarades. Nos officiers l'ont apprise. Ils ont versé entre les mains de la cantinière une somme rondelette pour qu'elle continuât à se charger de l'enfant, et ont promis de lui venir en aide à mesure qu'il grandirait; de sorte que, ce matin, le petit abandonné a été officiellement adopté par tout le régiment.

— Ce que vous avez fait là est très-bien, brigadier, dit le lieutenant de police. Je vous promets de le consigner dans mon rapport.

Papillon rougit comme une jeune fille, balbutia quelques paroles inintelligibles et finit par saluer militairement.

Dans l'enquête qui se poursuivit, tout ce qui se rattachait à cette mystérieuse affaire fut minutieusement relaté, depuis le signalement des victimes jusqu'à celui de l'assassin présumé et de son laquais.

Malheureusement ce fut tout ce que l'instruction put recueillir. La police n'était pas organisée en ce temps-là comme elle l'est aujourd'hui. Elle n'avait pas ces cent mille yeux d'Argus, toujours ouverts, dont elle use à présent. Les chemins de fer et les télégraphes ne lui prêtaient pas leur inappréciable concours.

Elle demeura impuissante.

Cependant elle avait fini par retrouver la piste du jeune abbé.

Dans la soirée du 28 mai, vers dix heures, il s'était présenté à la poste, avait pris deux chevaux, un pour lui, l'autre pour son domestique, et était parti sur la route d'Etampes.

Il avait donc quarante heures d'avance sur les agents qu'on aurait lancés à sa poursuite. Et il avait dû mettre le temps à profit!

On ne songea même pas à le poursuivre.

En effet, l'abbé, après avoir quitté l'hôtel de Libessac, avait donné l'ordre à Bazile, au moment où ils traversaient le Pont-Royal, de jeter dans la Seine le panier dont il était porteur; puis, sans rentrer chez lui, il s'était rendu directement à la poste aux chevaux et avait quitté Paris en toute hâte.

A l'instant où Hartmann et Justine venaient reprendre possession de l'hôtel, Savournin était à Orléans, qu'il avait gagné d'une seule traite.

Là il se reposa pendant deux jours, acheta du linge, des habits, pour lui et pour son laquais, et se remit en route.

Changeant brusquement de direction, il obliqua sur la gauche avec la pensée d'atteindre Lyon et d'y séjourner quelque temps.

Pendant les premiers jours de ce long voyage, il avait été sombre et taciturne. Bazile, lui-même, n'avait plus cette inaltérable sérénité d'autrefois. Des nuages passagers obscurcissaient son front. En chemin, il se retournait parfois pour interroger la route d'un œil inquiet.

Pas un mot n'avait pourtant été échangé entre le maître et le valet au sujet des événements qui avaient précédé et certainement motivé leur départ précipité.

Le jeune abbé ne tenait pas à fournir des explications, Bazile n'osait pas en demander.

Au bout de quinze jours, ils arrivèrent à Lyon.

Là seulement ils respirèrent.

Savournin se promenait avec agitation dans la chambre qu'il habitait.

— Maintenant, murmura-t-il, il faut que je devienne général.

FIN DU PROLOGUE

MONSEIGNEUR

I.

LE CONVALESCENT

Vingt et un ans se sont écoulés entre les événements que nous avons racontés et ceux qui vont faire l'objet de ce récit véridique — vingt et un ans pendant lesquels les choses ont bien changé de face !

Louis XV n'est plus ce monarque modèle d'autrefois, ni ce mari fidèle et consciencieux que l'on admirait jadis.

Sous la funeste influence des jésuites, dont la puissance est à son apogée, et qui rêvent de gouverner en maîtres notre beau pays de France, Marie Leczinska, par une froideur calculée, a éloigné de la couche nuptiale son royal époux.

Naturellement, Louis XV est allé goûter ailleurs ces joies du mariage, dont la reine prétendait le sevrer.

Les occasions ne lui ont pas manqué. Le nombre de ses bonnes fortunes a acquis un chiffre incalculable.

En vain les jésuites ont voulu lui donner une maîtresse de leur choix. Sa Majesté, qui se soucie fort peu de la politique et de la religion quand il s'agit de ses plaisirs, ne s'est pas prêtée à ces perfides calculs.

Après avoir jeté le mouchoir à toutes les beautés complaisantes qui briguaient la faveur d'être déshonorées par lui, son choix s'est fixé sur M^lle^ Jeanne-Antoinette Poisson, fille adultérine de M^me^ Poisson et d'un fermier général nommé Le Normand de Tourneheim, dont elle avait épousé le neveu, M. Le Normand d'Etioles.

Pour l'élever jusqu'à lui, le roi l'a créée marquise de Pompadour et la foule des courtisans s'est inclinée devant elle.

Plus que jamais la licence et le libertinage sont à l'ordre du jour. Parti de haut, l'exemple a trouvé de nombreux imitateurs dans la noblesse. La bourgeoisie elle-même, qui jusqu'alors avait vaillamment tenu tête à la corruption, s'est laissé gagner par le poison subtil.

Le désordre est partout : dans les finances, dans l'armée, dans la marine, dans la magistrature, dans le clergé.

La France croule de toutes parts. Le traité de Forbach, conclu en 1757 par l'abbé de Bernis, n'est que le prélude des affronts que l'Europe va nous infliger.

La légèreté du roi, ses dépenses exagérées, l'impéritie de ses ministres, nous poussent vers une ruine prochaine. Comme nous avons perdu l'Inde malgré le dévouement du comte de Lally-Tollendal, nous allons perdre le Canada malgré le courage du marquis de Montcalm.

Vaincu sur terre, vaincu sur mer principalement, notre pays désemparé s'acheminait vers le traité honteux qui devait être signé deux ans plus tard, à Paris, le 10 février 1763, entre la France, l'Angleterre, l'Espagne et le Portugal.

Par ce traité, nous allions perdre l'Acadie, la Nouvelle-Écosse, le Canada et ses dépendances, l'île du cap Breton et toutes les îles situées dans le golfe et sur le fleuve de Saint-Laurent. Nous perdions encore nos établissements aux îles caraïbes de Saint-Vincent, de la Dominique, de Tabago, etc.

Dunkerque devait être démantelé *sous la surveillance d'un commissaire anglais,* chargé de présider au comblement du port et à la démolition de ses murailles.

Nos possessions sur les côtes du Coromandel, de Malabar, du Bengale et de toutes les Indes orientales étaient rendues à ceux qui les possédaient avant la guerre, et et aux Français seulement il était *interdit d'y envoyer des troupes.*

Nous rendions l'île de Minorque et le fort Saint-Philippe à l'Angleterre, l'électorat de Hanovre au roi, à l'Allemagne tout ce que nous lui avions pris.

Notre or, notre sang étaient dépensés en pure perte ; nos plus belles et nos plus anciennes colonies étaient à jamais perdues.

On ne paraissait guère se douter de cela à la cour du roi *Bien-Aimé.* Fêtes coûteuses, soupers fins, ballets luxueux, comédies montées à grands frais, se succédaient tous les jours à Versailles et dans les résidences royales, voire même dans les nombreux châteaux ou hôtels que le roi avait libéralement octroyés à la favorite.

Ce n'était rien pourtant. La famine ne nous avait pas atteints jusqu'à présent. Sa Majesté ne spéculait pas encore sur les farines.

Au dedans nous n'avions même plus le respect de nous-mêmes ; au dehors, nous étions sans prestige, malgré les prodiges de valeur que nos troupes accomplissaient inutilement en Allemagne.

Jeunes ou vieux, nos pauvres soldats se battaient bien, pourtant. De temps en temps il en revenait à Paris, qui, après avoir été blessés ou mutilés dans cette guerre inutile que nous soutenions encore, venaient au sein de leur famille passer leur convalescence ou se condamner à une stérile oisiveté.

Certainement c'était à cette catégorie de blessés qu'appartenait un jeune lieutenant des carabiniers, qui se promenait au soleil, le long des quais, par une belle journée du mois de mars.

C'était un tout jeune homme de vingt-deux ans, brun, avec de grands yeux bleus sous des sourcils noirs parfaitement arqués. Son nez droit, aux narines mobiles et accentuées surmontait une bouche petite et bien dessinée. La moustache naissante

ne recouvrait pas entièrement la lèvre rebondie, mais un peu pâle, qu'elle ombrageait de son léger duvet.

Le menton légèrement saillant, les pommettes quelque peu proéminentes, le feu du regard dénotaient chez le jeune officier un grand courage joint à beaucoup d'énergie.

Sous l'uniforme rouge à parements bleus qu'il portait, le torse s'effaçait gracieusement, développant une large poitrine, bien plantée sur une taille souple et gracieuse.

La jambe, emprisonnée dans une culotte bleu de roi, était nerveuse et élégante, et se terminait par un pied bien cambré, qui disparaissait au fond de la botte luisante de cuir souplé dans laquelle il était enfermé.

Les mains étaient longues et effilées, blanches, trop blanches même pour un homme et pour un soldat.

Le visage, du reste, était pâle ; les traits, un peu fatigués, portaient la trace de souffrances récentes.

Sans aucun doute, le jeune officier relevait de maladie. Probablement il avait reçu quelque terrible blessure et était entré depuis peu de temps dans la période de la convalescence.

Il marchait à pas lents, sans but, uniquement pour se promener et pour se réchauffer aux rayons du soleil printanier qui commençait à percer les nuages.

De temps en temps, il s'arrêtait pour aspirer à pleins poumons les bouffées d'air tiède et déjà parfumé que la brise lui apportait. Il contemplait la Seine, suivait de l'œil le sillage lumineux des barques qui la parcouraient en tous sens ; puis il reprenait sa promenade, souriant à tous ces objets familiers qu'il revoyait, au soleil bienfaisant qui l'inondait de sa clarté, aux jolies filles qui admiraient en passant son riche uniforme, heureux de renaître à la vie, d'assister à ce mouvement qui se faisait autour de lui.

Peut-être avait-il vu la mort de bien prés, le pauvre lieutenant !

Tout en errant le long des quais, il avait atteint le quai de la Mégisserie, quand il aperçut un grand rassemblement, et, au-dessus de toutes ces têtes amoncelées, une épaisse fumée qui obscurcissait l'atmosphère.

Au même instant retentit ce cri sinistre :

— Au feu ! au feu !

Pressant brusquement sa marche indolente, il se dirigea vers l'endroit d'où partaient ces cris terribles.

Il arriva devant une étroite maison, qui n'avait pas plus de deux fenêtres de façade, et dans laquelle on ne pouvait pénétrer que par une porte étroite et basse.

A côte de cette porte, il y avait une mesquine boutique de vannier.

C'était dans cette boutique que le feu avait pris en l'absence du locataire

On ne s'était donc aperçu de l'incendie qu'au moment où, trouvant une issue, il s'était déclaré avec violence et avait envahi déjà tout le rez-de-chaussée, c'est-à-dire le magasin et l'unique porte qui donnait accès dans la maison.

Aux cris poussés par la foule, deux locataires d'un des étages supérieures s'étaient précipités à la fenêtre.

Comprenant quel danger les menaçait, ils avaient essayé de fuir par l'escalier et par la porte ; mais la flamme et la fumée leur avaient barré le passage et les avaient forcés de rentrer chez eux.

Le péril n'en était que plus imminent. Puisque fuir par la porte était impossible, il fallait fuir par la fenêtre avant que le feu eût atteint leur appartement.

Là était la difficulté.

Fort heureusement, ces deux locataires étaient les seuls qui eussent été surpris par l'incendie ; ceux qui habitaient les deux autres logements dont se composait la maison étaient absents pour le moment.

A la fenêtre du second étage, le jeune officier aperçut un homme d'une cinquantaine d'années, très-pâle, mais assez calme pourtant en présence du danger qui le menaçait.

A côté de lui, une jeune fille de dix-huit ans au plus se tordait les bras de désespoir et plongeait dans la rue un regard effaré, tandis que d'une voix éplorée elle appelait à son secours.

De toutes parts arrivaient des échelles que les voisins étaient allés chercher ; mais on les dressait inutilement contre la maison. Pas une d'elles n'était assez longue pour atteindre le second étage.

Pendant ce temps, l'incendie faisait des progrès rapides. Le premier étage était envahi par les flammes, dont la violence forçait parfois les habitants du second à se retirer.

Dix minutes encore, et c'en était fait des deux malheureux autour desquels l'incendie resserrait à tout instant son cercle de feu.

Alors on courut chercher des matelas et on les entassa pêle-mêle sur le quai.

— Sautez ! sautez ! cria-t-on.

Il n'y avait pas à hésiter. Tout autre moyen de salut était impraticable.

Déjà le père de la jeune fille avait enjambé l'appui de la croisée et se disposait à prendre dans ses bras son enfant pour la précipiter lui-même, quand une fenêtre s'ouvrit au second étage de la maison voisine.

— Ne sautez pas ! cria une voix sonore.

Tous les regards se portèrent aussitôt vers cette fenêtre, à laquelle venait d'apparaître un tout jeune homme, portant l'uniforme rouge à parements bleus des carabiniers du roi.

C'était le jeune officier que nous venons de signaler à l'attention du lecteur, et qui était accouru sur le théâtre de l'incendie.

D'un coup d'œil rapide il avait deviné l'imminence du péril et mesuré du regard la hauteur du second étage.

Alors, sans recourir ainsi que la foule à des expédients inutiles, comme les échelles trop courtes, ou à l'amoncellement des matelas, qui constituait un danger presque aussi grand que celui auquel on voulait soustraire les victimes, il avait avisé à vingt pas la boutique d'un cordier.

Là, choisissant une corde solide, d'une longueur de vingt mètres environ, il y avait fait, aidé par le marchand, un nœud de distance en distance ; puis, emportant son appareil, il s'était précipité dans la maison voisine.

Arrivé au second étage, il ouvrit la fenêtre la plus proche de celle où la malheureuse jeune fille se tordait dans les convulsions du désespoir.

Une distance de huit ou neuf pieds au plus le séparait de cette fenêtre.

Il arriva juste au moment où le père, se préparant à une chute mortelle, allait faire sauter sa fille de cette hauteur effrayante sur les matelas que les voisins avaient étendus.

— Ne sautez pas! cria-t-il.

Au son de cette voix, l'homme se retourna, aperçut le lieutenant et comprit qu'un secours inespéré lui venait du ciel.

L'officier lui jeta le bout de la corde qu'il avait préparée.

— Attachez-la solidement au balcon de votre croisée, dit-il.

L'homme se mit en devoir d'exécuter cet ordre, mais il était si troublé qu'il ne parvenait pas à accomplir cette besogne.

— Ne vous pressez pas, lui dit le lieutenant avec calme, nous avons le temps. Attachez bien la corde, songez qu'il y va de la vie de votre fille, de la vôtre, de la mienne.

Ces paroles sensées rendirent la présence d'esprit à l'infortuné père.

Après avoir fait successivement cinq ou six nœuds, bien serrés, sous le regard vigilant de l'officier, il se releva.

— Je suis prêt, dit-il.

D'en bas la foule assistait, avide et impatiente, aux péripéties de ce sauvetage aventureux.

Le lieutenant venait d'enjamber le balcon de la fenêtre voisine, avait saisi la corde et s'était élancé dans l'espace...

Un cri de terreur s'échappa de toutes ces poitrines entassées, auquel succéda aussitôt un silence profond, que troublaient seuls le bruissement des flammes et le crépitement des poudres embrassées.

Après avoir oscillé pendant quelques secondes à droite et à gauche, comme le balancier d'une pendule, le lieutenant gravit les cinq ou six pieds qui le séparaient de ceux qu'il voulait sauver et posa le pied sur l'appui de la croisée.

— Bravo! cria la foule à cette prouesse exécutée sous ses yeux avec autant de force que d'agilité.

Le jeune officier montra la corde au père de la pauvre enfant, que les flammes avaient fait reculer d'épouvante et qui avait presque perdu connaissance.

— Non, dit résolûment cet homme. Sauvez ma fille d'abord. Moi, j'ai le temps.

— Comme il vous plaira, fit le lieutenant; mais hâtons-nous! Il n'y a pas un instant à perdre maintenant.

Il courut vers la jeune fille.

— Allons, mademoiselle, du courage, dit-il. Venez, passez vos bras autour de mon cou et tenez ferme. Il y va de votre salut!

Elle ne l'entendit pas. Eperdue de frayeur, elle promenait sur son père et sur le brillant officier un regard inconscient.

— Vite! fit le lieutenant. Attachez le corps de cette pauvre petite autour de mes épaules et de ma taille, je réponds d'elle.

Le père déchira les draps du lit, dont il fit des liens, et remplit les recommandations de l'officier.

— Aidez-moi à monter sur la fenêtre, dit-il, car je relève de maladie et mes forces pourraient trahir mon courage.

L'homme souleva dans ses bras le corps de sa fille, pendant que le lieutenant enjambait l'appui de la fenêtre.

Les flammes montaient toujours et commençaient à leur lécher les pieds.

L'officier saisit la corde à deux mains.

— Vous autres, cria-t-il aux voisins et aux curieux, tirez ferme sur la corde vers le milieu de la chaussée pour que nous ne soyons pas asphyxiés par la fumée ou dévorés par les flammes.

Vingt bras s'emparèrent à la fois de l'extrémité de la corde, qui se raidit sous cet effort intelligent.

— Attention ! cria l'officier. Tenez bon ! gare à la secousse !

Et il s'élança de nouveau, chargé du précieux fardeau qu'il emportait.

Le poids de ces deux corps fit d'abord ployer la corde ; mais la foule redoubla de vigueur pour lui rendre sa position oblique.

La jeune fille n'avait plus le sentiment du danger qu'elle courait. Au moment où elle perdait pied, elle avait fermé les yeux et s'était évanouie.

Sa jolie tête blonde se renversait en arrière et ses bras inertes se balançaient dans l'espace.

Quant à l'officier, se cramponnant des pieds et des mains aux nœuds qu'il avait espacés, il descendait lentement.

Tout d'abord il se crut perdu. Les flammes l'environnaient de toutes parts, la chaleur le suffoquait, la fumée l'étouffait.

Fort heureusement, à mesure qu'il se rapprochait du sol, la corde, maintenue par des bras vigoureux, s'écartait des parois de la maison.

Tous les yeux étaient braqués sur ce courageux héros.

Soudain on le vit affreusement pâlir, tandis qu'une vive douleur contractait son visage. On crut qu'il allait tomber.

Un immense cri d'effroi s'échappa de la foule palpitante ; mais il se raidit contre la douleur et réussit à atteindre, sans lâcher prise, les matelas que l'on avait disposés.

On délia le corps de la jeune fille que l'on transporta de l'autre côté du quai.

— Maintenant, au père ! dit le jeune lieutenant.

Il saisit la corde ; mais, au moment où il essayait de remonter, il retomba lourdement sur les matelas.

On le releva et on le transporta à son tour à côté de celle qu'il venait de sauver d'une mort certaine.

Croyant qu'il n'était incommodé que par la fumée, on dénoua sa cravate, on déboutonna son uniforme pour le faire respirer, et l'on fut tout étonné de voir sa poitrine inondée de sang.

— Ah ! le malheureux était blessé ! s'écria-t-on. Sa blessure mal fermée s'est rouverte... Brave cœur ! Vite un medecin !

... Il lava avec soin sa blessure et la pansa. (Page 49.)

On était déjà allé en chercher un pour donner des soins à la jeune fille.

Quand il arriva, on lui montra les corps inanimés des deux jeunes gens.

Jugeant que l'état du lieutenant était plus grave, il lava avec soin la blessure et la pansa sur-le-champ.

— Ce n'est rien, dit-il. En effet, c'est une blessure toute récente qui vient de se rouvrir. Cinq ou six jours de repos, et il n'y paraîtra plus.

Le lieutenant venait d'ouvrir les yeux.

Honteux de cet instant de faiblesse, il se releva et rassura du geste ceux qui s'empressaient autour de lui.

— Et cette jeune fille? demanda-t-il.

On la lui montra du doigt. Le médecin lui faisait respirer des sels et lui bassinait les tempes.

— Et son père? est-il sauvé

A peine avait-il prononcé ces paroles qu'un homme, noir de fumée, les habits en feu, les cheveux roussis, vint se jeter à ses genoux.

— Ah! lieutenant, s'écria-t-il, je vous dois tout... ma vie... celle de ma pauvre Raymonde... tout mon bonheur ici-bas.

— Ce n'est pas le moment de me remercier, dit l'officier. Courez auprès de votre fille. Votre voix la rappellera plus sûrement à la vie que tous les médecins de la création.

— Vous avez raison, fit le pauvre homme, qui se sentait également partagé entre l'amour paternel et la reconnaissance.

Le lieutenant n'était pas fâché d'échapper à ces protestations. Il voulut même se soustraire à la curiosité dont il était l'objet; mais il était si faible qu'il fut obligé de s'appuyer contre le parapet du quai pour ne pas tomber.

— Voulez-vous que nous vous accompagnions, mon officier? proposèrent à l'instant dix voix différentes.

— Merci, mes amis, répondit-il, dans quelques secondes il n'y paraîtra plus.

Toujours appuyé sur le parapet du quai, il se rapprocha du cercle qui s'était formé autour de ceux qu'il avait sauvés

Raymonde n'avait pas encore repris ses sens.

On parlait de la transporter chez une voisine — ce qu'on aurait dû faire dès le principe — lorsqu'enfin elle ouvrit les yeux.

En voyant son père à ses côtés, elle lui passa les bras autour du cou et l'embrassa.

Puis, levant involontairement les yeux, elle se détourna avec un nouveau geste d'épouvante.

En effet, malgré les secours qui étaient arrivés de toutes parts, le terrible fléau avait fait des progrès effrayants, et les flammes avaient fini par gagner le second étage.

— Perdus! murmura-t-elle. Nous sommes perdus! Nous n'avons plus rien!

Elle se releva, prit le bras de son père et, le regardant avec un morne désespoir :

— Où irons-nous? lui demanda-t-elle.

Le jeune officier avait tout entendu.

— Pardon, mademoiselle, dit-il; mais d'après les quelques paroles que je viens de surprendre, vous seriez momentanément sans asile.

— C'est la vérité, monsieur, répondit le père de Raymonde. Sans asile et sans vêtements, car, à l'exception de mes papiers, que j'ai pu sauver, l'incendie a tout dévoré.

— Eh bien, si vous voulez bien me suivre jusqu'à la rue Saint-Honoré, je vous

conduirai chez mon père, proposa le lieutenant. Il y a précisément un logement à louer dans sa maison... et, quoiqu'il soit assez pauvrement meublé, vous pourrez toujours y rester jusqu'à ce que vous ayez trouvé mieux.

— Décidément, vous êtes notre providence, monsieur; nous acceptons, dit l'inconnu

Le jeune officier leur fit signe de le suivre.

Il lui tardait de se soustraire à la curiosité de cette foule avide.

Raymonde prit le bras de son père et ils s'éloignèrent.

Le pauvre lieutenant avait trop présumé de ses forces. A peine avait-il fait cinquante pas qu'il fut obligé de s'arrêter.

— Je vous demande pardon, dit-il ; mais cette blessure qui vient de se rouvrir.., j'ai perdu un peu de sang et... comme je n'en avais pas trop, je me sens un peu faible...

— Appuyez-vous sur nous, monsieur, proposa vivement Raymonde, qui lui offrit aussitôt son bras.

Le lieutenant ne pouvait guère se dispenser de l'accepter.

Appuyé d'un côté sur le bras de la jeune fille, de l'autre sur celui de son père, il arriva lentement rue Saint-Honoré, devant une maison fort propre, tout nouvellement badigeonnée, qui n'avait pas moins de cinq fenêtres de façade sur la rue et qui portait le n° 36.

Elle était située juste en face de la rue de l'Arbre-Sec, et, par conséquent, beaucoup mieux éclairée que les maisons voisines.

— C'est là, dit l'officier d'une voix éteinte.

— Comment se nomme monsieur votre père? demanda l'inconnu.

— Louis Debrau, répondit le lieutenant.

— Et il demeure à quel étage?

— Au premier.

Le père et la fille, avec beaucoup de peine, parvinrent à hisser le blessé jusqu'au premier étage et frappèrent à la porte qu'il leur désigna.

Un homme vint ouvrir.

— Mille millions de citadelles! s'écria-t-il en apercevant le jeune officier. Qu'est-ce qu'il t'est encore arrivé, mon pauvre Lucien?

— Ce n'est rien, père, répondit le lieutenant. Je me suis cru plus vaillant que je ne l'étais, j'ai fait un petit effort, et ma blessure...

— S'est rouverte, je parie. Par le dieu Mars, mon petit ami, je ne te laisserai plus sortir seul, si cela continue!

Et, tout en sacrant, il disposait une bergère, dans laquelle il étendit Lucie avec plus de précautions que ne l'aurait fait une nourrice pour son enfant.

Alors, se tournant vers ceux qui l'accompagnaient :

— Voyons, qu'est-ce qu'il a encore fait, ce garnement-là? demanda-t-il.

Le père de Raymonde ouvrait la bouche pour répondre, quand Lucien lui coupa la parole.

— Allons, père, dit-il doucement, soyez raisonnable et ne jurez pas ainsi devant une demoiselle.

Debrau se calma subitement.

— Oh! pardon, fit-il. Certainement, je sais tout le respect que l'on doit à la beauté. Ce n'est pas à un enfant de Bellone qu'il faut apprendre ces choses-là, mais... sur le moment, vous savez, mademoiselle... quand j'ai vu mon pauvre enfant dans cet état... ça a été plus fort que moi... Vous comprenez...

— C'est à moi de m'excuser, monsieur, fit Raymonde, car je suis la cause involontaire de cet accident.

— Vous, mademoiselle! Et comment?

Sous l'inspiration du sentiment de profonde reconnaissance dont elle était pénétrée, la jeune fille raconta en peu de mots à quel péril Lucien venait de l'arracher et quels dangers il avait courus.

— Ah! je le reconnais bien là, fit Debrau, très-ému, en tortillant sa grosse moustache grisonnante; ce satané gamin ne fera jamais que des bêtises

Lucien ne fut pas maître d'un sourire.

— C'est assez parlé de cet évènement insignifiant, dit-il. Je n'aurais même pas souffert que mademoiselle le racontât, si ce récit ne lui avait pour ainsi dire servi d'introduction auprès de vous, mon père.

— Que veux-tu dire? demanda Debrau avec surprise.

— Eh! ne devinez-vous pas que cet incendie a dévoré à la fois le logement et la garde-robe de ces malheureux?

— Oui. Eh bien?

— Eh bien! vous avez au troisième étage un logement tout meublé; je le leur ai proposé, ils l'ont accepté, je vous les amène.

— A la bonne heure! s'écria joyeusement Debrau. Il fallait donc le dire tout de suite!

Alors, s'adressant au père de Raymonde :

— A qui ai-je l'honneur de parler? interrogea-t-il.

— André Lionnay, répondit l'inconnu.

— Monsieur habite Paris?

— Depuis un an seulement.

— Il n'y exerce aucun état?

— Aucun. J'ai quitté le commerce il y a deux ans et demi.

— Et où demeuriez-vous, sans indiscrétion?

— A Marseille.

— Et mademoiselle est votre fille?

— Oui, monsieur.

— Je vous en fais mon compliment, monsieur. Je ne crois pas que depuis Vénus on ait vu de beauté plus accomplie.

— Vous avez donc connu Vénus, père? demanda Lucien en souriant.

— Non pas personnellement, mon garçon; mais je me suis laissé dire par les anciens qu'elle était blonde comme mademoiselle et que c'était une très-belle femme.

— En ce cas, appelez M^me^ Debrau, dites-lui de conduire M. et M^lle^ Lionnay dans leur appartement, et revenez auprès de moi dès qu'ils y seront installés.

Au grand étonnement de Raymonde et de son père, Debrau sortit sur-le-champ pour exécuter l'ordre qu'il avait reçu.

Cela les surprenait un peu.

En examinant cet homme avec attention, ils avaient remarqué son épaisse moustache, les allures militaires qu'il conservait sous ses habits bourgeois, et avaient deviné qu'ils avaient sous les yeux un ancien soldat.

A son langage, à ses manières, ils avaient deviné en outre que Debrau n'avait reçu aucune éducation, et que le jargon mythologique dont il parsemait ses discours constituait à peu près tout son bagage littéraire.

Aussi avaient-ils été très-étonnés que ce soldat fût le père d'un officier si élégant et si distingué — d'autant plus étonnés que Lucien ne lui ressemblait pas du tout.

— Il ressemble sans doute à sa mère, pensèrent-ils d'un commun accord.

Aussi ce fut avec une curiosité toute particulière qu'ils dévisagèrent Mme Debrau, quand elle vint les chercher pour leur montrer le logement qui leur était destiné.

C'était une femme de quarante-deux ans environ, courte et grosse, aux traits irréguliers, dont les petits yeux gris disparaissaient presque sous l'épaisseur de deux joues rougeaudes, que la couperose zébrait de ses lignes violettes.

Elle avait une taille informe et sans élégance, des mains communes et boursouflées; en un mot, elle n'avait pas le moindre point de ressemblance avec le brillant carabinier.

Prolonger cet examen eût été plus qu'indiscret. M. Lionnay et Raymonde se retirèrent, après avoir protesté une dernière fois auprès de Lucien de la reconnaissance dont ils étaient pénétrés et exprimé les regrets que leur inspirait l'état du blessé.

Lucien eut à peine la force de les saluer.

Dès qu'ils eurent disparu, son père s'empressa de venir à son secours.

Il le déshabilla de la tête aux pieds, le conduisit dans sa chambre et le mit au lit.

En effet, malgré le pansement qu'on avait fait subir à Lucien, la blessure coulait encore, le sang avait traversé l'appareil.

— Ventre-mahom! s'écria Debrau. Nous voilà encore dans les médecins et les apothicaires! Nous n'en finirons donc pas avec cette satanée blessure?

Il se pencha sur le corps de son fils, enleva délicatement l'appareil et bassina la plaie avec une lotion qu'il alla chercher sur la commode.

— Heureusement que cela me connaît! murmura-t-il; mais, sacrebleu! que voilà donc une balle qui me cause du tracas! J'aurais mieux aimé la recevoir dans la cuisse et me traîner sur une jambe de bois, que voir le corps de ce pauvre enfant traversé comme une cible par ces Hanovriens maudits!

Lucien ne put s'empêcher de rire.

— Eh! sans doute, continua son père. Te voilà pour six mois hors d'état de retourner au régiment, et, tu le sais aussi bien que moi, en temps de guerre, ceux qui n'y sont pas quand il y a une épaulette à donner... on les oublie, mon garçon.

— Rassurez-vous, père, mon colonel m'a bien promis...

— Ah ! je t'en fiche, ton colonel ! Le mien aussi m'a promis bien souvent que j'échangerais les galons de laine du brigadier contre les sardines d'argent du sergent... il ne me les a jamais données ! Ce n'est pas faute d'avoir trimé dans tous les pays pourtant — d'avoir fait des victimes de l'un et l'autre sexe, ajouta-t-il avec un certain orgueil. Eh bien ! non. Je suis resté brigadier ; on m'a mis à la porte il y a deux ans, comme brigadier. Et aujourd'hui je ne suis même plus brigadier. Je suis un bourgeois, comme mon voisin Patouillot ; j'ai deux maisons sur le pavé de Paris ; on m'appelle *môssieur* Debrau gros comme le bras. En voilà un nom ! si ce n'était pas celui de mon père, je l'enverrais à tous les diables !

— Pauvre Papillon ! dit Lucien.

— A la bonne heure ! fit le vieux soldat, dont le visage s'épanouit. Tu m'appelles encore de temps en temps du nom que j'ai porté pendant plus de vingt ans. Papillon ! ça signifie quelque chose au moins. C'est élégant, léger, coquet, brillant, volage — comme je l'étais autrefois... Ah ! ventrebleu ! en ai-je croqué de ces petites femmes de toutes les couleurs...

— Eh bien, Papillon ! dit Lucien d'un ton de reproche.

— Oui, ce temps-là est passé, je sais bien ; mais ça me semble si drôle d'être devenu *môssieur* Debrau. C'est que c'est vrai ! A force de m'entendre appeler Papillon, j'avais presque fini par oublier mon premier nom... Enfin, c'est comme ça... il n'y a pas à y revenir.

Et, tout en récapitulant ses souvenirs ; il avait pris de la charpie, des bandes de toile et les avait étendues sur la plaie avec une grande dextérité.

— Bah ! dans une huitaine de jours tu seras sur pied, dit-il ; mais ne va pas recommencer au moins ! Si tu te mets à sauver tous tes amis, tu n'en finiras pas. Au fait, il est donc de tes amis, ce M. Lionnay ? Je ne t'en ai jamais entendu parler.

— Je le crois bien, fit Lucien, que le pansement avait soulagé : je ne l'ai jamais vu.

— Comment ! s'écria Papillon. C'est donc sa fille alors que tu...

— Je ne la connaissais pas même de nom il y a une heure.

Papillon n'en revenait pas.

— Comment ! s'écria-t-il, tu ne connais ni le père ni la fille ?

— Pas du tout.

— Et c'est pour des inconnus que tu as risqué ta vie !

— Faut-il donc demander leur nom et leur état à ceux que l'on veut sauver ?

— Non, balbutia l'ancien brigadier, mais quand tu les as amenés ici, j'ai cru qu'ils étaient de tes amis.

— Pourquoi ?

— Dame... puisque tu me les présentais comme locataires...

— Eh bien ?

— Je pensais que tu pouvais répondre de leur solvabilité.

— Ah ! par exemple, s'écria Lucien, voilà une phrase digne du bourgeois Debrau, mais indigne du brigadier Papillon.

— Ce n'est pas pour moi que je dis ça, se défendit vivement le vieux soldat. Moi, je m'en moque comme d'une guigne! Mais ma femme... tu la connais... si elle n'est pas payée rubis sur l'ongle, elle va faire une vie...

— Vous la laisserez dire. D'ailleurs, vous ignorez aussi bien que moi quel est l'état de fortune de M. Lionnay et de sa fille...

— Sans doute, mais, à en juger par la simplicité de leur mise, il ne doit pas être bien brillant.

— On a vu les gens les plus riches avoir des goûts excessivement modestes.

— Sans doute, mais sous leur extrême simplicité j'ai cru deviner...

Papillon s'arrêta et hocha la tête.

— Deviner quoi? Allons, achevez.

— Un peu de pauvreté.

— Ah! vous croyez...

— Je sais bien, s'empressa d'ajouter Papillon, que des gens qui ont traversé un incendie ne peuvent pas sortir de là comme d'une boîte, mais je les ai bien attentivement observés tous les deux, et j'affirme que les habits qu'ils portaient, non-seulement n'étaient pas neufs, mais encore étaient rapiécés à plus de dix endroits.

— Vraiment? fit Lucien.

Il avait fait la même remarque, mais il n'en dit rien.

— Et ce qui ne manquera pas d'indisposer contre eux Mme Debrau, c'est qu'ils n'apportent ici ni meubles, ni linge, ni habits, rien enfin qui réponde pour eux dans le cas où ils ne paieraient pas leur loyer.

— Bah! dit Lucien avec une feinte légèreté, pourquoi se tourmenter à l'avance? Ces gens-là sont peut-être de très-honnêtes gens et peut-être vous paieront-ils mieux que le jeune marquis à qui votre femme a donné congé l'autre semaine.

— Ah! le fait est que celui-là s'est bien moqué de nous, car ce n'était pas l'argent qui lui manquait lorsqu'il est arrivé ici.

— Non, mais il l'a croqué sans vous en laisser voir une pistole; si bien qu'au bout d'un an...

— Mme Debrau l'a mis à la porte.

— Et pendant cette année, demanda Lucien, avez-vous moins bien dormi, moins bien bu, moins bien mangé?

— Assurément non.

— Alors ne vous préoccupez donc pas à l'avance de ce qu'est ou n'est pas M. Lionnay, sans cela je finirais par croire...

— Quoi?

— Que vous êtes un bourgeois, comme Patouillot, ce dont vous vous défendez comme un diable d'un bénitier.

— Ah! triple millions de cartouches! ne me dis pas ça, mon petit Lucien! Tu me ferais éclater comme une grenade! s'écria l'ancien brigadier.

Le jeune officier fut pris soudain d'une extrême faiblesse.

— Imbécile que je suis, fit Papillon. Et moi qui oublie que ce pauvre garçon...

Vite, courons chez le médecin d'abord... ensuite nous verrons ce que c'est que ces gens-là.

Et il sortit en toute hâte pour aller prévenir le docteur.

Pendant ce temps, Mme Debrau, née Marie-Ludivine Trouillard, était descendue et s'était installée au chevet de Lucien.

Elle avait bonne envie, elle aussi, de lui demander des renseignements; mais en le voyant si faible et si pâle, elle n'osa pas l'interroger.

Quand son mari revint, il la trouva entrain de tricoter auprès du blessé.

— Ah! te voilà, dit-il. Tu as déjà installé tes locataires?

— Ah! parbleu! ça n'a pas été long, répondit-elle; ils n'avaient rien. Aussi je les ai priés de me donner le premier mois d'avance.

— Et ils t'ont payée?

— Ah! bien oui! Quand je lui ai réclamé vingt-cinq livres, dit Ludivine, ce monsieur est devenu plus rouge qu'un champ de coquelicots.

— Mon Dieu, madame, m'a-t-il répondu, ce serait avec le plus grand plaisir; mais l'incendie nous a surpris si vite et a fait de tels progrès en un instant, que je n'ai pas eu le temps de prendre le peu d'argent que j'avais laissé dans le tiroir de ma commode.

— Ainsi, vous êtes sans ressources? Vous n'avez ni argent, ni linge, ni vêtements? lui ai-je demandé.

— Pour le moment, non, madame; mais dans quelques jours j'espère avoir réparé le désastre dont nous avons été victimes.

Je ne croyais qu'à moitié à cette fable d'argent oublié, reprit Mme Debrau, car j'avais remarqué qu'aussitôt en arrivant dans la chambre, ce monsieur avait tiré de sa poche une liasse volumineuse de papiers, les avait placés dans le secrétaire et en avait pris la clef.

— Pourtant, lui fis-je observer, il est bien étonnant qu'ayant songé à sauver ces papiers vous n'ayez pas pensé à sauver également votre argent.

— Vous avez raison, madame; mais qu'est-ce que les misérables louis qui me restaient, à côté de la somme que représentent ces papiers?

— Ils ont donc pour vous une grande importance?

— Ils sont toute ma fortune, madame, me répondit M. Lionnay.

Cette réponse ne m'inspirait pas grande confiance.

— A la recommandation de Lucien qui vous a conduits ici, et en raison de la perte que vous venez de faire, lui dis-je, je ne me montrerai pas trop exigeante. Je vous accorde huit jours pour vous retourner. J'espère que vous serez alors en mesure de me satisfaire.

— Je l'espère, aussi, madame, dit-il en poussant un gros soupir.

Pendant ce court entretien, sa fille s'était laissée tomber sur un fauteuil et n'avait pas prononcé une parole. Elle avait un air triste et malheureux qui faisait peine à voir.

Aussi, pour ne pas me laisser attendrir, je m'en suis allée et je suis descendue près de Lucien.

Portant militairement la main à son tricorne : — Les chevaux du lieutenant, dit-il
(Page 61.)

Je voulais obtenir de lui quelques renseignements, mais je l'ai trouvé si abattu que j'ai craint de le fatiguer.

— Et tu as bien fait, morbleu! Le pauvre diable n'est guère en état de te répondre. D'ailleurs, cela ne t'aurait pas avancée à grand-chose. Je l'ai questionné, moi. Il ne sait rien... et, tu le vois, il n'a même pas l'air de nous entendre. Ma foi! j'avais peur d'une rechute, je n'ai pas insisté et je suis allé chercher le medecin.

En effet, le jeune officier n'avait pas fait un mouvement.

Papillon et sa femme étaient très-inquiets lorsque le docteur arriva.

Il se fit rendre compte de ce qui s'était passé, et ne put réprimer un geste de dépit.

— C'est une grave imprudence, dit-il ; mais si votre fils consent à rester tranquille pendant quelques jours, s'il n'éprouve aucune émotion violente, j'espère que cela ne sera rien. Laissez-le reposer pour aujourd'hui, ne le faites pas trop parler, et la blessure se refermera d'elle-même.

— Ainsi, il n'y a rien à faire? demanda Papillon.

— Rien de plus que ce que vous avez fait déjà : le panser matin et soir, tant que la plaie ne sera pas fermée. Après quoi, s'il pouvait changer d'air, passer quelques jours à la campagne, il se rétablirait promptement.

Le médecin promit de revenir tous les jours et se retira.

Il ne se trompait pas. Les soins dont le jeune officier était l'objet et le repos absolu qu'on le forçait de garder hâtèrent son rétablissement.

Au bout de trois jours, la blessure s'était de nouveau cicatrisée. On put lui permettre de se lever et de faire quelques pas dans la chambre.

A la fin de la semaine, grâce au régime réconfortant qui lui avait été ordonné, il était entièrement rétabli, ou du moins sa convalescence en était au même point que le jour où, ne consultant que son courage, il avait commis l'imprudence dont il était victime.

— Maintenant, dit le docteur, avez-vous aux environs de Paris une maisonnette quelconque dans laquelle votre fils pourrait passer une huitaine de jours?

— Non, répondit Papillon ; mais nous pouvons en louer une.

— Certainement, fit Ludivine en se redressant, nous sommes assez riches... Et puis Lucien lui-même dispose annuellement d'une somme assez importante pour se permettre cette fantaisie peu coûteuse.

— Bah! fit Papillon, laisse donc Lucien dépenser son argent comme il l'entendra. Il est jeune, il en a besoin. Nous, au contraire, nous sommes dans l'âge où l'on n'a plus de dents; nous ne pouvons plus, comme autrefois, mordre dans les pommes vertes...

Il s'interrompit pour pousser un grand cri. Ludivine venait de le pincer jusqu'au sang.

— Ça vous apprendra, dit-elle, à parler toujours de vos fredaines!

— Mais, ma bonne amie...

— En voilà assez, reprit-elle. Avec ça que vous êtes bien à plaindre! Vous la regrettez peut-être, votre solde de brigadier... qui sait? Alors il ne fallait pas m'épouser, monsieur. Maintenant, il est trop tard pour s'en dédire. Il faut avaler la pilule, car je ne vous laisserai pas croquer avec d'autres le magot que je vous ai apporté...

Un coup sec, frappé à la porte d'entrée, coupa court aux récriminations de Ludivine.

Elle alla ouvrir et se trouva en présence d'un gentilhomme, mis avec une

suprême élégance, âgé de vingt-cinq ans au plus, à la figure ouverte et intelligente.

— Comment va Lucien? demanda-t-il.

— Mieux, beaucoup mieux, monsieur le comte, répondit Papillon. Et je suis sûr qu'il sera enchanté de vous voir.

— Moi aussi, car je viens lui proposer une affaire magnifique, dit le gentilhomme.

II

ROUTE DE BRIE

Charles-Camille-Edouard Ducret, comte de Montclavel, était l'ami, et l'on pourrait ajouter le seul ami de Lucien.

Edouard était le fils du colonel qui commandait le régiment de gardes françaises dans lequel Papillon avait été brigadier.

Dès l'enfance, il avait un caractère léger, frivole et insouciant, qui ne lui permettait pas d'arrêter longtemps son esprit sur le même objet.

Dans le principe, son père n'y fit pas grande attention, persuadé que ce caractère se modifierait avec l'âge. Edouard avait, du reste, beaucoup d'esprit et était doué surtout d'une constitution robuste.

Il avait de grandes dispositions pour tous les exercices violents, un courage et une hardiesse qui ne le faisaient reculer devant aucun obstacle, et une souplesse qui lui permettait d'accomplir sans effort les tours de force les plus invraisemblables.

Lorsque son père voulut appliquer à l'étude ces merveilleuses dispositions, il s'aperçut des difficultés que cette branche de l'éducation allait lui créer.

En effet, Edouard ne pouvait supporter la vue d'un livre. L'aspect de son précepteur le faisait fuir. Pour les éviter, il devenait invisible pendant des heures entières et ne reparaissait qu'à l'instant où, las de l'attendre, le précepteur s'en était allé, après l'avoir fait inutilement chercher par les domestiques dans tous les coins de l'hôtel qu'il habitait.

Pour ne pas subir le supplice de l'enseignement, Edouard s'esquivait de la maison quand il en avait l'occasion, ou bien il avait le singulier courage de rester pendant des heures blotti dans une armoire, d'où il sortait à moitié asphyxié.

Son père voulut user de sévérité. Il enferma sous clef le jeune récalcitrant, eut recours au pain sec et à l'eau... rien n'y fit. Édouard dormait dans sa prison, à côté du livre qu'on avait ouvert devant lui, et mordait à belles dents dans le pain sec qu'on lui servait ironiquement sur un plat d'argent.

Le précepteur eut alors une idée lumineuse. Maintes fois il l'avait vu mettre en pratique et avait remarqué qu'elle réussissait souvent.

Cette idée consistait à donner pour compagnon d'études à l'enfant rebelle un autre enfant, mieux disposé à recevoir les bienfaits de l'éducation.

Il soumit au colonel ce moyen éventuel de vaincre les résistances d'Édouard. Le colonel résolut d'en essayer.

Précisément il n'était bruit au régiment que des merveilleuses dispositions d'un enfant, qui avait quatre ans de moins qu'Édouard et qui retenait avec une étonnante facilité tout ce qu'on lui apprenait.

C'était le fils du brigadier Papillon, ou plutôt c'était l'enfant du régiment.

Il se nommait Lucien.

Depuis dix ans qu'il avait été recueilli par le brigadier, adopté et baptisé par le régiment, cet enfant avait été élevé par la charité de ses douze cents pères.

Depuis le colonel et les officiers jusqu'au plus humble soldat, tout le monde, dans une proportion relative, avait contribué aux frais que l'éducation du jeune abandonné avait nécessités.

Et le régiment en était fier, car son fils était un prodige. Dans tout ce qu'on voulait bien lui apprendre, il excellait en peu de temps, qu'il s'agît des exercices du corps ou de l'esprit.

Ce fut sur lui que, sur la foi de la renommée, le colonel jeta les yeux.

En conséquence, Lucien fut admis aussitôt dans l'intimité d'Édouard.

Afin de leur laisser le temps de se bien connaître et de s'attacher l'un à l'autre, on renonça pendant un mois à toute tentative d'enseignement.

Le mois expiré, on les mit ensemble à la même table, en face du même livre.

Edouard avait été jusqu'ici tellement rebelle aux leçons qu'on lui avait données, qu'il était pour ainsi dire moins avancé que Lucien, quoique celui-ci eût quatre ans de moins que le fils du colonel.

Le précepteur avait été bien inspiré à tous les points de vue. Non-seulement l'amour-propre d'Edouard s'éveilla, mais l'esprit d'émulation lui fit accomplir des miracles, et Lucien mit à profit de son côté les leçons que recevait son camarade.

Ils ne se quittaient plus.

Si Édouard avait sur son jeune ami la supériorité physique, Lucien avait sur lui la supériorité de l'intelligence, ou plutôt de la mémoire, et retenait avec une incroyable facilité tout ce que son professeur lui enseignait.

Bien plus, à mesure qu'il grandit en âge et en vigueur, il en arriva à égaler, sinon à surpasser son camarade dans tous les exercices violents qui demandaient plus d'adresse que de force purement matérielle, — c'est-à-dire dans l'escrime et l'équitation.

Édouard était beaucoup plus grand et beaucoup plus robuste que Lucien, mais Lucien était beaucoup plus adroit.

Tout leur était devenu commun : les jeux, l'étude, les promenades. Édouard ne pouvait plus se passer de Lucien.

Cependant l'heure de la séparation sonna fatalement pour eux.

Édouard était riche, Lucien ne l'était pas, quoique sa position se fût bien améliorée depuis quelques années. — Nous dirons plus tard par suite de quelles circonstances.

Le colonel de Monclavel aurait bien désiré que son fils embrassât le carrière

des armes ; mais, connaissant le caractère indépendant et insoumis du jeune gentilhomme, il redouta pour lui les sévérités de la discipline.

Il le fit donc attacher à la maison du roi, en qualité d'officier de vénerie, tandis que, sur les conseils du colonel, Lucien s'engageait dans les carabiniers et se préparait à partir pour l'Allemagne, où se trouvait son nouveau régiment.

Le jour où Lucien devait quitter Paris, le comte de Monclavel lui remit un brevet de sous-lieutenant.

Ce fut une telle surprise pour lui et pour le régiment dont il était le fils, que cette faveur inattendue souleva une imposante manifestation.

Tous les sous-officiers et soldats se cotisèrent pour offrir au colonel un punch gigantesque, que l'on fit flamber dans la cour de la caserne, et auquel le corps des officiers tout entier fut convié.

Pas un d'eux n'y manqua. On y but naturellement à la santé du colonel, puis à celle de Lucien.

Comme c'était une fête de famille, Édouard y assistait.

Au moment où les libations allaient cesser, on vit entrer dans la cour de la caserne un carabinier tenant en main deux chevaux magnifiquement harnachés.

Il alla droit à Lucien, et, portant militairement la main à son tricorne, :

— Les chevaux du lieutenant, dit-il.

Lucien n'en revenait pas.

Pour lui ces admirables bêtes, si richement équipées !

D'où venaient-elles ? Qui les lui avait envoyées ?

— Mon cher ami, dit Édouard, mon père t'a donné le brevet, ses officiers ont offert ton équipement, il est bien juste que je fournisse les chevaux. J'espère que tu ne m'en voudras pas de t'avoir ménagé cette surprise.

Pour toute réponse, Lucien, profondément ému, se jeta dans les bras de son camarade et l'embrassa.

Pendant cette vigoureuse accolade, Édouard sentit qu'on lui prenait la main et qu'on la lui baisait.

Il se dégagea et vit le brigadier Papillon, tête nue, agenouillé devant lui, les yeux remplis de grosses larmes qu'il s'efforçait en vain de retenir.

Édouard le releva, presque humilié de ce témoignage de reconnaissance, et lui tendit vivement la main en présence de tout le régiment.

Des bravos frénétiques accueillirent cette démonstration cordiale. Précisément, il restait un verre de punch à boire, on le vida à la santé d'Édouard.

Ce fut ainsi que les deux amis se séparèrent.

Ils ne s'étaient pas revus depuis trois ans, quand Lucien revint à Paris en congé de convalescence, à la suite de la terrible blessure qu'il avait reçue à la bataille de Minden.

Tant que le jeune officier demeura confiné dans sa chambre, Édouard ne manqua pas de venir passer tous les jours deux longues heures auprès de lui.

Les devoirs de sa charge l'avaient éloigné à son tour, la veille même du jour où Lucien commit l'imprudence qu'il expiait si cruellement aujourd'hui.

Le comte s'attendait donc à le trouver complétement rétabli et ne fut pas

médiocrement surpris, lorsque Papillon lui raconta comment Lucien avait été de nouveau obligé de garder la chambre.

Édouard courut auprès de son camarade et se jeta dans ses bras.

— Comment! dit-il, tu en es encore là! Ah! si j'avais été près de toi, je t'aurais bien empêché...

— Si tu avais été près de moi, interrompit Lucien, tu aurais fait ce que j'ai fait.

— Certes, fit le gentilhomme, mais je ne te l'aurais pas laissé faire.

A ces mots, il s'étendit dans un fauteuil.

— Et maintenant, comment es-tu? lui demanda-t-il.

— Bien, très-bien, répondit Lucien. Je mange comme un ogre et j'ai des impatiences dans les jambes.

— Tu as envie de prendre l'air, n'est-ce pas? Je conçois cela. Eh bien! veux-tu venir à la campagne avec moi?

— Assurément. Le médecin me l'a recommandée.

— Vraiment?

— Il prétend que cela me ferait le plus grand bien.

— Je suis de son avis, mais te sens-tu de force à supporter un voyage de quelques lieues?

— Oui, pourvu que nous n'allions pas trop vite.

— Nous nous arrêterons quand tu voudras. C'est si bon de faire l'école buissonnière!

— Où donc veux-tu me mener? demanda le jeune officier.

— Chez mon oncle, à deux lieues de Meaux.

— Mais que ferons-nous chez ton oncle?

— Nous nous promènerons, nous chasserons, nous ferons la cour aux jolies filles, répondit gaiement Édouard.

— Il y en a donc par là?

— S'il y en a!... Une surtout que je veux te présenter et dont tu me diras des nouvelles.

Lucien ne fut pas maître d'un mouvement de surprise.

— Comment! dit-il, tu veux me présenter une jeune fille?

— Oui.

— Eh bien! que dira Biondetta?

— Qui? ta petite actrice de la Comédie-Italienne?

— Sans doute.

—Elle dira ce qu'elle voudra. Je ne veux pas la supplanter, moi. Il s'agit d'une affaire bien autrement sérieuse, fit Édouard avec une dignité comique.

— Tu viens me proposer une affaire sérieuse, toi! s'écria Lucien.

— Oui, moi. C'est invraisemblable, mais c'est comme cela.

— Eh bien! de quoi s'agit-il donc, voyons?

— D'un mariage.

— Pour moi?

— Pour toi.

— Oh ! oh ! fit Lucien en riant. Rien n'est plus sérieux, en effet.

— Tu plaisantes, mon cher, et tu as tort, dit Édouard — à moins que tu n'admettes pas que je puisse parler raison pendant un instant.

— De toi j'admets tout.

— Alors écoute-moi donc, maudit incrédule.

— Je t'écoute.

— Et d'abord, commença le gentilhomme, ma jeune fille porte un nom adorable, un nom que tu n'as peut-être pas entendu prononcer une fois en ta vie, tant il est rare.

— Quel est-il ?

— Lina.

— En effet, le nom est joli, avoua Lucien, et la jeune personne...

— Brune, des cheveux noirs plus abondants que la forêt la plus touffue...

— Oh ! mais tu es tout à la poésie, ce matin ! fit le jeune officier. A quoi bon ? Tu sais que je n'aime que les blondes.

— Sans doute... Quand on prend une maîtresse, on la choisit ; mais quand il s'agit de prendre femme...

— C'est encore pis, puisqu'on la prend pour la vie, objecta Lucien.

— C'est précisément parce qu'on prend femme pour la vie qu'il ne faut pas s'arrêter à la nuance des cheveux, répliqua Édouard sans se déconcerter. Avant tout, ce qu'il faut demander à sa femme, c'est une bonne éducation, une position bien assise et une honnêteté à l'abri de tout soupçon.

— C'est vrai, mais...

— Attends. Je n'ai pas fini, interrompit le gentilhomme ; quand, à tous ces biens précieux, il se joint un peu de beauté, je conviens que cela ne gâte rien.

— A la bonne heure ! dit Lucien.

— Eh bien ! mon cher, poursuivit Édouard, M^lle^ Lina d'Estourbel...

— Ah ! elle est noble ?

— Comme toi et moi.

— Oh ! comme moi... fit le jeune officier en hochant la tête.

— Oui, comme toi, répartit Édouard. Ce qui résulte de l'enquête qui a été dressée le lendemain de ta naissance ne prouve-t-il pas que tu es gentilhomme ?

— On le suppose, oui, mais les preuves... où sont-elles ?

— Je n'en sais rien. Cela ne me regarde pas, et je m'en soucie comme d'une croquignole, dit Edouard. Pour moi, qui te connais depuis bientôt douze ans, qui ai été mieux que personne à même de te juger, je te tiens pour aussi bon gentilhomme que le roi ou que le comte de Montclavel, mon noble père.

— Mais je n'ai pas de nom ! fit observer le lieutenant

— Pas de nom ! Ne te nommes-tu pas Lucien de Saint-Germain ?

— Oui, du nom du quartier dans lequel on m'a trouvé

— Qu'importe ? du moment qu'un arrêté royal t'autorise à le porter, ton nom est bien à toi ; nul n'a le droit de te le contester

— Bien, passons, fit le lieutenant

— Et revenons à M^lle^ d'Estourbel, poursuivit le gentilhomme.

— Tu y tiens?

— Essentiellement. Brune, avec de magnifiques cheveux noirs et des yeux bleus admirables, elle a un petit nez rose comme le museau d'un jeune chat et une bouche qu'on cueillerait dans un baiser, tant elle ressemble à une cerise. Une oreille microscopique, un petit menton rond, creusé d'une fossette provocante, et un ovale d'une régularité irréprochable.

« Avec cela une carnation éblouissante, une peau fine et satinée, d'autant plus blanche que ses cheveux et ses sourcils noirs en font ressortir la blancheur, un cou gracieux et bien attaché sur des épaules qui s'effacent pour mieux développer les splendeurs du corsage...

— Ah ça, dit Lucien, tu en parles avec une chaleur... tu en fais un portrait si flatteur et si vivant qu'en vérité...

Il s'arrêta et regarda Édouard en face.

— Quoi donc? demanda le gentilhomme tout étonné.

— On croirait que tu en es amoureux, dit franchement Lucien.

— Tu es fou! Si j'en étais amoureux, crois-tu que je te la proposerais pour femme?

— C'est juste, dit le jeune officier.

— Je la trouve fort jolie, j'en conviens, continua Édouard ; et c'est précisément pour cela que je voudrais te la voir épouser.

— Je te remercie de ce bon sentiment; mais permets moi de t'adresser une question...

— Deux, si tu veux.

— Puisqu'elle est si fort à ton goût, pourquoi ne l'épouserais-tu pas?

— Tu deviens de plus en plus fou, dit naïvement Montclavel. Comment! avec le caractère que tu me connais, tu voudrais que je me mariasse, moi!

— Pourquoi pas?

— Mais, malheureux, je ne pourrais pas rester huit jours auprès de ma femme! Quoi! moi, qui n'aime que l'indépendance, la liberté, le vagabondage, tu voudrais... Non, ce n'est pas possible. Ce serait faire à la fois le malheur de celle que j'épouserais et le mien.

— Ainsi, tu ne veux pas te marier?

— Moi! que le ciel m'en préserve, mon ami! Je veux rester garçon, vivre garçon, mourir dans la peau d'un vieux garçon.

— C'est une idée fixe, alors?

— Tu l'as dit

— De sorte que, toi qui prétends ne pouvoir te fixer à rien, tu es irrévocablement fixé à cet égard?

— Oui. Cela t'étonne?

— Un peu.

— Admettons que ce soit beaucoup, et qu'il n'en soit plus question. Me marier! s'écria Édouard en frissonnant. Rien que d'y penser, j'en ai la chair de poule.

Lucien laissa échapper un grand éclat de rire.

— Tu es gai aujourd'hui, fit Édouard. Tant mieux ! Alors je poursuis, car tout

Je vais me plaindre à Monseigneur, hurla-t-il, et nous verrons! (Page 70.)

ce que je t'ai dit, mon ami, n'est rien à côté de ce qu'il me reste à t'apprendre.

— Sur Mlle d'Estourbel ?

— Nécessairement. Je ne te dirai pas qu'elle n'a droit qu'à la couronne de baron, quoiqu'elle ait des pieds et des mains de duchesse, ni qu'elle a une taille que tu tiendrais facilement dans tes deux mains; mais je te parlerai de sa position de fortune.

Elle a d'abord sur toutes les autres jeunes filles un avantage immense : elle

est orpheline. Tu vois cela d'ici: pas de beau-père qui veuille vous imposer ses habitudes; pas de belle-mère qui vienne fourrer son nez partout où elle n'a que faire.

Ajoute à cela une quarantaine de mille livres de revenus, en belles et bonnes terres situées dans la Brie, et dis-moi si le parti que je te propose n'est pas avantageux à tous les titre ?

— C'est-à-dire que c'est véritablement la pie au nid ! s'écria Lucien.

— Je savais bien que tu deviendrais raisonnable, dit Édouard. Et pourtant je ne t'ai pas tout dit encore.

— Quoi ! il y a encore autre chose ?

— Il y a, mon cher, que, malgré tous ces éléments de bien-être, la pauvre petite Lina est la plus malheureuse des femmes.

Édouard avait prononcé ces paroles avec un sentiment de tristesse si réel, qu'il fallait bien que Lucien prît au sérieux cette singulière proposition.

— Pourquoi donc ? interrogea-t-il avec un intérêt marqué.

— Parce que la petite orpheline est entre les mains d'un certain M. de Graffigny, lequel est son tuteur et l'exploite ignoblement.

— De quelle façon ?

— De toutes les façons, mon ami. Ah ! si le baron d'Estourbel, en le nommant tuteur de sa fille avant de mourir, n'a songé qu'à empêcher la dilapidation de la fortune qu'il laissait à Lina, il peut se flatter d'avoir réussi ! Cet homme trouverait le moyen de tondre un œuf, mon cher. Ce n'est pas seulement un avare, c'est l'avarice en personne.

Tu conçois, dès lors, quel trésor inépuisable est la pauvre Lina dans les serres de cet Harpagon. Il administre pour elle depuis six ans, il touche ses revenus, qu'il empoche et grâce auxquels il arrondit tous les jours le mince domaine qu'il possédait autrefois.

Aujourd'hui, il est presque aussi riche qu'elle, au détriment de Lina, bien entendu. Tu comprends donc qu'il la surveille d'un œil jaloux. Ce n'est pas lui qui la pressera de se marier ! Au contraire, il a soin d'éloigner tous les jeunes hobereaux, que la fortune de Lina met en appétit, et qui ne demanderaient pas mieux que de brûler leurs ailes au feu de ses magnifiques yeux bleus.

— Mais alors la pauvre enfant est en prison !

— Littéralement, mon cher : tu l'as dit. Or, elle ne ne doit pas demander mieux que d'en sortir. Eh bien ! je m'imagine qu'un bel officier des carabiniers du roi aurait quelques chances de la toucher, et, comme mon oncle a sur ce M. de Graffigny une certaine influence, je suis persuadé...

— Mon Dieu... fit Lucien avec hésitation, je veux bien essayer... Nous verrons... Que je respire d'abord l'air de la campagne... Le reste... au petit hasard !

— Ainsi tu acceptes ? demanda joyeusement Édouard.

— Oui j'accepte la promenade à Meaux, répondit vivement le jeune lieutenant.

— C'est tout ce que je demande. Tes chevaux sont à l'écurie ?

— Fais-les seller demain pour neuf heures du matin. Je viendrai te prendre ici.

— C'est convenu, dit Lucien. A neuf heures, mon soldat et moi nous serons à tes ordres.

Le lendemain matin, à neuf heures, Lucien était sur pied.

Dans la cour de la maison, les chevaux, tout sellés et tenus en main par le soldat que le jeune officier avait attaché à son service, n'attendaient que le signal du départ.

Papillon et Ludivine étaient aux petits soins pour Lucien et ne tarissaient pas de recommandations.

— Sois prudent! N'allez pas trop vite! Ne te fatigue pas! S'il t'arrivait quelque chose, envoie-moi Germain...

Toutes ces phrases se croisaient et s'échappaient en même temps des lèvres de Ludivine et de son mari.

Montclavel arriva précisément à l'instant où le dernier coup de neuf heures venait de sonner.

Ce fut Papillon qui mit son fils en selle, et les chevaux s'éloignèrent au pas.

Les deux gentilhommes marchaient côte à côte. Derrière eux suivait Germain, le soldat de Lucien, qui avait déjà fait trois années de campagne sous les ordres du jeune lieutenant.

Le comte avait véritablement bien choisi le jour et l'heure. Les matinées d'avril sont généralement un peu froides; mais le soleil avait fini par dissiper les brumes du matin et inondait de ses rayons la campagne verdoyante.

L'atmosphère était tiède et parfumée, des senteurs de printemps se répandaient dans l'air, la terre elle-même exhalait des odeurs pénétrantes.

Lucien respirait avec délices ces émanations insaisissables et renaissait à la vie.

Le comte était enchanté. Rien ne lui plaisait comme ces promenades. Errer à l'aventure, sans savoir où il allait, manger ou dormir sans souci d'aucune étiquette ou d'aucun devoir, était pour lui le comble de la jouissance.

Tous les deux devisaient gaiement et cheminaient au pas, afin de ménager les forces du convalescent.

A dix heures et demie, ils avaient traversé le petit village de Bondy et s'engageaient dans la forêt, trop célèbre en ce temps-là par les exploits de hardis coquins dont la maréchaussée parvenait rarement à s'emparer. Montclavel sondait les profondeurs de la forêt avec une sorte de curiosité impatiente. Une aventure de brigands ne lui aurait pas déplu.

Malheureusement il dut en rabattre. Pas le plus petit voleur de grand chemin n'essaya de lui barrer le passage.

Il arriva sans encombre à Livry, au moment où midi sonnait à la petite église du village.

Livry avait à cette époque une certaine importance, non-seulement à cause de l'abbaye de moines qui s'y trouvait, mais encore parce qu'il était la dernière étape des voyageurs qui se dirigeaient vers Paris, la première de ceux qui en sortaient.

Il n'y avait pourtant qu'une seule auberge convenable, celle du *Cheval-Blanc*.

Nos deux amis, que cette excursion matinale avait mis en appétit, s'y arrêtèrent.

Il paraissait y avoir un grand mouvement dans l'auberge; des fumets exquis s'échappaient de la cuisine.

— Je crois que nous arrivons bien, dit le comte en riant. Il y a dans cette maison un vague parfum de haulte graisse et de franche lippée.

Ils pénétrèrent sous la porte d'entrée, mirent pied à terre et jetèrent à Germain la bride de leurs montures.

Au même instant, l'aubergiste, en grande tenue de cuisine, les joues embrasées, le front ruisselant, parut sur le seuil de la porte.

— Pierre, criait-il, remisez le carrosse de monseigneur! Jean, pansez les chevaux de monseigneur!

Puis il rentra dans la cuisine.

— Et vous, cria-t-il à ses aides, soignez le dîner de monseigneur!

— Morbleu! fit Montclavel, nous arrivons bien. On traite ici un grand personnage. C'est bien le diable si l'on ne nous donne pas quelques miettes de sa table!

Ils entrèrent dans la cuisine sur les pas de l'aubergiste pour commander leur dîner; mais le service de monseigneur absorbait tellement le personnel tout entier, qu'ils attendirent au moins cinq minutes avant de trouver à qui parler.

La femme de l'aubergiste daigna enfin s'occuper d'eux. Ils commandèrent leur repas et sortirent, pendant que l'on dressait leur couvert dans la salle basse.

En ce temps-là, les auberges étaient loin d'avoir atteint le degré de confortable que la civilisation leur a donné aujourd'hui.

Une salle immense de dix à douze mètres carrés, qui servait à la fois de cuisine et de salle à manger: telle était à peu près la seule pièce dans laquelle, gentilshommes ou manants, les voyageurs trouvassent asile.

Les délicats se faisaient servir dans leur chambre, mais ils étaient peu nombreux.

Ni Montclavel ni Lucien n'étaient des délicats. Le premier adorait le bruit et le mouvement; le second était né soldat, avait vécu en soldat et venait de faire la guerre pendant trois ans.

Pendant qu'on préparait leur dîner, ils sortirent et se promenèrent de long en large devant l'hôtellerie.

Sur la route, quelques paysans curieux s'étaient rassemblés pour admirer les équipages de monseigneur, dont l'arrivée avait fait du bruit dans le village.

Lucien et Montclavel étaient fort intrigués. Quel était donc le personnage qui mettait en émoi, non-seulement l'aubergiste et ses valets, mais encore les populations?

Ils avaient grande envie de se renseigner, lorsque sortit de l'hôtellerie un personnage tout de noir habillé, gros, gras, frais et bien portant.

Il se laissa tomber sur le banc de pierre qui se trouvait à côté de la porte, essuya la sueur qui lui coulait du front; puis, se renversant en arrière, s'éventa avec son mouchoir et se mit à respirer bruyamment.

Montclavel et Lucien l'observaient attentivement.

C'était un homme de cinquante-cinq ans environ, à la mine doucereuse et papelarde. au visage fleuri, imberbe, et sentant d'une lieue la sacristie.

Bouffi d'importance et de vanité, non moins que de bonne nourriture, il se donnait en spectacle aux manants, qui le considéraient avec un respect mêlé de crainte et de superstition.

Montclavel s'approcha de lui.

— Pardon, monsieur, lui dit-il, pourriez-vous me dire quel est le seigneur dont l'arrivée met tout le pays en émoi?

Le gros homme noir toisa de la tête aux pieds le gentilhomme et l'officier avec ce dédain particulier que professent les hommes d'église pour les hommes d'épée.

— C'est Mgr l'évêque de Silistrie, répondit-il avec emphase.

— Silistrie! fit Montclavel... mais, si j'ai bonne mémoire... Silistrie est un nom païen!... quelque chose comme une forteresse turque...

Le gros homme noir fronça ses épais sourcils. Cette observation n'était pas de son goût.

— Monseigneur arrive de Rome et se rend à Paris, dit-il en se levant et en tournant le dos aux deux gentilshommes.

— Faquin! murmura Lucien en haussant les épaules.

Le gros homme noir entendit probablement cette épithète malsonnante, car il se retourna et jeta sur le jeune officier un regard courroucé.

Les deux jeunes gens partirent à la fois d'un grand éclat de rire.

Quelques instants après, ils pénétrèrent dans la salle basse et se mirent à table.

Ce ne fut pas sans peine qu'ils parvinrent à se faire servir. Cependant on leur avait déjà donné le potage et fait goûter certaine terrine de lièvre, à laquelle leur robuste appétit avait fait une brèche formidable, quand on posa sur la table un magnifique coq faisan, bien paré, bien doré, bien fumant, auquel ils se préparèrent à faire honneur.

Déjà Montclavel, en sa qualité d'officier de vénerie, se disposait à découper l'animal, lorsqu'un bras noir s'allongea sur la table, et s'empara du plat.

— Pardon, dit-il, mais ce faisan est pour monseigneur.

Lucien, qui se trouvait près de lui, se retourna et reconnut le gros homme noir.

Il se leva et lui prit le bras.

— Voulez-vous remettre ce plat sur la table? ordonna-t-il.

— Par exemple! fit l'homme; il ferait beau voir qu'un petit officier se régalât aux dépens de monseigneur!

Et il voulut emporter le plat qu'il tenait à la main.

Lucien devint pâle de colère.

— Une dernière fois, je vous ordonne de déposer ce plat sur la table, dit-il, ou sinon...

— Sinon quoi? demanda l'homme noir d'un ton d'arrogant défi.

— Sinon je vous châtierai comme on châtie les drôles de votre espèce, dit l'officier.

— Je voudrais bien voir cela.

Il avait à peine prononcé ces paroles que Lucien, saisissant un rouleau à pâte

qui se trouvait sur la table voisine, lui en asséna sur l'échine trois ou quatre coups bien appliqués.

L'homme noir lâcha le plat qu'il tenait à la main. Le rôti tomba sur la table à portée de Montclavel qui le rattrapa au vol, pendant que le drôle s'en allait en poussant des cris terribles.

— Je vais me plaindre à monseigneur, hurla-t-il, et nous verrons...

Montclavel et Lucien lui rirent au nez, et l'homme noir disparut en leur montrant le poing.

Nos deux amis, sans s'émouvoir, attaquèrent résolûment le rôti. Ils en avaient eu facilement raison avec leur appétit de vingt ans et entamaient leur dessert, quand la porte de la salle basse s'ouvrit avec fracas.

Ils se retournèrent et aperçurent un homme de quarante-cinq ans au plus, de taille moyenne, jeune encore de visage et d'allures, portant un costume de cavalier, tout de velours et de satin violet.

De magnifiques dentelles de Venise s'étalaient sur sa poitrine et retombaient sur ses mains blanches. Au médius de la main droite brillait une énorme bague, violette également, composée d'une magnifique améthyste entourée de brillants.

Il n'y avait pas à s'y tromper : ce cavalier si richement habillé, c'était Monseigneur.

L'hôte et ses valets s'inclinèrent devant Sa Grandeur.

Monclavel et Lucien ne se dérangèrent pas. Ce n'était pas la première fois qu'ils voyaient un évêque.

Celui-ci promena dans la salle basse un regard observateur et, ne voyant attablés que le comte et le jeune officier, il se dirigea vers eux.

— Ce que mon intendant vient de me raconter est-il vrai, messieurs? demanda-t il d'une voix sévère.

— Quoi donc? fit Lucien.

— Il prétend que l'un de vous, un officier, m'a-t-il dit, s'est permis de lever la main sur lui.

En disant ces mots, il fixait d'un œil courroucé le jeune lieutenant de carabiniers qui, seul des gentilshommes, était en uniforme.

— C'est vrai, monseigneur, répondit franchement Lucien.

— Permettez-moi, lieutenant, de m'étonner d'un semblable procédé. Mon intendant n'agit ici que d'après mes ordres c'est donc à moi, par le fait, que vous avez fait injure.

— Je n'accepte pas ce reproche, monseigneur, répliqua Lucien avec vivacité. Vous ne vous seriez jamais permis d'agir d'agir et de parler comme l'a fait ce malotru.

— Peut-être, monsieur l'officier.

Commencé sur ce ton aigre, la discussion pouvait prendre des proportions dangereuses. Montclavel jugea à propos d'intervenir.

— Pardon, monseigneur, dit-il, mais votre intendant vous a-t-il raconté bien exactement ce qui s'est passé?

— Oui, monsieur. Il m'a dit que vous vous étiez emparé d'un plat qui m'était

desiné, qu'il vous en avait fait l'observation, et que, non contents de ne pas en tenir compte, vous l'aviez chassé d'ici à coups de bâton.

— Bien, mais vous a-t-il dit qu'il avait osé s'emparer de ce plat, alors qu'il était sur notre table et sans en avoir, tout d'abord, revendiqué la possession? repartit le comte. Vous a-t-il dit que, nous aussi, nous avions commandé pour notre dîner le coq faisan dont il a voulu s'emparer?

— Non, monsieur. Il l'ignorait probablement.

— J'en suis désolé pour lui ; il n'avait qu'à s'en informer auprès de l'aubergiste. La leçon qu'il a reçue et si bien méritée par son impertinence, le rendra peut-être plus circonspect à l'avenir.

— Mais, à vous entendre, dit l'évêque avec hauteur, c'est vous qui auriez à vous plaindre de lui.

— Assurément, monseigneur, fit Montclavel. Pour peu que vous vouliez en acquérir la certitude, je vais vous raconter à mon tour comment ce faquin s'est conduit à notre égard.

— Soit, fit Sa Grandeur avec un geste d'impatience ; je vous écoute, monsieur.

Sans se laisser intimider par ces grands airs, le comte décrivit la scène, telle qu'elle s'était passée réellement, et répéta textuellement au prélat les paroles injurieuses que son intendant avait osé prononcer.

Monseigneur se tourna alors vers son intendant, qui se tenait derrière lui.

— Approche, Bazile, lui dit-il. Ce que ces gentilshommes affirment est-il vrai?

— Mon Dieu... monseigneur, fit humblement l'intendant. Il est possible que dans un moment de vivacité... il me soit échappé un mot un peu leste...

— Alors tu n'as que ce que tu mérites, drôle! dit Sa Grandeur.

Il lui montra la porte d'un geste dominateur.

— Va-t-en, ordonna-t-il.

Et, pendant que Bazile, furieux et profondément humilié, s'éloignait, monseigneur se retourna vers les gentilshommes.

— Il ne me reste, messieurs, qu'à m'excuser auprès de vous de la maladresse que mon valet a commise. J'espère que vous ne m'en garderez pas rancune.

— A Dieu ne plaise, monseigneur! répondit Lucien en riant. Le jeu n'en vaut pas la chandelle, comme dit le proverbe.

Pendant le cours de cette discussion, Sa Grandeur avait examiné les deux jeunes gens avec beaucoup de soin; mais c'était principalement sur Lucien que son attention s'était concentrée.

Dans le regard qu'il jetait sur lui, il y avait comme un vague sentiment de terreur et d'avide curiosité.

— Alors, reprit-il, et pour me prouver que vous ne m'en voulez pas, veuillez me dire votre nom, messieurs, afin que je répare de mon mieux, à l'occasion, la faute dont je suis coupable.

— Très-volontiers, monseigneur, dit Lucien en désignant son ami. J'ai l'honneur de vous présenter le comte Edouard de Montclavel, officier de vénerie de Sa Majesté.

— Et vous, monsieur? demanda Sa Grandeur avec une sorte d'impatience.

— Monseigneur, dit Montclavel, permettez-moi de vous présenter mon ami Lucien de Saint-Germain, lieutenant dans les carabiniers du roi — un des héros du combat de Minden.

Sa Grandeur parut respirer plus librement.

— Messieurs, dit-il gracieusement, soyez certains que je n'oublierai jamais les noms que je viens d'entendre, bien qu'il ne soit pas probable que nous ayons souvent l'occasion de nous rencontrer — car, ajouta-t-il en souriant, les hommes d'église et les hommes d'épée ne font pas leur salut par le même chemin.

A ces mots, il s'inclina.

— Quant à moi, messieurs, poursuivit-il, je suis évêque *in partibus* de Silistrie par bref de notre souverain pontife. Je suis envoyé de Rome à Paris pour connaître d'une affaire religieuse qui concerne la religion et dont la direction m'est particulièrement confiée.

Les deux jeunes gentilshommes s'inclinèrent à leur tour et reconduisirent le prélat jusqu'au seuil de la salle basse.

Au moment de s'éloigner, Sa Grandeur jeta sur Lucien un dernier regard, un peu plus long que ne l'autorisaient les convenances, et disparut.

Montclavel et Lucien achevèrent leur repas et assistèrent au départ de monseigneur, lequel mit en révolution l'auberge entière, comme l'avait fait son arrivée.

Un quart d'heure après, ils se mettaient en route, tournant le dos à la direction que Sa Grandeur avait suivie.

Chemin faisant, comme ils devisaient de cet incident :

— As-tu remarqué, dit Montclavel à Lucien, avec quelle singulière persistance monseigneur te regardait.

— Oui. Je m'en suis même étonné.

— Il y avait bien de quoi. Lorsque je lui ai dit qui tu étais, on aurait juré qu'il ne le croyait pas. Il te dévisageait comme un homme que l'on a déjà rencontré, que l'on connaît même, et qui cherche à vous échapper en usurpant une individualité qui ne lui appartient pas. Est-ce la première fois que tu te trouves en face de ce personnage?

— Assurément, répondit Lucien. Il a une de ces figures qu'on n'oublie pas.

— Tu trouves ? fit Montclavel avec la plus grande indifférence.

— C'est du moins l'effet qu'il a produit sur moi, dit le jeune officier. Ce visage imberbe et patelin, ce sourire doucereux... je ne puis pas expliquer ce que je ressens, mais j'ai frissonné en le voyant, comme si j'avais marché sur un serpent.

— Quelle folie! dit le comte en riant.

— Je ne m'en défends pas, confessa Lucien.

— Heureusement il l'a dit : nous ne faisons pas notre salut par le même chemin, reprit Montclavel. Adieu donc, et bon débarras !

Il ne fut plus question entre eux du prélat ni de son intendant.

Ils continuèrent la route au pas. Certes ils auraient vivement désiré l'un et l'autre aller jusqu'à Meaux d'une seule traite, mais les forces de Lucien ne le lui permirent pas.

En moins d'une minute, il avait rejoint la massive voiture. (Page 74.)

A Esbly, il fut forcé de s'arrêter. Il avait déjà fait neuf lieues, et il y en avait encore quatre avant d'arriver chez l'oncle d'Edouard. Cette courte et dernière étape fut remise au lendemain.

Nos deux amis soupèrent tranquillement cette fois, et dormirent d'un profond sommeil.

Le lendemain à huit heures ils se remirent en route, afin de se trouver pour l'heure du dîner chez le vicomte de Montclavel, l'oncle d'Edouard.

Avant d'arriver chez ce gentilhomme, Lucien demanda sur lui quelques renseignements.

Le vicomte de Montclavel était le frère cadet du père d'Édouard. Il avait épousé une demoiselle de bonne maison, fort riche, qu'il aimait à l'adoration, et qu'il avait perdue depuis deux ans.

Amateur passionné de chasse, essentiellement indépendant, il n'avait jamais voulu venir à Paris pour faire figure à la cour et se confondre inutilement parmi la foule des courtisans qui encombraient l'antichambre de l'Œil-de-Bœuf.

Cependant, il avait rendu parfois visite à son frère; mais c'était plutôt pour voir son neveu qu'il avait dérogé à ses habitudes sédentaires.

Comme il n'avait pas d'enfants, il s'était épris pour Édouard d'une folle tendresse. Entre le caractère du jeune gentilhomme et le sien, il y avait, en effet, tant d'analogie que cette faiblesse était naturelle.

Aussi, Édouard aimait-il beaucoup aller chez son oncle, où il faisait la pluie et le beau temps.

Quant au vicomte, la mort de sa femme l'avait beaucoup affecté. Il ne venait plus autant à Paris. C'était à la chasse qu'il passait à peu près tout son temps. Et il avait de quoi s'occuper, puisqu'il était propriétaire d'une étendue de huit lieues de bois et de plaine et qu'on évaluait sa fortune à plus de quinze cent mille livres.

— Et c'est à toi que cette fortune reviendra un jour! s'écria Lucien émerveillé.

— Oui, mais je souhaite que ce soit le plus tard possible, fit Montclavel, car le vicomte est le meilleur des hommes et sa bourse est toujours ouverte à mes caprices.

Tout en causant, ils étaient arrivés à cent pas de l'avenue qui conduisait au château du vicomte.

Sur la route, en face d'eux, arrivait un lourd carrosse traîné par deux chevaux étiques, qui tourna brusquement à gauche et s'engagea dans l'avenue

— Le carrosse de M. de Graffigny! s'écria Montclavel. Lina doit y être. Hâtons-nous!

Sans s'inquiéter si Lucien le suivait ou non, Edouard piqua des deux et s'élança en avant.

En moins d'une minute, il avait rejoint la massive voiture.

Lucien, qui l'observait du regard, et qui continuait la route au pas, le vit s'arrêter à la portière du carrosse et se découvrir cérémonieusement.

Donc Mlle d'Estourbel devait s'y trouver.

Pressant légèrement l'allure de son cheval, Lucien rejoignit à son tour le carrosse, derrière lequel il se tint discrètement, jusqu'à ce qu'il fût entré dans la cour du château.

Là, il mit pied à terre et alla se placer à côté du comte, qui ouvrait déjà la portière et tendait la main à Mlle d'Estourbel.

Au bruit inusité de ce nombreux équipage, le vicomte accourut.

C'était un homme de cinquante-cinq ans au plus, grand et robuste,

en dépit de ses cheveux blancs, et qui avait en effet, même physiquement, plus d'un point de ressemblance avec Edouard.

Il embrassa son neveu et s'empara de la main de Lina, pendant qu'Edouard lui présentait Lucien.

— Un ami d'Edouard ! s'écria joyeusement le vicomte. Monsieur, ajouta-t-il en s'adressant au lieutenant, vous êtes ici chez lui, c'est-à-dire chez vous.

— Je n'en attendais pas moins de votre hospitalité, monsieur, répondit Lucien. C'est pourquoi je me suis permis d'en user si librement avec vous.

— A la bonne heure ! fit le vicomte. Alors, messieurs, et vous mademoiselle, entrons, si vous le voulez bien. Je ne vous demande que le temps de dresser le couvert pour que l'on se mette à table.

En effet, il était près de midi et les deux jeunes gens avaient un appétit féroce.

Pendant ces présentations, personne ne s'était occupé de M. de Grafligny, qui avait fini par descendre péniblement du carrosse et qui suivait cahin-caha les hôtes du vicomte.

Ce fut Edouard qui courut auprès de lui et s'informa le premier de ses nouvelles, avec autant d'urbanité que s'il s'y était réellement intéressé.

Lucien en profita pour examiner ce type d'avare, dont le comte l'avait entretenu deux jours auparavant.

Ce personnage singulier était, ou paraissait âgé de plus de soixante-cinq ans, tant il était usé, ridé, flétri et courbé.

Il était vêtu d'un costume complet d'étoffe à grands ramages, de couleur grenat foncé, qui certainement avait servi de rideaux avant de se transformer en habit, en veste et en culotte.

Le dessin de cette étoffe était en velours, broché sur un fond de satin uni ; mais elle était décolorée par un long usage et fanée à ce point qu'aux genoux, aux coudes et aux parements de l'habit, le velours, complètement usé, permettait de voir la trame grossière qu'il recouvrait jadis.

Il était chaussé de bas de laine noire, si patiemment reprisés de toutes parts que le bas lui-même n'était plus qu'une longue reprise, dans laquelle une jambe grêle et maigre était enfermée. Sur le mollet absent, la laine plissait et grimaçait dans tous les sens.

Sur la tête, il avait un chapeau galonné de noir, si vieux, si cabossé, si abîmé par le vent et par la pluie, qu'il était devenu absolument rouge et ressemblait à tout ce qu'on voulait — excepté à un chapeau.

Ses souliers éculés étaient rapiécés sur le bout et sur les côtés, la boucle de cuivre qui les retenait était couverte de vert-de-gris. Comme l'ardillon de la boucle gauche était cassé, M. de Grafligny l'avait remplacé par une ficelle.

Quant à son linge, il n'était pas absolument sale, mais il était fait d'une toile bise et grossière dont un manant endimanché n'aurait pas voulu.

Montclavel n'avait pas besoin de prévenir Lucien. Du premier coup d'œil celui-ci aurait bien deviné à qui il avait affaire.

Cet œil défiant et profondément enfoncé sous l'orbite, le regard oblique qui s'en échappait, le rictus amer qui faisait grimacer ces lèvres minces, les doigts courts

et carrés de cette main osseuse, et enfin le costume étrange dont il était revêtu, ne pouvaient laisser aucun doute sur le caractère et les penchants de ce personnage.

Le vicomte n'avait évidemment pour M. de Graffigny qu'une déférence très-secondaire, car il ne s'était même pas occupé de lui, tandis qu'il avait saisi avec empressement la main de Lina, dont son neveu s'était emparé tout d'abord.

Il conduisit ses invités dans un salon qui, à vrai dire, était plutôt un cabinet d'histoire naturelle qu'un salon.

Sur les panneaux, les uns au-dessus des autres, étaient accrochés des bois de cerfs, de brocards, des têtes de loup et de renards, des hures de sangliers, des oiseaux rares de toute espèce — toutes les plus magnifiques bêtes en un mot qui fussent tombées sous la balle ou le couteau de l'intrépide chasseur, depuis plus de trente ans qu'il faisait retentir la contrée de ses exploits cynégétiques.

Tous ces trophées étaient disposés du reste avec beaucoup d'art, et donnaient à cette pièce, élevée et tendue de draperies sombres, un cachet de grande originalité.

Lucien fut saisi d'un certain respect à la vue de ces richesses d'un nouveau genre, quand il réfléchit que ces innombrables victimes n'étaient qu'une faible parcelle de celles que le vicomte avait immolées.

Édouard, lui, connaissait trop bien les êtres du château pour s'extasier comme son ami devant ces magnificences. Aussi demeurait-il debout, à côté du fauteuil dans lequel Mlle d'Estourbel avait pris place.

Il fut obligé d'arracher Lucien à sa contemplation pour le présenter à Lina.

— Mademoiselle, dit-il, en l'amenant par la main, permettez-moi de vous présenter mon meilleur, mon unique ami.

La jeune fille salua gracieusement.

— Tel que vous le voyez, mademoiselle, poursuivit le comte, Lucien de Saint-Germain est le héros de la bataille de Minden. C'est lui qui, à la tête de sa compagnie, dont le capitaine avait été tué, a tenu pendant une demi-heure les Hanovriens en respect, a permis au reste de son régiment d'arriver à son secours, et à l'infanterie dispersée de se reformer. Il a sauvé son détachement d'une déroute désastreuse ; mais il y a gagné une maudite blessure que, depuis près de trois mois que nous le soignons, nous ne sommes pas encore parvenus à guérir.

Tout déconcerté des éloges que Montclavel lui adressait à brûle-pourpoint, Lucien gardait un silence embarrassé et osait à peine lever les yeux sur la jeune fille.

— Je vous fais mon compliment, monsieur, lui dit-elle avec son plus charman sourire. On peut s'enorgueillir à plus juste titre d'avoir sauvé un de ses semblables que d'en avoir massacré mille.

Cette réponse, pleine de bon sens et d'à-propos, fit relever la tête à Lucien.

Le comte ne l'avait pas trompé : Lina était une très-fraîche et très-jolie personne. Sa voix était douce et bien timbrée, ses regards francs, quoique un peu mélancoliques ; sa contenance modeste et digne, bien qu'elle ne ressentît aucun embarras en présence du jeune lieutenant.

Lucien fut un peu surpris. D'après ce que lui avait dit Montclavel, il s'attendait à se trouver en présence d'une jeune fille timide, un peu gauche même, n'ayant aucune habitude du monde et rougissant au moindre mot. Au contraire, il avait sous les yeux une femme accomplie, vêtue sans luxe, mais avec beaucoup de goût, timide juste autant qu'il convenait à sa position, et plus à l'aise vis-à-vis de Lucien qu'il ne l'était vis-à-vis d'elle.

Il la salua avec beaucoup de grâce, ne voulant pas répondre par des banalités usées jusqu'à la corde au compliment qu'elle lui avait fait.

Fort heureusement pour lui, du reste, le vicomte s'avança à sa rencontre.

— Mais asseyez-vous donc, lieutenant, dit-il ; vous devez être horriblement fatigué d'avoir fait à cheval une si longue traite en l'état où vous vous trouvez.

— En effet, monsieur, dit Lucien ; ma blessure me fait encore un peu souffrir ; mais je compte bien abuser de votre cordiale hospitalité pour me rétablir.

— Et moi aussi, fit chaleureusement le gentilhomme. Oh ! soyez tranquille, nous trouverons bien un moyen de vous distraire. Je vous ferai conduire en voiture au bois le plus voisin ; je vous placerai avec un fusil au meilleur endroit, et je vous promets que vous ne vous ennuierez pas — car vous aimez la chasse, je suppose ? ajouta-t-il.

— Beaucoup, monsieur, bien que je l'aie fort peu pratiquée.

— Pourquoi ? Les terres de vos parents étaient-elles donc peu fournies en gibier ou ravagées par les braconniers ?

— Je n'ai pas de parents, monsieur, répondit tristement Lucien. Je suis orphelin.

— Oh ! pardon, mon ami, fit le vicomte en lui prenant les deux mains. J'ai maladroitement réveillé en vous des souvenirs pénibles et que je m'efforcerai de vous faire oublier. C'est la faute de mon étourneau de neveu, qui ne m'avait pas prévenu... mais soyez tranquille. Vous n'aurez ici, je l'espère, ni le temps de vous rappeler ni celui de vous ennuyer.

— Auprès de vous, monsieur, j'en suis persuadé, fit Lucien

Et tout bas il ajouta :

— Ah ! le brave homme !

Au même instant, le domestique entra pour annoncer que le dîner était servi.

On se mit à table. En salmis, en rôtis, en terrines, en pâtés, le dîner se composait presque exclusivement de gibier.

Lucien y fit honneur, comme Edouard, comme le vicomte ; mais celui qui se montra le plus redoutable convive, ce fut M. de Graffigny.

Bien certainement il avait jeûné depuis deux ou trois jours, pour faire meilleure contenance en face de ce repas plantureux. Ce qu'engloutissait ce vieillard sec et cassé était effrayant. Non-seulement il se rattrapait du jeûne qu'il s'était imposé, mais il faisait des provisions pour la semaine.

Quand le dîner fut terminé, Edouard prit le bras de Lucien, qu'il entraîna dans l'embrasure d'une croisée.

— Eh bien ! comment trouves-tu Lina ? lui demanda-t-il.

Lucien regarda Edouard en face

— Tu tiens toujours à ton projet? demanda-t-il.

— Plus que jamais. Ainsi, réponds, comment trouves-tu Lina?

— Charmante, dit Lucien.

— Alors, mon cher, cela ira tout seul, car elle te trouve très-bien de son côté.

— Elle te l'a dit?

— Parbleu! puisque je le lui ai demandé aussi, fit le comte.

— C'est différent.

— Eh bien! poursuivit le gentilhomme, veux-tu que dès aujourd'hui je parle à mon oncle pour qu'il commence l'attaque auprès de M. de Graffigny?

— Oh! pas si vite! s'écria Lucien. Ce n'est pas en deux heures de temps qu'on peut se décider à aborder si résolûment une question de ce genre.

— Comme il te plaira.

— Est-ce que M. de Graffigny est ici pour quelques jours?

— Je ne le crois pas, mais je n'ai qu'à dire un mot pour que mon oncle le retienne pendant le temps que tu voudras.

— Merci. Ne dis rien. Il restera ou il ne restera pas... nous verrons... fit évasivement Lucien.

— Soit! A la grâce de Dieu! dit le gentilhomme.

Mais il avait sans doute une arrière-pensée, car, en quittant le jeune officier, il se rapprocha de M. de Graffigny.

— Aurons-nous le plaisir de vous avoir ici pendant quelques jours? lui demanda-t-il.

— Je ne le crois pas, monsieur le comte, répondit le vieil avare. M. de Montclavel m'avait donné rendez-vous pour aujourd'hui, afin de renouveler le bail de deux fermes qui sont enclavées dans mes propriétés et que je suis à même d'exploiter plus facilement que lui, puisqu'elles sont à ma portée.

— Et ce bail n'est pas signé?

— Pas encore, nous ne faisons que d'arriver au château.

— C'est juste.

— Et puisqu'il est question de cette affaire, reprit M. de Graffigny, permettez-moi, monsieur, de solliciter votre protection.

— Ma protection! se récria le comte. A quel sujet?

— Au sujet de ces deux fermes.

— Bien, mais en quoi pourrais-je vous être utile?

— Je vais vous le dire, monsieur. Les fermes dont je parle sont situées à l'extrémité des terres que possède le vicomte, et par conséquent hors de sa surveillance immédiate. Au contraire, elles touchent les miennes à ce point qu'elles en sont entourées de toutes parts, ainsi que j'avais l'honneur de vous le dire.

— Et alors... fit Edouard, qui écoutait avec beaucoup d'attention.

— Alors, reprit l'avare, j'ai proposé plusieurs fois déjà à M. de Montclavel de les lui acheter, — ce à quoi il n'a jamais voulu consentir. Or, votre oncle vous aime beaucoup, monsieur, il a pour vous un faible qu'il ne cherche pas à dissimuler. Vous êtes l'enfant de la maison, presque son fils... Je suis donc persuadé que si vous vouliez plaider ma cause auprès de lui, elle serait gagnée d'avance.

— Quelle valeur ont ces deux fermes, à vos yeux? dit le comte.

— Je ne pourrais pas vous le dire au juste, balbutia l'avare, qui se tenait sur la défensive dès qu'il était question d'argent.

— Pourtant, il faut bien que je sache à quoi je m'engage, avant de traiter avec mon oncle une question de cette importance.

— Eh bien!... fit M. de Graffigny avec un énorme soupir, je crois qu'elles valent bien cent mille livres.

— Chacune.

— Non, non, les deux, corrigea précipitamment l'avare.

— Ce qui veut dire qu'elles en valent cent cinquante ou deux cents, pensa Edouard.

Il examina le tuteur de Lina.

Celui-ci ne le quittait pas du regard. Il semblait suspendu aux lèvres du comte et attendait sa réponse avec une avidité qui n'échappait pas au jeune gentilhomme.

— Eh bien, monsieur, répondit-il enfin, je vous promets d'en parler à mon oncle; mais peut-être ne se décidera-t-il pas sur-le-champ.

— Il n'y a pas de péril en la demeure, dit M. de Graffigny. Le bail que je venais renouveler n'expire qu'à la Saint-Jean.

— De sorte que nous avons près de trois mois devant nous?

— Pas tout à fait, mais enfin...

— Soyez tranquille, promit Edouard, vous aurez sa réponse avant la fin de la semaine.

Le jour même, en effet, il causa de cette affaire avec le vicomte.

— Ne promets rien pour le moment à M. de Graffigny, lui dit-il, ni bail ni vente. Demande quelques jours de réflexion et garde-le au château jusqu'à ce que tu aies pris une décision.

— Comment! fit le vieux gentilhomme un peu désappointé. Tu veux que je garde M. de Graffigny.

— Pendant quelques jours seulement.

— Mais dans quel but?

— Je te le dirai plus tard.

Le vicomte n'y comprenait rien, mais il fit ce que lui demandait Edouard.

Le soir, au moment où M. de Graffigny allait prendre congé et s'informait si le gentilhomme avait signé le bail qu'il lui avait apporté.

— Pas encore, répondit le vicomte. Donnez-moi cinq ou six jours de réflexion et restez ici jusqu'à ce que j'aie pris un parti.

Le vieil avare fut transporté de joie. Non-seulement cette invitation lui faisait grand honneur, mais il calcula que son séjour au château lui permettrait de vivre grassement et d'économiser vingt ou vingt-cinq livres.

Il accepta.

Les chambres étaient préparées. M. de Graffigny resta, et Lina resta avec lui.

Les combinaisons d'Edouard avaient réussi au-delà de ses désirs.

Huit jours se passèrent ainsi, pendant lesquels le vicomte offrit à Lucien toutes les distractions imaginables.

Chasses, promenades, bon lit, bonne table, vins authentiques, chère exquise, il prodigua généreusement tout ce dont il pouvait disposer.

Tous les soirs, au moment où les deux amis regagnaient leur chambre, Edouard demandait à Lucien :

— Eh bien ! que penses-tu de Mlle d'Estourbel ?

— Tout le bien possible, répondait Lucien.

Le huitième jour, enfin, la veille de leur départ pour Paris, où les devoirs de sa charge le forçaient de revenir, Montclavel adressa à son ami son éternelle question :

— Comment trouves-tu Lina ?

— Fort bien, dit le jeune officier.

Mais dans cette réponse, pas plus que dans celles qu'il avait faites précédemment, il n'y avait le moindre enthousiasme.

Edouard s'en aperçut.

— De quel ton tu me dis cela ! fit-il. Cependant, au bout de huit jours, tu es à même de la juger, de l'apprécier, de savoir si elle te convient, si tu veux l'épouser, en un mot.

— Sans doute ; mais avoue que tu es bien pressant. Tu me mets pour ainsi dire le couteau sous la gorge !

— Eh ! je le crois bien, morbleu ! C'est pour toi que j'ai fait rester ici pendant ces huit jours M. Graffigny et sa pupille,

— Pour moi ! Comment ?

Edouard lui raconta alors à quel subterfuge il avait eu recours pour garder au château le vieil avare.

— Tu comprends, poursuivit-il, que je ne veux pas avoir fait en pure perte de tels prodiges de diplomatie. C'est pourquoi, avant de nous en aller, je sollicite une réponse catégorique.

— Et franche, n'est-ce pas? ajouta Lucien.

— Franche surtout, dit Montclavel.

— Eh bien ! mon ami, je te remercie d'abord de tout le mal que tu t'es donné pour me ménager cette longue entrevue. Je suis absolument de ton avis : Mlle d'Estourbel est une très-jolie et très-aimable personne. Elle a largement tout ce qu'il faut, non-seulement pour plaire, mais encore pour séduire : de la beauté, de la grâce, de l'esprit, de l'instruction, de la modestie... que sais-je encore?.... bien d'autres qualités qui ont peut-être passé inaperçues à mes yeux. Pourtant... te le dirai-je?...

— Dis-le, fit Edouard en voyant que le lieutenant hésitait.

— Mlle d'Estourbel me plaît infiniment, mais elle ne m'émeut pas.

— Qu'entends-tu par ces paroles?

— J'entends que je ne trouve pas en elle ce que je voudrais trouver chez la femme à qui je donnerai mon amour. Mon cœur ne bat pas quand je la vois ; mes regards ne cherchent pas les siens ; nulle voix secrète ne m'avertit qu'elle va venir ; son absence ne me laisse pas rêveur. Je l'admire comme on doit admirer les belles œuvres de la nature, mais je ne l'aime pas.

En effet, c'était bien le corps d'une femme qui gisait à travers l'escalier. (Page 85.)

— Au diable soient tes préciosités! dit Montclavel avec humeur. Oui ou non, veux-tu l'épouser? Voilà ce que je te demande.

— Non, répondit Lucien. Je ne dis pas que plus tard, si j'avais occasion de la revoir, ne jaillirait pas l'étincelle qui déciderait de mon avenir, mais... pour l'instant...

— N'en parlons plus, interrompit Edouard. Je vais dire à mon oncle qu'il peut traiter comme bon lui semblera avec M. de Graffigny.

A ces mots, il quitta Lucien et se rendit auprès de son oncle.

— Signe-lui le bail qu'il sollicite, lui conseilla-t-il; mais ne lui vends pas tes fermes. S'il en a réellement autant d'envie que je le suppose, je veux me réserver ce moyen de le décider plus tard...

— A quoi? interrogea le vicomte.

— Je te le dirai, mon oncle. Je te l'ai promis, je n'ai qu'une parole.

Le soir même, M. de Graffigny quitta le château avec Lina.

Le lendemain, les deux jeunes gentilshommes partirent pour Paris.

Ces huit jours de grand air avaient fait beaucoup de bien à Lucien. Il était presque complètement rétabli. Aussi put-il faire d'une seule traite, et sans aucune difficulté, les douze lieues qui le séparaient de la capitale.

Le soir même, il arrivait chez Papillon, où les événements lui ménageaient de bien autres surprises.

III

LES NOUVEAUX LOCATAIRES

Au moment où les deux jeunes gentilshommes avaient quitté le château du vicomte de Montclavel, Edouard était sombre et taciturne.

Il ne pardonnait pas à Lucien de lui avoir donné tant de mal pour n'aboutir à aucun résultat.

Cependant, à mesure qu'ils s'éloignaient, sa bonne humeur reprit le dessus et il devint plus communicatif.

A la première halte, il n'y put tenir.

— Tiens, dit-il à Lucien, pardonne-moi, je suis un sot. Je te boude parce que tu n'as pas voulu de Lina. C'est stupide. Tu étais bien libre, après tout, de la prendre ou de la refuser, et je ne sais pas pourquoi je voudrais t'imposer un mariage qui ne te plaît pas. Qu'il n'en soit plus question.

Et il lui tendit cordialement la main.

— Au contraire, parlons-en, maintenant que tu le prends sur ce ton-là, fit le jeune lieutenant, qui répondit avec empressement à l'étreinte de Montclavel. Il est évident que je n'ai pas le droit de me montrer difficile, et que Mlle d'Estourbel, sous le rapport de la beauté comme de la fortune, est une jeune fille réellement désirable. Tu avais songé à me faire profiter de ces biens si précieux, je t'en remercie. C'est un sentiment d'amitié sincère et désintéressée qui t'a fait agir; j'en suis heureux, parce qu'il me prouve quelle affection tu as pour moi. Si je n'y ai pas répondu comme tu le désirais, comme je l'aurais voulu moi-même...

— C'est que tu aimes ailleurs, dit Montclavel. J'aurais dû le deviner plus tôt.

— Tu te trompes, mon ami.

— Quoi! ce n'est pas Biondetta qui te tient au cœur?

— Biondetta est une adorable fille, mais tu sais bien qu'il est impossible de l'aimer.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle est un peu trop éclectique en matière de sentiment.

— C'est vrai, fit Édouard, que le mot fit sourire. Alors, c'est donc une autre femme...

— Aucune, ne cherche pas. Je te jure que j'ai le cœur absolument libre !

— C'est bien ce que je croyais, et c'est précisément pour cela que j'avais pensé...

— Je sais bien, interrompit Lucien. Aussi je me demande presque à présent pourquoi je n'ai pas accepté ta proposition. Il est évident que je ne trouverai pas mieux que Lina. Il est très-probable même que je choisirai plus mal ; mais ces choses-là ne se raisonnent pas.

« Quand j'étais seul, là-bas, au fond du pays de Hanovre, où je guerroyais, mille pensées plus étranges les unes que les autres traversaient mon esprit inactif. Ma position me paraissait si singulière, qu'il me semblait que je ne pouvais pas vivre comme les autres, aimer comme les autres, me marier comme les autres.

« Je suis un peu sauvage, tu le sais. Je ne m'accommoderais pas de l'existence de la plupart de nos gentilshommes. Avoir une femme pour la planter là, se commettre avec des filles, ne sera jamais mon idéal. Permettre à ma femme d'avoir des amants, fermer les yeux sur son inconduite afin de vivre à ma guise de mon côté, c'est, à mes yeux, une telle monstruosité, que je ne puis m'expliquer que cela soit passé dans nos mœurs.

« Avec ces idées saugrenues, tu comprends donc bien que je ne veuille pas prendre une femme les yeux fermés, uniquement parce qu'elle est riche et qu'elle est jolie. D'ailleurs loin de tout devoir à celle que j'épouserai, il ne me déplairait pas, au contraire, que ce fût elle qui me dût son bonheur.

« Folie ! diras-tu. Tu as raison, car quelle apparence qu'un petit officier de fortune comme moi, sans biens, sans parents, presque sans nom, puisse jamais réaliser cette utopie? Voilà pourquoi il est fort probable que je ne me marierai pas. Ce ne sont pas les mêmes raisons qui me condamnent au célibat, mais je veux rester garçon, comme toi — mourir dans la peau d'un vieux garçon, ainsi que tu me le disais l'autre jour.

« Eh bien ! tant mieux. Notre amitié n'en sera que plus solide et plus durable. Nous nous consolerons ensemble de notre isolement, et quand nous aurons assez de cette vie égoïste et inutile, nous prendrons un grand parti : nous nous rangerons.

— Va pour la vie de garçon ! s'écria Montclavel en riant.

La route s'acheva gaiement.

Quand ils se séparèrent, aucun nuage ne subsistait plus entre ces deux vaillantes amitiés.

A peine arrivé, Lucien fut mis à la question par Papillon et Ludivine.

— Et quelle bonne mine tu as ! Et qu'avez-vous fait pendant ce temps-là? T'es-tu bien amusé? Êtes-vous bien rétabli ?

Lucien fut obligé de raconter, pour ainsi dire heure par heure, tout ce qu'il avait fait pendant son absence.

Lorsqu'il eut enfin satisfait à toutes ces demandes, il s'informa à son tour.

Rien de nouveau n'était survenu. Papillon et sa femme se disputaient toujours de temps en temps; mais c'était devenu une des conditions de leur existence. On n'en parla même pas.

— A propos, dit tout à coup Lucien, et vos nouveaux locataires?

Le front de Ludivine se rembrunit aussitôt.

— Ils vont bien, dit légèrement Papillon.

— Du tout, ils ne vont pas bien, répliqua sa femme.

— Comment? demanda Lucien.

— Vous savez bien qu'ils sont venus sans linge, sans habits, sans argent...

— Oui. Eh bien?

— Eh bien, ils n'en ont pas plus que le jour où ils sont entrés ici, dit Ludivine. J'avais prié M. Lionnay de me payer un mois d'avance. Il m'avait demandé du temps... je lui avais accordé huit jours... Les huit jours sont passés et... j'attends encore mes vingt-cinq livres.

— Vraiment!

— Aussi, reprit-elle, je voulais, dès hier, les mettre à la porte; mais môssieu Debrau s'y est opposé. Il a prétendu que c'était vous qui aviez amené ici ces locataires et que nous ne pouvions pas les renvoyer sans vous avoir consulté. J'ai eu beau lui faire observer que vous ne les connaissiez pas...

— Il a bien fait, dit Lucien.

Ludivine ne protesta pas. Elle demeura la bouche ouverte. Lucien s'était prononcé : toute discussion était finie.

Papillon caressa sa moustache et jeta sur sa femme un regard triomphant

— Voyons, ma bonne madame Debrau, dit doucement le jeune officier, il est bon d'être propriétaire, mais il ne faut pas être inhumain. Vous êtes-vous informée de ces pauvres gens?

— Oui, monseigneur.

— Ne m'appelez donc pas toujours monseigneur, fit Lucien avec impatience. Vous savez bien que je ne suis pas...

— Vous êtes gentilhomme, monseigneur. Cela ne fait l'ombre d'un doute pour personne. Or, je sais trop quels égards on doit à une personne de votre rang...

— Soit, mais alors ne parlons pas de mon rang ni de ma naissance. Vous êtes la femme de Papillon, qui m'a recueilli, qui m'a élevé, que j'aime, qui m'aime, vous m'aimez aussi, je le crois...

— Si je vous aime! Seigneur de Dieu!

— Alors appelez-moi Lucien, comme lui, ou je ne vous parle de ma vie.

— Eh bien, oui, monseig... monsieur Lucien, dit Ludivine avec soumission. Je vous disais donc que je m'étais enquise de ce M. Lionnay et de sa fille

— Où? qu'avez-vous appris?

— Je suis allée à l'ancien logement qu'ils occupaient, j'ai interrogé les voisins... personne ne les connaît.

— Voilà qui est curieux, par exemple!

— On sait, reprit Mme Debrau, qu'il est arrivé à Paris avec sa fille au commencement de l'année dernière, et on croit qu'il venait du midi de la France.

Le père a toujours ses poches bourrées de paperasses et court toute la journée, on ne sait trop pourquoi. La fille ne bouge pas de l'appartement, si ce n'est pour aller aux provisions ou faire des courses insignifiantes. Cependant, je dois l'avouer, ils ne doivent rien à personne.

— Donc ce sont des honnêtes gens, conclut Lucien. Maintenant, depuis qu'ils demeurent ici, les avez-vous observés?

— Je n'ai fait que cela, monseign... monsieur Lucien. Ce qu'on m'a dit est vrai : le père est toujours dehors. Quant à la fille, elle coud ou brode constamment.

— C'est peut-être pour vivre... hasarda le jeune officier.

— Je le crois, car à deux reprises je l'ai vue sortir d'ici, tenant un petit paquet sous son bras, et revenir les mains vides.

— Eh bien ! mais il me semble que voilà des gens dignes d'intérêt, ma bonne dame. Ils travaillent et ils ne doivent rien à personne. Qu'avez-vous à craindre? Aurez-vous la cruauté de les chasser parce qu'ils sont en retard de quelques livres avec vous? Où iront-ils? Ne craignez-vous pas, en leur refusant un asile, de les pousser au désespoir?

— Sans doute... j'ai bien pensé à tout cela... balbutia Ludivine un peu confuse ; mais s'il fallait en agir ainsi avec tous ses locataires, de quoi vivrait-on?

— Vous avez raison. Aussi je ne vous demanderai que de prendre patience pendant quelques jours encore. D'après ce que vous m'avez dit, je ne doute pas que M. Lionnay ne fasse honneur à ses engagements aussitôt que cela lui sera possible.

— Il suffit que vous le désiriez, mon... cher... Lucien (ces trois mots eurent bien de la peine à sortir de la bouche de Ludivine), pour que je les garde éternellement.

Pour la récompenser, le lieutenant l'embrassa sur les deux joues.

La journée s'acheva tranquillement. Le soir, après souper, Lucien sortit et alla faire un tour de promenade.

Vers neuf heures, il rentra.

Il avait franchi déjà huit ou dix marches de l'escalier, quand il heurta du pied un objet informe et volumineux.

L'escalier était plongé dans une obscurité complète. Il se pencha, étendit les mains en avant et sentit, à travers des vêtements flottants, une chaleur moite... C'était une femme !

— Papillon ! Ludivine ! s'écria-t-il, vite, apportez de la lumière !

Aux cris d'alarme poussés par Lucien, Papillon et sa femme accoururent, tenant une lumière à la main.

En effet, c'était bien le corps d'une femme qui gisait en travers de l'escalier.

Le jeune officier prit la lumière des mains de Ludivine, pour examiner le visage de cette femme. Quel ne fut pas son saisissement quand il reconnut Raymonde — la fille de M. Lionnay !

— Allez à l'instant quérir un médecin, dit-il à Papillon ; moi, je me charge de transporter cette jeune fille dans son appartement.

— Du tout, ce sera moi, voulut protester le vieux soldat. Je ne veux pas que tu commettes une nouvelle imprudence...

— Laissez donc, répondit le lieutenant. Je me sens de force à soulever des montagnes.

Joignant le geste à la parole, il prit dans ses bras le corps de Raymonde et gravit lestement l'escalier, suivi de Ludivine, qui lui recommandait à son tour de ne pas tant se presser.

En moins de temps qu'il n'en faut pour le raconter, Raymonde était dans sa chambre.

Pendant que Lucien se tenait discrètement à l'écart, Mme Debrau déshabillait la jeune fille et la mettait au lit.

Papillon était sorti en courant pour aller chercher le médecin.

Quelques minutes après, il arriva.

Grâce aux soins que lui avait prodigués Ludivine, Raymonde commençait à ouvrir les yeux quand le docteur s'approcha d'elle.

Après l'avoir examinée avec beaucoup d'attention, il se redressa, saisi d'un étonnement profond.

— Non... ce n'est pas possible, murmura-t-il.

— Quoi donc? demanda Lucien, qui se tenait caché derrière les rideaux du lit.

— Cette petite meurt de faim, répondit le médecin à voix basse.

Ce fut une révélation pour le jeune gentilhomme.

— Pas un mot à Mme Debrau! recommanda-t-il sur le même ton. Prescrivez ce qui est nécessaire, comme s'il s'agissait d'une simple maladie.

Le docteur comprit.

— Ne pourriez-vous pas m'apporter une tasse de bouillon et un verre de vin? demanda-t-il à Ludivine.

— Si vraiment, répondit-elle avec empressement. Depuis trois mois, nous avons toujours un consommé prêt pour notre cher Lucien.

— Alors, hâtez-vous, fit le docteur.

Elle descendit précipitamment.

— Drôle de maladie! se disait-elle en chemin. Il paraît que ce n'est pas par la diète qu'elle se guérit...

Elle était surprise, mais elle ne cherchait rien au delà de ce qui lui avait été ordonné.

Au bout de trois minutes elle était de retour.

Le médecin prit le bol de bouillon et le fit boire lui-même à la jeune fille. Après quoi il saisit le verre de vin et lui en fit avaler le contenu par petites gorgées.

Comme par enchantement, le visage pâle de Raymonde se colora, ses yeux éteints se ranimèrent.

— Ah! que vous êtes bons et que je vous remercie! dit-elle au docteur et à Ludivine.

Celui-là mit un doigt sur sa bouche pour lui recommander le silence.

— Le cas n'est pas grave, dit-il. C'est une simple pâmoison. Que Mlle Lionnay

prenne à l'avenir une nourriture un peu plus substantielle, et ces faiblesses ne se renouvelleront plus.

En disant ces mots, il regardait Lucien en face, comme pour le rendre complice du mensonge qu'il venait de faire.

Au même instant, M. Lionnay rentra. Il fut très-étonné de voir tant de monde autour de sa fille et s'informa de ce qui lui était arrivé.

Lucien, après avoir remercié le docteur, le congédia.

— Je me charge du reste, dit-il tout bas en le reconduisant.

Puis il renvoya Ludivine, sous prétexte qu'il voulait interroger lui-même le nouveau locataire.

— C'est cela, fit Mme Debrau. Vous nous répéterez ce que vous aurez appris. De cette façon, nous saurons au juste à quoi nous en tenir.

Et elle se retira.

Pendant ces pourparlers, M. Lionnay s'était laissé tomber sur une chaise, en proie au plus violent accablement.

Dès qu'ils furent seuls, Lucien se tourna vers lui.

— Vous savez pourquoi votre fille s'est évanouie? lui demanda-t-il.

— Oui, monsieur... je m'en doute... elle est très-sujette à ces sortes de faiblesses... balbutia le pauvre père.

— Ne cherchez pas à m'abuser, monsieur, le médecin m'a tout avoué.

— Que vous a-t-il donc... dit?

— Il m'a dit que votre fille mourait de faim.

M. Lionnay prit son visage dans ses deux mains pour cacher sa honte et sa douleur.

— C'est une maladie urgente, à laquelle il faut sans retard apporter remède, continua Lucien.

— Hélas! gémit le malheureux père.

— Voici de l'argent. Vite, courez à l'auberge la plus proche et faites-vous remplir un panier de provisions.

M. Lionnay repoussa vivement la main qui se tendait vers lui.

— Oh! pas de fausse honte, monsieur, dit le lieutenant; sinon vous condamnez cette enfant à une mort certaine. Allez, je vous attends. Il faut que j'aie avec vous une longue explication.

Tout en prononçant ces paroles, il glissa deux louis dans la main de M. Lionnay, le força de se lever et le poussa par les épaules jusqu'à la porte du logement.

En présence du danger que courait sa fille, l'infortuné n'essaya plus de résister.

Lucien l'attendit dans la pièce contiguë à celle où reposait Raymonde.

Un quart d'heure s'était à peine écoulé, quand M. Lionnay revint, suivi d'un garçon d'auberge qui portait un panier amplement garni.

— Maintenant, dit le jeune officier, soupez tranquillement avec votre fille. Prenez votre temps, ne vous pressez pas. Dans une heure je serai ici

Il redescendit.

Ludivine l'attendait au passage.

— Eh bien? interrogea-t-elle.

— Eh bien, je ne sais rien encore, dit Lucien. Au moment où j'allais demander à ce monsieur quelques explications, il m'a avoué qu'il n'avait pas encore soupé et m'a prié de lui accorder quelques instants. Je ne pouvais pas insister, puisque, au moment où il achevait cette phrase, je voyais entrer un homme chargé de victuailles. Je me suis en allé et j'ai promis de revenir toutà l'heure.

— Des victuailles, s'écria Mme Debrau. C'est la première fois que pareille chose arrive. Il a donc de l'argent? Il va donc me payer?

— C'est probable, fit Lucien. Donc, allez vous mettre au lit et dormez sur vos deux oreilles.

Ludivine se retira dans sa chambre et Lucien pénétra dans la sienne.

A peine entré, il poussa le verrou de la porte, courut à son secrétaire, dont il ouvrit un des tiroirs.

Le tiroir rendit un son métallique.

— Voyons où en sont mes économies, murmura-t-il.

Et il ramassa par poignéesles louis qui s'y trouvaient éparpillés, les compta, les empila, et se renversa sur sa chaise avec un soupir de satisfaction.

— Dix-huit cents livres! s'écria-t-il. Voyons... Je n'ai besoin de rien... J'ai renouvelé mon équipement quand je suis arrivé à Paris... Je puis donc disposer sans me priver... Oui, c'est cela.

Il prit cinquante louis, qu'il roula dans un morceau de papier et qu'il glissa dans sa poche.

— Cela permettra à ces pauvres gens d'attendre des jours meilleurs, dit-il à demi-voix.

Il ouvrit un livre, qu'il parcourut distraitement. Malgré lui, sa pensée se reportait sur les malheureux que la Providence lui permettait de secourir une fois encore.

Cette infortune l'intéressait. Les renseignements que Mme Debrau avait recueillis ne permettaient pas, en effet, de suspecter la bonne foi de M. Lionnay ni de sa fille. Des gens qui aiment mieux mourir de faim que faire des dettes ne peuvent pas être de malhonnêtes gens.

Comment en étaient-ils réduits à ce degré de misère? Lucien ne pouvait pas se l'expliquer. A peine avait-il vu Raymonde. Il n'avait échangé avec son père que quelques mots insignifiants, et pourtant il était certain qu'ils appartenaient à un certain monde, qu'ils avaient reçu de l'éducation et qu'un malheur quelconque les avait fait décheoir du rang qu'ils occupaient.

Que faisaient-ils autrefois? Quelle catastrophe les avait précipités dans cet abîme?

Lucien était très-intrigué — si intrigué qu'il n'attendît même pas que l'heure fût écoulée pour remonter chez M. Lionnay.

Celui-ci l'attendait. Raymonde elle-même s'était levée pour le recevoir.

Dès qu'il parut, elle courut à lui et lui prit la main.

— Ah! s'écria-t-elle, les joues couvertes d'un tendre incarnat, je vous dois deux fois la vie.

— Vous ne me devez rien, mademoiselle, s'empressa de répondre le jeune

Et je la vis brodant à la lueur d'une simple chandelle. (Page 94.)

officier. C'est le hasard, ou plutôt Dieu qu'il faut remercier de m'avoir jeté sur votre chemin.

— Oh! vous avez beau vous en défendre, monsieur, dit M. Lionnay. Le souvenir de vos bienfaits demeurera gravé dans notre cœur en caractères impérissables.

— Alors, interrompit Lucien, et puisque vous vous croyez à ce point mes obligés, permettez-moi de vous adresser une question : Comment comptez-vous sortir de cette position?

— Ah! soupira M. Lionnay, chaque jour je me flatte de voir sonner enfin cette heure si désirée...

— Vous avez donc quelque espoir de vaincre la mauvaise fortune? Eh bien! parlez : Si je puis vous y aider...

Le malheureux laissa tomber sa tête sur sa poitrine avec découragement.

— Je vous remercie, lieutenant, dit-il enfin; mais nos ennemis sont tellement puissants, que c'est une audace sans pareille que de s'attaquer à eux.

— Pourquoi? Si vous avez pour vous le bon droit et la justice...

— Certes! fit M. Lionnay en relevant la tête.

— Eh bien! vous triompherez à coup sûr, dit Lucien. En attendant, vous ne pouvez pas rester dans l'horrible situation où vous êtes. Jusqu'à présent personne ne la connaît que le docteur et moi. Par scrupule de métier, le médecin ne dira rien, et je n'ai pas besoin de vous assurer que je vous garderai le secret. Donc, pour aujourd'hui, tout est sauvé. Votre amour-propre n'a à rougir que devant moi, si toutefois on doit rougir d'une pauvreté fièrement supportée. Mais demain... qu'arrivera-t-il?

— Hélas! je n'ose pas vous répondre, monsieur.

— Supposez, reprit Lucien, qu'au lieu de succomber à sa faiblesse dans notre propre maison, votre fille fût tombée dans la rue... votre misère devenait publique ; l'infortune que vous cachez avec tant de soin, que vous subissez avec tant de courage, était connue de tous. Or, vous ne le voulez pas, n'est-ce-pas? En outre, un homme comme vous ne doit pas se laisser aller au désespoir. Donc, il faut que vous ayez momentanément recours à d'autres ressources. Ces ressources, où pensez-vous les puiser?

— Je ne sais monsieur. A la suite de l'incendie qui a dévoré le peu que nous possédions, je me suis adressé à mon frère...

— Et que vous a-t-il répondu?

— Rien encore. Il demeure si loin!

— Où donc?

— Il habite Marseille.

— Comptez-vous du moins sur une réponse favorable?

— Non, monsieur. Mon frère est ruiné comme moi.

— En ce cas, fit Lucien en tirant de sa poche le rouleau qu'il avait préparé, permettez-moi, monsieur, de compléter l'œuvre que j'ai commencée. Vous me devez la vie, me disiez-vous tout à l'heure. Eh bien, que pouvez-vous me devoir de plus? Quelques misérables louis ne vous engageront pas davantage envers moi. Acceptez donc une partie des économies que la maladie m'a forcé de réaliser. Acceptez-les sans remords, car elles me sont inutiles et je me demandais hier ce que je pourrais bien faire de tant de richesses. Croyez surtout que je ne me dépouille pas pour vous. Mon tiroir m'en garde au moins autant que je vous en offre. Faites face aux besoins les plus pressants — payez M^me^ Debrau avant tout, ajouta-t-il en souriant. C'est la meilleure femme du monde, mais elle tient à son argent. Si cette petite provision était épuisée avant que vous soyez sorti d'em-

barras, ne craignez pas de me l'avouer. Il me sera facile, sans me gêner, de vous aider encore.

— Mais, monsieur, je ne puis pas accepter! dit M. Lionnay en repoussant le rouleau que lui tendait Lucien.

— Que voulez-vous donc faire? Condamner sans appel votre pauvre enfant? Et, vous-même, n'avez-vous pas besoin de toutes vos forces pour lutter avec avantage contre les ennemis que vous me signaliez tout à l'heure?

— Vous avez raison, monsieur, dit Raymonde. J'accepte, moi. Car si vous saviez tout ce que mon pauvre père a enduré de privations...

Elle saisit la main de Lucien, qu'elle baigna de larmes abondantes.

Il ne savait plus quelle contenance garder. Ce flux de reconnaissance lui pénétrait le cœur. Il se sentait gagner lui-même par l'attendrissement qu'il avait provoqué.

M. Lionnay, vaincu par tant de générosité, avait baissé la tête et se détournait pour essuyer une larme.

— Allons, voilà qui est convenu, fit le jeune officier, en se levant pour surmonter cette émotion. Je vous prête ces cinquante louis; vous me les rendrez quand vous le pourrez, n'en parlons plus. Maintenant, répondez. Croyez-vous que je puisse vous être utile?

— Ce n'est pas probable, hélas! soupira M. Lionnay.

— Oui, je conviens qu'un petit lieutenant des carabiniers du roi n'a pas grande influence en ce monde; mais j'ai des amis à la cour : le comte de Montclavel, par exemple... l'ancien colonel des gardes françaises... son fils, qui est officier de vénerie de Sa Majesté...

M. Lionnay secoua négativement la tête.

— Ce n'est pas encore assez? fit Lucien désappointé. Mais quels ennemis avez-vous donc à combattre?

— Des ennemis plus puissants que les plus grands de la terre, que les ministres, que les rois eux-mêmes.

— Que les rois! s'écria le jeune officier confondu. Quels sont donc ces ennemis?

— Les Jésuites, répondit M. Lionnay.

Lucien tressaillit.

— Vous le voyez, continua le père de Raymonde, le nom seul de cette redoutable compagnie suffit à vous confondre. Voilà pourtant plus de cinq ans que je lutte, moi, contre sa puissance! Il est vrai que sans vous, monsieur, j'allais mourir à la peine.

— Mais dans quelles circonstances avez-vous eu maille à partir avec ces terribles adversaires ?

— Ah! c'est une longue et douloureuse histoire que celle-là! fit M. Lionnay d'un air attristé.

— Je ne vous demande pas vos secrets, dit Lucien avec vivacité. Pardonnez-moi si l'intérêt que je vous porte m'a fait commettre une indiscrétion.

— Il n'y a pas d'indiscrétion, monsieur. Tout le monde peut savoir ce que je vais

vous apprendre, puisque je poursuis contre les Jésuites un procès, sur lequel le Parlement de Paris va être incessamment appelé à se prononcer.

— Il s'agit donc d'intérêts importants ?

— Il s'agit de plus de deux millions, monsieur.

— Deux millions ! répéta le jeune lieutenant stupéfait.

— Écoutez, monsieur, reprit le père de Raymonde. Il est juste que je réponde par une confiance aveugle au dévouement dont vous avez fait preuve à notre égard, au désintéressement que vous venez de nous témoigner.

Mon histoire vous apprendra d'abord qui je suis et vous démontrera que vos bienfaits ne se sont pas égarés sur des gens indignes d'intérêt et de commisération.

Aussi bien, il me semble que cela me soulagera de verser dans le sein d'un être compatissant le récit des malheurs qui nous ont atteints, des déboires cruels que nous avons éprouvés.

Mon frère et moi, nous habitions Marseille, commença-t-il. Associés avec M. Gouffre, nous tenions une maison de banque, qui avait pris en peu de temps une importance considérable, — d'autant plus considérable que, depuis quelques années, les Pères Jésuites de la Martinique nous avaient choisis pour les représenter en France.

Nous faisions avec eux des affaires qui s'élevaient à un chiffre colossal.

A la tête de l'établissement des Jésuites se trouvait le Père La Vallette, visiteur général et préfet apostolique des missions établies à la Martinique.

Nous fûmes avisés par lui, vers le mois de septembre de l'année 1755, que plusieurs navires, contenant pour deux millions de marchandises, nous étaient adressés et arriveraient à Marseille dans les premiers jours de novembre.

En conséquence, le Père La Vallette nous priait d'accepter les quinze cent mille livres de traites qui nous seraient présentées en son nom.

Nous conformant aux ordres que nous avions reçus, nous acceptâmes et nous payâmes les lettres de change, comptant, pour nous rembourser, sur les marchandises qu'on nous avait annoncées.

Le mois de novembre s'écoula... rien ne nous était parvenu. Nous nous informâmes et nous apprîmes que les navires si impatiemment attendus avaient été attaqués et pris par les Anglais.

Le bruit de cette capture se répandit aussitôt dans Marseille. Tous ceux qui nous avaient confié leur argent se présentèrent à la fois pour le réclamer. Nous étions à découvert déjà de plus d'un million et demi ; il nous fut impossible de satisfaire à toutes les demandes

Ce fut dans tout Marseille un cri de colère et d'épouvante. Notre maison fut entourée d'une foule menaçante. Elle allait sans doute mettre notre maison au pillage, quand l'autorité s'émut et dispersa les groupes qui l'assaillaient.

Sans perdre un instant, nous nous étions adressés cependant au Père de Sacy, procureur général des Missions, qui tenait à Paris la correspondance de La Vallette.

Celui-ci ne pouvait malheureusement prendre aucun parti sans consulter ses supérieurs. A son tour. il fut donc forcé de s'adresser à Rome.

Mais il était dit que tous les évènements se ligueraient contre nous dans cette maudite affaire.

Lorsqu'arriva la lettre du Père de Sacy, le général des Jésuites venait de mourir. Il était donc matériellement impossible d'avoir une réponse avant que le nouveau général fût nommé. Par malheur, cette élection demanda beaucoup de temps.

A peine fut-il investi de sa dignité, que, faisant droit tout d'abord à nos justes réclamations, il nous envoya un courrier chargé de donner l'ordre qu'on nous fournît les fonds dont nous avions besoin.

Pendant près de deux mois et demi, nous avions essayé de tenir tête à l'orage; mais nous étions sans nouvelles et nous étions hors d'état de résister au flot de remboursement qui nous débordait.

Enfin, ne pouvant pas lutter plus longtemps, nous prîmes le parti de fermer notre maison de banque.

Or, écoutez bien ceci, lieutenant, et jugez de quel poids terrible la fatalité a pesé sur nous dans cette circonstance! C'était le 19 février 1756 que nous avions déposé notre bilan; ce fut le 22 février que le courrier arriva à Marseille. Trois jours plus tôt, nous étions sauvés!

Maintenant, notre faillite avait eu un retentissement funeste. Nous étions perdus sans ressources.

Vous croyez peut-être qu'émus de notre chute imméritée, les Pères Jésuites nous dédommagèrent du tort incalculable qu'ils nous avaient causé. Pas du tout. Voyant que nous n'avions pas pu échapper au désastre, ils jugèrent inutile de nous venir en aide et nous ne pûmes pas même toucher les fonds que leur général les avait autorisés à nous donner.

C'était notre ruine définitive!

IV

CE QUE RAPPORTA A LUCIEN SON VOYAGE A VERSAILLES

Lucien prêtait une oreille attentive. Il était presque content de ce qu'il entendait — content parce qu'à chaque phrase, à chaque mot, il s'apercevait que ses sympathies s'étaient bien adressées et que c'était au secours d'une misère intéressante qu'il était venu.

Du reste, jamais récit d'aventures héroïques ne l'avait tant intéressé. Ces agissements des Jésuites devenus commerçants, leur âpreté au gain, l'obstination qu'ils mettaient à se défendre contre des malheureux qu'ils avaient déshonorés et ruinés, la mauvaise foi flagrante dont ils faisaient preuve... tout cela était pour lui autant de révélations.

Il entrait dans un monde inconnu. On lui découvrait des mystères dont il ne soupçonnait pas l'existence.

M. Lionnay et Raymonde, qui le regardaient, ne perdaient aucune des impressions qui se reflétaient sur ce visage naïf et loyal, et se félicitaient tout bas de gagner un ami de plus à une cause presque désespérée.

— Quand j'arrivai à Paris, chargé des pouvoirs de mon frère et de notre associé, poursuivit l'ancien négociant, j'avais devant moi une dizaine de mille livres que j'avais sauvées du naufrage.

Les frais de procédure eurent bientôt raison de ces faibles économies. Depuis un an déjà, j'en suis réduit, pour vivre, aux expédients, et nous serions morts de faim un peu plus tôt sans le courage de ma fille.

En quittant Marseille pour venir entamer à Paris la lutte que je soutiens avec toute l'énergie que la pauvreté m'a laissée, j'étais rempli d'illusions.

Je m'imaginais que la justesse de mes réclamations serait immédiatement reconnue et qu'il me suffirait de quelques mois pour rentrer en possession des sommes dont nous avions été dépouillés.

Aussi n'avais-je pas voulu me séparer de Raymonde.

Elle avait perdu sa mère; elle serait restée seule, loin de moi, exposée à tous les dangers qui menacent l'inexpérience et la beauté... Je l'amenai à Paris.

Ce fut une heureuse idée, mon cher monsieur, car si je ne l'avais pas eue, c'en était fait de mes espérances! Ou je serais mort à la peine, ou je me serais tué de désespoir.

C'est Raymonde qui, depuis un an, nous fait vivre, ou plutôt nous empêche de mourir de faim.

Elle avait découvert, à deux pas de la maison que vous habitez, un magasin de lingerie auquel elle eut le courage d'aller faire ses offres de service.

On lui donna de l'ouvrage. Tous les jours, immobile sur sa chaise, elle se mit à coudre et à broder, sans se rebuter devant ce travail ingrat, sans se plaindre du maigre salaire dont on récompensait son activité.

Comme les jours ne suffisaient pas à nous donner du pain, elle consacra les nuits à ce labeur fatigant.

C'était à mon insu, vous le pensez bien. Je la voyais pâlir à vue d'œil, et je recherchais la cause de ce dépérissement inexplicable, lorsqu'une nuit j'aperçus de la lumière dans sa chambre.

Je me levai, je m'approchai sans bruit, j'ouvris brusquement la porte qui nous séparait, et je la vis brodant à la lueur d'une simple chandelle.

Je compris tout. Pour le coup, je fis acte d'autorité. Je lui défendis formellement de continuer, et, d'un commun accord, nous réduisîmes encore notre mince ordinaire.

Nous vivions cependant, soutenus par l'espoir que notre procès aboutirait prochainement et que nous sortirions d'embarras. Malheureusement la ressource que nous avions nous manqua tout à coup.

L'incendie dont nous avions été victimes avait dévoré non-seulement le peu que nous avions, mais encore une bande de broderie que la lingère avait donnée pour modèle à Raymonde.

Il fallut lui faire ce pénible aveu. Avec un sourire injurieux, dont ma fille

eût l'héroïsme de ne pas se formaliser, elle lui déclara qu'elle lui retiendrait sur son salaire de chaque jour le prix de cet objet insignifiant.

A la rigueur, c'était juste, mais avouez que c'était sévère! Raymonde accepta néanmoins. Depuis que nous sommes ici, elle n'a donc travaillé que pour éteindre cette misérable dette. Les ressources ont fini par nous manquer absolument... Vous savez le reste.

— Mais vous? demanda Lucien, n'avez-vous donc trouvé aucune occupation?

— Aucune, hélas! J'ai cherché un emploi qui ne me prît que mes matinées, car je ne pouvais pas disposer de mes après-dîners; j'ai échoué. Je n'étais pas exigeant, pourtant. A quelque prix que ce fût, j'aurais fait tout ce qu'on aurait exigé de moi... Rien, rien! Ah! quand le malheur tient un homme dans sa main, il le tient bien!

— Mais pourquoi le matin seulement? interrogea le lieutenant.

— Parce que le reste de la journée se passe pour moi à voir les procureurs, à visiter les juges, à parer les coups que me portent mes inexorables adversaires; parce que, si je me laisse oublier, je suis perdu à tout jamais. C'est bien ce qu'ils espèrent. A force de lenteurs calculées, ils comptent vaincre mon énergie, épuiser mes forces, me réduire à l'impuissance; mais, dussé-je périr à la peine, je ne leur donnerai pas cette joie!

En prononçant ces mots, l'œil de l'ancien banquier s'éclaira d'une lueur menaçante.

Malgré lui, Lucien l'admirait.

— Et l'on me cite comme un héros parce que je me suis battu pendant une heure comme un forcené! se disait-il, mais voilà cinq ans que ces pauvres gens luttent contre des ennemis bien autrement redoutables, et personne n'a l'air de s'en douter.

M. Lionnay s'était animé peu à peu. Il se promenait dans la chambre, en proie à une agitation profonde.

Tout à coup il s'arrêta.

— Et pourtant j'ai tort de me plaindre, d'accuser Dieu et les hommes, reprit-il d'une voix plus calme. N'avons-nous pas, grâce à vous, monsieur, échappé à une mort horrible et presque certaine? N'est-ce pas vous encore qui, aujourd'hui, après nous avoir de nouveau sauvé la vie, venez nous apporter vos économies, nous offrir votre protection? Non, non, poursuivit-il avec force, je ne désespère pas du succès! Quand on rencontre sur sa route des amitiés comme la vôtre, monsieur, on se sent plus vigoureux que jamais et l'on reprend confiance.

Il s'approcha du jeune officier, dont il saisit la main.

— Car c'est entre nous à la vie à la mort, continuat-il. Souvenez-vous-en bien, monsieur : quoi que vous me demandiez à l'avenir, mon sang, ma vie, mon honneur même, je vous les donne.

— J'accepte, monsieur, répondit Lucien, et je vous jure que, de mon côté, cette amitié que vous me proposez ne vous fera jamais défaut.

— Je n'ai rien à ajouter aux paroles que mon père vient de vous adresser, fit

doucement Raymonde; mais, pour ma part, l'engagement qu'il vient de prendre, je le tiendrai tant qu'il me restera un souffle de vie à vous consacrer.

Lucien lui prit la main, sur laquelle il déposa un baiser respectueux. Puis, comme l'heure s'avançait, il se retira, poursuivi par les bénédictions de ceux qu'il avait si généreusement obligés.

Le lendemain matin, quand il se leva, Mme Débrau vint à sa rencontre, le visage épanoui.

— Vous ne vous étiez pas trompé, lui dit-elle confidentiellement. Ils m'ont payé...

— Qui? demanda l'officier avec un étonnement parfaitement joué.

— Mes nouveaux locataires...

— Ah! très-bien.

— Et non-seulement le mois d'avril, mais encore le mois de mai tout entier, ajouta-t-elle.

— De sorte que c'est vous qui leur devez de l'argent à présent, fit Lucien en riant.

— C'est vrai.

— Parbleu! je vous le disais bien que c'étaient d'honnêtes gens!

— Mais, au fait, vous devez le savoir mieux que personne, puisque vous avez passé une grande heure avec eux hier soir.

— Oui, pour vous rassurer, je tenais à les interroger.

— Eh bien! qu'avez-vous appris?

— Tout ce que j'ai voulu savoir. Ce sont d'anciens banquiers de Marseille qui sont venus à Paris pour y soutenir un procès important.

— Important... à quel point de vue?

— Comme argent.

— Vraiment? De combien s'agit-il donc?

— De plus de deux millions, ma bonne dame.

— Miséricorde! s'écria Ludivine, aux oreilles de qui n'avait jamais résonné un chiffre aussi considérable. Et moi qui les prenais pour des meurt-de-faim!

Lucien ne put réprimer un sourire.

Il avait obtenu l'effet qu'il voulait produire. Quoi qu'il arrivât désormais, il était sûr que Ludivine traiterait ses nouveaux locataires avec tout le respect dû aux millions qu'ils représentaient.

Après dîner, il sortit. Il avait fait seller son cheval. Son intention était d'aller voir le comte à Versailles, où son devoir le retenait pour quelques jours.

Germain, dans son irréprochable tenue de carabinier, tenait en main son cheval et celui de son maître.

Il était environ deux heures, quand Lucien sauta en selle.

Après avoir suivi la rue de l'Arbre-Sec, il arriva place de l'École. Il se disposait à longer les quais. Déjà il allait tourner à droite, lorsqu'il aperçut sur sa gauche un rassemblement compact.

Machinalement il jeta les yeux de ce côté.

Une foule considérable était rassemblée autour d'une cinquantaine d'hommes

Pompi, Pompa, Pompadour. (Page 95.)

et de femmes qui se tenaient par la main et exécutaient une ronde fantastique.

Au milieu de cette ronde étrange, Lucien crut distinguer des laquais galonnés d'or, soutenant dans leurs bras une femme mise avec une grande élégance.

Il se haussa sur ses étriers et crut distinguer auprès de ce groupe une chaise renversée.

Poussé par la curiosité, il s'approcha.

La ronde continuait, de plus en plus échevelée, autour de la malheureuse femme, et un refrain singulier l'accompagnait.

De l'endroit où il était, Lucien n'entendait pas distinctement les paroles dont se composait ce refrain.

Cependant il frémit d'indignation à la pensée qu'une femme de qualité était la risée de cette foule bruyante.

Il s'avança plus encore, après avoir fait signe à Germain de se rapprocher.

Cette fois, il entendit nettement ce couplet, chanté par les danseurs :

Pompi, Pompa, Pompadour
Nous a joué plus d'un tour ;
Mais à la broche le diable
La mettra, puis sur sa table
Découpera
Et croquera
Pompadouri, Pompadoura.

Lucien ne connaissait pas plus cette chanson, qui courait alors tout Paris, que celle qui en avait fourni le sujet.

Il ne s'expliqua ni ce qu'elle signifiait, ni à qui elle s'adressait. Il ne vit qu'une chose : une femme sans défense, que torturaient des marchandes de la halle et des portefaix.

— Holà ! cria-t-il. Rangez-vous, coquins! Faitez-moi place!

Au bruit de cette voix sonore, qui interrompait brusquement la danse et la chanson, la foule se retourna ; mais elle ne se rangea pas.

La femme qui se trouvait enfermée dans le cercle évidemment hostile qui l'entourait, avait relevé la tête, elle aussi.

Elle aperçut l'officier et tendit vers lui ses mains suppliantes.

Lucien n'hésita plus. Il tira son épée et se mit à frapper devant lui du plat de la lame — ce que voyant, Germain en fit autant.

En moins d'une minute, la foule s'écarta et livra passage aux deux soldats.

Un murmure de mécontentement s'éleva.

— Qu'est-ce que c'est? fit Lucien.

Puis s'adressant à Germain :

— Tiens-moi tout ce monde en respect, ordonna-t-il.

Germain se mit alors à faire cabrer et tournoyer sa monture, en exécutant avec son sabre un moulinet fulgurant.

— Et vous, dit Lucien aux laquais, que faites-vous des bâtons dont vous êtes armés? Allons, ventrebleu! chargez, chargez!

Encouragés par cette voix, les laquais se joignirent à Germain et se mirent à dauber à tour de bras sur tout ce qui se trouvait à leur portée, tandis que Lucien évoluait de son côté pour dégager la place.

Au bout de quelques secondes, sans qu'il y eût du sang versé, la foule, sur laquelle les horions commençaient à pleuvoir, se dispersa dans les rues adjacentes.

Lucien mit pied à terre et prit la main de la pauvre dame, qui avait toutes les peines du monde à se tenir sur ses jambes.

Jetant alors les yeux sur la magnifique chaise qui gisait à ses pieds, il s'aperçut qu'un des brancards était cassé.

— Allons, drôles, dit-il aux laquais, rattachez ce brancard sur-le-champ si vous voulez vous faire pardonner votre lâcheté.

Honteux et confus, ils exécutèrent l'ordre que leur donnait le jeune officier.

En moins de temps qu'il n'en faut pour le raconter, le brancard était consolidé avec des cordes, la chaise était debout et Lucien en ouvrait la portière d'une main, tandis que de l'autre il soutenait l'inconnue.

C'était une femme de quarante ans environ, mise avec un grand luxe, couverte de bijoux et habillée de splendides étoffes.

Elle n'était pas précisément jolie, mais elle avait un visage gracieux et attrayant, malgré l'épouvante qui s'y reflétait encore.

Elle parvint pourtant à monter dans sa chaise et à remercier le lieutenant par un sourire affable.

— Où faut-il vous conduire, madame? lui demanda Lucien.

— Mes gens le savent, monsieur, répondit-elle d'une voix tremblante.

— Du moins me permettrez-vous de vous accompagner jusqu'à votre hôtel?

— Ah! je ne demande pas mieux, fit-elle avec les signes de la plus grande terreur.

Lucien se remit en selle, vint se ranger à la portière de droite, tandis que Germain se plaçait à celle de gauche, et le cortége se mit en marche.

L'inconnue, renversée dans sa chaise, les yeux à demi fermés, mal remise de la violente émotion qu'elle venait d'éprouver, jetait cependant à la dérobée sur Lucien un regard admirateur et étonné.

— Il ne me connaît donc pas? se demandait-elle.

Puis, après un instant de silence :

— Au fait, il n'en a que plus de mérite, murmura-t-elle.

Le jeune officier ne savait pas où il allait.

Il fut très-surpris de voir la chaise s'arrêter au bout de quelques minutes à la porte des Tuileries, qui s'ouvrit toute grande pour la recevoir.

Au moment où elle allait y pénétrer, l'inconnue fit signe aux porteurs de s'arrêter.

Elle se pencha alors à la portière et, s'adressant à Lucien :

— Monsieur, lui dit-elle, je regrette d'être forcée de vous quitter si tôt, mais je ne me sens pas très-bien et je vous avoue qu'il me tarde de rentrer chez moi. Je tiens cependant à vous remercier moins sommairement que je ne le fais pour l'instant du service que vous venez de me rendre. J'espère donc que vous daignerez me faire visite le plus tôt qu'il vous sera possible.

— Ce sera pour moi un grand honneur, madame, dit le jeune officier, mais de quel nom faudra-t-il me recommander?

— Vous demanderez Mme du Hausset, répondit la grande dame. Seulement, je vous en préviens, je ne suis pas toujours à Paris. Je vais souvent à Versailles, quelquefois dans un de mes châteaux. Que cela ne vous effraie pas. A qui que ce soit que

vous demandiez Mme du Hausset, on vous dira où elle se trouve, pour peu que vous désiriez la voir.

Lucien salua cérémonieusement et s'éloigna.

Une heure et demie plus tard il était à Versailles auprès de Montclavel.

Naturellement, il n'eut rien de plus pressé que de lui raconter l'histoire qui venait de lui arriver.

Le comte s'étonna.

— Comment! s'écria-t-il, Mme du Hausset en chaise à porteurs, escortée de six laquais galonnés! Ce n'est pas possible.

— Pourquoi pas?

— A moins, poursuivit le gentilhomme à demi-voix, que la marquise ne lui ait prêté sa chaise pour faire une course urgente...

— Quelle marquise? fit Lucien interdit.

— Comment! tu ne sais donc pas ce qu'est Mme du Hausset?

— Non.

— C'est la femme de chambre de Mme de Pompadour.

— Ah! je m'explique alors ce refrain que j'entendais chanter autour d'elle! s'écria le lieutenant.

Et il se mit à fredonner :

Pompi, Pompa, Pompadour...

— Tiens! tu connais cette chanson-là? demanda Montclavel.

— Je n'en ai entendu qu'un couplet, fit dédaigneusement Lucien, et j'avoue que si les autres ne sont pas meilleurs, l'auteur ne s'est pas mis en frais.

— Assurément. Pourtant elle court les rues depuis une quinzaine de jours.

— Je ne lui en fais pas mon compliment.

— Ni moi non plus, fit Montclavel. Et maintenant vas-tu passer quelques jours auprès de moi?

— Peut-être.

— Ne serais-tu pas désireux, toi qui ne sais rien, qui ne connais rien, d'assister à un bal de la cour?

— Si vraiment, fit Lucien avec vivacité. Est-ce possible?

— Je l'espère.

— Et ce bal aura lieu... quand?

— Demain soir. Je vais aujourd'hui même demander pour toi une invitation à M. de Baranty, qui me la remettra, et nous irons ensemble.

— Bon, mais je n'ai pas apporté d'habits de rechange, je n'ai pas prévenu Papillon. Il m'attendra.

— Envoie Germain à Paris, dis-lui qu'il prévienne Papillon et qu'il t'apporte ton uniforme le plus neuf.

— Précisément, j'en ai un que je n'ai pas encore mis.

— Donc tout est pour le mieux. Fais partir ton courrier sur-le-champ.

Lucien accepta. Germain se remit en route avec l'ordre d'avertir Papillon et de revenir le lendemain avec l'uniforme que son maître allait solennellement inaugurer.

La proposition de Montclavel souriait fort à Lucien.

En effet, jamais il n'avait mis le pied à la cour. En dehors du comte et des officiers de son régiment, il ne connaissait âme qui vive. Il se promettait donc un grand régal des yeux et sa curiosité était vivement excitée à la pensée des célébrités de toute sorte qui allaient défiler sous ses regards éblouis.

Le lendemain, il se prépara longuement à cette solennité.

A neuf heures du soir il était prêt.

Montclavel, qui l'attendait, ne fut pas maître d'un léger cri de surprise en le voyant paraître.

Lucien avait, en effet, fort bonne mine sous ce costume neuf, aux couleurs éclatantes, tout chamarré d'argent. Sa jambe fine et nerveuse se dessinait avec élégance dans le bas de soie blanc qui l'emprisonnait, et son pied, bien cambré, avait des proportions presque féminines dans le petit soulier à boucle d'argent dont il était chaussé.

Bras dessus, bras dessous, nos deux amis pénétrèrent dans les appartements de réception.

Lucien n'avait pas assez d'yeux pour contempler les magnificences auxquelles il avait été convié. L'éclat des lumières, la richesse éblouissante des costumes, les bijoux étincelants dont les femmes étaient couvertes, formaient devant lui un miroitement d'étincelles et produisaient sur son esprit une sorte d'enivrement.

Il n'avait plus bien conscience de ce qu'il voyait. Ce spectacle magique, tel qu'il n'en avait jamais rêvé de semblable, le plongeait dans une véritable extase.

Montclavel se gardait bien de troubler par aucun mot cette admiration muette, à laquelle il assistait en souriant.

Tout à coup, il sentit que Lucien tressaillait violemment.

Une femme, couverte de pierreries et entourée de courtisans empressés, s'avançait vers lui le sourire aux lèvres, la main tendue.

Lucien la regarda avec une surprise qu'il ne prit pas la peine de dissimuler.

— Madame du Hausset! s'écria-t-il en s'emparant de la main qu'elle lui tendait et qu'il baisa galamment.

Montclavel le poussa du coude.

— Mais non, lui dit-il à voix basse, tu te trompes, ce n'est pas...

— Laissez, laissez, monsieur le comte, lui dit la grande dame, à qui ce mouvement n'avait pas échappé. Je me réserve le plaisir de la surprise.

Alors s'adressant à Lucien :

— C'est la première fois que vous venez à la cour? lui demanda-t-elle.

— Oui, madame.

— Qui vous y a invité?

— C'est M. de Baranty, le grand veneur de Sa Majesté, qui a bien voulu donner pour moi à Montclavel...

— De sorte que vous ne connaissez personne ici? reprit-elle.

— Personne, non, madame.

— Pas même le roi?

— Non, madame, si ce n'est pour en avoir vu le portrait.

— Alors, venez avec moi, dit-elle avec une joie enfantine, je vais vous présenter à tous nos plus grands personnages.

— Elle lui tendit la main et s'engagea avec lui dans les salons.

Lucien était fort étonné que Mme du Hausset qui, d'après ce que lui avait appris Montclavel, était une simple femme de chambre, eût ses entrées dans les appartements de réception.

Son étonnement devint de la stupéfaction quand il vit tous les courtisans se ranger devant elle avec empressement et s'incliner avec une politesse obséquieuse.

Ce n'était rien encore.

Ils venaient de pénétrer dans le grand salon, quand un gentilhomme, mis avec une richesse sans pareille et portant le grand cordon bleu, vint à leur rencontre et prit galamment la main de Mme du Hausset.

Lucien regarda ce gentilhomme en face.

Non, ce n'était pas possible! Il se trompait. Ce n'était pas le roi!

Cependant ce personnage avait une grande ressemblance avec les portraits que Lucien avait vus. On s'écartait de lui avec respect; à mesure qu'il s'avançait, la foule des courtisans s'était inclinée, comme les épis d'un champ de blé au souffle de la brise.

— Eh! arrivez donc, madame, dit-il en souriant. Voilà une éternité qu'on ne vous a vue!

— Une éternité qui se compose de deux jours, fit-elle observer.

— Deux siècles, madame, répliqua le gentilhomme.

Puis, tout à coup, avisant le cavalier qui l'accompagnait :

— Quel est donc ce jeune officier, madame? serait-il de vos parents?

— Non, il est de mes amis.

— Et il se nomme?

— Ma foi! j'a oublié de le lui demander.

— Comment!

— Oh! c'est toute une histoire, sire.

— Une histoire! Venez vite me la raconter, marquise.

Pour le coup, Lucien fut abasourdi. Sire! Marquise!

Quoi! ce personnage au grand cordon, à l'habit brodé de pierreries, c'était... Mais oui! Comment en avait-il douté? Il reconnaissait parfaitement à présent Sa Majesté.

Mais la marquise! quelle marquise?

Lucien se rappela fort à propos ce que lui avait dit Montclavel.

Mme du Hausset était la femme de chambre de la marquise de Pompadour.

Mais, en effet! Ainsi qu'il l'avait pensé tout d'abord, il n'était pas possible, si distinguée d'ailleurs que pût être Mme du Hausset, qu'elle figurât si richement parée dans les appartements du roi. Les gentilshommes enrubannés qui l'entou-

raient ne se seraient pas écartés devant elle avec tant de courtoisie, n'auraient pas mendié ses sourires. Le roi, le roi surtout, ne se serait pas approché d'elle avec tant de vivacité, ne lui aurait pas témoigné tant de déférence, ne lui aurait pas adressé les paroles que Lucien avait surprises.

En outre, cette chanson que Lucien avait entendu chanter sur les quais, au bout du Pont-Neuf... Plus de doute ! la grand dame en faveur de qui il était intervenu si à propos, c'était la marquise de Pompadour elle-même.

Ne venait-elle pas de dire à Monclavel qu'elle se réservait la surprise de lui apprendre qui elle était ?

Lucien comprit qu'il était dans une situation critique et que la moindre maladresse lui coûterait peut-être son avenir.

Il recouvra aussitôt son sang-froid.

Le roi avait entraîné la marquise vers un petit salon, tendu de gros damas bleu, dans lequel il avait l'habitude d'aller se reposer pendant les réceptions.

— Suivez-nous, monsieur, avait-il dit au jeune officier.

Lucien suivit hardiment, persuadé que son instinct lui avait fait deviner la vérité.

Arrivé à l'entrée du salon bleu, Louis XV fit signe aux courtisans de se tenir à l'écart.

Ils obéirent en jetant un regard d'envie sur l'obscur lieutenant qui était admis d'emblée à l'honneur de l'intimité royale.

— Quel est-il ? se demandaient-ils entre eux, en s'interrogeant du regard.

Mais personne ne le connaissait.

Montclavel seul aurait pu leur répondre, car il avait suivi de loin le groupe de gentilshommes qui faisaient escorte à Sa Majesté ; mais il se fit un malin plaisir de ne point satisfaire la curiosité qu'ils manifestaient.

La marquise s'était assise sur le divan, le roi avait pris place auprès d'elle, Lucien se tenait debout.

— Eh bien ! voyons votre histoire, marquise, fit le roi.

M^me^ de Pompadour — car c'était bien elle et Lucien ne s'était pas trompé — allait commencer son récit, lorsqu'un nouveau personnage se montra à la porte du petit salon.

Il allait se retirer, voyant que Sa Majesté n'était pas seule, quand la marquise lui fit signe d'approcher.

— Restez donc, monsieur de Choiseul, lui dit-elle. Vous n'êtes pas de trop.

Lucien s'inclina profondément devant le nouveau venu.

Si peu instruit qu'il fût de ce qui se passait à la cour, il n'ignorait pas que le duc de Choiseul était ministre des affaires étrangères et qu'il jouissait en ce moment d'une grande influence auprès du roi.

Le duc s'assit sur le fauteuil que Sa Majesté lui désigna d'un geste bienveillant.

— Et maintenant je commence mon histoire, fit la marquise :

Hier j'étais allée chez ma brodeuse, pour y choisir quelques échantillons qu'elle m'avait proposés ; je revenais aux Tuileries et j'avais dépassé l'entrée du Pont-Neuf, lorsque le brancard de ma chaise se brisa.

Je mis pied à terre. Mes gens se disposaient à réparer ce petit accident, quand les curieux, attirés par l'éclat de ma livrée ou la richesse de ma toilette bien plus que par le désir de nous venir en aide, formèrent autour de nous un cercle compact.

Parmi eux figuraient des femmes de la Halle et des porte-faix.

En moins de cinq minutes, plus de deux cents personnes nous entouraient.

Tout à coup j'entendis prononcer mon nom. Aussitôt un murmure menaçant se fit entendre.

J'appelai mes gens et je leur ordonnai de se rallier autour de moi.

A peine avaient-ils exécuté cet ordre, qu'hommes et femmes se prirent par la main et se mirent à danser en rond, pendant qu'ils chantaient un horrible refrain auquel mon nom se trouvait mêlé.

J'essayai de franchir le cercle qui m'environnait; mais les dispositions hostiles dont ces misérables étaient animés me firent reculer d'épouvante.

Je ne savais plus à quel saint me vouer, je promenais autour de moi un regard éperdu, tandis que ce refrain impitoyable retentissait à mes oreilles, quand j'aperçus deux hommes à cheval, portant l'uniforme des carabiniers.

Je tendis vers eux mes mains suppliantes. Mais, sans attendre que je fisse appel à son courage, l'officier avait déjà tiré son épée et avait réussi à franchir le cercle d'ennemis qui se resserrait de plus en plus menaçant autour de moi.

Grâce à quelques évolutions rapides, l'officier vint à bout de me dégager, ranima le courage de mes laquais, et parvint à mettre en fuite cette populace irritée.

J'étais plus morte que vive. Je demeurais presque évanouie dans les bras de mon sauveur, incapable de faire un mouvement, tant la frayeur avait paralysé mes forces!

Très-heureusement, l'officier n'avait pas perdu la tête. Il fit relever ma chaise, dans laquelle je pus enfin monter, et je regagnai les Tuileries sous la protection du hardi cavalier que le ciel m'avait envoyé.

Je m'étais aperçue qu'il ne me connaissait pas. Je ne voulus pas lui donner mon nom, en l'engageant à venir me voir. Je me proposais de lui en ménager la surprise le jour où je pourrais lui témoigner plus efficacement ma reconnaissance.

Le hasard m'a servie à souhait. Tout à l'heure, en arrivant ici, la première figure qui ait attiré mes regards a été celle de mon sauveur.

Il se tenait à l'écart, à côté d'un de vos meilleurs officiers de vénerie, le jeune comte de Montclavel.

Je m'élançai vers l'officier. Il m'apprit qu'il ne connaissait personne à Versailles ; je résolus de lui en faire les honneurs.

Et voilà, sire, ajouta la marquise en finissant, comment vous m'avez rencontrée au bras du jeune héros que j'ai l'honneur de vous présenter.

Pendant ce court récit, Lucien, fort embarrassé de ces éloges, avait baissé la tête comme un coupable.

— Comment vous nommez-vous, monsieur? lui demanda le roi.

— Lucien de Saint-Germain, sire

Il tint l'ennemi en échec pendant plus d'une demi-heure. (Page 106.)

— Vous servez dans les carabiniers?

— Oui, Majesté.

— Mais il me semblait que notre régiment de carabiniers guerroyait en Allemagne? Est-il vrai, capitaine?

— Il est vrai, sire; mais Votre Majesté se trompe, fit observer Lucien, je ne suis pas capitaine...

— Le roi de France ne se trompe jamais, monsieur, répondit Louis avec bonté.

Capitaine! Les yeux de Lucien brillaient d'une joie folle.

— A présent, dit le roi, expliquez-moi comment il se fait que vous soyez à Versailles. Où se trouve votre régiment?

— En Hanovre, sire.

— Vous êtes donc en congé?

— Oui, Majesté, à la suite d'une blessure que j'ai reçue à la bataille de Minden.

— De Minden! fit le roi en rappelant ses souvenirs. Attendez donc... n'est-ce pas à Minden que, sous les ordres du prince de Condé, notre régiment de carabiniers a fait des prodiges de valeur?

— Je peux témoigner, en effet, qu'il s'est bien comporté, dit Lucien.

— Oh! il a fait mieux que cela, interrompit le duc de Choiseul. J'en causais précisément hier avec le ministre de la guerre, à qui le prince a envoyé son rapport.

— Ah! fit le roi. Et que disait ce rapport?

— Il signalait tout particulièrement à la bienveillance du ministre la cinquième compagnie de ce régiment, qui, la première, avait engagé l'action.

— Vous rappelez-vous, monsieur le duc, le nom de l'officier qui commandait cette compagnie?

— Parfaitement, sire. C'était M. de Laroche-Bertrand Seulement, il paraît que le malheureux capitaine a été tué dès le premier choc. Le lieutenant qui prit le commandement à sa place était un tout jeune homme, lequel, se mettant à la tête de sa compagnie, tint l'ennemi en échec pendant plus d'une demi-heure, avant que le reste de son régiment pût venir à son secours. Enfin, au moment où il couvrait la retraite de l'armée, il paraît que ce jeune héros fut grièvement blessé à son tour.

— Et le nom de ce lieutenant, vous le rappelez-vous également? demanda Sa Majesté.

— Non, sire, ou plutôt... pardon. Le jeune officier qui est devant vous n'a-t-il pas dit tout à l'heure qu'il se nommait de Saint-Germain?

— Oui, dit le roi.

— Alors mes souvenirs sont bien exacts, à présent. C'est lui qui avait pris le commandement de la cinquième compagnie, lui que le prince de Condé recommandait à la sollicitude du ministre.

Lucien était à la torture. Il ne savait plus quelle contenance garder.

— Ainsi, dit le roi en se tournant vers lui, c'est vous, monsieur, qui êtes le héros de Minden?

— M. le duc le prétend, sire..., balbutia Lucien; mais c'est être héros à bon marché que d'avoir fait consciencieusement son métier de soldat.

— Il est bon d'avoir de la modestie, monsieur, répondit Sa Majesté, mais il ne faut pas que ce soit à son détriment. Or, quand je vous ai nommé capitaine, c'était uniquement pour récompenser le service que vous aviez rendu à madame la marquise. Donc il me reste à vous décerner la récompense que le prince de Condé réclame en votre nom.

Alors le roi, s'adressant au duc de Choiseul :

— Veuillez, monsieur le ministre, lui dit-il, attacher vous-même sur la poitrine de ce jeune homme votre croix de Saint-Louis.

Le duc exécuta sur-le-champ l'ordre que Sa Majesté venait de lui donner.

— Vous voudrez bien, continua le roi, veiller à ce que le brevet en soit expédié demain à M. de Saint-Germain, en même temps que celui de capitaine.

Lucien sentait ses jambes se dérober sous lui. Incapable de prononcer un mot, il se laissa tomber à genoux et saisit la main du roi, sur laquelle il inclina son front brûlant.

— Relevez-vous, capitaine, dit Sa Majesté, et apprenez-nous maintenant où en est votre blessure?

— Elle est fermée, sire. Je serais tout à fait rétabli et je solliciterais la faveur d'aller rejoindre mon régiment, si, à la suite d'une imprudence que j'ai commise, cette maudite blessure ne s'était rouverte il y a quinze jours.

— Et cette imprudence, quelle est-elle? Encore un acte de courage, sans doute?

— D'humanité, sire, tout simplement, répondit l'officier.

— Bref, qu'a dit votre médecin?

— Il prétend, sire, que j'ai besoin de trois mois de convalescence, mais j'espère...

— Nous n'avons pas à discuter les oracles de la Faculté, interrompit le roi. Prenez plutôt six mois que trois. Des hommes tels que vous sont précieux à conserver, monsieur.

A ces mots, il le congédia d'un geste bienveillant.

Au moment où il allait s'éloigner, M^me^ de Pompadour l'arrêta.

— N'oubliez pas, capitaine, lui dit-elle, que je ne suis pas quitte envers vous. Je n'entre pour rien dans les récompenses que distribuent Sa Majesté ou ses ministres. Je reste donc votre obligée, et je vous prie de m'en faire souvenir, si la mémoire me faisait défaut.

Il s'inclina profondément.

Le duc s'approcha de lui.

— Chevalier, lui dit-il, veuillez me donner votre adresse, afin que je vous fasse expédier demain les brevets auxquels vous avez droit.

Lucien déchira une feuille de ses tablettes, sur laquelle il écrivit son nom et son adresse.

Alors, littéralement courbé sous le poids des honneurs, il sortit à reculons, en remerciant par un dernier salut et un dernier sourire.

Quand il quitta le salon bleu, Lucien était ivre de joie. Il lui semblait que le ruban couleur de feu auquel sa croix était suspendue lui brûlait la poitrine.

Montclavel, qui l'avait suivi, se trouvait au premier rang des gentilshommes qui se tenaient à l'entrée du salon.

Sans rien entendre de ce qui se disait, il avait pu suivre des yeux tout ce qui s'était passé. Il avait donc vu le duc de Choiseul détacher de sa boutonnière pour l'attacher à celle du lieutenant la croix de Saint-Louis qu'il portait.

Montclavel devina une partie de la vérité. C'était évidemment la récompense du rôle brillant que Lucien avait joué sur le champ de bataille de Minden.

Aussi, dès qu'il le vit paraître, il courut à lui les mains tendues.

— Chevalier, lui dit-il, permets-moi de te donner l'accolade,

Et il l'embrassa sans façon aux yeux des courtisans étonnés.

Ils se regardaient entre eux avec une sorte de consternation.

La croix de Saint-Louis à ce jeune homme! à cet enfant! Quel était-il? Qu'avait-il fait?

Pour le coup, Montclavel n'y tint plus. Pénétré de joie, tout autant que si la récompense se fût réellement adressée à lui, il raconta à qui voulut l'entendre les prouesses que le chevalier de Saint-Germain avait accomplies.

En quelques minutes, le bruit s'en répandit de bouche en bouche, et, comme tout le monde avait remarqué la bienveillance qu'avaient témoignée au jeune officier le roi et la marquise de Pompadour, on se le montrait curieusement du regard en disant :

— C'est le héros de la bataille de Minden.

Lucien n'était pas remis des surprises qu'il avait éprouvées.

— Et dire que c'est à toi que je dois tous ces bonheurs! s'écriait-il en serrant la main du comte.

— Comment, à moi? C'est à toi, bien à toi! se défendit le gentilhomme.

— Non, car si je n'étais pas venu, grâce à toi, à ce bal de la cour, je n'aurais pas rencontré la marquise; elle ne m'aurait pas présenté au roi, et le duc de Choiseul, qui avait déjà oublié mon nom, ne leur aurait pas raconté l'épisode dont il paraît que je suis définitivement le héros.

Il lui apprit alors que Sa Majesté l'avait nommé capitaine, en remplacement de M. La Roche-Bertrand.

— Bravo! fit Montclavel. Dans dix ans, tu seras maréchal.

Lucien ne put s'empêcher de rire.

Après avoir erré pendant une heure dans les salons, ils se retirèrent.

— C'est à présent, dit Montclavel en regagnant son logement, que tu pourrais épouser M^lle^ d'Estourbel, si tu le voulais.

— Comment? fit Lucien. Tu penses toujours à Lina?

— Certes! Aussi, quand l'envie t'en prendra, tu n'auras qu'un mot à dire pour que le mariage s'accomplisse.

— Bah! nous avons le temps d'y penser, dit Lucien en haussant les épaules.

— Comme il te plaira, fit le gentilhomme avec un soupir. Elle est pourtant bien jolie, Lina...

Lucien le laissa dire. Il lui tardait que la nuit fût passée pour apprendre à Papillon les faveurs dont il avait été l'objet.

Aussi, le lendemain matin, il revint à Paris, où Montclavel promit de venir le rejoindre dans deux jours.

Quand Papillon vit entrer chez lui Lucien, sur la poitrine de qui brillait la croix de Saint-Louis, il ne trouva pas un mot de félicitation à lui adresser.

Ce vieux soldat, qui savait mieux que personne combien était flatteuse la dis-

tinction que son fils avait reçue, rapprocha machinalement les deux talons, posa le petit doigt de la main gauche sur la couture de sa culotte et éleva la main droite, toute grande ouverte, à la hauteur de l'œil.

Ce salut militaire arracha un sourire à Lucien.

— Embrassez-moi donc, lui dit-il, au lieu de me regarder ainsi.

Papillon le prit dans ses bras. Il pleurait comme un enfant.

— Ludivine! Ludivine! cria-t-il. Viens donc voir!

Ludivine accourut. Son mari lui montra, les larmes aux yeux, la croix qui brillait sur la poitrine de Lucien.

Elle joignit les mains avec une sorte d'admiration muette, comme si elle ne pouvait en croire ses yeux ni ses oreilles.

A l'instant, elle alla raconter à tous ses locataires de quelle récompense son fils avait été honoré par Sa Majesté.

M. Lionnay n'était pas encore sorti. Il descendit sur-le-champ avec Raymonde, pour féliciter le jeune officier sur une distinction qu'il méritait à tant de titres.

Lucien fut très-sensible à cette démarche toute spontanée.

— Et vous, demanda-t-il, avez-vous du nouveau?

— Hélas! oui, monsieur. J'ai appris hier que les jésuites avaient envoyé tout spécialement à Paris un de leurs Pères les plus intelligents pour suivre le procès que je leur ai intenté.

Lucien laissa échapper un mouvement de surprise.

V

LUCIEN RETROUVE MONSEIGNEUR

M. Lionnay s'en aperçut.

— Vous le saviez? demanda-t-il.

— Non, mais entre ce que vous m'apprenez et ce dont j'ai été témoin il y a dix jours, je trouve une coïncidence singulière...

— Laquelle? demanda avidement le négociant.

— Ce nouveau personnage dont vous me parlez, l'avez-vous vu? demanda l'officier, sans répondre directement à la question qui lui était adressée.

— Je n'ai fait que l'entrevoir hier chez un membre du Parlement auquel je venais faire visite. Il en sortait au moment où j'y suis entré.

— Ah! quel homme est-ce?

— Je serais fort en peine de vous le dire. Je ne savais pas alors que cet homme fût mon ennemi. C'est la personne à qui je venais rendre visite qui me l'a appris.

— Attendez. Peut-être pourrai-je venir en aide à vos souvenirs... N'est-ce pas un homme de quarante-cinq ans au plus, de taille moyenne, jeune encore de visage et d'allures, portant un costume de cavalier, tout de velours et de satin violet?

— Oui, c'est bien cela, fit M. Lionnay très-surpris.

— De magnifiques dentelles s'étalent sur sa poitrine et retombent sur ses mains blanches, continua Lucien. Enfin, au médius de la main droite...

— J'ai vu briller dans l'ombre un bijou de grande valeur, fit l'ancien banquier.

— Alors, plus de doute. C'est bien du même personnage qu'il s'agit. Ce bijou qui orne sa main droite est une bague épiscopale, composée d'une superbe améthyste entourée de diamants.

— C'est donc un évêque? demanda M. Lionnay.

— Evêque *in partibus* de Silistrie, oui, monsieur, Or, vous savez aussi bien que moi ce que c'est qu'un évêque *in partibus infidelium*...

— N'est-ce pas une sorte de coadjuteur?

— Précisément. C'est un évêque qui exerce les fonctions épiscopales et qui a droit à tous les honneurs attachés à cette dignité, quoiqu'il n'ait réellement d'autre juridiction que celle que lui donne sa qualité de vicaire général. Comme on ne peut pas nommer deux évêques pour un même siége ni ordonner un évêque sans église, ces prélats reçoivent le titre d'une des églises qui sont sous la puissance des infidèles, — ce qui leur fait donner le titre d'évêques *in partibus infidelium*.

— Et cet homme fait probablement partie de la Compagnie de Jésus?

— C'est à peu près certain, car il m'a dit lui-même qu'il était envoyé de Rome à Paris « pour connaître tout spécialement d'une affaire litigieuse qui concerne la religion. »

— Mais comment l'avez-vous rencontré? Où avez-vous fait sa connaissance?

— A Livry, où je m'étais arrêté pour dîner avec Montclavel.

A ces mots, Lucien raconta à Raymonde à la suite de quel incident burlesque il s'était trouvé en face de ce personnage.

L'ancien négociant baissa la tête avec découragement.

— Et moi qui espérais que vous pourriez intercéder auprès de lui! soupira-t-il.

— Oh! non, protesta vivement Lucien. Cet homme a produit sur moi une impression si soudaine, — si inexplicable, devrais-je dire, — que je ne serai certainement jamais son ami.

M. Lionnay et sa fille se regardèrent, consternés par cet aveu.

— Et pourtant, reprit Lucien avec une sorte de tristesse mélancolique, on dirait qu'il y a dans notre rencontre quelque chose de providentiel.

— Comment? demanda Raymonde.

— Cet homme jetait sur moi un regard étrange, à la fois empreint d'étonnement, de défiance et presque de haine.

— En vérité!

— Ce regard était si obstiné, que Montclavel a fait la même remarque que moi.

— Vous vous étiez donc rencontrés déjà dans des circonstances pénibles?

— C'est ce que le comte a cru également, tout d'abord; mais il se trompait comme vous, mademoiselle. Avant la légère discussion qui s'est élevée entre nous et que je vous ai racontée, je n'avais jamais vu l'évêque de Silistrie.

— C'est bizarre!

— D'autant plus bizarre que je me rappelle les paroles qu'il a prononcées en nous quittant...

— Quelles paroles?

— « Il est probable que nous ne nous rencontrerons jamais, a-t-il dit, car nous ne faisons pas notre salut par les mêmes voies. » Eh bien! voilà, au contraire, que nous nous rencontrons, non plus en simples passants comme la première fois, mais en ennemis.

— Comment! en ennemis? fit Raymonde un peu surprise.

— Sans doute, mademoiselle. Ne me suis-je pas intéressé à votre cause? Ne vous ai-je pas promis de la servir par tous les moyens en mon pouvoir? Cet homme ne devient-il pas par conséquent mon ennemi, du moment qu'il est le vôtre?

— Mais, monsieur, dit Raymonde avec vivacité, mon père n'entend pas plus que moi que vous vous engagiez dans la lutte inégale qu'il soutient contre les Jésuites.

— Je le sais, mademoiselle, mais si vous me connaissiez davantage, vous sauriez que je ne suis pas un indifférent. Quand je me trouve en présence de personnes dignes d'intérêt, qui défendent avec noblesse une cause juste par excellence contre des ennemis puissants et tyranniques, malgré moi, je prends parti pour le faible contre le fort, pour le juste contre l'injuste, pour le droit contre l'arbitraire. Je ne suis pas d'un caractère à assister froidement au combat et à compter les coups. Mon cœur et ma raison m'entraînent, je les laisse parler...

A peine avait-il prononcé ces paroles, que Papillon lui apporta les deux brevets que M. de Choiseul avait promis de lui faire tenir.

— Vous le voyez, mademoiselle, continua-t-il en montrant ses parchemins, mon système ne m'a pas trop mal réussi jusqu'à présent. Enfant de troupe d'abord, officier de fortune ensuite, me voilà à vingt et un ans capitaine de cavalerie et chevalier de Saint-Louis! Ce n'est pas de quoi me faire renoncer à des impulsions qui m'ont si heureusement servi.

— Sans doute, objecta Raymonde, mais il ne s'agit plus ici de choses intéressant votre carrière ou votre avancement. Il s'agit d'un procès qui menace de s'éterniser, et mon père ne permettra pas plus que moi...

— Ma fille a raison, fit M. Lionnay, nous ne souffrirons pas que...

— Et que voulez-vous donc que je fasse? interrompit Lucien. Mon médecin avait fixé à trois mois la durée de ma convalescence, et Sa Majesté a prolongé mon congé de trois autres mois. Me voilà donc cloué à Paris pour six grands mois! Que ferai-je pendant ce temps? Me promener, boire, manger... mais le premier animal venu en fera autant. Pour moi, je ne saurais vivre sans but. Il faut à mon activité un aliment quelconque. Eh bien! j'ai été assez heureux pour vous rendre un premier service, j'ai pu même vous être utile une seconde fois; laissez-moi persévérer dans le rôle que le hasard m'a départi.

— Cependant, monsieur, la reconnaissance humaine a des bornes, fit observer Raymonde. Il ne serait pas délicat à vous de nous rendre insolvables.

— Je ne vous demande rien, répliqua Lucien, pas même de me savoir gré

de ce que j'entreprends. Au contraire, c'est moi qui suis tenté de vous remercier de fournir à ma turbulence une occasion de s'employer.

— C'est par trop intervertir les rôles, protesta le vieux banquier. Encore une fois, merci, monsieur, mais, croyez-moi, restons-en là. Pour combattre nos ennemis, ni votre énergie ni la mienne n'obtiendront un résultat satisfaisant.

— Pourquoi ? demanda fièrement le capitaine.

— Parce que le bon droit et la justice ne suffisent pas à gagner la meilleure cause. Vous le voyez bien, puisque, depuis cinq ans que ce procès est entamé, il n'a encore abouti à rien qu'à nous rendre plus pauvres et plus misérables que nous ne l'étions.

— Mais que faut-il donc pour triompher? fit Lucien un peu ébranlé.

— Il faudrait des protecteurs aussi puissants que le sont les Jésuites mêmes.

— Et qui vous dit que je n'en aie pas? fit le bouillant officier. Le roi ne m'a-t-il pas témoigné hier une bienveillance inespérée?

— Sans doute.

— Ne puis-je pas solliciter une audience, lui exposer vos griefs et le prier d'en prendre la défense?

— Hélas ! monsieur. C'est précisément à la cour, auprès du roi, que nos ennemis ont le plus de partisans. Ignorez-vous donc que monseigneur le dauphin leur est entièrement dévoué?

— Je l'ignorais, en effet; mais le dauphin n'est pas encore le roi.

— Assurément, mais sa naissance elle-même et les prérogatives qui y sont attachées ne le rendent pas moins très-redoutable. S'il était seul encore... ce ne serait rien. Mais il a autour de lui ses créatures qui, toutes, plus ou moins, jouissent d'une grosse influence. Et pourtant, je vous l'avouerai, puisque nous en sommes venus à parler à cœur ouvert, ce n'est pas là ce qui me fait trembler.

— Qu'est-ce donc?

— Vous me le demandez ! Ce qui m'effraie, c'est cette association occulte des Jésuites, dont les innombrables rameaux s'étendent si loin que, quand on est deux à causer, on se demande si ce n'est pas à un membre de cette société que l'on s'adresse.

Et comme Lucien laissait échapper un geste d'incrédulité :

— Ce n'est pas une fiction, croyez-moi, monsieur, poursuivit Lionnay. Ici même, je ne répondrais pas que les murs qui nous abritent n'aient pas des yeux pour nous voir, des oreilles pour nous entendre. Ils sont partout, vous dis-je, et là surtout où vous les soupçonnerez le moins de se trouver. Vous ne pouvez pas l'ignorer. Vous savez bien qu'ils ne reculent devant rien et que la Majesté d'un roi de France ne les intimide pas. Qui a donc armé le bras de Jacques Clément et celui de Ravaillac? Qui donc, désespérant de gagner Louis XV, a mis un couteau dans la main de Damiens? Il n'y a que quatre ans de cela, monsieur. Vous n'êtes pas si jeune, que vous ne puissiez vous en souvenir. Encore, si l'on n'avait à redouter que leur poignard, on pourrait peut-être s'en défendre, car leur haine n'est rien quand elle éclate, c'est leur sourire qui est un danger.

Henri IV, dont on pouvait reconnaître les traits, tombait frappé d'une flèche. (Page 119.)

— Eh bien ! morbleu ! c'est ce que nous verrons, fit Lucien. Si le roi ne suffit pas...

— Espérez-vous remonter jusqu'à Dieu ?

— Oh ! je n'irai pas si haut, dit Lucien en souriant finement.

Lucien avait prononcé ces paroles d'un ton mystérieux, dont ni M. Lionnay ni Raymonde ne cherchèrent à pénétrer le sens.

Demander des explications eût été en effet, de leur part, le comble de l'indiscrétion.

Ils se retirèrent, après avoir félicité de nouveau leur jeune protecteur sur les distinctions flatteuses et méritées qu'il devait à son courage.

Ils s'imaginaient que Lucien, dans un élan de sympathie bien naturel à son âge, avait promis plus qu'il ne voulait et surtout qu'il ne pouvait tenir.

Seule, Raymonde conservait au fond du cœur une vague espérance et augurait bien de la chaleur avec laquelle le capitaine avait embrassé sa défense.

C'était également de son âge. L'espérance n'abandonne jamais un cœur de dix-huit ans.

Du reste, sans parler du jour où Lucien avait sauvé la pauvre enfant des flammes, les deux jeunes gens avaient eu le temps de se bien examiner et de se juger pendant les deux longues conversations qu'ils avaient eues.

Raymonde avait beaucoup gagné depuis quatre jours — c'est-à-dire depuis le moment où la générosité de Lucien l'avait mise à l'abri de la faim et de la misère.

Elle ne travaillait pas moins que par le passé, car elle voulait faire durer le plus longtemps possible les cinquante louis que son père avait fini par accepter; mais elle n'avait plus la préoccupation du lendemain.

C'était beaucoup déjà. La nourriture substantielle, à laquelle M. Lionnay la condamna, acheva de la rétablir et amena, presque à vue d'œil, un changement radical dans le caractère et jusque sur les traits de la jeune fille.

Elle avait en partie recouvré sa gaieté. Ses joues pâlies avaient repris leurs couleurs et ses yeux brillaient de tout l'éclat de la jeunesse.

Lucien n'avait pu s'empêcher de remarquer cette métamorphose subite dont il était l'auteur, et il avait examiné Raymonde avec plus d'attention qu'il ne l'avait fait jusqu'alors.

Certes, à la voir, personne ne se serait douté que cette enfant était originaire du Midi. Elle n'avait ni les traits accentués ni le teint chaud de sa race. Elle ressemblait plutôt à ces patriciennes de Venise, dont la beauté fut si hautement célébrée à l'époque de la Renaissance, — uniquement peut-être parce qu'elle était un contraste saisissant avec celle des autres Italiennes.

Raymonde, en effet, était blonde comme les blés que dorent les rayons du soleil couchant.

Sa magnifique chevelure, relevée sur le sommet de la tête, suivant la mode de l'époque, laissait voltiger autour de son front et de ses tempes une foule de petites mèches rebelles et crêpelées qui les encadraient d'une auréole nuageuse. La lumière s'y jouait capricieusement et y jetait des reflets dorés du plus étonnant effet.

Sous son front blanc, que terminaient deux sourcils bien arqués et beaucoup plus foncés que les cheveux, ses grands yeux bleus voilés de longs cils noirs, promenaient leur regard limpide et doux qu'une flamme énergique venait parfois allumer de feux étranges.

Son nez n'avait peut-être pas la rigidité des lignes de l'antique; il se relevait plus incorrectement qu'il n'aurait fallu pour se conformer aux règles de l'art;

mais il se terminait par deux narines roses, transparentes, mobiles, on pourrait presque dire spirituelles.

Quant à sa bouche, elle rachetait amplement les imperfections du nez. Jamais dessin plus pur, commissures plus fines, lèvres plus rouges n'étaient écloses sous le pinceau de Mignard ou de Boucher.

Son menton, gracieusement arrondi et légèrement proéminent, indiquait un caractère ferme et vigoureusement trempé.

Dès que le sourire déridait ses lèvres carminées, il creusait deux fossettes provoquantes sur sa joue veloutée et découvrait ses dents de nacre dont elles faisaient ressortir l'éclatante blancheur. Sous sa peau fine et satinée, irisée çà et là de petites veines bleuâtres, on voyait le sang courir. A la moindre émotion, cette peau se colorait d'un tendre incarnat, en même temps que les regards et que la physionomie même changeaient d'expression. Le col flexible était bien attaché sur deux épaules doucement arrondies. Le corsage, échancré discrètement, accentuait l'opulence d'une gorge ferme et bien placée, dont il permettait de découvrir la naissance.

La taille fine, souple et bien cambrée, se dessinait sans artifices au-dessus d'une hanche robuste, dont les contours moelleux révélaient la forme élégante.

Ses mains, petites, roses, effilées, dont le travail n'avait pas altéré la blancheur, témoignaient en faveur de la pureté de son origine, tout autant que son pied microscopique, chaussé d'un petit soulier mignon qui semblait ne l'emprisonner qu'à regret.

Aucune de ces perfections n'avait échappé à Lucien, sans compter une foule d'autres nuances qui défient l'analyse la plus abstraite et qui lui avaient permis de juger du caractère de Raymonde, en même temps que de détailler les moindres richesses de son admirable beauté.

D'après ce que lui avait appris M. Lionnay, d'après ce qu'il avait vu lui-même, Lucien ne pouvait pas douter que la jeune fille ne fût une femme de tête et de cœur.

L'abnégation avec laquelle elle s'était mise au travail, la noblesse avec laquelle elle avait supporté la misère et la faim, dénotaient une âme vaillante, animée de sentiments généreux, essentiellement vivante et douée d'un courage peu commun.

Malgré lui, il ne put s'empêcher d'établir une comparaison entre Raymonde et Lina.

Certes, Mlle d'Estourbel était une fort belle personne, digne en tous points de provoquer les désirs, de faire naître l'admiration ; mais elle était un peu mélancolique, un peu triste même. Elle n'avait pas cette exhubérance de la jeunesse que l'on aime à rencontrer sur un visage de vingt ans.

Cela tenait peut-être à l'éducation qu'elle avait reçue, à l'isolement dans lequel elle vivait, à l'influence pernicieuse du vieil avare qui lui servait de tuteur ; mais aux yeux de Lucien, Lina n'était qu'une beauté passive, incapable de ressentir ni d'inspirer de la passion.

Au contraire, Raymonde était la vie même. En elle, tout était mouvement, esprit et volonté. Son regard, son sourire, ses moindres gestes reflétaient, comme

autant de miroirs, les impressions qu'elle recevait, sans lui rien ôter de ce charme pudique et essentiellement féminin, qui ajoutait une beauté de plus à toutes celles dont la nature prodigue l'avait comblée.

Raymonde était femme, c'est-à-dire qu'elle était d'un tempérament à concevoir les idées les plus élevées, à faire exécuter les plus grandes prouesses, à inspirer les plus téméraires audaces, tout en restant douce, modeste, réservée, soumise, aimante et dévouée — en un mot, tout en restant femme.

Lucien était sous le charme. Il ne cherchait pas à s'y soustraire, ne se dissimulait pas la vérité.

Pourquoi n'admirerait-on pas les belles œuvres qui sont sorties de la main du créateur comme on admire celles que le ciseau ou le pinceau ont imaginées?

Raymonde était partie depuis longtemps déjà et pourtant il la voyait encore, telle qu'elle venait de se révéler à lui. A travers les épaisses murailles, il la suivait du regard, pour retrouver sur ses lèvres le gracieux sourire qu'elle lui avait adressé en le quittant.

Il ne s'y était point mépris, à ce sourire. Ce n'était pas le sourire banal qu'on prodigue à tout venant: c'était à la fois un sourire de remercîment et d'intelligence, un encouragement tacite à persévérer dans les intentions bienveillantes qu'il avait manifestées.

Assurément il n'y manquerait pas. Il y était plus fermement résolu que jamais, maintenant qu'il savait à la conquête de quelle précieuse amitié il allait courir.

Peut-être serait-il demeuré plongé pendant longtemps encore dans ses réflexions, si l'on n'avait frappé timidement à la porte de la chambre.

— Entrez, dit-il.

A peine avait-il prononcé le mot, que Papillon passa la tête dans l'embrasure de la porte.

— Tu ne m'as donc pas entendu? demanda-t-il.

— Non.

— Voilà trois fois que je frappe.

— Eh bien ! que me voulez-vous?

— Comment! ce que nous voulons! Nous voulons te féliciter à notre tour des faveurs dont tu as été l'objet.

— Qui vous? fit Lucien avec un peu d'impatience.

— Moi d'abord, qui ai été tellement stupéfait en t'apercevant, que je n'ai pas trouvé un mot à dire quand tu es arrivé; ensuite Ludivine, qui est plus fière que Vénus elle-même si Jupiter avait décoré Mars à la barbe de Vulcain...

— Enfin qui?

— Un pauvre homme que tu n'aimes pas beaucoup, bien qu'il soit de mes amis et que ce soit une bonne bête, après tout...

— Ah ! vous voulez parler d'Hartmann ! dit Lucien, dont les sourcils se froncèrent.

— Là, qu'est-ce que je disais? fit Papillon. Rien que que le nom de ce pauvre diable te fait froncer les sourcils.

— C'est vrai. Je ne peux pas oublier que, sans lui, mon père et ma mère seraient peut-être encore de ce monde...

— Eh! non, morbleu! voilà ce qui te trompe, répliqua Papillon avec force. Hartmann n'est coupable que d'avoir livré l'hôtel de Libessac à un inconnu. Suppose qu'il ne l'eût pas fait. Que serait-il arrivé? Crois-tu que cet inconnu aurait pour cela renoncé à un projet qu'il mûrissait depuis si longtemps, qu'il avait préparé avec une si infernale habileté que rien ne lui avait échappé, pas même le jour et presque l'heure où tu allais venir au monde? Non, encore une fois non. La résistance d'Hartmann n'aurait rien empêché. Le misérable serait allé ailleurs, ou aurait exécuté d'une autre manière les crimes qu'il avait conçus.

Lucien ne répondit pas.

— Tu vois bien que tu es de mon avis, puisque tu ne trouves pas un mot à répliquer. Donc ne te montre pas trop sévère envers Hartmann. Tu sais qu'il a expié cruellement la faute qu'il a commise, qu'il a été chassé par la comtesse de Libessac, qu'il ne lui a pas été possible de retrouver une autre place, qu'enfin il serait mort de faim, s'il ne lui était arrivé fort à propos de son pays un petit héritage qui lui permet à peu près de vivre. Enfin, ce que tu ignores, c'est que le pauvre diable d'Helvétien se ferait pour toi hacher comme chair à pâté. Pourquoi? Je vais te le dire.

C'est que, comme toi, Hartmann a sur le cœur, depuis vingt et un ans, le souvenir de cette date fatale du 28 mai 1740, poursuivit Papillon.

Les mêmes raisons qui t'éloignent de lui le rapprochent de toi. Fût-ce au prix de sa vie, il voudrait racheter l'imprudence qu'il a commise. Il n'est pas loin de se considérer comme le complice involontaire des assassinats qui ont ensanglanté l'hôtel de Libessac, et n'aspire qu'au moment où il pourra te restituer ton nom, ta fortune et le rang auquel la naissance te donne droit.

Lucien fit un mouvement d'épaules et sourit avec amertume.

—Il y croit fermement, dit Papillon. Ni nos raisonnements, ni l'incrédulité que nous avons témoignée, que tu viens de manifester toi-même, n'ébranleront en lui cette conviction.

Plus que lui encore, sa femme, la pauvre Justine, était persuadée que ce jour luirait enfin, que Dieu ne laisserait pas éternellement ce crime impuni. Chère enfant... Elle ne le verra pas, ce beau jour... Elle est morte assiégée par cette idée fixe... n'exprimant qu'un regret : celui de ne plus pouvoir assister à ton triomphe, au châtiment du coupable...

Le vieux brigadier essuya une larme.

Lucien avait deviné la vérité. Bien souvent, mais jamais en présence de sa femme, Papillon lui avait parlé de Justine, et toujours avec le même attendrissement. Donc, il avait eu pour elle un grand attachement, un amour profond peut-être...

Était-ce par fidélité pour ce souvenir qu'il demeurait l'ami du mari? C'est probable. Ensemble ils célébraient les vertus de la pauvre morte et lui payaient un juste tribut de larmes et de regrets.

— Allons, dit Lucien vaincu. Fais entrer ton ami Hartmann. Je te promets de lui faire bon visage.

Papillon ouvrit la porte. Sur un signe de lui, Ludivine et l'Helvétien pénétrèrent dans la chambre.

Hartmann n'avait pas changé depuis vingt et un ans. C'était toujours le même colosse, au regard placide, au visage impassible. Il était encore robuste, droit et vert comme un peuplier; seulement sa moustache et ses cheveux étaient devenus complètement blancs. Évidemment l'âge y était pour beaucoup moins que les remords et les regrets qu'il éprouvait.

Il s'avança humble et tremblant auprès de Lucien.

Si borné qu'il fût, le brave Helvétien avait remarqué que le jeune officier ne l'accueillait ordinairement qu'avec répugnance. Il ne s'en plaignait pas. Il n'était même pas loin de trouver cela tout naturel. Aussi espérait-il toujours se faire pardonner à force d'humilité le rôle inconscient qu'il avait joué dans le drame auquel Lucien avait miraculeusement survécu.

— Gabidaine... balbutia-t-il, ch'ai édé drès-heureux t'abbrendre que fous afiez édé nommé bar le roi jefalier en même temps que...

Il ne put pas achever la phrase compliquée dans laquelle il s'était engagé.

— Je vous remercie, mon ami, dit Lucien avec bonté. Je sais que vous partagez toutes les douleurs et toutes les joies de notre cher Papillon. Je suis donc très-sensible à la démarche que vous avez bien voulu faire auprès de moi. Si je suis heureux des distinctions que Sa Majesté a daigné m'accorder, c'est qu'elles sont, pour celui qui m'a arraché à une mort certaine, la plus douce récompense de l'acte de dévouement et de charité qu'il a accompli.

— Ah ! c'est trop, Lucien, c'est trop ! balbutia modestement Papillon.

— Non, ce n'est bas droq, fit Hartmann, c'est frai.

Après avoir patiemment écouté à nouveau les protestations des uns et des autres, Lucien sortit enfin et alla faire sur les quais, au grand air et au soleil, sa promenade habituelle.

Les paroles de M. Lionnay se représentaient à sa mémoire. N'avait-il pas exagéré la puissance de ses ennemis? Ce qu'il avait dit était-il vrai ?

Sans doute, car il y avait dans l'air comme un état de malaise général dont se ressentaient toutes les classes de la société.

Bien souvent, le soir, assis sous la tente, les officiers du régiment de Lucien avaient exhalé des plaintes violentes, au sujet des tribulations dont leurs parents avaient été victimes.

Des querelles s'étaient élevées dans l'Eglise à l'occasion du formulaire et de la constitution. Dans certains cas les sacrements avaient été refusés; des discussions violentes avaient eu lieu entre le clergé et le barreau; des magistrats, des prêtres, des curés et des ecclésiastiques respectables avaient été exilés.

Quelle était la cause de ces tiraillements? Contre qui s'élevaient ces plaintes?

Contre les Jésuites.

C'était à leur insatiable ambition qu'on attribuait cette crise momentanée. Aussi avaient-ils soulevé contre eux de profonds ressentiments, et n'attendait-on que l'occasion de s'en venger.

Depuis longtemps on les accusait de sacrifier à leurs intérêts ceux de la religion

dans les établissements qu'ils avaient fondés. Sous une apparence de propagande spirituelle, ils faisaient, en effet, un commerce immense, et réalisaient des bénéfices considérables.

Grâce à l'or qui ruisselait entre leurs mains, ils étaient devenus les maîtres du monde, se faisaient des amis dans toutes les cours, avaient leurs créatures à Rome même, et gouvernaient ainsi la catholicité tout entière.

M. de La Valette, un de leurs pères les plus intelligents et les plus ardents, visiteur général et préfet apostolique de leurs missions, avait établi à la Martinique une véritable maison de commerce.

Les marchandises y affluaient, et tandis que ses vaisseaux, pesamment chargés, sillonnaient les mers, il avait fondé une banque publique, établi des comptoirs dans les îles voisines, et commandait à un personnel nombreux de commis et d'employés.

En France, à l'intérieur, ils exerçaient sans contrôle une autorité despotique, ne reculant pas devant la violence, encore moins devant les plus odieuses calomnies.

Depuis quelque temps, il n'était bruit que d'un tableau trouvé dans une de leurs églises, à Billon, en Auvergne.

« C'était, disent les chroniques, une mauvaise croûte, véritable dessus de porte d'auberge, qui remontait à peu près au temps de la Fronde, mais qui méritait une grande attention en raison du sujet que l'artiste avait si maladroitement traité.

« Cette peinture représentait un grand vaisseau, sur lequel on remarquait des ecclésiastiques, généraux d'ordres, cardinaux, évêques, abbés, moines de toutes robes. Sur la poupe du navire étaient écrits ces deux mots : *Typus religionis.*

« Un jésuite tenait la barre : c'était Saint Ignace, le fondateur de l'ordre ; un autre, placé sur l'avant, paraissait observer la route. Le bâtiment voguait vers le port du salut, laissant derrière lui le monde, ses pompes, ses vanités, ses scandales. Des barques de diverses formes entouraient le navire, portant des empereurs, des rois, des princes de l'Église qui s'efforçaient d'aborder le vaisseau.

« A beaucoup d'entre eux on tendait des amarres, tandis que plusieurs bateaux, signalés *hérétiques* étaient repoussés avec violence. Du bâtiment, des flèches étaient décochées contre ceux qui montaient les esquifs. *Henri IV, dont on pouvait reconnaître les traits, tombait frappé d'une de ces flèches* (1).

Enfin, on assurait que ce tableau n'était qu'une copie dont l'original était à Rome.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on devisait beaucoup sur cette peinture, qui représentait si fidèlement l'image de la doctrine des jésuites. La gravure s'en était emparée ; les estampes avaient été exposées partout et la foule se pressait pour les voir.

Pourtant, à côté de ce tableau, qui était presque un aveu, les Jésuites répan-

(1) Chroniques de l'Œil-de-Bœuf, tome 7, page 200. (J. Rouff, éditeur, 14, Cloître-Saint Honoré).

daient contre les ministres du roi les bruits les plus odieux et ne craignaient pas d'accuser la marquise de Pompadour du meurtre de Louis XV.

Tous ces faits étaient si parfaitement avérés, que les historiens les plus favorables aux Jésuites s'en sont faits l'écho.

Jusqu'ici Lucien n'avait entendu parler que très-vaguement de ces sourdes accusations. Le récit de M. Lionnay les lui avait rappelées. Il ne pouvait pas douter cette fois : ce n'était plus d'un vain bruit qu'il s'agissait, c'était d'un fait palpable, matériel, évident.

Cela n'était pas fait pour ébranler le courage de Lucien, mais c'était de quoi lui donner à réfléchir.

Après avoir erré pendant une heure à l'aventure, songeant aux événements qui se précipitaient autour de lui, il s'arrêta, résolu de s'arracher momentanément aux graves préoccupations qui l'assiégeaient.

— Tiens! se dit-il, si j'allais voir Biondetta! Depuis plus de quinze jours que je n'ai pas mis les pieds chez elle, elle doit me croire mort et enterré... Bah! autant aller là qu'ailleurs...

Comme on le voit, c'était sans entraînement qu'il obéissait à ce caprice.

Il se rendit chez la jeune femme, à la porte de laquelle il se présenta.

En l'apercevant, la soubrette poussa des cris de joie; puis elle introduisit Lucien dans le salon et courut prévenir sa maîtresse.

La jeune femme vint le rejoindre aussitôt dans un négligé ravissant.

C'était une blonde de vingt-trois ans au plus, gracieuse, piquante, à l'œil noir et langoureux, aux formes divines, nettement accusées sous le peignoir de mousseline transparent qui l'enveloppait.

— Toi! s'écria-t-elle, c'est toi! Je croyais que tu étais allé rejoindre ton régiment.

Lucien lui expliqua les motifs de sa longue absence. Sa blessure s'était rouverte... il avait été forcé de garder la chambre... il était allé passer huit jours chez Montclavel...

Biondetta lui coupa la parole avec un baiser.

— Te voilà, c'est le principal, dit-elle en l'attirant auprès d'elle.

Alors seulement elle s'aperçut que Lucien portait les épaulettes de capitaine et la croix de Saint-Louis.

Nouvelles explications, interrompues par un nouveau baiser.

Bref, le raccommodement venait d'être scellé, quand la soubrette entra dans le salon comme l'ouragan.

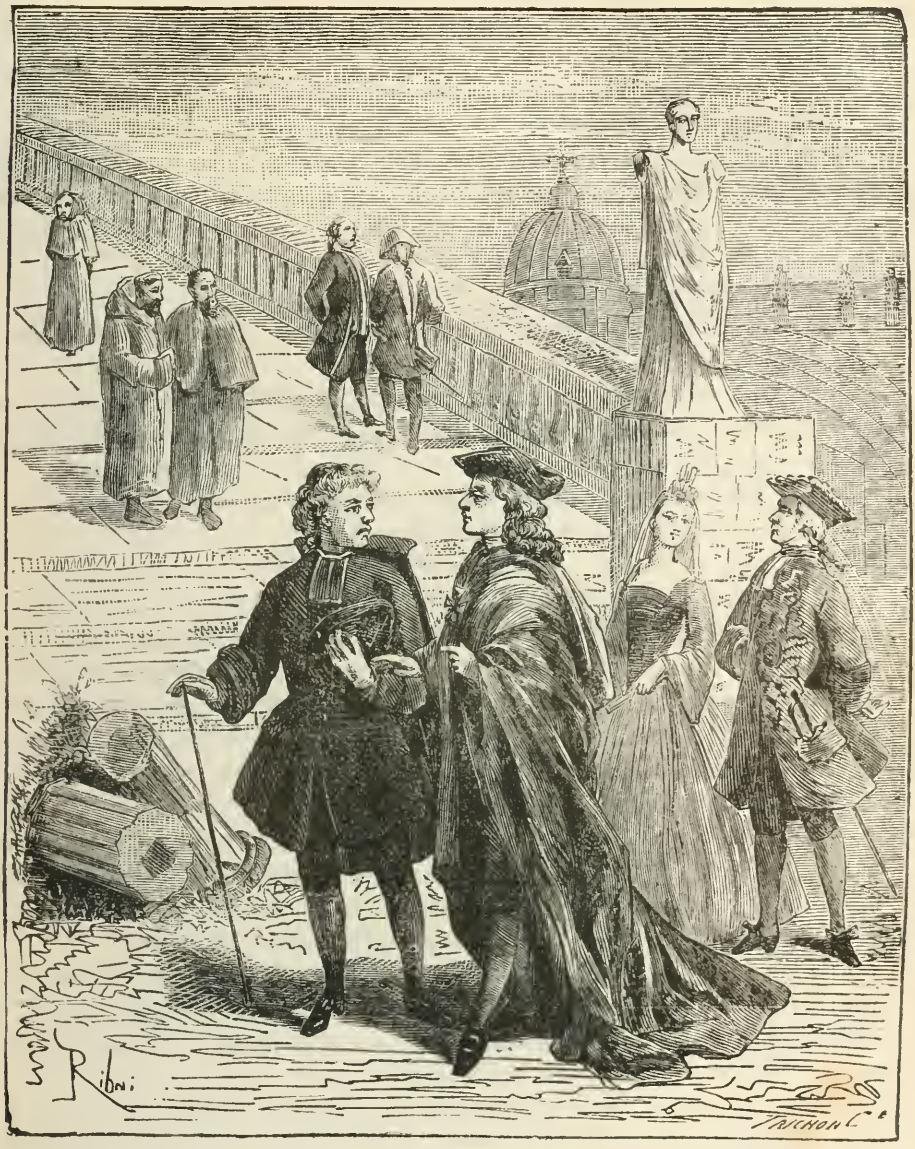
— Madame! madame! dit-elle en étouffant le bruit de sa voix, c'est monseigneur!

— Vite, sauve-toi dans ma chambre, fit Biondetta en poussant Lucien dans la pièce voisine, dont elle referma précipitamment la porte.

Au même instant monseigneur entra.

C'était bien le même personnage que Lucien avait déjà vu dans l'auberge de Livry et que M. Lionnay lui avait signalé tout à l'heure.

Il entra d'un pas délibéré et s'assit en face de Biondetta.



Ce fut en ce moment qu'arriva à Rome un abbé appelé le Père Savournin. (Page 125.)

— Eh bien, ma chère enfan. lui dit-il, les propositions que je vous ai faites avant-hier vous conviennent-elles?

— Pas beaucoup, répondit franchement la jeune femme.

— Pourquoi?

— Parce que le métier que vous m'imposez n'est pas de mon goût.

— Le métier! Oh, ma toute belle, quel vilain mot vous employez là! Est-il

question de pareille chose entre nous? voyons, soyez raisonnable et permettez-moi de rétablir la vérité.

— Oh! je me rappelle fort bien ce que vous m'avez dit, monseigneur.

— Eh bien, que vous ai-je dit?

— Vous m'avez offert une somme de mille livres par mois, à la condition que vous auriez ici vos entrées à toute heure de jour et de nuit, comme vous les aviez chez ma mère, et que je vous rapporterais fidèlement tout ce qui se passe, tout ce qui se dit, tout ce qui fait chez moi.

— C'est bien cela.

— Et c'est précisément pourquoi je vous répondais: Ce métier-là n'est pas de mon goût.

— Mais où voyez-vous que ce soit un métier? vous demanderai-je encore une fois, répliqua vivement Monseigneur. Oui ou non, êtes-vous dans une position qui vous permette de vivre avec les modiques appointements que vous gagnez?

— Non, dit franchement Biondetta. Personne ne le sait mieux que vous.

— Je ne sais rien, fit mielleusement Monseigneur.

— Oh! pardon. Si ce que l'on m'a raconté est vrai...

— J'ignore ce que l'on vous a raconté, et je n'ai nul souci de l'apprendre; je constate avec vous ce fait dont vous êtes convenue: que vous avez besoin pour vivre d'autres ressources que vos appointements de comédienne. Eh bien! ce qui vous est nécessaire, je vous ai offert généreusement de vous le donner aux conditions que vous venez d'énumérer. C'est donc un service que je vous demande en échange d'un service que je vous rends, pas autre chose.

— Mais dans quel but?

— Vous m'avez adressé déjà cette question, et je vous ai dit que je ne pouvais pas y répondre. Il ne faut pas non plus vous montrer trop exigeante, ma chère enfant, sans cela je retire les propositions que je vous ai faites, et tout est fini.

— Cependant, est-il bon de savoir à quoi je m'engage...

— A rien de plus que ce qui a été stipulé entre nous. Je viens et je vais chez vous comme bon me semble, à l'heure qu'il me plaît; vous me rendez compte de ce qui s'est passé en mon absence, et je m'en vais. Quant à des relations entre nous...

— Vous savez bien que c'est impossible, fit Biondetta avec un geste d'horreur.

— Impossible... non pas absolument, répliqua Monseigneur en souriant; mais à cet égard, je n'insiste pas.

— Je le crois bien!

— Alors, répondez : Est-ce oui? Est-ce non?

— Eh bien!... dit la jeune femme avec hésitation... c'est oui.

— Donc, fit Monseigneur en tirant de sa poche une bourse pleine d'or, voici les mille livres du premier mois.

Biondetta prit la bourse et la posa sur la cheminée, sans même l'ouvrir.

— Permettez-moi, Monseigneur, dit-elle en rougissant légèrement, de m'étonner un peu du marché que nous venons de conclure.

— En quoi?

— Si l'on vous voit entrer ici à toute heure du jour et de la nuit, vous serez gravement compromis.

— Comment ?

— Dame !... un prélat chez une actrice de la Comédie-Italienne...

— Oh ! si ce n'est que cela qui vous préoccupe, n'en parlons pas, ma belle enfant. Vous savez bien que je ne suis pas le seul à qui pareille aventure soit arrivée.

— Sans doute, mais votre habit..., votre caractère...

— N'ont rien à perdre en cette occasion par le temps où nous vivons. D'ailleurs, je sais à quoi je m'expose en agissant de la sorte. Cela ne regarde que Dieu et moi.

— Comme il vous plaira, dit la jeune femme.

— Maintenant, reprit Monseigneur, quelles sont les personnes que vous recevez ici ?

— Un peu de tout, répondit nonchalamment Biondetta... des gentilhommes... des gens de robe et de finance... des officiers du roi...

— Qui était auprès de vous lorsque je suis arrivé ?

— Personne, Monseigneur, répondit-elle avec vivacité.

Mais, par un mouvement instinctif, elle jeta les yeux sur la porte de sa chambre, derrière laquelle avait disparu Lucien.

Subitement elle pâlit et rougit tour à tour avec un embarras visible.

Monseigneur, qui ne la perdait pas de vue, suivit la direction de son regard, remarqua son trouble et n'eut pas de peine à en comprendre la cause.

Par la fente de la porte, passait la basque d'un habit rouge à parements bleu de roi.

Monseigneur ne put retenir un grand éclat de rire.

Au grand étonnement de Biondetta, il se leva, alla ouvrir la porte et ramena dans le salon le prisonnier qu'il venait de dégager.

Il s'arrêta alors, se tourna vers lui pour lui montrer un siège et tressaillit.

— Tiens ! c'est vous, mon officier ! s'écria-t-il.

Quoique un peu confus d'avoir été surpris dans une position si fausse, Lucien ne voulut pas montrer moins de liberté d'esprit que n'en affectait le prélat.

— L'évêque de Silistrie ! s'écria-t-il à son tour.

— Asseyez-vous, monsieur, fit Monseigneur en lui désignant un fauteuil. Oh ! reprit-il tout à coup, au moment où Lucien s'asseyait sans façon, mais vous avez fait du chemin en quinze jours, mon officier ! Il me semble, lorsque je vous ai rencontré, que vous n'aviez qu'une épaulette...

— C'est vrai, monsieur.

— Et même cette croix de Saint-Louis...

— M'a été donnée hier par Sa Majesté.

— Par le ciel ! je vous fais mon compliment, capitaine. Il faut que vous ayez rudement besogné pendant ces deux semaines pour avoir mérité un si rapide avancement !

— Vous vous trompez, Monseigneur, je n'ai fait que me promener.

— Alors je ne comprends pas...

— Le roi m'a octroyé ces faveurs après avoir pris connaissance du rapport que M. le prince de Condé a adressé au ministre de la guerre à la suite de la bataille de Minden.

— Raison de plus pour que je vous fasse mes compliments, monsieur. Votre croix et votre épaulette n'en sont que plus noblement gagnées.

Biondetta n'avait d'abord trop su quelle contenance garder. Cependant, lorsqu'elle vit la conversation s'engager en des termes si courtois, elle se remit promptement.

— Je le crois bien! dit-elle. M. de Saint-Germain a été pendant trois mois à deux doigts de la mort.

— Vous vous connaissez depuis lomptemps sans doute? demanda négligemment le prélat.

— Non, Monseigneur, dit la jeune femme. Il n'y a pas plus de six semaines que le comte de Montclavel m'a présenté Lucien, et il y avait quinze jours que je ne l'avais vu quand vous l'avez surpris chez moi tout à l'heure.

— En ce cas, fit le prélat en se levant, vous devez avoir une foule de choses à vous dire. Je vous laisse, et je vous demande pardon d'avoir troublé votre tête-à-tête.

A ces mots, il prit la main de Biondetta, qu'il baisa cavalièrement, salua le jeune capitaine avec beaucoup de grâce et se retira.

Lucien n'en revenait pas.

Pendant tout le temps qu'avait duré ce court entretien, il n'avait cessé d'observer Monseigneur et avait pu remarquer que, de son côté, celui-ci ne le quittait pas des yeux.

C'était bien le même regard persistant que le prélat avait jeté sur lui lorsque le hasard les avait mis une première fois en face l'un de l'autre, à Livry.

Que signifiait décidément ce regard? Lucien n'y comprenait rien. Cela commençait à l'intriguer.

En effet, il y avait dans cette nouvelle rencontre une une bizarrerie bien capable de fixer son attention. Il était réellement étrange que deux hommes d'âges, de caractères, de métiers différents, se trouvassent si inopinément en présence à quelques jours d'intervalle.

Quel était donc cet évêque de Silistrie? Lucien l'avait quitté, persuadé qu'il ne le reverrait jamais. Il en était presque heureux, car l'impression que lui avait laissé ce personnage lui était désagréable. Et voilà que, le matin, M. Lionnay avait évoqué ce souvenir déjà presque effacé. Et voilà que, le même jour, un caprice de la destinée jetait de nouveau sur ses pas, dans le boudoir d'une comédienne, ce prélat si peu soucieux de sa dignité!

Lucien ne sut pas résister à la curiosité que lui inspirait définitivement cette personnalité mystérieuse.

— Qu'est-ce que cela signifie? demanda-t-il à la jeune femme. Cet homme est-il votre amant?

— Oh ! non, par exemple ! s'écria-t-elle en frissonnant.

— De quel ton vous me dites cela, ma chère ! On croirait vraiment que Monseigneur vous fait peur.

— Je ne m'en défends pas.

— Pourquoi ? Que vous a-t-il fait ?

— Oh ! c'est toute une histoire...

— Ne voulez-vous pas me la raconter ?

— Si vous y tenez, je le ferai, quoique ces souvenirs soient un peu amers...

— Il faut bien faire quelque chose pour ses amis, dit Lucien en souriant.

— J'y consens, mais à une condition : c'est que vous ne répéterez à personne ce que je vais vous apprendre, fit Biondetta.

— Je vous le promets, ma belle.

— Il y a quinze ans de cela, dit tristement la jeune femme : mais, quoique je ne fusse qu'une enfant, je m'en souviens comme si c'était hier. J'habitais Florence avec ma mère, veuve d'un ancien officier de la maison de Savoie, fort dévote, hélas ! et qui passait pour avoir une fortune assez importante. Elle n'avait pas trente ans à cette époque...

VI

DES ÉTRANGES CHOSES QU'APPRIT MONSEIGNEUR

— Il y a dans la nature humaine des contrastes bien étonnants, commença Biondetta. Ainsi, je vous ai dit que ma mère était très-dévote ; mais, pour rendre hommage à la vérité, je dois ajouter qu'elle était d'une vertu très-accessible.

Veuve à vingt-trois ans d'un officier sans fortune et qui ne lui laissait que les yeux pour pleurer, elle n'eut pas le courage de braver la misère et de se consacrer uniquement à l'éducation de l'enfant qui était née de ce mariage.

Elle était belle, spirituelle, instruite, douée d'un tempérament ardent : elle devint le point de mire de toutes les convoitises. Sa jeunesse parla plus haut que sa raison ; elle ne résista pas aux séductions dont elle était entourée. Sa maison devint bientôt le rendez-vous à la mode de tout ce qu'il y avait à Florence de gentilshommes riches et de beaux esprits.

C'était dans ce milieu qu'elle distribuait ses faveurs, avec assez de tact et de retenue pour qu'elles eussent un certain prix.

Concilier cette vie galante avec les idées religieuses dont elle était imbue vous paraîtra difficile. Cependant, en Italie comme en Espagne, rien n'est plus commun que cette vie singulière, et personne ne songe à s'en étonner.

Ma mère allait donc très-régulièrement à la messe et à confesse, et d'autant plus souvent à confesse qu'elle avait plus de fautes à se faire pardonner.

Ce fut à ce moment qu'arriva à Rome un abbé, qu'on appelait le père Savour-

nin, et qui revenait en France, après s'être sanctifié par un long pèlerinage de cinq ans dans les pays qui furent le berceau du christianisme.

Ces hardis explorateurs n'étaient pas encore très-communs, m'a-t-on dit. Le père Savournin avait été très-favorablement accueilli à Rome. Le pape l'avait admis à sa table pour entendre le récit de ses intéressantes pérégrinations.

Quand il arriva à Florence, le bruit de cette faveur exceptionnelle et des innombrables aventures dont il avait été le héros l'avait déjà précédé.

Il fut admirablement reçu par le haut clergé d'abord, puis par les plus illustres familles, et enfin il fut présenté à ma mère.

C'était un homme tout jeune encore, car il avait trente ans au plus. Bien fait de sa personne, élégant, beau diseur, portant l'habit de cavalier comme personne, il produisit une grande impression sur ma mère.

Il avait annoncé bien haut qu'il ne faisait que traverser Florence, où l'appelaient de graves intérêts. Il ne partit pas cependant et devint un des hôtes les plus assidus de notre maison.

Bien plus : ma mère ne vit plus que par ses yeux et s'abandonna si complétement à lui, qu'il devint maître absolu dans notre maison.

Ce singulier amant, à la fois pétri de mysticisme et de lubricité, fit bientôt table rase de tous les galants qui lui portaient ombrage et réussit à faire le vide autour de nous.

Alors, usant de l'autorité despotique que la faiblesse de ma mère lui avait laissé prendre, il l'accapara si bien qu'elle devint entre ses mains l'instrument docile de ses moindres volontés.

Domestiques, chevaux, voitures, bijoux, furent congédiés et vendus. L'austérité la plus grande régna désormais au sein de cet intérieur où le grotesque le disputait au scandale, et ces amants d'un nouveau genre firent hautement pénitence pendant le jour des péchés qu'ils commettaient secrètement pendant la nuit.

Vous pensez bien, n'est-ce pas? que cette austérité n'était qu'un masque d'hypocrisie, à l'aide duquel ce pieux pèlerin masquait ses convoitises ambitieuses

Au bout d'un mois de cette vie pénible, ma mère tomba gravement malade

Qu'arriva-t-il alors? Que se passa-t-il entre ce prêtre rénégat et cette pauvre moribonde? Personne ne le sait. Réussit-il à lui persuader que la fortune qu'elle avait acquise était d'origine impure et qu'elle se sanctifierait en passant par ses mains? C'est probable, car ma pauvre mère mourut au bout de quinze jours, ne laissant pas même dans cette maison, naguère peuplée de tant de souvenirs, la somme nécessaire pour se faire enterrer.

Le lendemain, le père Savournin partait pour la France.

J'avais huit ans, je vous l'ai dit. J'ignorais donc l'étendue de mon malheur. Recueillie par des voisins charitables, je fus élevée par eux avec beaucoup de soins et de désintéressement. Ce fut par eux qu'à mesure que j'avançais en âge je fus instruite des détails que je viens de vous raconter.

Selon eux, ma mère devait avoir deux ou trois cent mille livres au moment où elle fit la connaissance du père Savournin. Selon eux, ce fut lui qui l'en dépouilla, sans pitié pour l'orpheline qu'il vouait à la misère et à l'abandon. En

vérité, je n'aurais pas eu trop à regretter la mort de ma pauvre mère, si j'avais pu vivre quelques années de plus auprès de ceux qui m'avaient adoptée.

Malheureusement la destinée voulait sans doute que, moi aussi, je fusse une enfant perdue, car, au moment où je venais d'atteindre ma dix-huitième année, j'eus la douleur de perdre ceux qui m'avaient tenu lieu de famille.

Que faire? Que devenir? J'étais sans asile et sans pain.

Le duc d'Aspremonte vit couler mes larmes et me proposa, pour me distraire, de faire en sa compagnie un long voyage. J'acceptai. Ce fut ainsi que j'arrivai à Paris et que j'entrai à la Comédie-Italienne, grâce aux leçons qu'il me fit donner.

— Et ce père Savournin, dont vous parlez, c'est Monseigneur l'évêque de Silistrie? demanda Lucien.

— C'est lui.

— Comment l'avez-vous retrouvé?

— Il y a huit jours, je suivais à pied la rue des Moulins, escortée seulement de ma femme de chambre, quand je le rencontrai. Quoique je ne l'eusse pas vu depuis quinze ans, je le reconnus aussitôt et je ne fus pas maîtresse d'un mouvement de frayeur, qui attira son attention.

A son tour, il m'examina.

— Biondetta! s'écria-t-il tout surpris.

Biondetta, c'était le nom familier que l'on m'avait donné, lorsque j'étais enfant, à cause de la couleur de mes cheveux. Ce nom, je l'ai gardé, je le porte et je le porterai toujours, afin d'oublier, s'il est possible, un passé douloureux à tant de titres.

— Il est du reste fort gracieux, ce nom, fit observer Lucien.

— Donc, reprit la jeune femme, Monseigneur m'accompagna très-obligeamment jusqu'à ma porte et se montra fort empressé. Il me demanda la permission de venir me voir, prétendant qu'il s'intéressait beaucoup à mon sort. Je la lui accordai.

Le lendemain, en effet, il revint, m'interrogea longuement et je lui racontai de quelle façon j'étais venue à Paris.

Il m'offrit aussitôt ses services et me proposa de mettre à ma disposition une somme de mille livres par mois.

— Mille livres! s'écria Lucien que ce chiffre relativement considérable fit bondir.

— J'ai accepté, dit Biondetta.

— Et il n'est pas votre amant? demanda le jeune officier avec incrédulité.

— Et il ne le sera jamais, je vous en fais le serment! ajouta énergiquement la jeune femme.

— Mais, alors, dans quel but vous a-t-il offert une somme de cette importance?

— Pour laisser croire à tout le monde que je suis sa maîtresse, pour avoir ici ses entrées à toute heure du jour et de la nuit.

— Voilà qui est étrange! dit Lucien. Comment!... Et pas d'autre condition?

— Pas d'autre, répondit Biondetta, en rougissant légèrement.

— Alors, je n'y comprends rien, dit le capitaine.

Et, tout en prononçant ces dernières paroles, il jetait sur la jeune femme un regard soupçonneux. Évidemment, il ne croyait pas à un désintéressement si absolu de part et d'autre.

Biondetta supporta ce regard en comédienne habile qu'elle était.

Lucien n'insista pas. D'ores et déjà, il était à peu près édifié sur la moralité de ce personnage qu'on appelait Monseigneur.

Il prit congé de Biondetta et s'éloigna.

A peine était-il sorti depuis cinq minutes, que Monseigneur entra chez la jeune femme.

— Encore vous! s'écria-t-elle.

— Voilà un mot peu flatteur pour moi et dont il faudra vous défaire, ma belle enfant, lui dit-il.

— Oh! dit Biondetta, entre nous, Monseigneur, c'est sans conséquence. Vous ne venez pas ici pour me faire la cour; vous savez que je ne puis vous aimer; donc, tenons-nous-en aux termes du marché que nous avons conclu. Que me voulez-vous?

— Peu de chose pour le moment.

— Mais encore...

— Quel est ce jeune officier qui sort d'ici?

— C'est M. de Saint-Germain, capitaine aux carabiniers...

— Je le sais, mais quelle est sa famille ?

— Je l'ignore.

— Il n'est donc pas votre amant?

— Pas beaucoup.

— Bref, vous ne savez pas ni s'il a un père, une mère, ni où il est né...

— Oh! pardon. Si c'est dans ce but que vous m'adressez toutes ces questions, je puis vous apprendre qu'il n'a ni père, ni mère, qu'il a été recueilli par le comte de Montclavel, élevé par lui, placé par lui avec le grade de sous-lieutenant dans le régiment où il sert aujourd'hui.

— Mais de quel pays est originaire la famille dont il porte le nom?

— Il ne me l'a pas dit.

— A-t-il de la fortune?

— Personnellement, rien.

— Cependant, puisqu'il est votre amant, vous devez avoir reçu de lui...

— Il est généreux, oui.

— Alors il a d'autres ressources que ses appointements de capitaine?

— Sans doute. Il touche dix mille francs par an d'une dame qu'il n'a jamais vue.

— Une de ses parentes, probablement?

— Non, une inconnue.

— Qui se nomme?

— Attendez donc... fit Biondetta en cherchant au fond de ses souvenirs. Il m'a dit son nom pourtant... c'est une comtesse... Ah! c'est M^me^ de Libessac!

Le carme Elisée avait été arrêté au cabaret. (Page 130.)

Monseigneur devint livide en entendant prononcer ce nom

— Et cette dame n'est pas sa parente? interrogea-t-il avidement.

— Je vous ai dit qu'il ne la connaissait pas, qu'il ne l'avait jamais vue.

— Voilà qui est singulier! fit Monseigneur. Mais à quel titre cette dame lui fournit-elle une si grosse pension?

— Ah! pour le coup, vous m'en demandez trop, dit Biondetta. Lucien ne me l'a jamais dit.

Le prélat se leva, en proie à une grande agitation.

— Je le saurai, moi, dit-il à voix basse.

Le prélat sortit, visiblement préoccupé de ce qu'il venait d'apprendre.

Bien certainement bon nombre de nos lecteurs se refuseront à croire qu'un prince de l'Eglise s'affichât si publiquement et si gratuitement en apparence chez une actrice de la Comédie-Italienne.

En parcourant les mémoires du temps, il nous est heureusement facile de multiplier les exemples de ces scandales.

Commençons par l'évêque de Lavaur, qui s'était épris d'une si belle passion pour une marchande de fraises de la halle, qu'il tomba gravement malade, et que le médecin Quesnay ne lui faisait pas moins de trois visites par jour.

L'archevêque de Sens était un des commensaux les plus assidus de la Clairon; leur liaison était si connue que l'illustre comédienne recevait parfois les placets destinés à son auguste amant.

Le prince de Rohan, coadjuteur de Strasbourg, vendait ses terres pour payer les dettes de sa maîtresse, Mme de Fleury.

L'évêque de Senlis était au mieux avec la comtesse de Saint-Romain.

M. de Lescar, évêque de Pau, était en relations intimes avec la femme d'un conseiller au Parlement de cette ville.

Le carme Elisée, en sortant de chez la fille Leroy, avait été arrêté au cabaret, où il s'enivrait en compagnie de cette fille et du cocher de M. de Brionne.

En même temps que deux disciples de Saint-François étaient surpris chez la Marin, un autre franciscain, le P. Jean-Baptiste, était surpris à son tour dans une maison de la rue Fromenteau, avec deux filles qui avaient revêtu, comme lui, le costume un peu primitif d'Adam et d'Eve.

Enfin, plus récemment encore, le scandale des amours du cardinal de Bernis avec Marie-Élisabeth de France, fille du roi, était le sujet de toutes les conversations.

Depuis sa disgrâce, le pauvre exilé s'était retiré à Versailles dans un délicieux petit ermitage qu'il s'était fait construire. C'était là que l'amour allait le consoler la nuit des déboires de la politique.

On le voit, ce ne sont pas les exemples qui manquent, et il serait aisé de les multiplier à l'infini.

L'évêque de Sinistrie n'avait aucune raison pour ne pas suivre la voie que d'illustres prédécesseurs lui avaient tracée. D'ailleurs, cette liaison était pour lui un moyen bien plus qu'une intrigue réelle.

Or, le moyen n'était pas mauvais, à en juger par les résultats qu'il avait donnés et par l'agitation que le prélat montrait en quittant le boudoir de Biondetta.

Il connaissait Mme de Libessac. Elle lui avait été présentée à Rome, lors d'un voyage qu'elle y avait fait récemment pour aller porter au pape le fruit de ses économies.

Monseigneur, ou plutôt le père Savournin, savait que la comtesse habitait aux Moulineaux un fort beau château, entouré de bois et qui dominait toute la vallée de la Seine.

Sans perdre un instant, il fit atteler sa chaise de poste et se dirigea vers Rouen.

Trois jours après, il arrivait au château de la comtesse.

Le prélat ne connaissait pas encore cet admirable pays. Aussi demeura-t-il, pour ainsi dire en extase devant le magnifique paysage qui se déroulait à ses yeux.

Situé sur une hauteur dont les pentes abruptes formaient une sorte de gigantesque muraille, le château se trouvait à l'extrémité de la forêt de la Londe.

Devant lui, s'étendaient à perte de vue les champs et les prairies de la vallée plantureuse, au fond de laquelle la Seine dessinait, comme un large ruban d'argent, ses capricieuses sinuosités.

En face, on distinguait derrière une colline la flèche de la cathédrale de Rouen : à gauche, le petit village de la Bouille, dont les maisons semblaient baigner dans les eaux du fleuve majestueux; à droite, cachée dans un repli de terrain, on apercevait la ville d'Elbeuf, puis la forêt des Essarts et, plus loin encore, la forêt de Joumard, qui formaient un cadre d'opulente verdure à ce splendide tableau.

Après avoir accordé un coup d'œil rapide à ces magnificences, Monseigneur pénétra dans le château et se fit annoncer chez M^me^ de Libessac.

La comtesse avait aujourd'hui quarante-quatre ans. C'était une femme grande et belle encore, quoi qu'un peu maigre, vêtue de noir, et dont les cheveux commençaient à grisonner.

Depuis l'accident funeste qui l'avait rendue veuve, elle n'avait pas cessé de porter le deuil et avait abandonné Paris pour se confiner dans ses terres.

Cette retraite avait d'abord fait grand bruit. Elle avait semblé plus qu'extraordinaire à la cour, où l'on ne se piquait guère de fidélité envers les vivants, et bien moins encore envers les morts.

Certains sceptiques avaient parié même que la jeune et belle comtesse ne tarderait pas à revenir et à se remarier.

Elle donna un démenti formel à ces prophéties et conserva le culte de la mort. Enfermée dans son château, seule, sans occupation, cette jeune femme, dont la vie avait été si vite brisée, se consacra au soulagement des misères dont elle était entourée.

Le rôle était noble et beau. Il était malheureusement difficile de le soutenir, sans nouer quelques relations avec les prêtres et prélats d'alentour.

M^me^ de Libessac leur ouvrit les portes de son château, en fit ses conseillers les plus intimes, et, de ce moment, devint leur proie.

Comme elle était excessivement riche et ne parvenait pas à dépenser la totalité de ses revenus, malgré l'inépuisable charité dont elle faisait preuve, ces spéculateurs avides enrichirent d'abord leurs églises à ses dépens, et plaidèrent ensuite la cause du denier de Saint-Pierre.

Faible, comme le sont en général toutes les femmes, elle se laissa bientôt dominer par eux, et devint, suivant l'expression dont ils se servaient pour la flatter, un des piliers de la religion.

Vouée désormais tout entière aux pratiques dévotieuses, elle entreprit de faire le voyage de Rome, et d'aller y chercher les indulgences dont on avait berné sa crédule naïveté.

Elle arriva, les mains pleines d'or; elle fut reçue à bras ouverts. Pour elle, on puisa largement dans le trésor peu coûteux des indulgences; on lui en accorda pour la vie, pour la mort, pour l'éternité; pour elle, pour ses amis, pour ses connaissances.

Tant de générosité la toucha. Après avoir passé à Rome un hiver entier, elle revint aux Moulineaux, persuadée qu'elle était mille fois plus sainte et plus méritante qu'à l'époque où elle s'en allait par la neige, la pluie, les tempêtes, porter son aumône aux malheureux que la maladie ou la misère avaient réduits au désespoir.

C'était pendant l'hiver de 1759 qu'elle avait fait ce pieux pèlerinage, et c'était à cette époque qu'on lui avait présenté le P. Savournin, lequel sollicitait en ce moment auprès du pape le titre d'évêque *in partibus* d'une des villes infidèles qu'il avait visitées jadis.

Mme de Libessac n'avait eu avec lui que de sommaires relations. On lui avait donné le P. Savournin comme une des illustrations de l'ordre des Jésuites, très-riche par lui-même et, par conséquent, en voie de parvenir aux plus hautes dignités.

Quand son laquais lui annonça Mgr l'évêque de Silistrie, elle fut un peu surprise, car elle ne connaissait pas ce personnage.

Cependant elle ne pouvait pas refuser sa porte à un prélat de cette importance. Elle donna l'ordre qu'il fût introduit.

Elle ne fut qu'à moitié surprise quand elle reconnut le P. Savournin.

— Mes compliments, Monseigneur, lui dit-elle. On ne m'avait pas trompée quand on m'avait annoncé que l'Église vous réservait ses faveurs les plus enviées.

— En effet, madame la comtesse, je n'ai pas à me plaindre de la destinée. J'ai obtenu de notre saint-père le titre que j'ambitionnais; le hasard m'a donné une fortune sur laquelle je ne comptais pas; mes supérieurs me témoignent une extrême bienveillance; je suis au mieux avec notre général; j'espère donc que l'avenir me réserve encore d'autres surprises.

— Mais par quel hasard êtes-vous dans ce pays perdu?

— Je vais vous le dire, madame, car ce n'est point le hasard qui m'a conduit auprès de vous.

— Qu'est-ce donc?

— Le désir d'obtenir quelques renseignements relatifs à une affaire dont le général m'a spécialement chargé.

— Parlez, je suis à vos ordres, Monseigneur.

— Dans cette affaire, très-indirectement, il est vrai, se trouve impliqué un jeune officier du roi, nommé Lucien de Saint-Germain.

— Ah! fit curieusement la comtesse. De quelle affaire s'agit-il donc?

— D'un procès que notre compagnie soutient contre les frères Lionnay et Gouffre, anciens banquiers à Marseille.

— Bien, mais en quoi ce procès concerne-t-il ce jeune officier?

— En rien personnellement, madame, je vous l'ai dit. Seulement j'ai appris dernièrement que M. André Lionnay, lequel poursuit contre nous ce procès

devant le Parlement de Paris, demeure chez un nommé Louis Debrau, qu'on m'a dit être le père de Lucien. Or, je voudrais savoir si ce gentilhomme est de nos amis ou de nos ennemis.

— Ni l'un ni l'autre, je pense. Ce brave jeune homme n'est à Paris que depuis six semaines et n'y est venu que pour se guérir d'une horrible blessure qu'il a reçue en Allemagne. Tels sont, du moins, les renseignements que m'a transmis mon intendant.

— Il a dit vrai, madame. Il aurait pu ajouter même qu'il y a cinq jours, M. de Saint-Germain a été nommé capitaine et chevalier de Saint-Louis par Sa Majesté à la suite de ce glorieux fait d'armes.

— Vraiment? fit la comtesse dont le regard brilla d'un éclair de joie.

— Oui, madame.

— Qui vous l'a dit?

— Lui-même, madame, car j'ai eu le plaisir de le rencontrer il y a quatre jours chez un de nos amis communs.

— Eh bien! Monseigneur, vous ne pouviez pas m'apprendre une nouvelle qui me fît plus grand plaisir, dit vivement Mme de Libessac.

— J'en suis véritablement heureux, madame; cependant voulez-vous me permettre de vous faire part des étonnements qu'ont provoqués en moi les premiers renseignements qui m'ont été fournis sur le compte de ce gentilhomme?

— Faites, Monseigneur, fit la comtesse en souriant.

— Et comment se fait-il d'abord que ce Louis Debrau soit le père de M. de Saint-Germain? Il y a entre ces deux noms une contradiction frappante, n'est-il pas vrai? Ensuite, si ce qu'il m'a affirmé est exact, comment ne vous a-t-il jamais vue, vous qui vous intéressez si vivement à lui et qui lui servez une si grosse pension?

Mme de Libessac avait certainement prévu toutes ces questions, car, loin de s'en montrer embarrassée, elle continuait à sourire d'un air confiant.

— Je vais vous répondre, Monseigneur, dit-elle, et les révélations que vous allez entendre vous démontreront combien est inoffensif, et intéressant même, celui dont vous avez pris si malencontreusement ombrage : Lucien de Saint-Germain est un enfant trouvé.

— Que dites-vous? s'écria le prélat. Un enfant trouvé, lui! Avec un père comme Debrau, une marraine bienfaisante comme vous!

— Oui, Monseigneur, ou plutôt non, c'est encore mieux qu'un enfant trouvé, c'est un Moïse...

— Sauvé des eaux? ajouta le père Savournin en riant.

— Non, sauvé de la terre, répondit Mme de Libessac.

Le rire se figea sur les lèvres de Monseigneur et son visage devint inquiet et soupçonneux. La comtesse s'en aperçut; mais se méprit à la signification de ce mouvement involontaire.

— Vous croyez que je plaisante? dit-elle. Je vous assure pourtant que c'est l'exacte vérité.

— Alors, madame, permettez-moi d'insister pour connaître cette histoire ; elle est faite pour piquer la curiosité.

— J'en conviens, Monseigneur, car c'est par un véritable miracle que cet enfant a survécu à son père et à sa mère.

— Oh ! mais vous m'effrayez, dit le prélat dont le visage pâlissait, en effet, à chaque mot que prononçait la comtesse.

— Il y a bien de quoi ! fit-elle en secouant gravement la tête.

— Eh bien ! voyons... je vous écoute, dit le père Savournin qui s'efforçait inutilement de demeurer impassible.

— Il y a bientôt vingt et un ans de cela, reprit Mme de Libessac, le 28 mai 1740, un jeune homme, vêtu d'un costume d'abbé, se présenta chez le suisse d'un hôtel que je possède à Paris, au bout de la rue Saint-Dominique-Saint-Germain, et, moyennant une somme de vingt-cinq louis, obtint de la stupidité de cet Helvétien qu'il lui abandonnât pour quarante-huit heures la jouissance de cet hôtel.

« Que se passa-t-il ? L'enquête qui fut faite à cette époque par le lieutenant de police ne put le constater que très-imparfaitement.

« On supposa pourtant que ce soi-disant abbé avait attiré dans cette maison un homme et une femme, jeunes tous les deux, pour les y assassiner. Était-ce une vengeance qu'il exerçait ? Voulait-il simplement supprimer des êtres qui s'opposaient à ses projets ? N'agit-il enfin que par un sentiment de basse cupidité ? Il a été impossible de l'établir. »

A mesure que la comtesse résumait les premières phases de ce récit dramatique, l'évêque avait tout doucement fait manœuvrer son fauteuil, de façon à tourner complétement le dos à la lumière.

Plongé dans l'ombre que projetaient les draperies épaisses, il s'était renversé sur son siége et paraissait écouter avec la plus profonde attention.

« — Lorsque mon suisse revint prendre possession de l'hôtel, continua Mme de Libessac, il trouva dans ma chambre et dans le petit salon qui y était contigu deux cadavres : ceux de l'homme et de la jeune femme dont je vous parlais tout à l'heure.

« On fit appeler le lieutenant de police, qui procéda à une instruction minutieuse et reçut les dépositions de témoins. Un médecin fut appelé pour constater les décès, et ce médecin déclara que, dans la soirée du 28 mai, il avait été mandé dans l'hôtel pour y procéder à l'accouchement de la jeune femme dont on lui représentait le cadavre,

« Ce fut un étonnement général. Nulle part on ne trouvait les traces de cet accouchement. Néanmoins on prit acte de cette déclaration. On allait clore l'enquête, lorsque survint un nouveau personnage, lequel vint confirmer les assertions du docteur.

« C'était un brigadier des gardes françaises, nommé Papillon, dont la déposition souleva en partie le voile qui recouvrait ces mystérieux événements. Il était également venu dans la soirée du 28 mai, faire visite à mon suisse et à sa femme. Après avoir inutilement frappé à la porte cochère, et ne recevant aucune réponse, il eut la curiosité de savoir s'il n'était pas arrivé malheur à ses amis.

« Il fit donc le tour de l'hôtel, escalada le mur qui donne sur les terrains vagues dont les Invalides sont entourés et sauta dans le jardin. Il allait se diriger vers la maison, lorsqu'il vit venir à lui un homme, tout de noir habillé, et portant dans ses bras un paquet blanc assez volumineux.

« Ne reconnaissant ni Hartmann ni sa femme, il se jeta dans un massif et observa.

« L'inconnu s'avança à dix pas de lui, s'arrêta devant un trou qu'il avait probablement creusé d'avance, y déposa le paquet qu'il avait apporté, le recouvrit de terre et s'éloigna.

« Or, Papillon avait cru entendre un vagissement d'enfant. Relevant vivement la terre encore fraîche, il mit à découvert, en effet, le corps d'un enfant, qu'il emporta à la caserne. Par un heureux hasard, la cantinière de son régiment avait mis au monde un fils quelque huit jours auparavant. Papillon lui confia son étrange trouvaille et l'enfant fut sauvé.

« Vous le voyez, Monseigneur, j'avais raison de vous le dire, cet enfant est un Moïse sauvé de la terre. »

— Oui... balbutia le prélat d'une voix légèrement altérée, voilà qui est miraculeux! Mais, continua-t-il résolûment, quelle analogie y a-t-il entre cette histoire et M. de Saint-Germain, entre Papillon et ce Debrau?

— Comment, vous n'avez pas deviné?

— Est-ce que ce Moïse c'est Lucien? demanda l'évêque avec une sorte de terreur.

— Précisément?

— Et ce Debrau?

— Ce Debrau n'est autre que l'ex-brigadier Papillon, qui a obtenu son congé et qui est rentré dans la vie civile sous le nom véritable qui lui appartient.

— Ah! fort bien. Et ce nom de Saint-Germain que porte votre protégé?....

— Lui vient de la rue dans laquelle s'est accompli le drame que je viens de vous raconter.

— Mais qui le lui a donné?

— Les officiers du régiment qui l'avaient adopté et dont le comte de Montclavel était le colonel.

— Ainsi, c'est un nom d'emprunt?

— Oui et non. Persuadé, d'après les résultats de l'enquête, que Lucien était fils de gentilhomme, le comte a sollicité du roi pour son protégé des lettres patentes qui, suppléant à un acte de naissance régulier, conférent à Lucien le nom de Saint-Germain.

— Je comprends, cette fois, dit Monseigneur.

— Quant à moi, poursuivit la comtesse, vous vous figurez aisément combien je fus émue lorsque j'appris de quels terribles événements mon hôtel avait été le théâtre. Je chassai impitoyablement Hartmann, et je m'informai de ce qu'était devenu l'enfant.

« Malgré moi, je m'intéressais au sort de ce petit malheureux. Il me semblait,

puisque j'étais propriétaire de l'hôtel, que j'avais ma part de responsabilité dans le massacre auquel il avait survécu.

« Je sollicitai et j'obtins du comte de Montclavel la faveur de concourir aux frais d'éducation de Lucien. Chaque fois que mon intendant faisait le voyage de Paris, il m'apportait des nouvelles du petit ressuscité.

« Aussi, je vous l'avoue, ce fut avec une joie véritable que j'appris combien l'enfant était docile et s'instruisait facilement.

« Quand il eut atteint sa dix-huitième année, je reçus du comte de Montclavel une lettre dans laquelle il m'annonçait que Lucien allait embrasser la carrière des armes.

« J'espère, me disait-il, obtenir pour lui le brevet de sous-lieutenant dans les « carabiniers du roi. Mes officiers tiennent à lui fournir tout son équipement; « mon fils entend lui donner une paire de chevaux. Comme vous vous êtes « généreusement associée à l'acte de charité que nous avons accompli en com- « mun, j'ai pensé que vous ne voudriez pas plus que nous demeurer étranger « au bien-être de notre futur officier. Or, ce qui nous est le plus nécessaire, à « nous autres soldats, en temps de campagne et en pays ennemi, c'est l'argent. « Voyez donc, madame la comtesse, si vous pouvez disposer en faveur de Lucien « d'une pension minime, que chacun de nous augmentera en proportion des res- « sources dont il dispose. »

« Sur-le-champ, reprit Mme de Libessac, je répondis au colonel que j'étais prête à servir une pension de dix mille livres par an à notre protégé, et que je lui servirais cette pension, non-seulement ma vie durant, mais encore tant que Lucien vivrait.

« Je n'entends pas, ajoutais-je dans ma réponse, que M. de Saint-Germain se « croit obligé envers moi par la reconnaissance, ni qu'il vienne troubler ma « retraite pour m'adresser des remercîments inutiles. Je me fais un cas de cons- « cience de le dédommager du tort que je lui ai fait en servant pour ainsi dire « de complice à l'assassinat de ses parents. Ce n'est donc pas à un sentiment « de générosité que j'obéis, mais à un scrupule dont personne, pas même lui, ne « doit me savoir gré. »

« Malgré mes recommandations expresses, continua Mme de Libessac, je reçus de Lucien une lettre, que j'ai gardée, parce qu'elle est un chef-d'œuvre de goût et de délicatesse. Jamais âme plus naïve, plus émue, plus aimante, ne s'est révélée d'une manière plus touchante, en termes plus réservés et plus chaleureux à la fois. Aussi, je ne vous le cache pas, Monseigneur, depuis que j'ai reçu cette lettre de Lucien, je meurs du désir de le connaître. Je suis convaincue que c'est un esprit élevé, un cœur noble, une âme droite. Lorsqu'il est revenu d'Allemagne avec cette terrible blessure qui, paraît-il, l'a mis à deux doigts de la mort, j'ai eu envie de faire le voyage de Paris rien que pour le voir. Savez-vous ce qui m'a arrêtée? »

— Non, madame, je ne vois pas...

— C'est la crainte de paraître venir chercher les témoignages de reconnaissance que j'avais repoussés; mais je suis heureuse d'apprendre que vous l'avez

Reste là! et au moindre cri d'alarme, accours le pistolet au poing. (Page 142.)

vu et qu'il a reçu la récompense due à son courage. Cela me prouve qu'il est en voie de guérison et que l'avenir lui appartient.

— Ainsi, dit Monseigneur, de sa naissance, de sa famille, il ne sait rien ?

— Absolument rien.

— L'enquête à laquelle s'est livré le lieutenant de police n'a donc relevé aucune piste?

— Aucune, si ce n'est que l'assassin a quitté Paris dans la même soirée du

28 mai et s'est dirigé sur Étampes. Seulement, comme il avait près de trente-huit heures d'avance au moment où le crime a été découvert, on n'a pas essayé de le poursuivre.

— Et on n'a sur lui aucun renseignement?

— On n'en a qu'un, répondit la comtesse.

Monseigneur tressaillit légèrement.

— Malheureusement, fit Mme de Libessac, ce renseignement est si vague qu'il est presque dérisoire. D'ailleurs, vingt et un ans se sont écoulés depuis cette époque; ces événements tragiques sont tombés dans l'oubli...

— Sans doute, mais ce renseignement... quel est-il ? interrompit curieusement le prélat.

— D'abord, fit la comtesse, on a le signalement de l'abbé et du domestique qui l'accompagnait. Mais sont-ils bien exacts? N'y a-t-il pas lieu de supposer que l'assassin a revêtu ce costume pour inspirer plus de confiance et pour mieux dissimuler sa véritable identité?

— En effet, c'est plus que probable, dit Monseigneur avec empressement. Mais alors qu'a-t-on relevé contre... le...

— Contre l'assassin? fit Mme de Libessac. Un fait qui a bien son importance, ou du moins qui en aurait eu beaucoup à cette époque si l'on était parvenu à saisir le coupable.

— Quel fait? quel fait? répéta coup sur coup le prélat avec impatience.

— On a constaté sur les murs et sur les meubles du petit salon qui communique avec ma chambre l'empreinte d'une main sanglante. Ces empreintes sont au nombre de six, mon intendant s'en est assuré, et se trouvent espacées sur les points les plus opposés de cette pièce étroite.

— C'est probablement une des victimes, qui, en se débattant...

— On l'a cru tout d'abord, de même qu'on avait cru également que l'homme s'était tué volontairement.

— Ah ! on l'avait supposé...

— Oui. Sur la table devant laquelle le cadavre était placé, on avait trouvé un billet qui fit attribuer un instant la mort à un suicide, mais on reconnut presque aussitôt que c'était une ruse grossière de l'assassin.

— Comment?

— A l'aide de ces empreintes que je vous ai signalées.

— Je ne comprends pas.

— C'est pourtant bien simple. Ces empreintes indiquaient bien clairement qu'une lutte avait eu lieu dans le salon et que l'assassin ou les victimes avaient été blessées à la main.

— Ce n'est pas une preuve évidente, fit observer Monseigneur; mais enfin on peut l'admettre à la rigueur.

— Or, continua Mme de Libessac, on examina attentivement les cadavres: aucun d'eux n'était blessé à la main.

L'évêque se mordit les lèvres.

— Donc, conclut la comtesse, c'est l'assassin qui a été blessé dans la lutte, et l'on sait que c'est à la main droite.

Le père Savournin mit précipitamment sa main droite dans la poche de son habit.

— Comment le sait-on? demanda-t-il.

— Par la disposition des doigts, répondit Mme de Libessac à qui cette question naïve fit relever subitement la tête.

— En effet, dit Monseigneur en ébauchant un sourire, il n'y a pas à s'y méprendre.

— On sait même, ajouta la comtesse, que l'assassin a enveloppé sa main d'un linge fin, — d'un mouchoir, selon toute vraisemblance — car, principalement sur le chambranle de la porte qui donne dans la chambre, on voit distinctement au milieu de la main les plis produits par l'étoffe qui s'était imbibée de sang.

— Vous l'avez-vu, madame?

— Non pas moi, fit-elle avec un geste d'horreur, mais mon intendant, qui s'est livré dans l'hôtel à une perquisition minutieuse, et qui m'en a raconté les moindres détails. On sait donc, vous dis-je, que l'assassin a été blessé transversalement à la main droite, à la paume de la main, et que la blessure était nécessairement très-profonde, puisque le sang qui s'en échappait avait traversé presque instantanément le tissu avec lequel on l'avait pansée.

— C'est habilement raisonné, dit le père Savournin d'un air contraint.

— Oh! à cet égard le doute n'est pas permis. Malheureusement tous ces indices n'ont plus grande valeur aujourd'hui. Le coupable, assuré désormais de l'impunité, savoure sans doute en paix les délices de sa vengeance ou dépense impudemment les revenus de la fortune qu'il s'est criminellement appropriée.

Le prélat courba la tête et demeura un instant abîmé dans ses réflexions.

— Cette histoire est horrible, dit-il enfin, mais, puisqu'il n'en reste rien que le souvenir, il vaut mieux la laisser dans l'oubli d'où je l'ai maladroitement tirée.

— Car vous avez sans doute vendu votre hôtel?...

— Du tout, je l'ai encore.

— Mais vous avez fait disparaître ces traces sanglantes?

— Pas davantage, répondit Mme de Libessac. J'ai longtemps espéré que l'assassin serait découvert. Aussi ai-je voulu qu'on laissât tout en l'état pour servir aux confrontations judiciaires.

— De sorte qu'aujourd'hui encore ces traces existent? interrogea l'évêque.

— Aussi nettes que le jour ou le crime a été découvert.

— C'est pousser la prévoyance et le scrupule au-delà de ses dernières limites, fit Monseigneur en se levant. Il ne me reste donc plus, madame, qu'à vous demander pardon de vous avoir importunée. Si j'avais pu prévoir que ma visite réveillerait en vous de si cruels souvenirs, je me serais abstenu.

— Je l'aurais vivement regretté, Monseigneur.

— Vous êtes mille fois aimable, madame; mais c'est une raison de plus pour que je m'excuse auprès de vous. La mission dont je suis particulièrement chargé a une très-grande importance aux yeux de notre compagnie. Il est donc tout

naturel que je cherche à approfondir tout ce qui s'y rattache, de près ou de loin. M. de Saint-Germain s'y trouvant très-indirectement mêlé, j'ai tenu à savoir au juste ce qu'il était.

— Je m'estime donc fort heureuse d'avoir pu dissiper les soupçons qu'un zèle trop prévoyant vous avait fait concevoir, dit Mme de Libessac en se levant à son tour.

— A ce point de vue-là seulement, je ne regrette pas de vous avoir dérangée, madame, répliqua Monseigneur. Soyez assurée que votre protégé n'a rien à redouter de moi ni des miens.

— J'y compte bien, dit la comtesse en s'inclinant humblement devant le prélat.

Il allait s'éloigner.

— Ne me donnez-vous point votre main à baiser, Monseigneur? demanda Mme de Libessac en mettant un genou en terre.

— Non, non, fit vivement l'évêque.

— Quoi! vous me refusez cette faveur!

— Oui, madame. Je ne suis pas ici en tournée épiscopale, répondit Monseigneur. D'ailleurs, vous êtes assez riche en indulgences de toutes sortes pour n'avoir pas besoin de la bénédiction d'un pauvre pécheur comme moi.

Et, comme la comtesse se relevait, un peu étonnée :

— Il faut user des saintes choses, poursuivit-il, mais il ne faut pas en abuser.

A ces mots, il salua précipitamment et sortit sans se retourner. Cinq minutes après, il avait quitté le château et se dirigeait vers Paris. Le lendemain soir, il était fourbu, mais il était de retour.

— Non, ce n'est pas possible, se disait-il, ce n'est pas lui... Cependant, ce que m'a raconté la comtesse... ce brigadier... cet enfant... A tout prix, il faut que je m'assure...

Le lendemain matin, après une nuit très-agitée, il appela son valet de chambre.

— Bazile, lui dit-il, il me faut pour ce soir une échelle, une lanterne sourde, une pioche et une pelle.

Bien, Monseigneur, fit le domestique un peu surpris. Pour quelle heure?

Neuf heures du soir.

C'est convenu, Monseigneur.

Tu m'accompagneras.

Je suis aux ordres de Monseigneur.

Et tu prendras tes pistolets.

Le laquais tressaillit; son visage se rembrunit. Ces mots « tu prendras tes pistolets » signifiaient clairement : Nous avons des dangers à courir. Or, Bazile était un homme essentiellement paisible. L'apparence seule d'un danger lui donnait le frisson. Cependant il ne répliqua pas. Monseigneur le congédia d'un geste.

— Fais entrer les agents que j'ai demandés, ordonna-t-il.

Trois ou quatre hommes à figure patibulaire, au regard faux, au sourire mielleux, pénétrèrent dans le cabinet du prélat.

Avez-vous fait ce que je vous ai recommandé avant de quitter Paris?

— Oui, Monseigneur.

— Eh bien! ce Lucien de Saint-Germain.,.

— Est le fils adoptif de Louis Debrau, répondit celui qui commandait cette singulière escouade. Il a été recueilli par lui, adopté par le régiment des gardes-françaises dont le brigadier faisait partie...

— Bien, je sais le reste, interrompit Monseigneur Et les Lionnay, depuis quand les connaît-il?

— Depuis trois semaines au plus. Il les a sauvés, sans savoir qui ils étaient, d'un incendie dans lequel ils allaient périr et, comme ils étaient sans asile, il les a conduits dans la maison de son père, où ils habitent au troisième étage un appartement meublé.

Le prélat parut respirer plus librement.

— Es-tu bien sûr de ce que tu avances? demanda-t-il pourtant.

— C'est Mme Debrau, en personne, qui a donné tous ces renseignements à ma femme.

— Bien, fit encore Monseigneur; mais il faut redoubler de surveillance auprès de ce jeune officier. Plus que jamais, j'ai besoin de savoir tout ce qu'il dit, tout ce qu'il fait. Aussi, comme tu me paraîs avoir été mieux servi que tes camarades par les circonstances, c'est toi, Patouillot, que je charge de cette surveillance. Tu es le voisin, presque l'ami de Debrau: tu es à même mieux que personne de me renseigner. Au besoin, n'épargne ni ton temps ni ton argent.

— Ainsi, Monseigneur est content? demanda Patouillot.

— Très-content. Vos renseignements concordent parfaitement avec ceux que j'ai pris de mon côté. Aussi je vais vous donner ce que je vous ai promis.

A ces mots, Monseigneur tira cinq louis de sa poche et les jeta sur la table.

— Deux pour toi, un pour chacun de tes camarades, dit-il à Patouillot.

Celui-ci distribua sur-le-champ leur part à ses amis, qui s'éloignèrent sur un geste du prélat, en s'inclinant servilement devant Sa Grandeur.

Monseigneur sortit alors pour s'enquérir. Il alla visiter quelques membres du parlement et se rendit chez Biondetta. La jeune femme n'avait pas revu Lucien.

Le soir, à neuf heures, Bazile, armé de pied en cap, vint se mettre aux ordres de son maître. Ils partirent aussitôt, munis des instruments que le prélat avait chargé son laquais de lui procurer.

VII

LES INQUIÉTUDES DE MONSEIGNEUR

Cette expédition n'était pas du goût de Bazile, nous l'avons dit Non-seulement il ployait sous le faix des outils dont il était chargé, mais encore il n'était pas très-rassuré, malgré les pistolets qu'il portait à la ceinture. Il ne s'avançait donc qu'en maugréant et en tremblant. Ce fut bien pis encore quand il vit son maître s'engager sur le Pont-Royal.

— Ah çà, murmura-t-il, est-ce que nous allons suivre le même chemin qu'il y a vingt ans?

Il ne croyait pas un mot de ce qu'il venait de dire ; mais il se rappelait les terreurs qui l'avaient assailli ce jour-là, les cadavres qu'il avait vus, le paquet blanc que son maître avait emporté dans le jardin... Et plus il songeait, plus il avait peur.

Quand son maître, après avoir remonté la rue du Bac, tourna sur la droite et s'engagea dans la rue Saint-Dominique, Bazile ne douta plus. C'était vers l'hôtel de Libessac que Monseigneur se dirigeait. Dans quel but? Allait-il renouveler les scènes qui avaient ensanglanté l'hôtel pendant la nuit du 28 mai?

Les jambes du laquais se dérobaient sous lui. Il n'était plus jeune, il avait cinquante-cinq ans; il était devenu gros et lourd, il fléchissait sous la charge qu'il portait, soufflait bruyamment, et essuyait tous les cent pas la sueur qui lui coulait du front. Surmontant ses angoisses, il arriva pourtant devant l'hôtel et s'arrêta, croyant que son maître allait en ouvrir la porte. Mais, au lieu d'en soulever le lourd marteau, Monseigneur continua sa route jusqu'à l'extrémité des communs, qui formaient l'encoignure de la rue. Arrivé là, il tourna à gauche et longea le mur extérieur. Enfin, devant la petite porte qui donnait sur les terrains vagues, il fit signe à son laquais de déposer à terre les outils qu'il portait. Bazile ne se le fit pas dire deux fois.

Monseigneur commença par démasquer le verre de la lanterne qu'il avait fait allumer d'avance, puis il dressa l'échelle contre le mur.

— Monte, ordonna-t-il à Bazile, et assure-toi qu'il n'y a personne dans le jardin.

Plus mort que vif, le laquais obéit. Parvenu sur l'arête du mur, il se pencha et promena dans l'obscurité un regard inquisiteur.

— Je ne vois personne et je n'entends aucun bruit, dit-il.

Son maître lui tendit la pioche et la pelle, puis il gravit l'échelle à son tour, enjamba le mur, attira l'échelle à lui et la fit glisser à l'intérieur du jardin. Cela fait, il descendit.

— Passe-moi les outils, dit-il à Bazile.

Celui-ci les lui tendit d'une main tremblante.

— Reste-là, lui ordonna Monseigneur, et au moindre cri d'alarme, accours, les pistolets au poing.

A ces mots, il s'éloigna. Du poste élevé d'observation qu'il occupait, Bazile le vit s'enfoncer dans les ténèbres et disparaître derrière les massifs. A travers les branches, il distinguait de temps à autre la lumière de la lanterne que son maître tenait à la main. En effet, le prélat s'était dirigé d'un pas assuré vers le fond du jardin et s'était orienté sans peine. Il marcha donc sans hésitation vers le massif dans lequel il avait enterré jadis l'enfant de Gabrielle.

Rien n'avait été changé dans la disposition des lieux. Il s'arrêta bientôt devant le trou qu'il avait creusé jadis. Bien entendu, le trou n'existait plus. La pluie avait ravalé la terre et les feuilles l'avaient en partie comblé. Cependant une sensible dépression de terrain indiquait bien nettement l'endroit où il avait été creusé.

L'évêque posa sa lanterne, prit la pioche et se mit à fouiller la terre avec une avidité fiévreuse. En moins de quelques minutes, il avait refait un trou plus large et plus profond que celui auquel il venait demander son secret. Et pourtant il ne sentait rien !

Il s'arrêtait parfois, prenait sa lanterne, la penchait sur la fosse, cherchant inutilement des yeux un fragment de linge, un débris d'ossement... il ne trouvait rien ! Alors il reprenait la pelle et la pioche et creusait encore.

Après une demi-heure de ce travail fatigant, il se redressa. Décidément, Mme de Libessac avait dit vrai : le fils de Gabrielle avait été sauvé par le brigadier Papillon.

Il rejeta à la hâte la terre qu'il avait amoncelée, ramassa ses outils et alla rejoindre Bazile, que les ténèbres et la fraîcheur de la nuit avaient glacé de froid et d'épouvante. Par le même chemin qu'ils avaient suivi, ils regagnèrent tous deux l'autre côté du mur.

Dès qu'il eut mis pied à terre, Monseigneur jeta loin de lui les outils qu'il avait apportés, tandis que son valet le rejoignait lentement. Il était tellement abîmé dans ses réflexions et avait si bien oublié l'heure et le lieu où il se trouvait, qu'il ne songeait plus que Bazile était là, à deux pas de lui.

— C'est singulier !... murmurait-il. Comment ce Papillon maudit s'est-il trouvé là juste à point pour déterrer cet enfant ?

— Comment ! fit imprudemment Bazile, l'enfant n'y est plus?

Ces paroles arrachèrent le prélat à ses réflexions. Il jeta sur son laquais un regard terrible et posa la main sur la crosse du pistolet dont il était armé. Bazile surprit ce mouvement et recula brusquement. Le prélat ne jugea sans doute pas nécessaire de mettre à exécution l'idée qui lui était venue tout d'abord.

— Eh bien ! où vas-tu, imbécile? dit-il à Bazile Jette au loin cette échelle, et rentrons.

Le valet ne demandait pas mieux. Il suivit son maître. Il l'aurait devancé s'il l'avait osé. Une demi-heure après, ils arrivaient rue Croix-des-Petits-Champs, où Mgr l'évêque de Silistrie occupait un magnifique appartement, à cinquante pas de la place Notre-Dame-des-Victoires.

A peine entré dans sa chambre, Monseigneur jeta sur Bazile un regard sévère.

— Que signifient les paroles que tu as prononcées tout à l'heure? demanda-t-il.

— Quelles paroles?... balbutia Bazile.

— Ah ! morbleu ! pas d'enfantillages ! lui dit son maître en étendant la main vers le pistolet qu'il venait de poser sur la table.

— Mais, monseigneur...

— Parle, ou je te casse la tête — ce que j'aurais peut-être dû faire tout à l'heure.

En même temps, il saisit vivement le pistolet et l'appuya sur le front de son valet.

— Grâce, Monseigneur ! fit Bazile dont les dents claquaient.

— Dépêche-toi, je t'écoute Si tu dis un mot qui ne soit pas l'exacte vérité, c'est fait de toi, je t'en préviens.

— J'obéis, Monseigneur, j'obéis; mais remettez ce pistolet sur la table, je vous en conjure! La vue seule de cet instrument de mort me coupe la parole.

Le prélat rejeta l'arme avec mépris et se renversa nonchalamment dans son fauteuil.

— Mon Dieu... commença Bazile, il ne faut pas accuser ma curiosité. . C'est l'intérêt que je porte à Monseigneur qui m'a fait agir de la sorte... Et puis, Monseigneur m'avait tant recommandé de me tenir prêt à lui porter secours en cas de besoin...

— Ah çà, que signifie ce galimatias? Quand t'ai-je fait des recommandations de ce genre? Ce soir?

— Non, Monseigneur, je veux parler du jour où nous sommes venus à l'hôtel de Libessac pour la première fois, où nous avons quitté si précipitamment Paris...

— Eh bien?

— Eh bien! Monseigneur doit se rappeler qu'il m'avait ordonné de ne pas le déranger, à moins qu'il ne m'appelât...

— Oui, après?

— Pour être plus à portée de la voix de Monseigneur, j'avais quitté la cuisine, et je m'étais blotti dans l'angle formé par la rampe de l'escalier. Bientôt j'entendis s'ouvrir une porte du premier étage. Quelqu'un descendait l'escalier... Je me dissimulai au fond de ma retraite, et je crus voir passer Monseigneur portant sous son habit un paquet blanc volumineux. Pourtant je n'étais pas sûr que ce fût lui. Ne sachant que penser, je montai à l'étage supérieur, pendant que ce personnage disparaissait dans le jardin. Au beau milieu du petit salon, j'aperçus, sous le tapis dont il était couvert, le cadavre du gentilhomme que j'avais introduit une demi-heure auparavant. Je passai dans la chambre que je venais de quitter, et je reconnus que la jeune femme était accouchée tout récemment. Je cherchai partout l'enfant : je ne le vis pas. Naturellement, ne trouvant là haut ni Monseigneur ni l'enfant, je supposai que c'était bien vous que j'avais vu descendre et que le paquet blanc que vous portiez...

— Ensuite? interrompit le prélat d'un ton sec.

— Comme vous veniez de remonter au premier, et comme le spectacle auquel j'avais assisté m'avait profondément troublé, j'éprouvai le besoin de prendre l'air et j'allai dans le jardin. Je me dirigeais à pas lents vers les massifs, lorsqu'il me sembla distinguer une forme humaine qui en sortait...

— Que dis-tu? s'écria vivement l'évêque.

— Et même il me sembla que cette ombre était vêtue d'un uniforme de garde-française, ajouta Bazile.

— Et tu ne m'as pas appelé!

— J'avais trop peur, Monseigneur.

— Et depuis cette époque, tu ne m'as pas dit un mot de cette particularité!

— C'est la première fois qu'il en est question entre nous, Monseigneur.

Le prélat devint songeur.

— Il n'y a plus à en douter cette fois, dit-il à demi-voix. C'est bien lui.

Puis se tournant tout à coup vers Bazile :

Patouillot fut introduit. (Page 149.)

— Mais ce jour-là, reprit-il, pourquoi n'es-tu pas venu sur-le-champ m'informer de ce que tu avais vu?

— Ah! ma foi, Monseigneur... c'est que je n'étais pas bien sûr de l'avoir réellement vu. L'aspect de ce cadavre, de cette femme à moitié morte... m'avait causé une telle épouvante, que je crus être le jouet d'une hallucination. Vous-même, vous étiez grièvement blessé à la main; vous aviez donc couru quelque grand danger dans la lutte que vous aviez soutenue...

— Quelle lutte? Ah çà, tu es fou! Je vais te dire, moi ce qui s'est passé.

Bazile jeta sur son maître un regard soupçonneux.

« Va, pensa-t-il, je le sais aussi bien que toi. »

Mais il reprit aussitôt le masque de doucereuse impassibilité qui lui était habituel. Monseigneur, au contraire, affectait un air dégagé.

— Je ne suis pas fâché, reprit-il, que la conversation soit tombée sur les événements de cette soirée mystérieuse à laquelle tu fais allusion, car tu me parais avoir des soupçons qu'il est temps de dissiper pour mon honneur et pour ta propre tranquillité.

Bazile s'inclina sans mot dire; mais son petit œil gris s'attacha sur le prélat avec une obstination dans laquelle il y avait assurément plus d'incrédulité que de confiance.

— La jeune femme que j'avais conduite à l'hôtel de Libessac, commença Monseigneur, était au plus mal avec son mari...

— Qui? M^lle^ Gabrielle de Méricourt ? Votre cousine? demanda le laquais.

— Sans doute, fit l'évêque. Gabrielle voulait absolument que son mari quittât le service et demeurât auprès d'elle. Le duc, qui était colonel à trente ans, et qui espérait parvenir aux grades les plus élevés, refusait de renoncer à une carrière qui s'ouvrait devant lui sous d'aussi brillants auspices. Une mésintelligence assez vive s'était donc élevée entre les jeunes époux et, à plusieurs reprises, avait dégénéré, paraît-il, en scènes d'une certaine gravité. Gabrielle s'en était plainte amèrement à moi, le jour où j'étais allé chez elle.

« — Vous le voyez, me disait-elle : avec son obstination à vivre au milieu des camps, mon mari me laisse, en l'état où je suis, dans cette horrible maison dont ne voudrait pas le dernier de mes laquais. C'est pourtant dans cette chambre d'auberge que je serai forcée de faire mes couches! Est-ce là ce qui convient à une femme de ma naissance et de ma fortune?

« J'essayai de la calmer, de lui persuader que le colonel, aussitôt qu'il serait arrivé, se mettrait en devoir de lui trouver un asile plus convenable.

« — Mais c'est à l'instant même qu'il m'en faudrait un, répliqua-t-elle. Dans deux heures, il sera peut-être trop tard.

« Elle avait tellement raison, que le matin même, honteux de la voir habiter dans cette méchante bicoque, je m'étais mis en quête avec toi et j'avais loué pour elle l'hôtel de M^me^ de Libessac.

« Il est bien vrai que le suisse n'avait consenti à me le céder que pour quarante-huit heures : mais, me disais-je, une fois que Gabrielle y sera, on n'aura pas le courage de l'en chasser avant qu'elle soit complètement rétablie. Je lui fis part de l'excellente idée qui m'était venue. Elle l'approuva si fort, qu'elle voulut quitter sur-le-champ le misérable taudis dans lequel elle étouffait. Nous partîmes, en laissant à la maîtresse de céans l'adresse de l'hôtel Libessac, afin qu'elle la donnât au duc aussitôt qu'il arriverait. En attendant, j'installai Gabrielle chez la comtesse et je te fis préparer à souper. Tout allait donc pour le mieux; mais l'aspect de l'hôtel où je l'avais transportée, la richesse de la chambre que je lui avais

fait préparer, loin de calmer ma cousine, augmentèrent encore la colère qu'elle ressentait contre son mari.

« — A la bonne heure ! me disait-elle. Voilà ce qu'il nous faudrait. Ce n'est pas le duc qui se serait donné pour moi la peine que vous avez prise.

« — Soyez plus raisonnable, lui dis-je ; le colonel va venir, et je suis sûr que demain ..

« — Demain, il ne sera plus temps, interrompit-elle avec impatience. D'ailleurs ne pouvait-il pas arriver un jour ou deux plus tôt?

« Quoi que je fisse, elle était donc très-animée quand tu vins m'annoncer que le colonel était là. Je l'introduisis auprès de sa femme. Dès qu'il parut, elle lui reprocha en termes amers l'abandon dans lequel il la laissait. Furieux d'être accueilli de la sorte, lui qui venait de faire quarante lieues à franc étrier sans débrider, le duc lui répondit sur un ton aigre d'abord ; puis, comme sa femme se répandait en reproches de plus en plus violents, il perdit patience à son tour, s'emporta, tira son poignard et menaça de l'en frapper. Fort heureusement j'étais là. Je me jetai sur lui, j'essayai de le désarmer ; mais il ne voulait rien entendre. J'avais réussi pourtant à m'emparer du poignard, quand, en faisant un mouvement pour le dégager, il me fit à la main, avec le tranchant de la lame, la terrible blessure que tu connais. La vue de mon sang, qui coulait à flots, lui causa une sorte de vertige.

« — Eh bien ! dit-il en s'adressant à sa femme, puisque la vie commune n'est plus possible entre nous, finissons-en. Dans un instant vous serez libre, madame.

« A ces mots, il quitta la chambre et passa dans le petit salon. Pressentant quelque sinistre projet, je le suivis en enveloppant à la hâte ma main avec mon mouchoir. En effet, je le vis se diriger vers la table et arracher de ses tablettes une feuille sur laquelle il écrivit ces mots :

« Je me tue volontairement. Qu'on n'accuse personne de ma mort. »

« Devinant quelle horrible pensée il avait conçue, je m'approchai de lui pour lui arracher le poignard dont il voulait se frapper lui-même, cette fois. Alors commença entre nous une lutte terrible ; lui, cherchant à m'échapper ; moi, faisant tout au monde pour l'empêcher de mettre son funeste projet à exécution. Malheureusement j'étais blessé, ce qui m'enlevait beaucoup de mes moyens. Cinq ou six fois, pour ne pas tomber, je dus m'appuyer contre les murs, contre les meubles, sur lesquels je laissais l'empreinte de ma main ensanglantée. Un moment, il réussit à se débarrasser de mon étreinte obstinée. Ce fut la durée d'un éclair, mais cela suffit... Quand je m'élançai de nouveau sur lui, il venait de se frapper en plein cœur. J'arrivai juste à temps pour le recevoir dans mes bras ; je le portai sur un fauteuil ; il poussa un cri étouffé, un seul, et il expira.

« Reconnaissant que mes soins étaient désormais inutiles et craignant que Gabrielle, dont ce bruit aurait pu attirer l'attention, n'eût la curiosité de venir voir ce qui se passait, je recouvris le cadavre avec le tapis de table et je revins auprès de ma cousine. Elle souffrait tellement qu'elle n'avait rien entendu. Je ne pouvais cependant pas lui annoncer cette terrible nouvelle dans la position où elle se trouvait. Justement elle demandait un médecin à cor et à cri.

« Amené par toi, le docteur accourut; mais il paraît que le pauvre enfant se ressentit des souffrances que sa mère avait endurées, car il mourut en venant au monde.

« Qu'aurais-tu fait à ma place? Fallait-il laisser ce petit cadavre sous les yeux de la pauvre mère? Je crus plus sage de le faire disparaître. Profitant d'une courte syncope qui venait de s'emparer de Gabrielle, je pris l'enfant, je me dirigeai vers le jardin, où je le déposai dans une fosse que j'avais remarquée et que le jardinier avait creusée sans doute pour y enfouir des feuilles mortes. Puis je revins auprès de la jeune mère. Elle ouvrit les yeux quelques minutes après et demanda son fils. J'essayai de lui faire croire que je l'avais remis à la garde-malade que nous avions appelée pour la soigner. Elle insista. J'eus beau m'en défendre, elle me pressa tellement que je fus obligé de lui apprendre la vérité. Je crus qu'elle allait devenir folle.

« — Où est mon enfant? qu'en avez-vous fait? demandait-elle éperdue.

« Elle sauta hors du lit, ne sachant plus ce qu'elle faisait, et, tandis que je me voilais les yeux, elle se dirigea vers le petit salon.

« — Vous me trompez, Savournin, me dit-elle. Mon fils est là, avec mon mari.

« Alors seulement je songeai à la surprise, plus épouvantable encore, qui l'attendait, si je la laissais entrer dans cette pièce, où gisait le corps inanimé du colonel. Je courus à elle et je voulus la ramener vers son lit; mais elle était dans un tel état de surexcitation que sa force était irrésistible. Elle me repoussa loin d'elle, ouvrit la porte et pénétra dans le salon. Elle chercha des yeux son mari et ne l'aperçut pas tout d'abord. Le tapis de table, étendu sur le fauteuil, finit par attirer son attention. Elle s'approcha, le souleva et découvrit le cadavre du duc. Son saisissement fut tel, qu'il lui fut impossible d'articuler une parole. Elle porta la main à son cœur, fit quelques pas en avant, chancela comme un homme ivre, et retomba lourdement en arrière... Elle était morte.

« Je la relevai, je la couchai dans son lit, je m'empressai de faire disparaître tout ce qui aurait pu nous compromettre, et je quittai avec toi cet hôtel maudit.

« Ma première pensée avait été de regagner notre appartement; mais, en présence du concours fatal de circonstances qui avaient amené cette catastrophe et des conséquences funestes qui pourraient en résulter pour moi, je pris le parti de quitter Paris sur-le-champ. Je te fis donc jeter dans la Seine le panier dont tu étais porteur; je me dirigeai vers la poste et nous partîmes.

— Alors, que sommes-nous allés faire ce soir dans le jardin de la comtesse? demanda Bazile, qui ne croyait pas un mot de ce que son maître venait de lui raconter.

— Ah! voilà... fit Monseigneur. Il paraît que le médecin s'était trompé et que le fils de Gabrielle n'était pas mort...

— Ah! dit le laquais en clignant finement des yeux, je comprends maintenant. Vous vouliez vous assurer que le corps de l'enfant n'était plus à l'endroit où vous l'aviez déposé...

— Précisément.

— Et il n'y est plus ?

— Non, et cela par ta faute, misérable drôle! s'écria le prélat avec colère.

— Comment?

— Cette ombre humaine... ce garde-française que tu as aperçu ce soir là..

— J'y suis! Il se tenait dans le jardin, il a tout vu... il a déterré et emporté l'enfant... Et cet enfant vit ? demanda Bazile. Il sait...

— Il vit, mais il ne sait rien.

— A la bonne heure! fit Bazile en poussant un gros soupir.

Le lendemain matin, monseigneur avait recouvré toute sa présence d'esprit. Assis devant un bureau, il dépouillait la correspondance volumineuse que Bazile lui avait apportée. Parmi ces lettres, le prélat en avisa une, sur laquelle il se jeta avec une sorte d'avidité. Il l'ouvrit et la parcourut rapidement. Elle était ainsi conçue :

« Monseigneur,

« Depuis votre pèlerinage aux Lieux-Saints, et surtout depuis les dons généreux que vous avez faits à la Compagnie, vos supérieurs ont les yeux sur vous.

« La dignité qu'ils vous ont fait obtenir, la mission qu'ils vous ont confiée, vous prouvent, du reste, en quelle faveur vous êtes auprès d'eux. Réduisez les Lionnay au silence, faites avorter le procès qu'ils nous ont intenté, et il ne dépendra que de vous de parvenir au faîte des honneurs.

« Moi-même, si vous réussissez, je vous désignerai pour me succéder dans le cas où Dieu voudrait rappeler à lui le plus humble de ses serviteurs,

« *Le général*, Ricci. »

L'œil de monseigneur s'alluma d'un éclair de joie triomphante.

— Allons, dit-il résolûment. Coûte que coûte, il faut que je réussisse. Et d'abord sachons ce que fait ce petit Lucien.

Il frappa aussitôt sur le timbre qui se trouvait à sa portée. Bazile parut.

— Patouillot est-il là? demanda-t-il.

— Oui, monseigneur.

— Qu'il entre!

Bazile ouvrit la porte de l'antichambre, fit un signe et Patouillot fut introduit.

— Eh bien? fit le prélat. Quoi de nouveau depuis avant-hier?

— Rien, Monseigneur.

— Comment, rien?

— Non, Monseigneur. Voilà près de huit jours que M. de Saint-Germain ne sort guère, quitte à peine son appartement pour faire sur les quais une courte promenade au grand soleil.

— C'est une conduite assurément étonnante chez un jeune homme, chez un officier surtout.

— Je ne dis pas non, Monseigneur; mais c'est l'exacte vérité.

— Et que fait-il dans son appartement?...

— Pas grand'chose. Monseigneur; il passe sa journée auprès de M^me^ Debrau et de M^lle^ Lionnay.

En entendant prononcer ce nom, le prélat dressa l'oreille.

— Il rend donc souvent visite à cette jeune fille?

— Non, Monseigneur; mais Mme Debrau, ayant remarqué que cette jeune personne était seule pendant presque toute la journée, lui a proposé de descendre auprès d'elle et de lui tenir compagnie.

« Mlle Lionnay a accepté avec empressement. Depuis un an et demi qu'elle est arrivé à Paris, m'a-t-on dit, son père n'est jamais à la maison. On prétend qu'il poursuit un gros procès, dans lequel toute sa fortune est engagée, et qu'il s'agit de plusieurs millions...

— Bien, passons, fit le prélat avec un geste d'impatience.

— C'est tout, Monseigneur. Mlle Lionnay travaille tout le jour avec Mme Debrau, et M. de Saint-Germain reste auprès d'elles.

— D'où tu conclus?... demanda l'évêque.

— D'où je conclus que, comme Mlle Lionnay est fort jolie, M. de Saint-Germain ne serait pas fâché d'obtenir d'elle la récompense du dévouement dont il a fait preuve en la sauvant au péril de sa vie.

— Tu ne sais rien de précis à cet égard, cependant?

— Non, Monseigneur; mais il me semble que cela tombe sous le sens.

— En effet, ton raisonnnement est assez logique, fit le prélat. Eh bien! continue de surveiller M. de Saint-Germain, mon ami. Tes rapports m'intéressent au plus haut point.

A ces mots, Monseigneur lui mit un louis dans la main et le congédia. Ce qu'il venait d'apprendre avait légèrement rembruni son front,

— Dieu m'est témoin que je voulais l'épargner, murmura-t-il; mais malheur à lui s'il se trouve sur mon chemin!

Après dîner, il sortit et se rendit chez Biondetta. Montclavel s'y trouvait précisément en visite. Il reconnut le prélat et ne dissimula point la surprise que lui causait sa présence. L'évêque s'en aperçut.

— Oh! ne vous étonnez pas, monsieur le comte, lui dit-il. Biondetta et moi, nous sommes d'anciennes connaissances. Il y a quinze ans, à Florence, j'avais l'honneur d'être fort lié avec sa mère. J'ai retrouvé cette enfant à Paris par le plus grand des hasards et, comme elle m'inspire beaucoup d'intérêt, je viens de temps en temps passer une heure auprès d'elle.

Montclavel, tout en écoutant ces explications, interrogeait la comédienne du regard, comme pour obtenir d'elle la confirmation de ces paroles. La jeune femme répondit par un signe d'assentiment. Le comte ne douta plus. Il était trop de son siècle pour s'étonner outre mesure de voir un dignitaire de l'Église chez une actrice en renom.

— Mais vous, monsieur, lui dit Monseigneur, comment se fait-il que vous soyez seul ici? Votre ami M. de Saint-Germain ne vous a-t-il pas accompagné?

— Non, Monseigneur.

— Il va venir vous rejoindre sans doute?

— Pas davantage.

— Il est pourtant au mieux avec Biondetta, puisque j'ai déjà eu le plaisir de le rencontrer chez elle.

— Ah! fit Montclavel, vous avez eu déjà le plaisir...

— Oui, monsieur. Je m'attendais même à l'y revoir plus souvent. Il n'est pas malade pourtant?

— Non, Monseigneur; il se porte à merveille. Je le quitte à l'instant. J'ai même voulu l'amener ici, mais je n'ai pas pu l'y décider.

— Pourquoi?

— Je ne saurais trop vous le dire, Monseigneur. C'est un si drôle de garçon que Lucien!

— En quoi?

— En tout. Je ne parle, bien entendu, ni de sa loyauté ni de son courage, qui sont au-dessus de tout éloge, mais seulement de son caractère. Il est impressionnable et nerveux avant tout. Sous ce rapport-là, on peut dire qu'il est femme, c'est-à-dire capricieux. Tantôt il veut, tantôt il ne veut pas, et lui-même, si on l'interrogeait, il serait bien souvent embarrassé de dire pourquoi.

— C'est un esprit fantasque, alors?

— Du tout, Monseigneur. Ainsi, je vous ai dit qu'il était capricieux : je me suis trompé. J'aurais dû m'en tenir au mot impressionnable, qui rend plus fidèlement ma pensée. A première vue, une personne ou un objet lui plaît ou ne lui plaît pas. Pour ce qui lui plaît, il fera l'impossible; pour ce qui lui déplaît, on ne le fera pas bouger de place. Ce n'est pas qu'il soit indifférent; mais tout ce qui ne lui cause pas une impression quelconque, répugnance ou sympathie, passe inaperçu à côté de lui. Je vais vous en donner un exemple...

— Voyons, fit Monseigneur avec une merveilleuse complaisance.

Le fait est que les événements le servaient à miracle, car il ne pouvait pas mieux s'adresser pour avoir les renseignements qui lui manquaient.

— Il y a quinze jours, commença Montclavel, je m'étais mis en tête de le marier. Or, vous l'ignorez probablement, Monseigneur, Lucien n'a aucune fortune, sinon une rente annuelle de dix mille livres. Le parti que je lui proposais était avantageux à tous les titres. Sans rien dire des quarante mille livres de revenus en belles et bonnes propriétés qu'elle possède, Mlle Lina d'Estourbel est une jeune fille admirablement jolie, faite au tour, spirituelle, instruite, séduisante et particulièrement intéressante, en raison de la situation déplorable que lui fait un tuteur avare et despotique.

D'avance, j'avais fait ressortir aux yeux de Lucien tous les avantages que je viens de vous signaler. Il n'avait pas dit oui, mais il n'avait pas dit non. Je l'emmenai donc chez mon oncle et je le présentai à Lina. Pendant huit jours, elle ne quitta pas le château du vicomte, où j'avais eu soin de la retenir. Au moment où nous allions repartir pour Paris, j'interrogeai Lucien. Il m'avoua bien que Mlle d'Estourbel était charmante, mais il ajouta qu'elle n'avait produit sur lui aucune impression. J'en fus pour mes frais de diplomatie.

— Cela prouve du moins, fit observer Monseigneur, que M. de Saint-Germain

est un honnête homme et désintéressé, car beaucoup d'autres gentilhommes, à sa place, auraient accepté la femme et la dot...

— Sauf à planter la femme là pour croquer la dot avec d'autres, n'est-ce pas? dit Montclavel. Mais je savais bien que Lucien n'était pas capable d'une semblable vilenie.

— Vous aviez eu pourtant une excellente idée, reprit Monseigneur. En a-t-il été de nouveau question entre vous depuis cette époque?

— Pas une fois.

— Peut-être vous êtes-vous trop hâté de jeter le manche après la cognée.

— Oh! je ne le crois pas. Quand Lucien a dit non, c'est non.

— A-t-il dit non?

— Pas positivement, mais c'est tout comme.

— Qui sait?.,. insista Monseigneur. On pourrait essayer encore. Il est certain qu'un tel mariage serait une véritable bonne fortune pour votre ami. Il serait donc sage et profitable à ses intérêts de persister dans cette voie. Voulez-vous que je m'associe à cet acte charitable?

— Comment? demanda Montclavel interdit.

— Rien de plus simple. Biondetta nous invitera tous les trois à souper et nous amènerons sans peine la conversation sur ce terrain délicat.

— Je le veux bien, fit le comte, enchanté de trouver un auxiliaire aussi puissant.

— Quant à vous, continua le prélat, faites en sorte d'amener Lucien; au besoin ne lui dites pas que je serai là et, Dieu aidant, nous en viendrons à bout, je l'espère.

— C'est convenu, dit joyeusement Montclavel.

— Alors, à demain. Ne vous occupez de rien. Je vais organiser le souper avec Biondetta. Vous recevrez chacun d'elle une lettre d'invitation. Conduisez ici M. de Saint-Germain : c'est le principal.

Le comte sortit, on ne peut plus satisfait de ce résultat. Dès qu'il fut parti, Monseigneur dicta lui-même à la comédienne les lettres d'invitation.

— Voici dix louis pour ton souper, ajouta-t-il. Surtout n'épargne rien!

La jeune femme promit de faire largement les choses.

— Et maintenant, lui dit Monseigneur, il y a mille livres pour toi si tu peux décider ce gentilhomme à accepter les propositions de Montclavel.

— En ce cas, vous pouvez compter sur moi, dit Biondetta en étouffant un soupir.

Il ne faudrait pas croire que Biondetta fût une créature perverse et née pour faire le mal. Elle était ce que sont ses pareilles, ni plus ni moins. Plaire et briller, elle ne songeait pas à autre chose. Or, plus elle serait à même de briller, plus elle aurait de chances de plaire. Donc, plus elle aurait d'argent, plus elle s'élèverait audessus de ses rivales.

D'ailleurs, l'argent que lui promettait Monseigneur était si facile à gagner! Que lui demandait-il? Presque rien. Sacrifier un caprice passager pour contribuer à une action essentiellement méritoire. C'était double profit: pour Lucien

Au milieu de cette main, il venait d'apercevoir une cicatrice. (Page 157.)

d'abord, pour elle ensuite. Elle l'avait écouté. Elle le congédiait. Cela se voit tous les jours.

Lucien lui-même n'avait jamais pris au sérieux cette liaison d'un instant. On se rappelle en quels termes il en parlait à Montclavel, avec quelle liberté de cœur et d'esprit il s'éloignait de Paris et de Biondetta. Ce fut bien pis encore quand il y rencontra Monseigneur à son retour.

Ainsi que l'avait dit Montclavel, Lucien était très-impressionnable. A premiè

vue, il aimait ou il n'aimait pas. Or, à première vue, Monseigneur non-seulement ne lui avait pas plu, mais encore lui avait inspiré un indéfinissable sentiment de répulsion. Il n'avait pas à se plaindre de lui, pourtant. Si leur première rencontre à Livry avait mal commencé, elle avait fort bien fini. De même, le jour où Monseigneur avait trouvé Lucien chez la comédienne, il s'était montré aimable, enjoué, spirituel même. Malgré cela, Lucien n'avait pas voulu retourner chez Biondetta. Pourquoi? Uniquement pour ne pas y rencontrer le prélat.

Tous les jours il faisait à pied une promenade hygiénique, tantôt seul, tantôt en compagnie de Montclavel. Ensuite il rentrait chez lui pour n'en plus sortir. C'est qu'un grand revirement s'était fait dans les idées de Mme Debrau sur le compte de M. Lionnay et de Raymonde.

Depuis qu'elle avait été payée par eux de ce qu'elle réclamait, et même de ce qu'elle ne réclamait pas ; depuis surtout qu'elle avait appris par Lucien que l'ancien banquier poursuivait à Paris un procès dont le gain lui rapporterait plusieurs millions, Mme Debrau avait conçu pour ses locataires une estime proportionnée à la somme qu'ils représentaient. Or, un million, en ce temps-là, c'était un chiffre fabuleux! Un million ne courait pas les rues comme il le fait aujourd'hui. On citait les gens qui avaient un million. Ceux qui en avaient plusieurs passaient pour des êtres surnaturels.

Ludivine avait donc été éblouie. A dater de ce moment, elle avait témoigné autant de bienveillance à ses locataires qu'elle avait montré de défiance en les voyant entrer dans sa maison nus comme des petits saint Jean. Aussi, sachant que Raymonde était presque toujours seule, elle lui proposa de venir travailler auprès d'elle. La jeune fille accepta. Depuis qu'elle était à Paris, c'était la première fois qu'elle rencontrait un cœur compatissant.

Tous les jours, et pendant presque toute la journée, elle demeura donc auprès de Ludivine, lui raconta son histoire, lui fit part de ses chagrins, lui communiqua ses espérances.

Quoique légèrement intéressée, Mme Debrau était une bonne et brave femme. Elle prit en pitié le sort de Raymonde d'abord, et finit par s'enthousiasmer au récit de tant d'infortunes. C'était une femme du commun, qui n'avait reçu aucune instruction, très-faible d'esprit par conséquent, et fort disposée à croire au merveilleux. Ces millions, dont elle entendait parler tous les jours, papillotaient à ses yeux de couleurs chatoyantes, comme un conte du pays des fées. Aussi acquit-elle l'inébranlable conviction que, tôt ou tard, ses locataires finiraient par être plus riches qu'un fermier général.

Lucien assistait à ces entretiens, qu'il ne troublait ni par un mot ni par un geste.

Assis à l'écart, dans le coin le plus obscur de la chambre, il écoutait et regardait parler Raymonde. Positivement il était sous le charme. Jamais voix plus enchanteresse n'avait vibré à son oreille. Jamais accents plus touchants, plaintes plus résignées, simplicité plus candide, n'avaient ému plus délicieusement son cœur.

Il demeurait en contemplation devant ce courage, cette modestie, cette beauté, qui semblaient s'ignorer eux-mêmes.

Lorsqu'il quittait Raymonde, il ne s'éloignait qu'à regret. Pas une fois, durant les cinq jours que Monseigneur était resté absent de Paris, Lucien n'avait eu l'idée de retourner chez Biondetta.

Montclavel venait le voir. Tous les jours il avait une partie nouvelle à lui proposer. Lucien refusait sous prétexte qu'il ne se sentait pas bien et que le moindre excès lui était contraire.

Il n'avait pas dit un mot au jeune gentilhomme de la vie presque contemplative qu'il menait, ni des sentiments nouveaux qui s'éveillaient en lui.

Lui-même, il ne s'en rendait pas compte. Il sentait bien qu'une insurmontable sympathie l'entraînait vers Raymonde ; mais il ne s'était pas aperçu que l'amour s'insinuait tout doucement au fond de son cœur et qu'il allait bientôt y régner despotiquement.

Il croyait n'obéir qu'à une commisération toute naturelle; il ne voyait pas qu'il s'enivrait à longs traits d'un poison mortel, qu'il ne s'appartenait déjà plus, que son cœur était suspendu aux lèvres de Raymonde, qu'il ne vivait plus pour ainsi dire que par elle.

Les regards de remercîment qu'elle jetait sur lui, les sourires qu'elle lui adressait, étaient autant de traits acérés qui pénétraient profondément jusque dans ses chairs, allumaient son sang et lui rendaient une vie nouvelle.

Aussi jeta-t-il avec une dédaigneuse froideur la lettre d'invitation que Biondetta lui avait fait parvenir.

Le lendemain, lorsque vint Montclavel, il lui déclara qu'il était bien fermement décidé à ne pas aller chez la comédienne. Le jeune gentilhomme se montra fort surpris de cette incroyable résolution.

— Ah çà, tu es fou! lui dit-il. N'as-tu échappé à la mort que pour t'enterrer tout vivant dans ton appartement? Crois-tu que ce soit un bon moyen de te guérir? Non, morbleu! tu as besoin d'activité, de distractions, et je ne souffrirai pas... A moins que tu n'aies à te plaindre de Biondetta.

— Du tout, fit vivement Lucien. C'est plutôt elle...

— Qui aurait à se plaindre de toi? Je le crois bien! Et elle ne s'en fait pas faute. Hier encore, lorsque je suis allé la voir, elle n'a pas manqué de me demander ce que signifiait ta longue absence. Que pouvais-je dire? Rien. Elle était furieuse. C'est alors que l'idée lui est venue de t'inviter à souper. J'ai trouvé l'idée excellente, je lui ai promis de t'amener, je viens te chercher... Tu le vois, cela va tout seul.

— Sans doute, cela va tout seul, mais il y a chez elle un homme que je ne peux pas voir en face.

— Qui?

— L'évêque de Silistrie.

— Eh! qui te dit qu'il fera partie des convives? D'ailleurs, quand cela serait... où est le mal? Je l'ai rencontré chez elle hier, moi; j'ai causé plus d'une grande demi-heure avec lui. C'est un homme charmant, je te l'assure.

— C'est égal, si je savais qu'il y fût...

— Tu n'irais pas? fit Montclavel. Tu aurais tort. Allons, ventremahom! pas

d'enfantillage, mon capitaine! C'est vrai, cela me met en colère, à la fin, de te voir depuis huit jours transformé en momie.

Lucien se mit à rire.

— Allons, pour te faire plaisir, j'irai, accorda-t-il; mais je ne te promets pas de m'amuser.

— Ne dirait-on pas que je te demande l'impossible? Ne pas s'amuser à ton âge! Bon lorsque tu seras marié, mais jusque-là... voyons, sois gai, ventrebleu! Remue-toi, fâche-toi, dis-moi des injures, mais sors de ta léthargie, palsambleu! J'en ai froid dans le dos de te voir ainsi.

— Tu as raison, fit Lucien que la bonne humeur de Montclavel avait fini par gagner. Amusons-nous. Va pour Biondetta! Partons.

Et il entraîna Édouard par un mouvement brusque et fiévreux.

Nos deux amis se dirigèrent gaiement vers la foire Saint-Laurent, où ils passèrent le reste de la journée.

Le soir, à neuf heures, ils arrivèrent chez la jeune femme, qui reçut Lucien à bras ouverts.

Quatre couverts étaient dressés dans la salle à manger.

— Tiens! vous attendez quelqu'un? demanda le jeune capitaine.

— Non, mais afin que le souper fût plus gai, j'avais invité une de mes amies à y prendre part.

— C'était une excellente idée, fit Montclavel.

— Malheureusement elle vient de me faire dire à l'instant qu'il ne lui était pas possible de venir.

— Bah! nous souperons tous les trois; ce sera plus gai, dit Lucien.

— Pour toi, oui; mais pour moi...

A peine Montclavel avait-il prononcé ces dernières paroles que Monseigneur entra.

— Que vois-je! s'écria-t-il. Un souper! Quatre couverts! Et vous n'êtes que trois! Décidément c'est une heureuse inspiration qui m'a conduit ici.

Lucien fit une légère grimace, mais fut dupe de cette petite comédie et se résigna.

On se mit à table. Le souper fut excellent. Monseigneur se montra bon convive et bon conteur. Il parla de son voyage à Jérusalem et émailla son récit d'anecdotes fort piquantes.

Lucien était tout étonné. C'était vraiment un charmant homme que ce Monseigneur.

A dessert, la conversation tomba enfin sur le mariage. Montclavel en profita pour mettre en avant Mlle d'Estourbel. Le prélat l'appuya de toutes ses forces, épuisa tous les arguments capables de convaincre Lucien et le pressa tellement, que le capitaine poussé dans ses derniers retranchements, déclara d'un ton péremptoire qu'il n'épouserait jamais Lina.

Le souper s'acheva, moins gaiement qu'il n'avait commencé. Une certaine contrainte régnait entre les convives.

Quand on se leva de table, Monseigneur se rapprocha de Lucien.

— Allons, capitaine, lui dit-il en souriant, il ne faut pas me garder rancune d'avoir pris un peu trop vivement vos intérêts...

— Mais je ne vous en veux aucunement, Monseigneur, répondit Lucien.

— Alors, pour me le prouver, touchez là, dit le prélat en lui tendant la main.

Lucien allait y laisser tomber la sienne, quand il recula avec un geste d'horreur.

VIII

LA MAIN COUPÉE

Ce mouvement fut si brusque et si prononcé, qu'il n'échappa ni à Montclavel ni à la comédienne.

Le prélat lui-même regardait Lucien d'un air profondément étonné.

Quant au jeune officier, tout en reculant, il n'avait pas cessé d'examiner cette main tendue, sur laquelle son œil se fixait avec une terreur de plus en plus manfeste.

En effet, au milieu de cette main, il venait d'apercevoir une cicatrice transversale, qui coupait la paume en deux dans sa largeur et contournait même la naissance du pouce.

Surmontant l'horreur que cette vue paraissait lui inspirer, Lucien se rapprocha, s'empara vivement de la main de Monseigneur, au moment où celui-ci allait la retirer, et l'éleva jusqu'à lui pour mieux la considérer.

Le prélat devint légèrement pâle et essaya de dégager sa main ; mais Lucien la retint avec force, en même temps qu'il dardait sur l'évêque un regard perçant.

Monseigneur fronça d'abord les sourcils d'un air menaçant ; puis, tout à coup, il se mit à rire.

— Qu'avez-vous donc, capitaine? fit-il. Que voyez-vous dans ma main qui vous trouble à ce point? Seriez-vous chiromancien? Y auriez-vous trouvé le présage d'un malheur? En ce cas, ne me cachez rien, je vous en conjure. Je me sens de taille à entendre sans pâlir les oracles les plus terribles.

— Non, Monseigneur... non... je ne suis malheureusement pas sorcier... balbutia Lucien ; mais je suis curieux et je me permettrai de vous demander d'où vous vient cette cicatrice?

— Quoi! c'est là ce qui vous a mis l'esprit à l'envers? fit Monseigneur d'un ton dégagé. Alors rien n'est plus facile que de vous satisfaire ; seulement, je vous en avertis, je n'ai pas de témoins sous la main pour corroborer le fait que je vais vous raconter.

— Pourquoi? demanda Lucien.

— D'abord parce qu'il y a dix-huit ans que cette aventure m'est arrivée, et ensuite parce qu'il faudrait aller chercher ces témoins au fin fond des déserts de l'Arabie, où nous serions fort embarrassés, vous et moi, de les retrouver.

— N'importe, fit le capitaine, je serais très-désireux de la connaître.

— Oh ! ne vous attendez pas à une longue et intéressante histoire. Elle n'est pas neuve non plus, car elle est arrivée à une foule de pèlerins qui, moins favorisés que moi par la Providence, y ont perdu la vie.

— Je vous écoute, monsieur.

— A l'époque où je fis le voyage de Jérusalem, dont nous avons tant parlé ce soir, dit Monseigneur, j'étais jeune, un peu plus entreprenant peut-être qu'il ne convenait à mon habit et avide de voir surtout ce que les autres n'avaient pas vu. Au lieu de suivre la route banale, tracée d'avance à tous les pèlerins qui se dirigent vers les lieux saints, j'avais loué une petite escorte de cavaliers et je m'étais hasardé dans le désert, où l'on m'avait assuré que se trouvait la race des chevaux du Prophète. Malheureusement nous fûmes surpris par une horde d'Arabes, pillards et voleurs, comme ils le sont à peu près tous. Au premier coup de fusil, mon escorte prit la fuite et je restai seul en face d'une cinquantaine d'ennemis. Jugeant que la résistance était inutile dans de pareilles conditions, je jetai le pistolet dont j'étais armé et j'attendis. Sans tenir compte du mouvement que je venais de faire, un de ces Arabes se jeta sur moi, le cimeterre levé pour me trancher la tête. Instinctivement, je me baissai et je parai le coup avec la main. Furieux de voir que je lui avais échappé, mon sauvage allait redoubler, lorsque le chef accourut et l'en empêcha. J'en étais quitte pour l'horrible blessure que vous voyez. Encore devais-je m'estimer très-heureux de n'avoir pas eu la main entièrement coupée, car si vous saviez avec quelle dextérité ces gaillards-là vous font sauter une tête !...

« Le chef m'interrogea. Avec beaucoup de peine je lui fis comprendre que j'étais un paisible voyageur et que mon seul but, en pénétrant dans le désert, était de me procurer un cheval de sang, afin de le ramener en Europe. Il entra dans une grande colère, me déclara que les étalons du Prophète n'étaient pas faits pour les infidèles, me fit payer rançon et reconduire jusqu'à l'extrémité des terres appartenant à sa tribu. Il ajouta que, le premier, il me couperait le cou si j'osais violer de nouveau son territoire. Ces paroles étaient si peu engageantes que je me gardai bien de l'essayer. En outre, cette aventure me rendit d'autant plus prudent qu'il s'écoula trois mois avant que je pusse faire usage de ma main. »

Lucien avait écouté ce court récit sans l'interrompre, mais il n'avait pas quitté des yeux Monseigneur.

Loin de se déconcerter sous la persistance de ce regard, le prélat avait montré beaucoup de présence d'esprit et s'était exécuté de la meilleure grâce du monde.

— Cette explication vous satisfait-elle ? demanda-t-il en finissant.

— Assurément, dit Lucien. Pardonnez-moi, Monseigneur, d'avoir si fort insisté auprès de vous pour connaître l'origine de cette blessure ; mais si vous saviez dans quel doute horrible elle m'a jeté !...

— Il dépend de vous que je le sache, capitaine, reprit le prélat ; et si je puis vous éclairer...

— Non, Monseigneur, non, répondit vivement l'officier. J'aime mieux garder pour moi ce secret douloureux.

— Comme il vous plaira, monsieur, dit l'évêque en se levant. Il ne me reste

plus qu'à prendre congé de vous et à m'excuser d'avoir si maladroitement réveillé en vous des souvenirs pénibles. J'espère du moins qu'il ne vous en reste aucune fâcheuse impression.

— Aucune, s'empressa de répondre Lucien.

Monseigneur se retira ; mais il ne tendit pas la main au jeune officier, ainsi qu'il l'avait fait tout à l'heure.

Le capitaine demeura seul avec le comte et Biondetta, qui, pendant cette scène bizarre, avaient écouté curieusement et lu sur le visage de Lucien l'agitation à laquelle il était en proie.

Il était devenu triste et songeur. Son front s'était couvert de sombres nuages, ses yeux se fixaient obstinément sur le mur, dont ils semblaient vouloir percer l'épaisseur.

— Mais qu'as-tu donc? demanda Édouard, effrayé de cette tristesse et de cette immobilité.

— Rien, répondit Lucien avec un sourire mélancolique ; mais je suis un pauvre convive, tu le vois. J'aurais dû ne pas t'écouter, rester chez moi, obéir à mes pressentiments...

Il se leva brusquement.

— Je vous demanderai la permission de me retirer... je ne me sens pas bien... ajouta-t-il.

Et s'adressant à Biondetta :

— Merci, ma chère amie, lui dit-il, des efforts que vous avez tentés pour me distraire, pour me ramener auprès de vous. Je garderai de vos bontés un excellent souvenir, croyez-le bien ; mais je ne saurais en abuser plus longtemps. Je ne vous dis ni adieu ni au revoir... je ne sais ce qu'il peut advenir de moi... Pourtant ne comptez plus sur moi... oubliez-moi... Vous le voyez, je ne sais plus où j'en suis, je ne trouve pas un mot aimable à vous adresser pour couvrir cette retraite grossière... Je vous laisse, Biondetta... je m'en vais...

Sur ces paroles incohérentes, il sortit, sans que la jeune femme, interdite, essayât de le retenir.

Montclavel eut peur. Il crut positivement que son ami avait perdu la raison. Il se précipita sur ses pas et le rejoignit au moment où il s'engageait dans la rue. Il lui prit le bras, décidé à l'accompagner jusqu'à sa porte.

— Morbleu ! que se passe-t-il donc? lui demanda-t-il. Comment ! jusqu'à la fin du souper tu nous tiens tête assez convenablement ; puis, tout à coup, au moment où Monseigneur te tend la main, un bouleversement s'opère en toi, tes yeux deviennent hagards, ton corps s'affaisse, ta langue s'embarrasse...

— Et tu n'as pas compris pourquoi? interrompit Lucien.

— Non.

— Quoi ! cette cicatrice qui coupe en deux la main de Monseigneur.

— Eh bien?

— Et la main droite, qui plus est!

— Oui, je l'ai vue. Après?

— C'est juste, fit Lucien. Tu ne peux pas avoir comme moi présent à la mémoire...

— Quoi? demanda Montclavel.

— Le résultat de l'enquête qui a été dressé à la suite de la mort de ma mère et de celui qu'on suppose être mon père.

Le comte s'arrêta net.

— Attends donc..., dit-il. Tu m'y fais penser. Celui que toutes les déposition' ont unanimement désigné comme le coupable, n'était-ce pas un abbé?

— C'était bien un abbé, fit Lucien d'un ton farouche.

— Oh ! s'écria Montclavel en frémissant à son tour, ce n'est pas possible!

— Va, va toujours, dit le jeune officier.

— Mais oui..., continua le comte. L'enquête a relevé les empreintes d'une main ensanglantée...

— D'une main droite, ajouta Lucien.

— Et constaté que l'assassin avait dû recevoir dans la lutte une horrible blessure...

— Transversale aussi, comme celle de ce prélat impudique avec lequel nous avons soupé chez une fille.

— C'est vrai, fit Montclavel, effrayé lui-même de la conclusion à laquelle le conduisaient ces souvenirs.

— Alors, tu comprends maintenant l'horreur que j'ai éprouvée, quand j'ai vu cette main mutilée se tendre vers moi. Tu t'expliques pourquoi je l'ai étudiée avec tant d'attention, pourquoi j'ai insisté pour connaître l'origine de cette terrible cicatrice...

— Sans doute, avoua le comte. Il y a dans ces coïncidences quelque chose d'extraordinaire; mais de là à supposer que... Non, je ne le crois pas. L'explication que Monseigneur t'a donnée est si naturelle! Il s'est exécuté avec tant de bonhomie, avec une liberté d'esprit si grande, que je ne saurais admettre...

— C'est qu'il a eu le temps, depuis vingt-et-un ans passés, de préparer l'épisode qu'il nous a raconté.

— Comment! tu crois donc...

— Je ne crois rien encore, dit Lucien d'une voix sombre. Je sais seulement que j'ai éprouvé une répulsion instinctive contre cet homme la première fois que je l'ai rencontré. Et quand je me souviens de l'étrange persistance avec laquelle il m'a regardé, lui qui ne m'avait jamais vu, je me demande s'il n'a pas retrouvé en moi les traits d'une de ses victimes... Je me trompe peut-être, mais je suis sûr que ce prélat est un génie malfaisant, et qu'il me hait autant que je le hais moi-même.

Montclavel eut un mouvement dédaigneux d'épaules.

— Est-ce que tu es devenu superstitieux? demanda-t-il.

— Assurément, non, répondit Lucien.

— Alors veux-tu couper court à toute explication, à toute recherche, à toute préoccupation? reprit le comte. Viens avec moi chez mon oncle, épouse Lina, donne ta démission de capitaine, mène sur tes terres la vie de gentilhomme

Les deux amis sautèrent en selle. (Page 168.)

campagnard, telle que l'a menée mon oncle. Ce n'est pas là que Monseigneur viendra te relancer.

— Qui sait?,..

— Essaie-le et tu verras.

— Non, répondit le jeune officier. Il est impossible que je passe indifférent à côté de cet homme-là, maintenant que le soupçon dont je t'ai fait part a germé

dans mon esprit. Il y a quinze jours, j'aurais pu suivre ton conseil, mais aujourd'hui...

— Oh! je comprends, fit Montclavel. Et je ne peux pas dire que tu aies tort, puisqu'à ta place j'en ferais autant.

— Et tu le ferais bien plus encore, ajouta Lucien, si tu savais...

Il s'arrêta, hésitant à laisser tomber l'aveu qui lui brûlait les lèvres.

— Si je savais quoi? interrogea le comte.

— Que Monseigneur est l'ennemi acharné de la femme que j'aime le plus au monde, dit tout bas le capitaine.

— Qu'entends-je! s'écria Montclavel. Tu aimes quelqu'un, toi! et depuis quand?

— Depuis huit jours.

— J'aurais dû m'en douter, puisqu'on ne te voyait plus chez Biondetta. Et cette femme, c'est une personne de qualité?

— Non.

— Ah! j'y suis! La fille d'un conseiller au Parlement?

— Pas davantage.

— Comment! une simple petite bourgeoise?

— Pas même cela.

— Qu'est-ce donc, enfin?

— C'est une malheureuse fille qui mourait de faim, il y a huit jours.

— Bon! je vois cela d'ici, interrompit Montclavel avec une emphase comique. Tu arrives, tu la sauves, elle se précipite dans tes bras... l'élan de sa reconnaissance l'entraîne un peu loin... vous oubliez tous les devoirs, et maintenant vous grignotez des macarons au sein des remords perpétuels qui vous accablent.

— Édouard, dit sévèrement le capitaine, s'il n'y a plus moyen de causer sérieusement avec toi pendant cinq minutes, je ne te confierai plus rien.

— Quoi! fit le gentilhomme. C'est donc sérieux?

— Très-sérieux.

— Oh! pardonne-moi. J'ai cru qu'il s'agissait d'une amourette dans le genre de Biondetta.

— Comment peux-tu concevoir des choses si plaisantes quand je t'ai dit que Monseigneur était l'ennemi de cette enfant?

— C'est juste, je l'avais oublié.

— Déjà?

— Oui, mais n'importe, je t'écoute.

Ils avaient gagné, tout en causant, les quais déserts. Personne ne pouvait les surprendre à pareille heure.

Lucien raconta donc à Édouard comment il avait connu Raymonde et comment elle était devenue sa voisine. Enfin il lui apprit quel procès soutenait M. Lionnay auprès du Parlement de Paris — procès dont Mgr l'évêque de Silistrie venait de prendre la direction au nom des jésuites.

— Oui, oui... je comprends, fit Montclavel en hochant la tête. C'est la fameuse mission que son laquais faisait sonner si haut à l'auberge de Livry.

Il ne riait plus.

— Eh bien? dit Lucien. Te voilà moins gai que tout à l'heure!

— J'en conviens.

— Pourquoi?

— Parce que je prévois beaucoup de fil à retordre.

— Pour qui?

— Pour toi, pour moi, pour Papillon, pour tous ceux qui t'aiment.

— Tu plaisantes encore? fit le jeune capitaine. En quoi cela vous regarde-t-il les uns ou les autres?

— Tu te fâchais de ma gaieté tout à l'heure, répondit Édouard. Eh bien! fâche-toi maintenant de ma gravité, si bon te semble, car je te réponds que je n'ai pas envie de rire.

— Mais d'où te viennent ces subites alarmes?

— De la nouvelle que tu m'as apprise.

Lucien sourit dédaigneusement. Il allait prendre la parole, quand Montclavel l'interrompit d'un geste.

— Mon cher ami, dit-il, quoi que nous en ayons, il est bien certain que cet évêque de Silistrie est un gros bonnet. On l'a affublé de ce titre d'Éminence pour le revêtir aux yeux du monde d'une considération que son simple nom de père ne lui aurait pas donnée. C'est un manteau qu'on lui a jeté sur les épaules, uniquement peut-être à cause du procès dont il s'agit — et cela même prouve l'importance que les jésuites attachent à la réussite de ce procès. Dans des cas semblables, on ne s'adresse qu'à des intelligences éprouvées, à des caractères vigoureusement trempés, auxquels on laisse habilement espérer une récompense quelconque. Si l'on a su deviner quel était le but secret de leur ambition, si on le leur a montré, si même on s'est contenté de le leur laisser entrevoir, ces gens-là, pour l'atteindre, sont capables de tout. Or, je te connais, poursuivit le gentilhomme, tu prendras évidemment parti pour M. Lionnay à cause de Raymonde.

— C'est déjà fait, dit Lucien; non pas à cause de Raymonde, mais parce que M. Lionnay est dans son droit.

— Oh! ne nous chicanons pas sur les mots, ou nous n'en finirons pas, répondit Montclavel. Si la bonne cause de M. Lionnay n'avait pas eu pour avocats les beaux yeux dont tu me parlais tout à l'heure... mais n'en parlons pas si cela te contrarie, et revenons à nos moutons. Tu prendras fait et cause, disais-je, pour le père de Raymonde, et Monseigneur deviendra ton ennemi personnel, tout comme tu deviendras le sien dès qu'il te saura aux côtés de ses adversaires. Eh bien! mon ami, que Monseigneur te fasse l'honneur de s'occuper de toi, et toute la sainte corporation des jésuites s'en occupera s'il le veut. Et il le voudra certainement, puisque tu prétends léser des intérêts qu'il a entrepris de défendre. Voilà pourquoi je ne ris plus, mon bon Lucien. Quand on a à lutter contre une compagnie si puissante, ce ne serait pas seulement un miracle d'obtenir gain de cause, ce serait encore un effet merveilleux de la miséricorde divine que de sortir vivant de ses griffes. Voilà pourquoi nous ne serons jamais trop d'alliés

autour de lui, eusses-tu ta compagnie, ton régiment, ton corps d'armée tout entier, y compris l'artillerie et la cavalerie. Et qui sait? fit Montclavel, qui s'arrêta brusquement pour se tourner vers Lucien; quand je te dis tout cela, tu crois peut-être que je ne parle pas sérieusement et que je me moque de toi?

— Ma foi! je n'en suis pas loin, fit le capitaine. Dans tous les cas, tu t'exagères singulièrement...

— Je m'exagère, dit le comte en lui prenant la main. Eh bien! mon ami, prie Dieu que je n'aie jamais besoin de te rappeler ce que tu viens de me dire, afin de te prouver combien j'étais au-dessous de la vérité...

Lucien n'était pas ébranlé, mais étonné de l'entendre s'exprimer ainsi, car, il n'en pouvait pas douter, Montclavel était très-effrayé et ne paraissait pas avoir la même confiance que lui dans le résultat de cette lutte inégale.

— Ce qui ne m'empêchera pas, poursuivit le gentilhomme, de t'offrir mes services tout comme s'il s'agissait de la chose la plus folle du monde.

A ces mots il laissa échapper un geste d'impatience.

— Qu'as-tu donc? lui demanda le jeune officier.

— Ce qui me contrarie le plus, répondit Édouard, c'est qu'il va falloir que je cherche un autre mari pour Lina, maintenant que tu es épris définitivement de cette Raymonde...

— Bah! sois sans inquiétude. M^lle^ d'Estourbel est assez belle et assez riche pour que tu ne sois pas embarrassé de lui trouver un mari.

— Un mari? Parbleu! non. Ce n'est pas là ce qui m'embarrasse. Je lui en aurais réuni demain une collection de toutes les couleurs s'il ne s'agissait que de prendre des paniers percés en quête de dots et d'aventures. Non pas. Ce n'est pas avec de tels drôles que je prétends marier Lina, et c'est aussi ce qui me fait tant regretter qu'elle n'ait pas été de ton goût, car tu étais bien le mari que j'aurais voulu lui voir prendre.

— Que veux-tu? fit Lucien. On n'est pas maître de sa destinée.

— Oh! là-dessus je ne te répondrai pas, car il y aurait fort à dire. Ainsi il est evident que si tu voulais renoncer à Raymonde pour Lina, ta destinée... Mais il est tard, ce serait recommencer une discussion inutile... Bonsoir, bonne nuit! Réfléchis bien à toutes les questions que nous venons d'effleurer et, suivant le parti auquel tu te seras définitivement arrêté, nous agirons.

Tout en échangeant ces dernières paroles, ils avaient suivi la rue de l'Arbre-Sec et se trouvaient en face de la maison qu'habitait le jeune officier.

— Ainsi je peux compter sur toi à l'occasion? demanda Lucien.

— Voilà une question que je ne t'aurais jamais adressée, dit Édouard d'un ton de reproche. Mais je te pardonne. Il a été convenu de tout temps que les amoureux ne savent pas ce qu'ils disent ni ce qu'ils font. A demain! A propos, qu'est-ce que tu fais demain?

— Je crois que j'irai faire une promenade à Versailles.

— Seul?

— Absolument seul.

— Alors veux-tu que je t'accompagne?

— Très-volontiers.

— Et tu pars à quelle heure ?

— A dix heures, après déjeuner.

— Je serai là.

— Donc à demain ! dit Lucien dans une dernière étreinte.

Il introduisit son passe-partout dans la serrure de la porte, qu'il ouvrit ; mais, au lieu de la refermer derrière lui, il se pencha en avant pour s'assurer que Montclavel s'était éloigné.

Dès que le bruit des pas du comte se fut perdu dans les profondeurs de la nuit, Lucien sortit, traversa la rue et leva les yeux vers une des fenêtres du troisième étage, qu'éclairait une lueur incertaine et tremblottante.

— Pauvre Raymonde ! dit-il. Elle travaille encore... Ah ! reprit-il avec un accent de rage impuissante, ne l'arracherai-je pas à cette misère ?

Il demeura longtemps dans cette contemplation muette, espérant peut être que la fenêtre allait s'ouvrir et qu'apparaîtrait le gracieux visage de Raymonde.

Ses espérances ne se réalisèrent pas. La fenêtre demeura close, Raymonde ne se montra pas, et, au bout d'une heure, s'éteignit la pâle lueur qui avait attiré ses regards.

Il était deux heures du matin. Lucien regagna sa chambre à son tour, songeant aux difficultés que Montclavel lui avait fait entrevoir.

Il dormit pourtant jusqu'à l'heure du déjeuner, se leva et descendit à l'écurie.

Après avoir donné à Germain l'ordre de seller les chevaux, il remontait chez Papillon, lorsqu'il se rencontra dans l'escalier avec Raymonde. Elle allait passer outre, il l'arrêta.

— Mademoiselle, lui dit-il, je vous préviens que si vous vous avisez de passer les nuits au travail en dépit des promesses que vous lui avez faites, j'en instruirai votre père.

— Mais vous vous trompez, monsieur Lucien, se défendit-elle vivement, je ne passe pas les nuits.

— Une partie des nuits, si vous l'aimez mieux.

— Je vous assure que vous...

— Je vous assure, interrompit le jeune officier, que cette nuit, à deux heures, il y avait encore de la lumière dans votre chambre.

— Qu'en savez-vous ? Qui vous l'a dit ?

— Je l'ai vu, répondit Lucien en scandant chacune de ces trois syllabes.

Raymonde n'insista pas, mais elle leva sur lui un regard étonné.

— Comment, fit-elle, vos fenêtres sont au-dessous des miennes, à deux étages de distance, vous ne pouvez donc pas savoir... à moins que vous ne fussiez dans la maison voisine, en face de la vôtre...

— Pas tout à fait, mais j'étais de l'autre côté de la rue.

— A deux heures du matin ! s'écria la jeune fille interdite.

— Oui, mademoiselle. Comme je revenais assez tard avec mon ami Montclavel, j'ai vu de la lumière à votre fenêtre et j'ai eu la curiosité de savoir jusqu'à

quelle heure vous alliez travailler. Fort heureusement je n'ai pas attendu longtemps....

— Oh! interrompit Raymonde, il s'agissait de quelque chose de pressé, qu'on m'avait demandé pour aujourd'hui, Et tenez, ajouta-t-elle en montrant un petit paquet qu'elle tenait à la main, je vais même le porter chez la marchande.

— Bien, fit le jeune capitaine en la menaçant du doigt, mais n'y revenez plus, sans cela...

— Je vous le promets, balbutia-t-elle en baissant les yeux.

Elle le regardait d'un air embarrassé.

Quand elle le quitta, elle se retourna à deux ou trois reprises, toute gauche et toute rougissante, depuis qu'elle savait qu'il s'était occupé d'elle pendant la nuit.

C'est qu'en effet, à part quelques regards timidement échangés, et dont la présence de Ludivine atténuait singulièrement l'expression, pas un mot d'amour n'avait été prononcé entre les deux jeunes gens.

Pour Raymonde cet incident, insignifiant en apparence, fut une véritable révélation. Il lui sembla si étrange que Lucien s'occupât d'elle à pareille heure, qu'elle en rechercha les motifs.

Alors elle se rappela que le jeune capitaine n'avait presque pas quitté la maison, depuis une huitaine de jours qu'elle y venait assidûment. Elle se souvint même que Papillon en avait fait l'observation à son fils adoptif et lui avait reproché de rester trop enfermé.

Cela n'était rien. C'était beaucoup, puisque cela la troubla profondément. Il est vrai que cela ne l'effraya pas. Depuis longtemps déjà, depuis le premier jour qu'ils s'étaient rencontrés peut-être, une sympathie secrète les avait unis l'un à l'autre.

Elle ne s'était traduite qu'une fois encore, il est vrai: le jour où Lucien s'efforçait de faire accepter à M. Lionnay les cinquante louis qu'il refusait. Raymonde était venue au secours du jeune officier. Elle croyait pouvoir s'acquitter plus tard avec des trésors de reconnaissance. Elle se trompait. Son cœur lui-même avait été débordé.

Dans les dispositions où se trouvaient les deux jeunes gens, il était évident que les sentiments dont ils étaient pénétrés allaient éclater au premier choc.

En attendant, et plus résolu que jamais, Lucien entreprit de consacrer tout le temps que lui laissait sa convalescence à la cause que défendait le père de Raymonde.

Tout le poussait dans cette voie fatale, depuis l'amour que Raymonde lui avait inspiré, jusqu'à la haine inexplicable qu'il ressentait contre Monseigneur.

Or, cette haine, purement instinctive d'abord, menaçait de prendre des proportions terribles, maintenant que le beau capitaine avait vu dans la main du prélat cette cicatrice compromettante. L'histoire qu'il avait racontée était-elle vraie? Était-ce un mensonge? Le coupable que toutes les dépositions de l'enquête avaient été unanimes à signaler, était-ce lui? Il importait de s'en assurer.

Après avoir regagné sa chambre, Lucien prit une feuille de papier et écrivit:

« Monseigneur,

« Veuillez excuser l'insistance déplacée que j'ai mise hier à vous faire raconter l'accident qui vous a mutilé la main. J'étais sous l'impression de sentiments douloureux, par lesquels j'ai eu le tort de me laisser entraîner au-delà des convenances.

« Je m'en accuse humblement, Monseigneur, et j'espère que vous ne m'en garderez pas rancune. Veuillez donc agréer les excuses de votre très-humble et très-obéissant,

« Lucien DE SAINT-GERMAIN. »

Après avoir plié et cacheté cette lettre, il écrivit sur l'enveloppe :

A monseigneur l'évêque de Silistrie,
Rue Croix-des-Petits-Champs,
Paris.

Cela fait, il glissa le papier dans sa poche et appela Papillon.

— Hartmann ne demeure pas loin d'ici, n'est-ce pas? lui demanda-t-il.

— Non, à deux pas, rue des Fossés-Saint-Germain-l'Auxerrois.

— Soyez assez bon pour aller le chercher de ma part.

— Bien, mais ne puis-je me charger moi-même de la commission?..

— Non. Je tiens à lui expliquer moi-même ce que j'attends de lui.

— Comme tu voudras. Je vais te l'amener, fit Papillon. Et tu peux te flatter que tu vas le rendre heureux, ajouta-t-il en hochant la tête.

— Pourquoi? dit Lucien.

— Parce que le plus grand plaisir que tu puisses lui faire est de lui demander quelque chose.

— Tant mieux! fit le capitaine. Je lui donnerai du moins cette satisfaction, en attendant mieux.

— Dans dix minutes je serai là, promit Papillon.

Il sortit. Lucien venait d'achever sa toilette, lorsque l'ex-brigadier revint, accompagné de l'Helvétien.

— Voulez-vous nous laisser un moment, père? dit Lucien au vieux soldat.

— Tant que tu voudras, répondit Papillon en se retirant lestement, quoiqu'il fût un peu intrigué.

Lucien attendit que la porte fût bien refermée et se tourna vers Hartmann. Le suisse, étonné et ému, levait sur le jeune officier ses gros grands yeux effarés. Lucien s'approcha de lui et le regarda bien en face.

— Écoutez bien, Hartmann, lui dit-il, je vais réclamer de vous un grand service.

— Ah! monseigneur, fit le pauvre homme avec vivacité, si c'est possible, c'est téchà fait; si c'est pas possible, ché le ferai tout te même pour fous être agréable.

Le jeune officier lui fit signe de se calmer et lui montra la lettre qu'il venait d'écrire.

— Vous irez chez monseigneur l'évêque de Silistrie, rue Croix-des-Petits-Champs, et vous demanderez à lui remettre cette lettre à lui-même.

— A lui-même, répéta le Suisse.

— Du moment où vous serez entré dans la maison, faites bien attention à tout ce qui s'y passera. Examinez bien les domestiques; ne négligez pas non plus la figure de Monseigneur. C'est une forte belle tête, vous pourrez vous en assurer.

— Che m'en assurerai, promit Hartmann qui tendait à la fois les yeux et les oreilles aux recommandations que lui faisait le jeune capitaine.

— Si par hasard cette curiosité à laquelle je vous autorise vous faisait soupçonner ou découvrir quoi que ce soit, gardez-vous bien de le laisser paraître ni d'en dire un mot à personne avant de m'en avoir instruit. Avez-vous bien compris?

— Parfaidement, répondit l'Helvétien. Che porte la lettre, je recarte bien et che tis rien qu'à fous, monseigneur.

— C'est cela. Alors vous viendrez demain matin m'apporter la réponse que Sa Grandeur vous aura donnée.

— Monseigneur peut gompter sur moi, fit Hartmann. Temain matin, à neuf heures, che serai là.

A ces mots, qu'il accompagna d'un profond salut, le suisse se retira, tout fier de la mission dont il était chargé.

Quelques instants après, Montclavel vint chercher Lucien, les deux amis sautèrent en selle et s'éloignèrent.

Quand ils eurent dépassé le Cours-la-Reine et se trouvèrent en rase campagne, Edouard se tourna vers le jeune capitaine.

— Au fait, demanda-t-il, qu'allons-nous faire à Versailles.

— Je vais demander une consultation.

— A un homme de loi? fit le comte avec une sorte d'effroi.

— Non, à une femme.

— J'aime mieux cela, surtout si elle est jeune et jolie.

— Elle a été l'un et l'autre.

— Ce qui veut dire qu'elle n'est plus ni l'un ni...

— C'est la marquise de Pompadour, interrompit Lucien pour couper court toute interprétation.

— Ventrebleu! mon ami, comme tu y vas! s'écria Montclavel interloqué Tu parles d'aller chez la marquise comme de chausser une paire de pantoufles. Tu n'y es pas encore!

— C'est donc bien difficile?

— Plus difficile assurément que de parvenir auprès du roi.

— N'importe, je l'essaierai, fit Lucien.

— Et tu n'y parviendras pas, dit le gentilhomme.

A peine arrivés à Versailles, ils se dirigèrent vers les appartements qe la favorite.

Ah! c'est vous, beau capitaine? (Page 172.)

Une centaine de courtisans en assiégeaient la porte. Parmi eux, Montclavel reconnut le ministre de la marine et deux ambassadeurs étrangers.

— Ah! mon pauvre ami, dit-il en montrant à Lucien cette foule de grands personnages, nous arrivons mal.

Loin de se décourager, Lucien se dirigea vers un des huissiers, auquel il donna son nom, en affirmant qu'il était attendu par Mme de Pompadour.

Sur cette affirmation, l'huissier consentit à aller porter le nom du capitaine à la marquise. Un instant après il reparut tout effaré.

— Monsieur le chevalier de Saint-Germain, appela-t-il d'une voix sonore.

Pendant que Lucien disparaissait, en jetant à Édouard un regard ironique, par la porte que l'huissier lui avait ouverte, Montclavel s'inclinait à moitié avec un geste qui signifiait :

— Je n'y comprends plus rien !

En effet, il ne pouvait pas s'expliquer que la marquise donnât le pas au jeune capitaine sur cette foule de grands et respectables personnages qui venaient saluer son réveil.

C'est que Lucien lui avait rendu un service bien plus direct qu'elle n'en avait reçu d'aucun de ceux qui se trouvaient là!

D'ailleurs, elle était piquée au jeu dans cette affaire. Le roi et M. de Choiseul avaient donné au jeune officier des marques de leur bienveillance. Elle seule n'avait pas encore payé la dette qu'elle avait contractée.

Aussi quand l'huissier, très-hésitant, lui apporta le nom de Lucien, la marquise, bien que sa toilette fût à peine terminée, voulut qu'on l'introduisît à l'instant.

C'était de sa part un sacrifice d'autant plus grand, que la marquise ne se montrait guère en négligé depuis quelque temps.

En effet, l'âge était venu, et, quoiqu'elle n'eût rien perdu de son ascendant sur son royal amant, Mme de Pompadour ne se faisait pas illusion. Elle se voyait telle qu'elle était : usée et fanée, à deux doigts d'une vieillesse précoce.

Pour plaire au roi et pour le retenir auprès d'elle, elle n'avait plus recours depuis bien longtemps aux breuvages épicés ni aux chocolats vanillés, dont elle faisait usage autrefois. Elle avait trouvé un autre moyen, plus nouveau et moins fatigant surtout.

A côté de tous les ministères, elle avait fondé un autre ministère : celui des plaisirs du roi. Elle en était titulaire. Lebel, premier valet de chambre de Sa Majesté, en était le secrétaire d'État.

Le ministère des plaisirs du roi avait son hôtel et son personnel. On l'appelait le *Parc aux Cerfs*.

C'était une petite maison de la rue Saint-Médéric, à Versailles, bâtie sur l'emplacement de l'ancien Parc-aux-Cerfs de Louis XIII et qui en avait gardé le nom. La gestion en était confiée à la femme d'un commis de la guerre. Mme du Hausset prétend dans ses mémoires que cette femme était sa nièce, « qu'elle lui tenait souvent compagnie, jouait avec elle ou travaillait en tapisserie. »

Sans nous appesantir sur les mystères tant de fois décrits de cette demeure malsaine, sans nous égarer dans les exagérations auxquelles se sont laissé entraîner certains romanciers et même certains historiens, disons que le nombre des jeunes filles qui y entrèrent fut immense et que les dépenses du Parc-aux-Cerfs ne coûtèrent pas à l'État moins de deux cents millions.

C'est dans cette maison que la marquise faisait défiler sous les yeux du roi une série intarissable de beautés, sans permettre à aucune d'elles de fixer l'attention de son auguste amant.

Dès que Louis manifestait un peu de goût pour l'une de ces beautés éphé-

mères, le lendemain elle disparaissait. « On les dotait, prétend la chronique, et on les mariait à des hommes vils ou crédules. »

Comme c'était simple! Grâce à ce ministère d'un nouveau genre, Mme de Pompadour conservait sur le roi son influence et à la cour le prestige qu'elle ambitionnait.

Et loin d'avoir diminué en rien, ce prestige, au contraire, s'était singulièrement accru, depuis que la marquise, renonçant franchement à l'amour, ne craignait pas de se mêler de politique.

Or, on a dit assez de mal de Mme de Pompadour pour qu'il soit permis, non pas d'en dire du bien, mais de lui rendre justice.

Eh bien! la marquise était une femme distinguée, douée de beaucoup de tact et d'esprit. Elle aimait sincèrement le roi et ne rêvait pour lui que gloire et splendeur. Jusque dans les moindres détails de la vie intime, elle conserva pour son amant le respect qui lui était dû.

Ce n'est pas la marquise qui se serait écriée, comme le fit la Dubarry :

— La France! Ton café f... le camp!

Ce n'est pas devant elle que Louis XV, gorgé de bonne chère et saturé de voluptés, aurait dit :

— Après nous la fin du monde!

Elle vivait en fort bons termes avec les ministres de Sa Majesté. Elle était au mieux avec certains ambassadeurs de nos grandes puissances. Elle avait dans les cours étrangères de véritables affiliés, qui lui rendaient un compte exact de ce qui s'y passait.

C'était chez elle que, le plus souvent, le roi donnait audience à ses ministres et que se discutaient les affaires de l'État.

Il est bien vrai que Mme de Pompadour n'était pas en excellents rapports avec le duc de Choiseul; mais un dissentiment, ou plutôt une rivalité semblable, est bien facile à concevoir entre deux puissances également jalouses de leurs prérogatives et de leur autorité.

Cependant jamais une discussion ne s'éleva entre eux. Ce n'était pas de parti pris qu'ils ne s'aimaient pas, c'était d'instinct. Malgré cela, jamais le duc ou la marquise ne soumit au conseil une proposition quelconque que l'autre ne l'appuyât immédiatement si elle était avantageuse.

Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que l'antichambre de Mme de Pompadour fût remplie des personnages les plus haut placés. Et il paraîtra moins surprenant encore que la marquise s'empressât de donner audience à Lucien, avant que sa toilette fût achevée ou qu'on lui annonçât l'arrivée du roi.

Lucien lui-même, en dépit de l'assurance qu'il avait affectée devant Montclavel, était un peu étonné de la faveur qui lui avait été accordée, quand il se trouva en face de la marquise.

Elle était assise sur une chaise. Sa robe, relevée sans façon jusqu'au-dessous du genou, laissait apercevoir le bas d'une jambe élégante et fine, emprisonnée dans un bas de soie rose. Le pied nu était posé sur un coussin de velours.

Agenouillée près de sa maîtresse, Mme du Hausset tenait à la main deux mules dont elle se disposait à chausser le pied mignon de la marquise.

— Ah! c'est vous, beau capitaine, dit-elle en reconnaissant Lucien. Eh bien, venez-vous enfin chercher la récompense que je vous ai promise?

— Oui, madame, répondit timidement Lucien.

— Alors parlez. Que demandez-vous?

— Je demande qu'on instruise et qu'on juge au plus tôt le procès de M. Lionnay.

Cette réponse fit faire à la marquise un tel soubresaut, que son pied sortit tout à coup de la mule dans laquelle il était sur le point d'entrer — au grand déplaisir de Mme du Hausset.

— Qu'est-ce que vous me racontez là! fit Mme de Pompadour stupéfaite. M. Lionnay! Un procès! Qui, M. Lionnay? Quel procès?

— Ah! de grâce, madame, ne vous impatientez pas, fit Lucien. Si j'arrive mal à propos, je reviendrai. Sinon, permettez-moi de vous donner quelques renseignements...

— Voyons, faites vite, dit la marquise.

Elle écouta d'autant plus attentivement les courtes explications que lui fournit le capitaine, qu'elle ne comprenait guère ce qu'il y avait de commun entre lui et le procès auquel il faisait allusion.

Dès qu'il eut énoncé clairement et succinctement ce dont il s'agissait, Mme de Pompadour le regarda, plus étonnée encore que tout à l'heure.

— Oui, dit-elle, je me souviens d'avoir entendu parler vaguement d'une affaire de ce genre; mais en quoi vous intéresse-t-elle? C'est à vous que je dois une récompense, et non pas à M. Lionnay. Êtes-vous donc son parent?

— Non, madame.

— Vous êtes son ami intime, du moins? Vous le connaissez depuis longtemps?

— Depuis trois semaines au plus, madame.

— Vous avez donc des sommes importantes engagées dans cette faillite?

— Je n'ai pas un liard de fortune, madame.

— Alors expliquez-vous, fit la marquise de plus en plus interdite.

— La vérité, madame... balbutia Lucien en rougissant, c'est que M. Lionnay a une fille adorable, que ces gens-là sont malheureux, on ne peut plus intéressants, et que je leur ai promis de les aider.

— Ah! je comprends maintenant, fit Mme de Pompadour. Cette fille est jeune, n'est-ce pas?

— Elle a dix-huit ans, madame.

— Elle est jolie, sans doute?

— Ravissante, madame. Si vous la voyiez...

— Oui, je veux la voir. Amenez-la-moi dans trois jours. Je l'interrogerai moi-même et nous présenterons ensemble sa requête à Sa Majesté.

— C'est qu'elle est pauvre, madame. Sa toilette...

— N'en sera que plus honorable, puisqu'elle témoigne de sa vertu.

— Vous êtes l'indulgence même, madame.

— Ainsi dans trois jours je vous attends avec votre protégée, fit la marquise.

— Oui, madame. A la même heure?

— La même.

— Je n'aurai garde d'y manquer, fit Lucien en s'inclinant.

Au moment où il allait se retirer, la porte de l'antichambre s'ouvrit et le roi entra.

Il manifesta d'abord quelque étonnement en apercevant cet officier de carabiniers avec lequel la marquise en usait si librement qu'elle se faisait chausser devant lui; puis il reconnut le héros de Minden et lui sourit avec bienveillance.

— Ah! ah! fit-il. Est-ce que la marquise s'est enfin acquittée envers vous, capitaine?

— Pas encore, Sire, répondit Mme de Pompadour; mais cela ne tardera pas, je l'espère.

Elle accompagna ces mots d'un geste familier d'adieu, qu'elle envoya de la main au jeune officier; puis, se levant enfin et frappant du pied pour mieux prendre possession de ses mules, elle courut au-devant du roi.

Lucien s'était bien gardé de rester une seconde de plus. Il avait eu son audience; il en espérait un résultat favorable: c'était tout ce qu'il pouvait souhaiter.

Il quittait donc, fort joyeux, l'appartement de la favorite et se disposait à rejoindre Montclavel, qu'il voyait pérorer avec beaucoup d'animation au milieu d'un groupe de gentilshommes, lorsqu'un salut cérémonieux l'arrêta au passage.

Étonné, Lucien leva les yeux et ne fut pas médiocrement surpris d'apercevoir l'évêque de Silistrie.

Monseigneur le saluait d'un sourire hypocrite, mais légèrement inquiet. Bien certainement, la facilité avec laquelle le jeune officier était entré chez la marquise et en était sorti ne laissait pas que de le préoccuper.

Lucien n'osa pas ne pas lui rendre son salut; mais, affectant un air empressé, il se dirigea rapidement vers Édouard, qu'il arracha sans façon à sa conversation et dont il saisit le bras.

Le jeune gentilhomme ne s'expliquait pas très-bien cette sortie, qui ressemblait à une fuite. Néanmoins il se laissa entraîner sans mot dire, jusqu'à ce qu'ils fussent hors du palais. Là, il s'arrêta.

— Ah çà, mon cher, dit-il à Lucien, peux-tu me dire pourquoi nous nous sauvons comme des voleurs? Est-ce que la marquise t'aurait mal reçu?

— Non pas, fit le capitaine, au contraire. Seulement j'ai aperçu dans l'antichambre un oiseau de sinistre augure... C'est mauvais signe, mon ami! c'est mauvais signe!...

Comme Lucien, Montclavel avait aperçu l'évêque de Silistrie au milieu d'un groupe de gentilhommes, dont plusieurs faisaient partie de la maison du Dauphin; mais il n'y avait pas fait grande attention. Pourquoi Monseigneur n'irait-il pas à Versailles comme les autres? s'était-il dit.

Aussi ne releva-t-il pas les paroles un peu violentes que la vue du prélat avait arrachées au jeune officier.

Personnellement, non-seulement il n'était animé envers Monseigneur d'aucun

sentiment d'hostilité, mais encore il n'ajoutait aucune créance à l'accusation que le capitaine élevait si légèrement contre lui.

Sans doute, Montclavel en était convaincu lui-même, cette coupure énorme, placée au même endroit de la même main, présentait une coïncidence bizarre; mais quoi...? suffisait-elle à désigner clairement Monseigneur comme un assassin? Jusqu'à preuve du contraire, Édouard était convaincu que Lucien se trompait en l'accusant sur le simple témoignage de l'antipathie que cet homme lui inspirait.

Nos deux amis se dirigèrent vers un cabaret en renom, dans lequel ils se firent servir à dîner. Puis ils allèrent faire un tour de parc.

Vers trois heures ils remontèrent à cheval et retournèrent à Paris. A cinq heures, Lucien entrait dans l'appartement de Ludivine, où se trouvait Raymonde.

Elle se leva pour saluer Lucien quand il arriva, et reçut, sans oser le regarder en face, le baiser respectueux qu'il déposa sur sa main.

Lucien jeta sur elle un regard étonné. Ce n'était plus la même Raymonde qu'il avait devant les yeux. Elle était dix fois plus belle! Pourquoi? Il ne se l'expliquait pas, mais la métamorphose était si palpable que le doute était impossible.

Quand elle s'était levée pour le saluer, une rougeur subite avait envahi ses joues veloutées. Quand il lui avait pris la main pour y déposer un baiser, il avait senti cette main trembler dans la sienne, en même temps qu'un léger tressaillement parcourait le corps entier de la pauvre enfant.

En vain elle baissait les yeux pour éviter le regard que le jeune capitaine interdit jetait sur elle: on voyait, à travers les cils soyeux de ses paupières, étinceler la prunelle dont ils ne parvenaient pas à atténuer l'éclat.

Enfin, dans l'attitude même de la jeune fille, dans le mouvement qui faisait haleter sa poitrine d'une émotion mal contenue, il y avait une sorte de révélation mystique des sentiments nouveaux que la présence de Lucien faisait naître en elle.

Il crut devoir lui faire part aussitôt de la démarche qu'il venait de faire auprès de la marquise : non pas, on le pense bien, pour s'en faire un mérite auprès de Raymonde, mais parce que sa présentation exigeait une toilette et que la question de toilette est, chez une femme, celle qui domine toutes les autres.

En effet, M^lle^ Lionnay se montra tout à coup très-émue quand elle sut que M^me^ de Pompadour avait manifesté le désir de la voir et que probablement elle la présenterait au roi.

Lucien la rassura de son mieux, lui fit entendre que la toilette la plus simple était celle qui convenait le mieux à sa position de solliciteuse, et lui déclara qu'il ne la quitterait pas.

— Mais mon père? fit observer la jeune fille.

Lucien n'avait pas prévu cette question toute naturelle. Il avait combiné déjà un petit plan de voyage à Versailles on ne peut plus appétissant. Il se voyait en tête-à-tête avec Raymonde, dans le carrosse qu'il se proposait de louer pour cette solennité, et savourait d'avance les délicieux enivrements que cette longue journée de bonheur allait lui causer. Il n'avait pas songé à M. Lionnay. Aussi l'objection de la jeune fille le prit tout à fait au dépourvu.

— C'est vrai ! fit-il tout décontenancé. Il faut que M. Lionnay vous accompagne.

Raymonde le vit si désappointé, qu'elle ne put réprimer un sourire.

— Eh bien ! il nous accompagnera ! dit Lucien avec un gros soupir. Ayez la bonté de le lui annoncer, afin qu'il se munisse au besoin de toutes les pièces indispensables.

— Je n'y manquerai pas, monsieur, répondit Raymonde ; mais comment et en quels termes pourrons-nous jamais vous remercier des bontés dont vous nous comblez ?

— Bah ! fit Ludivine, qui assistait à l'entretien, il y a toujours moyen de témoigner sa reconnaissance. Quand vous aurez recouvré votre fortune, vous ne serez pas embarrassés.

L'heure était venue à laquelle Raymonde regagnait ordinairement son appartement pour préparer le repas du soir et attendre le retour de son père.

Ce jour-là, au moment où elle disparut, il sembla à Lucien que son cœur se déchirait. Il la laissa s'éloigner sans mot dire ; mais, dix minutes après qu'elle fut partie, il prit son chapeau et sortit, sous prétexte de faire un tour de promenade avant souper.

Au lieu de descendre l'escalier, il monta deux étages et frappa à la porte du logement qu'habitait la jeune fille.

En l'apercevant, elle ne parut pas surprise autant que Lucien l'aurait supposé.

Cependant elle demeurait sur le seuil de la porte, sans offrir au jeune officier d'entrer, attendant un mot d'explication. Il le comprit.

— Mademoiselle, lui dit-il, j'aurais deux mots à vous dire. Avez-vous le temps de les écouter ?

— Je suis à vos ordres, monsieur, répondit-elle.

Cette fois, elle s'effaça et lui fit signe d'entrer. Il pénétra dans le petit salon qui faisait suite à l'étroite antichambre. Elle l'y suivit, et se tournant vers lui :

— De quoi s'agit-il, monsieur ? lui demanda-t-elle

— Il s'agit de mon avenir, de ma vie, dit Lucien avec un accent de conviction profonde.

Elle se troubla visiblement, et réprima aussitôt le geste qu'elle avait ébauché pour offrir un fauteuil à Lucien. Elle-même resta debout.

— Je ne vous comprends pas, monsieur, dit-elle.

— Je m'explique, fit Lucien, car j'estime qu'en toute occasion les situations les mieux tranchées sont les meilleures. Tout ce que je vous demande, mademoiselle, c'est de m'écouter jusqu'au bout sans impatience. Ensuite vous vous prononcerez.

Elle s'inclina sans mot dire, moins froide et moins rassurée qu'elle ne voulait le paraître, car elle tenait les yeux baissés et ses petites narines roses se dilataient, comme si elles avaient flairé quelque gros danger.

— Mademoiselle, commença Lucien, voilà bientôt trois semaines que j'ai eu l'honneur de vous rencontrer pour la première fois. Nous ne nous étions jamais vus ; selon toute probabilité, nous ne devions pas nous revoir. Pourtant voilà qu'il y a huit jours à peine un nouveau caprice de la destinée nous a mis de nouveau

en présence dans des circonstances qu'il est inutile de vous rappeler. A la suite de ces événements, nous avons noué des relations amicales, nous avons échangé des confidences, conjuré les difficultés du présent et formé de beaux projets pour l'avenir. Je me permets de dire « nous », parce que je ne suis resté étranger à aucune des phases par lesquelles notre liaison a commencé.

— Et vous pouvez dire « nous » à tous les titres, s'empressa d'ajouter Raymonde, car c'est à vous qu'en un si court espace de temps nous avons dû deux fois la vie.

— C'est précisément cette bizarrerie du sort sur la quelle je voulais appeler votre attention, mademoiselle. Sans être superstitieux, je ne saurais, pour ma part, ne voir dans les événements qui nous ont réunis qu'une simple fantaisie du hasard. Il n'est pas naturel, en effet, qu'un écervelé comme moi soit appelé à rendre des services à un homme de l'âge et de la valeur de M. Lionnay. J'ai été frappé, moi, de ces singularités qui vous ont échappé ; non pas sur-le-champ, j'en conviens, mais peu à peu, à mesure que vous avez déroulé devant moi le long et douloureux récit de votre infortune imméritée. Non-seulement j'en ai été ému, mais je m'y suis intéressé tous les jours davantage, parce que tous les jours j'ai été à même d'apprécier les vertus et le courage avec lesquels vous avez combattu l'adversité. Je sais bien que je ne suis pas encore un homme dont le jugement ait grande valeur auprès des autres hommes; mais je me flatte d'être un cœur droit, honnête et bon. C'est pourquoi je me suis dès l'abord si vivement intéressé à vos malheurs. Lorsque, dès le premier jour où vous me les avez racontés, je vous ai offert, avec mon humble protection, celle du comte de Montclavel et de son fils, je ne prévoyais pas qu'un accident banal allait tout d'un coup me mettre en lumière et me créer des amis puissants. Pourtant, dès que m'est échue cette bonne fortune, j'ai résolu de la faire servir à vos intérêts. C'est dans ce but que je suis allé rendre ce matin visite à M^me^ de Pompadour, sans vous avoir préalablement consultée, emporté par le désir ardent que j'avais de vous être utile, ne prévoyant pas qu'on pouvait accuser mon zèle ni suspecter ma loyauté.

— Que voulez-vous dire? fit Raymonde étonnée.

— Vous allez le comprendre, mademoiselle. Lorsque la marquise m'a vu entrer chez elle, elle a cru tout naturellement que je venais chercher la récompense qu'elle m'avait promise. Elle ne se trompait pas dans le fond ; elle ne se trompait que dans la forme. Je demandai pour M. Lionnay au lieu de demander pour moi. Elle en a été très-étonnée et s'est informée si M. Lionnay était mon parent ou mon associé. Sur ma réponse négative, elle m'a tellement pressé de questions que je lui ai dit que M. Lionnay avait une fille, et même je lui ai laissé entendre...

Lucien hésitait et regardait Raymonde, dont les joues se couvraient d'un tendre incarnat.

— Vous avez laissé entendre... quoi? demanda-t-elle timidement.

— Que je vous aimais, mademoiselle.

Elle se redressa, très-émue et très-digne à la fois.

— Laissez-moi vous rappeler, mademoiselle, que vous m'avez promis de m'écouter sans colère. Soyez convaincue d'ailleurs que je ne m'écarterai pas des

Ne craignez rien, Raymonde; l'amour est un bienfait de Dieu. (Page 153.)

bornes que m'impose le respect. Ce n'est ni pour blesser votre cœur ni pour le surprendre que je vous ai fait cet aveu, mais uniquement parce que le plus impérieux des devoirs me commandait de vous exposer les sentiments qui me faisaient agir. L'appui que j'ai résolu de vous prêter serait, en effet, incompréhensible aux yeux du monde, s'il n'avait un mobile honorable et avoué. Ce mobile, mademoiselle, c'est l'amour. Et je ne crains pas de m'en ouvrir à vous en toute franchise, parce qu'il me semble plus honnête de marcher droit au but que

d'attendre une occasion boiteuse pour me déclarer. Et maintenant, mademoiselle, vous savez que je vous aime, que mon ambition est de vous avoir pour femme, que pour atteindre ce but je vous sacrifierai sans phrases tout ce que vous exigerez. Répondez. Mon amour vous pèse-t-il? Mon dévouement est-il une offense?

Raymonde était en proie à une excessive agitation. La franchise de Lucien la mettait pour ainsi dire au pied du mur. Elle ne pouvait ni se montrer froissée d'une telle loyauté ni se soustraire à la réponse qu'il sollicitait.

Elle n'hésita pas.

— Les paroles que vous venez de m'adresser, dit-elle, j'aurais préféré les entendre en présence de mon père.

— Je le conçois, mademoiselle, s'empressa de répondre Lucien; mais avant de faire auprès de M. Lionnay cette démarche solennelle, je tenais à savoir si vous l'approuviez.

— C'est exiger beaucoup à la fois, monsieur, fit Raymonde avec embarras, car c'est une question à laquelle j'étais si peu préparée qu'elle me prend complètement au dépourvu.

— Qu'à cela ne tienne, mademoiselle. Si quelques heures de réflexion vous sont nécessaires, je suis tout prêt à vous les accorder.

A ces mots il fit un pas pour se retirer.

— Non, dit-elle en le retenant d'un geste. Avec la même franchise que vous m'avez parlé je vous répondrai. Il est vrai, reprit-elle en rougissant, que je ne m'attendais pas à l'honneur que vous venez de me faire! Rien ne me l'avait fait prévoir. Je suis à la fois trop humble et trop pauvre pour le mériter. Si j'en avais le droit, j'ajouterais que je suis trop fière pour pouvoir l'accepter.

Le jeune officier tressaillit douloureusement.

— Ne vous méprenez pas, monsieur, continua Raymonde d'une voix ferme: ce n'est pas par fierté que je refuse vos brillantes propositions, mais uniquement parce que je ne veux entraîner personne avec moi dans l'abîme au fond duquel je vais tomber.

— Mais, mademoiselle..., voulut protester Lucien.

— Pardon, interrompit la jeune fille; je vous ai laissé discourir en toute liberté: je sollicite à mon tour la même faveur. Il est odieux, j'en conviens, que j'ose parler sur ce ton à un homme envers qui je devrais être animée d'une reconnaissance aveugle; mais il ne faut en accuser que la situation dans laquelle vous m'avez acculée, monsieur Lucien. En m'offrant votre amour, en me proposant votre main, vous n'avez évidemment pas compté spéculer sur les obligations que j'ai contractées envers vous.

— Dieu me garde d'avoir eu semblable pensée! se défendit Lucien.

— C'est donc à mon libre arbitre et à ma loyauté que vous avez fait appel, dit Raymonde. Eh bien! monsieur, je vous en conjure, renoncez aux projets que vous avez formés. Ils sont irréalisables.

— Pourquoi? demanda le jeune officier. Serais-je assez malheureux pour vous inspirer une insurmontable aversion?

— Je n'ai pas dit cela, monsieur.

— Alors que signifient décidément vos réticences? Pourquoi m'interdire un amour qui ne vous cause aucune répugnance?

— Je vous le répète, monsieur, répondit Raymonde avec fermeté : c'est parce que je ne veux pas faire retomber sur vous le malheur qui s'acharne après moi depuis des années; parce que vous ne pouvez pas me forcer à accepter un sacrifice qui dépasse en sublime abnégation ce que ma vie entière pourrait vous consacrer de dévouement.

— Ecoutez, mademoiselle, dit Lucien : réfléchissez bien à ce que vous allez décider, car, suivant que vous prononcerez, j'agirai.

Le ton calme mais résolu avec lequel le capitaine avait prononcé ces paroles fit tressaillir la jeune fille.

— Que ferez-vous donc? demanda-t-elle effrayée.

— Je quitterai Paris, mademoiselle, je retournerai en Hanovre, j'irai rejoindre mon régiment...

— Quoi! sans attendre la fin de votre convalescence!

— A quoi bon? fit Lucien. Si vous repoussez mon amour, j'emporterai au cœur une blessure bien autrement terrible que celle dont je souffre depuis plus de trois mois — car celle-là sera guérie demain peut-être, tandis que l'autre sera bien réellement sans remède.

— Ne le croyez pas, monsieur, protesta Raymonde. Vous êtes trop jeune pour ne pas oublier promptement une relation à peine ébauchée, et le ciel est trop juste pour ne pas vous aider à l'effacer de votre mémoire.

— Oui, répondit le jeune officier, je sais qu'il y a des esprits frivoles et des cœurs légers pour qui l'oubli n'est qu'un jeu. Je ne suis pas de ceux-là, moi. D'où cela vient-il? Je l'ignore. Peut-être l'isolement et l'abandon au sein desquels s'est écoulée ma jeunesse, sont-ils pour beaucoup dans le caractère que je me suis formé; mais ce que je sens, je le sens vivement, et l'impression en est durable, pour ne pas dire éternelle. Or, je vous aime, mademoiselle, je vous aime passionnément. Il y a près de huit jours que cette lumineuse vérité m'est apparue, et je n'ai pas osé vous la dire. Je me contentais de rester auprès de vous, de vous admirer, de m'enivrer des splendeurs de votre céleste beauté, du feu de vos regards si doux, du sourire divin que je voyais voltiger sur vos lèvres roses. Perdu dans un coin de la chambre où vous étiez assise, je me cachais derrière le livre qui me servait de prétexte à vous contempler. Mon cœur s'envolait auprès du vôtre. Il me semblait qu'un même mouvement les faisait battre tous deux et que vous pensiez à moi comme je pensais à vous...

« J'étais fou, je le vois. N'invoquez donc pas une raison banale pour excuser un refus dont je ne saurais me formaliser. Je partirai, Raymonde; mais, je vous le jure! votre souvenir sera éternellement présent à ma pensée, votre gracieuse image me suivra partout, et l'amour que vous m'avez inspiré ne finira qu'avec ma vie!...

A ces mots, il se dirigea vers l'antichambre, les yeux humides, la tête en feu.

En face de cette douleur navrante, la jeune fille sentit son cœur se briser.

— Lucien! s'écria-t-elle.

Il se retourna, l'œil brillant de crainte et d'espoir. Était-il le jouet d'un rêve? Avait-il bien entendu? Il en doutait encore, quand elle lui tendit la main.

— Ne partez pas, monsieur, lui dit-elle. Je ne veux pas ajouter une douleur à celles dont vous avez déjà souffert; mais ayez pitié de moi! Ne me forcez pas à vous aimer contre toutes les lois de la justice et de la raison, contre votre intérêt, contre votre avenir. N'essayez pas de lutter contre le malheur qui nous poursuit, car s'il vous atteignait par ma faute, j'en mourrais...

— Non, dit-il en se rapprochant d'elle et en s'emparant de la main qu'elle lui abandonnait, ne craignez rien, Raymonde. L'amour est un bienfait de Dieu. C'est la source féconde d'où découlent toutes les entreprises nobles et généreuses. Aimé de vous, je me sens le courage de tout oser, de tout braver, de soulever des montagnes. Et qui sait?... reprit-il en levant les yeux au ciel. Dans ce concours de circonstances qui ont permis à notre amour de grandir et de se fortifier, qui ont fait de votre ennemi mon ennemi, il y a peut-être un décret de la Providence...

— Dieu vous entende! murmura la jeune fille que la confiance commençait à gagner.

IX

LES PREMIÈRES HOSTILITÉS

Pendant que Raymonde et Lucien oubliaient dans une sorte d'extase les angoisses du passé, pour se laisser aller aux doux rêves de l'avenir, leur ennemi — car décidément Monseigneur allait devenir leur ennemi — ne perdait pas de temps.

A peine revenu de Normandie, où il était allé chercher près de M^me^ de Libessac des renseignements bien autrement précieux qu'il ne le croyait tout d'abord, il s'était présenté chez monseigneur le Dauphin, lequel était entièrement acquis aux Jésuites.

A l'instant même, le Dauphin avait proposé à Sa Grandeur de l'introduire à la cour et de lui servir de parrain.

Le jour même où Lucien avait été reçu par la marquise, Monseigneur attendait dans l'antichambre l'arrivée du Dauphin, qui lui avait donné rendez-vous afin de le présenter au roi.

Malheureusement pour Sa Grandeur, le Dauphin arriva un peu tard. Non-seulement Lucien avait obtenu déjà son audience, mais encore quelques gentilshommes avaient été admis dans les appartements de la favorite.

Il est vrai que devant monseigneur le Dauphin les portes s'ouvrirent toutes grandes et que l'évêque de Silistrie se trouva presque immédiatement en présence de Louis XV.

En arrivant auprès du roi, le Dauphin s'inclina et lui désigna de la main son protégé.

— Sa Majesté veut-elle me permettre de lui présenter Sa Grandeur monseigneur de Méricourt, évêque de Silistrie? demanda-t-il.

— Monseigneur est le bienvenu à la cour de France, répondit le roi en souriant.

— Où il pourra vous étonner un jour par l'étendue de ses connaissances, poursuivit le Dauphin. Sa Grandeur a beaucoup voyagé ; l'Égypte, l'Arabie et la Turquie n'ont pas de secrets pour lui.

— Tant mieux! fit Louis, nous en ferons un académicien à la première occasion.

Malgré tout, le roi ne se souciait évidemment pas beaucoup de converser avec Monseigneur, car il ébauchait de la main un geste d'adieu lorsque le Dauphin insista.

— Votre Majesté ne désire-t-elle pas savoir pourquoi Sa Grandeur a été envoyée à Paris? dit-il.

— Sa Grandeur est donc en mission? fit négligemment le monarque en se renversant sur la causeuse, à côté de M^me^ de Pompadour.

— A peu près, répondit Monseigneur en saluant humblement. Je suis chargé de suivre auprès du Parlement de Paris un procès de très-grande importance.

La marquise prêta subitement l'oreille.

Louis, voyant que sa maîtresse s'intéressait à l'entretien, se redressa légèrement.

— Quel procès? demanda-t-il.

— Il s'agit, sire, d'une réclamation, aussi audacieuse que mal fondée, qu'une horde d'affamés, ruinés par des spéculations désastreuses, exerce contre la compagnie de Jésus. Les malheureux, acculés par le besoin et conseillés par la misère, espèrent arriver par le scandale à faire composer la compagnie ou à en imposer aux juges, mais ils n'y parviendront pas.

— Ne s'agit-il pas d'un procès engagé déjà devant le Parlement de Paris? demanda la favorite.

— Oui, madame.

— Par les Lionnay et Gouffre de Marseille? poursuivit la marquise.

— Précisément, madame, dit Monseigneur avec vivacité. Ah! vous avez entendu parler de cette affaire?

— Oui, fit négligemment M^me^ de Pompadour. Ce matin même on m'en a touché quelques mots.

— Bien que je ne m'explique pas comment le bruit de ce procès venu jusqu'à vous, je n'en suis que très-médiocrement surpris, madame. Cet André Lionnay, qui représente à Paris les intérêts de ses associés, est un homme très-actif, très-intelligent, très-insinuant surtout. Il vivait à Paris dans une détresse absolue, quand le hasard lui fit rencontrer un jeune officier du roi, lequel après l'avoir sauvé d'un incendie, lui donna un logement, lui avança de l'argent...

— Sans le connaître? demanda Louis.

— Oui, sire, mais cet officier avait vu la fille de M. Lionnay, laquelle est, assure-t-on, une des plus jolies personnes qui soient au monde.

— Ah ! dit Sa Majesté en se levant brusquement.

Cette fois, c'était le roi qui s'intéressait plus directement à la conversation.

Pourtant, comme s'il avait eu honte du mouvement de vivacité auquel il avait cédé, il s'accouda sur la cheminée devant laquelle il se trouvait, pour se donner une contenance, et congédia l'évêque d'un geste familier.

— Nous reparlerons de cette affaire, Monseigneur, lui dit-il.

Mme de Pompadour n'avait rien perdu de cette petite comédie, mais elle ne s'en montra aucunement émue.

Cependant, au moment où le prélat s'inclinait devant elle avant de s'éloigner, elle lui lança un regard dans lequel il y avait certainement plus d'hostilité que de bienveillance.

Puis le flot des courtisans passa, et il ne fut plus question de l'évêque de Silistrie ni du procès qu'il venait défendre.

Pour lui, il ne perdait pas de vue les intérêts qui lui étaient confiés. Il les surveillait avec un soin d'autant plus jaloux qu'il ne s'agissait plus seulement aujourd'hui des intérêts de la Compagnie de Jésus, mais des siens propres, puisque, bien décidément, Lucien était l'enfant de Gabrielle.

Ainsi, Monseigneur avait été surpris que la marquise fût instruite des phases dans lesquelles le procès Lionnay venait d'entrer. Par qui l'avait-elle appris? En quoi une affaire de cette espèce pouvait-elle un instant captiver l'attention de Mme de Pompadour, si personne n'avait pris soin de l'attirer sur ce terrain aride? Et enfin dans quel but avait-on entretenu la favorite d'une question si urgente?

Évidemment la personne qui s'était adressée à elle en cette occasion était, de près ou de loin, intéressée à l'issue de ce procès. Deviner qui n'était pas bien difficile, puisque Monseigneur avait vu Lucien sortir des appartements de la marquise.

Donc c'était Lucien qui avait sollicité en faveur de ses protégés la faveur de Mme de Pompadour.

L'œil du prélat étincela, un sourire cruel erra sur ses lèvres ; il leva les épaules par un mouvement d'écrasant pitié.

Retiré dans l'embrasure d'une croisée, où l'avait attiré le Dauphin, il assistait avec une indifférence parfaitement jouée au défilé des gentilshommes qui se faisait sous ses yeux.

De temps en temps, tout en écoutant avec un semblant de grand respect la conversation du Dauphin et tout en y répondant avec une extrême liberté d'esprit, Monseigneur dirigeait sur le roi un regard qu'il s'efforçait de rendre impassible, mais qui était chargé d'une ardente curiosité.

Il avait vu briller dans les yeux de Sa Majesté l'éclair que la beauté de Mlle Lionnay y avait allumé; il avait à dessein insisté sur ce point afin d'exciter les désirs du roi, et il tenait à s'assurer que le coup avait porté.

Or, Monseigneur ne pouvait pas s'y tromper : le coup avait si bien porté que le roi ne perdait pas de vue le prélat et semblait vouloir le retenir du regard.

En effet, au bout d'un quart d'heure, Sa Majesté baisa la main de la marquise, dont il prit congé pour regagner ses appartements.

Au moment où il quittait le salon de la favorite, Louis passa à côté de Monseigneur.

— Tiens ! s'écria-t-il en jouant l'étonnement, Votre Grandeur est encore là ?

— Oui, sire. Il y a si longtemps que je n'avais vu Versailles, que j'ai eu la curiosité de demeurer en compagnie de M. le Dauphin au-delà de l'audience que vous avez bien voulu m'accorder.

— Et vous avez bien fait, Monseigneur.

A ces mots, il fit un mouvement en avant pour sortir du salon.

— Vous me disiez donc, Monseigneur, continua-t-il, que vous étiez chargé de soutenir à Paris un procès...

Pour répondre au roi, le prélat fut obligé de le suivre.

Ils s'éloignèrent donc côte à côte, suivis à distance respectueuse par la foule des courtisans.

— Ce procès est probablement assez intéressant? poursuivit le roi

— Oui, sire, il s'agit de plusieurs millions.

— Et M. Lionnay est seul à le soutenir contre vous ?

— Il représente son frère Louis et Gouffre, leur associé, mais il est seul à Paris.

— Non pas tout seul, il me semble. Ne m'avez-vous pas dit qu'il avait une fille?

— C'est possible, sire. Je ne me souviens pas... balbutia Monseigneur.

— Oh! je m'en souviens bien, moi, fit le roi. Vous m'avez même dit qu'elle était fort jolie.

— C'est la vérité, sire.

— Quel âge a cette enfant?

— Dix-huit ans au plus.

— Est-elle brune ou blonde?

— Blonde.

— Et bien faite?

— Dans la perfection, sire.

En insistant sur ces détails, l'œil de Sa Majesté s'était animé de lueurs passionnées.

— Elle habite Paris? reprit le roi.

— Rue Saint-Honoré, oui, sire.

— Vous connaissez le numéro ?

— Le numéro de mon ennemi ! Je ne puis pas l'ignorer, sire. C'est le n° 36.

— C'est un hôtel ?

— Du tout, c'est une grande et belle maison qui appartient à un certain Debrau, ancien brigadier des gardes françaises.

— Et cette jeune fille y demeure avec son père ?

— Au troisième étage, oui, sire. Seulement, comme son père est absent pendant presque toute la journée, Raymonde n'est presque jamais chez elle.

— Raymonde ! fit vivement le roi, C'est le nom de cette jeune personne ?

— Oui, sire.

— Mais si elle n'est jamais chez elle, où donc est-elle ? reprit Sa Majesté avec une curiosité de plus en plus pressante.

— Chez Mme Debrau, la propriétaire, auprès de qui elle passe la journée.

— Et personne n'est là pour veiller sur cette jeune fille en l'absence de son père ?

— Personne, sire, répondit le prélat. A moins, ajouta-t-il que ce jeune officier qui demeure chez les Debrau...

— Quel officier ? demanda brusquement le roi.

— Un jeune capitaine des carabiniers du roi, tout récemment nommé chevalier de Saint-Louis à la suite d'un brillant fait d'armes, m'a-t-on raconté...

— Qui ? M. de Saint-Germain ?

— Comment ! Votre Majesté le connaît ! s'écria Monseigneur avec un étonnement parfaitement joué.

— Et il habite la maison ? Et il est lié avec Mlle Lionnay ? demanda Louis.

—Oui, sire, il a même rendu quelques petits services à M. Lionnay ou à sa fille. C'est d'ailleurs un très-jeune et très-joli garçon, très-aimé des femmes. On prétend qu'il est l'amant d'une de nos plus jolies actrices de la Comédie-Italienne, qu'il a refusé ces jours-ci la main d'une adorable orpheline, qu'il est très-empressé autour de Mlle Raymonde... Il va, vient, voltige, papillonne, tantôt ici, tantôt là, et, tenez, sire... ce matin... je ne me trompe pas... c'est bien lui que j'ai vu sortir, tout guilleret, des appartements de Mme la marquise.

— En effet, dit le roi, c'était lui ; mais je le croyais dangereusement blessé

— Il n'en est que plus intéressant aux yeux des femmes.

— C'est juste. Et vous croyez que Raymonde...

— Je ne crois rien, sire. Au contraire, j'ai entendu dire que madame Lionnay était une jeune fille sage, bien élevée...

— Auprès de laquelle il serait facile de pénétrer, dit le roi à voix basse, si l'on prenait soin d'éloigner ce jeune officier.

— Je n'en sais rien, sire, fit Monseigneur se défendant à la fois de la voix et du geste. Je réponds aux questions que m'adresse Votre Majesté, mais je me ferais un scrupule d'aller au delà.

— Et je ne vous demande rien de plus, monseigneur, dit le roi en pressant le pas afin de regagner ses appartements.

Arrivé au seuil de la porte, il s'arrêta, salua l'évêque de Silistrie d'un petit air satisfait et disparut.

Monseigneur le regarda disparaître sans sourciller, mais, quand la porte se fut refermée sur les pas de Sa Majesté, il laissa échapper un vilain sourire.

— Décidément le coup a porté, murmura-t-il.

Et il s'éloigna à son tour pour revenir à Paris, où il comptait assister aux événements qu'il avait préparés.

Ce prélat vaniteux n'était qu'un assassin. (Page 188.)

Raymonde et Lucien, tout entiers au bonheur dont leur cœur était inondé, ne se doutaient même pas que leur ennemi s'occupait de les perdre.

Pleine de confiance dans le succès que le jeune officier lui avait fait entrevoir, Raymonde, l'esprit momentanément dégagé de toute préoccupation pénible, ne songeait plus qu'à la toilette qu'il lui faudrait pour se rendre à Versailles.

Une toilette! La pauvre enfant ne savait plus ce que c'était. Depuis qu'elle

était arrivée à Paris surtout, elle n'avait jamais pu se donner le luxe d'une robe neuve.

Ce fut donc un véritable évènement dans la maison. Choisir la couleur de l'étoffe lui prit d'abord une grande heure ; ensuite elle en discuta la forme et la façon.

Elle se faisait à elle-même les demandes et les réponses, en présence de son père qui souriait d'un air attristé à ces enfantillages bien pardonnables.

— Et toi-même, père, lui dit-elle, il faudra bien, pour m'accompagner, que tu te mettes en dépense.

— Oui, fit mélancoliquement le vieux négociant. Voilà une audience qui nous coûtera peut-être plus cher qu'elle ne nous rapportera..

— Non, père, sois tranquille. Mme de Pompadour a merveilleusement accueilli la requête que M. de Saint-Germain lui a présentée ce matin en ton nom, et l'a d'autant mieux accueillie que, m'a dit aussi M. Lucien, la marquise n'aime pas beaucoup les jésuites.

— Ils ont essayé de lui faire assez de mal pour qu'elle leur ait gardé rancune; mais Mme de Pompadour occupe à la cour un rang qui n'est malheureusement pas une recommandation aux yeux de certaines gens...

— Et moi je soutiens, malgré tout, malgré toi-même, que c'est faire un grand pas que d'aller à la cour, d'y agiter la question de notre procès et d'en occuper des esprits qui ignoraient notre nom hier encore. Aurions-nous espéré un résultat semblable il y a un mois?

— Assurément non.

— Alors, bon espoir! fit Raymonde. Nous avons toujours le temps de regretter la peine et l'argent que nous aurons dépensés.

M. Lionnay ne put réprimer un geste d'étonnement. Jamais sa fille ne lui avait paru si gaie, si riante, si résolue.

— C'est la joie d'aller à Versailles... pensa-t-il.

Le lendemain matin, en effet, Raymonde n'eut rien de plus pressé que d'aller chercher Mme Debrau, afin d'acheter la fameuse toilette sur laquelle reposaient tant de joies et tant d'espérances.

Lucien la regardait sautiller dans la rue à travers les carreaux de sa fenêtre, quand on frappa discrètement à sa porte.

— Entrez! fit le capitaine.

La porte s'ouvrit et Hartmann parut.

L'ivresse à laquelle Lucien était en proie, depuis qu'il aimait et qu'il se croyait aimé, lui faisait momentanément tout oublier. Il ne souvenait plus de la mission dont il avait chargé l'Helvétien.

L'exactitude du colosse, en lui rappelant ce dont il s'agissait, lui arracha presque un geste d'impatience. Il est vrai qu'il surmonta promptement ce dépit d'un instant. Le cas était trop grave pour ne pas mériter le plus grand calme et la plus prudente circonspection.

Hartmann semblait si bien le comprendre, qu'en entrant dans la chambre du jeune officier il avait promené autour de lui un regard inquisiteur, comme pour s'assurer que personne ne pouvait l'entendre.

— Eh bien ! fit Lucien, êtes-vous allé chez monseigneur l'évêque de Silistrie, mon ami?

— Oui, gabidaine. Che suis allé trois fois chez lui dans la chournée t'hier; mais che ne l'ai fu que fers cinq heures du soir.

— Ah ! vous l'avez vu?

— Comme che fous fois, gabidaine. Mais afant de foir le maître, j'afais fu trois fois son tomestique, puisque c'est à lui chaque fois gue che m'étais atressé.

— Naturellement... Eh bien ! les avez-vous bien examinés l'un et l'autre?

— Trés-pien ! fit le suisse en hochant la tête.

— Et n'avez-vous rien remarqué?

— Ch'ai bensé t'abord que fous m'afiez enfoyé là pour me tonner l'oggasion de me fencher.

— Vous venger de quoi, de qui?

— Te ceux qui ont empoissonné ma fie.

— Que voulez-vous dire? demanda Lucien, que les réponses de l'Helvétien commençaient à remuer profondément.

— Che feux dire que ce maître et ce tomestique sont les mêmes que ch'ai fus le fint-huit mai tix-sept cent quarante, quand ch'étais suisse chez M^me^ la goindesse de Lipessac.

En si mauvais français qu'il eût prononcé ces quelques mots, Hartmann s'était exprimé avec tant de précision et d'assurance que Lucien courut à lui.

Il lui prit la main et, promenant à son tour un regard défiant sur les murs dans lesquels il était enfermé, il se pencha vers le colosse

— Vous en êtes sûr? interrogea-t-il à voix basse.

— Si ch'en suis sûr ! répondit l'Helvétien. Croyez-fous tonc que che puisse me tromper, gabidaine?

Un frémissement d'horreur et d'épouvante parcourut les membres de Lucien. Il fit quelques pas avec une agitation fiévreuse, tellement atterré par cette révélation, qu'il ne savait à quel parti s'arrêter.

Enfin, il revint auprès d'Hartmann.

— Ainsi, reprit-il, cela ne fait pas pour vous l'ombre d'un doute? L'évêque et son intendant Bazile sont bien ceux auxquels vous avez loué et livré, il y a bientôt vingt et un ans, l'hôtel de Libessac?

— Che toute si peu, dit le suisse en fermant son énorme poing, qu'en les regonnaissant, chai failli leur sauter à la corche. Fort heureusement che me suis rappelé que le gabidaine m'avait tit de pien recarter mais te pas poucher. Alors ch'ai pas pouché.

— Vous avez bien fait, mon ami, fit Lucien, mais eux, vous ont-ils reconnu?

— Je grois que oui.

— Ah ! dit le jeune officier avec un geste de contrariété.

— Quand che suis arrifé, continua l'Helvétien, Passile m'a recarté pien en face et s'est pris à trempler. Che le recartais aussi, moi, mais che ne pronchais pas. Alors, il a fu que che tisais rien et que ch'avais pas l'air de le gonnaître, il a fait celui qui a enfie de rire, et il m'a temanté ce que che foulais. Che lui ai montré

fotre lettre, gabidaine. Il a foulu me la prentre, mais che lui ai répontu que je tefais la tonner qu'à monseigneur l'éfêque de Silistrie. Alors il m'a encaché à refenir tans la chournée. La seconde fois, j'ai gondinué toujours à pien recarter, mais ch'ai encore moins pouché que la première. Passile a paru très-étonné te foir que che sourcillais pas. Sans toute il a cru être le chouet d'une ressemplance, car il a paru plus rassuré que tans la matinée.

— Bien, fit Lucien. Et Monseigneur?

Hartmann se redressa et fit un geste qui signifiait : Nous y voilà.

— Monseigneur, dit-il, afait certainement été préfenu de ma fisite par Passile, car il me reçut afec une téfiance marquée, et même sur la taple brès de laguelle il était assis, ch'aperçus une paire te pistolets. Il me prit la lettre tes mains, la parcourut rapitement et sempla étonné te n'y pas troufer autre chose que ce qu'elle renfermait. Te temps en temps, partessus la feuille te papier, il m'examinait à la téropée. Quant à moi, che ne le quittais pas tes yeux.

— « Est-ce que vous êtes au service de M. de Saint-Germain? me demanda-t-il.

— « Non, Monseigneur, rébontis-je. Che suis un ami te son père t'atoption Comme che passais tans ce quartier. il m'a charché de fous remettre cette lettre.

« — Et vous n'avez pas autre chose à me dire?

« — Non, Monseigneur.

« Il me recarta afec une sorte de ricanement, comme s'il ne croyait pas un mot te ce que che lui tisais. Che le fis même caresser un moment la crosse de son pistolet. Quand il fit que che n'afais pas peur et que che ne faisais pas un moufement, il me jeta un regard séfère, presque menaçant.

— « C'est bien, dit-il. Tu peux t'en aller. Il n'y a pas de réponse.

« Alors, dit Hartmann, en finissant, che saluai comme si te rien n'était et che m'en allai.

Lucien approuva d'un signe de tête et demeura quelques instants rêveur.

Enfin il releva la tête.

— Ainsi, demanda-t-il, vous croyez que le maître et le domestique vous ont reconnu comme vous les avez reconnus vous-même?

— Ch'en suis persuadé, gabidaine, et che suis pien sûr que si l'éfêque m'afait tenu tans un coin te pois pien sombre...

— Il vous aurait tué?

— Che serais técha mort, s'il afait eu seulement tes pistolets tans les yeux

C'était une découverte trop importante pour que Lucien, bien qu'il s'y attendit un peu, n'en reçût pas le contre-coup violent.

Ainsi l'assassin de sa mère, de son père, c'était cet homme avec lequel il s'était déjà rencontré, qui lui avait tendu la main... Ah! comme il s'expliquait bien à présent la répugnance que ce misérable lui avait inspirée à première vue!

Lui! ce prélat vaniteux devant lequel tout le monde s'inclinait, qui était chargé d'une mission spéciale par la Compagnie de Jésus, qui portait le titre d'évêque et qui en avait les prérogatives, n'était qu'un assassin! Quoi! de cette même main sacrilége qui avait répandu le sang, il osait donner aux fidèles sa bénédiction au nom du Seigneur!

Enfin! l'heure de la vengeance avait donc sonné! Le parjure allait être démasqué, ses forfaits allaient recevoir leur châtiment! Oui, mais comment?... C'est à quoi il importait de réfléchir longuement.

Toujours immobile, Hartmann attendait que le jeune officier lui adressât de nouveau la parole. Lucien s'approcha de lui et lui tendit la main.

— Merci, mon ami, dit-il, vous venez de me rendre un service immense.

— Fraiment? fit l'Helvétien.

— Je vous le jure!

— Eh bien! dit le suisse, che ne fous temante qu'une chosse en échanche, gabidaine. C'est, le chour où fous foutrez récler fotre gompte avec l'évêque et son falet, te me tonner la préférence s'il s'achit de leur casser la tête.

— Je vous le promets, fit Lucien, à la condition que vous n'agirez que d'après mes ordres.

— Che fous le bromets aussi, gabidaine.

— Allez donc, je n'ai plus besoin de vous pour le moment, mon ami.

A ces mots, le jeune officier accompagna Hartmann jusqu'à la porte de sa chambre.

— Surtout, lui recommanda-t-il en le quittant, pas un mot à qui que ce soit!

— Il n'y a pas te tancher! fit l'Helvétien. Ch'aurais trop peur que ces teux coquins m'échappent!

Dès qu'il se fut éloigné, Papillon entra.

Il ne lui avait pas semblé naturel que Lucien prît l'Helvétien à part et le chargeât d'une mission dont lui, Papillon, ne savait pas le premier mot.

Le vieux soldat connaissait trop bien son ami Hartmann pour ne pas savoir à quoi s'en tenir sur ses facultés intellectuelles. Quelle mission lui avait donc confiée le capitaine?

Cette obscurité cachait certainement un mystère. Aussi dès qu'il avait vu sortir Hartmann, Papillon était accouru chez Lucien, espérant y trouver l'explication qu'il cherchait. Il ne se trompait pas.

Le jeune officier, aussitôt qu'il le vit paraître, vint à sa rencontre, ferma soigneusement la porte et lui fit signe de s'asseoir.

Cette entrée en matière contrastait si fort avec les allures ordinairement vives et enjouées de Lucien, que le vieux soldat comprit sur-le-champ qu'il allait être question de choses graves.

— Mon cher Papillon, lui dit-il, j'ai une grosse nouvelle à vous apprendre.

— Laquelle?

— J'ai découvert l'assassin de mon père et de ma mère.

Le vieux soldat s'attendait si peu à une révélation semblable qu'il se dressa comme un ressort.

— Ce n'est pas possible! s'écria-t-il.

Lucien lui raconta alors dans quelles circonstances il avait rencontré l'évêque de Silistrie, à la suite de quels événements celui-ci lui avait tendu la main, et

quel horrible soupçon s'était élevé dans son esprit à l'aspect de la cicatrice qui coupait cette main en deux.

C'est alors que, sans prévenir Hartmann, il l'avait envoyé sous un prétexte insignifiant chez le prélat.

— Or, conclut Lucien, Hartmann à qui je n'avais pas fait part de mes soupçons, à qui j'avais seulement recommandé de bien observer ce qu'il verrait et de ne rien dire, a reconnu le maître et le valet de la façon la plus péremptoire

— Eh bien? que vas-tu faire? demanda Papillon. Te venger, je suppose...

— Sans doute.

— Et tu as compté sur moi?

— Naturellement.

— Alors parle, je suis prêt.

— Oui, fit Lucien avec un sourire étrange, vous ne pensez qu'à frapper, vous. Moi aussi, quand j'ai découvert cette horrible vérité, tout mon sang s'est révolté, tout mon être a frémi; mon bras s'est levé presque malgré moi pour punir... mais j'ai réfléchi. Je veux savoir ce qu'est cet homme, pourquoi il s'est fait assassin, et avoir les mains tellement pleines de preuves écrasantes, que le misérable demeure confondu le jour où je lui jetterai enfin son crime à la face.

Jamais Papillon n'avait lu sur le visage de Lucien semblable expression de haine et de sourde colère.

Il ne chercha pas à calmer le jeune officier. Il comprenait trop bien de quelle indignation le cœur du pauvre garçon devait déborder. Il admirait même que Lucien eût la force de se contenir et ne fît pas expier sur l'heure à Monseigneur le forfait qu'il avait commis.

Pourtant, en y réfléchissant bien, lui aussi, il convint que le capitaine avait raison.

Sans doute la cicatrice qu'avait vue Lucien, jointe aux déclarations formelles d'Hartmann, constituait un commencement de preuves assez concluant, mais ce n'était pas suffisant pour accuser publiquement un homme — un dignitaire de l'Eglise surtout — de l'exécrable attentat que Monseigneur avait commis.

— Eh bien! voyons... que faut-il faire? demanda Papillon.

— Il faut, par quelque moyen que ce soit, me tirer la vie de cet homme à clair, de telle façon que nous y lisions comme dans un livre.

— Diable! fit l'ancien soldat en se grattant l'oreille.

— Or, vous êtes le seul à qui je puisse me confier, mon bon ami, le seul qui soyez par conséquent en état de remplir cette mission délicate. Non-seulement Hartmann n'est pas capable d'en venir à bout, mais encore il est déjà dépisté par nos ennemis. Ils l'ont reconnu. Ce n'est donc pas à lui qu'ils livreront leurs secrets. Si même ils le voient rôder autour de la maison, ils se tiendront sur leurs gardes et nous ne saurons rien.

— C'est vrai, dit Papillon à demi voix.

— Vous, au contraire, ils ne vous connaissent pas. Vous pouvez vous montrer sans crainte et obtenir tout ce qu'il m'importe de savoir. Comment? C'est

impossible à prévoir. Inspirez-vous des circonstances, soyez adroit, n'épargnez ni le temps ni l'argent ; voilà tout ce que je puis vous recommander.

A ces mots, il prit dans son tiroir une poignée de louis qu'il glissa dans la main du vieux soldat.

— Surtout mettez-vous en campagne à l'instant. Il n'y a pas une minute à perdre, ajouta Lucien en le poussant dehors. Et jusqu'à ce que vous puissiez m'apporter les renseignements dont j'ai besoin, ne remettez pas les pieds ici.

— Comment! s'écria Papillon.

— Eh! sans doute, fit Lucien; il faut tout prévoir, mon ami. Qui sait si déjà notre maison n'est pas surveillée?

— Par exemple!

— Vous ne le croyez pas, vous. Eh bien! j'en suis presque convaincu, moi. Je vois rôder depuis quelques jours autour de vous le voisin Patouillot...

— Qui? le mercier d'à côté? Comment pouvez-vous supposer?...

— Je suppose tout quand il s'agit de conjurer un danger. Or, je sais que Patouillot est marguillier de sa paroisse. En cette qualité il tient aux hommes d'église et leur est aveuglément dévoué.

— Oui, convint l'ancien soldat, j'avoue que Patouillot sent un peu le goupillon, mais ce n'est pas une raison.

— Alors faites-moi le plaisir de me dire pourquoi il était hier dans la cour de votre maison, pourquoi il regardait Germain seller mes chevaux et pourquoi il voulait savoir de lui où nous allions.

— Bah! vous croyez...

— Je ne fais pas que croire, je l'ai vu, de mes propres yeux vu, ce qui s'appelle vu.

Papillon ne répliqua pas.

— C'est pourquoi je vous dis : Défiez-vous de tout, mon ami. Ne prenez pas pas même votre traversin pour confident, ou vous êtes perdu!

Le vieux soldat fit un geste de la main, afin de rassurer le capitaine. Il allait s'éloigner, quand il se ravisa.

— Mais si je ne reviens pas, que dira Mme Debrau? reprit-il tout à coup.

— Soyez tranquille. Je me charge de la préparer à cette courte séparation, promit Lucien.

— A la bonne heure! dit Papillon.

Il s'éloigna, définitivement cette fois, et sortit, demandant à la Providence de lui envoyer l'inspiration qui lui manquait.

Au moment où il s'aventurait dans la rue, il aperçut Patouillot qui se promenait de long en large devant la maison, les mains croisées derrière le dos. Sans hésiter un moment, Papillon, obéissant à un mouvement de colère bien excusable après ce qu'il venait d'apprendre, leva le pied, allongea la jambe et atteignit le mercier dans cette partie compacte de son individu sur laquelle reposaient ses mains. A ce choc inattendu, Patouillot se retourna menaçant.

Quant au vieux soldat, à peine ce geste lui avait-il échappé qu'il aurait voulu

le rattraper. Malheureusement, il était trop tard! Il essaya de réparer cette maladresse!

— Comment! c'est vous, mon pauvre ami! s'écria-t-il en apercevant la figure rougeaude et irritée du marguillier.

— Sans doute, c'est moi, grommela le mercier avec humeur.

—Oh! c'est inouï! C'est incroyable! C'est renversant! fit Papillon en se croisant les mains.

— Quoi donc? demanda Patouillot.

— Comme vous ressemblez de dos à ce gredin de Varlandier!

— Qui ça, Varlandier?

— Le meunier de Sannois.

— Quel meunier?

— C'est juste. Vous ne le connaissez pas, dit le brigadier. Figurez-vous, mon cher, que cet animal, avec qui j'ai réglé il y a huit jours un compte d'intérêts, m'a donné en paiement un sac d'écus dans lequel j'ai trouvé trois pièces fausses! Vous comprenez dans quelle colère j'étais contre lui. J'aurais beau lui réclamer cet argent aujourd'hui, il m'enverrait promener, puisqu'il a ma quittance entre les mains. Aussi, quand je l'ai vu, ou plutôt quand je vous ai vu, je n'ai pas été maître d'un mouvement de vivacité...

— Fort désagréable, fit le mercier horriblement vexé.

— Eh quoi, mon cher ami, vous allez m'en vouloir pour un semblable enfantillage! s'écria Papillon tout marri. Mais, puisque je me suis trompé, puisque je vous ai pris pour Varlandier, il n'y a pas d'affront, vous sentez bien...

— C'est égal, dit Patouillot en frottant la partie lésée, la méprise est douloureuse.

— Aussi, je vous en fais mes humbles excuses, cher ami, continua le brigadier. Et pour me prouver que vous ne m'en voulez pas, vous allez venir avec moi boire un verre de ce petit chanteloup... vous savez..., que vous aimez tant...

— Du chanteloup! fit le marguillier affriandé en se léchant les lèvres. Ah! je veux bien; mais, vrai, il fallait bien cela pour me faire oublier le furieux... Dieu! quel coup de pied! Je ne voudrais pas en recevoir un comme ça tous les matins.

— Même au prix d'une bouteille de chanteloup?

— Même à ce prix-là, à jeun surtout!

— Mais aussi, pourquoi ressemblez-vous tant à Varlandier! dit le vieux soldat en lui prenant le bras et en l'entraînant. Et puis, qu'est-ce que vous faisiez là devant ma porte?

— Je prenais l'air.

— Et hier déjà, ne vous ai-je pas aperçu dans ma cour en train de causer avec Germain?

— Oui... je passais... j'ai vu cet homme en train de panser les chevaux du capitaine...: je les ai trouvés si beaux que je suis entré pour les admirer.

Et tout bas il se demandait:

Est-ce que Debrau se douterait de quelque chose?

Elle lui tint la dragée si haute qu'il parla de l'épouser. (Page 195.)

— C'est si naturel! fit Papillon avec une bonhomie parfaitement jouée. Heureusement que je suis prévenu maintenant. J'y regarderai à deux fois avant de vous prendre pour ce brigand de Varlandier.

— Je l'espère bien, dit Patouillot en faisant une assez laide grimace.

Ils entrèrent enfin chez un aubergiste qui demeurait à l'entrée de la rue de l'Arbre-Sec et que son vin de Chanteloup avait mis alors en grande réputation.

Chanteloup est un petit village situé dans le département de Seine-et-Oise,

sur le côteau qui s'étend entre Triel et Andrésy. Le vin y est léger, assez agréable et de beaucoup supérieur au Suresnes et à l'Argenteuil.

Patouillot en était très-gourmand. Aussi Papillon, après s'être donné la satisfaction de corriger l'imprudent mercier, avait-il imaginé ce moyen de se faire pardonner la violence dont il s'était rendu volontairement coupable.

Patouillot pardonna en effet. Il tint même à se montrer généreux et peut-être à dissiper les soupçons que le brigadier paraissait avoir conçus, car il voulut absolument payer sa bouteille.

Ce fut ainsi que la réconciliation fut scellée entre les deux voisins. Quand ils se séparèrent, ils étaient les meilleurs amis du monde.

Papillon s'en alla, le jarret tendu, le cœur dispos. Positivement il se sentait soulagé.

Il faut avouer du reste que la mission dont l'avait chargé Lucien lui souriait à miracle. Elle lui permettait d'échapper complétement pendant un temps indéterminé à la surveillance de sa femme.

Or, il aimait beaucoup sa femme, mais il lui trouvait un caractère despotique, auquel il avait, malheureusement pour lui, laissé prendre trop d'autorité.

A première vue, cela semble un contre-sens monstrueux que de voir Papillon, le sémillant soldat, le superbe brigadier, le croqueur de tendrons, le grand vainqueur, abdiquer si totalement sa dignité humaine en présence de Ludivine.

A cette soumission il y a cependant une cause bien simple : c'est que Ludivine était riche, tandis que Papillon n'avait rien.

En effet, quand le brigadier sentit s'approcher l'heure de la retraite, il se demanda ce qu'il deviendrait le jour où le gouvernement ne lui donnerait plus le logement, l'habillement, la nourriture et même, de temps en temps, quelques sous pour arroser ses galons.

Il n'avait pas de parents, ne pouvait prétendre à aucun héritage, n'avait en outre jamais appris aucun métier. Que ferait-il ?

Mourir de faim n'était pas de son goût. Il n'était pas paresseux, mais la vie de soldat l'avait habitué à tant de loisirs, les femmes l'avaient tant gâté, qu'il lui aurait été bien dur de commencer à son âge la vie laborieuse de l'ouvrier.

Précisément il repoussait depuis deux ou trois ans les avances de certaine procureuse qui lui témoignait beaucoup d'amitié.

Elle s'était élevée à cette dignité par des voies un peu détournées. Elle était entrée quelque quinze ans avant chez M. Camerlin en qualité de servante. Elle n'était pas belle à cette époque, mais elle avait ce qu'on appelle la « beauté du diable. »

Le procureur l'avait sous la main ; il lui fit la cour. Cela lui évitait d'aller perdre son temps loin de l'étude. N'importe, il eut beau se montrer aimable, Ludivine résista.

— Que dirait madame ! répétait-elle au vieux galantin.

C'était son principal argument.

Tout à coup M^me^ Camerlin mourut. Au bout d'un mois ou deux, son mari, à peu près consolé de cette perte irréparable, trouva que Ludivine avait engraissé.

— Madame n'y est plus. Pour le coup, elle n'a plus d'excuse, se dit-il, en la couvant d'un regard complaisant.

Mais Ludivine n'avait pas attendu que l'inflammable procureur se déclarât pour faire des expériences sur le genre humain, et elle avait remarqué que le fruit défendu a mille fois plus d'attraits pour lui que celui qui ne l'est pas.

Forte de cette donnée philosophique, elle demeura fidèle aux principes de solide vertu qu'elle avait adoptés vis-à-vis de M. Camerlin.

Son système avait du bon, il faut le reconnaître, car tous les jours le séducteur augmentait la dose des promesses alléchantes auxquelles il avait recours pour triompher des scrupules de la servante.

Elle lui tint la dragée si haute qu'il parla de l'épouser.

A peine osait-elle y croire ! Aussi se garda-t-elle bien de capituler, même devant cette proposition inespérée. Au contraire, elle organisa la résistance avec plus d'héroïsme apparent qu'elle n'en avait encore montré

Le procureur amena son pavillon.

Au bout d'un siége qui avait duré plus d'une année il épousa Ludivine.

Bien que son mari eût vingt ans de plus qu'elle, fût vieux, cassé, cacochyme, elle ne pouvait pas se figurer, en sortant de l'église, qu'elle fût devenue Mme Camerlin.

C'était bien vrai pourtant. Elle s'habitua vite à sa nouvelle position, prit une servante à son tour, et devint tout à coup la plus économe et la plus honorable des procureuses.

Au bout de deux ans de mariage, maître Camerlin fut atteint d'une angine, qui l'enleva en quelques heures à l'affection de sa moitié.

Ludivine éprouva un grand chagrin, sans doute ; mais elle éprouva un étonnement plus grand encore, quand elle se trouva tout à coup à la tête d'une fortune de soixante mille livres, et propriétaire de deux maisons à Paris.

Elle aurait été la plus heureuse des femmes si son isolement ne lui eût pas pesé si fort. Malheurement elle ne pouvait pas vivre seule ; le veuvage était pour elle un supplice intolérable. Elle songea à se remarier ; mais avec qui?

Elle avait remarqué, dans la maison qu'elle habitait, un magnifique brigadier des gardes françaises, lequel venait de temps en temps rendre visite à une jeune ravaudeuse qui demeurait au-dessus d'elle.

Ils s'étaient rencontrés plusieurs fois, et, bien que le brigadier ne fût pas de la première jeunesse, puisqu'il pouvait avoir trente-six ans, Ludivine lui trouvait un air si crâne et si déluré sous l'uniforme, qu'elle le regardait passer d'un œil d'envie.

Papillon avait surpris ce regard au passage, et il en avait ri du meilleur cœur en chiffonnant sa jolie ravaudeuse.

En effet, Ludivine, qui ne brillait pas par la beauté, ne brillait pas non plus par la jeunesse. Elle avait bien deux ou trois ans de plus que le brigadier. Celui-ci demeurait donc insensible à ces œillades, car plus il vieillissait, plus il aimait les fruits verts, et plus il avait les mûrs en horreur.

Cependant, quand il sut que Mme Camerlin était riche à soixante mille livres, il se prit à réfléchir.

— Après tout, se dit-il, si c'est pour le bon motif que cette procureuse me reluque ainsi, va pour le mariage! Vénus, qui était la plus belle femme du monde, et qui certes aurait pu choisir, avait bien épousé M. Vulcain, un méchant serrurier boiteux, pas beau du tout à ce qu'il paraît. Je sais bien que ce polisson de Mars y trouvait son compte... Eh bien! qu'est-ce qui m'empêchera de faire comme Vénus, après tout?

Le brigadier salua donc la procureuse la première fois qu'il la rencontra; après quoi il lui parla; puis il entra chez elle un beau jour, et enfin il oublia complétement de monter chez la ravaudeuse.

Il joua alors avec Ludivine exactement le même jeu qu'elle avait joué avec le procureur. Et, ce qu'il y a de plus étrange, c'est qu'elle ne s'en douta même pas.

Elle prit au sérieux les *si* et les *mais* de Papillon, comme ce bon M. Camerlin s'était laissé prendre aux scrupules de sa rusée servante. Elle eut le même sort que le procureur.

Elle capitula aux conditions qu'il plut au brigadier de lui imposer.

Seulement, en devenant Mme Debrau, elle n'abjura pas toute volonté; au contraire. Et d'abord, elle devint d'une jalousie féroce.

Elle surveilla son mari avec tant de soin, qu'elle ne lui permit pour ainsi dire pas de s'absenter sans qu'elle sût où il allait, à quelle heure il sortait, à quelle heure il devait rentrer.

En outre, elle ne lâcha pas les cordons de la bourse, et ne se montra généreuse envers Papillon que juste autant qu'il le fallait.

Elle aurait été plus exigeante encore si, de temps en temps, quand elle lui faisait trop sentir le frein, le brigadier n'avait montré les dents.

Ludivine n'avait du reste pas à se plaindre du choix qu'elle avait fait. Depuis le jour de son mariage, la conduite de Papillon fut irréprochable. Il avait fini par trouver cette vie douce et bonne et s'était rangé, d'autant plus rangé que Lucien devenait un homme et que son père adoptif ne voulait lui donner que de bons exemples.

En effet, en prenant possession de la fortune et des immeubles de Mme Camerlin, Papillon avait choisi un logement assez grand pour que Lucien eût auprès de lui deux pièces indépendantes et qui lui fussent tout spécialement réservées.

Cette combinaison avait trouvé grâce devant Ludivine du jour où elle avait vu Lucien.

Il n'avait pas plus de quatorze ans à l'époque où le brigadier prit femme; mais déjà il était l'objet de l'admiration et de la sympathie générales.

Il était jeune, beau, intéressant: c'était de quoi plaire trois fois pour une à une femme comme Ludivine, aux yeux de qui le romanesque et l'inconnu miroitaient de chatoiements tout particuliers.

Aussi devint-il en peu de temps l'oracle de la maison, et prit-il sur l'autoritaire Mme Debrau un empire absolu.

Quand Lucien avait dit une chose, c'était fini. Dieu le père, en personne, n'y aurait rien changé dans l'esprit de Ludivine.

En somme, à part les tiraillements incessants résultant de la jalousie et de la parcimonie de Mme Debrau, Papillon et sa femme faisaient aussi bon ménage qu'il est possible entre époux d'un certain âge et ne ressentant l'un pour l'autre aucun amour.

Si le cœur de Ludivine s'était égaré quelquefois, celui du brigadier avait tant couru les carrefours et les grands chemins, que le nombre de ses incartades était à peu près incalculable.

Pourtant il avait aimé une fois en sa vie. Par malheur, c'était une femme mariée qui lui avait inspiré cette folle passion.

Pourquoi une femme mariée, lorsque tant d'autres s'étaient librement données à lui ? L'attrait du fruit défendu, toujours.

Cet amour unique du volage Papillon, nous l'avons vu se glisser dans les premières pages de ce récit. Il se nommait Justine. C'était la femme du Suisse Hartmann qui en était l'objet.

Fine, espiègle, mutine, rieuse, vraie fille des faubourgs de Paris, Justine, avec son minois frais et chiffonné, avait bien, en effet, tout ce qu'il fallait pour captiver le cœur essentiellement mobile du brigadier.

Leur liaison ne fut d'abord qu'un caprice. Elle ne devint passion qu'à la suite du malheur qui vint s'abattre sur l'infortuné Hartmann.

La coupable complaisance avec laquelle il avait livré les clefs de l'hôtel Libessac lui coûta sa place et même l'empêcha d'en trouver une autre.

Pour gagner sa vie, Hartmann, en fut réduit à embrasser la profession de roulier, ce qui le contraignit à faire loin de Paris des voyages continuels.

Justine serait donc restée seule à Paris pendant les trois quarts et demi de l'année, si Papillon, sur les instances d'Hartmann, n'avait consenti à distraire la pauvre femme et à lui tenir compagnie en l'absence de son mari.

C'était trop beau. Aussi cette félicité parfaite dont ils jouissaient, et à laquelle ils n'avaient jamais osé prétendre, fut de courte durée.

Deux ans après, Justine mourut de la maladie dont meurent presque toutes les femmes. Elle avait attrapé, en sortant du bal, une belle fluxion de poitrine, qui l'enleva en quelques jours, en dépit des soins qui lui furent prodigués.

Hartmann et Papillon se montrèrent inconsolables.

— Che l'aimais tant! soupirait Hartmann en essuyant ses gros yeux bleus, tout gonflés de larmes.

— Pas tant que moi! gémissait Papillon, qui ne pleurait pas, mais dont le cœur était près d'éclater.

Si le coup fut rude pour le sensible colosse, il fut une cruelle épreuve pour le brigadier.

Fort heureusement pour lui ce malheur l'atteignait en pleine jeunesse. Le chagrin qu'il en ressentit fut sincère et profond; mais le temps et l'activité de son existence en eurent facilement raison.

Seulement le cœur du volage Papillon devint plus que jamais incombustible.

Il fut un fléau pour les beautés qu'il enchaînait à son char, jusqu'au jour où il échoua sur les soixante mille livres de Ludivine. Ce fut son bâton de maréchal. Son ambition n'allait pas plus loin. Il s'en tint là.

De temps en temps, il eut bien des ressouvenirs; il regretta quelque peu la vie passée; mais il se sentait si heureux de vivre ainsi, que ces regrets passagers s'envolaient presque aussitôt.

D'ailleurs Lucien commençait à l'occuper et à le préoccuper beaucoup. Élevé par le comte de Montclavel avec le même soin que l'avait été Édouard, puisque les mêmes maîtres avaient fait leur éducation, Lucien devenait peu à peu un gentilhomme accompli.

C'était ce qui inquiétait le plus Papillon. L'enfant n'aurait-il pas puisé dans cette vie facile et élégante des goûts que sa position ne lui permettrait jamais de satisfaire? Et, dans ce cas, qu'adviendrait-il de celui qu'il avait fini par aimer comme son propre fils?

Ces angoisses se prolongèrent jusqu'au jour où il fut solennellement décidé que Lucien se consacrerait à la carrière des armes.

Papillon respira plus librement. Selon lui, c'était le moyen le moins embarrassant de mettre utilement en pratique l'éducation qu'avait reçue le jeune orphelin. Seulement, il ne s'attendait à aucune des surprises que ménageaient à Lucien le comte de Montclavel, Édouard, les officiers du régiment, et Mme de Libessac surtout, sur laquelle on avait si peu compté jusqu'à présent.

L'ivresse de Papillon ne connut plus de bornes quand il vit son fils d'adoption revêtu du costume d'officier. Si l'heure de la séparation fut cruelle, l'heure du retour récompensa largement l'ancien brigadier des anxiétés que l'absence de Lucien lui avait fait éprouver.

Enfin les distinctions flatteuses dont le jeune officier avait été l'objet de la part du roi avaient fait de lui une sorte de héros mythologique, pour lequel Papillon commençait à ressentir presque plus de respect que d'amitié.

En un mot, il était si aveuglément dévoué à Lucien, que nul ne pouvait remplir avec plus de zèle la mission difficile dont il avait été chargé.

X

L'ENLÈVEMENT.

La situation devenait de plus en plus grave. Lucien le comprenait et se recueillait, car il devinait que l'ennemi en face duquel il allait se trouver n'était homme à reculer devant aucun crime pour s'assurer le triomphe et l'impunité. Si ce n'était pas fait pour le décourager, c'était de quoi lui donner à réfléchir.

Il avait donc fort peu l'esprit à ce qui se passait ce jour-là dans la maison.

Cependant, comme il entendait à tout moment des éclats de rire ou des cris

d'admiration, il s'informa à l'heure du dîner du motif de ces manifestations bruyantes.

C'était la toilette de Raymonde qui, déjà, avait été coupée, bâtie, assemblée, et qui promettait des merveilles.

Ce fut du moins Ludivine qui l'affirma.

Cela n'intéressait plus que très-accessoirement le jeune officier. Il était impatient et agité.

L'heure de se mettre à table était passée et Mme Debrau, qui cependant frappait du pied, ne paraissait pas y songer.

— Ne dînons-nous pas aujourd'hui? demanda enfin Lucien.

— Vous avez raison, fit Ludivine en pinçant les lèvres. Dînons.

— De quel air vous me dites cela! Qu'avez-vous donc?

— Comment ce que j'ai! éclata la commère. Est-ce que je n'attendais pas comme à l'ordinaire M. Debrau pour vous servir? Mais il a sans doute mieux à faire que de nous tenir compagnie; il aura rencontré quelque vieil ivrogne de ses amis... à moins que ce ne soit une coureuse de rues...

Lucien ne fut pas maître d'un sourire. Le fait est qu'il avait totalement oublié l'engagement qu'il avait pris envers Papillon.

— Assurément, il a mieux à faire, répondit-il; mais ne vous fâchez pas. Je vous réponds qu'il aimerait mieux nous tenir compagnie que rester où il se trouve en ce moment.

— Où est-il donc?

— Je l'ignore.

— Est-ce qu'il courrait un danger? interrogea Ludivine très-agitée.

— Je ne le crois pas; sans cela je me serais acquitté moi-même de la mission dont je l'ai chargé.

— Ah! c'est vous qui...

— Oui, c'est moi qui l'ai mis en campagne, ce matin, dès la première heure.

Ludivine ne souleva plus la moindre objection. Ce fut même avec timidité qu'elle ajouta:

— Est-ce qu'il sera longtemps absent?

— Je ne pourrais pas vous le dire au juste, ma bonne dame.

— Cependant il sera de retour aujourd'hui?

— Peut-être oui.

— Ah! ce n'est pas plus sûr que cela?

— Mon Dieu, non.

— Mais demain...

— Il peut revenir aujourd'hui, demain, après-demain, répondit Lucien, de même qu'il peut rester huit jours absent.

— Que dites-vous! Heureusement il nous donnera de ses nouvelles.

— Je le lui ai formellement défendu, tant qu'il n'aura pas atteint le résultat que je lui ai indiqué, fit le capitaine. Ainsi, ma bonne madame Debrau, il faut en prendre votre parti : vous voilà veuve pour quelques jours peut-être.

— Mais vous, vous ne partez pas? demanda Ludivine.

— Moi ! je n'ai absolument rien à faire qu'à me laisser vivre, dit Lucien avec une indifférence admirablement jouée.

— Alors, dînons, s'écria Mme Debrau. Je n'en aurai que plus de cœur à l'ouvrage.

— Quel ouvrage ?

— La toilette de Mlle Lionnay. Ne faut-il pas qu'elle soit terminée demain ? N'est-ce pas après-demain matin que vous la conduisez à Versailles ?

— C'est juste.

— Eh bien ! du train que nous allons, la robe sera terminée demain avant midi. Ce soir déjà elle aura pris tournure et si vous désirez la voir...

— A moins que cela ne fasse plaisir à Mlle Raymonde, je n'y tiens aucunement ; mais vous avez raison de vous hâter. Plus tôt cette toilette sera prête, mieux cela vaudra.

Mme Debrau servit le dîner, qui fut assez triste. A peine Lucien s'était-il levé de table, que Montclavel entra.

— Ah ! mon ami, dit-il bruyamment, j'ai une grande nouvelle à t'annoncer.

— Laquelle ?

— Je te la donne à deviner en mille.

— C'est inutile, je ne trouverai pas.

— Eh bien ! mon cher, Lina vient à Paris !

— Ah ! dit froidement le capitaine.

— Dans deux jours, elle sera ici, mon ami, s'écria Édouard, comme s'il s'agissait d'un événement important.

— Eh bien ! que veux-tu que cela me fasse ?

— C'est vrai. Elle ne te plaît pas, à toi. Cela me semble si drôle qu'on ne trouve pas cette enfant-là jolie... avec son teint blanc, ses grands yeux noirs... Enfin c'est comme cela, n'en parlons plus.

— Mais que vient-elle faire à Paris ? Comment y vient-elle ?

— Mon oncle, en m'annonçant cet événement, me donne les plus grands détails. Lina vient ici avec son tuteur, M. de Graffigny, lequel a des difficultés d'argent avec un créancier de mauvaise foi. Il veut mener lui-même à bonne fin la conclusion de cette affaire et compte loger chez un de ses amis, qui habite aux environs des halles, tout près d'ici par conséquent. Naturellement il emmène avec lui sa pupille, qu'il craindrait sans doute de voir s'envoler pendant son absence.

— Et tu iras la voir probablement ?

— J'y compte bien... à moins que M. de Graffigny ne me fasse pas parvenir son adresse — ce qui m'étonnerait au-delà de toute expression. Je serai d'autant plus aise de voir Mlle d'Estourbel que, puisque tu ne veux décidément pas te marier avec elle...

— Tu vas l'épouser, toi ?

— Encore ! Ah çà ! es-tu fou de me lancer toujours cette phrase-là dans les jambes ? se récria Montclavel avec humeur.

— En quoi suis-je plus fou que toi, qui voulais me faire épouser absolument

On la montra sous toutes ses faces au jeune capitaine. (Page 203.)

une femme qui ne me plaisait pas? Je serais sans excuse, moi, tandis que toi, tu ne cesses d'en faire l'éloge. .

— Devant mes amis, oui. C'est précisément pour cela que je suis enchanté de savoir qu'elle arrive prochainement. J'avais parlé d'elle au petit marquis de Qulberay, qui est un charmant garçon et un parfait gentilhomme.

— Et il a refusé?

— Pas positivement; mais, quand je lui ai dit qu'il fallait faire le voyage de

Meaux pour voir Lina, il a trouvé que c'était à tous les diables et n'a jamais voulu se mettre en route.

— Et tu espères qu'ici...

— Je suis sûr que, s'il est à Paris en même temps que Mlle d'Estourbel...

— Il n'est donc pas toujours à Paris?

— Non, il est souvent à Versailles.

— Et alors...

— Il est si paresseux que je ne sais pas trop s'il se dérangerait de Versailles à Paris pour la plus jolie femme du monde.

— En ce cas, mon pauvre Édouard, je crains fort que ce second projet de mariage n'ait le sort du premier.

— J'espère que non, car en vérité ce serait à n'y rien comprendre. Une jeune fille si jolie, si douce, si fraîche, si modeste, si bien élevée, si adorablement tournée...

Pour le coup, Lucien regarda le jeune gentilhomme en face.

— Décidément, est-ce qu'il l'aimerait sans s'en douter? se demanda-t-il. Parbleu! si réellement Mlle d'Estourbel vient à Paris, il faudra que j'en aie le cœur net...

Les deux jeunes gens sortirent et allèrent faire à pied une longue promenade.

Il faisait nuit quand Lucien rentra. Le cœur lui battait fort. Ainsi qu'il en avait pris l'engagement envers Raymonde, il avait résolu de demander à M. Lionnay la main de sa fille. Or, il ne jugeait pas à propos d'attendre plus longtemps. Au contraire, l'occasion rendait cette démarche plus urgente que jamais.

Il n'eût pas été convenable, en effet, que Lucien présentât directement Raymonde à la marquise. De toute nécessité, il fallait que M. Lionnay accompagnât sa fille. Dès lors, quel rôle jouait le capitaine et à quel titre douteux aurait-il patronné la jeune fille?

Mieux valait prendre position dès à présent et, d'avance, fermer la bouche à toutes les suppositions.

Raymonde travaillait avec tant d'ardeur à sa toilette qu'elle en perdait littéralement le boire et le manger.

Il fallut que M. Lionnay vînt la chercher pour lui rappeler que l'heure du repos avait sonné.

Lucien saisit immédiatement l'occasion qui se présentait. Il pria l'ancien banquier de le suivre dans son appartement et de lui accorder un instant d'entretien. Très-étonné d'un début si solennel, M. Lionnay y consentit.

Sans hésiter, avec la même franchise dont il avait usé envers Raymonde, Lucien ouvrit son cœur au négociant.

Celui-ci invoqua vainement tour à tour les mêmes raisons auxquelles sa fille avait eu recours pour refuser l'honneur que le jeune officier voulait lui faire, Lucien ne voulut rien entendre.

— Attendez du moins que le parlement de Paris se prononce et nous rende la fortune qui nous appartient, dit-il.

— Je n'attends rien, fit le capitaine. Je ne veux jouer ni vous faire jouer aux

yeux du monde un rôle ridicule. J'aime Raymonde, je vous demande sa main, vous me l'accordez, il est tout naturel dès lors que je vous protége et que je plaide votre cause à tout propos. Si je ne suis pas pour votre fille un fiancé, pour vous un gendre, que serai-je ?

Le négociant fut forcé de se rendre à ce raisonnement, dont la simplicité même faisait la force. Il ne se défendit plus d'un bonheur auquel il n'aurait jamais osé prétendre.

A dater de ce jour, l'amour de Lucien pour Raymonde fut donc sanctionné par le consentement de M. Lionnay. Les deux jeunes gens ne furent plus des braconniers et eurent droit à ces mille et une petites prérogatives dont les fiancés usent en pareil cas.

On peut le dire, la maison s'emplissait de joie. Tout le monde était heureux et le montrait. Lucien en était presque à regretter le gros secret qu'il avait découvert et qui lui imposait dès à présent des devoirs si impérieux. Il est vrai que son cœur nageait dans une telle allégresse que son amour étouffait en lui pour le moment tout sentiment de haine.

Le lendemain même, il voulut profiter des avantages qu'il avait conquis.

Lorsque Raymonde vint prendre place auprès de Ludivine, afin d'achever la toilette à laquelle elle allait donner la dernière main, Lucien cueillit sur sa main le premier baiser d'amour. Elle essaya bien de s'en défendre, mais le cœur lui battait si fort que les forces lui manquèrent. Le contact de ces lèvres brûlantes la fit frissonner. Il lui sembla qu'un feu dévorant s'allumait dans ses veines, qu'elle était tout autre que la veille et qu'un monde de sensations inconnues s'ouvrait devant elle.

Lucien lui-même était sous le charme et se laissait aller à tous les rêves que son ardente imagination lui faisait concevoir.

Assis auprès de Raymonde, il suivait de l'œil ses moindres mouvements, si complètement enivré par cette délicieuse contemplation, qu'il oubliait tout, même que depuis la veille Papillon n'avait pas reparu.

La matinée se passa pour lui au sein de cette oisiveté absolue et de cette béatitude des sens.

Quand vint l'heure du dîner, il eut la satisfaction d'entendre Ludivine et Raymonde s'écrier à la fois.

— Dieu soit loué ! Voilà qui est fait !

Il s'agissait toujours de la fameuse toilette qui, depuis quarante-huit heures, mettait la maison à l'envers, et que la jeune fille devait inaugurer le lendemain matin.

On la montra sous toutes ses faces au jeune capitaine, qui fut obligé de convenir que la couleur en était exquise et la forme d'une souveraine élégance.

— Et elle me va... fit Raymonde en posant un baiser sur l'extrémité de ses doigts fuselés.

Lucien était bien sûr que ces lambeaux d'étoffe qu'on lui vantait comme un chef-d'œuvre auraient une toute autre tournure quand ils se modèleraient sur les formes chastes et pures de la jeune fille.

Vers deux heures, il allait sortir pour rejoindre Montclavel, qui lui avait donné rendez-vous, quand un coup de sonnette retentit à la porte de son appartement.

Ludivine courut ouvrir, espérant que c'était Papillon.

Elle se trompait. C'était un soldat.

— Le capitaine de Saint-Germain? demanda-t-il.

— C'est ici.

— Est-il chez lui?

— Oui.

— Pourrais-je lui parler?

— Parfaitement; mais si c'est quelque chose que je...

— Excusez-moi, madame, interrompit le militaire, mais j'ai ordre de ne remettre cette lettre qu'à lui-même.

— Rien n'est plus facile, dit Ludivine. Entrez et attendez. Je vais prévenir le capitaine.

Le soldat fit deux pas en avant et attendit, fixe et immobile, tout à sa consigne.

Un instant après parut Lucien.

Le soldat exécuta le salut militaire, remit la lettre dont il était porteur, après quoi il fit un demi-tour à gauche et disparut.

Le jeune officier brisa le cachet de la lettre et lut:

Ministère de la guerre.

» Le capitaine de Saint-Germain est prié de se rendre aujourd'hui dans les bureaux du ministère pour y fournir les renseignements qui lui seront demandés. »

(Signature illisible.)

Lucien essaya en vain de déchiffrer le nom qui figurait au bas de ces quelques lignes. Il ne put pas y parvenir.

De même l'en-tête de cette lettre ne portait pas l'indication du bureau d'où elle émanait. Enfin la teneur de la lettre était elle-même d'un vague qui surprit beaucoup le capitaine.

« Les renseignements qui lui seront demandés, » disait cette missive.

Quels renseignements? Par qui?

Cependant il lui était impossible de ne pas déférer à une invitation émanant du ministère sous les ordres duquel il était placé.

Après avoir rejoint Montclavel, qui l'attendait depuis plus d'une heure, et s'être excusé auprès de lui de ne pouvoir lui consacrer sa journée, il se rendit au ministère.

Là, il se promena inutilement de porte en porte, de bureau en bureau, exhibant partout la lettre dont il était porteur. Personne ne lui avait écrit, personne ne soupçonnait même de quel nom cet avis était signé.

Après avoir erré ainsi dans tous les corridors, Lucien sortit d'assez mauvaise humeur.

Que signifiait cette lettre? Qui la lui avait envoyée? Etait-ce une gageure? une simple mystification?

Il ne croyait guère à des plaisanteries de ce genre.

Etait-ce un piège que ses ennemis lui avaient tendu? Mais quel piège? Dans quel but? Promener inutilement quelqu'un pendant une heure et demie dans les couloirs d'un ministère n'est pas un acte d'hostilité bien offensif....

— A moins que ce ne soit pour m'éloigner de la maison, finit par se dire le capitaine.

Dans ce cas, celui qui avait préparé cette course irritante pouvait se flatter d'avoir réussi.

En effet, pour aller prévenir Montclavel, pour se rendre au ministère et pour rentrer chez lui, Lucien n'avait pas dépensé moins de deux heures et demie.

Il était tout près de cinq heures quand il arriva rue Saint-Honoré.

— Déjà! fit Ludivine en l'apercevant,

— Comment, déjà? dit Lucien. Voilà près de trois heures que je suis sorti.

— Sans doute, mais vous n'êtes donc pas allé à Versailles?

— A Versailles? Pourquoi faire?

— Est-ce que je sais, moi? dit Mme Debrau. Le laquais qui est venu ici a dit à Mlle Raymonde qu'elle vous trouverait à Versailles.

— Quel laquais? quand?

— Ne savez-vous pas qu'un laquais est venu ici aujourd'hui, il y a deux heures?

— Non. Et il a vu Raymonde?

— Certainement, puisqu'il venait la chercher.

— La chercher? De la part de qui?

— De la part de la marquise.

— Ainsi, Raymonde est partie?

— Il y a une demi-heure. A peine lui a-t-il donné le temps de s'habiller.

— Mais comment l'a-t-il emmenée?

— Dans le carrosse qui l'attendait.

— Malédiction! cria Lucien. Voilà donc pourquoi on m'éloignait d'ici.

Ludivine commençait à trembler. Le visage du capitaine exprimait à la fois tant de douleur et de colère, qu'elle devina une partie de la vérité.

— Comment! demanda-t-elle, ce n'est donc pas vrai? Ce laquais ne venait donc pas de la part de la marquise? Ce n'est donc pas chez elle qu'on a conduit Mlle Lionnay?

— Ah! je n'en sais rien, fit Lucien éperdu, mais j'ai bien peur...

— De quoi?

— De tout.

A ces mots, il ouvrit la fenêtre et se pencha dans la cour.

— Germain! cria-t-il.

— Présent, capitaine!

— Selle nos chevaux à l'instant. Nous partons.

Et, pendant que Germain exécutait cet ordre, Lucien revint auprès de Mme Debrau.

— Voyons, lui dit-il avec douceur, ne vous troublez pas. Racontez-moi bien ce qui s'est passé.

Il eut raison de lui parler sur ce ton, car la pauvre femme pressentait une catastrophe et commençait à perdre la tête.

— Voilà, dit-elle, en faisant de grands efforts pour ne rien omettre : Un grand quart d'heure après que vous avez été parti, un carrosse s'est arrêté devant notre porte; un laquais sans livrée en est descendu, s'est présenté à la maison et a demandé Mlle Lionnay. Raymonde, qui se trouvait là, s'est levée.

« — C'est moi, a-t-elle répondu.

« — Mademoiselle voudrait-elle me suivre à Versailles à l'instant même?

« — Comment, vous suivre! Mais qui vous envoie?

« — Mme de Pompadour.

« — C'est donc chez elle que vous voulez me conduire?

« — Oui, mademoiselle.

« — Alors vous avez également l'ordre d'y conduire M. de Saint-Germain...

« — Non, mademoiselle.

« — Pourtant, c'est lui qui devait m'accompagner, me présenter à la marquise...

« — Ah! oui, fit le laquais. Eh bien, mais... il n'y a rien de changé à ce qui était convenu; seulement vous trouverez M. de Saint-Germain à Versailles. Il y est, il vous attend.

« — A la bonne heure! dit Raymonde tout à fait rassurée. Alors veuillez attendre un instant. Je ne vous demande que le temps de m'habiller.

« — Est-ce bien nécessaire? fit le laquais. C'est que Mme la marquise m'a tant recommandé de ne pas perdre une minute...

— « Rassurez-vous, je ne serai pas longtemps.

« A ces mots, elle se tourna vers moi:

« — Est-ce heureux, me dit-elle à voix basse, que nous nous soyons tant dépêchées!

« Elle monta lestement chez elle, tout heureuse de songer qu'elle allait être si belle! Pendant ce temps je regardais ce laquais à la dérobée. Malgré le calme imperturbable qu'il affectait, je le voyais de temps en temps jeter à droite et à gauche un regard soupçonneux et frapper du pied avec impatience. En outre j'étais fort étonnée de ne pas lui voir de livrée. Je lui trouvais l'air emprunté sous son costume gris de couleur sombre.

— Quel homme était-ce? demanda Lucien. Vous rappelez-vous son visage?

— Comme si je l'avais encore devant les yeux. C'est un homme de quarante-cinq ans environ, grand comme mon mari, le front haut, l'œil noir, mobile et intelligent, qui n'a pas de barbe, et dont la personne exhale un certain cachet de distinction, qui n'est pas celui d'un gentilhomme pourtant et que je ne saurais définir. Évidemment, il ne fait pas grand'chose, car il a les mains très-blanches pour un homme de sa condition.

Lucien eût beau chercher, il ne connaissait personne à qui ressemblât le portrait que Ludivine venait de tracer.

Sans plus attendre, il prit son manteau et se dirigea vers la porte.

— Si M. Lionnay rentre avant que nous soyons de retour — et c'est bien pro-

bable — dit Lucien, ne lui faites pas part des craintes que j'ai conçues. Répétez-lui ce que ce laquais vous a dit et laissez-lui croire que je suis avec sa fille à Versailles. Vous ne mentirez pas, du reste, puisque j'y serai dans une heure. Maintenant la retrouverai-je? ne la retrouverai-je pas? à quelle heure pourrai-je la ramener? Je n'en sais rien.

A ces mots, il descendit précipitamment les escaliers, s'élança dans la cour, sauta en selle et se mit en route.

Tout ce que put faire son cheval, ce fut de le conduire à Versailles en une heure un quart. A peine Germain pouvait-il suivre l'allure fantastique de son maître.

Lucien mit pied à terre, jeta à son soldat la bride de sa monture et se dirigea vers les appartements de la marquise.

Il n'était pas plus de six heures et demie. Il faisait grand jour encore. La favorite venait de faire dans le parc une assez longue promenade. Elle était fatiguée et avait donné l'ordre de ne recevoir personne.

Quand Lucien se présenta, on lui répondit que la marquise n'était pas visible. Il eut beau décliner ses nom et prénoms, l'inflexible consigne lui barrait le passage.

Il demanda alors si Mme du Hausset était là et s'il pouvait lui parler.

On alla chercher Mme du Hausset qui le reconnut et l'accueillit avec bienveillance.

Il lui raconta en peu de mots ce qui l'amenait à Versailles.

— Dites bien à madame la marquise que je ne veux pas l'importuner, dit-il. Tout ce que je lui demande, c'est de me répondre si, oui ou non, elle a envoyé chercher aujourd'hui Mlle Lionnay par un de ses gens.

Mme du Hausset le vit si troublé, que sans se rendre compte au juste de ce qui s'était passé, elle soupçonna une trahison.

Elle fit attendre Lucien dans un petit salon voisin de l'antichambre et pénétra chez sa maîtresse.

Mme du Hausset n'était pas la première venue. Si elle n'appartenait pas à une des grandes familles de France, elle était du moins de bonne maison. Veuve d'un officier sans fortune, elle avait dû accepter pour vivre les fonctions qu'elle remplissait auprès de la marquise, à laquelle elle avait fini par s'attacher.

De son côté, Mme de Pompadour lui témoignait de grands égards. Elle lui avait permis d'aller et de venir à toute heure, même quand le roi se trouvait chez elle, la considérant (ce sont ses propres expressions) « comme un petit chien devant lequel on ne se gêne pas ».

Quand la marquise la vit entrer dans son boudoir, elle était étendue sur sa chaise longue et fermait à demi les yeux, ainsi qu'il arrive lorsqu'on savoure un repos acheté au prix de grandes fatigues.

— Madame, lui dit Mme du Hausset, vous me voyez très-embarrassée.

— En vérité? fit la marquise. A cause de quoi?

— C'est qu'il y a là, à votre porte, un jeune officier qui a insisté beaucoup pour vous parler d'abord, et qui a pris ensuite le parti de me faire appeler.

— Que nous veut-il ?

— Il me paraît fort en peine d'une jeune personne, que l'on serait venue chercher aujourd'hui de votre part, et désirerait savoir seulement si c'est bien vrai.

— Mais non. Comment se nomme cette jeune fille?

— M^lle Lionnay.

— C'est donc le capitaine de Saint-Germain qui est là?

— Oui, madame.

— Tiens! fit la marquise en se relevant. Qu'est-ce que cela veut dire?

Puis, après s'être accommodée sur sa chaise longue :

— Qu'il entre! ordonna-t-elle.

M^me du Hausset se doutait bien que cela finirait ainsi; mais elle n'avait pas à se reprocher du moins d'avoir enfreint la consigne.

Elle alla chercher Lucien et l'introduisit auprès de la favorite.

— Eh bien! que viens-je d'apprendre, capitaine? M^lle Lionnay a disparu?

— Il y a trois heures à peine.

— Et c'est de mon nom que le ravisseur s'est servi?

— Oui, madame.

— Aviez-vous dit à quelqu'un que je vous attendais demain à Versailles?

— A personne qu'au père de Raymonde et à mes parents d'adoption.

— Et ceux-là ne vous ont pas trahi auprès d'un ennemi quelconque, — même sans le vouloir?

— Assurément non, madame.

— Il faut chercher pourtant... fit M^me de Pompadour que cet événement paraissait préoccuper.

Après un silence de quelques secondes, elle se tourna vers Lucien.

— Vous connaissez-vous un ennemi? lui demanda-t-elle.

— Je ne m'en connais aucun, madame Je soupçonne pourtant que j'en ai un.

— Lequel?

— Celui qui, chargé par les Jésuites de défendre contre les Lionnay le procès que ceux-ci ont intenté à la Compagnie, est l'ennemi naturel de M. Lionnay, de Raymonde et de moi qui m'intéresse en leur faveur.

— Et cet homme, c'est...

— Monseigneur l'évêque de Silistrie.

En entendant prononcer ce nom, la marquise tressaillit.

— Attendez donc, fit-elle... Je crois que nous brûlons. Oui... l'autre matin... quelques minutes après votre départ... cet homme est entré ici et a été présenté par le Dauphin à Sa Majesté... Il a été question de ce procès... de M^lle Lionnay même.

— Ah! dit curieusement le jeune officier.

— Oui, je me souviens... N'avez-vous pas sauvé cette jeune fille d'un incendie? Ne lui avez-vous pas rendu quelques légers services?

— En effet, madame. J'ai été assez heureux...

— Alors il n'y a pas à en douter. C'est de là qu'est parti le trait qui vous a frappé. Maintenant, qui l'a lancé? Cherchons ensemble.

Le roi parut, la lèvre crispée. (Page 214.)

Un nouveau silence se fit, pendant lequel on aurait entendu filer une araignée.

— Moi-même, reprit la favorite à demi-voix, je n'ai parlé de cette audience à personne... Ah ! si. Au roi ! Mais c'était tout naturel, puisqu'il s'agissait d'obtenir pour vous...

Elle s'arrêta, hochant légèrement la tête et clignant des yeux.

— Le roi... continua-elle sur le même ton. Je me souviens encore que Monseigneur de Silistrie a fait à Sa Majesté un portrait très-flatteur de M^lle^ Lionnay...

son ennemie. Le roi, qui n'écoutait d'abord qu'avec distraction, a subitement prêté l'oreille... Oh ! tout me revient à présent, continua la marquise, comme si elle se rappelait un songe... Le roi est sorti de mon appartement avec l'évêque... ils se sont éloignés en chuchottant...

Tout à coup elle se tourna vers le capitaine.

— Qui est venu chercher Raymonde? demanda-t-elle.

— Un laquais sans livrée.

— Vous ne l'avez pas vu?

— Naturellement, fit Lucien avec colère. On me promenait pendant ce temps-là dans les bureaux du ministère de la guerre.

— Ainsi, vous ne pouvez pas me dire comment il est?

— Non pas pour l'avoir vu, madame, mais je me suis informé, et je puis vous répéter ce que l'on m'a dit.

— Voyons.

— C'est un homme de quarante-cinq ans, au visage plein, au front haut, à l'œil noir, assez grand, complétement imberbe, et ne manquant pas, assure-t-on, d'une certaine distinction...

A mesure que parlait le jeune officier, la marquise souriait avec une sorte de complaisance.

— Il était vêtu d'un costume gris foncé, continua Lucien, et avait des mains de désœuvré.

— C'est lui... c'est bien lui... murmura M^me^ de Pompadour.

Qui, lui?

— Lebel.

— Qu'est-ce que Lebel?

Le valet de chambre du roi.

— Alors vous savez où est Raymonde, madame?

— Je m'en doute.

— Et ce serait Sa Majesté qui...

— Désireux sans doute d'obtenir des renseignements directs sur l'affaire dont, Monseigneur et moi, nous l'avons entretenu, interrompit la favorite avec un peu d'embarras, le roi a probablement voulu entendre M^l.e^ Lionnay en personne, pour découvrir plus sûrement la vérité.

— Alors, vous savez où est Raymonde?

— Je m'en doute.

— Où donc est-elle?

— A Versailles.

— Chez qui? chez le roi?

— Du tout. Elle est chez une nièce de M^me^ du Hausset.

— Qui demeure?...

— Rue Saint-Médéric.

— Oh ! merci, madame la marquise ! s'écria le capitaine en se dirigeant vers la porte.

où allez-vous donc? demanda M^me^ de Pompadour.

— A l'adresse que vous m'avez indiquée.

— Vous vous imaginez donc n'avoir qu'à paraître pour que portes et murailles s'écroulent à votre aspect?

— Ah ! parbleu! quand je devrais les enfoncer...

— Calmez-vous, capitaine, et revenez à des idées plus sensées. On ne prend pas ainsi d'assaut une demeure royale.

— Mais alors, madame, parlez, au nom du ciel ! que faut-il faire?

— Être raisonnable d'abord. Si je vous affirme que M^lle^ Lionnay ne court aucun danger, c'est que je sais à quoi m'en tenir, n'est-ce pas? Ensuite, il faut aller m'attendre dans le petit salon où M^me^ du Hausset vous a reçu tout à l'heure.

— Vous attendre ! s'écria Lucien. Quoi, madame ! Est-ce que vous daignerez m'accompagner?

— Il le faut bien, quoique je sois brisée de fatigue ; sans cela, ni vos supplications ni vos colères ne vous entre-bâilleraient un volet de cette maison.

Elle congédia du geste le jeune officier, qui se retira dans la pièce qu'elle venait de lui désigner, s'enveloppa d'une pelisse et donna l'ordre que l'on fît avancer sa chaise.

Dix minutes après, elle y montait, escortée par Lucien, qui marchait à sa portière.

La rue Saint-Médéric était à cette époque une rue déserte, dans laquelle il était rare que deux passants se rencontrassent. Elle était encore un peu plus déserte qu'à l'ordinaire en ce moment, car déjà la nuit commençait à tomber.

Les porteurs de la marquise frappèrent d'une certaine façon et la porte s'ouvrit sans que personne se montrât.

Elle mit pied à terre sous le vestibule.

Aussitôt glissa lentement sur des rainures de fer une autre porte, qui n'avait aucune serrure apparente et qui donnait accès dans l'intérieur de la maison.

Une femme parut dans l'antichambre, portant à la main un candélabre à cinq branches.

Elle s'inclina sans mot dire devant la marquise et la conduisit dans un salon assez petit, mais magnifiquement meublé.

M^me^ de Pompadeur se laissa tomber sur un fauteuil.

— Lebel est-il là? demanda-t-elle.

— Non, madame.

— Où est-il?

— Au château.

— Depuis longtemps?

— Il y a vingt minutes au plus qu'il est parti.

— Il arrivait de Paris?

— Oui, madame.

— Avec le carrosse rouge et bleu?

— Précisément.

— Où est la jeune fille qu'il a conduite ici?

— Dans une des chambres du premier.

— Allez la chercher.

L'intendante de cette singulière maison ne souleva pas la moindre objection, mais ne dissimula pas l'étonnement que cet ordre lui causait.

La marquise ne le répéta pas, mais elle fit de la main un geste qui n'admettait pas de réplique.

L'intendante obéit.

Lucien se tenait immobile derrière Mme de Pompadour

Il ne disait mot. Il écoutait et il regardait.

Sans savoir où il se trouvait, il promenait autour de lui un regard surpris, et aspirait avec une curiosité défiante les senteurs bizarres qui s'exhalaient de cette maison.

Des parfums âcres et pénétrants saturaient l'atmosphère et saisissaient l'odorat. Partout des tapis étendus étouffaient le bruit des pas. Nul domestique ne se montrait. Les portes s'ouvraient et se refermaient toutes seules.

Évidemment ce n'était pas la maison de tout le monde. Aussi, malgré lui, Lucien s'était pris à trembler, en songeant que sans lui Raymonde serait restée enfermée dans cette habitation isolée, qu'elle y aurait peut-être passé la nuit.

Il interrogeait du regard la favorite, dont la pose nonchalante et le calme imperturbable ne parvenaient pas à le rassurer.

Malgré tout, les minutes qui s'écoulaient lui semblaient des siècles et le silence qui l'environnait lui pesait comme un manteau de plomb.

Tout à coup, et sans qu'il s'y attendit, la porte du salon s'ouvrit et Raymonde parut, belle comme il ne l'avait jamais vue.

— Excusez-nous, mademoiselle, si nous sommes un peu en retard, dit la marquise aussitôt qu'elle aperçut la jeune fille. C'est à moi seule que vous devez vous en prendre.

— Pardon, Madame, fit Raymonde, mais à qui ai-je l'honneur de parler?

Lucien comprit que la marquise ne voulait donner momentanément aucune explication à Mlle Lionnay, mais au contraire lui laisser croire que c'était bien d'après ses ordres qu'on l'avait conduite à Versailles. Il fit un pas en avant et se rapprocha de Raymonde.

— Mademoiselle, dit-il, permettez-moi de vous présenter à l'illustre bienfaitrice dont je vous ai parlé. Mme la marquise m'avait fait espérer l'autre jour qu'elle s'intéresserait à votre sort: vous voyez qu'elle tient fidèlement sa promesse, puisqu'elle a devancé l'heure qu'elle-même avait fixée.

Raymonde salua avec beaucoup de grâce.

— Ah! madame, que je vous remercie! s'écria-t-elle. Et combien je regrette que votre courrier soit arrivé à l'improviste! Mon père aurait été si heureux de m'accompagner, de vous voir, de vous entendre! Il y a si longtemps qu'une bonne parole n'a résonné à son oreille!

— Eh bien! mon enfant, tous ces souhaits peuvent se réaliser. Demain, monsieur votre père sera près de vous, si vous voulez bien me suivre...

— Vous suivre? dit la jeune fille étonnée. Nous ne sommes donc pas chez vous?

— Ici ! fit la marquise avec un geste de dégoût involontaire.

Mais, se reprenant aussitôt :

— Non, mon enfant, dit-elle avec un sourire. J'avais beaucoup de monde chez moi tout à l'heure et je craignais de ne pas être libre assez tôt pour vous garder auprès de moi. C'est pourquoi j'avais donné l'ordre qu'on vous conduisît chez une dame de mes amies...

— Que je n'ai pas vue, fit observer Raymonde.

— Et que vous ne verrez pas, ajouta la favorite, car elle ne doit rentrer qu'à neuf heures et je ne puis pas attendre son retour.

A ces mots, elle se tourna vers Lucien.

— Capitaine, dit-elle, veuillez donner le bras à Mlle Lionnay.

Elle prit les devants, salua légèrement l'intendante de cette demeure mystérieuse et sortit, accompagnée de Lucien et de Raymonde.

Pendant que la marquise revenait au château, dans sa chaise, les deux jeunes gens, qui lui faisaient escorte à la portière, eurent le temps d'échanger quelques confidences.

La jeune fille croyait le plus naïvement du monde à tout ce qui était arrivé. Elle avoua seulement qu'elle commençait à trouver le temps long depuis le moment où elle était à Versailles. La chambre qu'on lui avait donnée lui faisait peur.

— Pourquoi ? demanda Lucien.

— Parce que je ne pouvais pas faire un mouvement sans qu'il se reproduisît dans les cinq ou six grandes glaces qui m'entouraient. Il y en avait même une au plafond du lit, ajouta-t-elle. J'étais toute honteuse de me voir reflétée de tant de façons. Il me semblait que je n'étais pas seule et que tous ces yeux-là, qui pourtant étaient les miens, me regardaient. Aussi, je crois que, s'il m'avait fallu y rester une heure, je me serais sauvée ou j'y serais morte de frayeur.

— Il n'y a donc pas longtemps que vous êtes arrivée? demanda Lucien.

— Trois quarts d'heure à peine.

Le capitaine se mordit les lèvres. S'il n'avait pas tant ménagé son cheval, il aurait pu rejoindre aux portes de Versailles le carrosse dans lequel était Raymonde et la délivrer sans recourir à l'intervention de qui que ce fût.

Cependant il n'avait pas trop à se plaindre. La marquise l'avait parfaitement accueilli, lui avait témoigné même beaucoup d'amitié, et s'était employée pour lui avec un empressement véritablement surprenant.

Dès que la chaise fut arrivée à la porte de ses appartements, la marquise mit pied à terre.

— Maintenant, capitaine, dit-elle à Lucien, comme il m'est impossible d'aller jusqu'à Paris pour ramener Mlle Lionnay auprès de son père, je vais la garder avec moi.

Le jeune officier s'inclina.

— Vous, continua-t-elle, vous allez retourner à Paris, afin de rassurer M. Lionnay, et vous me le ramènerez demain matin à Versailles.

Lucien n'osait pas le montrer, mais il hésitait un peu. Cependant la proposition de la marquise était la seule acceptable.

Convenablement, décemment, le capitaine ne pouvait pas reconduire Raymonde à Paris à pareille heure. D'ailleurs, la favorite venait de lui donner assez de preuves d'intérêt pour qu'il s'en rapportât aveuglement à elle du soin de veiller sur la jeune fille.

Il remercia chaleureusement la marquise, baisa la main de Raymonde, et alla rejoindre Germain, qui se promenait de long en large et tenait les chevaux en main.

Il sauta en selle et revint à Paris ; mais il n'était pas moins de dix heures quand il pénétra dans la cour de la maison.

Au bruit que produisit le sabot des chevaux sur le pavé, Ludivine accourut, accompagnée de M. Lionnay.

Fort heureusement, depuis qu'il était parti de Versailles, Lucien avait eu le temps de se préparer à cette entrevue.

Or, encore moins que jamais, il ne pouvait révéler à M. Lionnay une vérité que lui-même ne connaissait qu'en partie et dont il ne soupçonnait pas toute l'horreur.

Il raconta donc à l'ancien négociant que la marquise, craignant de ne pas être libre le lendemain matin, l'avait fait appeler à Versailles et avait eu ensuite l'idée d'y faire venir Raymonde, afin de la présenter au roi avant son départ. Un événement imprévu étant survenu, et la marquise restant à Versailles, elle avait voulu épargner à la jeune fille les fatigues d'un second voyage et l'avait gardée près d'elle.

Si cette fable ne brillait pas par l'imagination, elle suffisait du moins à calmer les inquiétudes du malheureux père.

Il quitta donc le capitaine, en s'excusant de la peine qu'il lui donnait, et promit d'être là le lendemain, à huit heures du matin.

Lucien fit venir Germain et lui ordonna de lui amener à la même heure un carrosse attelé de deux chevaux vigoureux.

Germain n'était pas de ceux à qui il faut répéter deux fois la même chose. Aussi Lucien se mit au lit, absolument rassuré sur l'exactitude avec laquelle son cavalier exécuterait ses ordres.

Pendant ce temps, Raymonde avait suivi M^me^ de Pompadour et avait pénétré dans ses appartements.

Quelle différence avec la maison dans laquelle on l'avait conduite tout d'abord ! Quel luxe ! Quelle magnificence ! Quels raffinements ! Que de merveilles !

La pauvre enfant avait beau ouvrir ses grands yeux, elle ne pouvait pas tout voir à la fois.

La marquise souriait de tant de candeur et se sentait légèrement émue. Peut-être se souvenait-elle qu'elle avait été ainsi... autrefois !

Elle fit asseoir Raymonde auprès d'elle et lui servit à souper — ce dont la jeune fille avait grand besoin.

A peine le repas était-il terminé, que la porte de la chambre voisine s'ouvrit avec fracas, et le roi parut, la lèvre crispée, les narines dilatées par la colère, le regard étincelant.

— Ah çà ! madame, qu'est-ce que cela signifie ? dit-il d'une voix irritée.

Mais aussitôt il aperçut la jeune fille, qu'il n'avait pas encore vue. Il se contint et même il s'inclina respectueusement. La favorite se leva de table.

— Si Votre Majesté veut bien m'accompagner dans le salon voisin, dit-elle, je suis prête à lui donner toutes les explications qu'elle exigera.

En même temps, elle tendit au roi sa main blanche, déjà un peu amaigrie, et, se renversant en arrière par un mouvement aussi souple que gracieux, elle fit signe à Raymonde de ne pas bouger.

La jeune fille s'était levée. Elle avait vu se fixer sur elle les regards courroucés du roi.

Elle ne devinait pas, mais elle sentait qu'il se passait autour d'elle quelque chose qui n'était pas naturel.

Quand la porte se fut refermée derrière le roi et la marquise, Raymonde prêta l'oreille, espérant qu'un lambeau de phrase, un simple mot, la mettraient au courant, lui serviraient au moins d'indication... Elle n'entendait rien. De guerre lasse, elle se renversa sur son fauteuil et attendit.

Quant au roi, il avait entraîné la favorite avec un peu plus de vivacité que n'en comportait l'étiquette, même en pareil cas.

— Me direz-vous, madame, en vertu de quelle autorité vous osez contrevenir aux ordres que j'ai donnés? dit-il aussitôt qu'il se trouva seul avec la marquise.

— Je ferai remarquer à Votre Majesté, répliqua Mme de Pompadour en souriant, que c'est la première fois de ma vie que j'use de cette autorité qu'elle me reproche.

— C'est une fois de trop, madame.

— Aussi ne me serais-je pas permis d'intervenir en cette circonstance, si je n'avais pas été certaine que Votre Majesté me donnerait raison.

— Parbleu! madame, je ne serais pas fâché de savoir comment vous vous y prendrez.

— Sans aucuns détours, Sire, je vous rappellerai ce qui s'est passé ces jours derniers.

— Quoi donc? fit étourdiment le roi.

— Un homme a soutenu au péril de sa vie le choc d'une armée entière, et a épargné à la France une défaite humiliante, dit la favorite. Cet homme, vous l'avez récompensé. C'était justice. Je n'avais rien à prétendre.

— Quel homme? demanda le roi étonné.

— Et ce même homme m'a rendu à moi, un service presque aussi important, continua la favorite. Il m'a tirée des mains d'une populace avide de scandale et altérée de vengeance. Je voulais le récompenser, moi aussi; mais, le jour où je comptais tenir la promesse que je lui avais faite, Votre Majesté m'a devancée. Je me suis inclinée. Le roi a droit à tous les priviléges — en matière de générosité principalement. Je suis donc restée l'obligée de ce gentilhomme. Il y a deux jours, il s'est souvenu des engagements que j'avais pris envers lui. Il est venu me demander justice, non pas pour lui, mais pour celle qu'il aime. Je ne pouvais pas me dédire. J'ai promis que je présenterais cette jeune fille au roi et que le roi rerait justice.

— Mais enfin de qui voulez-vous parler, madame? dit Sa Majesté avec un peu d'impatience.

— Je veux parler du capitaine de Saint-Germain, du héros de Minden, Sire, sur la poitrine de qui vous avez attaché en ma présence, il y a quelques jours, la croix de Saint-Louis, et que vous avez été sur le point de déshonorer aujourd'hui.

— Moi! se défendit le roi.

— Oui, Sire, vous; car la jeune fille qu'aime ce courageux officier, envers qui je me suis engagée moi-même, est celle que je viens d'arracher aux entreprises de M. Lebel.

— Qui? Mlle Lionnay! s'écria le roi.

— Elle-même, Sire, répondit la marquise.

Louis regarda la favorite en face et partit tout à coup d'un grand éclat de rire.

— Ah çà! de qui se moque-t-on ici? demanda-t-il.

Cet éclat de rire et la phrase qui l'accompagnait déconcertèrent la favorite.

— Que veut dire Votre Majesté? fit-elle.

— Je veux dire, madame, que si je me montrais aussi exigeant que vous, j'aurais également des comptes à vous demander.

— A quel sujet?

— Au sujet de ce jeune officier dont vous prenez si chaleureusement la défense.

— Qu'a-t-il donc fait? interrogea naïvement la marquise.

— Ce qu'il a fait, madame! Il a su vous plaire plus que personne au monde, et au point que j'aurais le droit de m'en montrer jaloux.

— Ce n'est pas sérieux, je pense, dit la favorite en souriant.

— On ne peut plus sérieux, madame, reprit vivement le roi. Comment! la première fois que je vois ce gentilhomme, il vous donne le bras et vous promène à travers les galeries de Versailles — faveur que n'ont pas obtenue dix des plus nobles gentilshommes de la cour.

— Mais vous avez bien vu, Sire, que ce n'était qu'un jeu, que je voulais jouir de l'inexpérience et de la stupéfaction de ce pauvre jeune homme.

Était-ce un jeu de votre part aussi que de le recevoir chez vous à une heure où j'ose à peine m'y présenter? reprit le roi. La seconde fois que j'ai vu ce gentilhomme, il était dans votre boudoir au moment où du Hausset vous chaussait vos mules.

— Qu'aurait donc fait à ma place Votre Majesté? demanda la favorite. J'avais promis à ce jeune homme une récompense qu'il venait chercher. Fallait-il le faire attendre? le laisser entrer ici avec la foule des gentilshommes qui encombraient mon antichambre, au milieu desquels il n'aurait pas osé se remuer pour se frayer un chemin jusqu'à moi? Non; j'ai reçu ce gentilhomme avant les autres, pour lui témoigner ma reconnaissance d'abord, et ensuite pour lui éviter le supplice de solliciter quelque chose en présence de cent jaloux dont les oreilles vous épient et les yeux vous dévorent.

— Eh! c'est précisément pour cela, madame, que les méchantes langues n'ont pas manqué....

Lucien a été blessé au service du roi. (Page 218.)

— Les méchantes langues? Votre Majesté les écoute donc? En ce cas elle aura fort à faire! Mais vous savez pourtant mieux que personne, Sire, que je ne suis pas d'un tempérament à inspirer de pareils soupçons! Vous ne l'avez donc pas regardé, cet enfant? Ce n'est pas moi qui devrais vous le rappeler, Sire, mais je pourrais être sa mère!

Louis laissa échapper un mouvement d'impatience, mais ne répondit pas.

— Allons, continua doucement la marquise, avouez, Sire, que vous étiez fort

en colère quand vous êtes venu ici et qu'en invoquant ces prétextes futiles de jalousie vous avez voulu me donner le change sur les véritables sentiments dont vous étiez animé. Et maintenant que vous êtes plus calme, soyez juste. Pouviez-vous infliger à celui qui a risqué sa vie pour vous le plus sanglant de tous les affronts? A tous les malheurs qui ont accablé cette famille Lionnay, auriez-vous réellement le courage d'ajouter celui dont vous la menaciez? N'est-ce pas assez pour eux de la ruine? Voulez-vous y joindre le déshonneur.

— Eh! madame, fit le roi, qui ne voulait pas se rendre, êtes-vous bien sûre de ce que vous dites? Ne vous a-t-on pas conté une histoire en l'air pour surprendre votre bon cœur?

— On m'a promis, Sire, de fournir toutes les preuves à l'appui.

— Vous les avez?

— Non. Je n'espérais les produire que demain aux yeux de Votre Majesté.

— Ah! prenez garde, madame! C'est que j'ai précisément causé de cette affaire avec l'évêque de Silistrie, et...

— Oh! l'évêque de Silistrie...

— Est digne de créance, il me semble, tout autant que M. de Saint-Germain.

— Vous auriez raison, si l'évêque de Silistrie n'était pas jésuite, riposta la favorite.

Le roi tressaillit. Il n'aimait pas qu'on prononçât devant lui ce nom de jésuite, qui évoquait pour lui l'ombre de Damiens. Il n'avait du reste rien à répliquer. Evidemment Monseigneur était jésuite, puisqu'il était chargé de représenter à Paris les intérêts de cette compagnie.

— Allons, dit-il, vous aurez éternellement raison contre moi, madame. Je vous abandonne M^lle^ Lionnay.

— Et vous me permettez de vous la présenter?

— Non, non, se défendit le roi avec vivacité, je ne veux pas la voir.

— Oh! Votre Majesté ne peut pas être généreuse à moitié, insista la marquise. J'ai promis une audience à M. Lionnay et à M. de Saint-Germain; Votre Majesté ne la leur refusera pas.

— C'est à vous que je ne la refuserai pas, chère marquise.

— Alors vous consentez à la leur accorder pour demain matin?

— J'y consens... puisqu'il le faut.

— Ici même? Chez moi?

— Chez vous, si vous l'exigez.

— A la bonne heure! dit joyeusement la favorite, j'ai retrouvé mon roi.

Louis se retira, à moitié satisfait de la générosité dont il avait fait preuve. Pour avoir moins de regrets, il avait refusé de voir M^lle^ Lionnay. Ces regrets furent bien plus amers encore quand il la vit le lendemain matin chez la favorite.

Raymonde se tenait à l'écart, lorsque, sur un signe de la marquise, elle s'avança, donnant la main à son père. Derrière elle se tenait Lucien, assez près pour ne pas la perdre de vue, assez loin pour ne pas être importun. Sa Majesté la trouva belle et ne se priva pas de le lui dire.

M. Lionnay s'avança et fit au roi l'historique très-succinct, mais très-imagé, de

la catastrophe qui avait entraîné sa ruine, ainsi que des efforts inutiles qu'il avait tentés pour obtenir la réparation qui lui était due.

— En effet, dit Sa Majesté, si les choses se sont réellement passées comme vous le prétendez, si vous n'étiez que les mandataires de la compagnie, il me semble...

Prudemment il s'arrêta.

— Cependant, poursuivit-il, je ne puis rien préjuger en pareille matière. C'est au Parlement qu'il appartient de se prononcer.

— Aussi, supplia Raymonde, ne demandons-nous absolument à Votre Majesté que de vouloir bien rappeler au Parlement qu'il est depuis longtemps saisi de cette affaire et que nous attendons son arrêt comme les Hébreux attendaient la manne dans le désert.

— Je vous le promets, mon enfant, dit le roi, en lui prenant la main et en la caressant du regard.

Puis, brusquement, il laissa tomber cette petite main blanche et congédia Raymonde. Alors, avisant Lucien, qui passait devant lui en s'inclinant, il lui fit signe d'approcher.

— Capitaine, lui dit-il, ce que m'a conté la marquise est-il bien vrai?

— Je n'en sais rien, Sire, mais cela doit être.

— Elle m'a dit que vous étiez le fiancé de M^lle^ Lionnay.

— C'est la vérité, Sire.

— En ce cas, permettez-moi de vous donner un bon conseil, chevalier.

Il appuya sa main sur l'épaule du jeune officier, l'attira près de lui et lui glissa ces mots à l'oreille :

— Ne l'amenez pas trop souvent à la cour.

Et, sans autre explication, il lui rendit la liberté. Lucien comprit à demi-mot, et pourtant il était loin de soupçonner quel danger Raymonde avait réellement couru. Ce fut Montclavel qui le lui apprit dans la journée.

En arrivant à Paris avec Raymonde et son père, le capitaine avait trouvé, en effet, Edouard qui l'attendait. Un pareil mouvement de carrosses était tellement inusité, que le gentilhomme en demanda la cause.

Lucien lui raconta qu'il avait réussi à obtenir pour celle qu'il aimait une audience du roi, sans rien lui dire de ce qui avait précédé cette entrevue.

— Seulement, continua-t-il, j'ai été obligé de retourner hier au soir à Versailles chez M^me^ de Pompadour, pour lui rappeler la parole qu'elle m'avait donnée. Elle m'a renouvelé sa promesse, et, comme je retournais à Paris, m'a prié de l'accompagner jusqu'à la porte d'une certaine maison, dont l'aspect m'a fort intrigué.

— Quelle maison?

— D'abord elle n'a pas une fenêtre sur la rue...

— Pardon. Avant tout, où est-elle située?

— Rue Saint-Médéric.

— Bon! Je vois ce que c'est, fit Montclavel avec un sourire. Une grande bâtisse sans fenêtres; à gauche une porte cochère hermétiquement fermée...

— Précisément

— C'est le Parc-aux-Cerfs.

— Plaît-il?

— Je dis : c'est le Parc-aux-Cerfs.

— Comment, le Parc-aux-Cerfs! s'écria le jeune officier qui n'en pouvait croire ses oreilles.

— Sans doute, fit Montclavel. Ah çà! est-ce que tu n'as jamais entendu parler du Parc-aux-Cerfs?

— Non, répondit Lucien, pour dissimuler le trouble que cette nouvelle lui causait.

— Eh bien! mon cher... Comment t'expliquer cela? balbutia Edouard... C'est une serre dans laquelle le roi élève, au lieu de fleurs, des jeunes filles à la brochette, jusqu'au jour de leur complet épanouissement. Quand la fleur est à point, Sa Majesté la cueille et la porte à sa boutonnière jusqu'à ce qu'elle se fane. Souvent même, Sa Majesté n'attend pas que la pauvre petite fleur soit fanée avant d'en cueillir une autre.

— Mais quel monstre dirige cette horrible maison? interrogea Lucien.

— Une horrible maison, dis-tu? Tu es donc fou? Je ne la connais pas, mais j'en ai entendu dire des merveilles. D'ailleurs, comment admettre qu'une maison puisse être horrible, lorsqu'elle est peuplée de jeunes filles dont la plus âgée n'a pas dix-huit ans?

Et Montclavel regarda son ami avec une pitié dédaigneuse.

— Quant au monstre qui la dirige, reprit-il, c'est, paraît-il, la très-honnête femme d'un commis à la guerre, nièce de M^me^ du Hausset, qui, elle-même, n'est pas la première venue, tu le sais bien.

Lucien était devenu très-pâle. Quoi qu'il eût soupçonné de plus épouvantable en apprenant l'enlèvement de Raymonde, il était loin de s'attendre à une découverte de ce genre.

Ce fut alors qu'il s'expliqua les paroles que le roi lui avait adressées.

Mais quel perfide conseiller avait signalé à Sa Majesté, qui ne la connaissait pas, la beauté funeste de Raymonde?

Le capitaine était fort embarrassé, un peu effrayé même du péril que Raymonde avait couru.

Fort heureusement la porte s'ouvrit et Papillon, qu'on n'avait pas vu depuis plus de trois jours, pénétra dans la chambre de Lucien. Mais quel Papillon, grand Dieu! Papillon sans moustache et sans royale, Papillon, tout de noir habillé, comme un rat d'église!

XI

L'EXPÉDITION DU BRIGADIER.

Papillon était si changé qu'Édouard et Lucien hésitaient à le reconnaître.

— Ah çà! d'où venez-vous? lui dit le capitaine; vous avez donc servi la messe, mon pauvre ami?

— Ah! mille millions de sabres et de baïonnettes entrelacés! ne te moque pas

de moi, Lucien, fit le vieux soldat, ou je serais capable de manquer de respect à tes épaulettes ! Comment ! tonnerre ! c'est pour toi que j'ai sacrifié ce que l'homme a de plus beau dans la figure, cette moustache et cette royale que le rasoir du coiffeur n'avait jamais profanées, et tu te moques de moi !

— Allons, calmez-vous, répondit le jeune officier, mais vous avez une si drôle de figure...

— Je le crois bien, ventre de léopard ! Ludivine ne voulait pas me laisser entrer. Elle ne me reconnaissait pas.

— Ma foi ! dit Montclavel, sans vous flatter, Papillon, vous êtes beaucoup mieux avec votre barbe.

— Eh ! je le sais bien, monsieur le comte ; mais il s'agissait de réussir dans la mission dont j'étais chargé, et j'ai réussi. Voilà le principal.

— Alors, je ne saurais trop vous remercier du sacrifice que vous m'avez fait, dit Lucien en lui serrant la main. Eh bien ! parlez, nous vous écoutons.

Papillon raconta alors ce qu'il avait fait.

En quittant Patouillot, il se dirigea vers la maison qu'habitait Monseigneur, afin d'en étudier les abords. Au moment où il allait l'atteindre, il réfléchit que son costume gris, à bouton d'argent, et son épaisse moustache attireraient forcément l'attention.

Il avait d'autant plus raison qu'à cette époque les soldats jouissaient à peu près seuls du privilége de porter la moustache.

Prudemment, il revint sur ses pas, entra chez un coiffeur et commença par faire couper cette moustache assassine qui jadis avait fait tant de malheureuses ! Après quoi, il se rendit chez un fripier et y choisit, depuis les bas jusqu'au chapeau, un costume entièrement noir et suffisamment défraîchi pour accuser un assez long service. Il alla louer dans un garni voisin une chambre, dont il paya le loyer pour la semaine, et où il procéda soigneusement à sa métamorphose.

Lorsqu'il eut successivement revêtu chaque pièce de ce déguisement et coiffé sa tête d'un bonnet de filoselle noire, sur lequel il enfonça son chapeau, il était absolument méconnaissable.

— Eh bien ! murmura-t-il, si Monseigneur nous fait surveiller comme le croit Lucien, et si ses agents lui ont donné mon signalement, je le défie bien de deviner que le plus beau des brigadiers est cet horrible singe que j'aperçois devant moi dans la glace.

En même temps qu'il changea de physionomie, il changea d'allures. Au lieu du sémillant garde française, dont le pied effleurait à peine le pavé, il prit le pas lourd et empesé des gens que paralyse à la longue l'habitude d'être trop souvent assis.

Cet œil vainqueur que Papillon, par un reste d'habitude, lançait encore quelquefois aux jolis minois qu'il rencontrait, se voila comme par enchantement ; les paupières s'abaissèrent, en même temps que retombaient les coins de cette bouche sensuelle et que se croisaient les mains du nouveau personnage dans lequel il s'incarnait. S'il avait eu un goupillon à la main, Papillon aurait été complet.

Ainsi affublé, il se rendit rue Croix-des-Petits-Champs et observa, d'assez loin d'abord, la maison sur laquelle se concentrait son attention. Il n'y remarqua pas un grand mouvement. Cependant il en vit sortir quatre individus qui ne lui étaient pas inconnus et qui se dirigeaient de son côté.

Il lui semblait avoir rencontré déjà ces figures-là dans son quartier. Tout à coup il poussa une exclamation de surprise. Celui de ces quatre individus qui, jusqu'à présent, lui avait tourné le dos, s'avança vers lui et Papillon aperçut...

— Patouillot ! s'écria-t-il.

Il n'en revenait pas. Comment ! Patouillot ! son voisin ! Patouillot avec lequel il avait vidé bouteille, qu'il venait de quitter !

Il est vrai que le sacrifice de sa moustache, l'achat de son costume, la location de sa chambre, le temps de se travestir, avaient pris deux bonnes heures à Papillon.

Ainsi Lucien ne s'était pas trompé. Patouillot était enrégimenté dans la police de Monseigneur ! Et les trois autres individus... Mais oui ! le vieux soldat les remettait à présent : c'étaient des petits boutiquiers du voisinage, confits en dévotion et appartenant à cette confrérie, plus nombreuse qu'une armée, du rabat et de la soutane. Papillon s'écarta un peu pour les laisser passer, fort satisfait déjà de cette première découverte.

Ce fut pour le coup qu'il ne regretta pas le vigoureux coup de pied qu'il avait lancé dans les parties replètes de Patouillot !

Il s'avança lentement alors, faisant un pas toutes les dix minutes, les yeux fixés sur la porte de la maison. Il en vit sortir bientôt un homme de cinquante et quelques années, gras à lard, la figure épanouie, l'œil émerillonné, la lèvre gourmande, qui traversa lentement la rue avec une importance — on pourrait dire presque avec une majesté comique.

Comme le chien d'arrêt qui suit une piste, Papillon se lança sur ses traces. Après avoir traversé la rue, le gros homme noir entra dans une boutique qui faisait le coin de la rue et de la place Notre-Dame-des-Victoires.

Papillon pressa le pas. Il ne fut pas plus tôt arrivé devant la boutique qu'il laissa échapper un sourire satisfait. C'était la salle principale d'une petite auberge tout nouvellement installée. Au-dessus de la porte était accroché un pot d'étain.

— Bon ! se dit Papillon ; puisque ce gros homme si dodu, si bien vêtu et si content de lui va au cabaret, il y a moyen d'en faire quelque chose.

A ces mots, il s'avança plus près encore et jeta un regard dans la salle basse. Le flair du vieux soldat ne l'avait pas trompé : c'était Bazile qui venait d'entrer. Il était debout devant un comptoir, dans lequel était assise une jeune et gentille femme, avec qui il causait familièrement. Le cabaretier lui versait dans un verre un vin jaunâtre que, de loin, Papillon reconnut pour du vin d'Espagne.

Il entra dans la salle, l'air humble et timide, alla s'asseoir sur une chaise, en face de Bazile, c'est-à-dire à la table opposée.

— Que faut-il servir à monsieur ? demanda l'aubergiste d'un ton légèrement moqueur.

Le brigadier parut très-embarrassé, promena autour de lui un œil indécis... Enfin, apercevant le verre plein de Bazile :

— Du même, dit-il doucement en le montrant du doigt.

— Du Xérès! fit l'aubergiste étonné, car la défroque un peu fanée de ce client ne lui inspirait pas grande confiance.

Papillon répondit par un geste d'assentiment, en baissant humblement la tête. L'hôtelier alla chercher un verre et la bouteille.

Or, cette bouteille était aux trois quarts vide.

Au moment où l'aubergiste allait remplir le verre, Papillon releva tout doucement le goulot de la bouteille.

— Je ne bois jamais d'une bouteille entamée, dit-il en s'excusant du regard.

— Alors, il faut aller vous en chercher une pleine?

— S'il vous plaît, oui, monsieur.

— Et vous la paierez?

— Avant de la boire, si vous le voulez, fit le brigadier d'un ton résigné.

En disant ces mots, il tira de sa poche un louis, qu'il déposa, non-seulement sans forfanterie, mais encore avec une sorte d'hésitation, sur le bord de la table.

L'aubergiste eut la pudeur de ne pas le prendre. Il l'avait vu, cela avait suffi pour le rassurer. Il alla donc chercher la bouteille.

Pendant ce temps, Bazile n'avait pas cessé de regarder le nouveau venu, dont il étudiait le costume et la physionomie avec une certaine curiosité.

— C'est un confrère, pensait-il.

Aussi s'intéressait-il fort à tout ce que faisait cet individu. Quand il le vit repousser la bouteille entamée, il ne fut pas maître de sa surprise.

— Peste! se dit-il. Voilà un particulier qui est bien difficile. Une bouteille me fait trois jours, à moi.

Enfin l'aubergiste arriva, déboucha sa bouteille, l'essuya soigneusement, en homme qui tient à faire valoir sa marchandise. Papillon avait l'air de ne pas s'en apercevoir. Quand ces grimaces furent terminées, il tendit silencieusement son verre. L'aubergiste versa. Le vieux soldat éleva lentement le verre à la hauteur de l'œil, puis le promena à deux ou trois reprises sous son nez pour en aspirer l'arome.

— Trois ans de bouteille... tout au plus, murmura-t-il, assez haut cependant pour être entendu.

L'aubergiste dressa l'oreille.

— A la bonne heure! pensa-t-il. Voilà un homme qui sait ce qu'on lui sert.

Aussi suivit-il avec beaucoup d'intérêt le mouvement par lequel Papillon porta le verre à ses lèvres pour boire la première gorgée de Xérès. Il le quitta lentement, et fit une petite grimace qui signifiait : ni bon ni mauvais. Puis il vida le verre d'un seul trait.

— Eh bien? fit l'aubergiste, vous n'en dites rien, de mon vin d'Espagne?

— C'est qu'il n'y a pas grand'chose à en dire.

— Il n'est donc pas bon?

— Pas mauvais, mais rien de remarquable, dit le brigadier.

— Pourtant, reprit l'hôte, voilà M. Bazile qui s'y connaît, qui en boit tous les jours, et qui le trouve excellent.

Papillon se leva et salua cérémonieusement Bazile, qui était un peu décontenancé.

— C'est que M. Bazile n'a pas eu occasion d'en boire de meilleur, répondit l'ancien soldat.

— Vous en avez donc bu du meilleur?

— Certainement.

— Où?

— A Bordeaux.

— Chez qui?

— Chez monseigneur l'archevêque, que j'avais l'honneur de servir, et qui faisait venir directement son vin d'Espagne par navire marchand.

— Oh! alors ce n'est pas étonnant, fit Bazile en se rapprochant. Si vous avez été chez un archevêque, vous devez pouvoir apprécier les grands vins et les bons morceaux.

— Vous croyez? demanda Papillon d'un air défiant.

— Oh! j'en suis sûr, mon ami. Depuis vingt-cinq ans que je suis moi-même au service d'un homme d'église, je sais à quoi m'en tenir.

— Ah! dit Papillon, vous aussi vous servez dans les ordres? Et quelle dignité occupe votre maître?

— Pour le moment, répondit Bazile à voix basse, nous ne sommes qu'évêque.

— Mais vous espérez mieux?

— Oh! beaucoup mieux.

— Archevêque?

— Mieux encore.

— Cardinal, peut-être?

— Encore, encore.

— Pape, alors? dit Papillon, franchissant le dernier degré de la hiérarchie.

— A peu près, fit confidentiellement Bazile. Dans quelques mois, nous comptons bien être général.

Le brigadier était un peu dérouté.

Comment un évêque pouvait-il devenir général? Il se garda bien pourtant de laisser paraître sa surprise et continua à boire la bouteille qu'on lui avait servie.

Bazile continuait à l'examiner curieusement.

L'aisance et le flegme de Papillon semblaient une si grande habitude de faire largement les choses, que cette prodigalité lui imposait, précisement parce qu'elle avait l'air de s'ignorer elle même.

— Y a-t-il longtemps, demanda-t-il, que vous avez quitté l'archevêque de Bordeaux?

— Du tout. Il y a un mois au plus.

— Et vous habitez Paris depuis cette époque?

— Non. J'y suis arrivé ce matin seulement.

A ta santé ! l'ami Bazile. (Page 232.)

— Vous vous êtes donc arrêté en route?
— Oui, à Orléans, où j'ai une assez nombreuse famille.
— Mais comptez-vous rester à Paris?
— Je ne sais pas trop, fit Papillon d'un ton léger. Cela dépendra...
— De quoi?
— De ce que j'y trouverai.
— Chercheriez-vous par hasard un autre emploi?

— Peut-être bien. Seulement je me montrerai assez difficile. Vous comprenez que quand on a servi quinze ans chez un archevêque...

— On ne peut pas entrer chez le premier venu, c'est clair, acheva Bazile.

— D'autant plus, reprit le brigadier, qu'en passant à Orléans j'ai recueilli une petite succession assez ronde, grâce à laquelle, si je voulais rester en province, je pourrais me croiser les bras.

— En effet, dit Bazile.

Il poussa un profond soupir. Il n'en était pas là, lui!

Le vieux soldat comprit où le bât blessait l'intendant.

— Aussi, continua-t-il, avec ce que je me suis fait donner par Sa Grandeur...

— Ah! Sa Grandeur vous a donné...

— Une vingtaine de mille livres environ

— Comme gratification?

— Pas tout à fait.

— Alors à quel titre...?

Papillon allait répondre, quand il jeta les yeux autour de lui.

Il montra d'un coup d'œil à Bazile l'aubergiste et sa femme, qui ne les quittaient pas du regard,

— Je vous dirai cela plus tard, dit-il à voix basse.

Il accompagna ces paroles d'un petit signe d'intelligence qui promettait bien des choses.

Bazile se sentit pris d'un immense désir de savoir.

— Eh bien! proposa-t-il, il y a dans cette auberge des cabinets séparés. Voulez-vous que nous allions y boire ensemble?

— Boire sans manger! se récria Papillon; jamais! On peut faire politesse à une bouteille quand on est à jeun; mais à deux ou trois, c'est plus qu'une sottise, c'est un crime de lèse-gourmandise.

— Qu'à cela ne tienne, reprit Bazile. Voulez-vous me faire l'honneur de souper avec moi ce soir?

— Ce soir, je ne peux pas, répondit Papillon.

— Demain, serez-vous libre?

— Demain... attendez donc... fit le brigadier, qui tenait à se faire désirer pour inspirer plus de confiance. Demain soir... oui. C'est-à-dire non, corrigea-t-il aussitôt; je suis invité chez l'intendant du marquis de Béthune.

— Alors, après-demain, dit Bazile, qui craignait d'essuyer un nouveau refus.

— Après-demain, soit! consentit Papillon, mais à une condition...

— Laquelle?

— C'est que le souper sera bon et que nous paierons chacun notre écot.

— Vous plaisantez! se défendit Bazile.

— Du tout, du tout! insista Papillon. Vous ne me connaissez pas, vous n'avez aucune raison pour m'offrir à souper, ni moi pour l'accepter. Donc chacun son écot pour commencer. Plus tard... nous verrons...

— Comme il vous plaira, dit Bazile.

Ils se séparèrent. Pourquoi Papillon avait-il refusé de souper le soir même? C'était pour mieux cacher son jeu.

Pourquoi avait-il refusé pour le lendemain la même invitation? Par prudence, prétendait-il. Ce n'est pas bien sûr.

En historien fidèle, nous devons avouer pour lui qu'il n'avait pas accepté afin d'avoir vingt-quatre heures de plus à dépenser avant de rentrer sous la férule de Mme Debrau. Il est vrai que, loin de faire du tort à ses projets, ce retard excitait au contraire l'impatience de Bazile.

Nous ne suivrons naturellement pas le volage Papillon dans les excursions auxquelles le poussa sa fantaisie pendant ces deux journées et ces deux nuits d'école buissonnière.

Ce qu'il y a de certain, c'est que le troisième jour, à sept heures du soir, il arrivait au cabaret du *Pot-d'Etain,* où Bazile l'attendait depuis une heure et commençait à désespérer.

Papillon était grave et recueilli. Le combat qu'il allait livrer était solennel et périlleux. C'était un duel véritable, dans lequel un des deux adversaires devait nécessairement rester sur le carreau

Or, si le brigadier n'avait pas peur d'un peloton de bouteilles pleines, en sa qualité d'ancien soldat, Bazile,en sa qualité d'homme d'église, ne devait pas trembler devant une table bien servie. Son œil, sa bouche, sa personne toute entière, en étaient autant de preuves accusatrices.

Aussi avait-il tenu à honneur de faire convenablement les choses et avait-il commandé un menu auquel l'archevêque de Bordeaux et l'évêque de Silistrie auraient certainement eux-mêmes fait le plus grand honneur.

Après quelques politesses échangées, les deux convives prirent place devant une table fort bien dressée. Sur le désir formulé par le brigadier, il fut convenu que l'aubergiste n'entrerait pas dans le cabinet sans avoir été appelé.

Le commencement du souper fut silencieux. Papillon servait très-souvent à boire à Bazile et buvait peu. En revanche, il mangeait bien. Il avait du reste une théorie qui l'avait rarement trahi : c'était de bien manger avant de bien boire, « pour faire un fonds », disait-il.

Bazile se laissait faire. Il n'était aucunement en défiance. C'était lui qui avait proposé lesouper, lui qui avait fait l'invitation, lui qui l'avait successivement remise de jour en jour, jusqu'à ce que l'inconnu acceptât.

Il ne perdait pas un coup de dent, du reste, et l'on pouvait dire que les deux convives étaient dignes l'un de l'autre.

De son côté, le cabaretier avait tenu à se distinguer. Papillon n'avait pas trouvé exquis son Xérès, cela l'avait piqué au jeu. Les meilleurs vins arrosaient donc les mets les plus délicats. Quant arriva le rôti, les langues commençaient à se délier. Au dessert, Papillon avait réussi à s'observer au point qu'il n'avait pas juré une seule fois. Quant à Bazile, il devenait communicatif.

De la conversation qu'il avait eue l'autre jour avec le valet de l'archevêque de Bordeaux, une phrase surtout lui était restée dans la tête : c'était celle où ce valet prétendait avoir tiré de Sa Grandeur une vingtaine de mille livres.

— Comment avez-vous fait? demanda-t-il après avoir rappelé ce détail à Papillon.

Celui-ci hésita un instant.

— Mon Dieu! balbutia-t-il..., je n'ai pas voulu répondre à cette question-là parce que l'aubergiste nous écoutait... D'ailleurs, vous comprenez bien ce que je veux dire...

— Non, je vous assure, protesta Bazile.

— Voyons, fit le brigadier en le poussant du coude, on n'est pas constamment auprès d'un personnage comme celui-là sans surprendre quelque petite chose...

— Sans doute, sans doute.

— Ainsi vous, depuis combien de temps servez-vous votre évêque?

— Depuis vingt-cinq ans.

— Oh bien, alors... vous devez en savoir long sur son compte!

— Plus qu'il ne croit, répondit Bazile en clignant finement des yeux.

— Je ne vous demande pas quoi, s'empressa de dire le vieux soldat; mais il est évident que ces secrets ont une certaine valeur...

— Assurément.

— Qu'ils pourraient compromettre, non-seulement la dignité, mais l'honneur de votre maître, poursuivit Papillon.

— Sa vie même, ajouta Bazile, si bas qu'on l'entendit à peine.

— Diable! l'honneur et la vie! fit le brigadier, en hochant la tête. Vous avez de la chance, vous!

Et il versa à boire à l'intendant.

— Pourquoi? demanda celui-ci.

— Parce que, si j'avais eu entre les mains un secret de cette valeur, ce n'est pas vingt mille livres que j'aurais obtenues de Sa Grandeur, mais soixante, quatre-vingts, cent mille.

— Comment! vous croyez...

— Dame!... je ne peux pas vous dire, puisque je ne sais pas... A votre santé!

Il choqua son verre contre celui de Bazile, qui le vida d'un seul trait, et s'accouda sur la table afin de conserver son équilibre.

— Le fait est, murmura-t-il, que, si je voulais, je pourrais...

— Faire comme moi, dit gaiement Papillon : être votre maître, aller où bon vous semble, bien boire, bien manger — ne pas refuser les bonnes aubaines quand elles se présentent, mais ne pas courir après. Voilà qui est vivre! A la bonne heure!

Il remplit le verre de Bazile et ne versa dans le sien qu'une larme de ce fameux Xérès avec lequel le cabaretier avait entrepris de le réconcilier.

— A votre santé! fit-il en prêchant d'exemple, afin que Bazile l'imitât.

— Eh oui, reprit-il, voilà quels sont nos bénéfices à nous autres : surprendre les secrets du maître et les exploiter. Bon pour les imbéciles de tout voir et de tout entendre sans broncher, de garder un silence de carpe, de s'encroûter dans la famille et d'y crever sans avoir respiré l'air de la liberté, sans avoir goûté le

plaisir de se faire servir, sans s'être attablé jamais, le sourire aux lèvres et le gousset rempli d'or, devant un souper comme celui-ci.

A ces mots, il se renversa sur sa chaise, en riant, tira de sa poche la bourse pleine d'or que Lucien lui avait donnée et la fit sauter en l'air à plusieurs reprises.

— Sautent les écus de Sa Grandeur! cria-t-il. A sa santé et à la nôtre! ajouta-t-il en frappant sur l'épaule de Bazile, dont les yeux commençaient à papilloter.

— Ah! vous êtes bien heureux, vous, d'avoir un caractère comme celui-là, fit l'intendant.

— Qui vous empêche d'en avoir un semblable?

— Je ne sais pas.

— Vous n'avez pourtant aucun sujet de vous attrister?

— Assurément non.

— Eh bien, alors, faites donc comme moi, l'ami. Pour vider une bonne bouteille, pour caresser une jolie fille de temps à autre et quand le cœur vous en dit, montrez à votre maître que vous connaissez en partie la vérité, et vous verrez la bourse se délier au point que vous n'aurez qu'à tendre la main pour y puiser, — car, entre nous, soyez franc : votre maître se doute bien que vous savez quelque chose...

— Certainement, puisqu'il y a huit jours, il a essayé de me donner le change.

Le brigadier regarda son convive entre les deux yeux, tenant à la main la bouteille de Xérès, prêt à en verser un nouveau verre en cas de besoin. Au moment de le faire, il s'arrêta.

Bazile était bien à point : assez gris pour bavarder sans trop savoir ce qu'il disait ni en conserver le moindre souvenir; pas assez ivre pour tomber sous la table.

La langue commençait à s'embarrasser, les yeux se fermaient de temps à autre, le corps se penchait en avant et se redressait, tour à tour vaincu par l'ivresse ou secoué par un effort de volonté. Papillon, lui, était de marbre. Plus il voyait son adversaire perdre la tête, plus il recouvrait son sang-froid.

Ses yeux brillaient bien un peu, mais c'était plutôt du désir de connaître. N'était-il pas, en effet, à deux doigts de savoir une partie des secrets de Monseigneur?

Le cœur lui battait positivement. Il tremblait que Bazile n'eût pas la force d'achever les confidences qu'il avait ébauchées.

— Mon cher, lui dit-il, vous êtes décidément un naïf. D'après ce que vous venez de me faire entendre, si j'étais à votre place, j'aurais pour le moins cinquante ou soixante mille livres, une jolie petite maisonnette, et un jardinet bien fleuri, entouré de trois ou quatre arpents de bonnes terres, dont les moissons mûriraient sous mes yeux au grand soleil.

— Vraiment? fit l'intendant alléché par cette description champêtre.

— Dame!... si j'ai tiré de Sa Grandeur une vingtaine de mille livres pour avoir surpris quelques-unes de ses peccadilles avec des pénitentes de haut lignage, vous comprenez bien...

— Quoi! pour si peu! s'écria Bazile.

— Sans doute. Les secrets dont vous êtes maître sont donc plus graves?

— Je vous ai dit qu'il s'agissait pour Monseigneur de l'honneur et de la vie.

— Je m'en souviens; mais si vous me répétez toujours la même chose sans me donner un mot d'explication, quel conseil voulez-vous que je vous donne? Restons-en là.

A ces mots, le vieux soldat se leva et jeta sa serviette sur la table. La manœuvre était vieille et usée jusqu'à la corde. Elle réussit pourtant comme à l'ordinaire.

— Attendez donc un moment, fit Bazile.

— Non, non. Vous avez l'air de vous défier de moi, comme si vous aviez peur que je surprenne vos secrets... Qu'est-ce que cela me fait à moi, vos secrets? Qu'est-ce qu'ils me rapporteront? Je suis bien bon de m'intéresser à vous, au fait.

— Eh! là, calmez-vous, dit l'intendant.

Il voulut se lever de table à son tour pour retenir Papillon; mais il trébucha, fit un ou deux pas à l'aventure et tomba... dans les bras du vieux soldat, qui accourut fort à point pour le remettre d'aplomb sur ses jambes. Aussi Bazile ne le quitta plus.

— Mon ami, mon cher ami, mon seul ami, ne vous en allez pas! supplia-t-il.

— Allons, soit! consentit le brigadier. Encore une bouteille — mais la dernière, je vous en préviens, car je commence à n'y voir plus très-clair.

— Je crois bien, fit Bazile. Vous tournez. Voyons, ne tournez donc pas comme ça. Asseyez-vous et causons sérieusement.

Papillon remplit encore un verre.

— Eh! au fait, oui, dit l'intendant en renversant sur le dossier de la chaise sa tête alourdie. Vous avez raison, vous... Tiens! comment vous nommez-vous donc?

— Etienne, répondit le vieux soldat sans la plus petite hésitation.

— Vous avez raison, mon brave Etienne, poursuivit Bazile. Nous serions bien bêtes de nous priver de tout quand nos maîtres ne se privent de rien, quand, pour vivre au gré de leur fantaisie, ils ne reculent devant rien — pas même devant un crime.

— Devant un crime, vous dites? fit Papillon en se rapprochant sous prétexte de verser à boire. Etes-vous bien sûr de ce que vous avancez là, mon ami?

— Si j'en suis sûr! ricana Bazile. Écoutez, je vous en fais juge.

A ces mots, il se tourna vers le brigadier.

— Votre cousine arrive à Paris. Elle est enceinte et près d'accoucher. Son mari, qui demeure loin d'elle pour le moment, doit venir la retrouver à cette occasion, et lui désigne le logement où il viendra la rejoindre, logement qui n'est pas luxueux, c'est vrai, mais qui est convenable et sûr. De votre côté, vous allez trouver votre cousine; vous lui persuadez que la maison qu'elle habite est indigne d'elle et vous la conduisez dans un hôtel désert, que vous avez loué tout exprès dans la matinée, et qui est situé à l'autre extrémité de Paris...

— Dieu! que j'ai soif! murmura-t-il d'une voix rauque, en interrompant brusquement son récit.

Et il tendit son verre à Papillon, qui se garda bien de le remplir. Bazile vida d'un seul trait ce que son nouvel ami lui avait versé.

— Qu'est-ce que je disais donc? demanda-t-il ensuite après avoir passé la main sur son front.

— Vous me parliez de ma cousine.

— Ah! oui. Et où en étais-je?

— J'amène ma cousine dans un hôtel désert, disiez-vous. En voilà une idée! dit le brigadier avec un rire bruyant. Puisque je n'ai pas de cousine...

— Mon pauvre Étienne, tu es donc ivre-mort? ricana l'intendant, dont la langue s'épaississait de plus en plus. Ça ne fait rien, reprit-il gravement, suppose que tu en aies une... de cousine...

— Je veux bien.

— Vous la conduisez dans cet hôtel, n'est-ce pas? mais alors un bel hôtel... appartenant à une grande dame...

— Du faubourg Saint-Germain peut-être?...

— En plein, mon cher, rue de Grenelle-Saint-Germain.

— Ah! le fait est qu'il y a de beaux hôtels par là, dit Papillon, avec une admiration naïve... le dernier, à gauche, en allant vers les Invalides...

— C'est celui-là, fit Bazile.

— Ah! mais à qui appartient-il donc? Il est toujours fermé.

— A la comtesse de Libessac.

— Elle n'habite donc pas Paris?

— Non.

— Tiens! Quelle drôle d'idée? Enfin, ça ne me regarde pas, dit le brigadier. Je suis donc là avec ma cousine...

— Oui, vous êtes là, continua l'intendant avec effort. Votre cousine est riche, très-riche, mais elle est mariée et elle va être mère : deux raisons pour que vous n'héritiez pas d'elle, si elle venait à mourir. Alors que faites-vous?

— Je ne sais pas, répondit bêtement Papillon.

Bazile haussa les épaules avec commisération.

— Tenant la femme en cage, vous faites venir le mari, poursuivit Bazile. De sorte que vous avez toute la nichée sous la main. Maintenant, comment vous en débarrasser?

— Oh! c'est bien simple, dit le vieux soldat avec son même gros rire, je les tue.

— Vous l'avez dit, mon ami. Cela n'est pas plus difficile que ça.

— Quoi! demanda Papillon, qui frissonnait, bien qu'il fût préparé à ce résultat. Votre maître a..

— Chut! fit l'intendant. *Sancta Maria!* Quelle chienne de soif!

Il tendit de nouveau son verre.

Le brigadier versa, toujours prudemment.

— Monseigneur ne vous l'a pas avoué pourtant? demanda-t-il à voix basse.

— Il n'y a pas de danger!

— Mais vous l'avez vu faire?

— Pas tout à fait.

— Alors comment..,

— Selon moi, il a commencé par tuer le mari, fit Bazile, dont la langue devenait de plus en plus épaisse. Ensuite il a pris l'enfant que la jeune mère venait de mettre au monde, et il est allé l'enterrer vivant dans le jardin ; puis il est revenu et a étouffé sa cousine ou l'a fait mourir d'épouvante...

— Vous supposez seulement, vous n'avez rien vu? interrogea Papillon.

— Oh! pardon. J'ai parfaitement vu Monseigneur emporter l'enfant dans le jardin et revenir les mains vides, répondit l'intendant d'une voix à peine intelligible. Cela, il le sait, je le lui ai dit. Et c'est précisément sur cette série de crimes qu'il a essayé de me donner le change.

— Comment?

— Il a prétendu que sa cousine vivait en mauvaise intelligence avec son mari, qu'ils avaient eu ensemble une vive altercation, à la suite de laquelle celui-ci se serait tué de désespoir et sa femme serait morte de saisissement.

— Bien, mais l'enfant?

— L'enfant? il l'a cru mort, et il l'a porté dans le jardin au fond d'un trou qui se trouvait là, par hasard, prétend-il toujours. Ce n'est pas vrai. C'est lui qui a attiré la mère... le père... qui a enterré vivant l'enfant, afin de les dépouiller de leur fortune...

Bazile pouvait à peine parler. Les mots ne sortaient plus de sa bouche qu'avec une extrême difficulté.

— La preuve, continua-t-il, c'est que l'enfant a été sauvé.... par.... par.... un soldat.... Ah! j'ai l'enfer dans le gosier ! Donne-moi à boire, l'ami Etienne!

Papillon versa, et, cette fois, versa plein.

Le reste de l'histoire, il le savait mieux que Bazile.

— A ta santé, l'ami Bazile ! dit-il gaiement.

Ils trinquèrent.

— A propos, comment s'appellait donc ma cousine? demanda le brigadier.

— Gabrielle.

— Et le mari?... mon cousin?...

— Sais... pas... balbutia l'intendant.

— Mais si, vous le savez ! s'écria Papillon. Vous l'avez donc oublié?

— Sais... pas... répéta Bazile.

En même temps, ses yeux se fermèrent, sa tête appesantie tomba sur ses bras, qui s'allongèrent sur la table.

Le vieux soldat le secoua avec force et parvint à le redresser.

Bazile essaya vainement de relever sa paupière alourdie.

— Ce nom, ce nom! cria le brigadier avec colère. Me le diras-tu, misérable!

— Jamais su... répondit l'intendant dans un dernier hoquet.

Et sa tête retomba pesamment sur ses bras. Papillon le regarda d'un air triomphant. Il était vainqueur. Il savait tout ce qu'il désirait, sauf le nom du mari de Gabrielle — celui du père de Lucien probablement.

Minuit et demi venait de sonner. Le combat avait duré cinq heures! Papillon

Je ne favoriserai jamais cette secte ambitieuse des jésuites. (Page 238.)

ne voulut pas rentrer chez lui à pareille heure et regagna la chambrette qu'il avait louée.

Ce ne fut que le lendemain, après avoir fait grasse matinée, qu'il revint chez Lucien et lui fit connaître dans leurs moindres détails les résultats de son expédition. Montclavel demeurait bouche béante. Cette fois il ne pouvait plus douter Quant à Lucien, il était pâle comme un linceul.

— Ce nom, je le trouverai, moi, dit-il à demi-voix.

Si les assertions d'Hartmann avaient pu laisser quelque incertitude dans l'esprit de Lucien sur l'identité de Monseigneur, les révélations de Bazile, que venait de lui transmettre Papillon, dissipaient toute obscurité.

Comme la première fois, tout ce qui restait de sang dans les veines du bouillant capitaine lui monta à la tête. Ce fut comme un vertige. Si l'assassin s'était trouvé auprès de lui, il l'aurait puni sur l'heure et tué de sa propre main. Mais que de regrets il en aurait éprouvé ensuite!

Tuer ce misérable d'un seul coup! Le châtiment était trop doux, plus doux assurément que ne l'était sa vie depuis vingt et un ans — car il n'était pas possible que le remords ne fût pas venu s'asseoir quelquefois au chevet du meurtrier, car on ne passe pas impunément sur trois cadavres pour arriver à la fortune.

Donc, à quoi bon lui ôter la vie, sinon par un de ces coups d'éclat destinés à un retentissement profond et qui vengent d'une manière éclatante les mânes des victimes égorgées dans l'ombre?

Cette vengeance, Lucien la rêvait féroce. Il n'avait pas encore trouvé le moyen de l'assouvir, mais il était résolu à le faire.

Ce qu'il voulait, c'était démasquer le misérable, alors qu'il assisterait dans tout le prestige de sa grandeur à quelque cérémonie imposante. Il voulait lui jeter son crime au visage, avoir les mains remplies de preuves écrasantes pour le confondre s'il essayait de se défendre, l'abreuver de mépris et d'ignonomie, le chasser de cette assemblée choisie après l'avoir dépouillé de son prestige et publiquement déshonoré, sans qu'il pût se relever jamais d'une pareille chute. Ensuite le bourreau ferait son œuvre, afin que la vengeance fût complète.

Ce n'était plus qu'une affaire de temps et de patience. Lucien connaissait le nom de famille de Monseigneur. Le point de départ était suffisant pour diriger ses recherches à coup sûr.

Et, tout d'abord, de quelle province était originaire la famille des Méricourt? Le comte de Montclavel, à qui Lucien le demanda, se trouva fort embarrassé.

— Ce nom-là ne m'est pas inconnu, dit-il, mais c'est tout ce que je puis te répondre. Je m'informerai auprès de mon père, et, si par hasard il l'ignorait, nous avons toujours la ressource de consulter l'armorial de d'Hozier.

— C'est juste! s'écria Lucien. Je n'y avais pas songé.

— Donc, causons d'autre chose si tu le veux bien, fit le gentilhomme.

— De quoi?

— Je vais t'annoncer une nouvelle qui va bien te surprendre

— Laquelle?

— Lina est à Paris.

— Depuis quand?

— Depuis hier.

— Qui te l'a dit.

— M. de Grafligny m'a fait parvenir un mot hier soir,

— Alors tu es aux anges?

— Sans doute. J'espère que je vais la marier, cette fois.

— Je l'espère aussi, dit froidement Lucien, mais en quoi cette nouvelle a-t-elle lieu de me surprendre?

— Attends donc. Je n'ai pas fini.

— J'écoute.

— Devine où demeure M^lle^ d'Estourbel ou plutôt M. de Graffigny...

— Est-ce que je sais? fit avec humeur Lucien, qui n'était pas disposé à deviner des charades.

— Comment! après ce que je t'ai dit l'autre jour, tu ne t'en doutes pas?

— Du tout. Tu m'as dit que M. de Graffigny avait un ami près des Halles.

— C'est cela, fit Édouard avec une joie enfantine. Et qui demeure dans quelle rue?... reprit-il en souriant.

— Va-t'en au diable! dit le jeune officier impatienté.

— Rue Saint-Honoré, mon cher.

— Bah!

— Et dans quelle maison?

— Dans la nôtre peut-être, fit Lucien en haussant les épaules.

— Tu l'as dit, mon ami, dit le gentilhomme triomphant. Lina et M. de Graffigny demeurent depuis hier au-dessus de ta tête, chez M. de Valambois, major retraité, ancien ami de M. d'Estourbel et veuf sans enfants.

— Ah! mais oui, s'écria le capitaine, je m'en souviens! J'ai vu entrer, en effet, dans la maison, hier, deux voyageurs... j'ai cru que c'était le père et la fille. Est-ce qu'ils sont ici pour quelques jours?

— Jusqu'à ce que M. de Graffigny ait réglé le petit compte d'intérêts qui l'amène à Paris.

— Alors on va te voir plus régulièrement?

— Tous les jours, répondit naïvement Édouard.

— De sorte que tu viendras voir M^lle^ d'Estourbel plus souvent que tu ne viens voir ton meilleur ami, dit Lucien en riant.

— Il le faut bien, puisque je m'occupe de la marier...

— C'est vrai, fit le capitaine sur le même ton. Cependant, ce n'est pas pour lui faire visite que tu es venu ce matin à neuf heures et demie?

— Non, c'est toi que je venais voir. Seulement... par hasard... j'aurais pu l'apercevoir, la saluer, et devancer de quelques heures la visite que je compte lui rendre dans la journée.

— Qu'à cela ne tienne! Dîne avec nous. Tu seras tout porté pour te présenter chez elle.

— Dans cette tenue! Tu es fou! se récria le gentilhomme. Non, non. Je te remercie, mais je veux faire un peu de toilette.

— Comme il te plaira, dit Lucien. Alors puis-je espérer qu'en faisant ta visite à Lina tu t'arrêteras un instant ici?

— Certes.

— Et tu m'apporteras le renseignement que je t'ai demandé?

— Sur la famille Méricourt?

— Oui.

— Sans faute. Tu peux y compter.

A ces mots, ils se séparèrent. Lucien appela Papillon, qui venait de se réconcilier avec Ludivine, après lui avoir rendu compte du temps et de l'argent qu'il avait dépensés. Papillon avait à peu près donné l'emploi de son temps. Quant à l'argent, il s'était bien gardé de dire que c'était Lucien qui l'avait fourni. Aussi, comme il n'avait rien dépensé en trois jours, Ludivine trouva qu'il avait été *assez* raisonnable et l'embrassa sur les deux joues pour le récompenser.

Tout était donc définitivement réglé, quand Lucien le rappela auprès de lui. Il fallut que Papillon recommençât le récit qu'il venait de faire. Son fils adoptif ne lui fit grâce d'aucun détail, insistant sur les plus puérils en apparence, afin de mieux les graver dans sa mémoire et d'arriver armé de toutes pièces au combat qu'il se disposait à livrer plus tard.

Papillon mit d'autant plus de bonne grâce à s'exécuter, que l'insistance même du capitaine faisait indirectement l'éloge du zèle et de l'intelligence dont il avait fait preuve en cette occasion.

Lucien était désormais en guerre ouverte avec un ennemi dont il ne se dissimulait ni la puissance ni la volonté.

Ennemi dangereux à tous les titres : car il avait pour lui le prestige de la religion, du rang, de la noblesse; car il avait une expérience approfondie des hommes et des choses; car il était soutenu dans la lutte par cette société terrible des jésuites, dont les rameaux souterrains s'étendaient sur le monde entier, dont la puissance était alors sans égale.

Pour combattre ces adversaires, si redoutables et si redoutés que leur nom seul aurait suffi à faire reculer les plus audacieux, Lucien était seul avec ses vingt et un ans et son inexpérience.

Pour alliés, il avait Montclavel, Hartmann et Papillon :

Montclavel, plus âgé que lui de cinq ans, mais mille fois plus léger, plus superficiel, plus étourdi — brave comme son épée, du reste, il faut lui rendre cette justice.

Hartmann, un colosse de force, rempli de bonne volonté, prêt à se faire tuer plutôt que de manquer à sa consigne, mais dépourvu d'intelligence et d'initiative.

Quant à Papillon, il avait tout cela. Il avait bien mieux encore: un dévouement aveugle pour Lucien. En effet, quoiqu'il le considérât comme son fils, quoique, par un reste d'habitude, il continuât à tutoyer l'enfant qu'il avait recueilli, élevé, il se sentait de plus en plus gêné vis-à-vis de lui, à mesure que cet enfant grandissait en âge et montait en grade.

Papillon ne se dissimulait pas la distance qui le séparait du capitaine. Sans parler de l'éducation qui lui manquait, ce qui était une barrière énorme, puisque, ne sachant ni lire ni écrire, il n'avait jamais pu franchir le grade de brigadier, Papillon n'était qu'un manant.

Ce mot-là fait sourire aujourd'hui que nous avons conquis des droits à peu près égaux; mais, en ce temps-là, il s'appliquait à une véritable caste de réprouvés.

On n'avait pas encore, comme on le fit trente ans plus tard, divisé le pays en trois classes : le clergé, la noblesse et le tiers-état. Le peuple français ne se

composait pas d'autre chose que de gentilshommes et de manants. Il y avait bien les financiers, qui commençaient à compter; mais ils représentaient l'or, et c'était tout.

Donc Papillon était manant et Lucien était gentilhomme.

Dès le début, on l'a vu, cela ne faisait de doute pour personne, Lucien était issu de parents nobles. Aujourd'hui le doute était permis moins que jamais à cet égard.

Papillon était donc doublement attaché à Lucien, non-seulement par l'affection que l'enfant lui avait inspirée depuis le jour de sa naissance, mais par le respect que le soldat professait pour l'officier, le manant pour le gentilhomme.

Il aurait donc été l'allié le plus sûr et le plus utile pour Lucien, si celui-ci ne s'était pas adressé à M^me^ de Pompadour.

Or il ne pouvait pas se figurer quel bonheur il avait eu de recourir à ce tout puissant intermédiaire.

En débutant à la cour comme le commun des martyrs, Lucien aurait pu rencontrer de tout autres protecteurs que la marquise. Il aurait pu se faire recommander au Dauphin ou à l'un des personnages les plus en faveur à cette époque.

De même, le hasard, qui lui avait fait rendre à la favorite un service dont elle appréciait si fort l'étendue, aurait pu le mettre en présence d'une femme n'ayant aucun rang ni aucune influence à la cour.

Pas du tout. Le hasard, l'avait traité en enfant gâté.

Il lui avait donné comme auxiliaire, non-seulement une femme reconnaissante, mais encore une femme qui servait à la fois ses rancunes personnelles, les intérêts de la France et la cause de son protégé. Comment? Nous allons l'expliquer en peu de mots.

Tout ce qui est puissance en ce monde gêne les jésuites, du moment que cette puissance n'est pas à leur dévotion.

A ce titre, M^me^ de Pompadour et M. de Choiseul leur portaient ombrage.

Un moment après l'attentat dont Sa Majesté avait été victime de la part de Damiens, ils avaient réussi à éloigner la favorite; mais, comme le roi l'avait rappelée presque aussitôt, sans attendre même qu'il fût guéri, ils avaient été forcés de chercher un autre moyen. Ce moyen était moins violent et plus en harmonie avec les ressources ordinaires de la société.

Au lieu de desservir la favorite et de chercher à l'éloigner, ils essayèrent au contraire d'en faire leur instrument.

Seulement, en même temps qu'ils méditaient ce coup hardi, ils songeaient à renverser le duc de Choiseul, dont le pouvoir s'affermissait chaque jour et commençait à les inquiéter aussi, puisqu'il ne s'exerçait pas en leur faveur.

Un mémoire foudroyant fut donc rédigé par un jésuite nommé Quillebœuf, mémoire dans lequel l'administration du ministre était attaquée avec un acharnement sans pareil, et dans lequel on lui attribuait même contre le roi les propos les plus injurieux.

Malheureusement, ils ignoraient l'accord tacite qui régnait entre le duc et la

marquise, quand ils commirent la maladresse de vouloir s'appuyer sur l'une pour renverser l'autre.

Ce Quillebœuf était le professeur du fils de M. de la Vauguyon, lequel jouissait d'un grand crédit auprès du Dauphin.

Le précepteur obtint sans peine du gentilhomme que celui-ci entraînât Son Altesse dans la conspiration qui se tramait contre le premier ministre. Le prince fit mieux. Jésuite par opinion, non moins que par caractère, il se chargea de remettre le mémoire au roi.

En même temps, la marquise de Rochetaille, une de leurs pénitentes les plus dévouées, se rendit chez Mme de Pompadour avec mission de lui faire les premières ouvertures. Elle lui expliqua confusément, c'est-à-dire sous les formules de langage les plus habilement combinées, ce que les jésuites attendaient d'elle.

La marquise la laissa aller jusqu'au bout sans l'interrompre d'un geste, afin de bien savoir de quoi il s'agissait. Mme de Rochetaille, voyant que la favorite ne protestait en aucune façon, crut la cause gagnée d'avance. Elle lui fit entendre qu'en échange de la complicité qu'on lui demandait, Mme de Pompadour serait maintenue dans la position exceptionnelle, quoique irrégulière, qu'elle occupait à la cour.

— « Ces pères vertueux, dit en finissant la vieille dévote à la marquise, n'ont « en vue que le salut de leurs pénitents; mais ils sont hommes; la haine, à « leur insu, peut s'insinuer dans leur cœur et leur inspirer une rigueur plus « grande que les circonstances ne l'exigent absolument. Une disposition favorable « peut engager le confesseur du roi à de grands ménagements et le plus court « intervalle suffit pour sauver une favorite, surtout quand on peut invoquer une « foule de prétextes honnêtes pour autoriser son séjour à la cour. »

A ces mots, elle se tut, croyant avoir définitivement gagné sa cause. La marquise avait écouté sans bouger ces paroles aigres-douces, entremêlées de promesses et de menaces. Dès que la marquise de Rochetaille eut achevé, Mme de Pompadour se leva.

— « Ce discours, digne de la direction que vous avez reçue, répondit-elle, « signifie que, si j'étais favorable aux jésuites, *ces pères vertueux*, par l'influence « du confesseur de Sa Majesté, consentiraient à me maintenir à la cour, n'est-ce « pas, madame? »

— « En effet... balbutia Mme de Rochetaille.

— « En un mot, ils ont besoin de mon appui, et, comme ils ont peur de « moi, ils essaient de me faire peur d'eux pour m'amener à composition. Ils se « trompent, madame. Allez retrouver ceux qui vous ont envoyée vers moi et « dites-leur que je ne les crains pas; que je connais, que j'aime et que surtout je « veux beaucoup plus qu'eux les véritables intérêts de la France, qui ne seront « jamais de favoriser une secte remuante et ambitieuse... Je m'arrête, car ce cha- « pitre me mènerait trop loin. Vous pouvez, madame, porter cette réponse de ma « part à ceux qui m'ont procuré l'honneur de votre visite. Qu'ils en pensent ce « que bon leur semblera. »

Elle salua Mme de Rochetaille, qui s'inclina sèchement sans ajouter un mot.

Malgré tout, le mémoire fut remis au roi par le Dauphin. Sa Majesté le parcourut avidement.

Esprit étroit, caractère malléable, nature indécise, paresseuse et incapable de songer au lendemain, Louis XV ne vit pas qu'on cherchait à éloigner de lui un homme de mérite, afin de le dominer plus facilement ensuite. Il n'eut d'yeux que pour les prétendues injures que l'on avait placées dans la bouche de son premier ministre.

Il le fit appeler dans son cabinet et lui reprocha avec vivacité les grossièretés dont il le croyait coupable.

Le duc mit dans sa réponse plus que de la franchise: il y mit une véritable énergie; se défendit chaleureusement des reproches qu'on adressait à sa gestion et fit justice des calomnies dont on lui faisait le triste honneur.

— Du reste, Sire, ajouta-t-il, entre un roi et son ministre, je ne saurais admettre des défiances de ce genre. Que Votre Majesté incrimine mes actes, je le conçois; mais qu'elle me croie assez vil pour la flétrir, alors que je la sers de mon mieux, voilà ce qui me passe... Je ne saurais encourir à l'avenir un semblable reproche et je prie Votre Majesté de vouloir bien agréer ma démission.

Qui fut pris au piége? Ce fut le roi. Il croyait menacer, tonner, faire rentrer sous terre son premier ministre, et c'était au contraire le duc qui lui mettait le marché à la main.

Louis se garda bien de l'accepter. Regrettant amèrement l'injuste précipitation dont il avait fait preuve, il ne put envisager sans effroi l'embarras où il se trouverait s'il était abandonné à lui-même. Non-seulement il pria humblement son ministre de garder son portefeuille, mais il lui donna sa main à baiser.

Le mémoire avait été donné au roi par le Dauphin. Une explication était donc inévitable entre Son Altesse et le duc. Or le prince, moins intéressé que son père dans les affaires publiques, moins apte par conséquent à apprécier les qualités du premier ministre, influencé d'ailleurs par les jésuites, un peu froissé enfin de l'échec indirect qu'il venait d'essuyer, le prince, disons-nous, n'était pas disposé à revenir sur l'opinion défavorable qu'on lui avait donnée de M. de Choiseul. L'entretien fut vif. Son Altesse ne sut pas se contenir et s'emporta jusqu'à la colère.

— Je saurai bien, dit-elle d'une voix irritée, le jour où je monterai sur le trône, réprimer l'orgueil d'un sujet tel que vous.

— Il est vrai, Monseigneur, répondit le ministre en s'inclinant, que je puis être votre sujet, mais je ne serai jamais votre serviteur.

Or il n'y avait guère plus d'un an que ces événements s'étaient accomplis. Ni la marquise ni le duc ne pouvaient donc en avoir perdu le souvenir.

Et l'on comprend maintenant pourquoi Mme de Pompadour accueillit si favorablement les premières ouvertures que lui fit Lucien sur un procès intenté contre les jésuites. Certes, Lucien ne pouvait pas trouver pour ses protégés d'intermédiaire plus puissant ni mieux disposé.

Le jour même, en effet, où Raymonde avait obtenu du roi l'audience que la

favorite lui avait promise, la marquise avait eu, avec M. de Choiseul, un entretien à ce sujet.

Elle avait interrogé le ministre et lui avait demandé s'il avait connaissance d'un procès engagé contre les Jésuites par les Lionnay et Gouffre, anciens banquiers à Marseille.

— Non, avait répondu le duc. Est-ce que ce procès vous intéresserait, madame?

— Beaucoup, monsieur le duc.

— Savez-vous devant quelle juridiction il est engagé et depuis combien de temps?

— Je sais qu'il y a des années et que c'est devant le Parlement de Paris.

— Désirez-vous que je m'informe et que je vous dise où en est l'affaire?

— Vous m'obligerez, monsieur le duc.

— Aujourd'hui même, vous aurez ma réponse, madame la marquise, répondit le ministre en lui baisant le bout des doigts.

On le voit, M^me^ de Pompadour tenait fidèlement la parole qu'elle avait donnée à Lucien.

Il est vrai que, pour le moment, celui-ci négligeait un peu ce procès, et que d'autres préoccupations, bien autrement graves et qui l'intéressaient plus directement, absorbaient son attention.

Il attendait avec impatience le retour de Montclavel, qui lui avait promis de s'informer auprès de son père relativement à la famille de Méricourt.

Édouard ne manqua pas d'arriver vers deux heures, aussi galamment habillé que s'il avait dû assister à quelque réception solennelle. Malgré l'envie qu'il avait de se présenter au plus tôt chez Lina, il n'osa pas le faire avant de rendre à Lucien la réponse qu'il s'était engagé à lui apporter.

— Ah! par exemple, dit-il en faisant une entrée bruyante, tu peux te flatter d'être né coiffé, mon cher.

— Pourquoi? demanda Lucien.

— Parce que... cette famille de Méricourt, dont tu me parlais...

— Chut! fit Lucien en lui imposant silence et en promenant autour de lui un regard inquiet. Parle plus bas, je t'en conjure! Tu disais donc que cette famille...

— Mon père l'a beaucoup connue, répondit plus doucement Édouard. Les Méricourt étaient presque des amis de mon grand-père. Ils étaient deux frères, nés à peu de distance l'un de l'autre. Le cadet est mort le premier, paraît-il, laissant à son fils une fortune insignifiante. Quant à l'aîné, mon père l'a perdu de vue lorsqu'il est entré au service et n'a pu me dire ce qu'il était devenu.

— Bien, mais de quelle province la famille est-elle originaire?

— De Normandie.

— Quel pays au juste? Ton père te l'a-t-il dit?

— De La Bouille, à quatre ou cinq lieues de Rouen.

— Merci, fit Lucien en serrant la main du comte.

— Tu ne viens pas avec moi chez M^lle^ d'Estourbel? demanda Édouard.

Poussant son cheval en avant, il tira de ses fontes un pistolet. (Page 244.)

— Pas aujourd'hui, répondit le jeune officier. Excuse-moi et présente-lui mes respects.

A ces mots, il congédia son ami et s'enferma dans sa chambre. Le soir même il reçut par un courrier de Mme de Pompadour un billet ainsi conçu :

« Le parlement a été avisé aujourd'hui. Dans quelques jours le procès sera appelé pour être plaidé. »

XII

LIBESSAC ET MÉRICOURT.

Maintenant que les moyens de locomotion sont devenus si nombreux et relativement si peu coûteux, beaucoup de personnes, même de celles qui appartiennent à la classe qui ne peut pas se permettre les voyages, connaissent cette portion des rives de la Seine qui est comprise entre Pont-de-l'Arche et la mer.

Nous ne tenterons donc pas de faire la description d'un paysage dont la plume la plus habile ne saurait rendre les magnificences.

Encore ces bords du fleuve ont-ils perdu beaucoup de leur originalité, aujourd'hui que la population s'est considérablement accrue et que la civilisation a multiplié les travaux de défense, afin de paralyser de son mieux les terribles désastres de l'inondation.

Qu'on se figure donc ce qu'étaient autrefois ces bords plantureux, alors que nulle main trop prévoyante n'avait endigué le fleuve ni entravé par d'horribles barrages le cours accidenté de ses eaux vagabondes.

En ce temps-là, les prairies fertiles étendaient jusque dans l'eau leur admirable manteau vert, que broutaient les troupeaux mugissants, enfoncés jusqu'au poitrail dans l'herbe épaisse.

Le long de ces prairies serpentaient des chemins, que l'administration des ponts et chaussées n'avait pas tracés, c'est vrai, mais qui n'en étaient pas moins pittoresques.

En aval de Rouen on s'engageait dans un chemin étroit, lequel conduisait à la Bouille et longeait le délicieux coteau qui domine la rive droite de la Seine.

A lui seul ce chemin était un paysage. A peine tracé au milieu de l'herbe et contournant les bords du fleuve à une distance presque toujours égale, il se déroulait sans efforts, disparaissant à certains endroits pour reparaître un peu plus loin, perdu pour ainsi dire au milieu du cadre d'opulente verdure que lui faisaient la colline, à droite, et les énormes peupliers qui balançaient sur la rive gauche leur cime élevée au souffle de la brise.

A trois lieues de la ville, s'avançait au pas sur ce chemin un jeune cavalier, portant un costume de voyage d'une grande simplicité.

C'était un habillement complet de drap marron, avec parements de velours et boutons de même couleur, que ne relevait ni la moindre broderie ni la plus petite torsade d'or.

C'était certainement un gentilhomme, car il portait une épée — et même une épée un peu plus lourde que celles dont on se servait ordinairement.

Il était jeune, puisqu'il n'avait pas plus de vingt et un ou vingt-deux ans et qu'à peine un léger duvet ombrageait sa lèvre.

Tout jeune qu'il fût, il paraissait solidement campé sur son cheval et bien résolu à se défendre en cas d'attaque.

Dans les fontes qui garnissaient la selle de sa monture, on voyait, en effet, reluire au soleil les crosses de ses pistolets.

Il cheminait lentement. On aurait même pu croire que c'était sans but, car il avait laissé flotter sur le cou de son cheval la bride, que ne retenait presque plus sa main distraite.

Il semblait plongé dans une profonde rêverie.

Sous le chapeau élégamment retroussé qui lui couvrait la tête, on voyait flotter ses longs cheveux, noirs et bouclés, que retenait un large ruban de moire.

Son front blanc, bien développé, se terminait par deux sourcils finement arqués. Les yeux noirs, frangés de cils soyeux et recourbés, étaient un peu voilés par la tristesse, mais brillaient de cet éclat de la jeunesse dans lequel, joies, douleurs, colères, se reflètent successivement toutes les passions.

Son nez droit, aux narines dilatées et mobiles, surmontait deux lèvres rouges comme le sang, un peu plus épaisses qu'il n'aurait fallu peut-être pour ne pas trahir un peu de sensualité.

Le menton, légèrement saillant et nettement accusé, indiquait un caractère ferme, une grande énergie, une volonté inébranlable.

Sur l'ensemble de cette physionomie, très-régulière, quoiqu'elle n'eût rien d'efféminé, régnaient une franchise et une confiance faites pour éveiller aussitôt les sympathies.

Grand, bien pris, développant sur une taille bien cambrée un torse vigoureux, souverainement élégant de formes, il obéissait aux moindres mouvements de sa monture avec une souplesse témoignant une grande habitude du cheval.

A l'air franc et ouvert que respirait son visage se joignait un aplomb précoce, voisin de la crânerie, indiquant avec beaucoup de courage une expérience déjà assez grande et une certaine confiance en soi.

Il était au plus neuf heures du matin.

Depuis une heure environ, notre beau cavalier avait quitté Rouen.

Il l'avait quitté même à franc étrier, en homme pressé d'arriver à destination ; mais, au bout de quelques minutes, séduit par la magnificence du paysage, absorbé sans doute aussi par les pensées qui l'envahissaient, il avait mis son cheval au pas.

Puis il avait fini par laisser le paisible animal marcher tout à fait au gré de son caprice.

Si nous disons « paisible animal » c'est que la monture du gentilhomme n'était pas un cheval de prix, mais un simple cheval de poste, lequel, las d'avoir dévoré tant de lieues au galop dans sa vie, n'était pas fâché, une pauvre fois, de marcher au pas, au milieu de l'herbe parfumée dont sa lèvre avide ne parvenait à cueillir que trop rarement quelques brins audacieux.

Son cavalier ne l'en empêchait pas. Que pouvait-il craindre, en effet ? A supposer qu'un écart le jetât par terre, n'était-ce pas un véritable plaisir que de tomber sur un tapis semblable? Et alors même que son cheval s'emporterait...

A cette seule pensée, il se prit à sourire.

La pauvre bête avait l'air si tranquille que c'était vraiment lui faire injure que de la croire animée de pareilles intentions.

Au même instant, le jeune gentilhomme tressaillit. Ramassant brusquement les rênes, il rassembla son cheval et prêta l'oreille. Il lui avait semblé entendre des cris de détresse. Il ne se trompait pas. C'était derrière lui que ces cris retentissaient. Il fit volte face.

A quatre cent pas en avant, il aperçut un carrosse traîné par deux chevaux affolés, qui suivaient la même route que lui.

Evidemment les chevaux avaient pris le mors aux dents, car ils s'avançaient au triple galop, avec une rapidité vertigineuse, en dépit des efforts surhumains que faisait le cocher pour les retenir.

Par une des portières passait une tête de femme, contractée par l'épouvante et ébranlant les airs de ses appels désespérés.

Le cavalier piqua des deux pour venir au secours de ces pauvres gens. En moins d'une minute, la distance qui les séparait était franchie.

A ce moment, soit que les chevaux du carrosse fussent effrayés par l'apparition subite du gentilhomme et de sa monture, soit qu'un nouvel accès les emportât, ils se jetèrent brusquement sur la gauche.

Or, à gauche, à deux cents pas au plus, était la Seine, fort profonde en cet endroit, et dont la berge s'élevait à deux ou trois mètres au-dessus du niveau de l'eau.

Il ne s'agissait plus cette fois de verser simplement sur l'herbe. Une chute terrible était imminente, et cette chute devait entraîner à peu près certainement la mort de la femme qui se trouvait dans la voiture, sinon celle du cocher qui la conduisait.

Que faire? Deux cents pas sont vite franchis par des chevaux lancés à cette allure vertigineuse!... Essayer de se jeter à leur tête pour les arrêter eût été folie, car, avant qu'on eût pu les rattraper, ils seraient tombés dans la rivière.

Il fallait pourtant prendre un parti, ou plutôt demander au ciel une inspiration. Elle vint fort heureusement à l'idée du cavalier.

Poussant son cheval en avant, il tira de ses fontes un pistolet, rejoignit un des chevaux de l'attelage et lui brûla la cervelle avec tant de sang-froid, que l'animal tomba mort sur la place.

Quant à l'autre, emporté par son propre élan et retenu par le poids de la victime que le gentilhomme venait d'immoler, il tomba à son tour; à deux ou trois reprises il essaya de se relever, mais il s'embarrassa dans les traits, retomba de nouveau et ne fit plus un mouvement, cette fois.

Il était temps! Le carrosse, entraîné par son aire, fit encore quelques tours de roues et vint s'arrêter à dix pas de l'arête formée par l'extrémité de la berge.

A peine était-il arrêté que le gentilhomme avait mis pied à terre pour ouvrir la portière et tendre la main à la dame qui se trouvait dans la voiture.

C'était une femme de quarante-cinq ans au plus, très-sévèrement et très-correctement vêtue et gantée de noir.

Malgré la terreur dont sa figure avait gardé la trace, elle avait des traits régu-

fiers et empreints d'une extrême noblesse. Le visage était d'un ovale irréprochable et respirait une grande distinction.

Elle ne se rendait aucun compte de ce qui s'était passé. Elle avait bien entendu un coup de feu, mais par qui avait-il été tiré? A qui s'adressait-il? Elle l'ignorait absolument.

En apercevant le jeune cavalier, elle eût le vague pressentiment que c'était à lui qu'elle devait la vie. Mais comment?

Elle promena autour d'elle un regard étonné, vit ses chevaux gisant à terre et les crut morts tous les deux.

De son côté, le cocher était descendu de son siége et contemplait d'un œil attristé les deux pauvres bêtes.

— Eh bien! que fais-tu là grand niais? lui dit le gentilhomme. Dégarnis les deux chevaux, attelle le mien à la place de celui que j'ai tué et conduis ta maîtresse où elle t'a donné l'ordre de la mener.

— C'est vrai! fit le laquais ébahi.

L'idée était si simple, l'ordre si facile à exécuter, qu'il n'y avait même pas songé.

Pendant ce temps, l'inconnue se remettait peu à peu de la terrible émotion qu'elle avait éprouvée.

— Mais enfin, qu'est-il arrivé? demanda-t-elle.

Le gentilhomme lui expliqua à quel expédient brutal, mais souverain, il avait été forcé de recourir.

— Comment! c'est vous qui avez fait ce miracle! s'écria-t-elle. Un instant j'ai cru que c'était Dieu lui-même. Et, du reste, n'est-ce pas lui qui vous a jeté sur mes pas dans ce chemin où ne passe jamais âme qui vive?

Le cavalier rougissait comme une jeune fille, très-embarrassé des éloges qu'il recevait.

— Me sera-t-il permis de vous demander votre nom? reprit l'inconnue.

— Je me nomme Lucien de Saint-Germain, madame.

— Lucien de Saint-Ger... Ah! je disais bien que c'était Dieu qui vous envoyait, s'écria-t-elle.

Si le jeune capitaine était étonné de rencontrer, à quarante-cinq lieues de Paris, une femme sur laquelle son nom produisait une impression semblable, cette femme ne paraissait pas moins surprise de se trouver en sa présence.

Elle le contemplait d'un regard admiratif, qui semblait vouloir embrasser de la tête aux pieds l'élégant et beau gentilhomme.

Evidemment elle le prenait, sinon pour un archange, du moins pour un de ces envoyés mystérieux que la Providence arme quelquefois pour la défense de ses élus.

Ce qui la confirmait dans cette pensée, c'est qu'elle était excessivement dévote d'abord et qu'ensuite la façon dont elle avait été sauvée était réellement miraculeuse.

— Comment, madame! s'écria Lucien. J'aurais l'honneur d'être connu de vous!

— De nom seulement, monsieur; mais depuis des années, je dois le dire.

— Pourtant je ne connais en ce pays qu'une seule personne qui puisse me faire une réponse de ce genre.

— Et quelle est cette personne? demanda l'inconnue.

— C'est... Comment! il serait possible, madame! La personne à qui j'ai été assez heureux pour rendre ce léger service, ce serait...

Il la regardait avec anxiété, les yeux ardents, la poitrine haletante. Elle ne lui répondit que par un sourire encourageant.

— Ainsi, je ne me trompe pas? s'écria-t-il, vous êtes bien madame la comtesse de Libessac?

Elle lui tendit vivement la main. Il s'en empara avec respect, se laissa tomber à deux genoux devant elle et déposa sur cette main bienfaisante un baiser filial.

— Ah! madame! murmura-t-il.

Ce fut tout ce qu'il sut trouver sur le moment pour exprimer l'immense reconnaissance dont il se sentait pénétré. La surprise, la joie, l'émotion paralysaient ses lèvres en même temps qu'elles débordaient de son cœur à flots pressés. Elle le releva précipitamment.

— Oui, reprit-elle avec conviction, c'est bien le ciel qui vous envoie. Il y a dix jours, je m'en souviens, je manifestais devant un ami, qui me parlait de vous, le désir de vous connaître — désir auquel j'avais résisté jusqu'à présent...

— Quoi! fit Lucien. Vous parliez de moi dernièrement?

— Oh! il a été question de vous bien souvent, monsieur.

— Mais à quel propos?

— On me racontait comment vous vous étiez conduit à la bataille de Minden; on m'apprenait que le roi vous avait nommé capitaine et fait chevalier de Saint-Louis. Tout cela est-il vrai?

— Parfaitement, madame. Mais qui donc vous renseignait si exactement sur mon compte? interrogea Lucien.

— Un de mes amis, qui arrivait de Paris, où il vous avait rencontré.

Au moment où le jeune officier allait probablement insister pour obtenir le nom de cet ami commun, le cocher s'avança pour annoncer à la comtesse que le carrosse était prêt.

En effet, conformément aux instructions que lui avait données Lucien, le cocher avait attelé le cheval de poste à la place de celui que le jeune officier avait abattu — ce qui ne lui avait pas demandé plus de cinq minutes.

— Mais je vous prends votre cheval, capitaine, fit observer la comtesse.

— Qu'importe, madame? Je ne dois pas être loin de ma destination. J'irai bien à pied jusque-là.

— Où allez-vous, sans indiscrétion?

— A La Bouille.

— Vous en êtes à une petite lieue, capitaine ; pas davantage.

— Alors dans une demi-heure, j'y serai ?

— Vous tenez donc à y aller?

— Beaucoup.

— Sur l'heure?

— Le plus tôt possible.

— On vous attend?

— Du tout.

— En ce cas, je ne vous laisse partir sous aucun prétexte avant que vous m'ayez fait le plaisir d'accepter l'hospitalité que je vous offre, dit vivement la comtesse.

— Il m'est impossible de vous refuser, madame, répondit Lucien, et pourtant je n'ai pas une minute à perdre.

— En vérité?

— Pour vous le prouver, madame, apprenez que je suis parti de Paris hier matin, que j'étais à Rouen hier soir et que demain je comptais retourner à Paris

— Vous êtes donc en mission pour le compte de Sa Majesté?

— Non, madame. C'est pour mon propre compte que je voyage.

— Il faut alors que des intérêts bien puissants vous rappellent à Paris, fit Mme de Libessac étonnée.

— Si puissants, madame, que mon cœur, ma vie, mon honneur en dépendent, s'écria Lucien d'une voix forte.

— Que m'apprenez-vous là? dit la comtesse en joignant les mains.

Et, sans vouloir provoquer par de nouvelles questions de nouvelles confidences tout aussi énigmatiques, elle tendit la main au jeune capitaine.

— Venez, lui dit-elle. Mon château est là, à une petite lieue, sur la hauteur que vous voyez à votre gauche. Je ne vous y retiendrai que le temps de vous donner à dîner, si réellement vous ne pouvez pas me consacrer au moins une journée. Vous, de votre côté, vous allez m'expliquer ce qui vous amène dans ce pays. J'y suis née, je l'ai toujours habité, je le connais jusque dans ses moindres recoins. Si donc je puis vous être utile, je suis toute à votre disposition.

A ces mots, elle entraîna Lucien vers le carrosse, dans lequel ils montèrent.

Une demi-heure après, ils entraient au château, dont la comtesse lui faisait admirer les splendeurs et surtout l'admirable situation.

Pendant la route Mme de Libessac n'avait cessé d'examiner le gentilhomme. Elle était obligée de s'avouer que Lucien était fort au-dessus de tous les éloges que le comte de Montclavel lui en avait faits dans ses lettres, ou que son propre intendant lui avait transmis de vive voix.

Elle trouvait chez lui tout ce qui par excellence constituait alors le véritable gentilhomme : la bravoure, la distinction et l'élégance. Or, comme Lucien possédait en outre la jeunesse et la beauté, il ne semblera étonnant à personne qu'il conquît à première vue l'amitié de la comtesse.

A la longue, en effet, Lucien était devenu presque son enfant. Dans le principe, elle ne s'intéressait à lui que très-indirectement. Elle ne voyait en lui que la victime d'une catastrophe terrible, victime pour laquelle elle avait ressenti quelque compassion, parce que le drame s'était accompli dans sa maison.

Et, de fait, le concours qu'elle apporta pendant les dix premières années à l'éducation de cet enfant fut à peu près insignifiant. Il se borna à quelques sacrifices pécuniaires qui n'avaient aucune valeur.

Ce ne fut que le jour où l'enfant entra chez le comte de Montclavel pour y partager avec Édouard les bienfaits de l'éducation, que son attention se porta sur lui — car, pour que Lucien obtînt cette faveur, il fallait nécessairement qu'il l'eût méritée.

A dater de ce moment, elle se tint plus régulièrement au courant de ce que devenait le jeune adolescent, si bien qu'elle finit par goûter une véritable satisfaction à apprendre qu'il profitait avec une rare intelligence des leçons qu'on lui donnait.

Aussi ne résista-t-elle à aucune des demandes que lui adressait le comte de Montclavel, quand il s'agissait de fournir à Lucien les objets que nécessitaient ses études — aussi bien en matière d'histoire ou de géographie que d'escrime ou d'équitation.

De même, elle éprouva un vif plaisir quand elle apprit que Lucien avait obtenu d'emblée l'épaulette de sous-lieutenant dans les carabiniers du roi, grâce à l'efficace protection du comte.

Ce jour-là elle voulut racheter, pour ainsi dire d'un coup, l'indifférence avec laquelle elle avait laissé grandir le jeune officier. Elle voulut même aider puissamment à sa fortune et lui assurer un avenir. Elle lui constitua une rente annuelle de dix mille livres.

Il est certain que cette petite fortune contribua puissamment à créer des amis à Lucien parmi ses camarades de régiment.

Beaucoup, en effet, étaient moins bien partagés que lui et s'estimèrent très-heureux de recourir à la bourse toujours ouverte du jeune sous-lieutenant.

La conduite que tint Lucien pendant la campagne du Hanovre aviva plus encore les sympathies que la comtesse éprouvait décidément pour un sujet qui en était si digne.

A ses yeux, Lucien jouissait dès à présent de tous les prestiges. Elle le voyait jeune et beau ; elle le savait brave ; elle l'avait vu intervenir miraculeusement pour lui sauver la vie... Enfin il avait sur tous les autres hommes un avantage immense aux yeux d'une femme : il était né malheureux, pauvre et abandonné.

Depuis longtemps, assurément, M^me^ de Libessac aurait souhaité voir Lucien, si elle n'avait obéi qu'aux élans de son cœur ; mais c'était une nature essentiellement délicate. Elle ne voulait pas, après l'avoir tenu si longtemps éloigné d'elle, se rapprocher de lui tout à coup pour lui imposer sa reconnaissance.

A personne autre qu'à l'évêque de Silistrie elle n'avait laissé deviner le profond intérêt qui l'attirait vers Lucien.

Quant à lui, il n'était pas moins frappé de la façon bizarre dont il s'était rencontré avec la comtesse. Seulement, ignorant de quels sentiments elle était animée, puisqu'elle avait refusé jusqu'à présent de recevoir sa visite, il se tenait sur une grande réserve et témoignait à M^me^ de Libessac plus de respect que de véritable gratitude.

Ce ne fut qu'insensiblement, à mesure qu'elle insista pour le garder, qu'il finit par se livrer et par lui dire de quelle reconnaissance son cœur débordait, combien il avait souffert de ne pouvoir l'exprimer plus tôt, et de tout devoir à la

Marguerite manifesta le désir de connaître Versailles et la cour. (Page 252.)

charité d'une femme qui n'acceptait pas même en échange l'humble tribut ses remerciments.

Fort heureusement les bonnes natures ne sont pas longtemps à s'entendre. Au bout d'une demi-heure la comtesse et le jeune capitaine avaient compris quelle noblesse de sentiments les unissait l'un à l'autre.

Femme qui n'avait pas de fils, fils qui n'avait plus de mère, n'étaient-ils pas

faits pour se consoler l'un par l'autre du vide que la mort avait creusé autour d'eux?

Lucien s'ouvrit donc à elle avec la plus grande franchise du motif qui le conduisait à La Bouille. Il venait y chercher des renseignements sur la famille de Méricourt.

— Les Méricourt! s'écria Mme de Libessac. Ils ont été mes amis d'enfance!

Décidément, la rencontre était de plus en plus étonnante. Lucien trouvait chez la comtesse les renseignements qu'il allait chercher à La Bouille et qu'il n'aurait pas osé lui demander.

Tout en échangeant ces quelques paroles, Mme de Libessac avait entraîné Lucien dans l'admirable parc au milieu duquel était situé son château.

Par des chemins couverts et habilement ménagés par le dessinateur, elle le conduisait à travers bois vers une clairière dont on apercevait de loin le dôme lumineux.

En arrivant au bout de l'allée qu'il suivait, Lucien se trouva tout à coup en face du plus magnifique et du plus imposant spectacle qu'il soit possible d'imaginer. Devant lui, à perte de vue, s'étendait la vallée de la Seine, qu'il dominait d'une hauteur de trois cents pieds. Partout le paysage verdoyant, au milieu duquel le fleuve dessinait ses contours capricieux. Çà et là des maisons, des églises, pittoresquement groupées dans un massif de verdure ou sur les flancs de la colline. Tout autour les cimes opulentes des forêts épaisses, se profilant harmonieusement à l'horizon.

Lucien était émerveillé. La comtesse jouissait, en véritable propriétaire, de la surprise qu'elle avait préparée.

Au milieu de cette éclaircie, et afin qu'on pût rassasier ses yeux de ce spectacle sublime, un banc et des chaises avaient été placés. C'était là que Mme de Libessac se tenait le plus volontiers pendant la belle saison. Elle y faisait apporter une table et y travaillait souvent de ses propres mains à la layette d'un de ces petits malheureux dont elle était la providence. Elle fit signe à Lucien de prendre place et s'assit à côté de lui, prête à lui fournir tous les renseignements qu'il demandait.

La comtesse de Libessac n'était âgée que de quarante-quatre ans. Elle était grande et élancée, très-verte et très-vigoureuse encore, en dépit des quelques fils blancs dont sa chevelure noire était argentée.

Très-élégante, souverainement distinguée, vivant depuis plus de vingt-et-un ans avec une irréprochable austérité, bonne et charitable à l'excès, connue et respectée de toutes les grandes familles de la contrée, aimée et bénie par tous les malheureux, la comtesse n'avait peut-être qu'un défaut : celui de s'abandonner trop aveuglément à toutes les pratiques religieuses qu'il plaisait au directeur de sa conscience de lui indiquer.

Ce défaut a pour excuse toute naturelle l'isolement dans lequel vivait la pauvre dame. Personne n'était là, près d'elle, pour éclairer son esprit, pour la maintenir dans les justes limites du bon sens et de la vérité. En outre, il faut bien le dire aussi, ces pratiques religieuses étaient pour elle une distraction réelle. Elles rom-

paient avec la monotonie de ses habitudes, elles occupaient son désœuvrement. Elles avaient fini même par lui créer une telle réputation de piété et de vertu, que Mme de Libessac pouvait aller et venir impunément comme bon lui semblait, seule, à toute heure du jour et de la nuit, pour vaquer à ses devoirs de charité. Certainement il lui aurait suffi de prononcer son nom pour écarter d'elle aussitôt le danger qui l'aurait menacée, tant elle était connue, respectée, vénérée à dix lieues à la ronde.

Depuis un temps immémorial sa famille habitait le pays. Elle même, elle ne l'avait jamais quitté, si ce n'est pendant les cinq années de son mariage. Elle avait dix-huit ans lorsqu'elle s'éprit de M. de Libessac. Il était venu passer quelques jours chez le baron de Carenville, père de Marguerite, sa future femme.

Aucun projet de mariage n'existait le jour où ils se virent pour la première fois. Bien mieux, le baron ne connaissait même pas M. de Libessac. C'était un de ses cousins, terrible veneur du pays, qui lui avait amené et présenté le comte, auquel M. de Carenville avait fait naturellement le plus gracieux accueil.

Le comte était, du reste, un gentilhomme accompli. Bien né, riche, habillé avec un goût exquis, courtisan raffiné, occupant à la cour un emploi qui n'en était pas un, il avait été entraîné par son oncle en Normandie, pour se distraire des ennuis que l'uniformité de sa vie commençait à lui causer.

Il ne devait d'abord rester que huit jours absent de ce Versailles, qu'il se figurait ne pouvoir pas quitter, hors duquel il ne se figurait pas qu'on pût vivre. Il prit si vite et si bien goût à cette vie nouvelle, toute de mouvement et d'activité, qu'au bout de huit jours, non-seulement il ne retourna pas à Versailles, mais encore il envoya son valet de chambre lui chercher sa garde-robe, comptant passer auprès de son oncle une partie de la belle saison.

Cet oncle étant devenu par alliance le cousin du baron de Carenville, le comte se trouva presque — à la mode de Bretagne — parent de Marguerite et de son père. Quoiqu'elle fût jeune encore, plusieurs partis avantageux s'étaient déjà présentés pour elle, partis que, sous un prétexte ou sous un autre, elle avait successivement écartés — uniquement parce qu'ils ne lui plaisaient pas.

Quant à M. de Carenville, il ne s'occupait de cette question délicate que pour présenter à sa fille ceux qui lui demandaient sa main. Il la laissait d'ailleurs absolument libre de se marier comme elle l'entendrait.

— Je n'ai qu'une fille, disait-il sans cesse. Elle est assez riche pour deux; donc que son mari soit gueux ou cousu d'or, peu m'importe! Ce que je veux, c'est qu'elle soit heureuse.

Marguerite ne se pressait pas. C'étaient de très-honnêtes gens que ces gentilshommes de province, mais ils étaient gauches et empruntés, ils ne savaient pas plaire.

Le comte de Libessac, lui, n'eut, pour ainsi dire, qu'à paraître pour charmer. L'impression qu'il produisit sur la jeune fille, la première fois qu'elle le vit, fut d'autant plus vive qu'il ne fit rien pour cela et qu'il ne s'en douta même pas.

Certes, la beauté de Marguerite, sa taille, son élégance, l'avaient frappé; mais il était jeune, c'est-à-dire frivole; il avait vécu à la cour dans un milieu cor-

rompu, aux yeux duquel le mariage était l'institution la plus ridicule du monde.

L'idée ne lui vint même pas tout d'abord qu'il pût épouser jamais Marguerite. Quant à la séduire, il y songea encore moins.

Cependant, au bout d'une longue semaine, presque exclusivement consacrée à la chasse ou à la promenade, le jeune gentilhomme prit un dimanche de repos et le passa tout entier au château.

Pendant presque toute la journée il se trouva donc en présence de Marguerite, qui lui faisait de son mieux les honneurs de la maison. Il remarqua alors qu'elle était non-seulement jolie, mais encore spirituelle et gracieuse.

Il se montra plus aimable et crut s'apercevoir qu'elle rougissait de plus en plus, à mesure qu'il devenait plus empressé.

L'expérience qu'il avait de ces sortes d'affaires lui prouva bientôt qu'il plaisait et qu'il lui suffirait de se déclarer pour être écouté.

Il éprouva d'abord une espèce de fausse honte à la seule pensée de se marier; mais, comme depuis un mois il habitait la province, et qu'il avait forcément un peu jeûné, il s'oublia un jour auprès de la jeune fille jusqu'à lui dire qu'il était éperdûment amoureux d'elle — ce qui était vrai.

Marguerite ne parut nullement surprise de cet aveu qu'elle semblait attendre depuis quelques jours.

— Veuillez vous en ouvrir à mon père, répondit-elle en faisant une grande révérence cérémonieuse, avec laquelle juraient étrangement les palpitations de son corsage et le tendre incarnat dont ses joues étaient couvertes.

Le comte alla trouver M. de Carenville, qui déclara consentir à ce que voulait Marguerite.

Quinze jours après les deux jeunes gens étaient mariés.

Le baron et sa fille étaient généreusement récompensés du désintéressement dont ils avaient toujours fait preuve, car le comte de Libessac était riche à plus de quarante mille livres de rente, lesquelles, jointes à la fortune personnelle à la tête de laquelle Marguerite devait se trouver un jour, constituaient un revenu de quatre-vingt-dix mille livres.

A peine le mariage était-il célébré que Marguerite manifesta le désir de connaître Versailles, la cour, — toutes choses dont elle avait entendu parler en termes tels, que l'eau lui venait à la bouche rien que d'y penser.

Le comte n'eut garde de refuser. Depuis trois mois il était absent et n'était pas fâché lui-même de se retremper un peu dans le cercle élégant au milieu duquel il avait toujours vécu. Il fit donc disposer par son intendant l'hôtel que son père avait fait construire au coin de la rue de Grenelle et dont il avait résolu de faire sa résidence ordinaire. Quand tout fut en état, il y amena sa jeune femme.

On se figure aisément quelle interminable série d'éblouissements était réservée à la comtesse, qui n'avait pour ainsi dire jamais quitté le château du baron. Ces palais magnifiques, ces fêtes étincelantes, ce luxe écrasant, dépassaient en réalités de mille coudées le tableau que son imagination s'en était fait. Pendant un mois, on peut le dire, sa vie ne fut qu'une longue série d'enivrements.

Puis, comme on s'habitue à tout, comme on se rassasie de tout, ces palais, ces

fêtes, ce luxe, lui firent l'effet d'un décor d'opéra. Elle regretta son château, son pays pittoresque et riant, ses forêts sauvages, son grand air, sa liberté. Elle obtint même de son mari qu'il vint de temps en temps avec elle passer quelques jours auprès du baron.

Depuis cinq ans, elle était mariée, aussi heureusement qu'il est possible de l'être, riche, heureuse, aimante et aimée. A son bonheur, il ne manquait rien, rien qu'un enfant.

Elle ne désespérait pas d'obtenir cette faveur, quand, un beau jour, on lui rapporta mort son mari, qu'elle avait quitté plein de vie et de santé deux heures avant.

Que s'était-il passé? Moins que rien. Le comte s'était pris de querelle à propos de la couleur d'un ruban que portait le roi dans un ballet qu'il avait dansé la veille. Son adversaire prétendait que le ruban était jaune serin; M. de Libessac soutenait qu'il était jonquille.

Grosse affaire! Les têtes s'échauffèrent. Une provocation en règle eut lieu. Il fallut aller sur le terrain. Et sur l'heure! Or, il faut croire que le ruban était jaune serin, puisque le comte de Libessac fut tué raide à la première passe.

Et l'on racontait froidement cet épisode ridicule à la pauvre veuve de vingt-trois ans, affolée de peur, livide de saisissement, contemplant de ses deux grands yeux, secs et démesurément ouverts, ce cadavre déjà glacé, à la mort duquel elle ne pouvait pas croire, sur les lèvres de qui, la nuit dernière, ses lèvres s'étaient posées.....

On comprend quel coup terrible cette mort inattendue porta à la jeune femme! Quand elle revint enfin de l'égarement dans lequel cette nouvelle inouïe l'avait jetée, des ruisseaux de larmes coulèrent de ses yeux. Sa douleur éclatait. C'était le salut pour elle. Autrement, elle serait devenue folle.

Préludant dès lors à la vie presque monastique qu'elle devait mener, elle s'installa près du cadavre et ne permit à personne de le toucher.

Elle-même lui donna les derniers soins, le veilla, récita sur lui les prières suprêmes. Puis, quand cette terre dont nous sommes pétris eut été rendue à la terre, la jeune veuve ferma pour jamais les portes et les fenêtres de cet hôtel, au sein duquel elle avait vécu si heureusement pendant plus de quatre ans!

Quand elle rentra dans le château de Carenvillle, ce lui fut une nouvelle douleur, car tous ses souvenirs de jeunesse se réveillèrent à la fois, pour lui rappeler plus cruellement encore les malheurs qui l'avaient atteinte.

En effet, pendant le séjour de sa fille à Paris, le baron de Carenville était mort des suites d'un accident de chasse. En courant la grosse bête, il avait été emporté par son cheval et jeté si maladroitement contre un tronc d'arbre, qu'il vomissait le sang à pleines gorgées et qu'il n'avait pas encore repris connaissance lorsqu'on le rapporta au château. Son valet de chambre avait immédiatement expédié un courrier à M^me^ de Libessac. Elle accourut sur le champ avec son mari, mais elle eut beau faire diligence, elle n'arriva que trois jours après l'accident.

Depuis vingt-quatre heures le baron avait rendu l'âme. En revenant à lui, sentant qu'il était perdu, il avait demandé le portrait de sa fille et l'avait fait atta-

cher au pied de son lit, de manière à l'avoir constamment sous les yeux, sans se déranger. Le pauvre homme était mort en le regardant, en lui envoyant des lèvres son dernier baiser.

Ce fut dans cette position que Marguerite retrouva son portrait et le cadavre de son père. Le valet de chambre n'avait pas permis qu'on touchât à rien avant l'arrivée de sa jeune maîtresse.

Certes, la douleur de Marguerite fut profonde; mais elle avait près d'elle son mari, qu'elle aimait, qui l'aimait, et qui parvint facilement à la distraire, si ce n'est à la consoler.

Elle n'oublia pas cette perte irréparable, mais aucune amertume ne se mêla du moins au souvenir pieux qui lui en resta. Il n'en fut pas de même, hélas! quand elle perdit son mari.

Qu'un soldat meure sur le champ de bataille, un travailleur à la suite d'un accident, un désœuvré dans son lit, après une longue maladie, c'est pénible assurément; mais on s'y attend: c'est la fin prévue de notre espèce.

Mais se faire tuer pour la couleur d'un ruban; n'était-ce pas courir follement au-devant de cette mort qui vous frappe toujours trop tôt?

La jeune veuve fut d'autant plus sensible à ce trépas prématuré qu'elle était seule, absolument seule au monde. Plus de père, plus de mari et pas d'enfant! C'était l'isolement complet. Elle comptait bien quelques parents éloignés, mais ils demeuraient fort loin et ne faisaient au château que de très-courtes et très-rares apparitions.

Marguerite se souvint alors qu'avant de partir pour Paris, en compagnie de son mari, elle avait une amie, la fille du comte de Méricourt. Elle s'informa. On lui apprit que Gabrielle s'était mariée, onze mois après elle et qu'elle avait quitté Saint-Aubin-les-Elbeuf, où elle habitait pour aller demeurer... en Touraine, croyait-on.

Ces renseignements étaient si vagues que M^me^ de Libessac résolut d'aller les chercher en personne au château de Méricourt.

Ce château, dont il ne reste plus trace aujourd'hui, était campé sur l'extrême hauteur du coteau qui domine la rive droite de la Seine. A ses pieds coulait le fleuve, au-delà duquel on apercevait la ville d'Elbeuf et l'immense étendue de plaines qu'encadrent les forêts de la Loude, des Essarts et de Roumard, dont on distinguait à perte de vue les cimes arrondies.

Dans le château de Méricourt aussi la mort avait passé. Au moment où Marguerite avait quitté le pays, cette famille se composait de deux frères, étroitement unis, qui ne s'étaient jamais quittés, Etienne et Louis. Tous les deux, ils s'étaient mariés. Etienne, l'aîné, avait assez généreusement doté son cadet. Malheureusement, Louis avait épousé une femme envieuse et jalouse, pour qui le désir de paraître était tout et qui gaspilla en prodigalités ridicules le peu de bien qu'elle avait apporté et celui même que son mari tenait de la libéralité d'Etienne.

Elle mourut quand elle n'eut plus rien à dévorer, ne laissant absolument à son fils Savournin que les coquilles d'une assez jolie fortune, c'est-à-dire un château

duquel ne dépendaient guère plus que les vingt ou trente arpents de terre nécessaires à son entretien.

Etienne, bien entendu, ne laissa jamais manquer de rien son frère cadet. Il avait manifesté même l'intention de lui reconstituer un nouveau patrimoine, mais Louis s'y était absolument opposé.

— Non, non, avait-il dit, ma femme le mangerait de nouveau (car sa femme vivait encore à cette époque), je n'en veux pas.

Quand il devint veuf il repoussa les nouvelles propositions d'Etienne.

— Je ne veux plus rien, répondit-il. J'ai dissipé ou laissé dissiper le patrimoine que tu m'avais donné, tant pis pour moi! Plus tard, si bon te semble, tu feras pour Savournin ce que ton cœur te dira, mais, quant à moi, je suis bien décidé à ne rien accepter.

Il tint parole. Et non-seulement il tint parole, mais il essaya d'inculquer à son fils Savournin les idées dont il était animé à cet égard, et lui déclara que son unique ressource était d'entrer dans les ordres, puisqu'il n'avait plus aucune fortune.

Savournin fit la grimace, mais ne répliqua pas. Il ne pouvait pas aller contre sa pauvreté. Cependant il ne cacha pas à son père ni à son oncle que cette carrière n'était pas de son goût. Son père ne l'écouta pas et dirigea vers ce but les études de son fils.

Etienne de Méricourt, lui, avait suivi une toute autre voie. Possesseur, en vertu de son droit d'aînesse, de toute la fortune des Méricourt, il avait épousé en outre une riche héritière, femme d'ordre, de tête et d'économie, qui, loin d'amoindrir le patrimoine dont sa fille Gabrielle devait hériter un jour, l'augmenta plutôt par la sagesse avec laquelle elle administra sa maison, tout en la tenant sur un pied qui faisait honneur à la fois à sa fortune et à sa naissance.

La première idée d'Etienne, quand il se trouva père d'une fille, fut de la marier à Savournin, car son neveu avait trois ans de plus que sa fille. Cette combinaison lui souriait, surtout en ce sens qu'elle lui permettait de perpétuer le nom de Méricourt, ou tout au moins de le faire vivre encore pendant une génération.

Malheureusement, il n'y eut dès l'enfance, aucune sympathie entre le cousin et la cousine.

Savournin avait probablement hérité du caractère envieux et jaloux de sa mère, car il ne témoigna pour Gabrielle aucune affection. A mesure qu'il grandit, il apprit à mieux dissimuler l'aversion que lui inspirait sa cousine; mais elle éclata malgré lui à deux ou trois reprises, assez ouvertement pour que le vicomte de Méricourt s'en aperçut et renonçât au projet qu'il avait d'abord caressé. Quant à Savournin, il en avait ouï parler de ce projet. Lui aussi, il en était partisan. Encore bien plus que le vicomte!

Il conserva l'espoir que cet hymen se réaliserait, jusqu'au jour où le mariage de Gabrielle avec un autre que lui fut solennement annoncé.

Pour adoucir les regrets amers que cette nouvelle résolution devait faire éprouver à son neveu, M. de Méricourt lui laissa entendre qu'il ne l'abandonnerait pas et n'oublierait pas que Savournin était seul maintenant à porter le nom de Méricourt,

promesse fort vague, qui n'engageait le vicomte à rien, et que Savournin interpréta cependant tout à son avantage.

Gabrielle était donc mariée depuis plus d'un an, quand son père mourut d'une attaque d'apoplexie foudroyante.

Savournin demanda qu'on fît des recherches dans les papiers du défunt, prétendant qu'on devait y trouver des dispositions particulières relativement à l'emploi de la fortune des Méricourt.

Ni Gabrielle ni son mari ne s'y opposèrent. Ils poussèrent si loin le scrupule qu'ils ne voulurent même ouvrir aucun meuble avant que cette recherche fût terminée. Trois jours durant on chercha dans tous les coins et recoins des tiroirs secrets : on ne trouva rien ! Savournin fut obligé de décliner toute prétention.

La déception dut être cruelle pour lui. Il eut pourtant la courage de demeurer impassible. Il montra même à sa cousine un visage souriant. Certainement il espérait par cette feinte soumission provoquer des libéralités auxquelles il n'avait plus droit.

Mais non. Gabrielle assura son oncle qu'elle lui continuerait la pension que son père lui servait depuis des années et ce fut tout.

Louis de Méricourt remercia chaleureusement sa nièce d'une faveur à laquelle il n'osait pas prétendre. Puis, comme il ne restait plus à son fils aucun espoir de posséder tout ou partie de cette fortune, il le força de prononcer ses vœux.

Savournin s'exécuta. Il n'avait, en effet, pas d'autre moyen de porter honorablement son nom et d'arriver plus tard aux dignités qu'il convoitait.

Presque aussitôt, et comme s'il n'avait attendu que ce moment-là pour aller rejoindre son frère, Louis de Méricourt mourut. Une particularité assez singulière signala cette mort à l'attention des amis de la famille. Louis était né quatorze mois et trois jours après son frère Etienne. Il mourut précisément quatorze mois et trois jours après son aîné.

Voilà ce qu'apprit la comtesse de Libessac, lorsqu'elle revint aux Moulineaux habiter le château dans lequel elle avait été élevée.

Encore ne connut-elle cette histoire que par lambeaux, qu'elle fut obligée de réunir pour constituer la vérité, aidée de ce que lui avaient appris déjà ses relations d'amitié avec Gabrielle de Méricourt.

Elle avait vécu, en effet, pendant cinq ans presque côte à côte avec Gabrielle dans le couvent des Ursulines, à Rouen, où leurs parents les avaient placées pour faire donner une éducation dont on commençait à cette époque à ressentir la nécessité.

A quinze ans, les deux jeunes filles s'étaient séparées pour suivre le chemin que leur traçait la destinée.

Misérable drôle ! fit le capitaine. (Page 264.)

XIII

COMMENT LUCIEN RENTRA A PARIS.

Avant de se rencontrer au couvent, les deux jeunes filles se connaissaient de vue et de nom. Il était difficile qu'il en fût autrement, car des Moulineaux, où demeurait Marguerite, à Saint-Aubin-les-Elbeuf, qu'habitait Gabrielle, il n'y avait pas plus d'une lieue à vol d'oiseau.

Les deux châteaux, quoique séparés par le long circuit qu'il fallait faire pour gagner le pont d'Elbeuf, étaient donc presque en face l'un de l'autre.

Maintes fois le baron de Carenville et le vicomte de Méricourt s'étaient rencontrés à la chasse, ou chez des amis communs. Leurs filles avaient donc fait connaissance dès l'âge le plus tendre. Comme elles avaient presque exactement le même âge, elles entrèrent presque à la même époque au couvent des Ursulines à Rouen, où les grandes familles de Normandie envoyaient leurs filles.

Ce fut une joie véritable pour les petites recluses de trouver un visage ami au milieu de ces murs épais, noirs et silencieux, qui les effrayaient tant. Elles se rapprochèrent, se lièrent et devinrent les deux inséparables du couvent.

Pendant les cinq années qu'elles y passèrent, elles furent les plus heureuses du monde, car elles ne se quittèrent pas, même pendant les courtes vacances qu'on leur accordait pour aller embrasser leurs parents.

Elles demeuraient, en effet, si près l'une de l'autre, qu'il leur était facile, dès que l'envie leur en prenait, de passer la journée à Saint-Aubin ou aux Mouineaux.

Lorsqu'au bout de cinq ans elles quittèrent le couvent pour retourner dans leur famille, elles jurèrent en pleurant de ne jamais se quitter, de ne pas se marier l'une sans l'autre, d'imposer dans tous les cas à leurs futurs maris l'obligation d'habiter le même pays... bien d'autres choses encore !

On sait ce que peuvent être les projets et les serments d'une fillette de quinze ans.

En effet, pendant les premiers mois qui suivirent leur séparation, elles furent mutuellement assez fidèles à la promesse qu'elles s'étaient faite ; mais, quand vint l'hiver, il fallut bien renoncer à s'aventurer sur des chemins que la neige rendait impraticables ou que les pluies transformaient en torrents. Pendant deux mois il leur fut impossible de se faire visite. Elles se dédommagèrent au printemps de cette douloureuse séparation. Puis il fallut se quitter encore.

Marguerite allait chez un de ses parents, Gabrielle chez un oncle de sa mère. L'une resta un mois absente, l'autre ne revint qu'à la fin de l'été.

Bref, au moment où les deux jeunes filles avaient atteint l'âge de dix-huit ans, elles se voyaient encore assez souvent et étaient toujours animées des mêmes sentiments d'amitié ; mais elles avaient fini par comprendre le peu que valaient leurs serments. Evidemment, à mesure qu'elles avançaient en âge, elles contractaient envers le monde des obligations auxquelles il ne leur était pas plus possible qu'aux autres de se soustraire.

Et puis l'âge qu'elles venaient d'atteindre était critique. Pour des jeunes filles, l'heure où sonnent leurs dix-huit ans leur semble celle où le mari qu'elles attendent va se présenter. A partir de ce moment, tout se concentre pour elles sur ce point : mon mari. Dès qu'elles se trouvent en face d'un célibataire, elles se troublent et se demandent : Est-ce celui-là ?

Et pour peu que l'image d'un de ces jeunes gens les poursuive pendant une heure au sortir d'un bal, une agitation terrible s'empare d'elles.

— Mon Dieu ! Est-ce que je vais l'aimer ? se demandent-elles avec effroi.

Et cela est ainsi jusqu'au jour où un homme qu'elles n'ont jamais vu, auquel elles n'ont jamais songé, qui ne leur a causé jamais la plus petite émotion ni la moindre inquiétude, leur est présenté par les parents.

— Voilà ton mari.

Et elles l'épousent au bout de trois semaines, très-étonnées de voir que les choses se soient passées si simplement et qu'elles finissent par aimer cet inconnu — quelquefois.

Marguerite et Gabrielle n'étaient pas plus à l'abri que les autres des rêveries et des désirs qu'inspire ce mot inconnu « mariage » à tous les cœurs de dix-huit ans.

Si elles refusèrent sans pitié ceux qui ne leur plaisaient pas, elles furent sans défense dès qu'elles rencontrèrent celui qui les captiva. Elles furent même lâches. Elles oublièrent leurs serments de pensionnaires. Elles ne songèrent pas à s'inquiéter à l'avance du pays que leur mari devait habiter.

Ce fut Marguerite qui donna la première l'exemple de la trahison et qui abandonna Gabrielle pour suivre à Paris le jeune comte de Libessac — et même ce fut avec une joie secrète, il faut bien en convenir.

Or, en ce temps-là, les moyens de communication étaient loin d'avoir avec les nôtres la plus petite ressemblance.

Marguerite avait mis quarante-huit heures pour faire dans son carrosse les quarante-deux lieues qui séparent Rouen de Paris et n'avait pas pu arriver à temps même pour fermer les yeux de son pauvre père.

En s'éloignant de Gabrielle, elle avait deviné qu'elle lui disait un dernier adieu. Leur séparation fut réellement navrante. Pourtant elles étaient jeunes, pleines d'espérance en l'avenir, et n'avaient aucun pressentiment des malheurs qui leur étaient réservés.

Elles se quittèrent le cœur brisé.

Après la mort de son père, Marguerite voulut profiter de ce qu'elle était aux Moulineaux pour aller embrasser Gabrielle ; mais elle apprit que M^lle^ de Méricourt s'était mariée aussi et qu'elle avait quitté le pays depuis plus d'un an et demi. Marguerite poussa un soupir de regret et revint à Paris avec le comte.

Quand l'atteignit la terrible catastrophe qui la rendit veuve, M^me^ de Libessac n'avait jamais revu ni entendu parler de Gabrielle.

En retournant aux Moulineaux, où elle avait résolu désormais de se fixer, elle s'informa de nouveau si Gabrielle était revenue à Saint-Aubin. Personne ne l'y avait revue depuis son départ.

La comtesse essaya du moins d'apprendre au juste ce qu'était devenue son amie d'enfance. Elle avait l'intention de lui écrire, de lui annoncer le malheur qui l'avait frappée ; elle voulait pleurer avec elle ce mari regretté dont l'amour avait si bien rempli ces cinq années de mariage... elle ne put rien savoir de positif sur le compte de Gabrielle. On ne put même pas lui dire le nom de celui qui l'avait épousée.

M^me^ de Libessac alla elle-même au château de Méricourt. Le château était désert et abandonné. La garde en avait été confiée à un vieux serviteur des Méri-

court, qui avait perdu femme et enfants et n'avait auprès de lui que sa petite-fille âgée de douze ans.

Le vieil octogénaire se rappelait bien qu'il y avait eu grand gala au château, qu'on lui avait dit qu'il s'agissait du mariage de la « demoiselle », mais il n'avait pas demandé avec qui et, si on le lui avait dit, il ne s'en souvenait point. Quant à sa petite-fille, elle ne savait absolument rien.

La comtesse fut frappée de ce silence étrange qui pesait sur le château, et de l'ignorance non moins surprenante dans laquelle était le pays tout entier sur ce qu'étaient devenus les enfants d'Etienne et Louis de Méricourt.

Elle s'éloigna, très-impressionnée.

Pourtant, ne pouvant pas se faire à l'idée que Gabrielle ne reviendrait pas, elle s'informa de temps en temps. Toujours en vain.

Mme de Libessac était depuis plus de sept ans aux Moulineaux et jamais Gabrielle n'avait reparu à Saint-Aubin. Bien plus, le vieux serviteur qui gardait le château, et qui vivait encore, n'avait reçu depuis cinq ans et demi aucune nouvelle de sa maîtresse.

Au bout de ces sept années, on apprit tout à coup que les domaines de la famille Méricourt allaient être vendus par l'entremise d'un procureur de Rouen.

Le bruit se répandit dans le pays que, Gabrielle de Méricourt et son mari ayant disparu depuis plus de cinq ans, sans qu'on sût ce qu'ils étaient devenus, le fils de Louis de Méricourt, qui était dans les ordres, avait été autorisé à faire vendre tous ces biens, sauf à les restituer à sa cousine, si jamais elle se représentait.

Nul ne put, du reste, fournir à cet égard des indications précises.

Savournin ne se montra pas. Quant au procureur, il n'agissait que d'après les ordres qui lui étaient transmis; il ne savait rien de cette mystérieuse affaire.

Depuis cette époque, Mme de Libessac n'avait jamais eu, directement ou indirectement, de nouvelles ni de Gabrielle ni de son cousin.

Pendant qu'elle racontait à Lucien ces divers événements, dont le récit avait été souvent arrosé de ses larmes, la comtesse n'avait cessé de regarder le capitaine, dont le trouble et l'émotion ne lui avaient pas échappé.

Quant à Lucien, il était positivement frappé. Depuis un mois les hommes et les choses semblaient venir au-devant de lui, pour faire peu à peu la lumière autour du drame ténébreux qui recouvrait sa naissance.

Parti de Paris à l'aventure, sans but précis, ne sachant pas même à qui il demanderait les renseignements dont il avait besoin, il avait eu le bonheur insolent de rencontrer et de sauver non-seulement sa bienfaitrice, mais encore la plus ancienne amie de Gabrielle de Méricourt.

Or, Gabrielle de Méricourt était sa mère. A cet égard, le doute ne lui était plus permis. Les aveux de Bazile confirmaient la déclaration du médecin qui avait assisté à l'enquête, et qui constatait que lui-même, dans la soirée du 28 mai, avait accouché la jeune femme dont on lui représentait le cadavre.

Si incomplets que fussent les renseignements fournis par Mme de Libessac, ils achevaient de soulever le voile qui recouvrait jusqu'à présent l'assassin, et faisaient toucher du doigt les motifs qui l'avaient guidé.

Evidemment, c'était pour s'emparer de la fortune des Méricourt que Savournin avait attiré dans cet ignoble guet-apens Gabrielle, son mari et leur enfant, dont il n'espérait plus rien obtenir par les moyens amiables. C'était pour hériter d'eux qu'il les avait assassinés.

Ainsi s'expliquait également le long voyage que le jeune abbé avait fait en Palestine.

Il était resté absent pendant plus de cinq ans, afin de laisser oublier complétement le crime qu'il avait commis, afin de faire l'obscurité plus épaisse autour de la disparition mystérieuse de Gabrielle, afin de pouvoir enfin réclamer sans danger l'héritage qu'il convoitait et qu'il s'était approprié.

Pour Lucien, tout était désormais parfaitement éclairci—tout excepté ce point : le gentilhomme qu'on avait trouvé assassiné à côté de Gabrielle était-il bien son mari, et comment se nommait-il ?

On devine quelles explications résultèrent de ces confidences. Bien que Lucien y fût déjà préparé, chaque pas en avant qu'il faisait dans la découverte du crime dont ses parents avaient été victimes lui causait des émotions indicibles.

Et pourtant ce fut la comtesse de Libessac sur qui ces révélations étranges produisirent la plus vive impression. Quoi! ce père Savournin, tout confit en Dieu, qu'elle avait rencontré à Rome, qui tout dernièrement était venu chez elle, c'était le fils de Louis de Méricourt!

Et c'était ce petit Savournin, qu'elle avait jadis aperçu deux ou trois fois chez le vicomte Étienne de Méricourt, qui avait eu l'horrible courage de tuer Gabrielle! Et ce misérable avait vécu, grandi, prospéré! il était comblé d'honneurs, il portait la crosse et la mitre! Et elle lui avait demandé sa bénédiction au moment où il l'avait quittée!

Un frisson d'horreur et d'épouvante parcourut tout son être à cette seule pensée, de même que cette effrayante découverte ébranla légèrement la foi robuste que lui avait inspirée la soutane jusqu'à ce jour.

Le père Savournin, un assassin! Non, ce n'était pas possible! Il fallait bien pourtant se rendre à l'évidence. Or, l'évidence crevait les yeux de la comtesse, alors même qu'elle se détournait pour ne pas la voir.

Le témoignage d'Hartmann, les aveux de Bazile confirmaient toutes les présomptions de Lucien et les changeaient en certitudes, même pour M^me^ de Libessac. Elle se souvenait, en effet, de l'avide curiosité avec laquelle Monseigneur de Silistrie s'était informé de Lucien. Et à présent qu'elle savait la vérité, elle se rappelait les moindres détails qui avaient signalé cet entretien. Monseigneur avait tout d'abord le visage sévère et le regard menaçant quand il prononça le nom du jeune officier. Cette expression ne s'adoucit que plus tard, quand il vit la comtesse prendre la défense de son protégé et s'épanouir au récit de ses exploits.

Donc Savournin de Méricourt savait maintenant que Lucien n'était autre que le fils de Gabrielle, miraculeusement sauvé de la mort à laquelle il était voué.

Voilà ce que M^me^ de Libessac ne se pardonnait pas. Car c'était elle qui avait longuement raconté au prélat perfide comment cet enfant avait échappé au trépas,

par qui il avait été sauvé, élevé, poussé, enrichi. C'était elle, en un mot, qui avait mis sur la piste de l'enfant le tigre qui avait égorgé le père et la mère.

Eh bien! ce n'était pas douteux: dès à présent, Monseigneur allait par tous les moyens possibles essayer de se défaire de Lucien. Tout lui en faisait une obligation: son intérêt et son honneur.

A cette idée que l'enfant de Gabrielle, de sa meilleure amie d'enfance, allait être exposé à de nouveaux périls, la comtesse tressaillit. En un instant elle devint toute autre, ou plutôt son esprit se tourna brusquement vers un autre but.

Par la fidélité scrupuleuse qu'elle avait gardée à son mari, par le courage qu'elle avait déployé depuis vingt-trois ans à travers les grands chemins, à toutes les heures et par tous les temps, on a pu juger que Mme de Libessac était une femme de cœur et d'énergie.

Aussi s'intéressait-elle au sort de Lucien avec bien plus de passion, maintenant qu'elle savait qui il était. Et, sur-le-champ, sans qu'il l'en priât, sans qu'il en eût manifesté l'espoir ou le désir, elle résolut de consacrer son temps, sa fortune et sa vie à défendre ce persécuté contre les audaces criminelles de Savournin. Elle ne laissa donc Lucien respirer que lorsqu'elle lui eut arraché tous ses secrets.

Celui-ci n'essaya pas, du reste, de lui rien cacher. Depuis qu'il avait appris que la comtesse avait été l'amie de sa mère, il se sentait attiré vers elle par des liens d'inaltérable amitié. Le regard qu'elle laissait tomber sur lui était du reste, si plein de tendresse maternelle, de sollicitude et d'affection, qu'il ne songea pas à se défendre contre le plaisir qu'il en ressentait et qu'il livra sans scrupule tout son cœur à l'inquiète curiosité de la comtesse.

Il ne cacha donc rien, ni de ses relations d'amitié, ni de l'amour profond que lui avait inspiré Raymonde, ni du procès dans lequel il s'était récemment engagé lui-même presque personnellement.

Mme de Libessac fut un moment effrayée. Ce procès, c'était celui que Monseigneur avait été spécialement chargé de soutenir au nom des Jésuites. Ainsi Lucien était doublement son ennemi. De lui l'homme et le prêtre avaient tout à redouter.

Cependant, loin de désespérer, la comtesse sentit que le pauvre petit officier avait besoin plus que jamais d'être défendu, soutenu, appuyé, et, comme Lucien lui manifestait le désir de retourner le plus tôt possible à Paris, « dans la crainte, disait-il, qu'il ne fût arrivé malheur à Raymonde... »

— Partez, lui dit-elle. Dans quelques jours je vous aurai rejoint.

— Quoi! s'écria Lucien, à Paris!

— A Paris, répondit-elle froidement. Tout ce que je vous demande, c'est de me louer, le plus près possible du vôtre, un appartement convenable, car à aucun prix je ne voudrais habiter mon hôtel. Seulement, je vous donnerai un mot pour celui qui le garde, afin que vous y preniez tous les meubles dont il vous faudra garnir cet appartement. Combien de temps vous sera nécessaire pour organiser ce petit pied-à-terre?

— Est-ce trop vous demander que vous prier de m'accorder trois jours?

— Trois jours, soit! fit Mme de Libessac. Et comme vous ne serez à Paris que dans vingt-quatre heures au plus, la journée de demain ne peut pas compter. Je vous en accorde donc quatre pour exécuter ce tour de force.

— Je serai prêt, promit Lucien.

— Ainsi, ce délai passé, je puis aller frapper à votre porte?

— Oui, madame.

— Et vous me conduirez à l'appartement que vous aurez choisi?

— A la condition que vous aurez toutes les indulgences.

— Oh! soyez tranquille. A mon âge, on n'est plus difficile.

Lucien s'était levé, prêt à se remettre en route, ne dissimulant pas l'impatience qu'il ressentait. Elle eut pitié de lui. Déchirant une feuille de ses tablettes, elle écrivit pour le suisse de son hôtel l'ordre de se mettre à la disposition de Lucien et le lui tendit avec un sourire bienveillant. Il s'en empara et déposa sur la main de la comtesse un baiser respectueux.

— Dans quatre jours, dit-elle encore.

— Comptez sur moi, répondit-il en s'inclinant une dernière fois.

Et il disparut en courant.

Reprenant le cheval sur lequel il était monté au moment où il avait rencontré la comtesse, il s'élança sur la route de Rouen.

Il était cinq heures au moment où il regagna l'auberge dans laquelle il était descendu.

Il ne voulut pas perdre une minute.

Sa première idée avait été de coucher à Rouen et de n'en repartir que le lendemain matin à la première heure; mais il réfléchit qu'il faisait jour, au mois de mai, jusqu'à huit heures et demie, et que gagner dix ou douze lieues, c'était mieux employer son temps qu'à ne rien faire.

En conséquence, il donna à l'aubergiste l'ordre d'envoyer chercher à l'instant un cheval de poste. Il ne remarqua pas, tant il était pressé, que l'hôte le regardait d'un air défiant et ne lui montrait plus la même déférence que le matin. Il monta dans sa chambre, afin de boucler son portemanteau et d'y prendre l'argent nécessaire à son voyage.

Après avoir bouleversé sa valise dans tous les sens, il alla visiter les meubles, dont il ouvrit successivement tous les tiroirs.

Nulle part il ne trouva la bourse ou plutôt le sac de peau dans lequel il avait enfermé sa petite fortune. Après un quart d'heure de patientes recherches, il y renonça, descendit et alla trouver l'aubergiste.

— Monsieur, lui dit-il, on m'a volé un sac que j'avais laissé dans ma chambre et qui contenait vingt-cinq louis. Ne pouvez-vous pas m'aider à les retrouver?

Pour toute réponse, l'hôte sourit et haussa les épaules.

— Je m'y attendais, dit-il. Fort heureusement on m'avait prévenu.

— De quoi?

— Que votre habitude était d'agir ainsi dans toutes les auberges où vous descendiez.

— Par exemple! se récria Lucien.

— Allons, ne faites pas de bruit, dit l'hôte. Payez-moi et allez vous faire pendre ailleurs, si bon vous semble.

— Misérable drôle! fit le capitaine en s'approchant de lui, vous allez me dire du moins qui vous a conté cette infâme calomnie.

— C'est un voyageur, qui vous a suivi depuis votre départ de Paris et qui vous a vu renouveler la même scène dans toutes les hôtelleries où vous vous êtes arrêté.

— Et ce voyageur, où est-il?

— Je n'en sais rien. Une heure après votre départ, ce matin, il s'est éloigné à son tour. Fort heureusement, avant de se mettre en route, il m'a mis en garde contre vos procédés habituels. Donc, croyez-moi, ne renouvelez pas inutilement votre éternelle comédie de l'argent volé. Elle ne prendra pas, je vous en avertis, et vous ne sortirez pas d'ici avant de m'avoir payé ce que vous me devez.

Cette fois, Lucien sentit le rouge de la colère lui monter au front.

— Ah! prenez garde! dit-il d'une voix tremblante, vous ne savez pas à qui vous parlez. Je suis officier du roi.

— Je le sais, fit l'aubergiste en haussant les épaules.

— Capitaine au régiment de carabiniers...

— Et chevalier de Saint-Louis, ajouta l'hôte. Oui, je sais que vous prétendez à tous ces titres. Je vous l'ai dit : on m'a prévenu. Mais moi, je ne serai pas si bête que mes confrères, je ne vous laisserai pas aller avant que vous ayez justifié de vos titres et qualités et que vous m'ayez soldé votre dépense jusqu'au dernier sou.

En disant ces mots, il tendit la main.

— Votre argent? demanda-il insolemment.

Pour toute réponse, Lucien, qui avait fini par perdre patience, lui sauta à la gorge et le poussa contre le mur.

— Au secours! cria le pauvre diable, que la peur commençait à galoper.

Aussitôt la porte s'ouvrit. Quatre soldats firent irruption dans la salle et se jetèrent sur Lucien, avant qu'il eût le temps de tirer son épée.

Ce fut alors que Lucien se repentit de la prudence dont il avait fait preuve. Il n'avait pas voulu faire en uniforme ce voyage de Rouen, de peur d'attirer sur lui l'attention de son ennemi, par qui il se sentait surveillé. Pour lui échapper, il avait choisi le costume simple et sombre dans lequel la comtesse l'avait rencontré, costume qu'il portait encore au moment où les soldats s'étaient jetés sur lui.

Quel changement s'il avait eu son uniforme de capitaine! Au lieu de l'arrêter comme un voleur, les soldats seraient rentrés sous terre au son de sa voix. Hélas! il avait beau protester, crier, se démener, il ne faisait qu'aggraver sa situation. L'aubergiste assistait en riant à cette scène qu'il avait préparée. Plus Lucien se débattait entre les mains des soldats, plus la rate de l'aubergiste se dilatait.

— Maintenant, dit-il, quand il eut repris haleine, vous ferez voir le tour aux autres si vous voulez, mon garçon.

Et il tourna le dos à son client, que les soldats entraînèrent. Car ce n'était pas

Le pauvre cheval tomba mort. (Page 269.)

fini. A présent que Lucien était arrêté, il fallait le conduire devant l'autorité pour qu'il y expliquât sa conduite.

— Misérables ! criait-il. Vous vous repentirez de ce que vous venez de faire. Avoir osé porter la main sur un officier du roi !...

A leur tour, les soldats riaient aux éclats de cette excellente plaisanterie.

— C'est un maniaque, se disaient-ils. Si nous lui faisions prendre une douch dans la Seine?...

Lucien entendit ces paroles et comprit que se mettre en colère ne l'avancerait à rien.

— Allons, fit-il, dépêchons-nous. Où avez-vous l'ordre de me conduire?

— Chez le premier échevin de la ville, au nom de qui l'on est venu nous prier de prêter main forte.

— Marchons, dit résolument Lucien.

Les soldats étaient tout surpris de le voir si raisonnable. Au bout de dix minutes, ils arrivèrent. L'échevin était un grave et digne bourgeois, très-désireux de faire du zèle, très-jaloux de son autorité, et grand ami de l'aubergiste, qui lui faisait boire le meilleur cidre de toute la contrée. Il fit comparaître l'accusé devant lui et l'interrogea avec une solennité magistrale.

— Comment vous nommez-vous? lui demanda-t-il.

— Lucien de Saint-Germain.

— Votre âge?

— Vingt et un ans.

— Votre profession?

— Capitaine aux carabiniers et chevalier de Saint-Louis.

De part et d'autre les demandes et les réponses avaient été faites avec un si grand sérieux, que les personnes qui assistaient à cet interrogatoire s'étonnèrent qu'on mît en état d'arrestation un gentilhomme, et un officier qui plus est, parce qu'il se plaignait qu'on lui eût volé son argent. L'échevin sourit avec pitié.

— Vous avez sur vous des papiers qui établissent votre identité? demanda-t-il à Lucien.

— Non, monsieur, répondit le capitaine.

L'échevin jeta sur les assistants un regard triomphant.

— En ce cas, dit-il, et comme c'est sur la plainte d'un des plus honorables marchands de cette ville que vous avez été arrêté, je vais vous faire conduire en prison, jusqu'à ce que vous ayez justifié vos affirmations.

Quoi qu'eût redouté Lucien, il était loin de s'attendre à un dénoûment semblable. Comment! Il était volé et on le mettait en prison! Il fut sur le point d'éclater. Cependant il eut le courage de se contenir.

— Me sera-t-il permis, du moins, demanda-t-il à son tour, de faire constater mon identité par des témoins?

— Assurément, répondit l'échevin. Pour peu que vous connaissiez à Rouen deux notables habitants...

— Je n'ai pas cet honneur, monsieur, interrompit le jeune officier; mais peut-être le nom de la comtesse de Libessac est-il venu jusqu'à vous?

— Sans doute, fit l'échevin surpris. Prétendriez-vous vous réclamer de cette digne et charitable personne?

— Si vous le permettez, et puisque vous m'y forcez, dit Lucien, d'une voix sonore, je vous prie d'envoyer sur-le-champ aux Moulineaux, afin de faire cesser au plus tôt la comédie dont je suis victime.

L'échevin ne savait plus trop que penser. Les soldats qui avaient arrêté Lucien se regardaient entre eux avec inquiétude. Les assistants souriaient, enchantés de

l'embarras dans lequel se trouvait le scrupuleux magistrat. Le nom bien connu de Mme de Libessac avait opéré ce miracle. L'échevin n'osa pas refuser à Lucien ce que celui-ci lui demandait.

— Soit, dit-il. Je vais envoyer aux Moulineaux; mais si vous m'avez trompé...

Au lieu d'achever sa phrase, il adressa au capitaine un geste menaçant.

— En attendant, reprit-il brutalement, en prison!

Lucien fut obligé d'en passer par là. On le conduisit dans une sorte de salle basse, au milieu de laquelle il y avait un banc de bois, et dans laquelle on l'enferma.

La nuit était venue quand la porte s'ouvrit trois heures plus tard. C'était l'échevin en personne, accompagné de l'intendant de la comtesse, qui venait s'excuser de la fatale méprise dont il avait été, disait-il, la première victime.

— Mais je vais vous accompagner, monseigneur, continua-t-il, et laver la tête d'importance à cet imbécile de Cornu.

Cornu, c'était l'aubergiste. Lucien essaya en vain de le retenir; l'échevin avait à cœur de réparer la bévue qu'il avait faite et dont il redoutait les conséquences. Il se montra donc aussi obséquieux envers le capitaine qu'il avait été insolent trois heures avant. Il fit, en effet, une entrée bruyante chez Cornu, auquel il reprocha en termes fort vifs de s'en laisser conter par le premier venu.

— Vous avez compromis un gentilhomme et placé l'autorité de cette ville dans une situation ridicule; c'est une indignité, monsieur! Prenez garde à votre tour!...

Lucien fut obligé de l'arrêter, tant il grossissait la voix et tant le pauvre Cornu se faisait petit devant les éclats de cette fulgurante et majestueuse colère. Le pauvre homme ne savait plus où se fourrer.

De même que l'échevin n'avait pas été fâché de pouvoir rejeter sur l'aubergiste la responsabilité de la sottise qu'il avait commise, de même Cornu voulut expliquer comment il avait été dupe lui-même. L'échevin allait l'en empêcher par de nouvelles imprécations; mais Lucien insista pour connaître la vérité.

— Eh bien! la vérité, dit Cornu, la voici : Aujourd'hui, vers deux heures et demie, pendant que le capitaine était absent et que j'étais à peu près seul au logis, un homme de quarante ans au plus, que je ne connais pas, est entré dans mon auberge et s'est fait servir un pichet de cidre. Il m'a offert de le partager avec lui, sous prétexte qu'il n'aimait pas boire seul. J'ai accepté. Après m'avoir adressé quelques compliments sur la qualité de mon cidre, qui, sans me vanter — demandez-le à M. l'échevin — est le meilleur qu'il y ait à dix lieues à la ronde, cet inconnu s'est penché vers moi. « — Connaissez-vous l'homme qui, ce matin, est parti d'ici sur un cheval de poste? m'a-t-il demandé. — Qui? ce gentilhomme? — Gentilhomme si vous voulez, mais gentilhomme de grand chemin alors, a-t-il répliqué. » Ce mot m'a fait ouvrir les yeux. Je l'ai pressé de questions. Il m'a raconté alors confidentiellement, et pour que je me tienne sur mes gardes, a-t-il ajouté, qu'il avait fait le voyage de Paris à Rouen sur les pas du capitaine. Dans toutes les auberges où il s'est arrêté, c'est-à-dire trois fois dans la journée d'hier, m'a-t-il dit, ce voyageur a payé sa dépense en disant qu'on lui

avait volé sa bourse. Vos trois collègues ont inutilement protesté contre ce moyen facile de voyager sans bourse délier; il a crié bien haut qu'il était gentilhomme, officier du roi; il a menacé et fait si grand bruit qu'ils n'ont osé rien dire et l'ont laissé s'éloigner. Quant à vous, a-t-il continué, vous ferez ce que bon vous semblera. Peut-être agira-t-il autrement avec vous qu'avec les autres, mais cela m'étonnerait, puisque cela lui a si bien réussi jusqu'à présent. Comme je jurais que je ne me laisserais pas prendre à la même grimace, il m'approuva hautement. « — Et même, ajouta-t-il, si j'étais à votre place, je prendrais mes précautions afin de le faire arrêter. Sans cela il vous échappera encore. » Après m'avoir amené au degré d'exaltation qu'il désirait, poursuivit Cornu, en se tournant vers Lucien, il me demanda si vous ne m'aviez pas dit où vous alliez ni quand vous reviendriez. Comme je lui affirmais que vous ne m'aviez adressé la parole que pour demander un cheval, il s'éloigna.

— Et il n'a pas reparu ? interrogea Lucien.

— Je ne l'ai pas revu, non, capitaine.

— Eh bien, maître Cornu, puisque vous m'avez empêché de partir à cinq heures, comme j'en avais l'intention, faites préparer ma chambre, où vous allez me servir à souper. Que le lit soit bon surtout et le souper succulent, si vous voulez que j'oublie la méprise dont vous m'avez rendu victime.

Il allait s'éloigner, quand il se ravisa.

— Et si ce voyageur officieux, qui vous a si bien renseigné sur mon compte, avait l'audace de se représenter ici, continua-t-il, accueillez-le avec votre plus aimable sourire et venez me prévenir aussitôt,

L'aubergiste s'inclina plus bas que terre, heureux d'en être quitte à si bon marché.

Quant à Lucien, il s'éloigna momentanément avec l'intendant de la comtesse, auquel il raconta ce qui lui était arrivé. L'intendant avait précisément apporté une bourse pleine d'or, qu'il remit au jeune officier de la part de sa maîtresse. Lucien l'accepta sans hésiter et alla s'enfermer dans sa chambre.

Évidemment il avait été suivi par un estafier de Monseigneur, et ce coquin, après l'avoir dévalisé, avait assez habilement préparé le piège dans lequel Lucien était tombé. Au lieu de partir à cinq heures du soir, il ne pouvait plus partir qu'à cinq heures du matin. Douze heures ! C'était un retard énorme et qui pouvait tout compromettre.

Il est bien vrai que Cornu eut toutes les prévenances imaginables et essaya de racheter sa faute ; il faut bien avouer que le souper fut exquis et le lit moelleux ; mais cela ne suffit point à apaiser Lucien, dont l'impatience augmentait à mesure que s'envolaient les heures. A peine lui fut-il possible de fermer les yeux. A quatre heures du matin, il réveilla toute la maison -- et Cornu lui-même, qui rêvait que sa femme le trompait. Enfin, un peu avant cinq heures, il put se mettre en route.

Le pauvre cheval qui lui tomba sous la main expia cruellement tout ce que le jeune officier avait souffert. A peine notre héros lui permit-il de trotter de temps à autre pour reprendre haleine. L'aventure qui venait de lui arriver à

Rouen l'avait mis sur ses gardes. Tout en excitant sa monture des aides et de l'éperon, il interrogeait des yeux la route, s'attendant à tout moment à voir surgir un ennemi. Tandis qu'il maintenait son cheval d'une main, de l'autre il caressait la crosse des pistolets dont les fontes étaient garnies, prêt à se défendre en cas d'attaque, décidé à faire feu sur quiconque essaierait de lui barrer le passage.

Fort heureusement, cette première étape ne fut signalée par aucun incident fâcheux, si ce n'est que le cheval tomba mort au moment où il allait atteindre son écurie. Lucien fut obligé de le payer dix pistoles, afin de pouvoir continuer son chemin sans encombre. Rendu plus sage par ce petit contre-temps, il repartit aussitôt à une allure plus modérée, commençant à se rassurer, à mesure que le soleil se levait à l'horizon et que la campagne se peuplait de travailleurs.

A neuf heures et demie, il avait fait quinze lieues, plus du tiers de son chemin. Il mangea un morceau à la hâte, sans quitter du regard son porte-manteau et ses pistolets, de peur d'une nouvelle surprise. Personne ne le dérangea. A dix heures, quand il se remit en route, il était tout à fait tranquille ; il souriait même à la pensée des inquiétudes qui l'avaient assailli au départ. Vers quatre heures, lorsqu'il arriva à Meulan, sa pusillanimité lui faisait hausser les épaules. Il s'arrêta pour respirer. Il n'avait rien mangé depuis le matin, et il lui restait encore dix lieues à faire pour revenir à Paris. Aussi, comme son estomac réclamait impérieusement contre ce jeûne un peu prolongé, Lucien se décida à faire une halte d'une heure et commanda un repas substantiel.

En attendant qu'il fût prêt, et pour se dégourdir les jambes, il fit à pied quelque cent pas et se trouva à l'entrée d'un petit bois, dans lequel il pénétra. Il marchait lentement, promenant autour de lui ce regard distrait des gens qui n'ont rien à faire, quand il lui sembla entendre un bruit de voix. Il se dissimula le long d'un chêne centenaire et aperçut, à quinze pas de lui, quatre hommes étendus sur l'herbe dans des positions diverses. Trois d'entre eux étaient couchés ; le quatrième, qui lui tournait le dos, était appuyé contre un arbre et s'exprimait avec beaucoup d'animation. Lucien écouta, mais n'entendit que des lambeaux de phrases.

— Vous ne voulez pas m'écouter... aujourd'hui ou demain... Monseigneur sera furieux... pas d'argent...

Le capitaine n'y aurait pas fait attention, car ces tronçons de phrases ne présentaient aucun sens, si parmi eux n'eût été prononcé le mot « monseigneur. » Pourtant *monseigneur*, en ce temps-là, était un mot banal, qui s'appliquait à tous ceux qui n'étaient pas peuple ou bourgeoisie. Gentilshommes, prélats, officiers, financiers même, tout ce qui touchait à l'aristocratie était monseigneur dans la bouche des pauvres diables.

Or, les quatre hommes qui se trouvaient là n'étaient pas riches, à en juger par les habits râpés et fanés dont ils étaient couverts. Cependant, ces habits avaient été beaux autrefois. On y trouvait encore des traces de broderies. C'était probablement la défroque d'un gentilhomme dont ces drôles étaient affublés; mais le temps et la misère en avaient fait des haillons. En effet, maintenant que Lucien

examinait plus attentivement ces quatre hommes, il leur trouvait des visages de coquins tout à fait réussis. Evidemment ils appartenaient à cette catégorie d'aventuriers et d'aigrefins dont la race allait chaque jour disparaissant, à mesure que la police ouvrait les yeux — tous gens de sac et de corde, souteneurs de filles, piliers de tripots et de cabarets, prêts à tout pourvu qu'il y eût de l'argent à gagner.

Or, précisément, celui qui s'exprimait avec tant de vivacité avait parlé d'argent. « Monseigneur... argent... » ces deux mots résonnèrent singulièrement à l'oreille de Lucien. Il se coucha à plat ventre et se mit à ramper comme un serpent, afin de se rapprocher et d'entendre ce que disaient les quatre aventuriers. Combien de minutes employa-t-il à faire ces dix pas? Il ne le savait pas lui-même. Il avait atteint son but, c'était tout ce qu'il demandait. Étendu dans l'herbe haute et épaisse dont le printemps avait tapissé la forêt, il était à cinq pas de celui qui avait pris la parole, le seul qui aurait pu le voir, s'il ne lui avait pas tourné le dos. En s'arrêtant, son premier soin fut de dégager son épée, afin de pouvoir la tirer sur-le-champ en cas de besoin.

— Et moi, je vous dis que nous nous endormons dans les délices de Capoue, poursuivit l'orateur de la bande. Voilà trois heures que nous sommes étendus comme des veaux dans ce bois, et que nous avons abandonné notre poste. Eh bien! pendant ces trois heures que nous avons perdues, s'il était passé...

— Tu es fou, répliqua l'un des trois drôles sans se déranger. Il n'est pas passé, il n'a pu passer.

— Pourquoi pas?

— Parce que Colibri, qui est parti sur ses talons avant-hier, n'est pas de retour.

— Qu'est-ce que cela prouve?

— Cela prouve que notre homme est allé loin et ne reviendra pas de sitôt, puisque, s'il s'était arrêté à quelque distance d'ici, Colibri devait venir nous chercher.

— Et s'il avait tué Colibri?

— Pourquoi l'aurait-il tué? Colibri n'avait pas l'ordre de lui chercher querelle. Il est probable que Monseigneur ne lui en aurait pas voulu s'il l'avait fait; mais Colibri n'est pas assez bête pour aller se frotter à un capitaine de carabiniers s'il n'est pas payé pour ça.

Lucien tressaillit. Un capitaine de carabiniers! C'était bien de lui qu'il s'agissait! Ses pressentiments ne l'avaient donc pas trompé!

— Et si le capitaine, s'étant aperçu qu'il était suivi, lui avait cherché querelle et l'avait tué? fit observer l'orateur.

— Ce serait possible, mais cela m'étonnerait.

— Pourquoi?

— Parce que Colibri est très-prudent. Aussi je soutiens que, tant qu'il n'est pas revenu, rien ne presse.

— Et moi je prétends que Colibri a pu être mis par le capitaine hors d'état de nous avertir, que par conséquent celui que nous attendons peut passer d'un moment à l'autre sur la route de Paris, qu'il est peut-être passé pendant les

trois heures que nous venons de perdre, et qu'alors c'en est fait de la récompense qu'on nous avait promise.

— Retournons donc à notre poste, puisque tu le veux absolument, fit son interlocuteur en s'étirant les bras et en réprimant un long bâillement. Quant à moi, je suis bien tranquille. Notre proie ne nous échappera pas. Nous avons son signalement, celui du costume dont il est revêtu... habit marron, veste marron, culotte marron... Du diable si avec tant de marron que cela il y a moyen de s'y tromper!

A ces mots il se leva, mouvement que ses compagnons imitèrent. Lucien ne bougea pas. C'était pour lui une question de vie ou de mort. Il eut encore ce bonheur que les quatre coquins s'éloignassent sans défiance du côté de la route. S'ils avaient suivi la direction contraire, peut-être c'en était fait du jeune officier.

Il les regarda disparaître, puis se leva à son tour et se glissa sous bois le plus près possible de la petite ville, dans laquelle il rentra précipitamment. Il était fort embarrassé. Si ces drôles lui en avaient donné le temps, il aurait certainement pris la fuite plutôt que de braver un danger inutile; mais où serait-il allé? Poissy, qui était la ville la plus proche, était à plus de trois lieues de là. Il n'y serait donc pas arrivé avant huit heures. En outre il avait laissé son argent à Meulan, dans la chambre dont, cette fois, il avait emporté prudemment la clef. Il était donc obligé de retourner à Meulan. Il en prit son parti. Après avoir copieusement soupé il visita les amorces de ses pistolets, s'assura que son épée jouait bien dans le fourreau, prit, en un mot, toutes les précautions nécessaires pour la défense et descendit dans la cour. Là, il se promena avec une certaine agitation, en attendant le cheval qu'il avait envoyé chercher.

A présent qu'il était résolu à livrer bataille, il était enchanté d'avoir eu le temps de s'y préparer. Le hasard l'avait, en effet, merveilleusement servi. S'il n'était pas entré dans ce bois, il n'aurait pas surpris la conversation des compagnons de Colibri et n'aurait pas su que Monseigneur faisait garder la route de Paris. Il serait donc tombé, comme un sot, dans le guet-apens qu'on lui tendait, et peut-être y serait-il resté.

Cette manière d'agir de Savournin, — de son oncle, il faut bien prononcer ce mot qui lui fit horreur, — lui prouvait que le prélat n'était disposé à aucune concession et lui donnait la mesure de ce que cet ennemi ne craindrait pas d'entreprendre. Cela n'intimida pas Lucien. S'il pâlit légèrement, ce ne fut pas pour lui qu'il trembla, mais pour Raymonde, qu'il aimait tant et qu'une fois déjà il avait failli perdre.

— Qui sait, se demandait-il avec angoisse, si Monseigneur ne l'aurait pas entraînée dans quelque nouveau piége?... Hélas! pourquoi l'ai-je livrée sans défense aux mains de ce misérable?...

Au même instant on lui amena le cheval de poste qu'il attendait.

Il allait sauter en selle, lorsqu'il aperçut sur la porte du fournil un garçon meunier qui le dévorait des yeux. Évidemment le costume du gentilhomme lui plaisait beaucoup, mais ce qui le magnétisait surtout, c'étaient les bottes et les éperons. Quelles magnifiques bottes! souples, bien luisantes, montant jusqu'aux

genoux ! Et quels éperons ! Des éperons d'argent massif qui brillaient comme des rayons de lune par une belle nuit d'hiver ! Lucien surprit ces regards et se mit à sourire. Au lieu de s'élancer sur sa monture, il se tourna vers le meunier, qu'il observa de son côté avec attention.

C'était un grand beau gars de vingt-cinq ans au plus, bien planté, d'assez jolie figure, dont les cheveux et les sourcils noirs disparaissaient sous la couche de farine qui les recouvrait. Il tenait encore à la main un sac qu'il venait de vider dans le blutoir du fournil et se disposait sans doute à regagner son moulin.

— Eh bien, mon garçon? lui dit Lucien, tu m'examines comme si tu n'avais jamais vu un gentilhomme en costume de voyage.

— Oh ! que si fait, monseigneur, j'en ai vu, répliqua le meunier en riant.

— Alors j'ai quelque chose de plus que les autres?

— Du tout, monseigneur.

— J'ai donc quelque chose de moins?

— Par exemple !

— Enfin pourquoi ne me quittes-tu pas des yeux depuis cinq minutes?

— Ah ! dame ! monseigneur... balbutia le meunier, puisque vous l'voulez, j'vas vous l'dire... Je n'sais pas si c'est qu'vous avez le pied plus p'tit ou la jambe mieux tournée, mais c'qu'y a de certain, c'est qu'vous avez des bottes... oh ! mais des bottes... qui vous vont...

Et il envoya du bout des doigts un baiser à ces magnifiques bottes, tandis qu'il se baissait à moitié, afin de les admirer de plus près.

— Ainsi, demanda Lucien, elles te font envie?

— Moi ! oh ! dam' j'sais ben qu'ça n'est pas possible, mais si j'en avais jamais d'pareilles je ne me posséderais pas de joie.

— Pourquoi n'est ce pas possible?

— Monseigneur veut s'gausser de moi. Il sait bien qu' je n' peux pas les acheter...

— Les acheter, non, mais je puis te les donner, par exemple.

— Me les donner ! fit le meunier en se redressant.

— Avec le costume que je porte, continua le capitaine.

— Comment ! le costume aussi ! s'écria le pauvre garçon qui n'en pouvait croire ses oreilles.

— Et même, ajouta Lucien, je glisserai deux louis d'or dans la poche de ton gousset pour te les faire accepter.

— Ce n'est pas possible ! fit le meunier abasourdi.

— A la seule condition que tu me donneras tes habits et ton sac de farine, dit le jeune officier.

— Quoi monseigneur, vous voulez ?...

— Est-ce convenu?

— J'crois ben !

— Alors, suis-moi.

A ces mots, Lucien entra dans le fournil, où il se déshabilla, et revêtit les unes après les autres chacune des pièces du costume que le meunier lui passait.

Mais, Monseigneur, je ne puis pas entrer dans vos bottes ! (Page 273.)

Depuis les bas et les souliers jusqu'au bonnet de coton, la transformation était complète. Pour l'achever, Lucien vida sur ses cheveux et sur son visage ce qui restait de farine dans le sac. Puis il courut vers son cheval, jeta le sac de farine en travers de ses fontes et sauta en selle, sans s'occuper des cris du garçon meunier.

— Mais, monseigneur, disait l'infortuné au milieu d'efforts surhumains, je ne puis pas entrer dans vos bottes !

Lucien était déjà loin que le malheureux s'efforçait encore d'introduire son énorme pied dans ces tiges dont il admirait tout à l'heure l'étroitesse et l'élégance. Quant au jeune officier, il s'avançait sur la route, au petit trot, en chantonnant un refrain et en excitant son cheval à coup de sacs de farine, afin de lui donner autant que possible les apparences d'un cheval de meunier. Lorsqu'il s'engagea dans le bois, il vit de loin les quatre coquins s'enfoncer dans le taillis d'abord, puis se pencher en avant et se montrer enfin sans précaution. Au moment où il passait, un de ces hommes s'avança vers lui et lui fit signe de s'arrêter. Lucien obéit.

— Eh ! l'ami, lui dit cet homme, d'où viens-tu ?

— De Meulan, mon bon monsieur.

— Et où vas-tu ?

— A Poissy, parbleu ! Vous n'connaissez donc pas l'moulin d'la Reine Blanche qu'est sur l'pont d'Poissy ?

— Non, mais peu importe. Ainsi, tu n'as pas quitté la route de Poissy à Meulan depuis deux heures ?

— Vous pouvez ben dire depuis trois, fit Lucien. Excepté l'temps d'vider mon sac de farine à l'auberge...

— Et tu n'as pas rencontré un jeune gentilhomme, vêtu d'un habit marron ? interrompit l'aventurier.

— Si fait.

— Quand ?

— Il y a une heure et demie, en allant à Meulan.

— De quel côté se dirigeait-il ?

— Du côté de Paris.

— Quand je vous le disais ! s'écria l'homme en se tournant vers ses compagnons : nous l'avons laissé passer.

— Je lui ai même parlé, ajouta Lucien, Ou plutôt non, se reprit-il, c'est lui qui m'a parlé.

Tout en prononçant ces dernières paroles, il rassemblait son cheval et se disposait à s'éloigner.

— Ah ! fit l'aventurier. Que t'a-t-il dit, ce gentilhomme ?

— Il m'a dit : Si tu vois Colibri et sa bande, tu leur diras que ce sont des maladroits.

A ces mots, Lucien laissa échapper un grand éclat de rire, en même temps qu'il attaquait vigoureusement sa monture et qu'il lui rendait la main. Il était à plus de cinquante pas, quand les quatre coquins stupéfaits s'aperçurent qu'ils avaient été joués et que leur ennemi venait de leur glisser dans la main. Ils s'élancèrent en poussant des malédictions et en menaçant du poing celui qu'ils ne pouvaient plus atteindre, plus furieux encore d'entendre cet éclat de rire insultant, qui répondait seul à leurs cris de rage et de désespoir. En une minute, Lucien était hors de vue. Il avait échappé sans coup férir au danger qu'il allait braver, grâce au garçon meunier qui lui avait inspiré, à son insu, l'idée de cet ingénieux stratagème.

Une heure après, il traversait Saint-Germain. A sept heures il arrivait rue Saint-Honoré et jetait la bride de son cheval à Germain, qui ne voulait pas le reconnaître. Il monta précipitamment chez lui.

Déjà Montclavel et Papillon accouraient à sa rencontre. Comme l'avait fait Germain, ils reculèrent stupéfaits à la vue du déguisement dont Lucien était affublé; mais quand il leur eût raconté à la suite de quelles circonstances il avait été obligé de se travestir ainsi, le sourire se figea sur leurs lèvres. Ce fut au tour de Lucien de les interroger. Rien de nouveau n'était survenu. Conformément aux instructions qu'il avait reçues, Papillon ne s'était pas absenté. Montclavel lui-même n'avait pour ainsi dire pas quitté la maison. Il y avait passé presque toutes ses journées en compagnie de Raymonde et de Lina. En effet, depuis trois jours, les deux jeunes filles ne se quittaient plus.

C'était à la suite d'un léger accident dont Mlle d'Estourbel avait été victime le troisième jour de son arrivée, c'est-à-dire le jour où Lucien était parti pour la Normandie. En descendant l'escalier pour aller faire une promenade au bras de son tuteur, et en compagnie d'Édouard, Lina avait glissé sur une marche et s'était foulé le pied gauche. Aux cris de douleur poussés par la jeune fille, Montclavel se précipita chez Mme Debrau pour appeler du secours. Ludivine et Raymonde accoururent et s'empressèrent autour de Mlle d'Estourbel. On la transporta dans sa chambre, on envoya chercher le docteur, qui la condamna à un repos absolu pendant quelques jours et n'ordonna pas autre chose que des compresses d'une solution dont il rédigea la formule, compresses qu'il fallait renouveler plusieurs fois par jour.

Or, dans la maison de M. de Valembois, chez lequel elle demeurait, personne n'était en état de venir en aide à Lina. Raymonde offrit, non-seulement de donner des soins, mais de lui tenir compagnie pendant tout le temps de sa maladie, — car, disait-elle, c'est bien triste de rester seule, enfermée dans une chambre à Paris, quand on n'y connaît âme qui vive! La pauvre enfant en savait quelque chose. Aussi se montra-t-elle très-affable et très-prévenante envers Lina, qui lui en fut excessivement reconnaissante.

C'est que, de son côté, Lina n'était pas plus gâtée que Raymonde sous le rapport des relations. La surveillance jalouse que M. de Grafligny avait exercée sur elle depuis qu'elle était sa pupille, ne lui avait permis de contracter aucune amitié. Elle accueillit donc avec joie les avances de Raymonde, quand elle apprit surtout que Lucien l'aimait et avait demandé sa main.

Enfin, pas un jour Édouard n'avait manqué de venir. Sous prétexte de prendre des nouvelles de Lina, il arrivait, n'ayant que très-peu de temps à lui consacrer, mais les heures se succédaient et la journée se passait, sans que le comte eût manifesté l'intention de s'éloigner. Il n'attachait du reste aucune importance à ses assiduités. C'était par désœuvrement qu'il avait tenu compagnie à Raymonde et à Lina, racontait-il à Lucien.

— Et, vraiment, je ne m'en repens pas, ajoutait-il, car cette Lina est si jolie et si bonne que je ne comprends pas le marquis. Il n'a jamais voulu quitter Versailles pour que je le présente à Mlle d'Estourbel.

« — Amène-la moi, m'a-t-il dit, et nous verrons... »

— Tu comprends, poursuivit Édouard avec humeur, que c'est absurde. Je ne peux pourtant pas lui amener Lina dans sa chambre. Tant pis pour lui! Je la marierai à un autre...

XIV

COLIBRI

Hartmann ne s'était pas trompé quand il disait à Lucien que Bazile et son maître l'avaient reconnu. Le jour où le Suisse s'était présenté chez Monseigneur, celui-ci était à Versailles. C'était donc l'intendant qui avait reçu Hartmann, dont la stature colossale avait immédiatement attiré ses regards. Bazile fit une assez vilaine grimace. Il n'aimait rien de ce qui lui rappelait cette funeste soirée du 28 mai; mais l'Helvétien demeura si parfaitement impassible, ses traits conservèrent si bien l'expression de niaise placidité qui leur était habituelle que l'intendant en fut la dupe.

— Il ne me reconnaît pas, se dit-il avec une joie secrète.

Aussi, lorsque Hartmann revint à la charge, plus impassible encore que la première fois, s'il est possible, Bazile avait repris sa sécurité. Pourtant, quand Monseigneur rentra, l'intendant crut devoir l'avertir de ce qui s'était passé. Le prélat fut moins crédule que ne l'avait été son laquais. Que lui voulait cet homme? De la part de qui se présentait-il? Si cela ne l'eût pas intrigué si fort, il aurait assurément fait défendre sa porte; mais il voulait savoir, et l'obstiné Suisse avait déclaré formellement à Bazile qu'il ne remettrait qu'à Monseigneur en personne la lettre dont il était chargé. Sa Grandeur donna donc l'ordre qu'on introduisît l'Helvétien quand il se présenterait. Seulement il prit ses précautions. A sa portée, il plaça une paire de pistolets chargés. Aucun de ces détails n'échappa à Hartmann, bien qu'il ne parût pas y avoir pris garde.

Ce ne fut qu'après avoir jeté les yeux sur la lettre de Lucien que le prélat s'expliqua la visite qu'il recevait. D'après l'insistance du colosse, il s'était imaginé tout d'abord que cette lettre avait une importance réelle. Lorsqu'il vit combien elle était insignifiante, il devina dans quel but le capitaine la lui avait écrite, et pourquoi Hartmann avait tant tenu à ne la remettre qu'à lui-même. Cela lui donna fort à penser.

Assurément, d'ores et déjà, Lucien se doutait de quelque chose. Monseigneur maudit alors, un peu tard, le geste maladroit par lequel il avait tendu à Lucien sa main mutilée. C'était ce geste, en effet, qui avait fait naître les premiers soupçons dans l'esprit du jeune officier. Maintenant, comment, à vingt et un ans de distance, cet Hartmann s'était-il trouvé juste à la disposition de Lucien? Ce n'était guère explicable.

Ce qui était certain, c'est que le colosse avait été envoyé par Lucien chez Mon-

seigneur pour s'assurer si le prélat et son intendant étaient bien les mêmes hommes à qui il avait loué jadis l'hôtel de Mme de Libessac. Aussi Monseigneur eut-il bonne envie, quand il reconnut le Suisse, de lui brûler à l'instant la cervelle. Il n'osa pas. Non-seulement ce meurtre aurait été inutile, mais il aurait été compromettant, puisque Lucien l'aurait sur-le-champ découvert et s'en serait fait une arme puissante.

Sa Grandeur jugea plus prudent pour le moment d'imiter ses adversaires. Hartmann feignait de ne pas le reconnaître, il feignit de ne pas reconnaître Hartmann. Il le laissa donc s'éloigner, sans témoigner plus de surprise que l'Helvétien n'en montrait lui-même. Désormais il ne pouvait plus douter que le capitaine ne connût une partie du secret terrible qu'il croyait avoir si profondément enfoui dans les limbes du passé. Cette découverte ébranla momentanément son assurance.

Positivement, il y avait, en effet, quelque chose de miraculeux, ainsi que le lui avait fait observer Mme de Libessac, dans la manière dont le fils de Gabrielle avait été sauvé. Et loin que cette intervention de la Providence perdît rien de son caractère surnaturel, elle se manifestait plus extraordinairement encore dans la façon dont le criminel avait révélé sa culpabilité à sa victime.

Oui, ces coïncidences étranges avaient fait un instant pâlir l'orgueilleux prélat. Elles ne le désarmèrent pas. Songeant à la jeunesse, à l'inexpérience, à l'humble situation de Lucien, il crut en avoir facilement raison et résolut de lui livrer franchement bataille, si le jeune officier commençait les hostilités. Il n'avait pas tardé à s'apercevoir que Lucien était un antagoniste avec lequel il faudrait compter. L'influence subite que ce jeune soldat de fortune avait prise à la cour lui donnait pour alliés deux des principaux ennemis, non pas de Monseigneur, mais des jésuites : la marquise de Pompadour et le duc de Choiseul.

Or, en ce moment, la cause des jésuites n'en faisait qu'une avec celle du prélat, puisque du gain de ce procès Lionnay dépendait son avancement et que la mort de Lucien pouvait seule fermer la bouche de ce redoutable adversaire. A tout prix, il fallait donc se débarrasser du capitaine. Quand? Comment? Les circonstances seules pouvaient répondre. Monseigneur entreprit donc de resserrer autour du capitaine la surveillance qu'il avait organisée. Lucien s'en doutait. C'était lui qui avait signalé à Papillon les assiduités de Patouillot.

Aussi, quant il partit pour la Normandie, il ne voulut pas endosser son uniforme, s'imaginant qu'il passerait plus facilement inaperçu sous son modeste costume de bourgeois-gentilhomme. Ce fut le résultat contraire qu'il obtint. Un de ses voisins, enrégimenté par Patouillot pour le service de Monseigneur, le vit passer sous ce déguisement et s'en étonna. S'attachant au pas du jeune officier, il le vit entrer à l'hôtel de la Poste et s'en éloigner à cheval. Il y pénétra à son tour, s'enquit auprès des garçons d'écurie et apprit que Lucien s'en allait sur la route de Normandie. Immédiatement il vint en informer Patouillot, lequel, sans perdre une seconde, courut l'apprendre à Monseigneur.

Celui-ci se troubla. Qu'allait faire Lucien dans ce pays, qui était à la fois le berceau de sa famille et la résidence de Mme de Libessac? Il l'ignorait, mais il

pressentit un danger. Précisément Lucien était parti seul... Si l'on pouvait le rejoindre... l'arrêter à l'aller ou au retour... L'occasion était tentante...

— Ah! murmura le prélat à demi-voix, ce n'est plus un homme d'église qu'il me faudrait : c'est un homme d'épée, hardi, entreprenant, bon cavalier, ayant l'habitude du danger...

— Si Monseigneur voulait... fit timidement Patouillot.

— Quoi? demanda Sa Grandeur, qui croyait ne pas avoir été entendu.

— Je dis que si Monseigneur le désirait, je pourrais lui procurer un homme de cheval et d'épée, capable de tout entreprendre.

— Vraiment! Tu connais...

— Je ne serais même pas fâché de m'en débarrasser, avoua Patouillot. Le sacripant fait la cour à ma femme, qui a pourtant trente-six ans sonnés, la pauvre vieille, dans l'espoir de lui soutirer quelques misérables écus.

— Et tu as peur que ta femme...

— J'ai la plus grande confiance dans la vertu d'Euphémie; mais j'aimerais mieux voir Colibri à tous les diables!

— Qui est-ce, Colibri?

— C'est le sacrispant dont je parlais à Monseigneur.

— Il se nomme donc Colibri?

— Non, c'est un surnom que ses amis lui ont donné.

— Sans doute parce qu'il est petit et délicat?

— Au contraire, Monseigneur. Il a cinq pieds sept pouces, des dents à broyer du fer et un coffre qu'il n'a jamais pu remplir.

— Eh bien, va me chercher cet homme, ordonna le prélat.

Pour la première fois de sa vie Patouillot eut des ailes. Il avait justement laissé près de sa femme Colibri, dont il avait peur de toutes les façons et qu'il n'osait pas mettre à la porte. Il l'emmena chez Sa Grandeur, qui l'examina d'un coup d'œil rapide et qui approuva d'un signe de tête. C'était bien le coquin dont il avait besoin.

Après avoir congédié Patouillot, Monseigneur expliqua à Colibri ce qu'il attendait de lui. Celui-ci comprit à demi-mot.

— C'est une besogne que je ne puis pas faire seul, répondit-il.

— Vous avez des amis, sans doute?

— Beaucoup, Monseigneur.

— Combien vous en faut-il?

— Quatre ou cinq...

— Mettons quatre. Qu'exigeront-ils par jour?

— Dix livres chacun.

— C'est convenu. Et vous?

— Le double, Monseigneur.

— C'est trop juste.

— Tous frais payés? ajouta vivement Colibri.

— Bien entendu, répondit le prélat.

— Il faudra donc que Monseigneur m'avance une certaine somme, dont je lui rendrai compte.

— Ne craignez rien, dit Sa Grandeur, soyez intelligent et discret, servez-moi bien, vous n'aurez pas à vous en repentir. Maintenant, écoutez-bien.

Colibri se rapprocha.

— Vous allez partir à l'instant pour la Normandie, et suivre la piste de M. de Saint-Germain, afin de me rendre compte de tout ce qu'il aura fait.

— Bien, fit Colibri.

— En même temps que vous vous mettrez en route, vos quatre hommes garderont à tout hasard la route de Normandie — mais à dix ou douze lieues de Paris pour le moins, recommanda Monseigneur.

— Compris, dit finement l'aventurier. Il faut que personne ne puisse reconnaître le jeune gentilhomme en cas d'accident.

— C'est bien cela, fit le prélat. Maintenant, reprit-il, si le capitaine s'arrête près d'ici et vous donne le temps de dresser un plan d'attaque, vous irez rejoindre vos amis et leur prêter main forte; sinon, ils agiront de leur côté et vous du vôtre.

A ces mots, il remit à Colibri une bourse pleine d'or et lui donna le signalement détaillé de Lucien et du costume qu'il portait. Une heure plus tard, Colibri, après avoir raccolé les quatre drôles dont il avait besoin, leur donnait la consigne et leur ordonnait de l'attendre à Meulan, quoi qu'il arrivât. Quant à lui, il se mit en route et n'arriva à Rouen que cinq heures après Lucien, dont il avait facilement suivi la trace.

Malheureusement pour lui, Colibri avait compté sur son courage bien plus que sur ses propres forces. Il n'était pas entraîné comme Lucien, qui venait de faire deux années de campagne, pendant lesquelles il était resté quelquefois trente heures en selle.

Colibri fit donc sans trop souffrir les quarante-deux lieues qui le séparaient de Rouen; mais il était fourbu et hors d'état de faire un mouvement quand il arriva. Encore avait-il mis quatre heures de plus que Lucien à exécuter le même trajet. Pour gagner du temps, il imagina alors la ruse à laquelle il avait eu recours, en dénonçant à l'aubergiste le capitaine comme un escroc. La ruse aurait réussi à souhait, du reste, si Lucien n'avait pas pu se recommander aussitôt de la comtesse de Libessac, — car si les portes de la prison se fussent refermées sur lui, combien de temps y serait-il resté?

Colibri ne pouvait pas tout prévoir. Il faut pourtant lui rendre cette justice que l'expédient qu'il avait employé avait été aussi habilement conçu qu'exécuté, et devait lui rapporter autant d'honneur que de profit. En effet, il avait de quoi vivre grassement pendant quelque temps aux frais de Monseigneur, et aux dépens de Lucien, dont il avait escamoté la bourse. Ce résultat, fructueux à tous les points de vue, l'avait mis en goût et l'intéressait vivement aux suites de l'aventure dans laquelle il s'était embarqué. Ne pouvant pas suivre Lucien à cheval le lendemain de son arrivée, il loua une chaise et y empila des coussins, sur lesquels il s'étendit de son mieux. Or, comme le jeune officier, nous l'avons dit,

cheminait fort lentement sur la route de la Bouille, Colibri assista de loin au sauvetage de Mme de Libessac et vit Lucien monter en carrosse avec elle. En outre, comme, pour arriver aux Moulineaux, le chemin ne cesse de gravir une pente assez rapide, l'aventurier put suivre à distance suffisante le carrosse de la comtesse, et atteindre en même temps que lui le plateau sur lequel le château avait été bâti.

Là, ses porteurs, que cette longue course avait épuisés, lui déclarèrent qu'à aucun prix ils ne retourneraient à Rouen dans la journée. Colibri fut donc obligé de louer une charrette, au fond de laquelle il fit étendre de la paille. Ce fut sur ce lit moelleux qu'il regagna Rouen, où il résolut d'attendre le retour du capitaine. Il avait mis quatre heures à faire le trajet; mais il se sentait beaucoup mieux. Pendant ces quatre heures il avait dormi comme un bienheureux. Ce fut alors que, profitant de l'absence de Lucien, il se faufila dans sa chambre, le dévalisa, et lui joua le tour qu'un hasard avait fait échouer. N'importe. Le retard de douze heures qui en résulta était toujours autant de gagné pour Colibri, qui put les consacrer au repos.

Le lendemain, à cinq heures, lorsque Lucien s'éloigna, Colibri poussa un douloureux soupir. Le devoir et l'intérêt lui commandaient de partir également. Le jeune officier n'avait pas quitté Rouen depuis une demi-heure que Colibri le quittait à son tour, en dépit des douleurs que le cheval lui causait. Il enrageait, car il sentait que le capitaine prenait sur lui une avance énorme.

— Heureusement, se disait-il, Boiscoupé et nos amis sont à Meulan. Ils ont le signalement du gentilhomme, ils lui barreront le passage...

Colibri n'arriva à Meulan qu'à huit heures et demie du soir, près de cinq heures après Lucien! Cette fois, il ne tenait plus debout. En descendant de cheval, il tomba dans les bras des valets d'écurie. Il fallut le transporter dans une chambre, bassiner son lit, le coucher et le frictionner. Pendant ce long retour, il n'avait cessé de jurer et de maudire sa destinée. En effet, à chaque relai, il ne manquait pas de demander des nouvelles du cavalier qui le précédait.

— Il y a une heure... il y a deux heures... trois heures... quatre heures qu'il est parti, lui répondait-on.

Désespérant d'arriver à Meulan assez tôt pour opérer sa jonction avec son corps d'armée, il se consola en pensant que la besogne serait faite, qu'il n'aurait plus de dangers à courir, ce qui ne l'empêcherait pas de toucher sa double part dans l'expédition. Aussi, dès qu'il eût repris ses sens, il envoya chercher Boiscoupé à l'auberge où il lui avait ordonné de l'attendre. Son lieutenant arriva, plus navré encore que le capitaine. Il lui raconta comment l'embuscade avait échoué et avec quelle impudence Lucien s'était moqué d'eux.

Colibri sacra successivement tous les diables de l'enfer et tous les saints du paradis. Il jura que le jeune officier lui paierait cher cette injure et promit de prendre une revanche terrible. Ne voulant pas, du reste, que Monseigneur fût averti par un autre que par lui de l'arrivée de Lucien à Paris, il prit à Meulan le moyen qui lui avait si bien réussi aux Moulineaux. Il loua une charrette, s'étendit sur la paille et partit pour Paris avec ses compagnons.

Avant de se remettre en route, ils avaient copieusement soupé. (Page 231.)

Avant de se remettre en route, ils avaient copieusement et longuement soupé. A deux heures du matin ils étaient encore à table et vidaient un dernier verre à la santé de Sa Grandeur.

Colibri avait conçu un certain respect pour Lucien. Il avouait que le capitaine n'était pas un homme dont on aurait facilement raison. Un peu remis de ses fatigues par six heures de lit et un repas substantiel, il se leva et donna l'ordre du départ.

Couchés dans la paille et enveloppés de leurs manteaux, ils s'endormirent tous les cinq et ne se réveillèrent qu'au moment où le paysan qui les conduisait leur demanda où il fallait s'arrêter. Il faisait grand-jour. Sept heures venaient de sonner. Ils étaient à la porte Saint-Honoré. Colibri donna rendez-vous à ses hommes et se fit conduire chez Monseigneur, à qui il raconta sa mésaventure. Le prélat ne pouvait pas trop se fâcher, voyant que le drôle avait fait de son mieux.

— Allons, fit-il, c'est à recommencer.

— Oh! quant à cela, je l'espère bien, Monseigneur! s'écria vivement Colibri; j'en fais une question d'amour-propre.

— Il suffit, dit Monseigneur. Je vous garde tous à mon service pour cette fois; mais si vous vous laissez jouer encore, tant pis pour vous!

— C'est trop juste, répondit Colibri.

— Donc tenez-vous à ma disposition, et au premier signe...

— Nous serons là, promit l'aventurier en étendant la main.

Monseigneur le congédia du geste.

Dans le rapport que ce coquin lui avait fait, une chose le contrariait visiblement : c'était la rencontre de Lucien avec M^me^ de Libessac. S'étaient-ils reconnus? Certainement oui. Que s'étaient-ils dit? Voilà ce que le prélat aurait bien voulu savoir. Dans tous les cas, le rapprochement qu'un hasard singulier avait amené entre Lucien et la comtesse ne pouvait que nuire aux projets de Monseigneur, puisque M^me^ de Libessac avait dû raconter au jeune officier tout ce qu'elle savait sur sa naissance. Qui sait même si elle ne lui avait pas parlé des Méricourt, de la disparition étrange de Gabrielle, et si elle n'avait pas mis Lucien sur la voie de la vérité?...

Il avait raison de trembler, car il s'était bien gardé, le jour où il s'était fait présenter chez M^me^ de Libessac, de donner son nom de famille. Il ne se souciait pas de réveiller les souvenirs de la comtesse, ni de lui fournir sur Gabrielle les renseignements qu'elle n'aurait pas manqué de lui demander. Qu'aurait-il dit, s'il avait su que la comtesse avait embrassé les intérêts de Lucien au point de sortir de sa retraite et de venir, après vingt-deux ans d'exil, affronter de nouveau les périls de la vie parisienne?

Le premier soin du jeune officier avait été de se mettre en quête de l'appartement qu'elle lui avait demandé. Rue de la Monnaie, n° 10, à deux cents pas de chez lui, il trouva, au premier étage, un magnifique appartement qu'il loua sur-le-champ. Le meubler était plus difficile. Lucien n'était pas très-expérimenté sous ce rapport. Heureusement il avait sous la main Édouard, qui était un véritable raffiné. Il le pria de l'aider de ses conseils, ce à quoi Montclavel consentit de grand cœur.

— Je ne demande pas mieux, dit-il. Cela me distraira.

— De quoi?

— De mes chagrins.

— Tu en as donc.

— Non pas pour mon propre compte, mais pour celui de Lina.

— A cause de sa blessure? dit Lucien. Oui, je comprends, mais rassure-toi : il paraît que cela ne sera rien.

— Oh ! je le sais bien. Aussi ce n'est pas sa blessure qui m'inquiète.

— Qu'est-ce donc ?

— Son mariage. Ce damné marquis ne veut pas bouger de Versailles.

— Décidément, fit Lucien, c'est chez toi une idée fixe.

— Quoi donc ?

— De marier Mlle d'Estourbel.

— Non ; mais je veux beaucoup de bien à cette enfant, et, je te l'avoue, je souffre de la voir rester sous la tutelle de cet horrible Graffigny. C'est pourquoi j'avais pensé à toi, puis au marquis... Mon Dieu, si je voulais, j'aurais bien un autre mari sous la main...

— Ah ! eh bien?

— C'est le petit vicomte de Blévert..., tu sais bien...

— Non, je ne le connais pas.

— Si, je te l'ai montré l'autre jour au Cours-la-Reine.

— Oui, je me souviens. Il est très-gentil et très-élégant, ma foi !

— Il l'est trop, voilà le malheur.

— Comment ?

— Il a mangé tout ce qu'il avait, le pauvre garçon ! Il est ruiné, complètement ruiné.

— C'est dommage.

— Sans doute, mais je ne puis pas non plus donner à Lina un mauvais sujet qui lui croquera tout son bien et la plantera là.

— Tu as raison.

— Je veux qu'elle soit heureuse, moi, poursuivit Montclavel en s'animant, et si jamais...

Il n'acheva pas sa phrase, mais releva la tête d'un air menaçant.

Cette sollicitude constante, que Montclavel témoignait pour Lina, et qui se traduisait d'une façon si extraordinaire, étonnait toujours Lucien.

« Car enfin, se disait-il, s'il tient tant à ce qu'elle soit heureuse, pourquoi ne l'épouse-t-il pas lui même? »

Il savait qu'Édouard était un peu frivole. Il lui avait entendu cent fois manifester pour le mariage une antipathie profonde, et pourtant il ne comprenait pas que, se sentant si franchement attiré vers Mlle d'Estourbel, le jeune comte cherchât si obstinément à la marier avec un autre. Il en arriva à se demander si Montclavel aimait Lina sans le savoir.

— Parbleu ! se dit-il, j'en veux faire l'épreuve.

Peut-être l'eût-il tentée sur-le-champ s'il n'avait été arrêté par cette réflexion toute simple :

« Oui, mais, Mlle d'Estourbel n'a-t-elle aucun engagement? Serait-elle disposée, elle, à épouser le comte ? »

Tel était le point qu'il importait avant tout d'éclaircir. Pour le moment, Lucien n'en avait pas le temps. Il était tout entier au soin de meubler convenablement

l'appartement de la comtesse. Montclavel ne le quittait pas. Il déjeunait, dînait et soupait avec Lucien, le suivait à l'hôtel de Libessac pour y choisir les meubles qu'on emportait, et chez le tapissier pour faire rafraîchir et poser les tentures ! Il allait, venait, courait, sachant d'avance que toutes ses courses aboutiraient inévitablement au même point, que Lucien reviendrait auprès de Raymonde, comme le fer va vers l'aimant — ce qui lui procurerait, à lui, Montclavel, l'occasion de voir Lina.

Ils déployèrent une si grande activité, stimulèrent si bien les ouvriers, que, le matin du troisième jour, le dernier clou était posé. L'appartement était splendide. Si la forme des meubles n'était pas absolument nouvelle, ils étaient du moins en parfait état de conservation, fort riches et d'un goût irréprochable.

Vers quatre heures et demie, un carrosse poudreux s'arrêta devant la porte de Papillon. C'était Mme de Libessac, qui, fidèle à la parole donnée, arrivait à Paris, avec sa femme de chambre, son valet de pied et son intendant. Lucien descendit au-devant d'elle et la conduisit à l'appartement qu'il avait disposé. La comtesse s'extasia sur la beauté et l'élévation de ce premier étage, visita les unes après les autres les dix pièces dont il se composait et ne tarit pas d'éloges sur le tour de force que le jeune capitaine avait réalisé.

— Vraiment, confessa-t-elle, je ne m'attendais à rien de semblable.

L'intendant lui-même avoua que c'était miraculeux. Pendant ce temps, la femme de chambre et le valet de pied montaient les malles, les vidaient et mettaient le linge en place.

Deux heures après son arrivée, Mme de Libessac était aussi bien installée que si elle eût habité cet appartement depuis des années. Elle y était d'autant mieux qu'elle retrouvait à chaque pas une foule de meubles et d'objets familiers, qui lui rappelaient sa jeunesse et les cinq années, si vite envolées, du bonheur qu'elle avait goûté. Elle se ressentait fort peu de la fatigue du voyage. Elle avait fait le trajet en deux jours, et avait couché la nuit précédente à Vernon. Une seule chose manquait à sa parfaite installation : c'était un cuisinier. Faute de place, elle n'avait pas pu amener le sien.

— Qu'à cela ne tienne, madame, dit Lucien. Papillon vous en aura envoyé un dans une heure, si vous permettez que je l'en charge.

— Très-volontiers, fit Mme de Libessac, — car, ajouta-t-elle en souriant, il faut manger.

Elle remercia de nouveau avec effusion le jeune officier de la peine qu'il s'était donnée et lui fit promettre de revenir le lendemain, pour qu'il lui donnât les moindres détails sur l'affaire dans laquelle il était engagé, tant pour le compte des Lionnay que pour son propre compte.

Cette sollicitude était bien naturelle, du moment que la comtesse avait quitté sa retraite pour défendre le fils de son amie Gabrielle contre son bourreau. Ce n'était pas un succès de peu d'importance, en effet, que d'avoir entraîné dans cette lutte ardente une femme qui avait vécu jusque là en parfaite communion d'idées avec les prêtres, qui en avait presque partagé les excès, et qui déclarait ouvertement la guerre aujourd'hui, non pas seulement à l'un de leurs plus hauts

dignitaires, mais encore au représentant de la secte la plus redoutable et la plus redoutée qui fût alors.

Certes, Lucien, en allant à la Bouille, ne comptait pas faire une si précieuse recrue. Avec elle, du moins, il était bien tranquille. Ce qu'on appelle « le nerf de la guerre », l'argent, ne lui manquerait pas. Son voyage de Normandie, le temps qu'il avait employé à choisir et à préparer l'appartement de Mme de Libessac l'avaient empêché de retourner à Versailles, où la cour se trouvait le plus souvent, et où résidait par conséquent Mme de Pompadour.

Il se proposait donc d'aller faire le lendemain une visite à sa protectrice pour lui demander si elle espérait lui donner prochainement une solution favorable. Il ne croyait pas que la favorite en eût déjà parlé à M. de Choiseul, ni que celui-ci se fût activement occupé de cette affaire.

C'était si vrai cependant, que le premier ministre s'était fait apporter toutes les pièces qui concernaient le procès et les avait attentivement examinées. Il ne voulait pas, en effet, laisser s'engager sous ses auspices un procès aussi retentissant, sans être à peu près certain d'obtenir gain de cause. Sans doute quelque chose manquait parmi les papiers qu'il venait de feuilleter, car il frappa sur un timbre qui se trouvait à sa portée. Un secrétaire entra.

— Écrivez au chevalier de Saint-Germain, 36, rue Saint-Honoré, et priez-le de se trouver ce soir, à neuf heures, à Versailles, chez Mme la marquise de Pompadour, où j'aurai l'honneur de l'attendre, dit le premier ministre.

Le secrétaire s'inclina respectueusement. Il allait se retirer, quand le duc le rappela du geste.

— Vous m'apporterez la lettre à signer, ajouta-il.

Dix minutes après, il signait cette lettre et donnait l'ordre qu'on la fît porter sur-le-champ chez le capitaine par un des sous-officiers de planton au ministère. Celui qui en fut chargé était un maréchal des logis de chevau-légers, qui comptait au moins dix ans de grade et qui n'était pas loin de la quarantaine. Il partit tranquillement et s'engagea dans la rue Saint-Honoré. Arrivé au coin de la rue Croix-des-Petits-Champs, il s'arrêta brusquement et tendit la main à un homme qui, de son côté, saisit la sienne avec empressement.

— Colibri ! s'écria le maréchal des logis.

— Beaufumet ! fit l'aventurier.

Et ils se regardèrent tous les deux de la tête aux pieds, se reculant pour mieux s'examiner, en hommes qui ne se sont pas vus depuis bien des années.

— Ah ! par exemple ! dit Beaufumet, en voilà un hasard ! Sais-tu qu'il y a au moins dix ans que je ne t'ai vu !

— C'est vrai, convint Colibri. Ça ne nous a même rajeunis ni l'un ni l'autre.

— Et que fais-tu maintenant ? Tu as quitté le service ?

— Oui, répondit l'aventurier avec un peu d'embarras.

— Tu as donc fait fortune ?

— Pas précisément, dit Colibri. Cependant, un oncle à moi m'a laissé quelques mille livres...

— En effet, te voilà pimpant et dispos comme un grand seigneur, fit le maréchal des logis ébloui par les habits magnifiques de Colibri.

— Depuis quand donc as-tu quitté les dragons de la reine?

— Depuis environ huit ans, répondit celui-ci d'un ton dégagé. J'étais las du service... et puis mon oncle... j'étais devenu riche... alors... tu comprends bien?

— Parfaitement, fit Beaufumet. Eh bien! puisque tu es riche, tu vas payer bouteille.

— J'allais te le proposer, dit l'aventurier avec empressement.

Le maréchal des logis avait raison. Grâce aux louis de Monseigneur, Colibri était devenu un tout autre homme. Ses habits étaient presque élégants, bien qu'ils sortissent de chez le fripier et ne fussent pas de la première fraîcheur.

Par les explications embarrassées qu'il avait fournies à Beaufumet, on a pu deviner que Colibri n'avait pas quitté de son plein gré les dragons de la reine.

La vérité est qu'il avait été cassé de son grade pour inconduite et ivrognerie — punition dont son colonel l'avait menacé plus de cent fois avant de la lui infliger. Beaufumet, bien qu'il ne fût pas insensible à un verre de vin, avait eu plus de tenue que son ancien compagnon de débauches.

Il avait toujours fait son service avec assez d'exactitude pour conserver le grade qu'il occupait.

Ence moment même, et si tentante que fût l'occasion, il ne voulut pas boire avant d'avoir rempli la mission dont il était chargé.

Il s'empara du bras de Colibri.

— Je suis à toi, lui dit-il; mais avant, tu vas venir porter avec moi la lettre que voici.

— Est-ce bien loin?

— A deux pas d'ici, au numéro 36.

— Chez qui? demanda l'aventurier, dont ce numéro éveilla l'attention.

— Chez le capitaine de Saint-Germain.

— Allons! fit Colibri en déguisant sa curiosité sous un air de profonde indifférence.

Et il entraîna Beaufumet.

— De qui donc est cette lettre? demanda-t-il alors du même ton.

— De Son Excellence M. le duc de Choiseul.

— Bah! un ministre écrit donc directement à un simple capitaine?

— Quelquefois, à ce qu'il paraît.

— Qu'est-ce qu'il peut bien lui dire?

— Oh! pas grand'chose, dit le maréchal des logis d'un ton dédaigneux.

— Tu sais donc ce qu'il y a dedans?

— Oui.

— Tu as lu la lettre?

— Non, c'est le secrétaire qui me l'a dit.

— Il le savait donc, lui?

— Parbleu! puisque c'est lui qui l'a écrite.

— Eh bien! qu'y a-t-il dans cette lettre?

— Presque rien, bien que môssieu le secrétaire trouve cela très-important. Le ministre y donne rendez-vous à Versailles, ce soir, pour neuf heures, chez Mme de Pompadour, au capitaine de Saint-Germain. Voilà tout.

Ce n'était pas grand'chose, en effet, et pourtant le visage de Colibri s'épanouit d'un rayon de joie qu'il s'efforça vainement de dissimuler.

Beaufumet, toujours marchant, sa lettre à la main, les yeux fixés sur les maisons, afin de ne pas dépasser le numéro 36, ne s'aperçut de rien.

Arrivé à quelques pas de la demeure de Lucien, Colibri s'arrêta.

— Va, dit-il au maréchal des logis. Tu me retrouveras là.

La vérité est qu'il ne se souciait pas de se montrer.

Beaufumet, esclave jusqu'au bout de son devoir, alla remettre chez le capitaine la lettre dont il était porteur et revint sur ses pas.

Colibri avait eu bonne envie de ne pas attendre le retour du maréchal des logis, à présent qu'il en avait tiré tout ce qu'il voulait; mais, après mûre réflexion, il se décida à rester.

— Ces brutes-là peuvent servir à quelque chose, murmura-t-il. Notre rencontre de ce matin en est la preuve. Donc il faut les ménager.

C'est grâce à ce raisonnement, peu flatteur pour lui, que Beaufumet, dégagé enfin de toute préoccupation, put ouvrir les bras à son ancien camarade et se livrer aux expansions que lui suggérait sa vieille amitié.

L'aventurier parut très-sensible à ces bruyantes démonstrations, bien qu'il envoyât intérieurement le vieux sergent à tous les diables.

Ils entrèrent dans le premier cabaret voisin, y burent une bouteille de vin de Touraine, et se mirent à exhumer, les uns après les autres, tous leurs souvenirs de garnison.

Colibri en eut promptement assez. Au bout d'un quart d'heure il donna des signes d'impatience. Beaufumet parut fort étonné.

— Qu'as-tu donc? lui demanda-t-il.

— Rien... un rendez-vous pressé... il faut que je te quitte...

— Quoi, déjà!

— Il s'agit d'une affaire urgente.

— Mais je te reverrai?

— Certainement.

— Quand?

— Quand tu voudras.

— Eh bien! où demeures-tu? demanda le maréchal des logis. Le premier jour de congé que j'aurai...

— Je n'ai pas encore de domicile fixe à Paris, balbutia Colibri... je n'y suis qu'en passant... pour affaires... et je ne sais si je m'y fixerai définitivement...

— C'est fâcheux, dit Beaufumet, qui était de bonne foi et qui avait réellement revu Colibri avec beaucoup de plaisir.

— Mais je te promets, continua l'aventurier, pour le consoler, que je ne quitterai pas Paris, si je le quitte, sans aller te serrer la main à la caserne.

— Bien vrai?

— Sur l'honneur!

— Tope, fit le maréchal des logis, en lui tendant sa large main.

Colibri topa, quoiqu'il ne fût pas disposé à lui tenir parole. Enfin nos deux amis se séparèrent.

L'aventurier n'eut rien de plus pressé que de courir chez l'évêque de Silistrie

Avant de l'introduire chez son maître, Bazile l'examina de la tête aux pieds et parut satisfait de cette rapide inspection.

— A la bonne heure! dit-il. Dans cette tenue-là, vous pouvez vous présenter.

Et il servit de guide à Colibri, qui se rengorgeait.

Bazile, après l'avoir introduit dans l'appartement de Monseigneur, demeura quelque temps immobile, les yeux fixés sur la porte que lui-même avait refermée, l'air grandement préoccupé.

A quoi donc songeait Bazile?

Il songeait à ce que lui avait dit l'ancien valet de chambre de l'archevêque de Bordeaux, lequel vidait d'un coup une bouteille de vin d'Espagne, tandis que lui, Bazile, n'en prenait souvent pas deux verres par jour.

Et pourtant Étienne avait avoué à l'intendant qu'il n'avait pas surpris autre chose que des peccadilles... des histoires de jupons.

Et de ces peccadilles il avait tiré vingt mille livres! Que tirerait donc Bazile de son maître avec les secrets qu'il avait surpris! Eh! au fait, pourquoi ne le faisait-il pas? Qui l'en empêchait? Quelle discrétion, quelle fausse honte le retenaient? Avait-il à se louer de son maître? Non pas outre mesure. A part l'argent que l'intendant avait volé et qui maintenant était bien à lui, avait-il reçu quelquefois une légère gratification? Jamais.

Et si Monseigneur mourait, que deviendrait ce pauvre Bazile? Irait-il, à cinquante-cinq ans, courir les antichambres à la recherche d'une place? Était-il assez riche pour vivre uniquement de ce qu'il avait volé? Pas encore, hélas! Donc il fallait tout prévoir. Monseigneur quoique plus jeune de dix années que son valet, pouvait bien mourir le premier. Et alors...

Voilà à quoi songeait Bazile, car il commençait à concevoir quelques inquiétudes. Tant que Monseigneur avait voyagé, la vie avait été assez agréable. Dans tous les cas elle avait été exempte de soucis. Depuis qu'il était revenu à Paris, les embarras et les intrigues semblaient avoir recommencé.

Bazile se rappelait la promenade fatigante qu'il avait faite dernièrement, à neuf heures du soir, ployant sous le poids des outils, vers l'hôtel de M^me^ de Libessac, et le souvenir de la faction qu'il avait montée sur l'arête du mur ne le réjouissait pas.

En outre, il voyait défiler tous les jours sous ses yeux des gens aux regards hésitants ou aux allures mystérieuses, qui s'enfermaient avec Monseigneur et qui sortaient de sa chambre en comptant des pièces d'or, tandis que ce pauvre Bazile ne savait rien de ce qui se passait et, surtout, ne recevait rien. C'était humiliant.

D'abord ces visiteurs clandestins n'avaient été que des employés de sacristie

— Huit mille livres! Plaignez-vous donc! C'est pour rien! (Page 290.)

ou des petits bourgeois inoffensifs; maintenant voilà que c'était le tour des hommes d'épée.

— Et quels hommes! se disait Bazile. Des véritables coupe-jarrets !

Il ne se trompait pas.

Aussi, la première fois que Colibri s'était présenté au retour de son voyage à Rouen, Bazile lui avait d'abord refusé la porte.

L'aventurier, ayant affirmé pourtant avec un grand accent de sincérité que

Monseigneur le recevrait et l'attendait même avec une excessive impatience, l'intendant se décida à aller prendre les ordres de son maître.

Colibri fut introduit et comprit que son costume délabré était pour beaucoup dans la défiance que lui avait témoignée le valet de chambre de Monseigneur.

Aujourd'hui, il avait soigné sa toilette. Monseigneur lui-même l'accueillit plus favorablement quand il l'eut reconnu.

— Que me voulez-vous? lui demanda-t-il. Y aurait-il du nouveau?

— Pas encore, Monseigneur, mais je crois que cela ne tardera pas...

— En vérité?

— Oui, dit Colibri, j'espère prendre ce soir ma revanche de Meulan.

— Ah! il s'agit donc de notre jeune...

— Capitaine, oui, Monseigneur.

A ces mots, Colibri lui apprit quelle heureuse rencontre il avait faite.

— En effet, dit le prélat, l'occasion me paraît favorable.

— Faite exprès pour nous, Monseigneur, fit l'aventurier ravi. Cependant, si nous en profitons habilement, nous n'en aurons pas moins de mérite. J'ai donc pensé que Monseigneur saurait reconnaître...

— Comment! s'écria le prélat. Ai-je manqué à mes engagements? N'avez-vous pas été largement payés depuis huit jours que vous vous croisez les bras?

— Je ne prétends pas cela, Monseigneur, mais la besogne que nous allons entreprendre ce soir mérite bien un petit supplément de salaire.

— Cela dépend de la façon dont elle sera faite.

— Oh! j'entends une besogne consciencieuse...

— Le résultat seul me le prouvera, interrompit Monseigneur.

— Ainsi, dans le cas où le résultat serait celui que vous espérez... vous donneriez... combien? demanda Colibri.

— Mille livres, répondit l'évêque.

— Pour chacun de mes hommes, soit, fit dédaigneusement l'aventurier; mais pour moi?...

Monseigneur s'attendait si peu à d'aussi exorbitantes prétentions, qu'il demeura interdit.

— Comment!... balbutia-t-il.

— Voyons, Monseigneur, dit rondement Colibri, vous ne supposez pas que nous allons risquer la roue ou les galères pour dix livres chacun?

Le prélat trouva l'observation sensée.

— Sans doute, avoua-t-il, je reconnais que cette somme est... mais aussi celle que vous me demandez...

— Huit mille livres! Plaignez-vous donc! C'est pour rien.

— Huit mille livres! se récria l'évêque.

— Quatre mille pour mes hommes, quatre mille pour moi, oui, Monseigneur, ou il n'y a rien de fait, dit nettement l'aventurier.

— Et vous avez pensé que je souscrirais à des conditions semblables!

— Je n'ai rien pensé, Monseigneur. Je suis venu vous proposer une affaire, dans laquelle deux ou trois d'entre nous périront peut-être, et les autres seront roués

s'ils se laissent prendre... Cela vaut bien quelque chose. N'est-ce pas votre avis? Qu'il n'en soit plus question ! Monseigneur, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

A ces mots, Colibri s'inclina et se dirigea vers la porte, qu'il ouvrit.

— Un instant, morbleu! fit l'évêque en l'arrêtant.

— Il n'y a pas à marchander, Monseigneur, je vous en préviens, dit l'aventurier sans lâcher la porte. Est-ce oui! est-ce non?

— C'est oui, mais...

— Alors, reprit Colibri en tendant la main, donnez-moi la moitié d'avance et comptez sur nous.

Ce diable d'homme avait une telle façon de mener les choses qu'il n'y avait pas moyen de tergiverser avec lui. Monseigneur courut dans sa chambre et apporta les deux cents louis.

— Mais le reste... seulement si vous réussissez... fit-il observer.

— C'est convenu, répondit Colibri, qui s'empara vivement des quatre rouleaux d'or,

Il était dans une joie telle, lorsqu'il sortit de l'appartement du prélat, qu'il jonglait avec ses rouleaux en passant devant Bazile. L'un d'eux tomba, se creva, et les louis s'éparpillèrent avec un bruit métallique.

— Il n'y a donc que moi qui n'aurai rien? se dit Bazile avec une sourde colère.

XV

LE GUET-APENS

Le même jour et à la même heure, Lucien venait rendre visite à Mme de Libessac et, ainsi qu'il le lui avait promis la veille, lui racontait à la suite de quels événements il s'était trouvé en relations avec l'évêque de Silistrie. Il avoua même avoir essayé dans le principe de surmonter l'aversion que cet homme lui inspirait.

Il lui expliqua ensuite comment les premiers soupçons étaient nés dans son esprit, et comment ils étaient devenus des certitudes, grâce à Hartmann, à Papillon et à la comtesse elle-même.

Enfin il lui parla de Raymonde, lui dit dans quelles circonstances il l'avait connue, ne lui cacha rien de la position difficile dans laquelle était son père, ni des secours insignifiants qu'il leur avait fournis.

Après avoir glissé très-légèrement sur ces premiers détails, il en arriva à dire comment il avait aimé Raymonde.

Pour le coup, il n'avait plus besoin de se contraindre, soit pour dévoiler la misère de ses amis, soit pour atténuer les prouesses qu'il avait accomplies. Il laissa parler son cœur et sut trouver des expressions qui excitèrent à la fois la compassion et la curiosité de Mme de Libessac, parce qu'elles lui prouvèrent combien Lucien était profondément épris de cette jeune fille.

Il fut, en effet, si éloquent et fit de la jeune fille un portrait si flatteur, que la comtesse manifesta le désir de la voir et pria Lucien de la lui amener le jour même, si elle était chez elle.

La pauvre enfant ne sortait presque jamais. Elle ne fut pas difficile à trouver.

— Pardonnez-moi, lui dit le jeune officier, si j'abuse de votre bonté; mais j'ai eu l'imprudence de prononcer votre nom devant Mme de Libessac et elle m'a prié de venir vous chercher à l'instant.

— Encore! dit-elle en riant.

— Que voulez-vous? répondit Lucien. J'ai le cœur tellement rempli de vous que le premier mot qui me vient aux lèvres c'est votre nom; je vous aime si ardemment que votre image est sans cesse présente à ma pensée; j'admire à ce point votre courage, votre ingénuité, votre grâce, que j'en ai l'âme toute pénétrée. Votre beauté est l'astre qui resplendit sur ma vie et dont les rayons ensoleillent mon âme tout entière. Comment voulez-vous que je ne parle pas de vous à ceux qui me témoignent un peu d'intérêt, que votre éloge ne s'échappe pas de ma bouche à tout instant? Encore une fois, pardonnez-moi, Raymonde, car si c'est un crime de trop aimer, je suis bien coupable!

Malgré la vive rougeur dont ces paroles brûlantes avaient coloré sa joue veloutée, la jeune fille n'eut pas le courage de lui en vouloir.

— Je vous pardonne, lui dit-elle avec un sourire ; mais soyez moins prodigue d'éloges une autre fois, je vous en conjure! C'est me rendre un fort mauvais service, surtout auprès des personnes que je ne connais pas.

— Pourquoi ?

— Parce que je risque fort de ne pas ressembler au portrait que vous pouvez faire de moi et de n'avoir pas les qualités que m'attribue votre aveuglement.

— Ce n'est pas possible ! s'écria le capitaine avec feu.

Il avait raison.

Depuis quinze jours environ que Raymonde avait échappé aux étreintes de la misère, depuis qu'elle n'était plus attristée par la solitude éternelle au sein de laquelle elle vivait autrefois, elle était métamorphosée.

Si elle était jolie le jour où Lucien la rencontra pour la première fois, elle était belle aujourd'hui.

Non pas belle dans le sens rigoureux de ce mot ; non pas belle suivant les lignes de la statuaire, car elle n'avait rien dans les traits de la rigidité marmoréenne des statues, ni du calme et de la froideur qui sont l'apanage ordinaire de la pure beauté, mais belle au point de vue de la jeunesse, de la grâce, de la vivacité.

Elle était dans son épanouissement. En elle tout respirait la santé, la richesse du sang, la générosité du caractère. Plus de larmes, plus de mélancolie! Depuis qu'elle se savait aimée, elle avait repris confiance et ses yeux, que les veilles avaient si souvent abattus, brillaient à présent du plus vif éclat.

La société de Mme Debrau avait été pour beaucoup dans cette transformation. Si elle n'était pas du même monde que Mlle Lionnay, Ludivine avait du moins un

grand fonds de probité et un jugement excessivement droit ; mais ce qui contribua le plus à opérer ce changement, ce fut l'arrivée de Mlle d'Estourbel.

Raymonde et Lina, quand elle se rencontrèrent, étaient si avides d'affection et d'amitié, qu'elles se livrèrent pour ainsi dire l'une à l'autre au premier regard attirées par une sympathie contre laquelle elles ne tentèrent pas de réagir.

Bien qu'elles l'ignorassent toutes deux, il y avait, en effet, de grandes analogies dans leur situation réciproque.

Lina était riche, mais elle n'avait ni père, ni mère ; Raymonde avait son père, mais elle était sans fortune.

Et Lina ne pouvait pas plus jouir de sa fortune, qui était entre les mains de M. de Graffigny, que Raymonde ne pouvait jouir de son père, toujours en quête d'un emploi, ou sans cesse absorbé par les innombrables démarches que nécessitait son procès.

Et puis, les vieillards moroses ont beau dire, la jeunesse aime la jeunesse. Raymonde échangeait évidemment avec Lina de tout autres idées qu'elle n'en communiquait à Ludivine.

Elle ne fit donc aucune difficulté pour rendre visite à Mme de Libessac. La même toilette qu'elle avait mise pour aller à Versailles fit les frais de cette présentation.

En l'absence de son père, ce fut Mme Debrau qui, pour la forme, l'accompagna chez la comtesse.

Sans doute Lucien était resté au-dessous de la vérité, car Mme de Libessac ne chercha pas même à dissimuler l'étonnement que lui causa Mlle Lionnay.

— C'est la fille d'un négociant de province, fort pauvre, fort simple et fort jolie... avait dit Lucien

La comtesse s'attendait donc à voir paraître quelque courtaude de boutique, gauche et empesée, assez fraîche pour qu'on la trouvât jolie, mais dépourvue d'élégance et de distinction.

Sa surprise fut extrême de trouver chez Raymonde toutes les qualités qu'elle se figurait justement ne pas y rencontrer. Elle se montra aimable et empressée.

— Ayez confiance en l'avenir, mon enfant, lui dit-elle. M. de Saint-Germain m'a tout à fait convertie à ses projets ; je lui ai promis de lui venir en aide, je n'y manquerai pas. S'il se charge du rôle actif, je me charge, moi, de tous les rôles accessoires. C'est vous dire que l'argent ne manquera pas et que vous pouvez tous compter sur moi. Quant à votre mariage, nous en reparlerons lorsque nous en aurons fini de l'affaire qui nous occupe.

A ces mots, elle l'embrassa et la reconduisit jusqu'à sa porte, après lui avoir fait promettre de venir souvent la voir.

Elle aperçut dans l'antichambre Mme Debrau, que Lucien lui présenta.

La comtesse félicita Ludivine de s'être associée à la bonne action que son mari avait commencée en recueillant Lucien, et d'avoir contribué par sa fortune, par ses conseils — et certainement aussi par votre exemple, ajouta-t-elle, — à faire un homme de l'enfant qu'un crime semblait vouer pour toujours à l'abandon et à la misère.

Ludivine était si confuse des louanges inattendues qui pleuvaient sur elle, qu'elle ne savait plus quelle contenance garder.

Aussi elle emporta de cette visite un souvenir ineffaçable et conçut pour la comtesse un respect profond.

Lucien reconduisit Raymonde auprès de Lina, chez qui se trouvait Montclavel.

Au premier mot que lui toucha le capitaine de la lettre qu'il avait reçue de M. de Choiseul et du voyage qu'il devait faire le soir même à Versailles, Édouard mit à sa disposition la petite maison que les devoirs de sa charge l'obligeaient d'y avoir.

Lucien la connaissait. Il accepta avec joie. Non-seulement il y serait mieux logé qu'à l'auberge, mais ses chevaux seraient aussi mieux installés dans l'écurie du comte que sur la litière d'une hôtellerie.

Papillon entra sur ces entrefaites, tenant à la main un objet long de sept ou huit pouces environ, soigneusement enveloppé dans un morceau de laine.

Lucien lui annonça qu'il allait le soir à Versailles et qu'en raison de l'heure avancée à laquelle le premier ministre lui avait assigné son audience il ne lui serait pas possible de revenir avant le lendemain matin.

— Cela se trouve à merveille! s'écria joyeusement le brigadier.

A ces mots, il déplia avec précaution le paquet qu'il avait apporté et découvrit une petite boîte recouverte de peau, sur le couvercle de laquelle se détachait une plaque d'argent.

Il remit cette boîte à Lucien, qui jeta les yeux sur la plaque et y aperçut ses initiales.

— C'est pour moi? demanda-t-il.

— Oui, répondit Papillon. Ludivine voulait absolument te faire un cadeau pour célébrer ton retour à la santé. Elle m'en a parlé, je lui ai conseillé de choisir quelque chose d'utile, et alors elle m'a chargé de faire exécuter l'objet que voici.

Lucien ouvrit la boîte et poussa un cri de joyeuse exclamation.

La surprise qu'avait ménagée Papillon brillait surtout par l'attrait de la nouveauté. C'était, en effet, un petit pistolet de poche, un des premiers qui se fussent encore fabriqués. Il était monté en argent et gravé avec un soin particulier.

C'était à la fois une arme et un bijou.

Le brigadier l'avait fait exécuter par le maître armurier de son régiment, et, quand celui-ci avait su que le cadeau était destiné à Lucien, il avait tenu à se surpasser. Le jeune officier fut on ne peut plus sensible à cette attention et admira sans restriction la richesse de l'arme et le travail de l'ouvrier.

Ludivine, qui avait d'abord accusé son mari de folie quand il lui avait proposé de faire ce cadeau à Lucien, oublia le gros soupir qu'elle avait poussé en le payant, lorsqu'elle vit combien Papillon avait eu la main heureuse et avec quelle délicatesse il lui avait fait tout l'honneur de ce présent.

Le soir donc, quand le jeune officier partit pour Versailles, la joie remplissait pour ainsi dire tous les étages de la maison qu'il avait quittée.

Lucien, lui aussi, était merveilleusement disposé depuis quelque temps.

Si son horizon s'était assombri du côté de Monseigneur, il était tel cependant illuminé par l'amour de Raymonde, l'affection de ses parents adoptifs et, en dernier lieu, par l'amitié dont Mme de Libessac avait fait preuve envers lui, qu'il se sentait un tout autre homme.

L'activité qu'il avait déployée même, loin de nuire à sa convalescence, avait développé ses forces et lui avait rendu toute sa vigueur. Enfin il avait maintenant un but dans la vie : reconquérir le nom de ses aïeux et châtier le misérable qui avait tué son père et sa mère, afin de les dépouiller de leur fortune.

Or, quand la haine et l'amour s'emparent à la fois du cœur d'un homme, il est capable de tous les prodiges.

Après avoir soupé un peu plus tôt que de coutume, Lucien quitta ses amis, sauta en selle et s'élança sur la route de Versailles, escorté de Germain.

Il était sept heures du soir et l'on venait d'atteindre le milieu d'avril. Il faisait donc grand jour au moment où Lucien se mit en route.

Il en profita pour prendre de l'avance, désirant, autant que possible, arriver à Versailles avant la nuit.

Certes il aurait pu partir plus tôt, mais il avait voulu rester jusqu'à la dernière heure auprès de Raymonde.

Germain suivait son maître de près, de plus près qu'à l'ordinaire même. Lucien s'en aperçut, mais n'y prit pas garde, ou du moins n'en fit pas l'observation.

C'est que Germain avait été endoctriné par le brigadier.

Depuis que Papillon voyait son fils d'adoption aux prises avec l'évêque de Silistrie, il multipliait les précautions autour du jeune officier.

Il avait donc pris Germain à part et lui avait dit :

— Écoute, mon garçon, tu dois la vie à ton capitaine, et tu es rempli du désir de lui en témoigner ta reconnaissance, n'est-ce pas ?

— Certainement, brigadier.

Rien ne flattait le bourgeois Debrau comme d'être encore appelé brigadier par un soldat en activité de service.

— Eh bien ! reprit-il en se rengorgeant, figure-toi que ton capitaine est entouré d'ennemis, pour le moment, tout autant et peut-être plus que s'il était toujours en Hanovre.

Germain ne comprenait pas très bien comment son maître pouvait être entouré d'ennemis en plein cœur de Paris, mais il écoutait attentivement.

— Donc, poursuivit Papillon, tant que tu seras admis à l'honneur d'accompagner ton capitaine, aie l'œil sur lui ; ne perds de vue ni ton sabre, ni ton pistolet, et, à la première démonstration hostile, va de l'avant, mon garçon. Le vieux brigadier te revaudra ça. Est-ce convenu ?

— J'crois bien ! s'écria Germain.

— Et tiens bon, ajouta Papillon, jusqu'à ce que le danger soit passé. Quand nous en serons là, je te le dirai.

Voilà pourquoi le brave carabinier escortait son maître avec tant de sollicitude.

Vers huit heures et demie, officier et soldat arrivèrent sans encombre à Versailles et mirent leurs chevaux à l'écurie.

Le laquais qui gardait la maison de Montclavel en fit les honneurs au chevalier de Saint-Germain et se mit à ses ordres avec un empressement digne des plus grands éloges.

Après avoir réparé le désordre de sa toilette, Lucien ouvrit la porte de la rue. Au moment où il allait en franchir le seuil, Germain se présenta.

— Le capitaine ne désire pas que je l'accompagne? demanda-t-il.

Lucien hésita un moment. Il se souvint de son voyage en Normandie, des premières hostilités dont il avait été l'objet. Cependant, craignant de paraître avoir peur devant son soldat, il ne voulut pas accepter sa proposition.

— Non, dit-il, je te remercie, je n'ai pas besoin de toi.

— Du moins, capitaine, avez-vous pris le petit pistolet de poche que le brigadier vous a donné et qu'il m'a prié de charger avant votre départ.

— Tiens! tu m'y fais penser! Je l'avais oublié, dit Lucien.

— Je cours le chercher, fit Germain.

Il monta précipitamment dans la chambre du capitaine, sortit le pistolet de son écrin, s'assura que l'amorce était intacte et le remit à son maître.

Celui-ci le glissa dans sa poche, sortit et se dirigea vers le château.

Neuf heures venaient de sonner quand il y entra.

Cette fois il était en grande tenue. Les passementeries, les épaulettes et les aiguillettes d'or dont son uniforme était chamarré jetaient dans l'obscurité des reflets qui le signalaient à l'attention.

Il se présenta chez la marquise et fut introduit sur-le-champ.

Le premier ministre l'avait devancé.

— A la bonne heure! vous êtes exact, monsieur le chevalier, dit-il aussitôt qu'il l'aperçut.

Après que Lucien eut baisé le bout des doigts de la favorite, il s'inclina devant M. de Choiseul.

— Permettez-moi de vous remercier de la faveur insigne dont je suis l'objet, monsieur le duc, dit-il avec beaucoup de grâce. Je n'espérais pas, au milieu des occupations de toute sorte qui vous assiégent, que vous auriez le temps de songer au plus obscur de vos serviteurs.

— Au contraire, chevalier, riposta le duc, c'est à moi de m'excuser de vous déranger à pareille heure ; mais vous venez de le dire vous-même, mon temps ne m'appartient pas, il est au roi.

— Je n'en suis que plus reconnaissant envers Votre Excellence.

— Non pas envers moi, capitaine, corrigea le ministre, mais envers M^me^ la marquise, que nous oublions. C'est elle qui m'a prié de m'occuper de cette affaire, et c'est pour lui prouver combien je tiens à la satisfaire, qu'après lui avoir fait demander une audience, je vous ai prié de vous trouver chez elle, afin de lui apprendre, en même temps qu'à vous, où nous en sommes.

— Je n'en attendais pas moins de votre courtoisie, monsieur le duc, fit M^me^ de Pompadour avec un gracieux sourire.

La vérité est que M. de Choiseul devait son élévation à la marquise et qu'il en témoignait sa reconnaissance toutes les fois que l'occasion s'en présentait.

Il avait en main une bonne et solide épée. (Page 300.)

En effet, il n'était encore que comte de Stainville lorsqu'il fut appelé au ministère des affaires étrangères, en remplacement de M. de Bernis, qui était tombé en disgrâce, et à qui l'on avait donné comme consolation le chapeau de cardinal.

Or, M. de Stainville ne plaisait pas beaucoup à Sa Majesté, qui le trouvait laid, bourru et frondeur.

A son point de vue, le roi avait trois fois raison. En effet, le duc de Choiseul n'était pas beau, avait une franchise parfois un peu brutale, et ne se gênait point

pour critiquer les ministres complaisants qui avaient ruiné notre malheureux pays.

Seule la marquise de Pompadour avait deviné ce qu'il y avait de qualités sous cette enveloppe rugueuse et avait insisté pour que son auguste amant lui offrît le portefeuille des affaires étrangères.

A la vérité, le roi n'avait pas trop à se plaindre, car si la France commençait à respirer, si notre marine, réduite à néant par l'insouciance de Louis XV, par la négligence et l'impéritie de ses ministres, commençait à se relever, si nos arsenaux se remplissaient, c'était le nouveau ministre qu'il fallait en remercier.

Si l'honneur n'en revenait pas à la marquise, c'était elle, du moins, qui l'avait fait nommer au poste qu'il occupait. C'était donc envers elle, bien plus qu'envers Lucien, qu'il désirait s'acquitter aujourd'hui, lorsqu'il venait rendre compte des démarches qu'il avait faites.

— Ainsi que j'en avais pris l'engagement, reprit-il, je me suis fait communiquer les pièces concernant le procès Lionnay. Il est évident pour moi que ces malheureux ont raison ; mais il est évident aussi qu'ils n'auraient pas même obtenu que l'on donnât suite à cette instance, si vous n'aviez pas appelé sur ce point l'attention de M^me^ la marquise et la mienne.

« Les jésuites sont, en effet, si puissants, que les Lionnay, malgré leur louable persévérance et leur bon droit, n'auraient jamais eu gain de cause.

« Aujourd'hui ils ont plus de chance d'y parvenir, si nous secondons leurs efforts, car les jésuites ont tant abusé de leur omnipotence, qu'ils portent ombrage, non plus seulement à l'État, mais encore à la religion. Non contents de faire remplir à la cour de tous les pays les fonctions les plus importantes par des créatures servilement dévouées à leurs intérêts, ils briguent et obtiennent dans l'Église les plus hautes dignités.

« Leur général, entre les mains de qui se centralisent toutes ces richesses, toute cette puissance, n'est plus le simple directeur d'un ordre religieux. Il est un chef qui commande, par le fait, à l'univers entier.

« Son pouvoir s'étend si loin même qu'il fait pâlir celui du pape, qu'il est à même de faire ou de défaire à son gré.

« Les jésuites ont poussé jusqu'à l'insolence cette soif de dominer qui les anime. De leurs amis, ils se sont fait des ennemis. Quiconque se sentira assez fort pour s'attaquer à eux est sûr que personne ne voudra les défendre.

« Eh bien ! l'occasion est venue de donner satisfaction à l'opinion publique et de briser l'ambition effrénée de cet ordre impie. La maison Lionnay et Gouffre leur portera le premier coup; nous ferons le reste.

« Le parlement ne demande qu'à être soutenu, nous le soutiendrons. Et nous y mettrons tant d'activité qu'avant trois semaines ce procès sera jugé.

— Est-il bien possible ! s'écria Lucien transporté.

— Je vous en donne ma parole, capitaine, fit M. de Choiseul.

— Ah ! madame, que de remercîments ! Que d'heureux vous allez faire ! dit Lucien en pliant le genou devant la marquise.

— J'aime à vous croire, capitaine, répondit un peu tristement la favorite. Il

y a tant de gens qui me haïssent, à qui je n'ai jamais fait le moindre mal, qu'une pauvre fois j'espère être aimée enfin de ceux à qui j'ai fait un peu de bien.

A ces mots, elle congédia d'un geste affable notre jeune officier, qui se précipita au dehors, le cœur rempli d'une joie folle.

Il était si heureux de voir le premier ministre prendre ouvertement fait et cause pour ses protégés, qu'il ne voulut pas attendre au lendemain pour se remettre en route.

Pauvre M. Lionnay! quelle joie pour lui, pour Raymonde! Depuis tant d'années ils attendaient que sonnât l'heure de la justice! et cette heure allait sonner dans trois semaines!

Apprendre cette bonne nouvelle à ces malheureux, n'était-ce pas leur rendre la vie? Pouvait-on trop se hâter?

Lucien marchait à grands pas et si vite, qu'il vint donner, tête baissée, contre un homme qui se détacha brusquement du mur à l'angle d'une rue voisine.

Celui-ci poussa un cri de douleur et tomba à la renverse.

Croyant l'avoir grièvement blessé, le jeune officier courut à son secours.

— Je vous ai fait mal? lui demanda-t-il.

— Oh oui! gémit l'homme.

— Où souffrez-vous?

— Là, au côté.

Lucien se pencha sur lui pour essayer de distinguer quelque chose, car l'obscurité était complète; mais, au même instant, le prétendu blessé l'enlaça avec force de ses deux bras et le maintint par le milieu du corps dans cette fausse position.

— A moi! cria-t-il en même temps.

Lucien devina qu'il venait de donner dans un piége.

Il fit un effort, essaya de se dégager, mais son adversaire était vigoureux et serrait, comme dans un étau, les bras du capitaine, afin de paralyser ses mouvements.

Tout à coup, le jeune officier entendit distinctement résonner sur le pavé le pas précipité de plusieurs hommes.

Il était perdu. Évidemment, ces hommes allaient se jeter sur lui et achever l'œuvre de mort que leur complice avait commencée.

La vie de Lucien ne tenait plus qu'à un fil. S'il restait dix secondes de plus dans la situation où il se trouvait, c'en était fait de lui!

Il tenta un nouvel effort, qui n'eut aucun résultat.

Son adversaire, encouragé par le bruit qu'il entendait, et comprenant que ses camarades venaient à son secours, réussit même par un faux mouvement à faire tomber Lucien sur le côté.

En tombant, celui-ci sentit dans sa poche un corps dur.

Son visage s'éclaira d'une lueur terrible. Il se rappela! C'était le pistolet dont Papillon lui avait fait cadeau et que Germain lui avait glissé dans la poche au moment ou il sortait.

Comme il avait les mains libres, il s'en empara vivement, l'arma, et le déchargea au hasard, à bout portant, sur le corps de son ennemi.

Celui-ci poussa un cri de douleur et lâcha prise.

Lucien se redressa d'un bond prodigieux, tira son épée et tomba en garde.

Il était temps! Quatre hommes armés de formidables rapières arrivaient à la fois sur lui pour l'égorger.

Fort heureusement pour Lucien, ils avaient entendu la détonation et avaient vu le capitaine se redresser aussitôt.

— Malédiction ! jura Colibri, notre pauvre Taupier est mort! Comment! le capitaine emporte des pistolets pour aller à la cour! Attention!

Et il écarta les bras pour ralentir l'élan de ses compagnons, croyant que Lucien était armé d'un second pistolet et allait faire feu encore une fois.

Ce fut cette hésitation d'un moment qui sauva le jeune officier.

Si les quatre coupe-jarrets s'étaient précipités en même temps sur lui, il n'aurait certainement pas pu parer d'un revers le choc irrésistible de ces quatre épées.

Maintenant qu'au lieu de se jeter sur lui ils se contentaient de l'entourer, en le menaçant de tous côtés, il est vrai, il était plus tranquille. Il eut le temps de s'adosser contre le mur, de rouler son manteau autour de son bras gauche, et se prépara à une défense vigoureuse.

Il avait en main une bonne et solide épée, un peu moins forte peut-être que celles qui l'attaquaient, mais il savait s'en servir avec une habileté peu commune.

Les quatre spadassins se rapprochaient peu à peu, prudemment, afin d'éviter autant que possible le second coup de pistolet dont ils se croyaient menacés; mais, à chaque pas, ils rétrécissaient le cercle dans lequel ils avaient enveloppé notre héros.

Celui que Colibri avait appelé Taupier ne faisait plus un mouvement. S'il n'était pas mort, du moins Lucien n'avait rien à redouter de lui.

Les quatre coquins s'arrêtèrent enfin à longueur d'épée devant leur victime.

— En avant, chargez ! cria résolûment Colibri.

Et il prêcha d'exemple.

Le capitaine avait fort à faire. Sans son manteau il aurait été transpercé dès le premier choc; mais il sut parer avec son bras les coups que ses adversaires de gauche lui destinaient, et riposta si vigoureusement sur la droite qu'il fit reculer ceux qui l'attaquaient.

Poursuivant de ce côté ce léger avantage, il atteignit un de ses ennemis, se fendit à fond et le fit rouler à ses pieds.

Ce résultat donna sans doute à réfléchir à celui qui se trouvait placé immédiatement à côté de lui, car il ne serra plus d'aussi près le jeune officier, auquel il se contenta de couper la retraite.

Lucien se rejeta sur la gauche.

C'était le côté dangereux. Déjà il avait reçu dans le bras cinq ou six coups d'épée dont l'un avait même traversé les plis épais du manteau et légèrement piqué l'épiderme.

En effet, c'était sur le flanc gauche que se trouvait Colibri.

— Hardi donc, morbleu! cria-t-il en voyant tomber un second camarade. Ne viendrons-nous pas à bout de ce damné gentilhomme?

Il se rua avec fureur sur Lucien, qui lui tint tête et réussit facilement à l'arrêter.

Bien qu'il eût une grande habitude des armes, en sa qualité d'ancien soldat, Colibri n'avait jamais pratiqué l'escrime et n'était pas de force à lutter contre le capitaine.

Quand il se vit serré d'un peu prés, il rompit brusquement de cinq ou six pas, ce qui permit au jeune officier de revenir sur les deux autres et d'en blesser un troisième.

Alors seulement il respira. De cinq adversaires il ne lui en restait plus que deux à combattre. Le plus fort était fait.

Il s'en aperçut bientôt. Les deux survivants, Colibri lui-même, montraient déjà beaucoup moins d'acharnement. Ils ne s'étaient pas préparés à un combat de ce genre. Ils comptaient assassiner et non pas livrer bataille.

Ce malencontreux coup de pistolet avait fait avorter tout leur plan de campagne!

Cependant, comme c'était Lucien à son tour qui marchait sur eux, ils furent bien obligés de se défendre.

Au même instant, dans le silence de la nuit, retentit le pas précipité d'un homme qui, entendant un cliquetis d'épée, s'arrêta pour demander:

— Est-ce vous, capitaine?

— Par ici, Germain! cria Lucien. Mais je te défends de toucher à ces deux misérables. Ils m'appartiennent. Je veux les jeter sur le carreau comme j'ai jeté les trois autres.

— Ah! c'est dommage, capitaine! dit Germain. Une lame de sabre doit s'enfoncer avec plaisir dans de la viande d'assassin.

Il s'approcha, le sabre nu, respectant l'ordre qu'il avait reçu et assista froidement aux péripéties du combat.

Colibri, de plus en plus pressé, rompit de façon à se rapprocher de son camarade. Il avait compris que la lutte n'était plus possible.

Aussi lorsqu'il eut atteint son but, il se pencha vers Boiscoupé.

— Sauve qui peut, mon vieux, ou nous sommes cuits! lui dit-il à l'oreille.

Cette fois encore, il prêcha d'exemple — rendons-lui cette justice.

Quant à Boiscoupé, digne soldat d'un pareil général, il ne tarda pas à l'imiter.

En moins d'une minute, ils avaient disparu tous les deux à l'angle de la rue voisine, abandonnant leurs morts et leurs blessés, poursuivis par les éclats de rire de Germain, qui disait en se tenant les côtes :

— Regardez donc, capitaine! comme ça court, la canaille!

— Viens, fit Lucien, dégoûté de la vilaine besogne qu'il venait de faire.

Sans daigner même se pencher sur les ennemis qu'il avait blessés, il entraîna Germain.

— Ah çà! reprit-il, comment se fait-il que tu sois là?

— Oh! capitaine... balbutia le soldat embarrassé... c'est bien simple...

— Eh bien! voyons.

— J'étais tout seul à vous attendre dans cette maison, que je ne connais pas... où je m'ennuyais à mourir... et alors... alors... comme vous ne reveniez pas, je me suis dit : Le capitaine est allé au château, allons donc voir, pour voir, jusqu'au château, si le capitaine ne revient pas. Et alors... alors... j'y suis allé, capitaine, et me v'là.

Il disait à peu près la vérité. Ce qu'il n'avouait pas, c'est que, depuis les confidences que le brigadier lui avait faites, il n'était pas tranquille.

Aussi, quoique Lucien lui eût défendu de l'accompagner, il n'avait pas pu tenir en place. Au bout d'une demi-heure, il s'était élancé sur les traces de son maître.

S'il était parti cinq minutes plus tôt, il serait arrivé à temps pour délivrer son capitaine de l'étreinte de son premier adversaire.

Or, c'était le danger le plus sérieux que le jeune officier eût couru dans ce guet-apens.

S'il n'était pas tombé sur le côté, s'il n'avait pas senti dans sa poche l'arme que Papillon lui avait donnée le jour même, assurément il était perdu.

Sans le savoir, Papillon lui avait donc sauvé la vie.

Quant à la blessure qu'il avait reçue, elle était insignifiante. A peine la peau avait-elle été atteinte ; mais le manteau dont Lucien s'était enveloppé le bras gauche était criblé de trous.

Renonçant à l'idée de partir sur-le-champ, puisqu'il n'arriverait guère à Paris avant minuit et qu'à cette heure-là tout le monde serait couché, il se résigna à attendre au lendemain, gagna sa chambre et se coucha, s'imaginant cette fois être à l'abri de tout danger.

Sauf le premier moment, Lucien était, en effet, sorti assez facilement vainqueur du guet-apens qu'on lui avait tendu.

Aussi, après avoir mis en fuite ou hors de combat les spadassins de Monseigneur, Lucien crut en avoir fini, pour cette fois au moins, avec cette canaille.

Sans s'occuper de ce que devenaient les morts ou les blessés, il avait regagné la maison du comte de Montclavel, en riant avec Germain de la rapidité avec laquelle les deux derniers de ces coquins avaient battu en retraite.

Il est certain que Colibri et Boiscoupé étaient taillés pour la course.

Tous les deux, le capitaine et le lieutenant, ils étaient grands, osseux, longs comme un jour sans pain. En un clin d'œil ils furent hors de vue.

A peine avaient-ils fait deux cents pas qu'ils s'arrêtèrent.

Colibri fit halte le premier.

— Nous sommes fous ! dit-il, où allons-nous?

— Droit devant nous, répondit naïvement Boi,coupé.

— Eh bien! et nos camarades?

— Je crois qu'ils ont leur compte.

— Tous les trois?

— Peut-être pas tous, mais peu s'en faut.

— Et s'il n'y en avait qu'un ou deux de blessés?

— Ah! ma foi, tant pis pour eux! fit Boiscoupé. Chacun pour soi et Dieu pour tous, dit le proverbe.

— Quoi! tu aurais le courage de...

— Je l'aurais, interrompit résolûment le lieutenant.

— Mais, malheureux! dit Colibri à voix basse, tu ne te rappelles donc pas?

— Quoi?

— Les cents louis que je vous ai partagés tout à l'heure...

— Oui. Eh bien?

— Ils en ont chacun vingt-cinq dans leur poche.

— C'est vrai! fit Boiscoupé en se frappant le front.

— Et nous abandonnerions ces soixante-quinze louis à la police qui viendra relever leurs cadavres! s'écria Colibri avec une véritable indignation.

— Jamais! dit le lieutenant.

— Alors, retournons sur nos pas et voyons s'il n'y aurait pas moyen...

— Allons!

Ils revinrent prudemment sur le théâtre du combat. Leurs trois camarades gisaient étendus sur le sol. L'un était absolument immobile, c'était celui que le coup de feu du capitaine avait frappé; les deux autres essayaient de se soulever et poussaient des cris de douleur.

Le premier fut promptement allégé de la somme dont il était possesseur.

Le second se laissa dévaliser sans résistance. Il crut même que l'on venait à son secours et balbutia quelques paroles de remercîment.

Quant au troisième, c'était Taupier. Il n'était pas assez grièvement atteint pour avoir perdu connaissance. Il sentit qu'on lui volait son argent et voulut s'y opposer. Il y eut, entre ces détrousseurs de cadavres et lui, une lutte de quelques secondes, pendant laquelle il reconnut Colibri et Boiscoupé.

— Vous! c'est vous qui me volez! s'écria-t-il.

— Toi, mon ami, tu as de trop bons yeux, dit Colibri. Cela te portera malheur...

Il tira de la poche de son habit un poignard et l'enfonça dans la poitrine de son compagnon.

— Pourquoi, diable! as-tu la langue si longue, mon pauvre Taupier? dit Boiscoupé d'une voix attendrie.

Et à son tour, il lui planta son poignard dans la gorge.

L'infortuné Taupier ne poussa qu'un râle d'agonie, car il n'eut pas le temps de crier, puis il expira.

Colibri et Boiscoupé se relevèrent.

— A quelque chose malheur est bon, fit le lieutenant, qui aimait décidément les proverbes, en empochant les cinq cents livres de Taupier.

Quant à Colibri, il ne parlait pas, il écoutait.

Les deux misérables avaient dévalisé leurs amis avec une telle dextérité, que, lorsqu'ils se relevèrent, ils entendirent dans le lointain les éclats de rire de Germain et du jeune officier.

Colibri frappa du pied avec colère.

— Ce damné gentilhomme se moquera-t-il éternellement de moi? murmura-t-il.

Et prenant le bras de Boiscoupé :

— Viens, ajouta-t-il en l'entraînant.

— Où donc? demanda le lieutenant, peu disposé à courir de nouveaux dangers.

— Eh ! n'aie donc pas peur, poltron ! fit Colibri avec humeur ; je n'ai pas envie de livrer de nouveau bataille à un homme qui nous a si vertement étrillés.

— A la bonne heure ! dit Boiscoupé.

— Seulement rien ne nous empêche de le suivre et de savoir où il va.

— Assurément.

— Alors, viens.

Ils hâtèrent le pas, jusqu'à ce qu'ils eussent à peu près rejoint Lucien et son soldat, dont la gaieté commençait à se calmer.

Rasant les maisons, se dissimulant dans l'ombre, et grâce à l'épaisseur de la nuit, ils purent suivre le capitaine et le virent entrer dans la maison du comte de Montclavel.

Ce petit hôtel, très-coquet, très-élégant et meublé avec beaucoup de goût, ne lui appartenait que depuis trois ans. Il ne l'avait acheté que quelques mois après sa nomination de lieutenant de vénerie.

Le roi était si souvent à Versailles, à cette époque, qu'Édouard était obligé d'y rester quelquefois des mois entiers, d'y avoir ses uniformes, ses chevaux et tout son attirail de chasse — ce qui nécessitait une véritable installation.

Lucien, après avoir refermé la porte d'entrée, alla s'enfermer dans la chambre qu'il occupait ordinairement quand il venait voir son ami. Elle n'était séparée de celle d'Édouard que par un cabinet de toilette, sur lequel les deux chambres ouvraient chacune une porte.

Cette chambre était située au premier étage et avait deux fenêtres de façade. Colibri, qui se tenait aux aguets, vit entrer le jeune officier et saisit la main de Boiscoupé.

— Attends donc! dit-il en la lui serrant avec force. On dirait que la maison dans laquelle vient d'entrer ce gentilhomme est l'hôtel du marquis de Guébriac...

— Quel hôtel ? quel marquis ?

— Mon ancien capitaine aux chevau-légers.

— Eh bien?

— Eh bien ! si je ne me trompe pas, je connais cet hôtel-là comme ma poche.

— A quoi cela nous mène-t-il ?

— Je te le dirai tout à l'heure, répondit Colibri.

Il s'avança à pas de loup et arriva juste en face de la maison.

— C'est bien cela, murmura-t-il. C'est l'hôtel du marquis.

Il observa avec attention.

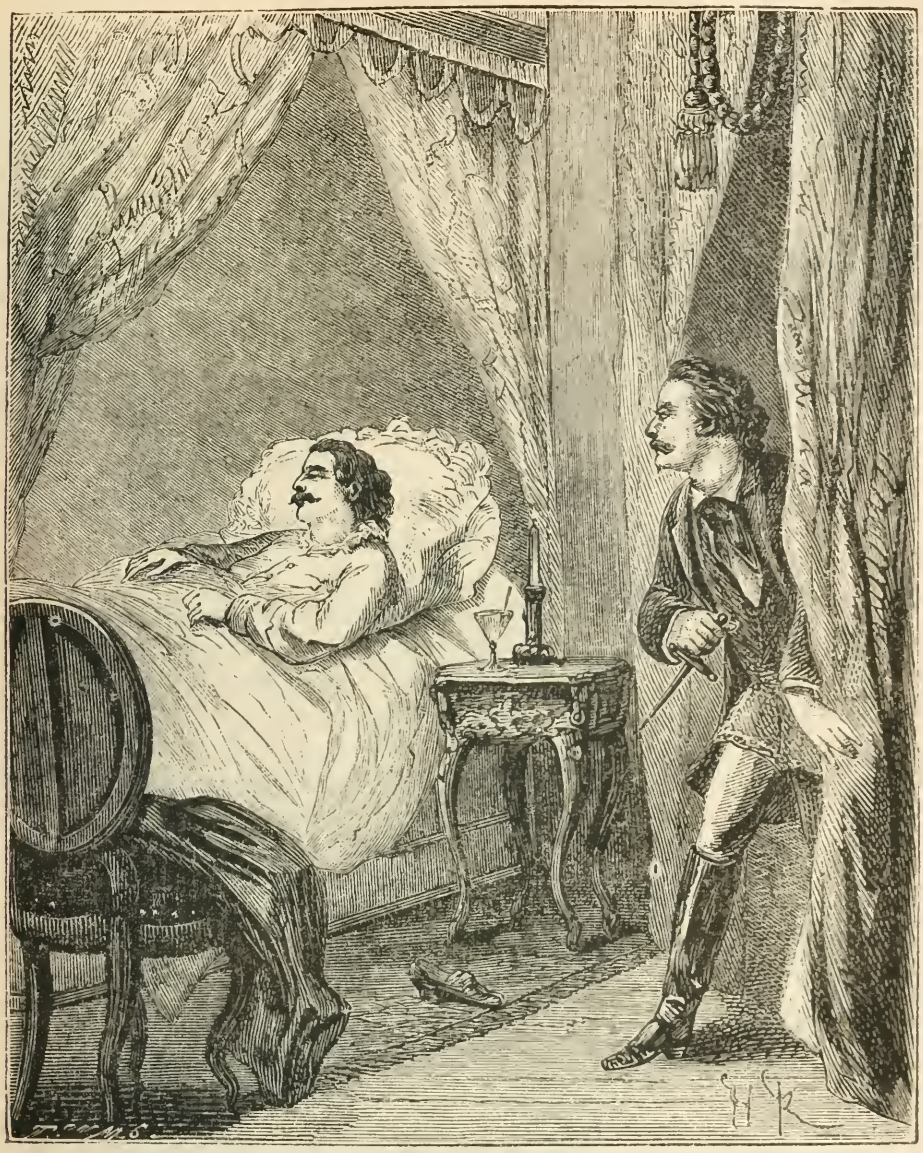
Trois minutes après, il vit s'éclairer, à travers les persiennes closes, les deux fenêtres de la chambre dans laquelle venait de pénétrer le capitaine.

— Ah ! l'hôtel ne doit pas être à lui, dit-il à demi-voix.

— Pourquoi? demanda Boiscoupé.

— Parce qu'il couche dans la chambre d'ami.

— Tu en es sûr?



Sur la blancheur de l'oreiller se détachaient les cheveux noirs du jeune officier.
(Page 308.)

— Parbleu! répondit Colibri. Tiens. A droite des deux croisées éclairées se trouve le cabinet de toilette, qui n'a qu'une fenêtre, et à droite de ce cabinet se trouve la grande chambre de maître : celle qu'habitait M. de Guébriac quand j'étais à son service.

— Tu as donc été à son service?

— Pendant huit mois, oui. C'est lui qui m'a fait donner mes galons de brigadier.

— Viens, fit Boiscoupé, tu me raconteras cela en route.

Il prit le bras de Colibri, mais celui-ci résista et demeura pensif.

— Dire, murmura-t-il au bout de quelques minutes, que ce capitaine de malheur nous fait perdre ce soir quatre mille livres!

— C'est vrai! soupira Boiscoupé; mais qu'y faire?

— Ah! c'est dommage!

— Sans doute. Cependant, avec les soixante-quinze louis, dont ta présence d'esprit nous a fait hériter, nous n'avons pas trop à nous plaindre.

— Non, je sais bien, avoua Colibri, mais quatre mille livres perdues...

Un soupir de regret s'échappa de sa poitrine, et ses yeux brillèrent d'une lueur d'ardente convoitise.

— Il serait si facile de les regagner, reprit-il. Il suffirait d'attendre que cette lumière s'éteignît... Une heure après, afin de laisser à ce gentilhomme le temps de s'endormir, quelqu'un, à qui les moindres détours de la maison sont familiers, pourrait s'introduire sans bruit, et, avec un bon coup de poignard ..

— Les quatre mille livres seraient gagnées, tu as raison, dit Boiscoupé.

Il souscrivait d'autant plus volontiers à cette combinaison, que, d'après le plan que Colibri venait d'exposer, il n'avait personnellement rien à risquer.

Seul, Colibri connaissait l'hôtel, pouvait s'y introduire et y circuler sans lumière; donc, seul, Colibri pouvait frapper Lucien.

Pour Boiscoupé c'était tout bénéfice.

Colibri devina ce qui se passait dans l'esprit de son compagnon.

— Seulement, dit-il, si je fais le coup, je veux en avoir le profit.

— Qu'entends-tu par ces paroles?

— J'entends que si tu n'as d'autre mérite que de me faire la courte échelle, il n'est pas possible que tu prétendes partager avec moi les quatre mille livres.

— Cependant n'avons-nous pas couru jusqu'ici les mêmes dangers?

— Soit; mais où cesse ta part de danger, doit cesser ta part dans les bénéfices.

— De sorte que, selon toi, je n'aurais rien à prétendre? demanda Boiscoupé.

— Rien, ce serait trop peu, répondit Colibri; mais je crois qu'en t'abandonnant cinq cents livres...

— Mettons en mille, proposa le lieutenant.

— Allons! va pour mille, accepta Colibri.

Et ils se tendirent la main pour sceller le marché, ainsi que l'auraient fait d'honnêtes gens.

— Maintenant, fit Colibri, c'est affaire de patience, mon ami. Laissons s'éteindre les lumières; puis nous irons faire une petite promenade, et, une heure après...

— Nous reviendrons, dit joyeusement Boiscoupé.

Ils n'eurent pas longtemps à attendre.

Lucien, qui avait résolu de partir le lendemain matin à la première heure, se mit au lit sur-le-champ et souffla presque aussitôt les bougies qui l'éclairaient.

— Allons! cela ne s'annonce pas trop mal, dit Colibri en se frottant les mains.

Ils s'éloignèrent, afin de ne pas attirer l'attention, et revinrent au moment où minuit venait de retentir à l'horloge de l'église voisine.

Le petit hôtel de Montclavel était plongé dans une obscurité complète.

La ville même s'était endormie dans un silence rassurant.

— Attention! dit Colibri à voix basse.

En même temps il déboucla son épée et la tendit à Boiscoupé.

— Comment! tu ne la gardes pas?

— Non.

— Et si tu es surpris?

— Justement, cela me gênerait pour fuir. Et puis, pour la besogne que je vais faire, ceci vaut mieux, dit l'ancien sergent.

Et il fit briller dans l'ombre le poignard qu'il venait de planter tout à l'heure dans la poitrine de son ami Taupier.

Alors il s'avança sur la pointe du pied jusqu'à l'extrémité gauche de l'hôtel, et s'arrêta devant une petite porte, qui donnait accès directement dans la cuisine et dans les communs.

— Approche, dit-il à Boiscoupé. Si rien n'a été changé, le vasistas qui surmonte le haut de cette porte ne doit pas être fermé.

Son camarade obéit docilement.

— Range-toi le long du mur et tiens bon, lui recommanda Colibri; je vais monter sur ton dos.

Joignant le geste à la parole, il poussa Boiscoupé contre la porte, lui grimpa lestement sur les épaules et poussa.

Après quelques efforts infructueux, il s'arrêta.

— Le vasistas est fermé, dit-il.

— Eh bien! qu'allons-nous faire?

— Nous allons l'ouvrir quand même, répondit délibérément Colibri.

Il donna dans l'angle du carreau un petit coup sec avec le coude. Le carreau se cassa, non pas en entier et avec un bruit formidable, mais juste assez pour laisser passer l'avant bras.

Après avoir fait jouer le ressort qui tenait le châssis fermé, Colibri l'ouvrit, se hissa sur la porte, et son long corps disparut peu à peu par l'ouverture.

— Si quelque danger nous menaçait du dehors, dit-il à Boiscoupé avant de disparaître entièrement, préviens-moi par un coup de sifflet, afin que je puisse gagner les maisons voisines.

— Bien, fit son lieutenant.

Au même instant, Colibri se laissa glisser le long de la porte et mit pied à terre.

Maintenant il était chez lui.

Tandis que Boiscoupé se collait tant qu'il pouvait le long du mur pour dissimuler de son mieux sa grande silhouette, et tenait mélancoliquement entre ses bras l'épée de son capitaine, celui-ci se dirigeait avec assurance vers le corridor qui, de la cuisine, conduisait aux bâtiments principaux.

Au bout de ce corridor se trouvait l'office, lequel ouvrait dans le vestibule, sous la cage de l'escalier.

A gauche de l'antichambre, la porte d'un grand salon, à droite celle de la salle à manger.

En effet, Colibri arriva sans encombre jusqu'au pied de la première marche; rien n'avait été changé dans la disposition des lieux.

Donc l'hôtel tout entier était à lui maintenant. Les domestiques devaient coucher dans les communs ou dans les combles de la maison.

Un mauvais sourire erra sur les lèvres de l'aventurier. Il songeait à ses quatre mille livres. Après avoir franchi le premier étage, il s'arrêta pendant quelques secondes et prêta l'oreille. Il n'entendit rien, sinon son cœur qui battait dans sa poitrine un peu plus fort qu'à l'ordinaire.

Devant lui se trouvaient les deux chambres principales : à gauche celle de Montclavel, au-dessus du salon; à droite celle de Lucien, au-dessus de la salle à manger; au milieu le cabinet de toilette, au-dessus du vestibule.

Dans les petites pièces de derrière qui donnaient sur la cour, personne assurément.

Lucien était couché dans la chambre de droite. Colibri le savait; il l'y avait vu entrer, une lumière à la main.

Oui, mais par quelle porte pénétrer dans cette chambre? Directement ou par le cabinet de toilette? ou même par la chambre principale?

Sans vouloir parcourir en entier les appartements du premier étage, Colibri choisit un terme moyen et se décida à entrer d'abord dans le cabinet de toilette.

Il préférait s'assurer à l'avance que le jeune officier dormait et ne se hasarder dans la chambre que si sa victime était hors d'état de se défendre.

Il tourna donc le bouton de la porte qui donnait sur le carré et poussa légèrement.

La porte résista.

Il poussa un peu plus fort. Soit qu'elle n'eût pas été ouverte depuis quelque temps, soit que le bois eût joué, elle céda brusquement aux efforts de Colibri avec ce petit bruit sec que l'on connaît.

Il tressaillit et écouta...

Rien ! Alors il marcha droit à la porte de la chambre, qu'il trouva toute grande ouverte.

— C'est vraiment trop commode ! murmura-t-il.

Il tira son poignard, se pencha en avant et tendit l'oreille.

Il distingua nettement le bruit de la respiration lente et régulière du chevalier.

— Allons ! dit-il résolument.

Il s'approcha avec des précautions infinies. Ses yeux avaient fini par s'habituer à l'obscurité; en outre, il connaissait les êtres. Il se dirigea donc sans hésiter vers le lit, dans lequel se dessinait vaguement une forme humaine.

En effet, sur la blancheur de l'oreiller, se détachaient les cheveux noirs du jeune officier.

Colibri leva le bras, le laissa retomber avec force et sentit au bout de sa lame une résistance qui lui prouva que le coup avait porté.

Il allait redoubler, lorsqu'un pas précipité retentit tout à coup dans le cabinet de toilette, qui s'éclaira en même temps d'une vive lueur.

De son côté, Lucien s'était réveillé brusquement.

— Qui est là? avait-il demandé, sans s'apercevoir qu'il était blessé.

— Me voilà, capitaine! cria la voix de Germain. Je ne me suis donc pas trompé? Quelqu'un est entré ici?

Presque aussitôt il fit irruption dans la chambre, mais Colibri ne l'avait pas attendu. Au premier bruit, il avait ouvert la porte qui donnait sur le carré et avait pris la fuite.

Lucien, sans se rendre compte de ce qui s'était passé, porta la main sur le haut du bras gauche, où il ressentait une légère douleur.

Il retira sa main : elle était pleine de sang. Il jeta les yeux sur la manche de sa chemise : elle était rouge.

— Qu'est-ce que cela signifie? balbutia-t-il. On a donc essayé...

Germain aperçut la porte de la chambre ouverte et se précipita dans l'escalier; il entendit distinctement les pas de Colibri, qui déjà avait atteint les marches du rez-de-chaussée.

Le soldat, furieux, s'élança sur ses traces en poussant un cri de rage; mais il n'avait pas de lumière et ne connaissait pas assez la maison pour s'y guider dans les ténèbres.

Il arriva bien dans le vestibule; mais, ne sachant par où Colibri avait passé, il perdit un temps précieux à ouvrir les portes du salon et de la salle à manger. Il ne vit et n'entendit rien.

Comprenant que le misérable lui échappait, il jugea inutile de le poursuivre plus longtemps, et remonta auprès de son maître pour panser sa blessure

Fort heureusement, ce n'était rien. Colibri, qui n'y voyait pas, n'avait pas pu frapper à coup sûr. Il avait bien atteint le côté gauche, mais le bras de Lucien avait servi de bouclier à sa poitrine.

Au bout de dix minutes d'un pansement superficiel, il n'y paraissait plus.

— C'est singulier! disait Lucien. Je n'ai rien entendu. Mais par où ce misérable est-il entré? Comment te trouvais-tu là?

Germain, en effet, aurait dû coucher dans les communs, où le domestique du comte lui avait fait les honneurs de la plus belle chambre; mais les recommandations du brigadier lui trottaient en tête. Il voulait rester à côté de son maître.

Pendant que Lucien se rendait au château, Germain, pour se distraire, visita l'hôtel de fond en comble et particulièrement la chambre où logeait le jeune officier.

Ne pouvant pas s'installer dans le cabinet de toilette, il avisa une petite pièce qui se trouvait de l'autre côté du carré, juste en face de la porte de Lucien, et dont on avait fait un boudoir.

Aussitôt il courut chercher son matelas, et l'étendit sur le tapis.

— Ici, dit-il, je ne gênerai personne et je serai près du capitaine.

Ce fut une heureuse idée, assurément.

Lorsque Lucien le congédia, Germain alla s'étendre sur son matelas et eut soin de laisser sa porte ouverte. Comme il ne dormait que d'un œil, le bruit que fit Colibri en pénétrant dans le cabinet de toilette le réveilla. Il se leva, alluma un candélabre et courut également dans le cabinet de toilette.

Malheureusement il avait perdu un temps précieux pour allumer sa bougie. Ces quelques secondes avaient suffi à Colibri pour porter le premier coup.

Dans tous les cas, en l'empêchant d'en porter un second et un troisième, Germain avait tout bonnement sauvé la vie de son capitaine.

— Mais par où cet assassin a-t-il pu se faufiler dans la maison? se demandait Lucien.

Il sauta hors du lit. Suivi de Germain, il parcourut l'hôtel, les communs, et arriva enfin dans la cuisine, dont il trouva la porte toute grande ouverte.

Colibri n'avait même pas eu la peine de reprendre le chemin difficile qu'il avait suivi pour pénétrer dans la place. La clef de la porte de la cuisine était dans la serrure. Il n'eut qu'à la faire jouer pour rejoindre Boiscoupé et s'esquiver avec lui.

Ce ne fut qu'insensiblement et aidé par le domestique d'Édouard que Lucien se rendit un compte exact des moyens que le coquin avait employés.

Mais ce que personne ne pouvait comprendre, c'est comment il avait pu circuler dans l'hôtel et parvenir sans lumière jusqu'à la chambre de Lucien. Évidemment, il connaissait les moindres recoins de cette habitation. Mais comment? Qui était-il? Voilà ce qu'il fut impossible de découvrir.

Du moins cette tentative eut cela de bon : elle démontra à Lucien que Monseigneur était un ennemi contre lequel on ne devait jamais trop se tenir en garde.

XVI

BAZILE MET A PROFIT LES CONSEILS DU COMPÈRE ÉTIENNE

A la suite de cette algarade, le domestique d'Édouard consolida le vasistas et referma la porte de la cuisine, pendant que Lucien se barricadait dans sa chambre et que Germain transportait son matelas en travers de la porte.

La nuit se passa fort heureusement sans autre incident.

A six heures du matin le capitaine se mit en route. A sept heures et demie il arriva.

Personne n'était encore levé, si ce n'est Papillon, à qui Lucien raconta ce qui lui était arrivé.

— Ainsi, mon ami, dit-il en finissant, c'est à vous et à Ludivine que je dois la vie encore une fois. Sans le pistolet que vous m'avez donné hier, j'étais un homme mort!

Le brigadier fronça le sourcil.

— Je m'en doutais, murmura-t-il en mâchant sa moustache.

— Que je serais attaqué hier? interrogea Lucien.

— Non, sans cela je t'aurais accompagné; mais je me doutais que ce prêtre de malheur savait qui tu étais et tenterait de t'assassiner.

— Vous ne vous êtes pas trompé, vous le voyez.

— Encore, si l'on avait pu s'emparer d'un de ces coquins...

— Qu'en aurait-on fait?

— On l'aurait forcé à dénoncer ses complices, on serait remonté sans peine jusqu'à l'évêque de Silistrie...

— Et à quoi cela nous aurait-il avancés?

— A l'accuser publiquement et à le châtier comme il le mérite.

— Non, mon ami, Cette fois, vous faites fausse route. Cela nous aurait avancés à lui faire quitter Paris, ou du moins à l'obliger de se cacher; car, au premier bruit de ce scandale, ses supérieurs l'auraient fait battre en retraite. Or je ne connais pas encore le nom de mon père et je vous ai dit que je voulais avoir les mains pleines de preuves, le jour où je jetterais son crime à la face de ce misérable.

— Comme tu voudras, dit Papillon; mais, en ce cas, tu me permettras de m'inquiéter pour toi de ce qui peut résulter de cette inaction. Je ne t'ai pas arraché à la mort, alors que tu ne tenais plus à la vie que par un souffle, pour te laisser tuer par ce bandit à présent que je me suis donné tant de mal pour faire de toi un homme.

— Que voulez-vous donc faire?

— Reprendre du service pour mon propre compte.

— De quelle façon?

— En ceignant à nouveau mon épée et en t'accompagnant, ainsi que Germain, partout où tu iras.

— Par exemple! fit Lucien en haussant les épaules

— Oh! tu as beau t'en défendre, cela sera comme je te le dis, reprit Papillon; et, si je ne suffis pas à te protéger, j'appellerai Hartmann, qui se ferait tuer pour toi. Si cela ne suffit pas encore, je m'adresserai même au vicomte...

— Tout beau, mon cher Papillon! fit Lucien en riant. Si cela continue, vous allez faire venir du Hanovre ma compagnie, que j'y ai laissée.

— Ma foi! fit le vieux soldat, cela ne serait déjà pas si bête! Nous en aurions plus tôt fini avec cet enfroqué de Satan que la naissance a fait votre cousin.

— Bah! nous en viendrons bien à bout sans mettre en mouvement tout un corps d'armée.

— Je n'en réponds pas, dit Papillon en secouant gravement la tête.

— Dieu nous aidera, fit Lucien. Et Raymonde, vous ne m'en parlez pas?

— Comment veux-tu que je t'en parle? Tu l'as quittée hier soir en même temps que moi et il n'est pas huit heures du matin. Je ne l'ai pas revue.

— C'est juste, mais je tremble tellement que, connaissant notre amour, Monseigneur ne s'en prenne à elle...

— A une femme! Ce serait odieux! s'écria Papillon.

— Eh! que voulez-vous que respectent des ministres qui ne respectent pas leur Dieu? riposta le capitaine.

— Oui... c'est vrai, fit le brigadier; mais c'est égal, il n'oserait pas.

— Je n'en sais rien, dit Lucien avec incrédulité.

Ludivine vint aussitôt leur annoncer que le déjeuner était servi.

Le jeune officier se leva avec d'autant plus d'empressement que, depuis quatorze heures, il était à jeun.

Après avoir fait honneur à la collation qui lui fut servie, il se rendit chez la comtesse de Libessac.

Bien qu'il fût à peine neuf heures, elle le fit entrer sur-le-champ.

Elle tressaillit en le voyant paraître.

Était-ce parce qu'elle était prévenue? N'y avait-elle pas encore fait attention? Le fait est qu'elle fut frappée de la ressemblance singulière qu'il y avait entre Lucien et Gabrielle de Méricourt.

Elle en demeura si surprise et le cacha si peu, que le capitaine lui demanda ce qu'elle avait.

Elle le lui dit aussitôt.

Lucien se rappela alors l'étrange persistance avec laquelle Monseigneur l'avait examiné, lui aussi, le jour où il l'avait rencontré pour la première fois dans l'auberge de Livry.

Cette ressemblance l'avait-elle frappé également? Avait-il, le jour même, conçu de son côté les premiers soupçons?

Peut-être. Dans tous les cas, le hasard qui avait rapproché le bourreau de la victime, à vingt et un ans de distance, était de plus en plus singulier.

Sous l'empire de l'impression que cette ressemblance lui causait, M^me^ de Libessac, un peu attristée, se laissa aller à exhumer tous ses souvenirs de jeunesse et vanta longuement les exquises délicatesses dont le cœur de Gabrielle était rempli.

Lucien buvait avidement chacune des paroles qui tombaient des lèvres de la comtesse. Depuis qu'il avait découvert en partie le secret de sa naissance, c'était la première fois qu'il entendait faire l'éloge de sa mère.

Et après avoir dit combien elle était douce, bonne et aimante :

— Mais comment ce misérable Savournin a-t-il eu le courage de tuer cet ange de bonté? s'écria-t-elle.

Il est vrai qu'à cet égard l'instruction n'affirmait rien. Au contraire, elle constatait que la jeune femme n'était pas morte précisément de mort violente, mais d'un saisissement, d'une révolution subite, dont sa position d'accouchée augmentait le danger.

Avait-elle été témoin de l'assassinat de son mari? Avait-elle éprouvé cette syncope au moment où son cousin s'emparait de son enfant? Voilà ce que l'instruction n'avait pas pu révéler.

Ce drame lugubre, que son intendant avait raconté à la comtesse, et auquel elle n'avait volontairement prêté jadis qu'une attention distraite, se représentait

La comtesse lui remit vingt mille livres. (Page 314.)

à sa pensée dans toute son horreur, à présent qu'elle savait qu'il s'agissait de son amie d'enfance et qu'elle était en présence du fils de cette infortunée.

Plus elle le regardait, plus cette ressemblance devenait saisissante. Telle elle se rappelait Gabrielle, tel elle retrouvait Lucien.

C'était bien ce même front blanc et développé, ces yeux noirs et brillants, ce sourire gracieux, ce regard, si doux d'ordinaire, et que les vivacités de son caractère allumaient de lueurs si diverses.

Pauvre femme! Pauvre enfant!

Il se passait quelque chose d'étrange dans le cœur de Mme de Libessac. Il lui semblait qu'à vingt-six ans de distance l'amitié robuste qu'elle avait vouée à Gabrielle reprenait tous ses droits, et que la chère morte lui rappelait les engagements qu'elles avaient pris autrefois.

Hélas! qu'étaient-ils devenus ces serments qu'elles croyaient éternels? Elles s'étaient juré de ne pas se quitter, et la vie les avait si violemment séparées, qu'elles ignoraient trois ans après ce qu'elles étaient devenues.

Du moins la comtesse résolut de rester fidèle à ses souvenirs et de garder le culte de cette vieille amitié.

Gabrielle n'existait plus, il est vrai; mais son fils était là pour la représenter. Il hériterait de l'affection que Mme de Libessac avait vouée à sa mère.

Et, pour commencer, il ne fallait pas que Lucien reculât, faute d'argent, devant aucun obstacle dans la lutte qu'il venait d'entreprendre.

La comtesse lui remit donc vingt mille livres, qu'elle avait dans ce but prélevées sur ses économies.

— Ne craignez pas, lui dit-elle, d'user largement de cette somme, ni de tarir la source qui me l'a fournie. Depuis vingt-trois ans que je vis seule, j'ai bien d'autres fonds en réserve. Je ne saurais en faire un meilleur emploi que de les consacrer au triomphe de votre cause, en souvenir de celle que j'ai tant aimée.

Lucien eut beau s'en défendre, force lui fut d'accepter cette généreuse offrande, dont il sentait qu'il aurait besoin d'un moment à l'autre.

Il remercia chaleureusement sa bienfaitrice, et regagna son appartement, le cœur un peu mieux disposé.

L'éloge de sa mère qu'il venait d'entendre, les bonnes paroles que lui avait adressées la comtesse, l'amitié dont elle lui avait donné des preuves, l'avaient momentanément distrait des sombres pensées que les audacieuses entreprises de Monseigneur lui avaient inspirées.

Lorsque Papillon vit miroiter sur la table de sa chambre la fortune que Mme de Libessac venait de remettre entre les mains du jeune officier, il commença à croire que Lucien pouvait lutter avantageusement contre son ennemi.

Pendant ce temps, Monseigneur s'était levé dès le matin, et se promenait avec impatience dans sa chambre.

De temps en temps il s'arrêtait devant ses fenêtres, dont il soulevait les rideaux afin de jeter un coup d'œil au dehors.

Sans aucun doute, il attendait quelqu'un, car il reprenait sa promenade silencieuse et interrogeait du regard les aiguilles de sa pendule, évidemment trop lentes au gré de son désir.

Il n'était que sept heures du matin, et Bazile n'entrait pas avant huit heures dans la chambre de son maître. Monseigneur n'osait pas l'appeler, de peur de laisser voir l'agitation à laquelle il était en proie.

L'heure s'écoula enfin et l'intendant de Monseigneur pénétra dans sa chambre.

— Déjà levé! s'écria-t-il.

— Oui, fit négligemment le prélat. Personne n'est venu me demander ce matin?

— Pardon, Monseigneur.

— Qui? dit vivement Sa Grandeur.

— M. Patouillot. Il est là et demande à parler à Monseigneur.

— Eh bien! qu'il entre, fit l'évêque, visiblement désappointé.

Ce n'était pas de Patouillot que Monseigneur attendait la visite.

Aussi le reçut-il froidement et n'écouta-t-il d'abord les explications de cet agent vulgaire qu'avec une distraction marquée.

Patouillot se félicitait, en effet, dans son exorde, de ce que Colibri n'était pas revenu chez lui depuis huit jours, et remerciait le prélat d'avoir bien voulu employer ce sacripant à son service.

— Grâce à la tranquillité que me laisse son départ, poursuivit Patouillot, je puis m'occuper avec plus de suite de la surveillance que Monseigneur a bien voulu me confier.

Le prélat ne sourcillait pas et pensait à tout autre chose qu'à ce que le marguillier lui racontait.

— Aussi, continuait Patouillot, bien que, j'en ai grand'peur, hélas! je sois tombé en suspicion auprès de Lucien et de Papillon : bien qu'à cause de cela même, je sois obligé de me tenir sur une grande réserve, je puis, grâce à mes auxiliaires et grâce à ce que j'ai observé moi-même, vous apporter du nouveau.

Cette fois, le prélat dressa l'oreille.

— Du nouveau? fit-il avec une incrédulité visible.

— Oui, Monseigneur. J'ai même lieu de croire que ce nouveau a une certaine importance. Aussi, si vous voulez bien me le permettre, je prendrai la liberté de vous rappeler que la place de trésorier de la fabrique de Saint-Eustache est toujours vacante.

— Quelle place? demanda le prélat.

— Quoi! Monseigneur a oublié... Non, je ne puis le croire. Cependant, je prendrai la liberté de lui rappeler encore qu'il m'avait formellement promis de me recommander au curé, près de qui j'ai sollicité cet emploi depuis bientôt quatre mois.

— Eh bien! voyons, fit Sa Grandeur. De quoi s'agit-il?

— D'abord, Monseigneur sait que le chevalier s'est absenté pendant trois jours de Paris...

— Oui, si c'est tout ce que vous avez à m'apprendre..

— Non, car le chevalier est revenu depuis quatre jours et je n'ai pas revu Monseigneur depuis cette époque.

— Ainsi c'est de ces quatre jours que vous venez me donner l'emploi?

— Oui, Monseigneur.

— Je vous écoute.

— Dès le lendemain de son arrivée, commença Patouillot, le chevalier s'est rendu rue de la Monnaie, n° 11, dans la plus belle maison du quartier, et y a arrêté un logement au premier étage.

— Pour lui?

— Non, Monseigneur, pour une autre personne.

— Qui se nomme...

— Sa Grandeur le saura dans un instant.

— Bien. Après?

— Après, M. de Saint-Germain est allé rue Saint-Dominique, tout au bout de la rue, à cinq cents pas des Invalides. Là, il a sonné à la porte d'un hôtel, dans lequel il est entré.

— Hein? fit le prélat qui tressaillit tout à coup.

Patouillot, à son tour, ne sourcilla pas. Voyant que Monseigneur commençait à prendre intérêt à son récit, il se promit de lui vendre chèrement le secret dont il était possesseur.

— Cet hôtel dont vous parlez est-il tout à fait le dernier, à gauche et à l'extrémité de la rue?

— Tout à fait et à gauche, oui, Monseigneur.

— Ah! dit l'évêque visiblement agité. Qu'allait-il faire dans cette maison?

— Je suppose qu'il allait y chercher des meubles.

— Des meubles?

— Oui, car pendant deux jours, le chevalier n'a fait que courir les tapissiers avec le comte de Montclavel, tandis que des portefaix n'ont cessé de charrier des meubles, qu'ils ont transportés de l'hôtel à l'appartement de la rue de la Monnaie.

Le prélat écoutait avec une surprise de plus en plus grande.

— Bon! pensa Patouillot, ma place de trésorier est en bon chemin.

Puis il reprit à haute voix :

— Le troisième jour, vers deux heures de l'après-midi, tout ce va-et-vient cessa brusquement. Le chevalier et le comte quittèrent l'appartement de la rue de la Monnaie. Ils avaient l'air très-contents. Ils rentrèrent directement chez eux.

— Bon! mais qu'est-ce que tout cela veut dire? interrogea Sa Grandeur.

— Attendez, Monseigneur, je n'ai pas fini, dit Patouillot.

— Eh! dépêchez-vous donc, ventrebleu! fit le prélat avec impatience.

— Vers trois heures et demie, un lourd carrosse, couvert de poussière, dont les chevaux étaient blancs d'écume, et qui venait certainement de fournir une longue traite, s'arrêta devant la porte de la maison qu'habite le capitaine.

« Dans ce carrosse se trouvait une dame d'un certain âge. En face d'elle, une jeune fille — sa femme de chambre, probablement.

« Sur le siége de devant, un laquais et, à côté de lui, un homme tout vêtu de noir, comme Bazile.

« Il mit pied à terre, entra dans la maison et en sortit bientôt après, escorté du chevalier.

« Celui-ci dit quelques mots au cocher et monta dans le carrosse, à côté de cette dame. La voiture repartit et s'arrêta rue de la Monnaie, n° 11.

« Le capitaine offrit la main à la voyageuse et disparut avec elle, tandis que le laquais, la fille de chambre et l'homme noir, aidés par le cocher, prenaient les

malles, qu'on avait attachées derrière le carrosse, et les montaient dans l'appartement.

« Au bout d'une heure tout était en place et le carrosse s'éloignait.

— Ainsi cette dame venait s'installer dans l'appartement?

— Je n'en étais pas encore bien sûr quand elle est arrivée; mais, depuis hier, j'en ai acquis la certitude.

— Comment?

— Sans doute cette dame, en venant se fixer à Paris, répondit Patouillot, n'avait pas amené son cuisinier et avait chargé le chevalier de lui en envoyer un, car, une heure après son départ, je vis arriver, en compagnie du brigadier Papillon, un cuisinier de mes amis, lequel entra, séance tenante, au service de cette dame. Quand il est allé ce matin aux provisions, j'ai eu soin de me trouver sur son passage et j'ai obtenu de lui tout ce que je voulais savoir...

— Et c'est...

— Le nom de cette grande dame et celui du pays qu'elle habitait trois jours avant.

— Et ce nom, quel est-il?

— Je vais le dire à Monseigneur à une condition...

— Parlez donc, bourreau!

— C'est que Monseigneur me fera obtenir cette place de trésorier à Saint-Eustache.

— Je vous la promets.

— Bien vrai?

— Sur mon honneur!

Patouillot, ne put réprimer un cri de joie et se frotta les mains.

— Eh bien! Monseigneur, acheva-t-il, cette dame arrive de la Normandie et se nomme la comtesse de Libessac.

A peine avait-il prononcé ce nom, que Sa Grandeur bondit de son siége.

— La comtesse à Paris! auprès de Lucien! ils se connaissent donc! murmura-t-il.

Son saisissement était tel, qu'il arpentait sa chambre à grands pas, oubliant que le futur trésorier de la fabrique de Saint-Eustache ne le quittait pas des yeux.

C'est qu'il n'était plus rassuré, l'infortuné Patouillot. La nouvelle qu'il venait d'apprendre à Monseigneur paraissait lui causer plus d'épouvante que de plaisir.

— Votre Grandeur n'a plus rien à me dire? demanda-t-il timidement

— Non, rien... balbutia le prélat avec agitation. Laissez-moi... Ah! si, reprit-il vivement. Encore un mot...

— Je suis aux ordres de Monseigneur.

— Le capitaine est-il sorti hier?

— A cheval, oui. Il était environ sept heures du soir.

— Et est-il rentré?

— Ce matin à huit heures, oui, Monseigneur.

— Comment! il est rentré? s'écria l'évêque avec colère.

— Oui, Monseigneur.

— Vous en êtes sûr?

— Je l'ai vu.

Le prélat laissa échapper un geste de fureur et réprima difficilement la malédiction qui allait s'échapper de ses lèvres.

— Cette fois, vous pouvez vous retirer, dit-il d'une voix étranglée.

Patouillot eut peur. Il se sauva.

En effet, Monseigneur était en proie à un terrible accès de colère. Ses yeux lançaient des éclairs, sa figure était contractée, ses lèvres crispées. Par un mouvement convulsif il serrait les poings et faisait craquer ses dents.

Quand Patouillot fut parti, il fit un bond dans sa chambre, comme la bête fauve enfermée dans sa cage.

— Les misérables! murmurait-il. Ils ne l'ont pas tué! Ils se sont moqués de moi! Ils m'ont volé mon argent!... Mais aussi, j'ai été bien sot de confier d'avance une somme de cette importance à des garnements de cette espèce. Ils se garderont bien de remettre les pieds ici, maintenant... Imbécile!

Il s'injuriait lui-même, tant la rage le possédait.

Au même instant Bazile ouvrit la porte.

— Le sergent Colibri désirerait parler...

— Qu'il entre! interrompit Monseigneur, sans donner à son intendant le temps d'achever sa phrase.

Presque aussitôt parut Boiscoupé, précédé de son capitaine.

— Comment osez-vous vous représenter ici? fit le prélat indigné.

Et, comme Colibri, tout interloqué, ne répondait pas :

— Je sais tout, reprit Monseigneur. Le chevalier est rentré ce matin chez lui sain et sauf...

— C'est vrai, dit l'aventurier; mais sarpejeu! ce n'est pas notre faute.

— Eh! morbleu! allez-vous dire que c'est la mienne? riposta le prélat.

— Non pas, mais si vous aviez été à notre place...

— Si j'avais été à votre place, interrompit Sa Grandeur, le chevalier serait mort.

— A moins qu'il ne vous ait tué, répliqua Colibri.

— Tué? Que voulez-vous dire?

— Je veux dire que de cinq que nous étions hier soir à dix heures, nous ne sommes plus que deux, Monseigneur : Boiscoupé et moi.

— Mais les autres?

— Les autres sont morts, Monseigneur.

Le prélat ne répondit pas. Il pâlit légèrement et devint soucieux.

Il leva sur Colibri et sur Boiscoupé un regard incrédule, car il se demandait si ce que ces deux coquins lui affirmaient était bien vrai.

— Vous ne nous croyez pas? fit Colibri, qui s'en aperçut. Cependant notre intérêt était-il, oui ou non, de toucher les quatre autres mille livres que vous nous aviez promises?

— Sans doute.

— Alors pourquoi nous soupçonner avant d'avoir entendu les explications que nous venons vous apporter?

— Ainsi c'est sérieux? interrogea Monseigneur. Vos trois amis...

— Sont morts, vous dis-je, répondit Colibri, à son tour impatienté. Si vous en doutez, rien ne vous est plus facile que de vous en assurer. Informez-vous auprès du lieutenant de police à Versailles et demandez-lui si, à deux cents pas du château, on n'a pas relevé ce matin les cadavres de trois inconnus...

— Mais que s'est-il donc passé? dit Monseigneur, qui avait fini par se laisser convaincre.

Colibri lui raconta de quelle façon avait échoué la première attaque dirigée contre le jeune officier, et lui expliqua comment Lucien avait échappé encore à la seconde tentative dont il avait été l'objet.

Cette fois, Monseigneur ne conservait plus aucun soupçon. Tous ces détails avaient un cachet de vérité auquel il n'était pas possible de se méprendre.

— Vous le voyez donc bien, reprit Colibri, loin que vous ayez à vous plaindre de nous, nous avons outrepassé les conditions de notre marché, et l'argent que vous nous avez donné est chèrement gagné.

Le prélat ne disait mot.

— Ce jeune officier sait évidemment que vous en voulez à sa vie, fit observer l'ancien sergent, car on n'a jamais vu un gentilhomme aller au château de Versailles avec des pistolets dans ses poches. Aussi, Monseigneur, je vous le dis, la résolution que vous avez prise ne peut pas réussir dans des circonstances ordinaires. Il est certain que, jusqu'à nouvel ordre, le capitaine ne mettra le pied hors de chez lui que bien armé, si ce n'est bien accompagné. Pour avoir raison de lui, dans ce cas-là, dix, quinze, vingt hommes ne vous suffiraient peut-être pas.

— Selon vous, que faudrait-il donc faire?

— Je ne saurais vous le dire, Monseigneur, car il y a une chose que je ne m'explique pas.

— Laquelle?

— C'est que le chevalier de Saint-Germain, sachant que vous voulez sa mort ne vous ait pas tué déjà — lui qui pourrait le faire avec une si grande facilité.

Cette observation fit courir un frisson dans les membres du prélat.

— Le chevalier a sans doute ses raisons pour ne pas s'attaquer à moi, répondit-il avec une apparente tranquillité.

— Il le faut bien, riposta Colibri, car il y en a d'autres à sa place...

— Oui, je sais, interrompit sèchement Monseigneur; mais je ne suis pas là pour répondre aux choses que vous ne comprenez pas. Connaissez-vous un moyen de vous défaire sûrement et sans danger de ce gentilhomme?

— Non, mais cela peut se trouver, répondit Boiscoupé.

— Eh bien! quand vous l'aurez trouvé, venez me revoir, dit le prélat; mais tâchez qu'il ne soit pas trop tard.

— Nous ferons de notre mieux, promit Colibri.

— Et si, de nouveau, j'avais besoin de vos services, interrogea Sa Grandeur, où pourrais-je vous le faire savoir?

— Cet excellent Patouillot vous le dira toujours, Monseigneur, répondit l'aventurier; mais, avant de nous quitter, ne trouvez-vous pas qu'il serait juste d'ajouter quelque chose à la somme que nous avons déjà reçue? Ne croyez-vous pas que la mort de nos trois camarades, les dangers que nous avons courus nous-mêmes, et enfin la tentative que nous avons faite de notre plein gré dans l'ancien hôtel de Guébriac méritent une certaine compensation?

Monseigneur fut sur le point de se fâcher tout rouge; mais il réfléchit qu'il pouvait avoir encore besoin de ces deux coquins et préféra les ménager.

— Je ne vous dois rien, dit-il pourtant; mais je serai bon prince envers vous...

A ces mots, il se dirigea vers une commode, dont il ouvrit le tiroir, y prit une poignée de louis et les versa dans la main de Colibri.

— Allez, leur dit-il ensuite, avec un geste de souverain mépris.

Colibri, fort embarrassé de ses richesses, fut obligé de les faire glisser dans le fond de son chapeau, afin de battre en retraite d'une manière convenable.

— Trop heureux, dit-il en s'inclinant, de me mettre aux ordres de Votre Grandeur aussi souvent qu'il lui plaira.

Boiscoupé s'inclina un peu plus bas que son capitaine et ils sortirent.

En traversant les appartements, ils partagèrent les trente louis que le prélat venait de leur donner.

Bazile, qui se tenait à la porte de la chambre, vit passer ces deux coquins, le chapeau rempli d'or, les yeux brillants de joie... Il eut un mouvement de colère.

— Ah çà! grommela-t-il, il y en a donc pour tout le monde, excepté pour moi?

Il se promena de long en large, en proie à de grandes hésitations.

Deux ou trois fois il s'arrêta devant la porte qui donnait accès dans la chambre de Monseigneur. Une fois même, il étendit le bras comme pour saisir le bouton de la serrure... mais il n'osa pas.

Il reprit sa promenade saccadée, tantôt s'arrêtant, tantôt murmurant des mots inintelligibles.

Enfin il s'arma de courage, ouvrit la porte et pénétra chez son maître.

— Que me veux-tu? demanda le prélat.

Et, comme Bazile ne répondait pas sur-le-champ, il leva les yeux sur lui.

L'intendant avait le front soucieux, les sourcils contractés, le regard sombre, la lèvre crispée.

— Qu'as-tu donc? interrogea le prélat de plus en plus surpris.

— J'ai, répondit Bazile avec humeur, que je suis las de voir tout le monde sortir d'ici les mains pleines d'or, tandis que moi, qui suis à votre service depuis vingt-cinq ans, j'en suis encore à recevoir la plus petite gratification.

— Qu'est-ce que cela signifie? balbutia Monseigneur interdit.

— Cela signifie que je veux avoir ma part de ces largesses.

— Tu es fou! fit Sa Grandeur. Que veux-tu de plus? N'es-tu pas mon intendant depuis que tu es entré chez moi?

L'intendant faisait assez piteuse mine. (Page 325.)

— Pas tout à fait...

— Et ne sais-je pas bien comment les intendants agissent envers leurs maîtres ? reprit le prélat. Espérerais-tu, par hasard, me faire croire que tu as rempli cette fonction sans qu'il t'en soit resté quelque chose au bout des doigts?

— Pardon, pardon, fit Bazile. Rétablisons les faits, s'il vous plaît, Monseigneur.

— Eh bien! parle, je t'écoute, dit l'évêque en s'asseyant.

— D'abord il n'y a pas vingt-cinq ans que je suis l'intendant de Monseigneur, il n'y en a que quatorze.

— Comment, coquin! nieras-tu que tu sois à mon service depuis...

— Ah! c'est différent. Oui, je conviens que je suis à votre service depuis cette époque; mais je constate que pendant les quatre premières années vous étiez pauvre comme Job; si pauvre que je n'avais pas touché un sou de mes gages quand monsieur votre père mourut.

— C'est vrai; mais à cette occasion je te donnai, de plus que je ne te devais deux mille livres de gratification, s'il t'en souvient.

— Je m'en souviens si bien, que je vais vous rappeler comment, quand et pourquoi vous m'avez remis ces deux mille livres, répliqua Bazile.

Monseigneur froissa du pied le tabouret sur lequel il s'appuyait.

— C'était vers la fin de mai de l'année 1740, continua Bazile, au moment où votre cousine venait d'arriver à Paris. Vous prétendiez avoir contracté de grandes obligations envers son père et envers elle : vous teniez, disiez-vous, à lui faire quitter l'horrible logement qu'elle habitait...

— Bien, après? interrompit Monseigneur avec impatience.

— Après, nous avons voyagé pendant près de six ans, comme des mendiants plutôt que comme des seigneurs, vivant un peu à l'aventure, protégés souvent par notre habit contre les rigueurs des autorités... Vous ne soutiendrez pas que ce soit le meilleur de notre temps, celui-là, ni que votre intendant ait pu faire fortune à vos dépens.

— Je te l'accorde, fit Monseigneur avec condescendance; mais depuis...

— Ah! depuis... je ne dis pas le contraire, accorda Bazile. Vous êtes entré en possession de tous les biens de votre oncle, de votre cousine... nous avons vécu largement.

— Enfin, tu l'avoues! ce n'est pas malheureux. Eh bien! depuis ces quatorze ans n'as-tu pas fait consciencieusement ton métier d'intendant?

— De mon mieux, Monseigneur, mais je vous ferai remarquer qu'il y a peu de profits dans votre maison.

— Pourquoi ?

— Parce que vous êtes seul.

— Je ne peux cependant pas recueillir une famille de dix personnes pour te faire plaisir.

— Non, mais vous pouvez reconnaître le zèle et la discrétion d'un bon serviteur, tout aussi bien que vous payez les services de tous les va-nu-pieds que je vois vivre à vos dépens.

— Que dites-vous, maître drôle? fit le prélat avec hauteur.

— Je dis, Monseigneur, que s'il faut hurler avec les loups pour avoir sa part du gâteau, je hurlerai.

— Quel gâteau? quelle part? Es-tu décidément ivre? demanda Sa Grandeur d'une voix irritée.

— Je ne suis ni fou, ni ivre, répondit froidement Bazile? Je vais le prouver à Monseigneur.

Il toussa pour se donner du courage.

— Nous allons revenir, s'il vous plaît, à cette date du 28 mai 1740, sur laquelle j'ai glissé si légèrement tout à l'heure, reprit-il gravement.

— Mais à propos de quoi me parles-tu toujours de cette date? interrogea Monseigneur.

— Parce que j'ai besoin de trente mille livres, répondit résolûment Bazile et parce que j'ai surpris ce jour-là un secret qui en vaut le double. Eh bien! ce secret, je veux le vendre, soit à vous, soit à l'héritier des Méricourt Choisissez.

Le sourire de profond dédain qu'avait affecté Monseigneur dès le début de cet entretien se figea subitement sur ses lèvres.

— Qu'est-ce que tu me chantes-là ? dit-il pourtant en affectant un air dégagé.

— Je dis que si ce n'est pas vous qui me donnez ces trente mille livres, j'irai les demander à un autre.

— Quel autre?

— A l'enfant de Gabrielle de Méricourt.

— Ah çà! je rêve, fit le prélat avec un étonnement parfaitement joué, de quel enfant veux-tu parler?

A son tour, Bazile laissa échapper un sourire de pitié.

— Je vois, dit-il, que Monseigneur ne veut rien avouer.

— Mais je n'ai rien à avouer! se récria Sa Grandeur.

— Heureusement les preuves ne me manquent pas, poursuivit l'intendant.

Le prélat prit tout à coup un air grave et recueilli.

— Écoute, dit-il à son intendant, je devrais te chasser de chez moi, rien que pour l'insolence dont tu fais preuve depuis cinq minutes. Cependant je tiens à te prouver que je ne saurais oublier vingt-cinq années de bons et loyaux services. Aussi, bien que ce soit pousser l'indulgence jusqu'à la faiblesse, je t'écouterai jusqu'au bout, ne fût-ce que pour voir jusqu'où peut s'égarer une intelligence comme la tienne.

A ces mots, Monseigneur se renversa paresseusement dans un fauteuil, et, de la main, fit signe à Bazile qu'il pouvait parler.

Celui-ci ne se laissa nullement intimider par ces grands airs.

Il avait eu du mal à se décider ; mais à présent qu'il était lancé, rien ne devait plus l'arrêter.

— Avec le consentement de Votre Grandeur, reprit-il avec un peu d'ironie, je remonterai donc à cette journée ou plutôt à cette soirée du 28 mai 1740, car tout ce que nous avons fait pendant la journée n'était que la mise en œuvre du drame que vous avez daigné me raconter. Vous me parliez tout à l'heure de mon intelligence, Monseigneur, et vous aviez réellement l'air de croire que je n'en manque pas. J'ignore si telle est réellement votre conviction ; mais j'hésite à le croire en présence des explications que vous m'avez fournies — explications que je ne vous demandais pas, s'empressa d'ajouter l'intendant.

— Sans doute, fit doucement le prélat, mais ton imagination me semblait aller si loin...

— Je vais vous dire jusqu'où elle est allée, Monseigneur. Je ne suis même

pas fâché d'avoir osé rompre enfin le silence que je gardais depuis si longtemps, afin que nous sachions mutuellement à quoi nous en tenir sur l'impression que nous ont laissée les événements dont cette ineffaçable soirée a été témoin.

« Et d'abord, vous avez essayé de me faire croire à une mésintelligence subite entre Gabrielle de Médicourt et... monsieur de... de... »

Il sembla chercher le nom qu'il ignorait. Il interrogea même du regard son maître; mais celui-ci ne sourcilla pas.

— Entre votre cousine et son mari, continua Bazile. Or, vous m'aviez avoué dix fois, en me parlant des griefs que vous aviez contre la branche aînée de votre famille, que Gabrielle était au mieux avec son mari et qu'ils s'entendaient pour vous dépouiller.

— Et quand cela serait? Qu'est-ce que tu en conclus?

— Sans doute. Si je n'avais pas d'autres preuves, j'aurais peut-être gardé le silence; mais elles abondent tellement que je m'étonne de vous voir persister dans vos inutiles dénégations. Est-ce donc par le pur effet du hasard que vous avez attiré Gabrielle et son mari dans l'hôtel désert de la comtesse de Libessac? Est-ce par hasard aussi que vous aviez creusé d'avance la fosse dans laquelle vous deviez enterrer leur enfant?

Monseigneur devint blême, mais ne fit pas un mouvement.

— N'essayez donc pas de me faire accepter comme vraie cette fable de querelle, couronnée par un si lugubre dénoûment. Pas davantage vous n'avez cru à la mort de l'enfant que je vous ai vu emporter. Comme le père, comme la mère, l'enfant était condamné par vous. C'était logique.

« Malheureusement, par une de ces fatalités qu'on pourrait qualifier de providentielles, un homme s'est trouvé là, qui, ayant surpris votre œuvre de mort, a déterré cet enfant, l'a emporté, l'a élevé, si bien que le petit ressuscité a grandi et qu'aujourd'hui vous tremblez d'être obligé de lui rendre l'héritage dont vous vous êtes emparé.

« J'ajouterai que je ne serais pas très-rassuré non plus, si j'étais à votre place, car du jour où cet enfant saura la vérité, il est évident qu'il réclamera ce qui lui appartient. Encore s'en tiendra-t-il là? Ce n'est pas probable.

« Sans aucun doute, une enquête a été faite quand on a découvert les accidents dont l'hôtel de Mme de Libessac a été le théâtre?

« Si peu de chose qu'ait pu apprendre cette enquête à votre cousin, elle doit l'avoir mis sur la voie. Il arriverait donc facilement à découvrir ce qui s'est passé, si quelqu'un se chargeait de diriger les recherches qu'il n'a pas manqué de faire. »

A ces mots, il se tourna victorieusement vers le prélat.

— Qu'en pensez-vous, Monseigneur? lui demanda-t-il.

— Je pense, répondit Sa Grandeur, qu'un sot t'a monté la tête ou que tu as bu pour te donner le courage de débiter toutes les absurdités que je viens d'entendre. En quoi, je te le demande, le récit très-exact que je t'ai fait des événements de cette soirée est-il plus invraisemblable que le conte avec lequel tu viens de me berner?

— Encore ! s'écria Bazile. Comment, vous niez ? Alors, pourquoi, le soir même sans prendre le temps de rentrer chez nous, avons-nous quitté Paris?

— Je te l'ai dit : c'est parce que je craignais d'être compromis dans ce drame horrible. Et tu vois que j'ai bien fait, puisque tu as conçu les soupçons les plus infâmes et que tu ne crains pas de les exprimer devant moi.

— Ainsi, c'est fini, dit l'intendant. Rien de ce que je viens de vous prouver n'est vrai, pas même l'existence de cet enfant ?

— Qui sait?... hasarda Monseigneur.

— Comment! Ne vous accompagnais-je pas le jour où vous avez voulu vous assurer que la terre n'avait pas gardé le funèbre dépôt que vous lui aviez confié? Ne m'avez-vous pas avoué vous-même qu'il avait été sauvé par ce soldat dont il m'avait semblé distinguer l'uniforme...

— Oui, mais cet enfant qu'est-il devenu?

— Ne le savez-vous pas? fit Bazile.

— Non, ma foi! dit le prélat.

— Bien sûr ?

— Je te le jure! Tu le sais donc, toi?

— Non, répondit l'intendant, dont le regard curieux ne cessait d'interroger le visage impassible de son maître; mais je m'imagine...

— Quoi donc?

— Que je n'aurais pas de peine à découvrir sa retraite...

— En vérité ?

— Et qu'il me suffirait, continua Bazile, de suivre un de ces coquins auxquels vous jetez l'or à pleines mains...

Monseigneur haussa les épaules.

— Soit! fit l'intendant. Je me suis trompé. Dans tous les cas, je m'aperçois que je n'ai plus la confiance de Monseigneur et je lui demanderai la permission de le quitter.

— T'en aller! dit vivement le prélat. Où donc?

— Où je pourrai, pourvu que j'y fasse fortune, répondit Bazile. Et je n'ai pas de temps à perdre!

Il s'inclina avec un peu de raideur.

— Comment! c'est sérieux? Tu veux quitter ton maître au bout de vingt-cinq ans, sous prétexte que tu as besoin de trente mille francs! Quelle est cette défaite? Que veux-tu faire de cet argent? N'es-tu pas bien ici? As-tu jamais manqué de rien ? T'imagines-tu que, si la mort me menaçait, j'oublierais le plus ancien et le plus fidèle de mes serviteurs ?

Bazile fit un geste d'humeur et ne répondit pas.

— Mais parle donc, fit le prélat. Où veux-tu en venir? Ne veux-tu qu'assurer ton avenir? Est-ce une menace directe que tu m'adresses? Je n'y comprends rien, car tu m'avais si peu habitué à l'ingratitude, que je me demande si le Bazile que je vois en ce moment est le même qui a été le compagnon de ma bonne et de ma mauvaise fortune.

L'intendant faisait assez piteuse mine. Les paroles dorées de Sa Grandeur se

rayaient un chemin vers son cœur. Il craignit de céder à un attendrissement ridicule. Il savait bien que son maître ne pensait pas un mot de tout ce qu'il venait de dire. Il se raidit contre sa faiblesse.

— Non, répondit-il nettement, je ne suis plus à l'âge où on se laisse prendre ni par le cœur ni par l'esprit, Monseigneur. Je sens que l'heure du repos approche pour moi, et je devine que je ne l'entendrai pas sonner en restant chez vous.

— Que veux-tu dire?

— Vous avez beau vous en défendre, il souffle ici un vent de haine et de colère. Sous le calme que vous affectez, je sens gronder la tempête. Tous ces espions que vous enrôlez, tous ces coupe-jarrets que je vois sortir de votre appartement, les poches bourrées d'or, jouent en votre nom une partie que vous gagnerez probablement, parce que vous êtes homme de ressource, mais que vous pouvez perdre, parce qu'au-dessus des prévisions humaines il y a les décrets de la Providence, auxquels le pape lui-même ne saurait rien changer. C'est ce dénoûment imprévu, presque impossible, que je ne veux pas attendre, Monseigneur, car la mort serait capable de vous surprendre avant que vous ayez le temps de penser à votre serviteur.

— Ainsi, c'est de l'argent que tu me demandes?

— De l'argent comptant, oui, Monseigneur.

— Et tu as parlé de... combien?

— Trente mille livres, répondit imperturbablement Bazile.

Les yeux de Sa Grandeur s'allumèrent d'une lueur de colère ; mais cet éclair disparut aussitôt. Le regard devint dur, les traits se contractèrent en une expression de froide cruauté et de résolution farouche.

— Soit, répondit l'évêque, tu auras tes trente mille livres dès aujourd'hui; mais à une condition...

— C'est?... demanda Bazile qui rayonnait de joie.

— C'est que tu vas jurer sur ton salut éternel de m'obéir désormais comme un esclave.

Bazile eut un moment d'hésitation.

Il regrettait de n'avoir pas demandé davantage, en présence de la facilité avec laquelle Monseigneur souscrivait à ses désirs.

Il se consola en pensant que rien ne l'empêcherait de revenir à la charge un peu plus tard.

— Je suis prêt, dit-il.

— En admettant que tout ce que tu supposes soit vrai, fit observer Monseigneur, songe que, par cet engagement, tu vas devenir non pas seulement mon confident, mais mon complice.

Bazile n'avait pas calculé les conséquences du serment qu'il allait prêter. Ce que lui disait son maître était vrai. En recevant de lui de l'argent pour se taire et en s'engageant à le servir aveuglément, il acceptait en partie la responsabilité des crimes qui avaient été commis.

— Soit! dit-il pourtant — car il avait son idée.

— Eh bien ! jure sur ton salut ! dit l'évêque d'une voix forte.

L'intendant se recueillit un instant, afin de préparer la formule de ce serment solennel.

— Sur mon salut éternel, dit-il en étendant la main, je jure de vous obéir désormais aveuglément en toute chose !...

Il laissa retomber sa main.

— Jusqu'à ce que mon intérêt ou ma sûreté m'ordonnent le contraire, ajouta-t-il tout bas.

C'est que Bazile n'avait pas été élevé pour rien à l'école des Jésuites. Il connaissait le fameux chapitre de la restriction mentale, imaginé par le grand Loyola lui-même, à l'usage de ses disciples.

Bazile avait prêté serment sur son salut, mais il avait fait sa petite restriction mentale, qui le dégageait en même temps de sa parole.

Monseigneur fut bien forcé de s'en tenir à la formule qu'il avait indiquée.

Évidemment il avait reçu ou rassemblé une grosse somme d'argent avant de venir à Paris, car il se dirigea vers la commode, dont il ouvrit un tiroir.

— Prends-toi même trente de ces rouleaux de mille livres, dit-il à son laquais.

Bazile s'approcha. Il eut comme un éblouissement. Le tiroir était plein de ces rouleaux soigneusement enveloppés !

Cela n'avait rien de surprenant à une époque où les grands seigneurs avaient quelquefois cinq cent mille livres d'or dans leur secrétaire.

Après avoir compté à haute voix et rassasié ses regards du spectacle de ces richesses, l'intendant se tourna vers Sa Grandeur.

— Que puis-je faire pour Monseigneur ? demanda-t-il.

— Rien pour le moment, répondit le prélat d'un ton sec. Va-t en !

D'un geste impérieux, il lui montra la porte.

Bazile comprit que son maître n'était pas content.

— Je conçois cela, murmura-t-il en se retirant, mais je m'en moque ! Ah ! ce compère Étienne m'a donné là une fameuse idée !... J'y reviendrai.... Oh ! oui, bien sûr, j'y reviendrai...

Le rusé coquin rayonnait. A peine, en effet, depuis qu'il exerçait son métier d'intendant, avait-il pu mettre de côté quinze cents livres par an.

En quatorze ans, il avait donc à grand'peine thésaurisé une vingtaine de mille livres, qui représentaient plus de coquineries que le vieux drôle n'avait de cheveux sur la tête. Et, en dix minutes, il venait de gagner trente mille livres ! D'un seul coup ! sans se donner le moindre mal ! Ah ! oui, par exemple ! on pouvait dire que l'idée du valet de l'archevêque de Bordeaux valait son pesant d'or !

il alla s'enfermer dans sa chambre et y enfouit son trésor.

— Tout de même, pensait-il, il faut que le secret dont je suis maître ait une bien grande valeur pour que Monseigneur se soit décidé comme cela... sans marchander... à me donner... Et s'il a cette valeur-là pour lui, quelle valeur n'aurait-il pas pour... l'autre... l'enfant de Gabrielle.

Il se tut et hocha soucieusement la tête, réfléchissant à ce qu'il venait de dire.

Tout à coup il se leva.

— Il n'y a pas à dire, reprit-il, il faut que je le découvre aussi, cet enfant... Comment ne m'en suis-je pas occupé depuis que je sais qu'il n'est pas mort?... J'ai eu tort, grand tort! Heureusement rien n'est plus aisé que de le réparer.

Depuis son arrivée à Paris, depuis le soir où, récemment, il était allé faire avec le prélat une seconde visite à l'hôtel de Libessac, Bazile avait remarqué dans la maison un grand mouvement.

Tous les jours, des visages patibulaires défilaient devant lui. Quelle proie attirait ces oiseaux de mauvais augure?

Pendant quinze ans la vie de Monseigneur, celle de Bazile par conséquent, n'avait été qu'une longue série de prospérités et de douce quiétude.

Pourquoi, au calme de ces quinze années succédaient tout à coup les orages des plus mauvais jours? C'est que Monseigneur n'en avait pas fini avec les obstacles dont il croyait avoir triomphé jadis.

L'enfant de Gabrielle existait. Il importait de s'en défaire. C'était évidemment le jeu que jouait Sa Grandeur.

Bazile ne s'y était pas trompé; mais il ne s'était jusqu'ici que médiocrement intéressé à cette affaire, dans laquelle il n'était pas mêlé directement.

C'était Papillon qui, sous les traits d'Étienne, lui avait ouvert des horizons nouveaux.

C'est grâce à lui que Bazile avait eu l'audace de demander les trente mille livres qu'il avait obtenues.

Cela l'avait mis en goût. Il avait à cœur maintenant de prouver à son maître qu'il n'ignorait rien. Monseigneur l'avait payé, mais ne lui avait fait aucun aveu, ne l'avait pas même honoré de la plus petite confidence. Bazile résolut de tout découvrir.

Et d'abord cet enfant était-il un garçon ou une fille?

C'était un garçon.

Pour une fille, on n'aurait pas eu recours à un si nombreux personnel. Des espions... passe encore; mais des coupe-jarrets comme ce Colibri....

Restait à savoir comment il se nommait, ce qu'il faisait et où il demeurait. Bazile voulut en avoir le cœur net.

Le lendemain matin, il vit arriver Patouillot, la mine contrite, l'oreille basse.

— Monseigneur est indisposé, lui dit l'intendant. Il ne peut pas recevoir aujourd'hui; mais il m'a chargé de vous demander, dans le cas où vous viendriez, si vous aviez du nouveau à lui apprendre.

— A quel sujet? fit le marguillier avec défiance.

— Au sujet de ce jeune homme... vous savez bien... dit Bazile d'une voix mystérieuse.

— Ah! le capitaine, répondit Patouillot sur le même ton.

— Oui, dit l'intendant qui prêta avidement l'oreille.

Non, rien de nouveau... si ce n'est qu'il a maintenant deux femmes au lieu d'une pour se distraire.

— Comment! deux femmes...

— Oui, il doit être arrivé à M^lle^ Lionnay une amie de province, car on la voit

M. d'Estourbel n'avait jamais eu d'autres passions que la chasse. (Page 334.)

toujours à présent avec une jeune fille... qui boite légèrement, par suite d'un faux pas qu'elle a fait.

— Bon ! elle en fera bien d'autres, dit Bazile en riant, quoiqu'il ne comprît rien à ce que lui racontait le mercier.

— C'est probable, fit Patouillot qui se mit à rire aux éclats de cette exquise plaisanterie.

Bazile le laissa aller. Il savait déjà que l'enfant de Gabrielle était capitaine.

— Comment! s'écria-t-il, le jeune officier aurait deux maîtresses!

— Parbleu, voilà bien de quoi effaroucher un carabinier du roi! répliqua le mercier.

— Il est donc bien entreprenant?

— Ma foi! s'il l'est autant qu'il est brave...

— Ah! le fait est qu'il n'a pas froid aux yeux, dit Bazile à tout hasard.

— Je crois bien! Capitaine et chevalier de Saint-Louis à vingt et un ans!

— Dame... il ne l'a pas volé, non plus.

— Certes! Quand il est revenu à Paris en convalescence avec cette blessure qu'il avait reçue en Hanovre, j'ai bien cru qu'il allait y rester.

En achevant ces mots, Patouillot se pencha à l'oreille de l'intendant.

— Cela aurait peut-être mieux valu pour lui de mourir ainsi, ajouta-t-il tout bas, car je crois que votre maître est en train de lui tailler des croupières...

— Et moi, j'en suis sûr, fit Bazile sur le même ton.

— Ah! vous savez?...

— Oui.

— Tout?

— Chut!

Bazile et Patouillot en étaient arrivés à ne plus prononcer les mots, tant ils parlaient bas. L'intendant reprit aussitôt :

— Quel dommage! A vingt et un ans!

— Et un si beau nom! fit observer Patouillot.

— Oui, un nom de... de...

— De ville, acheva le marguillier.

— Tiens! c'est vrai, dit bruyamment Bazile. Je n'y avais pas pensé!

— Cependant... Saint-Germain... Vous connaissez bien Saint-Germain-en-Laye?

— Oui, mais je ne voyais pas...

— Pas possible! Pourtant c'est bien clair... Lucien de Saint-Germain... ça saute aux yeux.

— Oui, mais pas en Laye, fit observer l'intendant.

— Ah! vous êtes trop difficile, dit le mercier.

— Mais pour être renseigné si exactement sur tout ce qu'il fait, vous le voyez donc bien souvent?

— Tous les jours, et plusieurs fois par jour même, puisque je demeure presque en face de lui.

— Ah! c'est que je ne sais pas au juste où est située votre maison.

— Au numéro 33 de la rue Saint-Honoré... 33... les deux bossus... vous savez bien...

— Parfaitement. Le fait est que vous êtes bien proches voisins.

— Parbleu! du 33 au 36 il n'y a pas loin. D'autant plus que le 33 avance considérablement sur le 34, de sorte que, du seuil de ma boutique, sans sortir de chez moi, je vois tout ce qui se passe chez Lucien.

— C'est clair. Et je vous fais mon compliment, dit Bazile. Vous êtes l'intelligence même, mon cher monsieur.

Patouillot sourit naïvement.

— Mais, si vous n'avez rien de nouveau à apprendre à Monseigneur sur le capitaine de Saint-Germain, que lui voulez-vous? demanda Bazile. Pourquoi ce air morose que vous aviez en arrivant?

— Ah! voilà. C'est que Colibri est revenu à la maison.

— Eh bien?

— Eh bien! sous prétexte qu'il est riche, il veut absolument me louer une chambre et prendre pension chez moi.

— Qu'est-ce que cela vous fait, s'il paye bien...

— Vous êtes bon, vous! Et ma femme?

— Bah! est-ce que M^me^ Patouillot...

— Non. Oh! non... jamais! j'en suis sûr, protesta le marguillier; mais enfin... elle est femme.

Bazile était admirable de patience et de bonhomie.

Bien qu'il ne comprît pas grand'chose aux explications que lui donnait le marguillier, il les écoutait avec une patience angélique.

Il lui importait peu, en effet, que M^me^ Patouillot cédât ou non aux obsessions de Colibri.

— Et c'est à ce sujet que vous désiriez voir Monseigneur? demanda-t-il.

— Oui.

— Vous croyez donc qu'il a le pouvoir d'empêcher votre femme de... de...

— Certes. Il y a huit jours, il m'avait débarrassé une première fois de Colibri, qu'il avait envoyé en Normandie sur les traces du capitaine... vous connaissez l'histoire, n'est-ce pas?

— Parfaitement, répondit l'intendant.

— Eh bien! je venais prier Monseigneur, dès que l'occasion s'en présentera, de vouloir bien songer de nouveau à Colibri...

— Ah! je comprends, fit Bazile. Malheureusement je n'y puis rien; mais attendez, je vais voir si mon maître... peut-être est-il disposé à vous recevoir...

— Non, je vous en prie, dit Patouillot. Je reviendrai demain ou après... Le danger n'est pas si pressant que j'ose déranger Monseigneur... Je reviendrai, monsieur Bazile, je reviendrai...

A ces mots, il se retira, après avoir humblement salué l'intendant.

Bazile était enchanté. Le digne mercier s'était laissé tirer les vers du nez avec une facilité étonnante.

Grâce à lui, Bazile savait que l'enfant de Gabrielle était un fils, qu'il se nommait Lucien de Saint-Germain, qu'il était capitaine aux carabiniers du roi, qu'il avait été fait chevalier de Saint-Louis, à la suite de sa brillante conduite en Hanovre, et qu'enfin il demeurait au numéro 36 dela rue Saint-Honoré.

Ce fut surtout ce dernier détail que Bazile se garda bien de négliger. Il monta

sur-le-champ dans sa chambre, écrivit cette adresse sur un petit livre, déjà plein de notes du même genre, et redescendit en se frottant les mains

Grâce au ciel ! Il en savait à l'heure qu'il est presque autant que Monseigneur en personne.

XVII

MINES ET CONTRE-MINES

Mme de Libessac n'ignorait plus rien de ce qui concernait Lucien, de ce qu'il espérait, de ce qu'il avait entrepris.

Elle s'était montrée si bonne envers lui, qu'il lui avait ouvert son cœur comme si elle eût été sa mère.

Non-seulement elle approuva le jeune officier, mais elle lui promit son concours le plus absolu.

— Et quant au nom de votre père, ajouta-t-elle en finissant, c'est moi qui me charge de vous l'apprendre. J'avais autrefois de nombreux amis à Paris et à Versailles. Ils ne sont pas tous morts, je l'espère, quoiqu'il y ait bien longtemps de cela ! Il n'est pas possible que, parmi eux, je ne trouve personne qui ait connu Gabrielle et son mari.

C'était peu probable, en effet.

Lucien était enchanté. Jamais sa vie n'avait été si heureuse, si complète. Aussi oubliait-il parfois qu'il avait un ennemi — si entreprenant et si acharné que se montrât cet ennemi.

Plusieurs fois, en parlant d'amour à Raymonde, il l'avait entretenue de Lina.

Comme Montclavel, il la trouvait jolie et distinguée. Il ne pouvait pas nier qu'elle fût riche, puisqu'Édouard lui avait fait la longue énumération de tout ce qu'elle possédait. Donc Mlle d'Estourbel avait à ses yeux de grandes qualités.

Elle ne lui plaisait pas, c'est vrai, mais il admettait parfaitement qu'elle pût plaire à un autre.

Et il n'était pas douteux qu'elle plût au jeune comte, puisqu'il ne cessait de s'occuper d'elle et qu'il n'ouvrait pas la bouche pour parler de Lina sans faire d'elle un éloge enthousiaste.

Ce que Lucien ne comprenait pas c'est que le gentilhomme, éprouvant pour cette jeune fille une sympathie si prononcée et ne se gênant pas pour la laisser voir, s'occupât sans cesse de la marier à un autre.

Il y avait dans cette manière d'agir une contradiction qui n'avait pas échappé à notre héros, une obscurité qu'il s'était promis d'éclaircir.

Il s'en ouvrit à Raymonde, qui promit d'interroger Lina.

Elle hésitait cependant à aborder cette question délicate. Elle ne s'aventurait même qu'en tremblant sur ce terrain glissant ; mais à peine eut-elle prononcé le nom d'Édouard de Montclavel, que Mlle d'Estourbel se laissa entraîner par les élans de la reconnaissance qu'elle avait contractée envers le comte.

Raymonde fut étonnée. Jamais elle n'avait vu sa nouvelle amie si vive et si animée.

C'est qu'en parlant de M^lle^ d'Estourbel à Lucien, Édouard n'avait pas dit tout ce qu'il avait fait pour la jeune fille.

Lina saisit avec empressement l'occasion de l'apprendre à Raymonde — ce qui l'entraîna à lui raconter son histoire en peu de mots

Sa mère était morte en lui donnant le jour. Son père, le baron d'Estourbel, était un très-honnête homme qui aimait beaucoup sa femme, qui l'avait regrettée sincèrement; mais qui s'était rapidement consolé de cette perte en se livrant à son goût effrené pour la chasse et la bonne chère.

De même, il avait pour sa fille une grande affection ; il ne se serait jamais levé ni couché sans lui donner le baiser du matin et du soir ; mais il ne s'occupait plus d'elle de toute la journée.

Et comme, la nuit, il faut dormir, le baron d'Estourbel voyait sa fille à peu près une heure le matin, deux heures le soir. — C'était tout.

Fort heureusement, la pauvre petite abandonnée avait auprès d'elle une bonne femme, nommée Madeleine, âgée de quarante-cinq ans au moins, puisqu'elle avait élevé déjà la mère de Lina, qui se prit pour la fille de sa maîtresse d'une affection presque maternelle.

Ce fut grâce à elle que la pauvre enfant ne demeura pas dans un état d'ignorance absolue et reçut les premières notions de morale et d'honnêteté.

Le baron s'en aperçut et en remercia chaleureusement la bonne femme; mais ne changea rien pour cela à sa manière de vivre.

Toujours chassant et menant joyeuse vie à table, tantôt chez lui, tantôt chez les autres ; grand mangeur, buveur intrépide, il se livra à tant d'excès gastronomiques, bachiques surtout, qu'il fut pris sur les quarante ans d'une maladie nerveuse, laquelle fit en un an des progrès effrayants.

Après avoir débuté par un tremblement du corps entier, très-fréquent chez ceux qui ont fait preuve envers le vin blanc d'une préférence trop persistante, cette maladie se porta sur le cerveau et devint de la folie. De la folie, elle atteignit la furie, et de la furie elle aboutit à la mort.

Lina n'avait pas plus de quatorze ans, quand on ouvrit le testament du baron.

Ce testament remontait à quinze mois au plus. On aurait dit que M. d'Estourbel pressentait sa fin prochaine.

Parmi les nombreux amis qu'il s'était faits, un seul peut-être n'avait pas suivi la voie bruyante dans laquelle le baron s'était engagé. C'était M. de Graffigny.

Pourtant — explique qui voudra cette apparente contradiction — M. de Graffigny était le meilleur ami du baron.

Chaque fois que celui-ci avait besoin d'un conseil, c'était à M. de Graffigny qu'il s'adressait. Ce fut donc naturellement à lui qu'il pensa quand il s'agit de nommer un tuteur à sa fille.

M. de Graffigny accepta avec d'autant plus d'empressement que son rôle de tuteur était pour lui tout bénéfice.

En effet, M. d'Estourbel n'avait jamais eu d'autres passions que la chasse et la table, passions qui ne sont jamais ruineuses quand on a quelque fortune.

Il laissait donc ses biens en parfait état de conservation. M. de Graffigny n'eut qu'à les administrer pour en tirer aussitôt un énorme profit.

Riche à peine de deux cent mille livres au moment où mourut le baron d'Estourbel, M. de Graffigny enchérissait chaque jour davantage sur l'économie sévère avec laquelle il gérait sa fortune et celle de sa pupille. Et plus son avoir personnel grossissait, plus son économie tournait à l'avarice.

En quatre années, soit en augmentant le prix des baux, soit en anticipant sur les coupes de bois, M. de Graffigny avait doublé son patrimoine aux dépens de Lina.

Edouard, qui venait souvent chasser avec son oncle, remarqua les déprédations que les bois de M^lle^ d'Estourbel avaient subies et en demanda la cause. Son oncle lui raconta alors ce qu'était M. de Graffigny, et ce qu'il avait fait.

— Et personne ne l'en empêche! s'écria le jeune comte indigné.

— Non, répondit son oncle avec cette indifférence que professent certaines gens pour les choses qui ne les regardent pas.

Edouard, lui, résolut de dire à M. de Graffigny sa façon de penser.

Il avait déjà vu trois ou quatre fois Lina, chez le vicomte, dont M. de Graffigny était le locataire, La pauvre enfant était si triste et avait l'air de s'ennuyer si profondément qu'il l'avait prise en pitié.

— Savez-vous, dit-il devant elle à son tuteur, que vous avez horriblement éclairci les bois de M^lle^ d'Estourbel.

— Oh ! balbutia M. de Graffigny... une coupe ou deux que j'ai avancées...

— Cinq ou six, sans compter ce que vous avez coupé à blanc, cher monsieur, riposta le comte.

— Cela repoussera, fit observer l'avare.

— Oui, mais on ne pourra pas l'exploiter de quinze ans au moins. Prenez garde, M. de Graffigny! Si M^lle^ d'Estourbel épousait quelqu'un qui y regardât d'un peu près, il vous en cuirait peut-être d'avoir été si pressé. A coup sûr, on vous ferait rendre gorge, pour le moins.

M. de Graffigny le savait bien.

C'est pour cela qu'il ne se souciait pas de voir les amoureux s'empresser autour de Lina et qu'il faisait le vide avec tant de soin autour de la riche héritière.

Quant à Lina, elle avait nécessairement ressenti le contre-coup des malheurs qui l'avaient frappée. La mort de sa mère et de son père la laissaient dans un isolement qui eut sur son caractère une influence désastreuse.

Elle avait grandi seule, sans appui, sans conseils, sans autre guide que la brave femme qui l'avait élevée, mais dont la tendresse ne pouvait pas suppléer à l'ignorance.

Ce que M^lle^ d'Estourbel apprit lui fut enseigné par des maîtres que le baron payait à grands frais. Malheureusement ces maîtres étaient des étrangers. Derrière eux, personne n'était là pour imprimer une direction à l'éducation de la pauvre enfant.

Si les leçons que reçut Lina ne furent donc pas perdues pour l'intelligence qu'elles développèrent, ni pour l'esprit qu'elles ornèrent, elles n'eurent sur le caractère aucune influence.

Habituée à n'agir et à ne penser que par les autres, à n'entendre parler ni de ses propres affaires, ni de son avenir, pas plus par son père que par son tuteur, la jeune orpheline n'eut jamais l'occasion de vouloir et vécut dans un état continuel d'indécision.

A dix-sept ans, elle ne savait pas un mot de ce qu'elle possédait.

M. de Graffigny lui avait bien dit qu'elle serait riche un jour, mais ne lui avait pas une fois fait parcourir ses domaines et ne l'avait jamais consultée sur les réformes qu'il introduisait tous les ans dans l'administration de sa fortune.

Il avait tout intérêt, du reste, à la laisser dans cette ignorance, puisqu'il en tirait à son avantage un profit scandaleux.

Ce fut Montclavel qui, peu à peu, ouvrit les yeux de la jeune fille.

Chaque fois qu'il la rencontrait chez son oncle, il s'intéressait de plus en plus à la pauvre abandonnée et prenait en pitié la mélancolique résignation de l'orpheline.

Ce fut lui qui lui apprit qu'elle était riche à plus de quarante mille livres de rentes, qui lui nomma les principaux bois et les fermes les plus considérables qui faisaient partie de ses domaines.

Lina les avait parcourus ou visités quelquefois, sans se douter jamais qu'elle fût chez elle.

De même, ce fut encore Montclavel qui lui signala les déprédations dont son tuteur la rendait victime et, comme elle n'aurait jamais osé en parler à M. de Graffigny, ce fut Edouard qui se chargea d'attacher le grelot.

L'avare gentilhomme enrageait, mais il ne voulait pas trop le montrer, parce qu'il avait intérêt à ménager le vicomte de Montclavel.

Il était, si l'on s'en souvient, locataire de deux fermes qui faisaient enclave dans ses propriétés et qu'il grillait d'envie d'acheter.

Or, le vicomte ne voulait pas les lui vendre.

— Vous vous entendrez avec mon neveu quand je serai mort, répondait-il.

M. de Graffigny était donc obligé de ménager Édouard, qui faisait chez son oncle la pluie et le beau temps.

Édouard le savait et en abusait. C'est en lui laissant espérer qu'il lui céderait ces deux fermes qu'il tenait le vieil avare. Aussi avait-il permis à son oncle de renouveler le bail qui venait d'expirer, mais il lui avait bien recommandé de ne rien vendre!

Il avait son idée en agissant ainsi. Le sort de Lina continuait à l'intéresser de plus en plus. Il s'était mis en tête de la marier et de la bien marier.

N'ignorant pas que l'avide tuteur ne donnerait son consentement au mariage de sa pupille qu'à la dernière extrémité, Édouard réservait les deux fermes pour cette occasion décisive.

En échange du consentement il céderait à M. de Graffigny ce que celui-ci convoitait depuis si longtemps.

Si donc Lina était sortie de l'apathique indifférence à laquelle elle avait été habituée, c'était grâce à Montclavel.

Madeleine avait fait d'elle une femme d'ordre et d'économie, parfaitement instruite des devoirs de son intérieur; il ne restait plus à faire d'elle qu'une femme de tête et de cœur. Tout dépendrait donc du mari qu'on lui donnerait.

Mlle d'Estourbel avait apprécié à leur juste valeur les services que lui avait rendus Édouard. Aussi lui savait-elle un gré infini d'avoir eu pour elle le courage qui lui manquait et que personne n'aurait eu autour d'elle.

Par une de ces bizarreries qui sont plus fréquentes qu'on ne se l'imagine, cette nature hésitante et craintive aimait les caractères fiers et vigoureusement trempés, les allures hardies, les paroles franches.

A tous ces titres, elle admirait Édouard.

Pour elle, Monclavel était saint Michel en personne. Il avait terrassé le démon, c'est-à-dire M. de Graffigny.

Cette exagération n'a rien que de très-naturel chez une jeune fille de l'âge et du caractère de Lina. Tout homme qui ose braver victorieusement celui qu'elle redoute par-dessus tout au monde est un héros.

Elle ne sut donc cacher à Raymonde, qui l'interrogeait, aucune des impressions que lui laissait le souvenir de Montclavel.

Elle était pénétrée de reconnaissance et d'admiration pour lui.

L'aimait-elle? Raymonde n'osa pas le lui demander nettement. Peut-être Lina ne le savait-elle pas elle-même.

Lucien entreprit d'en faire l'épreuve.

Profitant de l'absence d'Édouard, il se rendit chez Lina, auprès de qui se trouvait Raymonde, qu'il avait prévenue d'avance et qui devait lui donner la réplique.

— D'où venez-vous? lui demanda Mlle Lionnay dès qu'il fut entré.

— Je quitte Montclavel, répondit Lucien. Nous avons fait ensemble plusieurs acquisitions pour la corbeille.

Mlle d'Estourbel, qui n'avait pas fait un mouvement, dressa tout à coup l'oreille.

— Quelle corbeille? demanda-t-elle.

— Celle qu'il destine à sa fiancée.

— Comment! fit Lina qui devint toute pâle, il a donc une fiancée?

— Oui, ne le savez-vous pas?

— Mais non! dit-elle avec des larmes dans les yeux, il ne m'en a jamais parlé.

— C'est singulier, il ne va cependant pas tarder à se marier.

— Comment, se marier! mais ce n'est pas possible! Il me l'aurait dit, fit-elle en promenant autour d'elle un regard éperdu.

— Sans doute il attendait que la chose fût plus avancée.

— Et maintenant... elle est donc conclue? interrogea-t-elle en comprimant les battements de son cœur.

— Elle est irrévocablement terminée, répondit Lucien.

— Allons, tant mieux! balbutia Lina dont les larmes se firent jour à travers ses

Il tira de ses maîtresses des sommes réellement considérables. (Page 342.)

paupières, mais j'aurai cru... qu'il m'aurait prévenue... moi qui... le vois tous les jours

— La date est même fixée au...

— Ainsi, c'est fini ? demanda la jeune fille haletante, en essuyant ses grands yeux noirs et en étouffant un sanglot.

— Dans huit jours... fit Lucien.

Incapable d'en entendre davantage, Mlle d'Estourbel se renversa sur son fau-

teuil, à demi suffoquée par l'émotion. Lucien, jugeant que l'épreuve était suffisante, ne voulut pas la pousser plus loin.

— A moins, reprit-il, qu'Édouard ne change d'avis d'ici là.

Subitement Lina se redressa.

— Vous croyez? fit-elle, le visage éclairé soudain par une lueur d'espoir.

— Ce serait possible, répondit Lucien. Vous savez combien Monclavel est original et quelle horreur il professe pour le mariage en général. Il ne serait donc pas étonnant qu'au dernier moment...

— Ce serait même tout naturel, ajouta la jeune fille.

— Et ce qui me le ferait croire, poursuivit le capitaine, c'est qu'il ne vous en a pas dit un mot.

— Ni à M. de Graffigny, ni à son oncle, dit précipitamment Mlle d'Estourbel.

— Il est vrai, avoua le capitaine, que j'ai cru le deviner moi-même, bien plus qu'il ne m'en a fait la confidence.

— Quoi ! s'écria Lina transportée de joie, il ne vous l'a pas dit non plus?

— Pas positivement, mais j'avais cru...

— Alors ce n'est pas vrai, dit-elle. Non, ce n'est pas possible.

Elle étreignit alors son cœur à deux mains et respira à pleins poumons.

— Ah! fit-elle naïvement, quelle peur vous m'avez faite!

— Vous l'aimez donc? demanda Lucien qui ne conservait plus l'ombre d'un doute à cet égard.

— L'aimer... répéta Mlle d'Estourbel, dont le visage devint tout à coup sérieux.

Elle hésita quelques instants.

— Je ne sais pas si je l'aime, répondit-elle, enfin, mais je crois que s'il en épousait une autre, je mourrais.

— Oh! alors, dit Lucien à demi-voix, nous tâcherons de vous faire vivre longtemps. Seulement, laissez-moi faire...

Il posa un doigt sur ses lèvres.

— Et surtout, reprit-il, cachez bien à Edouard le secret que je viens de vous arracher à l'aide d'une comédie dont je m'accuse.

— Quoi ! fit Lina, ce mariage...

— Est un conte.

— Mais dans quel but?...

— Ne le devinez-vous pas? C'est parce que je voulais m'assurer que vous aimiez le comte.

— C'est une indigne trahison, monsieur, dit la jeune fille toute rougissante.

— J'en conviens, mademoiselle; mais si vous connaissiez aussi bien que moi Montclavel, vous sauriez qu'à côté d'un cœur d'or s'agite l'esprit le plus capricieux et le plus fantasque qu'il soit possible d'imaginer.

— En vérité! s'écria Lina avec incrédulité.

— Si je lui laissais entendre que vous désirez l'épouser, si vous lui faisiez voir que vous l'aimez, il serait capable de nous éviter l'un et l'autre, tant il a dit de fois qu'il a le mariage en horreur.

— Mais alors, fit observer Raymonde, c'est à désespérer jamais..

— Non, mais il faut l'y amener tout doucement et sans qu'il s'en doute, dit Lucien. Si nous n'obtenons pas de lui qu'il veuille se marier à toute force, malgré vous, malgré nous, malgré lui-même, nous n'aurons rien fait. Ainsi, j vous le recommande bien, ne vous trahissez pas. Vous me le promettez?

— De grand cœur.

— Et quant à vous, mademoiselle, ajouta le jeune officier, en lui baisant la main, comptez, quoi qu'il arrive, sur notre discrétion absolue.

A ces mots, il s'inclina.

En se retirant, il se croisa avec M. Lionnay, qui avait donné le matin à sa fille l'ordre de se tenir prête à l'accompagner.

C'était un véritable événement.

Depuis qu'il était à Paris, en effet, il était rare que M. Lionnay sortît avec sa fille.

Le pauvre homme ne vivait plus que pour soutenir le procès qu'il avait entamé, C'était vers ce but unique que convergeaient toutes ses actions, que se concentraient toutes ses pensées.

L'intervention efficace de Lucien lui avait causé un plaisir extrême, mais il n'y ajouta foi que du jour où il en ressentit les effets. Ce ne fut pas long.

Le parlement, voyant que le premier ministre avait demandé communication des pièces, commença à s'émouvoir et à se préoccuper de cette affaire.

Depuis longtemps tous les membres de l'illustre corps la connaissaient. Les visites, lettres ou placets dont André Lionnay les avait accablés depuis un an et demi, leur en avaient appris presque aussi long que ne l'aurait fait l'examen approfondi du dossier.

Seulement cette infatigable persévérance avait fini par lasser les plus courageux. Les uns accueillaient froidement l'ancien banquier; les autres l'endormaient avec des promesses évasives; d'autres enfin lui avaient tout simplement fermé leur porte au nez.

Toutes ces nuances, M. Lionnay les avait saisies; mais cela ne l'avait pas découragé. Cet homme avait dans le succès de sa cause une foi si robuste que rien ne l'arrêtait. Il ne comptait plus les échecs; mais cela ne l'empêchait pas de revenir à l'assaut le lendemain avec une énergie nouvelle.

Or, depuis quelques jours, il avait remarqué que MM. les conseillers au parlement se montraient plus accessibles, plus affables, et que, parmi ceux qui lui avaient témoigné le plus d'indifférence, il rencontrait un peu plus d'attention.

— Bon! pensa-t-il. La protection de M. de Saint-Germain et les démarches du comte de Choiseul commencent à porter leurs fruits.

Il alla faire visite à l'un de ceux qui lui avaient été le plus favorables. Il se nommait M. de Lambron.

Ce conseiller avait à peu près le même âge que M. Lionnay. Comme lui, il avait une fille, et cette fille avait le même âge que Raymonde.

Songeant à tout ce que ce malheureux père et cette pauvre enfant devaient souffrir, il s'était attendri. Il avait promis au solliciteur de s'intéresser à lui. Il avait même essayé de plaider sa cause; mais il s'était heurté à une telle indiffé-

rence et les Jésuites étaient alors si redoutés, que M. de Lambron abandonna la lutte.

Bien plus, il déclara à André Lionnay que pas une juridiction n'oserait accuser et encore bien moins condamner de si formidables adversaires.

Cela ne parvint pas à ébranler l'indomptable volonté du plaideur.

Aujourd'hui M. de Lambron finissait par convenir que le banquier avait eu raison de ne pas jeter le manche après la cognée et qu'il pourrait bien se faire que le procès fût plaidé.

Il engageait donc M. Lionnay à aller revoir tous les conseillers.

— Comme moi, disait-il, ils savent tous que le premier ministre veut tirer cette affaire au clair. Il est donc probable qu'ils vous recevront et même qu'ils vous recevront bien. Seulement...

Il s'arrêta, comme s'il hésitait à risquer l'observation qu'il avait sur les lèvres.

M. Lionnay le regarda, très-surpris.

— Oh! ne craignez pas de me dire jusqu'au bout votre pensée, dit-il avec un sourire attristé. Par ce que j'ai souffert jusqu'ici, sans me lasser, vous devez savoir que je suis résigné à tout entendre. A plus forte raison si c'est de vous, monsieur, qui m'avez témoigné, entre tous, le plus de bienveillance.

— Eh bien! mon cher monsieur, répondit franchement M. de Lambron, vous le savez aussi bien que moi, on n'aime pas les vieux visages. Ne m'avez-vous pas confié que vous aviez une fille de dix-huit ans?

— Oui, monsieur.

— Alors, priez-la de vous accompagner quand vous ferez visite à MM. les conseillers, et vous verrez que vous serez écouté bien plus favorablement. C'est absurde, mais que voulez-vous ?... c'est ainsi. Un visage frais et gracieux, qu'éclaire un joli sourire, vaudra toutes les recommandations du monde. Je ne parle pas pour moi, puisque, depuis longtemps, je suis tout disposé en votre faveur; mais je parle pour mes collègues, dont je connais les travers.

M. Lionnay avait trouvé fort juste l'observation de M. de Lambron.

Or, à présent qu'il sentait que le terrain lui devenait plus favorable, il avait résolu de frapper un dernier coup.

— Battons le fer pendant qu'il est chaud, se disait-il.

Raymonde avait appris à Lucien ce que son père réclamait de sa complaisance.

Cela ne plaisait pas beaucoup plus au jeune officier que cela ne souriait à la jeune fille. Cependant il n'y avait pas moyen de s'opposer au désir si légitime que M. Lionnay avait exprimé.

Le père et la fille commencèrent donc ce jour-là une série de visites, qui furent pour Raymonde un véritable chemin de croix.

Pourtant le vieux commerçant, si désolé qu'il fût de la gêne qu'il imposait à sa fille, fut obligé de confesser que M. de Lambron avait raison.

Tous ceux auprès desquels ils furent introduits se montrèrent, non-seulement favorables, mais aimables et empressés.

Trois heures après, M. Lionnay rentra, ne voulant pas prolonger le supplice

de Raymonde, et remit au lendemain les quelques visites qui lui restaient à faire.

Il était profondément étonné du changement qui s'était opéré chez les conseillers et commençait sérieusement à compter sur un résultat favorable.

Néanmoins, la facilité qu'il semblait rencontrer lui paraissait étrange, et — il faut bien dire le mot — l'inquiétait un peu.

Que faisait donc la compagnie des Jésuites, de son côté? Que faisait l'évêque de Silistrie, entre les mains de qui elle avait délégué ses pleins pouvoirs?

Le vieux banquier avait raison de ne pas se laisser trop facilement entraîner à des espérances chimériques, car Monseigneur ne perdait pas de temps non plus.

Savournin de Méricourt, en religion père Savournin, évêque *in partibus* de Silistrie et possesseur d'une magnifique fortune, n'était pas encore satisfait.

Au prix de trois assassinats, il avait volé la fortune des Méricourt; au prix de lâchetés ou de spoliations semblables à celles dont Biondetta avait été victime, il avait doublé aux dépens d'autrui le patrimoine en possession duquel il était entré, et cela ne lui suffisait pas.

Il rêvait de commander à l'univers. Il voulait devenir général de l'ordre auquel il appartenait, dont il connaissait la puissance, et dont il avait soigneusement étudié les moindres rouages.

Or, il était intelligent. Aussi avait-il attiré sur lui les regards de ses supérieurs.

Ricci, qui était alors général des Jésuites, avait eu avec lui de longs entretiens, au bout desquels il avait été forcé d'avouer que nul, mieux que le père Savournin, n'était en état de le remplacer. En effet, à une association comme celle des Jésuites, il ne s'agit pas de donner pour chef un moine austère. Au contraire, ce qu'il faut à la tête d'un ordre semblable, c'est un esprit remuant, un ambitieux, un homme de tempérament et doué de grands appétits.

Le père Savournin possédait tout cela. Encore ne savait-on pas tout ce que cet homme avait fait, ni tout ce dont il était capable encore.

Son voyage en Palestine, voyage qu'il avait entrepris presque sans ressources, afin de laisser aux meurtres qu'il avait commis le temps de tomber dans l'oubli, avait commencé par attirer sur lui l'attention de ses supérieurs.

A son retour il s'informa audacieusement de Gabrielle et de son mari. On lui apprit que Gabrielle et son mari avaient disparu vers le milieu de l'année 1740 et que, depuis, personne n'avait eu de leurs nouvelles.

Le jeune père, aussitôt qu'il fut de retour, fit grand bruit de ces disparitions. A l'entendre, il en ignorait le premier mot, puisque, disait-il, c'était en 1739 qu'il était parti pour son voyage en Terre-Sainte.

Personne ne s'avisa de le démentir, car personne ne se le rappelait. Pas davantage la police d'alors ne songea à rapprocher ces disparitions des crimes dont l'hôtel de M^me^ de Libessac avait été le théâtre et dont le souvenir était depuis longtemps effacé.

Le père Savournin réussit donc sans peine à se faire déclarer seul héritier des Méricourt. En conséquence, il fut envoyé en possession de tous les domaines

appartenant à cette famille, « à la charge par lui de les remettre entre les mains de Gabrielle, ou de lui en restituer la valeur, si jamais Gabrielle se représentait,» disait l'arrêt du parlement.

Le misérable savait seul à quoi s'en tenir. Désormais il se croyait bien sûr de l'impunité.

Pourtant il n'eut pas le courage de reparaître à Méricourt, ni de revoir le pays où s'était écoulée son enfance. Craignait-il d'inspirer des soupçons ? Éprouvait-il quelques remords ? C'est probable, car il fit vendre tous les biens par un tabellion de Rouen.

Six mois après, il venait toucher les dix-huit cent mille francs que cette vente lui avait rapportés, puis retournait à Paris, qu'il ne faisait que traverser, et disparaissait à nouveau.

Il allait placer aux environ d'Orléans, sur les bords du Loiret, les sommes immenses qu'il traînait après lui.

Il achetait le magnifique domaine de la *Grand'Cour*, qui appartenait jadis à Catherine de Médicis et dont on peut admirer aujourd'hui encore les marronniers séculaires.

Possesseur alors d'une énorme quantité de terre et de bois, il s'occupa de louer ses fermes, de régler ses coupes, et, quand il eut organisé l'administration de ses nouvelles propriétés, il partit pour l'Italie.

C'était vers 1748.

Maintenant qu'il était riche, que les crimes accomplis par lui dormaient ensevelis dans l'éternel oubli, il ne songea plus qu'à réaliser les idées ambitieuses qui s'étaient éveillées en lui dès sa plus tendre jeunesse. Grâce à sa richesse, à son instruction, à son intelligence, à l'acquit que lui avaient donné ses voyages, au charme et à la vivacité avec lesquels il les racontait, brodant à l'occasion sur le thème qu'il avait choisi, il fut accueilli partout à bras ouvert et devint, en peu de temps, une des célébrités du parti auquel il n'avait appartenu pourtant que malgré lui du vivant de son pauvre père.

Mettant à profit l'espèce de popularité dont il jouissait, grâce à son habileté, à son expérience des voyages et à sa fortune, il se fit présenter chez les plus hauts dignitaires de l'Église et devint positivement un prélat à la mode.

Il ne perdit point la tête. La vanité ne le grisa pas. Il poursuivit invariablement le but qu'il s'était proposé d'atteindre : accroître ses richesses et parvenir au faîte des honneurs.

Pour augmenter son avoir, rien ne lui coûta. Il n'avait plus besoin de recourir comme autrefois à des violences compromettantes; il sut dépouiller ses victimes sans les faire crier.

Comme c'était le plus souvent aux femmes qu'il s'adressait, il tira d'elles, qu'elles fussent ses maîtresses ou ses pénitentes, et toujours sous prétexte d'aumônes, des sommes réellement considérables.

Fort peu de cet argent resta dans son escarcelle. Il l'employa non moins utilement, soit en dons généreux qu'il fit à la Compagnie de Jésus, soit en largesses

habiles, déguisées sous forme d'avances, et faites à d'illustres besoigneux dont il voulait acheter l'influence.

Ce fut ainsi qu'il devint évêque, sans avoir été abbé.

Jamais, en effet, le père Savournin n'avait officié, et il est certain qu'on l'eût jeté dans le plus grand embarras si on l'avait mis en demeure de remplir ses fonctions épiscopales, ou même si on l'avait chargé de dire une simple messe basse.

Rien de tout cela ne fut un obstacle. Le père Savournin avait si adroitement manœuvré en cour de Rome, qu'il obtint toutes les dispenses le jour où il en eut besoin et se fit nommer évêque *in partibus* de Silistrie.

On ne nous taxera pas d'exagération quand nous démasquons les procédés du père Savournin, si l'on veut bien se souvenir que, vingt-cinq ans plus tôt, Dubois avait été nommé cardinal sans avoir été jamais ordonné prêtre, du vivant de sa femme, alors qu'il vivait publiquement avec une maîtresse et qu'il assistait toutes les nuits aux saturnales du Régent.

Monseigneur était de son siècle et n'avait pas de scrupules. Il ne se souciait que d'être riche et de devenir général de l'ordre auquel il appartenait.

Or, les voies étaient bien préparées. Ricci avait jeté les yeux sur lui. Afin de le mettre en lumière, il l'avait chargé de mener à bonne fin cette interminable affaire des Lionnay.

Monseigneur avait pour mot d'ordre de ne rien ménager : ni son temps ni l'argent de la compagnie. La tâche était facile au moment où le prélat se mit en route, car le procès était aux trois quarts étouffé et André Lionnay, sur le point de mourir de faim, ne pouvait plus continuer longtemps la lutte inégale qu'il avait entreprise.

L'évêque de Silistrie avait souri avec dédain lorsque Ricci lui avait exposé la situation. L'affaire dont on lui donnait la direction était gagnée d'avance. A peine méritait-elle qu'on s'en occupât.

Il avait raison. C'est bien ainsi que les choses auraient dû se passer, si le ciel n'avait suscité à Monseigneur un ennemi inattendu à tous les titres : — l'enfant de Gabrielle! cet enfant que Savournin avait jadis enterré vivant dans le jardin de la comtesse de Libessac!

Subitement le procès Lionnay se métamorphosa, ou plutôt se compliqua.

Grâce à Lucien, non-seulement cette affaire oubliée prit des proportions nouvelles et devint un danger réel pour les Jésuites, mais encore elle menaça personnellement le prélat des plus terribles représailles.

Il le sentait si bien qu'il n'avait pas un moment de repos.

Par deux fois, à Meulan et à Versailles, Lucien avait échappé au poignard des assassins soudoyés par Sa Grandeur. C'était un malheur, mais il n'était pas irréparable et à la première occasion... Le jeune officier n'aurait pas toujours la même chance...

En attendant, Monseigneur ne négligeait pas non plus le procès qui l'occupait Par les innombrables espions dont il disposait, grâce au rang qu'il occupait dans la compagnie de Jésus, il n'ignorait rien de ce qui se tramait contre lui et s'ef-

forçait de parer les coups que lui portaient Lucien, la marquise et le duc de Choiseul.

Fort grand ami du Dauphin, très-chaleureusement recommandé par lui, désireux de faire des prosélytes, Monseigneur ne négligeait pas non plus de rendre visite aux conseillers, sachant combien ces messieurs étaient sensibles à ces marques d'apparente déférence.

Au moment où il arrivait chez M. de Lambron, il vit un homme d'un certain âge, accompagné d'une jeune fille de dix-huit ans, sortir du cabinet du conseiller et traverser le salon, dans lequel on l'avait introduit.

M. de Lambron marchait doucement, en souriant, ayant à sa droite le père de la jeune fille, qui se trouvait à sa gauche, et à laquelle il avait galamment offert son bras.

Il tenait dans les siennes la main fuselée de cette enfant, qu'il caressait paternellement, tout en lui parlant à l'oreille.

Malgré les précautions que prenait le conseiller, Monseigneur l'entendit prononcer distinctement ces paroles :

— Mon enfant, on gagne toutes les causes que l'on veut avec un visage comme le vôtre.

— Certes! ne put s'empêcher de dire Monseigneur, en admirant la beauté de cette jeune fille.

Il demeurait stupéfait. Jamais perfection semblable n'avait attiré ses regards. Que de jeunesse, de grâce, de distinction, d'élégance, de candeur! quels yeux splendides! quels regards caressants à travers ces longs cils veloutés! quelle taille! quelle main! quel pied!

En moins d'une minute, ce moine lubrique avait tout vu. Ses yeux ne pouvaient pas se détacher d'elle.

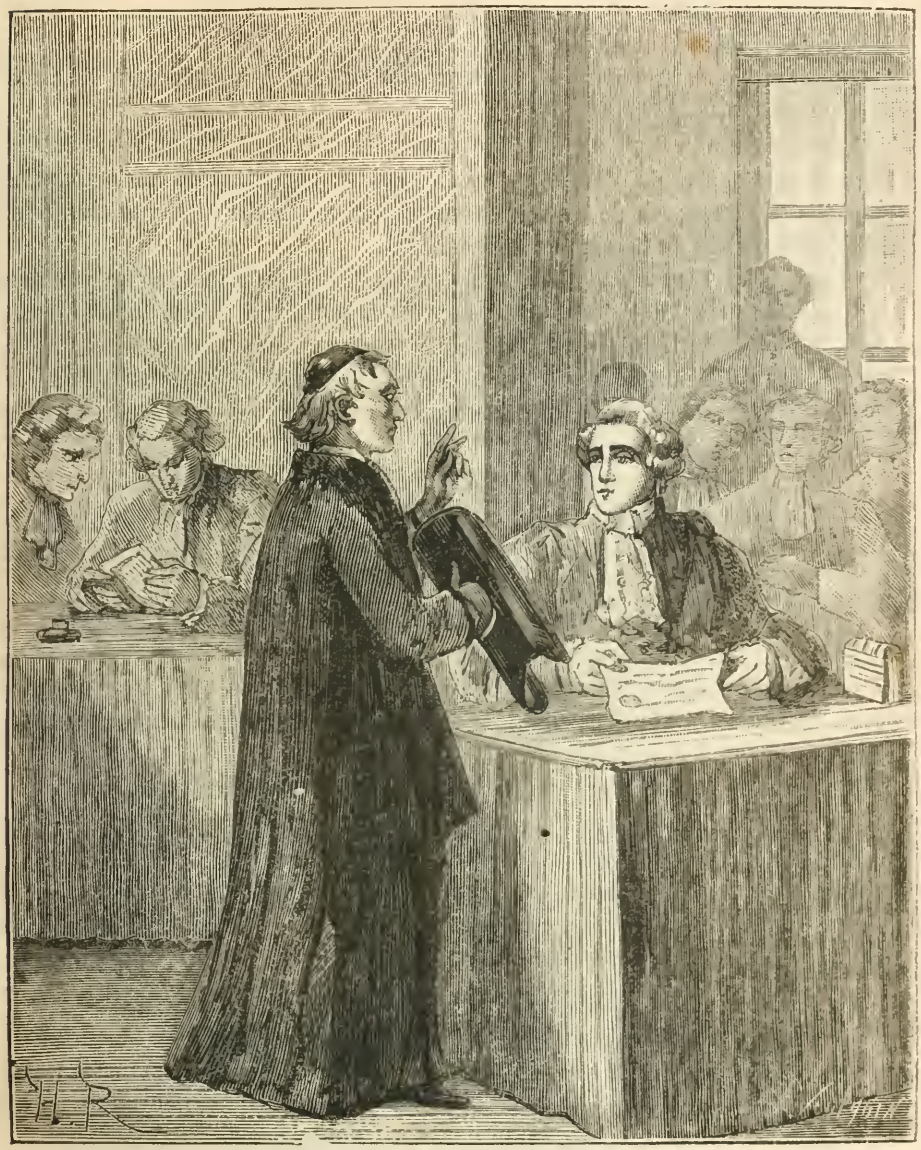
Il la voyait passer, lentement, drapant autour de sa taille cambrée les plis onduleux de sa longue robe, les cheveux blonds embrasés par le rayon du soleil qui chatoyait à travers les carreaux, gracieuse plus encore que majestueuse, plus jolie que belle, mais de tous points admirable, réunissant en elle toutes les séductions.

En aucun pays, type plus accompli de la beauté féminine, telle qu'il la comprenait et la rêvait, ne s'était réalisé sous les yeux du prélat luxurieux!

En même temps qu'il couvait du regard cette apparition enchanteresse, son cœur battait avec force, son sang s'allumait, et le frémissement du désir faisait frissonner tout son être.

Elle avait disparu qu'il l'avait toujours présente à la pensée. Il voyait voltiger sur ses lèvres pourprées le sourire qui illuminait son visage, pendant qu'elle écoutait les paroles dorées de M. de Lambron... Mais pourquoi ce sourire s'était-il figé tout à coup, quand elle avait passé près de Monseigneur? Pourquoi ce regard oblique qu'elle avait jeté sur lui?

— La timidité sans doute... se dit le prélat. Elle ne me connaît pas... ma robe lui a imposé le respect...



Des conseillers au parlement obéissaient à la confrérie de Jésus. (Page 342.)

En effet, comment supposer qu'un tel mouvement fût le résultat de dispositions hostiles ?

Aussi Monseigneur attendait-il avec impatience le retour du conseiller pour savoir le nom de cette belle enfant.

M. de Lambron ne tarda pas à reparaître et fit avec la plus grande courtoisie les honneurs de son cabinet au prélat.

Il avait été prévenu par M. Lionnay que l'évêque de Silistrie était chargé de

représenter les Jésuites auprés du parlement. Il ne pouvait donc pas se méprendre sur les motifs qui amenaient chez lui Sa Grandeur.

Cependant il voulut paraître l'ignorer et demanda à quelle cause il devait l'honneur d'une telle visite.

Monseigneur alla droit au but. Il essaya de démontrer à son auditeur que les Lionnay et Gouffre, de Marseille, étaient bien les banquiers de la Compagnie, mais que la Compagnie de Jésus était leur cliente au même titre que tous ceux avec qui la maison de banque était en relations.

Selon lui, les Lionnay et Gouffre opéraient pour leur propre compte et non pour celui du père La Valette. Ils avaient accepté les traites que ce père avait tirées sur eux, c'est vrai, mais comme ils auraient accepté celles de tout autre commerçant qui leur eût inspiré la même confiance, et dans le but unique de bénéficier, selon la coutume, de l'énorme escompte qu'une telle opération leur permettait de prélever.

L'opération avait échoué. Sans doute, mais à qui fallait-il s'en prendre?

Aux Anglais, qui s'étaient emparés des vaisseaux du père La Vallette; à la guerre, c'est-à-dire à un cas de force majeure, dont la Compagnie ne pouvait pas être responsable?

— Pourtant, fit observer M. de Lambron, croyez-vous que, si les Lionnay et Gouffre n'avaient pas été avisés par le père La Valette de l'arrivée prochaine de ces navires et s'ils n'avaient pas compté pour se rembourser sur les marchandises qui s'y trouvaient, ils auraient accepté les traites que votre frère en religion leur présentait ou faisait présenter?

L'observation était si juste que Monseigneur hésita un moment à répondre.

— Je le crois, dit-il, enfin. Un banquier n'opère pas toujours à coup sûr et ne néglige jamais l'occasion de réaliser de gros bénéfices.

M. de Lambron ne répliqua pas. Le moment n'était pas venu de discuter.

Monseigneur n'insista pas et s'excusa avec beaucoup de grâce de son importunité.

— Car, ajouta-t-il, je vois que vous ne chômez guère, monsieur le conseiller, et que je ne suis pas le seul plaideur auquel vous ayez affaire. Je n'en veux pour preuve que cette délicieuse enfant qui sort d'ici...

— Il est vrai... balbutia M. de Lambron confus.

— Elle est adorable, cette jeune fille, reprit Monseigneur.

— En effet... dit le conseiller de plus en plus décontenancé.

— Comment se nomme-t-elle donc?

— Quoi! demanda M. de Lambron sans cacher l'étonnement qu'il éprouvait, vous ne la connaissez pas?

— Non, fit le prélat, étonné à son tour.

— Réellement ?

— Je vous en donne ma parole !

— Je ne puis vous croire, Monseigneur. Ce n'est pas possible. Vous vous faites un jeu de mon embarras...

— Je vous jure, monsieur le conseiller, que je n'ai jamais vu cette enfant...

— Quoi! la fille de votre adversaire!

— Que dites-vous? Raymonde? La fille d'André Lionnay?... C'est elle! s'écria le prélat confondu.

XVIII

COMMENT LA COMTESSE TROUVA LE NOM QU'ELLE CHERCHAIT

Monseigneur quitta la maison du conseiller dans un état d'excessive agitation.

Il n'avait jamais vu Raymonde. Il ne la connaissait que par les rapports qui lui avaient été adressés, lorsqu'il était venu s'installer à Paris et avait fait prendre des renseignements sur la situation de ses adversaires.

Ces renseignements l'avaient rassuré de tous points sur l'issue du procès qu'il allait soutenir.

« André Lionnay, lui avait-on dit, est dans un état voisin de la misère. Un incendie a détruit le peu qu'il possédait. Il n'a trouvé un asile que grâce à la charité d'un jeune officier qui passait par hasard sur le théâtre du sinistre et qui l'a recueilli. Il n'a plus aucune ressource et ne vit que du travail de sa fille. »

Pendant qu'on lui faisait le tableau de cette poignante détresse, Monseigneur se frottait les mains.

— Bravo! pensait-il. La sainte compagnie de Jésus n'en aura que plus de facilité à triompher.

« Quant à sa fille, avait-on continué, elle se nomme Raymonde. Elle a dix-huit ans, elle est blonde et assez gentille. »

Monseigneur insista pour obtenir un portrait plus détaillé; mais s'il parvint à savoir comment étaient son nez, sa bouche, son menton, s'il apprit de quelle couleur étaient ses yeux, il ne trouva rien dans l'ensemble de ce signalement, pourtant fort exact, qui fût de nature à l'inquiéter.

Lorsque, mis en éveil par l'activité que déployait Lucien, il essaya de se défendre et lança le roi sur la piste de Raymonde, il ne savait même pas ce qu'il faisait.

S'il exagérait aux yeux de Sa Majesté les beautés qu'on lui avait signalées, ce n'était que par ouï-dire. Assurément il était loin de se douter qu'il fût si près de la vérité.

En effet, on lui avait bien dit que Raymonde était gentille; mais on avait ajouté qu'elle était maigre, qu'elle avait les traits fatigués, les yeux rougis par les veilles et qu'elle était pauvrement vêtue...

Dans de semblables conditions la plus jolie fille du monde a beaucoup de chances pour passer inaperçue ou pour être dédaignée de tous.

Le raisonnement était parfaitement juste. Malheureusement pour Monseigneur, les événements en modifièrent tous les jours le point de départ et par conséquent la portée.

A mesure que Raymonde échappait à la misère et vivait entourée d'amis, elle renaissait à la vie, croissait en grâce et en beauté, devenait si séduisante, en un mot, que M. de Lambron lui prédisait qu'elle gagnerait toutes les causes « avec un visage comme le sien ». et que, sans la connaître, Monseigneur ajoutait : « C'est vrai. »

Oui, c'était vrai. Jamais physionomie plus attrayante et plus sympathique n'avait fixé les regards du prélat.

De plus en plus il comprenait quel dangereux ennemi devenait Lucien et quelle force devait lui donner l'amour d'une jeune fille aussi ardemment désirable.

Donc, plus que jamais il importait de se défaire de Lucien. Et s'il demeurait éternellement invulnérable, comme il paraissait l'être, on avait encore la ressource de le séparer de l'objet qui faisait sa force, c'est-à-dire d'enlever Raymonde.

Et pourquoi pas? Depuis que cette idée avait germé dans l'esprit de Monseigneur, elle lui souriait avec une grâce toute particulière, — car enfin non-seulement Raymonde ne serait plus à côté de Lucien, mais elle serait au pouvoir de Sa Grandeur.

En son pouvoir !... Les yeux du prélat étincelèrent d'une lueur sinistre. Raymonde était si admirablement belle ! Depuis si longtemps il rêvait à ce genre de beauté... Comment faire ?

Voilà ce qui causait l'extrême agitation à laquelle Monseigneur était en proie C'est ce flot de pensées, que nous avons été obligés d'énumérer, les unes après les autres, qui avait afflué à la fois vers son cerveau.

Il fallait imaginer un moyen de faire disparaître Lucien ou de s'emparer de M^lle^ Lionnay.

Peu importait du reste au prélat par lequel des deux expédients il commencerait. Celui qui se présenterait le premier serait celui qu'il choisirait.

C'était un homme qui ne perdait pas facilement la tête que le révérend père Savournin — peu délicat sur le choix des moyens, mais marchant inexorablement vers le but qu'il se proposait. Ses supérieurs l'avaient bien jugé.

Or si parmi les conseillers au Parlement se trouvaient quelques hommes indépendants, assez amis de la vérité et de la justice pour ne se laisser guider par aucune influence, il y en avait aussi qui obéissaient à un mot d'ordre et qui faisaient même partie de la confrérie des Jésuites.

Ce fut chez un de ces personnages que se rendit aussitôt Monseigneur. Il se nommait M. de Latour.

C'était un homme confit en Dieu et en la religion, tout dévoué à Monseigneur le Dauphin et à tous ceux qui occupaient dans l'Église une dignité quelconque.

Sa Grandeur s'enferma avec lui.

Pendant un bon quart d'heure ils échangèrent à voix basse quelques paroles mystérieuses, et le prélat se leva en disant :

— C'est cela.

Sur le-champ, M. de Latour sonna et tendit à son valet une lettre qu'il avait écrite à la hâte.

— Vite ce billet à l'adresse indiquée ! ordonna-t-il.

Le laquais le prit et disparut.

L'évêque et le conseiller continuèrent le cours de leur conversation. Evidemment ils donnaient carrière à leurs perfides machinations.

Pendant ce temps, le laquais arrivait chez M. Lionnay, qui venait de rentrer avec sa fille, et lui remettait la lettre dont il était porteur. Le vieux banquier l'ouvrit et lut :

« Monsieur,

« Lorsque j'ai reçu hier votre visite et celle de votre charmante fille, j'ai oublié de vous faire part d'un scrupule qui m'était venu. Si vous pouviez passer chez moi, je ne doute pas que vous lèveriez à l'instant le scrupule dont il s'agit.

« Recevez, monsieur, les salutations empressées

« De votre très-humble et très-obéissant serviteur,

« A. DE LATOUR,

« Conseiller au Parlement de Paris. »

M. Lionnay demeura un instant interdit.

Il se souvenait fort bien qu'il était allé plusieurs fois chez M. de Latour, que, la veille encore, il lui avait rendu visite avec Raymonde, ainsi que le lui avait conseillé M. de Lambron ; mais il se souvenait aussi qu'il avait été assez mal accueilli et qu'il avait même jugé inutile de se représenter jamais chez ce personnage.

Cependant, nous l'avons dit, M. Lionnay était avant tout préoccupé de ce procès. Depuis trois ans, il ne vivait que pour obtenir satisfaction de la mauvaise foi dont il se prétendait victime.

En y réfléchissant bien, et dans les dispositions d'esprit où il se trouvait, il ne vit dans cette lettre que la curiosité bien légitime d'un juge, mal disposé sans doute dans le principe, mais ébranlé déjà et qui ne demandait qu'à se laisser convaincre.

On croit aisément aux choses qu'on désire. Or, le conseiller le priait de venir « à l'instant. »

Le vieux banquier n'était pas homme à manquer une si belle occasion de se faire un partisan.

Il sauta sur son chapeau.

— Je serai de retour dans une demi-heure, dit-il à Raymonde.

Puis, faisant signe au laquais de prendre les devants.

— Je vous suis, ajouta-t-il.

Il partit.

Au bout d'un quart d'heure, il arrivait chez M. de Latour et pénétrait dans le salon, tandis que le valet allait prévenir son maître.

Le conseiller causait toujours avec Monseigneur, mais cette fois avec plus d'animation.

Peu à peu il avait été question du procès engagé. Monseigneur témoignait une

confiance imperturbable dans l'issue de cette affaire ; M. de Latour, témoin du revirement subit qui s'était opéré depuis quelques jours dans l'esprit de ses confrères, ne montrait pas la même assurance.

L'arrivée du laquais mit fin à la discussion.

Pendant que M. de Latour donnait l'ordre qu'on fît entrer le banquier, Monseigneur soulevait une portière, derrière laquelle il se dissimulait.

M. Lionnay s'avança, un peu troublé, ne sachant pas de quoi il allait être question.

Le conseiller lui fit de la main signe de prendre place auprès d'une large table, recouverte d'un tapis de drap vert et sur laquelle se trouvaient, au milieu de dossiers amoncelés, du papier, une plume et de l'encre.

Le vieux négociant obéit et prêta une oreille avide.

— Monsieur, lui dit M. de Latour, j'ai été avisé ces jours derniers par notre président que j'allais recevoir les pièces qui composent votre dossier, et que j'aurais vingt-quatre heures pour les examiner.

— Je le savais, fit M. Lionnay. MM. les conseillers, paraît-il, ont tous reçu un avis semblable.

— Je n'ai pas besoin de vous assurer, continua M. de Latour, que je me livrerai à cet examen avec un soin minutieux et une grande impartialité...

— Je n'en doute pas, fit le banquier.

— Seulement, continua M. de Latour, j'ai un travers... une manie, si vous le voulez... moi, j'appelle cela un scrupule. Toutes les fois que j'examine un dossier, je tiens à avoir un échantillon de l'écriture des deux adversaires, afin de m'assurer que les pièces qui me sont soumises émanent bien réellement des parties intéressées.

— N'est-ce que cela ? fit M. Lionnay ravi ; mais c'est tout naturel, monsieur.

— Vous trouvez ?

— Certainement.

— Alors, asseyez-vous à cette table et écrivez... n'importe quoi.

M. Lionnay prit la plume.

— Quoi ? demanda-t-il, hésitant.

— Ce que vous voudrez... ce qui vous passera par la tête... Ceci par exemple : « Je suis un peu souffrant... viens vite auprès de moi... » ou toute autre chose qu'il vous plaira...

Mais déjà le banquier avait écrit docilement ce que lui avait dicté M. de Latour.

Celui-ci s'en assura.

— Cela suffit, dit-il négligemment. Signez maintenant, afin que je puisse comparer aussi les signatures.

Et M. Lionnay signa.

Il sortit de là, enchanté, persuadé qu'il avait converti à sa cause M. de Latour, et ne fit part à personne de cet incident insignifiant.

En revenant chez lui, il trouva Raymonde et Lina toutes seules. Lucien, Montclavel, Papillon, tous les hommes, avaient déserté la maison.

Mme de Libessac venait de faire dire à son protégé qu'elle avait à l'entretenir d'une affaire urgente.

Le capitaine prit son chapeau et sortit.

Édouard se leva également.

— Tu permets que je t'accompagne? lui demanda-t-il.

— Je ne m'y oppose pas, répondit Lucien.

Ils sortirent en se donnant le bras.

A peine avaient-ils traversé l'antichambre, que Papillon tira d'un bahut une paire de pistolets, les glissa dans les vastes poches de sa veste et s'élança sur leurs traces.

Il les suivit sans se montrer, gardant une distance de vingt-cinq pas, jusqu'à ce qu'ils eussent disparu sous la porte cochère de la maison qu'habitait la comtesse.

Alors, continuant son chemin, il remonta jusqu'au coin de la place des Trois-Maries, qui se trouvait à l'entrée de la rue de la Monnaie, au bout du Pont-Neuf.

Là il se posta à l'angle opposé, afin de mieux surveiller les abords de la maison.

Lucien, Édouard lui-même, ne pouvaient s'empêcher de sourire des précautions que prenait le brigadier depuis quelque temps. Tout en reconnaissant que le vieux soldat n'avait pas tout à fait tort, ils se moquaient de sa prudence et ne prêtaient à ses recommandations qu'une oreille légèrement distraite.

Malgré tout cependant, les défiances de Papillon portaient leurs fruits. Montclavel n'avait pas voulu laisser sortir son ami tout seul, quoiqu'il fît grand jour. Il est vrai qu'il n'aurait pas osé donner le véritable motif de cet empressement.

Quant au brigadier, non-seulement il avait accompagné son fils d'adoption, mais encore il montait la garde à la porte de la maison.

Lucien et Édouard étaient montés pendant ce temps chez la comtesse.

Montclavel lui avait été présenté. Elle savait qu'il était le fils du colonel et l'ami le plus intime du jeune capitaine; elle n'ignorait pas qu'il avait puissamment aidé à l'installation féérique de son appartement; elle l'en avait remercié avec beaucoup d'effusion et lui avait donné chez elle ses grandes et ses petites entrées.

Quant à elle, elle s'était bien gardée de rester stérilement enfermée dans sa chambre. Elle avait promis à Lucien qu'elle s'occuperait de lui : elle tint parole.

M. de Libessac avait autrefois de nombreux amis à la cour, tous aussi jeunes et aussi étourdis que lui à cette époque, mais aujourd'hui parvenus à l'âge de la maturité et devenus plus que probablement des hommes raisonnables.

La comtesse s'enquit de toutes parts. De tous les noms qu'elle cita, deux seulement pouvaient lui être utiles : M. de Richelieu et M. de La Vauguyon.

Le reste avait disparu. Quelques-uns s'étaient décidés à rester dans leurs terres; un grand nombre était tombé sur le champ de bataille pendant les dernières guerres. Deux ou trois s'étaient fait tuer, eux aussi, comme le jeune

comte de Libessac, pour la possession d'une fleur ou pour la couleur d'un ruban.

Cette espèce de revue funèbre que passait la comtesse l'avait attristée. Cependant elle n'avait pas perdu courage.

En effet, les deux amis qui lui restaient étaient peut-être, de tous ceux qu'elle avait connus jadis, les gentilshommes le plus en état de lui être utiles.

Le maréchal de Richelieu n'avait guère que soixante- quatre ans. Il était encore vert, spirituel et élégant. Il avait commandé cinq ans auparavant l'expédition de Minorque; il avait tout récemment dirigé la campagne de Hanovre. S'il ne méritait pas le titre de stratégiste consommé, personne ne lui contestait du moins celui de soldat courageux, et même de soldat heureux.

C'était en outre le gentilhomme le plus accompli. Il avait connu tout Paris, Versailles et la province. Hommes ou femmes, la plupart des représentants des grandes familles avaient défilé sous ses yeux.

Quoique plus âgé que le comte de Libessac d'une quinzaine d'années, il avait été fort lié avec lui et l'avait raillé souvent, même en présence de la comtesse, de la fidélité qu'il gardait envers sa femme.

Très-probablement, il avait gardé le souvenir du comte et de la comtesse et se montrerait aussi empressé qu'il l'avait été jadis auprès de M^me^ de Libessac.

Quant à M. de La Vauguyon, c'était autre chose.

Entiché de son titre et de sa noblesse, raide, gourmé, à cheval sur l'étiquette, il avait d'autant moins perdu de ses prétentions qu'il était devenu un homme de grande importance à la cour, où il représentait le parti du Dauphin.

Il n'avait jamais quitté Versailles. Lui aussi, il y avait vu défiler presque toutes les illustres familles de France.

Très-jaloux de ses droits, il défendait de son mieux l'aristocratie de son époque contre les envahissements de la vanité. Beaucoup de personnages, de naissance plus ou moins obscure, commençaient déjà à usurper des titres auxquels ils n'avaient aucun droit.

Cette manie, qui s'était développée surtout sous le règne de Louis XIV, avait pris de telles proportions que le roi avait songé à faire dresser par M. d'Hozier un armorial de la noblesse française, — chose à laquelle on n'avait jamais pensé jusqu'alors.

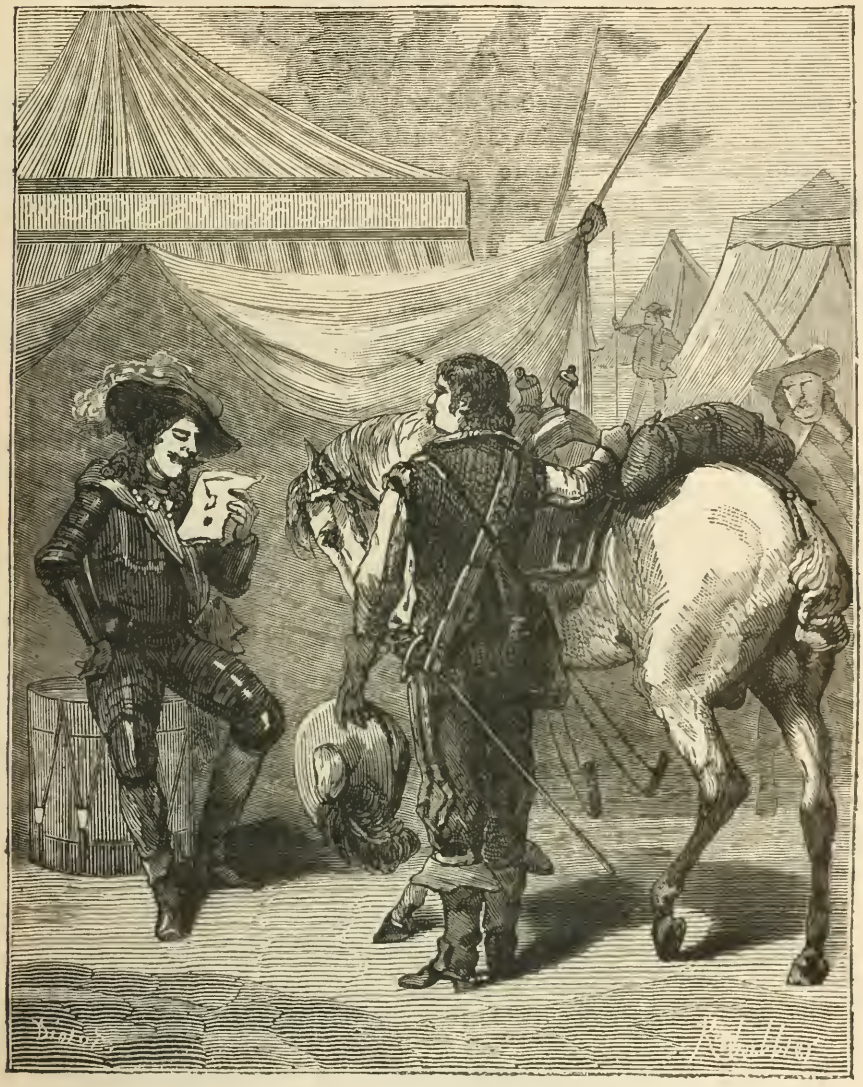
Dans cet armorial ne figuraient que ceux qui avaient un titre réel à faire valoir.

M. de La Vauguyon avait une telle mémoire que, sans le secours de cet armorial, il disait, dès que le nom d'une famille était prononcé devant lui, de quelle province elle était originaire, quelles étaient ses armoiries, et sous quel règne le titre qu'elle portait lui avait été octroyé.

« Si l'armorial de d'Hozier brûlait, disait-on, on le retrouverait dans la tête de M. de La Vauguyon. »

M^me^ de Libessac se rendit d'abord chez le maréchal de Richelieu.

— Vous, madame! s'écria-t-il, en lui prenant les deux mains. Comment!



C'était un colonel de chevau-légers. (Page 357.)

vous n'êtes pas morte ! Mais d'où venez-vous? Que signifient ces longs vêtements de deuil?

La comtesse lui raconta qu'elle s'était retirée en Normandie, à la suite de la mort de son mari, et qu'elle n'en avait jamais quitté le deuil.

— Il y a cependant longtemps de cela! fit le duc en hochant la tête.

— Vingt-deux ans, maréchal! dit la pauvre femme avec un soupir.

Il s'inclina devant elle avec un respect profond.

— Laissez-moi vous admirer, madame, lui dit-il. Ce n'est pas à une époque comme la nôtre qu'il faut passer sans les saluer à côté de tels dévouements.

Ces paroles et cette attitude surprirent un peu la comtesse.

Le duc le comprit.

— Que voulez-vous, madame? dit-il en souriant, on n'a pas toujours vingt ans... et je les ai eus si longtemps!... mais pardon, madame; ne nous occupons pas de moi, je vous en conjure, et veuillez m'expliquer à quelle bonne fortune je dois l'honneur de votre visite?

— Un renseignement que je viens vous demander, maréchal.

— Parlez, madame, je suis tout à vous.

— Avez-vous connu Gabrielle de Méricourt?

— De... Méricourt... répéta machinalement le duc de Richelieu. Il me semble bien... attendez donc.. n'est-ce pas une famille originaire de Normandie?

— C'est cela, c'est cela, fit joyeusement la comtesse

— Oui, j'ai connu jadis, il me semble, une jeune femme qui appartenait à cette famille.

— Où donc?

— A Lille, je crois, mais je ne garantis pas qu'elle se nommât Gabrielle.

— Pourriez-vous me faire son portrait en quelques mots?

— Certes. Elle était âgée de vingt-deux ans au plus. Elle était fort belle, brune, et avait surtout les plus beaux yeux noirs que j'aie jamais vus. La bouche était peut-être un peu grande, mais elle laissait voir de si jolies dents qu'on regrettait presque qu'elle ne le fût pas davantage.

— C'est elle! s'écria Mme de Libessac. Et que venait-elle faire à Lille?

— Elle venait de fort loin... de la Touraine, je crois, pour...

— De la Touraine! interrompit la comtesse. Oh! alors, c'est bien elle!

En effet, quand elle s'était informée, en Normandie, de Gabrielle, on lui avait dit qu'elle avait quitté Saint-Aubin pour suivre son mari en Touraine.

— Et c'était... en quelle année? interrogea-t-elle.

— En 1739, répondit le duc après un moment d'hésitation.

— Mais comment se trouvait-elle à Lille?

— Tout naturellement. Elle venait passer quelques jours auprès de son mari.

— Qui habitait Lille?

— Qui y était en garnison à ce moment-là.

— Il était donc soldat?

— Colonel des chevau-légers.

— Et il se nommait...

— Le duc de la Tournaie.

La comtesse suffoquait de joie.

— Vous en êtes bien sûr? demanda-t-elle. Vous ne vous trompez pas?

Le maréchal la voyait si rayonnante qu'il craignit, en effet, d'avoir commis une erreur.

— Écoutez, madame la comtesse, répondit-il, ne vous fiez pas trop à ces renseignements. Il y a si longtemps de cela que j'ai peut-être fait confusion Il me

semble bien, cependant... N'importe. Ne prenez ce que je vous ai dit que comme une indication. Si c'est là tout ce que vous désirez savoir, il vous est facile de contrôler mes assertions et de vous informer si réellement Gabrielle de Méricourt a épousé le duc de La Tournaie.

— Les avez-vous revus depuis cette époque? demanda Mme de Libessac.

— Pas une fois, madame.

— Et n'avez-vous rien appris sur leur compte?

— Rien. J'ai quitté Lille à la fin de cette même année, répondit M. de Richelieu. Dix ans après, j'ai retrouvé le régiment de chevau-légers que commandait autrefois le duc de La Tournaie. C'était le comte de Malestroit, un de mes amis, qui maintenant en était colonel. Je supposai que M. de La Tournaie avait donné sa démission pour rester auprès de sa femme... et je n'en entendis plus parler.

La comtesse se leva, remercia vivement le maréchal et se retira.

— Maintenant, pensa-t-elle, voyons ce que dira M. de La Vauguyon.

M. de La Vauguyon habitait un de ces splendides hôtels situés entre la place de Grève et la place Royale, dont Paris a conservé de si magnifiques échantillons.

Quand on lui annonça la visite de la comtesse de Libessac, il tressaillit comme s'il se fût agi d'un personnage fantastique ou d'un revenant.

Sans souci de cette étiquette à laquelle il tenait tant et dont il était un des esclaves les plus obéissants, il se leva de son fauteuil et courut de toute la vitesse que lui laissait son grand âge dans la pièce où l'attendait la comtesse.

— Vous! s'écria-t-il en l'apercevant. Vous, madame la comtesse!

Il lui avait pris la main, mais il s'était reculé pour mieux s'assurer qu'il n'était pas en présence d'un fantôme. Volontiers, il lui aurait fait exécuter deux ou trois tours sur elle-même pour bien constater que c'était cette même jeune et jolie femme qu'il avait connue vingt-cinq ans plus tôt.

Mme de Libessac ne pouvait guère s'étonner de ces démonstrations: encore moins pouvait-elle s'en formaliser. Certainement, elle s'attendait à ces mécomptes le jour où elle se décidait à quitter la retraite au sein de laquelle elle avait cru demeurer éternellement ensevelie.

— Oh! c'est moi, c'est bien moi! répondit-elle en souriant; mais vous n'espériez pas, je suppose, que le temps me respecterait plus qu'il ne respecte les autres?

— Vous vous méprenez, madame, ce n'est pas là ce qui cause ma surprise: c'est que depuis si longtemps vous aviez disparu de notre monde que vous y étiez tout à fait oubliée et que moi-même...

— Oui, je comprends.

— Alors, pour me prouver que vous me pardonnez ma maladresse, veuillez me dire ce qui vous amène, chère comtesse.

— Rien, moins que rien, veux-je dire, monsieur le duc, fit Mme de Libessac mais, si j'ai vécu si longtemps loin de mes amis, je ne les ai pas oubliés, moi...

— De grâce, ne m'accablez pas, madame!

— Et je suis venue voir, poursuivit-elle, si vous aviez toujours cette étonnante mémoire qui faisait autrefois l'admiration générale.

— Elle a bien baissé, ma pauvre mémoire, répondit M. de La Vauguyon en hochant la tête; mais telle qu'elle est, je la mets à votre disposition, madame.

— A la bonne heure ! fit joyeusement Mme de Libessac. Alors, écoutez bien.

— Je suis tout oreilles, madame.

— Connaissez-vous la famille des Méricourt?

Le duc se recueillit huit ou dix secondes — pas davantage.

— Méricourt, *aliàs* Merricourt, dit-il..... Oui, je me souviens. Noblesse de Normandie, n'est-ce pas, comtesse?

— Parfaitement, duc.

— Originaire du bailliage de Saint-Aubin, près Elbeuf... je crois...

— C'est cela, c'est cela ! fit vivement Mme de Libessac.

— Terre érigée en vicomté par Charles VIII, en 1483. Ses armoiries sont *d'azur à la croix d'argent surmontée d'une couronne de vicomte.* Pour supports, *une licorne et un levrier.*

— Allez, allez toujours, dit la comtesse émerveillée.

— Les Méricourt formaient deux branches, il y a vingt-cinq ans, continua le duc. Aujourd'hui le nom des Méricourt est sur le point de disparaître. Son dernier représentant est l'unique rejeton de la branche cadette, Savournin de Méricourt, évêque de Silistrie.

A ces mots, il se tourna victorieusement vers Mme de Libessac.

— Eh bien? interrogea-t-il d'un air satisfait, me suis-je trompé d'un iota?

— Pas d'un point sur l'*i*, répondit la comtesse.

— Oh! la mémoire est encore assez bonne, fit M. de La Vauguyon.

— Aussi je continue à la mettre à l'épreuve, reprit Mme de Libessac, car vous ne m'avez appris que ce que je sais déjà, monsieur. Ce n'est donc pas pour cela que j'ai recours à vos lumières.

— Parlez, madame, dit le duc avec empressement.

— Vous ne m'avez pas dit ce qu'était devenue Gabrielle de Méricourt, demanda brusquement la comtesse.

M. de La Vauguyon demeura un instant interdit.

— C'est vrai, fit-il. Il y a si longtemps de cela...

Il essaya de rassembler ses souvenirs.

— Gabrielle..., reprit-il, ne représentait-elle pas la branche aînée?

— Précisément.

— Attendez... je me souviens vaguement... il y a une histoire étrange... Ah! j'y suis! Elle a disparu subitement avec son mari, sans que personne ait pu dire ce qu'ils étaient devenus.

— En quelle année?

— Oh! il y a... Voyons... Je venais de me marier quand on me raconta cette histoire... c'était en 1740.

— Bien, mais qui Gabrielle avait-elle épousé? C'est ce qu'il m'importe le plus de savoir.

— Je vais vous le dire... laissez-moi chercher un peu... Ah! m'y voilà! C'était un officier... d'un grade élevé même... Oui, je le vois encore avec ses épaulettes de... de colonel, ma foi! Non... je ne me trompe pas... colonel de chevau-légers...

Mme de Libessac haletait. Jusqu'ici les renseignements fournis par M. de La Vauguyon étaient d'une exactitude si complète et correspondaient si bien avec ceux que le maréchal de Richelieu venait de lui donner, qu'elle avait un pressentiment d'être à deux doigts de la vérité.

— Et ce colonel se nommait?... demanda-t-elle.

— Le duc de La Tournaie, répondit le duc sans aucune hésitation.

— Vous en êtes sûr?

— Absolument, madame. Ce nom réveille tous mes souvenirs. Le duc était de mes amis.

— Et il a disparu, lui aussi?

— En même temps que sa femme, oui, madame.

— Dans quelles circonstances?

— Le duc avait quitté Lille, où son régiment était en garnison; la duchesse, dans un état de grossesse très-avancée, était partie de Bléré, où elle habitait depuis son mariage. Ils devaient se rencontrer quelque part.... peut-être à Paris... peut-être ailleurs... Ce qu'il y a de certain, c'est que, depuis le jour où ils ont, l'un et l'autre, quitté leur résidence, personne ne les a revus ni n'en a plus entendu parler.

— Vous ne faites pas erreur, n'est-ce pas? dit Mme de Libessac.

— Non, madame; je vous proteste que ceci est la vérité pure. J'en suis d'autant plus certain que la disparition de M. de La Tournaie, avec qui j'étais assez lié, m'a vivement ému et m'a laissé une impression profonde.

— Mais si vous ne savez rien de cette étrange disparition, ne pouvez-vous pas du moins me donner sur sa famille toutes les indications nécessaires?

— Avec le plus grand plaisir, madame; mais dans quel but?...

— Je vous l'apprendrai prochainement, monsieur, je vous le promets. Ah! si vous aimez les émotions violentes...

— Vous avez donc recueilli quelque chose, vous, madame?

— Je le crois. C'est précisément pour éclaircir ce mystère que je suis venue vous trouver.

— Oh! alors je suis tout à vous.

— Eh bien, monsieur, ne me cachez rien de ce que vous savez vous-même.

— Les ducs de la Tournaie, de la Tournoie, ou de La Tournoye, sont de la plus vieille noblesse de Touraine, commença M. de La Vauguyon. Leur prétention, ainsi que l'indique leur écusson, est de remonter au déluge, et d'avoir fait souche, comme Noé. En effet, ils portent *de gueules à la tour d'argent, issant d'une mer d'azur*. Au-dessous de ces armes symboliques, sur une banderolle, figure cette devise : La Tour ne noye, et c'est de cette devise qu'a été fait d'abord le nom de La Tournoye et ensuite celui de La Tournaie.

— Evidemment, fit la comtesse. Ensuite?

— C'est tout, madame. Le nom de La Tournaie s'est éteint avec lui, et sa fortune a été distribuée entre ses héritiers.

— A quelle époque?

— Vers 1747 seulement, alors qu'il a été à peu près démontré que le duc et sa femme avaient définitivement été victimes d'un accident ignoré.

— A la requête de qui ce partage a-t-il été fait?

— A la requête de la famille entière. C'est à la même époque que le roi s'est décidé à pourvoir au commandement du régiment de chevau-légers dont le duc était colonel, et c'est le comte de Malestroit qui lui a succédé.

— Ainsi personne aujourd'hui ne porte plus le nom de La Tournaie?

— Personne. M. de Riballière, un des plus proches parents du duc, avait sollicité la faveur d'être investi du titre et du nom de son cousin; mais Sa Majesté a refusé.

« Il n'y a pas assez longtemps que le duc a disparu, a-t-elle dit, pour que sa mort puisse être considérée comme un fait acquis. Dans quelque vingt ans... nous verrons... »

« — Et je ne sache pas, ajouta M. de La Vauguyon, que la demande de M. de Riballière ait été renouvelée.

— Est-ce tout? interrogea M^me^ de Libessac.

— Pas tout à fait, madame. Peut-être ne serez-vous pas fâchée de savoir où se trouve exactement situé le domaine de La Tournaie.

— Assurément, fit la comtesse avec vivacité.

— Eh bien, madame, le château proprement dit, qui doit appartenir encore à M. de Riballière, est situé sur les bords du Cher, tout près de Bléré. Il représentait jadis un revenu de soixante mille livres; mais, les biens ayant été répartis entre les trois ou quatre membres de la famille qui existaient à cette époque, j'ignore à quelles proportions précises ce revenu est réduit aujourd'hui.

— Je vous remercie, monsieur le duc, dit M^me^ de Libessac avec effusion.

— C'est tout ce que vous désirez savoir, madame?

— C'est beaucoup plus que je n'espérais surtout.

— Et avez-vous définitivement quitté votre château des Moulineaux? Nous revenez-vous enfin? interrogea M. de La Vauguyon.

— Définitivement... pas encore, répondit la comtesse. Cependant je me suis installée à Paris pour quelque temps.

— Dans votre hôtel de la rue Saint-Dominique?

— Non pas, se défendit M^me^ de Libessac... rue de la Monnaie, numéro 11, où je serai ravie de vous recevoir, monsieur le duc.

— Et pourquoi rue de la Monnaie?

— Je vous conterai tout cela le jour où je vous donnerai l'explication de ma singulière visite.

— Comme il vous plaira, comtesse.

A ces mots, il lui prit la main, l'accompagna jusqu'à sa chaise et remonta dans ses appartements.

A peine en avait-il refermé la porte que son valet de chambre annonça :

— Monseigneur l'évêque de Silistrie!

M. de La Vauguyon était un des amis les plus intimes du Dauphin, et le Dauphin protégeant ouvertement l'évêque de Silistrie, le duc et le prélat étaient nécessairement en relations fréquentes.

D'ailleurs, n'appartenaient-ils pas tous les deux à cet ordre envahissant des Jésuites, qui couvrait le monde comme une plaie, et n'étaient-ils pas faits pour s'entendre, en dehors de toute convenance sociale?

C'était M. de La Vauguyon qui, à défaut du Dauphin, tenait sa Grandeur au courant de tous les bruits de cour.

Monseigneur était donc venu lui rendre visite, lorsqu'au moment de pénétrer dans la cour de l'hôtel, il aperçut une chaise qui stationnait auprès du grand escalier.

Il allait entrer pourtant, quand il vit s'ouvrir la porte du vestibule. M. de La Vauguyon parut sur le seuil, donnant la main à une femme avec laquelle il descendit les marches du perron, qu'il fit monter dans sa chaise, et devant laquelle il s'inclina avec respect.

Tant de cérémonieuses démonstrations attirèrent l'attention du prélat sur la personne qui en était l'objet.

Il pâlit subitement. Bien que la cour de l'hôtel fût profonde et que cette personne eût glissé très-rapidement devant ses yeux, il avait cru reconnaître M^me^ de Libessac.

La comtesse chez M. de La Vauguyon! L'alliée déclarée de Lucien avait ses entrées dans la place!

Cela intriguait et même inquiétait beaucoup Monseigneur. Résolu à s'assurer qu'il n'était pas le jouet d'un rêve, il se blottit dans l'angle de la porte par laquelle la chaise allait sortir et, se couvrant le visage de son chapeau, il attendit.

Presque au même instant la chaise passa devant lui. Ce n'était pas une erreur: la comtesse de Libessac quittait M. de La Vauguyon. Qu'allait-elle faire chez lui? C'est ce qu'entreprit de découvrir le rusé prélat.

Dissimulant toute crainte, il entra, le visage épanoui, chez le vieux gentilhomme.

— Eh bien! monsieur le duc, demanda-t-il après les premières politesses d'usage, quoi de nouveau à la cour?

— A la cour... pas grand'chose, fit M. de La Vauguyon.

— Et ailleurs?

— Oh! ailleurs, c'est différent, dit le duc en hochant soucieusement la tête. Il souffle dans l'air comme un vent de rébellion...

— Allons donc! fit l'évêque en haussant les épaules.

— Vous ne me croyez pas? reprit M. de La Vauguyon. Pourtant, regardez bien autour de vous. Je ne dis pas que la rébellion ait encore gagné le peuple; mais elle est déjà dans la bourgeoisie et dans les parlements. Les parlements! mais vous savez bien qu'ils ont été de tout temps les adversaires de la royauté!

— Sans doute, mais ils ont été tant de fois dissous...

— Vous imaginez-vous pour cela qu'ils se soient découragés? qu'ils aient rien perdu de leur puissance et de leur prestige?

— J'en suis convaincu.

— On voit bien que depuis longtemps vous avez quitté la France, Monseigneur, sans cela votre intelligence ne se méprendrait pas à certains signes qui, cependant, sont bien faits pour la préoccuper.

— Quels signes?

— Ce procès des Lionnay et Gouffre...

— Eh bien?

— Eh bien! il revient sur l'eau comme un cadavre, Monseigneur. Avant-hier, on n'en parlait pas. Hier, on s'en entretenait à voix basse. Aujourd'hui, on en cause à haute voix. Le parlement s'émeut, s'agite...

— Eh! nous le bâillonnerons! fit Sa Grandeur avec impatience.

— Comment?

— N'avons-nous pas des amis? Monseigneur le Dauphin ne m'a-t-il pas offert...

— Je l'en ai dissuadé, interrompit le duc.

— Vous! et pourquoi?

— Parce qu'il suffirait que le Dauphin s'employât en votre faveur pour que votre cause devînt plus mauvaise encore. Ne vous êtes-vous donc aperçu de rien?

— Oh! pardon. J'ai bien vu que les dispositions de messieurs les conseillers au parlement n'étaient plus les mêmes qu'à mon arrivée, répondit Monseigneur. A cette époque ils se montraient froids, mais irréprochablement polis; maintenant ils sont visiblement hostiles.

— Vous voyez donc bien que j'ai raison.

— Sans doute, mais ces messieurs n'ont pas dit leur dernier mot, fit dédaigneusement le prélat Ceux qui ne se laisseront pas séduire par nos promesses seront peut-être moins insensibles à des propositions plus persuasives...

En même temps, il faisait avec le pouce le geste de compter de l'argent.

— Ne vous y fiez pas! dit M. de la Vauguyon; il y a des entêtés chez ces gens-là, et nous sommes, nous principalement, de ceux qu'ils n'aiment pas.

— Vous verrez... répliqua Monseigneur avec un sourire confiant.

— Je ne demande pas mieux, certes, mais, hélas!...

Le duc, au lieu d'achever sa pensée, secoua la tête avec incrédulité.

— Alors parlons d'autre chose, proposa le prélat d'un ton léger. N'étiez-vous pas en bonne fortune quand j'ai frappé à la porte de votre hôtel?

— Oui, avec une amie de trente ans bientôt.

— Vraiment?

— Et la plus plus vertueuse de toutes les femmes! Mais, au fait, vous la connaissez, c'est la comtesse de Libessac.

— Oui... ce nom... en effet... balbutia Monseigneur avec embarras.

— Voyons, vous ne vous souvenez plus de M^lle^ de Carenville... l'amie de votre cousine Gabrielle?

— Ah! c'est juste. Elle est donc à Paris?

Je te tuerais comme un chien ! te voilà donc bien averti. (Page 365.)

— A ce qu'il paraît.

— Depuis longtemps ? demanda ingénûment Monseigneur.

— Elle ne me l'a pas dit.

— Alors, que venait-elle faire ici ? fit Monseigneur. Mais, pardon, reprit-il aussitôt, je suis peut-être indiscret.

— Du tout, Monseigneur, du tout. Elle venait m'entretenir d'un fait auquel vous vous êtes assurément intéressé pour le moins autant qu'elle.

— Quel fait ?

— La disparition de Gabrielle de Méricourt.

— Ah ! cette vieille histoire...

— Que voulez-vous ? les vieilles gens n'ont que de vieilles histoires à raconter.

— Mais en quoi la disparition de Gabrielle peut-elle intéresser Mme de Libessac?

— Je ne sais. Cependant elles ont été très-liées, m'a-t-elle assuré.

— Sans doute, mais ce n'est pas une raison... à vingt ans de distance... pour... Elle avait nécessairement un but en se présentant ici.

— Oui. Elle vouláit savoir qui Mlle de Méricourt avait épousé.

— Et, comme vous l'ignoriez, il vous a été impossible...

— Pas le moins du monde, interrompit M. de la Vauguyon, je le savais.

— Et vous le lui avez appris? fit Monseigneur en se croisant les bras.

— Pourquoi pas? répondit naïvement le duc.

— Que la peste vous étouffe! s'écria involontairement le prélat en frappant du pied.

— Plaît-il? demanda M. de La Vauguyon abasourdi.

Monseigneur se mordit les lèvres. Il venait de commettre une faute, qu'il importait de réparer sans retard, sous peine d'éveiller des soupçons terribles.

— Eh oui! continua le prélat en modérant sa colère. Ne savez-vous pas que la comtesse de Libessac est devenue la plus puissante alliée de mon plus dangereux ennemi?

— Qui? quel ennemi?

— M. Lucien de Saint-Germain, capitaine aux carabiniers du roi.

— Lui! Comment?

— Il est l'amant de Mlle Lionnay.

— Ah! je comprends.

— Et il recrute pour son compte tout ce qu'il peut trouver de protections à la cour.

— Mais, demanda M. de La Vauguyon, quel rapport y a-t-il entre ce M. de Saint-Germain et la démarche de la comtesse? entre ce capitaine de carabiniers et le duc de La Tournaie?

— Je serais fort embarrassé de vous le dire, répondit Monseigneur; mais je gage que c'est une nouvelle perfidie qui se trame contre moi.

— De quelle façon?

L'évêque hésitait à répondre. Pourtant il résolut d'aller au-devant de l'accusation dont il se sentait prochainement menacé, s'il ne réussissait pas à en finir par un coup terrible avec les manœuvres de plus en plus inquiétantes de ses adversaires.

— Qui sait?... dit-il avec un vilain sourire. Ce M. de Saint-Germain est capable d'insinuer que je suis pour quelque chose dans la disparition de Gabrielle et de son mari...

— Vous! Par exemple!

— N'ai-je pas hérité d'elle?

— C'est vrai, mais dans quelles conditions? A votre retour d'un voyage qui durait depuis six ou sept années! Et M. de Riballière n'a-t-il pas hérité de son cousin, lui aussi? Il faudrait donc l'accuser... Non. Ce serait trop absurde! On n'osera pas.

— Ne vous y fiez pas, duc! Ces gens-là sont capables de tout.

— Heureusement que dans un cas semblable il ne manquera pas de voix qui s'élèveront pour vous défendre.

— Dieu me devrait bien cela! gémit hypocritement le prélat en poussant un douloureux soupir.

— Il vous fera cette grâce, certifia M. de la Vauguyon.

— Allons, fit Sa Grandeur avec la résignation d'un martyr, je vois que, du moins, je puis compter sur vous, monsieur le duc.

— Assurément, Monseigneur.

— C'est pour moi la plus douce des consolations, monsieur, ajouta le prélat en levant les yeux au ciel et en posant la main sur son cœur.

A ces mots, il salua M. de La Vauguyon de l'air d'une victime qui marche au supplice et se dirigea lentement, la tête baissée, vers la porte de sortie. Il eut le courage de traverser les appartements, l'escalier, la grande cour de l'hôtel avec cette allure théâtrale; mais, dès que la porte d'entrée se fut refermée sur lui, dès qu'il se trouva dans la rue, affranchi de toute contrainte, il donna libre carrière à l'agitation extrême dont il était possédé.

— Le misérable! l'imbécile! murmurait-il en marchant à grands pas. Par vanité, par sottise, uniquement pour donner une preuve de son étonnante mémoire, il vient de livrer à la comtesse, et par conséquent à Lucien, le nom du mari de Gabrielle! A présent, ils n'ont plus rien à apprendre.

Il réprima difficilement la malédiction qui allait s'échapper de ses lèvres.

En arrivant chez lui, le premier visage qu'il aperçut fut celui de Bazile.

— Ah! dit-il avec une sourde colère, tu as voulu devenir mon complice malgré moi... eh bien! suis-moi, je vais donner carrière à tes ambitions, maître coquin!

XIX

L'HÔTEL DE NORMANDIE

Monseigneur était dans une rage indescriptible. La maladresse qu'avait commise M. de La Vauguyon, maladresse qu'il ne pouvait pas lui reprocher, puisque le duc ignorait quelle portée avaient ses révélations, grandissait de minute en minute le danger qui menaçait définitivement l'assassin de Gabrielle et de son mari.

Bazile avait suivi son maître, très-inquiet de l'état dans lequel il le voyait rentrer, et attendait silencieusement que le prélat lui adressât la parole.

Monseigneur avait pénétré dans sa chambre comme un boulet.

Là, il s'était laissé tomber dans un fauteuil, tellement bouleversé, à ce point absorbé par les terreurs qui hantaient son imagination, qu'il ne se rappelait plus que son intendant était auprés de lui.

Bazile, lui, ne quittait pas son maître des yeux.

C'était un homme paisible que Bazile, né pour la vie béate et contemplative de l'oisif, simple dans ses goûts, aimant modérément les femmes, leur préférant la bonne chère et adorant le bon vin.

Pour être heureux en ce monde, il ne lui avait manqué qu'une chose : l'argent.

Aussi, depuis que son compère Étienne lui avait indiqué le moyen de s'en procurer et surtout depuis que le procédé avait si merveilleusement réussi, il songeait sérieusement à quitter le service de Monseigneur, à se retirer dans son pays et à vivre en honnête bourgeois.

Déjà ce rêve était réalisable. En ajoutant aux trente mille livres que lui avait données son maître les vingt mille qu'il avait prélevées depuis quatorze ans, en sa qualité d'intendant, sur les dépenses de la maison, il possédait un avoir de cinquante mille livres, ce qui, au denier cinq, lui constituait un revenu de deux cents livres par mois.

Or, il y a cent ans, c'était quelque chose que deux mille cinq cents livres de revenus, en province principalement, où la vie était large, facile et ridiculement peu coûteuse.

Bazile rêvait donc de se retirer dans son pays. S'il y avait seulement possédé une maisonnette grande comme la main, il n'aurait pas attendu plus longtemps, car il commençait à trouver la vie beaucoup trop agitée depuis quelque temps chez l'évêque de Silistrie.

Malheureusement, pour avoir une maisonnette avec un jardinet, tels que les rêvait notre homme, il aurait fallu disposer de huit ou dix mille livres pour le moins.

Cela trottait si fort en tête de Bazile, qu'il avait résolu d'arracher à son maître cette suprême largesse et de lui faire ses adieux dès qu'il l'aurait obtenue.

Plus que jamais il y était décidé, aujourd'hui que l'orage semblait grossir et tourner à la tempête.

Bazile voyait, en effet, se contracter les traits de son maître, tandis qu'un rictus amer crispait sa lèvre, que des gestes d'impatience lui échappaient et qu'il brandissait dans l'espace un bras menaçant.

— Oui, se dit-il, il faut en finir.

Mais il eut beau remuer, s'agiter, tousser, le prélat ne faisait pas plus attention à lui que s'il avait été seul.

Bazile entreprit enfin de rompre ce silence embarrassant.

— Monseigneur m'a fait l'honneur de me demander, dit-il.

Au son de cette voix bien connue, le prélat releva la tête, passa la main sur son front, comme pour y effacer les traces d'un songe pénible, et devint aussitôt maître de lui-même.

— Ah ! tu étais là? fit-il.

— Sans doute. Monseigneur m'avait appelé en me disant qu'il avait besoin de mes services.

— C'est juste, dit le prélat. Approche et écoute bien ce que je vais te dire, ajouta-t-il d'un ton sévère. Depuis que je t'ai payé, et que je t'ai payé si cher! tu m'appartiens. Tu es plus que mon complice, tu es mon esclave, mon bien, ma chose. Tu dois m'obéir comme le nègre obéit au planteur. Tu as voulu qu'il en soit ainsi... tant pis pour toi! Et souviens-toi bien que, si jamais il te prenait envie de me désobéir ou de me trahir, je te tuerais comme un chien. Te voilà donc bien averti. As-tu quelques objections à faire?

En présence de cette résolution froide et énergique, de cette parole sèche et brève, de ces regards qui lui entraient dans le cœur comme deux lames de poignard, Bazile, qui pourtant avait fait provision de courage pour réclamer les dix mille livres qu'il ambitionnait, ne trouva pas un mot à répondre.

Il fit de la tête un signe négatif. La démoralisation était complète.

— A la bonne heure! fit le prélat enchanté de l'effet qu'il avait produit. Et maintenant, réponds. Tu es né tout près de Paris, je crois?

— A Meaux, oui, Monseigneur.

— Bien. C'est un joli pays, assure-t-on...

— Ravissant, Monseigneur, s'écria l'intendant dont le visage s'éclaircit.

— Et tu le connais bien?

— Assez bien, Monseigneur, puisque, grâce à vos bontés, j'ai pu de temps en temps aller y passer quelques jours.

— Je m'en souviens. Il me semble même que tout dernièrement encore tu m'as demandé...

— L'an dernier, oui, Monseigneur. J'y suis resté un bon mois.

— Tu y as donc de la famille?

— Pas précisément. J'y ai quelques parents.... très- éloignés....

— Avec lesquels tu as conservé des relations?

— Fort peu.

— Alors tu n'as autour de toi ni scrupules à garder, ni intérêts à ménager?

— Aucuns, répondit l'intendant fort étonné.

— Bien, reprit Monseigneur après une pause. A présent, connais-tu une gentille petite maison, qu'on pourrait louer ou acheter dans les vingt-quatre heures, qui serait toute meublée, dans laquelle on n'aurait pour ainsi dire qu'à entrer pour se coucher ou se mettre à table?

— J'en connais plusieurs, Monseigneur.

— Oh! un instant! l'arrêta le prélat. Ce qu'il me faudrait, c'est un maison qui fût assez loin de la ville pour en être un peu isolée, assez près pour que la distance n'effraye personne... en un mot moitié maison de ville et maison de campagne.

— Cela peut se trouver plus facilement encore, répondit Bazile. Il y a, à peu de distance de Meaux, une foule de maisonnettes qui réunissent les conditions que vous exigez... une entre autres qui me faisait bien envie l'année dernière!

— Et que tu n'as pas achetée?

— Non, Monseigneur.

— Pourquoi?

— Parce que je n'étais pas assez riche.

— Elle vaut donc bien cher?

— Dix mille livres.

— Eh bien! maintenant que tu m'en as extorqué trente mille, tu pourrais te passer cette fantaisie.

— Pas encore, fit Bazile avec un gros soupir.

— Qui t'en empêche?

— C'est que... balbutia l'intendant, j'ai placé déjà ces trente mille livres, Monseigneur.

Le prélat haussa les épaules et toisa son laquais d'un air de mépris écrasant.

— Écoute, coquin, lui dit-il, tu vas partir à l'instant pour Meaux en chaise de poste. Tu t'assureras que cette maison est toujours à vendre. Si le propriétaire y est disposé, tu l'achèteras sur-le-champ.

— Mais j'ai dit à Monseigneur...

— Tu m'as dit qu'on t'en avait demandé dix mille livres, je vais t'en donner douze.

— Oui, Monseigneur, fit Bazile, dont la face rubiconde s'illumina d'un large sourire.

— Attends, ce n'est pas tout.

— Je suis aux ordres de Monseigneur.

— Il faut encore que tu me trouves autre chose.

— Quoi ?

— Une femme.

— Une domestique ?

— Non, une femme d'extérieur assez convenable pour qu'elle puisse passer pour ta femme ou pour ta sœur.

— Ah ! je comprends, dit l'intendant en clignant finement de l'œil.

— Je ne te demande pas de comprendre, interrompit sévèrement Monseigneur. Dès que tu auras acheté la maison, tu t'arrangeras de façon à ce qu'une chambre soit toujours à ma disposition ou àcelle de quiconque te remettra un mot de moi.

— Oui, Monseigneur.

— Il serait possible, en effet, que dans deux ou trois jours j'eusse besoin de cette chambre.

— Tout sera prêt.

— Bien. Encore une recommandation : il faut que cette femme soit discrète. Par conséquent, tu auras bien soin, quoi qu'il arrive, de ne prononcer aucun nom.

— C'est convenu.

— Alors, va te préparer. Dans un quart d'heure tu te mettras en route.

Bazile était au septième ciel. Sa maison, sa chère maison, il allait donc l'avoir !

Au moment où il sortait, son maître le rappela.

— Envoie un de nos laquais chez Patouillot et fais dire à Colibri de venir me parler, ordonna-t-il.

Bazile s'empressa et alla faire ses préparatifs de départ.

Son cœur débordait d'une joie folle. Comment! son maître allait lui donner l'argent nécessaire à l'acquisition de la bicoque qu'il convoitait. Est-ce que, par hasard, Monseigneur espérait faire acheter cette maison en son nom par son intendant? Pas si bête! Bazile comptait bien profiter de l'occasion pour réaliser le rêve qu'il avait caressé. C'est en son nom, à lui, qu'il achèterait cette maison.

Aussi avait-il des ailes.

Bien avant le quart d'heure que lui avait accordé le prélat, il tenait à la main sa valise. Malheureusement Colibri n'était pas encore arrivé.

— Mon Dieu! pourvu qu'il vienne! pensa l'intendant.

Il était écrit que ce jour-là ses vœux se réaliseraient aussitôt qu'il les aurait exprimés.

En effet, Colibri entra, l'oreille aux aguets, le nez au vent.

Bazile l'introduisit sans tarder auprès de son maître. Il allait se retirer, quand Monseigneur le retint d'un geste.

— Colibri va partir avec toi, lui dit-il. Dès que tu auras fait ce que je t'ai ordonné, à quelque heure que ce soit, Colibri montera à cheval et viendra m'en informer sans perdre une minute. Est-ce bien compris?

— Parfaitement, Monseigneur, répondirent à la fois Bazile et Colibri.

Le prélat remit alors à son intendant la somme qui lui était nécessaire et le congédia.

Pendant que Monseigneur essayait d'échapper par de nouvelles embûches aux filets dans lesquels il se sentait sourdement enlacé, M^me^ de Libessac avait regagné son appartement, toute joyeuse du résultat que ses démarches avaient obtenu.

Nul doute ne pouvait plus, en effet, subsister dans son esprit. Les renseignements fournis par le maréchal de Richelieu et par le duc de La Vauguyon coïncidaient si parfaitement que toute erreur était impossible.

C'était bien le duc de La Tournaie qu'avait épousé Gabrielle de Méricourt.

S'en assurer était la moindre des choses. Il suffisait d'aller à Bléré pour en acquérir l'irréfutable certitude.

La comtesse ne sut donc pas résister au désir de communiquer à Lucien cette importante découverte.

Elle le fit prier de venir à l'instant. Ainsi que nous l'avons dit, le jeune officier arriva accompagné de Montclavel, pendant que Papillon se mettait en faction à l'angle de la place des Trois-Maries et surveillait la porte d'entrée.

Dès que Lucien parut, M^me^ de Libessac lui fit part de ce qu'elle venait d'apprendre et lui raconta comment elle y était parvenue.

Malgré tout, notre héros hésitait à le croire : mais Montclavel, qui connaissait Versailles et la cour beaucoup mieux que lui, savait que le duc de La Vauguyon était pour ainsi dire un homme impeccable en pareille matière. Or, puisque le maréchal de Richelieu avait également prononcé le nom du duc de La Tournaie, il était difficile de conserver la moindre arrière-pensée.

— D'ailleurs, ajouta Edouard, nous avons encore un moyen de nous convaincre.

— Lequel? demanda Lucien.

— Puisque le duc de La Tournaie était colonel des chevau-légers en même temps que mon père était colonel des gardes-françaises, il n'est pas possible qu'ils ne se soient pas connus, au moins de nom. Veux-tu que nous essayions par lui d'obtenir de nouveaux éclaircissements?

— Volontiers, dit le capitaine.

— Eh bien! viens, proposa Montclavel.

Avant de se retirer, Lucien mit un genou en terre devant la comtesse.

— Je ne sais en quels termes vous remercier, madame, dit-il d'une voix pénétrée. Vous êtes réellement ma providence. Tout ce qui m'est arrivé d'heureux en ce monde, c'est à vous que je le dois. J'ai contracté envers vous de telles obligations, que je désespère de pouvoir m'acquitter jamais. N'accusez donc pas mon cœur, s'il est impuissant à m'inspirer des expressions capables de traduire ma reconnaissance, madame; mais croyez que tout ce qu'il est humainement possible d'imaginer pour vous témoigner ma gratitude, je le ferai, dût-il m'en coûter la vie, que je vous dois, dût-il m'en coûter mon amour, qui m'est plus cher encore que la vie!

A ces mots, il déposa sur la main de la comtesse un baiser respectueux.

— A tout à l'heure, madame! dit-il en entraînant Montclavel.

Ensemble ils se dirigèrent vers l'hôtel qu'habitait le père d'Edouard, et qui était situé à l'entrée de la rue de Lille.

Le comte les reçut, comme toujours, à bras ouverts.

C'était un beau gentilhomme, très-bien conservé, et qui portait allègrement le poids de ses soixante-deux ans.

— Avez-vous connu le duc de La Tournaie, mon père? lui demanda Édouard.

— Qui? le colonel de chevau-légers?

— Lui-même.

— Certainement, je l'ai connu.

— Beaucoup?

— Intimement.

— A quelle époque?

— Ma foi! je ne me rappelle pas trop...

— Cherchez bien, mon père, c'est très-important.

— C'est qu'il y a si longtemps... dit le vieillard à demi-voix, en fouillant au plus profond de ses souvenirs. J'étais capitaine à cette époque.

— Et lui?

— Lui aussi.

— Quel âge aviez-vous?

— Oh! moi, j'étais de dix ou douze ans plus âgé que le duc

— Et vous aviez alors...

— Trente-trois ou quatre ans.

— Donc il en avait vingt-deux environ.

— Précisément.

— Et vous teniez garnison à Paris?

Je commençais à désespérer de le voir, quand il arriva enfin! (Page 376.)

— Tous les deux.

— Jusqu'en quelle année y êtes-vous resté ?

— Jusqu'à ce que j'aie pris le commandement de mes gardes-françaises, c'est-à-dire en 1736.

— Et lui, qu'est-il devenu ? le savez vous ?

— Certes. Deux ans après, il a épousé une riche héritière et il a acheté un régiment de chevau-légers.

— Assistiez-vous à son mariage?

— Non.

— Pouvez-vous nous dire le nom de la jeune fille qu'il a épousée?

— Du tout. On m'avait envoyé en garnison à Tours en ce moment-là, de sorte que je n'appris qu'indirectement le mariage du duc de la Tournaie.

— Et depuis... l'avez-vous revu?

— Jamais. Lors de mon retour à Paris, le régiment du duc était en garnison dans le Nord.

— A Lille? demanda Lucien, qui ne perdait pas un mot de cette conversation.

— Justement, répondit le vieux gentilhomme.

— Eh bien? continua Édouard, le duc n'est-il jamais revenu à Paris?

— C'est ce qu'il me serait impossible de te dire.

— Pourquoi?

— Parce que je n'entendis plus parler de lui jusqu'en 1743, époque à laquelle son régiment rentra à Versailles. Ce jour-là je m'informai de lui et j'appris que, depuis plus de trois ans, les chevau-légers n'avaient plus de colonel!

— Comment cela? interrogea Édouard.

— Personne ne put me donner la moindre explication. Le colonel avait quitté Lille pour aller rejoindre sa femme. Depuis ce temps-là on ne l'avait pas revu. Voilà le refrain qui sortait de toutes les bouches.

— En effet, dit Édouard, c'est également tout ce que nous avons pu recueillir de notre côté.

— Comment! demanda le vieux gentilhomme, vous êtes donc en quête du duc de la Tournaie.

— Oui, mon père.

— A quel propos?

— Vous vous souvenez bien de ce que je vous ai raconté ces jours-ci sur la naissance de Lucien. Je vous ai dit que nous connaissions le nom de son assassin, celui de sa mère, et que nous étions sur le point de découvrir celui de son père.

— Oui, Eh bien?

— Eh bien! selon les renseignements qui nous ont été transmis, l'époux de Gabrielle de Méricourt, c'est le duc de la Tournaie.

Cette révélation saisit si fort le vieux gentilhomme, qu'il se prit à trembler de tous ses membres.

— Quoi! balbutia-t-il d'une voix émue, en se tournant vers Lucien... tu serais le fils d'Henri... de mon ancien compagnon d'armes... de mon plus vieil ami!... Je ne m'étonne plus si j'ai été pris à ta vue d'une si tendre pitié, si je t'ai toujours témoigné tant de sollicitude. C'était le ciel qui m'inspirait. . Mais viens donc que je t'embrasse...

Le vieillard l'attira dans ses bras et l'embrassa tendrement.

Alors il recula de quelques pas pour l'examiner.

— C'est que c'est vrai!... murmura-t-il en le regardant. Peut-être est-ce parce

que je suis prévenu; mais il me semble maintenant que tu lui ressembles,.. Oui, positivement... non pas trait pour trait, mais il y a quelque chose...

Tout à coup, il poussa un cri de terreur.

— Mais j'y songe ! s'écria-t-il en pâlissant, si tu es le fils de Gabrielle de Méricourt et d'Henri, c'est donc lui... le duc, qui a été assassiné dans l'hôtel de Libessac?

— Hélas ! gémit Lucien.

— Il était donc à Paris à cette époque? Mais oui, je me souviens à présent. Quand je me suis informé de lui, au retour de son régiment à Paris, on m'a dit qu'on ne l'avait pas revu depuis la fin de mai 1740. Or, si je ne me trompe, c'est le 28 mai...

— Que votre charité m'a tendu la main, dit le jeune officier. Oui, c'est bien ce jour-là...

— Et il était parti pour aller rejoindre sa femme! Plus de doute ! C'est lui! s'écria le vieux gentilhomme. Comment n'ai-je pas eu cette pensée-là, quand j'ai appris sa disparition... Il est vrai que cela ne nous aurait pas avancés à grand'chose, ajouta tristement M. de Montclavel. Trois ans s'étaient écoulés depuis l'accomplissement de cette horrible tragédie. Toute constatation était devenue impossible...

— En effet, dit Lucien. Et puis pourquoi cette idée vous serait-elle venue? L'esprit d'un gentilhomme tel que vous peut-il concevoir de semblables monstruosités ?

— Assurément non. Mais, reprit le colonel, puisque vous avez découvert tant de choses, avez-vous découvert comment Henri de la Tournaie et sa femme se trouvaient dans l'hôtel de M^me^ de Libessac?

— Oui, répondit Édouard.

— Comment ?

— C'est le laquais de l'assassin qui a trahi, dans un moment d'ivresse, une partie de ce secret.

— Quel est-il ?

— Le voici : La duchesse, la mère de Lucien, était descendue à Paris dans une hôtellerie de très-modeste apparence. Elle s'y trouvait sans doute fort à l'étroit, car son cousin la décida à quitter cette hôtellerie pour venir s'installer dans l'hôtel absolument désert et isolé de la comtesse, qu'il avait loué le jour même.

— Je comprends. Eh bien ! que vous a-t-on dit dans cette auberge ?

— Quelle auberge ?

— Celle où la duchesse était descendue.

— Nous n'y sommes pas allés.

— Pourquoi ? Là, pourtant, vous auriez pu recueillir quelque trace précieuse du passage des malheureux à Paris.

— Sans doute, mais nous ignorons quelle est cette hôtellerie.

— Mais je le sais, moi, fit M. de Monclavel.

— Il serait possible ! s'écria Lucien.

— Ou du moins je m'en doute, corrigea le vieillard. Ce doit être la maison où demeurait Henri au temps où il était simple capitaine... une belle et large chambre, avec deux fenêtres, au premier étage, tendue de draperies rouges... Je la vois encore. Il a habité pendant quatre ans cette maison.

— Et elle existe encore ?

— L'*Hôtel de Normandie* ? Je crois bien ! Avant-hier encore j'ai aperçu son enseigne, en passant sur la place du Palais-Royal.

— Vite ! courons, fit Lucien, en toute hâte !

Le pauvre garçon était tout bouleversé. On devine avec quelle curiosité il avait suivi les moindres nuances de l'interrogatoire qu'Edouard avait fait subir à son père, avec quelle avidité il avait bu les réponses du vieux gentilhomme.

A mesure qu'il faisait un pas de plus vers la découverte de la vérité, son impatience redoublait et son cœur était agité de sentiments tumultueux.

Entendre parler de ces chers morts, qui avaient été son père et sa mère, lui causait une sorte d'âcre volupté. Chacun des minutieux détails qui se rattachaient à ces existences si tôt brisées, l'intéressait plus peut-être que s'il les avait connus, s'il avait reçu leurs caresses, s'il avait été à même de les apprécier à leur juste valeur.

Or, si les indices fournis par M^me^ de Libessac étaient précieux, celui que venait de donner M. de Montclavel avait bien son importance. Il pouvait faire la lumière autour d'un point jusque-là demeuré très-obscur. Il permettrait de reconstituer presque dans son entier le drame sanglant dont le duc et sa jeune femme avaient été victimes.

Aussi Lucien voulait-il courir de suite à l'hôtel de Normandie, sans s'inquiéter si le comte ou son fils allaient le suivre.

Ce fut le vieux gentilhomme qui l'arrêta.

— Un instant ! lui dit-il. Laissez-moi le temps de prendre mon chapeau et mon épée.

— Seriez-vous donc assez bon pour m'accompagner ? demanda le jeune capitaine.

— Assurément, mon ami. J'ai la prétention de pouvoir t'être utile encore, riposta M. de Montclavel. Tu ne sais donc pas que je connaissais tout le monde autrefois dans cette maison ?

Lucien courut lui chercher son épée et son chapeau, qu'il lui tendit.

Le vieux gentilhomme prit les devants et descendit l'escalier avec une légèreté bien rare à son âge.

— Oui, reprit-il, dès qu'il se trouva dans la rue, je connaissais tout le monde à l'hôtel de Normandie, depuis la mère François jusqu'à Pierre et à Justine, le valet et la femme de chambre.

— La mère François ! dit Lucien tremblant. Elle était donc bien vieille ?

— Du tout ; c'était le duc qui l'appelait ainsi, parce qu'à son âge une femme, et une femme laide surtout, ne compte plus guère quand elle a dépassé la trentaine. Or, si la mère François est toujours de ce monde, elle ne doit pas avoir plus de soixante-cinq ans, et tu vois que les miens ne me gênent guère.

— Vous pouvez vous en vanter, avoua le jeune officier.

Ils marchaient d'un pas alerte. Au bout d'un quart d'heure, ils arrivèrent sur la place du Palais-Royal.

Les yeux de Lucien eurent fait en un instant le tour de la place.

Au coin de la rue de Chartres, il aperçut bientôt accroché au-dessus d'une petite porte basse, un grand écriteau de bois noir, sur lequel étaient écrits en lettres jaunes ces trois mots : *Hôtel de Normandie.*

Silencieusement, il le montra du doigt à M. de Montclavel.

— C'est là, répondit le comte avec un signe de tête.

Tous les trois, ils se hasardèrent dans une allée étroite et sombre.

Le vieux gentilhomme s'avançait dans l'obscurité, avec autant de hardiesse que s'il avait eu ses yeux et ses jambes de vingt ans.

Il arriva au bas d'un escalier non moins étroit, franchit cinq ou six marches et pénétra dans une sorte de grand cabinet vitré, dans lequel était assise une femme âgée, au visage sillonné de rides, au front entouré d'une véritable auréole de cheveux blancs.

Le comte s'approcha d'elle.

— Eh bien ! la mère François, lui dit-il, je vois avec plaisir que cette santé ne va pas trop mal.

Elle se redressa lentement et examina le gentilhomme de son petit œil noir, encore brillant.

— Non... pas trop mal... répéta-t-elle machinalement, sans quitter des yeux son interlocuteur.

— Vous ne me reconnaissez pas? lui dit-il.

— Je reconnais votre voix, fit-elle, mais votre nom...

— Le comte de Montclavel... vous rappelez-vous?

— Si je me le rappelle ! s'écria-t-elle en se penchant vivement en avant. Le comte de... l'ami de M. de La Tournaie!

Le nom de son père, prononcé par cette femme, fit tressaillir Lucien, comme s'il était sorti d'une tombe.

— C'est bien cela, fit M. de Montclavel. Vous n'avez donc pas oublié non plus mon ami Henri?

— Dieu m'en préserve, monsieur le comte! Le duc a été le meilleur locataire que j'aie jamais eu.

— Il y a longtemps que vous ne l'avez pas vu, pourtant.

— Oh! oui. Il y a au moins... C'est singulier, dit la mère François, je n'ai jamais oublié cette date.

— Quelle date?

— Celle du jour où il est venu pour la dernière fois.

— Pourquoi?

— C'est qu'il a eu l'air si troublé, si ému, quand je lui ai annoncé que M^me^ la duchesse avait quitté la maison...

— Ah! vous vous souvenez de tout cela? demanda M. de Montclavel.

— Comme si c'était hier, monsieur le comte. Et je m'en souviens d'autant

mieux que je n'ai plus entendu une seule fois parler de M. le duc depuis cette époque.

— En quelle année était-ce?

— En 1740, le 28 mai, à sept heures trois quarts du soir, répondit la mère François sans hésiter.

— Écoutez! dit tout bas à Lucien le vieux gentilhomme.

S'il écoutait! Ah! certes, il se serait bien gardé de perdre un mot de ce qu'il allait entendre.

— Mais, auparavant, dit la mère François, il faut que je vous raconte pourquoi M. de la Tournaie était venu chez moi.

— D'autant plus, fit observer M. de Montclavel, que c'est justement ce que nous venions vous demander.

— Alors, veuillez vous asseoir, messieurs, dit la vieille hôtesse.

Elle voulut se lever pour faire les honneurs de ce qu'elle appelait son salon; mais le comte l'en empêcha.

— Vers le 16 mai de cette même année 1740, commença-t-elle, je reçus de M. de La Tournaie une lettre datée de Lille, où son régiment tenait alors garnison, dans laquelle il m'annonçait la prochaine arrivée de sa jeune femme à Paris.

« Comme elle est sur le point d'être mère, » m'écrivait-il, « et comme elle « entreprend, pour me faire goûter plus tôt les joies de la paternité, la moitié du « chemin qui nous sépare, je vous recommande d'être aux petits soins pour elle « et de mettre à sa disposition, quoi qu'il en coûte, la chambre que j'ai si long- « temps occupée chez vous.

« Je ne tarderai, du reste, pas à venir l'y rejoindre. J'espère recevoir assez tôt « du ministère de la guerre le congé que j'ai demandé pour être à Paris le « 28 mai au plus tard. Dès que je serai arrivé, je m'occuperai de trouver pour « la duchesse un logement plus convenable. »

« Tel était exactement le sens de sa lettre, si je ne vous en rapporte pas les expressions mêmes, reprit la mère François.

« Conformément à ces recommandations, je fis donc aménager de mon mieux la grande chambre du premier.

« Le 26 mai, vers quatre heures du soir, je vis s'arrêter à ma porte un lourd carrosse, duquel descendit une toute jeune femme dans un état de grossesse très-avancé. Je courus à sa rencontre.

« — C'est à madame la duchesse de la Tournaie que j'ai l'honneur de parler? lui demandai-je.

« — Oui, madame, répondit-elle, en promenant autour d'elle un regard un peu étonné.

« — Veuillez me suivre, madame, repris-je en lui tendant la main.

« Je lui fis traverser le corridor un peu sombre de cette maison. Chemin faisant, je sentais sa petite main trembler dans la mienne. Évidemment, elle n'était pas très-rassurée. Cela se comprend. Une duchesse mettant le pied pour la pre-

mière fois à l'hôtel de Normandie!... Elle ne fit pourtant pas la plus petite observation.

« Après avoir monté les premières marches de l'escalier, je l'introduisis dans la chambre.

« — Ah! dit-elle avec un accent de satisfaction, on respire ici!

« Mais, en même temps, elle jetait un coup d'œil rapide sur les meubles, sur les draperies, sur la tenture. Certainement elle était habituée à un intérieur plus luxueux, car l'aspect de cette pauvre chambre lui donna le frisson.

« Elle ne m'en dit pas un mot; mais je lisais sur sa figure naïve et franche tout ce qui se passait en elle.

« — Vous avez reçu une lettre de M. le duc? me demanda-t-elle.

« — Oui, madame.

« — Vous annonce-t-il le jour de son arrivée?

« — Sans doute, madame. Il espère être ici après-demain.

« — Pas avant, hélas! soupira-t-elle tristement; c'est également ce qu'il m'a écrit.

« Je me retirai discrètement, et je lui envoyai Justine, car j'avais remarqué qu'elle n'avait pas amené de femme de chambre. Il paraît que cette fille était tombée malade au moment de se mettre en route.

« Le lendemain soir se présenta une façon d'intendant, tout de noir habillé, lequel me demanda si la duchesse était arrivée, et depuis combien de temps, et si elle se plaisait ici, etc., etc.

« Tout en parlant, questionnant, espionnant, il épluchait tout ce qui l'entourait de son regard dédaigneux... J'avais une envie de l'envoyer à tous les diables... Fort heureusement, il partit, et je ne le revis plus.

« Le surlendemain, 28, ce fut un jeune abbé qui se présenta, fringant, pimpant, musqué, l'épée en verrouil, le chapeau sur l'oreille, le jarret tendu.

« Il monta chez la duchesse, auprès de laquelle il resta près d'une bonne heure.

« Enfin je le vis redescendre. Je crus qu'il allait s'éloigner... Pas du tout! Je le vis revenir presque aussitôt avec une chaise à porteurs et suivi de deux portefaix.

« Je n'y comprenais rien.

« Tout à coup, j'entendis un grand bruit. C'étaient les portefaix qui enlevaient les malles de la duchesse.

« Elle-même descendait lentement l'escalier, se soutenant d'une main sur l'épaule du jeune abbé, de l'autre se cramponnant à la rampe de l'escalier pour ne pas tomber.

« — Dès que le duc de La Tournaie arrivera, me dit-elle avec effort, priez-le de se rendre à l'hôtel de Libessac, tout au bout de la rue Saint-Dominique. C'est là que je l'attendrai.

« Elle s'éloigna péniblement.

« J'avais envie de la rappeler, de la retenir. L'acte qu'elle commettait était une grave imprudence! Elle s'exposait à accoucher pendant le trajet, au coin d'une rue... Elle risquait sa vie, celle de son enfant... Je n'osai pas pourtant. De quel

droit l'aurais-je fait? D'ailleurs elle ne m'aurait pas écoutée. C'était clair : la nudité de cette maison lui faisait horreur. C'était ce fringant abbé qui l'avait décidée à abandonner cet asile.

« Je ne saurais dire pourquoi : j'étais inquiète.

« Un instant, l'idée me vint de faire suivre par Pierre la chaise de M^me^ la duchesse, afin d'être bien certaine qu'il ne lui arriverait aucun mal.

« Cette fois encore, je craignis qu'elle ne s'en aperçût, et, pour ne pas désobliger M. de La Tournaie, je ne le fis pas.

« La journée s'acheva sans que le duc parût à l'hôtel. Il était près de huit heures, je commençais à désespérer de le voir, quand il arriva enfin.

« Il lui tardait tant d'embrasser sa femme qu'il voulait, sans rien entendre, après m'avoir jeté un bonjour affectueux, monter immédiatement dans sa chambre. Je fus obligée de l'arrêter au passage et de lui crier : « Elle n'y est pas ! » Je vis son visage se couvrir aussitôt d'une telle inquiétude, que j'ajoutai : « Ou, « du moins, elle n'y est plus. » En peu de mots je lui expliquai alors ce qui s'était passé.

« Je voulais me disculper à ses yeux, lui faire visiter la chambre que j'avais préparée, afin de lui prouver que j'avais suivi ses instructions... Il n'écouta rien. Je lui donnai l'adresse que m'avait laissée sa jeune femme, et il s'éloigna en courant.

« Depuis, je ne l'ai jamais revu, dit en finissant la mère François avec un accent de profonde tristesse. »

— Peut-être, un jour, vous apporterai-je de ses nouvelles..., lui répondit le vieux gentilhomme.

— Vous devez donc le voir prochainement?

— Je ne sais, ma bonne femme. Dans tous les cas, permettez-moi de vous adresser mes sincères compliments. Vous avez la mémoire aussi fraîche et la langue aussi déliée qu'il y a vingt-cinq ans.

Sur cette promesse énigmatique, M. de Montclavel salua la mère François et entraîna les deux jeunes gens.

Plus aucune obscurité ne subsistait dans l'esprit des trois gentilshommes, relativement à l'identité du duc de La Tournaie. Irrémissiblement, c'était bien lui qui était le mari de Gabrielle de Méricourt, le père de Lucien.

Nous n'oserions pas affirmer que, sur le moment, notre beau capitaine n'en ressentit pas quelque orgueil; mais il était si joyeux d'avoir fait en si peu de temps tant de chemin dans la voie de la vérité, que ce petit mouvement de satisfaction, à son âge, était vraiment excusable.

— Et n'oubliez pas, reprenait le père d'Édouard en s'adressant à son fils et à Lucien, que la déposition de la mère François est une des preuves les plus convaincantes en faveur du but que vous poursuivez. Quant à moi, je n'ai pas besoin de vous protester que le jour où Lucien revendiquera le nom qui lui appartient, bien définitivement à mes yeux, je serai tout à sa disposition.

— Et je vous en remercie, colonel, fit chaleureusement le jeune officier.

— Je n'ai pas besoin de vous dire pourquoi j'ai laissé la mère François dans

Entrez, dit la femme après un minutieux examen. (Page 381.)

l'incertitude. C'est que si je lui avais appris la mort de Henri de La Tournaie, il aurait fallu recommencer pour elle *ab ovo* l'histoire sanglante de cette disparition. Il sera toujours temps de le faire, si l'on ne peut absolument pas se passer d'elle.

— Sans doute, approuva Lucien.

— Et dire, s'écria M. de Montclavel, que nous avons été pendant vingt et un ans si près de la vérité!... Non, je ne m'en consolerai jamais!

Alors il se tourna vers le capitaine.

— Eh bien! que comptes-tu faire à présent? demanda-t-il.

— Je ne sais pas encore, fit Lucien. Assurément je ne doute plus; mais je voudrais avoir des preuves plus palpables encore. Or, ces preuves, il faudrait peut-être que j'allasse les chercher auprès de la famille de mon père, et... en ce moment... je n'ose pas trop m'absenter.

— Veux-tu que j'y aille? proposa Édouard.

— Non, répondit Lucien, tu as tes occupations aussi. Le mariage de M^lle^ d'Estourbel ne te laisse aucun repos...

— Le fait est, interrompit le gentilhomme, que je donnerais beaucoup pour être débarrassé de ce souci.

— Je conçois cela, dit le capitaine avec un sourire. Aussi, toute réflexion faite, je crois que si je ne puis absolument pas aller à Bléré, j'y enverrai Papillon.

— A ton aise, fit le comte. Maintenant, vous n'avez plus besoin de moi, je vous quitte. A bientôt!

M. de Montclavel s'éloigna, laissant Édouard et Lucien en pleine place du Palais-Royal, très-indécis sur ce qu'ils allaient faire.

— Pour le moment, dit le gentilhomme, tu as promis à la comtesse de lui apporter le résultat de notre fructueuse expédition, il ne faut pas y manquer.

Ils s'engagèrent donc dans la rue Saint-Honoré, pour gagner la rue de la Monnaie, toujours suivis par Papillon qui ne les avait pas perdus de vue depuis une heure et demie, et qui ne comprenait rien à ces pérégrinations à travers Paris.

En voyant revenir Édouard et Lucien chez M^me^ de Libessac, il alla reprendre son poste d'observation à l'angle de la place des Trois-Maries. Les deux jeunes gens, de leur côté, avaient été introduits près de la comtesse et lui racontaient ce qu'ils avaient découvert.

La joie de la pauvre dame ne connaissait plus de bornes. N'était-ce pas elle qui, la première, avait trouvé la trace de M. de La Tournaie, qui avait lancé le jeune officier sur cette piste? Elle était si contente de ce premier succès, si impatiente d'en obtenir d'autres, qu'elle demanda à Lucien quel jour il comptait réclamer le titre et la fortune auxquels il avait droit. Il lui fit part du dernier scrupule qui l'arrêtait. Il aurait voulu qu'on lui donnât sur la famille du duc de La Tournaie les mêmes détails que la comtesse lui avait fournis sur celle des Méricourt.

— Et je n'ose pas aller les chercher moi-même, ajouta-t-il.

— Pourquoi?

— Parce que je ne veux pas me séparer de Raymonde, parce que je sens que si nous nous acheminons à grands pas vers le dénoûment que nous avons préparé, Monseigneur, qui le sait, ne s'endort pas dans une sécurité trompeuse. Or, une infamie ou un assassinat de plus ne coûterait rien à ce prêtre impie. Voilà pourquoi je ne partirai pas. C'est Papillon que je chargerai...

— Non pas, interrompit vivement M^me^ de Libessac, Papillon vous est trop utile en ce moment pour que vous songiez à vous en séparer.

— Pourtant, madame, je tiens à ce que cette démarche suprême soit faite. Si Montclavel n'avait pas pour rester à Paris des raisons puissantes, si les devoirs

de sa charge ne menaçaient pas de l'appeler chaque jour à Versailles, c'est à lui que je me serais adressé; mais je ne veux pas réclamer de lui... en ce moment surtout...

— Cependant, mon ami, proposa Édouard, si personne autre que moi ne peut te rendre ce service, je ne veux pas, pour des considérations toutes personnelles...

— Au contraire, dit Lucien, c'est toi que je tiendrais le plus à garder auprès de moi. J'y suis donc bien décidé. Et, comme je ne puis envoyer à Bléré qu'un homme intelligent, connaissant dans ses moindres détails ma naissance, les circonstances qui l'ont accompagnée, ma vie même, il n'y a que Papillon qui réunisse les conditions nécessaires pour mener à bonne fin ces négociations.

— Oh! pardon, fit la comtesse, si c'est à ces seules conditions que vous tenez, je connais quelqu'un dont la présence à Paris nous est parfaitement inutile et qui connaît mieux que nous, mieux que Papillon, mieux que l'instruction elle-même, le triste drame qui a présidé à votre naissance.

— Qui donc? interrogea Lucien surpris.

— Mon intendant, répondit M^me^ de Libessac. Je vous garantis son intelligence, et, quant au reste, souvenez-vous de ce que je vous ai dit. Lui-même a fait dans mon hôtel une enquête minutieuse et a cherché à se rendre compte des détails les plus vulgaires.

— C'est vrai, fit le jeune officier.

— Ainsi vous y consentez?

— Assurément, madame.

— Bien, mais songez qu'on doit agir en la circonstance avec une grande circonspection. Il faut donc nous entendre parfaitement sur le sens de la mission dont mon intendant sera chargé.

— Je vous écoute, madame.

— Ainsi il est probable, continua la comtesse, que si vous élevez la moindre prétention sur la fortune de votre père, tous ceux entre qui elle a été partagée vous seront hostiles.

— C'est clair.

— A mon avis, il faudrait donc y renoncer dès à présent.

— Ah! de grand cœur, madame.

— Quant au titre de duc de La Tournaie, c'est autre chose. Comme personne n'a encore obtenu l'autorisation de le porter, vos cousins s'accorderont pour vous en reconnaître le droit. — ne fût-ce que par jalousie, pour qu'aucun d'eux ne le prenne au détriment de l'autre.

Édouard et Lucien ne purent réprimer le sourire que cette fine observation leur arracha.

— Vous avez raison de toutes façons, madame, dit le capitaine.

— Ainsi vous m'autorisez à résumer en votre nom ces points essentiels dans la lettre que je remettrai à mon intendant pour M. de Ribalbier

— Je vous donne carte blanche, madame.

— Alors, dans une heure, Léonard roulera en poste sur le chemin de la Touraine, promit la comtesse.

Désormais assuré que cette négociation serait habilement menée, Lucien et Édouard regagnèrent la rue Saint-Honoré, où Raymonde et Lina les attendaient.

Montclavel prit aussitôt la parole et raconta aux deux jeunes filles quel important résultat cette journée mémorable avait eu pour la cause de son jeune ami.

Pendant ce temps, Lucien, immobile, contemplait Raymonde, dont l'adorable visage se colorait du plus vif incarnat chaque fois qu'il était question de celui qu'elle aimait.

— Mon Dieu! murmurait-il avec des larmes dans les yeux. Si j'allais la perdre!...

XX

LE TRIBUNAL DE LA FOI.

Lucien était fort inquiet de l'apparente inaction que Monseigneur gardait depuis trois jours.

Évidemment il préméditait quelque sinistre dessein. Lequel? Quand comptait-il le mettre à exécution? Notre héros l'ignorait.

Tout ce qu'il espérait, c'était de rassembler toutes les preuves dont il avait besoin avant que son cousin démasquât ses batteries.

Alors il réunirait une sorte de cour plénière, dans laquelle figureraient la comtesse de Libessac, la marquise de Pompadour, le duc de Choiseul, le maréchal de Richelieu, le duc de La Vauguyon, le colonel de Montclavel, et, devant cette assemblée, composée de tout ce que la cour comptait de plus illustre, il ferait comparaître son cousin et lui jetterait à la face les crimes dont il s'était rendu coupable.

Combien de temps le séparait encore de cette heure vengeresse où la justice accomplirait son œuvre implacable ? A peine huit jours. Que fallait-il à Germain pour se rendre à Bléré? Cinquante ou soixante heures au plus. Autant pour en revenir, cela faisait environ cinq jours. Deux ou trois jours pour prendre sur les lieux les renseignements les plus complets... Tout était prévu et compté.

Le mois d'avril touchait à sa fin. Donc, dans les premiers jours de mai, Lucien aurait vengé son père, sa mère et aurait repris possession du nom de ses aïeux.

Le lendemain du jour où ce plan avait été définitivement concerté entre Lucien et Montclavel, c'est-à-dire deux jours après le départ de Germain pour la Touraine, une grande promenade fut décidée pour fêter le rétablissement de M^lle^ d'Estourbel, qui pouvait enfin marcher.

Les quatre jeunes gens se rendirent ensemble au Cours-la-Reine et assistèrent au défilé de carrosses, de chevaux et de gentilshommes que la mode commençait à attirer, dès cette époque, dans ce délicieux endroit.

Montclavel, très au courant, par sa situation à la cour, de tous les usages et de toutes les personnalités, montrait les uns après les autres à ses amis les gentilshommes les plus connus, les chanteurs ou les actrices les plus en vogue.

Lina n'avait jamais vu tant de nobles dames, d'hommes illustres, de cavaliers élégants. L'éclat des bijoux, l'or et les broderies de ces riches toilettes, les vives couleurs des carrosses, les ornements des harnais, miroitaient à ses yeux de reflets si divers qu'elle était littéralement éblouie.

Raymonde n'était guère moins surprise, mais elle le laissait moins voir. En effet, elle était à Paris depuis longtemps, et, bien qu'elle n'eût jamais assisté à ce spectacle, elle en avait depuis longtemps soupçonné les magnificences.

Les deux heures que passèrent les deux jeunes filles furent un véritable enchantement.

Dès que le soleil commença à baisser à l'horizon, Edouard donna le signal du départ.

Trois quarts d'heure après, ils étaient de retour, au grand regret de M^lle^ d'Estourbel.

Positivement, pendant ces quelques instants, la jeune orpheline avait été charmante.

Lucien la considérait avec un véritable étonnement. Jamais il ne l'avait vue si gaie, si vive, si rieuse, si attrayante.

— Ah çà ! pensa-t-il, n'aurait-elle besoin que de distraction pour devenir une femme tout à fait séduisante ?

C'est possible. Montclavel, lui-même, était surpris du changement qui s'était fait tout à coup dans les manières et le caractère de Lina.

Il le dit à Lucien, qui ne lui cacha pas que, de son côté, il avait fait la même remarque.

— Décidément, fit Édouard, c'est ce vieil avare de Graffigny qui déteint sur elle. Il faut absolument arracher cette pauvre enfant à cette tutelle abrutissante. Dès demain, et très-sérieusement cette fois, je vais lui chercher un mari. Ce petit vicomte de Blévert ne peut pas lui convenir.

La marotte d'Édouard arracha un sourire à Lucien.

Peut-être allait-il essayer de ramener le jeune gentilhomme à d'autres idées, quand Ludivine vint à sa rencontre, tenant à la main une lettre qu'on venait d'apporter.

Le jeune officier l'examina. Il ne connaissait pas l'écriture.

Pourtant elle portait bien son nom et son adresse. Il en brisa le cachet et lut :

« Mon beau capitaine,

« Si tu veux avoir des renseignements précis sur un certain duc de La Tournaie, trouve-toi ce soir, à six heures, rue de La Harpe, et frappe à la porte du n° 17.

« Comme je trahis, pour te rendre service, des secrets qui m'ont été confiés, je n'ai pas besoin de te recommander de venir seul et de me garder une discrétion absolue.

« Non-seulement je compte sur ta loyauté de gentilhomme, mais je te préviens que si tu ne venais pas seul, ainsi que je t'en prie, la porte ne s'ouvrirait pas.

« C'est afin de n'avoir à redouter aucune surprise que je me vois forcée de te donner rendez-vous hors de chez moi. Je pense n'avoir pas besoin d'entrer à cet égard dans de plus longues explications.

« Donc, à bientôt, mon beau capitaine, et, jusque là, mille baisers

» De ta Biondetta. »

Lucien était très-embarrassé.

Biondetta ne lui avait jamais écrit. Il ne savait donc pas si cette lettre était bien d'elle. Il y avait pourtant dans chaque ligne de cette épître un sens mystérieux qui semblait prouver que c'était bien la jolie comédienne qui lui avait adressé ce billet.

Littéralement il signifiait ceci :

« J'ai arraché à Monseigneur d'importantes révélations sur le duc de La Tournaie, et j'ai su par lui qu'elles t'intéressaient énormément. Comme il m'est impossible de te les communiquer chez moi, où Monseigneur peut entrer à tout instant, je t'attends chez une amie. » .

De la part de Biondetta, une telle conduite n'avait rien d'étonnant. Il était tout simple qu'elle préférât le jeune officier au vieux prélat.

Donc, il était bien probable qu'elle avait réellement écrit cette lettre; mais plus c'était probable, plus cela prouvait en faveur de l'habileté avec laquelle le piége était tendu, si toutefois c'était un piége.

Vérité ou mensonge, l'un était aussi vraisemblable que l'autre en la circonstance. Auquel croire?

Plus il y réfléchissait, plus Lucien inclinait en faveur de la vérité.

Comment admettre, en effet, si cette lettre était un piége, et si elle avait été écrite par Monseigneur, qu'il aurait été assez imprudent pour laisser échapper ce nom de La Tournaie, qu'il cachait avec tant de soin, même à Bazile, son confident et son complice?

Ce fut cette raison surtout qui persuada Lucien.

Il glissa la lettre dans sa poche avec une indifférence parfaitement jouée et reprit avec Montclavel la conversation qu'il avait commencée.

Pourtant, il jeta sur la pendule un regard curieux.

Edouard remarqua ce mouvement. Machinalement, il l'imita.

— Cinq heures et demie! s'écria-t-il. Il est temps que je rentre chez mon père. Tu n'as plus besoin de moi?

— Du tout.

— Alors à demain?

— A demain, fit Lucien.

Dès qu'Edouard se fut éloigné, le jeune officier poussa un soupir de soulagement. C'était un importun de moins.

Lucien se savait très-surveillé depuis les agressions dont il avait été l'objet. S'il avait l'imprudence de sortir sans s'être débarrassé de Papillon, il était sûr que Papillon s'attacherait à lui comme une sangsue.

Il fallait donc trouver un prétexte plausible pour éloigner le brigadier.

— A propos, dit-il à Papillon, qui ne le quittait pas des yeux depuis le moment où Ludivine lui avait remis cette lettre, savez-vous si Hartmann est chez lui ?

— Oui, fit Papillon étonné. Pourquoi ?

— Parce que je désirerais lui demander s'il consentirait à faire partie d'une expédition que je vais tenter dans deux ou trois jours.

— Certainement, dit le brigadier

— C'est qu'il y aura peut-être quelques gros dangers à courir... fit observer le capitaine.

— Je t'ai déjà dit qu'Hartmann se ferait tuer pour toi.

— Bien, mais encore faudrait-il savoir dans quelles conditions.

— C'est juste. Veux-tu que j'y aille ?

— Oui, mais ne précisez rien. Priez-le seulement de venir ici demain matin.

— Oh ! alors rien ne presse, dit Papillon.

— Au contraire. Je ne veux pas qu'il s'engage à quoi que ce soit du moment que j'ai besoin de lui. Il faut donc l'en prévenir le plus tôt possible.

— Tu as raison, j'y vais, fit le brigadier.

Il se leva aussitôt et sortit après un mouvement d'hésitation imperceptible.

Lucien se leva à son tour et se dirigea vers la fenêtre, dont il souleva légèrement le rideau.

Une ou deux minutes se passèrent... Papillon ne paraissait pas !

Enfin Lucien le vit sortir de la maison et tourner rapidement sur la droite.

Après avoir attendu quelques instants encore, afin de lui laisser le temps de s'éloigner, Lucien, qui n'avait pas quitté son épée, glissa son pistolet dans sa poche, prit son chapeau et s'esquiva.

Par hasard, Ludivine elle-même n'était pas là quand il sortit, de sorte qu'il n'eut aucune explication à donner.

Il se dirigea rapidement vers le lieu du rendez-vous que lui avait assigné Biondetta.

Il suivit la rue de l'Arbre-Sec, traversa le Pont-Neuf, longea le quai des Orfèvres, passa le Pont-Saint-Michel et se trouva à l'entrée de la rue de la Harpe.

Il consulta sa montre. Elle marquait cinq heures cinquante minutes. Il n'avait pas mis plus de cinq minutes à exécuter ce court trajet.

Ne voulant trahir aucune impatience, il se promena quelques instants, afin de donner à l'heure le temps de sonner; puis il s'engagea dans la rue de la Harpe.

Puisque la maison portait le n° 17, elle était la huitième à gauche, et par conséquent tout à l'entrée de la rue.

Avant de frapper, le jeune officier examina la maison. Comme celles qui l'avoisinaient, elle était étroite et basse. Sombre d'aspect, elle n'avai que deux fenêtres de façade et ne comptait pas plus de trois étages. On y entrait par une petite porte de chêne, très-solide en apparence et garnie d'énormes clous de fer.

Lucien en souleva le marteau, qui retomba avec un bruit sourd et prolongé.

Lucien frissonna. Cette maison lui semblait déserte et inhabitée.

Il n'eut du reste pas le temps de s'arrêter longtemps à cette idée, car la porte de chêne massif s'entr'ouvrit aussitôt.

Lucien la poussa et se trouva dans une allée étroite et sombre, comme étaient en ce temps-là les allées de toutes les maisons qui n'avaient pas de porte cochère.

Il allait s'avancer quand une voix de femme lui cria

— Fermez la porte !

Il se retourna et poussa la porte de toutes ses forces, mais en ayant soin de retenir le pêne avec un doigt pour qu'il ne s'engageât pas dans la gâche au moment où le bois appuierait sur le battant.

En même temps, il retira vivement le bras en arrière, de sorte qu'après avoir produit un bruit formidable, en frappant sur son battement, la porte, obéissant à la secousse qu'elle recevait en sens contraire, demeura entre-bâillée, mais ne se ferma point.

— De cette façon, se dit le capitaine, toute retraite ne m'est pas coupée.

Il s'avança alors à tâtons, car il était plongé dans une obscurité presque complète, et arriva devant une autre porte, un peu moins épaisse que la première et garnie d'un judas grillé.

Pour le moment, le judas était ouvert, car Lucien aperçut, par le trou carré qui se détachait au milieu des ténèbres, une lueur produite par une lanterne.

— Approchez ! cria la même voix de femme.

Le jeune officier obéit.

— Qui êtes-vous ? lui demanda-t-on.

— Le capitaine Lucien de Saint-Germain.

— Qui vous a dit de venir ici ?

— Biondetta.

— Bien, fit la même voix de femme.

A peine eut-elle prononcé ce mot, que le visage de Lucien fut inondé d'une vive lumière. On venait d'élever la lanterne à la hauteur du judas, afin de s'assurer sans doute que c'était Lucien en personne qui se présentait à ce rendez-vous.

— Entrez, dit la femme après un minutieux examen. On vous attend.

Au même instant la porte s'ouvrit, mais la lumière disparut.

— Maudite lanterne qui vient de s'éteindre ! cria cette femme avec humeur. Heureusement que nous n'avons pas loin à aller. Par ici, mon beau capitaine ! Par ici !

Lucien s'engagea dans le corridor ; mais à peine avait-il dépassé cette seconde porte, que six hommes, se détachant par groupes de trois de chaque côté du mur, se jetèrent sur lui, le saisirent par les bras, par les jambes, et le renversèrent.

Démasquant alors la lanterne qu'elle avait cachée sous ses jupons, la femme

Le tribunal des Jésuites.

éclaira froidement cette scène de violence, ce qui permit en même temps à notre héros de se rendre un compte exact de ce qui se passait.

Ainsi qu'il l'avait pressenti, c'était dans un nouveau piége qu'il était tombé, et le soin avec lequel il paraissait préparé n'était rien moins que rassurant à l'endroit du résultat qu'il devait avoir.

En effet, les six hommes étaient masqués. Par-dessus leurs vêtements, ils portaient tous une longue robe de laine noire, semblable à celles que revêtent

les magistrats — ce qui ne permettait d'établir entre eux d'autre distinction que celle de la taille ou de la largeur des épaules

Lucien s'attendait si peu à cette agression, qu'il était jeté à terre avant même de s'en être aperçu.

Là, pendant que quatre de ces singuliers personnages le tenaient immobile, les deux autres lui enlevaient son épée, visitaient ses poches, lui prenaient le pistolet dont il s'était inutilement muni, et, après s'être assurés qu'il n'avait plus d'armes, le garrottaient solidement.

Ainsi attaché, ils le transportèrent dans une petite pièce froide et nue, qui jadis avait été probablement un office.

Ils le jetèrent sur une chaise, fermèrent la porte et le laissèrent plongé dans une obscurité à peu près complète.

Ce réduit, qui ne mesurait guère plus de six pieds de long sur cinq de large, n'était éclairé, en effet, que par une sorte de meurtrière, haute d'un pied et demi, c'est vrai, mais large de trois pouces à peine, creusée dans la muraille en forme d'entonnoir, si basse et si étroite qu'elle ne permettait pas d'apercevoir le moindre lambeau du ciel.

Elle donnait évidemment sur une cour intérieure, car on distinguait, presque à portée de la main, le mur noirci du bâtiment qui lui faisait face, ce qui permettait de voir que cette cour n'était guère plus large que le fond d'un puits.

Cette meurtrière permettait aussi de juger de l'épaisseur des murs, qui était de deux pieds et demi pour le moins.

C'était une véritable prison. En sortir autrement que par la porte était matériellement impossible.

Or, non-seulement la porte était fermée, mais encore, à travers le jour que les montants laissaient passer, Lucien entendait le pas régulier de quelqu'un qui se promenait de long en large, et un bruit de voix qui semblait annoncer deux sentinelles au lieu d'une.

Donc, la porte était bien gardée.

Enfin, ne l'eût-elle pas été, Lucien était si solidement garrotté, qu'il n'aurait pas pu faire le moindre mouvement.

Qu'allait-il devenir? Quel sort lui était réservé?

Évidemment, il était tombé entre les mains de son cousin Savournin. Évidemment, l'assassin de Gabrielle de Méricourt et d'Henri de la Tournaie ne ferait pas grâce à celui qu'il avait une première fois condamné vingt et un ans plus tôt.

Notre pauvre capitaine se repentit alors amèrement d'avoir été trop scrupuleux et de n'avoir pas pris les précautions les plus élémentaires. Malheureusement il était trop tard.

Biondetta avait réclamé de lui une discrétion absolue, sans doute; mais Biondetta n'appartenait plus à cette catégorie de femmes qu'on a peur de compromettre. En outre, Montclavel et Papillon savaient fort bien que la jolie comédienne avait été la maîtresse de Lucien.

Alors pourquoi leur avait-il caché le nouveau rendez-vous que la comédienne lui avait donné?

Pourquoi? Toujours pour la même raison. On ne refera pas la jeunesse. Elle sera éternellement présomptueuse et n'hésitera jamais à pousser le courage jusqu'à la témérité.

A la seule pensée qu'on pouvait l'accuser d'avoir peur, le front de notre héros se couvrait d'une rougeur subite. Or n'était-ce pas montrer qu'il avait peur que s'entourer de précautions incessantes, que ne plus risquer un pas hors de chez lui sans se faire accompagner d'une garde d'honneur?

Il était victime de sa crédulité, de sa bonne foi; il le reconnaissait, il le regrettait profondément; mais s'il avait dû recommencer, il en aurait fait autant.

Maintenant il se voyait perdu sans ressource. Qu'attendait-on pour prononcer sa sentence?

Il avait jeté sur les hommes qui l'avaient renversé, un regard fort superficiel, car la colère l'aveuglait au point de lui troubler la vue; pourtant il était certain que Monseigneur ne se trouvait pas parmi eux.

Si le guet-apens avait été organisé par lui, si la maison dans laquelle se trouvait le capitaine, si la femme et les hommes par lesquels il avait été reçu étaient aux gages de ce prêtre sacrilége, pourquoi n'était-il pas là, lui?

Positivement il tardait au jeune officier de le voir paraître. Il aurait préféré la mort à l'humiliation qu'il endurait, à la captivité qu'on lui imposait, aux angoisses qui le torturaient.

Une grande heure se passa ainsi.

Lucien avait distinctement entendu sonner sept heures à l'église Saint-Séverin, dont il était peu éloigné, quand la porte de son cachot s'ouvrit.

Deux hommes parurent, toujours vêtus du même costume étrange.

— Levez-vous, dit l'un.

— Et suivez-nous, ajouta l'autre.

Plaçant alors Lucien au milieu d'eux, ils sortirent et pénétrèrent dans une vaste salle, qui se trouvait au fond du couloir par lequel le capitaine était entré.

Cette salle n'avait pas de fenêtres. Elle était éclairée par des châssis, recouverts d'un fort treillage de fil de fer, qui occupaient le milieu du plafond et ne laissaient pénétrer qu'un jour blafard à l'intérieur.

Les murs étaient tendus d'une étoffe de serge verte, qui ne laissait distinguer aucune porte, autre que celle par laquelle Lucien avait été introduit.

Les deux hommes qui le conduisaient le forcèrent à s'asseoir sur un escabeau placé au fond de la pièce.

Dans cette situation, le jeune officier se trouvait juste en face d'une large et longue table, également recouverte d'une serge verte, dont les plis retombaient jusqu'à terre.

Devant cette table, six fauteuils étaient régulièrement alignés.

Au milieu de ces six fauteuils, dont on distinguait un septième, non pas plus orné, mais plus élevé que les autres de cinq ou six pouces — celui du président probablement. Lucien n'en revenait pas.

Ainsi disposée, cette pièce avait l'air, en effet, d'une cour de justice. Cette table, ces fauteuils, semblaient attendre une espèce de tribunal. L'escabeau sur lequel il était assis était la sellette de l'accusé.

Allait-il donc être jugé?

Mais par qui? En vertu de quoi? Quelle valeur aurait ce jugement? Quel bourreau le mettrait à exécution?

Voilà qui confondait les idées du capitaine. Il s'attendait bien à être tué, s'il tombait au pouvoir de Monseigneur; mais il comptait sur un assassinat vulgaire et non pas sur un assassinat juridique.

Or, c'était bien vers un dénoûment de ce genre qu'il s'acheminait.

A cet égard le doute n'était pas possible. Ce n'était pas spécialement pour lui que cette salle avait été disposée de la sorte. Les tentures n'étaient pas posées d'hier. Entre le creux et la saillie de leurs plis profonds, il y avait des différences de couleur qui témoignaient d'un long usage.

Donc la maison était organisée dans ce but.

Le lieu du supplice était-il près de celui où se rendaient les sentences? C'était probable.

Ainsi cette maison appartenait vraisemblablement aux Jésuites. Ils y avaient établi un tribunal qui fonctionnait régulièrement, et, devant ce tribunal, d'autres accusés avaient déjà comparu.

Quel avait été leur sort? Comme Lucien en était menacé, avaient-ils été victimes de passions violentes? Le jugement porté contre eux par ces juges prévaricateurs avait-il été exécuté?

Lucien allait avoir la clef de ce mystère; mais il se savait si fatalement condamné d'avance, qu'il n'ignorait pas que ce secret mourrait avec lui.

Néanmoins cet appareil de justice, si parfaitement installé et qui paraissait fonctionner très-régulièrement, l'intriguait fort.

Comment! au milieu d'une ville qui avait déjà la prétention d'être la première ville du monde, et à deux pas de ce vieux palais de Justice, qui était presque aussi vieux que la Cité même, il y avait une maison, certainement inconnue du lieutenant de police, qui tenait audience, avait des juges, rendait des arrêts!

Lucien ne pouvait pas y croire.

Il ne lui était pas permis de douter cependant. La table, les siéges, les tentures, tout se trouvait réuni pour le confirmer dans cette pensée.

Ses soupçons ne devaient pas tarder, du reste, à se changer en certitudes, car un homme, tout de noir habillé, également masqué, et tenant à la main une petite canne d'ébène, garnie d'argent aux deux extrémités, entra dans la salle et, d'une voix nasillarde, annonça : « Le tribunal de la Foi. »

Le jeune officier ouvrit de grands yeux. Il vit entrer successivement six hommes masqués, vêtus d'une robe noire. Sur l'épaule de chacun d'eux était attaché un macaron duquel, par devant et par derrière, pendaient deux morceaux d'étoffe noire ayant la forme d'un cône tronqué.

Sur cette partie du costume se détachait en blanc une croix, au-dessous de laquelle figurait un J.

Ainsi ce tribunal, destiné à se prononcer souverainement en matière de religion, était composé de membres appartenant à la Compagnie des Jésuites.

Les six hommes prirent place de chaque côté du fauteuil le plus élevé.

L'huissier qui les avait annoncés disparut aussitôt.

Les juges gardèrent un silence profond et une immobilité presque absolue.

Cependant Lucien sentait peser sur lui le poids de leurs regards, à travers les trous du masque dont leur visage était couvert.

Quels étaient ces hommes? Dans quelle classe de la société avaient-ils été choisis? Etaient-ils des juges impartiaux ou seulement des complaisants serviles, destinés pour la forme à opiner du bonnet en faveur de l'avis émis par leur président?

Car tout dépendait évidemment de ce personnage, dont la place vide attirait pour le moment toute l'attention du prisonnier.

Lucien ne savait pas à qui ce fauteuil était destiné, mais il sentait que Monseigneur allait l'occuper.

Hier il s'étonnait de l'inaction dans laquelle son ennemi paraissait plongé. Aujourd'hui il devinait qu'un combat terrible allait s'engager entre eux.

Il ne se trompait pas.

La draperie s'agita. L'huissier parut, la souleva et annonça :

— Le président!

Puis il laissa retomber la draperie et vint se placer debout, à gauche de la table occupée par le tribunal.

Il tira de sa poche une feuille de papier roulé et attendit. Lucien ne vit rien de ces menus détails.

Ses regards avides ne quittaient pas le président de cette cour étrange.

Il était vêtu comme les autres d'une longue robe et portait un masque, seulement la robe et le masque étaient violets et le chaperon qui retombait sur l'épaule était bordé d'hermine.

La couleur de ces vêtements, la taille de cet homme ne pouvaient laisser aucun doute dans l'esprit de Lucien. C'était bien l'évêque de Silistrie qu'il avait sous les yeux.

Tout son corps frémit de colère et d'horreur sous les liens qui l'enveloppaient.

— Misérable! rugit-il.

Il essaya de se lever, mais il retomba, en réprimant un cri de douleur, sur l'escabeau sur lequel on l'avait jeté.

Au lieu de relever cette épithète injurieuse, le président ne répondit que par un mouvement dédaigneux d'épaules.

— Huissier, ordonna-t-il, appelez la cause.

Si le moindre soupçon avait subsisté dans l'esprit de Lucien, la voix de ce personnage l'aurait immédiatement dissipé. Cette voix était bien celle de Monseigneur.

L'huissier fit trois pas, s'avança au milieu du prétoire et cria de sa voix aiguë :

« La Compagnie de Jésus contre le capitaine de Saint-Germain. »

— Bien, dit le président.

Il fit de la main signe à l'huissier de se tenir à l'écart, et, s'adressant au prisonnier :

— Vous reconnaissez être le capitaine de Saint-Germain? demanda-t-il.

Lucien ne répondit pas.

— Je dois prévenir l'accusé, reprit le président, qu'il sera censé acquiescer à toutes les questions auxquelles il ne répondra pas.

Le jeune officier ne bougea pas.

— Messieurs, dit le président en se tournant vers le tribunal, l'accusé ne nie pas; donc il avoue être celui sur le sort de qui vous allez vous prononcer.

S'adressant alors à l'huissier, il reprit aussitôt :

— Lisez au tribunal quels griefs sont reprochés à l'accusé.

L'huissier déroula le papier qu'il tenait à la main, toussa et lut :

« L'an mil-sept-cent-soixante-et-un, le vingt-neuf avril, à sept heures du soir, par devant nous, président et juges du tribunal de la Foi, a comparu le chevalier Lucien de Saint-Germain, capitaine au régiment de carabiniers du roi, lequel a été sommé par nous de répondre aux questions ci-après :

1° Dans quel but sacrilége le chevalier de Saint-Germain a-t-il fait cause commune avec les ennemis de notre sainte religion et leur a-t-il prêté aide et assistance?

2° Le chevalier accepte-t-il la complicité résultant des relations scandaleuses qu'il entretient avec la fille d'André Lionnay?

3° Consent-il à rompre ces relations? Veut-il s'engager par un serment solennel à ne les renouer jamais et à faire acte d'obéissance envers la Compagnie de Jésus?

4° Reconnaît-il comme bonne et valable la sentence qui sera prononcée par le tribunal de la Foi? »

L'huissier s'arrêta.

— Vous avez entendu? fit le président en s'adressant à Lucien. Vous allez répondre maintenant aux questions qui viennent de vous être posées. Commençons par la première.

— Si je suis accusé, je ne suis pas encore condamné, répondit Lucien. Or, un accusé doit être libre, et je suis garrotté comme un voleur. Si mon arrêt est prononcé d'avance, à quoi bon discuter les questions qui me sont adressées?

— Vous n'êtes pas condamné d'avance, puisque vous êtes appelé à donner des e5plications?

— Dans l'état où je suis? fit ironiquement Lucien.

— Voulez-vous me donner votre parole de gentilhomme que vous assisterez avec calme à ces débats, et que vous ne vous livrerez à aucune violence, que vous ne chercherez pas à fuir.

— Un prisonnier ne renonce jamais à reconquérir sa liberté, dit Lucien d'une voix sonore.

—Vous refusez d'engager votre parole?

— Formellement.

— Alors, répondez purement et simplement aux questions dont on vous a donné lecture.

— Je ne répondrai pas.

— Songez à ce dont je vous ai prévenu tout à l'heure.

« Devant le tribunal de la Foi, le silence est considéré comme un aveu, fit observer le président.

Lucien ne fit pas un mouvement.

— Vous vous taisez? Vous reconnaissez la légitimité des griefs qui sont articulés contre vous. Vous avouez avoir desservi par une alliance impie les intérêts de la religion, vous être ligué avec les ennemis de la cause que nous représentons.

Le jeune officier garda le silence.

— L'accusé avoue, messieurs, fit Monseigneur en se tournant vers les juges.

Et, s'adressant à l'huissier :

— Continuez, dit-il d'une voix que la joie faisait trembler.

L'huissier reprit à haute voix :

« L'accusé n'ayant nié aucun des faits qui lui sont reprochés, ayant implicitement reconnu la justesse de l'accusation portée contre lui, et accepté comme bonne et valable la sentence qui va être prononcée, est déclaré coupable de tous les crimes ci-dessus énoncés, et, comme tel, condamné à périr sur l'heure, sans aucun délai d'opposition ni d'appel, de telle mort qu'il plaira au tribunal de la Foi lui infliger.

« En conséquence, les mêmes jours, lieu et heure précédemment indiqués, les membres du tribunal ont signé cette sentence, pour être transmise à qui de droit aussitôt que justice sera faite. »

L'huissier s'arrêta, déposa sur la table le papier dont il venait de donner lecture, tira de sa poche un encrier de corne noire, prit la plume qu'il tenait fixée derrière l'oreille et la tendit au premier des juges qui se trouvait à côté de lui.

Incapable de se contenir davantage en présence de cette parodie burlesque, à laquelle Monseigneur essayait vainement de donner un semblant de solennité, Lucien fit un si vigoureux effort qu'il parvint à briser les liens qui lui maintenaient les pieds.

Il lui était impossible de marcher, car il avait encore les genoux attachés, mais il pouvait se tenir debout.

— Vous êtes des misérables, dit-il en s'adressant à ses prétendus juges, vous et tous ceux qui se font les complices de l'assassin qui vous préside!

« C'est lui qui devrait être assis sur cette ridicule sellette, car cet infâme a été le bourreau de mon père et de ma mère, car il a été le mien, et c'est pour réparer ses maladresses qu'il me fait comparaître devant vous et condamner à mort une fois de plus. Quant au jugement que vous avez porté contre moi, je ne lui fais pas l'honneur de le discuter. Votre conscience sait aussi bien que moi quelle valeur il a. Tuez-moi donc, puisque je suis en votre pouvoir; mais j'en appelle

à Dieu du sang que vous allez verser ! C'est à lui que je laisse le soin de me venger !

Les juges se regardaient entre eux, visiblement étonnés de cette violente sortie. Une indécision manifeste régnait parmi eux. Ils consultèrent du regard leur président.

— Allons! dit Monseigneur en se levant, la sentence est prononcée. Il faut l'exécuter, sans écouter plus longtemps les récriminations tardives de l'accusé.

A ces mots, il se leva.

Entraînés par cet exemple, les juges l'imitèrent. Lentement, à pas comptés, ils quittèrent la table derrière laquelle ils étaient assis et vinrent se ranger autour de Lucien, en formant un cercle qui se restreignait de plus en plus.

Monseigneur était au milieu d'eux. Arrivé près de l'accusé, il tira de sa poitrine un poignard. Chacun des membres du tribunal de la Foi en fit autant.

— Et que chacun de nous frappe en même temps ! recommanda Monseigneur.

XXI

CE QU'IL ADVINT DES INQUIÉTUDES DE PAPILLON

Papillon n'était toujours pas tranquille. Il savait bien que Monseigneur, après les deux échecs qu'il avait successivement subis, reviendrait à la charge, plus opiniâtre et mieux armé que jamais.

Aussi se défiait-il de tout. Il se serait défié de lui-même, s'il ne s'était pas connu depuis si longtemps.

Lorsque, pour l'éloigner, Lucien, avant de se rendre rue de la Harpe, l'avait envoyé chez Hartmann, le brigadier avait remarqué avec un certain étonnement que le jeune officier n'ôtait pas son épée.

— Donc, il compte ressortir presque aussitôt, pensa-t-il.

Cependant, après avoir inutilement tenté de reculer l'exécution des ordres que lui donnait son fils adoptif, il n'osa pas trop laisser voir les soupçons qui lui venaient en tête et sortit.

Lucien, qui s'était levé de son fauteuil pour le voir passer à travers les rideaux, fut, de son côté, très-surpris de voir combien de temps s'était écoulé entre le moment où le brigadier avait fermé la porte de l'appartement et celui où il avait enfin quitté la maison.

Il ne s'en inquiéta pas autrement. Papillon était parti : c'était tout ce qu'il voulait. Une minute après, il se rendait au rendez-vous que Biondetta lui avait donné, si heureux de se sentir à l'abri de toute surveillance qu'il ne chercha pas à s'expliquer pourquoi Papillon avait mis si longtemps à sortir de chez lui.

Se doutant que Lucien cherchait seulement à l'éloigner, celui-ci s'était rendu à l'écurie, où Germain préparait la litière des chevaux.

— Écoute, lui avait-il dit, j'ai dans l'idée que ton maître veut se lancer à

Réponds, misérable, ou je te fais sauter la cervelle. (Page 393.)

notre insu dans quelque terrible aventure. Tout à l'heure il a reçu une lettre qui ne m'inspire pas confiance ; en rentrant chez lui, il n'a pas déboucle son épée, maintenant il m'envoie chez Hartmann,.. tout ça n'est pas naturel.

— Ah! vous croyez ? fit Germain, qui écoutait avec la plus grande attention.

— J'en suis sûr, répondit Papillon. Quand je dis j'en suis sûr... corrigea-t-il sur-le-champ, je veux dire que je le devine, que je le sens... Certainement il est bien possible que cette lettre soit une lettre de femme... qu'il ne puisse aller

que seul au rendez-vous qu'on lui donne... mais, enfin, je ne le crois pas. C'est mon idée, je n'en démordrai pas.

— Et vous devez avoir raison, approuva le soldat, qui n'avait pas oublié non plus son dernier voyage à Versailles.

— Donc, poursuivit le brigadier, puisque je suis forcé de m'absenter, voici ce que tu vas faire.

Germain ouvrit toutes grandes ses deux oreilles.

— Tu vas guetter le départ de ton maître, et dès que tu l'auras vu sortir, tu le suivras de loin jusqu'à ce que tu le voies entrer quelque part. Cela fait, tu attendras cinq ou six minutes au dehors pour t'assurer qu'il reste où il est, et tu viendras m'avertir.

— Diable! fit le carabinier, il faut que je me dépêche de faire un bout de toilette.

— Garde-t-en bien! lui défendit Papillon. Reste en bras de chemise, comme tu es. Ne comprends-tu pas que ton uniforme pourrait attirer les regards de ton capitaine?

— C'est juste.

— Ainsi, je puis compter sur toi?

— Comme si c'était vous, brigadier.

— Attention! ouvre l'œil.

— J'ouvrirai les deux, brigadier, et ils sont bons! vous pouvez vous y fier.

Papillon s'éloigna alors, un peu plus rassuré. Il connaissait l'attachement que Germain avait pour son maître.

Ses pressentiments l'avaient bien servi.

A peine le brigadier était-il sorti que Lucien parut au bas de l'escalier et jeta dans la cour un regard soupçonneux.

Germain se dissimula derrière la porte de l'écurie et vit, à travers une fente du bois, le jeune officier disparaître à son tour du côté opposé à celui qu'avait pris Papillon.

Tête nue, les cheveux en désordre et en tenue d'écurie, Germain s'élança aussitôt sur les traces du capitaine. Il réalisa des prodiges pour ne pas se montrer, tant il avait peur de déplaire à son maître, d'abord, et ensuite de perdre dans l'estime du brigadier.

Le passage le plus difficile fut la traversée du pont Saint-Michel, qui n'était pas, à beaucoup près, aussi fréquenté que le Pont-Neuf, et qui n'offrait par conséquent aucun abri.

Germain en fut réduit, pour se cacher, à s'abriter derrière le tonneau d'une ravaudeuse, jusqu'à ce qu'il vît son maître s'engager dans la rue de la Harpe.

Alors, se dressant d'un bond et courant à perdre haleine, il se précipita en avant, et aperçut son maître en observation devant le numéro 17.

Il le vit enfin soulever le marteau de la porte d'entrée et pénétrer dans la maison.

Après cinq minutes d'attente, il revint sur ses pas de toute la vitesse de ses longues jambes.

Papillon avait également couru pour être plus tôt de retour. Ayant appris par Ludivine que Lucien venait de sortir, il était redescendu et guettait le retour de Germain sur le seuil de la porte.

Du plus loin qu'il le vit arriver, il courut à sa rencontre.

— Eh bien? demanda-t-il.

— Rue de la Harpe, n° 17, répondit brièvement Germain.

— Vilaine rue, dit Papillon. Et la maison?

— Pas belle.

— Je m'en doute. N'as-tu vu personne?

— Personne.

— Mais quand on a ouvert la porte...

— Personne non plus.

— Hum! toussa le brigadier. C'est louche. Allons voir ça, mon garçon.

— Allons, fit docilement Germain.

— Oh! un instant, l'arrêta Papillon. Pour le coup, il faut de la tenue. En deux temps et deux mouvements, tu vas passer ton uniforme, pendant que je vais charger pour chacun de nous une paire de pistolets. N'oublions pas nos sabres non plus, ventrebleu! Nous cacherons notre arsenal sous nos manteaux. Dépêche-toi.

Germain ne se le fit pas dire deux fois. Trois minutes après, il était irréprochablement astiqué, boutonné, prêt à passer une revue.

Le brigadier descendit quelques instants après.

— Bravo! dit-il, voilà un soldat.

Ils passèrent les pistolets dans leurs ceintures de buffle et s'enveloppèrent de leurs manteaux, car il faisait grand jour encore, et leur attirail guerrier n'aurait pas manqué d'éveiller la curiosité des passants.

Cheminant à grands pas, ils atteignirent enfin l'entrée de cette rue étroite, humide et fangeuse, qui était encore, il y a vingt-cinq ans, l'une des artères principales du Quartier-Latin.

Ici, ils n'avaient plus besoin de s'entourer des mêmes précautions. Devant ces murailles noircies, dans cette rue que le ciel éclairait à peine, l'obscurité était à peu près complète. Il était huit heures; en outre, la nuit commençait à tomber.

Ils atteignirent le n° 17, que Papillon observa avec attention.

— En effet, murmura-t-il, vilaine maison...

Il avança de quelques pas, pour examiner de près la porte d'entrée.

En jetant un regard du côté de la gâche, il lui sembla que la porte ne joignait pas hermétiquement.

— Serait-elle ouverte, par hasard? se demanda-t-il.

Il poussa et sentit que la porte cédait. Il fit signe à Germain de se rapprocher.

— Prends à la main un de tes pistolets, lui dit-il, et suis-moi.

Ils se dépouillèrent de leurs manteaux, afin d'avoir la liberté de leurs mouvements, et saisirent chacun un pistolet.

Tous deux ils poussèrent la porte que Lucien avait laissé ouverte et qu'ils se gardèrent bien de refermer tout à fait.

Puis ils cheminèrent à tâtons, ne posant un pied devant l'autre qu'après avoir sondé le terrain.

Tout à coup Papillon étendit vivement les bras, pour empêcher Germain d'avancer. Sous son pied droit le terrain venait de manquer tout à coup.

Ils se baissèrent et purent constater qu'en effet un trou énorme, semblable à une trappe ou à une entrée de cave, se trouvait sur leur chemin.

C'était évidemment une précaution prise contre les visiteurs indiscrets et imprévoyants, mais le brigadier se tenait trop sur ses gardes pour s'aventurer témérairement sur un terrain qu'il ne connaissait pas.

Que faire, cependant?

— Heureusement que j'ai mon briquet et mon rat-de-cave, dit Germain.

— Allume-les, ordonna le brigadier.

En disant ces mots, il arma le pistolet qu'il tenait à la main, prêt à faire feu à la moindre alerte.

Germain alluma son rat-de-cave.

Devant eux, à une distance de six pieds, ils distinguèrent la seconde porte trouée d'un judas, celle derrière laquelle le capitaine avait disparu.

Entre eux et cette porte s'ouvrait le trou béant dans lequel ils avaient failli tomber, occupant toute la largeur du corridor. Au fond, on apercevait le sol pierreux d'une cave.

Franchir cet espace vide était impossible.

D'ailleurs, l'eût-on franchi, il aurait fallu enfoncer la seconde porte, qui paraissait bien fermée, celle-là!

— Descendons dans la cave, dit Papillon. C'est bien le diable si nous n'y trouvons pas un chemin qui nous conduise à l'intérieur de cette maison. Éclaire-moi, ordonna-t-il.

Germain obéit. Le brigadier se laissa glisser sur le rebord de la trappe, s'y suspendit à la force des poignets et, enfin, sauta légèrement à terre.

— A ton tour, dit-il au soldat.

Germain se coucha tout de son long au bord de la trappe et planta son rat-de-cave au bout de son épée, ce qui permit à Papillon de s'en emparer; puis il le rejoignit par le même chemin que celui-ci avait suivi.

Alors ils cherchèrent de tous côtés une issue; mais, au bout d'un quart d'heure des plus minutieuses recherches, ils n'avaient pas trouvé trace de la moindre porte.

Le brigadier ne put réprimer un juron énergique. Ni par en haut, ni par en bas, ils ne pouvaient sortir de la prison dans laquelle ils s'étaient enfermés eux-mêmes.

— Nous ne pouvons pas rester ici! s'écria résolûment Papillon.

— Le fait est que nous nous sommes laissés prendre comme dans une souricière, fit Germain. Comment en sortir à présent?

— Voyons, dit Papillon très-hésitant.

Il fit signe à Germain de le suivre et se dirigea vers la trappe par laquelle il était descendu.

— Approche, dit-il.

Germain comprit. Il vint se placer immédiatement au-dessous de l'ouverture, et fit la courte échelle au brigadier, qui grimpa lestement sur ses épaules et essaya de s'accrocher par les mains au bord de la trappe.

Vains efforts! Si grand que fût le carabinier, si bien taillé que fût Papillon lui-même, il s'en fallait de deux pieds au moins qu'ils atteignissent, montés l'un sur l'autre, le niveau du plancher supérieur.

— Morbleu! jura le brigadier, ne trouverons-nous pas un moyen de sortir de cette fosse à loups?

— J'en ai peur, dit Germain.

De nouveau ils parcoururent le caveau sans rien découvrir. Les recherches ne furent pas longues à faire d'ailleurs. Dans ce caveau sans issue, il n'y avait que deux futailles vides et quelques bouteilles, vides également et empilées sans ordre contre le mur.

— Mais pas de porte! murmurait Papillon qui cherchait toujours.

De guerre lasse, il revint auprès d'un des tonneaux.

— Il n'y a pas à chercher plus longtemps, dit-il. Tu vas monter sur ce tonneau, et nous allons tenter à nouveau l'escalade.

— Et si le tonneau se défonce.... hasarda Germain.

— Nous tomberons et nous recommencerons, répondit le brigadier.

— A moins que nous ne nous cassions quelque chose...

— Cela pourrait bien nous arriver. Tant pis pour nous! nous n'avons que ce que nous méritons.

Ils allaient, en effet, rouler la barrique au-dessous de la trappe toujours ouverte, quand il sembla à Papillon que le mur devant lequel il se trouvait oscillait légèrement.

Il crut d'abord à un tremblement de terre, à un éboulement, à une catastrophe épouvantable. Pendant l'espace de dix secondes il eut peur, bien peur. C'était la première fois de sa vie peut-être. Cependant il ne ferma pas les yeux en présence de cet horrible danger.

Alors il vit les pierres se détacher très-nettement les unes des autres, par en haut, par en bas, sur un côté... Il comprit. C'était une porte qui s'ouvrait, porte habilement dissimulée dans le mur et fonctionnant au moyen d'un ressort.

En moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, il sauta sur le rat-de-cave de Germain, l'éteignit et se jeta de côté.

— Attention! dit-il au soldat, si bas que celui-ci l'entendit à peine.

Le mur continuait à se mouvoir avec une lenteur automatique. Par l'ouverture qui allait s'élargissant de plus en plus filtrait une lumière assez vive.

Enfin un homme parut, tenant à la main une lanterne, qu'il promena devant lui dans tous les sens.

— Personne! dit-il.

Il poursuivit autour du caveau cet examen minutieux.

— C'est singulier, murmura-t-il assez haut pour que Papillon et Germain ne perdissent pas un mot de ce qu'il disait; il m'avait semblé pourtant entendre crier les gonds de la porte d'entrée...

Tout en prononçant ces paroles, il continuait à promener circulairement sa lanterne autour de lui.

Papillon et Germain, blottis derrière la porte, dans l'ombre de laquelle ils se cachaient, ne faisaient pas un mouvement. Ils croyaient d'abord que cet homme était suivi de plusieurs autres et voulaient savoir à quel nombre d'ennemis ils auraient affaire.

Quand ils reconnurent qu'il était seul, ils respirèrent.

Papillon s'élança sur lui, s'empara de sa lanterne, en même temps qu'il lui appuyait sur la tempe le canon de son pistolet.

— Si tu pousses un cri, si tu bouges, tu es mort! lui dit-il.

Le malheureux se prit à trembler si fort, que le brigadier fut obligé de le soutenir.

— Mille gargousses! te tiendras-tu, drôle? lui criait-il en étouffant sa voix.

Il jeta alors les yeux sur le costume de ce personnage. Ce masque... cette longue robe noire... ce chaperon, orné d'une croix blanche et d'un J..., Papillon n'y comprenait rien.

— Ah çà! où sommes-nous? balbutia-t-il.

Bien entendu, personne ne lui répondit.

— Et toi, coquin, qui es-tu? demanda-t-il à son prisonnier.

— Je suis huissier, répondit le pauvre diable, plus mort que vif.

— Huissier de qui? huissier de quoi?

— Du tribunal de la Foi.

— Qu'est-ce que c'est que ça? fit le brigadier.

— Ça, monsieur, répliqua l'huissier, qui se remettait insensiblement, c'est un saint tribunal organisé par nos révérends pères pour...

— Bien, nous verrons cela plus tard, interrompit Papillon. Qu'avez-vous fait de Lucien?

L'huissier ne bougea pas.

— Réponds, misérable, ou je te fais sauter la cervelle!...

— Grâce! monsieur, grâce! dit l'huissier, en se laissant tomber sur les genoux.

— Alors, réponds.

— Eh bien! Lucien... ou plutôt le chevalier de Saint-Germain, vient d'être condamné à mort.

— Par qui?

— Par le tribunal de la Foi.

— Mais où est-il? interrogea Papillon, pour qui les réponses de ce malheureux avaient une énigme et qui lui serrait la gorge à l'étrangler.

— Il est là-haut... dans la salle des séances... mais il doit être mort à l'heure qu'il est... ajouta l'huissier.

Le brigadier le repoussa d'un violent coup de pied, qui l'étendit sans connaissance.

— Malheur à toi, si tu as dit vrai ! cria-t-il.

Et se tournant vers Germain :

— Allons, dit-il, en avant, mon brave, et pas de quartier!

Ils montèrent précipitamment l'escalier et arrivèrent dans un corridor très-sombre qu'ils traversèrent.

Devant eux se trouvait une porte qu'ils ouvrirent. La pièce dans laquelle ils entrèrent n'était meublée que d'une table longue et large, autour de laquelle était rangée une douzaine de chaises garnies de cuir. Sur cette table, on apercevait sept chapeaux de formes diverses et une épée montée en acier bleui

C'était le vestiaire des juges composant le tribunal de la Foi !

Maintenant il faisait jour. Papillon n'avait plus besoin de lanterne. Il la posa sur la table, saisit son second pistolet et se rua sur la porte qui était à l'autre bout de la pièce.

Une grande draperie verte masquait l'entrée de la salle des séances. Il la souleva... Un spectacle étrange frappa ses regards. Sept hommes, masqués et vêtus d'une longue robe noire, étaient réunis au milieu de cette salle, la main levée et armée d'un poignard.

Au milieu d'eux, un autre homme était à genoux, maintenu dans cette humble position par ceux qui le menaçaient de mort. De ce groupe s'élevait une voix stridente : « ... et puisque tu as été assez téméraire pour entreprendre de lutter contre Dieu lui-même, disait cette voix, au moment où le brigadier souleva la draperie, tu vas mourir! »

Il n'avait pas fallu longtemps à Papillon pour distinguer, à travers les robes noires, l'uniforme éclatant du capitaine.

— Feu ! feu! cria-t-il à Germain.

Lui-même il tira au hasard, et un homme tomba.

Aussitôt, comme une volée de corbeaux effarouchés, les six autres s'enfuirent et disparurent en un clin d'œil derrière les draperies.

Quant à Lucien, la secousse que lui avaient imprimée ses ennemis l'avait renversé.

Le premier, Germain, sans songer à faire feu ni à poursuivre les fuyards, courut à l'aide de son capitaine et coupa avec la lame de son sabre les liens qui le retenaient.

Le brigadier, certain que son enfant d'adoption ne courait plus aucun danger, voulut s'emparer d'un des fugitifs. Il les voyait se glisser sous les draperies, mais, ne connaissant pas les êtres, il était fort empêché pour leur couper la retraite.

Il gardait la porte par laquelle il était entré, s'imaginant sans doute qu'elle était la seule qui donnât accès dans cette pièce.

Cependant, au bout d'une minute, il vit les draperies inertes retomber le long du mur et reprendre l'aplomb de leurs plis immobiles.

Qu'étaient donc devenus ces oiseaux de proie? Par où s'étaient-ils envolés ?

Un seul restait au pouvoir de Papillon, celui qu'il avait abattu de son premier coup de feu, au moment où le poignard du misérable allait frapper le jeune officier.

Il courut à lui et le secoua avec force.

— Toi, rugit-il avec colère, tu paieras pour les autres!

Le corps obéit sans résistance aux violentes impulsions que lui imprimait le brigadier.

Papillon lui arracha le masque dont son visage était recouvert. Une écume rougeâtre colorait les lèvres et les narines du pauvre diable. Il avait été atteint en plein cœur.

— Son compte est fait à celui-là, dit le brigadier en se relevant.

Il s'approcha alors de Lucien, que Germain achevait de débarrasser des cordes qui l'enveloppaient.

— Dépêchons-nous, dit-il en continuant à sonder du regard les draperies sombres et mystérieuses de cette pièce.

Enfin Lucien put saisir les mains de Papillon et de Germain.

— Ah! par exemple, dit-il, je peux me vanter de revenir de loin! Merci, mes amis, merci!...

— Pas d'attendrissement inutile, fit le brigadier. Tâchons de profiter du moment de stupéfaction que notre présence a causé pour détaler au plus vite.

— Un moment, que diable! pria Lucien à demi-suffoqué. Laisse-moi reprendre haleine

Papillon ne répliqua pas. Il se mit à recharger son pistolet, se doutant bien que l'ennemi allait revenir en forces et prendre une revanche terrible.

Cependant cinq minutes s'étaient écoulées sans que rien ne bougeât autour d'eux. Lucien avait enfin repris connaissance.

Il se leva.

— Vite! dit-il, s'il en est temps encore, sortons d'ici.

Papillon hocha la tête avec incrédulité. Il avait peine à croire que Lucien en serait quitte à si bon marché.

Quant à notre héros, il se rappelait parfaitement le chemin qu'il avait suivi pour arriver dans cette salle.

Accompagné de Papillon et de Germain, il revint sur ses pas, traversa le vestiaire, où se trouvaient encore l'épée et les chapeaux que le brigadier avait aperçus tout à l'heure, ouvrit la porte de droite et gagna le corridor.

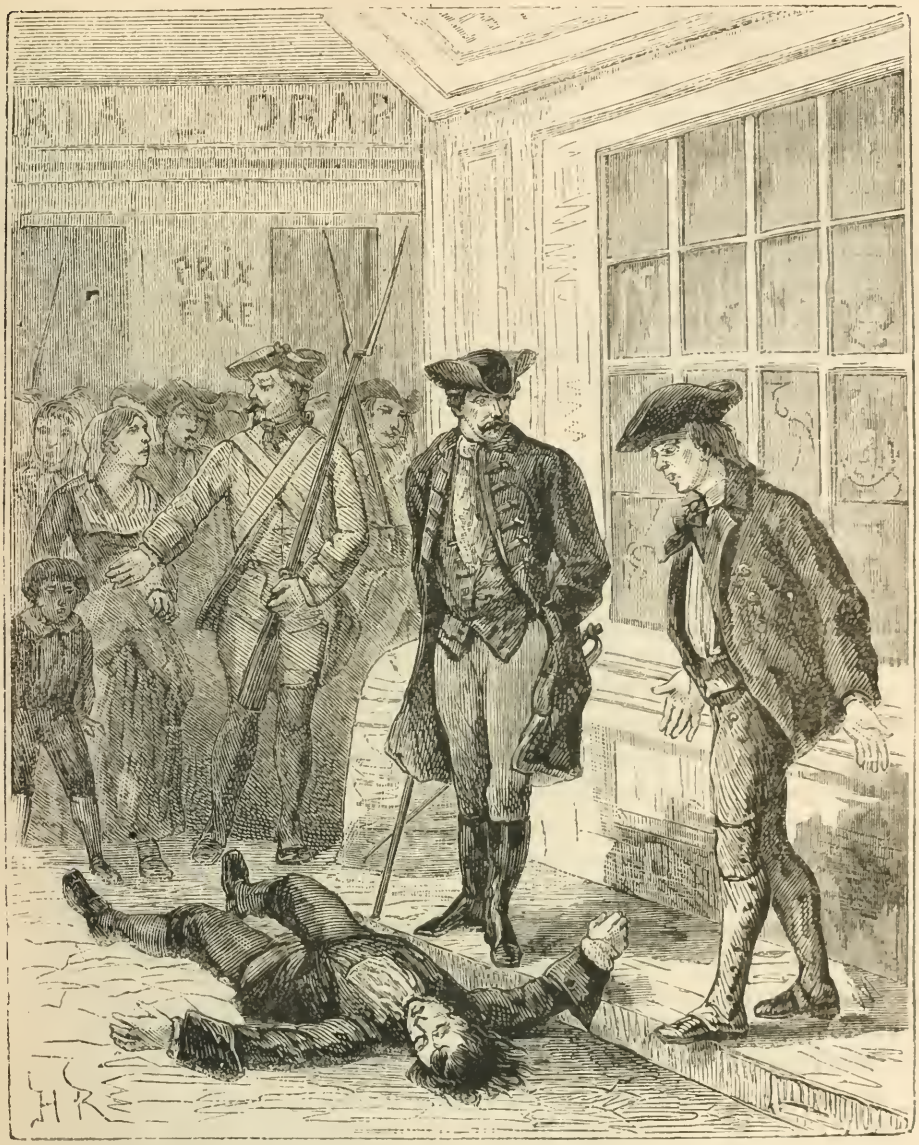
Arrivé devant la porte à travers laquelle il avait parlementé avec la mégère qui l'avait reçu, il n'eut qu'à tourner la clef, qui était restée dans la serrure, pour triompher de cet obstacle.

Forcément il s'arrêta devant la trappe, toujours béante, dans laquelle Papillon et Germain avaient failli tomber. Évidemment elle s'ouvrait et se fermait au moyen d'un ressort, mais où était ce ressort?

Sans perdre à le chercher un temps inutile, le brigadier et Germain coururent dans le vestiaire, culbutèrent avec les tréteaux qui la soutenaient tout ce qui encombrait la table et s'emparèrent du dessus, qu'ils jetèrent comme un pont sur l'ouverture.

Ils la franchirent alors sans dificulté et s'élancèrent dans la rue.

— Toi, dit Lucien à Germain, tu vas rester jusqu'à mon retour en faction



Le cadavre ne fut reconnu par aucun d'eux. (Page 403.)

devant cette porte, à moins que tu ne voies quelqu'un sortir de cette maison.

Dans ce cas, tu le suivras jusqu'à ce qu'il entre quelque part et tu reviendras ici m'apporter l'adresse. Est-ce compris ?

— Parfaitement, capitaine.

— Alors, à bientôt, fit Lucien.

Il se dirigea à grand pas vers la demeure du lieutenant de police, dont il était peu éloigné.

Ce personnage, qui remplissait autrefois les mêmes fonctions que les préfets actuels, achevait son souper au moment où on lui annonça la visite de Lucien.

Il le fit entrer sur-le-champ, quand il apprit que le jeune officier venait lui faire une communication importante.

Sans préambule, le capitaine lui raconta de quel guet-apens il avait été victime, devant quel tribunal il avait comparu et à quel genre de mort il avait miraculeusement échappé.

— Quoi! tout à l'heure! fit le lieutenant stupéfait.

— Oui, monsieur.

— Et rue de la Harpe! A deux pas d'ici!

Le magistrat n'en pouvait croire ses oreilles.

— Parbleu! dit-il résolûment; je veux m'assurer par moi-même...

Il se leva et sonna.

Un domestique parut.

— Bichot est-il là? demanda-t-il?

— Oui, Monseigneur.

— Fais-le entrer.

Le laquais sortit et revint bientôt, accompagné d'un personnage de taille moyenne, âgé d'une quarantaine d'années, à la figure imberbe, au front plat, à l'œil fin, au sourire défiant.

— As-tu dix hommes sous la main? demanda le lieutenant de police.

— Vingt s'il le faut, Monseigneur.

— Dix suffiront, bien armés. Dès qu'ils seront réunis, tu me préviendras.

Bichot sortit sans mot dire.

Le lieutenant de police prit son épée, son chapeau, et se fit donner par Lucien de nouveaux détails. Il parut enchanté surtout de la précaution que le jeune officier avait prise de placer son soldat en faction devant la porte de la maison.

Quelques instants après, le laquais du magistrat vint lui dire que Bichot était à ses ordres.

Sans perdre une minute, le lieutenant de police partit, escorté de l'escouade que commandait Bichot et accompagné par Lucien et Papillon.

A son poste d'observation ils trouvèrent Germain.

Il n'avait pas bougé de place. Personne n'avait mis le pied dehors. Ni à la porte, ni aux fenêtres. Germain n'avait aperçu visage humain.

Le magistrat toussa légèrement. Tant de calme après une si chaude algarade lui semblait extraordinaire.

Il pénétra dans la maison à la tête de ses estafiers et la fit visiter depuis les greniers jusqu'à la cave, où le brigadier conduisit les agents.

A part le cadavre du malheureux que le vieux soldat avait tué, il n'y avait personne dans les appartements, — même pas l'huissier que Papillon croyait trouver encore dans la cave!

Donc l'ennemi avait pris la fuite. Par où? Par les murs ou par les toits? Par les toits, c'était impossible. La maison était de dix pieds moins haute que celles dont elle était mitoyenne.

On sonda les murs, on envahit les bâtiments voisins, on ne trouva rien. Et non-seulement on ne trouva rien, mais nul ne put fournir sur les fugitifs le moindre renseignement.

Cela devenait fantastique. Il était certain pourtant que les membres du tribunal de la Foi avaient pris la fuite, et il était probable qu'ils n'avaient pas eu le temps de changer de costume.

Or, six hommes ne passent pas facilement inaperçus. Les robes noires dont ils étaient revêtus les désignaient en outre plus particulièrement à l'attention.

Par où donc s'étaient-ils échappés?

Papillon se rappela qu'ils avaient disparu derrière les tentures et, nécessairement, par une porte autre que celle devant laquelle il s'était placé pour leur couper la retraite.

Il fit part de cette particularité à Bichot.

En un instant, les tentures furent arrachées et les murs apparurent dans toute leur nudité.

On les sonda de toutes parts, et l'on finit par découvrir, derrière la table, une porte très-habilement cachée dans les moulures de la boiserie.

Pour couper au plus court, on l'enfonça.

On aperçut alors un escalier très-étroit qui aboutissait à un caveau beaucoup moins large, mais tout aussi profond que celui qu'on venait d'explorer.

On s'y engagea et l'on trouva une autre porte, ouverte, celle-là, conduisant à un souterrain dont il n'était pas possible d'apprécier la profondeur.

Bichot s'y aventura le premier avec deux de ses hommes.

— Évidemment, avait-il dit, ce souterrain traverse la rue et aboutit à l'une des maisons qui nous font face.

Tout le monde voulut s'assurer que Bichot ne se trompait pas.

Il avait deviné juste. Après avoir traversé une autre cave et remonté un autre escalier, on arriva dans une pièce absolument vide. Elle ne renfermait du moins que les sept robes noires dont les juges et l'huissier s'étaient dépouillés avant de prendre la fuite.

Cette maison portait le n° 14. Comme l'autre, elle n'était pas habitée.

Il résulta pourtant des renseignements que Bichot recueillit chez les voisins, que l'on voyait assez souvent entrer et sortir des gens d'apparence fort honnête, mais que nul ne connaissait — même de vue.

Le cadavre, que tous les habitants du quartier voulurent voir, ne fut reconnu par aucun d'eux.

Malgré tout, le lieutenant de police était parfaitement édifié. Les déclarations de Lucien, de Papillon et de Germain, la perquisition qu'il avait faite en personne, ne lui permettaient pas de mettre en doute l'existence d'un tribunal occulte, organisé par les Jésuites, et qui fonctionnait depuis un temps inappréciable.

Aussi, comme le capitaine n'avait pas craint de lui donner comme président Monseigneur de Silistrie, dont il affirmait avoir reconnu le timbre de voix, le lieutenant se rendit chez Sa Grandeur.

Le prélat était à table. Il fit introduire l'illustre visiteur dans sa salle à manger.

— Veuillez m'excuser, monsieur, dit-il gracieusement, d'en agir si familièrement ; mais je sais que vous ne vous déplacez pas en vain et que vos moments sont comptés. De quoi s'agit-il ? Serais-je assez heureux pour vous être utile en quelque chose ?

Sans se laisser intimider par ces paroles doucereuses, le lieutenant de police alla droit au but et demanda au prélat compte de son temps.

— Mais je n'ai pas bougé d'ici de la journée, monsieur ! fit Sa Grandeur avec un étonnement profond. Informez-vous, d'ailleurs, ma maison est à vos ordres. Interrogez mes domestiques...

— Oh ! je ne doute pas que vos précautions ne soient bien prises, si ce dont vous accuse le capitaine de Saint-Germain est vrai, dit le magistrat avec incrédulité.

— Le capitaine a tort de me poursuivre avec tant d'acharnement, répliqua le prélat avec beaucoup de dignité. Je m'en étonne, je ne vous le cache pas. La calomnie n'est pas l'arme dont se sert ordinairement un soldat. Pourquoi l'employer contre moi, d'ailleurs ? Est-ce parce que je soutiens pour la compagnie à laquelle j'ai l'honneur d'appartenir un procès que M. de Saint-Germain serait heureux de nous voir perdre ? Que m'importent ces intrigues ? Est-ce que j'empêche ce gentilhomme d'épouser M^lle^ Lionnay ? Est-ce que j'ai recours aux moyens honteux dont il se sert pour l'écarter de mon chemin ?

Et Monseigneur haussa les épaules d'un air de pitié.

Le lieutenant de police sentait bien que le prélat mentait impudemment ; mais il ne pouvait pas le lui prouver.

Il n'osait pas l'arrêter surtout ! Mettre un évêque en état d'arrestation préventive était une énormité devant laquelle on reculerait peut-être encore de nos jours. A plus forte raison, était-ce une monstruosité à l'époque dont nous parlons.

Il feignit donc de croire aux protestations de Monseigneur et se retira, mais en se promettant bien d'en référer le lendemain matin au ministre.

Pendant ce temps, Lucien, Papillon et Germain avaient gagné la rue Saint-Honoré.

Une autre douleur leur était réservée. Ludivine et Lina étaient en larmes. M. Lionnay lui-même, profondément accablé, pleurait silencieusement à côté d'elles.

Il était neuf heures, et depuis deux heures Raymonde avait disparu !

XXII

L'ENLÈVEMENT

Cette découverte produisit sur Lucien un effet terrible. Il lui sembla qu'on lui arrachait le cœur.

Il y eut un moment de stupéfaction douloureuse, pendant lequel le capitaine,

M. Lionnay et Papillon se regardèrent, anéantis, et se serrèrent silencieusement la main.

Le premier, notre jeune officier se redressa.

— Mais comment a-t-elle disparu? demanda-t-il.

Mlle d'Estourbel, qui se trouvait auprès de Raymonde, à ce moment là, apprit à Lucien tout ce dont elle avait été témoin.

Une demi-heure après le départ de Germain et de Papillon, une femme d'un certain âge s'était présentée et avait remis à Raymonde une lettre « très-pressée, » prétendait-elle.

Raymonde, après en avoir pris connaissance, avait subitement pâli.

— Ah! mon Dieu! avait-elle dit.

Et, sans autre explication, elle était montee dans son appartement, avait changé de toilette en toute hâte et était redescendue en courant.

Lina, que ce départ précipité avait surprise, essaya de l'arrêter au passage.

— Mais où allez-vous? interrogea-t-elle. Que vous est-il arrivé?

— Rien, ce n'est rien, répondit la jeune fille sans s'arrêter.

Voyant pourtant que Lina était très-inquiète de ce départ précipité :

— Je reviens dans un instant, lui dit-elle en s'éloignant.

Elle lui fit de la main un dernier geste d'adieu et disparut, accompagnée de la personne qui lui avait remis cette lettre.

Lucien ne savait que penser.

Quant à M. Lionnay, il était dans un état de prostration si complet, qu'il s'abandonnait à sa douleur, sans lui chercher d'inutiles explications.

— Cependant, nous ne pouvons pas rester cloués sur nos chaises sans chercher à savoir ce que Raymonde est devenue, fit observer le capitaine.

Alors se retournant vers Mlle d'Estourbel :

— Cette lettre, vous ne l'avez pas lue? lui demanda-t-il.

— Non.

— Vous n'avez pas vu l'écriture, ni la signature... rien ne peut nous donner un indice quelconque sur le personnage inconnu qui lui a adressé ce billet?

— Non, rien, répondit Lina.

— Il faut pourtant que la signature de cette lettre ait aux yeux de Mlle Lionnay une grande autorité, pour la décider, dans les circonstances où nous sommes, a sortir seule et sans dire où elle va.

— C'est ce que j'ai pensé, dit la jeune fille. C'est pour cela que je sollicitais d'elle un mot d'explication au moment où elle est partie; mais elle était si pressée qu'elle n'a voulu rien entendre et que c'est à peine si, en courant à la fenêtre, j'ai eu le temps de la voir monter dans le carrosse qui venait la chercher.

— Un carrosse! s'écria Lucien.

— Lourd et poudreux, ressemblant à une chaise de poste beaucoup plus qu'a une voiture de gala.

— Voilà qui est étrange! murmura l'officier. Et dans quelle direction ce carrosse s'est-il éloigné? ajouta-t-il.

— Il a suivi la rue Saint-Honoré jusqu'à la rue des Prouvaires; il a tourné sur sa gauche du côté des Halles et a disparu.

Lucien s'arrêta. Il n'y comprenait rien. Il jeta sur l'ancien banquier un regard suppliant, comme pour lui demander le mot de cette énigme; mais M. Lionnay était plongé dans un tel accablement qu'il semblait étranger à ce qui se passait autour de lui.

Soudain, notre jeune officier se ravisa.

— Cette lettre que Raymonde a reçue, demanda-t-il à Lina, avez-vous remarqué ce qu'elle en a fait?

— Oui. Elle l'a glissée précipitamment dans sa poche au moment où elle m'a laissée pour aller changer de toilette.

— Savez-vous si le billet n'est pas resté dans la robe qu'elle a quittée?

— Non.

— Comment! vous n'avez pas eu l'idée de vous en assurer?

— Je ne me le serais pas permis, répondit Lina. Quelques instants après, lorsque M. Lionnay est rentré, je lui ai raconté ce qui venait d'arriver. Il a paru très-agité, il est monté dans son appartement, d'où il est redescendu tout bouleversé. La peur... l'émotion... nous ont gagnées aussi... nous nous sommes mises à fondre en larmes... voilà tout ce que je peux vous dire.

— Mais, fit Ludivine en s'essuyant les yeux, M. Lionnay a peut-être cherché, lui...

Le négociant leva ses paupières rougies.

— Non, dit-il en secouant tristement la tête.

— Venez donc, alors! s'écria Lucien qui lui prit le bras et l'entraîna.

M. Lionnay se laissa faire. Poussées par la curiosité, Ludivine et Lina montèrent avec lui.

Aussitôt entré dans l'appartement, le capitaine aperçut sur une chaise la robe que Raymonde venait de quitter.

— Regardez, dit-il à Lina, en lui désignant le vêtement auquel, par discrétion, il ne voulait pas toucher lui-même.

M^lle^ d'Estourbel s'approcha et froissa l'étoffe dans sa main.

— Je la sens! s'écria-t-elle.

Immédiatement elle introduisit sa main mignonne dans la fente de la robe et ramena victorieusement un morceau de papier chiffonné qu'elle tendit à Lucien.

L'officier s'en empara. Il allait y jeter les yeux. Un scrupule l'arrêta.

— Vous permettez? demanda-t-il au père de Raymonde.

— Faites, répondit-il avec accablement.

Lucien lut alors rapidement ce billet laconique et leva sur M. Lionnay un regard stupéfait.

— Qu'est-ce que cela signifie? murmura-t-il.

L'ancien banquier, à son tour, finit par se troubler sous le regard que notre héros faisait peser sur lui.

Saisissant brusquement le bras du capitaine, il s'empara du billet qu'il tenait à la main ; mais à peine y avait-il jeté les yeux qu'il chancela.

— Ah! malheureux! gémit-il. Je comprends tout, maintenant.

Sur cette lettre, il avait lu ces mots écrits de sa propre main :

« Je suis un peu souffrant. Viens vite auprès de moi. »

Et, au bas de ces deux lignes, sa signature !

C'était l'échantillon qu'il avait laissé l'avant-veille entre les mains de M. de Latour sur la demande de ce conseiller. Il expliqua sur-le-champ à Lucien et à Lina ce qui s'était passé.

— Vite, dit-il ensuite. Courons chez M. de Latour !

Il était près de neuf heures et demie du soir. Malgré tout, M. Lionnay se rendit, accompagné du jeune officier et de Papillon, chez le conseiller.

Celui-ci avait refusé d'abord de recevoir le banquier, mais ce dernier insista avec tant de force, et Lucien avec lui, que M. de Latour se vit forcé de les faire entrer.

Il avait l'air non-seulement très-étonné, mais encore très-froissé de la violence qui lui était faite.

— Allons droit au but, messieurs, dit-il, et expliquez-moi pourquoi vous envahissez ainsi mon domicile à pareille heure?

— Je suis plus pressé que vous de toucher au résultat de cette entreprise, dit M. Lionnay. Vous vous souvenez de ce que vous m'avez fait écrire avant-hier?

— Oui... je me souviens vaguement que je vous ai fait écrire quelque chose.

— Vous m'avez dicté ces mots : « Je suis un peu souffrant. Viens vite auprès de moi... »

— C'est possible.

— Eh bien! monsieur, ce billet vous a été volé.

— Vous vous trompez, monsieur. Il est là, sur mon bureau, dit M. de Latour.

— Il n'y est pas, puisque le voilà, riposta M. Lionnay en le lui mettant sous les yeux.

Le conseiller voulut s'en emparer.

— Non pas, monsieur, fit le négociant. Je le garde. Car savez-vous avec quelle odieuse impudence on a abusé de ma bonne foi? On a adressé cette lettre à ma fille, il y a deux heures, et elle a suivi le misérable qui lui avait transmis ce monstrueux message.

— Vous voulez m'effrayer... balbutia M. de Latour. C'est impossible... Je ne vous crois pas...

— C'est la vérité, monsieur. Aussi, comme je ne puis pas supposer que vous soyez complice de cette ignominie, je viens vous demander le nom de celui qui vous a volé ce papier.

— Je ne demande pas mieux, monsieur. Je ferai une enquête minutieuse, et dès que ce nom me sera connu...

— Eh! ai-je le temps d'attendre? s'écria douloureusement M. Lionnay. C'est aujourd'hui, à l'instant, qu'il me faut le nom du coupable.

— Je regrette sincèrement de ne pouvoir pas vous satisfaire ; mais je reçois beaucoup de monde ici. Tous ceux qui ont devant le parlement une affaire en suspens m'assiégent de leurs sollicitations, répondit le conseiller. Vous le savez

mieux que personne, monsieur Lionnay. Maintes fois vous vous êtes croisé ici avec des personnes qui venaient comme vous...

Tout à coup l'ancien banquier se frappa le front.

— N'avez-vous pas reçu la visite de Monseigneur de Silistrie? interrompit-il brusquement.

— Si, monsieur; mais quel rapport...

— Quel jour pour la dernière fois?

— Il y a deux ou trois jours peut-être...

— Précisez, monsieur, je vous en conjure, car je vais déposer une plainte à l'instant et vous serez certainement interrogé, puisque c'est à vous que j'ai confié cet écrit, chez vous qu'il a été dérobé!

M. de Latour fit une assez vilaine grimace.

— Mais je ne demande pas mieux, fit-il avec un sourire forcé. Attendez que je me rappelle... c'était... c'était avant-hier.

— Le jour même où je suis venu ici à votre requête.

— Oui... je crois bien que c'était ce jour-là...

— Et... sans doute... Monseigneur est entré dans votre cabinet après mon départ? interrogea M. Lionnay,

— Oui... il me semble, en effet... mais, encore une fois, quel rapport y a-t-il entre Sa Grandeur l'évêque de Silistrie et le vol de ce papier?

— Je souhaite pour vous que vous l'ignoriez réellement, monsieur, répliqua M. Lionnay, car je le saurai, moi.

A ces mots, il s'inclina froidement devant M. de Latour et alla rejoindre Lucien qui l'attendait.

— Que faire? demanda-t-il en se tournant vers lui.

Papillon attendait dans l'antichambre. Il sortit avec le banquier et le capitaine, qui lui communiquèrent les soupçons qu'ils avaient conçus. Bien entendu, il ne chercha pas à les combattre. Évidemment, Monseigneur avait voulu prendre une éclatante revanche et se défaire à la fois de ses deux ennemis : de Lucien, en le faisant assassiner par le tribunal de la Foi; de M. Lionnay, en lui volant sa fille et en le réduisant au désespoir.

Si le premier projet avait échoué, grâce à la vigilance de Germain et du brigadier, le second n'avait que trop bien réussi!

Le vieux négociant, au désespoir, voulait aller à l'instant chez le lieutenant de police et lui confier le soin de le venger; mais Lucien ne fut pas de cet avis.

Il se rappelait avec quelle prudente réserve et presque avec quelle répugnance ce magistrat avait accueilli la déposition que le capitaine lui avait faite, et l'accusation que celui-ci avait portée contre le prélat.

— Votre plainte n'aboutirait à rien, dit l'officier au malheureux père.

— Pourquoi?

— Parce qu'on osera encore moins accuser un évêque d'enlèvement que d'assassinat.

— Cependant, ainsi que vous le disiez tout à l'heure, nous ne pouvons pas en rester là.

Entre Pantin et Bondy, la chaise de poste s'arrêta. (Page 416.)

— Je l'espère bien, seulement, au lieu de nous adresser aux autres. Il ne faut compter que sur nous.

— Sur nous! se récria M. Lionnay, à qui cette unique ressource n'inspirait certainement pas grande confiance.

— Assurément. Et d'abord, il faut nous assurer si Monseigneur est encore à Paris.

— Mais comment.

— Rien n'est plus facile, mon cher monsieur. Papillon est l'ami intime de l'intendant de Monseigneur. Il va se rendre rue Croix-des-Petits-Champs, et je serais bien étonné s'il ne nous rapportait pas de cette expédition quelque indication précieuse.

— Tu as parbleu raison! s'écria le vieux brigadier. A la bonne heure! voilà ce qu'on peut appeler une idée! Je n'y pensais plus du tout, moi, à ce brave M. Bazile. Il me semble qu'aujourd'hui je le reverrais avec plaisir.

Il était près de dix heures du soir. Personne n'avait encore soupé. Cependant Lucien ne voulut prendre aucun repos ni aucune nourriture avant de savoir au moins ce qu'était devenu Monseigneur.

Papillon ne perdit pas une minute. Au lieu de rentrer chez lui, il se rendit sur-le-champ à la petite auberge du *Pot-d'Etain*.

C'était là qu'il avait fait avec Bazile ce fameux souper qui avait été le point de départ des recherches et des découvertes opérées depuis par le capitaine.

C'était là qu'il avait combattu, le verre et la fourchette à la main. C'était là qu'il avait vaincu, jonchant le sol de bouteilles vides et laissant son adversaire ivre-mort sur le champ de bataille.

Aussi Papillon, ou plutôt Etienne, avait-il laissé dans la maison un souvenir impérissable. Un cabaretier n'est jamais insensible à de telles prouesses.

Au moment où le brigadier se présenta, la salle basse était déserte. L'aubergiste allait fermer sa boutique.

Il regarda Papillon avec une certaine hésitation.

— Je ne me trompe pas... balbutia-t-il. Vous êtes bien monsieur Etienne... l'ancien valet de chambre de l'archevêque de Bordeaux...?

— Oui! fit le brigadier surpris. Quel changement ai-je donc subi, pour que vous ne me reconnaissiez pas?

— Ah! c'est juste, vous ne vous en apercevez pas, vous, fit le cabaretier en souriant; mais pour quelqu'un qui ne vous a pas vu depuis quinze jours...

— Eh bien! quoi?

— Cette moustache... cette royale...

Papillon rougit légèrement. Il n'avait pas songé à cela.

— C'est vrai, dit-il négligemment. J'en ai si peu l'habitude que moi-même... vous le voyez... je n'y pense pas.

— C'est incroyable! fit l'aubergiste.

Et il se tourna vers sa femme.

— N'est-ce pas, lui dit-il, que M. Etienne a tout à fait l'air d'un soldat maintenant?

— Oui, répondit la jeune femme. Il est bien mieux ainsi.

— Vous trouvez, belle dame? minauda l'inflammable garde-française en se rengorgeant.

Il s'approcha du fauteuil où trônait la belle cabaretière, la bouche en cœur, le jarret tendu, l'œil en coulisse... mais il se rappela fort heureusement qu'il n'était pas là pour brûler ses ailes aux beaux yeux d'une Vénus de comptoir.

— Oui, reprit-il sur le même ton léger qu'il avait affecté dès le début. Je me

suis résigné à reprendre du service pour quelque temps. J'ai trouvé chez un colonel de gardes-françaises... le comte de Monclavel... vous le connaissez peut-être?

— Non, nous n'avons pas cet honneur, répondit le cabaretier.

— J'ai trouvé, dis-je, continua Etienne, une place très-avantageuse, je l'ai prise. Or, vous n'avez pas oublié le proverbe : « Il faut hurler avec les loups. » Eh bien! avec les soldats, il faut jurer et laisser pousser sa moustache.

— Est-il gai, est-il philosophe, ce M. Etienne! s'écria l'aubergiste.

— Et mon ami M. Bazile, comment va-t-il, lui? demanda Papillon.

— Fort bien, je suppose.

— Comment! vous supposez? Il y a donc quelque temps que vous ne l'avez pas vu?

— Deux jours seulement.

— Il n'est donc pas à Paris?

— Je ne le crois pas.

— Sarpejeu! que c'est contrariant. Et moi qui, en passant par ici ce soir, espérais vider avec lui une bouteille...

— Il en aurait été enchanté, monsieur, car il vous tient en grande estime.

— Il vous l'a dit?

— Sans doute.

— Bah! fit Papillon abasourdi.

— Oui, monsieur. Il ne m'a pas dit ce que vous lui avez conseillé de faire, mais il paraît que vous lui avez donné un fameux conseil tout de même!

— En vérité?

— Oui, monsieur. Et même, ajouta confidentiellement l'aubergiste, nous avons remarqué que, depuis le jour où vous avez soupé ensemble, M. Bazile était plus gai et faisait plus de dépense. Alors savez-vous ce que nous avons pensé?

— Non.

— Nous avons pensé que le conseil que vous lui avez donné lui a rapporté une grosse somme d'argent...

— C'est bien possible.

— Et que c'était cela qui lui inspirait l'idée de se retirer dans son pays.

— Il y songe donc réellement?

— Pour nous ce n'est pas douteux. Ce qu'il nous a dit avant-hier, au moment de partir...

— Ah! c'est avant-hier seulement qu'il est parti?

— Oui, monsieur.

— Pour toujours?

— Pas encore, je ne le crois pas. Seulement, d'après ce qu'il a laissé échapper devant nous avant de se mettre en route, il va acheter une maison, dans laquelle il a l'intention de se retirer plus tard.

— Ah! il est allé acheter une maison?

— A ce qu'il paraît.

— Dans son pays?

— Oui, monsieur.

— Ce cher Bazile! fit bruyamment Papillon. J'irai l'y voir, certainement... Tiens, mais au fait... de quel pays est-il donc? Il me l'a dit pourtant... C'est singulier... je ne me rappelle plus...

— Il est de Meaux, dit le cabaretier.

— Vous en êtes sûr? Il me semble qu'il m'avait parlé de Melun.

— Oh! non, monsieur Etienne, vous vous trompez, je vous le garantis. Il nous a dix fois entretenus de son pays, de l'envie qu'il avait d'y finir ses jours, et c'est bien de Meaux qu'il s'agissait.

— Vous devez avoir raison, fit le brigadier; mais je ne sais pourquoi... Meaux... Melun... je confonds toujours ces diablesses de villes ensemble.

Alors, esquissant son plus aimable sourire :

— Mais je vous demande pardon, reprit-il. Je ne veux pas vous retenir plus longtemps. Je suis moi-même un peu pressé et je ne voudrais pas abuser...

— Vous n'abusez pas, monsieur Étienne. Au contraire, protesta l'aubergiste.

— Si vous voyez Bazile avant moi, continua Papillon, faites-lui mes amitiés et dites-lui combien j'ai été ravi d'apprendre que mes conseils lui avaient été bons à quelque chose.

— Nous n'y manquerons pas, monsieur Étienne. Soyez tranquille, promit la cabaretière, de sa voix la plus caressante.

Papillon sortit et se dirigea vers l'hôtel qu'habitait Monseigneur.

Malgré l'heure avancée, il frappa.

La porte s'ouvrit; il entra.

— M. Bazile? demanda-t-il au portier.

— Il est parti depuis deux jours, monsieur.

— Comment! il n'est pas à Paris?

— Non, monsieur.

— Monseigneur est donc absent?

— Du tout. Monseigneur est ici.

— En êtes-vous sûr?

— Tellement sûr que j'ai vu Sa Grandeur rentrer à l'heure du souper — sans chapeau et sans épée qui plus est. Ainsi, vous voyez que je suis bien certain de...

Il s'interrompit brusquement et prit un air grave.

— Mais qui êtes-vous? que voulez-vous? interrogea-t-il.

— Rien. Je venais voir Bazile, voilà tout. Il n'y est pas, je m'en vais. Vous lui direz qu'Étienne est venu, Étienne... le valet de chambre de l'archevêque de Bordeaux...

Quand il entendit prononcer le nom d'un archevêque, le portier s'inclina humblement.

— Oh! pardon, monsieur... pardon... balbutia-t-il; mais je n'avais pas l'honneur de vous connaître... et alors... vous comprenez... Je vous disais donc que Monseigneur était rentré à l'heure du souper, sans chapeau, sans épée... vous devinez, n'est-ce pas? Il aura été surpris par le mari... et il n'aura eu que le temps de... Ah! c'est que c'est un gaillard que Monseigneur! Il entretient une

actrice de la Comédie italienne... et la plus jolie, qui plus est... la petite Biondetta... vous savez?...

— Bien, bien, fit Papillon, que ce bavardage commençait à fatiguer, je vous remercie. Je sais tout ce que je voulais, et du moment que Monseigneur est chez lui...

— Ça, je peux vous le certifier. Personne ne garde sa porte mieux que moi : il n'est pas sorti, je vous en réponds.

— Bazile ne tardera donc pas à revenir à Paris, poursuivit le brigadier en se retirant. N'oubliez pas de lui annoncer que je suis venu le demander, et bonne nuit!

A ces mots, il regagna précipitamment son logis.

Lucien et M. Lionnay l'attendaient avec impatience.

— Eh bien? lui demandèrent-ils aussitôt qu'ils le virent paraître.

— Eh bien! Monseigneur est ici, mais Bazile n'y est pas, répondit le brigadier.

— Vous croyez vraiment que Monseigneur est resté à Paris? fit Lucien.

— J'en suis à peu près sûr. Le portier, auquel je me suis adressé, n'avait pas l'air disposé à me cacher quoi que ce soit. Il m'a même appris une foule de choses que je ne savais pas. Ainsi, il a remarqué que Monseigneur était rentré ce soir sans épée et sans chapeau, ce qui prouve bien que c'était lui qui présidait rue de la Harpe le tribunal de la Foi.

— En outre, ajouta le capitaine, il est fort probable que Monseigneur se tiendra coi pendant quelques jours. La chaude algarade que nous lui avons donnée, l'esclandre que nous avons faite en faisant envahir la maison par la police, le bruit qui en résultera, vont le forcer évidemment à une grande réserve. Aussi, comme, tant que Monseigneur restera à Paris, je suis d'avis que Raymonde ne court aucun danger immédiat, soupons et discutons quel parti il convient de prendre.

En effet, Ludivine avait dressé le couvert et levait les bras au ciel avec des gestes désespérés, protestant qu'il était mauvais pour l'estomac de rester si longtemps sans manger.

Aussi, poussa-t-elle un gros soupir de joie quand elle vit Lucien et Papillon s'asseoir enfin et faire honneur à son repas.

De toutes les opinions qui furent émises et discutées, celle qui domina fut celle de Lucien.

— Puisque, de toute évidence, disait-il, c'est Monseigneur qui a fait enlever Raymonde, et puisque Monseigneur est à Paris, il faut que ce soit un de ses familiers qui ait agi pour son compte.

« Or, Bazile est non-seulement le familier de son maître, qu'il sert depuis vingt-cinq ans, mais encore il est son confident, presque son complice.

« Donc, l'absence de Bazile n'a pas d'autre cause que l'enlèvement de Raymonde, et, si Bazile est à Meaux, c'est à Meaux qu'il faut aller chercher Raymonde.

Assurément le brigadier trouvait ce raisonnement fort judicieux; mais une chose le déroutait.

Si Bazile s'était félicité hautement devant le cabaretier du *Pot-d'Étain* d'avoir suivi les conseils du compère Etienne, c'est qu'il avait soutiré à son maître quelque grosse somme d'argent.

En ce cas, rien ne l'empêchait de se retirer, dès à présent, dans son pays, pour y vivre dans une paix tranquille, et non pas pour continuer à y servir les intrigues du père Savournin.

Cependant, comme l'un n'empêchait pas l'autre, Papillon finit par se ranger à l'avis de Lucien et par convenir que c'était à Meaux qu'il convenait de se rendre au plus vite.

— D'autant plus, ajouta Lucien, que nous nous apercevrons promptement si nous faisons fausse route.

— Comment? demanda M. Lionnay, qui se connaissait bien mieux en chiffres et en transactions commerciales qu'en aventures et en intrigues de ce genre.

— Un carrosse ne passe pas facilement inaperçu, fit observer Lucien. Et comme, d'après ce que nous ont dit Ludivine et Lina, c'est vers sept heures qu'on est venu prendre Raymonde, il faisait assez grand jour pour que l'on puisse suivre pendant deux heures au moins la piste de la chaise de poste.

— C'est vrai, fit le banquier émerveillé.

— Si donc c'est sur la route de Meaux qu'elle s'est engagée, nous devons retrouver sa trace jusqu'à Bondy pour le moins, si ce n'est jusqu'à Livry.

Les pressentiments de Lucien ne l'avaient pas un instant égaré.

Désespérant de vaincre son ennemi par la force, Monseigneur avait résolu de se débarrasser de lui par une sorte de condamnation judiciaire, qui lui assurerait l'impunité, en même temps qu'elle permettrait à sa conscience de dormir en paix.

Il avait donc attiré Lucien devant le tribunal de la Foi.

Sachant par M. de La Vauguyon que le capitaine avait enfin appris le nom de son père, mais supposant à juste titre qu'il n'avait recueilli encore aucun détail relatif à sa famille, Monseigneur avait habilement excité la curiosité de Lucien.

En se servant du nom de Biondetta, il avait été même fort adroit.

Biondetta écrivant mystérieusement à son ancien amant, lui donnant rendez-vous ailleurs que chez elle, avait l'air de trahir par amour un secret qu'elle avait surpris.

Les hommes se laissent toujours prendre à un piége qui flatte leur vanité. Et comme Lucien ne connaissait pas l'écriture de Biondetta, — qui ne lui avait jamais écrit, Monseigneur s'en était assuré, — il était aller donner tête baissée dans le guet-apens qu'on lui tendait.

Afin de s'assurer la victoire sur toute la ligne, Monseigneur avait entrepris également d'enlever Raymonde : d'abord, parce qu'il la trouvait belle; ensuite, parce qu'il savait bien que c'était le plus sûr moyen de triompher des entêtements de M. Lionnay.

A son choix, il pourrait ou déshonorer la jeune fille et faire mourir son père de chagrin, ou bien la lui rendre, mais ne la rendre qu'en échange d'un bon et valable désistement.

Que lui importait? Du moment que Lucien serait condamné et exécuté, qu'avait-il à craindre? Ne pouvait-il pas tout se permettre? N'était-il pas bien sûr que ce passé, qu'il avait enterré dans l'oubli, ne se dresserait plus devant lui pour l'accuser?

Dans la prévision de ce succès, qu'il considérait déjà comme assuré, Monseigneur avait immédiatement envoyé Bazile à Meaux pour lui acheter une maison, et lui avait adjoint Colibri.

Dès que l'aventurier avait su qu'il s'agissait de faire pièce au capitaine de Saint-Germain, il avait accepté avec empressement. Il gardait rancune au jeune officier des trois défaites que celui-ci lui avait fait essuyer.

Bazile partit en chaise de poste avec lui. Le soir même ils étaient à Meaux.

Le lendemain matin, à huit heures, Bazile était chez le propriétaire de la maison dont il avait tant envie. A huit heures et demie, le marché était conclu, l'argent versé. A neuf heures, le propriétaire emportait son linge et ses habits — seuls objets dont Bazile lui eût laissé dans le contrat le droit de disposer.

A neuf heures un quart, Colibri montait à cheval pour venir annoncer à Monseigneur que Bazile et sa maison étaient aux ordres de leur maître.

A deux heures, il entrait dans la chambre de Sa Grandeur.

Ici les obstacles étaient plus difficiles à surmonter. Cependant, comme Monseigneur avait tout prévu, la réussite était à peu près certaine.

Le billet que M. Lionnay avait écrit chez le conseiller, billet dont le prélat s'était emparé, devait faire infailliblement tomber Raymonde dans le piége qu'on lui tendait.

Colibri, quand il eut cette lettre entre les mains, et quand Monseigneur lui eut affirmé que Lucien ne serait pas là pour s'opposer au départ de la jeune fille répondit du succès.

Il voulut tout organiser. Ce fut lui qui alla tout d'abord réclamer l'assistance de son ami Boiscoupé, lui qui trouva la femme chargée de porter à Raymonde la prétendue lettre de son père.

Enfin, ce fut lui qui combina le plan d'enlèvement.

Monseigneur avait une telle hâte d'en finir avec Lucien et M. Lionnay, ces deux obstacles qui se dressaient encore entre lui et son futur généralat, qu'il avait fait largement les choses.

Colibri, qui, de son côté, n'était pas fâché de jeter un peu de poussière aux yeux et de trancher du grand seigneur, ne marchanda pas les services qu'on réclamait de son intelligence.

Il loua un carrosse commode et solide, solide surtout, et capable de supporter sans encombre le trajet de Paris à Meaux.

La femme à qui il confia le soin de porter la lettre à Raymonde était une vieille coquine, sans scrupule et sans vergogne, qui, jadis, avait été sa maîtresse et qui, pour un écu, aurait vendu père et mère.

Bien endoctrinée par Colibri, habillée des vêtements neufs qu'il lui avait achetés, elle se présenta chez Raymonde et lui tendit le message qu'on lui avait donné et dont on lui avait fait prendre connaissance.

Aussi, quand elle vit la jeune fille se troubler :

— Dépêchez-vous, mon enfant, lui dit-elle. Il n'y a pas un moment à perdre!

Raymonde s'habilla à la hâte, descendit aussitôt, mais hésita un instant à monter en voiture.

— Où allons-nous donc? demanda-t-elle.

— Chez M. de Moissand, répondit la vieille. M. de Moissand est un conseiller au parlement, qui habite à une demi-heure de Paris. C'est chez lui que monsieur votre père s'est senti brusquement indisposé. Vite, mon maître lui a fait écrire le petit mot que je vous ai remis, a fait atteler son carrosse et m'a donné l'ordre de venir vous chercher.

L'explication était donnée d'une façon si naturelle, les cheveux presque blancs de cette mégère imposaient si fort aux dix-huit ans de Raymonde, et la lettre de son père était si pressante, qu'elle n'hésita plus.

Montant lestement dans le carrosse qui l'attendait, elle ne cacha pas son impatience et ne fut même pas fâchée de voir avec quelle rapidité le cocher enlevait les chevaux. En effet, plus vite elle irait, plus tôt elle serait auprès de son père.

Chemin faisant, elle interrogeait la vieille femme.

— Qu'a donc mon père? Comment cette indisposition l'a-t-elle pris?

— Je ne sais pas, ma bonne demoiselle, je n'étais pas là. M. de Moissand m'a envoyée chez vous sans me donner aucune explication, sans que j'aie le temps de m'informer auprès des autres domestiques...

— Mon Dieu! pourvu que ce ne soit pas dangereux! s'écria Raymonde.

— Oh! ce n'est pas probable, mademoiselle, puisque M. Lionnay a pu vous écrire.

Malgré tout, la jeune fille était fort inquiète. Le carrosse roulait avec une rapidité de plus en plus grande. Depuis un quart-d'heure déjà on avait quitté Paris. Enfin, à moitié chemin, entre Pantin et Bondy, la chaise de poste s'arrêta.

Les deux portières s'ouvrirent à la fois. La vieille femme sauta à terre, deux hommes montèrent à sa place et le carrosse repartit au galop — le tout si vivement que Raymonde n'eut pas le temps de pousser un cri.

Colibri avait judicieusement pensé que se montrer dès le commencement de l'entreprise, c'était en compromettre le succès.

Il était donc parti à pied avec son ami Boiscoupé, après avoir donné au cocher, grassement payé d'avance, toutes les instructions nécessaires.

Le cocher avait reçu l'ordre de s'arrêter, dès qu'il aurait rejoint les deux aventuriers.

Naturellement ceux-ci, qui avaient pris les devants, se gardèrent bien de faire halte à l'endroit le plus fréquenté.

A moitié chemin de Pantin et de Bondy, non loin du canal, se trouvait un endroit absolument désert, planté de grands arbres derrière lesquels il était facile de se dissimuler.

Ce fut cet emplacement que choisirent Colibri et Boiscoupé.

Quand ils entendirent le roulement du carrosse, ils se penchèrent en avant et

Papillon se rendit chez un marchand de chevaux. (Page 421.)

interrogèrent la route du regard. Elle était déserte aussi loin que la vue pouvait s'étendre. Décidément, tout les favorisait.

Lorsqu'enfin la chaise de poste s'approcha, Colibri et Boiscoupé s'espacèrent de façon à lui permettre de passer au milieu d'eux. A peine s'était-elle arrêtée qu'ils ouvraient chacun leur portière, s'installaient à la place de la vieille femme et s'inclinaient devant Raymonde.

Une fée n'aurait pas exécuté cette substitution de personne avec plus d'habileté que nos deux amis n'en avaient déployé.

Aussi, lorsque Raymonde, devinant subitement le piége dans lequel on l'avait attirée, voulut s'élancer à la portière pour appeler à son secours. Colibri lui prit une main, Boiscoupé prit l'autre et ils la maintinrent sur le coussin de la voiture.

Ils demeuraient, du reste, fort respectueusement sur la banquette de devant.

— Mademoiselle, dit Colibri, de la voix la plus douce et la plus persuasive qu'il put trouver, je vous conseille d'en prendre votre parti, de ne pas bouger, de ne pas crier surtout!

Elle essaya de se soustraire à l'étreinte des ravisseurs.

— Songez, mademoiselle, ajouta Colibri, que de votre silence dépend notre sécurité personnelle. C'est vous dire que nous ne reculerons devant aucun moyen pour vous réduire à l'impuissance...

— Et que m'importe ma sécurité! s'écria Raymonde, en faisant un nouvel effort, tout aussi inutile que le premier, bien entendu.

— Dussions nous vous bâillonner, mademoiselle, nous vous bâillonnerons, poursuivit Colibri avec beaucoup de calme. Et si ce moyen ne suffisait pas...

Il n'acheva pas sa phrase, mais, de la main qui restait libre, il tira de sa ceinture un pistolet qui était caché sous son gilet.

La vue de cette arme meurtrière fit tressaillir la jeune fille.

Colibri s'en aperçut et sourit imperceptiblement.

— Au contraire, continua-t-il, si vous voulez bien ne pas faire un mouvement, ne pas pousser un cri, je vous donne ma parole que nous ne vous ferons aucun mal.

Cet engagement modifia brusquement les idées de résistance dans lesquelles Raymonde avait tout d'abord essayé de s'affermir.

En effet, résister, c'était forcer ces misérables à porter la main sur elle, à la bâillonner, si ce n'est à la tuer, ainsi qu'ils l'en menaçaient; et ce n'était pas les empêcher de mettre à exécution le projet qu'ils avaient combiné.

Donc mieux valait se taire, puisque c'était aboutir sans violences à un résultat identique.

Cependant, elle essaya de capituler.

— Soit, dit-elle, je me tairai, mais je veux savoir où vous me conduisez.

— Ainsi, répondit Colibri, vous nous promettez de ne pas bouger, de ne pas appeler à votre aide tant que vous serez dans cette voiture.

— Je vous le promets.

— Sur l'honneur?

— Je vous le jure! dit-elle.

Colibri aussitôt lâcha le poignet meurtri de la pauvre enfant et fit signe à Boiscoupé de lui rendre également la liberté.

Ils se renfoncèrent aussitôt dans l'encoignure de la chaise et firent semblant de fermer les yeux; mais, de même que le chat ne guette jamais mieux la souris que lorsqu'il fait semblant de ne pas la voir, ils ne perdaient ni l'un ni l'autre aucun des mouvements de la jeune fille.

Raymonde avait donné sa parole ; elle ne bougea pas.

Il faisait grand jour encore, quand le carrosse traversa Bondy.

A travers les glaces, la jeune fille voyait les paysans assis devant la porte de leur maison, entourés de leur famille, se reposant des fatigues d'une longue journée et aspirant avec délice les odorantes émanations du printemps.

Ce tableau champêtre réussit à la distraire pendant quelques instants. Bientôt après la chaise de poste entra dans une forêt épaisse et bien plantée.

Raymonde commença par admirer ces arbres magnifiques; puis, quand elle vit que cette solitude se prolongeait indéfiniment et que la nuit tombait, elle eut peur.

— Où sommes-nous ? demanda-t-elle.

— Nous traversons la forêt de Bondy, mademoiselle, répondit Colibri.

Ces trois mots : « forêt de Bondy, » avaient encore en ce temps-là une valeur dont on ne peut pas se faire une idée aujourd'hui.

De temps immémorial, la forêt de Bondy avait été, en effet, le refuge des voleurs et des assassins qui fourmillaient autour de Paris.

Malgré la surveillance spéciale dont elle était l'objet à l'époque qui nous occupe il ne se passait pas une année sans que cette forêt légendaire justifiât sa détestable réputation par un nouveau vol ou par un assassinat.

Aujourd'hui même, malgré les années et les siècles écoulés, cette renommée terrible est restée. « Il a été dévalisé comme en pleine forêt de Bondy, » se dit de tout individu qui a compromis sa fortune dans une entreprise hasardeuse.

La réponse de Colibri n'était donc pas faite pour calmer les frayeurs de Raymonde. Elle n'avait jamais vu ni traversé la forêt; mais elle en avait entendu parler.

Elle avait une peur atroce, et cependant ses regards fouillaient avidement les profondeurs du taillis.

Peut-être n'aurait-elle pas été fâchée que la chaise fût attaquée par des brigands... car peut-être dans la bagarre aurait-elle recouvré sa liberté. Dans tous les cas, la mort ne l'eût pas plus effrayée que le sort au devant duquel elle s'acheminait.

Ce fut en vain, hélas! qu'elle appela mentalement les bandits à son secours. Après une heure de transes cruelles, dont l'obscurité qui s'épaississait de plus en plus redoublait les angoisses, le carrosse sortit de la forêt sans accident et arriva à Livry.

Le cocher avait tellement poussé ses chevaux pour franchir plus vite ce passage dangereux, qu'il fut obligé de les mettre au pas afin qu'ils pussent reprendre haleine.

Ce fut ainsi qu'on traversa Livry.

Aussi, au moment où la voiture passait devant l'auberge du *Cheval-Blanc*, l'aubergiste et ses valets, qui étaient assis devant la porte, s'imaginant que le carrosse allait s'arrêter chez eux, se levèrent comme un seul homme et mirent le bonnet à la main pour recevoir ces illustres voyageurs... mais le carrosse poursuivit sa route. L'hôte et ses valets allèrent reprendre leur place, et Ray-

monde, qui avait eu une lueur d'espoir, poussa un long soupir, promptement suivi d'un geste de dépit.

— Mais enfin, où me conduisez-vous? demanda-t-elle.

— A Meaux, mademoiselle, répondit Colibri.

— Chez qui?

— Chez un de nos amis, qui habite avec sa sœur une petite maison, bien jolie, bien gaie, bien proprette, dans laquelle vous serez servie et soignée comme vous ne l'êtes pas chez vous.

— Alors, pourquoi me fait-on violence? Pourquoi me conduit-on à Meaux?

— Je serais fort embarrassé de vous le dire, mademoiselle, fit Colibri. Nous exécutons les ordres que nous avons reçus... pas autre chose.

— Mais qui vous les a donnés?

— Cette fois, il nous est absolument impossible de vous répondre, mademoiselle.

Raymonde ne put obtenir d'autre explication, bien qu'elle eût essayé à deux ou trois reprises de ramener la conversation sur le même sujet.

Enfin, vers trois heures du matin, le carrosse s'arrêta et Colibri mit pied à terre.

— Nous sommes arrivés? demanda la jeune fille.

— Pas encore, mademoiselle, mais nous le serons dans quelques minutes. Je monte à côté du cocher pour lui indiquer le chemin. Je n'ai pas besoin de vous dire que je continue à compter sur la parole que vous m'avez donnée.

— Jusqu'à ce que nous soyons arrivés, c'est promis, fit Raymonde; mais à partir de ce moment là...

— Oh! tout ce que vous voudrez, mademoiselle. Le reste ne me regarde plus.

A ces mots, il referma la portière et se plaça sur le siége, à côté du cocher, laissant à Boiscoupé le soin de surveiller la prisonnière.

Boiscoupé n'eut pas grand mal. Raymonde ne prononça pas une parole, ne fit pas un mouvement.

Au bout d'un quart d'heure, la chaise s'arrêta de nouveau devant la grille d'entrée d'un jardin, au milieu duquel on apercevait les fenêtres éclairées d'une gentille maisonnette.

Colibri sonna. Aussitôt parut Bazile, accompagné d'une femme d'un certain âge, et tenant à la main un flambeau à deux branches.

Colibri ouvrit la portière et fit descendre Raymonde.

— Mademoiselle... balbutia Bazile en saluant plus bas que terre.

Et tout en saluant, il jetait sur la jeune fille un regard curieux.

— Peste! murmura-t-il, il n'a pas mauvais goût, Monseigneur!

XXIII

OU ALLAIT MONSEIGNEUR

Quoique un peu rassuré sur le sort de Raymonde par la présence de Monseigneur à Paris, Lucien ne tenait pas en place.

Assurément, s'il n'avait pas été dix heures du soir, il serait parti.

Si même il avait été sûr du chemin qu'il devait suivre, et s'il avait cru pouvoir à lui seul délivrer la jeune fille, il n'aurait pas attendu une minute de plus.

L'amour qu'il ressentait pour Raymonde était si vif, que vivre loin d'elle était désormais au-dessus de ses forces.

Depuis le jour où il l'avait rencontrée, cet amour avait grandi sans obstacle et avait été pour notre héros une source continuelle d'intarissables félicités. Il s'était accoutumé à considérer Raymonde comme sa femme. Si elle ne l'était pas encore, c'était uniquement parce qu'il avait voulu laisser à M. Lionnay la satisfaction de voir aboutir le procès qui devait lui rendre sa fortune.

Non-seulement l'enlèvement de Raymonde fut donc pour Lucien une douleur profonde, mais encore il produisit sur lui l'effet d'un coup de fouet et lui permit de mesurer l'étendue de la perte qu'il venait de faire.

Fort heureusement, Papillon parvint, par de bonnes promesses, à calmer l'effervescence du premier moment, et s'engagea à entrer en campagne le lendemain matin, au petit jour.

Lucien voulait mettre en mouvement un véritable corps d'armée.

Sur l'ordre de son maître, Germain se rendait chez Montclavel et le priait de venir à l'instant rue Saint-Honoré en costume de voyage et bien armé.

Édouard se levait aussitôt, donnait ses ordres en conséquence et chargeait ses pistolets d'arçon.

Pendant ce temps, Papillon allait réveiller Hartmann, lui mettait quelques louis dans la main et lui ordonnait, de la part de Lucien, de se mettre en tenue de cavalier, de se procurer des armes et de venir le rejoindre aussitôt.

— Surtout, soyez vif! lui recommanda le brigadier.

— Soyez tranquille, dit le Suisse, che suis fif quand il le faut.

A l'instant même, il fit ses préparatifs.

Papillon, en le quittant, se rendit chez un marchand de chevaux de sa connaissance et y acheta deux bêtes magnifiques pour lui et pour Hartmann.

Lucien lui avait dit :

— N'ayez pas peur, nous avons de l'argent, prenez les meilleurs chevaux que vous trouverez.

Le marchand fournit par la même occasion les selles et les brides, de sorte que le brigadier revint chez lui, admirablement équipé et conduisant en main le cheval qu'il destinait à Hartmann.

Malheureusement, il avait eu beau se multiplier, ces démarches lui avaient pris beaucoup de temps. Il était donc neuf heures du matin quand il arriva.

A son grand étonnement, il vit une chaise de poste stationner devant sa porte.

— Encore un carrosse ! s'écria-t-il. Qu'est-ce que cela signifie?.

Il monta précipitamment chez lui. Lucien, frémissant d'impatience, n'avait pas cessé de promener à tort et à travers dans sa chambre l'agitation à laquelle il était en proie.

— A qui est destinée cette voiture qui attend devant la maison? lui demanda le brigadier.

— Je ne sais pas, répondit le capitaine.

Il était tellement bouleversé qu'il n'avait rien vu, ni entendu.

— Calme-toi, lui dit Papillon, j'amène les deux chevaux tout sellés; Hartmann ne va pas tarder, et dès que M. de Montclavel sera ici...

A peine avait-il prononcé ces paroles qu'Édouard parut.

— Me voici, dit-il. Partons-nous?

— Certes, fit Lucien, qui était prêt depuis quatre heures.

— Mais pour qui est la voiture que j'ai aperçue devant la porte? demanda Édouard.

Il courut à la fenêtre, souleva le rideau et jeta un coup d'œil dans la rue.

— C'est vrai ! dit-il. Je n'ai pourtant pas demandé de carrosse!

Ils se regardaient, fort surpris, quand on sonna à la porte de l'appartement.

Comme ils allaient descendre, ils se trouvèrent là, tous les trois, au moment où Ludivine allait ouvrir la porte.

Quelle ne fut pas leur surprise quand ils reconnurent M^lle^ d'Estourbel!

— Je venais vous faire mes adieux, madame, dit-elle à Ludivine, et vous remercier des bons soins que vous m'avez donnés...

— Vos adieux ! interrompit Édouard. Qu'est-ce que cela veut dire ?

— Cela veut dire, monsieur, que mon tuteur a terminé hier l'affaire qui l'avait amené à Paris et que nous retournons aujourd'hui à Esbly.

— Ah ! j'y suis ! s'écria Papillon. Le carrosse qui est en bas...

— Est pour nous, acheva Lina. Si j'avais écouté M. de Graffigny nous serions en route depuis longtemps; mais je tenais à attendre une heure convenable pour faire mes adieux à M^me^ Debrau. Il est vrai que je n'espérais pas trouver près d'elle une si nombreuse compagnie.

— Comment ! murmurait Montclavel consterné... sans prévenir... à brûle-pourpoint... M. de Graffigny s'est décidé...

— Mon plus grand regret, en m'éloignant, reprit Lina, c'est de ne pouvoir pas embrasser cette pauvre Raymonde. Aussi demanderai-je à l'un de vous, messieurs, de me donner de ses nouvelles aussitôt que cela sera possible.

— Je vous le promets, mademoiselle, dit Lucien. Je m'imagine que cela nous sera plus facile que vous ne le croyez.

— Comment cela?

— Nous avons lieu de supposer que c'est dans les environs de Meaux qu'on a transporté Raymonde.

— Mais c'est à une lieue et demie de Meaux que nous habitons ! s'écria Mlle d'Estourbel.

— Je le sais, mademoiselle, puisque c'est là que j'ai eu l'honneur de vous rencontrer, fit le capitaine. Ne soyez donc pas étonnée si tout à l'heure vous voyez notre petite troupe passer devant vous, sans vous faire escorte, ainsi que nous nous en serions fait un plaisir en toute autre circonstance.

— Quoi ! vous partez aussi, messieurs !

— Dans un instant, mademoiselle.

— Alors, à bientôt, dit Lina en accompagnant ces mots d'une gracieuse révérence.

Au même instant, une voix grondeuse s'éleva des profondeurs de l'escalier.

— Eh bien ! venez-vous, Lina ? cria-t-elle.

La jeune fille se prit à sourire.

— C'est M. de Graffigny qui m'attend et qui a peur qu'on ne me garde, dit-elle tout bas avec espiéglerie.

Elle se pencha vers Ludivine, qu'elle embrassa, salua une dernière fois Lucien, Édouard, Papillon, et, ramassant coquettement avec les deux mains les plis de sa longue robe, elle disparut dans l'escalier comme un tourbillon.

Édouard demeura consterné sur le palier, jusqu'à ce qu'il entendit le carrosse se mettre en mouvement et disparaître au milieu du bruit de la cité. Il fallut que Lucien lui frappât sur l'épaule pour le rappeler à lui.

— Eh bien ! qu'as-tu donc ? demanda-t-il.

— Rien... mais ce départ précipité...

— Te contrarie ?

— Beaucoup.

— Pourquoi ?

— Parce que je m'étais bien promis de marier Lina pendant son séjour à Paris, et que je n'ai pas pu y parvenir.

Lucien s'attendait évidemment à une autre réponse que celle-là, car il tourna le dos à Montclavel, en haussant les épaules avec humeur. Un instant après, arriva Hartmann, lent, calme, méthodique, mais irréprochablement équipé et n'ayant rien oublié.

Ce n'était pas tout encore. Montclavel ne savait pas un mot de l'enlèvement de Raymonde.

Il n'avait donc rien compris de ce qu'avaient dit Lina et Lucien en parlant de Mlle Lionnay. Il fallut que le capitaine lui expliquât ce qui s'était passé, ce qu'ils avaient découvert et quel était le but de l'expédition qu'ils allaient tenter.

— En es-tu ? demanda enfin le jeune officier ?

— Si j'en suis ! Je le crois bien ! répondit Edouard.

Tout à coup il se frappa le front.

— Ah ! je comprends ! s'écria-t-il.

— Quoi donc !

— Cette voiture... cette soutane violette que je viens de rencontrer.

— Quand ?

— En venant ici.

— Où?

— Au coin de la rue Saint-Honoré et de la rue Croix-des-Petits-Champs.

— Eh bien?

— C'était lui.

— Qui, lui?

— Monseigneur.

— Tu l'as vu ce matin?

— Il y a une demi-heure.

— Explique-toi donc, fit Lucien avec avidité.

— Voilà, commença Monclavel : tout à l'heure, en me rendant chez toi, j'aperçus au coin de la rue Croix-des-Petits-Champs une chaise de poste attelée de chevaux superbes.

« Je jetais sur eux un regard d'admiration, quand je vis un homme vêtu d'une robe violette ouvrir précipitamment la portière et s'élancer dans la voiture.

« Sans doute il m'aperçut et me reconnut, car il se rejeta vivement dans le fond de son carrosse, qui s'éloigna aussitôt par la rue du Bouloi.

— Et tu crois que c'était Monseigneur?

— Je n'y avais pas fait grande attention sur le moment, mais à présent que j'y pense... ce que tu viens de m'apprendre... ce carrosse qui stationnait juste au coin de la rue qu'il habite... c'est lui, il n'y a pas à en douter. Évidemment, il n'a pas fait venir la chaise devant sa porte, afin de partir sans bruit, à l'insu de ses gens eux-mêmes...

— Et tu dis qu'il a pris la rue du Bouloi?

— Oui, c'est-à-dire précisément la direction de l'Est.

— Ah! par exemple, s'écria Lucien, il serait curieux que Monseigneur nous conduisit lui-même vers le lieu où se trouve sa victime. A cheval! et bride abattue jusqu'à ce que nous ayons rejoint le carrosse de ce misérable!

A ces mots, ils s'élancèrent précipitamment dans l'escalier.

Ce mouvement était tout naturel. Il prouvait en faveur de la furieuse intrépidité avec laquelle le jeune capitaine courait au-devant du danger pour sauver celle qu'il aimait. Seulement, comme tous les mouvements irréfléchis, il était absurde.

De toute évidence, en effet, Monseigneur, s'il s'apercevait qu'il était suivi de cinq cavaliers, s'empresserait de faire halte ou de revenir sur ses pas à l'instant même.

Le commandement de « bride abattue! » n'était guère plus raisonnable, car il est difficile à cinq cavaliers d'exécuter une charge à fond de train dans Paris, à neuf heures du matin, dans le voisinage des halles principalement.

Lucien s'aperçut, dès qu'il eut fait vingt-cinq pas, qu'il lui serait impossible de se lancer à l'allure qu'il se proposait de prendre. Cela ne calma pas, assurément, l'impatience qui le dévorait, mais il n'en dit rien. De la main gauche, il tirait le plus fort qu'il pouvait la moustache naissante qui ombrageait sa lèvre.

Pendant un interminable quart d'heure, il fut obligé de contenir son cheval,

Selon toute probabilité, c'était le carrosse de Monseigneur. (Page 428.)

qu'il pressait involontairement des jambes et dont, malgré lui, il effleurait les flancs de l'éperon. Quand il eut franchi enfin la porte Saint-Denis, il put presser le pas de sa monture. Cinq minutes après, il était hors de Paris.

A l'extrémité du coude que formait la route, sur la poussière blanche du chemin, se détachait un gros point noir qui devait certainement être un carrosse.

Mais lequel? Celui de M. de Graffigny ou celui de Monseigneur? D'après ce

qu'avait dit Montclavel, c'était probablement celui dans lequel Lina était montée, car la chaise qu'Edouard avait rencontrée en se rendant chez Lucien devait avoir sur l'autre un grand quart d'heure d'avance.

Aussi fut-il décidé qu'on s'en approcherait assez pour le reconnaître. Papillon, Germain, Montclavel, avaient vu devant la porte le carrosse vert, à roues jaunes, de M. de Graffigny. Toute erreur était donc impossible.

Au bout de cinq minutes, en effet, on distingua nettement la couleur criarde du train de la chaise de poste.

Il aurait été malhonnête de passer sans saluer M^lle^ d'Estourbel, qui, le matin, avait retardé l'heure de son départ pour dire adieu à ses nouveaux amis.

Lucien et Montclavel allèrent donc se placer chacun à l'une des portières, échangèrent deux ou trois phrases polies et demandèrent à la jeune fille la permission de passer outre. M. de Graffigny ne put réprimer un soupir de satisfaction, car il avait eu joliment peur !

Il s'était imaginé tout d'abord que Montclavel se rendait chez son oncle et se proposait de l'escorter pendant toute la durée du voyage. Sa joie ne fut cependant pas complète. Avant de s'éloigner, le gentilhomme lui jeta ces mots:

— A bientôt ! Nous irons vous faire visite avant de retourner à Paris.

Sans attendre un mot de réponse, Edouard piqua des deux, Lucien en fit autant, puis le peloton formé par Papillon, Germain et Hartmann, passa comme l'ouragan à côté du carrosse et disparut au bout de quelques instants dans un tourbillon de poussière. M. de Graffigny ne se retourna même pas.

Il ne s'inquiéta pas des turbulences de cette cavalcade. La mauvaise humeur l'emportait chez lui sur la curiosité. Or il n'était pas content, le vieil avare.

Ce qu'avait remarqué Lucien, il l'avait remarqué aussi, lui. Depuis quinze jours qu'elle habitait Paris, M^lle^ d'Estourbel n'était plus la même.

De triste et d'indolente qu'on la voyait autrefois, elle était devenue vive et espiègle.

Chose inouïe, sans exemple peut-être : son teint avait gagné pendant son séjour dans la capitale ! Elle avait plus de couleurs, son visage était plus animé.

Malheureusement, il était difficile au vieux tuteur de se méprendre sur les causes de cette métamorphose.

C'étaient les relations que la jeune fille avait nouées à Paris qui avaient opéré en elle ce changement étourdissant.

A plusieurs reprises, M. de Graffigny avait essayé de calmer par un regard ou par des observations ces effervescences de jeunesse, ces indépendances de cœur et d'esprit; mais la jeune fille lui avait ri au nez avec tant de moquerie qu'il n'avait pas insisté.

A vrai dire, il était beaucoup moins indigné qu'effrayé du peu de respect avec lequel Lina avait accueilli ses remontrances. Ces indépendances l'inquiétaient surtout au point de vue de la tutelle qu'il exerçait si fructueusement depuis plus de quatre ans. Cette tutelle lui avait rapporté, en effet, plus de ceux cent mille livres, sans compter ce qu'elle lui avait permis d'économiser sur son propre avoir.

Le vieil avare avait donc calculé que Lina était pour lui un revenu de cinquante

mille livres, tant qu'elle resterait sous sa domination. Encore avait-il été obligé de réduire ce revenu à quarante mille livres, depuis le jour où Edouard de Montclavel lui avait adressé, en présence de Mlle d'Estourbel, les premières observations sur les coupes de bois un peu précoces qu'il s'était permises. M. de Graffigny ne se souciait donc pas que Lina lui échappât.

A Esbly, il lui était facile d'écarter les hobereaux de province, que l'étendue des domaines de Lina attirait autour d'elle, plus encore que ses beaux yeux.

A Paris, c'était autre chose. Le sévère tuteur ne pouvait pas, pendant qu'il courait la ville pour ses affaires, forcer sa pupille de tenir compagnie à un vieux garçon comme M. de Valambois.

Le major de Valambois avait été jeune, charmant, beau, bon et brave officier, mais il y avait si longtemps de cela qu'il ne lui en restait plus rien — que des rhumatismes.

Ah ! si M. de Graffigny avait su que son vieil ami le major demeurait dans la même maison que Lucien de Saint-Germain... comme il serait descendu à l'hôtel quoi qu'il lui en eût coûté ! Mais il l'ignorait, et le lendemain, quand il l'avait appris, il était trop tard. Déjà Montclavel, « ce damné bavard qui se mêlait de tout, même de ce qui ne le regardait pas, » avait rendu visite à Lina.

Puis, le surlendemain, était survenue cette fatale entorse.

Toute la maison s'était émue. Mme Debrau, Mlle Lionnay, chacun s'était empressé. Comment se soustraire à ce déluge de prévenances ? Il n'y avait pas moyen.

M. de Graffigny fut obligé de se résigner, mais il avait hâte d'en finir avec l'affaire qui l'amenait à Paris.

Aussi, pour la première fois de sa vie, il s'était montré traitable en matière d'argent. Il se contenta de toucher une partie de la somme qui lui était due, et daigna accorder pour le reste un délai d'un an, à la condition que l'intérêt lui serait payé seulement au denier douze.

Dès qu'il eut touché son argent et contracté avec son malheureux débiteur ce nouvel engagement, il s'empressa de repartir.

Il espérait, une fois revenu à Esbly, reprendre sur sa pupille l'empire qu'il exerçait autrefois et lui faire perdre le souvenir de ce voyage à Paris, qui semblait avoir produit sur son jeune cerveau l'effet d'un vin capiteux.

C'était possible, croyait-il, mais à la condition que personne ne vînt se jeter en travers de ses combinaisons. Ce Montclavel, surtout, sa bête noire !

Le vieil avare ne s'y trompait pas, Édouard n'était pas cet être superficiel et léger, cet étourdi frivole qu'il affectait de paraître. Il était franc, il voyait juste. S'il dissimulait sa façon de penser, ou plutôt s'il l'habillait d'une forme plaisante, c'était pour l'exprimer plus facilement.

Toutes les railleries qu'il avait adressées à M. de Graffigny, devant Lina, sur sa manière d'exploiter la fortune de sa pupille, étaient pour l'avare autant de vérités cruelles à entendre.

Et il ne pouvait pas s'en fâcher pour deux raisons : d'abord parce qu'elles lui étaient lancées avec le plus aimable des sourires, ensuite parce que le vieux

tuteur savait bien que le vicomte de Montclavel ne lui vendrait jamais sans l'assentiment de son neveu les deux fermes dont il avait envie.

Édouard, lui aussi, en dépit de son apparente légèreté, avait percé à jour le jeu de l'avare.

Il savait bien que ces deux fermes, si heureusement enclavées dans les domaines de M. de Graffigny, étaient l'objet de ses plus ardentes convoitises, et que son droit de *veto* lui permettait de tout dire, presque de tout oser. Il ne s'en était pas privé.

Il comptait bien se servir encore à l'occasion d'un moyen qui lui avait si bien réussi. Le vieil avare le vit donc s'éloigner avec un certain plaisir.

Au bout de quelque temps seulement il s'avisa de demander à Lina si elle connaissait la cause de ce déploiement de forces extraordinaire.

La jeune fille lui raconta la disparition de Raymonde, lui apprit que Lucien croyait être sur ses traces et qu'Édouard avait voulu l'accompagner dans cette expédition.

« Puisse-t-il n'en pas revenir! » se dit mentalement M. de Graffigny.

Pendant ces courtes explications, Lucien et ses amis avaient lancé leurs chevaux au galop. Au bout d'une demi-heure, le ruban crayeux qui s'étendait devant eux à perte de vue se tacha d'un second point noir.

— Le voilà! fit le capitaine en le montrant du doigt et en faisant signe à ses amis de modérer leurs montures.

Selon toute probabilité, en effet, c'était le carrosse de Monseigneur qui roulait à l'horizon.

Que faire? Deux partis étaient à prendre : la violence ou la ruse. La violence était facile.

Le prélat voyageait seul.

Il était probablement armé, mais personne ne l'accompagnait; il n'était donc pas en état de lutter contre cinq cavaliers déterminés et armés jusqu'aux dents.

Sans doute, mais une telle mort ne satisfaisait pas les appétits de vengeance de Lucien. Il lui répugnait de verser le sang de cet assassin.

Il ne s'arrêta donc pas à cette idée.

Il s'y arrêta d'autant moins que, dans le cas présent, la violence ne lui apprendrait rien, pas même le nom de l'endroit où Raymonde avait été conduite. On ne pouvait qu'à l'aide de la ruse aboutir à ce résultat, le seul qui fût réellement désirable en la circonstance.

Il est vrai que la ruse n'était pas facile vis-à-vis d'un homme comme Monseigneur, à qui toutes les roueries étaient familières, dont la vie, commencée dans le crime, s'était continuée au milieu des intrigues de toute sorte. Lucien le sentait bien.

Son premier mouvement, en apercevant le carrosse du prélat, avait été de s'élancer en avant, de se précipiter sur lui, de le forcer, le pistolet sur la gorge, à révéler la retraite de Raymonde, mais, à mesure qu'il sentit l'inutilité de ces résolutions extrêmes, il ralentit l'allure de son cheval afin de chercher une combinaison plus pratique.

Ses compagnons avaient fait comme lui. Aussi, le carrosse disparut bientôt aux yeux de la petite troupe interdite, juste au moment où il entrait dans la forêt de Bondy.

Papillon, qui marchait au second rang, entre Hertmann et Germain, fut si étonné qu'il se rapprocha du capitaine.

— Eh bien! que fais-tu donc? lui demanda-t-il.

Lucien sortit de sa rêverie.

— Ah! vous voilà, dit-il, justement je pensais à vous.

— A propos de quoi?

— Eh! à propos de quoi veux-tu que mon esprit s'arrête à quelque chose en ce moment, si ce n'est à propos de Raymonde? fit douloureusement notre héros.

— Eh bien! parle. Voyons : de quoi s'agit-il.

— Je vais vous le dire.

Montclavel écoutait, lui aussi, avec une certaine curiosité, car il ne comprenait pas non plus que Lucien ait eu le courage de ne pas sauter sur Monseigneur pour l'étrangler.

— Des cinq que nous voici, commença le capitaine, Germain et vous vous êtes les seuls que Monseigneur ne connaisse pas, les seuls, par conséquent, qui puissiez l'approcher impunément.

— C'est vrai, dit Édouard.

— Or, je reconnais que Germain est un brave et honnête garçon, très-dévoué peut-être, reprit le jeune officier; mais je n'ai dans son intelligence qu'une confiance relative. C'est donc sur vous que j'avais compté.

— Ordonne, j'obéirai, dit le brigadier.

— Vous allez prendre les devants, continua Lucien, et si bien prendre les devants que vous arriviez au premier relais avant la chaise de Monseigneur.

— Bien. Après?

— Là vous attendrez, vous tâcherez de faire causer le cocher ou le postillon, afin de savoir à quelle destination se rend l'évêque de Silistrie. Si le moyen ne réussit pas, vous en chercherez un autre, quel qu'il soit, pourvu qu'il réussisse.

— Je tâcherai, promit Papillon.

— Nous, pendant ce temps, poursuivit le capitaine, nous marcherons doucement, afin de vous laisser prendre sur nous une bonne heure d'avance. Ensuite nous irons droit devant nous jusqu'à Meaux, à moins que nous ne vous trouvions sur la route.

— Est-ce tout?

— Oui, car je suppose que Monseigneur est aussi pressé que nous d'arriver et que, par conséquent, il ne s'arrêtera pas en chemin. Si cependant il faisait une halte par trop longue, il faudrait tâcher de nous en faire avertir.

— Sois tranquille, dit le brigadier. Ainsi je puis partir?

— Allez, mon ami, et à la grâce de Dieu! fit le jeune officier.

Papillon rendit la main à son cheval, piqua des deux et disparut promptement à son tour au milieu des masses verdoyantes de la forêt. Tout en galopant, il réfléchissait.

Le moyen que lui avait indiqué Lucien et qui consistait à interroger un postillon était bien banal. Son fils adoptif n'avait donc guère plus confiance dans son intelligence que dans celle de Germain?

Morbleu! le brigadier lui prouverait bien que, malgré son âge, il était encore bon à quelque chose.

Qu'inventerait-il? Il ne le savait pas encore; mais il était résolu à se distinguer. Il en faisait une question d'amour-propre.

Précisément il avait eu la main heureuse dès le début de la campagne. Son cheval, qu'il surveillait et observait avec beaucoup de soin, puisqu'il le montait pour la première fois, était un animal remarquable. Il dévorait l'espace sans effort. Son poil était aussi sec que s'il venait de quitter l'écurie.

En moins d'un quart d'heure, il avait rejoint le carrosse, qu'il dépassa sans difficulté.

Au moment où il passait à côté de lui, il y jeta un coup d'œil.

Il aperçut, en effet, un personnage en soutane violette. Il ne connaissait pas Monseigneur de vue, mais d'après le portrait que Lucien lui en avait tracé à plusieurs reprises, toute erreur était impossible.

Il continua sa route à la même allure, jusqu'à ce qu'il eût atteint Livry. Alors, apercevant à sa droite l'hôtel du *Cheval-Blanc*, il mit pied à terre, afin de donner à sa monture le temps de reprendre haleine et de voir ce que Monseigneur allait faire. En conséquence, il se tint à l'écart et observa.

Dix minutes après, il vit arriver le carrosse qu'il avait dépassé tout à l'heure, et qui vint se ranger devant la porte de l'auberge.

La portière s'ouvrit. Un homme en descendit, non plus habillé d'une soutane violette, mais d'un costume élégant de gentilhomme. qu'il portait du reste avec une grande aisance.

Papillon crut être le jouet d'un rêve. Il examina de nouveau le carrosse, les chevaux; c'étaient bien la même chaise bleue, rechampie orange, les mêmes chevaux gris-pommelé, le même postillon.

Monseigneur avait donc profité du moment où il traversait la forêt, soit pour changer de vêtements, soit pour enlever tout bonnement la soutane qui recouvrait au départ le costume dont il était actuellement revêtu?

Le brigadier, rendu plus prudent par les précautions dont s'entourait Monseigneur, se faufila dans l'intérieur de l'hôtellerie. Le gentilhomme avait demandé d'autres chevaux et donné l'ordre qu'on lui servît une légère collation.

— Au fait, la précaution est bonne, se dit Papillon. On ne sait pas ce qui peut arriver...

Lui aussi, il prit une moitié de volaille, qu'il plaça au milieu d'une miche de pain; puis il glissa une bouteille de vin dans sa poche et alla déjeuner dans la cour, à la porte de l'écurie, pour mieux s'assurer que son cheval était bien pansé et mangeait le picotin qu'il lui faisait donner.

Au bout d'une demi-heure, les chevaux demandés par Monseigneur étant prêts, Papillon alla distraitement flâner auprès de celui qui les attelait.

— Belles bêtes! dit-il.

— Et ça marche ! ajouta le postillon.

— C'est taillé pour ça. Jusqu'où vont-elles ?

— Jusqu'à Meaux.

— Oh bien ! cela ne sera pas long, fit le brigadier.

Et il s'éloigna en sifflottant. Sa monture l'attendait ; il sauta en selle et s'éloigna

Il n'y avait pas dix minutes qu'il avait quitté l'auberge, lorsque le carrosse de Monseigneur partit à son tour. Montclavel ne s'était pas trompé.

C'était bien l'évêque de Silistrie qu'il avait vu monter en carrosse au coin de la rue Croix-des-Petits-Champs et disparaître par la rue du Bouloi.

Monseigneur avait parfaitement reconnu le gentilhomme, mais il s'imaginait qu'Édouard ne l'avait pas vu.

Cependant, pendant que sa chaise de poste s'éloignait, il s'assura que Montclavel ne la suivait pas. N'apercevant rien, il continua son chemin, lui aussi, tant il lui tardait de se retrouver en présence de Raymonde, dont il n'avait fait qu'entrevoir le visage adorable chez M. de Lambron.

Se doutant bien que Lucien le surveillerait ou le ferait surveiller, il avait pris toutes les précautions imaginables. La chaise de poste, qui devait venir le chercher à huit heures du matin, avait reçu l'ordre de stationner au coin de la rue Croix-des-Petits-Champs, et il était sorti de chez lui dans sa tenue de tous les jours, afin de ne pas attirer l'attention de ses laquais.

Aucun de ses gens ne pouvait donc le vendre. Nul ne l'avait vu monter en voiture, nul ne savait où il était allé, nul ne pouvait supposer autre chose que ce qui se passait tous les jours.

Bien plus, Monseigneur, en quittant sa maison, avait minutieusement fouillé les alentours et acquis la certitude que personne ne l'épiait.

Il se croyait donc bien seul et bien tranquille sur la route de Meaux. Aussi, désireux d'entrer le plus tôt possible dans la peau du personnage qu'il se préparait à jouer, il avait dépouillé son enveloppe de prêtre et s'était transformé en gentilhomme.

Le souvenir de Raymonde avait éveillé en lui toutes les ardeurs de la jeunesse et ne lui laissait guère le loisir de penser à autre chose.

Certes, il regrettait amèrement que Lucien n'eût pas succombé rue de la Harpe, mais il croyait mettre entre sa victime et lui une telle distance, il se croyait si bien à l'abri dans la retraite que Bazile lui avait choisie, qu'il ne songeait plus à l'officier que pour se rire de son impuissance..

Tout à coup, le carrosse s'arrêta court. Monseigneur se leva.

— Eh bien ! qu'y a-t-il donc ? demanda-t-il.

— Un homme qui est couché en travers de la route, répondit le postillon.

— Quelque ivrogne... écartez-le et passez votre chemin.

— Non pas, c'est un cavalier qui est tombé de cheval, car il tient encore autour du bras la bride de sa monture.

— Et pourquoi ne se relève-t-il pas, alors ?

— Sans doute il a perdu connaissance.

Monseigneur se décida à mettre pied à terre et vit en effet un homme, étendu au milieu du chemin et ne donnant plus signe de vie, quoique sans blessure apparente.

Le postillon descendit également de son siége et se pencha sur le blessé.

— Dieu me pardonne! je le reconnais, s'écria-t-il.

— Comment ? demanda Monseigneur qui dressa l'oreille.

— Eh ! oui, c'est le cavalier qui est passé devant nous pendant que nous traversions la forêt de Bondy, le même que j'ai vu à l'auberge du *Cheval Blanc*.

— Ah! fit le prélat avec défiance, cet homme était à Livry?

— Oui, il mangeait un morceau de pain sur le pouce, pendant qu'il faisait donner de l'avoine à sa monture.

— Il t'a parlé?

— Oui, Monseigneur.

— Que t'a-t-il dit?

— Il m'a dit que j'avais de bien beaux chevaux et qu'ils devaient joliment trotter.

— Et puis?

— C'est tout, Monseigneur.

— Tu es sûr qu'il ne t'a adressé aucune question?

— Sur qui? sur quoi? demanda le postillon surpris.

Il était si naïvement et si franchement étonné que le prélat n'insista pas.

— Il ne t'a pas demandé par exemple d'où tu venais, où tu allais? interrogea-t-il pourtant une dernière fois.

— Non, Monseigneur.

Sa Grandeur réfléchit un instant, pendant qu'il considérait le visage de cet individu.

Sans doute, il pensa que, puisque cet homme le précédait, au lieu de le suivre, ce n'était pas un espion, car il fit de la main un geste comme pour dissiper un soupçon.

Il tira de sa poche son propre mouchoir et le tendit au cocher.

— Tâche de trouver un peu d'eau dans le fossé et dépêche-toi, dit-il.

Il dégagea lui-même le bras de Papillon, autour duquel la bride de son cheval était enroulée, et maintint l'animal jusqu'au retour du postillon.

Après lui avoir jeté les rênes, il se pencha vers le brigadier, dont il humecta le visage et les mains.

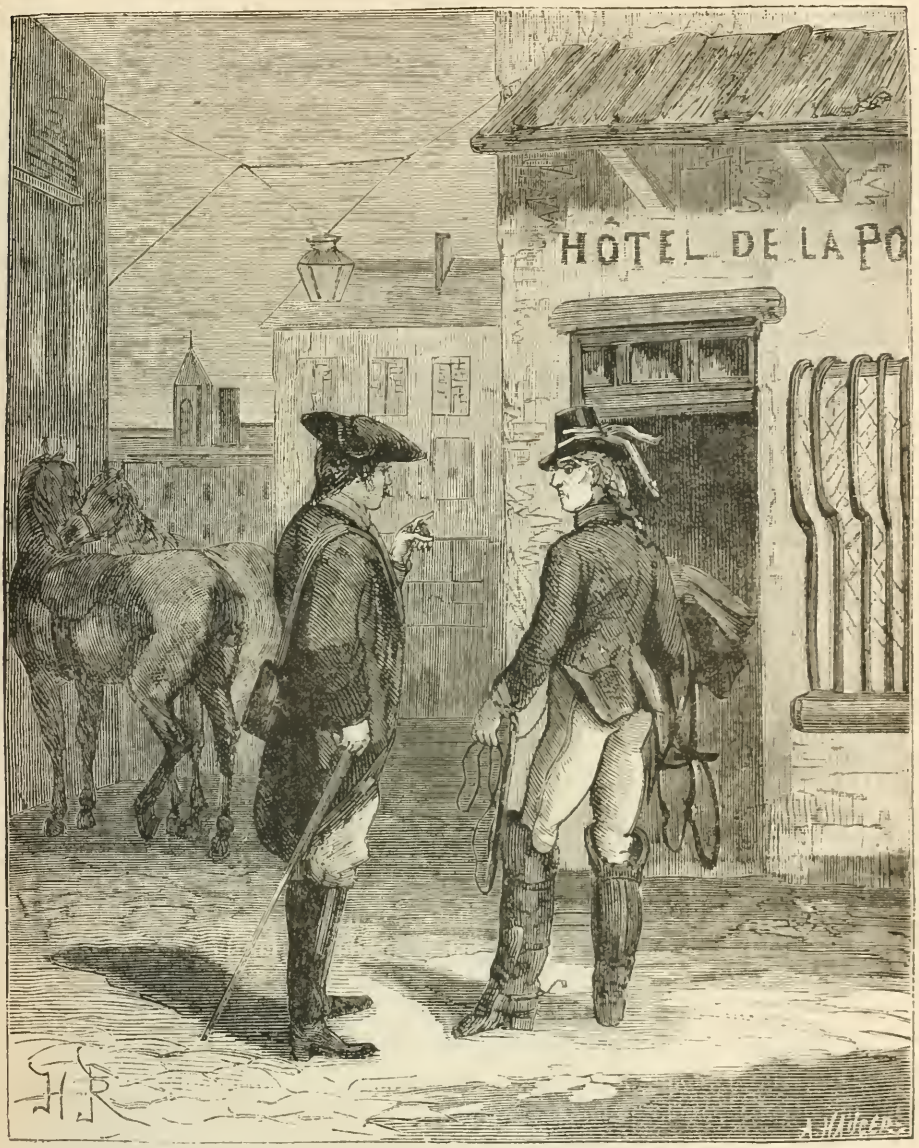
Au bout de quelques lotions rafraîchissantes, Papillon, — car c'était bien décidément ce pauvre Papillon! — ouvrit les yeux.

— Où suis-je ? balbutia-t-il avec l'intonation d'une jeune fille qui renaît à la vie.

Il jeta sur les deux hommes qui étaient auprès de lui un long regard effaré.

— Est-ce qu'il y a longtemps que je suis là ? demanda-t-il d'une voix affaiblie.

— Dix minutes à peine, répondit le postillon, puisque je vous ai vu quitter Livry.



Dix louis pour toi; mais réponds vite. (Page 436.)

— Allons, allons! fit Monseigneur, que ce retard irritait, ne bavardez pas tant Vous sentez-vous grièvement blessé? Pouvez-vous vous lever?

— Je ne sais pas... je vais essayer... balbutia Papillon.

Il fit signe au cocher de s'approcher, et, s'appuyant sans façon sur l'épaule de Monseigneur et sur celle du postillon, il parvint, en poussant des cris de douleur déchirants, à se relever sur la jambe gauche; mais, quand il s'agit de poser le

pied droit par terre, ses souffrances furent si vives, qu'il faillit retomber à la renverse.

— Vous ne pouvez donc pas marcher? lui demanda Monseigneur.

— Hélas! non monsieur.

— Votre jambe n'est cependant pas cassée?

— Non, monsieur, non... vous êtes bien bon... aïe!... c'est dans la cheville que,.. aïe!... ça me fait mal! aïe! aïe!

— Etes-vous en état de monter à cheval?

— Oh! non, soupira Papillon.

— Cependant, je ne puis pas rester indéfiniment sur cette route, fit observer le prélat. Je suis attendu.

— Moi aussi, monsieur, mais peu importe. Aïe! Vous avez raison. Je ne veux pas vous retenir plus longtemps. Recevez mes remercîments pour les soins que vous m'avez donnés.

Sa Grandeur laissa échapper un geste de colère.

— Si encore je voyais venir une voiture de roulier... Bien couché sur la paille, vous ne seriez pas mal.

— Assurément, monsieur. Ayez la bonté seulement de m'asseoir au bord de la route. Dès qu'une voiture passera, je la hêlerai... Maudit accident! moi qui croyais être à Meaux vers midi!

— Ah! c'est à Meaux que vous allez? demanda Sa Grandeur.

— Oui, monsieur. J'y ai rendez-vous avec un de mes frères pour une affaire importante. Il s'agit d'un partage de succession... aïe... aïe! et si je ne suis pas là, vous devinez bien que je ne serai pas le mieux loti.

Monseigneur fronçait les sourcils. Il essayait de lutter contre la pitié que ce pauvre homme lui inspirait. Il aurait voulu ne pas l'abandonner et il aurait voulu ne pas perdre de temps.

— Allons, dit-il avec humeur, puisque vous allez à Meaux, montez dans mon carrosse. On va attacher votre cheval par la bride derrière la chaise. Suivra-t-il sans difficulté?

— Certes. Oh! ce n'est pas la première fois que cela lui arrive... Aïe!

— C'est qu'il n'a pas l'air commode, votre cheval!

— Oui, je n'y comprends rien... Il est si doux ordinairement... Il faut qu'on lui ait mis quelque chose dans son avoine...

En échangeant ces dernières paroles, Monseigneur, le brigadier et le postillon s'étaient rapprochés tout doucement de la chaise, dans laquelle le blessé parvint à se hisser difficilement.

Tant bien que mal, il réussit pourtant à s'installer sur la banquette du devant, pendant que Monseigneur se plaçait en face de lui et que le postillon attachait sa monture à l'arrière-train.

Deux minutes après, le cocher reprenait les rênes et essayait de regagner le temps perdu.

La chaise de poste roulait avec une excessive rapidité.

Monseigneur examinait attentivement Papillon, comme s'il avait pu lire sur son

visage ce qui se passait au fond de son cœur, et comme si ses défiances ne s'étaient pas encore complétement évanouies.

Papillon s'était placé de biais sur la banquette, de façon à s'appuyer le dos dans le coin de la voiture, et en même temps de façon à ne pas se trouver tout à fait en face de Monseigneur.

Il ne le voyait donc pas. Il contemplait la campagne à travers la portière, mais il sentait que le prélat ne le quittait pas du regard et fermait les yeux pour se donner une contenance.

— Mais enfin, que vous est-il arrivé? demanda tout à coup Sa Grandeur.

Papillon se redressa en poussant un léger cri.

— Ma foi, monsieur, je serais bien embarrassé de vous le dire au juste. Mon cheval a eu peur, il a fait un écart, j'ai voulu le ramener, il s'est défendu, et, comme il y a près de cinq ans que je ne suis pas monté à cheval, il m'a jeté par terre.

Monseigneur s'attendait-il à une histoire plus compliquée? Ne trouvait-il pas l'explication suffisante? Toujours est-il qu'il fit une légère grimace de désappointement.

Il n'adressa plus aucune question à Papillon qui, de son côté, s'enfonça dans son coin plus avant que jamais, fit d'abord semblant de dormir et finit enfin par s'endormir tout à fait.

Trois heures après, Monseigneur le réveillait.

On était à un quart de lieue de Meaux.

— Allons, lui dit-il, essayez de descendre et de marcher, ou tout au moins de vous tenir en selle jusqu'à destination.

Papillon se frotta les yeux, s'étira, et réussit, tout en criant, à descendre seul de la voiture.

Marchant avec difficulté, boitant même horriblement, il parvint ensuite à faire quelques pas.

Alors, se retournant vers Monseigneur :

— De grâce, monsieur, dit-il, veuillez me dire le nom du gentilhomme à qui je dois le signalé service de m'avoir conduit jusqu'ici.

— C'est inutile, fit brièvement le prélat.

— Cependant, monsieur, j'aurais été bien heureux...

— Détachez votre cheval d'abord, interrompit Sa Grandeur.

Papillon obéit et revint à la portière.

— Et maintenant, reprit-il, recevez tous mes remercîments et donnez-moi votre nom, afin que moi et les miens nous puissions le combler chaque jour...

— Bien, mon ami, très-bien, fit Monseigneur, qui se leva pour couper court à ces protestations.

— En route! cria-t-il par la portière au postillon.

Le carrosse s'éloigna et Papillon demeura au milieu du chemin, bouche béante, le sourire du remercîment figé sur les lèvres, regardant disparaître la chaise avec une stupéfaction comique.

Il se remit pourtant et s'approcha de sa monture.

Après cinq ou six efforts infructueux, en se cramponnant après les crins, après le garrot, après la selle, il arriva enfin à se hisser sur son cheval.

Si Monseigneur avait conservé le moindre doute et si, par la petite lucarne vitrée qui se trouvait au fond de sa voiture, il observa le pauvre diable, il put se convaincre combien Papillon eut de peine à accomplir cette prouesse!

Celui-ci maintint son cheval au pas, doucement, bien doucement, afin d'éviter toute secousse.

Aussi le carrosse fut promptement hors de vue et finit bientôt par disparaître entièrement. Soudain Papillon partit d'un long éclat de rire.

— Je savais bien que je trouverais quelque chose, dit-il. Si j'avais osé, je me serais fait reconduire par Monseigneur jusqu'à la porte de la maison... Attention! reprit-il en changeant de ton. Il n'y a pas un moment à perdre à présent.

Il poussa légèrement sa monture et se dirigea vers Meaux, dont il atteignit les premières maisons en quelques minutes.

Après s'être informé où se trouvait l'hôtel de la Poste, il s'y rendit, et, debout sur le seuil de la porte, il y attendit le retour du postillon qui avait conduit la voiture de Monseigneur.

Une demi-heure après, cet homme arrivait.

— Où as-tu laissé ton voyageur? lui demanda-t-il sans plus tarder.

Le postillon était tellement ahuri de voir sain et sauf ce cavalier qu'il avait cru sérieusement blessé, que, sur le moment, il ne trouva pas un mot à répondre.

— Dix louis pour toi, fit Papillon, mais réponds vite.

Après avoir jeté autour de lui un regard craintif, le postillon se pencha enfin à son oreille et lui fournit toutes les indications nécessaires.

XXIV

LE DERNIER COMBAT

Le brigadier se fit répéter et répéta plusieurs fois avec le postillon l'itinéraire que celui-ci lui indiquait.

Sûr désormais de ne pas se tromper, il tira de sa bourse les dix louis qu'il avait promis et les tendit au postillon.

Celui-ci avança vivement la main pour les recevoir; mias, avant de les laisser tomber, Papillon reprit :

— Quand la voiture s'est arrêtée devant la porte, quelqu'un est venu au-devant de ce gentilhomme, sans doute?

— Assurément.

— Qui?

— Un gros vieux homme et une vieille femme.

— Les as-tu remarqués?

— Pas beaucoup.

— Cependant tu pourrais me dire à peu près comment ils sont?

— A peu près, oui. L'homme a cinquante-six ou sept ans, gros, gras, le teint fleuri, la mine papelarde, tout de noir habillé comme un procureur ou un marguillier. La femme doit avoir le même âge. Elle est grande, maigre, sèche, et ressemble à une paysanne endimanchée.

— C'est tout?

— Absolument. Quand le voyageur est arrivé, cet homme et cette femme lui ont parlé bas et lui ont montré une fenêtre du premier étage. Ensuite ils sont entrés dans la maison et je suis parti.

Cette fois, Papillon laissa tomber les dix louis. L'homme, c'était Bazile. La femme... peu lui importait. Tout fier de son expédition, il s'assit devant la porte de l'hôtellerie, les yeux fixés sur la route de Paris.

Une grande demi-heure s'écoula avant que Lucien et ses amis parussent. Enfin le brigadier les aperçut et courut à leur rencontre.

— Eh! arrivez donc! s'écria-t-il. Voilà plus d'une heure que je vous attends.

— As-tu appris quelque chose? interrogea avidement le capitaine.

— Tout ce que j'ai voulu savoir.

— Mais encore...

— Je sais que Raymonde est au premier étage d'une maison blanche à volets verts, plantée au milieu d'un joli petit jardinet dont la façade est ornée d'une grille en fer.

— Mais cette maison, où est-elle située?

— En sortant d'ici nous tournons à droite, commença Papillon, et nous prenons la deuxième rue à gauche, puis nous retournons à droite et nous suivons un chemin qui nous conduit à la Marne. Au milieu de ce chemin, sur notre gauche, se trouve la maison que je vous ai signalée.

Lucien était stupéfait de la précision presque mathématique avec laquelle le brigadier lui avait fourni ces renseignements.

Montclavel ne l'était guère moins.

Papillon jouissait de son triomphe.

— Et si vous désirez avoir de plus amples renseignements, je vais vous en donner, continua-t-il. Seulement, laissez-moi, n'ayez pas l'air de me connaître, conduisez vos chevaux à l'écurie, et ne vous approchez pas de moi avant que je vous fasse signe de venir.

A ces mots, il se sépara du groupe que ses amis formaient autour de lui et se promena de long en large devant l'hôtellerie.

Édouard et Lucien ne comprenaient rien.

Curieux d'avoir l'explication de ce rébus, ils jetèrent la bride de leur monture à Germain et à Hartmann et s'assirent sur le banc de pierre que Papillon venait de quitter.

Celui-ci continuait sa promenade et semblait régler sa marche sur celle d'un individu qu'il faisait semblant de ne pas voir, qu'il ne quittait pas des yeux pourtant, qu'il avait aperçu depuis longtemps, et qui paraissait se diriger vers l'entrée de l'hôtellerie.

Le brigadier avait si bien calculé son temps, qu'au moment où cet individu mettait le pied sur la première des deux marches de la porte d'entrée, il se rencontra nez à nez avec Papillon.

— Bazile! s'écria le brigadier qui feignit une grande surprise.

— Étienne! fit Bazile au comble de l'étonnement.

Ils échangèrent une furieuse poignée de main.

— Mais par quel hasard?... demandèrent-ils en même temps.

Étienne répondit le premier.

— Je suis allé vous faire mes adieux, hier, au *Pot-d'Étain* et chez votre maître, dit-il : mais on m'a répondu que vous étiez absent. Cela m'a vivement contrarié, parce que je quitte Paris pour quelque temps.

— Bah! où allez-vous donc?

— A Reims.

— Chez l'archevêque?

— Non, chez un colonel de gardes-françaises qui m'a pris à son service.

— En effet, dit Bazile en l'examinant, vous avez l'air d'un guerrier. Cette moustache qui pousse, cette énorme épée... qui sait? Vous avez peut-être des pistolets à la ceinture.

— J'en ai, répondit Étienne en riant.

Bazile se mit à rire aussi et s'étonna franchement que son ami eût pris si vite ces allures soldatesques.

— Et vous, demanda Papillon-Étienne, que faites-vous ici?

— Chut! dit Bazile. Il s'agit cette fois d'une jeune fille, que nous avons enlevée et sur laquelle je compte pour achever ma fortune qui, grâce à vous, est en bon chemin.

— Ah! mes conseils vous ont été utiles?

— Je le crois bien! Trente mille livres et une petite maison à Meaux, dans mon pays, voilà ce qu'ils m'ont valu.

— Je vous fait mon compliment. Alors, c'est chez vous qu'est la jeune fille?

— Oui.

— Et votre maître y est aussi?

— Parbleu!

— Depuis longtemps?

— Il vient d'arriver, et, comme il n'a trouvé qu'un poulet à la broche, il s'est mis dans une colère abominable et m'a ordonné de venir aux provisions. Voilà pourquoi j'entrais à l'auberge...

— Et pendant ce temps, il est enfermé avec cette jeune fille, je gage...

— Oh! non. J'ai même idée qu'il n'en viendra pas facilement à bout, car elle s'est barricadée dans sa chambre au point qu'il faudra faire un siége en règle pour la déloger.

— Monseigneur a-t-il essayé déjà?...

— Non. Il a envoyé Brigitte en parlementaire pour annoncer son arrivée et pour inviter la jeune fille à dîner.

— Et qu'a répondu la jeune fille?

— Elle a refusé d'ouvrir sa porte, puis elle a prétendu qu'elle n'avait pas faim, qu'elle ne voulait voir personne et qu'elle ne quitterait pas sa chambre.

— Heureusement que vous êtes en forces pour la faire capituler, dit le brigadier.

— Oh! il est certain que si Monseigneur le veut, on aura bientôt fait de jeter en bas la porte.

— Qui? vous?

— Non pas moi.

— Monseigneur alors?

— Pas lui non plus.

— Qui donc?

— Colibri et Boiscoupé.

— Qu'est-ce que c'est que ça?

— Deux sacripants que Monseigneur a pris à son service depuis quelque temps, et qu'il va garder auprès de lui tant qu'il restera ici.

— Pourquoi?

— Je ne sais... répondit évasivement Bazile. Il paraît que Monseigneur a un ennemi contre lequel on ne saurait trop se tenir en garde...

— Ah! je comprends? Colibri et Boiscoupé sont les mousquetaires de Monseigneur. N'a-t-il que ces deux-là?

— Pas d'autres, Dieu merci! Si vous saviez ce que ça mange! ce que ça boit!

Bazile s'arrêta, prit le bras de Papillon et l'attira doucement, en même temps qu'il se penchait vers lui.

— Entre nous, fit-il confidentiellement il me tarde bien que cela soit fini.

— Vraiment? demanda le brigadier

— Parole d'honneur!

— Eh bien! lui dit le brigadier à l'oreille, espérons que cela ne tardera pas.

Bazile se dirigea vers l'auberge pour y commander les provisions nécessaires.

— Vous permettez? fit-il en quittant Papillon.

Aussitôt celui-ci s'approcha de Lucien et d'Édouard et leur communiqua ce que Bazile venait de lui apprendre.

— Alors, il n'y a pas une minute à perdre, dit Lucien.

— Je le crois bien! fit Montclavel.

— C'est mon avis. De gré ou de force, il faut pénétrer avec Bazile dans la maison, dit le brigadier.

Lucien fit signe à Germain et à Hartmann d'approcher.

Le capitaine et Germain se rangèrent à gauche de la porte. Montclavel et Hartmann se rangèrent à droite.

Papillon se promenait de long en large, comme tout à l'heure, attendant que Bazile sortît de l'auberge.

L'intendant reparut bientôt, suivi d'un marmiton qui portait sur la tête un panier rempli de casserolles, de moules et de plats de formes et de grandeur différentes.

Papillon arrêta son ami au passage.

— Vous partez? demanda-t-il.

— Oui, Monseigneur m'attend.

— Allons! fit le brigadier qui lui prit le bras.

— Comment! vous venez avec moi! s'écria l'intendant abasourdi.

— Oui, j'ai justement affaire de ce côté...

Pour le coup, cette réponse donna à réfléchir à Bazile.

Comment Étienne pouvait-il savoir de quel côté allait Bazile, et comment, par conséquent, pouvait-il savoir qu'ils suivaient le même chemin?

Il jeta autour de lui un regard soupçonneux et se vit cerné par quatre hommes, parmi lesquels il reconnut Hartmann d'abord!... puis Lucien et Montclavel, qui l'avaient bâtonné à Livry cinq semaines auparavant!...

Il comprit ou plutôt il devina qu'il était entouré d'ennemis et essaya de se dégager; mais Papillon le retint doucement par le bras.

— Écoutez, lui dit-il, vous savez que je ne donne que de bons conseils, mon petit Bazile.

— Ça... c'est vrai... balbutia l'intendant.

— Eh bien! je vous conseille de suivre votre chemin sans dire un mot, si vous ne voulez pas que je vous fasse sauter la cervelle.

Bazile comprit définitivement, cette fois, non-seulement qu'il était joué, mais qu'il était prisonnier et que toute tentative d'évasion lui était interdite.

Le danger était imminent. Bazile ne pouvait pas songer sans frémir à la situation dans laquelle il se trouvait engagé.

Il était en présence de Lucien, Lucien, le fils des deux victimes de l'hôtel de Libessac! Lucien, l'amant de Raymonde!

Ce n'était donc pas uniquement la mort de ses parents que le jeune officier avait à punir, c'était l'outrage fait à son honneur, la blessure faite à son propre cœur.

Et Bazile avait pris sa part de tous ces crimes!

Il avait aidé son maître à accomplir les assassinats de Gabrielle et du duc de la Tournaie, et c'était dans sa maison que la fille de M. Lionnay avait été conduite pour servir à la fois la vengeance et le caprice de Monseigneur!

Bazile n'était pas rassuré. Il se sentait tellement coupable que, si les pistolets étaient partis tout seuls pour le tuer, il ne s'en serait pas étonné.

Aussi se garda-t-il bien de leur fournir le moindre prétexte. Il n'avait pas envie de mourir au moment où il venait de conquérir une honnête aisance et d'acheter la maisonnette de ses rêves.

Comment allait-il se tirer de là? Essaierait-il de prévenir Monseigneur? Mais de quelle façon? Et puis que lui importait, après tout? Il était décidé à ne plus rentrer au service de son maître; par conséquent, il n'avait pas besion de le ménager.

Il cheminait donc, fort perplexe, quoique résolu à l'inertie la plus absolue. A côté de lui marchait Papillon, qui le surveillait de près, armé d'un pistolet dont on voyait briller l'extrémité du canon sous le bord de son manteau.

Ces deux coups de feu furent le signal du combat. (Page 443.)

Derrière eux venaient le gâte-sauce, puis Lucien et Montclavel, puis Hartmann et Germain.

Dans les rues de Meaux, tous les passants se retournaient et se demandaient où diable tous ces cavaliers allaient faire ripaille?

Enfin ils sortirent de la ville.

Papillon était sûr que Bazile ne s'écartait pas du bon chemin, puisque, jusqu'à présent, il s'était conformé mot pour mot aux indications fournies par le postillon.

En effet, à quatre ou cinq minutes à peine, au milieu de ce chemin, sur sa gauche, le brigadier distinguait la petite maison blanche à volets verts qui lui avait été signalée.

Il se retourna et la montra silencieusement du doigt à Lucien, dont l'œil étincela de joie.

— Hâtons-nous! cria-t-il en pressant le pas.

Leurs yeux ne quittaient plus désormais la maisonnette.

Aussi, à mesure qu'ils s'en approchaient, furent-ils témoins d'un phénomène singulier. Les unes après les autres, se fermèrent les persiennes qui garnissaient les quatre fenêtres du rez-de-chaussée.

Que se passait-il donc?

Probablement, Monseigneur se tenait aux aguets, lui aussi, et avait vu venir de loin cette troupe de cavaliers. Probablement alors, il se mettait en défense et se préparait au combat.

Cependant, à une distance semblable, il ne lui avait pas été possible de distinguer le visage de ceux qui s'avançaient. A vrai dire, ce n'était pas une raison. Monseigneur était dans une situation telle, qu'il devait se défier de tout.

En effet, après le départ de son intendant, le prélat avait soigneusement inspecté la maison, sauf la chambre dans laquelle se trouvait Raymonde, dont il avait sans succès essayé de se faire ouvrir la porte.

La maison était bien bâtie et en assez bon état. Elle avait deux façades : l'une, la plus jolie, sur le jardin, l'autre, sur la cour. Seulement, pour entrer par la cour, il fallait franchir le mur élevé autour duquel on avait établi les communs, tandis que par le jardin c'était un jeu d'enfant d'escalader la petite grille qui en défendait l'accès.

Monseigneur attendit le retour de Bazile dans la salle à manger, surveillant les apprêts du couvert que dressait la prétendue sœur de son valet de chambre.

Boiscoupé avait été placé par lui en observation, afin de signaler au plus tôt le retour de l'intendant.

— Car, avait dit monseigneur, dès que Bazile sera revenu, vous irez frapper à la porte de la chambre où se trouve votre prisonnière et vous lui direz qu'on l'attend pour se mettre à table. Si elle ouvre sa porte, vous l'accompagnerez poliment jusqu'ici; si elle ne l'ouvre pas, vous l'enfoncerez et, de gré ou de force, vous amènerez cette jeune fille dans cette salle.

Colibri s'était incliné en souriant. Chez un évêque, cette manière de faire la cour à une demoiselle lui plaisait assez. Cela lui rappelait le temps où il était soldat.

— Nous allons donc nous amuser un brin! se disait-il en se frottant les mains.

Pas du tout. Voilà que Boiscoupé accourut subitement, pour annoncer qu'un groupe de sept ou huit hommes venait de sortir de la ville et semblait se diriger de ce côté.

Vite Colibri fut sur pied et alla s'assurer que son lieutenant ne s'était pas trompé. Mais non. Bien plus, Colibri crut reconnaître au milieu du groupe le costume noir de M. Bazile.

Il vint raconter la chose à Monseigneur. A son tour, le prélat se mit à la fenêtre.

— Oui, murmura-t-il, cela ressemble à mon intendant.

Il examina attentivement.

— Qu'est-ce que cela signifie? murmura-t-il?

Tout à coup, il se tourna vers Colibri :

— Fermez les portes et les volets du rez-de-chaussée, prenez vos pistolets et montez avec moi au premier étage, ordonna-t-il.

Prêchant d'exemple, il assujettit lui-même les volets, barricada et verrouilla la porte d'entrée, puis franchissant rapidement l'escalier, il alla se placer à celle des trois fenêtres inoccupées qui se trouvait au milieu des deux autres.

Derrière ces deux là, il plaça Colibri et Boiscoupé avec ordre de faire feu au premier signal.

De ce poste élevé, il observa attentivement ce qui se passait, sans se montrer, sans soulever même le léger rideau derrière lequel il se cachait.

Bientôt le doute ne lui fut plus permis. La troupe des cavaliers s'approchait assez pour qu'il fût permis au prélat de distinguer le visage de ceux dont elle se composait.

Le premier qu'il reconnut fut celui de Papillon, ce misérable au sort duquel il s'était stupidement intéressé. Puis il reconnut Lucien, puis Hartmann, puis Montclavel. Il les reconnaissait pour ainsi dire par ordre de haine.

Un instant après, la petite armée faisait halte devant la grille, dont elle essayait inutilement d'ouvrir la porte fermée à clef.

Il fallut que Bazile surmontât sa frayeur, triomphât des difficultés que son obésité lui créait, et escaladât la grille, au risque de se rompre le cou, pour pénétrer dans le jardin et soulever le verrou de la porte d'entrée.

Bien entendu, pour lui faire accomplir ces tours de force, il fallut que le brigadier lui posât le pistolet sur la gorge, le tînt constamment en joue et le menaçât à chaque instant de lui brûler la cervelle.

Bazile ne savait à quel saint se vouer. Il était pris entre deux feux et tremblait d'être tué par ses amis, aussi bien que par ses ennemis.

Enfin, il fit jouer sur ses gonds la porte, derrière laquelle il se laissa tomber, à demi mort de frayeur.

Immédiatement, les cavaliers entrèrent. Le premier, Lucien courut vers la porte de la maison, sur laquelle il se jeta comme une catapulte.

Pendant qu'il traversait le jardin, deux coups de feu brisèrent les vitres d'une fenêtre du premier étage, et deux balles sifflèrent aux oreilles du jeune officier. Il ne dut certainement son salut qu'à la rapidité de sa course et à la protection que lui offrirent les murs de la maison.

Ces deux coups de feu furent le signal du combat.

Colibri et Boiscoupé tirèrent à leur tour par leur fenêtre sur les assaillants.

Hartmann tomba la cuisse traversée d'une balle, Montclavel eut son chapeau déchiré et jeté par terre, tandis que Papillon portait vivement la main à son oreille, qu'une balle venait de brûler en l'effleurant.

Sans perdre de temps à riposter, ils se jetèrent tous avec Lucien sur la porte

d'entrée qui, sous le choc des quatre hommes, finit par céder au bout de quelques minutes.

Montclavel fit, le premier, irruption dans la maison.

— A mort! cria-t-il. A mort!

La vue d'Hartmann qui gisait étendu sur le sable du jardin, le sang qui coulait de l'oreille du brigadier, le bruit de la mousquetade, avaient grisé Édouard. Il voulait tout tuer.

Lucien s'élança sur ses traces. Ce n'était pas cette vengeance là qu'il aurait désirée, mais il n'était plus maître de choisir.

Édouard, Lucien, Papillon, Germain, arrivèrent tous les quatre au premier étage. On aurait dit qu'aucun d'eux ne voulait céder à l'autre l'honneur de courir le premier danger.

Ils se répandirent dans les chambres, qu'ils explorèrent dans les moindres recoins sans trouver âme qui vive.

Une seule porte leur résistait.

— Ouvrez! cria le capitaine, s'imaginant que Monseigneur s'était réfugié dans cette pièce.

Il fut heureusement déçu quand il vit paraître Raymonde. Au bruit des coups de feu, la jeune fille comprenant que Lucien venait à son secours, avait couru vers la fenêtre, avait reconnu ses amis et s'était élancée à leur rencontre.

Seulement il lui avait fallu quelques minutes pour enlever les meubles de toute sorte qu'elle avait amoncelés contre la porte.

Lucien et Édouard se regardaient stupéfaits. Qu'étaient devenus Monseigneur et ses coupe-jarrets?

Papillon fut le premier qui les découvrit.

Pendant que Lucien et Raymonde, tout entiers au bonheur de se retrouver, oubliaient tout au sein des pures félicités qu'ils savouraient, le brigadier avait interrogé de tous côtés l'horizon.

Il avait vu un groupe de trois hommes sortir de la cour de la maison et se diriger en courant vers la rivière.

Avant qu'il eût eu le temps de descendre, ces trois hommes avaient atteint la Marne, étaient montés dans un bateau et ramaient vigoureusement vers l'autre rive.

Malheureusement, pas un autre bateau ne se trouvait là! Il fallut renoncer à les poursuivre.

Papillon revint auprès de Lucien et lui montra du doigt Monseigneur, qui s'enfuyait avec ses estafiers.

— Et la barque qui les porte ne s'entr'ouvre pas! rugit le capitaine exaspéré.

Aussitôt il donna l'ordre qu'on quittât la maison. Par ses soins l'infortuné Hartmann fut étendu sur une civière improvisée.

Il s'y refusait obstinément.

— Non, gabidaine, disait-il, ce n'est pas la beine,che fous chure que che buis marcher...

— Et moi, je ne le veux pas.

— Fous afez dort, gabidaine. Gand ces goguins m'auraient gassé eine champe che n'aurais gue ce que c'hai méridé.

Il eut beau protester, il fut forcé de s'étendre sur les matelas qui avaient été préparés.

Édouard et Lucien tenaient les brancards par devant, Papillon et Germain suivaient à l'autre extrémité.

Au moment où le lugubre cortége allait franchir la grille d'entrée, Lucien aperçut une masse noire blottie entre le mur et le battant de la porte.

Il se pencha et reconnut Bazile.

— Toi, dit-il, tu vas payer pour les autres, maître coquin!

— Grâce! capitaine, grâce! gémit l'intendant. Je vous jure que je ne suis pour rien dans tout ce qui vous est arrivé. Votre ami, M. Étienne, pourra vous le dire..

— Soit! je te ferai grâce de la vie, promit Lucien, mais à la condition que tu vas nous suivre à l'instant et que tu resteras à ma disposition jusqu'au jour où j'aurai besoin de toi.

— Je vous le promets! je vous le jure! sur ma vie, sur mon salut éternel! protesta Bazile tremblant.

— Alors, marche, ordonna le jeune officier.

— Quoi! sans fermer cette maison! sans donner un ordre!

— Marche donc! fit le capitaine, en le poussant au dehors.

L'intendant fut bien obligé de s'exécuter. Il arriva à Meaux en tête du cortége. Là, pendant qu'on installait Hartmann dans la meilleure chambre de l'auberge et que Papillon bassinait son oreille, Lucien confia Bazile à Germain.

— Il est ton prisonnier, lui dit-il. Rappelle-toi bien que tu me réponds de lui sur ta tête.

Comme on était obligé de passer à Meaux le reste de la journée, afin de permettre aux chevaux de se reposer, Lucien soumit à Montclavel la pensée qui lui était venue.

M. de Graffigny et Mlle d'Estourbel, ayant quitté Paris dans la matinée, arriveraient certainement chez eux dans l'après-midi. Donc, le lendemain matin, en regagnant Paris, on pouvait s'arrêter à Esbly et laisser Raymonde auprès de Lina jusqu'à ce que Lucien eût enfin mis à exécution la vengeance qu'il méditait.

Édouard appuya avec énergie cette proposition, qui devait causer un grand plaisir à Raymonde et à Lina, en même temps qu'elle lui fournissait à lui-même une occasion de plus de revoir Mlle d'Estourbel.

Après avoir chaudement recommandé l'Helvétien au docteur et à l'aubergiste, on se mit donc en route le lendemain matin.

Raymonde, montée sur le cheval d'Hartmann, cheminait entre Lucien et Montclavel. Elle aussi, elle avait accueilli avec joie la proposition du capitaine. Elle avait réellement besoin de repos, de calme surtout.

En moins d'une heure on arriva.

M. de Graffigny fit bien un peu la grimace, mais Lina était folle de joie et se jeta littéralement au cou de Raymonde.

Sans perdre un temps inutile, la petite troupe se mit en marche une demi-heure après.

Cette fois, Bazile, qu'on avait fait marcher à pied entre Papillon et Germain, fut hissé sur le cheval d'Hartmann, dont Germain conserva prudemment la bride.

Le soir même on arrivait à Paris sans incident.

Trois jours se passèrent au sein du calme le plus profond. Le quatrième jour, Lucien fut informé par Mme de Libessac que son intendant était revenu de Bléré et que M. de Riballière avait absolument voulu l'accompagner à Paris pour faire la connaissance du fils de son cousin, Henri de la Tournaie, et pour appuyer, en cas de besoin, toutes les revendications d'état que celui-ci aurait l'intention de faire.

Lucien n'attendait plus que cela pour se mettre en campagne. Il alla faire visite à M. de Riballière et lui communiqua son projet, que le gentilhomme appuya sans hésiter.

Pendant ce temps, Monseigneur était revenu à Paris, un peu déconcerté de la facilité avec laquelle Lucien déjouait les combinaisons les mieux ourdies. Évidemment, il y avait dans ce concours merveilleux de circonstances une sorte de protection mystérieuse, presque divine, qui commençait à ébranler la foi robuste du prélat.

Il avait congédié Colibri et Boiscoupé, tout en leur recommandant de se tenir à sa disposition. Il se figurait que Bazile allait revenir auprès de lui et s'étonnait fort de ne pas le voir arriver.

Sans perdre entièrement courage, il allait partout s'informant. Décidément le Parlement se remuait. Le bruit courait même que l'affaire Lionnay allait être appelée par lui le 6 mai.

Or, le 6 mai, c'était dans cinq jours!

Monseigneur ne pouvait pas y croire. Il se rendit chez le Dauphin, qui lui confirma la nouvelle. Le prélat rentra chez lui, fort ému. Si ce procès aboutissait, si surtout les Jésuites étaient condamnés, c'en était fait des rêves de grandeur qu'il avait formés, des espérances que le général Ricci lui avait laissé entrevoir! C'était la défaveur, l'obscurité, le néant!

Il eut une lueur d'espoir pourtant. Un courrier spécial de Sa Majesté Louis XV vint le prier, le quatrième jour, de se rendre à Versailles pour affaire urgente et l'intéressant au plus haut point.

Il se redressa. Nulle affaire ne l'intéressait à un plus haut point que celle dont la Compagnie de Jésus l'avait chargé. Il se persuada donc que le roi avait cédé aux conseils de son entourage, de son confesseur, et qu'il voulait lui en donner la nouvelle.

Il courut à Versailles à l'heure indiquée... Son étonnement fut grand d'être introduit dans un petit salon dépendant des appartements de Mme de Pompadour, dans lequel avaient été réunis les personnages les plus étonnés de se trouver ensemble.

Il y aperçut, en effet, la marquise, la comtesse de Libessac, la propriétaire de l'hôtel de Normandie, Mme Debrau, le Dauphin, M. le maréchal de Richelieu,

M. le duc de La Vauguyon, le colonel de Montclavel, son fils Édouard, M. de Riballière, Lucien de Saint-Germain, Papillon, et enfin son valet de chambre, son intendant, Basile! Basile qu'il attendait inutilement depuis quatre jours!

Qu'est-ce que cela voulait dire? Sa Grandeur promenait sur ces personnages un regard étonné, grimaçant un sourire auquel personne ne répondait.

Enfin la porte s'ouvrit et le roi entra.

Il avait l'allure vive, le geste saccadé, la parole brève.

— Dépêchons, dit-il. J'ai hâte de savoir si les accusations portées par M. de Saint-Germain contre un des plus hauts dignitaires de l'Église sont fondées. Pour justifier des faits qu'il avance, j'ai permis à M. de Saint-Germain de convoquer en mon nom toutes les personnes qu'il désignerait. Chacun de vous reconnaît-il être venu ici de son plein gré?

Un signe d'assentiment général lui répondit.

— Alors, reprit le roi, écoutez bien, Monseigneur de Silistrie. Je donne la parole au capitaine de Saint-Germain.

A ces mots, le roi s'assit, froissant convulsivement les dentelles de son jabot.

Monseigneur avait enfin compris. Il était livide et il tremblait.

Lucien s'était levé.

— Moi, Lucien Lebon, duc de La Tournaie, dit-il d'une voix sonore, j'accuse devant vous tous mon cousin Savournin de Méricourt, ici présent, d'avoir assassiné, dans la soirée du 28 mai 1870, ma mère, Gabrielle de Méricourt, sa cousine, et mon père, Henri de La Tournaie, en son vivant colonel de chevau-légers; je l'accuse d'avoir tenté de m'assassiner moi-même le même jour en m'enterrant tout vivant dans le jardin de la comtesse de Libessac; je l'accuse en outre de s'être indûment approprié la fortune des Méricourt, à laquelle il n'avait aucun droit; je l'accuse enfin d'avoir enlevé par la force Mlle Raymonde Lionnay, il y a six jours, à la même heure où il tentait une seconde fois de me faire assassiner moi-même par un tribunal de coquins et d'imposteurs.

Lucien se tut. Le roi se tourna vers Sa Grandeur.

— Monseigneur, lui dit-il, qu'avez-vous à répondre? Voilà une série d'accusations bien précises, auxquelles j'ai refusé de croire jusqu'à présent. Ne craignez pas de vous justifier, car si ce n'est qu'un tissu d'impostures, je vous atteste que vous serez cruellement vengé.

Monseigneur crut qu'il allait mourir de rage et de honte. Quel supplice! Il ne pouvait rien démentir, encore moins engager une discussion. Les témoins qu'avait rassemblés Lucien l'écraseraient au premier mot.

Il n'avait plus qu'un moyen de défense : simuler la résignation, jouer au martyr, rejeter sur une responsabilité imaginaire les crimes qu'il avait commis.

— Je n'ai pas à me disculper, dit-il. J'ai agi selon les ordres que j'ai reçus.

— De qui? demanda vivement Sa Majesté.

Le prélat ne répondit pas.

— Essaierez-vous donc de nous faire croire que ce sont les Jésuites, vos supérieurs, qui vous ont donné ces perfides conseils, qui se sont faits les complices de ces infamies?

— Je n'ajouterai pas un mot à ce que je viens de déclarer, dit Monseigneur avec hauteur.

— Alors, vous vous reconnaissez coupable des crimes dont cet officier vous accuse?

Le prélat garda un silence dédaigneux

— Songez que, pour tous ceux qui vous écoutent, votre silence sera considéré comme un aveu, fit observer le roi.

L'évêque ne fit pas un mouvement.

Louis XV ne put réprimer un geste de colère.

— Vous le voyez, dit-il en se tournant vers le Dauphin.

Le Dauphin avait été mis sans doute par le roi dans la confidence de ce qui allait se passer et il s'était refusé de croire à tant de honte, car il ne cessait d'interroger du regard Monseigneur, qui se détournait.

Convaincu par ce silence, le Dauphin courba la tête et s'inclina devant Sa Majesté.

— En conséquence, poursuivit le roi, j'ordonne que Savournin de Méricourt, évêque de Silistrie, quittera la France avant une heure et que ses biens seront confisqués et remis au jeune duc de La Tournaie, qui en réclame légitimement la possession; déclarant que si ledit Savournin de Méricourt n'a pas quitté Paris dans le délai que je lui accorde, il sera appréhendé au corps et poursuivi conformément aux lois.

Et, d'un geste impérieux, Sa Majesté montra la porte au prélat frémissant.

Monseigneur quitta Versailles dans un état de colère indescriptible. Pareille humiliation à lui! En présence du Dauphin, de la marquise de Pompadour, du maréchal de Richelieu, du duc de La Vauguyon..., c'est-à-dire en présence de tout ce que la cour comptait de plus illustre, voir triompher le fils de Gabrielle! ce misérable enfant qu'il avait tenu dans ses bras et qu'il aurait pu si facilement étouffer!...

C'en était donc fait de ses rêves d'avenir! Quoi! il aurait pendant plus de vingt ans entassé crimes sur crimes, ignominies sur ignominies, pour arriver à la richesse, à la puissance, et il allait retomber dans la fange de son passé! A quarante-cinq ans, avec un cœur encore brûlant des fougues de la jeunesse, il allait être forcé de renoncer à tout ce qui lui faisait aimer la vie! à l'opulence! à la grandeur!

C'était bien la peine de se faire criminel et assassin!... Mais non... ce n'était pas possible... C'était pour l'effrayer que le roi avait montré tant d'apparente sévérité. C'était par pure condescendance envers Mme de Pompadour et M. de Choiseul, les protecteurs de Lucien, que Sa Majesté avait rendu ce jugement inique et impie... On n'oserait pas porter la main sur un évêque, le traduire en justice, engager une lutte avec la Compagnie toute-puissante de Jésus... Non. Nul ne l'oserait.

Monseigneur en vint si facilement à croire ce qu'il désirait avec tant d'ardeur, qu'en arrivant à Paris il avait recouvré tout son sang-froid, presque toute son assurance.

Il tomba foudroyé. (Page 452.)

— Ah! ce Lucien me le paiera! murmura-t-il. Et, cette fois, quand je devrais le frapper moi-même, je jure bien qu'il ne m'échappera pas... Oui... c'est cela!

Aussitôt, il se mit devant sa table et écrivit :

« Mon cher cousin,

« Justement ému de vos réclamations, poursuivi par le remords, désireux de réparer dans le calme d'une retraite éternelle les fautes que j'ai commises, et

voulant remettre moi-même entre vos mains les titres des propriétés qui vous appartiennent dès à présent, je viens vous prier de passer chez moi sur-le-champ.

« J'espère que vous ne refuserez pas cette grâce suprême à celui qui ne voudrais pas s'éloigner sans avoir obtenu votre pardon.

« Votre très-humble et très-obéissant

« P. Savournin. »

Après avoir signé, il laissa échapper un sourire triomphant.

— Oui, il viendra, dit-il à demi-voix.

Il sonna, un domestique accourut.

— Vite ! cette lettre chez le capitaine de Saint-Germain, ordonna-t-il.

Le laquais partit en toute hâte.

Monseigneur tira de son secrétaire un pistolet tout chargé dont il renouvela l'amorce avec soin ; puis il le posa sur sa table et le dissimula sous ses papiers.

— Maintenant, nous verrons bien s'il m'échappe, murmura-t-il.

Il se promenait avec impatience, quand son laquais revint lui annoncer que le capitaine n'était pas rentré, mais qu'on l'attendait d'un moment à l'autre.

Lucien, Montclavel, Papillon, Germain, étaient en effet revenus de Versailles dès que le roi leur avait permis de se retirer.

Le projet du jeune officier était de faire dresser un procès-verbal de ce qui venait de se passer, de joindre ce procès-verbal à celui que le lieutenant de police avait rédigé vingt et un ans plus tôt, et de le faire signer par toutes les personnes qui assistaient à l'audience que Sa Majesté avait convertie en un véritable lit de justice.

Lucien dut, en conséquence, aller chez un procureur, lui donner toutes les indications nécessaires, lui dicter presque en entier le brouillon de ce procès-verbal. Cela fait, il revint chez lui, où il trouva la lettre que Monseigneur lui avait adressée.

Il eut un moment d'hésitation. Tout d'abord, c'est vrai, il crut à une nouvelle trahison ; mais sa nature généreuse l'emporta. Qu'y avait-il d'étonnant à ce que Monseigneur se repentît réellement de ce qu'il avait fait ?

— Allons ! dit-il, déjà prêt à tout pardonner.

Au moment où il sortait, Édouard et Papillon lui barrèrent le passage.

— Où vas-tu ? lui demandèrent-ils.

— Une affaire urgente me force de m'absenter encore..., balbutia Lucien.

— Tu mens, répliqua Montclavel. Nous avons interrogé le laquais qui s'est présenté tout à l'heure. Il vient de la part de Monseigneur. C'est chez lui que tu veux aller.

— Eh bien ! oui, dit résolûment le capitaine, et si vous êtes réellement mes amis, ainsi que vous le prétendez, vous n'insisterez pas autrement pour savoir de moi ce que je veux faire ou ne pas faire.

— Est-ce bien toi qui nous parles ainsi ? fit Édouard interdit.

— Oui, mon cher, c'est bien moi. Je suis las de vivre sous une tutelle qui répugne à la fois à ma fierté et à mes instincts.

— Oh! c'est différent, dit Montclavel. Du moment que tu le prends sur ce ton-là, va, mon ami, ne te gêne pas! Cours au-devant du couteau qui va t'égorger, pauvre mouton ! Je ne te retiens plus.

En achevant ces paroles, il tourna le dos, en ricanant, à Lucien, qui réprima difficilement un geste de mauvaise humeur.

Papillon n'osa pas élever la voix; mais, au moment où le jeune officier passait devant lui, il le poursuivit d'un regard tellement chargé de reproches que Lucien se détourna.

Trois secondes après il avait disparu.

Édouard et Papillon se regardèrent tout déconcertés.

— Nous ne pouvons pas cependant le laisser aller à la boucherie, fit Monclavel.

— Non. Morbleu! non, dit Papillon. Quand je devrais recourir à la violence... Il est à moi, après tout. C'est moi qui l'ai retiré de la terre où il avait été enfoui, moi qui l'ai emporté, sauvé, nourri, élevé... Je ne veux pas m'être donné tant de mal pour qu'on me le tue, mille caronades!

— Eh bien! venez, proposa Édouard.

Ils partirent; mais Lucien s'était probablement douté de ce qui venait de se passer, car ils eurent beau le chercher des yeux dans la rue, ils ne le virent pas.

Se précipitant sur ses traces, ils arrivèrent devant la maison où demeurait Monseigneur, sans remarquer que trois ou quatre rassemblements s'étaient formés.

Ils apprirent qu'un officier de carabiniers venait, en effet, de monter dans l'appartement de Monseigneur, « où il y a déjà beaucoup de monde, » ajouta le suisse.

Monclavel et Papillon ne firent pas attention à ces paroles et gravirent l'escalier,

Sur le palier du premier étage, ils trouvèrent une demi-douzaine de gardes-françaises. Il fallut que Montclavel se nommât pour qu'on le laissât passer.

— Je n'y comprends rien, disait-il en se tournant vers Papillon.

— Moi non plus, répondait le brigadier.

Ils interrogèrent de nouveau. On leur apprit que Lucien venait d'entrer chez Monseigneur.

A leur tour, ils pénétrèrent dans l'appartement.

A l'instant où ils franchissaient le seuil de la salle à manger, un coup de feu retentit à l'extrémité de l'appartement.

— Trop tard! gémit Montclavel en pâlissant. Il l'a tué!

— Ah! malheur à lui! rugit Papillon, qui se précipita dans le salon.

Plus mort que vif, Édouard l'y avait suivi. O bonheur !

A peine avaient-ils fait trois pas qu'ils s'arrêtèrent stupéfiés. Devant eux se tenait Lucien, non moins étonné que ses amis du coup de feu qu'il venait d'entendre. Au même instant, la porte de la chambre s'ouvrit et livra passage à un officier de gardes-françaises.

— Laissons faire à Dieu, messieurs, dit-il d'une voix grave. Monseigneur de Silistrie n'a plus rien à démêler avec la justice des hommes.

Il se retira, faisant signe aux soldats qu'il avait disséminés dans l'appartement de se rallier autour de lui.

Montclavel, voulant à toute force avoir l'explication de ce qui venait de se passer, sortit avec lui, tandis que Lucien et Papillon faisaient irruption dans la chambre que venait de quitter l'officier.

Devant eux, Monseigneur gisait étendu sur le tapis, la tête fracassée, tenant encore à la main le pistolet avec lequel il venait de se faire sauter la cervelle. Ne pouvant pas croire que le roi mettrait à exécution les menaces qu'il avait proférées, Monseigneur attendait impatiemment Lucien Malheureusement, le temps s'écoulait et le capitaine ne venait pas!

Enfin, un bruit de pas retentit dans le salon et on frappa à la porte de la chambre.

Le cœur du prélat battit bien fort dans sa poitrine. Il allait donc satisfaire la soif de vengeance dont il était possédé!

— Qui est là? demanda-t-il d'une voix altérée par l'émotion

— Officier du roi, répondit-on.

Monseigneur ne fit pas plus attention au timbre de la voix qui lui répondait qu'à la singularité de la réponse elle-même.

Lucien n'était-il pas officier du roi?

— Entrez! cria-t-il, en caressant d'avance la crosse de son pistolet.

La porte s'ouvrit et Monseigneur recula d'un pas en reconnaissant un officier des gardes-françaises.

— Qui êtes-vous? demanda-t-il. Que me voulez-vous?

— Je suis capitaine et je viens exécuter l'ordre que j'ai reçu de vous arrêter, Monseigneur.

— M'arrêter!... Moi!.... s'écria le prélat avec égarement.

— Oui, Monseigneur. L'heure que Sa Majesté vous avait accordée pour vous éloigner vient de s'écouler; j'ai l'ordre de vous conduire en prison.

— En prison! Vous oseriez porter la main sur un prince de l'Eglise!

— J'arrêterais saint Pierre en personne, si le roi me l'ordonnait, répondit le capitaine.

— Non, vous ne ferez pas cela, monsieur... balbutia l'évêque aux abois.

— Je le regrette. monseigneur, mais je le ferai.

Il s'avança alors vers Sa Grandeur, lui posa la main sur l'épaule et lui dit :

— Monseigneur, de gré ou de force, vous allez me suivre. Au nom du roi, je vous arrête!

Le prélat blémit. Tout son sang se figea.

Arrêté! lui! Jugé! Condamné! Exécuté!... Oh! non... jamais.

Il saisit vivement le pistolet qui se trouvait à sa portée, l'éleva à la hauteur de sa tempe avant que le capitaine pût s'y opposer, fit feu et tomba foudroyé.

Deux jours après les évènements que nous venons de raconter, s'engagea le procès qu'André Lionnay poursuivait depuis 1757. Son courage allait enfin obtenir sa récompense.

« Les Jésuites y firent la plus grande faute que l'on puisse commettre en affaires, qui est de varier dans les défenses, dit l'honnête et doux Anquetil. Toute la Société était intéressée. Ils prétendirent d'abord que les négociations du père La Valette ne devaient intéresser que la maison de la Martinique ; ensuite ils dirent que ce n'était même pas la maison, mais le père La Valette seul qui devait être inculpé, comme violateur des canons de l'Eglise, qui défend le commerce aux religieux, comme coupable par conséquent d'un délit personnel. Or, comme en fait de crime personnel, il n'y a pas de garant, la dette du père La Valette ne pouvait retomber même sur la maison de la Martinique, moins encore sur toute la Société. »

Les Lionnay n'eurent pas de peine à détruire ces arguments. Ils prouvèrent par les constitutions mêmes de la Société que le général, au pouvoir de qui tout est soumis, est seul propriétaire et dispensateur des biens de la Compagnie.

Aussi, le 8 mai 1761, intervint un arrêt de la Grand'-Chambre du Parlement qui condamnait « le général, et en sa personne toute la Société, à acquitter les lettres de change et à tous les dépens, dommages et intérêts ».

Il était temps. André Lionnay était à bout de forces. Depuis longtemps, on l'a vu, il était à bout de ressources. Sans Lucien peut-être serait-il mort à la peine.

Aussi avec quels transports, quelle effusion, quelle reconnaissance, il serrait les mains du capitaine en regagnant sa demeure !

— Ce n'est pas moi qu'il faut remercier, disait modestement Lucien, c'est la marquise, c'est le duc de Choiseul.

— Et je n'y manquerai pas ! s'écria l'heureux plaideur. Ah ! ma petite Raymonde va-t-elle être contente ! elle qui n'acceptait votre amour qu'en tremblant parce qu'elle était pauvre. Chère enfant ! à son tour, elle pourra donc vous aimer sans rougir...

Le soir même, après avoir expédié à Marseille un courrier et avoir fait à Mme de Pompadour et au premier ministre une visite de remercîment, Lucien et M. Lionnay annoncèrent à Papillon et à Montclavel qu'ils allaient rejoindre Raymonde à Esbly.

— Et ensuite ? demanda Édouard.

— Ensuite nous reviendrons à Paris le plus tard possible, à moins que M. de Graffigny ne nous mette à la porte.

— Vous comptez donc passer quelques jours chez lui ?

— Une quinzaine, s'il est possible.

— Alors faisons mieux, proposa Montclavel. Allons chez mon oncle. D'abord, nous y serons bien mieux que chez ce vieil avare; ensuite le vicomte, qui se plaint toujours d'être seul, sera enchanté que je lui amène un peu de monde.

— Tu crois? dit le capitaine.

— J'en suis certain.

— Alors, partons.

— Demain, au petit jour.

Le lendemain, en effet, M. Lionnay, Lucien, Montclavel, Papillon, Germain, se dirigeaient vers Meaux, où Bazile, auquel on avait rendu la liberté, était retourné de son côté.

A huit heures du soir, tous nos amis étaient réunis autour de la table du vicomte, qui en faisait les honneurs avec une véritable allégresse.

Seul, Lucien paraissait soucieux. Édouard s'en aperçut.

Après souper, il se rapprocha du jeune officier.

— Qu'as-tu donc? lui demanda-t-il.

— Ah! mon cher, fit Lucien, je suis désolé.

— De quoi?

— De ce qui m'arrive.

— Mais que t'arrive-t-il?

— C'est-à-dire, continua le capitaine avec une véritable affliction, que je ne sais comment dégager ma parole...

— Quelle parole? interrogea Édouard surpris.

— Heureusement que tu es là et que tu ne refuseras pas de m'aider.

— Assurément, protesta Montclavel.

— D'autant plus, poursuivit Lucien, que cela cadre à merveille avec les idées que tu nourrissais jadis.

— Mais quelles idées?

— Eh bien! mon cher, en deux mots voici le fait : depuis que Mlle d'Estourbel est venue à Paris, j'ai tout à fait changé d'avis sur son compte. Je la trouve jolie, ravissante, adorable, je l'aime, je l'adore, j'en suis fou!

— Toi! s'écria Monclavel stupéfait.

— Il faut donc absolument que tu ailles trouver M. Lionnay d'abord, pour qu'il me rende ma parole...

— Mais c'est un rôle odieux que tu me fais jouer là, se défendit le gentilhomme.

— Ensuite Raymonde, à qui tu expliqueras le cas, reprit Lucien...

— Mais la pauvre enfant en mourra!... fit observer Édouard qui fronça les sourcils.

— Et enfin M. de Graffigny, ajouta le capitaine, pour qu'il donne son consentement à ce mariage.

— Oh! lui, il s'y refusera, fit vivement Montclavel.

— Je le sais, mais tu as un moyen de le décider.

— Pas du tout, je n'en ai pas!

— Si, si... tu sais bien... les deux fermes de ton oncle..., répliqua Lucien sans se déconcerter. Donc c'est convenu: tu vois Raymonde, M. Lionnay, M. de Graf-

figny. Quant à Lina, je n'ai pas besoin de toi. Tu m'as d'ailleurs offert sa main il y a six semaines avec tant d'instance que je ne doute pas de ton concours. Aussi, dans un mois, nous pouvons être mariés...

— Un instant! interrompit Édouard. Comme tu y vas, toi!

— Qu'as-tu à objecter? Ne cherches-tu pas un mari pour Mlle d'Estourbel aux quatre coins de la terre? N'est-ce pas à moi, le premier, que tu as offert sa main?

— Oui, mais depuis tout a bien changé.

— Tout quoi?

— Eh! je ne sais pas... Lina aime peut-être quel-qu'un, fit Édouard avec humeur.

— Elle me l'aurait dit.

— Tu lui as donc avoué ton amour?

— Parbleu!

— Et elle l'approuve?

— Est-ce que je t'en parlerais sans cela?

— Comment! elle trahirait l'amitié de Raymonde, la confiance que j'avais en elle... Non, je ne peux pas le croire.

— Pardon, dit le capitaine, mais c'est presque un démenti que tu me donnes.

— Ma foi! ce que tu m'affirmes est si absurde... riposta Édouard, dont le pied frappait convulsivement le tapis.

— Encore? fit Lucien. Ah çà! tu veux donc me chercher querelle?

— Et quand cela serait? répliqua Montclavel en le toisant du regard.

— Je ne veux pas l'admettre, ou alors je ne pourrais pas m'expliquer ta conduite.

— Elle n'a pas besoin d'explication.

— Oh! pardon; tu ne serais en droit de me demander raison que si tu étais mon rival. Or, tu ne l'es pas; tu n'aimes pas Lina.

— Qui te l'a dit?

— On n'aime pas une femme qu'on a voulu marier en un mois à trois de ses amis.

— Et si j'avais changé d'idée, moi aussi? éclata tout à coup Montclavel.

— Amoureux? toi! s'écria Lucien en riant aux éclats. Voilà ce qui serait absurde!

— Et pourquoi?

— Parce que tu as toujours témoigné une si grande aversion pour le mariage...

— Les goûts changent, comme les idées.

— Ah! laisse-moi tranquille, fit le capitaine impatienté, et finissons-en: Ou tu aimes Lina ou tu ne l'aimes pas; si tu l'aimais, tu l'aurais épousée; si tu ne l'as pas épousée, c'est que tu ne l'aimes pas.

— Qu'en sais-tu? Ne puis-je, pour certaines raisons que je ne suis pas tenu de te donner, avoir caché le sentiment qu'elle m'avait inspiré?

— Et tu ne m'en aurais rien dit?

— Avais-je besoin de le faire à ce moment-là, puisque tu m'avais déclaré que Lina ne te plaisait pas, puisque tu m'avais avoué que tu aimais Raymonde?

— Eh bien! je me suis trompé, voilà tout, fit brusquement le capitaine. D'ailleurs, ce que tu prétends n'est pas vrai. Dès lors, à quoi bon nous lancer dans le domaine des hypothèses? J'aime cette jeune fille, je veux qu'elle soit à moi.

— Et si je ne le voulais pas, moi? dit tout à coup Montclavel.

— Toi! je te défie de t'y opposer, par exemple! J'ai le consentement de Lina, ainsi...

— Oui, mais tu n'as pas celui de son tuteur, et quand je devrais lui accorder ce dont il a tant envie, pour qu'il te refuse la main de sa pupille, je le ferai, je te le jure!

— C'est de l'entêtement, alors?

— C'est ce que tu voudras.

— Bien, dit Lucien. En ce cas, comme entre gentilshommes tels que nous, une question semblable ne peut se vider que l'épée à la main, nous allons nous battre.

— Certes, fit Édouard.

— Et sur-le-champ! ajouta le capitaine.

— Je ne demande pas mieux, s'écria Montclavel. Bien plus, puisque tu agis ainsi envers moi, toi le plus vieux, mais aussi le plus ingrat de mes amis, tu n'épouseras pas Lina, quoi qu'il arrive, je te le promets.

— Et qui donc l'épousera?

— Moi! cria le gentilhomme, que ces discussions irritaient. Oui, moi, car je te tuerai.

— Épouser Lina, toi! je te le défends, dit Lucien.

— Prends garde! ne me tente pas... fit Montclavel, ou sur l'heure, devant toi, je vais demander sa main!

— Je voudrais bien voir cela, ricana le capitaine.

— Eh bien! regarde, riposta Édouard exaspéré.

— Allons donc! tu n'oseras pas.

Sous ce nouveau défi, Monclavel se redressa. Enveloppant le jeune officier d'un regard écrasant, il se rendit auprès de son oncle.

— Monsieur de Montclavel, dit-il à haute voix, veuillez, je vous prie, demander pour moi à M. de Graffigny la main de M^lle^ Lina d'Estourbel.

Lucien se mordit les lèvres, mais baissa la tête sous le regard que lui lançait le gentilhomme. M. de Graffigny était fort pâle. Ce qui arrivait était ce qu'il craignait le plus au monde, car Montclavel était précisément le seul qui se fût permis d'éplucher sa gestion, et l'avare tremblait qu'on ne lui fit rendre gorge.

Il faillit tomber à la renverse quand le vicomte, conformément au désir que venait de manifester son neveu lui dit:

— Monsieur de Graffigny, j'ai l'honneur de vous demander, au nom d'Édouard, la main de M^lle^ d'Estourbel. C'est à cette condition seulement, je vous en préviens, que je me déciderai à vous céder les deux fermes dont vous avez envie.

— Comment! il serait vrai... balbutia l'avare au comble de ses vœux. Ces deux fermes... je consens, monsieur le vicomte, je consens...

Lucien échangea avec Lina et Raymonde un regard d'intelligence; mais il ne

Mme de Libessac avait voulu assister au mariage de Lucien. (Page 458.)

voulut pas laisser voir à Montclavel que ce mariage, auquel il l'avait contraint, était le dénoûment prévu d'une comédie organisée par lui avec Raymonde et Lina pour le forcer à se déclarer.

Feignant d'être éclairé subitement des lumières du Saint-Esprit, il déclara à Montclavel qu'à aucun prix il ne se résoudrait à croiser le fer avec lui, qu'il aimait mieux sacrifier son amour à son amitié et qu'il renonçait à la main de Lina.

Ce ne fut que six semaines plus tard, quand le mariage de nos deux amis eut

été célébré au château du vicomte, que Lucien avoua à Édouard quelle ruse il avait employée.

Il ne fallait pas moins que cet aveu pour dissiper le nuage qui obscurcissait encore le front de Montclavel à la pensée que son meilleur ami avait failli le trahir et le tuer.

Il était trop heureux pour ne pas pardonner aux trois complices l'innocente supercherie dont il avait été l'objet.

— C'est bien fait pour moi! disait-il en riant; comment ai-je été assez sot pour m'y laisser prendre?

Pendant le court espace de temps qui avait précédé son mariage, Lucien avait été à Paris, avait présenté à la signature du roi le procès-verbal qu'il avait fait rédiger et signer par tous les témoins qu'il avait rassemblés. Grâce à ce supplément d'instruction, aucun doute n'était plus possible sur l'identité du fils de Gabrielle de Méricourt et d'Henri de La Tournaie.

Sa Majesté signa donc et fit remettre à Lucien les titres de propriétés qu'on avait trouvés chez Monseigneur.

Quand, après avoir terminé ces affaires urgentes, le jeune officier revint à Meaux, il était accompagné de Mme de Libessac, qui avait voulu assister au mariage de Lucien. Elle considérait le fils de Gabrielle comme son propre fils. Le jour où le contrat fut signé, elle déclara donner au jeune duc de La Tournaie, à titre de présent de noces, la somme de cinq cent mille livres, ajoutant qu'elle comptait bien lui léguer toute sa fortune.

Sur ces entrefaites, le bruit se répandit au château qu'un crime horrible avait été commis à Meaux deux jours auparavant.

Un certain Bazile, de son vivant domestique de l'évêque de Silistrie, avait été trouvé assassiné dans une petite maison qu'il avait achetée depuis trois semaines au plus.

Fort heureusement, les assassins avaient eu l'imprudence de souper après avoir accompli leur sinistre dessein, et s'étaient enivrés au point qu'on les retrouva sous la table le lendemain matin.

Ce fut un fournisseur qui, ayant frappé à la porte et ne recevant pas de réponse, s'avisa de donner l'alarme.

La justice accourut. Bazile gisait étendu dans une mare de sang. Les meubles et les armoires avaient été forcés et mis au pillage.

Les assassins, qu'on fouilla, avaient les poches bourrées d'or. On en trouva sur eux pour plus de cinquante mille livres — les économies du malheureux qu'ils avaient égorgé!

Les misérables déclarèrent se nommer Colibri et Boiscoupé. Ils furent pendus un mois plus tard.

Ce meurtre n'était pas assez dramatique pour détourner l'attention publique, qu'avaient accaparée des événements bien autrement importants.

Mis en goût par le jugement qu'il avait rendu, le Parlement poursuivit contre les Jésuites la campagne qu'il avait commencée.

Cinq ans auparavant, Carvalho, marquis de Pombal et ministre de confiance du

roi Joseph Ier, avait eu, en 1759, assez de crédit pour les faire expulser du Portugal. On devint jaloux en France de suivre cet exemple. Le jugement rendu contre eux dans l'affaire Lionnay avait eu un énorme retentissement.

« C'est proprement la philosophie, écrivait d'Alembert, qui devait savoir à quoi s'en tenir à cet égard, c'est proprement la philosophie qui, par la bouche des magistrats, a porté l'arrêt contre les Jésuites; le jansénisme n'en a été que le solliciteur. »

Les Jésuites, en effet, avaient été obligés, au cours du procès, de fournir leurs constitutions, ce qui permit de découvrir les vices de leur organisation.

Une commission fut nommée pour procéder à l'examen de leurs statuts, en même temps qu'une traduction française en fut faite sous les yeux de M. de Fleselles, procureur général, et se répandit dans le public.

Ces statuts avaient déjà excité la plus vive indignation contre la Compagnie de Jésus, à cause des principes subversifs de l'ordre public et de l'apologie du régicide qu'ils renfermaient. *Le compte rendu au parlement de Bretagne sur les constitutions des Jésuites, par M. de La Chalotais, procureur général*, acheva d'animer au plus haut degré les esprits contre une secte si évidemment hostile à la société.

Dans cet écrit, l'auteur s'élève, en effet, avec force contre cette association, qu'il foudroie et qu'il réduit à néant sans sortir jamais des bornes de la modération.

La réponse que publia le père Griffet ne détruisit aucune des allégations de M. de La Chalotais. Non-seulement elle ne fournit aucune preuve, mais elle atteignit les limites de la grossièreté et de l'impudence.

Voyant le peu d'effet, ou plutôt le mauvais effet que produisait sa réponse, le père Griffet se hâta de la désavouer, ce qui n'empêcha pas qu'elle fût brûlée par ordre du Parlement.

Continuant son œuvre, il rendit le 6 août suivant, un arrêt qui enjoignait aux supérieurs des maisons de Jésuites de remettre au greffe les titres de leur établissement en France.

Pendant ce temps, la commission nommée par le Parlement examinait les instituts de l'ordre, et, pour ne pas se laisser accuser de partialité, s'adjoignait douze évêques, chargés de répondre aux questions suivantes :

1° De quelle utilité sont les Jésuites en France relativement aux fonctions qu'ils y remplissent?

2° Quel est leur enseignement sur les points de la doctrine qui leur sont imputés, comme le régicide, les opinions ultramontaines, les libertés de l'Église gallicane?

3° Quelle est leur conduite dans l'intérieur de leurs maisons, et quel usage font-ils de leurs privilèges envers les évêques et les curés?

4° Comment peut-on remédier aux inconvénients de l'autorité excessive que le général résidant à Rome exerce sur les membres de cette Société?

A ces questions, qui ne prêtaient à aucune équivoque, les prélats répondirent qu'il y avait lieu, sinon d'éteindre, du moins de modifier le régime des Jésuites en France.

Seul contre tous, le Dauphin, que les crimes de Monseigneur n'avaient pas ébranlé, soutenait à la cour les Jésuites et contre-balançait parfois l'influence de Mme de Pompadour et du duc de Choiseul.

Le bruit courut même un instant que la favorite, gagnée à la cause des saints pères, avait confié au père Sacy le soin de diriger sa conscience, et que le prêtre avait refusé, à moins que la marquise ne quittât la cour à l'instant.

La vérité est que Louis XV faiblit un moment devant les sollicitations pressantes du Dauphin, mais bien plutôt pour lutter contre les envahissements éternels du Parlement que par intérêt pour les Jésuites.

On dressa donc un plan de réforme, qui fut envoyé au pape Clément XIII en même temps qu'au général des Jésuites.

Le pape aurait très-probablement consenti à la transaction qu'on lui proposait de sanctionner, si le général Ricci n'avait dédaigneusement repoussé l'édit réformateur.

« *Sint ut sunt, aut non sint* », répondit-il avec plus de fierté que de diplomatie.

« Qu'ils soient comme il sont ou qu'ils ne soient pas », avait-il dit.

Cette réponse hautaine acheva de perdre les Jésuites dans l'esprit de Louis XV. Son orgueil blessé ne lui permit plus de déguiser son mécontentement. *Messieurs* eurent toute liberté d'agir.

Le 1er avril 1762, on enjoignit aux Jésuites de fermer leurs colléges. Plus tard, en vertu d'un arrêt daté du 6 août de la même année, « il leur fut fait défense « de porter l'habit de leur Société, de vivre sous l'obéissance du général ou de « tout autre supérieur de l'ordre et d'entretenir aucune correspondance avec eux; « leur prescrivant de vider leurs maisons, de s'abstenir de toute communication « entre eux, ou de s'assembler en communauté, la cour se réservant d'accorder à « chacun, sur sa requête, une pension alimentaire. »

Il leur était également défendu de posséder aucun bénéfice, charge ou emploi, à moins de prêter préalablement le serment de fidélité aux doctrines de l'Eglise gallicane, au roi et aux lois du royaume.

Cet arrêté d'expulsion finit comme tout finit en France, par des chansons.

La cause des pères Jésuites avait été confiée, paraît-il, à un avocat nommé *Domine*.

« Si cela est, dit-on en apprenant ce choix singulier et en faisant allusion aux complots régicides de la Compagnie, la réplique pourrait se borner à ces quatre mots :

« *Domine, salvum fac regem.* »

La veille de la fermeture des collèges, on afficha à la porte de celui de Louis-le-Grand un placard ainsi conçu :

« La troupe de Saint-Ignace donnera mardi prochain 31 mars 1762, pour sa dernière représentation, *Arlequin Jésuite*, comédie en cinq actes, du père du Plessis, suivie des *Faux Bruits de Loyola*, par le père Lainez, petite comédie en un acte; pour divertissement le *Ballet Portugais*, en attendant le *Triomphe de Thémis*. »

Peu de jours après, circulaient toutes sortes d'épigrammes. Le rapport déterminant contre la Société de Jésus avait été fait par l'abbé de Chauvelin, lequel était bossu. Aussi fit-on courir partout le distique suivant :

Que fragile est ton sort, Société perverse!
Un bolteux t'a fondée, un bossu te renverse.

En finissant et pour répondre à ceux qui seraient tentés de nier la part active que prit à l'expulsion des Jésuites la marquise de Pompadour, il nous a paru curieux de rapprocher les deux dates que voici :

C'est le 16 avril 1764 que Mme de Pompadour est morte.

C'est le 26 novembre 1764, c'est-à-dire huit mois après la mort de celle dont l'influence ne se faisait plus sentir, que parut un nouvel arrêté « autorisant les « Jésuites, qu'on venait d'expulser, à vivre en France comme particuliers, sous « l'autorité des évêques et conformément aux lois ».

Ai-je besoin d'ajouter qu'ils y sont toujours?

. . . . . .

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

TABLE DES MATIÈRES

Pages

PROLOGUE 3

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE I. Le convalescent 43

— II. Route de Paris 59

— III. Les nouveaux locataires 82

— IV. Ce que rapporta à Lucien son voyage à Versailles 93

— V. Lucien retrouve Monseigneur 109

— VI. Des étranges choses qu'apprit Monseigneur 123

— VII. Les inquiétudes de Monseigneur 141

— VIII. La main coupée 157

— IX. Les premières hostilités 180

— X. L'enlèvement 192

— XI. L'expédition du brigadier 220

— XII. Libessac et Méricourt 242

— XIII. Comment Lucien rentra à Paris 257

— XIV. Colibri 279

— XV. Le guet-apens 291

— XVI. Bazile met à profit les conseils du confrère Étienne 310

Pages

CHAP. XVII. Mines et contre-mines. 332

— XVIII. Comment la comtesse trouva le nom qu'elle cherchait. 347

— XIX. L'hôtel de Normandie. 363

— XX. Le tribunal de la Foi 380

— XXI. Ce qu'il advint des infortunes de Papillon 392

— XXII. L'enlèvement. 404

— XXIII. Où allait Monseigneur. 421

— XXIV. Le dernier combat. 436

FIN DE LA TABLE

PARIS. — IMP. COLLOMBAT ET BRULÉ, RUE DE L'ABBAYE, 22.

MONSEIGNEUR

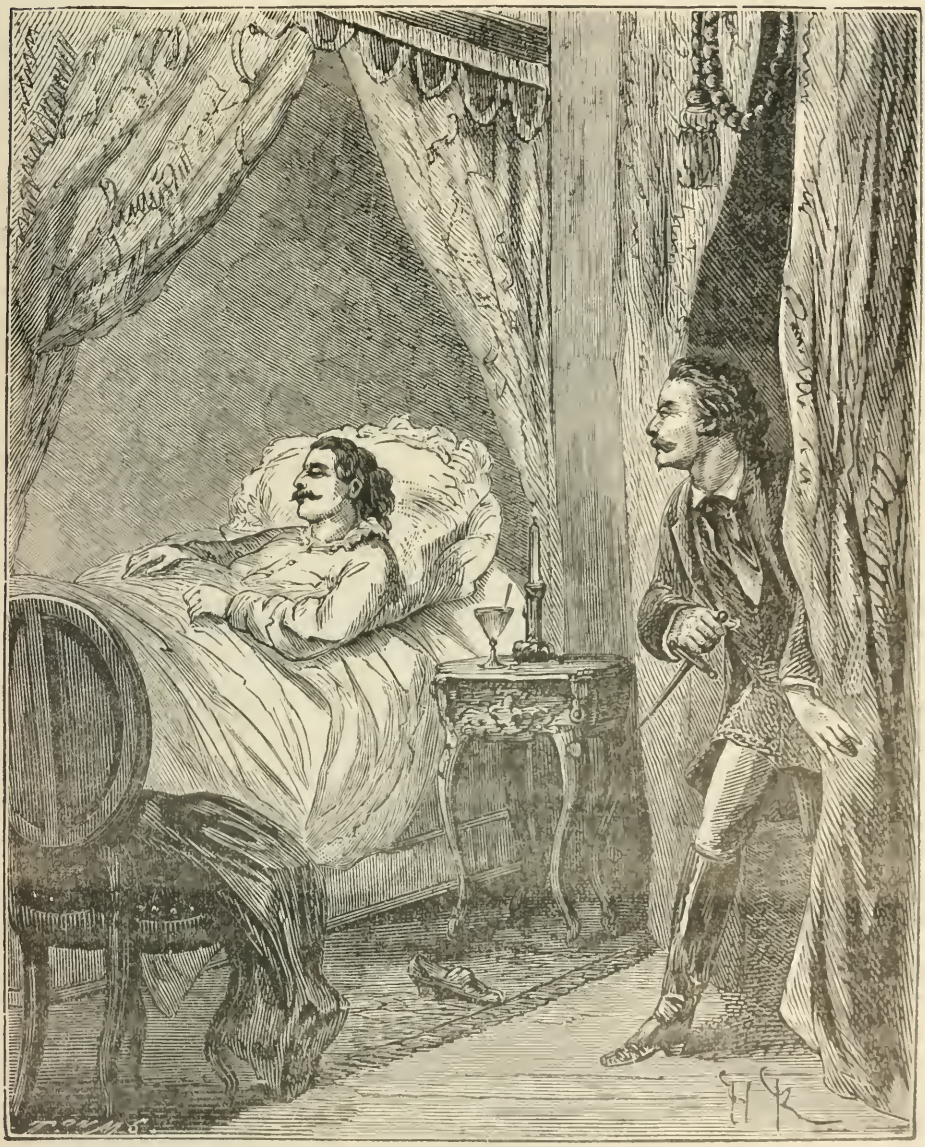
TOME II.

MONSEIGNEUR

PAR

PAUL SAUNIÈRE

DEUXIÈME PARTIE



PARIS

JULES ROUFF ET Cie, EDITEURS

14, Cloitre Saint-Honoré, 14

DEUXIÈME PARTIE

LE SECRET D'OR

I

LE MORIBOND

Peu de personnes, même parmi celles qui ont habité Paris dès l'enfance, connaissent la rue Villehardouin. Ce n'est pourtant pas une de ces voies étroites et obscures, au fond desquelles le regard ne se hasarde qu'en tremblant. Au contraire, elle est suffisamment large et convenablement aérée; seulement elle n'est point passante.

Partant de la rue Saint-Gilles, elle va, par un coude aussi brusque que l'angle d'une équerre, rejoindre la rue de Turenne. Elle n'a donc pas certainement deux cents mètres de longueur.

Aussi, précisément parce qu'elle ne met pas en communication immédiate deux rues fréquentées, on n'y voit absolument passer que les négociants que leurs affaires y conduisent ou les rares habitants du quartier qui y ont noué des relations.

A l'époque où commence cette histoire, c'est-à-dire en septembre 1774, la rue Villehardouin était plus solitaire encore qu'elle ne l'est aujourd'hui, puisqu'elle n'avait pas été adoptée par le commerce. Elle n'était guère peuplée que de petits bourgeois peu aisés, qui fuyaient les envahissements chaque jour plus menaçants de la capitale.

En effet, depuis la fin du règne de Louis XIV, c'était du côté du Marais que la population aristocratique avait émigré.

Sous la Régence, ce fut bien pis encore.

L'enthousiasme qu'avait provoqué la banque de Law, les tripotages de la rue Quincampoix qui en furent la conséquence, l'ardeur effrénée avec laquelle chacun sacrifiait au *Dieu-Papier*, contribuèrent à accroître cette émigration dans des proportions insensées.

Chacun voulut avoir sa demeure près de l'endroit où la banque s'était établie. On paya des prix ridicules les masures qui encombraient le voisinage ; on enleva d'assaut les terrains vides, sur lesquels on planta de splendides hôtels et d'admirables jardins.

La déception qui suivit cet engouement irréfléchi n'arrêta point le flot toujours envahissant, si bien que, sous Louis XV, le quartier du Marais fut presque uniquement peuplé d'hôtels, et que la ligne des boulevards extérieurs, aujourd'hui formée par le boulevard Beaumarchais, arrêta seule le débordement de cette mer humaine.

Les jardins ont à peu près disparu ; mais les hôtels sont restés et nous ont laissé les impérissables souvenirs des splendeurs dont ils ont été temoins. Délaissés par leurs anciens habitants, ceux-ci sont devenus de véritables musées, ceux-là ont été adoptés par des maîtres de pension, les autres ont été appropriés au commerce et à l'industrie, auxquels ils fournissent les vastes emplacements dont le Paris actuel est généralement si avare.

Pourtant il fallait vivre. A cette nuée d'élégants gentilshommes, et de femmes rompues à toutes les délicatesses de la vie, il était indispensable de s'entourer de fournisseurs.

On permit donc à quelques rues de s'y tracer, à quelques bourgeois d'y bâtir des maisons, à quelques commerçants de s'y établir. De ce nombre fut la rue Villehardouin.

Si elle forme le coude brusque que nous avons signalé, c'est que, pour trouver une issue à chacune de ses extrémités, elle fut obligée de contourner un des hôtels de l'ancienne rue Saint-Louis, hôtel qui existe toujours et dont une partie des jardins ombrage encore le côté des numéros impairs.

La rue Villehardouin n'a du reste pas beaucoup changé d'aspect depuis le jour où elle a été percée. Un ruisseau bien noir, au milieu duquel croupissent des détritus de toute sorte, la coupe encore par le milieu. Elle a été, pour ainsi dire, oubliée par la civilisation, nul ne la connaît, nul ne la traverse. A part trois ou quatre camions qui viennent y chercher des marchandises, aucune voiture n'ébranle ses paisibles échos. Un fiacre y est un événement, un coupé de maître y est un mythe.

A l'époque dont nous parlons, au commencement du mois de décembre, la maison qui porte aujourd'hui le n° 10 était à peu près neuve. Elle avait été coupée en deux, de manière à fournir, à droite et à gauche de la porte cochère, une série de petits logements auxquels on accédait de chaque côté par un escalier différent.

La maison était habitée par des petits rentiers et par des petits commerçants, vivant plus que modestement de leurs maigres revenus ou des bénéfices mes-

quins que leur rapportait leur industrie. Encore ces bénéfices étaient-ils trop souvent compromis par la mauvaise volonté de la noblesse, qui n'entendait payer alors que lorsqu'elle en avait le temps, et qui faisait bâtonner par ses gens les créanciers récalcitrants.

Sans plus nous attarder à la description de cette maison, prenons l'escalier de droite et franchissons les cinq étages qui le composent.

Ici, respirons un peu, car les étages de ce temps-là en valaient presque deux de ceux auxquels nous a réduits l'architecture moderne.

Sur le palier qui s'étendait de chaque côté en corridor, s'ouvraient les portes de huit mansardes — six sur le devant, deux sur la cour.

Chacune de ces mansardes était louée à des ouvriers, qui les quittaient tous les matins pour aller travailler à l'atelier.

L'une d'elles cependant n'était point déserte : celle qui se trouvait dans le corridor de droite et qui donnait sur la cour. Elle n'était pas favorisée comme situation, car la cour était triste et sombre. Heureusement, elle était fort près du ciel, ce qui permettait à ses habitants d'y voir clair, tant que durait le jour, de se réchauffer parfois au soleil, pendant l'hiver, et d'aspirer le peu d'air que les tuyaux de cheminée voulaient bien laisser passer.

Si nous avons dit « ses habitants », c'est que, par la porte entrebâillée, il nous était permis de distinguer nettement deux personnages : un vieillard et une jeune fille de dix-sept ans au plus.

Les pauvres gens ne s'enferment guère à triples verroux. Comme ils n'ont rien à perdre, ils ne redoutent pas les voleurs. Aussi nous sera-t-il facile de pousser cette porte et de pénétrer dans l'intérieur de la mansarde.

Ce qui nous frappe, tout d'abord, c'est l'écœurante nudité des quatre murs.

Dans le coin de droite, un petit lit de bois très-étroit, dont le temps avait usé la peinture ; dans le coin de gauche, une sorte de caisse en sapin, garnie d'une paillasse. Au pied du premier lit une table de bois, au pied du second une commode boiteuse, qui ne tenait debout que par un miracle d'équilibre. A la tête de chaque lit une chaise. C'était tout.

Non, pas encore ; au fond de la mansarde, à l'endroit où l'inclinaison du toit vient rejoindre le plancher, on apercevait une botte d'osier et un panier commencé.

Sur la paillasse, enfermée dans la caisse que nous avons sommairement décrite, le vieillard était couché.

Il aurait été difficile de préciser son âge, car ses cheveux blancs étaient enveloppés dans l'un de ces mouchoirs de couleur qui s'appelaient autrefois des *madras* et qui étaient de provenance indienne. En outre, il n'avait pas de barbe. Seules, les rides dont son visage était sillonné accusaient son extrême vieillesse

Ces rides étaient même beaucoup plus apparentes qu'elles ne le sont d'ordinaire, car le teint du vieillard était excessivement basané et révélait une origine asiatique. Aussi ces rides creusaient-elles, entre chacun de leurs plis, des lignes noirâtres qui donnaient à la physionomie un caractère étrange.

Sur une chaise, à son chevet, la jeune fille était assise, pensive, les yeux rougis par la fatigue et l'insomnie. Elle tenait à la main une tasse vide, dont elle venait de faire avaler le contenu au vieillard.

Les traits affreusement ravagés de ce malheureux laissaient deviner sans peine qu'il était atteint d'une maladie grave.

Néanmoins la potion qu'il avait bue lui avait fait du bien, car il avait fermé les yeux et sommeillait.

La jeune fille le contemplait avec une morne douleur.

Le jour se levait. A peine était-il sept heures du matin.

Tout à coup, le vieillard ouvrit les yeux et ses regards se dirigèrent vers le petit lit de bois peint. Il vit que le lit était vide et n'avait même pas été défait.

— Vous ne voulez donc pas vous coucher, ma petite Marcelle? dit-il d'une voix dolente et caressante à la fois.

— Non, père Brahma, répondit-elle. Je vous ai dit que je ne me coucherais pas, avant que vous ayez changé de lit avec moi, je tiendrai bon. Il n'est pas juste que je dorme dans un bon lit, moi qui me porte bien, tandis que vous, qui êtes malade, vous restez sur une paillasse.

— Mais j'y suis habitué, moi, mon enfant, tandis que vous...

— Je m'y habituerai, répondit Marcelle d'un ton résolu.

— Ainsi, cette nuit, vous l'avez passée...

— Sur cette chaise.

— Et la prochaine?...

— Je l'y passerai aussi, si vous vous obstinez à ne pas m'obéir.

— Méchante! fit le vieillard d'une voix douce, tandis qu'un sourire venait éclairer son visage. Il faut donc que ce soit moi qui cède?

— Et le plus tôt sera le mieux, si vous voulez que je prenne un peu de repos.

— Allons, j'y consens, et dès ce soir...

— Ce n'est pas ce soir, c'est sur-le-champ qu'il faut obéir, car je tombe de sommeil.

— Vraiment? fit le père Brahma en se soulevant avec peine.

— Je vous le jure! Allons, voulez-vous?

— Il le faut bien, soupira le vieillard.

Il se dressa difficilement sur ses pieds, aidé par la jeune fille, et gagna d'un pas chancelant le petit lit de bois, sur lequel il s'étendit.

Le froid l'avait saisi; ses dents claquaient, son visage avait horriblement pâli.

Marcelle s'empressa de ramener sur lui l'unique couverture délâbrée qui leur restât.

— J'ai soif! murmura le père Brahma.

La jeune fille tressaillit et promena autour d'elle un regard épouvanté.

— Donnez-moi à boire, mon enfant, reprit le vieillard avec un hoquet convulsif, cela me réchauffera.

Marcelle, au lieu de s'empresser, se laissa tomber sur la chaise avec accablement et se voila le visage de ses mains, pour cacher les larmes qui s'échappaient de ses grands yeux noirs.

— Ah! je comprends, fit le père Brahma avec un sourire résigné, nous n'avons plus d'argent?

— Plus rien, mon père.

— Eh bien! il faut en faire, ma chère petite, répliqua sans amertume le vieillard, dont la fièvre secouait les membres.

— Comment? demanda Marcelle. Vous savez bien que nous avons tout vendu.

— Tout? Pas encore. Tenez, prenez cette couverture, dit-il en essayant de l'arracher de son lit.

— Par exemple! s'écria Marcelle, qui se dressa d'un bond pour l'en empêcher. Vendre cette couverture en plein mois de décembre quand vous grelottez de froid!

Le père Brahma se laissa envelopper de nouveau sans résistance. Il était à bout de forces.

— Oui, c'est ma faute, murmura-t-il. Ah! si j'avais voulu...

La jeune fille n'avait que très-vaguement entendu ces paroles.

— Que dites-vous? fit-elle, sans dissimuler son étonnement.

— Rien, répondit le père Brahma.

Il s'enfonça plus avant dans son lit et s'efforça de rester immobile.

— Je n'ai plus soif, murmura-t-il; ne vous dérangez pas, mon enfant.

Marcelle l'observa attentivement.

Évidemment le malheureux vieillard mentait, car, à travers la mince couverture qui l'abritait, on distinguait les tressaillements de son corps; la respiration s'échappait avec peine de son gosier desséché.

Elle joignit les mains, puis elle courut vers la commode, y prit dans un tiroir un objet soigneusement enveloppé de papier et se dirigea vers la porte.

— Où allez-vous? demanda le père Brahma, que ce bruit avait tiré de son engourdissement.

— Je vais acheter ce dont vous avez besoin, mon père, répondit-elle.

— Avec quoi?

— Avec une pièce de monnaie que je viens de retrouver dans la commode.

— Bien vrai? fit le vieillard avec incrédulité.

— Certainement, dit Marcelle.

Et, sans attendre de nouvelles questions, elle se précipita au dehors.

Et, tout en descendant l'escalier avec l'agilité de ses dix-huit ans, elle ne pouvait s'empêcher de songer à ce qui venait de se passer.

Que signifiaient ces paroles du père Brahma? « Si j'avais voulu... » avait-il dit. S'il avait voulu quoi? Échapper à la misère et aux privations? Non, ce n'était pas possible. Depuis si longtemps qu'il habitait le quartier, toujours pauvre et toujours misérable, il n'aurait pas volontairement supporté cette détresse navrante, s'il avait pu faire autrement. C'était la fièvre qui l'avait fait parler

ainsi. Peut-être avait-elle mal entendu... peut-être était-ce le délire qui s'emparait déjà du malheureux vieillard...

Cette pensée donna des ailes à la jeune fille. Elle s'élança et arriva en courant dans la rue Saint-Louis.

Elle s'arrêta devant une boutique d'horloger, à la devanture de laquelle étaient accrochés quelques rares bijoux d'occasion.

Marcelle la connaissait bien, cette humble boutique. Que de fois, quand elle était petite et quand elle allait faire les provisions du père Brahma, elle s'était arrêtée pour contempler ces magnificences de rencontre!

Hélas! oui, elle connaissait bien l'humble boutique! C'était là qu'un mois auparavant elle avait vendu ses boucles d'oreilles, pour subvenir aux besoins du père Brahma, que l'âge et la maladie condamnaient déjà à une inaction ruineuse.

Elle entra résolûment chez le marchand, qui la considéra d'un œil oblique.

— Que voulez-vous? lui demanda-t-il avec défiance.

Elle déplia lentement l'objet qu'elle tenait à la main et le lui tendit avec effort.

Le bijoutier fit un mouvement : il était émerveillé.

— Qu'est-ce que cela? dit-il, sans cacher son admiration, tandis que sa main s'emparait avidement de ce bijou.

— C'est un médaillon, monsieur.

— Entouré de perles fines, je le vois bien ; mais où l'avez-vous pris?

— Je ne l'ai pas pris, monsieur, répliqua vivement Marcelle, il est à moi.

— A vous? qui êtes-vous donc?

— Comment? vous ne me reconnaissez pas! C'est moi qui vous ai vendu, il y a cinq semaines, les boucles que j'avais aux oreilles...

En même temps, elle montrait, d'un geste attristé, ses oreilles dépouillées de tout ornement.

— Ah! c'est juste, fit le marchand. Je vous remets à présent, vous êtes la fille adoptive du père Brahma.

— Justement, monsieur.

— Il est donc malade, le père Brahma?

— Mon Dieu! oui, monsieur.

— Tant pis! mais cela ne m'explique pas d'où vous vient ce riche médaillon. La miniature est fine, les perles sont entières et fort jolies. Comment un objet de semblable valeur est-il entre vos mains?

— C'est le portrait de ma mère, monsieur. Je lui avais bien juré que je ne m'en déferais jamais; mais mon pauvre père est si mal, depuis deux mois, qu'il ne gagne rien. Alors... pour le soigner... il faut bien...

— Oui, je comprends, fit le bijoutier d'un ton plus bienveillant. Il n'a donc pas d'économies, votre père Brahma?

— Hélas! non, monsieur. Peut-être aurait-il pu en faire, si je n'avais pas été à sa charge depuis bientôt cinq ans, mais il me donnait toujours le plus clair de

Ce médaillon a une grande valeur. (Page 469.)

ce qu'il gagnait me servait toujours le morceau le plus délicat, me forçait à prendre le meilleur lit...

— De sorte qu'à votre tour vous voudriez bien lui venir en aide?

— Si c'était un effet de votre bonté, oui, monsieur.

Le bijoutier fut réellement touché de cette naïve générosité.

— C'est que... balbutia-t-il, je ne voudrais pas vous tromper... Ce médaillon

2

a une grande valeur et je ne suis pas assez riche moi-même pour vous le payer comptant.

— Combien vaut-il donc?

— Cent livres au moins, mon enfant.

Le visage de Marcelle s'épanouit.

— Oh! ne vous réjouissez pas trop, fit le négociant, je ne pourrais pas aujourd'hui vous donner plus de vingt-cinq livres; mais je vais mettre le bijou en montre, ce sera le plus beau de ceux que j'ai dans ma boutique. Bien certainement il ne manquera pas de tenter quelque riche amateur, qui me le paiera sur-le-champ, de sorte que demain... après-demain... dans quelques jours au plus tard, je vous remettrai la diffférence. Cela vous convient-il?

— J'avais une autre idée, fit timidement Marcelle, mais, s'il n'y a pas moyen...

— Quelle idée? interrogea le bijoutier.

— Je voulais vous supplier, monsieur, de m'avancer seulement un peu d'argent sur ce portrait et de me le garder pendant quelque temps, jusqu'à ce que j'aie gagné assez pour vous rembourser et le reprendre.

Le négociant sourit avec commisération.

— Comment pouvez-vous espérer me le reprendre, répondit-il, puisqu'il ne vous est possible de suffire, en travaillant, ni à vos besoins, ni à ceux du père Brahma?

— Mais j'espère bien qu'il va se rétablir et qu'il pourra continuer son état de vannier.

— Il est bien vieux, mon enfant!

— Je le sais, monsieur.

— D'ailleurs, poursuivit le bijoutier, je vis moi-même au jour le jour, ma chère demoiselle, et je ne pourrais pas vous avancer une somme quelconque, si je n'avais pas la perspective de la recouvrer presque aussitôt.

Marcelle se taisait et ne quittait pas des yeux le médaillon, que le négociant tenait toujours à la main.

— Je ne puis rien faire de plus que ce que je vous ai proposé, conclut-il. Vingt-cinq livres comptant, le reste quand le bijou sera vendu.

La pauvre enfant poussa un douloureux soupir.

— Puisque je ne puis pas faire autrement..., gémit-elle, en essuyant une grosse larme.

Le marchand se leva, alla ouvrir un tiroir, au fond duquel il réunit, en effet, à grand'peine, les vingt-cinq livres qu'il avait offertes; puis il les tendit à Marcelle.

Pendant ce temps, ils avait posé le médaillon sur la table.

La jeune fille, saisie à ce moment suprême d'une sorte de remords, se jeta sur le portrait, qu'elle embrassa longuement. Enfin, s'arrachant à cette dernière étreinte, elle s'empara de l'argent que lui tendait le bijoutier et s'enfuit, sans regarder derrière elle.

Elle rentra les mains pleines, tout heureuse du bien qu'elle allait faire. Elle s'était crue si riche que, d'un seul coup, elle avait dépensé un petit écu.

Sa stupéfaction fut extrême lorsqu'en ouvrant la porte de la mansarde elle trouva le père Brahma debout devant la commode, dont il fouillait les tiroirs d'une main tremblante.

— Eh bien! que faites-vous là? s'écria-t-elle. Vous voulez donc tomber tout à fait malade?

Sans attendre la réponse du vieillard, elle courut précipitamment vers lui pour le contraindre à regagner son lit.

— Votre médaillon? balbutiait-il, en essayant vainement de résister; qu'avez-vous fait de votre médaillon?

— Cela ne vous regarde pas, répondit-elle. Mon médaillon est en sûreté.

— Vous l'avez vendu, j'en suis sûr, reprit-il, tout en grelottant.

— Non, je l'ai engagé seulement, dit Marcelle; ainsi tranquillisez-vous, père Brahma.

— Vous mentez, chère petite. Je parie que vous mentez.

— Et quand je l'aurais vendu? fit-elle résolûment. N'en avais-je pas le droit? N'est-il pas à moi!

— Et le serment que vous aviez fait à votre mère, l'avez-vous oublié?

— Dieu m'en relèvera, dit la jeune fille. Quant à vous, père Brahma, si vous m'aimez, comme vous le prétendez, il faut vous laisser faire, afin de guérir bien vite; sans cela nous nous fâcherons.

— Nous fâcher! murmura le vieillard avec amertume. Il ne manquerait plus que cela!

— Alors taisez-vous et reposez-vous, pendant que je vais préparer votre potion.

Le vieux vannier poussa un soupir résigné et garda le silence.

On devine ce qui s'était passé en l'absence de la jeune fille.

Le vieillard avait cru d'abord au pieux mensonge de Marcelle; puis, illuminé d'une idée subite, il s'était levé. Pieds nus, sur le carreau glacial de la mansarde, il s'était approché de la commode, dont il avait avidement fouillé les tiroirs. Le médaillon ne s'y trouvait plus! Alors, mais trop tard, il avait tout deviné!

Fort heureusement, la chère enfant était arrivée à temps pour l'empêcher de commettre quelque nouvelle folie.

Le père Brahma avait décidément une fièvre terrible; les mouvements convulsifs qui l'agitaient étaient de plus en plus prononcés; l'œil brillait d'un éclat de mauvais augure.

Cependant il avait docilement obéi à Marcelle, qui préparait, sans le quitter du regard, la potion que le docteur avait ordonnée.

Au bout de quelques minutes, elle versa dans un grand bol la tisane bouillante, et la fit boire par petites gorgées au vieillard.

Ce breuvage salutaire le réconforta et le calma.

— Ah! cela va mieux, murmura-t-il.

Marcelle se pencha sur lui.

— Maintenant que vous êtes bien sage, je vais vous embrasser, dit-elle.

En disant ces mots, elle déposa un baiser sur le front du père Brahma, dont le visage s'ensoleilla.

— Dormez et ce sera fini, ajouta-t-elle en l'enveloppant comme un enfant.

A peine avait-elle achevé, qu'un piétinement confus retentit dans le corridor et qu'on frappa brutalement à la porte.

— Ouvrez, au nom de la loi! cria une voix sonore.

Le malade se redressa soudain.

— Ah! c'est le comble! murmura-t-il avec un accablement profond.

En passant l'inspection rapide du mobilier de la mansarde, nous avons trouvé dans un coin une botte d'osier et un panier commencé. C'est qu'en effet le père Brahma exerçait la profession de vannier.

Tout ce qu'on savait de lui, c'est qu'il était originaire de l'Inde. Il était arrivé à Paris vers la fin de l'année 1761, mais on ignorait à la suite de quelle circonstance. On ignorait surtout d'où il venait, qui il était, et pourquoi il avait quitté son pays.

Tout le monde se souvenait pourtant de ce qui s'était passé dans l'Inde à cette époque. Paris avait conservé un souvenir sanglant de l'horrible dénoûment qui avait terminé la lutte inégale que nous avions soutenue alors.

Pendant que le frivole et léger Louis XV laissait tomber notre marine si bas qu'elle ne pouvait plus même, aidée de l'Espagne, soutenir la prépondérance que cette nation avait acquise, l'Angleterre multipliait ses vaisseaux et régnait déjà sur cette mer, qu'aucune puissance ne pouvait plus lui disputer.

On s'en émut trop tard à la cour de France. On tenta de secourir nos colonies de l'Inde, et on envoya le comte Lally-Tollendal, à la tête d'un corps d'armée insuffisant, en lui promettant des renforts qu'il ne reçut jamais.

L'issue de cette guerre est trop connue pour que nous soyons obligé d'en rappeler les héroïques épisodes. Nous fûmes battus et dépouillés par les Anglais, et le comte de Lally-Tollendal, accusé de trahison, fut exécuté sur la place de Grève, après avoir été baillonné comme un malfaiteur, afin qu'il ne pût protester de son innocence.

Etait-ce à la suite de ces évenements que le père Brahma était venu en France? On essaya parfois de l'interroger, mais il se renferma dans un silence farouche, dont il ne voulut jamais se départir.

Tout ce qu'on l'on put observer, c'est qu'au souvenir de l'époque fatale qu'on lui rappelait, son front se rembrunissait, ses sourcils se contractaient et qu'il avait toutes les peines du monde à contenir l'immense colère qui semblait bouillonner en lui.

On supposa donc qu'il n'avait pas été étranger à ces évenements et qu'il en avait gardé une douloureuse impression : mais le peuple, au milieu duquel il vivait, n'alla pas chercher si loin l'explication de sa présence à Paris. Il n'essaya même pas de retenir le nom trop difficile à prononcer du pauvre exilé. Il trouva plus commode de lui donner un surnom, et il l'appela le père Brahma. C'est ainsi qu'il fait toujours.

En effet, l'Indien était déjà vieux quand il arriva en France; il avait bien une soixantaine d'années.

Malgré son âge avancé, il était encore alerte. N'ayant aucune ressource, il chercha à gagner sa vie et à utiliser l'habileté extrême que possèdent tous les Indiens à tresser le jonc et l'osier.

Probablement afin d'éviter les questions indiscrètes, il choisit le quartier le plus désert qu'il put trouver et loua, rue Villehardouin, la mansarde que nous avons décrite. Alors il alla proposer ses services aux voisins, après avoir confectionné quelques échantillons de son savoir-faire.

On l'accueillit d'abord assez froidement; puis, comme on acquit, plus tard, la preuve que c'était un homme absolument inoffensif, d'un caractère doux et d'une moralité irréprochable, on lui confia peu à peu quelques menus ouvrages.

On n'eut du reste, qu'à se louer de ses services. Non-seulement ce qu'il faisait était bien fait, mais il ne discuta jamais le prix que lui offrait une ménagère économe. On abusa même un peu de l'extrême facilité qu'il montrait dans les transactions commerciales.

Il est vrai qu'il parvint ainsi à se faire une clientèle, assez nombreuse pour être désormais à l'abri des premiers besoins.

C'était probablement tout ce que demandait le pauvre vieux, car il n'exhala pas la moindre plainte contre la parcimonie avec laquelle on marchandait le prix de son labeur.

Tout alla bien jusqu'à la fin de l'année 1770.

A cette époque, demeurait dans sa maison une femme jeune encore, car elle n'avait guère plus de trente-deux ans, mais qui, depuis longtemps déjà, souffrait d'une maladie de langueur, que les médecins étaient impuissants à combattre.

Cette femme logeait dans une des mansardes de la maison, située sur le devant, et dont la porte s'ouvrait juste en face de celle du père Brahma.

Elle avait auprès d'elle une petite fille, nommée Marcelle, agée alors de onze ans et demi. Quant à elle, elle s'appellait ou se faisait appeler, Madame veuve Darnaud.

Personne ne la connaissait. Elle vivait fort retirée. Depuis trois ans qu'elle habitait la maison, elle n'avait pas reçu une seule visite et n'était sortie que pour conduire sa fille sous les ombrages de la place Royale.

Son unique occupation consistait à broder. Toute la journée, son aiguille glissait dans le lin soyeux. Elle ne quittait même pas l'ouvrage pendant que Marcelle jouait avec les enfants de son âge.

Le père Brahma, qui demeurait depuis longtemps dans le quartier et qui le traversait sans cesse dans tous les sens, avait observé attentivement Mme Darnaud et avait relevé tous les détails que nous venons de signaler.

Cependant il n'avait jamais adressé la parole à la veuve, qu'il se contentait de saluer avec respect, toutes les fois qu'il la rencontrait.

Témoin de l'assiduité, ou pourrait dire presque de l'acharnement avec lequel

travaillait cette femme, le vieillard en avait conclu que, comme lui, elle s'efforçait de gagner sa vie, et il avait conçu pour elle un respect d'autant plus profond.

Bien plus, sans savoir à quoi s'en tenir sur son compte, puisque personne ne l'avait renseigné à cet égard, il en arriva à croire que Mme Darnaud était victime d'un malheur immérité.

Cet état de choses se serait donc indéfiniment prolongé, si la maladie dont la veuve était atteinte n'avait fait de tels progrès, qu'elle fut forcée de garder le lit.

Le vieillard, ne la voyant plus sortir, se douta de ce ce qui était arrivé. Cependant il n'osa pas violer la solitude à laquelle elle s'était volontairement condamnée.

Un jour qu'il rentrait, pourtant, il vit la porte de la mansarde entr'ouverte. Après avoir hésité longtemps, il se décida enfin à frapper timidement du doigt.

— Entrez! dit une voix fraîche et légèrement étonnée.

Le vieillard entra.

— Pardonnez-moi, madame, dit-il, mais, ne vous ayant pas aperçue depuis quelque temps, je n'ai pu me résoudre à passer devant votre porte sans m'informer si vous n'aviez besoin de rien.

— De rien, père Brahma, je vous remercie, répondit doucement la veuve.

— Vous êtes souffrante, il me semble?

— C'est vrai, mais cela ne sera rien,

— Et vous êtes seule!

— Oui, ma fille est allée à deux pas d'ici, chez la brodeuse, mais elle ne tardera pas à rentrer.

— Permettez-moi de vous faire observer, madame, que votre enfant est bien jeune pour courir les rues sans protection...

— Vous avez raison, mon brave homme; croyez que si je pouvais faire autrement...

— Et qui vous empêche de faire autrement, quand vous avez le père Brahma sous la main?

— Que voulez-vous dire?

— Je veux dire que je monte ou descends trois ou quatre fois par jour, que je suis obligé, par mon état, de parcourir journellement tout le quartier et qu'il m'est bien facile, sans que cela me dérange en rien, de faire toutes les commissions dont vous voudrez bien me charger.

— Quoi! s'écria joyeusement la malade, vous seriez assez bon...

— Je vous en prie, madame. Entre voisins c'est bien le moins qu'on se vienne en aide.

— C'est que... je crains d'être bien indiscrète... balbutia Mme Darnaud.

— Ne le craignez pas, madame. Je me ferai un plaisir de vous être utile.

— Eh bien! fit la veuve avec hésitation, voici le seul et immense service que je réclamerai de votre bonté, père Brahma. Je sais que vous êtes l'homme le plus

honnête qui existe, aussi je voudrais vous confier ma fille tous les jours. Oh! pendant une heure seulement, s'empressa-t-elle d'ajouter.

— Parlez, madame, je suis à vos ordres.

— Vous comprenez, mon ami, que, depuis quinze jours déjà que je suis couchée, je ne puis plus conduire Marcelle, comme je le faisais autrefois, à la place Royale. La chère petite ne se plaint pas; mais, privée de tout exercice, elle souffre et dépérit, dans cette étroite mansarde, dont l'air vicié lui deviendrait fatal...

— Oui, je comprends cela, madame, dit le vieillard. Eh bien! voulez-vous que tous les jours, à une heure, ainsi que c'était votre habitude, je mène Mlle Marcelle à l'endroit accoutumé.

— Quoi! vous vous chargeriez de ce soin? s'écria Mme Darnaud.

— Dès demain, si vous le désirez, madame.

— Si je le désire! fit-elle en saisissant la main du vieillard. Ah! que vous êtes bon! père Brahma. La pauvre enfant, sera-t-elle contente, en apprenant cette bonne nouvelle!

— Et non-seulement je serai exact, mais je veux que vous me donniez toutes vos courses à faire. Il m'est pénible de penser que votre charmante fille, qui devient grande, est exposée aux impertinences du premier venu.

— Allons, fit la malade avec résignation, mais l'œil étincelant de joie, je vois qu'il faut que j'accepte tout de votre charité.

— C'est cela! c'est cela! dit le vieillard, en dégageant sa main, que Mme Darnaud tenait toujours entre les siennes. Demain, à une heure, je serai ici.

Et il s'esquiva pour échapper aux bénédictions dont l'heureuse mère le comblait.

Le lendemain, en effet, il revint et conduisit Marcelle à la place Royale, prenant lui-même un plaisir naïf à lui voir partager les jeux de ses petites compagnes.

Désormais, il avait ses grandes entrées chez la veuve. Il en profita pour lui rendre tous les services imaginables, et toujours avec une telle délicatesse que l'esprit le plus susceptible n'aurait pas pu s'en formaliser.

Malheureusement, tant de soins, d'attentions, de véritable charité, ne parvinrent qu'à reculer jusqu'à ses dernières limites le dénoûment lugubre que la mort avait préparé.

Mme Darnaud, après avoir conservé longtemps l'espoir de se rétablir, finit par comprendre que les médecins la trompaient et qu'elle était condamnée sans retour.

Elle ne le cacha pas au père Brahma.

— Tant mieux! dit-elle. Aussi bien j'étais à bout de courage, comme je suis à bout de ressources. J'avais réussi jusqu'à ce jour, aidée de quelques anciens débris de mon opulence, à vaincre la misère: mais, je le sens, la misère aurait eu raison de mes défaillances.

— Mais tout n'est pas perdu, répliqua le vieillard très-ému. Vous pouvez guérir encore.

— Non, mon ami, c'est fini, bien fini; je me sens mourir. L'unique regret que

j'emporterai dans la tombe sera de laisser mon enfant seule, à douze ans et demi, sans patrimoine, sans asile, sans protecteur.

— Comment? sans protecteur? s'écria le père Brahma Est ce que je ne suis pas là, moi?

— Vous? fit la pauvre mère à demi-suffoquee.

Son âme débordait d'une joie telle, qu'elle ne trouva pas un mot à ajouter. Impuissante à traduire l'émotion que lui causait le dévouement obscur du vieillard, elle ne put que joindre les mains et les lever vers le ciel, comme pour le remercier du miracle qu'il venait d'accomplir en sa faveur.

Le père Brahma la regardait, très-étonné lui-même, ne concevant pas qu'une proposition si simple et si naturelle pût provoquer de tels transports.

— Eh! oui, moi, reprit-il. Croyez-vous que, si vous étiez partie sans me rien dire, j'aurais eu le courage d'abandonner cette pauvre enfant? N'est-elle pas un peu ma fille depuis quelque temps? Ne s'est-elle pas habituée à moi, comme je me suis habitué à elle?

— Mais vous n'avez rien! s'écria la malade.

— Il est vrai que je ne suis pas riche, madame; mais, depuis dix ans, j'ai toujours gagné mon pain. Je continuerai, s'il plaît au ciel, à vivre comme je l'ai fait. Je travaillerai un peu plus, s'il est nécessaire. Ah! soyez tranquille : Marcelle ne manquera de rien, la chère petite! Il me faut si peu de chose, à moi!

Mme Darnaud était profondément émue.

— Vous acceptez? demanda le vieillard.

— Si j'accepte! s'écria-t-elle. Ah! père Brahma, soyez doublement béni, car vous êtes le premier honnête homme que je rencontre, depuis quatorze ans bientôt que Dieu m'a si cruellement frappée...

— Quoi! dit le vieil Indien. On vous a fait du mal, à vous! à vous si bonne, si jolie, si irréprochable!

— Tant de mal, père Brahma, que l'on m'a tuée. Aussi, croyez-le, j'aurais depuis longtemps cherché dans la mort l'oubli de ce passé maudit, si je n'avais pas eu ma fille auprès de moi.

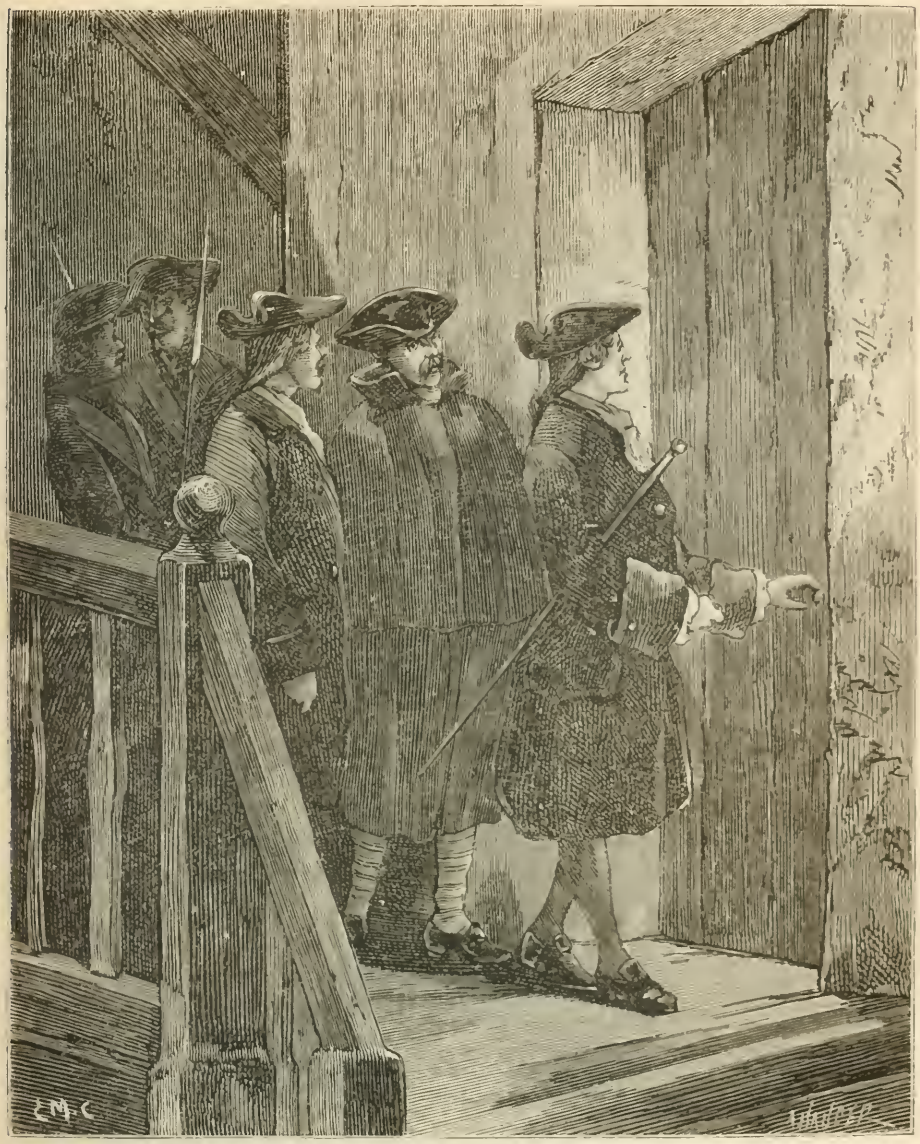
En même temps qu'elle prononçait ces paroles, deux grosses larmes débordaient de ses yeux humides et roulaient silencieusement sur ses joues, ravagées par la souffrance.

Triste et recueilli, le vieillard courbait la tête et l'écoutait.

— Ainsi je ne me trompais pas, murmura-t-il. Un affreux malheur pèse sur le passé de cette infortunée, comme il a pesé sur mon pauvre maître, sur moi-même. Ce sont donc toujours les bons qui pâtissent pour les méchants!...

Il se tut. Peut-être s'attendait-il à une confidence suprême et se préparait-il à la recevoir; mais la mourante posa un doigt sur ses lèvres et lui montra Marcelle.

La chère enfant brodait sans relâche. Assise dans un coin de la chambre aussi loin que la discrétion pouvait la retenir, elle n'avait pas perdu un mot de cette scène navrante, quoi qu'elle fît pour ne rien entendre.



Ouvrez, au nom de la loi. (Page 482.)

Mme Darnaud saisit la main du père Brahma et la serra avec toute l'énergie dont elle était capable.

— Je n'oublierai pas ce que vous m'avez dit, fit-elle à demi-voix. Merci encore, mon ami.

C'était un congé formel. Évidemment la malade ne voulait révéler à personne le secret dont elle allait mourir.

Le vieillard n'essaya par aucune récrimination de provoquer la moindre confidence, et respecta cette douleur muette dont il mesurait les abîmes avec une sorte d'effroi.

Quelques jours se passèrent. Le médecin venait assez régulièrement — il faut lui rendre cette justice — bien qu'il n'espérât certainement pas tirer grand profit d'une si pauvre clientèle.

Assis sur le seuil de sa porte, et tout en tressant l'osier flexible, le père Brahma guettait son arrivée et l'interrogeait du regard.

Le docteur et lui n'échangeaient pas un mot. Ils ne se parlaient que des yeux, mais ils ne se comprenaient que trop bien!

Le neuvième jour, pourtant, le médecin s'approcha du vieillard :

— Cette pauvre femme peut trépasser d'un moment à l'autre, lui dit-il à voix basse. A coup sûr, demain elle ne sera pas là. Si elle a quelques dispositions dernières à prendre, il serait temps qu'elle s'y décidât, pendant qu'il lui reste la force de parler. Voyez si vous pouvez l'obtenir d'elle. Quant à moi, je ferai mon devoir jusqu'au bout. Je reviendrai demain, mais je suis certain de ne retrouver qu'un cadavre.

A ces mots, il s'éloigna.

Le père Brahma pâlit sous son teint bronzé. La mission que lui confiait le docteur était difficile, délicate surtout. Néanmoins il ne voulut pas attendre une minute de plus.

Il alla frapper doucement à la porte de la mansarde.

Marcelle vint ouvrir. Elle avait les yeux rouges; on voyait qu'elle avait pleuré.

— Ma chère enfant, lui dit-il, je vous prierai, si votre mère le permet, de passer un instant dans ma chambre. Je suis chargé pour elle d'une communication de la plus haute gravité.

La jeune fille se tourna vers sa mère et la consulta du regard.

— Va, mon enfant, dit Mme Darnaud d'une voix à peine intelligible.

L'enfant s'éloigna, sans protester, mais à pas lents et à regret.

La mourante et le vieillard restèrent seuls.

— Madame, commença le père Brahma, j'ai longuement réfléchi depuis quelques jours à la conversation que nous avons eue ensemble et dans laquelle vous faisiez allusion aux malheurs qui vous avaient frappée. Vous êtes sérieusement atteinte, ce n'est pas douteux. De même qu'il n'y a pas à désespérer de votre salut, ajouta-t-il en élevant la voix comme pour se donner le courage de mentir, de même vous pouvez être surprise par la mort au moment où vous y penserez le moins.

La malade jeta sur lui un coup d'œil étrange.

— Ce n'est pas pour vous effrayer, reprit le vieillard, que je vous entretiens de pareilles pensées; encore moins est-ce pour obéir à une curiosité malsaine. Au contraire, je ne cherche qu'à vous tranquilliser.

— Ah! ne vous donnez pas tant de peine, mon ami, fit Mme Darnaud. Loin de

redouter la mort, je l'appellerais de tous mes vœux, si ce n'était pas une lâcheté.

— Je vous crois, madame, et c'est précisément parce que je vous sais prête à l'affronter que je n'hésite pas à vous parler comme je le fais. L'amour profond que Marcelle vous inspire vous a soutenue jusqu'à ce jour, ce n'est pas douteux; mais cet amour que vous ressentez pour elle ne vous survivra pas. Or, Dieu vous donne le temps et vous impose le devoir de veiller sur votre enfant, si vous le pouvez, au-delà même de cette mort à laquelle vous aspirez.

— Je n'y faillirai pas! protesta Mme Darnaud avec véhémence.

— Alors pourquoi tarder plus longtemps, madame? Pourquoi demain plutôt qu'aujourd'hui? Attendez-vous, pour vous occuper de Marcelle, l'instant où vous sentirez les atteintes suprêmes de l'agonie? S'il vous est matériellement impossible d'assurer son avenir, n'avez-vous aucun moyen de le préparer, de le défendre contre l'isolement et le désespoir?

— Oui, vous avez raison, dit la malade d'un ton farouche, il faut tout prévoir.

Elle prit une clef qui était pendue à son cou par un ruban de velours affreusement flétri, et la tendit au père Brahma.

— Tenez, dit-elle, tirez le premier tiroir de cette commode, prenez le coffret qui s'y trouve et mettez cette clef dans la serrure.

Le vieillard exécuta l'ordre qu'il avait reçu.

— Ouvrez le coffret, poursuivit-elle.

Le père Brahma l'ouvrit.

— Qu'y trouvez-vous? demanda-t-elle haletante.

— Un médaillon et une enveloppe cachetée.

— Bien, dit-elle, en poussant un soupir de soulagement. Ce médaillon renferme mon portrait. Ah! il ne me ressemble plus guère, n'est-ce pas? J'avais dix-huit ans à cette époque, j'étais jeune, j'étais jolie, j'étais heureuse. Mon père avait fait peindre et monter cette miniature pour celui...

Elle s'arrêta brusquement. Un déluge de larmes se fit jour à travers ses paupières; elle se détourna pour les cacher.

Le vieux vannier crut que la prédiction du docteur allait se réaliser. Il s'empressa de voler au secours de la moribonde; mais elle surmonta promptement cette faiblesse passagère.

— Quant à cette épaisse enveloppe, continua-t-elle, elle contient l'histoire de ma vie, écrite de ma propre main. J'ai préparé ce récit pour Marcelle, car elle ne sait rien de notre passé. Hélas! pouvais-je souiller les chastes oreilles de cette enfant de tant d'infamie! Aussi je ne veux pas qu'elle ouvre ce manuscrit avant qu'elle ait atteint sa dix-huitième année. Or, elle est née le 12 avril 1758: elle ne devra donc pas en prendre connaissance avant le 12 avril 1776. N'oubliez pas cette date, je vous le recommande bien!

Elle porta la main à sa poitrine, comme pour y comprimer une douleur horrible; une écume rougeâtre colora ses lèvres. L'effort qu'elle venait de faire l'avait épuisée.

— Voilà, continua-t-elle tristement, tout ce dont je peux disposer en faveur de ma pauvre fille. Dieu fera le reste, je l'espère. S'il n'a pas eu pitié de moi peut-être reportera-t-il sur Marcelle la bienveillance dont elle est digne. Et vous, père Brahma, je vous lègue la chère enfant.

— Soyez tranquille, madame, je n'ai pas oublié ma promesse.

— Ainsi, dit Mme Darnaud d'une voix qui ressemblait à un souffle, ce manuscrit... pas avant dix-huit ans... vous me le jurez?

— Par le Dieu de mes pères, je vous le jure! fit le vieil Indien en étendant la main.

De nouveau, la mourante demeura plongée dans une torpeur léthargique.

Effrayé, le père Brahma courut chercher Marcelle et la ramena dans la chambre de sa mère.

Au bruit qu'ils firent en entrant, la malade ouvrit les yeux et reconnut son enfant.

Elle se leva par un mouvement saccadé.

— Ma fille! s'écria-t-elle en lui tendant les bras.

Marcelle se précipita en avant, mais elle n'avait pas encore fait un pas que sa mère retombait lourdement en arrière.

Cette fois, elle ne devait plus se relever. Sa dernière pensée avait été pour sa fille, pour sa fille qu'elle avait aimée jusqu'au martyre.

Marcelle et le père Brahma furent les seuls qui suivirent le funèbre convoi.

Les premiers mois que passèrent ensemble le vieillard et l'enfant furent profondément tristes. Enfin, la jeunesse de Marcelle triompha de l'âpre amertume de ses souvenirs.

Pendant un an, le père Brahma paya le loyer de la chambre qu'occupait jadis Mme Darnaud, et dans laquelle continuait à demeurer la jeune fille; puis le fardeau devint trop lourd pour ses modestes ressources.

L'âge arrivait, les forces du vieillard commençaient à l'abandonner ; travailler trop longtemps l'exténuait. Il ne disait mot pourtant; mais Marcelle s'en aperçut. Ce fut elle qui, la première, proposa naïvement au père Brahma de partager le même logement — le moins cher, naturellement.

Elle le voulut, le vieux vannier s'y soumit. Sur une tringle, il installa un rideau de cotonnade qui, chaque soir, coupait en deux la mansarde déjà trop étroite. Le mobilier de Mme Darnaud fut vendu en partie et le prix en fut spécialement affecté à l'éducation de Marcelle, que sa mère avait tout particulièrement soignée.

Tout alla bien ainsi pendant près de trois années ; puis les forces du vieillard diminuèrent chaque jour davantage; l'ouvrage devint plus rare, les besoins plus pressants.

Alors commença l'ère fatale de la Misère, qui se mit à ronger peu à peu d'une dent impitoyable tout ce qui lui tomba sous la main.

Ce fut ainsi que disparurent insensiblement les quelques petits riens qui garnissaient la mansarde.

Un jour qu'il n'avait pas de quoi manger, le père Brahma, pendant que

Marcelle était sortie, vendit son lit, fabriqua un cadre de bois et y plaça une paillasse.

Il fut grondé, très-vivement grondé même, mais il était trop tard pour revenir sur ce qui avait été fait. Il répondit à ces reproches en étalant sous les yeux de la jeune fille les vivres qu'il avait achetés. Elle ne trouva rien à répondre et l'embrassa avec une effusion qu'elle ne lui avait pas encore témoignée.

C'est triste à dire, mais le vieillard se sentit presque heureux d'une détresse qui lui procurait de si douces émotions.

En effet, bien qu'il conservât pour Marcelle le même respect que lui avait toujours inspiré Mme Darnaud, il avait fini par s'attacher si fort à sa fille d'adoption qu'il ne concevait pas de plus grand bonheur que de l'aimer et de se voir aimé d'elle.

Quand vint le soir, une autre difficulté surgit tout à coup. Marcelle voulait absolument garder pour elle le nouveau lit que le vieux vannier avait improvisé. La discussion menaçait de s'éterniser. Aussi le père Brahma, qui était bien résolu à ne pas céder, ne trouva pas de meilleur moyen, pour prendre définitivement possession de la paillasse, que de s'y coucher, malgré ce que tenta la jeune fille pour l'en empêcher. Quinze jours durant ils furent heureux; mais la série des sacrifices ne faisait que commencer. La misère est une véritable roue d'engrenage. Malheur à celui qui s'y laisse prendre le bout du doigt! Il faut que le corps tout entier y passe.

C'est ce qu'il advint du modeste mobilier que le père Brahma et Marcelle avaient mis en commun. Les uns après les autres, furent dévorés les rares objets qui pouvaient passer pour du superflu; puis vint le tour des objets indispensables; enfin, les reliques même durent suivre le même chemin.

Le médaillon que la mère de Marcelle lui avait légué subit ce triste sort!

Ce n'était pas encore assez.

Depuis plus d'un an que le vieillard et la jeune fille ne gagnaient même pas de quoi manger, il leur avait été impossible de payer le propriétaire.

Or ce propriétaire était un gentilhomme de haute lignée, qui habitait aux environs un magnifique hôtel et qui était puissamment riche. Afin de ne jouir absolument que des grâces de la fortune, il en avait confié les soucis à son intendant.

C'était donc l'intendant du marquis qui s'occupait de toute la broutille des affaires, et que concernaient les détails de la vulgaire administration.

Or, à plusieurs reprises, il avait réclamé à Marcelle ou au père Brahma les loyers arriérés, qui s'élevaient maintenant à la somme de soixante-quinze livres, représentant cinq termes échus.

La dernière fois qu'il était venu, il avait déclaré à ses locataires que la patience de monseigneur était à bout et qu'il avait reçu l'ordre d'agir avec une extrême rigueur, s'il n'était pas payé dans la quinzaine.

Malheureusement, le vieillard était malade, et plus que jamais hors d'état de satisfaire à semblable sommation.

La quinzaine s'écoula, l'intendant ne se représenta pas. Le père Brahma, qui

habitait la maison depuis quatorze ans et qui, en temps ordinaire, n'avait jamais été en retard d'un seul jour, s'imagina que le marquis userait d'un peu plus d'indulgence envers lui qu'envers un homme de solvabilité notoirement véreuse.

Il avait presque oublié les menaces de l'intendant, quand le bruit qui se fit entendre sur le carré et les paroles qui parvinrent à son oreille le rappelèrent au sentiment de la réalité.

— Ouvrez, au nom de la loi! avait dit une voix brève et sévère.

Il s'était levé sur son séant, tandis que Marcelle, pâle et effrayée, se tenait interdite au chevet de son lit.

Pauvre enfant! elle était trop heureuse depuis quelques instants. La joie de voir son père adoptif reposer tranquillement dans son petit lit, la certitude qu'elle avait d'échapper pour quelques jours aux étreintes de la faim et de la maladie, lui avaient fait oublier l'héroïque sacrifice qu'elle venait d'accomplir.

— Ouvrez, ou je fais enfoncer la porte! cria la même voix avec un accent d'impatience.

Le vieillard eut un sourire empreint d'une intraduisible amertume

— Ouvrez, Marcelle, dit-il simplement.

— La jeune fille obéit.

Trois hommes firent irruption dans la mansarde étonnée. C'était un huissier, accompagné de deux exempts.

Dans le corridor, de chaque côté de la porte étroite, se tenaient deux soldats armés de leurs fusils.

— Je viens, dit l'huissier, vous réclamer de la part du marquis de Bellaire, propriétaire de cette maison, la somme de soixante-quinze livres, qui lui est due pour loyers échus, plus celle de sept livres, douze sols, six deniers, montant des frais par moi faits en son nom pour recouvrer cette créance. Etes-vous prêt à régler ce petit compte? demanda-t-il mielleusement.

— Non, monsieur, répondit le père Brahma; voilà cinq semaines que je suis malade et hors d'état de travailler; depuis cinq jours je suis même atteint d'une fièvre qui ne me laisse aucun repos; mais dès que je serai rétabli...

— Assez de promesses, interrompit l'huissier. J'ai des ordres formels : c'est de l'argent qu'il me faut. En avez-vous?

— Non, monsieur.

— En ce cas, faites-moi le plaisir de me céder la place, afin que je procède séance tenante à la vente de votre mobilier.

— Comment! s'écria Marcelle. Vous feriez cela, monsieur.

— Certes, répondit l'huissier, et sur-le-champ, qui plus est.

— Mais vous voyez bien que ce vieillard est dans l'impossibilité de faire un pas! Vous voyez bien qu'il est au plus mal.

— Cela ne me regarde pas. On m'a ordonné d'agir, j'agis.

— Non, c'est impossible! dit la jeune fille avec égarement.

— Vous allez voir si c'est impossible, répondit l'huissier en ricanant.

Il fit un signe aux deux exempts, qui se jetèrent sur le père Brahma, le prirent chacun par un bras et le forcèrent à se lever.

— Arrêtez! cria Marcelle affolée. Non... vous n'aurez pas cette cruauté... Tenez, continua-t-elle en fouillant dans sa poche, voici vingt-deux livres... C'est tout ce que nous avons, je vous le jure, messieurs! Prenez-les. C'est un à-compte sur le prix d'un médaillon que je viens de vendre au bijoutier de la rue Saint-Louis... mais dans quelques jours... demain... aujourd'hui peut-être, il me donnera le reste, je vous l'apporterai, je vous le promets.

— Ah! vous avez vingt-deux livres, fit l'huissier étonné. Voyons-les?

— Les voici, fit Marcelle avec joie. Ah! je savais bien que vous seriez humain et que vous consentiriez...

— J'accepte la somme à titre d'à-compte, interrompit sèchement l'huissier; mais est-ce bien tout ce que vous pouvez donner?

— Je vous assure que nous n'avons plus une obole.

— Alors je suis obligé de remplir jusqu'au bout le mandat qui m'est confié, mademoiselle.

Il fit un nouveau signe aux exempts.

— Allons, ordonna-t-il, emportez ces meubles et descendez-les dans la rue.

Les exempts se jetèrent sur la commode et se mirent en devoir de l'enlever.

— Non, messieurs, je vous en conjure! supplia Marcelle, ne faites pas cela... Ayez pitié!

Les agents firent un pas en avant.

Elle se jeta à leurs genoux qu'elle embrassa, elle se cramponna à leurs habits, sublime et touchante, désespérée, les yeux remplis de grosses larmes qui coulaient sur les mains calleuses de ces misérables.

— Messieurs! de grâce!... Vous êtes hommes... vous avez une famille... des enfants... des parents... vous ne voulez pas tuer ce vieillard, que la fièvre dévore et fait trembler sous vos yeux...

Ils firent un second pas en avant.

— Ah! moi vivante, vous ne passerez pas! s'écria-t-elle en leur barrant le passage.

— Gardes, faites votre devoir, dit l'huissier en haussant les épaules.

Aussitôt les deux soldats se jetèrent sur elle, lui saisirent les poignets, qu'ils serrèrent à les briser, et la maintinrent immobile.

L'œil du père Brahma brilla d'un éclair terrible, mais que pouvait-il faire, hélas!

— Venez, ma fille, dit-il en lui tendant les bras; laissez ces corbeaux faire leur métier.

Elle se dégagea et courut se réfugier dans les bras du vieillard.

Ce fut ainsi que, confondus dans une étreinte douloureuse, ils virent dispa-

raître, pièce à pièce, le peu qui restait de leur mobilier. Enfin il n'y eut bientôt plus rien que la paillasse sur laquelle couchait ordinairement le vieillard.

Il assistait d'un œil sec à ce naufrage de ses dernières espérances, mais un feu sombre jaillissait de ses yeux noirs, creusés par la souffrance.

— Venez, mon enfant, dit-il à Marcelle, nous n'avons plus rien à faire ici.

— Mais où allons-nous? demanda-t-elle entre deux sanglots.

— Dieu nous conduira, répondit-il.

Il l'entraîna, mû par un sentiment de profonde indignation.

Ensemble ils descendirent les cinq étages de leur interminable escalier. De temps à autre, le père Brahma était obligé de s'arrêter pour reprendre haleine. Les forces trahissaient le stoïque courage dont il s'efforçait de donner la preuve.

Quand ils atteignirent la dernière marche, le vieillard n'en pouvait plus. Appuyé sur la jeune fille, il fit encore quelques pas et franchit le seuil de la porte; mais, là, il fut contraint de s'arrêter encore.

Devant la maison, une cinquantaine de personnes étaient rassemblées.

Déjà, assisté de ses exempts, pendant que les gardes tenaient la foule à distance, l'huissier vendait tranquillement à l'encan les dépouilles des victimes qu'il venait de faire.

Les groupes murmuraient bien, car ils n'ignoraient pas que ces dépouilles étaient celles du père Brahma et ils savaient tous combien le vieillard était bon; mais ils achetaient. Que voulez-vous... on ne trouve pas toujours d'aussi bonnes occasions...

Quant au vieillard, la vue de ce spectacle navrant acheva de lui déchirer le cœur. Il défaillit entre les bras de Marcelle et s'affaissa lourdement.

En ce moment la foule s'écarta sous l'effort d'un bras puissant, et une voix sonore demanda :

— Que se passe-t-il donc?

***

Ce jeune homme paraissait âgé de vingt-deux ans au plus: il était vêtu d'habits excessivement simples, que recouvrait à moitié un long manteau, et semblait appartenir à la petite bourgeoisie.

Il avait le front haut, l'œil intelligent et vif, le nez légèrement proéminent et le visage imberbe. Ses allures étaient dégagées, sa taille, élégante et bien prise.

Il fendit la foule et se trouva bientôt au premier rang, en face de l'huissier et

Le duc de la Tournaye. (Page 490.)

des exempts, qui sans se préoccuper de cet incident insignifiant, continuaient de leur voix nasillarde à provoquer et à recevoir les enchères.

Ce jeune homme comprit aussitôt de quoi il s'agissait et ne put réprimer un geste de colère.

Pendant ce temps, le père Brahma, soutenu par les vingt bras qui s'étaient spontanément tendus vers lui, achevait de perdre connaissance, si bien qu'on fut obligé de le coucher sur le matelas qu'on venait de lui arracher.

Le jeune bourgeois n'eut pas besoin de s'informer pour apprendre que ce vieillard et cette jeune fille étaient précisément ceux dont on vendait les meubles à l'encan.

— Si ce n'est pas une infâmie! disait une voisine. Voilà un pauvre homme qui avait déjà bien de la peine à suffire à ses propres besoins, qui adopte une enfant plus pauvre que lui encore, et on le chasse de chez lui quand il grelotte de fièvre! après lui avoir volé le peu d'argent qu'il possédait.

— C'est vrai que c'est infâme! dit un ouvrier en montrant le poing aux agents.

— Silence! cria l'huissier.

Cet homme avait raison ; il était dans son droit — car on appellait cela *le droit*, dans ce temps-là.

Certes nous n'avons pas trop à nous louer aujourd'hui des lois qui nous régissent en matière de saisie judiciaire ; mais c'était bien autre chose alors que le peuple, taillable et corvéable à merci, était soumis à tous les caprices des grands seigneurs.

On a vu avec quelle brutalité dédaigneuse se conduisaient les représentants de la loi.

Ce n'était pas tout encore.

Le mobilier du père Brahma avait été étrangement simplifié par la misère. Aussi avait-il été promptement adjugé, pendant que chacun prodiguait au vieillard les soins que réclamait son état.

Il ne restait plus à vendre que le matelas sur lequel gisait le vieux vannier.

L'huissier, désireux d'accomplir jusqu'au bout sa lugubre besogne, ne recula pas devant ce dernier obstacle.

— Je mets en vente le matelas sur lequel ce vieux drôle est étendu, cria-t-il ; j'en demande dix livres.

La foule se tut, péniblement impressionnée; mais un sourd murmure de mécontentement s'échappa de toutes les poitrines.

— Qu'est-ce que c'est? fit l'huissier. Allez-vous prendre fait et cause pour ce vieux coquin? Êtes-vous dupes de la comédie qu'il joue? Ne voyez-vous pas qu'il voudrait tout bonnement garder son matelas? Allons, allons, pas de sensibleries inutiles! A dix livres le matelas!... Personne ne dit mot?

En effet, pas une enchère ne se fit entendre.

— Eh bien, à cinq livres! reprit l'huissier. Voyons, mesdames et messieurs, un prix quelconque, mais finissons-en.

Au grognement de la foule succédèrent quelques huées solitaires.

— Attention, gardes! cria l'huissier, qui jeta sur ceux qui l'entouraient un regard menaçant.

Par hasard, arriva sur le théâtre de cette exécution le médecin qui soignait le père Brahma et qui jadis avait soigné M^me^ Darnaud.

Il reconnut le vieillard et se pencha vers lui. Tirant de sa poche un flacon de sel, il le fit respirer au pauvre diable et parvint à lui faire reprendre ses sens.

Marcelle se tordait les bras de désespoir et laissait couler ses larmes. En deux mots elle raconta au docteur ce qui s'était passé.

— Monsieur, fit-il d'une voix grave, en s'adressant à l'huissier, ce que vous avez fait est monstrueux. Peut-être aurez-vous à vous reprocher la mort de cet infortuné.

— Monsieur, répliqua froidement l'huissier, je n'accepte de leçons de personne. J'agis selon les ordres que je reçois et, du moment que je fais mon devoir, je n'ai rien à me reprocher.

— Aussi ne vous aurais-je pas fait cette observation, insista le docteur, si nous nous trouvions en présence d'un cas ordinaire; mais vous voyez que ce vieillard était gravement malade; votre devoir était d'en référer au marquis de Bellaire avant de procéder à la saisie. Je ne doute pas que M. le marquis vous aurait donné l'ordre de surseoir à cette œuvre de bourreau.

— Et moi, monsieur je suis sûr du contraire, riposta aigrement l'huissier.

— Alors, que le poids du crime que vous commettez retombe sur vos deux têtes! dit le docteur avec mépris.

— Soit! mais laissez-moi terminer ma vente, et mêlez-vous de ce qui vous regarde.

Alors se tournant brusquement vers le vieillard:

— Levez-vous, dit-il, et laissez faire la justice du roi.

Le père Brahma fit un effort et parvint à se redresser, mais à peine avait-il la force de se tenir debout. Ce que voyant, le jeune homme que nous avons signalé se précipita à son secours et le soutint dans ses bras

Il avait assisté à cette scène en se mordant les lèvres, le rouge de la honte au front.

— Et dire que je n'ai pas d'argent, murmurait-il en se mordant les ongles.

Quant à l'huissier, dès que le vieillard s'était levé, il avait repris son cri monotone.

— Voyons, messieurs, à qui le matelas?

— J'en donne six livres, dit un exempt.

— Eh bien! prenez-le, fit l'huissier, et allons-nous-en.

L'exempt se baissa pour ramasser le matelas; mais un mouvement d'indignation se fit dans la foule, qui le bouscula, et il tomba.

— Chargez, gardes! cria l'huissier.

Les soldats croisèrent la baïonnette et parvinrent momentanément à écarter le groupe tumultueux.

— Partons, il n'est que temps, dit l'huissier qui sentait gronder l'orage, en s'adressant aux deux exempts.

Ils ne demandaient pas mieux; mais celui qui avait acheté le matelas n'entendait pas lâcher sa proie. Il s'en empara et s'enfuit avec son acolyte et son patron, protégé par les soldats qui battaient prudemment en retraite à leur tour, et poursuivi par les huées et les injures de la foule.

Quand Marcelle vit que tout était fini sans retour, elle laissa tomber ses bras avec découragement et s'appuya contre le mur de la maison pour se soutenir.

— Que faire? Où aller? soupira-t-elle.

— Si vous le voulez bien, nous irons chez moi, mademoiselle, répondit le jeune bourgeois, qui l'avait entendue.

— Chez vous? répéta-t-elle étonnée.

— Oui; prenez l'autre bras du père Brahma, et daignez nous accompagner.

Marcelle ne pouvait en croire ses oreilles.

— Venez, ajouta le jeune inconnu; je demeure rue Saint-Louis, à cinquante pas d'ici.

— Mais, monsieur... balbutia la jeune fille interdite, je ne sais si je dois... Qui êtes-vous?

— Je me nomme Brissot, mademoiselle, répondit-il; mais, au nom du ciel! ne perdez pas un temps précieux!... Vous voyez bien que votre père a besoin de secours immédiats.

— Monsieur a raison, fit observer le docteur. Acceptez toujours, mon enfant; nous verrons ensuite...

Marcelle ne résista plus.

— Je vous suis, monsieur, dit-elle en s'inclinant.

C'en était fait! Elle s'abandonnait au torrent. Tant de calamités l'avaient vaincue.

Brissot s'était emparé d'un bras du vieillard; elle prit l'autre et suivit ce singulier guide qui, lui aussi, n'était guère qu'un enfant.

Derrière eux s'avançait le docteur.

Au bout de dix minutes d'une marche difficile, ils arrivèrent devant le numéro 25 de la rue Saint-Louis.

— C'est ici, dit Brissot; seulement, c'est un peu haut. Prenez votre courage à deux mains, mademoiselle; nous n'avons pas moins de quatre étages à franchir.

Cela n'aurait rien été si le père Brahma avait pu marcher; mais il était à bout de forces.

Il fallut que le docteur prît la place de Marcelle et lui servît de soutien. Enfin, après cinq autres minutes d'efforts surhumains, on arriva devant une porte, dans la serrure de laquelle Brissot introduisit une clef de son trousseau.

Ils pénétrèrent tous les quatre dans une petite chambre assez pauvrement meublée, mais pourvue cependant de tout ce qui était nécessaire, et d'une propreté excessive.

— Couchons ce pauvre homme, dit Brissot.

Prêchant d'exemple, il se mit à déshabiller le père Brahma. Ce ne fut pas long : le vieillard n'avait eu que juste le temps de se couvrir des vêtements indispensables. Aussi, en moins de temps qu'il n'en faut pour le raconter, était-il étendu sur un lit bien moelleux et enveloppé de deux chaudes couvertures.

Marcelle s'était assise sur une chaise et promenait autour d'elle un regard

inconscient. A peine pouvait-elle croire à ce qui se passait sous ses yeux depuis une heure.

Le bien-être relatif dans lequel elle venait de pénétrer brusquement la ranimait et lui rendait quelque espoir, mais la surprenait en même temps au point qu'il la paralysait.

Le docteur s'était approché du père Brahma et lui tâtait le pouls.

— Il a une fièvre de cheval, murmura-t-il. Cependant, j'espère que nous parviendrons encore à la calmer.

En disant ces mots, il avisa une table, sur laquelle se trouvaient de l'encre et du papier. Il prit la plume et rédigea une ordonnance.

— Faites cette infusion le plus tôt possible, recommanda-t-il. Je viendrai dans la journée.

A ces mots, il s'éloigna précipitamment, pour aller voir d'autres malades.

Marcelle se leva, s'empara de l'ordonnance et se dirigea vers la porte; mais, au moment de sortir, elle se rappela qu'elle avait donné à l'huissier les vingt-deux livres qui lui restaient.

Prise à nouveau d'un découragement profond, elle s'arrêta et se prit à pleurer.

Brissot, à qui l'on avait tout raconté, devina ce qui se passait dans l'esprit de la pauvre enfant. Il prit doucement le papier qu'elle tenait à la main, ouvrit la porte et s'éloigna sans mot dire.

Quand elle revint à elle, il n'y avait plus personne dans la chambre.

Couché dans le lit de son généreux sauveur, le père Brahma, pâle et les yeux éteints, ne donnait pas signe de vie.

Marcelle se rapprochait de lui, en proie à une terreur bien légitime, lorsqu'on frappa doucement à la porte.

— Entrez! dit-elle avec hésitation.

Aussitôt parut un gentilhomme, jeune encore, vêtu de riches habits et d'une tournure souverainement élégante. Il s'avança, tenant son chapeau à la main et s'inclina respectueusement devant elle.

En deux mots, voici ce qui s'était passé.

Pendant que le père Brahma et Marcelle suivaient le jeune clerc et au moment où l'huissier, accompagné de ses exempts, battait en retraite sous la protection des gardes françaises, un nouveau personnage survint tout à coup.

Il portait un habit et une culotte de velours gros bleu, brodés d'or, sur lesquels tranchait un gilet de satin blanc, rehaussé de fleurs multicolores.

Il traversait la rue Saint-Gilles, lorsqu'il entendit les grognements, les huées et les sifflets dont la foule poursuivait les représentants du marquis de Bellaire.

Il s'arrêta brusquement et s'avança au-devant des groupes menaçants qui remplissaient la rue Villehardouin.

Certes, dans les circonstances actuelles, il y avait un certain courage à braver cette foule, car elle ne paraissait guère disposée à faire bon accueil au gentilhomme.

Il marcha pourtant au-devant d'elle avec le plus grand calme.

— Eh bien, mes amis, qu'avez-vous? demanda-t-il avec un geste bienveillant.

Comme par enchantement, les cris de fureur expirèrent sur les lèvres de ceux qui l'écoutaient. Les hommes se découvrirent poliment, pendant que les femmes faisaient au grand seigneur leur plus gracieuse révérence.

— Le duc de La Tournaye! s'écria l'un des ouvriers qui se trouvaient là. Ah! monseigneur, quel dommage que vous n'ayez pas passé par ici une demi-heure plus tôt!

— Pourquoi, mon ami?

— Parce que vous auriez trouvé une bien bonne occasion d'exercer votre inépuisable charité.

— Est-il donc trop tard? demanda le duc.

— Il n'est jamais trop tard pour bien faire, monseigneur. Pourtant, si ce que le docteur a dit est vrai, le père Brahma pourrait bien en mourir...

— Mourir de quoi! Que s'est-il passé? Voyons, parlez vite, fit le gentilhomme avec vivacité.

La foule sympathique se groupa aussitôt autour de celui dont chacun répétait le nom avec un si grand respect. L'ouvrier prit la parole et fit au duc de La Tournaye un tableau très-imagé du spectacle poignant auquel il avait assisté.

Le gentilhomme écoutait sans mot dire, quoique avec une visible contrariété.

— Eh bien? dit-il, ce vieillard et cette jeune fille, que sont-ils devenus?

— Ils sont partis avec un jeune homme qui, je crois, leur a offert un asile.

— Vraiment? fit le duc étonné. Il s'est donc trouvé un gentilhomme assez généreux...

— Oh! ce n'était pas un gentilhomme, monseigneur.

— Vous le connaissez donc?

— Non, mais, à ses habits, il était facile de deviner qu'il s'agissait tout au plus de quelque petit bourgeois.

— Pourriez-vous du moins me dire où ces pauvres gens sont allés?

L'ouvrier l'ignorait. Il allait s'excuser, quand une femme s'avança hardiment.

— Je le sais, moi, monseigneur, dit-elle. Je les ai suivis et je les ai vus entrer au numéro 25 de la rue Saint-Louis.

— Bien. Savez-vous aussi quel est le nom de celui qui leur a offert l'hospitalité?

— Parfaitement, j'étais à côté de lui quand Mlle Marcelle le lui a demandé.

— Et il s'appelle...

— Brissot, monseigneur.

— Merci, mes amis, et rassurez-vous. Que ce soit grâce à M. Brissot ou grâce à moi, je vous promets que le père Brahma et sa fille ne manqueront de rien.

— Oh! nous le savons bien, dit l'ouvrier. Nous sommes tranquilles à présent. Vive M. le duc!

Et il fit sauter son chapeau en l'air.

— Vive M. le duc! cria la foule enthousiasmée.

Le gentilhomme, après avoir salué de la main, s'esquiva pour échapper à cette ovation et se dirigea vers la rue Saint-Louis.

Arrivé devant le n° 25, il s'arrêta. Au même instant, un jeune homme, enveloppé d'un manteau, franchissait le seuil de la porte cochère et s'élançait dans la rue, tenant à la main une feuille de papier, sur laquelle on distinguait deux lignes d'une écriture irrégulière.

— Tiens, pensa le gentilhomme, voici un beau garçon qui ressemble au portrait que l'on vient de me faire du petit bourgeois que je vais visiter.

Il pénétra aussitôt dans la maison.

— M. Brissot? demanda-t-il.

— Il vient de sortir à l'instant, monseigneur, répondit le portier. Je m'étonne que vous ne l'ayez pas rencontré dans la rue.

— Peu importe, fit le duc. Il est rentré tout à l'heure, accompagné de deux personnes auxquelles je m'intéresse et que je désirerais voir. Ne puis-je pas leur parler en attendant que M. Brissot soit de retour?

— Mon Dieu... monseigneur... balbutia le portier partagé entre sa consigne et le respect que lui imposait le gentilhomme, je ne sais si je dois... Voulez-vous me dire votre nom?

— Je suis le duc de La Tournaye, mon ami.

Décidément ce nom était celui qui calmait les tempêtes et devant lequel tombaient toutes les barrières, car le portier s'inclina jusqu'à terre.

— Le duc de La Tournaye! murmura-t-il. Donnez-vous la peine de monter, monseigneur.

— A quel étage, je vous prie?

— Au quatrième, la porte à gauche, monseigneur.

Le gentilhomme lui adressa un remercîment amical et disparut dans l'escalier.

Nous ouvrons ici une très-courte parenthèse pour rappeler à ceux de nos lecteurs qui ont lu notre précédent ouvrage, intitulé *Monseigneur*, que le duc Lucien de la Tournaye, à la suite des événements dans lesquels il avait joué un rôle si brillant, avait donné sa démission de capitaine aux carabiniers du roi le jour même où il avait épousé Raymonde, la fille de M. Lionnay.

Riche des biens de l'évêque de Silistrie, qu'on lui avait restitués, et des libéralités de la comtesse de Libessac, il avait acheté, place Royale, un magnifique hôtel, dans lequel il vivait depuis douze ans, entouré de ses amis.

Le brigadier Papillon et Ludivine avaient la direction de la maison. Hartmann avait repris possession de la loge de suisse, et Germain, l'ancien carabinier, avait été élevé à la dignité de valet de chambre.

Quant à la comtesse de Libessac, elle s'était enfin décidée à vendre son hôtel de la rue Saint-Dominique, qui avait été le théâtre du drame sanglant que nous avons raconté, et même elle avait quitté son appartement de la rue de la Monnaie pour s'installer auprès de Lucien et de Raymonde.

Pas un nuage n'avait obscurci les douze années de félicité que les jeunes époux

avaient goûtées. Une seule chose manquait à leur bonheur : ils n'avaient pas d'enfants !

En vain Lucien et Raymonde avaient consulté les plus fameux docteurs. Si la maison était peuplée d'amis dévoués, elle était vide de ces chérubins blonds et roses, qui sont les véritables joies du mariage et que le ciel refuse souvent à ceux qui le désirent avec le plus d'ardeur.

Nul ne méritait pourtant plus que Raymonde et Lucien cette bénédiction céleste, car, depuis qu'ils habitaient la place Royale, ils étaient devenus les bienfaiteurs du quartier.

On a vu avec quel respect Lucien était accueilli, avec quelle vénération son nom était prononcé. On verra plus tard qu'outre la charité dont il faisait preuve, il obéissait à un sentiment plus élevé encore. A l'œuvre on le jugera dans les pages dont se composera ce nouveau récit.

Quand il apparut aux yeux de Marcelle, il n'avait pas encore trente-quatre ans. Il était dans toute la force de l'âge, plastiquement beau, habillé avec un goût parfait, doué d'une distinction souveraine.

Son visage était empreint d'une douceur et d'une affabilité qui lui conciliaient à première vue tous les cœurs.

En l'apercevant, la jeune fille se sentit tout émue. Jamais elle n'avait vu de près un gentilhomme si richement vêtu ; jamais personne ne lui avait inspiré tant de sympathie.

— Qui demandez-vous, monsieur? dit-elle, un peu troublée.

— Vous, mon enfant, répondit le duc, ou plutôt le père Brahma, reprit-il aussitôt.

— Le voici, monsieur, dit la jeune fille en montrant le vieillard d'un geste accablé; mais je doute fort qu'il soit en état de vous recevoir.

— Qu'à cela ne tienne, mon enfant, fit le gentilhomme, vous pouvez, aussi bien que lui, répondre à mes questions.

— En ce cas, je suis à vos ordres, monsieur.

— Je viens d'apprendre à l'instant le malheur qui vous a frappés.

— Ah ! s'écria Marcelle, à qui ce souvenir cuisant arracha de nouvelles larmes. C'est d'une cruauté qui n'a pas de nom ! Puisse le marquis de Bellaire payer cher cette criante injustice !

— Arrêtez, mon enfant, dit le duc avec douceur. Ce n'est pas d'une bouche comme la vôtre que de semblables paroles devraient tomber.

— Eh ! monsieur, répliqua-t-elle avec l'accent d'une sourde colère, ne voyez-vous pas en quel état ils ont réduit mon pauvre père adoptif? N'était-ce pas assez pour moi d'être orpheline? faudra-t-il que je le devienne une seconde fois ?

— Je comprends et j'excuse votre douleur, mon enfant; mais, croyez-moi, je suis certain que vous avez été victime d'un malentendu. Si le marquis avait su que votre pauvre père était si gravement malade, il n'aurait pas agi avec cette excessive rigueur...

— Le croyez-vous réellement? demanda Marcelle avec incrédulité.

La pauvre fille n'en revenait pas. (Page 499.)

— Assurément, répondit le duc.

— Ah ! monsieur, répliqua-t-elle amèrement, on voit bien que vous n'étiez pas là. J'ai fait tout au monde pour attendrir ces misérables; je leur ai donné même le peu d'argent que je destinais aux besoins du père Brahma.... tout a été inutile. Ah ! si seulement le bijoutier avait pu me payer à la fois le prix auquel il estimait ce médaillon, j'aurais eu de quoi chasser ces oiseaux de proie et confondre cet impitoyable gentilhomme.

— Quel médaillon? Quel bijoutier? interrogea curieusement M. de la Tournaye.

Marcelle lui raconta à quel sacrifice douloureux et malheureusement incomplet elle avait été contrainte.

— Remettez-vous, chère enfant; ce malheur est facilement réparable, fit le duc. Parlons un peu de celui qui est intervenu si noblement en votre faveur. Le connaissiez-vous?

— Je ne l'avais jamais vu, monsieur. Je me souviens, cependant, qu'il était au premier rang des curieux qui assistaient à la vente de notre mobilier.

— Quoi! il n'est pas arrivé au dernier moment! s'écria le gentilhomme, sans dissimuler sa surprise. Il a été témoin de cet horrible spectacle et il n'a rien fait pour l'empêcher? Et il n'a pas racheté vos pauvres meubles?

— Non, monsieur. Peut-être est-il pauvre aussi... fit observer la jeune fille avec timidité.

Lucien promena alors autour de lui un regard scrutateur. Il vit cette chambre, froide et nue, et devina que le cœur de celui qui l'habitait était plus grand que sa bourse n'était bien garnie. Sans doute ce Brissot était un petit courtaud de boutique, un obscur employé des gabelles...

A peine avait-il fait cette remarque, que la porte s'ouvrit pour donner passage au maître des céans.

— Voilà tout ce qu'il vous faut, mon enfant, dit-il joyeusement, en déposant sur la table un flacon rempli d'un liquide jaunâtre.

Mais, tout à coup, il s'arrêta. Il venait d'apercevoir l'étranger, qui s'était levé à son approche. Immédiatement, ses traits se contractèrent, et son front se rembrunit à mesure qu'il examinait le gentilhomme. Un sentiment manifeste de défiance, sinon d'hostilité, perça dans l'attitude que la présence de ce riche seigneur lui fit prendre aussitôt.

II

LES CONFIDENCES DU PÈRE BRAHMA

Ce mouvement, que le jeune homme ne se donna même pas la peine de réprimer, n'échappa pas plus à Marcelle qu'il n'avait échappé au duc.

La jeune fille tressaillit. Elle crut que le hasard venait de mettre deux ennemis face à face et redouta un conflit. Quant au duc, il ne sourcilla pas. Son visage conserva l'expression bienveillante qui l'animait d'ordinaire.

Brissot était subitement devenu raide, presque hautain.

En apercevant auprès de Marcelle cet élégant gentilhomme, il s'imagina sans doute que la jeune fille était poursuivie par lui dans un but trop facile à deviner,

et s'indigna à la pensée que cet inconnu osait l'importuner de son amour jusque dans cette chambre.

Aussi ce fut d'un ton sec qu'il demanda :

— Qui êtes-vous, monsieur?

— Je suis le duc de la Tournaye, monsieur, répondit le gentilhomme.

Avec la même mobilité que tout à l'heure, une soudaine révolution se fit sur le visage de Brissot. Ses traits se détendirent et ses lèvres dessinèrent un large sourire.

— Alors, soyez le bienvenu, monsieur, dit-il.

Le duc fut un peu surpris à son tour.

— Vous savez donc qui je suis? demanda-t-il.

— Eh! monsieur, qui ne le sait pas dans ce quartier? Est-il personne qui ignore que vous êtes la providence des malheureux?

— Je vous remercie de ces bonnes paroles, monsieur, fit le gentilhomme. Elles sont la plus douce récompense du peu de bien que je me suis efforcé de faire...

— Et la preuve que vous n'avez pas semé sur une terre ingrate, monsieur, ajouta Brissot, car il n'est pas de misères que vous n'ayez soulagées, et votre nom seul soulève partout un concert de bénédictions.

— De grâce, monsieur.. , balbutia le gentilhomme.

— Oh! mon témoignage n'est pas suspect, interrompit Brissot. Non-seulement je n'ai pas l'honneur de vous connaître, mais je ne professe pas pour la noblesse en général une estime profonde. Je n'en éprouve que plus de plaisir à vous rendre l'hommage qui vous est dû, monsieur. Les gentilshommes de votre trempe sont trop rares de nos jours, pour qu'on ne les salue pas quand on les rencontre.

— En vérité, vous me rendez confus, fit le duc en s'inclinant. Alors, si vous pensez de moi le quart du bien que vous dites, voulez-vous me permettre de vous parler à cœur ouvert?

— Très-volontiers, monsieur.

— Eh bien? qui êtes-vous, d'abord?

— Je me nomme Brissot de Wartville, j'ai vingt-deux ans bientôt, et j'arrive de Chartres.

— Vous êtes noble ?

— Si je le suis, je veux l'oublier, car c'est un titre dont je trouve qu'il n'y a pas lieu de se vanter aujourd'hui.

— Et que faites-vous ?

— Je suis clerc de procureur chez Me Thiercelin.

— Vous n'avez pas de fortune, alors?

— Aucune, je ne rougis pas de l'avouer.

— Excusez mon indiscrétion, monsieur : mais la simplicité de votre logement me l'avait fait pressentir. En outre, les circonstances dans lesquelles nous nous rencontrons autorisent en quelque sorte les questions que je me suis permis de vous adresser.

— Oh! vous n'avez pas besoin de vous excuser, monsieur. Deux hommes honnêtes peuvent toujours se parler à cœur ouvert.

— Je vois que vous êtes aussi franc que vous êtes bon, reprit le duc, et je continue à être indiscret. Vous venez d'assumer une lourde tâche, monsieur, en recueillant chez vous ce vieillard et cette jeune fille.

— C'est vrai, mais quand j'ai vu ces malheureux sans asile, mon cœur s'est brisé. Je n'ai songé qu'à leur en donner un au plus vite.

— Vous avez d'autant plus de mérite à le faire, que vous êtes pauvre. C'est vous qui me l'avez dit.

— C'est encore vrai, monsieur. Si j'avais eu quelques écus dans ma poche, je n'aurais pas souffert que le mobilier de ces pauvres gens leur fût enlevé.

— Je ne vous cacherai pas que je l'avais déjà pensé; mais alors avec quoi comptez-vous faire face à leurs premiers besoins?

— Je ne sais... balbutia Brissot. Je n'y ai pas encore songé.

— Comment même avez-vous pu vous procurer les médicaments que vous avez apportés?

Le jeune clerc devint tout à coup plus rouge qu'un champ de coquelicots.

— Il me restait quelques pièces de monnaie... répondit-il en baissant les yeux.

— En ce cas, qu'avez-vous fait du manteau que vous aviez sur les épaules en sortant d'ici? interrogea brusquement le gentilhomme.

A cette nouvelle question, Brissot se détourna et perdit contenance.

— Je ne me suis pas trompé, n'est-ce pas? reprit le duc. Oh! n'essayez pas de nier; on voit trop que vous ne savez pas mentir. Vous avez engagé votre manteau. Eh bien, permettez-moi de vous faire observer que l'hiver commence à peine, et que vous avez commis une grande imprudence.

— Eh! monsieur, fit le jeune clerc, pense-t-on à tout cela quand on a sous les yeux le tableau de semblables misères?

— Assurément. Je parie même que vous ne vous êtes pas demandé où vous coucherez cette nuit?

— Non, monsieur, mais cela ne m'embarrasse guère. Mon ami Robespierre est clerc chez le même procureur que moi; Marat, un autre de mes amis, étudie la médecine à Paris...

— Oui, c'est bon pour une nuit, mais cela ne peut pas durer éternellement, fit observer le gentilhomme. Or, le père Brahma est fort mal; son état réclame du bien-être, des soins assidus, — toutes choses que vous ne pouvez pas lui procurer.

— Selon vous, monsieur, que faudrait-il donc faire? demanda Brissot, qui était obligé de donner raison au gentilhomme.

— Il faudrait me permettre de m'associer à votre œuvre de charité.

— Hélas! soupira le jeune clerc. Je n'ai pas le moyen de m'y opposer, monsieur.

— Eh bien! écoutez-moi, proposa le duc. Je vais me mettre à la recherche d'un petit logement, dans le voisinage, afin que vous ayez le loisir de rendre visite à

vos protégés. Je ferai porter dans cette chambre quelques meubles indispensables, et, dans une heure, je viendrai ou j'enverrai deux de mes laquais chercher le père Brahma.

— Mais alors ce n'est plus seulement vous associer à une œuvre de charité, c'est en assumer toutes les charges!

— Je n'ai d'autre mérite à le faire que celui d'être plus riche que vous, monsieur. Je vous crois doué de sentiments trop nobles pour que votre amour-propre ne cède pas devant l'urgence des secours dont ce vieillard et cette enfant ont immédiatement besoin.

— Je n'insiste pas, fit Brissot. Devant tout autre que vous, je n'aurais certainement pas décliné cet honneur; mais votre nom a dissipé toutes les craintes que j'avais conçues en vous voyant.

— C'est donc convenu, fit le duc en se levant.

A ces mots, il se tourna vers Marcelle.

— Vous, mon enfant, recommanda-t-il, donnez à votre père les premiers soins. Dans une heure, on viendra vous prendre. Surtout, n'oubliez jamais ce que vous devez à M. Brissot.

— Le souvenir de cette journée demeurera gravé dans mon esprit et dans mon cœur en caractères ineffaçables, répondit la jeune fille.

Le gentilhomme demeura un peu étonné du ton réfléchi et mesuré sur lequel avaient été prononcées ces paroles, qui s'adressaient à lui tout autant qu'au jeune clerc.

Avant de s'éloigner, il se tourna vers Brissot.

— Touchez là, monsieur, dit-il en lui tendant la main. J'espère que vous voudrez bien me faire le plaisir de venir me voir et de m'accorder votre amitié.

— Je n'aurais pas osé solliciter cette faveur, répondit Brissot, qui lui serra la main avec force; mais je vous prouverai que j'en suis digne.

— Vos preuves sont faites, monsieur, riposta le gentilhomme en désignant du regard Marcelle et le père Brahma. A bientôt!

A ces mots, il se dirigea vers la porte et disparut.

Le jeune clerc était véritablement ému.

— Ah! s'ils étaient tous comme celui-là..., murmura-t-il.

Il se laissa tomber dans un fauteuil et suivit d'un regard distrait la jeune fille, qui s'était approchée du vieillard et lui faisait boire à petites gorgées un verre de la potion que le docteur avait ordonnée.

Comme le duc de la Tournaye, il avait été frappé des manières de Marcelle, des expressions choisies qu'elle employait, de l'attitude à la fois digne et réservée qu'elle avait gardée.

Il l'examinait attentivement et remarquait la finesse de ses traits, la beauté de ses grands yeux noirs, la souplesse de sa taille, la perfection de ses petites mains blanches. Et plus il la regardait, plus il s'étonnait qu'une jeune fille d'origine si essentiellement aristocratique habitât avec le père Brahma.

Il ne savait pas un mot de son histoire. On lui avait dit seulement qu'elle était orpheline et que le vieillard l'avait recueillie à la mort de sa mère. Aussi se

demandait-il par suite de quelles infortunes cette jeune fille était si fort déchue du rang auquel elle semblait destinée.

Il fut distrait de ces pensées par un mouvement du père Brahma.

La douce chaleur du lit, le breuvage qu'il venait de prendre, l'avaient ranimé.

— Où sommes-nous? demanda-t-il d'une voix faible encore.

Marcelle lui raconta en peu de mots comment le jeune clerc était miraculeusement intervenu d'abord et quelles magnifiques promesses le duc de la Tournaye venait de lui faire.

Comme toujours, ce nom produisit un effet magique. A deux reprises, le vieillard le répéta lentement et avec une sorte de recueillement.

— Vous le connaissez donc? demanda Marcelle.

— Si je le connais! fit le père Brahma. Oui. Il est le plus intime ami du fils du marquis de Lally-Tollendal. C'est lui qui appuie avec le plus de persévérance les efforts que tente ce pauvre jeune homme pour réhabiliter la mémoire de son père.

Ces souvenirs l'avaient rendu rêveur. Assurément, ils lui rappelaient quelque épisode de son existence.

Il secoua brusquement la tête, comme pour s'arracher à ces pénibles pensées.

— Permettez-moi, monsieur, dit-il à Brissot, de vous remercier du bien que vous avez fait. La reconnaissance d'un misérable tel que moi est une bien maigre récompense, mais je n'ai pas autre chose à vous donner. Croyez du moins qu'elle vous est à jamais acquise et qu'elle ne finira qu'avec ma vie. Encore est-ce un engagement de bien courte durée que je prends là, ajouta-t-il en hochant gravement la tête.

— Allons, fit doucement le jeune clerc, n'attristez pas cette chère enfant par d'aussi sombres discours. Soignez-vous bien, guérissez vite. C'est la meilleure façon de lui prouver que vous l'aimez.

Il venait d'achever ces paroles, lorsqu'on frappa discrètement à la porte de la chambre.

— Entrez, cria-t-il!

Deux laquais parurent aussitôt, portant la livrée bleue et orange des ducs de la Tournaye.

— Comment, déjà! fit le jeune clerc.

Il consulta sa montre. En effet, le duc n'avait pas perdu de temps. Une heure et demie ne s'était pas encore écoulée depuis qu'il était parti.

— Où avez-vous reçu l'ordre de conduire ce vieillard et cette jeune fille? demanda Brissot.

— Ici près, monsieur, au numéro 9 de la rue Saint-Louis.

— Bien. Je vais vous accompagner, fit le jeune clerc.

Après avoir soigneusement enveloppé le père Brahma, les laquais le prirent dans leurs bras et l'emportèrent.

Dix minutes après, ils pénétraient, suivis de Marcelle et Brissot, dans une chambre que le soleil éclairait joyeusement, comme pour fêter leur arrivée.

La porte était à peine ouverte que Marcelle poussa un grand cri.

Le premier objet qui avait frappé ses regards, c'était le médaillon qu'elle avait vendu la veille. Il se prélassait dans un écrin de velours violet, doublé de satin blanc, sur le marbre d'une commode placée en face de la porte d'entrée, au beau milieu de la chambre.

La pauvre enfant ne sut pas résister à la joie que la vue de ce bijou lui causait. Elle bondit vers la commode et saisit à pleines mains le médaillon, qu'elle couvrit de baisers fiévreux.

Après l'avoir longuement contemplé dans une sorte d'extase, elle se retourna avec vivacité.

Déjà le père Brahma avait pris possession du lit qui lui était destiné et les laquais du duc de la Tournaye venaient de s'éloigner sans bruit.

Marcelle respira. Enfin elle demeurait seule avec le vieillard! Enfin ils étaient chez eux!

Chez eux! que ces deux mots lui semblèrent bons à prononcer! Tout à l'heure elle n'avait plus rien, pas même ce débris de mobilier que la misère avait daigné lui laisser; tout à l'heure elle désespérait de l'avenir, de Dieu lui-même; et voilà que la vie lui revenait avec l'espoir et lui souriait à nouveau! Elle était maintenant dans une chambre proprette et gaie, éclairée par deux larges fenêtres, à travers lesquelles le soleil dardait ses rayons bienfaisants.

Par un mouvement instinctif, elle promena les yeux autour d'elle, comme pour remercier celui à qui elle devait tant; mais le duc avait trop de délicatesse et de modestie pour se montrer en un pareil moment.

Après avoir acheté les meubles et veillé lui-même à leur installation, il s'était tenu à l'écart. Au lieu de venir en personne, ainsi qu'il l'avait promis, il avait envoyé deux de ses valets.

Marcelle put donc faire à l'aise l'inventaire de sa nouvelle demeure.

La chambre était grande, spacieuse et élevée.

Dans un angle de la pièce se trouvait le lit du père Brahma.

Au pied de ce lit, elle aperçut un fauteuil, dans lequel elle se laissa choir avec un plaisir enfantin. Par une porte contiguë, elle distingua un petit cabinet, meublé seulement d'un lit, d'une table de toilette, d'un fauteuil et d'un miroir. Cette pièce-là lui était certainement destinée. Ainsi elle avait sa chambre! Le duc avait donc tout prévu? Que de joie cette disposition causait à la chère petite!

Continuant son inventaire, elle reporta ses regards sur la commode qui, tout d'abord, avait attiré son attention. Hélas! elle n'avait plus rien à mettre dans ces tiroirs ventrus, capables de recéler tant de trésors! Machinalement, cependant, elle en ouvrit un.

Elle recula, plus surprise qu'effrayée, bien entendu. Dans ce tiroir elle avait vu des bas, des chaussettes, des mouchoirs et quelques mètres d'étoffe de laine soigneusement pliée dans un carton. Elle ouvrit le second, elle y vit des chemises, et des serviettes; dans le troisième il y avait des draps.

C'était un enchantement. La jeune fille n'en revenait pas. Quoi! tout cela était

pour elle! Pour elle qui, depuis si longtemps qu'elle en avait perdu le souvenir, avait désappris le bien-être!

Non pourtant, elle se souvenait... l'aspect de ce petit appartement si luisant, de ces longs rideaux de cotonnade rouge qui pendaient à chacune des fenêtres, la rendait rêveuse... Il lui semblait qu'autrefois... il y avait bien des années de cela... elle avait habité une chambre plus belle encore; qu'à côté de cette chambre il y avait une pièce plus grande et plus richement meublée, puis une autre pièce, puis... mais ces souvenirs étaient si confus,que rien de bien précis ne s'en détachait.

Tout en songeant,-elle s'était rapprochée du lit qu'occupait le père Brahma.

Lui aussi, malgré la fièvre qui le dévorait, il avait laissé errer autour de lui son regard étonné et se croyait le jouet d'un rêve.

— Que vois-je?... balbutia-t-il en soulevant ses paupières appesanties.

— Tout cela est à nous, répondit Marcelle en riant.

— Comment? à nous! fit le vieillard stupéfait.

Elle lui expliqua alors ce que le duc de La Tournaye avait fait pour eux.

— Ah! dit le père Brahma avec un accent singulier, c'est un généreux seigneur... Lui! toujours lui!

Il devint songeur et n'ajouta pas un mot. Il s'enfonça plus avant sous les couvertures et ferma les yeux.

Marcelle se garda bien de troubler le repos dont le vieillard avait tant de besoin. Avec des précautions infinies, elle se leva quand elle le crut endormi et se dirigea vers la table de toilette.

Qu'allait-elle faire pour s'occuper? Travailler sans doute, mais à quoi? Elle n'avait sous la main aucun des objets qui lui étaient nécessaires. Et même elle n'avait pas une obole pour acheter ce qui lui manquait. Ah! si elle avait su, comme elle aurait gardé les vingt-deux livres que l'insatiable huissier lui avait emportées.

Elle jeta un regard machinal dans la glace en face de laquelle elle se trouvait. Ses cheveux étaient en désordre, sa figure défaite, ses yeux rougis par les larmes. Vite elle courut chercher une serviette et ouvrit le tiroir de sa table de toilette, espérant sans doute y découvrir une nouvelle surprise.

— Oh! fit-elle alors, en étouffant le bruit de sa voix.

Dans ce tiroir, qui était divisé en trois compartiments, elle venait d'apercevoir une bourse, à travers les mailles de laquelle luisaient des pièces d'or.

De l'or! Elle avait de l'or! Elle s'empara de la bourse avec un véritable délire et vida dans sa petite main les dix louis qu'elle contenait. Dix louis! C'était une fortune. Comment tant d'argent pouvait-il tenir si peu de place?

— Ah! comme je vais le gâter! dit-elle en couvrant le père Brahma d'un long regard.

Elle se pencha sur lui et, voyant qu'il reposait, elle courut aux provisions.

Un quart d'heure après, elle était revenue chargée d'une foule d'ustensiles variés et allumait un bon feu dans la cheminée.

Vers onze heures, le docteur arriva.

A une heure très avancée, nous atteignîmes Adjimore (Page 503.)

Avant de rentrer chez lui, il avait eu la curiosité de savoir ce qu'était devenu le père Brahma. Du n° 25, on l'avait envoyé au n° 9 de la rue Saint-Louis et il était monté chez le vieillard.

— A la bonne heure! dit-il. Ici nous viendrons peut-être à bout de cette fièvre maudite.

Il prit le bras du malade, et son front se rembrunit. Loin d'avoir diminué, la fièvre

avait augmenté d'intensité. Le pouls battait avait une effrayante rapidité, la peau était sèche et brûlante.

— Mon Dieu ! murmura-t-il, pourvu que ces rudes épreuves ne lui aient pas porté un coup mortel !

Marcelle épiait sur son visage tout ce qui s'y passait. Elle vit l'air grave et réfléchi du docteur.

— Eh bien ? demanda-t-elle avec anxiété.

— Je ne saurais me prononcer encore, dit évasivement le médecin ; mais je reviendrai ce soir, tous les jours, plutôt deux fois qu'une, ajouta-t-il.

La jeune fille le regarda disparaître d'un œil attristé. Sa joie s'était évanouie, — car si le docteur revient deux fois par jour, se disait-elle, c'est que le père Brahma va plus mal.

Vers cinq heures, on frappa à la porte, qu'elle alla ouvrir.

C'était le duc de La Tournaye, qui venait, en compagnie de Brissot, chercher des nouvelles du père Brahma.

En effet, le matin, aussitôt après le départ du vieillard, le jeune clerc était allé à son étude. A son retour, il avait trouvé un billet ainsi conçu :

« Mon cher monsieur,

« Si vous voulez, ce soir, aussitôt que vous serez libre, faire avec moi une visite à vos protégés, venez me prendre à mon hôtel ; j'aurai l'honneur de vous y attendre.

« LUCIEN DE LA TOURNAYE. »

Brissot n'avait eu garde d'y manquer.

Quant au gentilhomme, il voulait, en agissant de la sorte, s'épargner les embarras d'une scène de reconnaissance.

Marcelle, en les voyant tous les deux, comprit, en effet, qu'elle ne pouvait remercier l un sans remercier l'autre ; mais ce fut plus fort qu'elle. Furtivement elle saisit la main du gentilhomme et la baisa respectueusement avant qu'il parvînt à la dégager.

Le père Brahma essaya de se redresser quand il vit entrer les deux visiteurs ; mais tout ce qu'il put faire, ce fut de joindre les deux mains.

— Ah ! monsieur, dit-il en s'adressant au duc de La Tournaye, vous nous avez comblés.

Brissot s'effaça modestement. En présence du prodige d'activité que le gentilhomme avait réalisé, il sentit que sa charité était reléguée au second plan et n'en fut que plus touché de la délicatesse avec laquelle le duc avait agi.

Il déclara donc qu'il était enchanté d'avoir fourni à M. de La Tournaye l'occasion d'ajouter un bienfait de plus à ceux que celui-ci avait déjà semés sur sa route ; mais il ajouta que ses occupations ne lui permettraient pas de venir aussi souvent qu'il le désirerait.

Marcelle protesta vivement de sa reconnaissance et l'assura qu'elle s'estimerait heureuse et fière de le recevoir, toutes les fois qu'il se présenterait.

Le jeune clerc se retira. Presque au même instant survint le docteur.

L'accablement auquel le malade était en proie l'inquiéta plus que ne l'aurait fait une fièvre ardente. Il prescrivit un nouveau remède et refusa de se prononcer, cette fois encore.

Le duc s'éloigna avec lui et demanda au médecin ce qu'il pensait réellement de l'état du vieillard.

— Hélas! monseigneur, répondit le docteur, j'ai bien peur que tout ce que vous avez fait pour le sauver ne soit inutile.

— Vraiment? fit le gentilhomme, qui tressaillit.

— Avant deux jours, je vous informerai définitivement, si cela vous intéresse, du résultat de mes observations.

— Vous m'obligerez, monsieur, dit le duc en le quittant.

Deux jours se passèrent, en effet, pendant lesquels le docteur vint régulièrement rendre visite au malade.

Il avait conservé un visage impassible. Aussi c'est en vain que Marcelle l'avait interrogé du regard.

Quant au père Brahma, il avait si bien conscience de sa situation, qu'il résolut de s'en ouvrir au médecin.

Sous un prétexte facile à trouver, il pria Marcelle de passer dans la pièce voisine et resta seul avec le docteur.

— Je ne me fais pas illusion, monsieur, lui dit-il; je perds chaque jour une partie du peu de forces qui me restait. Combien de temps peut durer le souffle de vie qui m'anime? Je l'ignore. Si cependant le délai fatal était plus près de moi que je ne puis le prévoir, je vous serais obligé de m'en avertir.

— Pourquoi? fit le docteur. Vous ne possédez rien, vous n'avez pas d'enfants .. quelle préoccupation peut vous assiéger ?

— Il est vrai, répondit le vieillard, que je suis pauvre et que je n'ai pas de famille; mais je suis dépositaire d'un secret que les événements récents dont j'ai été victime m'engagent à ne pas garder plus longtemps.

— Et ce secret a une grande importance?

— Une importance énorme, monsieur!

— Eh bien! Marcelle va rentrer, rien ne vous empêche de le lui confier, si vous ne l'avez pas déjà fait.

— Ce n'est pas à Marcelle que je puis le confier. Une femme ne saurait en tirer personnellement aucun profit.

— A qui voulez-vous le confier?

— Depuis quinze ans j'ai cherché patiemment autour de moi, sans rencontrer personne qui fût digne de le recevoir.

— Et aujourd'hui vous avez trouvé?...

— Je le crois.

— Qui donc est cette personne ?
— C'est M. le duc de La Tournaye, répondit le père Brahma.
— Désirez-vous que je le prévienne? dit le médecin.
— Dès aujourd'hui, si vous voulez bien prendre cette peine.
— Comptez sur moi, promit le docteur.

***

Le soir même, en effet, le duc reçut la visite du docteur, qui ne lui cacha rien des craintes que l'état du malade lui inspirait.

— Mon intention, ajouta-t-il, était de le laisser mourir tranquille dans le logement qu'il tient de votre générosité ; mais il sent que la vie lui échappe et désire prendre quelques précautions avant de mourir.

— Vraiment ? fit le gentilhomme, un peu surpris.

— Et ce qui vous surprendra bien davantage, reprit le docteur, c'est qu'il ne veut révéler qu'à vous le secret dont il se prétend dépositaire.

— A moi ! s'écria le duc, de plus en plus étonné.

— Oui, monseigneur. Aussi lui ai-je promis que je vous ferais part de ce désir et lui ai-je laissé espérer que vous consentiriez à l'entendre.

— Assurément, monsieur, répondit le gentilhomme en souriant.

— Voulez-vous venir chez lui demain matin à la première heure ?

— Volontiers.

— J'y serai vers huit heures. Cela vous convient-il?

— Parfaitement.

Le docteur se retira aussitôt.

Le lendemain, à l'heure dite, il était chez le père Brahma.

Le vieillard n'allait pas mieux. Il était dans un état de prostration complète.

Le docteur l'avait prévu. Il avait donc apporté un cordial énergique, dont il versa quelques gouttes dans un demi-verre d'eau sucré.

— Je ne sais, dit le médecin, combien de temps peuvent durer les confidences que vous voulez faire, mais si elles se prolongeaient et si vous vous sentiez faiblir, versez, ainsi, que je viens de le faire, huit gouttes de ce que renferme ce petit flacon dans l'eau ; — surtout ne bougez pas de votre lit ! Il y va de la vie pour vous! recommanda-t-il. — Dans deux heures je reviendrai.

Il demeura pendant quelques minutes encore, jusqu'à ce que le duc de La Tournaye arrivât.

Celui-ci ne se fit pas attendre. C'était un peu par curiosité qu'il était venu, mais

c'était surtout par acquit de conscience. Il ne croyait pas beaucoup à l'importance du secret dont le père Brahma voulait le rendre dépositaire.

Cependant, dès qu'il le vit entrer, le vieillard le remercia par un sourire et fit signe au docteur de se retirer.

Marcelle était revenue. Silencieusement assise dans un coin de la chambre, elle observait avec un peu de frayeur ces préparatifs dont le résultat l'inquiétait beaucoup.

— Monseigneur, commença le père Brahma, je n'ai pas cru nécessaire d'éloigner cette enfant, qui est un peu ma fille, parce que je suis certain qu'elle saura garder le secret que je vais vous communiquer. D'ailleurs elle est directement intéressée à le connaître, ainsi que vous en jugerez tout à l'heure.

Le duc prit place dans le fauteuil que lui montra le malade, aux caprices duquel il s'était résigné d'avance à obéir.

— Monseigneur, reprit le vieux vannier, vous êtes, de tous ceux que j'ai connus en France, le seul gentilhomme qui méritiez réellement ce titre. Alors que tous les autres sont injustes, hautains et cruels, vous êtes bon, charitable, généreux, et vous ne vous laissez pas aveugler par les passions. Cela n'est pas un éloge banal, monseigneur ; c'est une vérité que j'acclame avec tous les malheureux que vous avez secourus. Vous êtes juste, surtout, monseigneur. Seul, en effet, de tous les gentilshommes français, vous avez pensé que le supplice du comte de Lally-Tollendal était une honte pour votre pays, et vous avez appuyé de tout votre crédit la revendication légitime que son fils exerce en ce moment, pour obtenir la réhabilitation de son père. C'est en raison de ces mérites divers que je vous ai choisi pour recevoir mes dernières confidences.

Le duc s'inclina. Le ton solennel du vieillard, sa voix grave, la mesure parfaite avec laquelle il s'exprimait, avaient changé le cours de ses idées.

— Cela vous étonne, monseigneur, qu'un pauvre diable comme moi vous parle du comte de Lally-Tollendal, poursuivit-il. C'est que je l'ai beaucoup connu !

— Vous ! s'écria le duc.

— Moi, ou du moins mon maître, répondit le vieux vannier ; mais mon maître avait pour moi un si grand attachement et je lui étais si dévoué que nous ne nous quittions pas.

— Votre maître était donc un gentilhomme français ?

— Non, monseigneur, dit le père Brahma avec un peu d'emphase. Mon maître était le prince Djâli ; il était rajah d'Adjimore, c'est-à-dire qu'il appartenait à la race la plus noble, la plus riche et la plus ancienne qui soit dans l'Inde entière.

Je n'ai pas besoin de vous rappeler quel rôle de dupe la France a joué, vis-à-vis de l'Angleterre, de 1755 à 1760. Pendant qu'elle gardait une neutralité stupide, sa rivale capturait impudemment ses vaisseaux, sans souci des traités et de la bonne foi, spéculant sur l'inactivité de votre pays, sur la légèreté de votre roi, sur la négligence de ses ministres.

Malgré tout, je puis vous le dire mieux que personne, il aurait été facile à la

France, non-seulement de conserver ses colonies de l'Inde, mais encore de s'emparer de celles que les Anglais y avaient fondées.

A l'époque dont je vous parle, l'Angleterre soutenait contre le souba du Bengale une guerre désastreuse. Si la France était venue au secours du souba, c'en était fait à tout jamais chez nous de la puissance britannique.

Malheureusement, elle demeura plongée dans une déplorable inertie. Il fallut, pour l'en tirer, que l'Angleterre, après avoir soumis le Bengale, osât attaquer les possessions françaises. Encore ne fut-ce qu'après la prise de Chandernagor que Louis XV se réveilla de son inconcevable engourdissement.

Ce fut alors qu'on envoya le comte de Lally-Tollendal, muni des instructions les plus sévères et des pouvoirs les plus étendus, mais à qui l'on ne donna qu'un corps d'armée insuffisant pour lutter contre les envahisseurs.

Le comte eut le courage, on devrait presque dire le tort, de vouloir corriger les abus dont il fut témoin et dont certains traitants lui proposèrent cyniquement d'être le complice. Il ne réussit qu'à susciter contre lui des colères et des rancunes violentes.

Parmi nous seulement, c'est honteux à dire, il trouva des alliés. Les gouverneurs et les fermiers généraux nous pressuraient sans pitié et s'enrichissaient à nos dépens. Notre devoir n'était-il pas de faire cause commune avec celui qui nous protégeait contre ces audacieuses exactions?

Aussi notre concours ne lui fit pas défaut. Malheureusement, on avait promis au comte des renforts, qu'il ne cessait de réclamer et qui ne lui parvenaient jamais. Ce n'était pas avec les 2,500 hommes qu'il avait amenés qu'il pouvait lutter contre les Anglais.

Le prince Djâli, mon maître, était venu se mettre sous ses ordres avec une troupe de cinq cents cavaliers qu'il avait équipés. Ce fut lui qui réussit à prolonger la résistance de cette pauvre petite armée, que la mère-patrie semblait avoir oubliée sur ce coin de globe, et qui ne comptait pas même un escadron de cavalerie.

Grâce à mon maître, elle put tenir la campagne; mais, harcelé sans cesse par des troupes supérieures en nombre, commandé par un général dont le mauvais vouloir de ceux qui auraient dû lui venir en aide paralysait tous les efforts, le petit corps d'armée reculait toujours, et les renforts si impatiemment attendus n'arrivaient pas.

Les Anglais étaient exaspérés de cette résistance. La tête du rajah d'Adjimore avait été mise à prix par ces infâmes. Fort heureusement, il n'y avait pas de traîtres dans nos rangs.

Mais parmi vous, Français, il semblait que l'on conspirât la perte de la colonie. Le conseil de la Compagnie agissait contre les ordres du général avec une hostilité si manifeste, que le comte fut forcé d'interdire les assemblées de ce corps rebelle.

Malgré tout, pourtant, cette lutte gigantesque d'une poignée d'hommes abandonnés dura trois ans, Le peu qu'il en restait fut enfin contraint de s'enfermer dans Pondichéry.

Pendant le siége qu'en firent aussitôt les Anglais, la discorde éclata plus fort que jamais entre le comte de Lally et la Compagnie.

Un de ceux qui en faisaient partie eut l'audace d'acheter en entier un convoi du riz, que mon maître avait réussi à faire entrer dans la ville, et ne craignit pas de spéculer sur la faim pour vendre ce riz à un taux exorbitant.

Le comte, qui l'apprit, fit arrêter par ses soldats ce misérable, le força de rendre gorge et le fit fouetter de verges sur la place publique. Ce châtiment sommaire, si juste qu'il fût, acheva de soulever contre le général la haine de ceux qu'un châtiment semblable pouvait atteindre.

Or, ils étaient nombreux, riches, tout puissants. Ils décrétèrent la perte du comte, dussent la ville et les colonies périr avec lui.

Déjà un parlementaire avait inutilement sommé le général de rendre la ville à discrétion. Naturellement, le comte avait refusé Si on l'avait écouté, peut-être Pondichéry vous appartiendrait-il encore. Malheureusement, pressé par la famine, voyant mourir de faim dans les rues soldats, colons et naturels, le conseil mixte, formé des officiers supérieurs de la garnison et des agents de la Compagnie, signifia au général qu'au nom des ordres religieux, des habitants et de la Compagnie, il considérait le siége comme insoutenable et qu'il allait demander sur l'heure une suspension d'armes au général anglais.

En vain le comte cherche-t-il à les détourner de ce projet; les membres du conseil ajoutent qu'ils le rendent responsable de tous les malheurs que ces retards doivent occasionner.

On constitue à la hâte un conseil de guerre, dont on éloigne le comte de Lally, MM. de Crillon, de Gadeville, de Jussac, et on conclut de se rendre prisonniers de guerre, suivant les cartels établis entre les deux nations.

Le colonel Cootes persiste à exiger que la place se rende à discrétion ; le comte refuse encore. Il cherche une dernière fois à faire retentir au fond des cœurs les mots inutiles d'honneur et de patrie; sa voix crie dans le désert ; il s'adresse à des hommes que la haine et la faim ont rendus sourds.

Enfin il est forcé de livrer Pondichéry aux Anglais le 15 janvier 1761.

C'était l'arrêt de mort de mon maître. Aussi ne voulut-il pas survivre à cette honte.

Rassemblant à la hâte les deux cents cavaliers qui lui restaient, il se fit ouvrir de force une des portes de la ville et fondit résolûment sur les lignes anglaises, courant au-devant d'une mort qu'il croyait inévitable.

Soit que le côté qu'il avait choisi fût mal gardé, soit que les lignes anglaises fussent considérablement amoindries, il réussit à passer au milieu d'elles comme un tourbillon, quoique ses hommes et ses chevaux fussent épuisés. A peine vingt cavaliers restèrent sur le carreau.

Quand il se crut en sûreté, il s'arrêta, distribua à ses soldats tout l'argent qu'il avait, les bijoux et les armes dont il était couvert, et leur donna l'ordre de regagner isolément Adjimore.

Je demeurai seul auprès de lui, quoi qu'il fit pour m'éloigner.

— Tu le veux, me dit-il. Eh bien ! suis-moi. Je veux, avant de mourir, tenir le serment que j'ai fait au début de cette guerre maudite. Tu m'y aideras.

A ces mots, nous sautâmes en selle et nous nous éloignâmes.

Le père Brahma était visiblement fatigué. Il fut obligé de faire une pause pour essuyer la sueur qui baignait son visage.

Marcelle accourut aussitôt.

— A boire ! demanda le vieillard d'une voix presque imperceptible.

La jeune fille suivit religieusement les prescriptions du docteur et tendit le breuvage à son père d'adoption, qui le but avidement.

Au bout de trois minutes, il était à peu près remis de sa faiblesse.

Le duc de La Tournaye l'avait attentivement écouté. Plus ou moins, il savait déjà tout ce que le père Brahma lui avait raconté ; mais il pressentait qu'à dater de ce moment allaient commencer les révélations intéressantes que l'Indien lui avait promises.

Aussi, quand il vit le vieillard se redresser péniblement sur l'oreiller, il l'arrêta du geste.

— Ne vous pressez pas, mon ami, lui dit-il, nous avons le temps.

— Non, monseigneur, nous n'avons pas le temps, répliqua-t-il en souriant. Tout ce que je demande à Dieu c'est qu'il me donne la force d'achever ce qui me reste à vous dire.

Il reprit en ces termes :

— Ce ne fut qu'à une heure fort avancée de la nuit que nous atteignîmes Adjimore, car nos chevaux étaient exténués.

Je fus fort étonné de voir le prince Djâli s'arrêter et mettre pied à terre, à cinq cents pas de la ville. A mon tour, je vidai lestement les étriers

Nous étions au bord d'une rivière étroite et profonde.

Mon maître me donna l'ordre de dégarnir nos chevaux et de jeter dans la rivière les brides et les selles magnifiques qui les couvraient.

Comme j'hésitais, il éleva la voix.

— Veux-tu donc, me dit-il, laisser des traces de notre passage ? As-tu envie de tomber entre les mains des Anglais ? Oublies-tu que la tête du prince Djâli est mise à prix ?

J'obéis aussitôt.

— Maintenant, dit-il, laisse aller ces pauvres bêtes en liberté

Nos chevaux s'éloignèrent, en poussant un hennissement plaintif, et nous nous dirigeâmes vers la ville, dont nous distinguions la silhouette massive.

Adjimore n'est pas une place de guerre. Nulle enceinte ne la protége contre l'ennemi. D'ailleurs le nom du prince Djâli était si aimé et si redouté, qu'il n'avait jamais eu à repousser aucune agression. Nous n'eûmes donc aucune peine à y pénétrer et nous nous engageâmes dans les rues désertes.

— Seïda, me dit mon maître, ne possèdes-tu pas une maison à Adjimore ?

— Pardon, prince, je la tiens de vos libéralités.

— Eh bien ! conduis-moi dans ta maison.

C'était le trésor des rajahs d'Adjimore. (Page 510.)

Je ne comprenais pas trop pourquoi le prince aimait mieux aller chez moi que regagner son palais. Cependant je ne me permis pas une observation.

En quelques minutes nous étions arrivés.

Mon maître jeta autour de lui un regard curieux.

— Bien, fit-il à demi-voix, c'est ce qu'il me faut.

Alors il se tourna vers moi.

— Y a-t-il ici une cave ?

— Oui maître.

— As-tu des outils ? une pioche, une pelle ?...

— Oui, maître, — les outils sont dans un hangar, à l'entrée du jardin.

Il fit un nouveau signe d'assentiment.

— Maintenant, dit-il, prends une lanterne, cache-la sous ton pagne et suis-moi.

Nous sortîmes et nous nous dirigeâmes vers le palais. A ma grande surprise, le prince Djâli évita avec soin la grande porte, à l'entrée de laquelle se promenaient deux soldats, dont nous voyions briller les armes éclatantes. Il gagna l'extrémité des jardins et ouvrit une petite porte de bronze, assez solide et assez épaisse pour résister au canon.

Cette porte était placée au-dessous d'une terrasse et très-habilement dissimulée derrière un massif. Pour moi, qui avais parcouru mille fois les jardins, je ne l'avais jamais vue.

Nous entrâmes. Un air lourd et humide pesait autour de nous. Je devinai que nous étions dans un souterrain et je démasquai la lanterne dont je m'étais muni.

— Viens, Séïda, dit mon maître qui m'entraîna.

Pendant plus de vingt minutes, nous suivîmes le chemin étroit dans lequel nous nous étions engagés. Enfin nous arrivâmes dans une cave spacieuse.

— C'est ici, fit le prince.

Je m'arrêtai comme lui. Dans un coin de cette cave, je distinguai un coffre carré, ayant en hauteur, en longueur et en largeur une dimension presque égale.

Il était posé sur une petite voiture, montée sur deux roues, fort basse et très-légère.

Mon maître prit une clef, ouvrit le coffre, dont il souleva le couvercle, et s'empara de ma lanterne, dont il promena les rayons sur les objets qu'il venait de découvrir.

Je demeurai fasciné. Devant moi scintillaient de feux éblouissants : diamants, émeraudes, saphirs, topazes, perles, pêle-mêle entassés. C'était le trésor des rajahs d'Adjimore.

— J'ai juré, dit le prince que ni moi ni mes trésors ne tomberions au pouvoir des Anglais. Or, les Anglais sont vainqueurs, demain peut-être ils seront ici... tu vas m'aider à mettre ces richesses en sûreté. Avant de quitter Adjimore, j'ai fait confectionner ce petit chariot afin de pouvoir transporter facilement la caisse que voici. Tu vas prendre les brancards de ce chariot, et nous allons partir ; mais auparavant, je veux tenir jusqu'au bout le serment que j'ai prêté.

Nous sortîmes de la cave par un escalier secret et nous arrivâmes dans une petite pièce de toilette contiguë à la chambre du rajah. C'était là que ses esclaves procédaient tous les jours à sa toilette.

Le prince Djâli ouvrit sa lanterne, prit une torche de résine parfumée, qu'il

alluma, et me donna l'ordre de réunir en faisceau les meubles de bois léger dont le cabinet était orné.

Après avoir vidé sur ce bûcher d'un nouveau genre cinq ou six flacons d'essence, il jeta sa torche allumée, et la flamme s'éleva presque instantanément jusqu'au plafond.

— Maintenant, partons, me dit-il. Si les Anglais viennent ici demain, ils ne trouveront qu'un monceau de cendres.

Nous regagnâmes la cave, je pris les brancards du chariot et nous partîmes.

Tout était calme encore dans la cité déserte. L'incendie n'avait pas éclaté. Nous pûmes donc gagner sans être aperçus la cabane que j'habitais.

Aussitôt nous nous mîmes à l'œuvre. Dans la cave de cette maison, nous creusâmes un trou profond. Si je dis nous, c'est que mon maître voulut absolument partager avec moi ce travail ingrat.

Pendant quatre heures consécutives, nous travaillâmes sans relâche. Il faisait grand jour quand nous achevâmes de recouvrir de terre le coffre que nous venions d'enfouir.

Au-dessus de nos têtes, nous avions entendu pousser de grands cris et retentir des pas précipités.

— Ce sont les Anglais, m'écriai-je, nous sommes perdus !

— Non, c'est mon palais qui brûle, répondit froidement mon maître.

Nous écoutâmes. En effet, nous entendîmes pousser distinctement ce cri : Au feu !

Par la fente de la porte nous hasardâmes un regard dans la rue.

Le peuple courait en masse vers le palais du rajah, portant à la main des vases de toute nature et de toute dimension.

Braves gens ! C'était se donner pour rien beaucoup de peine ! Nous savions bien que le feu aurait raison envers et contre tous de cette construction élégante et légère.

Quant au prince Djâli, il ne faisait pas un mouvement. Il fumait, nonchalamment couché sur une natte, comme s'il avait été étranger à ce qui se passait autour de lui. Bientôt il s'endormit d'un profond sommeil.

J'étais curieux de voir et d'entendre. Je sortis et je me dirigeai à mon tour vers le palais.

C'était vraiment un spectacle grandiose que cet immense brasier, d'où s'échappaient de hautes gerbes de flammes et des nuées d'étincelles. Ah ! qu'il eût été doux au cœur du rajah de voir combien il était aimé et avec quel dévouement ses sujets prodiguaient leur vie, pour disputer à l'élément destructeur quelques épaves sans valeur. Tout fut inutile.

J'étais là, depuis une demi-heure environ, quand un bruit terrible se fit entendre. C'était le toit qui s'effondrait.

Mon maître avait tenu son serment. L'incendie ne devait rien laisser aux Anglais des richesses qu'il venait de dévorer.

Je revins, un peu attristé moi-même. Quoi! tant de gloire s'était évanouie en fumée! Tant de brillants souvenirs s'étaient abîmés dans la cendre!

Le rajah dormait toujours. Je posai sur la table les provisions que j'avais rapportées et je m'étendis à mon tour sur une natte, que je plaçai en travers de la porte, attendant que mon maître se réveillât.

Trois heures après, il ouvrit les yeux.

— Eh bien? dit-il. Rien de nouveau?

— Non, maître.

Je ne pouvais pas lui cacher que j'étais sorti, puisque les provisions étaient sur la table. Je lui racontai donc de quelle scène j'avais été témoin, et je lui fis le récit consolant de l'ardeur dont la population d'Adjimore avait donné la preuve.

Il me remercia par un sourire mélancolique.

— Adieu, mon beau pays! Adieu, mes fidèles sujets! murmura-t-il.

Il se leva brusquement.

— Sais-tu si la nouvelle de notre désastre est parvenue jusqu'ici? me demanda-t-il.

— Je ne le crois pas, maître, répondis-je, car je n'ai rien entendu qui ait rapport à ces terribles événements.

— Tant mieux! fit-il amèrement. Ils les apprendront bien assez tôt!

Il laissa tomber son front dans ses mains, accablé sous le poids de sa douleur.

Je l'arrachai à sa rêverie et je lui présentai les mets que j'avais préparés.

A peine y avait-il touché du bout des lèvres, que retentit dans la rue un roulement semblable à celui du tonnerre.

— Des cavaliers! s'écria le prince Djâli. Comment! les Anglais sont déjà ici!

Il était devenu livide. De sa ceinture il avait tiré un poignard, la seule arme qu'il eût gardée.

— Arrêtez, prince, lui dis-je. Tout n'est pas encore perdu, et tant que nos ennemis ne nous auront pas découverts....

Je n'avais pas achevé ces paroles, lorsqu'on frappa rudement à la porte.

Je poussai, sans réflexion, le rajah dans la pièce voisine.

— Vite, maître, descendez à la cave! lui glissai-je à l'oreille.

Et je me dirigeai vers la porte, tenant à la main, pour me donner une contenance, la longue pipe que mon maître fumait tout à l'heure.

Deux soldats anglais se présentèrent.

— Allons, mécréant! dirent-ils. Ouvre-nous les portes de ta maison et montre-nous le chemin.

— Entrez, Messieurs, leur dis-je en affectant le plus grand calme. Ma maison n'est pas grande et je n'ai rien à vous cacher.

Ils pénétrèrent dans la maison, le sabre nu. Je leur fis visiter successivement les deux pièces dont se composait l'habitation, je leur fis traverser la cour, je les promenai dans le jardin et leur offris quelques rafraîchissements.

Ils ne me perdaient pas de vue; mais le calme apparent que je parvins à

conserver leur en imposa sans doute, car ils ne songèrent pas a s'informer s'il y avait une cave dans la maison.

Au moment de franchir le seuil de ma porte, ils s'arrêtèrent.

— Ainsi tu n'as pas vu le prince Djâli? me demandèrent-ils.

— Non, messieurs.

— Tu sais qu'il y a une récompense de mille livres sterling pour celui qui nous le livrera?

— On me l'a dit.

— Et tu sais que l'on trancherait la tête de celui qui lui donnerait asile ou qui essaierait de le soustraire à nos recherches?

— Je m'en doute.

— Alors, tiens-toi sur tes gardes, vieux coquin, sans cela...

Pour mieux compléter cette phrase, ils me montrèrent la lame de leur sabre, qu'ils remettaient au fourreau, puis ils s'éloignèrent.

Il était temps! J'étais dans une inquiétude mortelle. Mon maître était-il encore vivant ? Je courus à la cave, je le vis debout, l'oreille tendue, tenant à la main son poignard, prêt à s'en frapper, dans le cas où l'ennemi aurait découvert sa retraite.

J'essayai de le rassurer, mais je sentais bien que la place n'était plus tenable. Je lui fis quitter les riches vêtements dont il était couvert, je lui en donnai d'autres, les plus propres mais les plus simples que je possédasse.

Profitant ensuite d'un moment favorable, nous sortîmes de la ville et nous gagnâmes la plaine voisine, sans avoir été reconnus de personne.

Là nous étions chez nous, car nous connaissions à merveille les jungles, au milieu desquelles nous marchions.

Du reste, les Anglais eux-mêmes, croyant que le prince tenait encore la compagne, n'osaient pas trop se hasarder hors de la ville. Nous ne fûmes donc pas inquiétés.

Grâce aux précautions que nous avions prises et aux chemins détournés que nous avions suivis, nous étions en sûreté quand la nuit tomba.

— Où irons-nous ? demandai-je à mon maître.

— En France, me répondit-il. Il n'est pas possible qu'un pays, pour lequel j'ai perdu mon trône, sacrifié ma vie, renoncé à mes richesses, ne me reçoive pas à bras ouverts.

Je le croyais comme lui ; j'approuvai ce projet.

Seulement, gagner l'étranger par la mer était impossible. Les Anglais s'étaient emparés des côtes et leurs vaisseaux exerçaient au large une surveillance rigoureuse. Il fut donc résolu que nous gagnerions l'Égypte et la Turquie par terre.

Fort heureusement, mon maître, avant de quitter son palais, avait eu la précaution d'emplir ses poches de pierreries.

— C'est assez pour attendre des jours meilleurs, avait-il dit.

Je ne vous ennuierai pas du long récit des innombrables dangers auxquels

nous avons échappé pendant un mois que dura notre fuite. Enfin nous étions arrivés au Caire!

Je lui conseillai d'y séjourner quelque temps, il ne voulut rien entendre. Trois jours après, nous partions pour Marseille sur un navire marchand. A la fin d'octobre, nous étions à Paris.

Mon maître, généreux à l'excès, avait presque épuisé son petit trésor, qu'il avait inutilement prodigué en dépit de mes sages avis. Il était de plus en plus abattu. Il reprit courage en arrivant à Paris. Il se rendit au ministère de la guerre, déclina son nom, énuméra les services qu'il avait rendus et sollicita une audience du roi.

On lui promit monts et merveilles, — dès qu'on aurait acquis la preuve que ses déclarations étaient sincères, lui fit-on observer pourtant.

Un mois entier s'écoula, sans qu'il fût fait droit à ses légitimes réclamations. Il insista. On le traita nettement d'aventurier et on le mit à la porte.

Cette déception fut le coup de grâce pour mon pauvre maître. Une nostalgie terrible s'empara de lui et le conduisit au tombeau en quelques jours. Hélas! j'eus à peine de quoi suffire à ses funérailles.

Comme il n'appartenait pas à votre religion, le clergé s'opposa à ce qu'il fût mis en terre sainte, et ce fut dans la fosse commune que le corps du rajah d'Adjimore fut jeté, malgré mes protestations, mes sanglots, mes prières.

C'est infâme, n'est-ce pas, monsieur? rugit le père Brahma. Ce fut ainsi cependant.

Ces souvenirs déchirants, cette explosion de douleur, avaient affaibli le vieillard. Il perdit connaissance.

Le duc et Marcelle s'empressèrent à la fois autour de lui.

Enfin, au bout de dix minutes, il ouvrit les yeux.

— A boire! demanda-t-il d'une voix mourante.

La jeune fille versait goutte à goutte le cordial que le docteur lui avait donné; mais, par un brusque mouvement, le malade lui arracha le flacon des mains et le porta à ses lèvres.

— Vite! dit-il, je n'ai pas de temps à perdre.

Avant que Marcelle et le gentilhomme, qui s'étaient précipités à la fois, pussent lui arracher le flacon des mains, il l'avait presque entièrement vidé.

Aussitôt un feu étrange brilla dans ses regards. On aurait cru qu'il renaissait à la vie.

— Ah! fit-il, maintenant j'aurai la force d'aller jusqu'au bout.

A ces mots, il se tourna vers M. de la Tournaye.

— Comme moi, reprit-il, le prince Djâli s'était senti mourir.

— Jure-moi, me dit-il, que tu ne t'approprieras pas les trésors qui sont enfouis dans ta demeure. Jure-moi que tu n'en révéleras l'existence à personne à moins, ajouta-t-il, que tu ne rencontres sur ton chemin un homme vraiment bon et généreux, qui sache faire au profit de l'humanité un usage noble et utile de cette fortune à jamais perdue...

. Je le jurai, reprit le père Brahma, et voilà quatorze années que je garde ce secret.

— Quoi ! interrompit le duc, depuis longtemps cette fortune était entre vos mains et vous n'y avez pas touché!

— J'avais juré, répondit simplement Seïda. Et pourtant j'avais déjà pensé à vous, monseigneur. Je savais quelle était votre inépuisable charité, on m'avait dit que vous étiez la providence des malheureux et que, seul parmi les gentilshommes de France, vous vous efforciez de faire oublier aux humbles les maux que l'orgueil et la rapacité des grands font peser sur eux. Je n'ignorais pas que vous seul aviez su démêler la vérité au milieu des calomnies dont le comte de Lally a péri victime. J'ai été moi-même un de ceux vers lesquels votre main s'est généreusement tendue, c'est ce qui m'a décidé à vous livrer mon secret.

Voici, continua-t-il, en prenant sous son traversin un papier soigneusement plié qu'il étendit sur son lit, un plan grossier de la ville d'Adjimore. Ici est ma maison, là est le trésor des rajahs. C'est moi qui ai dressé ce plan. A ce papier est jointe une cédule écrite en indou et signée de mon nom, par laquelle je reconnais céder à celui qui la présentera la maison que je possédais. Prenez-les.

Le duc essaya de s'en défendre et voulut les repousser.

— Prenez, insista le vieillard. Ne perdons pas un temps précieux. Sur les millions que vous allez recueillir, vous en donnerez un à Marcelle ; c'est tout ce dont elle a besoin pour s'établir convenablement. Vous ferez des autres l'usage qu'il vous conviendra.

Maintenant, poursuivit-il, parlons un peu de cette chère enfant. J'ignore qui elle est, et je crois qu'elle ne le sait pas elle-même. Il me serait impossible de faire la lumière sur ce sujet, si madame Darnaud ne m'avait remis, en mourant, un manuscrit qu'elle destinait à sa fille.

Ce manuscrit, à peine ai-je eu le temps de le glisser dans ma poitrine, avec les papiers que je viens de vous donner, quand les huissiers ont envahi ma demeure. J'ai pu le sauver, Dieu soit béni! La volonté expresse de madame Darnaud est que Marcelle ne déchire cette enveloppe que le jour où elle aura atteint sa dix-huitième année. Or, d'après la date que m'a fixée la mourante, sa fille est née le 12 avril 1758. Ce n'est donc pas avant seize mois et demi qu'elle pourra prendre connaissance de ce manuscrit.

Je vous le confie devant elle, afin qu'elle témoigne à l'occasion de la fidélité avecla quelle j'ai tenu l'engagement que j'avais pris. Consentez-vous à en être dépositaire ?

— Volontiers, fit le gentilhomme, si mademoiselle me juge digne de recevoir ce dépôt sacré.

— Oh ! monsieur, dit la jeune fille en se jetant à ses genoux.

— J'accepte donc en votre nom, répondit le duc en la relevant avec bonté. Quant aux richesses que vous m'avez proposées, ajouta-t-il en se tournant vers

le père Brahma, c'est autre chose. Si flatteuse que soit l'opinion que vous avez conçue de moi, je ne puis ni ne dois réellement...

Il ne put pas achever la phrase qu'il avait commencée. Le vieillard, exténué par les efforts suprêmes qu'il venait de faire, était retombé lourdement sur son oreiller.

Un sourire effleurait ses lèvres amincies, un cercle noirâtre creusait ses paupières et estompait ses narines déprimées.

Il avait joint les mains et fermé les yeux.

Marcelle eut peur, elle courut à lui.

— Père Brahma ! s'écria-t-elle, écoutez-moi, je vous en conjure !

Elle se redressa, affolée d'épouvante. Le vieillard ne l'entendait pas.

— Père Brahma ! Père Brahma ! répéta-elle.

Toujours même immobilité.

— Quoi ! fit-elle en se tordant les bras de désespoir, il va mourir ainsi... tout d'un coup... sans que j'aie pu le secourir... le bénir...

Cet appel désespéré parvint aux oreilles du mourant.

Il ouvrit les yeux et promena autour de lui un regard si vague qu'à peine y restait-il une étincelle de vie.

— Adieu, Marcelle.. adieu, monseigneur, balbutia-t-il d'une voix plus faible qu'un souffle de brise, n'oubliez pas le vieux Seïda. Il n'a fait de mal à personne en ce monde... priez pour lui !

Ses yeux se refermèrent, sa poitrine se souleva légèrement... il était mort !

La pauvre enfant poussa un cri déchirant et tomba à genoux devant le lit du vieillard.

En vain le duc essaya-t-il de l'arracher à ce spectacle qui la glaçait de terreur, en vain essaya-t-il de tarir les larmes qui s'échappaient à flots des yeux de Marcelle.

La courageuse jeune fille ne voulait pas quitter celui qu'elle venait de perdre et dont elle était maintenant à même d'admirer plus que jamais les vertus et la probité.

Elle ne consentit pas à se séparer du cadavre, avant que les fossoyeurs vinssent le chercher. Elle eut l'héroïsme de le suivre à pied, jusqu'au cimetière, où M. de La Tournaye avait obtenu pour lui un coin de terre.

Le duc l'avait accompagnée. Alors que tout fut fini, il réussit à l'entraîner et à la faire monter dans le carrosse qu'il avait amené. Elle le suivit sans avoir conscience de ce qui se passait, sans savoir où elle allait, le corps inerte, l'œil hagard, le cœur brisé.

Non, murmura-t-il, c'est bien lui. (Page 520.)

III

L'HOTEL DE LA PLACE ROYALE

Quinze mois se sont écoulés depuis les événements qui ont précédé le récit

fidèle que nous allons commencer. Nous sommes dans les premiers jours du mois de mars de l'année 1776.

Jetons un rapide coup d'œil en arrière et disons en quelques mots dans quel état se trouvait la France à cette époque.

Louis XV était mort de la petite vérole, le 10 mai 1774, au milieu des plus hideuses souffrances.

Son corps exhalait une odeur tellement fétide, qu'il fallut le transporter sur l'heure et sans pompe à Saint-Denis, sans qu'un regret s'échappât de la poitrine des rares curieux que ce spectacle avait attirés.

Comment, en effet, pourrait-il être aimé du peuple, ce roi qui laissait la France dans un tel état de ruine et d'abandon? L'ancien édifice social croulait déjà sur sa base; la lutte des parlements et leur dispersion laissaient le pays dans un état voisin de l'anarchie; les finances étaient horriblement obérées; un sourd murmure de mécontentement grondait d'un bout à l'autre de la France.

On ne pouvait pas pardonner à ce roi frivole sa légèreté, son goût effréné pour les plaisirs, la dépravation qu'il avait montrée pendant les dernières années de son règne, les infâmes spéculations sur les farines auxquelles il s'était livré, pour suppléer par ces ressources indignes à la pénurie du Trésor public et pour satisfaire au luxe aveugle qu'il déployait.

Écoutez ce que dit Anquetil, lequel n'est assurément pas suspect d'hostilité envers la monarchie :

« Ce prince, écrit-il, a laissé à son petit-fils une cour livrée à un faste dévo-
« rant, des finances en désordre, un royaume intérieurement troublé par des
« mécontentements sourds. Le murmure, l'inquiétude générale annonçaient
« des orages; le relâchement des liens entre le peuple et le souverain faisait
« craindre la dissolution totale de l'État. Le monarque, dit-on, prévoyait ces
« malheurs; mais, au lieu de songer à les prévenir, craignant la peine et tout
« entier à sa jouissance, il semblait dire à la Révolution : Attendez que je n'y
« sois plus » (1).

Et Anquetil écrit cela, après avoir protesté à la page précédente contre les calomnies dont le poursuivaient les « anecdotes de cour » !

On ne désespérait pas encore cependant du salut de la royauté.

Louis XVI, en effet, avait commencé par rétablir les parlements et par renoncer au droit de *joyeux avénement*; il avait affranchi les serfs des terres domaniales, aboli la question préalable et révoqué la loi monstrueuse qui rendait les taillables solidaires en matière d'impôt.

Il avait choisi pour ministres des hommes généralement entourés de l'estime publique, tels que Turgot et Lamoignon de Malesherbes, qui supprimaient les corvées et préludaient à la juste répartition des charges publiques entre tous les citoyens.

Malheureusement, ces mesures libérales indisposaient contre le roi les orgueilleux gentilshommes et faisaient pousser les hauts cris à cette cour frivole, dont la jeune reine était environnée.

(1) Anquetil, tome XI, page 149.

La lutte s'engageait déjà entre les ministres, que le peuple saluait de ses acclamations, et cette aristocratie hautaine, qui résistait obstinément aux réformes que les écrivains du dix-huitième siècle et tous les esprits éclairés avaient impérieusement réclamées; si bien que la royauté était surtout menacée par ceux-là même qui auraient dû s'en montrer les plus zélés défenseurs.

Telle était la situation, au moment où vont se dérouler les péripéties du drame dont nous avons entrepris le récit.

Parmi les magnifiques hôtels dont la place Royale était encadrée, on en distinguait un, situé au beau milieu de la place, à droite des arcades qui, par la rue de Birague, donnent accès dans la rue Saint-Antoine.

Cet hôtel avait alors un bien plus grand développement qu'il n'en a de nos jours. Sa façade s'étendait sur la place et ses communs sur la rue de Birague; ensuite venaient les jardins, dont l'extrémité atteignait la rue Saint-Antoine.

Devant l'hôtel, caché sous l'ombrage naissant des arbres qui protégent la place contre les ardeurs du soleil d'été, un homme se promenait, couvert d'un long manteau.

Il était environ sept heures du soir; la nuit commençait à tomber

Cet homme avait parcouru plusieurs fois dans toute sa longueur l'allée sous laquelle il s'abritait. Il marchait à pas lents, la tête basse, certainement préoccupé d'une idée fixe.

Chaque fois qu'il passait devant l'hôtel que nous avons signalé, il s'arrêtait, examinait les murs, les fenêtres, et semblait les sonder du regard, comme s'il avait essayé de voir, à travers les murailles épaisses ou les fenêtres plongées dans l'obscurité, ce qui se passait à l'intérieur.

Ce regard avait une expression singulière. On y lisait à la fois la curiosité, l'envie, la haine même.

Après ces haltes successives, le gentilhomme reprenait sa marche silencieuse et se drapait plus soigneusement que jamais dans les plis du manteau qui l'enveloppait.

C'était en effet un gentilhomme, à en juger par les plumes blanches dont son chapeau était orné et par le fourreau d'épée qui soulevait légèrement le bas de son manteau.

Il n'avait guère plus de quarante ans; il était grand et maigre. Son visage osseux était éclairé par deux yeux gris, assez vifs, mais dont les paupières étaient à peu près dépourvues de cils. Était-ce en raison de cette nudité ou seulement par suite d'une habitude invétérée? les paupières avaient contracté un clignement presque perpétuel, qui donnait au regard quelque chose de faux et d'hésitant.

L'expression de la figure répondait, du reste, assez exactement à celle du regard. Les pommettes saillantes annonçaient une ferme volonté; le nez long et aminci, les lèvres pâles et déprimées, le menton pointu et légèrement fuyant, donnaient à la physionomie un caractère d'astuce bien accusé, en dépit du sourire éternel par lequel ces lèvres minces paraissaient vouloir protester contre leur véritable signification.

Il est vrai que, pour le moment, l'inconnu était si bien seul qu'il n'éprouvait pas le besoin de dissimuler, et que son sourire avait quelque chose de froidement cruel.

Quoique son corps disparût habilement dans les plis de l'ample manteau qui le recouvrait, il était facile de voir que la taille était élancée, les jambes alertes, et que le gentilhomme ne manquait ni de souplesse ni d'élégance.

Tout à coup il s'arrêta. Sous les arbres, un bruit de pas s'était fait entendre.

Un autre gentilhomme, beaucoup plus jeune et d'aspect bien plus vigoureux que le premier, débouchait de la rue Saint-Louis et se dirigeait d'un pas rapide vers l'hôtel que surveillait si attentivement l'inconnu.

Celui-ci se faufila derrière un tronc d'arbre, écarta lentement le haut de son manteau, et dégagea sa main droite. Ce mouvement éclaira d'une lueur métallique le canon d'un pistolet, que le gentilhomme arma résolûment.

Alors l'oreille avidement tendue, l'œil étincelant, la lèvre crispée par un sourire satanique, il attendit patiemment que le second gentilhomme passât à sa portée.

Il y eut évidemment chez lui un instant de doute, mais cela dura peu, car celui qu'il observait s'avançait à grands pas.

Au bout de quelques secondes, ce cavalier traversait l'allée sous laquelle se cachait son ennemi.

L'inconnu ajusta lentement et avec un reste d'hésitation.

— Non, c'est bien lui, murmura-t-il. Je le reconnais à sa haute taille et à son torse herculéen.

Aussitôt un coup de feu retentit.

Le cavalier fut atteint, car il chancela, s'efforça de se cramponner à un arbre voisin et tomba.

— Et d'un! dit l'inconnu, qui prit aussitôt la fuite et disparut sous les arcades, dans la direction de la rue Saint-Antoine.

Presque au même instant, apparut un jeune homme, que le bruit de la détonation avait sans doute attiré. Celui-ci n'était probablement pas gentilhomme, car il ne portait pas l'épée, et sa mise, quoique irréprochablement propre, était des plus simples.

Arrivé sous la rangée d'arbres, il fouilla les ténèbres d'un regard perçant.

Il n'aperçut rien tout d'abord.

— Pourtant, dit-il à demi-voix, c'est bien dans cette direction que le coup de feu a été tiré. Non-seulement j'ai entendu la détonation, mais j'ai vu la lueur de la poudre.

Il s'avança avec précaution et finit par distinguer un homme, qui gisait à terre et qui faisait tout son possible pour se relever.

Il courut à lui et lui tendit la main.

— Vous êtes blessé, monsieur? demanda-t-il.

Au lieu de répondre à cette question, le cavalier leva les yeux sur lui

— Brissot! s'écria-t-il.

— Le comte! fit de son côté le jeune clerc stupéfait.

Et, se penchant de nouveau vers lui, il l'aida à se tenir debout.

— Ah çà! qu'est-ce que cela signifie? reprit-il. C'est donc contre vous que ce coup de feu a été tiré?

— N'en doutez pas, mon ami.

— Par qui?

— Je l'ignore.

— Vous n'avez donc pas vu votre agresseur?

— Non. A peine ai-je vaguement entrevu la silhouette du misérable, qui disparaissait sous les arcades.

— Mais êtes-vous dangereusement atteint?

— Je ne le crois pas, bien que je ressente une vive douleur au côté droit.

— Et où alliez-vous donc?

— Chez le duc.

— Moi aussi. Eh bien! vous sentez-vous assez fort pour franchir les cinquante pas qui nous séparent de son hôtel?

— Je le crois.

— Alors prenez mon bras et partons, avant qu'un second coup de pistolet vous laisse sur la place.

Le comte parvint à reprendre son équilibre. Malgré l'oppression qu'il éprouvait, il réussit à gagner la porte de l'hôtel, dont Brissot souleva le lourd marteau.

Un grand diable de suisse, de haute taille, la face rubiconde et les cheveux entièrement blancs, vint en personne ouvrir la porte.

— Ah! c'est fous, monsieur Prissot. Tonnez-fous la beine t'entrer...

Soudain il aperçut le gentilhomme, le visage crispé par la douleur.

— Que fois-che! s'écria-t-il. M. le gomde est tonc plessé? Ce goup de bistolet gue ch'ai endentu... c'est tonc...

— Vite, interrompit Brissot, allez prévenir votre maître, et surtout gardez-vous bien de parler de cette blessure devant la duchesse!

— Soyez tranguille, monsieur Prissot. Che sais pien, je curs, je fole.

En effet, le suisse, après avoir fermé sa porte avec un soin consciencieux, se dirigea vers l'escalier de l'hôtel.

Le comte et Brissot le suivirent avec une extrême lenteur; mais, dès qu'il eut atteint le vestibule, le comte s'évanouit dans les bras du jeune clerc.

Au moment où Brissot faisait asseoir le blessé sur la banquette, le suisse revint, précédant de quelques pas son maître.

Le suisse, c'était Hartmann; le maître, c'était le duc Lucien de La Tournaye.

Il s'approcha du comte avec un empressement qui témoignait de l'estime et de l'amitié qu'il avait conçues pour lui.

— Eh bien! monsieur de Lally, que viens-je d'apprendre? s'écria-t-il.

En même temps, il l'examinait avec attention. Voyant que le blessé ne répondait pas, il lui saisit le bras, comme pour s'assurer qu'il vivait encore.

— Vite! ordonna-t-il à l'un de ses valets, allez chercher le docteur.

Le laquais disparut ; le duc et Brissot prirent M. de Lally et le transportèrent dans une des chambres du premier étage.

Ils le déshabillèrent, le couchèrent et lui donnèrent les premiers soins.

D'abord très-effrayé, le duc vit avec plaisir que la blessure n'était pas grave et qu'elle n'avait pas entamé les chairs. Le comte avait été atteint à la hauteur du sein droit, et la balle, après avoir troué les habits et la chemise avec la régularité et la netteté d'un emporte-pièce, s'était arrêtée sur une côte et s'était logée entre la peau et la chemise.

Après quelques lotions d'eau fraîche coupée avec du vinaigre, le comte revint à lui.

Brissot avait raconté sommairement à Lucien ce qu'il avait vu et entendu.

Le duc n'en revenait pas. Comment! A sept heures du soir ! à la porte de son hôtel! Il interrogea le comte de Lally, qui ne put que confirmer ce que Brissot lui avait appris.

— Vous avez donc un ennemi? demanda Lucien.

— C'est probable, répondit le comte.

— Le connaissez-vous?

— Pas le moins du monde.

— Quoi ! pas un soupçon ?

— Pas un.

— Voilà qui est étrange ! N'auriez-vous pas été plutôt victime d'une méprise?

— Tout est possible, même cela, fit le comte. Ce qu'il y a de certain, ajouta-t-il en montrant sa blessure, c'est que le coup était dirigé d'une main sûre et que, sans les papiers dont la poche de mon habit était bondée, j'étais traversé de part en part.

— Ah ! tout s'explique, dit le duc. Le fait est que la singularité de cette blessure m'étonnait un peu, moi qui en ai tant vu ! Vous aviez donc des papiers sur vous ?

— Oui, j'avais le brouillon du mémoire que je compte adresser au parlement et dont j'avais promis ce soir de vous donner lecture.

— C'est juste, je m'en souviens à présent.

— Eh bien ! prenez là dans ma poche : je suis sûr qu'il est entièrement troué par la balle.

Le duc s'empara du mémoire et le regarda. En effet, le manuscrit, composé d'environ quinze feuilles pliées en quatre, était percé d'un trou dans toute son épaisseur.

Ce qui demeurait inexplicable pour le duc, pour Brissot, pour le comte lui-même, c'était la brutalité et l'audace d'une semblable agression.

Enfin le docteur arriva. C'était le même qui avait soigné Mme Darnaud et le père Brahma. Il se nommait M. Rousseau et demeurait rue Saint-Gilles.

Le duc, témoin du désintéressement avec lequel le docteur Rousseau s'était prodigué auprès de la mère de Marcelle et du vieux Seïda, l'avait pris en

amitié et l'avait même adopté comme médecin, après l'avoir généreusement récompensé du dévouement qu'il avait montré.

Cette bonne action avait obtenu presque immédiatement sa récompense, car Lucien devait au docteur le plus grand de tous les bonheurs qu'il ambitionnât.

L'examen de la blessure fit sourire le docteur.

— Dans une heure M. le comte sera guéri, dit-il. L'oppression qu'il éprouve provient uniquement de l'épanchement du sang. Avec une douzaine de ventouses il n'y paraîtra plus.

Aussitôt il se mit à l'œuvre.

Il avait dit vrai. Au bout d'une heure, l'oppression avait disparu, et le blessé, presque entièrement soulagé, demandait l'autorisation de se lever.

— Faites tout ce que bon vous semblera, sauf un excès quelconque, dit le docteur.

Le comte s'habilla à la hâte et voulut présenter ses respects à la duchesse.

— Précisément nous allions souper, fit le duc. Venez vous mettre à mettre à table avec Brissot, et qu'il ne soit pas question devant elle de cette vilaine histoire, je vous en conjure !

Ils se rendirent auprès de la duchesse, qui leur tendit vivement la main.

— Ah ! quelle agréable surprise ! s'écria-t-elle.

— Mais, décidément, le duc ne vous a donc pas prévenue qu'il nous attendait? demanda le comte.

— Excuse-moi, ma chère Raymonde, interrompit Lucien, mais je suis si heureux depuis trois mois, que le bonheur me fait perdre la mémoire.

En disant ces mots, il se pencha vers elle et l'embrassa tendrement.

— Rassure-toi, du reste, reprit-il. Je viens de donner l'ordre qu'on mette deux couverts et nous n'avons plus qu'à nous mettre à table.

Se tournant alors vers le jeune clerc :

— Brissot, dit-il, veuillez offrir votre bras à Raymonde et montrez-nous le chemin.

Quelques instants après, ils étaient installés tous les quatre devant une table luxueusement servie et magnifiquement éclairée.

De quoi causa-t-on ? De tout, même de politique. Brissot attaquait la mollesse du roi et de ses ministres, Lucien essayait de les défendre et vantait l'honnêteté de Louis XVI.

— Oui, disait Brissot, mais la reine ?

— Eh bien ! la reine est une jeune et très-jolie femme, qui aime son mari...

— Son mari, peut-être... hasarda le jeune clerc, mais non pas son pays — ou plutôt le nôtre, corrigea-t-il. Ne voyez-vous pas que sa situation s'accentue tous les jours, qu'elle devient le centre de la résistance que font aux réformes projetées tous ces écervelés que hante le souvenir de Louis XV et de la Du Barry ?

— Oui, mais convenez aussi qu'on ne peut pas bouleverser du jour au lendemain, sans rencontrer quelques difficultés, les mœurs et les habitudes d'un peuple.

— Surtout quand l'esprit d'opposition émane de ceux que ces bouleversements atteignent le plus directement, ajouta Brissot. Ah ! je conviens qu'il doit sembler dur à messieurs les gentilshommes de n'avoir plus de serfs taillables à merci, de renoncer à tous ces jolis droits du seigneur dont ils ont joui et abusé si longtemps; et pourtant était-il possible que de pareilles iniquités durassent plus longtemps ?

— Et l'avenir, fit Brissot avec un mouvement d'épaules. Qui sait ce qu'il nous réserve ? Aussi, loin d'y avoir confiance, comme vous, je me demande si les paroles que vous venez de prononcer sont réellement l'écho de votre pensée.

— N'en doutez pas, mon ami.

— Alors pourquoi dépensez-vous votre temps et vos trésors à réparer des maux irréparables? Espérez-vous détourner une catastrophe, désarmer les mécontents, imposer silence à l'immense clameur qui s'élève de toutes parts? Non. Vous savez bien que des milliards n'y suffiraient pas. Vous engloutiriez dans ce labeur ingrat votre fortune et votre charité, — votre vie peut-être...

— Décidément vous êtes pessimiste, mon cher Brissot, fit le duc en riant.

— Et vous, vraiment trop optimiste, mon cher duc, riposta le jeune clerc. Mais non, je vois clair dans votre esprit. Il est trop honnête et trop droit pour tromper personne. Vous sentez bien gronder l'orage, vous faites l'impossible pour l'éloigner, vous feignez de ne pas y croire...

— Je vous assure...

— Tenez, interrompit Brissot, voulez-vous répondre franchement à la question que je vais vous poser ?

— Soyez-en certain, promit le duc.

— Eh bien ! croyez-vous que Turgot et Malesherbes seront encore ministres dans six mois?

— Pourquoi pas ?

— Ce n'est pas une réponse, cela. Dites-moi, oui ou non, si vous le croyez.

— Mais je ne suis pas prophète, mon ami.

— Moi non plus, mais je vois ce qui se passe, et je crois pouvoir vous prédire à coup sûr qu'ils n'y seront plus. Alors commencera la débandade. Où nous conduira-t-elle ? Pour moi, quand j'y songe, j'ai peur... je ne vous le cache pas.

— Alors quittons ce terrain brûlant, proposa le duc. Vous savez, ajouta-t-il en souriant, qu'il ne faut pas faire peur à Raymonde en ce moment.

Alors il se tourna vers le comte.

— Et vous, mon cher Martial, vous vous taisez ?

— Oui, fit le comte. Je crains que Brissot n'ait raison.

— Décidément nous n'en sortirons pas. Allons, dit-il en levant son verre, à la santé de la duchesse !

Les verres se choquèrent avec empressement.

Alors... c'est à recommencer. (Page 530).

— Quel dommage que Marcelle ne soit pas là, dit Raymonde. Elle aurait été si heureuse de se joindre à nous!

— Mais, au fait, où est-elle? interrogea vivement le comte. Je n'avais pas osé vous le demander, madame.

— Dans sa chambre, avec la comtesse de Libessac.

— Elle est malade?

— Pas précisément; elle est indisposée seulement et condamnée par M. Rousseau à garder la chambre deux ou trois jours.

— Mais enfin, qu'a-t-elle? interrogea Brissot.

— Un simple refroidissement. Elle a voulu hier, malgré l'horrible temps qu'il faisait, aller déposer une couronne de violettes sur la tombe de sa mère. Elle s'est agenouillée, elle a prié un peu longuement, sans souci de la pluie fine et glacée qui lui tombait sur les épaules, elle est rentrée ici avec un peu de fièvre. La fièvre a disparu, le docteur voudrait empêcher un gros rhume de se déclarer, c'est pourquoi il l'emprisonne. Après-demain, je l'espère, elle sera libre.

Le comte et Brissot poussèrent un soupir de soulagement.

On quitta la table et l'on passa dans le salon.

Dès que chacun eut pris place autour du bon feu qui flambait dans la vaste cheminée, M. de Lally tira de sa poche le mémoire qu'il avait rédigé.

— Voulez-vous que je vous en donne lecture? proposa-t-il.

— Tiens! s'écria Raymonde, votre papier est tout troué! D'où cela vient-il?

Martial ne songeait plus à l'accident dont il avait été victime. Il préparait un mensonge, lorsque la porte s'ouvrit et la voix d'un laquais annonça :

— Monsieur le baron de Pierre-Lisse!

Comme par enchantement, s'évanouit l'expression de gaîté qui brillait sur tous les visages.

Soit que le baron ne s'en aperçût pas, soit qu'il ne voulût pas y prendre garde, il s'avança le plus gracieusement du monde au devant de la duchesse, dont il baisa respectueusement la main.

Puis il se tourna vers les gentilshommes qui se trouvaient là et ne fut pas maître d'un mouvement de surprise en reconnaissant le comte de Lally.

Ce mouvement fut, du reste, imperceptible. Il ne se traduisit que par un clignement répété des paupières et par une légère contraction des lèvres; mais le baron n'en continua pas moins à sourire et ne perdit pas contenance.

— Parbleu, madame la duchesse, dit-il avec beaucoup de désinvolture, permettez-moi de vous féliciter. Vous avez ce soir une mine resplendissante de santé et de contentement.

— Il est vrai, monsieur, répondit Raymonde. Je suis aujourd'hui aussi heureuse qu'on peut l'être en ce bas monde.

— Permettez-moi de m'en réjouir avec vous, madame, car nous sommes un peu cousins.

— Cousins! s'écria la jeune femme. Et à quelle mode, je vous prie?

— A la mode de Normandie, si vous voulez, puisque je suis Normand.

— Mais de quelle façon? insista Raymonde.

— Ne suis-je pas cousin issu de germain de la comtesse de Libessac?

— Eh bien!... j'avoue que je ne comprends pas beaucoup...

— C'est pourtant bien simple, madame. M. le duc de La Tournaye, votre mari, n'est-il pas en réalité le fils adoptif de la comtesse et, dès lors, n'est-il pas un peu mon cousin?

— Ah ! fit la jeune femme en riant, si c'est ainsi que vous l'entendez, nou sommes tous cousins, monsieur le baron, puisque nous descendons tous d'Adam et d'Ève.

— Remarquez, madame, dit le baron, sans quitter l'immuable sourire qui semblait stéréotypé sur ses lèvres, que je n'ai pas revendiqué cette parenté pour vous faire un compliment désagréable.

— J'en suis persuadée; monsieur, s'empressa de répondre la duchesse.

— D'autres que moi, ajouta le gentilhomme, pourraient être jaloux de l'amitié que ma cousine a conçue pour votre mari, cas je suis son unique héritier naturel, et la comtesse est fort riche ! Mais je m'incline devant l'excellence de son choix et je reconnais que nul n'est plus digne que ce cher duc de s'attirer une si flatteuse préférence. Quant à vous, madame, vous avez tout pour la mériter : la grâce, l'esprit et la beauté. Je m'estimerai toujours profondément honoré de vous rendre cet hommage.

Ce langage signifiait clairement : — Si vous n'étiez pas là, c'est moi qui hériterais de ma cousine et vous m'avez dérobé son affection avec sa fortune.

Nul ne songea pourtant à protester. Seulement Brissot se pencha à l'oreille de Martial.

— C'est singulier, dit-il à voix basse, je ne l'aime pas, cet homme-là.

— Et moi je ne peux pas le voir en face, répondit le comte de Lally sur le même ton.

Quant au duc de La Tournaye, il feignit de prendre à la lettre ces banalités.

Il est certain que le baron avait dit vrai. Raymonde était dans l'épanouissement de sa beauté.

Agée de trente-deux ans à peine, fraîche encore de toutes les roses du printemps, elle avait un teint mat dont ses opulents cheveux blonds faisaient ressortir l'éclat. Sa peau blanche et fine était irisée çà et là de petites veines bleuâtres qui témoignaient de sa transparence. Ses formes, nettement accusées et dont aucun artifice ne rehaussait les avantages, avaient atteint la perfection de la statuaire, sans rien devoir aux surabondances de l'embonpoint.

Sa taille avait, comme son col, des inflexions harmonieuses; ses mains et ses bras potelés étaient doués d'une grâce enchanteresse.

Cependant elle ne se montra pas trop sensible aux compliments du baron de Pierre-Lisse ni flattée outre mesure de la parenté qu'il invoquait.

Celui-ci ne s'en préoccupa pas autrement et promena autour de lui son petit œil gris et perçant,

— Mais, à propos, reprit-il, je ne vois ici ni ma cousine, ni M^lle^ Marcelle ; n'aurai-je pas ce soir l'honneur de leur présenter mes respects ?

— Non, monsieur, répondit le duc. Marcelle est indisposée et Mme de Libessac a voulu lui tenir compagnie.

— Ah! je reconnais bien là cette chère comtesse ! fit le gentilhomme. C'est une véritable sœur de charité. Vous savez aussi bien que moi d'ailleurs quels regrets et quelle réputation elle a laissés aux Moulineaux, qu'elle habitait autrefois. — C'est singulier, reprit-il, voyant que personne ne lui donnait la

réplique, je n'ai jamais pu m'expliquer comment, après de longues années de veuvage et de réclusion presque monastique, elle a pu se décider à quitter son pays, ses habitudes, pour venir s'installer à Paris !

— Pourquoi ? demanda Lucien. Ne trouvez-vous pas qu'elle a assez pleuré le mari qu'elle avait perdu ?

— Dieu me préserve d'avoir une semblable pensée ! s'écria le baron. Je viens de faire trop franchement son éloge pour qu'on suspecte mes intentions et qu'on donne à mes paroles une interprétation qu'elles sont loin d'avoir, mais je m'étonnerai toujours qu'elle soit rentrée dans le monde, auquel elle avait renoncé si résolûment, à l'âge où ce monde ne lui offrait plus aucun attrait.

— Mais, en dehors des plaisirs de ce monde dont vous parlez, fit observer Raymonde, ne concevez-vous pas d'autres plaisirs, basés sur l'estime et l'affection ? L'amitié que l'on ressent et que l'on inspire n'est-elle pas une des plus grandes jouissances de la vie ?

— Là seulement est son excuse, dit vivement le gentilhomme, car je conçois facilement qu'une affection comme la vôtre ait opéré le miracle dont nous avons été témoins.

— A la bonne heure ! dit Raymonde en riant.

— Mme de Libessac, poursuivit le baron, a toujours éprouvé, du reste, le besoin de s'occuper de quelqu'un ou de quelque chose. Aux Moulineaux elle avait ses pauvres, pour lesquels elle faisait des lieues à pied, hiver comme été, par la bise ou le soleil, par la pluie ou le vent, le froid ou la chaleur. En venant à Paris, elle s'est créé d'autres devoirs. A présent que vous êtes aussi parfaitement heureux qu'il est humainement possible de le désirer, elle vous délaisse pour Mlle Marcelle.

— Eh bien ! où est le mal ? demanda Brissot. Cette jeune fille n'est-elle pas intéressante à tous égards !

— Je ne dis pas le contraire, se défendit M. de Pierre-Lisse.

— N'est-elle pas jeune, jolie, douce, affable ? fit à son tour Martial.

— Assurément, répondit le baron. Je vais même jusqu'à croire que c'est une fille de bonne maison.

— Certes, dit Lucien.

— Vous le savez donc ? interrogea M. de Pierre-Lisse, en levant les yeux sur lui. Vous avez donc du nouveau ?

— Pas du tout ; mais il suffit de voir Marcelle pour être convaincu de ce que vous venez d'avancer. L'éducation que lui a donnée sa mère, en dépit de l'extrême pauvreté à laquelle elle était réduite, prouve que Mme Darnaud était une femme supérieure, déchue par on ne sait quelle cruauté du sort du rang qu'elle était digne d'occuper.

— Ce n'est pas douteux, dit le baron.

Quelque effort qu'il fît pour ne contrarier personne, sa conversation aigre-douce avait fini par déplaire à la duchesse.

Après être demeurée juste le temps nécessaire pour recevoir poliment le

gentilhomme, la jeune femme prétexta un malaise pour solliciter la permission de rentrer dans ses appartements.

Ce fut le signal de la retraite.

Martial et Brissot, qui s'étaient levés pour la saluer, tendirent la main à Lucien.

— Comment ! dit le duc au jeune comte, vous ne lirez pas votre mémoire ?

— Non, mon ami ; pas ce soir, du moins. Il est tellement endommagé que je serai forcé de le faire recopier, et puis... je vous l'avouerai, je ne me sens pas très-bien.

— Pourquoi ? demanda le baron. Qu'avez-vous donc, monsieur de Lally.

— Rien, ou du moins peu de chose, monsieur. J'ai été tout à l'heure, au moment où j'entrais chez M. de La Tournaye, victime d'une inconcevable lâcheté, et sans le précieux mémoire que je portais, il est plus que probable que je ne serais pas là.

— En vérité ? s'écria M. de Pierre-Lisse, en ouvrant démesurément ses petits yeux gris. Contez-moi donc cela.

Martial lui raconta ce qui s'était passé et lui montra les soixante feuilles de papier percées d'outre en outre par la balle du meurtrier.

— Tudieu ! cher comte, je vous fais mes félicitations. Vous l'avez échappé belle ! dit le baron. Et vous allez rentrer chez vous à pied ?

— Oh ! je vais presque bien à présent.

— Mais ne craignez-vous pas de faire quelque mauvaise rencontre ?

— Pas ce soir, du moins. Mon ennemi inconnu a dû croire que j'étais mort, en me voyant tomber sur la place, puisqu'il a pris aussitôt la fuite.

— Du moins, vous me permettrez de vous reconduire jusqu'à votre porte, dit le gentilhomme avec un louable intérêt.

— Merci, monsieur Brissot m'a déjà offert son bras, et je l'ai accepté.

— Qu'à cela ne tienne, mon cher comte. En pareil cas, deux bras valent mieux qu'un. L'hôtel de Lally n'est-il pas sur le quai des Tournelles ?

— Oui, monsieur.

— Alors, comme c'est précisément sur mon chemin, je ferai route avec vous, à moins que vous ne vous y opposiez formellement.

— J'accepte volontiers l'honneur de votre compagnie, dit Martial en s'inclinant.

— Alors, fit Lucien, je n'ai que faire de vous accompagner ainsi que j'en avais l'intention. Je vous laisse, mon cher Martial. Si par hasard le docteur vous faisait garder la chambre pendant quelques jours, je vous serai obligé ne m'en faire prévenir, afin que j'aille prendre de vos nouvelles.

— Je n'y manquerai pas, mon ami, promit Martial

A ces mots, ils séparèrent.

Le duc remonta auprès de sa femme, à l'indisposition de laquelle il croyait réellement et non sans motifs.

Quand au jeune comte de Lally, il prit la bras de Brissot et se dirigea vers son hôtel. Le baron marchait à côté de lui.

Chemin faisant, il se fit à nouveau donner les détails les plus circonstanciés sur l'attentat dont Martial avait été l'objet.

— Je n'y comprends rien, dit le comte. Je ne puis même pas croire que ce coup de pistolet me fût destiné.

— En effet, ce n'est guère vraisemblable, fit le baron. Qui donc aurait à votre mort un intérêt quelconque?

— C'est ce que je me demande, répondit naïvement Martial.

Ils étaient arrivés à la porte de l'hôtel.

Brissot voulut absolument reconduire son ami jusque dans sa chambre. Il ne l'y laissa qu'après l'avoir mis au lit et avoir recommandé au valet de chambre du comte de ne pas s'éloigner.

Pendant ce temps, le baron de Pierre-Lisse avait disparu et regagnait la rue Saint-André-des-Arts, qu'il habitait.

— Maladroit ! marmottait-il entre ses dents. Allons... c'est à recommencer.

IV

OU ET COMMENT LUCIEN AVAIT RENCONTRÉ LE BARON

Ainsi que nous l'avons fait entendre dès le début de cette histoire, le duc Lucien de La Tournaye était, depuis son mariage, dans une situation des plus florissantes.

Les biens de sa famille, dont Monseigneur de Silistrie s'était emparé par un double meurtre et qui avaient été restitués par le roi après la mort tragique de Sa Grandeur, représentaient une somme d'environ douze cent mille livres.

Enfin André Lionnay, après avoir partagé avec son frère Henri et son associé Gouffre l'indemnité que les Jésuites avaient été condamnés à payer, avait doté Raymonde d'une somme égale à celle que Mme de Libessac avait donnée.

Lucien de La Tournaye s'était donc trouvé à vingt et un ans possesseur d'une fortune représentant cent dix mille livres de revenus.

Lucien était bon, brave, généreux. Il avait toutes les qualités qui signalent à l'attention les hommes véritablement supérieurs.

Quand il eut donné sa démission de capitaine aux carabiniers du roi, il se vit

fort désœuvré. Pour s'occuper, il dévora tous les livres nouveaux et fut frappé non-seulement des pensées profondément philosophiques qu'ils contenaient, mais encore des injustices criantes qu'ils flétrissaient avec autant d'éloquence que de vérité.

Il fut d'autant plus vivement ému par ces lectures que lui-même avait remarqué déjà à quel degré de licence la noblesse en était arrivée et à quel déplorable état de pénurie la France avait été réduite par les prodigalités du dernier roi.

Quand la famine éclata dans Paris, par suite des spéculations hideuses dont les grains étaient l'objet, Lucien pensa que son devoir était de remédier autant qu'il lui était possible aux souffrances dont il était témoin.

Ne pouvant étendre sur la ville entière sa main bienfaisante, il restreignit aux limites du quartier qu'il habitait les largesses qu'il répandait.

En quelques années, il devint l'idole de cette petite portion de peuple à laquelle il rendait la vie. Son nom était connu et béni dans les plus humbles masardes. On ne s'étonnera donc pas d'avoir vu, dans les premières pages de ce récit, les groupes tumultueux se calmer à son approche, les portes fermées s'ouvrir devant lui.

Hâtons-nous de dire qu'il avait été merveilleusement secondé dans cette tâche par tous ceux qui l'entouraient ; car, pour subvenir à tant de maux, il avait été forcé de prendre non-seulement sur le superflu, mais encore et bien souvent sur le nécessaire.

Raymonde avait renoncé volontiers à quelques bijoux de prix ; Ludivine et Papillon, qui administraient l'intérieur, avaient pourvu en conséquence aux nécessités de la maison.

Quant à Mme de Libessac, elle avait ouvert sans compter sa bourse aux malheureux, et, sans la sagesse de Lucien, peut-être se serait-elle laissée entraîner au-delà de ce qu'elle pouvait faire.

Tout le monde savait donc quelle part active les amis et les serviteurs de Lucien avaient prise à ses générosités.

Si son hôtel n'était pas un temple, il était environné peut-être de plus de respect et de vénération que ne l'étaient les églises, où la généralité des prêtres, il faut bien en convenir, ne brillait pas précisément par ses vertus.

Brissot ne s'était pas trompé quand il avait dit au duc de La Tournaye :

« Il est impossible que vous pensiez ce que vous dites, et que vous ne sentiez pas gronder l'orage. »

Lucien le sentait bien, mais par un restant d'esprit de caste, il ne voulait pas l'avouer. Seulement il consacrait tout ce qu'il possédait de forces et d'argent à apaiser les esprits, à détourner cet orage.

Il ne se faisait pas illusion, son aumône était une goutte d'eau versée dans la mer ; mais il n'en poursuivait pas moins son œuvre, trouvant tout naturel qu'un membre de la noblesse réparât les fautes que la noblesse avait commises.

Le père Brahma avait recueilli toutes les bénédictions qui s'élevaient autour du nom de La Tournaye ; lui-même, indirectement il est vrai, avait ressenti à plusieurs reprises les effets de cette main toujours ouverte.

Les derniers événements qui précédèrent sa mort le décidèrent à rompre le silence, qu'il avait fidèlement gardé, et à livrer au duc le secret dont il était maître.

Lucien hésita beaucoup.

L'existence de ce trésor n'était-elle pas une fable? Fallait-il croire aux paroles d'un vieillard épuisé par la maladie et les souffrances ? Ce conte de fées n'était-il pas une hallucination de moribond?

Tout est admissible.

Aussi Lucien ne ressentit pas la joie que bien d'autres à sa place auraient éprouvée, en recevant cette confidence. Il n'était ni ambitieux ni avare, il n'éprouvait pas le besoin de grossir sa fortune par des moyens illicites ou par des surprises.

Raymonde, à qui il soumit ces scrupules, n'était pas loin de les partager.

La comtesse de Libessac, seule, les battit en brèche, car disait-elle fort judicieusement, plus vous serez riche, plus vous pourrez faire le bien.

Ce raisonnement ébranla quelque peu les résolutions de Lucien. Si simple qu'il fût, il avait une grande valeur aux yeux du gentilhomme, avec les idées duquel il correspondait si directement.

Cependant il hésitait encore.

Depuis quinze jours qu'il avait communiqué à Raymonde et à la comtesse, sous le sceau du secret le plus absolu, les renseignements que lui avait fournis le vieux Seïda, il n'avait pris aucun parti.

Ce fut le docteur Rousseau, qui, sans le savoir, triompha de ces irrésolutions.

Depuis leur mariage, Lucien et Raymonde n'avaient pas d'enfants.

Consultations coûteuses, prières, pèlerinages même, tous les moyens avaient été sucessivement épuisés par le duc et par la duchesse. La religion n'avait pas opéré le miracle que la Faculté avait été impuissante à réaliser.

En causant avec le docteur Rousseau, après la mort du père Brahma, Lucien amena naturellement la conversation sur ce terrain spécial.

— Avez-vous jamais voyagé ? demanda le docteur.

— Non, répondit le duc.

— Eh bien! tâtez-moi d'un bon voyage, monseigneur. Non pas d'un voyage de Paris à Orléans ou même à Marseille, mais d'un vrai voyage qui vous retienne absent pendant six mois au moins.

— Et vous croyez... fit Lucien étonné.

— Je ne crois rien, dit le docteur. J'ai remarqué que ce moyen réussissait quelque fois. Essayez-en, si bon vous semble, mais rappelez-vous que je ne vous le donne pas comme infaillible.

— Peut-être... murmura le gentilhomme, qui devint pensif.

Il était décidé maintenant. Il n'avait rien de caché pour Raymonde, il lui avoua donc quel motif le faisait partir.

La jeune femme sourit. Elle n'avait qu'une foi médiocre dans le dérivatif du docteur ; elle tremblait à la pensée des dangers que présentait une si longue traversée et un séjour, si court qu'il fût, dans ces climats brûlants.

Devisant chaque jour, ils arrivent enfin à Pondichéry. (Page 540).

La comtesse de Libessac la raisonna, sermonna, et finit par la convaincre.

Le départ de Lucien, renseignements pris, fut irrévocablement fixé au 25 janvier 1775.

En dépit des vagues espérances que le docteur Rousseau avait fait entrevoir, Raymonde était de plus en plus inquiète, à mesure que cette date terrible approchait.

Bientôt il fallut avouer aux amis de Lucien que le voyage projeté allait s'effectuer. Bien entendu, il ne fut pas question du but secret de cette lointaine expédition.

— Ah ! que vous êtes heureux, monsieur, de pouvoir aller où bon vous semble ! soupira Brissot.

— Mais, au fait, où allez-vous? demanda le jeune comte de Lally.

— Dans l'Inde, répondit le duc.

— Dans l'Inde ! s'écria Martial. De quel côté ?

— Dans les environs de Pondichéry.

— Est-il possible ! fit le comte, excessivement troublé.

— C'est si vrai que dans dix jours je me mets en route.

— Ainsi, c'est bien arrêté ?

— Sans rémission.

— Et tenez-vous absolument à faire seul ce long voyage ?

— Pas le moins du monde. Pourquoi ?

— Parce que je vous proposerais de le faire avec vous.

— Vraiment? dit Lucien enchanté.

— Oui, répondit Martial. Depuis longtemps j'ai, de mon côté, projeté ce voyage. Je veux aller sur les lieux mêmes où mon pauvre père, vaincu par une fatalité irrésistible, a si héroïquement combattu. Je prétends moi-même dresser une enquête sur les faits qui ont motivé son injuste condamnation. Alors, riche des documents que j'aurai amassés, persuadé comme je le suis de l'innocence du martyr, je rédigerai sur cette page lugubre de notre histoire une note que j'adresserai au parlement, et peut-être obtiendrai-je la réhabilitation de cette mémoire si injustement flétrie.

— Vous avez raison, approuva le duc. C'est une noble et sainte mission.

— Ainsi, vous m'acceptez pour compagnon de voyage ?

— Certes, et avec le plus vif plaisir.

Cette proposition inattendue dérida le visage assombri de Raymonde.

La certitude que Lucien ne serait pas seul à courir les dangers qu'elle redoutait pour lui calmèrent ses inquiétudes. L'estime qu'elle avait pour le jeune comte lui était en outre un sûr garant que son mari pouvait compter au besoin sur un bras vigoureux et sur une vaillante amitié.

Martial lui-même rayonnait, bien qu'il jetât un long regard de regret sur Marcelle, qui assistait silencieuse à cet entretien.

En effet, depuis la mort du père Brahma, Lucien n'avait pas trouvé convenable que la jeune fille demeurât seule et avait résolu de lui offrir l'hospitalité.

Il crut devoir consulter Raymonde et la comtesse de Libessac. Toutes deux furent d'accord pour reconnaître qu'une enfant si jeune et si inexpérimentée ne pouvait pas rester aux prises avec la misère, puisque le vieux Seïda lui avait destiné, au moment de rendre l'âme, une faible parcelle des trésors du rajah.

Toutes deux, elles se rendirent donc chez Marcelle et lui proposèrent de demeurer avec elles.

La jeune fille accepta avec d'autant plus de joie qu'elle avait l'âme profondément déchirée par les malheurs successifs qui l'avaient accablée.

Quelques jours après, elle était installée au second étage, à proximité de la comtesse de Libessac, dont le zèle charitable, ainsi que l'avait fait aigrement observer son cousin, éprouvait toujours le besoin de s'occuper de quelqu'un ou de quelque chose.

Elle avait été admise d'emblée dans la vie de famille et commençait à s'habituer tout doucement à ce bien-être qui lui était inconnu.

Ce fut donc chez le duc que Martial la rencontra pour la première fois.

Marcelle n'avait guère plus de seize ans et demi, mais c'était déjà une jolie fille, qui promettait de devenir plus belle encore.

Le jeune comte, en entendant le récit de ses malheurs, s'intéressa vivement à elle et lui témoigna les mêmes égards qu'il aurait eus pour la fille de la maison.

Il ne l'avait pas vue, comme Brissot, sous le misérable costume dont elle était revêtue le jour où, chassée de la rue Villehardouin par les exempts, elle était sans asile et sans pain.

Quand elle lui fut présentée, la comtesse de Libessac et Raymonde avaient déjà pourvu au plus pressé. Elle était habillée très-simplement, mais avec beaucoup de goût, et ne ressemblait pas plus à la fille du vieux vannier que le soleil ne ressemble à une étoile.

Martial fut encore plus touché de sa grâce et de sa candeur qu'il ne fut frappé de sa beauté.

Enfin, le malheur a plus que tout autre des sympathies pour le malheur. A ce titre, Martial était donc mieux disposé que personne à ressentir les effets de la mystérieuse attraction qui l'entraînait vers Marcelle.

Il n'était pas le seul, du reste, à subir le charme singulier qu'elle exerçait sur tous ceux qui l'approchaient.

La comtesse, Raymonde, Lucien, Papillon, Ludivine, tout le monde s'empressait autour d'elle. On aurait dit que chacun prenait à tâche de lui faire oublier ce qu'elle avait souffert.

Quand à Brissot, il n'avait pas plus échappé que les autres à l'épidémie et regrettait avec une amertume sincère que l'état de ses finances ne lui eût pas permis de faire pour la fille du père Brahma ce que lui avait conseillé son cœur.

Il admirait la transformation que la toilette avait opérée chez Marcelle, et se reprochait presque d'avoir renoncé, en faveur du duc de La Tournaye, à l'œuvre de charité qu'il avait entreprise.

Brissot était tout jeune encore, puisqu'il n'avait pas vingt-deux ans. Aussi ne se donnait-il pas la peine de cacher ce qu'il pensait.

— Moi aussi, dit-il, le jour où il revit Marcelle, j'aurais pu lui servir de père.

Lucien ne put s'empêcher de sourire. Quel étrange père, en effet, aurait fait ce jeune homme! Comment l'aurait-il protégée contre les écueils de la vie?

Comment se serait-il protégé lui-même contre la dangereuse intimité d'une jeune fille adoptive de dix-sept ans?

N'importe. C'était un bon sentiment qui lui avait dicté ces paroles de regret, de même que c'était à un bon sentiment qu'il avait obéi le jour où il avait offert sa chambre au vieux vannier.

Cette générosité était d'autant plus louable chez lui qu'elle était toute spontanée et qu'il ne s'était pas donné le temps de réfléchir aux embarras qu'elle allait lui causer.

Marcelle le sentait si bien qu'elle lui avait voué pour ainsi dire autant de reconnaissance qu'elle en devait à Lucien.

Quant à la comtesse et à Raymonde, elles avaient reçu le jeune clerc avec une extrême bienveillance. Comme les méchants, les bons sont, pour ainsi dire, solidaires les uns des autres.

Les familiers de l'hôtel de La Tournaye avaient donc vécu dans une paix profonde pendant près d'un mois, quand le départ de Lucien pour les Indes vint y jeter le désarroi.

Martial ne se doutait pas du soulagement extrême qu'il apporta le jour où il proposa au duc d'être son compagnon de voyage.

Il avait vingt-huit ans à peine. Grand et bien fait de sa personne, à la fois doué d'une force peu commune et d'une grande élégance, il portait haut la tête, qu'éclairait un regard intelligent. A le voir, campé d'aplomb sur deux jambes bien tournées, le torse renversé, la taille hardiment cambrée, le sourire aux lèvres, on devinait qu'il était courageux.

Il jouissait d'une grande fortune et appartenait à une illustre famille. Il aurait donc été un des privilégiés de cette terre, si le plus cruel de tous les malheurs ne l'avait rendu orphelin à l'âge de dix-huit ans.

Son père, à l'issue de la guerre fatale qui nous avait coûté nos colonies de l'Inde, fut poursuivi de telles calomnies, qu'il résolut de venir demander justice en France. Il voulait avoir publiquement raison des perfides insinuations auxquelles il était en butte.

Quoiqu'il vînt de lui-même, et de si loin, chercher des juges, on commença par le jeter en prison et on instruisit son procès.

C'était déjà brutal si ce n'était pas inique, car le comte ne songeait pas à fuir; mais ni le roi ni le duc de Choiseul ne tenaient à ce que la vérité fût connue. Si M. de Lally fût resté libre, il aurait parlé. Pour l'en empêcher, on l'envoya d'abord à la Bastille.

Enfin le jour du jugement arriva. Le comte se défendit avec beaucoup de calme et d'éloquence. Un officier vint le prier de passer dans la salle voisine pour laisser à *messieurs* le temps de délibérer.

L'innocence de l'accusé paraissait tellement évidente, que tous ceux qui avaient suivi le procès en attendaient l'issue sans la redouter.

Le tribunal était composé de cinq conseillers. Deux concluaient à absoudre, deux autres furent d'avis de condamner. Le cinquième demeurait indécis,

flottant sans doute entre l'arrêt que lui dictait sa conscience et le désir de plaire à M. de Choiseul.

Il est à regretter que l'histoire n'ait pas conservé le nom de ce misérable pour le clouer à son pilori.

En effet, de lui dépendait tout. Si même il se fût abstenu, la nullité résultant d'un tel partage aurait sauvé la vie du comte.

Depuis un long quart d'heure il flottait irrésolu; quand le président lui demanda :

— Enfin, quel est votre avis?

— Qu'il meure! s'écria-t-il, *mais finissons-en!*

Et ce furent ces ignobles paroles qui décidèrent de la vie d'un homme!

Le comte de Lally fut anéanti. Déjà une grande douleur venait de le frapper. Sa femme venait de mourir à la suite des angoisses que la captivité de son mari lui avait causées. Le jugement scandaleux qui l'atteignait acheva de le briser.

Et pour qu'on ne nous accuse pas de partialité, nous allons donner le texte même de ce jugement qui déclarait :

« Thomas-Arthur de Lally, comte de Tollendal, dûment atteint et convaincu « d'avoir trahi le roi et la Compagnie des Indes, d'abus d'autorité, de vexa- « tions envers les sujets de Sa Majesté et les habitants de Pondichéry, pour « réparation de quoi et *autres cas résultant du procès*, la cour le prive de ses « états, honneurs, dignités ; le condamne à avoir la tête tranchée par l'exécuteur « de la haute justice sur un échafaud qui, à cet effet, sera dressé en place de « Grève, déclare tous ses biens confisqués et acquis au roi. »

Ce fut en vain que M^lle^ de Dillon et MM. de Crillon, de Gadeville, de Jussac, qu'on avait refusé d'entendre comme témoins au procès, intervinrent auprès du roi pour le fléchir; Louis XV fut inexorable.

Martial avait alors dix-huit ans. Une fois, une seule fois, on lui avait permis d'aller à la Bastille pour faire ses adieux à son père.

Quand vint le jour de l'exécution, le peu d'amis qui restait au pauvre jeune homme se rendit chez lui pour le distraire et lui cacher l'horrible vérité.

Le comte avait marché d'un pas ferme au supplice et avait promené sur les milliers d'yeux qui le contemplaient un regard assuré; puis il s'était agenouillé en murmurant une prière.

Elle n'était pas achevée qu'un lugubre reflet sillonna les airs, un coup sinistre et sourd retentit... c'était la hache du bourreau qui s'abattait sur le cou de la victime. Mais, dans son impatience fébrile, le bourreau avait mal dirigé son coup et une scie, dont la foule entendit avec effroi l'horrible grincement, acheva l'attentat commis sur cette illustre victime.

Au milieu des cris que cette dernière scène avait provoqués, pendant que les femmes s'évanouissaient de terreur et que les hommes se détournaient avec dégoût, un cri plus terrible encore retentit... Le peuple s'écarta respectueusement, saisi d'une horreur muette.

Pâle, échevelé, haletant, un jeune homme s'avance en courant.

— Place! place! s'écrie-t-il, c'est mon père qu'ils vont tuer!...

Il s'élance, il bondit, le cou tendu, l'œil démesurément ouvert, il renverse comme un boulet les soldats qui essayent de s'opposer à son passage... il arrive! Il cherche en vain les restes de son infortuné père! Un ruisseau fumant s'offre à ses yeux.... c'est le sang auquel il doit la vie qui coule encore sur l'échafaud.... il s'y roule, il se prosterne, il le couvre de baisers.... On se jette sur lui, on tente de l'arracher à ce spectacle frémissant; il résiste, il se cramponne à tout, ses forces sont décuplées par le désespoir... jusqu'à ce qu'il tombe inanimé dans cette mare sanglante et refroidie....

Poussé par un sinistre pressentiment, le jeune Martial avait échappé à ses amis et s'était dirigé vers la place de Grève; de loin il avait vu briller l'éclair, mais il n'avait pas pu arriver à temps pour recevoir le dernier soupir de son père!

Tel était le baptême sanglant que le jeune comte avait reçu du malheur et dont le souvenir n'avait cessé de le poursuivre depuis dix ans.

Pendant quelques années, il était resté dans un état de prostration que justifiait amplement l'immense douleur dont il était pénétré. Enfin il sortit de sa léthargie.

L'iniquité du jugement était si flagrante, qu'on n'avait pas osé le mettre à exécution. Martial n'avait été nullement inquiété dans la possession des biens qui appartenaient à sa famille, quoique ces biens eussent été confisqués.

L'opinion publique s'était si énergiquement prononcée en faveur de la victime, que le jeune comte ne désespéra pas de faire réviser le jugement qui avait condamné son père, et de rendre au nom qu'il portait l'estime et la considération dont il jouissait autrefois.

C'est à cette tâche difficile qu'il avait entrepris de consacrer sa vie, c'est dans ce but qu'il avait fait déjà d'innombrables démarches. Malheureusement, l'instant n'était pas propice. Les parlements avait été dispersés par Louis XV, les conseillers étaient bien plus sensibles à la persécution qu'ils subissaient eux-mêmes qu'aux réclamations d'un indifférent.

Aujourd'hui, tout espoir n'était pas perdu. Les parlements venaient de se reconstituer; il soufflait comme une brise de justice et de liberté. Nulle occasion plus favorable ne pouvait donc se présenter à Martial pour prendre corps à corps ce jugement impie et pour détruire le fragile édifice sur lequel était basé cet arrêt.

Aller chercher la vérité sur les lieux mêmes où le comte de Lally avait commandé, n'était-ce pas le plus sûr moyen de découvrir la vérité? Martial en était si convaincu qu'il n'hésita plus.

Le 25 janvier 1775, il se mit en route avec le duc de la Tournaye.

Lucien était accompagné de Germain, son ancien soldat; Martial emmenait avec lui Baptiste, qui jadis avait été valet de chambre de son père, qui avait suivi le général dans l'Inde et qui ne désespérait pas, lui non plus, d'obtenir la réhabilitation de son maître.

Martial était très-reconnaissant envers le duc de La Tournaye de ce que celui-ci avait tenté en sa faveur.

C'était le hasard qui, pour la première fois, les avait mis en présence chez un ami commun.

Le jeune comte n'avait alors que vingt-trois ans. Il était encore sous le coup des malheurs qui l'avaient frappé; il se tenait à l'écart, sombre et rêveur, ne prenant aucune part aux distractions de son âge.

Lucien fut frappé de l'expression farouche qu'il lisait sur cette physionomie loyale et belle. Il demanda au maître de la maison quel était ce jeune et ténébreux gentilhomme. Dès qu'on eut prononcé son nom, il comprit tout.

Il se fit présenter à M. de Lally. Loin d'éviter avec soin toute allusion au passé, il l'entretint de la criante injustice dont le général avait été victime; selon lui il n'était pas possible qu'on ne revînt pas tôt ou tard sur cette erreur judiciaire. Depuis longtemps, d'ailleurs, ajouta-t-il, le sentiment populaire, même dans les rangs de la noblesse, s'était prononcé pour M. de Lally et avait fait appel du jugement qui l'avait atteint.

— Ainsi, monsieur, demanda Martial, vivement ému, vous croyez qu'il serait possible d'en obtenir la révision ?

— Tant que M. de Choiseul vivra, ce sera difficile, répondit Lucien; mais ce qui est difficile, n'est pas impossible, monsieur. Vous avez encore des amis puissants, j'ai moi-même quelques relations à la cour, et, si vous voulez bien venir causer avec moi de cette affaire, nous aviserons ensemble au moyen d'obtenir le résultat que vous souhaitez si ardemment.

Martial accepta. Ce fut ainsi qu'il devint un des hôtes les plus assidus de l'hôtel de la place Royale.

Depuis cinq ans qu'il s'était lié avec le duc, le jeune comte avait repris espoir.

Bien qu'il n'eût réussi dans aucune de ses tentatives et que ses placets demeurassent enfouis dans les cartons du ministère, de la volonté de M. de Choiseul, il avait remarqué qu'il était reçu partout avec la plus grande déférence et les témoignages de la plus touchante sympathie.

Lucien lui avait dit vrai. L'opinion publique avait depuis longtemps absous le général. Nulle réprobation ne s'attachait au nom que portait Martial.

La sombre mélancolie qui s'était emparée de lui tout d'abord se dissipa. Sa confiance en l'avenir le rendit ce qu'il était réellement : bon, brave et beau.

La présence inattendue de Marcelle chez le duc de La Tournaye acheva la métamorphose que les encouragements de Lucien avaient commencée.

Martial ne put voir d'un œil indifférent cette belle et naïve jeune fille, si intéressante à tous les titres. L'obscurité même, dans laquelle sa naissance demeurait plongée, ajoutait à la pitié que provoquaient ses malheurs un attrait mystérieux.

Le regard pénétrant de ces grands yeux noirs, le sourire triste et doux qui déridait parfois les lèvres roses de Marcelle produisirent en lui un trouble profond.

Il le cacha de son mieux, tant qu'il demeura à Paris, mais dès qu'il se fut mis en route avec le duc, il l'interrogea et lui fit raconter d'un bout à l'autre la douloureuse odyssée de la pauvre enfant.

Il s'informa surtout de Brissot et demanda si le jeune clerc la connaissait avant le jour où il lui avait offert l'hospitalité.

La réponse de Lucien ne le rassura qu'à moitié.

Brissot n'avait pas, en effet, sur lui, d'autre avantage que l'acte de charité qu'il avait accompli avec tant d'abnégation. A huit jours près, Martial avait connu la jeune fille en même temps que le jeune clerc.

Ce qui l'inquiétait un peu, c'est que Brissot restait à Paris, qu'il était devenu un des familiers de la maison et que, pendant les huit ou neuf mois qu'il serait absent, lui Martial, Brissot continuerait à voir Marcelle en toute liberté.

Il se garda bien de laisser voir les inquiétudes qu'il ressentait.

Malgré lui, pourtant, il ramenait si souvent la conversation sur la jeune fille, que Lucien ne put s'empêcher de le remarquer et se douta de ce qui se passait dans le cœur du jeune comte.

Il ne chercha pas d'ailleurs à provoquer ses confidences et se tint sur une réserve prudente, ne sachant pas lui-même s'il devait encourager ou ruiner les espérances de Martial.

Il faillit se trahir cependant, un jour que le jeune comte regrettait devant lui que Marcelle n'eût ni nom, ni fortune.

— Qui sait? fit Lucien, songeant au million que le vieux Seïda avait légué à sa fille adoptive.

— Quoi! dit Martial, vous croyez...

— Je ne crois rien, interrompit le duc; mais savons-nous si Marcelle n'aura ni nom ni fortune, puisque nous ignorons qui elle est et que, pendant quinze mois encore, il nous est interdit d'ouvrir le manuscrit de Mme Darnaud.

— C'est juste, répondit le jeune comte. D'ailleurs, si j'ai hasardé cette réflexion, c'est uniquement dans l'intérêt de la pauvre enfant, car, à mes yeux, qu'elle soit riche ou pauvre, de naissance illustre ou obscure, elle n'en sera pas moins une des plus délicieuses jeunes filles que j'aie jamais rencontrées.

Devisant ainsi chaque jour de tous les êtres qui leur étaient chers, ils arrivèrent enfin à Pondichéry, sans autre accident qu'une violente tempête.

Lucien n'avait pas encore confié au jeune comte le but secret de son voyage.

Pour tout le monde, pour Martial même, c'était pour raisons de santé, et par ordonnance du médecin, que le duc avait quitté la France.

Dès qu'ils eurent atteint le but vers lequel ils se dirigeaient, le comte pria Lucien de l'excuser, s'il ne lui tenait pas compagnie du matin au soir, ainsi qu'il l'aurait désiré.

— J'ai beaucoup de monde à voir, lui dit-il. J'ai même l'intention de visiter, les uns après les autres, tous les champs de batailles sur lesquels mon malheu-

Delhi marcha en avant. (Page 547.)

reux père a combattu; il est donc bien possible que je reste quelques jours absent.

Cette perspective cadrait trop bien avec les projets de Lucien, pour qu'il n'abondât pas dans le même sens.

—C'est trop juste, répondit-il. Le plus sûr moyen de respecter la liberté individuelle est de ne se gêner ni les uns ni les autres. Il est possible également

que, de mon côté, la curiosité m'entraîne à quelques petites excursions, et comme elles n'auraient pour vous qu'un intérêt tout à fait secondaire, je ne prétends pas vous les imposer.

— Donc, continua Martial, établissons ici notre quartier-général et rayonnons, vous, au gré de votre fantaisie, moi, selon le plan que je me suis tracé.

Après avoir pris un repos de trois jours, Martial, le premier, partit pour Chandernagor.

Lucien resta seul.

Cent fois il avait été sur le point de communiquer à Martial les confidences du père Brahma, cent fois il avait gardé le silence.

Il avait pour se taire deux bonnes raisons.

La première était une simple question d'amour-propre. Il ne croyait pas aveuglément à l'existence du trésor dont le vieux Seïda lui avait révélé l'existence et ne voulait pas, en cas d'insuccès, s'exposer aux railleries.

Néanmoins, il aurait volontiers fait bon marché de son amour-propre, si le second motif qui le retenait n'avait été plus sérieux.

En effet, s'il s'était ouvert à Martial du secret dont il était maître, le jeune comte aurait certainement voulu partager avec lui les dangers d'une telle expédition, et comme il était impossible de prévoir combien de jours exigeraient les recherches, c'était dérober à Martial un temps précieux.

Lucien se contenta de se rendre chez le gouverneur et de lui demander un sauf-conduit.

— J'ai l'intention de parcourir le pays et je désirerais, à l'occasion, ne pas être pris au dépourvu, lui dit-il.

Le gouverneur poussa l'obligeance jusqu'à lui proposer une escorte, que le duc refusa.

Il se contenta d'acheter deux chevaux, pour lui et pour Germain; puis, après s'être enquis minutieusement du chemin qu'il devait suivre pour aller à Adjimore, il fit ses préparatifs, garnit son porte-manteau, fourbit son épée et chargea ses pistolets.

Le soir, il allait se mettre au lit, car il voulait partir de grand matin, quand on frappa doucement à sa porte.

Il alla l'ouvrir et crut reconnaître le personnage qui se présentait.

Il l'avait vu le matin même dans la grande salle de l'auberge qu'il avait choisie.

— Je vous demande pardon, monsieur, de me présenter ainsi, dit l'inconnu en excellent français: mais mon nom vous dira sur-le-champ qui je suis, et pourquoi j'ai pris la liberté de frapper à votre porte.

Lucien s'inclina et attendit.

— Je suis le baron de Pierre-Lisse, monsieur, continua ce personnage.

Lucien s'inclina une seconde fois et ne cacha pas son étonnement. C'était la première fois que ce nom résonnait à son oreille.

Il examina ce grand et maigre personnage, dont le regard clignotant et le sourire mielleux ne lui disaient rien qui vaille.

Le gentilhomme s'en aperçut.

— Comment! s'écria-t-il, vous ne me connaissez pas même de nom?

— Je le confesse à ma honte, monsieur.

— Pourtant vous êtes bien le duc de La Tournaye?

— En chair et en os, oui, monsieur.

— Mais êtes-vous bien celui chez qui demeure la comtesse de Libessac?

— J'ai cet honneur, en effet.

— Et la comtesse ne vous a jamais parlé de moi! fit le baron tout décontenancé.

— Jamais, non, monsieur.

— Elle ne vous a donc pas entretenu de sa famille?

— Pardonnez-moi. Elle m'a dit, il y a dix ans, qu'il lui restait un ou deux parents éloignés, avec lesquels elle n'avait depuis longtemps aucune relation, que l'un d'eux même avait disparu tout à coup et qu'elle n'avait jamais entendu parler de lui...

— C'est bien cela, fit le baron. Ce parent-là, c'est moi. Je suis cousin de la comtesse...

— A ce titre-là, monsieur, soyez le bienvenu, fit Lucien avec empressement. Que puis-je faire pour votre service?

— Rien, monsieur, répondit M. de Pierre-Lisse, c'est au contraire moi qui viens me mettre au vôtre.

— A quel propos? fit le duc de plus en plus surpris.

— Ne vous ai-je pas entendu ce matin demander le chemin d'Adjimore?

— C'est vrai.

— Eh bien! comme je suis depuis près de dix années dans le pays, je venais vous proposer de vous y conduire.

— Je vous remercie, monsieur, mais je ne me permettrais pas d'abuser...

— Oh! vous n'abusez pas, interrompit le baron, je n'ai rien à faire.

— Alors je regrette, monsieur, de décliner l'honneur de votre société, mais j'ai tout à l'heure trouvé et retenu un guide. Le marché est conclu, j'en ai payé la moitié d'avance; cet indigène sera ici au petit jour, il est donc trop tard de toutes les façons pour revenir sur ce qui a été fait.

— Tous les regrets sont pour moi, fit M. de Pierre-Lisse, qui se retirait lentement et à regret, ainsi qu'il le disait lui-même.

— Ce sera pour une autre fois, monsieur, dit Lucien en le reconduisant jusqu'à la porte.

Le baron ne pouvait pas décemment insister davantage. Il s'éloigna, légèrement désappointé.

— Que diable va-t-il faire à Adjimore? se demanda-t-il.

Le duc ne s'était pas trompé. Il avait aperçu dans la matinée le baron de Pierre-Lisse et avait cru même remarquer que celui-ci l'examinait avec une fixité qui frisait l'indiscrétion.

Comme cela n'avait à ses yeux aucune importance, il s'était éloigné, après

avoir obtenu les renseignements qu'il demandait, sans se préoccuper de cet inconnu.

Quant au baron, dès que Lucien eut disparu, il s'enquit du nom de ce gentilhomme.

— Ah ! c'est le duc de La Tournaye! murmura-t-il quand l'hôte eut satisfait à son désir.

Et il s'en alla, tout pensif.

C'est que, si Lucien ne connaissait pas le baron, le baron connaissait fort bien Lucien Il avait de trop bonnes raisons pour cela !

Il n'ignorait rien de ce que la comtesse Libessac avait fait pour le duc de La Tournaye. Aussi s'était-il informé minutieusement à cette époque de tout ce qui concernait l'ancien capitaine.

Les résultats de ses recherches eurent beau fournir en faveur de Lucien les documents les plus favorables, rien ne justifiait pour le baron le singulier attachement que la comtesse avait conçu pour cet étranger.

Tout d'abord, il s'était imaginé que sa cousine s'était éprise d'une passion tardive pour le brillant officier, mais la jeunesse et la beauté de Raymonde firent tomber d'eux-mêmes ces ignobles soupçons.

C'était une raison de plus pour que le baron s'indignât que Mme de Libessac eût pris en si chaude amitié ce jeune aventurier.

Aux yeux de M. de Pierre-Lisse, Lucien n'était pas, en effet, autre chose qu'un aventurier. Par quelle subtilité, en vertu de quel droit avait-il capté les bonnes grâces de la comtesse ?

Le baron savait bien que Blanche de Méricourt, la mère de Lucien, avait été l'amie d'enfance de Mme de Libessac, mais, selon lui, cela ne justifiait pas la bienveillance qu'elle lui témoignait, ni l'extrême largesse avec laquelle elle se dépouillait à son profit.

Tout autre qu'un aventurier, se disait le gentilhomme, aurait-il accepté les libéralités d'une femme à laquelle ne le rattachaient aucuns liens de famille?

Ce Lucien pouvait-il ignorer que la comtesse avait des parents? Ne les spoliait-il pas, contre toutes les lois de la nature, de l'héritage qui leur appartenait légitimement ?

Le baron ne prenait rien en considération au-delà de ce qu'il considérait comme son droit. Il ne se demandait pas si, par sa conduite passée, il était resté digne ou non des bontés de la comtesse.

Aussi, lorsqu'il se trouva en présence de celui qui l'avait dépouillé, il sentit gronder en lui de sourds ferments de colère.

Que venait faire dans l'Inde M. de La Tournaye? Il était assez riche pour n'avoir pas besoin de se livrer à des spéculations hasardeuses. Un bonheur insolent avait favorisé toutes ses entreprises. De pauvre et obscur officier de carabiniers qu'il était jadis, il était devenu l'un des gentilshommes les plus illustres et les mieux posés.

Quels motifs puissants l'avaient arraché au calme de cette existence, pour braver les dangers d'un voyage lointain et le climat brûlant d'un pays inconnu?

Ces réflexions avaient excité au plus haut degré la curiosité du baron.

Pendant cette longue journée, il avait inutilement cherché une réponse plausible à tous les points d'interrogation qu'il avait alignés.

Quand vint le soir, n'y tenant plus, il se décida à se présenter chez le duc de La Tournaye. Domptant sa colère, dissimulant sa haine, il espéra obtenir de Lucien la solution du problème qu'il avait poursuivit sans résultat.

Il échoua.

La prudence de Lucien le mit en garde contre les insidieuses propositions du baron. Non pas qu'il sût à qui il parlait. Jamais le nom de Pierre-Lisse n'avait été prononcé devant lui et il ne savait pas un mot du passé de ce gentilhomme.

Au contraire, du moment que le baron était cousin de la comtesse, il avait auprès de Lucien tous les titres à sa bienveillance; mais si Lucien n'avait pas voulu confier son secret à Martial, ce n'était pas en faveur d'un homme qu'il n'avait jamais vu qu'il irait se départir de la réserve qu'il avait gardée.

D'ailleurs, il n'avait pas menti en disant au baron qu'il avait choisi un guide.

Quelques heures après son entretien avec le maître de la maison, il avait reçu la visite de ce personnage, qu'accompagnait un indigène.

— Monseigneur, avait dit l'hôte, voici précisément un pauvre diable qui se rend à Adjimore et qui, pour une guinée, se fera un plaisir de vous y conduire. Je connais cet homme; il habitait autrefois Pondichéry, où il exerçait l'humble métier de portefaix; je l'ai même souvent employé; j'espère donc que vous n'aurez qu'à vous louer de ses services.

— Mais comment nous accompagne-t-il ? A-t-il donc un cheval?

— Non, monseigneur.

— Il n'a pas, je suppose, la prétention de nous suivre à pied?

— Pardon, monseigneur, et je puis vous garantir qu'il marchera toujours à la tête de vos chevaux.

— Mais il y a vingt lieues, m'avez-vous dit, de Pondichéry à Adjimore.

— Pas un mille de moins, c'est vrai, monseigneur.

— Et cet homme fera ces vingt lieues à la même allure que nous! s'écria Lucien étonné.

— D'une seule traite, si bon vous semble, répondit l'hôte.

Et se tournant vers l'Indien :

— N'est-ce pas, Delhi ? ajouta-t il.

Celui-ci fit un signe d'assentiment et se prit à sourire, comme s'il s'agissait de la chose la plus facile du monde.

—Eh bien! je ne serais pas fâché de voir cela, fit Lucien émerveillé.

A ces mots, il tira de sa poche une guinée, qu'il glissa dans la main de l'indigène.

— Voici les arrhes de notre marché, dit-il. Tu en recevras deux autres, si tu me conduis sans accident à Adjimore.

L'œil de Delhi brilla d'un éclair de joie et son visage s'épanouit.

— Demain, à trois heures du matin, nous nous mettrons en route, dit Lucien en le congédiant du geste.

Il était très-content du marché qu'il avait conclu.

Nul, mieux qu'un habitant du pays, ne pouvait en effet lui éviter les périls de toute nature dont la route était hérissée.

Il s'endormit, presque rassuré déjà sur l'issue de son voyage.

Quant au baron, il ne dormait pas, lui! Non moins que la curiosité, le dépit le tenait en éveil.

— Il a choisi un guide, se disait-il, quel guide?...

Il n'y avait qu'un moyen de le savoir: c'était de guetter l'arrivée de cet homme et de l'interroger.

M. de Pierre-Lisse se jeta sur son lit et essaya de fermer les yeux; mais le sommeil n'eut pas raison des préoccupations qui l'assiégeaient.

Il se leva, se mit à la fenêtre et observa.

Vers deux heures et demie, comme le jour commençait à poindre, il vit venir un homme grand et élancé, portant le costume indigène.

— Tiens! murmura-t-il, on jurerait que c'est Delhi. Est-ce que ce serait lui qui servirait de guide à Lucien?

Il se souleva sans bruit et descendit.

Dehli s'était assis tranquillement sur le banc de pierre qui se trouvait près de la porte de la maison.

Le baron alla négligemment à lui.

— Ah! c'est toi, dit-il. Que viens-tu faire à pareille heure?

— Et vous? demanda l'Indien.

— Moi, répondit le baron d'un ton dégagé, je ne peux pas dormir. Aussi je descendais dans la cour pour y prendre le frais, quand je t'ai aperçu. Cela m'a un peu étonné, car ta clientèle ne se lève pas si matin d'ordinaire. Voilà pourquoi je te demandais ce que tu venais faire.

— Je vais conduire à Adjimore un gentilhomme français, qui est arrivé ici, il y a quatre ou cinq jours.

— Tant mieux pour toi, mon ami, car je suppose que M. de La Tournaye s'est montré généreux.

— Ah! vous savez son nom?

— C'est un de mes amis. Je lui ai même proposé de lui servir de guide, mais il avait déjà traité avec toi, m'a-t-il répondu, et, comme je le sais riche, je pense que tu n'auras pas à te plaindre de lui.

— Je crois bien! Il me donne trois fois plus que je ne lui demandais.

— Combien donc t'a-t-il promis?

— Trois guinées! fit Dehli avec un regard de convoitise.

— Soixante-quinze livres! fit le baron en avançant dédaigneusement la lèvre

inférieure. Ce n'est pas le Pérou. Je t'en donnerai cent, moi, si tu veux me servir.

— Cent livres ! s'écria l'Indien, que ce chiffre fit bondir. Que faut-il donc faire ? interrogea-t-il d'un air défiant.

— Peu de chose, dit M. de Pierre-Lisse. Il s'agit tout bonnement de ne pas perdre de vue M. de La Tournaye pendant tout le temps qu'il restera à Adjimore.

— C'est tout? demanda Dehli.

— Pas encore. Quand il aura quitté cette ville, tu me raconteras tout ce que tu auras vu.

— Ensuite...

— Si tu as de bons yeux, tu auras gagné tes cent livres.

— Quoi ! ce n'est pas plus difficile que cela ! fit l'indigène.

Il ne pouvait pas croire que pour une chose aussi simple on lui promit une si grosse récompense.

— Seulement, ajouta le baron, il est bien entendu que tu ne répéteras à personne la conversation que nous avons eue ensemble.

— Soyez tranquille, promit l'Indien, je m'en garderai bien.

— Alors, je te laisse. Adieu! Cent livres! N'oublie pas!

Le baron disparut aussitôt et regagna sa chambre.

Une demi-heure après, il entendit un grand piétinement de chevaux dans la cour de la maison. C'était le duc de La Tournaye qui se mettait en route avec Germain.

Dehli marcha en avant.

Lucien n'était pas dévoré d'impatience. Le trésor du rajah ne lui avait pas donné la fièvre. Il aurait pu faire en un seul jour le chemin qui le séparait d'Adjimore; il aima mieux examiner le paysage et tirer un utile profit de cette expédition.

Il n'arriva donc que le lendemain soir à Adjimore. Dehli le mena dans la meilleure auberge de l'endroit, si toutefois il est permis de donner le nom d'auberge à la maison commune dans laquelle il s'arrêta.. Après avoir payé son guide, il le congédia.

Le lendemain matin, il fut un peu étonné de retrouver Dehli à la porte de la maison.

Il ne s'en inquiéta pourtant pas. Muni du sauf-conduit que lui avait donné le gouverneur de Pondichéry, il se rendit chez les autorités d'Adjimore, et y exhiba la cédule que Seïda lui avait remise.

La cédule fut soumise à un examen minutieux et reconnue parfaitement valable. Le duc acquitta un léger droit et fut déclaré, séance tenante, légitime propriétaire de la maison du vieil Indien. Aussitôt, tenant à la main le plan que lui avait laissé le père Brahma, il se mit en quête.

Il était tellement occupé de ces recherches, qu'il ne remarqua point que Dehli le suivait à distance et ne le quittait pas des yeux.

V

LA MAISON DU VIEUX SEÏDA

Quelque envie qu'eût Lucien de découvrir, sans s'adresser à qui que ce fût, la maison du vieux Seïda, il fut forcé de reconnaître au bout d'une heure qu'il n'y parviendrait pas.

Comme le vieil Indien, il ne connaissait pas Adjimore. Or, le plan, grossièrement fait par un homme qui avait habité le pays pendant près de soixante ans, était incomplet.

Soit que depuis cette époque la ville eût changé d'aspect, — et c'était bien probable, — soit que Seïda eût négligé certains détails qui lui paraissaient sans importance, il fut impossible au duc de trouver la rue dans laquelle était située la maison du père Brahma.

Force lui fut donc de s'enquérir auprès des habitants.

Très-heureusement le souvenir du prince Djâli et de son serviteur était encore présent à la mémoire de ses sujets. Une pieuse légende s'était même répandue dans le royaume, sur la mort du rajah et de son fidèle écuyer.

Les cavaliers qu'il avait licenciés étaient rentrés dans leurs foyers et avaient raconté comment ils avaient échappé, par une charge héroïque, à la captivité et à la mort; mais il leur fut impossible de dire ce que le prince était devenu.

Dans le pays, personne ne l'avait revu, mais, cinq ou six mois après sa disparition, un pêcheur, en jetant ses filets, ramena la selle du rajah, que celui-ci avait jetée dans la rivière avant d'entrer à Adjimore.

On fouilla le lit de la rivière, on y trouva l'autre selle et les deux brides des chevaux que montaient le prince et Seïda. Elles furent reconnues par plus de vingt cavaliers qui avaient servi sous ses ordres.

Le bruit de cette découverte se répandit dans toute la contrée. Les brahmes se gardèrent bien de négliger une occasion si favorable! Ils répandirent le bruit que leur Dieu, touché des infortunes du rajah, et pour le récompenser de son courage, l'avait transporté au ciel ainsi que son serviteur, afin de leur donner la gloire éternelle qu'ils avaient si bien méritée.

Ils s'avancèrent avec précaution. (Page 552.)

Le peuple crut à cette absurde légende, qui grandit et se fortifia à mesure qu'elle s'éloigna de la date qui lui avait donné naissance.

Quand Lucien prononça le nom du prince Djàli et de Seïda, ce fut donc avec un respect mêlé de crainte superstitieuse qu'on l'écouta.

La maison de Seïda était connue de toute la ville, comme si elle eût été un

tempie. Bon nombre d'indigènes s'arrêtaient pour en baiser le seuil quand le hasard les conduisait dans cette direction.

Lucien réunit donc facilement les indications nécessaires et arriva devant la maison, dont la porte était restée religieusement fermée.

Il fut un peu surpris de voir un homme prosterné devant cette porte, le front incliné dans la poussière, marmottant une sorte de prière, et tellement absorbé dans cette pieuse occupation qu'il ne voyait et n'entendait rien.

Le duc, à qui l'on avait raconté la légende en lui fournissant les renseignements qu'il demandait, se tint discrètement à l'écart, attendant que cet homme eût terminé son oraison.

Cependant, comme elle se prolongeait outre mesure, il s'approcha de l'Indien et lui frappa sur l'épaule.

— Holà! lui dit-il, il faut que je pénètre dans cette maison, fais-moi place, mon ami.

L'homme se releva soudain.

— Monsieur le duc! s'écria-t-il profondément surpris.

— Dehli! fit Lucien, légèrement contrarié.

Il le regarda bien en face, comme pour lire sur le visage de l'Indien si c'était bien le hasard qui l'avait amené là.

Dehli supporta ce regard avec la plus grande tranquillité.

— Pardonnez-moi, monseigneur, fit-il, je ne vous ai pas vu venir et j'ignorais que cette maison fût le but de votre voyage, sans cela je ne vous aurais pas fait attendre.

Mais Lucien ne fut qu'à moitié dupe de cette défaite.

— Je veux bien croire, reprit-il, que c'est accidentellement que tu te trouves sur mon passage, de même que c'est accidentellement sans doute que tu étais à la porte de ma maison. Je dois te prévenir néanmoins que je n'aime pas les curieux et que si, par un accident de même nature, je te rencontrais sur mon chemin dans un moment inopportun, je te ferais sauter la cervelle.

Pour donner plus de poids à ses paroles, le duc caressait d'un geste significatif la crosse de ses pistolets.

Quant à Germain, il en avait déjà tiré un de sa ceinture et jeta sur Dehli un regard chargé de menaces.

L'Indien comprit que si le duc était généreux, il n'était pas patient, et que Germain l'était encore moins. Il se retira donc, en protestant de sa bonne foi.

Lucien le suivit des yeux jusqu'à ce que Dehli eût disparu à l'angle d'une rue voisine.

Restait à pénétrer dans l'intérieur de la maison.

La porte était solide et bien fermée. L'enfoncer d'un coup d'épaule était impossible. Germain l'essaya en vain à cinq ou six reprises.

Sur l'ordre de son maître, il dut se mettre en quête d'un levier assez puissant pour faire sauter la serrure.

Dix minutes après, il revint, armé d'une barre de fer qu'il avait achetée chez un forgeron du voisinage.

Après avoir résisté aux premières pesées, la porte s'ouvrit enfin. Lucien et Germain pénétrèrent dans la maison, après avoir placé la barre de fer en arc-boutant derrière la porte, pour que personne ne pût s'introduire chez eux à leur insu.

Ici le plan tracé par Seïda devenait lumineusement clair.

La maison ne se composait que de deux pièces, d'un hangar placé à l'entrée du jardin et au fond duquel se trouvait la porte de la cave.

Le premier soin de Germain fut de lever les stores, d'ouvrir les fenêtres et les portes qui donnaient sur le jardin, afin de faire pénétrer un peu d'air et de lumière dans la maison abandonnée.

Tout paraissait y être resté dans un ordre parfait, ou plutôt dans un désordre témoignant d'un départ précipité.

Lucien se rappelant cette scène, telle que Seïda la lui avait décrite, aperçut sur une table un vase, des verres, et quelques débris des provisions que le rajah avait mangées avant de s'éloigner.

Sur un siége de jonc et d'osier, on voyait encore le riche costume que le rajah avait échangé contre les habits moins compromettants de son serviteur. Or, ce costume était magnifiquement brodé d'or et de pierreries, et depuis quinze ans il était resté sur ce fauteuil ; il était donc probable que, depuis le jour où le rajah avait pris la fuite, personne n'avait osé s'aventurer dans cette demeure.

Quant au jardin, il ressemblait à une forêt vierge, et formait un inextricable fouillis de plantes et d'arbustes, dont aucune main n'avait arrêté l'opulente végétation. La flore indienne s'y épanouissait dans toute sa puissance et sa sauvagerie ; des senteurs embaumées s'en exhalaient et imprégnaient l'air de parfums délicieux.

Après avoir contemplé cet admirable spectacle et aspiré à plein poumons ces pénétrantes émanations, Lucien se dirigea vers le hangar, sous lequel étaient encore abrités tous les outils de jardinage.

Sous ses pas fuyaient des insectes de toute forme et de toute espèce, qui depuis longtemps sans doute avaient élu domicile dans ce tas d'objets disparates, et qui disparaissaient rapidement dans les méandres du jardin.

Fort heureusement pour eux, Lucien et Germain étaient chaussés de fortes bottes capables de défier les morsures de tous les serpents et de tous les scorpions du monde.

Ils ne s'effrayèrent donc pas de ce fourmillement et se dirigèrent sans hésiter vers la porte de la cave, armés d'une pelle et d'une pioche qui se trouvèrent à leur portée.

Maintenant qu'il avait pénétré dans la maison et que certains indices révélateurs lui démontraient en partie la véracité du récit que le père Brahma lui avait fait, l'incrédulité de Lucien commençait à chanceler.

Peut-être le vieux Seïda avait dit vrai... peut-être le trésor du rajah était-i

réellement enfoui sous ces pauvres murailles... tout semblait rendre cette version vraisemblable, — tout, jusqu'à cette pioche et cette pelle, qu'il avait découverts sans les chercher, comme si ces deux outils étaient ceux qui avaient servi les derniers avant que la maison fût abandonnée.

Ce qu'il ne s'expliquait pas, c'est que le vieux Seïda eût mieux aimé vivre misérable pendant de si longues années, à Paris que de revenir à Adjimore, où il aurait pu mourir du moins à l'abri du besoin, en admettant même qu'il ne touchât pas au trésor qu'il avait juré de respecter.

Il comprenait difficilement que le vieil Indien eût épousé la cause de son maître au point de vouloir reposer sur la terre d'exil et qu'il eût préféré la pauvreté à la honte de se courber dans son pays sous le joug d'une domination étrangère.

Éclairé par la lueur de la lanterne dont Germain s'était muni d'après ses ordres, il descendit l'escalier qui aboutissait à la cave.

Ici les indications du père Brahma étaient encore plus précises. Il avait marqué d'un petit carré noir l'endroit où il prétendait avoir enfoui la caisse du rajah.

C'était donc dans le coin de droite, au fond de la cour que les fouilles devaient avoir lieu.

Sur un signe de Lucien, Germain se mit à l'œuvre; mais, au second coup de pioche, le manche de l'outil vola en éclats.

Ils furent donc obligés de remonter pour chercher une autre manche.

Au moment où ils atteignaient les dernières marches de l'escalier, il leur sembla entendre un bruit de pas précipités.

Ils s'avancèrent avec précaution et tirèrent un pistolet, qu'ils armèrent. Ils ne virent personne, mais, en jetant dans le jardin un regard scrutateur, ils crurent remarquer que les branches de certains arbustes remuaient, comme si elles avaient été récemment frolées par un homme où par un animal quelconque.

— En avant! cria Lucien.

Il se jeta résolûment dans le massif et Germain s'y élança en même temps que lui; mais ils n'avançaient que très-difficilement à travers l'inextricable entrelacement des branches qui s'opposaient à leur passage.

Cependant le jardin n'était pas assez vaste pour exiger de longues investigations. Au bout de dix minutes ils avaient atteint le mur de bambous dont il était entouré. La clôture était en parfait état de conservation et ils n'avait vu ni rencontré âme qui vive.

Ils cherchèrent sur le sol une empreinte quelconque qui leur servît d'indice, il ne découvrirent rien. L'herbe avait si bien envahi les allées, les plates-bandes et les massifs qu'il n'était pas possible que la terre conservât le moindre vestige.

Ils revinrent sur leurs pas, croyant avoir été le jouet d'une illusion.

— C'est quelque serpent que votre approche aura effrayé, dit Germain.

Il se tint à l'angle du hangar, le pistolet à la main, les yeux fixés sur la

muraille de verdure qui se dressait devant lui, pendant que Germain taillait un nouveau manche et remettait sa pioche en état.

Quand il eût fini, il se tourna vers le duc pour lui demander de nouveaux ordres.

— Continue à fouiller l'endroit que je t'ai désigné, dit Lucien, et si, par hasard, tu rencontres la moindre résistance, viens me prévenir à l'instant.

Quant à lui, il demeura en sentinelle au poste où il s'était placé.

Depuis une grande demi-heure, Lucien montait sa faction, le pistolet au poing, attentif au moindre bruit.

Rien n'avait bougé dans le jardin ; mais il entendait distinctement chaque coup étouffé de la pioche, que Germain maniait vigoureusement au fond de la cave.

Germain ne savait pas non plus dans quel but son maître avait entrepris ce long voyage et pourtant il ne croyait pas que ce fût uniquement pour faire une promenade au grand air.

Cependant il n'avait essayé par aucune insinuation de pénétrer le secret de son maître. Avant tout il était soldat, c'est-à-dire esclave de sa consigne. Lucien lui avait dit de creuser, il creusait, mais il se doutait bien que si le duc avait fait d'une traite le trajet de Paris à Adjimore, et s'il se livrait dans ce pays ignoré à des recherches si minutieuses, c'était pour un motif de haute importance.

« Or qu'enfouit-on dans une cave si ce n'est un trésor ? » se disait Germain avec son gros bons sens.

Il était donc convaincu maintenant qu'il s'agissait d'un trésor.

Cela le rendit prudent à son tour. Lorsqu'après trois quarts d'heure de travail il sentit une résistance, il faillit pousser un grand cri de joie, mais la réflexion lui vint, il étouffa ce cri et monta tranquillement l'escalier.

A peine avait-il atteint la dernière marche qu'il vit son maître se précipiter en avant dans le jardin, et qu'il entendit la détonation d'une arme à feu.

Qui avait tiré ? Etait-ce le duc ? Etait-ce l'ennemi invisible qu'il poursuivait ?

Germain s'élança sur les traces de son maître et l'atteignit à l'extrémité du jardin.

— Monsieur le duc a vu quelque chose ? lui demanda-t-il.

— Pas grand'chose, répondit Lucien, mais assez pour être certain qu'un homme a tenté de s'introduire ici et qu'il s'est enfui à mon approche.

— Avez-vous distingué son visage, du moins ?

— Du tout. Seulement je réponds que, cette fois, il ne s'agit pas d'un serpent. J'ai parfaitement distingué la silhouette d'un corps humain, — et d'un Indien, qui plus est. J'ai même pensé un instant que c'était...

— Qui donc ? fit Germain en voyant que son maître hésitait.

— Le portefaix qui nous a servi de guide, que j'ai retrouvé ce matin à notre porte, et qui était prosterné sur le seuil quand nous sommes arrivés.

— Ah ! Delhi ?

— Précisément. Cependant je ne saurais en répondre, puisque je n'ai aperçu sa silhouette qu'à travers les branches. Aussi j'ai fait feu un peu au hasard.

— Et vous avez touché, fit tout à coup Germain.

Pendant que son maître lui donnait ces courtes explications, il s'était livré à de rapides investigations et s'était arrêté devant le mur de bambou, dont le jardin était enclos.

Il avait remarqué que ces bambous étaient reliés entre eux, de distance en distance, par des liens d'osier fortement tressés et qui formaient une saillie suffisante pour qu'on pût y poser la pointe du pied.

Pour s'introduire dans le jardin comme pour en sortir, celui que le duc avait entrevu avait nécessairement franchi le mur de bambous, puisqu'il n'y avait pas d'autre issue.

En effet, à hauteur d'homme, Germain aperçut une trace de sang.

Il y posa son doigt, qui en fut teint à l'instant même, et il le fit voir à son maître.

Lucien ne s'était donc pas trompé, et sa balle ne s'était pas égarée. L'Indien avait été assez sérieusement blessé.

En examinant l'empreinte sanglante qu'il avait laissée, il fut facile de constater même qu'il avait été touché à l'avant-bras ou à la main, car les cinq doigts étaient marqués sur le bambou. En haut du mur, la même empreinte existait.

Germain se hissa sur la crête des bambous, mais il ne découvrit rien, sinon à droite et à gauche, d'autres jardins plantés de massifs vigoureux. Qu'était devenu le blessé? De quel côté avait-il pris la fuite? Il fut impossible de s'en assurer.

Il sauta à terre.

— N'importe, dit-il, dans l'état où monseigneur l'a mis, il n'est pas probable que le coquin revienne de si tôt.

Ils regagnèrent la maison.

— Mais au fait, demanda tout à coup le duc comment te trouvais-tu là? Tu as donc interrompu ton travail?

— Oui, monseigneur, vous m'aviez ordonné de venir vous avertir dès que je rencontrerais la moindre résistance.

— Et tu en as rencontré?

— Si bien que je me suis mis à genoux, que j'ai gratté la terre avec mes mains et que je puis vous affirmer que c'est sur du bois que ma pioche a frappé.

— Ah! fit le duc pensif, est-que décidément le vieux Seïda aurait dit vrai? Viens! dit-il à haute voix en prenant le bras de Germain.

Mais au moment de pénétrer dans la cave, il se ravisa.

— Barricadons auparavant l'entrée de cet escalier, dit-il.

Prêchant d'exemple, il roula deux ou trois vieux tonneaux, des planches, des poutres, derrière lesquels il se plaça; puis, aidé de Germain, il les assujettit solidement avec des cordes qu'il avait trouvées sous le hangar.

Cela fait, ils descendirent.

Apres avoir contrôlé les assertions de Germain, il se mit à l'œuvre avec lui. A mesure que son domestique creusait plus avant, il enlevait la terre avec la pelle dont il s'était armé.

Le travail n'était pas fatigant, car il devenait de plus en plus certain que le sol de la cave avait été profondément fouillé. La terre était légère, friable et ne résistait pas sous l'outil.

Au bout d'un quart d'heure, ils avaient mis à nu une planche de bois dur et épais, dont les angles étaient arrondis et qui ressemblait au couvercle d'une caisse.

Il ne s'agissait donc plus que de dégager cette caisse.

Un enfant en serait venu à bout, car plus on avançait, moins la terre offrait de cohésion.

Une heure après, tout était terminé. Lucien et Germain prirent le coffre chacun par un bout et le sortirent du trou dans lequel il était enterré.

— Oh ! que c'est léger ! s'écria Germain.

Lucien ne dit rien, mais il avait fait la même réflexion.

Il examina le coffre, qui était en parfait état de conservation quoique un peu humide.

Quant à l'ouvrir ce n'était pas possible. Il était fermé par une triple serrure et si hermétiquement qu'une feuille de papier ne serait pas entrée dans le joint du couvercle.

Lucien ne songea même pas à l'essayer.

Il commençait à croire que Seïda avait toute sa tête alors qu'il lui révélait l'existence de ce fabuleux trésor. Dans tous les cas les indications qu'il avait données étaient rigoureusement exactes jusqu'à présent.

Seulement était-il admissible qu'un coffre si petit et si léger contînt les trésors des radjahs d'Adjimore et eût réellement la valeur que lui attribuait le vieil Indien ?

Lucien doutait encore.

Avant de remonter la caisse, il alla s'assurer que sa barricade était intacte et constata avec satisfaction que rien n'avait bougé. Donc personne n'avait pu les surprendre.

Ils la détruisirent à coups de pioche et transportèrent le coffre dans l'intérieur de la maison. Là, Germain le lava avec soin, de façon à enlever toute trace de souillure.

Ensuite, sur l'ordre du duc, il redescendit à la cave, combla le trou qu'il avait creusé, pilonna la terre avec force et trouva son maître tranquillement assis sur le coffre, tenant à la main son pistolet qu'il venait de recharger.

Aucun bruit insolite n'était parvenu jusqu'à lui. La leçon qu'il avait infligée à l'inconnu avait décidément porté ses fruits.

— Maintenant, dit-il à Germain, procure-toi un chariot, à quel prix que ce soit, et retournons à Pondichéry. Va, je t'attends ici.

Germain partit comme une flèche.

Une demi-heure après, il revint, triomphalement juché sur une sorte de voi-

ture montée sur deux roues très-hautes et d'une incroyable légèreté. Elle était attelée de deux chevaux bizarrement harnachés, mais dont les jambes fines et nerveuses indiquaient la vitesse et l'origine absolument pure.

— Bravo ! fit Lucien, qui avait embrassé d'un coup d'œil ces petits détails.

Il examina le conducteur. C'était un jeune garçon de seize ans au plus, à l'œil vif, à la bouche souriante et à la mine éveillée.

— Bon ! pensa le duc. Je préfère ce jeune guide à Dehli. J'en ferai ce que bon me semblera.

Après avoir posé la caisse dans la voiture. Le duc tira sur lui la porte de la maison et sauta en selle.

Le chariot s'ébranla au galop des chevaux ; Lucien et Germain l'escortèrent et disparurent avec lui dans un tourbillon de poussière.

A peine étaient-ils restés quatre heures dans la maison du vieux Seïda ; mais leurs costumes étrangers, les chevaux qu'ils avaient attachés devant la porte, avaient attiré dans la rue un petit groupe de curieux.

Les habitants du voisinage avaient été, en effet, un peu surpris de voir des étrangers envahir la maison respectée du vieil Indien et s'étaient rassemblés pour discuter sur ce grave événement. Ils virent donc le duc de La Tournaye emporter la caisse, et les propos les plus étranges circulèrent à ce sujet, dès qu'il se fut éloigné.

Lucien n'y fit pas attention. Il était bien armé, bien monté, il n'en demandait pas davantage.

Il mena si rondement le retour que le soir, après s'être arrêté une heure à peine pour donner aux chevaux le temps de manger, il arriva sans encombre à Pondichéry.

Quand il se vit chez lui, il poussa un soupir de soulagement.

En quittant Adjimore il n'était pas précisément rassuré. nous devons le dire. L'épisode du jardin ne pouvait lui laisser aucun doute. Il avait été épié par quelqu'un. Par qui? Il l'ignorait. Sur qui d'ailleurs se seraient portés ses soupçons? Nul que lui ne connaissait assurément le secret du vieux Seïda, nul ne pouvait donc supposer que ce fût à la conquête d'un trésor qu'il marchait.

Etait-ce par curiosité seulement que cet homme avait pénétré dans le jardin ? Peut-être. Cet homme était-il Dehli ? Peut-être oui, peut-être non. Mais l'incertitude dans laquelle était Lucien lui faisait redouter des complications qui ne se réalisèrent fort heureusement pas.

Après avoir fait monter le coffre dans sa chambre, il en confia la garde à Germain et se mit en quête d'un serrurier. Celui qu'on lui indiqua comme le plus habile était un Anglais, qui, depuis dix ans, s'était établi à Pondichéry.

Lucien lui expliqua ce dont il s'agisait, afin qu'il se munît de tous les instruments nécessaires, et le conduisit chez lui.

Soit que l'ouvrier fût réellement très-adroit, soit que les serrures eussent été endommagées par leur long séjour dans une terre humide, il les força toutes les trois en moins de dix minutes. Il allait soulever le couvercle, quand le duc l'arrêta brusquement.

Je me faufilai dans les massifs. (Page 564.)

— Merci, lui dit-il. Apportez-moi demain deux serrures neuves, les plus solides que vous aurez, et ouvrant avec deux clefs différentes : vous les poserez en même temps.

L'ouvrier, grassement payé, s'éloigna, et le duc demeura seul, il allait donc enfin savoir ce que valait le secret du vieux seïda.

Lucien avait placé la caisse le long de la cloison sur laquelle ouvrait la porte

qui, de sa chambre, communiquait avec celle de Germain. De cette façon il n'avait pas à craindre qu'un regard indiscret se glissât à travers le trou de la serrure et surprît le moindre de ses mouvements.

Il avait soigneusement fermé les grands rideaux dont les deux fenêtres étaient garnies; il était donc seul, parfaitement seul, et libre de faire ce que bon lui semblait.

Après avoir allumé les candélabres qui se trouvaient sur la table, il poussa le verrou de la porte, comme précaution dernière, et se dirigea vers le coffre d'un pas résolu.

Enfin il souleva le couvercle et recula, subitement ébloui par les éclairs de toutes couleurs qui jaillirent à la fois, dès que la lumière inonda de sa clarté les pierreries et les diamants dont la partie supérieure du coffre était remplie.

C'était un mirage, une féerie, un rêve! Jamais Lucien, qui déjà pourtant avait vu de bien belles choses, n'avait contemplé semblable amoncellement de richessess; jamais tel ruissellement de myriades d'étincelles n'avait fasciné ses regards émerveillés.

Il avait assisté à des bals splendides, à des réceptions où semblaient entassées toutes les magnificences; il y avait vu des hommes et des femmes surchargés de broderies éclatantes et de bijoux étincelants; mais, pas une fois, pareille gerbe de miroitements lumineux, de rayons entrecroisés, ne s'était offerte à sa vue!

Il recula, comme si un bouquet de feu d'artifice avait tout à coup jailli sur ses pas et ne put réprimer un de ces cris étouffés d'étonnement et d'admiration, qui s'échappent involontairement de la poitrine quand on assiste seul à quelque spectacle saisissant des splendeurs de la nature.

Il lui fallut un peu de temps pour se remettre du saisissement qu'il avait éprouvé.

Non, certes, le vieux Seïda n'avait pas menti. Si le coffre était réellement plein, il contenait d'incalculables richesses.

Quand ses yeux se furent enfin habitués à cet embrasement lumineux, il se rapprocha et reconnut promptement que le coffre lui réservait de bien autres enchantements.

Sous la pression de son doigt, le panneau de devant s'abaissa en pivotant sur les charnières intérieures qui le retenaient, et Lucien s'aperçut qu'il avait sous la main un de ces meubles semblables à ceux qui se fabriquent en Chine ou au Japon et que l'on nomme « cabinets. »

En effet, le meuble se composait de petits tiroirs juxtaposés et superposés qui s'ouvraient au moyen d'un anneau d'argent finement ciselé.

Ces tiroirs n'avaient guère plus d'un pouce et demi de profondeur, mais Lucien en compta dix-sept, tant en hauteur qu'en largeur.

Il les ouvrit successivement et demeura littéralement stupéfait, non pas seulement de l'habileté avec laquelle le meuble avait été confectionné, mais surtout de l'ordre parfait dans lequel toute chose était rangée.

Chaque tiroir contenait en effet des pierreries de même nature, de même dimension et de même poids, depuis les plus grosses jusqu'aux plus petites.

Celui du milieu, le dix-septième, beaucoup plus profond que les autres, renfermait des perles de toutes les grosseurs et de toutes les nuances, entassées pêle-mêle et sans ordre.

Probablement le prince Djâli ne les avait pas jugées dignes d'un classement aussi sérieux que celui auquel il avait procédé pour les pierreries.

Lucien plongea à plusieurs reprises dans ce tiroir sa main, qui disparaissait tout entière, et se plut pendant quelques instants à faire ruisseler en cascades ces perles nacrées sur les aspérités desquelles se jouait la lumière.

Enfin, quand il eut terminé cet inventaire merveilleux, il demeura plongé dans une sorte d'extase contemplative.

Quoi que lui eussent permis d'espérer les confidences du père Brahma, les calculs de Lucien n'auraient jamais atteint le chiffre que représentaient ces richesses. Il les estima pour le moins à vingt millions.

A vrai dire, il en était fort embarrassé. Que de soins, de soucis, de tracas, allait lui causer cette fortune, dont il n'avait aucun besoin ! Bien certainement, si la race des rajahs d'Adjimore ne s'était pas éteinte avec le prince Djâli, Lucien aurait rendu à sa famille ce trésor dont le hasard l'avait fait héritier.

Cependant le vieux Seïda avait son idée en le léguant à M. de La Tournaye. Il savait que le duc était charitable et généreux à l'excès ; c'est à cause de cela qu'il l'avait choisi pour confident.

Ce qu'il avait voulu c'était fournir à cette âme d'élite le moyen de faire le bien sur une plus large échelle et pour ainsi dire sans compter.

A ce titre Lucien pouvait-il renoncer à cet héritage, se désister de la mission que le mourant lui avait léguée ? N'était-ce pas manquer à ses devoirs envers l'humanité que de répudier le rôle que lui avait destiné Seïda ?

Lucien en jugea ainsi. Ce fut au nom des malheureux qu'il accepta ces richesses, qui l'avaient fasciné d'abord bien plutôt qu'elles ne l'avaient enivré.

Il se releva et laissa retomber le couvercle de la caisse. Désormais son parti était pris. Le trésor du rajah avait un maître. Ce maître c'était la Misère.

Si désintéressé qu'il fût de la possession de cette somme énorme, Lucien n'en était pas moins tenu de la conserver.

Quand vint, le lendemain, le serrurier qu'il avait choisi, il lui commanda une caisse du bois le plus commun qu'il pût trouver, ne différant en rien de celles dont on se servait dans le pays pour les expéditions commerciales, ayant par conséquent l'apparence d'un colis de marchandises ; mais il lui donna l'ordre de doubler cette caisse d'une plaque de fer assez forte pour qu'elle pût résister au ciseau le mieux trempé.

L'ouvrier demanda trois jours, pendant lesquels, à tour de rôle, Lucien et Germain ne quittèrent pas d'une minute l'appartement qu'ils occupaient.

A l'heure précise qu'il avait fixée, l'ouvrier revint et revêtit le coffre du rajah d'une solide cuirasse de fer dissimulée sous les apparences de la caisse d'emballage la plus vulgaire.

Quant aux deux clefs des serrures qui fermaient le coffre lui-même, Lucien les avait attachées à son cou par un ruban et ne les quittait pas.

Ces précautions une fois prises, il ne voulut pas s'astreindre à une faction éternelle et entreprit quelques promenades.

Pendant ces quelques jours, il avait rencontré deux ou trois fois le baron de Pierre-Lisse, qui s'était informé avec beaucoup d'intérêt du succès de son voyage et l'avait accablé de démonstrations d'amitié.

Lucien l'avait accueilli assez froidement. Il se défiait instinctivement de lui. Non pas qu'il doutât que le baron fût réellement le cousin de Mme Libessac, mais il s'étonnait que la comtesse ne lui eût jamais parlé de lui.

« Or, se disait Lucien, si la comtesse a évité avec tant de soin de prononcer son nom, c'est qu'il est certaines questions auxquelles il lui répugnerait de répondre et qu'elle a rompu avec lui toutes relations. Pourquoi? La comtesse est bonne, indulgente, généreuse. Si le baron n'avait été coupable que de simples peccadilles, il est fort probable qu'elle aurait fermé les yeux... Le baron aurait-il donc commis autre chose que des erreurs de jeunesse? »

Si le raisonnement n'aboutissait pas à une conclusion certaine, il était basé du moins sur des probabilités assez vraisemblables.

Lucien ne répondit donc à ses avances que par une politesse glaciale. Le baron s'en aperçut, certainement, mais ne se rebuta pas.

Chaque fois que Lucien passait, il l'assaillait de salutations et de compliments. Un jour enfin, il annonça au duc qu'il comptait retourner prochainement en France.

— Mes affaires sont liquidées, dit-il, ma fortune est entièrement refaite, je n'ai donc pas besoin de rester plus longtemps dans ce pays de sauvages. Aussi je ne désespère pas d'être prêt à partir en même temps que vous et d'avoir pour mon retour l'honneur de votre compagnie.

Le duc ne savait que répondre.

— Mais je ne sais pas moi-même... balbutia-t-il. Tout dépend du comte de Lally... L'enquête à laquelle il se livre demandera peut-être beaucoup plus de temps qu'il ne le croit... Ne comptez donc pas trop sur moi comme compagnon de voyage.

— Oh! rien ne presse, répondit le baron. J'attendrai, monsieur le duc, j'attendrai.

Lucien s'esquiva. Huit jours après, il ne pouvait plus faire un pas sans se rencontrer avec le baron, qui s'attachait à lui comme le lierre à l'ormeau.

Le duc n'aurait pas enduré ce supplice, si M. de Pierre-Lisse, avec un incontestable esprit, n'avait émaillé ses conversations d'anecdotes, souvent piquantes, concernant les gros bonnets de la colonie avec lesquels il se croisait.

En huit jours, Lucien était à peu près au courant de toute la chronique scandaleuse du pays, aux dépens du quel le baron avait exercé sa verve satirique et méchante.

Cependant il ne pouvait se complaire longtemps dans la société d'un homme

dont les goûts et l'esprit étaient absolument opposés aux siens. Il lui tardait donc fort que Martial fût revenu de Chandernagor.

Au bout de dix jours seulement, le jeune comte arriva. Il rayonnait. Dans l'Inde aussi il y avait eu un revirement d'opinion en faveur du comte de Lally. Le supplice qu'on lui avait infligé avait eu partout un douloureux retentissement.

Martial revenait donc, les mains pleines de preuves et de témoignages chaleureux.

Il s'excusa beaucoup auprès de M. de La Tournaye de l'avoir fait attendre si longtemps; mais ce fut avec un véritable débordement de joie qu'il lui mit sous les yeux les documents dont il était porteur.

Il ne fut pas médiocrement surpris lorsque Lucien lui confessa que le séjour de Pondichéry et la compagnie de M. Pierre-Lisse lui étaient devenues insupportables et lui annonça qu'il ne le quitterait plus.

Trois jours après, ainsi qu'il l'avait promis, le duc partit avec Martial, sans avoir prévenu personne de son départ, sans avoir pris congé du baron, et sans laisser la moindre indication sur le chemin qu'il allait suivre.

Quand M. de Pierre-Lisse apprit ce départ, qui ressemblait à une fuite, il fut un peu désappointé.

Il marchait dans sa chambre à grands pas, furieux et humilié, mordillant ses lèvres et frappant du pied.

— Et ce Dehli qui n'est pas revenu! murmurait-il avec colère.

Comme si le nom qu'il avait prononcé fût une sorte d'évocation magique, la porte de sa chambre s'ouvrit et Dehli parut.

Il portait le bras gauche en écharpe et s'appuyait sur un rotin.

— Enfin, te voilà donc! s'écria le baron. Ce n'est pas malheureux.

— Non, ce n'est pas malheureux, fit l'Indien; mais si la balle que j'ai reçue dans le bras m'avait atteint à la poitrine, j'étais un homme mort.

— Une balle ? Tu es donc blessé ? demanda le baron.

— Vous le voyez bien.

— Mais comment? Par qui ?

— Par M. de La Tournaye et pour le service de Votre Seigneurie.

— Que dis-tu? Parle vite. Voyons, j'attends, dit le baron avec impatience.

— Oh! j'en ai long à vous raconter, fit Dehli, qui, sans façon, se laissa tomber sur une chaise.

M. de Pierre-Lisse ne releva pas cette inconvenance, qu'en toute autre circonstance il n'aurait pas tolérée.

— Et d'abord, commença l'Indien, parlons un peu de la récompense que vous m'avez promise...

— Cent livres, je ne l'ai pas oublié, interrompit le baron. Va toujours...

— Oh! pardon, fit Dehli. Vous m'aviez promis cent livres pour le cas où je vous rapporterais exactement tout ce qu'a fait M. le duc à Adjimore; mais, dans cette somme n'étaient compris ni la blessure que j'ai reçue pour vous obliger, ni les renseignements que je vous apporte.

— Ah ! dit le baron, dont le sempiternel sourire se figea sur ses lèvres

— Sans doute, monseigneur. Aussi j'ai compté sur votre générosité pour doubler la somme.

— Tu as eu tort.

— Quoi ! je serais revenu d'Adjimore à pied, dans l'état où je suis, pour répondre plus tôt à vos désirs, et vous ne me dédommageriez pas de la peine que j'ai prise !

— Tu as attendu trop longtemps. Tant pis pour toi !

— Mais je suis ici depuis deux jours, guettant l'instant favorable pour me présenter chez vous.

— Alors pourquoi ne l'as-tu pas fait, au lieu d'attendre que le duc soit parti?

— Parce que je ne voulais pas qu'il me vît.

— Quel inconvénient y voyais-tu?

— Un énorme monseigneur. M. de La Tournaye est un homme prudent et un esprit observateur. Il m'a aperçu deux fois à Adjimore et s'est étonné de me rencontrer si souvent sur son passage.

— Il te l'a dit peut-être ? fit le baron avec incrédulité.

— Non seulement il m'a dit qu'il n'aimait pas les curieux, mais encore il me l'a prouvé, répondit Dehli en montrant son bras. Or s'il m'avait vu monter chez vous, il m'aurait reconnu et se serait aperçu que j'avais agi d'après vos instructions, ce dont vous ne vous souciez pas beaucoup, je suppose.

— C'est juste, dit M. de Pierre-Lisse. Tu as bien fait.

— Alors vous n'hésitez plus à m'accorder ce que je vous demande ?

— Du tout. Je t'ai promis cent livres, tu les auras. Quant à y ajouter un liard..

— Il suffit, dit l'Indien, qui se leva et se dirigea vers la porte.

— Eh bien ! où vas-tu? fit le baron stupéfait.

— Je m'en vais, puisque vous n'êtes pas raisonnable.

— Un instant, que diable! Voyons, veux-tu deux louis de plus?

— Il est inutile de marchander, monseigneur, je ne cèderai pas; j'ai déjà perdu huit jours de travail et pendant un mois au moins je ne pourrai pas me servir de mon bras, l'indemnité que je vous demande est donc encore bien au-dessous de ce qu'elle vaut.

— Tes renseignements sont donc bien précis, bien intéressants?

— Ils valent leur pesant d'or, monseigneur.

— Allons, tu auras tes dix louis, dit le baron avec un soupir.

— Et vous me les donnerez d'avance?

— Jamais.

Dehli salua et fit un pas vers la porte.

— Décidément tu es entêté comme un âne, fit M. de Pierre-Lisse avec colère.

— C'est vrai, monseigneur.

— Allons, voilà tes deux cents livres, dit le gentilhomme, en se dirigeant vers un meuble, dans lequel il prit une poignée d'or.

Mais il ne la mit pas sans compter dans la main du portefaix. Ce ne fut que

pièce par pièce qu'il remit à l'Indien la récompense qu'il s'était décidé à lui donner.

Dehli glissa l'argent dans sa poche, reprit sa place et commença en ces termes :

— Le soir du deuxième jour qui suivit notre départ, nous arrivions à Adjimore, sans qu'il se passât rien qui mérite d'être signalé. Le lendemain matin, j'étais assis devant la porte, quand je vis M. de La Tournaye sortir accompagné de son domestique. Il tenait à la main une liasse de papiers sur lesquels se porta mon attention.

Je le suivis.

Il se rendit chez le gouverneur et n'y resta pas moins d'une heure. Enfin il reparut. Il avait déplié un des papiers qu'il avait apportés. Je pensai que c'était un plan de la ville, car il ne cessait d'y jeter les yeux à mesure qu'il avançait. Sans doute le plan était incomplet ou dressé depuis longtemps, car il fut obligé de s'arrêter en route pour demander un renseignement.

L'occupation à laquelle il se livrait m'avait permis de le suivre d'assez près sans être remarqué. Pourtant je ne m'y fiais pas trop.

J'entrai derrière lui chez le marchand auquel il s'était adressé.

— Quel est ce gentilhomme ? lui dis-je.

— Je ne le connais pas.

— Pourtant il est entré chez toi. Que te voulait-il ?

— Il m'a demandé si je pouvais lui indiquer la maison du vieux Seïda.

— Et tu l'as fait ?

— Oui.

— Bien ! merci.

Je m'éloignai aussitôt et, par des rues détournées, je me rendis à l'endroit que le marchand m'avait désigné. J'y arrivai bien longtemps avant le gentilhomme.

J'étais moi-même très-intrigué.

Seïda était le confident, l'inséparable du prince Djâli, notre ancien rajah. Comme son maître il est vénéré chez nous à l'égal d'une divinité, à cause du courage et de la fidélité avec lesquels il a servi son pays. Aussi le peuple passe-t-il rarement devant la maison qu'il habitait jadis sans s'incliner respectueusement sur le seuil.

J'étais donc prosterné devant la porte quand parut M. de La Tournaye.

Il fronça les sourcils en m'apercevant, et me menaça de son pistolet, si je me trouvais une troisième fois à sa portée.

Après avoir protesté de mon innocence, je me retirai. Je savais ce que je voulais savoir : le duc se rendait bien dans la maison qu'on m'avait indiquée.

Or, je dois vous dire que, depuis quinze ans, cette maison est demeurée close et entourée d'un tel prestige que personne, pas même moi, n'aurait eu l'audace d'y pénétrer.

Que venait donc y faire M. de La Tournaye? Cela m'intriguait de plus en plus Aussi je résolus, en dépit de ses menaces, d'approfondir ce mystère.

Cela m'était plus facile qu'à qui que ce fût, puisque c'est mon père qui a vendu cette maison au vieux Seïda, il y a une vingtaine d'années.

J'avais douze ans à cette époque ; j'avais été élevé dans cette maison, j'en connaissais donc à merveille les moindres recoins, les tenants et les aboutissants. Aussi, comme le jardin de la maison voisine appartient encore au frère de mon père, je me rendis chez lui, je me faufilai dans les massifs, j'escaladai le mur de bambous qui sépare les deux jardins et je me plaçai en observation.

Je ne tardai pas à voir M. de La Tournaye. Il avait toujours son plan à la main.

— Ah ! nous voici sous le hangar, dit-il ; la porte de la cave est là, au fond, à droite.

Il ne se trompait pas. Je le vis choisir une pelle et une pioche parmi les outils dont le hangar était encombré.

Instinctivement, dans la crainte d'être découvert, je fis un mouvement qui trahit ma présence. Ils entendirent le froissement des branches et se précipitèrent en avant ; mais je ne les attendis pas : j'eus bientôt franchi le mur de bambous et regagné le jardin de mon oncle.

Au bout d'une demi-heure, je m'avançai à pas de loups et je prêtai l'oreille. Je n'entendis rien, sinon un bruit sourd et régulier dont je ne m'expliquais pas la cause.

Je me souvins alors que j'avais vu M. de La Tournaye s'emparer d'une pioche et se diriger vers la cave. Donc c'était dans la cave qu'il était et les coups sourds qui parvenaient à mon oreile étaient produits par la pioche que maniait sans doute la main vigoureuse de Germain.

C'était étrange, et j'avoue que je devenais curieux pour mon compte, autant au moins que pour le vôtre, de savoir ce qu'ils faisaient.

Je franchis à nouveau la clôture et je m'avançai dans le jardin, croyant que le duc était dans la cave avec Germain.

Pas du tout. Pendant que son domestique travaillait sans relâche, M. de La Tournaye était resté en sentinelle à l'entrée du hangar. Au premier bruit qu'il entendit, il s'élança, le pistolet au poing, m'aperçut, fit feu et m'atteignit à l'avant-bras.

Fort heureusement pour moi, j'eus la force de franchir le mur et de disparaître, avant qu'il pût s'expliquer de quel côté je m'étais enfui.

Pour le coup je ne songeai pas à pousser plus loin une aventure qui aurait certainement fini par me coûter la vie ; mais j'envoyai mon oncle à la découverte et je le chargeai d'aller surveiller la maison du vieux Seïda.

Les heures s'écoulaient et il ne revenait pas ! Enfin il reparut et me rendit un compte exact de tout ce qu'il avait vu et entendu.

Au moment où il était arrivé devant la maison de Seïda, quelques voisins y étaient rassemblés.

La présence des deux étrangers, la hardiesse avec laquelle ils avaient violé le seuil de cet asile vénéré, les avaient émus. L'un d'eux-même avait cru devoir

Puis la voiture partit, escortée par le gentilhomme et son valet. (Page 565.)

se rendre chez le gouverneur d'Adjimore, qui s'était contenté de lui répondre que les étrangers étaient dans leur droit et qu'il fallait les laisser faire.

Le groupe ne se dissipa point pour cela et devisa de ce fait bizarre, juqu'au moment où Germain sortit et se mit à la recherche d'une voiture, qu'il ramena presque aussitôt. Sur cette voiture, M. de la Tournaye fit charger une caisse de moyenne grandeur ; puis la voiture partit, escortée par le gentilhomme et son valet, toujours armés jusqu'aux dents.

Ce n'était pas fait pour imposer silence aux commérages. Qu'était-ce que cette caisse? Que renfermait-elle? Les versions les plus bizarres commencèrent à circuler. On interrogea le passé, on se souvint de la mystérieuse disparition du rajah et de son serviteur; on se rappela qu'en fouillant les décombres du palais incendié, on n'avait pas trouvé le trésor du rajah, dont l'existence était pour tout le monde un fait avéré.

Qu'était devenu ce trésor? Le rajah, avant de mourir, l'avait-il confié à Seïda pour ne pas le laisser tomber au pouvoir des Anglais? Le vieux serviteur avait-il disposé de ce trésor en faveur de cet étranger?

Ce fut comme une traînée de poudre. Plus une chose est invraisemblable, plus elle a chance d'être accueillie. En moins d'une heure, la ville entière savait qu'un gentilhomme français était venu à Adjimore pour s'emparer des trésors du rajah!

On pénétra dans la maison du vieux Seïda, où l'on ne trouva rien d'extraordinaire. Je m'y rendis trois jours après, moi qui en savais plus long que bien d'autres à cet égard, et j'acquis la preuve que le sol de la cave avait été fraîchement remué, dans le coin du mur, à droite, quelque précaution qu'on eût prise pour dissimuler cette opération.

— De sorte, interrogea le baron, qu'à Adjimore tout le monde est convaincu que M. de La Tournaye a emporté un trésor?

— Tout le monde, affirma Dehli.

— Et toi, qu'en penses-tu?

— Moi, je ne serais pas éloigné de le croire aussi, répondit le portefaix.

M. de Pierre-Lisse le congédia d'un geste, et son regard s'alluma d'une lueur sinistre.

VI

LE RETOUR

Au moment où Dehli allait s'éloigner, M. de Pierre-Lisse le rappela.

— Et cette caisse, demanda-t-il, l'as-tu vue, toi?

— Non, je n'ai pas osé me montrer avec mon bras en écharpe; c'eût été me dénoncer moi-même.

— Alors tu ne peux me dire ni quelle est sa forme, ni comment elle est faite?

— Oh! pardon. Mon oncle l'a vue et m'en a fait une description très minutieuse.

— Voyons! fit curieusement le baron.

— Elle est de grandeur moyenne et assez légère. Elle forme en hauteur et en largeur un cube presque parfait; enfin elle est faite en bois dur et poli, d'un

rouge foncé presque noir, et qu'on appelle communément chez nous du bois de fer.

— Voilà qui est bien vague, dit le gentilhomme d'un air indifférent. Il importe peu, du reste, et j'avoue que je m'attendais, pour mes dix louis, à des révélations beaucoup plus intéressantes.

— Comment! s'écria l'Indien stupéfait, vous ne trouvez pas que j'aie bien gagné mon argent?

— Non certes, car, à part la blessure que tu as maladroitement attrapée, en quoi veux-tu que ton récit me touche? Qu'est-ce que cela peut me faire que le duc ait ou non conquis un trésor?

— Ah! fit Dehli désappointé, je m'imaginais...

— Quoi ? Que je voulais assassiner M. de La Tournaye pour le voler?

— Oh ! par exemple ! se récria le portefaix.

— A la bonne heure ! dit le baron. Allons, va-t-en. Tu es un maladroit coquin ; mais une autre fois, je ne me laisserai prendre ni à tes jérémiades ni à tes promesses.

Dehli disparut, la tête basse, et le baron resta seul.

Maintenant il n'était plus forcé de dissimuler. Il se promenait dans sa chambre avec agitation, songeant à ce que l'Indien venait de lui raconter.

— Oui, murmura-t-il. Cela doit être... sans cela pourquoi aurait-il quitté Paris?... Un trésor ! et dire que l'eau va toujours à la rivière ! Ce n'est pas à moi qu'un bonheur semblable serait arrivé... et pourtant... Oh ! je le saurai... mais ce n'est pas ici que je peux... Bah ! nous nous retrouverons en France, et alors... E bien ! alors nous verrons ..

Il continua longtemps encore à arpenter, comme une bête fauve, la chambre dans laquelle il était enfermé.

Plus il réfléchissait à ces événements, plus la rumeur publique à laquelle ils avaient donné naissance lui paraissait vraisemblable.

Son plus grand regret était d'avoir laissé partir le duc, sans avoir pu s'assurer si Dehli avait dit vrai. Malheureusement. il ne lui était pas permis de suivre M. de La Tournaye à la piste. Deux ou trois affaires assez importantes le retenaient encore à Pondichéri, et son état de fortune lui interdisait de les abandonner.

Il se résigna donc à attendre une occasion plus favorable. Seulement il s'informa avec soin, auprès des indigènes qui faisaient le service de la maison, des moindres détails qui avaient accompagné le départ de M. de La Tournaye.

Personne n'avait vu de caisse semblable à celle dont le baron faisait la description.

Celle que le duc avait emportée avec ses bagages était en bois blanc et paraissait fort lourde; elle était marquée en noir d'un chiffre et de deux lettres initiales, ainsi que le sont en général toutes les caisses d'emballage.

Le baron était un peu désorienté. Cependant, à force de recherches, il finit par apprendre que M. de La Tournaye avait fait venir un serrurier, et que

celui-ci avait apporté quelques jours après une caisse de bois — destinée sans doute, pensa le gentilhomme, à servir d'enveloppe à la première.

Deux mois se passèrent, pendant lesquels le baron avait complètement perdu de vue MM. de la Tournaye et de Lally-Tollendal.

Ses affaires étaient terminées et n'avaient pas tourné au gré de ses désirs. Cependant il ne s'en allait pas les mains vides. Il avait en portefeuille des traites sur Paris s'élevant à une somme de cent quarante mille livres.

— C'est bien la peine d'avoir trimé dix ans dans cepays de malheur! disait-il avec amertume. Cependant... avec cela... on peut voir venir...

Il alla donc retenir son passage à bord d'un navire anglais, qui faisait escale à Cherbourg et qui devait mettre à la voile le 17 juillet.

— Ah! pensait-il, quel malheur que j'aie été forcé d'attendre si longtemps! Si j'avais pu partir avec M. de La Tournaye, j'aurais bien fini par avoir le dernier mot de cette énigme...

Au jour dit, il montait à bord de l'*Evening-Star* et prenait place dans la cabine qui lui était destinée.

Une heure après, le navire gagnait le large.

Le baron procédait à son installation, lorsqu'un bruit de voix, partant de la cabine voisine, parvint à son oreille.

Il était curieux d'instinct. Tous les caractères rusés sont ainsi, cherchant à profiter sans cesse des imprudences ou des fautes d'autrui. Il écouta.

Brusquement il tressaillit.

— Ce voyage a été décidément pour nous une série de bonheurs et de plaisirs, disait une voix, car vous, mon cher ami, vous revenez à Paris les poches bourrées de documents précieux et moi... moi, vous savez ce que le docteur m'a fait espérer au retour...

Le baron s'avança sur la pointe du pied et colla son oreille contre la cloison de planches qui séparait sa cabine de celle de l'autre voyageur. Il lui avait semblé que cette voix ne lui était pas inconnue.

— C'est vrai, répondait un second personnage, je n'osais pas croire que je ferais si ample moisson. Cette fois, le parlement ne pourra pas refuser de me rendre justice.

— Soyez-en convaincu, mon cher Martial.

Le baron se redressa. Le nom qu'il venait d'entendre était une révélation. Martial, c'était le prénom du comte de Lally.

Les paroles qu'il avait prononcées ne permettaient pas de douter que ce fût de lui qu'il était question. Donc son interlocuteur, celui dont M. de Pierre-Lisse croyait avoir reconnu la voix, c'était le duc de La Tournaye !

Le visage du baron s'épanouit en un véritable sourire. Ainsi, ce qu'il avait souhaité le plus au monde se réalisait ! Il allait faire route avec le duc !

De nouveau, il se pencha en avant, afin de mieux écouter; mais il n'avait pas le pied marin. Un mouvement de tangage du navire le jeta brutalement sur la cloison, contre laquelle sa tête heurta assez violemment.

Il en résulta un bruit qui interrompit aussitôt la conversation de ses voisins.

Le baron, tout en maugréant de cet accident, prêta l'oreille une troisième fois. Il entendit les deux gentilshommes se lever, fermer la porte de leur cabine et monter l'escalier qui aboutissait sur le pont.

Il allait s'élancer à son tour quand il se ravisa.

Il ne jugeait pas utile de se montrer encore. Sans doute il ne désespérait pas de surprendre quelques autres lambeaux d'entretien, mais ce fut en vain qu'il attendit l'heure du dîner; la cabine contiguë à la sienne demeura déserte.

« La faim fait sortir le loup du bois. » Le baron se décida donc à monter également sur le pont.

Il faisait un temps admirable. La mer reflétait le bleu du ciel avec une intensité surprenante, une brise légère enflait les voiles de l'*Evening-Star* et atténuait l'ardeur des rayons solaires. La proue du vaisseau traçait un sillage floconneux et s'avançait majestueusement à travers la plaine liquide, soulevé doucement par les vagues, qui se brisaient contre ses flancs avec un clapotement harmonieux.

Le baron ne vit rien de tout cela. A peine sa tête était-elle au niveau du roufle qui recouvrait l'escalier, qu'il s'arrêta pour observer les passagers, diversement groupés sur l'arrière du navire.

Son regard ne s'égara point. Du premier coup, il se fixa sur deux gentilshommes qui causaient, appuyés sur les bastingages du navire, et qui lui tournaient le dos.

Tout à coup il tressaillit. L'un de ces deux gentilshommes avait fait un mouvement et s'était retourné. C'était bien le duc de La Tournaye.

Le baron ne se pressa point de courir à lui. Il gravit lentement les quatre degrés qui lui restaient à franchir pour atteindre le niveau du pont, sur lequel il commença une promenade silencieuse, tout en se rapprochant insensiblement de Lucien et de Martial.

Il marchait, la tête baissée, les mains croisées sur le dos, en homme qu'absorbent des méditations profondes, mais sa paupière se relevait sournoisement tous les vingt pas, et ses yeux ne quittaient pas l'objectif qu'ils avaient choisi.

Le pont n'était pas très grand, quoique l'arrière, réservé aux passagers de première classe, occupât réellement plus de la moitié du navire. Après avoir louvoyé pendant dix minutes, le baron vint presque se heurter contre M. de La Tournaye.

— Oh ! pardon, fit-il distraitement.

Tout en faisant mine de continuer son chemin, il releva la tête et s'arrêta brusquement.

— Oh! par exemple, voilà qui est merveilleux! dit-il avec un étonnement parfaitement joué, Monsieur de La Tournaye! Monsieur de Lally-Tollendal!

Lucien et Martial furent naïvement dupes de ce cri de surprise, car ils n'étaient guère moins surpris eux- mêmes que ne paraissait l'être M. de Pierre-Lisse.

En effet, il n'y avait pas à en douter: c'était le hasard qui les avait remis en

présence. Lucien croyait que le baron avait depuis longtemps quitté les Indes, et le baron avait de son côté la ferme conviction que le duc était déjà loin.

Après avoir échangé les politesses d'usage en pareil cas, le baron se retira discrètement.

Une demi-heure après, l'instant vint de se mettre à table. Or, comme les passagers avaient été placés dans le même ordre que les cabines qui leur étaient affectées, il en résulta que M. de Pierre-Lisse se trouva à côté de Lucien.

Malheureusement, ce voisinage devait durer pendant toute la traversée, sans qu'il fût possible de lui échapper. Lucien fit donc contre fortune bon cœur. S'il ne fut pas aimable et empressé avec le baron, il feignit du moins d'accueillir comme ils méritaient de l'être les témoignages d'amitié qu'il recevait.

Il faut rendre à M. de Pierre-Lisse cette justice qu'il sut se contenir dans les bornes de la plus étroite bienséance et qu'il eut l'adresse de ne pas se livrer à des démonstrations par trop bruyantes.

Quant vint l'heure de se retirer, il regagna sans bruit sa cabine et se coucha.

Dix minutes après, il entendit Lucien et Martial rentrer à leur tour. Il prêta avidement l'oreille, mais les deux gentilshommes se mirent au lit sans échanger une parole.

Le lendemain, au petit jour, le baron était sur le pont. Franchissant la limite du grand mât, il poussa jusqu'à l'avant du navire et se mit à causer familièrement avec un matelot.

Après avoir longuement interrogé sur les manœuvres, il lui demanda quelques détails sur l'aménagement intérieur du navire.

Les matelots aiment fort à parler de leur métier.

Le baron savait donc au bout d'une heure que les bagages étaient dans le second entrepont. Cela lui suffisait sans doute, car il s'éloigna en sifflottant un air de chasse.

Pendant ce temps, Lucien et Martial dormaient à poings fermés.

Les deux mois qu'ils venaient de passer ensemble avait fortifié leur amitié. Rien ne resserre, en effet, ces liens étroits comme la vie commune en pays étranger.

A dater du jour où Lucien avait ramené d'Adjimore le trésor du rajah, il aurait pu revenir en France; mais il n'était pas égoïste au point d'abandonner Martial. Le motif qui avait fait entreprendre au jeune comte ce voyage lointain était trop sacré pour que le duc n'en comprît pas et n'en respectât pas l'importance.

Il ne voulut donc pas quitter l'Inde avant que Martial eût terminé l'enquête à laquelle il se livrait.

Le résultat avait dépassé leurs espérances. Non seulement les Français, mais les indigènes avaient fourni à M. de Lally des renseignements de grande valeur. Les Anglais eux-mêmes s'étaient plu à rendre hommage au courage héroïque et à l'habileté du général et accusaient hautement ses compatriotes d'avoir comploté et préparé sa défaite.

De ces témoignages innombrables, Martial apportait les dépositions écrites,

signées et contre-signées par les personnages qui occupaient dans la colonie les positions les plus élevées.

Pendant le cours de ces fructueuses recherches, la garde des bagages avait été confiée à Germain, qui avait militairement exécuté la consigne.

De l'intimité qui s'était établie entre Lucien et Martial était née naturellement la confiance la plus absolue.

Le duc ne lui avait donc pas caché le but véritable de son voyage. Il en arriva à lui révéler l'existence du trésor des rajahs, trésor dont il était actuellement possesseur.

— Et ce trésor, où est-il? demanda Martial.

— Dans la caisse d'emballage dont j'ai spécialement confié la garde à Germain, répondit le duc.

Cette réponse fit bondir Germain, qui avait été admis aux honneurs de cette confidence, en récompense du zèle avec lequel il avait servi son maître depuis dix-sept ans.

Vingt millions! Comment il avait gardé sans le savoir, pendant près de six semaines, un trésor de vingt millions! Il en avait une sueur froide; il se reprochait presque d'avoir osé dormir sans souci à côté de cette fortune colossale.

Martial et Lucien ne furent pas maîtres d'un sourire.

— Je n'ai pas besoin de vous recommander le silence, ajouta le duc. Vous savez que ces millions ne sont pas à moi et qu'ils appartiennent au même titre à tous les malheureux. C'est pour qu'ils passent plus facilement inaperçus que je les ai cachés sous l'enveloppe grossière qui les protège. Ne croyez pas cependant que cette enveloppe soit purement artificielle; elle est doublée d'une armature de fer qui la met à l'abri d'un coup de main. N'ayons donc pas l'air d'attribuer nous-mêmes à ce colis plus d'importance qu'à toute autre portion de nos bagages; c'est le meilleur moyen de ne l'exposer à aucune tentative.

Martial approuva hautement ces dispositions. Cependant, quand il fut question de s'embarquer sur l'*Evening Star*, il proposa qu'on portât la caisse dans la cabine qui leur était destinée.

Lucien s'y opposa, sous prétexte que ce serait le moyen d'attirer sur elle l'attention des curieux.

Il fut donc décidé que la caisse serait placée dans l'entrepont avec les autre bagages et caisses que nos deux amis apportaient en France, pleines de curiosités et d'étoffes de toute espèce.

Germain proposa de se charger spécialement du trésor, sur lequel il se faisait fort de veiller nuit et jour; son maître s'y opposa.

— Si cette fortune empêchait jamais l'un de nous de dormir, dit-il, je préférerais la jeter à la mer.

Elle ne figura donc pas autrement qu'un colis sur la feuille d'embarquement.

Mais le duc avait beau dire, Germain ne fermait plus qu'un œil à la fois, depuis qu'il savait son maître à la tête de vingt millions. Ses cheveux se dressaient sur sa tête quand il songeait que cette somme énorme se trouvait confondue avec tan d'autres objets relativement sans valeur.

Dans le commencement de la traversée, il descendait vingt fois par jour dans l'entre-pont pour s'assurer que la précieuse caisse était toujours à sa place. Souvent même il se relevait la nuit pour s'assurer que rien de suspect ne se passait à bord du navire.

Il occupait une des cabines de l'avant; mais il n'y demeurait que juste le temps de se jeter sur son cadre. Toute la journée il restait sur le pont, causant avec les matelots de quart, écoutant leurs histoires de voyage, leur racontant ses campagnes de Hanovre.

Lucien et Martial étaient bien tranquilles. Ils avaient choisi une cabine, dite de famille, trois fois plus grande que les autres, afin de ne pas se quitter et d'avoir plus d'espace.

Ils auraient été exempts de tous soucis, si la présence de M. de Pierre-Lisse à bord ne les eût pas si grandement gênés.

En effet, à la fin du repas pendant lequel le baron était venu s'installer à table auprès de lui, Lucien avait interrogé le capitaine et avait appris que M. de Pierre-Lisse occupait la cabine immédiatement placée à droite de la sienne. Le renseignement était utile! Lucien savait combien étaient légères les cloisons de bois qui les séparaient. Il avait donc fait part de ce détail à Martial et ils étaient convenus de ne parler dans leur cabine de rien qui présentât le moindre intérêt.

Voilà pourquoi le baron prêta inutilement l'oreille pendant les premiers jours qui suivirent son embarquement.

Désespérant de surprendre aucune confidence, il eut recours à un autre moyen.

Par le matelot qu'il avait interrogé il savait où se trouvaient les bagages. Profitant du moment où tout le monde était sur le pont, il disparut tout à coup et se mit à explorer l'intérieur du navire.

A tout hasard, il s'était muni d'un ciseau qu'il avait dérobé quelques jours avant dans une boîte d'outils.

Après avoir franchi le premier entrepont, il s'engagea dans le second. L'obscurité le força de s'arrêter sur les dernières marches de l'escalier.

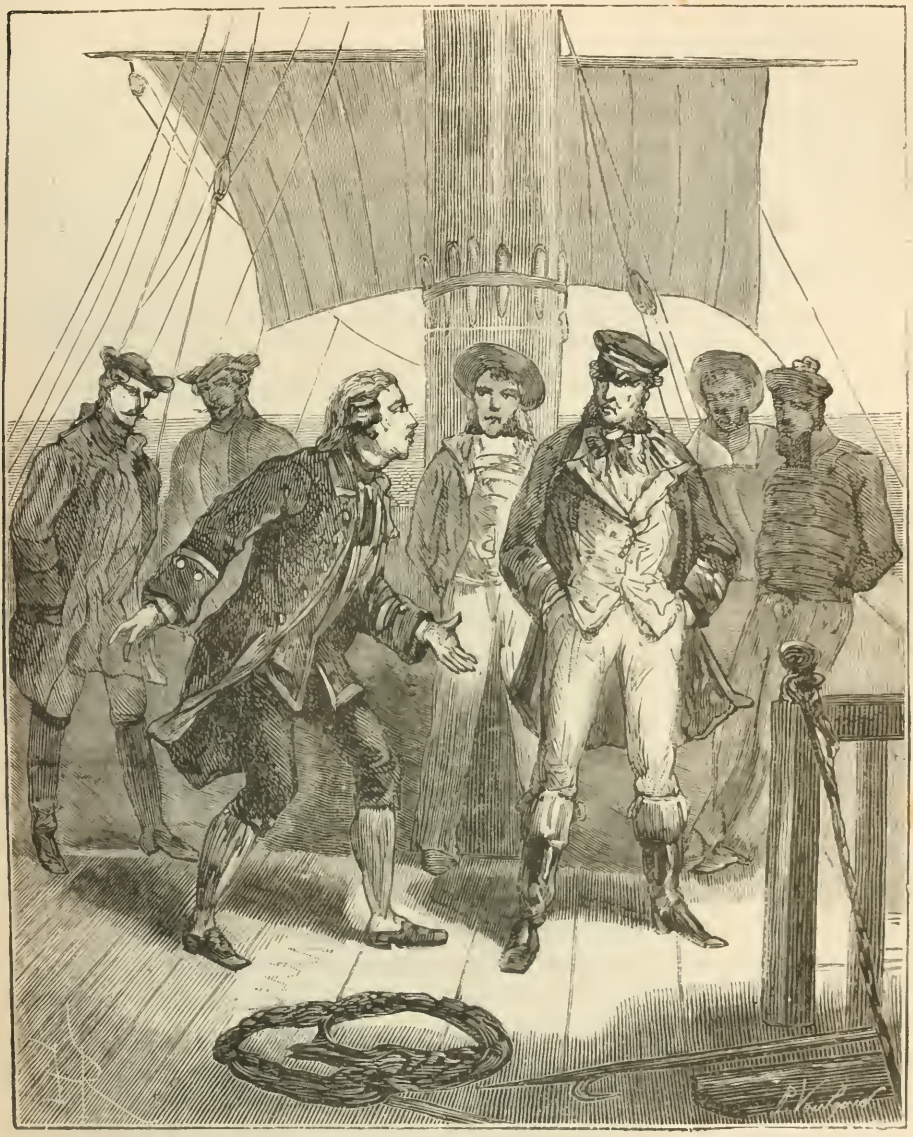
Le second entrepont n'était éclairé, en effet, que par des hublots, c'est-à-dire par d'épaisses lentilles de verre, qui ne mesuraient guère plus de six pouces de diamètre.

Tout d'abord, il ne vit rien qu'un amas confus de malles, de caisses et de colis, entassés; puis ses yeux s'habituèrent peu à peu à l'obscurité, et il finit par distinguer nettement les objets.

Il s'avança avec circonspection et reconnut bientôt ses propres bagages. Il s'arrêta.

Si, dans l'arrimage, les bagages étaient rangés dans le même ordre que les cabines des passagers, ceux du duc de La Tournaye devaient se trouver à côté des siens.

En effet, en se penchant pour les examiner, il put lire distinctement le nom de Lucien. Parmi les cinq ou six caisses dont ils se composaient, il en remarqua



Le capitaine haussa les épaules. (Page 574.)

une qui, sous ses allures vulgaires, étaient cependant beaucoup plus soignée que les autres. Ainsi qu'on le lui avait dit, elle portait deux initiales et un numéro, inscrits en noir sur le bois blanc et parfaitement visibles. Les autres caisses ne portaient aucune autre marque que le nom et l'adresse de M de la Tournaye.

Le baron tira de sa poche le ciseau qu'il avait apporté et l'introduisit dans le

joint de la planche supérieure. Sous la pesée qu'il subissait le bois cria, mais ne céda pas.

Le gentilhomme essaya de faire entrer plus avant son outil, afin de recommencer la pesée sur une plus grande étendue, mais il rencontra une résistance inattendue. Il avait renouvelé sans succès ses tentatives à deux ou trois reprises, lorsqu'un homme se dressa tout à coup à dix pas de lui.

— Attends, coquin ! cria-t-il en s'élançant.

Le baron n'attendit pas, comme on le pense bien. Il se précipita vers l'escalier, dont il était très-rapproché, et disparut.

Au moment où il pénétrait dans le premier entrepont, il entendit un grand bruit, accompagné d'un juron formidable. Il eut le temps de regagner sa cabine et de s'y renfermer, sans avoir été atteint.

Là, il jeta dans la mer l'outil qu'il tenait encore à la main et écouta.

Bientôt après, il se fit un grand tapage au-dessus de sa tête.

— Au voleur ! au voleur ! criait une voix.

Ces cris firent sortir le capitaine de sa dunette et rassemblèrent tous les passagers et les matelots autour de celui qui les avait poussés.

Lucien et Martial ne furent pas peu surpris de reconnaître Germain.

Interrogé par le capitaine, celui-ci raconta qu'au moment où il venait de descendre dans l'entrepont pour s'assurer que le roulis n'avait pas dérangé les bagages, il avait vu un homme y pénétrer avec précaution. Il s'était caché pour l'observer, et il l'avait vu s'approcher d'une caisse que celui-ci avait essayé de forcer.

Il était sorti de sa retraite, l'inconnu avait pris la fuite. Germain l'avait poursuivi. Il l'aurait certainement atteint si, dans sa précipitation, il n'avait donné du pied contre un obstacle et n'était tombé.

Le capitaine haussa les épaules. Il ne pouvait pas croire à cette fable. Néanmoins, il voulut s'assurer du fait et descendit avec Germain.

Lucien, agité d'un pressentiment secret, l'accompagna.

Germain les conduisit à l'endroit désigné et leur montra la caisse. Il ne s'était pas trompé. Non-seulement le bois avait gardé l'empreinte du ciseau, mais encore un éclat s'en détacha entre les doigts du capitaine, au moment où il y porta la main.

Lucien s'aperçut avec stupeur que la caisse à laquelle le voleur s'était attaqué était précisément celle qui contenait le trésor du rajah.

Assurément ce n'était qu'un hasard. Personne à bord, autre que Martial et Germain, n'en connaissait l'existence. Pourtant le hasard était étrange !

En présence de cette tentative audacieuse, le capitaine ordonna qu'un matelot serait préposé dorénavant nuit et jour à la surveillance des bagages.

Lucien et Martial interrogèrent à leur tour Germain. Il n'avait pas pu distinguer parfaitement les traits de l'inconnu, cependant...

— Cependant, quoi ? demanda Lucien avec vivacité.

— Il m'avait bien semblé... mais je me suis trompé, bien sûr...

— Quoi ? Que t'a-t-il semblé ? fit le duc, fort intrigué de ces réticences.

— Il m'avait semblé reconnaître un ami de monseigneur, fit Germain; mais ce n'est pas possible...

— Un de mes amis! Lequel?

— M. de Pierre-Lisse, dit l'ancien soldat en baissant la voix.

— Le baron! s'écria Lucien. Allons donc! Tu es fou, mon pauvre ami!

Le capitaine et son second s'étaient livrés en personne et sur-le-champ à des perquisitions minutieuses.

Tout le monde était sur le pont, à l'exception de deux personnes : le cuisinier et le baron de Pierre- Lisse. On trouva le cuisinier debout devant ses fourneaux; l'heure du premier repas s'avançait. Il n'eut pas de peine à démontrer, casseroles en main, qu'il lui aurait été impossible de s'absenter, ne fût-ce qu'un instant, sans compromettre gravement le déjeuner des passagers et de l'équipage.

D'ailleurs, il était vêtu de blanc de la tête aux pieds; son costume l'aurait infailliblement désigné à l'attention de Germain. En outre, il était petit et gros, et Germain parlait d'un homme grand et mince, couvert d'un habillement de couleur sombre.

On se rendit chez M. de Pierre-Lisse; il était couché dans son cadre. Il assura que la mer l'avait fort éprouvé depuis quelques jours; il ajouta même que son état de faiblesse ne lui permettrait pas aujourd'hui de se lever pour aller prendre le repas du matin.

A peine osa-t-on l'interroger pour la forme. Il répondit que dans la matinée il avait essayé de monter sur le pont, dans l'espoir que le grand air dissiperait le malaise qu'il éprouvait, mais qu'il s'était senti de plus en plus incommodé, et avait été forcé de regagner sa cabine pour se coucher.

Quant aux matelots et aux passagers, ils affirmèrent n'avoir pas quitté le pont du navire.

L'enquête n'aboutit donc à rien. Peut-être aurait-elle été poussée plus loin par le capitaine, si Germain lui avait communiqué les soupçons dont il avait fait part à son maître; mais le duc les avait trouvés tellement absurdes qu'il avait formellement défendu à son valet de chambre de les répéter à personne.

Comme toujours, Germain avait obéi sans répliquer.

Cependant, à mesure que Lucien réfléchissait à ce qui s'était passé, il inclinait à croire que Germain ne s'était pas trompé.

Il avait rencontré le baron sur le pont dans la matinée, et le baron, qui était grand et mince, portait, en effet, un costume de couleur sombre. Enfin, le baron, sans avoir une mine florissante, n'avait pas l'air de se porter plus mal qu'à l'ordinaire. L'indisposition subite qui s'était emparée de lui était-elle un prétexte pour se dérober plus facilement à un interrogatoire dangereux? Peut-être; mais alors il aurait fallu admettre que le baron connût l'existence du trésor des rajahs, sût exactement dans quelle caisse il était enfermé. Or Lucien n'admettait pas que cela fût possible.

Il ne s'arrêta donc pas longuement aux soupçons que la déclaration de Germain avait fait naître un moment dans sa pensée.

Il ne fut même pas fâché de cet incident, car il serait bien plus tranquille maintenant que, d'après l'ordre du capitaine, un matelot devait jour et nuit rester en sentinelle dans le deuxième entrepont. Cela le délivrait d'un souci de moins.

Le lendemain seulement, le baron sortit de sa cabine.

Le premier, il vint au-devant de M. de La Tournaye.

— Ah! ça, qu'ai-je appris? dit-il. Vous avez donc été l'objet d'une tentative de vol?

— Germain le prétend, répondit Lucien; le capitaine l'affirme également. A l'appui de son dire il m'a fait voir un éclat de bois qui s'est détaché d'une de mes caisses et qui porte en effet l'empreinte de quelque chose qui ressemble à un ciseau. .

— Mais vous vous en êtes assuré sans doute... fit observer le baron.

— A quoi bon? dit Lucien. Le voleur aurait été plus volé que moi. Les caisses que j'emporte ne contiennent guère que des armes, des étoffes, et des bijoux sans valeur. C'est la cargaison habituelle de tout voyageur qui ne veut pas rentrer chez lui les mains vides.

— Ah! tant mieux! s'écria M. de Pierre-Lisse. Je craignais que cette tentative n'eût un mobile plus sérieux.

— Je l'ignore, dit Lucien, mais j'en serais fort étonné.

Tout en causant, le baron avait de temps en temps levé les yeux sur son interlocuteur, dont le sang-froid et l'indifférence le déconcertaient.

Il s'éloigna, très-ébranlé.

— Dehli se serait donc trompé? se disait-il. Ces bruits dont il s'est fait l'écho ne seraient donc qu'une fable?

Il ne pouvait pas se figurer qu'un homme qui possédait de telles richesses pût s'entretenir avec tant de calme d'un vol qui s'attaquait si directement à sa fortune. Il en arriva à douter de ce qu'il avait cru jusqu'alors avec tant de fermeté.

Sachant quelles précautions avaient été prises, il se garda bien, du reste, de renouveler son audacieuse tentative.

La traversée se fit par un temps magnifique. L'*Evening Star* déposa à Cherbourg ses passagers et continua sa route vers Brighton.

Pendant le débarquement, il se produisit un incident qui réveilla aussitôt les soupçons endormis du baron de Pierre-Lisse.

Au moment où l'on déposait à quai les bagages des passagers, une des caisses que déchargeaient les matelots leur glissa des mains et tomba lourdement sur les dalles; une planche vola en éclats et mit à nu une armature de fer, qui résista vaillamment au choc terrible qu'elle venait de recevoir.

Le baron qui assistait au déchargement, s'empressa d'accourir, craignant qu'il ne s'agit d'un des colis qu'il rapportait, et ne fut pas médiocrement surpris de

reconnaître la caisse sur laquelle il avait inutilement exercé ses talents de société.

Il s'expliqua alors l'invincible résistance que son ciseau avait rencontrée, et les confidences de Dehli se représentèrent à sa mémoire. Cette fois, il était convaincu que l'Indien lui avait dit la vérité.

Il se rapprocha de Lucien et s'informa si le duc retournait immédiatement à Paris.

— Je ne sais, répondit évasivement le duc de La Tournaye. Nous n'avons encore rien décidé à cet égard.

Les bagages furent transportés à l'*hôtel de l'Amirauté*, sous les yeux de Germain, qui ne les perdit pas de vue et les fit monter dans la chambre des gentilshommes.

Pendant ce temps, Lucien et Martial cheminaient lentement et se demandaient s'ils resteraient quelque temps à Cherbourg.

Martial était de cet avis, mais Lucien aurait désiré partir immédiatement pour Paris.

Comprenant l'impatience que son ami devait éprouver, le jeune comte n'insista pas.

Le lendemain, au petit jour, ils roulaient sur la route de Paris, dans une chaise de poste, attelée de quatre chevaux, sur laquelle avaient été juchés à grands renforts de cordes et de lanières de cuir les bagages des voyageurs.

La fameuse caisse avait été placée sur la banquette de devant, à l'intérieur de la voiture.

Monté sur le siége de derrière. Germain ressemblait à une sentinelle chargée de veiller à la sécurité générale.

C'était vers la fin de septembre de l'année 1775. Sans être précisément douce, la température était agréable et facilitait le fatigant voyage que nos deux amis avaient entrepris.

Ils ne mirent pas moins de sept jours pour accomplir le trajet.

Rien ne peut rendre l'indescriptible émotion qui s'empara de Lucien quand, pour la première fois, il aperçut la cime des monuments qui émergeaient du sein de la vaste cité. C'était là, à quelques lieues de lui, que, depuis huit mois, Raymonde vivait seule et presque sans nouvelles de celui qu'elle aimait tant!

Ce voyage, jusque-là si heureux, allait-il être couronné d'un bonheur complet? Aucune nouvelle fâcheuse n'attendait-elle le retour de l'absent?

Cette distance de deux ou trois lieues parut plus longue à Lucien que le trajet de Cherbourg, que la traversée même. Quelque effort qu'il fît pour se contenir devant Martial, il avait de la peine à modérer l'impatience qui le dévorait.

Enfin la lourde chaise roula dans Paris, au grand galop des chevaux, qu'excitaient les clics-clacs étourdissants des postillons; puis tout ce fracas s'éteignit devant l'hôtel de la place Royale.

Il était temps! Lucien, Martial, Germain étaient exténués de fatigue.

En un instant, la maison tout entière fut sur pied. Grâce au Ciel, tout le

monde se portait à merveille. Raymonde, Marcelle, Mme de Libessac, Ludovic, Papillon, Hartmann, se pendaient en grappes humaines au cou et aux mains de Lucien. Derrière eux, les serviteurs poussaient des acclamations joyeuses, que répercutaient les échos, depuis la cave jusqu'au grenier.

C'était une fête sans pareille, un débordement de joie insensée, une ivresse générale du corps, du cœur et de l'esprit.

Martial en profita pour s'esquiver et pour regagner son hôtel.

Quant à Lucien, il réussit enfin à se dérober aux baisers dont on le couvrait, aux clameurs dont on l'assourdissait, et se trouva seul, face à face avec Raymonde, dont il était séparé depuis huit mois.

Une semblable entrevue défie à la fois la plume et le pinceau. Le bonheur n'a pas de dictionnaire assez complet pour exprimer les félicités infinies dont l'âme des deux amants était pénétrée.

Le lendemain, l'hôtel lui-même renaissait à la vie. De toutes parts affluaient les amis que Raymonde avait fait avertir. Ce fut pendant trois jours une vraie procession d'équipages luxueux, de gentilshommes et de grandes dames superbement habillés.

Tout le quartier fut en émoi. Les malheureux que le duc avait si souvent secourus affluèrent en masse sur la place Royale, qu'ils firent retentir de joyeux vivats.

Assurément, si Louis XV, le *Bien-Aimé*, avait été de ce monde, il aurait été jaloux d'une ovation semblable.

Lucien jouissait très réellement du bien qu'il avait fait et de l'amour qu'il avait inspiré.

Tant de manifestations touchantes l'avaient ému jusqu'aux larmes.

Au bout de quelques jours, enfin, tout rentra dans le calme de la vie ordinaire. Lucien put étaler aux yeux de Raymonde émerveillée les curiosités qu'il rapportait. La comtesse et Marcelle en eurent leur part. Personne ne fut oublié dans la distribution de ces largesses.

Quant au trésor des rajahs, le duc l'enferma dans un coffre de fer, qu'il fit sceller dans l'épaisseur du mur de sa chambre.

Martial avait à dessein reculé de trois jours la visite qu'il comptait faire à la duchesse.

Elle l'accueillit en véritable ami, le remercia du concours incessant qu'il avait prêté à son mari en mainte circonstance périlleuse, et l'assura de son éternelle reconnaissance.

Le jeune comte eut beau protester que la duchesse intervertissait les rôles, qu'il était au contraire l'obligé de M. de La Tournaye, Raymonde ne voulut pas l'écouter.

Si Martial fut heureux, et de l'accueil qu'il recevait et des éloges que lui prodiguait la duchesse, c'est que Marcelle était là.

Non plus la Marcelle d'autrefois, timide, gauche et empruntée, le visage

amaigri et les yeux cernés par la souffrance, mais une Marcelle tout autre, que huit mois de soins et de bien-être avaient transformée, que la nature avait parée de ses plus séduisantes beautés, dont les beaux yeux noirs le contemplaient et dont un sourire gracieux effleurait les lèvres roses.

V

LARMES DE CROCODILE

Brissot n'avait pas manqué d'accourir également, dès qu'il avait appris l'arrivée de Lucien, et lui avait apporté le tribut de ses chaleureuses félicitations.

Pendant l'absence de M. de La Tournaye, il était venu souvent rendre visite à la duchesse et à Marcelle, mais non pas aussi souvent qu'elles l'auraient désiré.

Certes, il lui aurait été facile de vivre auprès d'elles sur un pied de grande familiarité, car les jeunes femmes l'accueillaient toujours avec beaucoup de plaisir, et la façon dont il avait fait la connaissance de Marcelle l'autorisait à en agir envers elle avec toute liberté. Pourtant il gardait vis-à-vis d'elle une réserve difficile à interpréter.

On aurait juré qu'il se sentait mal à l'aise dans cet intérieur luxueux, si modestes et si tranquilles que fussent d'ailleurs ceux qui l'habitaient.

Si parfois il se laissait entraîner par le charme de la conversation ou par la beauté de Marcelle à des démonstrations un peu vives, il se reprenait aussitôt pour prendre l'attitude puritaine qu'il affectait d'ordinaire.

C'était de la discrétion assurément, mais la duchesse commençait à trouver que cette discrétion ressemblait à un parti-pris.

Le terrain politique était le seul sur lequel Brissot se livrât franchement et se montrât vraiment tel qu'il était.

— Turgot a beau faire, disait-il, il mourra à la peine, et, s'il meurt, qui sait si le peuple ne se soulèvera pas en masse, pour faire justice lui-même des résistances que rencontrent ses réclamations ?

Et, comme la duchesse frissonnait à cette pensée :

— Oui, madame, ajoutait-il, peut-être verrez-vous luire ce jour terrible de la vengeance, que vos amis préparent avec un si coupable entêtement ! De toute

façon, il faut un dénouement à la crise que subit notre pays. Ce dénouement, je l'appelle de tous mes vœux et je prétends y contribuer de toutes mes forces.

Raymonde avait peur, mais Marcelle encourageait ces idées généreuses par ses regards, par ses sourires, par des signes de tête imperceptibles, et Brissot, sûr de trouver auprès d'elle un appui, s'animait au point que la sueur perlait parfois sur son visage.

Alors, honteux de s'être laissé entraîner devant la duchesse à ces exaltations passionnées, il recouvrait son calme et son apparente froideur.

Il tenait Raymonde, la comtesse et Marcelle au courant de tout ce qui se faisait, de tout ce qui se disait; il était de toutes les réunions qui commençaient à se former dans le jardin du Palais-Royal et passait toutes ses soirées avec ses amis Robespierre et Marat.

A Chartres, où il était né, il avait connu Bouvet, membre de la Constituante, Sergent, que les massacres de septembre ont cruellement illustré, Pétion, qui devait partager plus tard le sort des Girondins.

Comme il se destinait au barreau, il entra à Paris chez un procureur et y rencontra Robespierre, lequel le présenta à Marat. Certes il ne prévoyait pas alors qu'il aurait à combattre un jour les attaques odieuses de ce dernier et que l'autre l'enverrait à la mort.

Il était doué d'une grande activité d'esprit, d'une âme élevée, d'un patriotisme sincère. Il avait un goût prononcé pour les lettres, vers lesquelles il se sentait entraîné par une irrésistible vocation et auxquelles il consacrait déjà ses loisirs. Ceint pour la lutte qu'il devait soutenir plus tard dans son journal, *le Patriote français*, il s'y préparait résolûment, avec une infatigable persévérance et une honnêteté que personne n'a songé à lui contester.

L'acte de générosité qu'il avait accompli envers Marcelle donne l'idée des sentiments généreux dont il était animé.

Moins que Martial, peut-être, il avait été frappé de la transformation que la jeune fille avait subie depuis quelques mois, lui qui assistait presque chaque jour au développement de son esprit et de sa beauté; mais il n'avait pas pu demeurer insensible au charme qu'elle exerçait sur tous ceux qui l'approchaient.

Il l'aimait avec ardeur, mais il étouffait ce secret avec un soin jaloux. Il n'aurait pas hésité à le lui dire, si elle était restée l'humble et pauvre fille du père Brahma; il n'osait plus l'avouer, depuis qu'elle était la fille adoptive du duc de La Tournaye.

Il ne se montra pas plus expansif avec Lucien qu'il ne l'avait été avec Raymonde. Il se tint discrètement à l'écart, causant peu et observant beaucoup ce qui se passait autour de lui.

Ce fut ainsi qu'il surprit les regards que le comte de Lally jetait sur Marcelle. Aussitôt son instinct lui fit deviner un rival, mais un rival auquel il ne pouvait dénier un véritable mérite.

Plus que jamais il imposa silence aux battements de son cœur, ne voulant pas se trahir avant que la position de Marcelle fût bien assise et qu'on sût qui elle

Le lieutenant de police mit en campagne aussitôt deux de ses plus habiles agents.
(Page 128.)

était, d'où elle venait, où elle allait, ne voulant pas surtout qu'on pût le soupçonner de servilisme ou de cupidité.

Nulle note discordante ne s'était donc élevée dans l'harmonieuse quiétude dont jouissait l'hôtel de La Tournaye depuis le retour de son maître, quand, au bout de huit jours, la porte du salon s'ouvrit et un laquais annonça que M. le ba-

ron de Pierre-Lisse sollicitait de la comtesse de Libessac un moment d'entretien.

Précisément toute la famille — car on peut bien appeler famille ceux que réunissaient tant de nobles sentiments—était rassemblée et admirait les magnificences que Lucien étalait sous ses yeux.

Le nom du baron figea tous les sourires et tarit subitement l'admiration.

La comtesse avait appris par Lucien comment il avait rencontré le baron et quelles relations superficielles il avait eues avec lui. Elle n'avait pas répudié la parenté que le gentilhomme avait invoquée, mais elle ne s'en était pas montrée trop flattée.

Cependant elle ne crut pas devoir lui refuser l'audience qu'il sollicitait.

Elle sortit donc, alla au-devant de lui et l'introduisit dans un petit salon qui lui était tout spécialement affecté.

M. de Pierre-Lisse s'avançait avec embarras, ne sachant pas quelle réception lui était réservée.

— Eh bien ! monsieur, dit la comtesse en lui montrant un fauteuil, quel vent vous amène?

— Le désir de vous voir, chère cousine, répondit mielleusement le gentilhomme.

— Désir que je n'ai point manifesté, répliqua la comtesse.

— D'autant plus qu'il m'aurait été impossible de le réaliser, puisque j'ai quitté la France depuis dix années, ajouta le baron.

— Dans quel but l'aviez-vous quittée? demanda Mme de Libessac. Etait-ce pour échapper à vos créanciers ou à vos remords?

— Un peu pour ces deux causes, cousine, quoique vous qualifiiez un peu plus sévèrement qu'elles ne le méritent certaines fautes de jeunesse...

— Appelez-vous faute de jeunesse votre scandaleuse histoire avec Mlle de Lescarre? demanda vivement la comtesse.

— Il est vrai qu'elle a fait un peu de bruit, confessa M. de Pierre-Lisse,

— Du bruit ! se récria la vieille dame. Dites qu'elle a soulevé contre vous l'indignation de tous les honnêtes gens.

— Je conviens que j'ai agi un peu légèrement...

— Vous avez agi avec une brutalité révoltante, monsieur mon cousin, fit sévèrement la comtesse. Je me plais du moins à croire que, si vous vous présentez chez moi, vous avez expié votre crime.

— Je ne vous comprends pas, chère cousine.

— Quoi ! vous n'avez pas épousé Mlle de Lescarre, vous ne lui avez pas rendu l'honneur?

— Pas encore.

— Et vous osez vous représenter devant moi !

— Un peu de patience, cousine. Laissez-moi le temps de m'expliquer, je vous en conjure.

— Soit, je vous écoute, monsieur.

— Quand je quittai Saint-Aubin pour venir à Paris, à la suite de l'aventure à laquelle vous faites allusion, j'avais promis à Mlle de Lescarre de la prendre pour femme et j'étais fermement décidé à tenir ma promesse.

— Est-ce pour cela que vous aviez vendu tous vos biens et fui avec tant de précipitation ?

— Je voulais tenter la fortune. Je ne me trouvais pas assez riche pour assumer la responsabilité d'une famille. Or, comme Mlle de Lescarre n'avait rien, j'étais obligé de penser à la fois à elle et à moi. Ce ne fut pas ma faute si mes spéculations ne réussirent pas...

— Vous voulez dire que les femmes et le jeu dévorèrent rapidement votre patrimoine, interrompit la comtesse.

— Cependant, poursuivit le baron, sans relever cette interruption, je revins à Saint-Aubin, bien résolu à remplir mes engagements. Par malheur, Mlle de Lescarre n'avait pas eu la patience d'attendre mon retour. Pensant qu'elle s'était consolée de mon absence avec un autre...

— Quoi ! vous ajoutez la calomnie à la lâcheté ! C'est vous qui flétrissez celle que vous n'avez obtenue que par la violence ! fit Mme de Libessac indignée.

— Si vous m'interrompez toujours, cousine, répondit froidement le gentilhomme, il ne me sera pas possible de me défendre. Pour vous complaire, je ne vous dirai donc plus rien de mes impressions personnelles, je vous raconterai purement et simplement les faits. Or, les faits, les voici, et je défie qui que ce soit de les contredire: pendant mon absence, Mlle de Lescarre avait quitté Saint-Aubin.

— Pour se mettre à votre recherche, à Paris, où vous étiez.

— Où j'étais, soit ; mais où elle n'avait aucune chance de me rencontrer.

— Il est vrai que vous ne fréquentiez pas le même monde.

— Je l'avoue encore. J'étais jeune, je menais la vie largement, semblable en cela à une foule d'autres gentilshommes, dont je ne faisais que suivre les détestables exemples et qui n'en jouissent pas moins aujourd'hui de la considération générale. Mon seul tort est d'avoir été moins riche qu'eux et de n'avoir pas pu continuer jusqu'au bout la vie à outrance dans laquelle je m'étais imprudemment engagé. Ces torts-là, je les confesse et j'en fais bon marché, aujourd'hui que la raison m'éclaire. Quant à mes remords, il n'a pas tenu à moi qu'ils ne fussent depuis longtemps apaisés...

— Comment? fit la comtesse avec curiosité.

— Je retournai à Paris et je me mis de mon côté à la recherche de Mlle de Lescarre. Malheureusement, j'eus beau fouiller la ville immense, je ne parvins pas à la trouver. Se cachait-elle de moi ? Je l'ai pensé depuis, car si elle m'avait cherché avec la même ardeur que je mettais à la poursuivre, je ne puis pas croire que nous n'aurions pas fini par nous rencontrer.

Deux ans se passèrent, sans que le hasard parvînt à nous rapprocher. Pendant ce temps, le peu de ressources qui me restaient s'était épuisé ; j'étais à la veille de tomber dans l'indigence. Tout m'accablait ! Je fus alors en proie à un si sombre désespoir que je perdis courage et je résolus de me donner la mort.

La comtesse ne put retenir un geste d'effroi.

Le baron s'en aperçut.

— Allons, voilà qu'elle commence à s'attendrir, murmura-t-il. Tout n'est pas perdu.

Il baissa la tête, vivement impressionné en apparence par les douloureux souvenirs qu'il évoquait.

— Je me rappelle encore cette heure néfaste de désespoir, reprit-il à haute voix. J'étais assis devant une table, en face d'une feuille de papier, sur laquelle je faisais mes adieux à la vie, et je demandais pardon à Dieu des fautes que j'avais commises.

Auprès de moi sé trouvait un pistolet chargé. Je le saisis d'une main assurée je l'élevai à la hauteur de ma tempe... J'allais faire feu, lorsque mes regards s'arrêtèrent sur une pile de dix louis que j'avais alignés sur la table, afin que l'on pût m'enterrer convenablement.

— A quoi bon laisser cette somme? me demandai-je. Non-seulement le clergé refusera toute assistance au cadavre d'un suicidé, mais encore personne après ma mort ne s'inquiétera de moi. Que mon corps retourne avec plus ou moins de pompe au limon dont il est pétri... que m'importe? En quoi cela changera-t-il rien au sort qui m'est réservé dans l'autre vie?

Je posai mon pistolet sur la table, je pris mes dix louis et je sortis.

Je me dirigeai vers une de ces maisons de jeu, dans lesquelles s'était engouffrée une partie de ma fortune et je pris place devant le tapis vert.

Deux heures après, j'avais devant moi une somme de vingt mille livres. C'était la première fois que je réalisais un bénéfice semblable.

Avec cet argent il m'eût été facile de poursuivre la veine ou de continuer pendant quelque temps ma vie de dissipation ; mais je vous l'ai dit, chère cousine, le dégoût et le remords s'étaient emparés de moi.

J'emportai héroïquement mes vingt mille livres. Je n'avais aucun scrupule. Cet or était bien à moi : j'en avais laissé dix fois autant dans cette maison. Mais où et comment l'employer? Je ne pouvais pas rester en France, où ma qualité de gentilhomme m'interdisait toute espèce de négoce. Je résolus de m'expatrier.

Je partis pour le Havre le jour même, afin de ne pas succomber à de nouvelles tentations. Quatre jours après, j'étais arrivé.

Je me rendis sur le port, décidé à monter sur le premier navire en partance, quelle que fût d'ailleurs sa destination.

L'un d'eux allait lever l'ancre pour se diriger vers les Indes. J'y fis transporter mes bagages et je m'embarquai.

Ici le baron s'arrêta et releva la tête.

— Vous le voyez, chère cousine, reprit-il, je vous dis tout, même ce que j'aurais pu si aisément vous cacher, car j'aurais pu vous donner sur l'origine de ma fortune nouvelle toute autre version non moins vraisemblable que celle-là.

Une fois arrivé dans les Indes, je m'informai. Nul commerce ne pouvait guère me convenir que celui des céréales, car les autres exigeaient des aptitudes spéciales que je n'avais pas. J'y risquai, pour commencer, la moitié de mon avoir.

Les résultats, sans être merveilleux, furent plus satisfaisants que je ne l'aurais

cru. Ah! que de regrets vinrent m'assaillir et combien je pleurai mon patrimoine sottement dissipé ! En effet, si j'avais pu disposer de capitaux plus considérables, j'aurais fait rapidement une fortune immense.

Hélas ! il fallait me contenter de mes modestes ressources. Au bout de dix années d'un labeur incessant, je me suis décidé à revenir en France, non pas avec une fortune, car trois cent mille livres ne sont pas une fortune, mais avec une honnête aisance, qui me permettra du moins de vivre à l'abri du besoin.

— Je vous fais mon compliment, monsieur, dit la comtesse. C'est ce qui s'appelle dignement réparer ses fautes. Pourtant cela ne suffit pas encore ; il vous reste à effacer toute trace de ce passé qui vous fait monter le rouge de la honte au front.

— Comment? demanda M. de Pierre-Lisse interdit.

— Je veux parler de Mlle de Lescarre, monsieur.

— Oh ! c'est bien mon intention, cousine.

— Eh bien, vous êtes-vous remis à sa recherche?

— Pas encore, je ne suis arrivé que d'hier à Paris.

— Mais vous comptez bien, je l'espère, vous livrer à des perquisitions sérieuses?

— En voulez-vous la preuve ? fit le baron avec vivacité.

A ces mots, il prit dans sa poche de côté une large enveloppe, qu'il tendit à la comtesse.

Elle y jeta les yeux et lut :

« A monsieur le lieutenant de police. »

— C'est une lettre que je viens de lui écrire, poursuivit le gentilhomme, et dans laquelle je le prie de m'envoyer le plus habile de ses agents, afin de relever la piste que je lui indiquerai.

Et, comme Mme de Libessac semblait hésiter à le croire :

— Vous pouvez en prendre connaissance, cousine, ajouta-t-il, en lui mettant la lettre dans les mains.

Malgré cette insistance, la comtesse n'osait point laisser voir qu'elle doutait encore.

— Je vous en prie, fit-il en tirant de son enveloppe la lettre qu'il lui montrait.

Elle la parcourut du regard.

— C'est bien, dit-elle.

Elle replia la lettre et la lui tendit; mais le baron la repoussa doucement.

— Oh! pardon, fit-il. Tout n'est pas fini, cousine. Si ma première visite a été pour vous, c'est que je sais combien vous êtes bonne et charitable. Aussi je voulais vous prier de me rendre un service...

— Un service ! Lequel ?

— En même temps que je prétends ne vous laisser aucun soupçon relativement à la loyauté de mes intentions, je veux que vous voyiez aussi clair que moi dans ma vie.

— Je ne demande pas mieux, mais de quelle façon?

— En faisant remettre vous-même cette lettre au lieutenant de police, en vous abouchant vous-même avec l'agent qu'il vous enverra, en lui donnant vous-même vos instructions.

— Quoi! fit la comtesse étonnée, c'est à moi que vous confiez le soin...

— Si vous y consentez, je serai le plus heureux des hommes, interrompit le baron, car vous êtes ma seule parente et la personne à l'estime de qui je tiens le plus au monde.

— Eh bien! j'accepte, dit résolûment Mme de Libessac.

— Ah! je reconnais bien là votre bonté, fit le baron en essuyant une larme.

La comtesse était également très émue. Cette conversion éclatante, la franchise avec laquelle son cousin avait fait l'aveu de ses fautes, la droiture qu'il montrait, la preuve qu'elle avait entre les mains de son repentir, dissipèrent ses préventions et la disposèrent à l'indulgence.

— Et maintenant, ajouta le baron, me sera-t-il permis d'espérer que vous avez pardonné?

— Oh! pas encore, répondit-elle; mais je reconnais que vous méritez mon indulgence.

— Alors tous mes vœux sont comblés, s'écria joyeusement M. de Pierre-Lisse. Et pour peu que vous m'autorisiez à venir m'informer auprès de vous, de temps à autre, du résultat de vos recherches, je me croirai le plus fortuné des hommes.

— Mais il le faut bien, dit la comtesse. Vous êtes plus intéressé que moi encore à savoir quelle sera l'issue de ces démarches. Or, vous pouvez vous présenter ici la tête haute, monsieur mon cousin. Si indignée que j'aie été de votre conduite envers Mlle de Lescarre, je n'ai raconté ce scandale à aucun de ceux qui m'entourent. J'ai même évité jusqu'ici de prononcer votre nom devant eux, afin de ne soulever aucune question indiscrète et de n'avoir pas à rougir d'une parenté si peu honorable, vous en conviendrez.

Le baron courba la tête avec componction.

— Le retour que vous avez fait sur vous-même, continua Mme de Libessac, vous est une garantie que je garderai le même silence. J'espère que je n'aurai jamais à m'en repentir.

— Je vous le promets, chère cousine, dit le baron, qui se laissa tomber à genoux et déposa sur sa main un baiser respectueux.

La comtesse le releva avec bonté et le reconduisit jusqu'au seuil de son appartement; puis elle alla rejoindre Raymonde et Lucien.

Elle était bien obligée de leur dire une partie de la vérité, pour justifier le bienveillant accueil qu'elle avait fait à M. de Pierre-Lisse et l'autorisation qu'elle venait de lui accorder.

Elle leur raconta donc que le baron avait séduit et abandonné jadis une jeune fille, en faveur de laquelle elle était intervenue sans résultat, ce qui avait amené la rupture de toutes relations entre elle et son cousin. Elle ne leur cacha point quelle vie de dissipation il avait menée; mais elle ajouta que, pris d'un

repentir sincère, et après avoir rétabli sa fortune aux Indes, le baron était décidé à réparer ses torts et à épouser Mlle de Lescarre.

A l'appui de cette assertion, elle montra la lettre qu'il lui avait remise et proposa à Lucien de se joindre à elle, pour obtenir du lieutenant de police qu'il fît diligence et se livrât à des recherches immédiates.

Lucien était trop l'obligé de la comtesse pour lui refuser quelque chose. Il se chargea de remettre la lettre en personne et d'appuyer cette démarche de tout son crédit.

Mme de Libessac était enchantée. Pour elle, tout ce qui aboutissait à une œuvre pie était une source de contentement. Elle accepta la proposition de Lucien, qui, le jour même, se rendit chez le lieutenant de police. Celui-ci promit d'employer tout son zèle pour complaire à M. de la Tournaye ; mais il demanda des dates précises, que le duc n'était pas en état de lui donner.

Ce premier obstacle n'était rien. Il suffisait de faire venir M. de Pierre-Lisse et de prendre par écrit les indications qu'il était prêt à fournir.

Mme de Libessac écrivit donc au baron pour le prier de lui donner les renseignements nécessaires. Celui-ci accourut aussitôt. Malheureusement, il prétendit ne rien savoir, sinon que Mlle de Lescarre avait quitté Saint-Aubin-lès-Elbeuf dans le courant du mois d'août 1760, pour venir à Paris, où il l'avait inutilement cherchée à cette époque.

— Ainsi, vous ne savez pas où elle habitait? demanda la comtesse.

— Naturellement.

— Et vous ignorez si elle avait à Paris des parents ou des amis auxquels elle aurait pu demander asile?

— Je sais qu'elle n'y avait aucun parent. Quant à des amis, je ne lui en connaissais pas d'autres que la famille de Coatlec; mais Mlle de Lescarre était trop fière pour avoir imploré d'elle le moindre secours.

— Vous en êtes sûr?

— Je m'en suis informé.

— C'est différent. Pourtant il faut fournir à la police tous les renseignements possibles, fit la comtesse. Ce n'est pas sur une donnée aussi vague...

Tout à coup elle s'arrêta.

— Mais j'y pense! s'écria-t-elle. Nous avons une autre renseignement à fournir! Mlle de Lescarre n'était pas seule en arrivant à Paris. Son enfant était avec elle.

Le baron devint légèrement pâle.

— C'est juste, répondit-il, en forçant ses lèvres à sourire.

— Eh bien ! cet enfant, le vôtre, était-ce un garçon ou une fille?

— Un garçon, répondit vivement M. de Pierre-Lisse.

Mme de Libessac écrivit aussitôt de sa plus belle encre sur une feuille de papier blanc :

« Mlle de Lescarre et son fils .. »

Elle s'interrompit aussitôt et posa sa plume.

— Oh ! mais il nous manque encore bien des choses pour compléter cette note ! s'écria-t-elle.

— Quoi donc ? demanda le baron.

— Le nom de cet enfant, d'abord.

— C'est vrai, fit M. de Pierre-Lisse avec un embarras manifeste.

— Eh bien ! donnez-le moi.

— C'est que... balbutia le gentilhomme, je ne le sais pas...

— Comment ! vous ne connaissez pas le nom de votre enfant ?

— Non, ma cousine... j'ignore du moins celui que sa mère lui a donné.

— Mais c'est monstrueux !

— Je croyais vous avoir dit que j'avais quitté Mlle de Lescarre un peu précipitamment, avant l'époque de ses couches..., fit le baron confus. Or, comme elle n'a pas jugé à propos d'attendre mon retour, il en résulte que je ne connais pas cet enfant, que je ne l'ai jamais vu, que je ne sais même pas son nom.

— Oh ! fit la comtesse en croisant les mains, comme si elle n'en croyait pas ses oreilles. Et, depuis cette époque, cette pauvre femme... cet enfant... Vous avez de grands torts à faire oublier, monsieur !

— Je m'en accuse, chère cousine ; mais je vous prends à témoin que j'y suis tout disposé.

— Si je ne le croyais pas, vous ne seriez pas là, monsieur, dit sévèrement la bonne dame.., Allons, je laisserai le nom en blanc. Quel âge avait ce petit abandonné quand sa mère a quitté Saint-Aubin ?

— Quinze ou dix-huit mois au plus.

— Encore ! quoi, vous ne pouvez pas me donner la date exacte de sa naissance ?

— Pour les mêmes raisons que je viens de vous exposer, cela m'est impossible, répondit le baron en baissant les yeux. Je n'étais pas là.

— Voilà une défaite vraiment commode ! dit la comtesse avec indignation. Peste ! monsieur, les devoirs de la famille et de la paternité ne vous ont pas empêché de dormir !

— Je puis cependant donner une date approximative, fit le baron, désireux de calmer cette effervescence.

— C'est fort heureux ! dit Mme de Libessac. Eh bien ! voyons : j'attends.

— L'enfant, répondit le baron en fouillant au fond de ses souvenirs, doit être venu au monde pendant le mois d'avril ou dans les premiers jours de mai de l'année 1758.

— Ah ! c'est déjà quelque chose, dit la comtesse, qui se radoucit. De sorte qu'en août 1760, cet enfant devait avoir seize ou dix-sept mois ?

— C'est bien cela.

Elle reprit la plume et écrivit.

« Mlle de Lescarre et son fils... né le... avril 1758, ont quitté Saint-Aubin-les-Elbeuf, le.... août 1760, pour venir à Paris. »

La note fut transmise au lieutenant de police, qui mit en campagne aussitôt deux de ses plus habiles agents.

Le lendemain tous les amis de la maison étaient informés de l'événement. (Page 131.)

Pendant un mois, on n'entendit parler de rien. Ces sortes de recherches n'étaient point faciles en ce temps-là. D'abord les registres de l'état-civil n'existaient pas; c'étaient les livres du clergé qui mentionnaient seuls les naissances et les décès. Encore ne le faisaient-ils qu'à beaux deniers comptants et d'une façon très-irrégulière.

En outre, seize ans s'étaient écoulés, depuis le jour où Mlle de Lescarre était venue à Paris. Retrouver ses traces était donc presque impossible.

C'est probablement sur quoi avait compté M. de Pierre-Lisse, quand il était venu faire sa soumission auprès de la comtesse et verser ses larmes de crocodile.

Ce qu'il voulait, lorsqu'il se présenta, c'était obtenir ses entrées à l'hôtel de la place Royale. Or, comme il ne pouvait pas en franchir le seuil avant d'avoir désarmé la colère de sa cousine, il était venu, humble et repentant en apparence se confesser à elle et se mettre à sa discrétion.

Il avait si admirablement joué son rôle que la bonne dame fut dupe de sa sincérité menteuse.

Sous prétexte de s'informer où en étaient les recherches que la comtesse s'était chargée de faire, le baron se présenta donc de temps en temps chez le duc de La Tournaye, puis ses visites se rapprochèrent de plus en plus, si bien qu'il devint un des habitués les plus assidus de la maison.

Le baron parlait peu. Il observait et il écoutait, cherchant une proie, flairant d'instinct les millions que le duc avait apportés et ne désespérant pas d'en prendre sa part.

Seulement, avant de s'engager en rien, il voulait s'assurer que le trésor des rajahs n'était pas une fiction.

Il en acquit promptement la preuve.

Bien que Lucien n'eût pas confié son secret à tout le monde, il avait mis ses meilleurs amis dans la confidence. Déjà il en avait transpiré quelque chose, lorsque les prodigalités de M. de la Tournaye le trahirent ostensiblement.

D'un seul coup, en effet, au commencement du mois de novembre, il avait donné cinq cent mille livres aux hôpitaux de Paris. Dans le quartier du Marais, il avait loué une boutique qu'il avait transformée en cuisine, et dans laquelle il distribuait tous les matins deux cents portions de soupe, de viande et de pain. Enfin, il n'était pas une infortune au-devant de laquelle il ne courût, dès qu'elle lui était signalée.

Ces libéralités avaient fait grand bruit et ajoutaient à la popularité qu'il s'était acquise. Comme il ne pouvait suffire à tant de charité, il avait pris la comtesse et Marcelle pour auxiliaires.

Elles distribuaient les secours et fournissaient aux besoins de la cuisine, que Papillon et Ludivine avaient pour mission d'approvisionner.

Evidemment le duc ne suffisait pas à de telles dépenses avec ses propres ressources. En un an sa fortune tout entière y aurait passé.

Le bruit se répandit donc qu'il avait trouvé un trésor et nul ne s'avisa de lui en faire un crime, en présence de la générosité avec laquelle il le dépensait, — car tout finit par se savoir à Paris, lorsqu'on vit si ouvertement d'ailleurs que le faisait Lucien.

Or, on savait qu'il n'avait modifié en rien son genre de vie, qu'il n'avait pas augmenté d'un domestique le personnel de sa maison, qu'il n'avait pas mis un cheval ni une voiture de plus dans ses écuries et dans ses remises, que son train de maison était toujours aussi sobre que par le passé.

Les malheureux, au secours desquels il venait si largement, lui surent gré de

ce désintéressement plus encore que de sa générosité. Lucien devint pour eux une idolâtrie. Ceux qui l'approchaient furent à leurs yeux autant d'êtres sacrés.

Marcelle, plus que tout autre, car elle était plus jeune et par conséquent plus active, recueillit surtout les fruits de cette popularité.

Le peuple connaissait son histoire, il l'avait vue dans les rues, vêtue d'une méchante robe d'indienne en hiver, grelotter au souffle de la bise, comme il grelottait lui-même. Il savait qu'elle était la fille adoptive du vieux vannier; il se rappelait avec quelle piété filiale elle avait soigné le père Brahma. Il la considérait comme un de ses enfants.

Elle était si jolie, si bonne, elle avait la voix si douce, les yeux si beaux, les regards si limpides, la physionomie si franche, qu'elle excitait toutes les admirations.

Quand on la voyait venir, suivie d'un des laquais de M. de La Tournaye, lequel ployait toujours sous le faix du linge ou des provisions qu'elle apportait, chacun se rangeait pour la laisser passer ou s'inclinait à son approche.

Ainsi que tous les personnages qui jouissent d'une grosse fortune et dont la bienfaisance est connue, le duc recevait tous les jours des lettres de pauvres honteux, de négociants en détresse.

C'était à Marcelle qu'il avait laissé le soin de dépouiller cette correspondance et de satisfaire à ces demandes, après s'être informée que ces appels désespérés étaient sincères et que l'infortune était pressante.

Il était bien rare que la jeune fille ne trouvât pas que l'aumône attribuée par Lucien à ces malheureux, sur le rapport qu'elle lui faisait, était au-dessous de ce qu'elle aurait dû être. Presque toujours elle réussissait à l'augmenter de quelque chose.

A cause de tout cela, comme à cause de sa grâce et de sa beauté, Marcelle était adorée, et l'on peut ajouter qu'elle remplissait son rôle avec un dévouement et une abnégation qui méritaient au moins tous les éloges.

Quant à Raymonde, qui jusqu'alors avait pris une part si active aux soins multiples que nécessitaient ces largesses, elle était condamnée depuis quelque temps par la Faculté au repos le plus absolu.

La prophétie du docteur Rousseau s'était accomplie. Au bout de quatorze ans de stérilité, la duchesse avait été appelée à savourer enfin toutes les joies du mariage : elle allait être mère.

Quand le docteur apporta à Lucien cette nouvelle, si grosse d'espérances et de dangers, celui-ci faillit presque se trouver mal, tant ce bonheur inespéré lui causa d'émotion.

Le lendemain, tous les amis de la maison étaient informés de cet événement. Ce fut pour eux une joie presque aussi grande que pour les heureux époux. On savait, en effet, avec quelle ardeur ils le désiraient, et ce bonheur était si bien gagné qu'on remercia pour eux la Providence de cet acte de justice.

Tout cela se passait sous les yeux du baron de Pierre-Lisse, qui n'en perdait pas un détail.

Lui aussi vint apporter ses félicitations à Raymonde et à Lucien; mais, en

vérité, cela lui était bien égal. Ce qu'il cherchait, c'était le moyen de distraire une part quelconque du trésor dont M. de La Tournaye était bien authentiquement possesseur.

Quoiqu'il eût bien vieilli, puisqu'il venait de dépasser la quarantaine, le baron avait toujours soif comme autrefois de bien-être et de plaisirs.

Il avait bien dit à la comtesse qu'il revenait en France avec une fortune de trois cent mille livres ; mais il avait menti de plus de moitié, puisqu'il n'en avait que cent vingt mille.

Sans doute, il était d'avis qu'il vaut mieux faire envie que pitié. Dans tous les cas, il n'ignorait pas que le monde fait toujours meilleur accueil à ceux de qui il espère recevoir qu'à ceux auxquels il craint de donner.

A force d'inventer combinaisons sur combinaisons, le baron se frappa le front, un jour qu'en promenant ses regards dans le salon de M. de La Tournaye, il les arrêta sur Marcelle.

Elle ne lui plaisait pas, c'est vrai. Bien plus, il éprouvait, en la voyant, un sentiment indéfinissable de répulsion. Pourtant elle était incontestablement belle et réunissait toutes les conditions voulues pour que le baron obtînt assez facilement sa main.

C'était une enfant trouvée, de naissance obscure très probablement, à en juger par le milieu dans lequel elle avait été recueillie ; donc on serait enchanté de la marier à un gentilhomme.

Elle était pauvre, cela ne faisait pas l'ombre d'un doute ; mais il n'était pas possible que M. de La Tournaye, après l'avoir admise à l'honneur de partager sa vie de famille, ne lui donnât pas une dot proportionnée aux richesses dont il disposait.

Aussitôt M. de Pierre-Lisse se mit à l'œuvre.

VI

OU VOULAIT EN VENIR LE BARON

Cinq mois entiers s'étaient écoulés depuis le retour en France du duc de La Tournaye, — cinq mois d'un bonheur sans nuages, auquel la grossesse de Raymonde, qui était maintenant un fait avéré, avait mis le comble.

Les recherches faites par la police à la requête de Mme de Libessac, qui en payait tous les frais, n'avaient encore abouti qu'à un très mince résultat.

Au bout de deux mois, on avait fini par découvrir que Mlle de Lescarre et son enfant avaient demeuré au n° 7 de la rue Neuve-des-Petits-Champs, et que, de là, elle était allée place du Caire, n° 4, où elle avait habité un appartement beaucoup plus modeste que le premier, puis elle s'était dérobée tout à coup à toutes les investigations.

Le baron, qui, lorsqu'on lui avait transmis les premiers renseignements, avait conçu d'assez vives alarmes, recouvrait toute son assurance.

En effet, si l'on avait retrouvé Mlle de Lescarre, c'en était fait de ses projets sur Marcelle et de la fortune qu'il convoitait. Sous aucun prétexte la comtesse ne se serait prêtée à une combinaison autre que le mariage de son cousin avec celle qu'il avait déshonorée.

Aujourd'hui, elle commençait à désespérer et à croire que Mlle de Lescarre avait quitté la France. Cependant elle n'avait pas renoncé à atteindre le résultat qu'elle poursuivait si patiemment.

Le lieutenant de police, qu'elle était allée voir en personne, ne renonçait pas non plus à tout espoir.

— Mais sur quoi comptez-vous donc? lui avait demandé Mme de Libessac.

— Beaucoup sur le hasard, c'est vrai, avait répondu le magistrat, et beaucoup aussi sur la sagacité de mes agents. Il est évident qu'ils sont momentanément déroutés, mais avouez que c'est réellement extraordinaire.

— J'en conviens, fit la comtesse.

— Comment! reprit le lieutenant avec animation, nous retrouvons par deux fois, à près de quinze ans de distance, la trace de Mlle de Lescarre et, tout à coup, elle nous échappe! Cela n'est pas naturel.

— Que croyez-vous donc?

— Ce que je crois, je vais vous le dire, répondit confidentiellement le magistrat. Remarquez qu'en arrivant à Paris cette personne s'est logée dans une rue centrale.

— Bien, fit Mme de Libessac avec attention.

— Elle y occupe un appartement assez beau et qui témoigne, sinon d'une belle fortune, au moins de certaines ressources...

— C'est très-probable.

— Trois ans se passent, poursuivit le lieutenant, et Mlle de Lescarre change de logement. Que fait-elle? Elle loue un modeste logement de deux pièces, dans un quartier beaucoup plus éloigné, beaucoup moins beau, où les loyers sont infiniment moins chers.

— Où vous concluez que ses ressources se sont épuisées? interrogea la comtesse.

— Nécessairement, dit triomphalement le magistrat, puisqu'elle congédia même l'unique femme de chambre qu'elle eût à son service avant d'avoir déménagé.

— En effet, c'est assez vraisemblable.

— Attendez, madame, je n'ai pas fini. Mlle de Lescarre resta deux ans dans cette maison. Nos renseignements nous permettent presque d'affirmer qu'à cette époque elle était dans la gêne et qu'elle travaillait pour subvenir à ses besoins. Elle quitte donc ce logement, dont le prix était sans doute trop élevé encore pour ses modestes ressources, et elle s'en va...

— Oui, fit la comtesse; désespérant de retrouver celui qu'elle cherchait, elle prend le parti de s'expatrier.

Le lieutenant de police sourit avec incrédulité et secoua négativement la tête.

— Vous ne le croyez pas? interrogea Mme de Libessac.

— Non, madame.

— Que croyez-vous donc?

— Je crois qu'elle est restée à Paris.

— Sur quoi basez-vous cette opinion?

— Sur ce simple fait : que cette malheureuse femme, trouvant ce médiocre loyer trop lourd, ne devait pas avoir l'argent nécessaire pour entreprendre un voyage, si court qu'il fût.

— C'est juste, dit la comtesse, frappée de ce raisonnement. Mais alors comment se fait-il qu'elle vous échappe brusquement?

— Parce qu'elle a dû faire ce que font tous les gens qui portent un certain nom, lorsqu'ils tombent dans la misère.

— Que font-ils donc?

— Ils changent de nom.

— Ah! fit Mme de Libessac, subitement illuminée.Je n'y avais pas songé; mais vous devez avoir raison.

— Et ce nom, ajouta le lieutenant de police, est presque toujours, en pareil cas, ou le nom patronymique de la famille, ou celui de quelque parent éloigné, mort sans postérité.

— Mais on peut en inventer un, fit observer la comtesse.

— Sans doute, rien ne paraît plus facile, et pourtant, sur vingt ou trente cas semblables qui se sont présentés depuis que je dirige le département de la police, c'est toujours l'un des deux noms que je viens de vous signaler qui a été choisi. Et vous-même, madame, qui vous nommez Lefort de Libessac, je gage que si vous étiez dans la même position que Mlle de Lescarre, vous renonceriez au nom de Libessac, qui est celui de votre comté, pour porter celui de Lefort, qui est votre nom patronymique.

— C'est vrai, dit naïvement la comtesse, mais alors qu'allez-vous faire?

— Je compte — et c'est par là que j'aurais peut-être dû commencer — envoyer un de mes agents à Saint-Aubin, avec mission de s'enquérir minutieusement de la famille de Lescarre et de me rapporter l'acte de naissance de son enfant, s'il a été inscrit, comme il y a lieu de le supposer, sur les registres de cette église.

— Fort bien, monsieur, je vous donne carte blanche, dit Mme de Libessac.

— Seulement, reprit le magistrat, je vous serais très reconnaissant de ne raconter à personne la conversation que je viens d'avoir avec vous.

— Quoi! pas même au duc de La Tournaye?

— A quoi bon? Cela ne l'intéresse que très médiocrement, vous en conviendrez.

— Mais au baron de Pierre-Lisse...?

— Encore moins, madame, fit le lieutenant de police en souriant. Je voudrais lui ménager le plaisir de la surprise.

— Comme il vous plaira, dit la comtesse. Je garderai donc le secret le plus absolu.

Elle s'éloigna et tint parole.

Cet entretien avait eu lieu dans les premiers jours du mois de mars de l'année 1776, époque à laquelle remontent les premières pages de ce récit.

Pour tout le monde, comme pour la police, Mlle de Lescarre demeurait donc introuvable.

Le baron jugea le moment opportun pour mettre ses projets à exécution.

Ce n'était pas chose facile. Il aurait d'abord à vaincre les scrupules de la comtesse, puis les antipathies évidentes, quoique habilement dissimulées, de Lucien et de Raymonde, et enfin il faudrait amener Marcelle à donner son consentement.

Il se flattait de triompher de toutes ces résistances; Marcelle était même celle qui l'inquiétait le moins.

Ainsi pensait M. de Pierre-Lisse. Seulement, entre la jeune fille et lui, il avait découvert deux obstacles, bien plus redoutables à ses yeux que ne l'étaient les premiers, — deux obstacles, c'est-à-dire deux rivaux.

Alors que le baron se tenait dans l'ombre, au fond de ce salon qu'inondaient les lumières, il avait observé avec soin tout ce qui se passait autour de lui.

Or, il avait remarqué que Marcelle était le point de mire des regards de deux personnages : le comte de Lally-Tollendal et Brissot de Warville.

Evidemment ces deux jeunes gens l'aimaient, ou du moins la trouvaient de leur goût.

Marcelle les aimait-elle? La question était délicate à résoudre. Cependant il y avait lieu de croire que si son cœur était féru d'amour, c'était seulement pour l'un de ces deux rivaux.

Mais lequel?

Le baron avait eu beau étudier les regards, les gestes, les intonations de voix, il ne lui avait pas été possible de découvrir chez la jeune fille la moindre préférence pour l'un de ces jeunes gens.

Le baron était fort embarrassé. Il en était réduit à calculer lui-même le plus ou moins de chances qu'avaient les deux compétiteurs.

Naturellement, il ne pouvait résoudre qu'à son point de vue personnel cette grave question. Selon lui, c'était donc Brissot qui lui paraissait le moins à craindre.

Ce petit saute-ruisseau, remuant, bavard, qui consacrait à l'étude des questions sociales toute l'ardeur de sa jeunesse, qui nourrissait contre la royauté une haine si violente qu'elle se trahissait dans chacun de ses discours, et qui, surtout, n'avait que peu ou point de fortune, ne lui paraissait pas un rival bien dangereux.

Sa personne ne prêtait guère davantage à des craintes exagérées. Il était de taille moyenne, très-mince, très maigre même ; il avait un visage insignifiant, très-intelligent, il est vrai, mais très irrégulier de traits.

Quant au comte de Lally, c'était autre chose.

Grand, beau, bien charpenté, solidement musclé, très élégant et très-soigné, fin causeur, diseur habile, instruit, généreux, imbu des idées nouvelles, Martial était vraiment un homme supérieur, dans toute l'acception du mot. En outre, il était l'ami intime de Lucien, qui, par conséquent, devait avoir pour lui toutes les indulgences.

Martial était donc l'obstacle le plus sérieux qui se dressât devant M. de Pierre-Lisse. Il le jugea si formidable qu'au lieu d'essayer de le combattre, il résolut de le supprimer.

Le baron n'était pas un de ces timides qui reculent devant une nécessité, si cruelle qu'elle soit. L'assassinat du comte de Lally fut décidé. Il ne s'en rapporta à personne qu'à lui du soin de faire disparaître ce rival inquiétant.

Ce n'était pas une entreprise aisée ! Martial habitait Paris et ne le quittait pas. Il ne fallait pas songer à l'arrêter sur une route ou à le guetter au coin d'un bois. S'introduire chez lui n'était guère possible avec le nombreux domestique qui remplissait son hôtel. C'était donc en plein Paris qu'il s'agissait de le frapper.

Le baron n'hésita pas. Il avait sous la main un endroit aussi propice qu'il le pouvait souhaiter : c'était la place Royale. Il s'y rendit, bien armé, un peu avant que la nuit tombât,

Là, il attendit le moment favorable.

La place Royale avait depuis longtemps sa légende. Elle avait succédé au Pré-aux-clercs de sanglante mémoire. C'était là que les gentilshommes du dix-huitième siècle allaient vider les querelles qui se terminaient par un coup d'épée.

Le quartier, fort désert au temps où la place Royale conquit sa sinistre réputation, puisqu'il confinait à la porte Saint-Antoine, c'est-à-dire aux limites extrêmes de Paris, le quartier, disons-nous, s'était beaucoup peuplé depuis la fin du règne de Louis XV, mais il était loin de ressembler à ce qu'on le voit aujourd'hui.

Or, de nos jours même, le quartier du Marais passe pour le plus tranquille et le moins fréquenté de Paris. Qu'on juge de ce qu'il devait être, il y a cent ans, alors que ni le commerce ni l'industrie ne lui avaient donné la vie qui l'anime à l'heure qu'il est !

Dès que la nuit tombait, il se transformait en un désert, dans lequel ses habitants eux-mêmes n'osaient s'aventurer qu'en tremblant.

Il ajusta lentement et fit feu, (Page 398.)

M. de Pierre-Lisse ne l'ignorait pas. C'est à cause de cela qu'il l'avait pris pour théâtre de ses coupables desseins.

L'accueil qu'il avait reçu à l'hôtel de La Tournaye lui permettait de savoir au juste à quelle heure le rival dont il voulait se défaire entrait dans la maison ou en sortait, par quel chemin il venait ou s'en allait.

Or, la veille du jour où il résolut de mettre son projet à exécution, il avait

entendu Martial annoncer qu'il viendrait, à l'heure du souper, lire le mémoire qu'il avait rédigé et auquel il travaillait depuis son retour.

L'occasion était trop favorable pour ne pas en profiter.

Vers sept heures du soir, au moment où les ténèbres commençaient à s'épaissir, le baron se glissa sous les arbres, presque en face de l'hôtel de La Tournaye. Il vit venir à lui le comte de Lally, qu'il reconnut à sa taille élevée, ajusta lentement et fit feu.

En le voyant tomber, il crut l'avoir tué et poussa un soupir de soulagement.

— Et d'un ! murmura-t-il.

Il se serait très-probablement assuré du fait, s'il n'avait entendu presque aussitôt retentir le pas précipité d'un homme que le bruit de la détonation avait attiré; mais comme il ne se souciait ni d'être pris, ni d'être reconnu, il s'enfuit en toute hâte.

Il rentra d'abord chez lui, rue Saint-André-des-Arts, où il avait loué un appartement meublé; puis il ne put résister au désir d'apprendre ce qu'il était advenu de son expédition.

Huit heures et demie avaient sonné quand il arriva chez le duc de La Tournaye. Il ne fut pas médiocrement surpris d'y trouver Martial debout et presque aussi bien portant qu'avant l'attentat dont il avait été victime.

— Allons ! c'est à recommencer, pensa-t-il.

Il s'empressa autour du comte, offrit même de l'accompagner « pour le préserver, disait-il, de toute attaque du même genre » ; mais le comte avait accepté déjà le bras de Brissot il déclina poliment les offres de M. de Pierre-Lisse.

Malgré tout, le zélé baron lui fit escorte et montra une complaisance dont Martial fut positivement touché.

En regagnant son domicile, le baron se creusait la tête pour combiner un autre plan, lorsqu'il laissa échapper un éclat de rire nerveux.

— Mais, au fait, dit-il, je suis bien bon de me mettre l'esprit à la torture pour accomplir un crime dont le besoin ne se fait pas immédiatement sentir. Martial ne s'est pas déclaré ; il n'est pas certain que son amour pour Marcelle soit une réalité ; il est encore moins certain que Marcelle soit éprise de lui. Attendons encore...

Pourtant, il sentait bien qu'il était impossible d'attendre longtemps et qu'il importait de prendre l'avance sur ses deux rivaux.

Comment faire? Assurément la comtesse serait l'ennemie la plus acharnée des projets de mariage que son cousin avait formés. Il aurait fallu l'éloigner, mais de quelle façon ?

Désespérant d'y parvenir, le baron se décida à tenter de la fléchir.

Deux jours après, il se présenta à l'hôtel de La Tournaye.

Sous la porte cochère, il vit deux malles fermées et ficelées, sur lesquelles était cloué un carré de carton portant un nom et une adresse.

Pendant que le valet de pied lui ouvrait la porte du vestibule, le baron se pencha et lut sur une de ces malles : « Madame la comtesse de Libessac, aux Moulineaux, près Elbeuf. »

— Qu'est-ce que cela signifie? se demanda-t-il.

On l'introduisit chez la comtesse, qu'il trouva en costume de voyage.

— Que me voulez-vous? lui dit-elle précipitamment. Dépêchez-vous, je n'ai que très peu de temps à vous donner.

— Mais... balbutia le baron, je venais vous voir... comme à l'ordinaire, pour savoir si les démarches que nous faisons ont abouti...

— Elles en sont toujours au même point. Est-ce tout ce que vous avez à me dire ?

— Non, cousine, je désirais vous entretenir d'une question tout aussi importante pour moi que celle...

— Ce sera pour une autre fois, interrompit Mme de Libessac. A mon retour, nous en recauserons.

— Vous partez donc? demanda M. de Pierre-Lisse.

— J'attends la chaise de poste que j'ai commandée.

A peine avait-elle prononcé ces paroles que retentit dans la rue un bruit de grelots, accompagné de coups de fouet étourdissants.

— La voilà! s'écria-t-elle en se dirigeant vers la porte.

— Du moins, comtesse, ne me direz-vous pas quelle est la cause de ce départ précipité?

— Rien, ou du moins rien de bien grave, répondit-elle. Une de mes fermes a brûlé; le fermier a péri en voulant sauver ses chevaux; il faut que je sois là pour venir en aide à ces pauvres gens, pour faire reconstruire la ferme; je n'ai pas une minute à perdre!

En disant ces mots, elle salua de la main monsieur son cousin, prit son sac de nuit et sortit.

— Je vais faire mes adieux à Lucien, à sa femme, et je me mets en route, dit-elle. Au revoir, baron!

M. de Pierre-Lisse la suivit dans l'escalier.

— Mais combien de temps resterez-vous absente? lui demandait-il.

— Un mois... quinze jours... le moins possible, répondait la comtesse, tout en descendant rapidement les marches. Adieu, baron!

Elle avait atteint le palier du premier étage. Elle ouvrit la porte des appartements du duc de La Tournaye et disparut.

M. de Pierre-Lisse franchit lentement les degrés et atteignit le vestibule, sous lequel la chaise de poste s'était rangée.

— Un mois... quinze jours... répétait-il. Diable! il n'y a pas de temps à perdre!

Il demeura au bas de l'escalier pour voir monter sa cousine en voiture. Elle arriva quelques minutes après, suivie de Lucien et de Marcelle. Derrière eux venaient la camériste de la comtesse et Germain, que le duc avait absolument voulu lui donner pour compagnon de voyage.

La comtesse se plaça sur la banquette de derrière, la camériste sur celle de devant, et Germain monta sur le siège, puis la voiture s'ébranla. Mme de

Libessac fit de la main un dernier geste d'adieu et les chevaux partirent au galop.

Le baron prit congé de Lucien.

— Je venais, lui dit-il, vous entretenir d'une affaire de la plus haute importance, mais le moment est mal choisi, je le vois. Je reviendrai dans deux ou trois jours, si vous le permettez.

— Quand il vous plaira, monsieur, dit Lucien.

M. de Pierre-Lisse se retira.

— Décidément, le ciel est pour moi, se disait-il avec un sourire satanique.

Ainsi qu'il l'avait dit, il ne perdit pas de temps. Le surlendemain. il se présenta chez M. de La Tournaye.

— Monsieur, lui dit-il, j'ai quarante ans sonnés; sans posséder une grande fortune, je jouis d'une certaine aisance, aisance que je dois à dix années d'exil et de travail. Je m'estimerais donc très-heureux, si mon bonheur était aussi complet que le vôtre. Malheureusement, je suis bien seul !

Lucien dressa l'oreille et ne cacha pas l'étonnement que cet exorde lui causait.

— Pendant longtemps, reprit le baron, j'avais nourri l'espoir que les démarches tentées par moi, de concert avec ma cousine, obtiendraient un résultat conforme à mes désirs; mais je crois que toute illusion à cet égard est désormais impossible.

— C'est de Mlle de Lescarre qu'il s'agit, n'est-ce pas? interrogea Lucien.

— Oui, monsieur. Je m'étais fait un devoir de réparer un écart de jeunesse, que ma cousine avait peut-être jugé un peu plus sévèrement qu'il ne le méritait, mais, depuis cinq mois que j'attends une solution favorable, la patience m'échappe, l'ennui me gagne, la solitude me tue. Aujourd'hui, il est à peu près certain pour moi que Mlle de Lescarre est morte et que mes projets de mariage avec elle sont irréalisables.

— C'est fort à craindre, en effet, dit Lucien.

— J'ai donc songé à me pourvoir ailleurs, continua M. de Pierre-Lisse.

Le duc devint très-attentif. Il ne voyait pas encore où ce singulier entretien allait le conduire, mais il se tenait sur ses gardes.

— A mon âge et avec mon peu de fortune, reprit le baron, je ne me dissimule pas qu'il serait insensé de prétendre à une riche alliance. Aussi j'ai jeté les yeux sur une fille d'origine obscure, qui n'a rien, mais qui m'a paru douée de toutes les qualités qui font le charme de la vie commune.

— Je vous en fais compliment, monsieur. Les sentiments qui vous font agir méritent l'approbation de tous les cœurs honnêtes. Et cette jeune fille a accepté? demanda Lucien.

— Pas encore, monsieur.

— Vous n'avez donc pas fait votre demande?

— Elle ne se doute peut-être pas que je songe à elle, répondit le baron.

— Alors qu'attendez-vous pour vous prononcer?

— Je n'étais pas fâché d'avoir auparavant l'avis de Mme de Libessac, que je

tiens en grande estime. Par malheur, je n'ai pu lui en toucher que quelques mots le jour de son départ. A défaut de son assentiment, je tenais donc à avoir le vôtre.

— Mais je vous l'ai dit, monsieur, fit Lucien, si vous désespérez réellement de retrouver Mlle de Lescarre — et, franchement, j'en désespérerais presque à votre place,— je n'ai rien à dire à l'encontre du projet que vous me soumettez. Il est vrai que mon avis n'est pas d'nn grand poids dans la balance...

— Au contraire, répliqua vivement M. de Pierre-Lisse, c'est de vous que dépend la réalisation de ce projet.

— De moi? dit Lucien très-étonné. Et en quoi, je vous prie? Aurais-je l'honneur de connaître celle sur qui vous avez jeté les yeux?

— Précisément, monsieur.

— Vous me surprenez beaucoup, monsieur; j'ai beau chercher... je ne vois pas...

— C'est que vous chercher probablement trop loin, monsieur, dit le baron en souriant.

— Trop loin! mais à vous entendre ce serait presque dans ma propre maison...

— Vous l'avez dit, monsieur le duc.

— Quoi! c'est chez moi? Mais je ne vois guère ici que Marcelle....

— C'est elle dont j'ai l'honneur de vous demander la main, fit le baron, qui se leva et s'inclina cérémonieusement devant Lucien.

Le duc demeura littéralement confondu.

M. de Pierre-Lisse s'en aperçut.

— Remarquez, monsieur, dit-il, que je ne prétends pas à l'amour de cette jeune fille, que je n'attends rien d'elle, que je suis donc complètement désintéressé de toute question autre que celle des convenances. Je souhaite avoir un intérieur, me créer une famille, et comme je ne suis pas de première jeunesse, je suis obligé d'appuyer d'un nom honorable et d'une fortune suffisante la démarche à laquelle je me suis décidé.

Lucien s'était remis promptement de sa surprise.

— Monsieur, répondit-il à ce flux de protestations, il me semble que, tout d'abord, vous auriez sagement agi, en effet, si vous aviez attendu le retour de Mme de Libessac....

— Mais, interrompit vivement le baron, je ne suis pas en tutelle, monsieur. Je ne vois pas non plus en quoi la présence de ma cousine est nécessaire pour obtenir votre consentement.

— Elle n'est pas nécessaire, c'est vrai, mais je vous ferai remarquer que Mme de Libessac ne nous a jamais dit un mot de votre passé, qu'elle a gardé le secret le plus absolu sur une foule de choses, qui seraient intéressantes à connaître pour nous et pour celle dont vous sollicitez la main. Songez qu'il s'agit du bonheur et de l'avenir de la pauvre Marcelle! En pareil cas, nous ne saurions nous entourer de trop de précautions.

— Mon passé, vous le connaissez, répliqua le baron. Ce que me reproche le

plus amèrement ma cousine — et je vous prie de croire qu'elle n'y a pas apporté l'indulgence dont elle est coutumière, — c'est d'avoir abandonné Mlle de Lescarre et d'avoir dissipé mon patrimoine. Or, comment ai-je répondu à ces reproches? Je me suis exilé, j'ai refait ma fortune, je me suis soumis au désir qu'elle a manifesté de me faire épouser la personne dont il s'agit. Pouvais-je faire mieux? Est-ce ma faute si cette personne est introuvable? Me faudra-t-il attendre éternellement un résultat que cinq mois des recherches les plus patientes n'ont pas amené?

— Je ne prétends pas cela, monsieur, répondit le duc. Vous êtes parfaitement libre de faire, en dehors de la comtesse et de nous, tout ce qu'il vous plaira; mais puisque c'est dans notre propre maison que votre choix s'est arrêté, je maintiens ce que je vous disais tout à l'heure: Mme de Libessac aurait été meilleur juge que nous de l'opportunité de votre demande. Aussi je m'étonne presque que vous ayez attendu, pour nous l'adresser, que la comtesse soit partie.

— Mais c'est pur hasard! se récria le baron. Je venais avant-hier m'ouvrir de ce projet à ma cousine, lorsque je l'ai trouvée en pleins préparatifs de voyage. A peine m'a-t-elle donné le temps d'ouvrir la bouche! M'accuserez-vous aussi d'avoir prévu ce départ ou de l'avoir préparé?

— A Dieu ne plaise! se défendit Lucien. D'ailleurs, l'absence de Mme de Libessac n'est pas la seule raison que j'aie à faire valoir pour réclamer un sursis.

— Quel autre obstacle voyez-vous donc?

— Vous le demandez! Et Marcelle? La comptez-vous pour rien en cette affaire?

— Assurément non, monsieur.

— Eh bien! avouez que Marcelle est bien jeune encore pour prendre un parti dans une question aussi grave.

— C'est pour cela que je n'ai pas cru devoir m'adresser directement à elle et que je vous ai fait part de mes projets. Je sais que vous avez sur elle une énorme influence et que mon sort est entre vos mains.

— Vous vous trompez encore, monsieur, fit observer Lucien. Sans doute, je crois que Marcelle ne dédaignerait pas mes conseils; mais quelque sympathie que je ressente pour celui qui prétendrait à sa main, je n'userai jamais de mon influence pour la contraindre à faire un choix qui ne serait ni selon ses goûts, ni selon son cœur.

— Aurais-je déjà le malheur d'être dans ce cas? interrogea le baron.

— Je l'ignore, monsieur, Marcelle n'a pas dix-huit ans. Jamais la question que vous soulevez n'a été agitée devant elle; par conséquent, elle n'a pas été appelée à se prononcer.

— Alors, monsieur, ne vous semble-t-il pas tout naturel de lui en parler? Que ce soit aujourd'hui, que ce soit demain, ne faudra-t-il pas toujours en venir là?

— Sans aucun doute.

— Eh bien! mais je ne vous demande pas autre chose, fit le baron triomphant Puis-je espérer que vous daignerez l'entretenir de la démarche que je viens de faire auprès de vous ?

Lucien hésita quelques instants.

— Soit, monsieur, dit-il enfin, je vous le promets.

— Et vous voudrez bien me communiquer sa réponse ?

— N'en doutez pas.

— Quel jour m'autorisez-vous à venir la chercher ?

— Après-demain, si bon vous semble.

— A pareille heure ?

— Je n'y vois pas d'inconvénient.

— Je n'y manquerai pas, monsieur le duc, fit M. de Pierre-Lisse, qui se leva pour prendre congé.

Quand le baron se fut éloigné, Lucien demeura très embarrassé.

Lui aussi, tout comme le baron, il avait surpris au passage les regards plus que bienveillants que Martial et Brissot faisaient peser parfois, sur la jeune fille, et il n'était plus d'âge à se tromper sur la signification de ces regards.

D'aucun d'eux il n'avait reçu la moindre confidence, et pourtant il était certain que tous deux étaient épris de Marcelle.

A l'égard de Brissot, il aurait pu conserver quelque doute ; mais, à l'égard de Martial, il était depuis longtemps fixé.

Pendant le cours du long voyage qu'ils avaient fait ensemble et durant les longues heures de loisir que leur laissaient leurs explorations, avaient-ils cessé un instant de penser à ce Paris, où ils avaient laissé leurs plus chères affections? Non, certes ! Lucien évoquait à tout moment le souvenir de Raymonde ; il ne se passait pas de jour que le jeune comte ne prononçât le nom de Marcelle.

Le duc était donc bien convaincu que la jeune fille avait produit sur Martial une très-vive impression.

Cependant, pas plus que Brissot, Martial n'avait fait l'aveu de son amour.

Que faire?

M. de Pierre-Lisse avait si bien joué son rôle, que tout le monde était sa dupe, depuis la comtesse, qui croyait à son repentir sincère, jusqu'à Lucien, moins crédule toutefois, mais qui s'était laissé prendre à ces apparences de loyauté.

A ses yeux, le baron était de bonne foi. Comment celui-ci aurait-il su que le père Brahma avait légué un million à Marcelle? Lucien seul avait été mis dans la confidence et ne l'avait dit à personne, pas même à Martial !

Il ne crut donc pas pouvoir cacher à Marcelle la recherche dont elle avait été l'objet. Il n'était même pas fâché que cette occasion se présentât, car elle lui fournirait le moyen de sonder les sentiments de la jeune fille et de savoir si son cœur avait parlé en faveur de Martial ou de Brissot.

Il ne la fit pas appeler tout exprès, ne voulant pas donner à cet entretien une solennité qui aurait peut-être effarouché les aveux de la chère enfant.

Ce ne fut que le soir, après souper, au moment où Raymonde venait de regagner sa chambre, que Lucien aborda ce sujet délicat.

Nul moment n'était plus favorable. Marcelle avait depuis longtemps dépouillé sa correspondance et fait le pélerinage charitable qu'elle accomplissait presque chaque jour chez les pauvres du quartier. Elle avait donc l'esprit tranquille, le cœur content ; elle était disposée aux plus tendres épanchements.

Lucien l'observait du regard et faisait involontairement une comparaison entre le jour où elle était entrée chez lui, flétrie par la misère, et l'heure actuelle, où s'épanouissaient sur ce joli visage toutes les roses de la santé, toutes les satisfactions de la vie heureuse. Naturellement, cette comparaison tournait tout à l'avantage de Marcelle.

Elle était vraiment belle, en effet. D'opulents cheveux noirs, que, contrairement à la mode du jour, elle n'avait pas encore voulu poudrer, se nouaient sur sa tête en tresses magnifiques, que les reflets de la lumière coloraient de nuances bleuâtres. Son front blanc, large et légèrement bombé, s'arrêtait sur deux sourcils finement arqués, sous lesquels brillait le feu de deux grands yeux noirs, qu'estompaient des cils longs et veloutés.

Son nez droit, aux narines fines, rosées, transparentes et d'une excessive mobilité, surmontait une bouche aux lèvres pleines et colorées, faites pour le sourire et les baisers. Un petit menton rond, mais nettement dessiné, au milieu duquel une fossette avait creusé son nid, terminait l'ovale de cette figure enchanteresse.

L'organe avait chez elle une fraîcheur et une suavité extraordinaires ; son rire franc et sonore laissait voir une rangée de perles, que le trésor des rajahs d'Adjimore lui eût enviées.

Ce qui frappait le plus en elle, c'était le contraste saisissant que formaient ses cheveux, ses yeux, ses sourcils et ses cils, d'un noir de jais, avec la blancheur éclatante de son teint. Pas une veine, pas un signe, n'altéraient la netteté de cette peau mate et d'une transparence lactée.

Marcelle s'aperçut de la persistance que Lucien mettait à l'examiner, mais au sens de laquelle elle ne pouvait pas se tromper.

— Comme vous me regardez, monsieur le duc ! dit-elle en riant. On croirait que vous ne m'avez jamais vue.

— C'est vrai, confessa Lucien. Je ne vous avais jamais si bien vue qu'en ce moment.

— Et pourquoi mieux aujourd'hui qne les autres jours ? demanda-t-elle curieusement.

— Parce que je m'aperçois que vous êtes réellement une bien douce, bien bonne et bien belle enfant.

— Oh ! monsieur le duc, fit Marcelle en rougissant, ce n'est pas généreux à vous de me parler ainsi.

— Pourquoi donc ? Est-ce un crime de dire la vérité ?

— Non, mais je ne veux pas avoir à vos yeux d'autre beauté que la reconnaissance dont je suis pénétrée.

Martial avait travaillé avec acharnement (Page 612.)

— Rassurez-vous, ma chère enfant, je ne vous en trouve pas d'autre. Vous seriez-vous par hasard méprise au sentiment qui m'a dicté ces paroles? Avez-vous cru que je voulais vous faire une déclaration? dit Lucien en riant à son tour.

— Par exemple ! fit Marcelle, en baissant les yeux.

— Non, non, continua Lucien, ce n'est pas de moi qu'il s'agit.

— Comment! ce n'est pas de vous? C'est donc d'un autre?

— Peut-être. Vous imaginez-vous que je sois le seul à remarquer les beautés que je signalais ?

— Mais... je ne sais... balbutia-t-elle, toute confuse.

— Je le sais, moi, mon enfant. Aussi c'est presque en qualité de père que je vous parle ainsi.

— De père ! répéta Marcelle étonnée.

— Oui, mon enfant. Aujourd'hui même quelqu'un m'a demandé votre main.

— Qui donc ? demanda-t-elle avec vivacité.

— Je vous le donne à deviner en cent.

Marcelle fit un mouvement ! On aurait juré qu'un nom allait s'échapper de ses lèvres...

— C'est inutile, dit-elle. Je n'ai jamais pu déchiffrer les énigmes.

Lucien remarqua cette hésitation.

— Alors, mon enfant, lui dit-il, je vais vous nommer celui dont il s'agit : c'est le baron de Pierre-Lisse.

— Lui ! s'écria-t-elle avec un geste d'effroi.

— Oui, ma chère Marcelle. Aujourd'hui même il m'a demandé votre main.

— Et vous la lui avez accordée ?

— Non pas, répondit Lucien. Je lui ai promis seulement que je vous ferais part de cette proposition.

— Ah ! je respire, dit la jeune fille.

— Il me semble, reprit le duc, que ce projet ne vous sourit guère.

— Avant de vous répondre, m'est-il permis de savoir si cette recherche est de votre goût ?

— Je n'ai pas à me prononcer à cet égard.

— Et la comtesse ?

— Mme de Libessac n'en est pas informée.

— Quoi ! le baron n'a pas communiqué à sa cousine ses projets de mariage ?

— Il venait s'en ouvrir à elle avant-hier, au moment où elle nous a quittés, mais elle ne lui a pas donné le temps de s'expliquer.

— Ne trouvez-vous pas singulier que le baron s'adresse à des étrangers, plutôt qu'à l'unique parente qu'il ait au monde ?

— Je suis si bien de cet avis, que j'en ai fait l'observation à M. de Pierre-Lisse.

— Cependant, vous n'avez pas jugé à propos d'attendre le retour de la comtesse, fit observer Marcelle.

— Non, parce que je n'avais pas le droit de vous taire une minute la démarche dont vous étiez l'objet.

— Cette démarche est donc honorable à vos yeux ?

— Je vous en fais juge, mon enfant. Le baron a quarante ans sonnés, mais il porte un nom qui ne manque pas d'un certain relief et il est à la tête d'une fortune de trois cent mille livres. C'est sur ce nom et sur cette fortune qu'il compte, pour combler la différence d'âge qui existe entre vous et lui. Il sait que votre nom est obscur, que vous ne possédez rien ; il n'espère donc rien de vous que

votre consentement. Eh bien! selon vous, une telle conduite n'est-elle pas celle d'un honnête homme?

— Je ne saurais dire le contraire, fit Marcelle, qui baissa la tête avec embarras, mais...

— Attendez, interrompit le duc. Maintenant que je vous ai exposé bien nettement la situation, il me reste à vous expliquer le rôle que je joue dans cette circonstance. C'est celui d'un intermédiaire pur et simple. Loin de m'être engagé à rien envers M. de Pierre-Lisse, je lui ai formellement déclaré que je ne voulais pas influencer votre volonté et que je ne vous contraindrais, en aucun cas, à vous marier contre votre gré.

— Ah! merci, monsieur le duc, dit la jeune fille en se redressant.

— Il est tout naturel que j'aie agi ainsi, continua Lucien. Je ne suis rien pour vous qu'un ami, je n'ai pas plus le droit de vous imposer ma volonté que je n'ai celui de rien vous taire de ce qui vous intéresse.

— Vous avez sur moi, monsieur le duc, tous les droits que vous donne ma reconnaissance, répliqua Marcelle. Ce serait donc le comble de l'ingratitude que de ne pas me soumettre à tout ce que vous exigerez de moi, sachant bien que vous n'exigerez jamais qu'une chose juste et honnête. Mon cœur, mon sang, ma vie vous appartiennent. Voilà pourquoi je vous demandais tout à l'heure si ce projet de mariage vous souriait.

— Encore une fois, mon enfant, je me refuse à dire ce que je pense à cet égard. Vous êtes libre, parfaitement libre, d'agir comme bon vous semblera. Bien plus, comme je reconnais que la question mérite d'être examinée à fond, et comme je ne veux pas vous surprendre, je ne vous demande pas une réponse immédiate. Vous avez quarante-huit heures devant vous. Réfléchissez bien, apportez-moi le résultat de vos réflexions et je vous promets, quel qu'il soit, de transmettre votre réponse au baron avec la même ponctualité que je vous ai soumis sa demande.

— Il ne me reste donc plus, monsieur le duc, qu'à vous remercier de ce désintéressement, dit Marcelle. Je ferai tous mes efforts pour me rendre digne de cette confiance.

— J'en suis certain, fit Lucien. Allons, regagnez votre chambre et ne vous alarmez pas.

A ces mots, il la baisa au front et la congédia.

— Ou je me trompe fort, se disait-il en allant rejoindre Raymonde, ou le baron de Pierre-Lisse n'a pas grandes chances de succès.

On s'étonnera peut-être que, dans cette conversation où s'agitait l'avenir de Marcelle, Lucien ne lui eût pas dit un mot de la fortune personnelle qu'elle aurait un jour, conformément aux dispositions suprêmes du père Brahma.

Le million dont l'avait dotée en mourant le vieux Seïda la faisait, en effet, une des plus riches héritières de Paris. Si le chiffre de cette dot avait été connu, il aurait suscité évidemment en peu de jours, grâce aux relations étendues de M. de La Tournaye, une foule de compétitions embarrassantes.

Aussi n'avait-il touché à personne, pas même à Raymonde, un mot de cette question délicate.

Marcelle était donc loin de se douter que le duc lui ménageait la surprise de ce million.

Elle était rentrée dans sa chambre et s'était laissé tomber avec accablement sur le fauteuil.

Elle comprenait fort bien pourquoi Lucien avait agi ainsi et lui savait gré de s'être fait, sans commentaires, l'interprète de M. de Pierre-Lisse.

Pour toute femme, en effet, qui aurait écouté la voix de l'intérêt, la proposition du gentilhomme était avantageuse à tous égards.

C'est quelque chose, pour une fille qui n'est rien et qui n'a rien, de se réveiller le lendemain avec un titre de baronne et un revenu de quinze mille livres, mais Marcelle n'était pas de celles qu'un blason fait rêver ou que l'argent peut tenter.

Peut-être, d'ailleurs, étouffait-elle au fond de son petit cœur quelque sentiment secret, auquel elle ne voulait pas donner l'essor, peut-être l'image préférée de quelque beau jeune homme avait-elle déjà hanté son sommeil.

Lucien inclinait à le croire. Il lui avait semblé surprendre sur le visage de la jeune fille quelque chose comme un vague sentiment d'espérance, au moment où il avait prononcé le mot de mariage. Un instant même, il avait cru provoquer les confidences de Marcelle; mais il n'avait pas jugé à propos de la presser ni de lui arracher le secret qu'elle prétendait garder.

La pauvre enfant était perplexe. La nuit qui suivit ces ouvertures fut pour elle une longue nuit de tourment et d'insomnie, car elle pressentait que le jour était proche où allait s'agiter cette question de vie ou de mort, qui s'appelle le mariage, et dont le nom seul l'épouvantait.

Quant au baron de Pierre-Lisse, il n'apparut qu'à de rares intervalles au milieu des silhouettes de toute forme qui vinrent troubler le repos de la chère enfant. Elle était bien décidée à repousser sa demande. Non-seulement elle ne l'aimait pas, mais il lui faisait peur

Elle chercha à s'expliquer le sentiment de crainte que cet homme lui inspirait, elle ne put y parvenir. Sa répugnance était irréfléchie, instinctive, elle le reconnaissait; mais le visage du baron avait une expression féline, astucieuse, méchante même, qui glaçait le cœur de Marcelle.

Néanmoins, elle aurait voulu donner au duc une raison plausible du refus auquel elle était résolue d'avance.

Quand vint le jour, elle n'avait rien trouvé! Serait-elle donc obligée de repousser, sans motifs sérieux, une demande qui semblait concilier pourtant à la fois les convenances et la raison?

Tout à coup, elle poussa un petit cri joyeux, se renfonça sous ses couvertures et s'endormit.

Pendant ce temps, le baron était rentré chez lui, très-satisfait de la tournure qu'avait prise son entrevue avec Lucien. Il l'avait amené, presque malgré lui, au résultat qu'il ambitionnait.

— A l'heure qu'il est, se disait-il en se couchant, Marcelle doit être prévenue...

Il ne doutait pas du succès. Cette petite abandonnée pouvait-elle repousser les avantages immenses qu'elle retirerait d'une telle union?

Aussi dormit-il bien, lui. Il se promit de mener si rondement l'affaire qu'elle serait bâclée avant le retour de sa cousine.

Quant à ce qu elle en penserait, il ne s'en préoccupait nullement.

Le surlendemain, quand il se présenta à l'hôtel de La Tournaye, il avait une allure conquérante tout à fait amusante à voir.

— Monsieur, lui dit Lucien sans autre préambule, j'ai fait part à Marcelle de la demande que vous m'avez adressée, et j'ai le regret de vous annoncer que sa réponse n'est pas tout à fait conforme à vos désirs.

— Elle refuse? fit M. de Pierre-Lisse.

— Pas précisément.

— Alors elle accepte?

— Pas davantage.

— Pourtant il faut bien que ce soit l'un ou l'autre.

— Non, monsieur, elle ajourne.

— Ah! fit M. de Pierre-Lisse déconcerté. Pour quelle raison?

— Pour une raison très-sensée, si sensée que je n'ai pas pu faire autrement que de lui donner toute mon approbation.

— Est-il indiscret de vous la demander, monsieur le duc?

— Pas le moins du monde, monsieur. Je ne sais pas si vous connaissez l'âge de Marcelle?...

— Dix-huit ans environ, je crois...

— Vous ne vous trompez pas, monsieur. Marcelle est née le 12 avril 1754. Elle aura dix-huit ans dans un mois et deux jours.

— Cette date précise a-t-elle une aussi grande importance que vous paraissez le croire?

— Elle en a une très-grande, monsieur, et voici pourquoi : Vous le savez, Marcelle ignore qui elle est, et les confidences que le père Brahma a reçues de Mme Darnaud ne permettent pas de douter qu'il y ait sur la naissance de cet enfant une grande obscurité. Mme Darnaud ne voulait pas dissiper ces ténèbres aux yeux de sa fille avant que celle-ci eût atteint sa dix-huitième année. Elle a donc tracé un long récit de sa vie passée, en recommandant au vieux vannier de ne pas le remettre à Marcelle avant le 12 avril 1766. Comme je me suis fait l'exécuteur testamentaire des volontés du père Brahma, j'ai accepté la mission dont il s'était chargé. La fille de Mme Darnaud ne saura rien avant un mois.

— De sorte qu'elle ne veut pas donner sa réponse avant un mois? interrogea le baron.

— Oui, monsieur. Elle m'a fait très-judicieusement observer qu'elle ne pouvait s'engager à rien, sans être bien définitivement fixée sur son état. Ne trouvez-vous pas, comme moi, que cette raison est toute naturelle?

— J'en conviens, monsieur le duc, fit le baron en s'efforçant de cacher son dépit.

— Alors, monsieur, dans un mois, je vous donnerai la réponse définitive de Marcelle, dit Lucien. Vous êtes de trop bonne maison pour que j'aie besoin de vous recommander jusque-là la plus grande discrétion au dehors et au dedans.

A ces mots, il se leva et s'inclina cérémonieusement devant M. de Pierre-Lisse.

Celui-ci dissimula sous un sourire le mécontentement qu'il éprouvait et s'éloigna.

— Oh ! murmura-t-il, ils ont beau faire, je l'aurai.

IX

LE SORCIER

Pendant les cinq mois qui avaient suivi son retour en France, Martial avait travaillé avec acharnement.

Le mémoire qu'il avait rédigé sur les documents que son voyage lui avait fournis était terminé. Il devait en donner lecture au duc de La Tournaye le jour où l'atteignit la balle du baron de Pierre-Lisse.

La blessure était heureusement insignifiante. Il ne fut même pas forcé de garder le lit et ne fut condamné par le docteur Rousseau qu'à quelques jours de réclusion.

En vain cherchait-il à s'expliquer les motifs de cette aggression et à trouver le nom de celui qui en était l'auteur. Il ne se connaissait pas d'ennemis et ne concevait pas à qui sa mort aurait profité.

Il finit donc par croire, comme Lucien, qu'il avait été victime d'une méprise de la part de quelque mari trompé.

Il était évident, en effet, que le mobile du crime était la vengeance et non le vol, car le meurtrier avait pris la fuite aussitôt qu'il l'avait vu touché et n'avait pas même essayé de le dépouiller de l'argent dont il était porteur.

Ce qui le frappa le plus dans cet événement, dont les causes lui échappaient, ce fut la façon miraculeuse dont il avait été préservé.

C'était ce mémoire auquel il avait consacré ses veilles, qui lui avait sauvé la vie !

Lorsque, le lendemain de cet accident, il reçut la visite de M. de La Tournaye

il lui soumit son travail. Lucien en approuva le fond, mais la forme lui en parut un peu trop vive.

Il n'eut pas de peine à démontrer que ce mémoire, étant destiné à des magistrats, devait éviter avec soin toute trace de violence et de récrimination, pour se borner à accumuler les faits, sur l'éloquence desquels il fallait uniquement compter.

Martial reconnut la justesse de ces observations et promit de ne pas s'abandonner à ses rancunes personnelles.

Il fit venir son secrétaire aussitôt que le duc se fut éloigné, ratura, coupa, ajouta, jusqu'à ce que le mémoire eût enfin revêtu la forme qu'il devait avoir.

Cet important travail accompli, il eut tout le loisir de songer à ses propres affaires.

Ces affaires n'étaient heureusement pas compliquées. Il était seul au monde, il était jeune, il avait de la force, et la vie de dissipation n'avait aucun charme à ses yeux.

Les évènements terribles qui l'avaient rendu orphelin avaient eu sur son esprit et sur sa manière de vivre une très-grande influence et lui avaient donné de bonne heure une maturité précoce.

Douloureusement écrasé d'abord sous le poids de la honte qui avait rejailli sur un nom jusque-là si noblement porté, Martial s'était enfermé dans son hôtel, comme dans un cloître, d'où ses amis eurent dans le principe beaucoup de peine à le faire sortir.

Peu à peu il s'aperçut que le monde n'avait jamais cru à la culpabilité de son père.

Le crime fait la honte et non pas l'échafaud,

a dit le poète. Jamais pensée plus belle et plus vraie ne se traduisit plus éloquemment que par l'accueil empressé dont Martial devint l'objet, lorsqu'il se décida à quitter sa retraite.

Toutes les mains se tendirent vers lui. Les femmes surtout se montrèrent compatissantes pour ce malheur immérité.

Cela mit un peu de baume sur la blessure de Martial. Cette protestation unanime contre l'arrêt injuste qui avait frappé le général atténua l'amertume de ses regrets et lui rendit un peu de courage. Pourtant il ne se considéra pas comme entièrement absous. La tache de sang que l'échafaud avait imprimée sur son nom et jusque sur ses habits restait toujours aussi fraîche que le jour où l'innocente victime était montée sur le hideux instrument de supplice.

Peut-être, si le jeune comte avait choisi une femme parmi celles qui lui souriaient le plus complaisamment, aurait-il été accueilli avec faveur, mais peut-être aussi se serait-on retranché derrière un prétexte banal pour repousser « cet excès d'honneur ou cette indignité. »

Cette seule pensée avait suffi pour étouffer au fond du cœur de Martial tout

autre sentiment que celui de sa propre dignité. Il avait mieux aimé vivre seul que s'exposer à un échec humiliant.

Aujourd'hui encore il se raidissait contre les entraînements involontaires qu'il éprouvait.

Il avait rencontré une fille jeune et belle, vers laquelle son cœur l'attirait avec une force invincible. Cette jeune fille, c'était Marcelle.

Du premier jour où il l'avait vue, il avait senti se fondre la glace dont il s'était cuirassé jusqu'alors. Ce fut bien pis quand il apprit par Lucien quels malheurs avaient successivement accablé la pauvre enfant.

Martial vit entre la position de la jeune fille et la sienne une similitude qui le frappa. N'était-elle pas orpheline, comme lui, et, comme lui, condamnée à un célibat éternel, sinon par la honte, du moins par la pauvreté?

Ce ne fut pas seulement par sa beauté qu'elle conquit d'emblée les sympathies de Martial, ce fut aussi par ses revers. Le malheur aime le malheur. Entre les âmes cruellement éprouvées, il y a une espèce de magnétisme latent, qui se dégage quand elles se rencontrent, et les pousse à chercher dans la même affinité de sentiments les consolations que l'égoïsme des autres leur a refusées.

Le jeune comte ne sut pas lutter contre cette attraction instinctive. Il se prit à considérer Marcelle et la trouva belle. Il l'aima et l'aima plus encore parce qu'elle était obscure et misérable.

Il se garda bien de l'avouer, cependant. Il imposa silence aux battements de son cœur.

Il aurait été bien surpris s'il avait su que Lucien, Brissot et le baron de Pierre-Lisse avaient lu dans ses regards l'amour dont il était possédé et contre lequel il s'efforçait de réagir.

Certes, il ne se dissimulait pas qu'il avait plus de chances de réussir auprès de Marcelle qu'auprès de ces jeunes filles nobles, riches et orgueilleuses, dont il n'avait même pas essayé de vaincre les résistances.

Néanmoins, il était bien résolu à attendre.

Par Lucien il avait appris tout ce qui concernait la jeune fille. Il savait donc que Marcelle ne devait pas déchirer avant l'âge de dix-huit ans le voile qui recouvrait son passé. Que renfermait le manuscrit de Mme Darnaud? Quelles révélations allaient en jaillir? Marcelle resterait-elle la fille pauvre et obscure qu'elle paraissait être? Serait-elle appelée au contraire à de plus brillantes destinées?

Telle était l'énigme que se posait Martial. C'est la solution de ce problème qu'il attendait avant de se déclarer, en dépit des impatiences et des fureurs jalouses qu'il ressentait.

Lui, qui se flattait d'être resté impénétrable, il avait lu également dans les yeux de Brissot et s'était aperçu que le jeune clerc était son rival, — rival inavoué, ainsi que lui, mais non pas moins à craindre pour cela.

Il s'étonnait et se félicitait à la fois que le jeune clerc ne se fut pas déclaré, car il trouvait que celui-ci avait sur lui tous les avantages.

Brissot présenta successivement deux de ses amis, Robespierre et Marat. (Page 619.)

Brissot était moins bien de sa personne, c'est vrai, mais il était plus jeune et ne lui cédait en rien sous le rapport de l'intelligence.

Or, Martial était de ceux pour qui les avantages physiques n'ont de prix que s'ils font ressortir les beautés du cœur.

Ces beautés, Brissot les possédait incontestablement. Par cela même que le jeune comte le redoutait, il lui rendait hautement justice.

Vingt fois, Martial avait entendu tomber des lèvres de son bouillant rival ces paroles hardies et ces idées grandioses qui fermentaient en France à cette époque, comme un levain de régénération et de liberté.

N'était-ce pas Brissot qui, le premier, avec une irréflexion qui plaidait en faveur de sa générosité, avait tendu la main à Marcelle? N'était-ce pas dans son logis qu'il lui avait donné asile, sans se demander où il coucherait lui-même? Nouveau saint Martin, ne s'était-il pas dépouillé de son manteau pour subvenir aux premiers besoins du père infirme?

Ces sortes de services, toujours [illegible], dans lesquels celui qui les rend s'oublie lui-même, ne sont pas de ceux qu'on s'acquitte aisément. Ils avaient laissé certainement au fond du cœur de Marcelle la trace indélébile d'une reconnaissance éternelle.

Que de fois, en présence de ses nouveaux amis, elle s'était plu à rappeler ces pénibles circonstances et à proclamer la touchante bonté de son bienfaiteur!

C'est ce qui faisait trembler Martial et lui inspirait les doutes les plus cruels sur l'issue de l'amour par lequel il se sentait consumé. Il aurait presque mieux aimé que Brissot se déclarât sur-le-champ.

Qu'attendait-il donc? Comme le jeune comte, ne voulait-il pas hasarder une demande avant la date que Mme Darnaud avait fixée? C'était probable. Et, en vérité, Martial ne pouvait pas en vouloir au jeune clerc d'agir avec la même prudence qu'il le faisait lui-même.

Ces alternatives de joies et de douleurs, de craintes et d'espérances, brisaient le cœur de Martial, mais lui donnaient la vie. Il n'eût pas désormais échangé ces angoisses contre les douceurs de la plus sereine indifférence. Il regrettait les années qu'il avait passées au sein de l'isolement. Le vide dans lequel il s'était débattu lui faisait horreur. Il aurait voulu rencontrer plus tôt celle qui avait triomphé, non pas encore de ses timidités, mais de son parti-pris d'insensibilité.

Combien de fois son secret avait failli lui échapper!

Combien de fois, quand il s'était trouvé seul avec Marcelle, avait-il été sur le point de prononcer les brûlantes paroles qui lui montaient du cœur aux lèvres! Que de combats il avait soutenus contre lui-même, depuis qu'à son retour il l'avait retrouvée si complètement métamorphosée, si admirablement belle!

Mais non, il avait bâillonné son amour, meurtri son cœur, avec un héroïsme qui aurait fait hausser les épaules aux roués du jour.

Les trois jours de repos auquel il fut condamné ne contribuèrent que mieux à développer jusqu'à la passion l'amour dont il était possédé.

Le quatrième jour, il allait sortir, quand il vit entrer chez lui le duc de La Tournaye.

— Vous sortiez? lui dit Lucien.

— Oui, j'allais chez vous.

— Alors, venez vous réchauffer avec moi aux rayons de ce soleil printanier en attendant que vous assistiez à la soirée que je donne après-demain.

— Un bal ! s'écria Martial, ravi à l'idée qu'il allait danser avec Marcelle, presser sa main dans les siennes...

— Non, une soirée d'intimes, répondit Lucien. Cinquante personnes environ... pourtant quelques visages nouveaux.

— Lesquels?

— MM. Marat, Robespierre et Dumouriez.

— Dumouriez ! répéta le jeune comte. Je connais ce nom là ! N'est-ce pas un jeune officier qui s'est battu comme un lion en France, en Corse, en Pologne?

— Lui-même.

— Vous le connaissez donc?

— Pas plus que Robespierre et Marat.

— Comment alors les recevez-vous dans l'intimité?

— C'est Brissot qui m'a demandé la permission de me les présenter.

— Oh ! c'est différent.

— Attendez, fit Lucien, ce n'est pas tout. Nous aurons encore Damis, le fameux Damis...

— L'élève de Cagliostro? demanda Martial.

— Lui-même.

Le jeune comte fit un violent soubresaut.

— Est-ce que vous avez peur des sorciers? lui demanda Lucien.

— Moi? Pas précisément. Cependant on parle tant de ce Damis, on prétend qu'il a dit et fait des choses si étonnantes !...

— Oui, j'ai entendu raconter de lui des prouesses extraordinaires ; mais, pour ma part, je ne crois pas plus aux prophéties de Damis ou de Cagliostro qu'au baquet de Mesmer ou aux vertus convulsionnaires du tombeau de saint Médard.

— Vous avez peut-être raison, dit Martial. Pourtant je ne suis pas si exclusif, moi. J'ai assisté à des séances de magnétisme qui m'ont bouleversé.

Lucien haussa les épaules avec pitié.

— Et tenez, poursuivit le jeune comte, il était écrit que je devais rencontrer ce Damis.

— Comment?

— Parce que j'étais invité, le lendemain du jour où j'ai été blessé, à une soirée dont il devait faire les frais.

— Chez qui?

— Chez la marquise de Candillac. Eh bien ! voulez-vous savoir ce qui s'y est passé?

— Volontiers ; mais comment le savez-vous vous-même, puisque vous n'y étiez pas?

— Mon ami le chevalier d'Espeuille, qui assistait à cette soirée, m'en a raconté hier les moindres incidents.

— Et ils sont curieux à connaître?

— Très-curieux, surtout en ce qui concerne la marquise.

— Voyons!

— Vous savez que Mme de Candillac a vingt-trois ans et qu'elle est très-malheureuse en ménage. On va jusqu'à affirmer que, depuis cinq ans qu'ils sont unis, son mari n'a jamais franchi le seuil de la chambre conjugale. Il joue un jeu d'enfer, se ruine avec les filles d'Opéra et ruine même sa femme, qui ne sait plus comment sortir des griffes de ce mauvais larron.

— Je sais tout cela, fit Lucien.

— La conduite du marquis excite l'indignation générale, tant il étale avec impudeur le luxe insolent de ses maîtresses. Quand, par hasard, il fait une apparition à l'hôtel de la marquise, il y met tout à l'envers. Si elle risque une observation, il la bat. Bref, c'est le pire de tous les mauvais sujets.

— C'est le dernier des misérables, fit Lucien avec mépris.

— Vous voulez dire : c'était...

— Comment? c'était... Il est donc mort?

— Vous allez voir, dit Martial. Donc Mme de Candillac donnait une soirée, à laquelle assistait Damis. Je ne vous dirai rien de l'habileté dont il fit preuve, ni de l'adresse avec laquelle il escamota en un clin d'œil toutes les tabatières de la société. J'arrive tout de suite à la marquise.

Elle se tenait, immobile et rêveuse, dans le coin de son salon, pendant que ses invités accablaient Damis de questions et contemplaient d'un œil émerveillé cet homme bizarre.

Tout à coup il aperçut la jeune femme. On le vit se diriger vers elle avec un sourire de tendre pitié.

— Et vous, madame la marquise, ne me demandez-vous rien ? lui dit-il.

— Oh ! moi, répondit-elle avec tristesse, je ne m'intéresse pas assez à la vie pour désirer connaître d'avance les amertumes qu'elle me réserve.

— Qui sait? hasarda Damis. Ne vous intéressez-vous pas un peu au sort de votre mari?

— Moins qu'à tout autre, répondit-elle.

— Eh bien ! je gage que vous ne seriez pas fachée d'apprendre ce que fait en ce moment M. de Candillac, fit Damis.

— J'en doute, dit la jeune femme.

— Et moi j'en suis certain, répliqua-t-il.

— Parlez-donc, fit-elle en surmontant ses répugnances.

Damis ordonna qu'on lui apportât une carafe d'eau bien claire et y jeta une pincée de poudre blanche, qu'il prit dans une bonbonnière enrichie de diamants.

— Regardez, dit-il à Mme de Candillac.

On vit l'eau se troubler légèrement. La marquise la regardait avec curiosité. Subitement, on la vit pâlir, ses yeux étaient démesurément agrandis par la terreur, ses traits étaient affreusement contractés... Enfin elle se détourna avec horreur et se renversa sur son fauteuil en poussant un grand cri.

L'eau avait repris sa limpidité naturelle, sans que personne y vît rien de ce qui avait si fort épouvanté la marquise.

— Vous êtes veuve, madame, lui dit Damis.

Et il se retira pendant que chacun s'empressait autour de la jeune femme.

Or, il était à ce moment-là neuf heures trois quarts.

Le lendemain matin, tout Paris, vous excepté, apprenait la mort tragique du marquis de Candillac, tué, précisément à cette heure, par un sergent des gardes suisses, dans la chambre de leur commune maîtresse.

— Tant mieux pour Mme de Candillac ! fit Lucien.

— Sans doute, mais ne trouvez-vous pas l'histoire surprenante?

— Je ne dis pas le contraire. Aussi n'en serai-je que plus curieux de voir ce Damis à la besogne en présence d'un auditoire intelligent. Voilà pourquoi j'ai permis à Brissot de m'amener ses trois amis.

La veille, en effet, lorsque Lucien avait invité le jeune clerc à cette soirée, celui-ci s'était excusé en disant que « c'était son jour de réception ».

Il avait accompagné ces paroles d'un sourire qui ne laissait aucun doute sur le ton d'emphase ironique avec lequel il les avait prononcées.

— Qui donc attendez-vous ? avait demandé Lucien.

— Trois de mes amis, qui se nomment Marat, Robespierre et Dumouriez.

Le duc les connaissait déjà de nom. Brissot lui avait dit que Marat étudiait la médecine et que Robespierre était clerc dans la même étude que lui.

Quant à Dumouriez, il commençait déjà à faire parler de lui.

Fils d'un commissaire des guerres, il était entré comme cornette dans le régiment d'Escars, s'était battu comme un géant et avait conquis à vingt-deux ans le grade de capitaine et la croix de Saint-Louis. Réformé en 1762, à cause de ses blessures, lors de la conclusion de la paix, il ne put vivre dans l'inaction à laquelle il était condamné. Il quitta la France et se rendit en Italie, pour prendre part à la lutte que soutenaient contre les Génois les Corses révoltés.

A peine était-il de retour qu'il soumit au duc de Choiseul les plans de campagne qu'il avait conçus pour la conquête de la Corse. Le premier ministre fut frappé de leur lucidité ; mais, ne jugeant pas encore le moment favorable, il se contenta de récompenser par une large gratification le zèle du hardi capitaine.

M. de Choiseul le choisit pour aller soutenir les Polonais contre les Russes.

Un peu plus tard, il fut attaché au ministère de la guerre, puis chargé par le roi d'une mission secrète pour la Suède. Il était déjà à Hambourg, avec MM. Fabvier et Ségur, quand le duc d'Aiguillon, à qui le roi n'avait pas confié le secret de cette mission, les fit arrêter tous trois.

Dumouriez fut jeté à la Bastille, puis transféré six mois après au château de Caen, où il demeura exilé jusqu'à la mort de Louis XV. Libre de poursuivre sa carrière, il épousa une de ses parentes et alla étudier à Lille les nouvelles manœuvres que le baron de Pirche venait d'introduire dans l'armée prussienne. Enfin il revint à Paris.

Depuis cette époque, il y vivait, ou plutôt il y étouffait. Le besoin d'activité qui le dévorait l'avait poussé dans le camp des novateurs et l'avait mis en relations avec Marat, Robespierre et Brissot.

Les quatre amis ne se quittaient pas et passaient ensemble toutes leurs soirées tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre.

Dumouriez et Brissot s'entendaient assez bien ensemble; mais Marat et Robespierre leur reprochaient de pactiser avec les partisans de l'ancien régime et de ne pas se vouer assez exclusivement au triomphe des idées nouvelles.

Brissot ne leur avait pas caché qu'il était reçu chez le duc de La Tournaye et leur avait raconté comment il l'avait connu.

Marat et Robespierre s'étaient indignés que leur ami fût devenu le familier d'un hôtel si notoirement aristocratique. En vain le jeune clerc leur avait-il exposé combien le duc était généreux et charitable, avec quel dévouement et quelle prodigalité il essayait de réparer le mal que les siens avaient fait et faisaient encore au pays.

— Raison de plus, avait dit Marat. Plus il retardera l'éclosion de nos doctrines, plus il sera notre ennemi.

— Bah ! fit Robespierre, ne vois-tu pas que Brissot est amoureux de celle qu'il a sauvée ?

— Et quand cela serait? riposta Dumouriez. Est-on maître d'aimer dans un camp plutôt que dans un autre ?

— Non, répondit nettement Marat. On se doit à son pays d'abord. Quant à l'amour...

— Sans doute, insinua Robespierre, mais le duc est riche, sa protégée se ressentira probablement de sa générosité. Or, Brissot n'a rien et la fortune est un moyen comme un autre de parvenir.

— Ce que tu viens de dire est tout bonnement infâme, répondit Brissot, car rien ne t'autorise à m'attribuer des sentiments aussi vils. Lorsque j'aimerai une femme, je l'aimerai pour ce qu'elle vaut par elle-même et non pas pour les sacs d'écus qu'elle représente, — et j'ajoute que plus elle sera riche, moins elle aura de droits à mon amour.

— Bravo ! fit Dumouriez. Vous êtes un homme, Brissot.

— D'ailleurs, poursuivit le jeune clerc, à quoi bon agiter une question aussi délicate ? Vous ai-je dit que j'aimais? Personne peut-il affirmer que je m'en sois ouvert à lui? Non. Laissez donc au temps et à l'avenir le soin de faire leur œuvre. Suivant que j'agirai, vous me jugerez : voilà tout ce que je vous demande. Pour le moment, ce que vous me reprochez le plus vivement, c'est d'avoir noué avec le duc de La Tournaye des relations d'amitié. Pourquoi? Croyez-vous que je sois de trempe assez fragile pour me laisser éblouir par un titre ou par un nom? J'espère que vous avez de moi une meilleure opinion, mes amis.

— Allons, calme-toi, dit Robespierre, mais prends-y bien garde, mon ami ! C'est avec ta vie et ton avenir que tu joues en ce moment !

Ce fut le lendemain de cette conversation, et alors qu'il ruminait le projet de mettre en présence le duc de La Tournaye et ses amis, que Brissot reçut de Lucien l'invitation dont nous avons parlé et l'autorisation de lui amener ses trois camarades.

Il leur en fit part le soir même. Marat seul résista longtemps. Pressé enfin par les sollicitations de Dumouriez et de Robespierre, il accepta.

Brissot se prépara le jour même à cette fête solennelle. Toutes ses épargnes y passèrent, car il ne voulait pas avoir aux yeux de Marcelle une trop grande infériorité sur la jeunesse élégante dont elle allait être entourée.

Il n'avait pas avoué qu'il aimait la jeune fille, mais il s'en était défendu si mollement que ses amis en étaient persuadés.

Ils ne se trompaient pas. A l'idée qu'il allait se trouver en face de Marcelle, dans une circonstance si en dehors de la vie ordinaire, le jeune clerc avait la chair de poule. Son cœur était près d'éclater, son esprit battait la campagne. Il était plus pâle que le conscrit, qu'on place en sentinelle perdue dans un endroit bien sombre et à qui l'on dit :

— Attention ! Il y va de ta vie !

Une indéfinissable appréhension s'était emparée de lui quand sonna l'heure décisive.

Avec une scrupuleuse exactitude, ses trois amis arrivèrent. Aussitôt on se mit en route. A neuf heures du soir, ils faisaient leur entrée dans l'hôtel de la place Royale et pénétraient dans les salons resplendissants.

Brissot les présenta successivement à Lucien et à sa femme, puis à Marcelle, qui les accueillirent avec la plus grande affabilité.

Dumouriez, Robespierre, Marat lui-même, convinrent que le duc était un gentilhomme accompli et que Marcelle était la plus jolie et la plus simple des créatures.

Peu à peu, les salons se peuplèrent et se remplirent de ce bourdonnement humain que forment les conversations à voix basse.

Tout à coup, le plus profond silence se fit. La porte venait de s'ouvrir et de livrer passage à un homme sur lequel se concentrèrent à l'instant tous les regards. Il était brun et paraissait âgé de trente-cinq ans au plus. Deux grands yeux noirs éclairaient son visage, dont les traits étaient beaux et réguliers

— C'est Damis ! chuchotèrent toutes les voix.

Il s'avança au-devant du duc de La Tournaye et de sa femme avec une aisance et une grâce infinies, et s'inclina devant eux avec le plus aimable sourire.

— Madame la duchesse, dit-il à Raymonde, comme c'est la première fois que je viens ici, j'ai pris la liberté de vous apporter mon cadeau de bienvenue...

— Un cadeau ! fit Raymonde étonnée.

— J'espère, madame, que vous me ferez l'honneur de l'accepter. Du reste, il n'est pas pour vous : il est pour votre fils.

— Pour mon fils ! répéta la jeune femme de plus en plus surprise.

— Oui, madame, dit Damis. Seriez-vous fâchée, par hasard, d'être mère d'un bel et gros garçon ?

— Mais au contraire, monsieur, balbutia-t-elle, ce serait le plus ardent de mes désirs.

— Je le savais si bien, madame, que je vous prie de lui faire agréer en temps et lieu l'objet que je lui apporte.

A ces mots il fit un signe.

Son laquais, qui était resté à la porte du salon, s'avança et lui remit un écrin long d'un pied et demi tout au plus.

Damis l'ouvrit et en tira une épée microscopique, véritable joujou d'enfant, dont la poignée d'or, finement ciselée, était enrichie d'émeraudes.

— Mais c'est un cadeau royal que celui-là! s'écria Raymonde.

— Oh! madame, répondit Damis à voix basse, vous auriez trouvé mieux dans le trésor des rajahs.

Lucien et Raymonde, qui, seuls, avaient entendu cette réponse, se troublèrent légèrement.

Comment cet homme avait-il surpris leur secret?

— Je destinais cette épée au fils de votre roi, madame, reprit Damis; mais comme cet enfant n'aura besoin avant longtemps ni d'épée, ni de couronne, j'ai préféré la donner au fils du gentilhomme le plus accompli de France.

Sur ces paroles amphibologiques, que tout le monde avait entendues, mais dont personne ne comprenait le sens, Damis se retira à l'écart.

Raymonde était trop joyeuse pour demander la moindre explication. Elle aurait un fils! C'était le plus cher de ses vœux. Aussi ne douta-t-elle pas un instant que Damis ne lui eût dit la vérité.

Lucien lui-même était ébranlé. Le bonheur que lui avait prédit Damis le trouvait presque aussi crédule et aussi joyeux que sa femme.

Ce début, fort habile en même temps que fort généreux, disposa tous les esprits en faveur de l'élégant sorcier.

Il fut assailli de questions, auxquelles il répondit avec autant de tact que de vivacité et d'enjouement.

Avisant alors Marcelle, qui se tenait discrètement derrière Raymonde, il s'avança vers elle.

— Et vous, mon enfant, proposa-t-il, ne voulez-vous pas que je vous dise un mot de l'avenir qui vous attend?

La jeune fille baissa les yeux et consulta timidement la duchesse du regard.

Raymonde lui fit signe d'y consentir.

— Donnez-moi votre main, dit le sorcier.

Elle lui tendit la main, qu'il examina dans tous les sens avec une profonde attention.

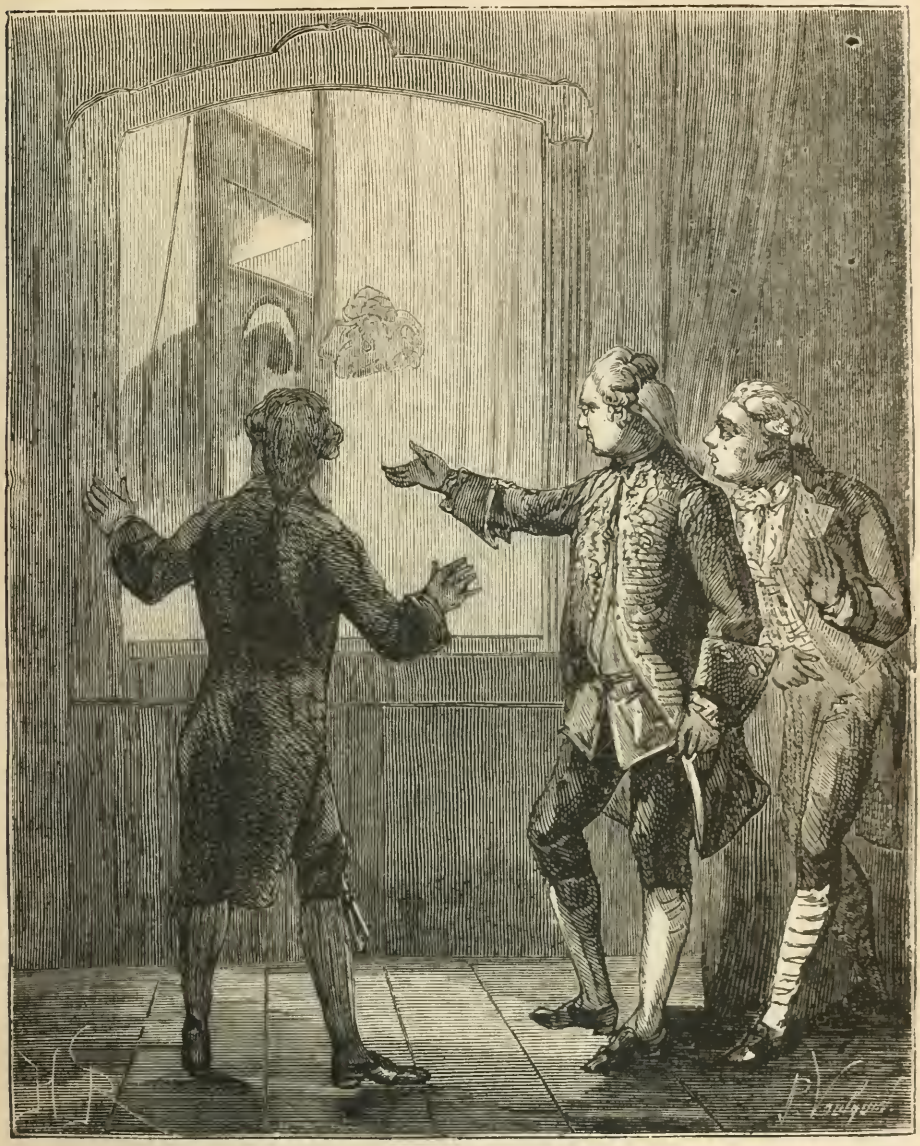
— Oh! que de choses sur cette petite peau fine et satinée! s'écria-t-il. Vous avez bien souffert, mon enfant! Vous aurez bien encore à souffrir... Voulez-vous que je vous donne un talisman pour conjurer le mauvais sort?

Marcelle le regardait, très-émue, n'osant dire ni oui ni non.

— Tenez, reprit-il, en tirant de son gousset une bague d'or fort petite, au milieu de laquelle figurait un chaton représentant une tête de clou, voici mon talisman. Il n'est pas beau, mais il est infaillible. Tant que vous le porterez vous n'avez rien à craindre. Si vous le perdez, je ne réponds de rien.

En même temps, il fixait la jeune fille avec une expression singulière.

— N'oubliez pas ce que je viens de vous dire, fit-il avec une expression de tendre pitié.



Regardez, leur dit Damis. (Page 163.)

Raymonde fut frappée de ces paroles et du ton sur lequel elles avaient été prononcées.

Déjà elle se penchait vers Damis, pour lui demander probablement des explications moins amphibologiques, mais celui-ci ne se souciait sans doute pas de répondre à des questions plus précises, car il salua cérémonieusement et se perdit ans la foule des invités.

78

Soudain il fronça les sourcils.

Il se trouvait alors en face de M. de Pierre-Lisse, qui assistait également à cette soirée.

Lorsque Damis le regarda, le gentilhomme sentit une sueur froide perler à son front.

— Et vous, monsieur, lui dit le sorcier, n'avez-vous le désir de rien savoir?

— Non, répondit sèchement le baron, je ne suis pas curieux de l'avenir.

— Ni du passé? fit Damis en souriant.

— Pas davantage.

Damis se pencha à son oreille.

— Quel succès pourtant, dit-il à voix basse, si je racontais vos aventures avec M. et Mlle de Lescarre ou bien celle de la place Royale...

Il s'éloigna, laissant le baron pétrifié, et arriva près du comte de Lally, devant lequel il s'inclina avec beaucoup plus de respect qu'il n'en avait témoigné à M. de Pierre-Lisse.

— Vous ne me connaissez pas, monsieur le comte? lui demanda-t-il.

— Non, monsieur, répondit Martial, surpris de se voir si directement interpellé.

— Nous nous sommes pourtant vus une fois déjà.

— Où donc?

— Au pied de l'échafaud sur lequel a péri votre illustre père.

— Ah! vous y étiez? fit Martial en pâlissant.

— Si bien que je pourrais vous dire la couleur de l'habit que vous portiez ce jour-là, monsieur le comte; mais ce n'est pas pour vous attrister que je vous rappelle ce jour néfaste, c'est pour vous annoncer que l'œuvre à laquelle vous vous consacrez obtiendra le succès qui est dû à votre courage et à votre persévérance.

Il fit le tour des salons, se trouva en face du groupe formé par Dumouriez, Robespierre, Marat et Brissot, dont les costumes, simples et un peu sévères, attirèrent son attention.

Il s'arrêta devant eux et les examina longuement. Tous les quatre soutinrent hardiment ce regard, jusqu'à ce que Dumouriez, perdant patience, s'avança au-devant de Damis.

— Eh bien, monsieur, lui dit-il, m'avez-vous assez vu pour savoir qui je suis?

— Assurément, répondit Damis sans baisser les yeux, les hommes de guerre se reconnaissent aisément.

— Vous savez donc qui je suis?

— Oui, colonel.

— Et mon nom vous est connu?

— Aussi bien qu'il le sera un jour de la postérité.

Le jeune colonel était un peu interdit, quoique cette phrase chatouillât délicieusement son amour-propre.

— Et pourriez-vous dire comment je mourrai? demanda-t-il résolûment.

— Si vous y tenez beaucoup... fit Damis.

— Oh non ! dit Dumouriez, chacun sait quelle est la mort qui est réservée au soldat... un coup de sabre ou de baïonnette... une balle... un boulet...

— Vous vous trompez, colonel. Vous mourrez de vieillesse, dans votre lit.

Dumouriez fit une assez laide grimace et se retira.

A son tour, Marat s'avança.

— Et moi ? demanda-t-il.

— Vous, monsieur, répondit Damis en dévisageant cette figure osseuse et ce corps chétif, qu'animait une volonté de fer, vous abandonnerez bientôt la science pour vous jeter dans une terrible mêlée... Le jour où vous y serez le plus avant, regardez bien autour de vous et défiez-vous des femmes...

Marat laissa échapper un sourire méprisant. Les femmes n'étaient ni ce qu'il aimait, ni ce qu'il redoutait le plus.

— Vous riez, lui dit Damis. C'est pourtant une femme qui vous tuera, mon cher monsieur.

Il allait s'éloigner, quand Robespierre et Brissot se présentèrent à la fois.

— Et nous? demandèrent-ils d'une seule voix.

Le sorcier recula légèrement en les apercevant.

— Vous le voulez? dit-il d'un ton farouche.

— Oui, répondirent Brissot et Robespierre.

— Eh bien ! venez, fit Damis.

Il les prit par la main et les entraîna rapidement vers une glace devant laquelle il les plaça.

Alors il exécuta quelques passes et prononça à voix basse des paroles inintelligibles, puis, étendant la main vers le miroir :

— Regardez, leur dit-il.

Ils obéirent: un nuage se forma sur la glace et leur permit d'apercevoir vaguement la silhouette d'une machine inconnue, mais dont l'aspect les fit frissonner d'épouvante. Ils ne distinguaient que deux choses : un énorme couperet et une lucarne ronde...

— Voyez-vous bien? interrogea Damis.

— Oui, firent les deux amis d'une voix étranglée.

Tout à coup, ils virent passer une tête d'homme... Ils la considérèrent avec attention... C'était leur tête, leur propre tête qui était engagée dans ce trou béant !

Aussitôt le couperet glissa dans les rainures de la terrible machine et les deux têtes tombèrent sur le plancher...

Robespierre poussa un grand cri et porta la main à sa mâchoire (1).

(1) On sait que, la veille du jour où il fut exécuté, Robespierre avait eu la mâchoire fracassée par une balle. Par un raffinement révoltant de barbarie, le bourreau, lorsque la tête du condamné fut engagée dans la lunette, arracha l'appareil qui retenait la mâchoire de Robespierre, à qui la douleur fit pousser un cri terrible.

Brissot devint pâle comme la mort.

Comme Brissot et Robespierre, tous les assistants avaient les yeux tournés vers cette glace, dans laquelle ils ne voyaient rien.

Le cri que poussa Robespierre, l'expression de douleur et d'effroi qui se peignait sur son visage, et la pâleur livide de Brissot, attirèrent sur eux l'attention et firent courir un frisson de terreur parmi l'assemblée.

Damis, ne voulant pas laisser les invités de M. de La Tournaye sur cette impression douloureuse, fit entendre un éclat de rire trop bruyant pour ne pas être forcé.

— Bah! dit-il, tout cela n'est qu'un jeu d'enfant. Occupons-nous de choses moins sombres que l'avenir, parlons du présent. Le voulez-vous?

Alors, s'adressant directement au duc de La Tournaye.

— Une de vos amies n'est-elle pas absente de Paris depuis cinq jours? lui demanda-t-il.

— C'est vrai, monsieur.

— N'est-ce pas la comtesse de Libessac?

— Précisément.

— Désirez-vous savoir ce qu'elle fait en ce moment?

— Certes, ne serait-ce que pour m'assurer qu'elle est en bonne santé.

— Alors veuillez vous asseoir et me donner vos deux mains.

Lucien obéit.

— Maintenant, fermez les yeux, dit Damis.

Un silence profond régnait autour d'eux. Pendant deux ou trois minutes, on n'entendit rien que la respiration de toutes ces poitrines haletantes.

Enfin Damis lâcha les mains de Lucien et se tourna vers Martial.

— Monsieur le comte, dit-il, voudriez vous inscrire sur vos tablettes les demandes que j'adresserai à M. de La Tournaye et les réponses qu'il y fera?

— Volontiers, fit Martial.

— De cette façon rien ne sera plus facile que de contrôler si M. le duc va nous dire la vérité.

Lucien demeurait immobile et les yeux fermés dans son fauteuil.

Damis alla s'appuyer sur le dossier et se plaça à côté de M. de la Tournaye.

— Voyez-vous la comtesse? dit-il.

— Très-bien.

— Où est-elle?

— Dans son château des Moulineaux.

— Oui, mais dans quelle pièce de ce château?

— Dans la pièce où je l'ai vue pour la première fois, il y a quinze ans... C'est la bibliothèque... je distingue les rayons chargés de livres... les tentures sévères... les trophées et les panoplies sur lesquels se reflète la lumière des bougies.

— Est-elle seule?

— Non, un homme de quarante-cinq ans est avec elle.

— Quel est cet homme?

— Je ne sais pas... il porte un costume sombre, très simple... son regard vif et intelligent se promène autour de lui avec une curiosité singulière.

— Mais quel est son état?

— Ah ! Je ne sais pas...

— Pardon, dit impérieusement Damis, vous savez, vous devez savoir... il le faut... je le veux.

Lucien parut faire un violent effort.

— Ah ! oui, je vois... répondit-il. C'est un agent de police.

— Que fait-il?

— Il remet un papier à la comtesse.

— Quel est ce papier?

— Je l'ignore.

— Pouvez-vous le lire?

Lucien, les yeux toujours fermés, se pencha en avant, les traits légèrement contractés.

— M'y voici, dit-il enfin. Le comtesse déplie le papier... elle le pose sur la table... elle lit...

— Lisez avec elle, ordonna Damis.

Lucien commença d'un ton de voix monotone, comme s'il avait réellement sous les yeux le texte de ce qu'il lisait :

— Le douze avril de l'année 1758, à quatre heures de relevée, par-devant nous, Pierre-François Denis, chanoine honoraire de la cathédrale d'Elbeuf, détaché en qualité de curé desservant la paroisse de Saint-Aubin, a comparu la demoiselle...

— Bien ! interrompit Damis, en voilà assez. Nous n'avons pas le droit d'être indiscrets.

Alors il se tourna vers Martial.

— Avez-vous pris note de cet entretien? lui demanda-t-il.

— Mot pour mot, oui, monsieur.

— Il ne me reste donc plus qu'à vous prier, dès que Mme de Libessac sera revenue, d'informer toutes les personnes qui nous entendent si, à pareille heure et à pareil jour, la comtesse faisait bien ce que M. le duc vient de nous apprendre.

— Je n'y manquerai pas, promit Martial.

— Vous, monsieur de La Tournaye, ouvrez les yeux, dit Damis.

Lucien obéit et resta quelques minutes immobile, comme s'il venait de dormir et de faire un rêve.

— Vous pouvez vous lever, ajouta Damis.

Lucien se dressa sur ses jambes chancelantes.

— Que s'est-il donc passé? fit-il en essuyant son front baigné de sueur.

Chacun s'empressa autour de lui, très-étonné que le duc ne se rappelât rien de ce qu'il venait de dire.

Il fut quelques instants à se remettre. Enfin Martial lui montra ce qu'il avait écrit sous sa dictée.

— Voilà qui est extraordinaire ! s'écria Lucien.

Il chercha des yeux Damis, pour lui demander l'explication de ce fait étrange... Damis avait disparu !

Ces événements divers avaient vivement impressionné les invités de M. de La Tournaye. En vain le duc, surmontant ses propres hésitations, essaya-t-il de jeter un peu de gaieté dans l'assemblée, personne n'avait envie de rire.

Damis avait disparu, la fête était finie.

A l'envi, chacun s'empressa de se retirer sur l'impression que la soirée lui avait laissée. C'était autant de gagné sur le terre-à-terre de la vie.

Nos quatre amis, Dumouriez, Marat, Robespierre et Brissot, en s'en allant, ne tarirent pas de plaisanteries sur les prophéties du prétendu sorcier.

Il en fut tout autrement quand ils furent seuls.

Dumouriez, nature ardente et ambitieuse, ne pouvait pas oublier les paroles de Damis.

Marat, homme de science, caractère froid et réfléchi, taciturne même, quand il ne se livrait pas à une de ces improvisations qui ont fait un moment de lui le héros du jour, se montrait plus rebelle et plus incrédule.

Mourir de la main d'une femme ! Cela l'humiliait rien que d'y penser.

— Non, non, répétait-il avec force, cela n'est pas possible ! Cet homme est un imposteur.

Robespierre et Brissot étaient frappés. L'horrible vision qu'ils avaient eue, les détails hideux dont leur mort devait être accompagnée, les avaient terrifiés.

Eux qui se voyaient à toute heure du jour dans l'étude de Me Thiercelin, ils causaient fréquemment de cette mémorable soirée.

Puis ce cauchemar s'effaça peu à peu de leur esprit et ils finirent par l'oublier.

Il n'en fut pas de même de Marcelle.

Damis lui avait dit : « Vous avez beaucoup souffert et vous aurez beaucoup à souffrir. »

Il y avait dans ces paroles ample matière à réflexions de jeune fille. Elle avait beaucoup souffert, c'est vrai ; mais de quoi pourrait-elle souffrir encore ? Qu'avait-elle à craindre dans cette maison hospitalière, où elle était entourée à la fois d'une si tendre affection et d'une si rigoureuse surveillance ? N'était-elle pas en situation de braver tous les périls ?

Aussi ce n'était pas ce qui la préoccupait le plus, puisqu'elle avait d'ailleurs un talisman infaillible contre les périls qui la menaçaient.

Une autre chose avait produit sur son imagination de jeune fille un grand effet : c'était l'interrogatoire que Damis avait fait subir au duc de La Tournaye, et qui s'était terminé par la lecture de l'acte remis par l'agent de police à la comtesse.

Cet acte commençait ainsi : Le douze avril de l'année 1758, à quatre heures de relevée...

Pour tout le monde, cette phrase avait passé inaperçue ; pour Marcelle, elle

avait été l'objet d'une ardente curiosité, car cette date était précisément celle du jour où elle était venue au monde !

Aussi, combien elle regrettait que Damis en eût interrompu la lecture au moment même où un nom allait être prononcé !

Sans doute il avait agi avec une sage discrétion, mais ce nom eût peut être été une révélation pour cette jeune fille, qui ne connaissait rien de son passé, rien que cette date qui avait frappé son oreille.

Or, elle n'avait guère plus d'un mois avant de savoir quels secrets le manuscrit de Mme Darnaud allait lui révéler ; mais plus elle approchait de l'époque fixée, plus augmentait son impatience.

Elle comptait les jours, les heures, les minutes, qui la séparaient de cet instant si éloigné ! Une indiscrétion de Damis l'aurait peut-être mise sur la trace, et, cette indiscrétion, il l'avait empêchée.

Marcelle était très agitée. Peut-être cette date du 12 avril n'était elle qu'une de ces coïncidences bizarres comme il s'en rencontre tant ; mais peut-être aussi était-elle la date précise de sa naissance, et cet acte n'était-il pas autre chose qu'un extrait qui la concernait ..

Saint-Aubin ! le nom de cette petite ville ne lui était pas inconnu. Il lui semblait qu'elle l'avait entendu prononcer déjà... Où ? quand ? dans quelles circonstances ?... La mémoire lui faisait défaut.

Elle cherchait, cherchait toujours, avec la même inquiétude que M. de Pierre-Lisse se demandait si Damis était réellement au courant des aventures auxquelles il avait fait allusion.

Certes, de tous les personnages qui avaient assisté à la soirée de M. de La Tournaye, le baron était celui qu'elle avait le plus bouleversé.

Ses aventures avec M. et Mlle de Lescarre... Certes il ne tenait pas à ce qu'on les connût ! Il faisait en ce moment tout son possible pour les faire oublier. Quant au crime qu'il avait tenté de commettre sur la place Royale, crime dont Martial avait failli être victime, il ne tenait pas davantage à ce qu'on sût qu'il en était l'auteur. Sa tranquillité, sa réputation, les projets qu'il méditait, tout dépendait du silence le plus absolu à cet égard.

Comment, diable ! ce Damis avait-il pénétré ce mystère ? C'était surnaturel, en vérité !

— S'il allait parler... se disait le baron. — Non, reprit-il aussitôt ; s'il avait dû parler il l'aurait déjà fait.

Ce qui ne l'intriguait pas moins, c'était de savoir que la comtesse avait, jusqu'aux Moulineaux, des relations avec la police. Pourquoi ? Dans quel but ? Etait-ce toujours à propos de Mlle de Lescarre ? Quel était cet acte que l'agent lui avait soumis ?

Le baron n'était pas rassuré. Savoir la police à Saint-Aubin, où s'était écoulée sa jeunesse, le tourmentait fort. Il craignait probablement qu'elle ne se montrât moins discrète que Damis et qu'elle ne fouillât au fond de certains événements qu'il aurait souhaité ensevelir dans un éternel oubli.

Il s'était couché, mais il ne pouvait pas fermer l'œil.

— Non! s'écria-t-il résolûment. Je n'attendrai pas le retour de cette excellente cousine. Elle me témoigne réellement trop d'intérêt... Il faut agir, agir sur l'heure et dès demain..

VIII

LE DUC DE LA TOURNAYE VOYAGE POUR S'INSTRUIRE

Les prodigalités charitables auxquelles se livrait Lucien donnaient à son nom une popularité qui commençait à franchir les limites du Marais et à faire parler de lui dans Paris entier.

Pour réaliser les sommes dont il avait eu besoin tout d'abord, il était allé chez les principaux joailliers de la capitale et avait traité directement avec eux la vente de quelques pierreries.

Les richesses qu'il leur avait montrées, bien qu'elles ne constituassent qu'une faible partie du trésor dont il était maître, avaient ébloui les marchands eux-mêmes. Ils lui avaient demandé si, à l'occasion, ils pourraient venir chercher chez lui les pierres dont ils auraient besoin.

Sur la réponse affirmative de M. de La Tournaye, ils étaient revenus souvent à la charge, de sorte que Lucien avait trouvé jusqu'ici de quoi satisfaire largement aux aumônes princières qu'il distribuait.

Les joailliers, émerveillés, gardèrent en général un silence prudent, mais quelques-uns vantèrent si haut les magnificences dont disposait le duc de La Tournaye que le bruit s'en répandit même à l'étranger.

Lucien fut fort étonné de voir arriver chez lui, vers le commencement de l'année 1766, des bijoutiers de Londres, de Berlin, de Vienne, de Madrid, qui lui demandèrent la faveur de se composer un écrin dans la réserve dont ils avaient entendu parler.

Il la mit à leur disposition et réalisa ainsi une somme de huit millions.

Ce ne fut plus à l'aide de secours mesquins qu'il vint au secours des pauvres gens, ce fut avec des ressources assez grandes pour faire face à tous les besoins à la fois.

Un seul service fonctionnait, celui des courriers de cabinet.

Envers les pauvres honteux, surtout, il se montrait généreux à l'excès. Dès qu'une infortune de ce genre lui était signalée, il accourait — en personne aussi souvent qu'il le pouvait — et se faisait raconter l'histoire de ces pauvres diables.

Il était bien rare qu'il ne trouvât pas dans ces récits l'occasion de venir discrètement en aide à leurs souffrances, soit en voilant son aumône du titre de restitution, soit en la dissimulant sous le voile de l'anonyme.

Les millions vont vite quand on les manie avec tant de générosité; mais la caisse du duc de La Tournaye se remplissait à mesure qu'il la vidait. Les joailliers avaient pris le chemin de son hôtel; ils y revenaient à mesure que les commandes les y rappelaient.

Le trésor des rajahs était inépuisable. En l'estimant à vingt millions, Lucien était de moitié au-dessous de la vérité. Il en valait quarante au moins.

Pourtant le duc n'agissait pas à la légère. Il ne jetait pas ses aumônes à la tête de celui qui les implorait; mais les misères étaient si grandes et si nombreuses qu'il ne savait pas leur résister.

Le nom de La Tournaye circula de bouche en bouche et devint un sujet intarissable de conversation. Comme toujours, à mesure qu'il se répandit, le bruit grossit, et le duc passa pour avoir des richesses incalculables.

Les louanges dont on le comblait montèrent si haut qu'il en fut question même à la cour, où Lucien allait fort peu et où sa modestie l'avait fait passer jusqu'alors inaperçu.

Or, les réformes qu'introduisaient les ministres de Louis XVI n'étaient pas du goût de ceux dont elles brisaient les prérogatives séculaires. Ils s'en plaignaient hautement, et leurs plaintes avaient fini par trouver un écho, même à l'étranger.

Dans certaines cours d'Europe on regardait déjà avec inquiétude du côté de la France, où grondait le vent de la tempête et que l'esprit révolutionnaire commençait à soulever.

On reprochait au roi sa faiblesse; on s'étonnait qu'il cédât au torrent au lieu de lui résister. Les ambassadeurs lui en faisaient des remontrances.

Louis XVI ne cédait pas à ces sollicitations pressantes.

Il savait bien que le torrent emporte ceux qui luttent contre lui. Au dehors comme au dedans, il sentait approcher l'orage et songeait à prévenir ses ravages.

Au dedans, il lui suffisait de poursuivre avec fermeté les réformes qu'il avait commencées. Au dehors, il lui fallait des alliés.

Il se flatta de trouver auprès de l'Autriche l'appui dont il avait besoin.

Il résolut donc d'y envoyer secrètement un ambassadeur pour négocier l'alliance qu'il avait projetée.

Mais à qui s'adresser?

Autour de lui, il ne voyait que des mécontents, qui ne se seraient pas prêtés à cette combinaison, ou des ambitieux, qui n'auraient pas manqué de faire grand bruit de la mission dont ils étaient chargés.

Louis XVI avait été sur le point de consulter ses ministres, mais, parmi ceux-là même, il voyait poindre une sourde hostilité qui paralysait ses confidences.

Un seul s'était dévoué corps et âme à la cause qu'il défendait. Celui-là voulait mettre la loi au-dessus de tout, même au-dessus des abus. C'était Turgot.

Le roi s'ouvrit à lui du projet qu'il méditait.

Turgot l'approuva hautement. « Si tu veux la paix, prépare la guerre », a

dit la sagesse des nations. Si tu fais la guerre, prépare-toi des alliés, aurait-elle dû ajouter.

Turgot ne pouvait pas être d'un autre avis ; mais le choix à faire en pareille occurrence ne l'embarrassa pas moins qu'il n'avait embarrassé le roi.

Il songea à Dumouriez, qu'il connaissait, et qui déjà avait été chargé de missions identiques.

Louis XVI trouva que Dumouriez était « trop turbulent » — ce furent ses propres expressions — pour mener à bonne fin une négociation toute diplomatique.

Le ministre se creusait la tête, lorsque soudain il se frappa le front.

— Vous avez trouvé? demanda le roi.

— Je le crois, sire.

— De qui s'agit-il?

— D'un de mes bons amis, lequel partage entièrement mes goûts et mes opinions, et qui, de plus, est le plus dévoué sujet que Votre Majesté possède sur les terres de France et de Navarre.

— C'est un gentilhomme, au moins?

— Et l'un des plus illustres qui existent, sire.

— Et il se nomme...

— Le duc de La Tournaye.

Le roi tressaillit.

— C'est vrai, dit-il. Comment se fait-il que je n'aie pas pensé à lui?

— Ainsi ce choix convient à Votre Majesté?

— On ne peut davantage. Faites-le prévenir qu'il vienne me parler à l'instant.

Turgot hésita.

— Pardon, sire, dit-il ; mais ne craindriez-vous pas, en faisant publiquement appeler M. de La Tournaye, de prêter à des commentaires inutiles sinon dangereux? On vous observe de très-près à la cour...

— C'est juste, fit le roi. Il faut pourtant bien que je lui parle.

— Rien n'est plus facile, sire.

— Comment?

— Un jour de plus ou de moins ne signifie rien en cette affaire...

— Sans doute.

— Eh bien ! n'avez-vous pas demain un grand bal aux Tuileries?

— Oui, je l'avais oublié.

— Et, sans doute, le duc de La Tournaye y est invité?

— C'est plus que probable.

— Alors, sire, voilà une occasion toute trouvée de communiquer vos projets à votre ambassadeur.

— Vous avez raison, Turgot, fit le roi. A la faveur de la danse, au bruit de l'orchestre, nul ne se doutera que je donne une véritable audience à M. de La Tournaye.

— Faut-il m'assurer qu'il est invité? demanda le ministre.

— C'est inutile. Faites-lui tout simplement dire qu'il ne manque pas d'assister à cette fête

— Je le lui dirai moi-même, fit Turgot. C'est plus sûr.

— Soit, mais pas un mot de la mission que je lui destine!

— Soyez tranquille, sire.

Turgot sortit et se rendit chez Lucien.

Après avoir causé longuement avec lui de tout ce qui les intéressait, il se leva et se dirigea vers la porte.

— A propos, fit-il au moment d'en franchir le seuil, viendrez-vous demain au bal de la cour?

— Je ne crois pas, répondit Lucien.

— Pourquoi?

— Parce que la duchesse est dans une situation pour laquelle ces sortes de distractions sont défendues.

— Ah! c'est juste, mais vous?...

— Moi, je lui tiendrai compagnie.

— Vous avez tort, mon ami, non pas de tenir compagnie à votre femme, s'empressa d'ajouter Turgot, mais de demeurer tant à l'écart.

— Pourquoi? Je ne suis pas ambitieux, vous le savez...

— Oui, je sais, vous employez tout votre temps à des occupations plus méritantes; mais ce n'est pas une raison pour nous bouder. Je suis certain que le roi vous verrait avec plaisir.

— Oh! le roi ne songe guère à moi...

— Vous vous trompez, mon cher. Il me l'a dit.

— Comment! fit Lucien stupéfait, Sa Majesté a manifesté le désir de me voir!

— Oui, mon ami.

— C'est différent. Avant tout je suis aux ordres du roi

— Alors je peux compter sur vous demain soir?

— Sans faute, promit Lucien.

— A la bonne heure! dit le ministre.

Il s'éloigna, laissant le duc très-intrigué. Celui-ci ne se dissimulait pas, en effet, que le véritable but de la visite que Turgot lui avait faite était de l'inviter tout spécialement au bal que donnait la reine.

Le lendemain, il fut exact.

A peine son arrivée fut-elle remarquée, quoiqu'il échangeât force saluts avec la foule des gentilshommes qui le coudoyaient.

Il vit la jeune reine, entourée de ses dames d'honneurs, magnifiquement belle, superbement parée, et autour de laquelle s'empressait un essaim de jeunes courtisans, vêtus de costumes éclatants.

Il s'avança vers elle pour la saluer. Il portait lui-même un habit et une culotte de satin bleu de roi, richement brodés d'argent, un gilet de satin blanc semé de bouquets de myosotis, et des bas de soie blancs qui faisaient admirablement valoir sa jambe bien tournée.

Quand il fut à quelques pas de Marie-Antoinette il s'inclina cérémonieuse-

ment. Déjà même il allait se retirer, quand elle se leva de son fauteuil, courut à lui et s'empara de son bras.

— Dites-moi donc, monsieur le duc, fit-elle en l'entraînant, tout ce qu'on raconte de vous est-il vrai?

— Cela dépend de ce que l'on raconte, madame.

— On prétend que vous avez rapporté des Indes un trésor incalculable.

— Incalculable... c'est beaucoup dire, fit Lucien en souriant.

— Pourtant mon joaillier m'a affirmé que vous aviez les plus magnifiques diamants du monde.

— Il paraît que c'est vrai, madame.

— Alors, j'irai vous voir, monsieur le duc.

— Ce sera pour moi et pour la duchesse un honneur que nous n'avons pas mérité.

— Oh! vous en méritez bien d'autres, fit la reine; mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Voyons : êtes-vous un homme à me garder le secret?

Lucien eut un mouvement de surprise.

— Votre Majesté n'en doute pas, j'espère, repondit-il.

— Eh bien, je vais vous dire de quoi il s'agit...

— Je vous écoute, madame.

— J'ai depuis longtemps envie d'un collier de diamants...

— Qu'à cela ne tienne, madame. Les plus beaux me sont précisément restés.

— Et vous consentiriez à me les céder?

— Je m'en ferai un plaisir.

— Mais à quel prix?

— Au prix que le joaillier de Votre Majesté les estimera.

— Et j'aurai le droit de choisir?

— Vous aurez tous les droits que vous réclamerez, madame.

— Je n'en attendais pas moins de votre courtoisie, monsieur le duc, dit Marie-Antoinette. Aussi je ne crois plus un mot des vilains bruits dont on s'est fait l'écho près de moi.

— Quels bruits? demanda Lucien.

— On prétend, monsieur, que vous faites cause commune avec nos ennemis.

— Quels ennemis, madame?

— Je veux parler de ces réformateurs, ou plutôt de ces utopistes, qui ont la prétention de fonder les bases d'une société imaginaire...

— Mais je ferai remarquer à Votre Majesté que ces réformateurs, loin d'être les ennemis du trône, en sont au contraire, les amis les plus éclairés, répondit Lucien.

— Vous croyez, monsieur? fit la reine en le regardant en face.

— Assurément, madame.

— Pourtant on m'a affirmé que vous receviez chez vous des hommes et des jeunes gens qui se font remarquer par la violence de leur langage. . on m'a même cité quelques noms...

— Lesquels?

— Attendez... je ne me souviens pas très-bien, fit Marie-Antoinette..... Ah on m'a parlé de Dumouriez, de Brissot, Marat, Robespierre... que sais-je encore...

— On a dit vrai à Votre Majesté.

— Et vous croyez que ces messieurs sont nos amis ? s'écria la reine.

— Je prétends, madame, qu'ils vous servent mieux que ceux qui vous poussent à la résistance.

— C'est possible, après tout... dit Marie-Antoinette à demi-voix. Dans tous les cas, reprit-elle, croyez, monsieur le duc, que je ne vous confonds pas avec ces *gens-là*. Je sais trop combien vous êtes noble et généreux, et bien que l'on ait essayé de vous présenter à mes yeux comme un redresseur de torts...

— Moi ! se défendit Lucien ; j'espère du moins qu'on a dit à Votre Majesté sur quoi se basait cette odieuse calomnie.

— Certes. On prétend que vous vous plaisez à venir en aide à ceux dont le roi ou ses ministres n'ont pas pu ou n'ont pas cru devoir écouter les réclamations.

— On vous a indignement trompée, madame, protesta Lucien. Il est vrai que j'ai secouru des officiers, des soldats, des employés, des gentilshommes même, que leur pénurie empêchait d'attendre plus longtemps les pensions qu'ils imploraient ; mais je n'ai agi qu'avec le plus grand discernement. Je ne suis donc coupable que d'avoir ménagé le trésor royal...

— Vous n'avez pas besoin de plaider une cause qui est gagnée d'avance, interrompit la reine. Je sais que vous êtes essentiellement bon et que votre hôtel est une véritable maison de charité. Et la preuve que je le crois, la voici, monsieur le duc.

A ces mots, Marie-Antoinette lui tendit la main.

Lucien la prit, s'inclina respectueusement et déposa un baiser sur l'extrémité de cette main fuselée.

Cette courte conversation, qui n'avait été entendue de personne, attira un moment sur le duc de La Tournaye l'attention générale.

Tour le monde savait qu'il avait embrassé les idées nouvelles et qu'il était l'ami de Turgot. Aussi s'émut-on fort, surtout dans le camp des jeunes gentilshommes et officiers qui formaient autour de la jeune reine une sorte d'escadron volant, et qui étaient ses plus perfides conseillers.

Le nom de Lucien vola de bouche en bouche parmi ces écervelés. L'un d'eux, M. de Clermont-Tonnerre, promit de ne pas le perdre de vue.

Il s'attacha à ses pas, sans affectation, et ne fut pas médiocrement surpris quand, au moment où le bal était dans tout son éclat, il vit Turgot s'approcher de M. de La Tournaye, lui prendre le bras et l'entraîner.

Le ministre le conduisit dans un petit boudoir tendu de damas broché bleu.

Louis XVI s'y trouvait déjà, lorsque Turgot et M. de La Tournaye y pénétrèrent.

Le roi accueillit le duc avec faveur, lui désigna un fauteuil et lui fit signe d'y prendre place.

Lucien obéit.

— Monsieur le duc, commença le roi, Turgot vous a dit que j'avais manifesté le désir de vous voir...

— En effet, sire, et je me suis étonné que mon indignité...

— Pas de fausse modestie, duc, interrompit Sa Majesté. Non-seulement vous portez un des plus grands noms de France et vous avez une fortune considérable, mais vous êtes, m'a-t-on dit, bien plus que moi, hélas! le véritable *père du peuple*.

— Oh ! sire... pour quelques aumônes dont on fait trop de bruit...

— Ne vous en défendez pas, duc, interrompit de nouveau le roi. On chiffre déjà par millions les secours que vous avez distribués. Il est donc tout naturel que je m'adresse à un gentilhomme que tant de titres recommandent à ma bienveillance, si vous ne voulez pas que je dise à mon admiration.

— Je supplie Votre Majesté... balbutia M. de La Tournaye confus.

— Bien, fit Louis XVI, je vous épargnerai les éloges et j'irai droit au but. Cependant, avant de m'ouvrir à vous, je désirerais savoir ce que vous disait la reine, il y a quelques minutes.

— Rien de bien important, sire... répondit Lucien avec un peu d'embarras...

— Mais encore... Est-il indiscret d'insister ?

— Nullement, sire. Sa Majesté, tout en me comblant de louanges de son côté, me demandait si je n'étais pas de ses ennemis et paraissait avoir pris ombrage de certains noms qui figurent au nombre de mes relations.

— Ah ! ah ! dit Louis XVI en souriant, il paraît que vous êtes surveillé, duc. Eh bien, qu'avez-vous répondu?

— J'ai protesté de mon dévouement aveugle, sire, et j'ai essayé de faire comprendre à Sa Majesté que ceux qu'elle traitait en ennemis étaient au contraire ceux qui concouraient le mieux à l'affermissement de votre nouvelle royauté.

— Et l'avez-vous convaincue? demanda le roi d'un air incrédule.

— Je n'oserais pas m'en flatter, sire, répondit Lucien. Pourtant Sa Majesté m'a assuré qu'elle me tenait en grande estime et m'a donné sa main à baiser.

Il ne pouvait en être autrement, monsieur le duc. Est-ce tout ?

— Absolument tout, sire, dit M. de la Tournaye, qui rougit imperceptiblement.

— Ainsi, reprit le roi, Marie-Antoinette ne vous a parlé ni de sa famille, ni des relations de la cour de Vienne avec celle de France?

— Pas un mot n'a été prononcé sur ce sujet, sire.

— Alors, dit Louis XVI, avec un soupir de soulagement, je puis m'expliquer clairement avec vous.

Il promena son regard autour de lui et aperçut M. de Clermont Tonnerre, que son brillant costume d'officier signalait à son attention, et qui se tenait à l'entrée du boudoir.

Le jeune gentilhomme avait le dos tourné et semblait absorbé par la contemplation des merveilles dont il était témoin. Cependant il était si près de la porte du boudoir qu'il aurait pu surprendre à la rigueur quelques lambeaux de cet entretien.

Le roi ne s'en souciait probablement pas.

— Turgot, dit-il, ayez donc la bonté d'abaisser la portière d'entrée.

Le ministre détacha la lourde embrasse qui retenait l'épais rideau, et l'étoffe masqua de ses plis opulents la porte d'entrée.

— Monsieur le duc, commença le roi à demi-voix, je n'ai pas besoin de vous exposer la situation. Vous n'ignorez pas que nos projets rencontrent à la cour de France des résistances assez sérieuses, et même que certaines cours étrangères semblent s'alarmer des réformes que nous avons récemment introduites dans notre royaume.

Lucien fit un signe d'assentiment.

— Il se pourrait, continua Louis XVI, que ces mécontentements aboutissent à des remontrances que je n'admettrais pas, et, par suite, à des démonstrations armées...

Le duc de La Tournaye tressaillit.

— Rien de semblable ne s'est produit jusqu'à ce jour, dit le roi en le rassurant d'un geste ; mais enfin... il faut tout prévoir... Si nous nous faisons des ennemis, ainsi que vous le disait la reine, il faut que nous cherchions à nous créer des amis.

— C'est trop juste, approuva Lucien.

— J'ai donc jeté les yeux sur l'Autriche, poursuivit le roi. Les liens qui m'unissent à elle, depuis mon mariage, me font espérer que je trouverai chez cette puissance l'appui dont j'ai besoin pour tenir tête aux réclamations que pourraient élever les autres. Aussi, avant d'entamer des négociations directes et précises, je voudrais sonder les intentions de l'empereur, les idées de ses ministres, savoir en un mot si mes démarches auraient quelque chance d'aboutir. Pour cette mission délicate, il me faut un ambassadeur occulte, c'est-à-dire un gentilhomme de votre nom et de votre qualité, voyageant pour s'instruire seulement. Voulez-vous être pour l'instant ce grand seigneur, sauf à devenir plus tard l'ambassadeur officiel, chargé de négocier les conditions d'un traité d'alliance?

— Si Votre Majesté l'ordonne, je suis prêt, répondit Lucien.

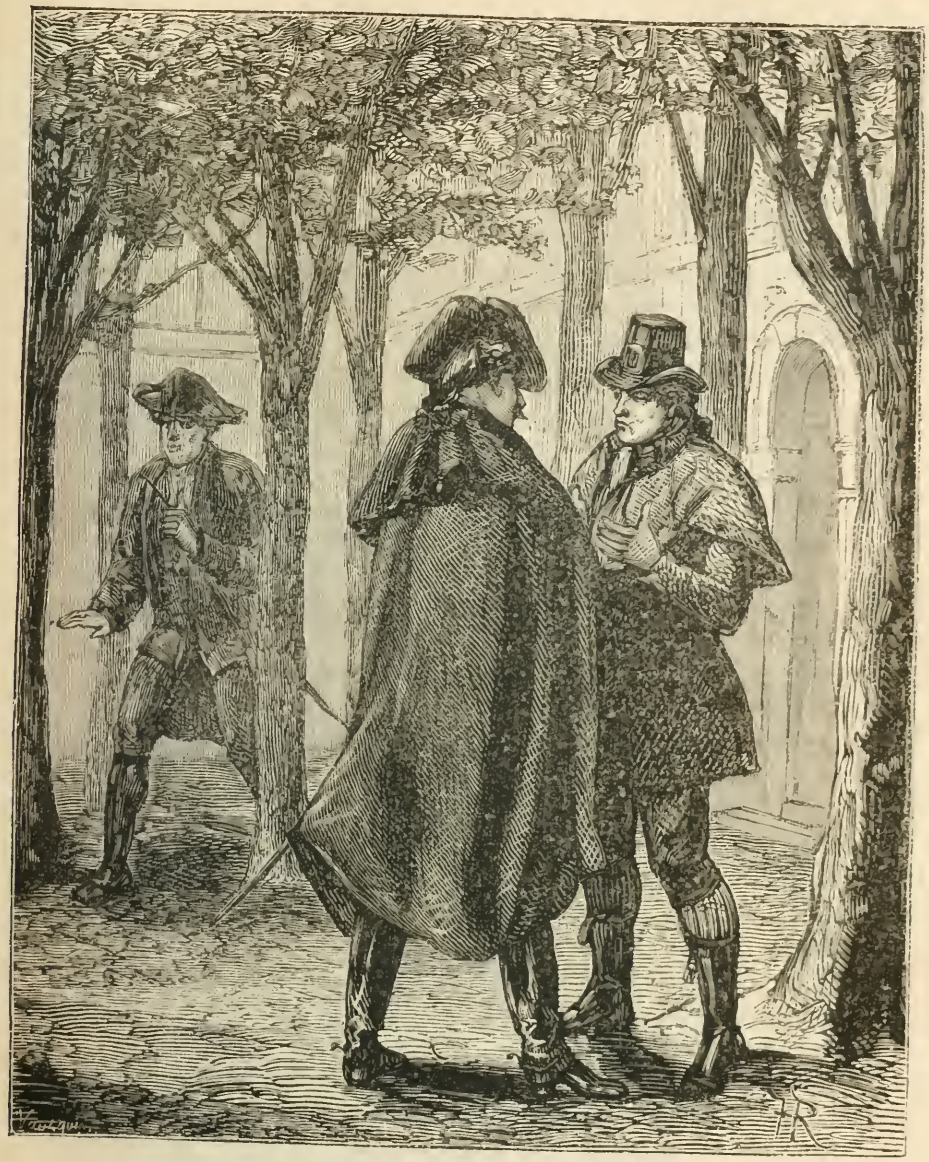
— Il ne s'agit pas d'ordres, monsieur le duc. Il s'agit de savoir si cette mission vous paraît raisonnable et si elle est de votre goût.

— Elle est assurément sensée, sire, et elle est de mon goût.

— A la bonne heure! dit joyeusement le roi. Quand serez-vous prêt à partir?

— Demain, s'il le faut, sire.

— Demain... ce serait peut-être un peu tôt... dit Louis XVI avec bonté, mais après-demain...



Bientôt il vit déboucher un homme grand et mince enveloppé d'un long manteau. (Page 641.)

— Après-demain, soit ! fit Lucien en s'inclinant.

— Bien. Turgot vous délivrera tous les sauf-conduits imaginables, je les contre signerai, et il vous les expédiera avant vingt-quatre heures. Un crédit illimité vous est ouvert dès aujourd'hui.

— De grâce ! interrompit M. de La Tournaye, laissez-moi, sire, la seule gloire que j'ambitionne : celle de servir avec désintéressement mon roi et mon pays.

— Comme il vous plaira, duc. Nos finances ne s'en porteront que mieux, dit le roi en riant. Donc, après-demain vous vous mettrez en route?

— Dès le matin, sire.

A ces mots, Lucien s'éloigna et se perdit dans la foule des courtisans. Une heure après, il regagnait son hôtel.

M. de Clermont-Tonnerre ne manqua pas de raconter à ses amis que le duc avait eu avec le roi un long entretien secret, de sorte qu'au moment où celui-ci rentrait, le bruit courait à la cour que M. de La Tournaye allait être nommé ministre.

Martial n'assistait pas au bal des Tuileries.

Il y avait été invité pourtant; mais par un scrupule explicable, quoiqu'un peu exagéré, il avait juré de ne pas remettre les pieds à la cour, tant que le nom qu'il portait n'aurait pas été authentiquement lavé de la tache de sang que la hache du bourreau avait fait rejaillir sur lui.

Il était ce soir-là chez Lucien et n'avait pas appris sans quelque étonnement que le duc se rendait aux Tuileries. Il l'avait même raillé doucement à ce sujet.

— Décidément, lui avait-il dit en riant, depuis que vous allez devenir père, vous avez toutes les ambitions.

— Pour mon fils, avait riposté Lucien sur le même ton, puisque Damis a prédit à la duchesse qu'elle aurait un fils.

Martial ne lui adressa, du reste, aucune question et tint compagnie à Raymonde, après que le duc se fut éloigné.

Marcelle se trouvait là.

Elle ne prenait aucune part à la conversation et se tenait à l'écart, quand Raymonde, prise d'un de ces malaises subits qui accompagnent toutes les grossesses, fut obligée de se retirer.

Martial resta seul avec la jeune fille.

— Vous paraissez bien triste, mademoiselle, lui dit-il.

— Mais non, monsieur... je vous assure... balbutia-t-elle.

— Excusez-nous, mademoiselle. La duchesse et moi, nous avons été bien égoïstes, en rappelant devant vous les oracles de ce charlatan. C'est tout simple, pourtant; nous serions l'un et l'autre si contents de les voir se réaliser, que nous n'avons pas su résister au désir d'en parler, sans réfléchir que vous n'avez pas les mêmes motifs que nous de vous réjouir.

— Croyez-vous vraiment que ce Damis soit un charlatan? demanda Marcelle.

— Non-seulement je le crois, mais je l'espère, mademoiselle.

— Comment pouvez-vous l'espérer, puisque ses prédictions vous promettent la réalisation du rêve que vous caressez depuis des années?

— Parce que le bonheur qu'elles m'annoncent est absolument indépendant de la volonté de ce Damis, répondit Martial avec feu, parce que j'ai la ferme conviction que j'atteindrai, qu'il le souhaite ou non, le but que je me suis proposé, enfin parce que je sacrifierais jusqu'à cette satisfaction suprême, si je croyais assurer votre bonheur et votre tranquillité.

Marcelle rougit et baissa les yeux.

— Je vous remercie de ces bonnes paroles, monsieur, dit-elle. Elles sont plus que flatteuses. Pour ma part, je ne voudrais pas, fût-ce au prix de ma tranquillité, assister à la ruine de vos espérances.

— Vous auriez tort, mademoiselle, fit Martial. Je n'ai jamais su mentir. C'est du fond de mon cœur que je consentirais à ce sacrifice.

— Vous auriez tort à votre tour, monsieur. Le repos d'une pauvre fille comme moi n'est rien, quand il s'agit de l'honneur d'un homme tel que vous.

— Eh! mademoiselle, dit le jeune gentilhomme, croyez-vous réellement que mon honneur soit entaché par la condamnation qui a frappé mon malheureux père?

— Assurément non, monsieur.

— Est-ce bien réellement votre pensée?

— Je vous le jure, monsieur!

— Alors, fit Martial avec force, je n'en demande pas davantage

— C'est donner à mon opinion un poids qu'elle ne mérite en aucune façon, se défendit Marcelle, un peu embarrassée.

— Non, mademoiselle. D'ailleurs, que m'importe celle des autres, si votre estime est celle à laquelle je tiens le plus? répliqua vivement le jeune comte.

Marcelle toussa légèrement et se détourna pour se donner une contenance.

— Cependant, reprit Martial, je le reconnais avec vous; si j'obtenais le résultat que j'ambitionne, cela vaudrait infiniment mieux pour moi et pour... les autres. Vous me connaissez assez pour savoir dans quel isolement j'ai vécu. On m'a répété sans cesse, il est vrai, depuis le jour où j'ai reçu cet horrible baptême du sang paternel, que son supplice était la honte de ceux qui l'avaient ordonné, bien plus que celle de la victime qui l'a subi. Je vous laisse à penser si ces paroles m'ont été douces à l'oreille! Je n'étais que trop disposé à me laisser convaincre. Aussi je suis sorti peu à peu de la retraite dans laquelle je m'étais cloîtré, et je dois rendre justice à ceux qui m'entouraient : ils m'ont accueilli de telle sorte que j'ai pu croire à la sincérité de leurs sentiments. Ici même, j'ai eu le bonheur de contracter avec le duc de La Tournaye une amitié qui ne finira qu'avec la vie. Je n'ai donc pas le droit de suspecter sa bonne foi, mais... les autres, ainsi que je le disais tout à l'heure? Qui me dit qu'un doute injurieux n'est pas resté dans leur esprit?

Marcelle l'écoutait, silencieuse et recueillie. C'était la première fois que le jeune gentilhomme s'oubliait et mettait à nu devant elle la plaie douloureuse qui le rongeait.

— Voilà pourquoi je me tiens à l'écart, poursuivit Martial. Ah! si j'étais bien moralement persuadé que le monde m'a absous...

Martial laissa tomber sa tête dans ses mains et ne continua point la phrase commencée.

— Que feriez-vous? interrogea Marcelle.

— Ce que je ferais, mademoiselle? répondit le jeune comte en se redressant. Je ferais ce que font ici-bas les derniers des misérables... je chercherais une

compagne... j'aurais la possibilité de me créer une famille... j'oserais aimer... j'oserais le dire... je ne contraindrais pas mon cœur à garder un silence qui le broye...

— Mais pourquoi ne parlez-vous pas? fit Marcelle attendrie.

Il la regarda, les yeux brillants d'une joie secrète, il fit un mouvement pour se rapprocher d'elle... il allait faire l'aveu de son amour...

Instinctivement, par un geste dans lequel sa volonté n'était pour rien, la jeune fille se recula.

Martial s'arrêta. L'éclair qui avait brillé dans ses yeux s'éteignit : un sourire amer effleura ses lèvres grimaçantes.

— Je ne parle pas, répondit-il, parce que je préfère même les tortures que j'endure à l'humiliation d'un refus. D'ailleurs, ajouta-t-il avec un peu d'exaltation, je n'ai pas lieu de désespérer encore. Le mémoire que j'ai rédigé est prêt; demain je le remettrai au ministre et au parlement, et je ne doute pas que le jour luise prochainement où je pourrai sans trembler porter haut la tête. Ce jour-là...

Il s'arrêta de nouveau.

— Eh bien? fit Marcelle. Ce jour-là...

— Je laisserai parler mon cœur, répondit Martial.

A ces mots, sans prononcer une parole d'adieu, sans s'incliner devant la jeune fille, il se dirigea vers la porte, ou plutôt il s'enfuit, craignant de se trahir et d'avoir dépassé déjà les bornes de la réserve qu'il s'était imposée.

La jeune fille demeura seule, le corps penché, les mains croisées, les yeux fixés sur les rosaces du tapis.

Pendant près de dix minutes, elle garda cette immobilité absolue. Enfin, elle se redressa; puis elle se leva, en poussant un soupir, et se dirigea lentement vers la chambre de la duchesse.

Raymonde était couchée. Son indisposition avait disparu. Elle remercia Marcelle et l'engagea à regagner sa chambre.

La jeune fille obéit avec empressement.

Elle s'enferma d'un geste saccadé, et elle se mit au lit.

Elle ne dormait cependant pas, car elle entendit, deux heures après, s'ouvrir et se refermer la porte massive de l'hôtel. C'était le duc de La Tournaye qui revenait du bal.

Evidemment Marcelle était ce soir-là très-agitée.

La nuit ne fut pour elle qu'une longue insomnie. Quand elle se leva, aux premiers rayons du jour, elle courut vers son miroir et fut effrayée de sa pâleur. Elle baigna d'eau froide ses yeux rougis, pour faire disparaître toute trace de son agitation.

A peine osait-elle descendre, quand sonna l'heure du premier déjeuner, tant elle craignait que son trouble ne devînt le sujet de questions embarrassantes.

On ne s'en aperçut même pas. Il était vraiment question dans l'hôtel de La Tournaye de bien autre chose que des rêveries chimériques d'une petite fille comme elle ! M. le duc partait le lendemain pour un long voyage. Il avait donné ses ordres : tous les laquais étaient sur pied.

On descendait du grenier les malles, on choisissait dans le porte-manteau les plus riches habits.

Marcelle fut presque heureuse de ce mouvement inusité, dont elle prit sa part, et qui faisait diversion aux préoccupations dont elle était assiégée.

Ce fut elle qui, aidée par Ludivine, et sous les yeux de Raymonde, rangea dans les malles le linge, les dentelles, tous les accessoires obligés d'un déplacement semblable.

Où allait le duc ? Personne ne le savait. A nul autre qu'à Raymonde il ne l'avait dit.

La duchesse regrettait vivement que Lucien eût prêté Germain à Mme de Libessac. Bien que le voyage de son mari ne présentât aucun danger, Raymonde aurait été plus tranquille, s'il avait pu emmener avec lui son ancien soldat.

A défaut de Germain, le duc désigna Baptiste, qui remplissait parfois les fonctions de valet de chambre et qui était à son service depuis des années.

Lorsque les préparatifs furent terminés, Lucien fit venir Papillon.

— Mon vieil ami, lui dit-il, il s'agit de rajeunir et de vous multiplier pendant mon absence. Je m'en vais ; Baptiste me suit, Germain n'est pas là, la maison va être bien seule, car il n'est pas un des domestiques que je laisse ici dont je répondrais, quoique je les tienne pour d'assez braves gens, en général. C'est donc à vous que je laisse le soin d'exercer une rigoureuse surveillance et que je donne la haute main sur mes gens.

— Sois tranquille, dit l'ex-brigadier. Il n'entrera pas ici une puce que je ne lui aie délivré un laisser-passer.

Lucien sourit et lui serra la main.

— Vous recommanderez à Hartmann de ne recevoir personne autre que nos amis intimes, ajouta-t-il. Il les connaît aussi bien que vous ; toute erreur est donc impossible. J'entends également que Ludivine s'établisse dans le boudoir voisin de la chambre de Raymonde et ne la quitte ni jour ni nuit. Est-ce compris ?

— Monsieur mon fils, répondit le vieux soldat, il y a trop longtemps que je sais ce que c'est qu'une consigne. Tu peux dormir sur les deux oreilles.

Le lendemain matin, Lucien se mit en route.

XI

DANS LEQUEL LE BARON COMMENCE A SE RÉVÉLER

Brissot n'avait pas été prévenu du départ de M. de La Tournaye.

C'est que ce n'était pas une petite affaire, même à cette époque, que de faire le trajet de Paris à Vienne! Le seul moyen de transport qui fût à la disposition des hauts personnages de ce temps-là, c'était la chaise de poste.

Un seul service fonctionnait assez régulièrement alors, c'était celui des *courriers de cabinet.*

On appelait ainsi ceux qui voyageaient pour le compte du gouvernement et qui transmettaient aux ambassades établies dans les capitales étrangères les instructions de la cour de France.

C'était le moyen de transport que Lucien avait adopté. Si c'était le plus fatigant, c'était le plus expéditif.

Le soir même du jour où le duc était parti, Brissot se dirigeait vers la place Royale et soulevait le lourd marteau de la porte d'entrée.

Au lieu de la voir s'ouvrir comme à l'ordinaire, il entendit un pas lourd résonner sous le vestibule, une grosse clef grinça dans la serrure, et, par la porte entrebâillée, apparut la stature colossale d'Hartmann.

— Ah! fit-il avec un large sourire, c'est M. Prissot

En même temps, des profondeurs du vestibule retentit une voix sonore.

— Qui est là? demanda-t-elle d'un ton de sentinelle alarmée.

Le jeune clerc reconnut la voix de Papillon.

— Que de précautions! pensa-t-il. Que se passe-t-il donc chez M. de La Tournaye?

Mais déjà Hartmann s'était effacé pour lui livrer passage.

— Endrez tonc, M. Prissot, disait-il. La gonsigne ne fous goncerne bas.

Le jeune clerc entra.

Devant la porte qui donnait accès dans la vaste antichambre, il trouva Papillon assis, qui se leva à son approche et lui montra l'escalier.

— Donnez-vous la peine de monter au premier, dit-il.

Brissot monta.

Sur le palier du premier étage, il se rencontra avec un valet de pied nommé François, qui l'introduisit dans un petit salon d'attente et alla prévenir la duchesse.

— Ah çà! mais c'est une citadelle que cette maison! murmura le jeune clerc étonné.

Raymonde arriva bientôt, suivie de Marcelle, et lui donna l'explication de cette charade. En même temps, elle s'excusa de n'avoir pas fait avertir Brissot.

— Mais, ajouta-t-elle, nous n'avons eu que la journée d'hier pour mettre en ordre la garde-robe de Lucien, et je vous jure que nous n'avons pas eu le temps de nous occuper d'autre chose!

— Quelle est donc la cause de ce départ précipité? demanda le jeune clerc.

— Je l'ignore, monsieur.

— Et où est allé M. de la Tournaye?

— Ceci est un secret que Lucien m'a fait promettre de garder.

— Pardonnez-moi, madame, fit vivement Brissot. Je ne croyais pas commettre une indiscrétion.

— J'en suis persuadée, mon cher monsieur. Du reste, vous n'êtes pas le seul qui m'ayez adressé cette question. Marcelle me l'a faite également; j'ai dû y répondre de la même manière, et M. de Lally, qui est venu serrer dans la journée la main de mon mari, n'est pas plus avancé que vous.

— Est-il indiscret aussi de demander si l'absence de M. de La Tournaye durera longtemps? interrogea Brissot.

— Nullement, mon cher monsieur. Le duc m'a assuré qu'il serait de retour avant un mois.

Le jeune clerc n'insista pas. Cependant cette réponse lui causa une joie qu'il ne prit pas la peine de dissimuler.

La date que venait de lui donner Raymonde coïncidait, en effet, avec celle de la naissance de Marcelle, car c'était le 12 avril que la jeune fille devait prendre connaissance du manuscrit de M^me^ Darnaud, et Brissot attendait avec impatience le résultat de cette lecture, qui devait être la ruine ou la réalisation de son amour.

C'était un esprit droit et un cœur ferme, que rien ne pouvait faire dévier de la ligne de conduite qu'il s'était tracée.

Ainsi qu'il l'avait dit à Marat et à Robespierre, il était décidé à demander la main de Marcelle, si Marcelle était pauvre et obscure; si elle était riche et noble, il était résolu, dût-il en mourir, à garder un silence éternel, à la fuir même, dans le cas où il ne se sentirait pas la force de surmonter ses défaillances.

Malheureusement il était encore trop jeune et trop inexpérimenté pour bien cacher ce qui se passait en lui. Pour Martial, pour le baron de Pierre-Lisse, pour Lucien, pour Raymonde, pour Marcelle peut-être, son amour n'était plus un secret. Tous ceux qui l'approchaient avaient lu dans cette âme naïve et

franche, tandis qu'il croyait contenir avec un héroïsme des anciens âges la passion contre laquelle il se débattait.

En ce moment même, il dévorait des yeux la jeune fille.

Loin de désespérer, il se forgeait d'avance un avenir plein de félicités inconnues et appelait de tous ses vœux le jour où le trésor de grâces et de perfections lui appartiendrait.

Il ne pouvait pas s'arracher à la délicieuse contemplation dans laquelle il se complaisait. Il était gauche et embarrassé ; il répondait à peine aux questions que Raymonde lui adressait.

Pourtant il sentit combien la situation devenait fausse. Il prit son courage à deux mains et se leva, au moment où François apportait un candélabre chargé de bougies.

En effet, la nuit était venue, l'heure du souper allait sonner.

Brissot se retira, en promettant bien à la duchesse de revenir aussi souvent que cela lui serait possible.

Il sortit, mais il ne pouvait pas s'éloigner de cet hôtel, où demeurait l'objet de ses plus tendres affections. Il se promenait de long en large sous les arbres de la place, ne perdant pas de vue la sombre façade.

Tout à coup, il vit s'ouvrir un des battants de la porte cochère.

A la lueur de la lanterne qui éclairait le vestibule de l'hôtel, il crut reconnaître François, — celui qui, tout à l'heure, l'avait introduit près de la duchesse.

Assurément il n'aurait fait aucune attention à cet incident, si le laquais, après avoir refermé la porte, n'avait regardé autour de lui, comme s'il attendait quelqu'un.

Brissot se dissimula derrière un arbre et observa.

François se dirigea lentement vers la place, en continuant à interroger les ténèbres, gagna l'allée d'arbres sous laquelle se cachait le jeune clerc, et alla se poster en face des trois arcades qui, par la rue de Birague, aboutissent encore à la rue Saint-Antoine.

Là, il s'arrêta, le dos tourné à la place, les yeux fixés sur les arcades.

Le jeune clerc était à cinquante pas de lui, mais la nuit était devenue si épaisse qu'il l'apercevait à peine.

S'avançant avec la prudence et la légéreté du chat, d'arbre en arbre, il réussit à franchir les deux tiers de la distance qui le séparait de François.

Lui aussi, il était arrivé presque en face des trois arcades, dont un réverbère éclairait à moitié les voûtes les plus élevées.

Bientôt il vit déboucher un homme grand et mince, enveloppé d'un long manteau, et qui marchait d'un pas rapide.

En passant sous le réverbère, il écarta légèrement les plis de son manteau et dégagea son bras droit. Il tenait à la main un petit objet luisant qu'il porta à ses lévres.

Aussitôt un sifflet strident ébranla les airs.

A ce signal, convenu sans doute, François se montra et fit quelques pas au devant de l'inconnu.

La jeune fille, indignée, se leva d'un bond. (Page 648.)

Un tel silence régnait dans la place déserte que Brissot entendait crier le sable sous le pied de ces deux hommes.

— C'est toi, François? demanda l'inconnu.

— Oui, monsieur le baron, répondit le laquais.

— Veux-tu te taire, imbécile ! fit le gentilhomme. Si l'on t'entendait...

— Oh! il n'y a pas de danger! fit le domestique. Sans reproche, voilà bien

un gros quart d'heure que je vous attends, et je suis sûr que personne ne songe à nous épier.

— Eh bien, demanda celui que François appelait M. le baron, quoi de nouveau?

— Rien encore. Ainsi que je suis allé vous l'annoncer hier, M. le duc est parti ce matin.

— Pour quel endroit?

— Personne ne le sait.

— Pour combien de temps?

— Un mois au plus, a dit Mme la duchesse.

— Ah ! ceci du moins est bon à retenir. Maintenant, écoute-moi...

En disant ces mots, le gentilhomme entraîna François sous les arbres et ils disparurent.

Brissot n'en revenait pas.

Déjà, au moment où l'inconnu s'était arrêté sous les arcades pour prendre un sifflet, le jeune clerc avait cru reconnaître la silhouette de M. de Pierre-Lisse. En abordant le gentilhomme, François l'avait appelé M. le baron.

Donc Brissot ne s'était pas trompé. Si même il avait pu conserver le moindre doute à cet égard, ce doute se serait immédiatement dissipé, car il avait entendu et reconnu la voix du baron de Pierre-Lisse.

Quelles relations pouvaient exister entre cet homme et le valet de M. de La Tournaye? Quel intérêt avait-il à s'informer de ce qui se passait à l'hôtel, lui qui pouvait y entrer quand bon lui semblait?

Brissot était fort intrigué.

Pendant qu'il cherchait le mot de cette énigme, le baron et François continuaient leur promenade et passaient devant l'arbre derrière lequel il se cachait.

— Bien, disait le baron, demain j'irai faire moi-même une visite à la duchesse et je vérifierai si tout ce que tu m'as rapporté est exact.

Ils s'éloignèrent de nouveau et le bruit de leurs voix s'éteignit dans les profondeurs de la place.

Quelques instants après, ils revinrent.

— Cela suffit pour l'instant, disait encore M. de Pierre-Lisse. Après-demain tu viendras chez moi, dès que ton service te le permettra. Je ne veux plus me montrer dans ces parages à pareille heure. Ma présence, si elle était remarquée, pourrait tout compromettre... Donc, après-demain, je te donnerai mes dernières instructions.

A ces mots, le baron s'éloigna et se perdit bientôt dans l'obscurité, tandis que François rentrait à l'hôtel.

— Qu'est-ce que cela signifie? se demandait Brissot. Que dois-je faire ? Faut-il répéter à la duchesse ce que je viens d'entendre?... Ne serait-ce pas lui causer inutilement une émotion dangereuse?...

Brissot était fort embarrassé.

Accuser un pareil homme lui paraissait très-délicat. D'ailleurs, l'accuser... de quoi? De s'occuper de ce qui se passait à l'hôtel? C'était tout ce que pouvait

faire le jeune clerc. Or, rien ne lui démontrait que ce fût dans un but perfide que le baron exerçait cette surveillance, sinon le soin extrême avec lequel il se cachait. Brissot n'était à même d'appuyer d'aucune autre preuve les soupçons qu'il avait conçus.

C'était bien peu!

Le jeune clerc préféra donc garder le silence. Seulement il se promit de ne pas perdre de vue M. de Pierre-Lisse. Malheureusement ses occupations ne lui laissaient qu'une liberté très-restreinte, puisqu'il passait chez Me Michelin le plus clair de ses journées.

— Mais, se disait-il assez judicieusement, si le baron tente un mauvais coup, ce n'est pas pendant la journée qu'il l'exécutera.

En conséquence, il résolut de surveiller à son tour, pendant quelques soirées, les abords de la place Royale.

Il croyait agir sagement. Il ne savait rien des antécédents du gentilhomme.

S'il avait connu M. de Pierre-Lisse, il n'aurait certainement pas observé la même réserve.

Quant au baron, lorsqu'il tenait une proie, il ne la lâchait pas.

Il s'était promis qu'il tirerait profit, peu ou prou, des millions de M. de La Tournaye et que Marcelle lui appartiendrait. C'est à ce double but qu'il travaillait sans relâche.

Depuis huit jours déjà, la comtesse était en Normandie; elle pouvait revenir d'un instant à l'autre; il importait de ne pas attendre son retour.

La réponse négative que Marcelle avait faite à sa demande et que Lucien lui avait transmise ne le décourageait pas. A ses yeux, ce n'était pas un refus formel. La jeune fille avait sollicité un délai, mais elle n'avait pas dit non.

Le temps n'avait pas calmé l'ardeur de ses appétits. Il avait conservé des illusions sur ses avantages physiques et sur le prestige de son nom. Triompher des incertitudes de Marcelle lui semblait un jeu. Aussi entreprit-il de saisir la plus prochaine occasion pour se déclarer.

Ce fut dans cette intention qu'il se présenta le lendemain chez la duchesse.

Raymonde était légèrement souffrante. Elle ne voulut pas cependant refuser de recevoir M. de Pierre-Lisse. En attendant qu'elle passât une robe, elle pria Marcelle d'aller tenir compagnie au baron.

La jeune fille se rendit au salon.

— Veuillez vous asseoir, monsieur, dit-elle au gentilhomme. Mme la duchesse ne vous demande que le temps d'achever sa toilette; elle sera ici dans quelques instants.

— Bon ! pensa le baron. Voici l'occasion que j'attendais, profitons-en.

Après avoir pris place sur le fauteuil que lui désignait Marcelle, il esquissa son sourire le plus mielleux.

— Je suis presque heureux de ce contre temps, mademoiselle, répondit-il en minaudant.

— Pourquoi? demanda la jeune fille.

— Parce qu'il me permet enfin de vous parler à cœur ouvert.

— Je ne vous comprends pas, fit Marcelle avec un peu de hauteur.

— Je m'explique, mademoiselle, dit le baron.

Il toussa légèrement pour dissimuler son embarras.

— J'ai eu l'honneur, il y a quelques jours, de demander votre main à M. de La Tournaye, reprit-il.

— Eh bien! ne vous a-t-il pas transmis ma réponse? interrompit la jeune fille.

— Très-fidèlement, je suppose. Il m'a dit que vous désiriez attendre le moment où vous seriez définitivement fixée sur votre nom et votre naissance. Est-ce bien cela?

— En propres termes, oui, monsieur, dit vivement Marcelle. Aussi je ne vois pas pourquoi vous agitez de nouveau cette question.

— Il faut me pardonner, mademoiselle. Quand on aime, fit M. de Pierre-Lisse en posant la main sur son cœur et en levant les yeux au ciel, on ne recule pas ainsi devant le premier obstacle que l'on rencontre...

Marcelle eut un léger mouvement de dépit et se tourna vers la porte qui communiquait avec les appartements de la duchesse, comme pour hâter de ses vœux l'instant où Raymonde allait paraître.

— Votre réponse, continua le gentilhomme, n'est du reste qu'une réponse évasive. Je l'ai considérée comme un simple atermoiement. Voilà pourquoi mon amour ne s'en est pas contenté et pourquoi j'ose espérer encore qu'elle n'aboutira pas à un refus.

— Vous vous trompez, monsieur, dit la jeune fille avec impatience.

— Permettez-moi d'achever, mademoiselle, reprit le baron. Remarquez que je n'exige pas de vous une promesse formelle, mais un simple mot d'encouragement. Tout honnête homme a le droit de parler ainsi que je le fais à une honnête fille comme vous. Vous ne dépendez de personne, vous n'avez ni famille, ni parents; vous ne pouvez donc arguer d'aucun empêchement contre ce qui sera votre volonté. Dès lors, sans rien préjuger de ce qu'un avenir prochain vous apprendra, n'aurez-vous pas pitié des souffrances que j'endure? Parlez, mademoiselle. Imposez-moi les plus pénibles sacrifices, soumettez-moi aux épreuves les plus impossibles, je suis de taille à tout braver, pour mériter de votre bouche un sourire, pour obtenir de vous la faveur de déposer sur cette main blanche et parfumée...

En disant ces mots, le baron avait mis un genou en terre et s'était emparé de la main de Marcelle, sur laquelle il essaya de risquer un baiser.

La jeune fille, indignée, se leva d'un bond et dégagea sa main.

— Pardon, monsieur, dit-elle, toute frémissante encore de cette audace. Tout ce que pouvait dire un honnête homme à une honnête fille, j'ai eu la patience de l'écouter, malgré l'humiliation que me causait tant de hardiesse; mais vous auriez tort de prendre ma complaisance pour de la faiblesse, ou mon silence pour un aveu. Il faut, en vérité, que votre respect frise de bien près l'irrévérence, pour que vous osiez tout entreprendre contre celle que vous prétendez aimer si religieusement et à qui vous proposez votre nom.

— Excusez un moment d'entraînement... un geste irréfléchi..., supplia M. de Pierre-Lisse, effrayé et tremblant d'être surpris par la duchesse.

— Soit, fit Marcelle d'un ton plus calme. Mieux vaut, je le vois, en finir sur-le-champ avec vos prétentions surannées. Vous n'avez pas compris que ma réponse était une défaite; que je voulais, en réclamant un délai, vous épargner la honte d'un refus... je serai donc plus explicite...

— Arrêtez, par pitié! interrompit le gentilhomme. Ne me désespérez pas, mademoiselle! Laissez-moi croire que vous cédez à un sentiment d'indignation, que je regrette humblement d'avoir provoqué...

— Non, dit résolûment la jeune fille; les situations bien tranchées sont les meilleures. Puisque votre amour-propre ne craint pas d'être froissé, puisque vous réclamez de ma franchise une explication catégorique, soyez satisfait...

— De grâce, mademoiselle! un mot... encore un mot..., fit le baron.

— Rien, je n'écoute rien, répondit Marcelle. Jamais je ne serai votre femme, monsieur!

En entendant ces mots, M. de Pierre-Lisse se redressa subitement et quitta l'attitude suppliante qu'il avait gardée jusqu'alors. Son petit œil gris brilla d'une lueur de colère, ses paupières dénudées clignèrent furieusement, son sourire devint un rictus amer et cruel.

Marcelle ne se méprit pas à cette expression de rage mal contenue, mais ne pâlit point devant les menaces que ce regard lui adressait.

Fort heureusement, la duchesse vint à propos rompre cette situation par trop tendue.

Elle tenait à la main une lettre qu'elle parcourait encore au moment où elle ouvrit la porte.

— Pardonnez-moi de vous avoir fait attendre, monsieur, dit-elle au baron; mais je venais à peine d'achever ma toilette quand on m'a remis une lettre...

Elle avait un air singulier en prononçant ces paroles. Evidemment elle était très préoccupée, car elle ne prit garde ni à l'attitude contrite du gentilhomme ni à la fière contenance de la jeune fille.

— Laissez-nous, mon enfant, lui dit-elle en l'embrassant au front.

Marcelle ne se fit point prier. Avant de se retirer, elle s'inclina pourtant devant M. de Pierre-Lisse, qu'elle salua d'un regard de superbe dédain.

Le baron ne sourcilla pas. Au contraire, il ne la quitta pas des yeux, jusqu'à ce que la porte du salon se fût refermée derrière elle. On aurait juré qu'il acceptait la lutte et relevait le défi que la jeune fille lui jetait en s'éloignant.

Raymonde ne vit rien de cette scène muette. Tout entière à la lettre qu'elle tenait à la main, elle la relisait encore et ne dissimulait pas la surprise que cette lecture lui causait.

Le baron attendait toujours que la duchesse lui adressât la parole. Il la vit si absorbée qu'il se décida à rompre le silence.

— Vous avez l'air un peu troublé, madame, dit-il à Raymonde.

— C'est vrai, monsieur, fit la jeune femme, que le son de cette voix arracha à ses préoccupations.

— Serait-ce cette lettre qui vous a si fort étonné ?

— Précisément.

— Elle ne contient, je l'espère, aucune nouvelle fâcheuse...

— Non pas pour moi, monsieur.

— Ni pour votre mari, ni pour la comtesse ? ajouta le baron.

— Non, monsieur; tant s'en faut ! Cette lettre est de Mme de Libessac.

— Je suis heureux d'apprendre que cette chère cousine est en bonne santé. Vous annonce-t-elle son prochain retour ?

— Au contraire. Elle m'écrit qu'elle ne pense pas être ici avant trois semaines.

— De sorte qu'elle arrivera presque en même temps que M. de La Tournaye, fit observer le baron. C'est sans doute ce léger retard qui vous contrarie ?

— Du tout, monsieur. C'est une phrase qui vous concerne et que je ne puis m'expliquer.

— Ah ! fit le gentilhomme qui dressa l'oreille. Me ferez-vous, madame, l'honneur de me la communiquer ?

— Je n'y vois pas d'inconvénient, monsieur, répondit la duchesse. Cette phrase, la voici :

A ces mots, elle prit la lettre et lut :

« J'ai pu me renseigner ici, pendant mes moments perdus, sur l'infortunée « demoiselle de Lescarre. J'ai pu même me procurer à l'église de Saint-Aubin, « à force de recherches patientes, l'acte de naissance de son enfant. Or, figurez-« vous mon étonnement ! Cet enfant, que le baron nous avait dit être un garçon, « est une fille !... Je n'y comprends rien !!!

« Je vais du reste me livrer à de nouvelles recherches, car je ne voudrais pas « vous faire part des surprises que vous révèlera mon arrivée, avant d'être bien « sûre que je ne fais pas fausse route... »

Pendant la lecture de cette lettre, M. de Pierre-Lisse avait imperceptiblement tressailli; mais il s'était remis aussitôt, et un sourire dédaigneux errait sur ses lèvres, quand la duchesse, après avoir terminé sa lecture, leva les yeux sur lui.

Raymonde était toujours sous le coup du même étonnement.

— Je n'y comprends rien, fit-elle.

— Ni moi non plus, dit le baron.

— Mais, êtes-vous bien sûr que Mlle de Lescarre ait eu un fils et non une fille ?

— C'est elle qui me l'a dit, madame.

— Elle vous aurait donc trompée ?

— Nécessairement.

— Dans quel but ?

— Je l'ignore.

— Peut-être espérait-elle ainsi vous amener plus facilement à lui donner votre nom...

— C'est probable.

— Ce qui est étrange, ajouta Raymonde, c'est que vous n'ayez pas eu l'idée de constater le sexe de votre enfant.

— Je ne l'ai jamais vu, madame, se défendit M. de Pierre-Lisse.

— C'est plus étrange encore !

— Je l'ai dit à ma cousine, madame : des affaires urgentes m'appelaient à Paris à cette époque... je n'ai même pas eu le temps d'aller faire mes adieux à Marguerite avant mon départ...

— Marguerite ! fit la duchesse, qui entendait prononcer ce nom pour la première fois. Est-ce ainsi que s'appelait Mlle de Lescarre ?

— Oui, madame. L'avant-veille du jour où j'ai quitté Saint-Aubin, elle m'avait fait savoir qu'elle était accouchée d'un fils ; j'avais promis d'aller l'embrasser, lorsqu'une lettre pressante me força de m'éloigner presque subitement.

— Il suffit, monsieur, dit Raymonde. Je ne vous demande pas d'explications. Je n'ai aucun droit à interroger votre passé. D'ailleurs, la comtesse m'annonce qu'elle me réserve de bien autres surprises ; j'attendrai son retour sans impatience. Si, jusque-là, vous croyez devoir donner à Mme de Libessac des détails plus précis, cela n'en vaudra que mieux et lui permettra peut-être de diriger plus sûrement les recherches qu'elle continue de faire.

— Je vais lui écrire à l'instant, dit le baron en se levant pour prendre congé.

Raymonde ne fit rien pour le retenir. Elle se leva à son tour et le vit disparaître sans regret.

— Ce n'est pas possible, se disait-elle. Cet homme-là nous cache quelque chose...

Elle entra dans son appartement et relut pour la troisième fois la lettre de la comtesse.

Quant à M. de Pierre-Lisse, il était sorti précipitamment de l'hôtel et suivait la rue Saint-Antoine. Personne ne l'observait plus. Il pouvait donc, sans danger, laisser percer sur son visage la vive contrariété qu'il éprouvait.

La lettre de sa cousine, les révélations qu'elle renfermait, n'étaient assurément pas de son goût.

— De quoi se mêle-t-elle ? se disait-il en marchant d'un pas saccadé. Aller à Saint-Aubin, accompagnée d'un agent de police !... Mais si elle a découvert que Marguerite avait une fille, elle est capable de découvrir aussi...

Ses traits se contractèrent affreusement.

— Non, dit-il enfin, ce n'est pas possible... les morts ne sortent pas du tombeau...

Au bout de quelques instants, il parvint à recouvrer son sang-froid.

— Allons, poursuivit-il, le sort en est jeté. Il faut jouer cette dernière partie. Tout me favorise. Mon excellente cousine n'est pas là, le duc est parti

depuis deux jours, Germain et Baptiste les ont suivis... C'est égal, j'aurais mieux aimé que Marcelle consentît à ce mariage...

Il haussa les épaules et se prit à sourire.

— Pauvre petite ! fit-il. Ça se mêle déjà de vouloir quelque chose ! Mais, mon enfant, moi aussi, quand je veux... je veux.

En prononçant ces paroles, sa figure avait une expression de froide cruauté qui faisait présager de terribles représailles.

Après avoir erré longuement sur les quais, il gagna la rue Saint-André-des-Arts.

Une femme âgée de cinquante ans environ, dont le visage portait l'empreinte de tous les vices, était en train d'épousseter le chétif mobilier du baron.

Il occupait un petit appartement, composé de deux pièces et d'une cuisine, qu'il avait pris, disait-il, « en attendant mieux, » et dans lequel il vivait assez chichement.

Cet appartement était garni de meubles de toute provenance. Il appartenait à Mlle Euphémie Cabasson. Mlle Euphémie, ou plutôt Phémie, ainsi qu'on la nommait communément, était à la fois la femme de ménage et la propriétaire du baron.

Elle se vantait d'avoir été en son jeune temps une des célébrités tapageuses de Paris. Malheureusement elle avait alors de si bonnes dents qu'elle avait tout croqué. Il ne lui restait plus rien aujourd'hui que ce modeste logement, dans lequel elle avait entassé tout ce qu'elle avait pu sauver du naufrage.

Elle le louait, faisait le ménage, grappillait le plus possible sur les provisions qu'on la chargeait de faire, et réussissait à ne pas mourir de faim.

Elle habitait, au sixième étage de la même maison, une mansarde, dans la quelle il y avait juste la place de loger un lit, une commode, une table, un fauteuil et deux chaises.

M. de Pierre-Lisse, depuis plus de cinq mois qu'il était à Paris, connaissait depuis A jusqu'à Z les déplorables antécédents de Mlle Cabasson. La bavarde propriétaire lui avait raconté par le menu, entre deux coups de plumeau, la brillante épopée de sa vie galante.

Cela ne l'avait nullement effrayé. Au contraire, il était certain que Phémie était prête à tout pour échapper à la misère.

Ces deux natures perverses s'étaient comprises dès le premier jour. Elles étaient faites pour se rencontrer un jour.

En effet, maintenant que le gentilhomme était décidé à tout entreprendre pour atteindre le but qu'il se proposait, il sentait que Mlle Cabasson deviendrait pour lui une précieuse alliée.

Il ne fut donc pas fâché de la trouver chez lui à point nommé.

— Décidément, Phémie, lui dit-il familièrement, je ne puis pas rester ici plus longtemps.

— Comment ! s'écria la femme de ménage, M. le baron me donne congé !

— Non, Phémie, non, rassurez-vous. Je garde toujours ce petit appartement... on ne sait pas ce qui peut arriver... Mais voici le beau temps qui vient... le soleil

Enfin le seau atteignit la hauteur de la margelle. (Page 660.)

commence à se montrer... Je voudrais respirer autre chose que l'odeur du ruisseau de la rue Saint-André-des-Arts ..

— Autre chose... quoi? demanda la vieille hétaïre.

— Je voudrais, poursuivit le baron, trouver aux environs de Paris une petite maison bien cachée, bien close, où nous passerions la saison d'été.

— Nous ! répéta joyeusement Phémie. M. le baron m'emmènerait donc avec lui ?

— Et je doublerais vos gages, ajouta le gentilhomme.

— Ah ! soupira-t-elle, quel dommage que je n'aie plus ma petite maison d'Auteuil !

— Vous aviez donc une maison à Auteuil ?

— Hélas ! oui, monsieur. Une jolie petite maison, comme vous paraissez la désirer, où l'on est bien chez soi, où les voisins ne peuvent pas vous voir, où l'on se promène en chemise, si l'on veut...

— Eh bien ! cette maison, qu'est-elle devenue ?

— C'est mon tapissier qui me l'a prise, en payement de mémoires que j'avais oublié de solder.

— Et qu'en fait-il ? Il l'habite ?

— Non, monsieur, il la loue.

— Est-elle toujours là ?

— Oui, monsieur.

— Vous en êtes certaine ?

— Je crois bien. Il ne se passe pas d'année que je n'aille la revoir

— Est-elle louée en ce moment ?

— Peut-être que non... la saison n'est pas très avancée...

— Eh bien ! courez chez votre tapissier, assurez-vous que cette maison est vacante. Dans ce cas, demain nous irons la visiter ; après-demain nous signerons le bail, si elle me convient.

— Vrai ? s'écria Phémie, qui ne pouvait pas en croire ses oreilles, je rentrerais dans ma chère petite maison d'Auteuil ! Ah ! monsieur... si vous faites cela...

— Eh bien ! quoi ?

— Vous pourrez faire de moi ce que vous voudrez, répondit la vieille fille.

Le baron sourit dédaigneusement.

— Allez, lui dit-il, et venez aussitôt m'apporter la réponse.

— Je n'y manquerai pas, promit Mlle Cabasson, qui disparut en courant.

Le gentilhomme la regarda s'éloigner d'un air de profond mépris.

— Parbleu ! murmura-t-il, je savais bien qu'elle ferait tout ce que je voudrais... Cela et bien d'autres choses encore... C'est égal, c'est ce qui s'appelle avoir la main heureuse.

Il était resté silencieux et pensif, ruminant, combinant, machinant le projet qu'il méditait, lorsque la porte s'ouvrit brusquement, une heure après.

C'était Phémie qui revenait de chez son tapissier, tout essoufflée, mais rayonnante.

— La maison n'est pas louée, dit-elle.

En même temps, elle se laissait tomber, à demi pâmée, sur une chaise.

— Demain matin, à dix heures, vous pouvez aller visiter la maison, continua-t-elle. Vous la prendrez meublée ou non meublée, à votre choix. Cependant, le propriétaire aimerait mieux la laisser avec les meubles qui la garnissent encore.

— Je l'aime mieux aussi, fit M. de Pierre-Lisse. Vous n'avez donc qu'à vous tenir prête demain, vers huit heures et demie. C'est vous qui me servirez de guide.

Le lendemain matin, à huit heures, elle pénétrait dans la chambre du gentilhomme, qu'elle habillait avec une sollicitude maternelle.

Une demi-heure après, ils étaient en route. A dix heures précises, ils arrivaient devant la maison.

Elle se composait de deux étages : un rez-de-chaussée et un premier.

Au rez-de-chaussée se trouvaient la cuisine, l'office et la salle à manger, séparés par l'antichambre d'un salon et d'un cabinet de travail; au premier, il y avait trois chambres à coucher et deux cabinets de toilette. Au-dessus, le grenier et deux chambres de domestique.

La grille d'entrée, fermée par des volets extérieurs, donnait sur la route. Le jardin, assez vaste et très ombragé, était entouré de murs, qui ne mesuraient pas moins de trois mètres de hauteur. Les arbres, très élevés et bien portants, masquaient absolument la vue des maisons voisines, qui, du reste, étaient suffisamment éloignées pour ne laisser redouter aucune indiscrétion.

C'était ce que voulait surtout M. de Pierre-Lisse. Il loua la maison, séance tenante, et revint à Paris aussitôt.

— Maintenant, voyons si je peux compter sur François, se disait-il, chemin faisant.

XII

L'ENLÈVEMENT

« Demain, j'irai m'assurer par moi-même que tu as dit la vérité; après-demain tu viendras chez moi et je te donnerai mes dernières instructions », avait dit le baron à François.

M. de Pierre-Lisse, en allant à l'hôtel de La Tournaye, avait pu vérifier *de visu* les précautions prises en l'absence de Lucien.

C'était Hartmann, en personne, qui était venu lui ouvrir la porte cochère ; au pied de l'escalier, il avait trouvé Papillon, montant sa faction.

François n'avait donc rien exagéré.

Vers dix heures du soir, dès que son service fut fini, il se rendit, ainsi qu'il l'avait promis, chez M. de Pierre-Lisse.

— Approche, lui dit-il, et causons un peu.

Le laquais s'avança près de la cheminée, dans laquelle flambait un bon feu.

— Tu n'es pas content de ton service? m'as-tu dit, commença le baron.

— C'est vrai, monsieur. La maison de M. le duc est trop bien tenue pour moi. Tout le monde a l'œil sur tout, depuis le brigadier Papillon jusqu'à cette petite Marcelle, qui se mêle de ce qui ne la regarde pas.

— Tu n'aimes pas cette jeune fille?

— Non. C'est elle qui a failli me faire chasser.

— Pourquoi?

— Oh! pour une vétille.

— Je m'en doute bien; mais encore, qu'avais-tu fait?

— J'avais pris une bouteille de vieux malaga, qu'on avait oublié de servir à table.

— Et Mlle Marcelle t'avait vu?..

— Il faut le croire. Quand M. le duc m'a interrogé, j'ai naturellement nié de toutes mes forces, mais Mlle Marcelle a si nettement affirmé que je l'avais prise que Papillon est monté dans ma chambre et en a rapporté la maudite bouteille à moitié vide.

— Et alors?...

— Alors, M. le duc m'a menacé de me chasser à la première incartade.

— Y a-t-il longtemps de cela?

— Quinze jours à peine.

— Et depuis, tu as été, je gage, un modèle de toutes les vertus? demanda le baron d'un ton ironique.

— Il le faut bien, dit piteusement François. Figurez-vous, monsieur, qu'on ne peut même pas sortir de l'hôtel, sans avoir obtenu la permission de M. Papillon et sans passer sous les yeux d'Hartmann, qui sont les deux âmes damnées de M. de La Tournaye.

— Je conçois ce que cette surveillance incessante a de pénible pour toi, fit M. de Pierre-Lisse. Ainsi tu ne serais pas fâché de prendre du service ailleurs?

— J'en serais ravi.

— Eh bien! je suis en train de monter à Auteuil une petite maison, à laquelle le tapissier met la dernière main. Veux-tu m'y suivre?

— Très volontiers, monsieur le baron.

— Je te donnerai les mêmes gages que tu gagnais chez M. de La Tournaye et un jour de sortie par semaine. Cela te convient-il?

— A merveille.

— Seulement, reprit le baron, tu m'obéiras aveuglément, sans discuter jamais l'ordre que tu recevras; tu ne verras ni n'entendras rien de ce qui se passe...

— Ah ! ah ! dit François, qui dressa l'oreille. Est-ce tout ?

— A peu près. Cependant tu dois comprendre que je ne suis pas encore d'âge à m'enfermer seul dans une maison de campagne isolée...

— Assurément.

— J'ai donc jeté les yeux sur une jeune personne qui ne demanderait pas mieux que de se faire enlever, si j'en trouvais le moyen.

— Vous le trouverez, monsieur le baron, fit le laquais en souriant.

— Je l'ai trouvé déjà, dit le gentilhomme, et pour peu que tu y mettes la moindre complaisance...

— Moi ! se récria François étonné.

— Oui, tu connais cette jeune fille...

— Pas possible !

— Et non seulement tu la connais, mais tu sers dans la maison qu'elle habite...

— Chez M. le duc ? Mais alors il s'agit de M^lle^ Marcelle ?

— Précisément.

— Diable ! fit le valet en se grattant l'oreille, ce n'est pas une petite affaire, savez-vous !

— Rien de plus facile.

— Comment ?

— Cela me regarde. Avant tout, il importe que je sache si tu es disposé à me servir.

François hésita quelques instants.

— Certainement... murmura-t-il. Je ne serais pas fâché de jouer un bon tour à cette petite mijaurée... Mais M. le duc... Germain... Baptiste... Papillon ..

— Ne sont pas à craindre, à moins que tu ne leur dises où tu auras conduit cette enfant.

— Il n'y a pas de danger !

— En ce cas, décide-toi.

— Dame ! écoutez donc, monsieur le baron, ceci est une affaire complètement en dehors de mon service. Tout dépend du prix que vous y mettrez.

— Fixe-le toi-même, mais sois raisonnable.

— Eh bien ! il me semble que... deux cents louis...

— Tu es fou ! Avec deux cents louis, j'aurais une armée de coquins qui mettraient à feu et à sang l'hôtel de La Tournaye tout entier, en moins de temps que je n'en dépense à discuter avec toi.

— Alors cent louis.....

— Je t'en donnerai cinquante, dit nettement le baron. C'est à prendre ou à laisser. Choisis.

— Cinquante louis. ... c'est bien peu..... fit le laquais avec un mouvement dédaigneux des lèvres. Cependant, si vous m'assurez que nous n'userons pas de violence...

— Je te l'assure.

— Qu'il ne sera fait de mal à personne... ajouta François.

— Je m'y engage sur l'honneur !

— C'est différent, dit le valet. Pour cinquante louis, je vous donnerai bien un coup de main.

— Quant au simulacre de défense qu'opposera Marcelle, fit M. de Pierre-Lisse, tu ne seras pas assez sot, je pense, pour le considérer comme un acte de violence.

— Elle ne consent donc pas à vous suivre ?

— Si, mais il a été arrêté entre nous qu'elle feindrait quelque résistance, afin de ne pas se montrer trop ouvertement ingrate envers ses bienfaiteurs.

— Oh ! la petite rusée ! s'écria François.

— Ainsi voilà qui est convenu, résuma le baron.

— C'est entendu, dit François.

— Je n'ai pas besoin de te recommander la plus grande discrétion, fit le gentilhomme. Songe qu'il y va de ta place et de tes cinquante louis !

— Soyez tranquille ! promit le valet. Le fils de ma mère n'est pas un imbécile.

— Tu es libre, dit le baron en lui montrant la porte.

François se retira.

— Enfin ! elle est à moi ! s'écria-t-il, en se renversant moelleusement dans son fauteuil.

Le lendemain, lorsque Phémie parut, le gentilhomme, après l'avoir longtemps suivie des yeux, se tourna vers elle.

— Dites-moi, Phémie, prononça-t-il d'un ton dégagé, je pense qu'il vous sera indifférent que j'emmène à Auteuil une personne...

— Une femme ? fit la vieille fille, sans attendre la fin de la phrase.

— Oui, une femme.

— Jeune ?

— Dix-huit ans.

— Au contraire, dit joyeusement Phémie, ce sera plus gai.

— Peut-être pas dans le commencement, corrigea le baron. Vous savez ce que c'est qu'une jeune fille...

— Ah ! c'est d'une jeune fille qu'il s'agit ?

— Oui.

— Sage ?

— J'en donnerais ma tête à couper.

— Peste ! il vous faut des primeurs, ricana la vieille coquette avec un sourire lubrique.

— Aussi elle fera peut-être quelques difficultés tout d'abord, hasarda M. de Pierre-Lisse.

— Bon ! je connais ça, fit M^lle^ Cabasson avec un mouvement d'épaules.

— Il ne faudra pas y faire attention, n'est-ce pas ?

— Parbleu ! elle s'y fera, monsieur le baron, elle s'y fera. Quand partons-nous ?

— Dans quelques jours, je l'espère, répondit le baron. Il serait donc urgent de se procurer du linge de rechange pour la personne dont je vous parle.

— Rien n'est plus facile.

— Allez donc aujourd'hui même chez une lingère et choisissez les objets indispensables.

Phémie partit comme un trait. Elle comptait recevoir une bonne remise de la marchande chez laquelle elle se rendait.

Le baron rayonnait. Devant lui s'aplanissaient tous les obstacles.

Pendant ce temps, Brissot, fidèle à la promesse qu'il s'était faite, montait régulièrement tous les soirs une interminable faction devant l'hôtel de La Tournaye.

Huit jours durant, il se condamna à ce labeur ingrat, sans rien remarquer qui attirât son attention.

— Décidément, pensa-t-il, je me suis alarmé à tort.

Le neuvième jour, il se décida à aller chez la duchesse ; il trouva Hartmann et Papillon à leur poste ; il causa longuement avec Raymonde, qui n'avait jamais été plus gaie, avec Marcelle, qui le reçut avec la sérénité des meilleurs jours.

— J'étais fou ! se dit-il en les quittant.

Et il alla rejoindre ses amis, qui le raillèrent doucement sur sa longue absence.

Quand il rentra chez lui, il avait perdu jusqu'au souvenir des craintes qui l'avaient assiégé.

Le lendemain, pas plus qu'il ne l'avait fait la veille, il n'alla reprendre sur la place Royale le poste qu'il y avait inutilement occupé pendant huit longues soirées.

Ce jour-là, Papillon se promenait de long en large dans le vestibule, quand on souleva le marteau de la porte cochère.

Il s'arrêta et vit Hartmann parlementer avec un homme vêtu d'un costume de portefaix. Il lui sembla même entendre prononcer son nom, quoique l'inconnu parlât à voix basse.

Il s'avança.

— Eh bien ? que voulez-vous ? demanda-t-il.

— Je désirerais parler au brigadier Papillon, répondit le portefaix.

— C'est moi, fit l'ancien soldat.

— Bien sûr? dit l'inconnu avec défiance.

— Eh ! oui, morbleu ! Que me voulez-vous?

Au lieu de répondre, l'homme tira de sa poche une lettre, qu'il lui tendit, salua gauchement et se retira.

Le brigadier décacheta la lettre et lut :

« Mon cher Papillon,

« Par les précautions que j'ai prises pour cacher le but de mon voyage, vous avez pu juger qu'il avait une grande importance. Une circonstance fortuite me rappelle à Paris ; mais ma présence y doit être ignorée de tout le monde, *même*

de la duchesse. Il faut pourtant que je vous parle. Trouvez-vous donc ce soir, de onze heures à minuit, sur la place du Palais-Royal. J'irai vous y rejoindre.

« Ne vous étonnez pas si ce n'est pas moi qui vous écris. Dans le cas où cette lettre s'égarerait, ou ne vous parviendrait pas directement, je ne voulais pas que personne pût reconnaître mon écriture.

« Surtout pas un mot à qui que ce soit! Il y va des intérêts les plus graves! A ce soir, sans faute !

« Lucien de La Tournaye. »

— Comment! s'écria le brigadier tout bouleversé. Le duc est à Paris! Lui qui n'avait annoncé son retour que dans un mois!... il faut, en effet, qu'il soit arrivé quelque chose...

Il tournait, retournait la lettre entre ses doigts, et l'examinait avec attention, comme s'il avait conçu quelques doutes sur son authenticité.

— Je comprends, se disait-il, que Lucien n'ait pas voulu mettre de sa main mon nom et mon adresse, car, ainsi qu'il me le fait judicieusement observer, si, pendant mon absence, ce billet était tombé entre les mains de Raymonde, de Mlle Marcelle, ou même de François, ils auraient certainement reconnu son écriture et n'eussent pas manqué de s'étonner que le duc s'adressât à moi, au lieu de s'adresser à sa femme... mais le corps de la lettre... rien ne l'empêchait de le faire lui-même... personne ne se serait avisé ici de décacheter un billet qui m'était destiné... excepté Ludivine peut-être, ajouta le vieux soldat en hochant la tête.

Il était très perplexe.

— Est-ce que Lucien serait malade, ou blessé, et n'oserait pas le dire, de peur que la lettre ne s'égarât entre d'autres mains que les miennes? C'est possible, après tout... de même qu'il est possible que, par surcroît de précautions, il ait eu recours à la plume du premier venu... Oui, de toutes façons, il m'est impossible de manquer à ce rendez-vous.

Ce jour-là, vers trois heures de l'après-midi, Marcelle se promenait dans le jardin.

En passant près du puits, elle aperçut la fille du jardinier, qui tirait à grand'peine un seau d'eau.

— Attends, je vais t'aider, lui cria-t-elle.

Aussitôt elle s'approcha en courant, ramassa coquettement autour d'elle les plis de sa jupe, et saisit la corde, qu'elle tira courageusement.

La corde était mouillée; l'eau qui en dégouttait ruisselait sur les mains blanches de Marcelle et coulait même le long de ses bras potelés, ce qui lui arrachait un petit rire nerveux.

Enfin le seau atteignit la hauteur de la margelle. La jeune fille se précipita pour s'en emparer; mais sa main glissa sur le bord humide et moussu...

Elle poussa un grand cri et devint toute pâle.

Ses complices étaient en train d'achever leur œuvre. (Page 663.)

Dans le mouvement qu'elle venait de faire, la bague qu'elle portait s'était accrochée au bord du sceau, avait glissé de son doigt et était tombée au fond du puits.

— Vous vous êtes fait mal, mademoiselle? demanda la fillette.

— Non, mon enfant, ce n'est rien, répondit Marcelle.

Elle s'éloigna, profondément troublée.

La bague qu'elle venait de perdre était celle que Damis lui avait donnée.

Elle alla se réfugier au plus épais du massif et se laissa tomber sur une des chaises qui étaient rangées autour d'un vaste salon de verdure.

Si elle avait eu un miroir sous les yeux, elle aurait été effrayée de sa pâleur et de l'altération de ses traits. Elle ne se remit que longtemps après de l'émotion qui s'était emparée d'elle.

Enfin elle regagna l'hôtel, d'un pas encore mal affermi, et se réfugia dans sa chambre.

Volontiers elle aurait confié à Raymonde l'accident qui venait de lui arriver, mais elle craignait que la duchesse ne se moquât de ses terreurs enfantines. Elle garda le silence.

Quand vint le soir, elle était plus calme, mais non pas beaucoup plus rassurée. Elle s'enferma dans sa chambre à tour de clef, poussa le verrou, s'assit devant une table et prit un livre, qu'elle parcourut d'un œil distrait.

Quoi qu'elle fît pour lire, elle n'y parvint pas. Les lignes se confondaient l'une avec l'autre, les caractères formaient une masse informe et mobile, semblable en tous points au bruissement d'une fourmilière.

De guerre lasse, elle ferma le livre, se leva et se dirigea vers son lit. Elle était bien sûre de ne pas dormir, mais cela la changerait.

Elle jeta les yeux sur la pendule, qui marquait onze heures un quart.

— Comment! il n'est pas plus tard que cela? dit-elle avec un soupir.

Il lui tardait que la nuit fût passée.

Déjà elle défaisait le premier bouton de son corsage, lorsqu'il lui sembla entendre un léger bruit du côté de la fenêtre.

Elle y courut, souleva les rideaux, mais, au même instant, une des vitres volait en éclats et, par le trou béant que la cassure avait fait, passait une main d'homme, qui tournait l'espagnolette et ouvrait vivement la croisée.

Marcelle poussa un cri, au moment où cet homme enjambait lestement l'appui de la fenêtre et sautait dans la chambre.

Elle ne se donna pas le temps de le regarder, et cependant elle vit que cet homme était mal mis et lui était absolument inconnu.

Pensant que c'était un voleur et voulant lui échapper elle courut vers la porte-dont elle ouvrit le verrou d'une main, tandis que, de l'autre, elle faisait jouer la clef dans la serrure. Elle se félicitait déjà d'avoir échappé au danger, car elle venait d'ouvrir la porte, mais, avant qu'elle en eût franchi le seuil, un autre homme se dressa devant elle.

Elle recula, par un mouvement instinctif, et reconnut François. Elle crut qu'il avait entendu du bruit et qu'il venait à son secours.

— Ah ! c'est vous, François, dit-elle d'une voix étranglée par la peur. Tenez... là, là... un voleur...

En même temps, elle désignait du doigt la croisée ouverte et l'homme qui avait pénétré dans sa chambre; mais, en même temps aussi, elle vit entrer un autre homme.

Elle se rapprocha de François, pour qu'il lui vînt en aide; mais François referma tranquillement la porte et se prit à sourire.

— Oui, oui, disait-il à mi-voix... un simulacre de défense... Nous savons que c'est convenu d'avance.

Marcelle lut sur son visage une telle expression d'impertinence et de cynisme, qu'elle comprit aussitôt que c'était fait d'elle.

Pourtant elle ne soupçonnait pas la vérité, lorsque, par le même chemin qu'avaient suivi ses deux premiers agresseurs, elle vit apparaître M. de Pierre-Lisse.

— Ah ! misérable ! rugit-elle, c'est donc vous qui...

Elle n'eut pas le temps d'achever sa phrase.

Le baron fit un signe, les deux hommes qui l'avaient précédé se ruèrent sur la jeune fille et la renversèrent.

L'un d'eux tenait à la main un bâillon tout préparé, qu'il lui appliqua sur la bouche et qu'il noua avec force; l'autre tira de sa poche un paquet de cordes, avec lesquelles il attacha patiemment et solidement les pieds et les mains de Marcelle.

François, les mains croisées sur le dos, assistait à cette scène.

— Là ! ne serrez pas trop fort, disait-il, puisque c'est une frime...

Témoin du soin scrupuleux avec lequel ces deux coquins s'acquittaient de leur besogne, il murmurait en regardant Marcelle :

— Quelle drôle d'idée de se laisser saucissonner comme cela pour se faire enlever ! C'est moi qui aimerais bien mieux m'en aller sur mes deux pieds, par la grande porte !

Tout en surveillant ses auxiliaires, M. de Pierre-Lisse promenait dans la chambre de Marcelle un regard investigateur.

Ses complices étaient en train d'achever leur œuvre, la jeune fille était réduite à l'impuissance, quand l'attention du baron fut attirée vers un coffret, qui se trouvait au beau milieu du marbre de la commode.

Il fit quelques pas et s'approcha du meuble, sur lequel il se pencha.

— Ah ! par exemple ! murmura-t-il, voilà qui est singulier !

Il se tourna vers Marcelle, comme pour lui demander une explication; mais, voyant qu'elle était dans l'impossibilité de lui répondre, il examina de plus près l'objet qui avait frappé ses regards.

— Comment ce coffret se trouve-t-il ici ? dit-il à voix basse.

Sans autre forme de procès, il s'en empara et le mit sous son bras.

— Et vite, partons ! ordonna-t-il.

Toute cette scène, qui exige tant de place dans le récit, et dont nous omettons à dessein les détails répugnants, s'était passée en moins de cinq minutes.

Sur l'ordre du baron, ses deux complices saisirent la jeune fille par la tête et par les pieds, la chargèrent sur leurs épaules, comme un fardeau, et se dirigèrent vers la porte.

François prit les devants, toujours très-étonné de ce qui se passait.

—Drôle d'idée tout de même! dit-il une seconde fois, en ouvrant la porte de la chambre.

Le sinistre cortège, dont M. de Pierre-Lisse formait l'arrière-garde, se mit alors en marche à travers les escaliers, descendant avec des précautions infinies.

Fort heureusement, le tapis dont les degrés étaient couverts amortissait le bruit de leurs pas. Ils atteignirent sans encombre le vestibule.

Au moment où ils passaient devant la loge du Suisse, Marcelle essaya de se débattre et de pousser un cri. Son bâillon et les liens qui la maintenaient l'en empêchèrent.

D'ailleurs, elle aperçut Hartmann, la tête appuyée sur le bras, dormant à poings fermés sur la table. Elle devina que le pauvre diable était hors d'état de lui porter secours.

Mais Papillon, qu'était-il devenu? Pourquoi n'était-il pas là?

Pendant que Marcelle, à demi-suffoquée, sentant qu'elle était victime d'un guet-apens savamment combiné, essayait de résister encore, François, marchant d'un pas allègre, avait ouvert la porte cochère.

Sur la place, au coin des arcades qui aboutissaient à la rue Saint-Antoine, stationnait une chaise de poste, attelée de quatre chevaux vigoureux.

Le baron se dirigea de ce côté, ouvrit la portière et fit placer Marcelle sur la banquette de derrière. Cela fait, il tira de sa poche une bourse, qu'il tendit aux deux misérables dont il avait acheté le concours, et qui s'éloignèrent à toutes jambes.

Alors M. de Pierre-Lisse monta en carrosse auprès de la jeune fille. François grimpa lestement sur le siège de derrière, et la chaise de poste disparut dans les profondeurs de la rue Saint-Antoine.

Evidemment les postillons, largement payés, savaient quel était le but de leur voyage et ne demandaient qu'à brûler le chemin, afin de rentrer plus tôt chez eux, car la chaise roulait avec une rapidité vertigineuse sur le pavé sonore, dont les fers des chevaux affolés faisaient jaillir des myriades d'étincelles.

En moins de trois quarts d'heure, le lourd carrosse s'arrêtait à Auteuil devant la porte de la maison que le baron avait louée.

Au bruit des roues, la porte s'ouvrit, et Phémie parut, tenant une bougie à la main.

Avec de grandes difficultés, le baron et François transportèrent Marcelle dans la chambre qui lui était destinée, la posèrent sur le lit et détachèrent le bâillon et les cordes qui la retenaient.

La pauvre enfant avait totalement perdu connaissance.

— Bah! disait Phémie, ce ne sera rien que ça. J'en ai vu bien d'autres!

Le matin même de ce jour néfaste, une lettre était arrivée à l'adresse de François. Elle était du baron, qui lui écrivait d'accourir sans plus tarder.

François alla trouver Papillon. Il avait les larmes aux yeux.

— Je viens, dit-il, de recevoir un mot, qui m'annonce que ma mère est fort mal et désire me voir.

En même temps, il tendait au brigadier, non pas la lettre qu'il avait reçue, mais une autre, qu'il avait préparée, et sur laquelle, en guise de pleurs, il avait répandu quelques gouttes d'eau.

Papillon fut très-touché de ces marques de douleur, et trouva qu'en effet le cas était exceptionnellement intéressant.

— Va, dit-il, avec un geste de contrariété, et reviens le plus tôt que tu pourras.

— Dans deux heures je serai là, promit le valet.

Quelques minutes après, il arrivait chez M. de Pierre-Lisse.

— Ah! te voilà! fit le baron. Eh bien! es tu toujours prêt à me servir?

— Toujours, répondit François, moyennant cinquante louis.

— Voici d'avance les vingt-cinq que je t'ai promis, fit le gentilhomme.

— C'est donc pour aujourd'hui? demanda le laquais

— Pour ce soir.

— A quelle heure?

— Onze heures.

— Mais Papillon?...

— Papillon sera à onze heures sur la place du Palais-Royal.

— Et Hartmann?

— Voici pour lui, dit le baron en tirant de sa poche une fiole imperceptible.

— Qu'est-ce que cela? demanda François effrayé. Ce n'est pas du poison, au moins?

— C'est tout simplement une décoction de pavots, répondit le gentilhomme.

— Mais comment la faire boire à Hartmann?

— Dans un verre de vin.

— A quel moment?

— Dès que Papillon sera parti.

— Bien.

— Procure-toi donc d'avance une bouteille de bon vin. Fais tourner la tête au Suisse pendant dix secondes, verse dans son verre le contenu de cette fiole et tu le verras, un quart d'heure après, dormir d'un si bon sommeil qu'un coup de canon ne le réveillerait pas.

— Ensuite? fit le valet.

— Il ne nous reste plus qu'à prendre nos dispositions à l'intérieur de l'hôtel, dit M. de Pierre-Lisse.

— Ah! je comprends! s'écria François. Pendant la journée, j'encloue le verrou de la porte de M^lle^ Marcelle... j'enlève la clef de la serrure...

— Et M^lle^ Marcelle, en rentrant dans sa chambre, interrompit le baron avec un dédaigneux mouvement d'épaules, s'aperçoit des maladresses que tu as commises. Elle a peur, elle va demander asile à la femme de Papillon ou à la duchesse, de sorte que notre plan échoue...

— Mais puisqu'elle consent... fit observer le laquais.

— Sans doute, elle consent, dit le baron en se mordant les lèvres, car il avait

failli se trahir; mais elle consent, à la condition de ne paraître avoir cédé qu'à la violence...

— C'est juste, dit François convaincu; mais, alors, comment faire?

— Tandis que, poursuivit le gentilhomme, si tout à l'heure, en entrant dans la chambre de Marcelle, on trouve les persiennes et la croisée ouvertes, un carreau cassé, il devient évident pour tout le monde qu'elle a été enlevée de vive force.

— C'est ma foi vrai! s'écria le valet avec une nuance d'admiration.

— Ajoutons à cette mise en scène, déjà assez compliquée, une échelle dressée le long du mur, continua M. de Pierre-Lisse, et Marcelle est complètement innocente, aux yeux de ses amis, du rapt dont elle a été victime.

— Vous avez raison, monsieur.

— Donc, il ne s'agit que de se procurer une échelle assez haute pour atteindre la fenêtre de sa chambre.

— Oh! si ce n'est que cela, il y en a deux sous le hangard, au fond du jardin...

— Et tu es sûr qu'elles sont assez longues pour remplir le but que nous nous proposons?

— Je m'en suis servi plus de dix fois.

— Alors n'en parlons plus, fit le baron. Dès que Papillon sera parti, vide ta bouteille avec Hartmann; dès qu'Hartmann sera endormi, ouvre-nous la porte cochère et donne-nous l'échelle.

— Est-ce tout?

— Pas encore. Pendant que nous tenterons l'escalade, tu monteras par l'escalier intérieur de l'hôtel jusqu'à la porte de Marcelle, et, dans le cas où, par un dernier scrupule, facile à comprendre, elle tenterait de fuir en nous voyant paraître, tu lui couperais la retraite et tu la ramènerais dans la chambre.

— A merveille, dit François. Ma foi! monsieur le baron, mes compliments sincères. Vous avez tout prévu.

— Donc à ce soir, fit le gentilhomme. Si mes calculs sont exacts, à onze heures et demie tout sera fini.

M. de Pierre-Lisse ne s'était pas trompé.

A dix heures et demie, tout le monde était couché à l'hôtel de La Tournaye, excepté Papillon, Hartmann et François.

Vers dix heures trois quarts, le vieux soldat appela François.

— Ecoute, lui dit-il, je suis absolument forcé de m'absenter. Tu vas prendre ma place au pied de l'escalier et tu n'en bougeras pas avant que je sois rentré.

Le valet fit un signe d'assentiment.

— Si tu observes fidèlement ta consigne, ajouta le brigadier, je te donne un bel écu de six livres, sinon je te casse les reins à mon retour.

— Soyez tranquille, dit François, j'aurai soin de ne pas m'y exposer.

— A la bonne heure! fit Papillon, qui ne pouvait pas comprendre le double sens de cette phrase équivoque.

Il s'en alla, après avoir recommandé à Hartmann de faire bonne garde.

Dès que la porte se fut refermée derrière le brigadier, François entra dans la loge d'Hartmann, en poussant un long bâillement.

— Que le diable emporte votre brigadier ! dit-il avec humeur. J'ai précisément ce soir une envie atroce de dormir, et puis... ce matin... vous savez... la vue de ma mère malade... ça m'a remué... j'éprouve le besoin de me remettre... Si nous buvions une bouteille de vin?

— Il vautrait t'abord afoir la poudeille, fit observer le Suisse.

— Je n'ai qu'à aller la chercher, dit François.

— Non, non. Che ne fous laisserai bas sordir.

— Mais je ne veux pas sortir. La bouteille est dans ma chambre.

— Et ça n'est bas tu fin te M. le tuc?

— Sur l'honneur, non! C'est une bouteille d'excellent bourgogne, que j'ai achetée ce matin, avant de rentrer à l'hôtel.

— C'est tifférent. fit Hartmann. Alorsse on peut la poire.

— Je cours la chercher, dit François.

— Allez, mais tébêchez-fous.

Le laquais revint au bout de deux minutes avec la bouteille en question. Hartmann prit deux verres dans une armoire, et ils s'attablèrent.

Ils vidèrent d'un seul trait leur premier verre.

— Pon fin! fit le Suisse, en faisant claquer sa langue contre son palais.

— N'est-ce pas? dit François.

Il versa une seconde rasade... la bouteille était vide.

Tout à coup il prêta l'oreille.

— Quoi tonc? demanda Hartmann.

— N'avez-vous rien entendu?

— Rien.

— Je suis sûr pourtant qu'on a frappé à la porte.

— Fous rêfez, mon cher.

— Pas du tout.

— Che fous tis que si.

— Je parie que non, proposa François.

— Eh pien, soit! Che fous barie une poudeille tu même fin.

— Ça y est, dit François, qui tendit sa main. Topez là.

Le Suisse topa.

— Eh bien! allez-y-voir, dit le laquais.

— Fous poufez fous flatter d'être endédé ! fit Hartmann en se levant; mais che feux cagner ma poudeille, c'hy fais tut te même.

Il se dirigea vers la porte cochère, qu'il ouvrit.

Bien entendu, il ne vit personne.

— Allons, fenez foir! cria-t-il. Che fous tissais pien que fous afiez rêfé.

— C'est possible, répondit François. Je m'en rapporte à vous; j'ai perdu mon pari alors.

— A la ponne heure! dit le Suisse, en refermant la porte.

Et il revint prendre sa place en face du laquais.

Si courte qu'eût été son absence, elle avait suffi largement à François pour vider dans le verre du Suisse le contenu de la fiole que lui avait donnée le baron.

— A votre santé! dit-il en choquant son verre. Demain nous boirons l'autre bouteille...

Sans défiance, Hartmann vida jusqu'à la dernière goutte.

Un quart d'heure s'était à peine écoulé, qu'il fut pris d'un sommeil invincible. Il s'efforça de lutter, mais il s'affaissa bientôt sur la table, et, après avoir inutilement essayé à deux ou trois reprises de se relever, il s'endormit.

Ce fut ainsi que François demeura maître de la place.

Pendant ce temps, Papillon s'était dirigé d'un pas agile vers le Palais-Royal.

Onze heures venaient de sonner quand il y arriva. La place était complètement déserte.

Chaque fois que le brigadier voyait poindre une ombre à l'extrémité de la place, il s'arrêtait, croyant toujours voir paraître son fils d'adoption.

Cependant la première demi-heure ne lui sembla pas trop longue. Il en fut tout autrement de la seconde.

Quand sonna minuit, l'inquiétude succéda à l'impatience. Les soupçons qu'il avait conçus tout d'abord sur l'authenticité de la lettre qu'on lui avait remise lui revinrent à l'esprit.

— Est-ce qu'on se serait moqué de moi? se demanda-t-il.

Il ne croyait encore qu'à une mystification; mais plus s'éloignait l'heure fixée pour le rendez-vous, plus son inquiétude augmentait.

— Dans quel but aurait-on fait cela? se disait-il.

Une fois lancé sur la pente de l'hypothèse, sa pensée se mit à vagabonder.

A minuit et demi, il ne tenait plus en place. Il se dirigea en courant vers l'hôtel, à la porte duquel il frappa.

Rien ne bougea.

— Cet animal d'Hartmann s'est endormi? dit-il.

Il souleva de nouveau le lourd marteau.

Toujours même silence effrayant.

— Mais François devrait être là pourtant, murmura-t-il d'une voix étranglée.

Une troisième fois, il frappa — si fort que les échos de la voûte en gémirent.

Il eut beau prêter l'oreille, il n'entendit rien.

Alors, pris d'une sorte de délire, furieux et tremblant à la fois, il saisit le marteau et se mit à frapper comme un forgeron sur une enclume.

Dix minutes après, tout l'hôtel était sur pied.

La première, quoique la plus âgée, Ludivine accourut.

En se réveillant, elle s'était aperçue que son mari n'était pas auprès d'elle!

Aussitôt elle avait bondi hors de son lit et avait passé à la hâte un jupon et une camisole. Elle descendit les escaliers quatre à quatre et arriva près de la porte, à laquelle son mari heurtait toujours.

— Qui est là? Qu'y a-t-il? demanda-t-elle très-surprise.

Il prit le verre qui se trouvait en face d'Hatmann. (Page 670.)

C'est moi, morbleu! répondit Papillon.

— Toi! C'est bien fait! A-t-on jamais vu un honnête homme rester dehors à pareille heure! Et Hartmann, où est-il? Pourquoi n'ouvre-t-il pas la porte?

— Eh! mille tonnerres! est-ce que je le sais? fit le brigadier exaspéré. Ouvre-la toi-même, la porte, nous verrons après...

Ludivine pénétra dans la loge du Suisse et le vit dormant d'un profond sommeil. Elle tira le cordon, la porte s'ouvrit.

Papillon se rua comme un ouragan dans la loge.

Hartmann n'avait pas fait un mouvement.

Le vieux soldat aperçut alors sur la table une bouteille vide et deux verres.

Il eut un pressentiment sinistre.

— Où est François? Qu'est devenu François? demanda-t-il coup sur coup.

Personne ne lui répondit.

— Attendez-moi là, fit Papillon.

Il monta précipitamment à la chambre du domestique. Elle était vide.

— Parti! s'écria le brigadier avec un accent de terreur secrète. Qu'est-ce que cela signifie?...

Il redescendit auprès des femmes de la maison, qui s'efforçaient en vain de rappeler le Suisse à la vie.

— M^me^ la duchesse est ici? demanda-t-il brièvement.

— Oui, répondit Ludivine.

— Bien, fit le vieux soldat. Et M^lle^ Marcelle?

— Elle est montée chez elle vers dix heures, répondit la camériste.

— Et depuis ce moment, l'avez-vous revue?

— Non.

— Suivez-moi, dit brièvement Papillon.

Escorté des quatre femmes, il franchit de nouveau l'escalier. La porte de la chambre occupée par Marcelle était ouverte.

Ils entrèrent.

Le lit n'était pas défait, mais il était foulé; la croisée était ouverte également; à terre brillaient les morceaux de la vitre brisée...

Papillon se pencha au dehors. Il aperçut l'échelle encore dressée contre le mur... il ne douta plus... Marcelle avait été enlevée; François était complice du ravisseur. La lettre qu'on lui avait adressée n'avait d'autre but que de l'éloigner. Hartmann avait été endormi à l'aide d'un narcotique.

La vérité apparut aux yeux de tous.

— Silence! fit le brigadier. Toi, ordonna-t-il à sa femme, retourne auprès de la duchesse, et pas un mot de ce que nous venons de découvrir!

Ludivine s'empressa d'obéir.

— Vous, continua-t il, en se tournant vers les autres femmes, vous allez rester près d'Hartmann jusqu'à ce que j'aie ramené le docteur Rousseau.

Papillon se rendit chez le docteur.

— M. Rousseau est à Versailles, répondit son domestique; mais il a promis de revenir aujourd'hui même et m'a donné l'ordre de l'attendre.

— Bien, dit le brigadier, priez-le de passer à l'hôtel de La Tournaye, dès que cela lui sera possible.

Il sortit et alla chez un autre médecin, lequel se leva et s'empressa de l'accompagner.

Le docteur entra dans la loge et trouva le Suisse toujours endormi. Il prit le verre qui se trouvait en face d'Hartmann, le sentit et secoua gravement la tête.

Dix gouttes environ restaient au fond du verre, il les versa dans sa bouche et les dégusta lentement.

— Vous ne vous êtes pas trompé, dit-il enfin au vieux soldat, qui, chemin faisant, lui avait communiqué ses craintes, on a versé dans ce verre une décoction de pavots.

Aussitôt il tira de sa poche un réactif puissant, dont il s'était muni d'avance, entr'ouvrit les lèvres et les dents du Suisse et lui fit avaler deux cuillerées de ce liquide.

L'effet ne se produisit pas immédiatement; mais au bout de quelques minutes, Hartmann fit un mouvement. Un instant après, il ouvrit les yeux et parut très surpris de voir tant de monde autour de lui.

Enfin, après un long quart d'heure de soins empressés, il revint à lui.

Papillon congédia le docteur et renvoya les trois femmes, dont la présence n'était plus nécessaire.

Quand il fut seul avec le Suisse, il l'interrogea.

Malheureusement, celui-ci ne répondit d'abord qu'avec peine aux questions que lui adressait le vieux soldat. Une grande heure s'écoula, avant qu'il fût en état de raconter ce qui s'était passé.

— Imbécile! s'écria le brigadier avec un accent de sombre colère.

— Pourquoi? demanda vivement l'Helvétien.

Papillon lui fit part de la terrible vérité.

Hartmann devint livide. Sans prononcer une parole, il se dirigea vers l'armoire qui se trouvait auprès de lui, y prit un pistolet chargé, l'arma, le posa sur sa tempe et fit feu.

Fort heureusement, le vieux soldat ne l'avait pas quitté des yeux. Au moment où le Suisse appuyait sur la détente, le brigadier se précipita en avant et lui poussa le bras.

Le coup partit, mais la balle ne fit qu'effleurer le cuir chevelu et alla se loger dans le mur, où elle s'enfonça.

— C'est pour celui qui s'est joué de toi et de moi qu'il fallait garder cette balle, lui dit Papillon.

— Non, disait le pauvre Hartmann, qui s'arrachait les cheveux; fous auriez tû me laisser vaire... La segonde vois! C'est la segonde vois que ça m'arrife!... Che n'y surfifrai pas!

— Allons, allons! pas d'enfantillages! fit le brigadier. Vous vivrez pour vous venger.

— Oh! oui, dit l'Helvétien en brandissant son énorme poing fermé.

— Vous me le promettez?

— Oui, monsieur Papillon.

— Et vous me jurez de ne pas renouveler la tentative de suicide qne vous venez d'accomplir?

— Che fous le chure!

— Sur les cendres de la pauvre Justine?

— Chère petite femme! Si elle me foyait... dit le Suisse, en essuyant une

larme. Oui, monsieur Papillon che fous le chure sur la tête de ma baufre Chustine! mais ch'y mets une gontition...

— Laquelle?

— C'est que si che técoufre le missérable...

— Ah! ce n'est pas moi qui vous en empêcherai! interrompit le brigadier. Maintenant rappelez-vous bien tout ce que vous savez et cherchons ensemble quel peut être le vrai coupable.

L'Helvétien n'aurait pas mieux demandé que de fournir de plus amples explications, mais il n'avait rien vu, rien entendu. Tout ce qu'il put faire, ce fut de raconter comment François l'avait invité à boire et l'avait endormi. La complicité de ce coquin devint donc pour eux un fait avéré.

Papillon était très-embarrassé. Comment annoncer cette terrible nouvelle à la duchesse?

Il fallait bien s'y décider pourtant.

Il gravit le premier étage et frappa à la porte de la chambre.

— Entrez, dit Raymonde.

Le vieux soldat entra, fort troublé, quoiqu'il affectât de sourire.

La jeune femme était très-inquiète.

— Ludivine m'a dit que vous étiez à la porte, lui dit-elle. Comment cela se fait-il?

— C'est ce pauvre diable d'Hartmann qui s'était endormi et que je ne pouvais pas parvenir à réveiller.

— Alors François aurait dû ouvrir.

— François n'était pas là, madame.

— Où était-il donc?

— Je l'ignore, je crois même qu'il a définitivement quitté l'hôtel.

— Pourquoi le croyez-vous?

— Parce que je viens de monter dans sa chambre, où je n'ai trouvé ni lui, ni son linge, ni ses habits.

— Comment! sans nous prévenir! s'écria Raymonde interdite.

Papillon ne répondit pas.

— Mais, vous-même, comment étiez-vous dehors à cette heure? reprit-elle.

Il lui tendit la lettre qu'on lui avait écrite.

— Quoi! le duc est à Paris, et il se cache de moi! dit la jeune femme.

— Non, madame, il n'y est pas. Cette lettre n'avait pas d'autre but que de me faire quitter l'hôtel...

— Est-il possible!

— De même que le sommeil d'Hartmann n'était pas naturel.

— Que voulez-vous dire? On l'avait endormi?

— Oui, madame, à l'aide d'un narcotique.

— Qui?

— François.

— Mais alors on voulait donc nous voler? dit Raymonde effrayée.

— Evidemment, répondit Papillon.

— Alors, c'est au trésor du prince Adjir qu'on s'est attaqué ? dit la duchesse.

— Non, madame.

— Cependant nous ne possédons ici d'autre richesse que notre argenterie et nos bijoux... mais ils sont sans valeur à côté de celui-là.

— Aussi n'est-ce pas non plus à vos bijoux qu'on en voulait.

— A quoi donc ? interrogea Raymonde, parlez, vous me faites bouillir d'impatience !

— Calmez-vous, de grâce ! si vous voulez que je ne vous cache rien, fit le brigadier avec douceur. L'argent a une valeur, c'est vrai... mais, aux yeux de certaines gens... il y a d'autres objets...

— Mais quels objets? demanda la jeune femme, que la peur commençait à gagner.

— A défaut d'objets... balbutia le vieux soldat, il y a les personnes...

— Les personnes ! dit Raymonde en se redressant. C'est donc contre un de ceux qui habitent cet hôtel que cette tentative était dirigée?

— J'en ai presque la certitude, madame.

— Mais il n'y a ici que Marcelle ou moi... à moins que ce ne soit contre un de nos domestiques !

— Ce n'est pas contre vos domestiques, madame.

Raymonde prit sa tête à deux mains, comme pour l'empêcher d'éclater.

— Alors c'est contre Marcelle ! s'écria-t-elle.

Papillon baissa la tête.

— Ainsi c'est vrai?... fit la duchesse. C'est de Marcelle qu'il s'agit?

— Oui, madame.

— Oh ! cette fois, vous ne m'échapperez plus, dit la jeune femme. Répondez : qu'est-il arrivé? Où est Marcelle ?

Le brigadier avait amené peu à peu Raymonde à deviner ce qui s'était passé et à nommer elle-même la victime de ce guet-apens. Il lui révéla avec le plus de ménagements possible ce qu'il avait découvert, jusqu'à ce qu'enfin la vérité tout entière s'échappât de ses lèvres.

— C'est impossible ! fit la duchesse, excessivement agitée. Je veux m'assurer par moi-même... Laissez-moi, ou plutôt non, allez m'attendre dans la chambre de Ludivine.

Papillon sortit. Il avait atteint le résultat qu'il se proposait. La crise qu'il redoutait, s'il avait annoncé trop brusquement cette nouvelle, ne s'était pas produite.

Cinq minutes après, Raymonde, guidée par le brigadier, constatait avec douleur que Marcelle avait disparu.

XIII

LA MAISON FORTIER

Pendant ce temps, Marcelle, étendue sur le lit, gisait immobile et glacée, quoi que tentât Phémie pour la rappeler à la vie.

En un clin d'œil, pourtant, la vieille fille avait fait sauter les boutons du corsage et dénoué les cordons des jupes de la pauvre enfant, dont elle bassinait les tempes et les mains avec de l'eau froide coupée de vinaigre.

Assis sur un fauteuil, le baron la regardait faire.

Ce qui prolongeait la crise à laquelle la jeune fille était en proie, ce n'était pas tant la conséquence du bâillon avec lequel on avait étouffé ses cris, que la colère et l'indignation qu'elle avait ressenties.

Il est certains caractères qui ont plus d'énergie que de force. C'est de ceux-là qu'on dit que la lame use le fourreau.

Marcelle était ainsi. Quand elle s'était vue assaillie, renversée, garrottée par les quatre misérables qui avaient envahi sa chambre, elle comprit que toute résistance était impossible. Tout son sang se révolta, tout son être frémit; mais ses forces trahirent son courage. Elle ne s'évanouit pas, elle suffoqua.

Ni Phémie, ni le baron ne paraissaient, du reste, très-inquiets de ce long anéantissement.

La vieille continuait avec un sourire cynique son métier de garde-malade; M. de Pierre-Lisse la suivait des yeux avec plus d'impatience que de crainte.

Enfin, Marcelle fit un mouvement.

— Je vous disais bien que cela ne serait rien, dit Phémie en se tournant vers le gentilhomme.

Il se leva, s'approcha de la jeune fille et lui fit respirer un flacon de sels, pendant que Phémie lui bassinait à nouveau le visage avec le linge mouillé qu'elle tenait à la main.

Quelques minutes après, la pauvre enfant ouvrit les yeux.

Phémie lui tendit un verre d'eau sucrée et de fleur d'oranger qu'elle avait préparé. Marcelle le repoussa avec tant de violence qu'elle en répandit le contenu.

— Laissez-moi, fit-elle d'une voix rauque.

— Là, là ! ma petite demoiselle, dit avec humeur Phémie, dont la robe était trempée, pas tant de façons ! Je ne suis pas ici pour recevoir vos rebuffades, moi !

Sans lui répondre. Marcelle se jeta en bas du lit et s'empressa de rajuster ses vêtements, car le rouge de la honte lui était monté au front, à l'aspect du désordre dans lequel elle se trouvait.

Elle n'avait pas encore aperçu M. de Pierre-Lisse. L'éclat de la lumière l'avait éblouie tout d'abord. Ce ne fut qu'après avoir remis en ordre sa toilette qu'elle promena dans la chambre un regard effrayé et reconnut le baron.

Elle le toisa avec mépris et chercha des yeux une issue. Sa chambre n'avait qu'une porte, et, pour l'atteindre, il fallait passer devant le gentilhomme. Donc, elle ne pouvait pas lui échapper. Elle ne l'essaya même pas.

Elle se tint debout, silencieuse et hautaine.

— Allons, je vais faire le lit, dit Phémie, qui voulut s'approcher.

— Sortez ! ordonna Marcelle d'un geste impérieux.

La vieille fille haussa les épaules. Elle allait passer outre quand le baron l'arrêta.

— Laissez-nous, dit-il avec douceur.

Phémie obéit.

— Bonne nuit ! fit-elle ironiquement, en fermant la porte.

M. de Pierre-Lisse s'avança de quelques pas au-devant de Marcelle.

— Eh bien, lui demanda-t-il avec son inflexion de voix la plus tendre, êtes-vous raisonnable maintenant?

La jeune fille dardait sur lui un regard haineux et courroucé.

— Vous le voyez, reprit le baron, il ne fait pas bon me résister. D'ailleurs, vous êtes ici dans une maison isolée. Crier serait inutile, puisque personne ne viendrait à votre secours. Le plus sage est donc de vous résigner. Y êtes-vous disposée?

— Je crois qu'en effet vous avez organisé de votre mieux le guet-apens dont vous m'avez rendue victime, répondit la jeune fille; mais j'espère que vous m'estimez encore assez pour être certain que je ne m'en rendrai jamais complice.

— Ne me jugez pas trop sévèrement avant de m'avoir entendu, Marcelle ! dit le gentilhomme avec une mansuétude hypocrite. Vous avez trop vécu dans l'intimité du duc et de la comtesse pour ne pas être à peu près au courant de ce qui me concerne. Vous savez donc, très probablement, que j'ai jadis aimé une jeune fille dont les circonstances m'ont violemment séparé...

— Que vous avez indignement abandonnée, corrigea Marcelle.

— Je ne discuterai pas sur les mots, fit le baron. Libre à vous de travestir la vérité. J'avais si peu abandonné Marguerite que mon premier soin, en arrivant à Paris après dix longues années d'exil, fut de me mettre à sa recherche. Je m'en

ouvris à ma cousine, qui consentit à me prêter son concours. Ceci, du moins, vous ne pouvez pas le nier,..

En disant ces mots, il leva les yeux sur la jeune fille, comme pour solliciter un geste d'assentiment. Marcelle ne bougea pas.

— Mais, reprit le gentilhomme, en autorisant ces recherches, je n'entendais pas qu'elles se prolongeassent éternellement. En outre, je n'avais pas encore aperçu votre gracieux visage ; mon cœur était libre, je n'aspirais qu'à un avenir tranquille. Du jour où votre céleste beauté m'apparut, je crus possible de me créer un avenir heureux. Sous le feu de vos regards je me sentais renaître à la vie. Il me semblait qu'une ère de félicités nouvelle s'ouvrait devant moi, et je me pris à vous aimer de cet amour insensé, qui me dévore au point que je n'ai pas reculé devant un crime pour obéir à ses emportements.

Marcelle se contenait avec peine. Ses petites narines roses se dilataient, ses lèvres frémissaient, ses yeux brillaient de colère. Elle eut pourtant la force de ne pas éclater.

— Lorsque j'ai vu que cinq grands mois s'étaient écoulés sans qu'il fût possible de retrouver Mlle de Lescarre, je me crus libre enfin de disposer de moi. Je ne voulais pas user, dans une attente stérile, le peu qui me reste de ma jeunesse, alors que je pouvais aimer comme les autres hommes, être aimé comme eux peut être... Ce fut alors que je m'ouvris loyalement de mes intentions à M. de La Tournaye. Je ne me faisais pas illusion, Marcelle. Je sentais quelle différence d'âge existait entre nous deux. Je ne vous dirai pas que je comptais la combler seulement avec ma fortune et mon titre de baron. Non, j'espérais me la faire pardonner à force de tendresse, à force d'amour. Eh bien ! répondez : Ne vous laisserez-vous pas toucher par tant de sincérité? Serez-vous insensible aux tortures que je ressens, à la passion qui me consume?

— Monsieur, dit la jeune fille, si vous étiez aussi sincère que vous le prétendez, vous m'ouvririez à l'instant les portes de cette maison. Ce n'est pas à une prisonnière qu'il est loisible d'exprimer librement sa pensée.

— Je conviens que je me suis laissé entraîner un peu loin, fit le baron ; mais il est encore temps de tout réparer. Jurez-moi que vous m'avez écouté sans colère, que vous ne serez jamais à un autre que moi : fixez la date du jour où vous laisserez tomber votre main dans la mienne, et je vous reconduis à l'instant auprès de la duchesse...

— Je jure que je ne serai jamais votre femme, dit la jeune fille d'une voix vibrante.

— Prenez garde ! fit le gentilhomme. N'irritez pas davantage une passion que j'ai moi-même tant de peine à maîtriser...

— Vous m'avez priée de vous répondre avec franchise, je l'ai fait, répliqua Marcelle. Tant pis pour vous si ma franchise vous déplaît.

— Ah ! c'est ainsi? dit M. de Pierre-Lisse. Ni mes supplications, ni ma douleur n'ébranleront votre fierté? Qu'il soit donc fait suivant votre volonté. Marcelle ! Aussi bien, puisque rien ne saurait vous fléchir, je suis bien bon de me traîner à vos pieds, de supplier, comme un amant transi, quand je suis le maître

Et bien, fit Marcelle, qui de nous deux est maître de l'autre? (Page 678)

de vous imposer mon amour. — Ah! vous ne serez jamas ma femme, avez vous dit! Soit, vous serez ma maîtresse.

A ces mots, il s'approcha d'elle et lui prit brutalement la main.

La jeune fille poussa un cri.

— Oh! vous pouvez crier à votre aise, dit-il avec un ricanement féroce. Il n'y a ici que François et Euphémie. François couche dans les communs, à cent pas

de cette maison, et dort à poings fermés. Quant à Euphémie, si elle venait ici, malgré mes ordres, ce serait plutôt pour aider à votre perte que pour la conjurer.

Marcelle était livide de terreur.

— Vous le voyez, ajouta le misérable, vous êtes à moi, bien à moi. Nulle puissance humaine ne pourrait vous arracher de mes bras.

En prononçant ces paroles, il l'attira violement à lui et voulut l'embrasser.

Marcelle n'était pas femme à s'évanouir devant un danger, quand ce danger réclamait immédiatement son courage et sa présence d'esprit. Elle résista.

Alors, entre ce satyre et cette jeune fille, commença une lutte effroyable. Tandis qu'il déchirait les vêtements de Marcelle, elle lui labourait le visage avec ses ongles, chaque fois qu'il essayait d'approcher du sien ses lèvres impures.

Marcelle se défendait avec une énergie que son enveloppe fragile n'aurait pas laissé soupçonner.

Cependant elle n'était pas de taille à continuer longtemps ce combat horrible. Elle sentait décroître ses forces, tandis que s'augmentaient celles du misérable, depuis qu'il la voyait faiblir sous son étreinte.

Au bout de dix minutes de cette résistance héroïque, la jeune fille désespéra de son salut. Le lâche l'avait enfin acculée près du lit, sur lequel il la renversa avec une sorte de férocité sauvage.

Marcelle ferma les yeux et laissa tomber le long de son corps ses bras épuisés.

Sa main rencontra tout à coup un objet dur et glacial, dont elle s'empara. C'était la poignée de l'épée que M. de Pierre-Lisse avait négligé d'ôter.

Par un effort suprême, en s'arc-boutant sur le lit, elle repoussa le baron d'un vigoureux coup de pied et réussit à se dégager.

Quand il voulut se précipiter sur elle, il faillit presque s'enferrer sur la lame de l'épée dont la jeune fille était armée.

— Eh bien, fit Marcelle triomphante. qui de nous deux est maître de l'autre, à présent?

Le gentilhomme poussa un rugissement féroce.

— Oh ! vous avez beau faire, dit-il d'une voix haletante, vous serez à moi !

En même temps, il prit une chaise, qu'il plaça devant sa poitrine, comme un bouclier.

— Si vous faites un pas, dit aussitôt la jeune fille en posant la pointe de l'épée sur sa poitrine, je me tue sous vos yeux.

M. de Pierre-Lisse hésita un instant devant l'attitude résolue de sa victime; mais sa fureur et ses désirs ne connaissaient plus aucun frein. Il n'était pas homme à reculer devant un nouveau crime. L'œil injecté de sang, les lèvres couvertes d'écume, il s'élança....

A peine avait-il fait un pas, qu'un éclair sinistre brilla, et Marcelle tomba à ses pieds.

Le misérable se jeta sur elle, décidé à ne rien respecter, pas même la mort.. mais un tel flot de sang s'échappait de la blessure de Marcelle qu'il fut saisi d'horreur et se rejeta vivement en arrière.

En présence de cette catastrophe imprévue, l'ivresse de M. de Pierre-Lisse s'était dissipée. Ce ne fut pourtant pas la pitié qui l'arrêta, ce fut l'épouvante.

Il sauta sur le cordon de la sonnette et l'agita si fort qu'il le mit en pièces.

Dans son trouble, il oubliait qu'il avait défendu à sa femme de ménage de répondre à aucun appel de ce genre.

Il s'en souvint, quand il ne la vit pas paraître. Alors il se précipita comme un fou dans l'escalier, atteignit le rez-de-chaussée et trouva Phémie en train de collationner tranquillement.

— Eh bien! cela ne va pas tout seul, à ce qu'il paraît, dit-elle avec un ignoble sourire, car les sonnettes font un vacarme!...

Elle n'acheva pas sa phrase. Elle venait de s'apercevrir que le baron tremblait comme la feuille, qu'il avait le visage en sang et que son jabot et ses dentelles en étaient couverts.

— Ah çà, que se passe-t-il? demanda-t-elle. Vous vous êtes donc égorgés?

— Vite; fit le baron sans lui répondre, courez chercher un médecin!

— Comment! un médecin?.... Qu'est-il donc arrivé?

— Je vous le dirai plus tard, allez! Vous avez habité le pays, vous devez savoir où en trouver un.

— Sans doute! je le sais, mais...

— Allez donc! fit le baron en la poussant vers la porte.

La vieille fille sortit, bien qu'elle ne s'en souciât guère; mais quand elle se vit seule, à cette heure de la nuit, au milieu du jardin, elle eut une peur effroyable. Elle le traversa en courant et arriva jusqu'à la grille, se croyant poursuivie par une horde de revenants.

Elle s'arma de courage, ouvrit la serrure et voulut s'élancer au dehors; le cœur lui manqua. Elle était sur la route de Paris à Versailles, à deux cents pas de la maison habitée par le médecin du pays... Un effort lui aurait suffi pour la conduire jusque-là... elle ne put pas le faire.

Elle ne pouvait plus avancer ni revenir sur ses pas.

En ce moment, elle entendit sur la route résonner le sabot d'un cheval. Cela lui rendit un peu de courage.

Presque au même instant, cheval et cavalier passaient près d'elle avec la rapidité de la tempête.

— Monsieur! monsieur! cria-t-elle.

Le cavalier s'arrêta. Il n'approcha qu'avec une sage prudence; mais, reconnaissant qu'il n'avait devant lui qu'une femme, plus morte que vive, il se pencha sur l'encolure de son cheval.

— Que me voulez-vous? lui demanda-t-il.

— Vous prier de me rendre un grand service, répondit-elle d'une voix étranglée. Mon maître m'a ordonné d'aller à deux cents pas d'ici... mais la nuit est si profonde... j'ai une telle frayeur... qu'il m'est impossible d'avancer.

— Allons, remettez-vous, lui dit le cavalier avec douceur; vous n'êtes plus seule maintenant, n'ayez pas peur.

— Ah! dit Phémie, vous qui avez un cheval... si vous vouliez bien pousser jusque-là... en deux minutes, vous seriez revenu...

— Soit ; où faut-il aller ?

— Chez le docteur Lary, tout près de chez nous.... une petite maison avec une grille de bois peinte en vert... sur votre droite...

— C'est donc un médecin qu'il vous faut ?

— Oui, monsieur. Au plus vite, a dit mon maître.

— Alors ne vous dérangez pas ; je suis médecin, moi, et si je puis vous être utile...

— Je le crois bien ! s'écria joyeusement la vieille fille. Venez et dépêchez-vous !

Elle avait recouvré tout son sang-froid. Après avoir ouvert la grille, pour laisser entrer le docteur, elle prit la bride de son cheval et le conduisit à la porte de la maison.

Celui-ci mit pied à terre, attacha sa monture après une des persiennes du rez-de-chaussée et suivit son guide.

Ils montèrent au premier étage et trouvèrent M. de Pierre-Lisse en proie à une excessive agitation.

— Ah ! s'écria-t-il en apercevant le cavalier, vous êtes le médecin, monsieur?

— Oui, monsieur.

— Eh bien ! venez avec moi.

— De quoi s'agit-il?

— Une de mes parentes... en jouant avec mon épée... s'est fait une blessure assez dangereuse... je le crains, balbutia le gentilhomme.

— Mais, vous-même, fit observer le docteur, vous avez le visage en sang, monsieur ; vous ne feriez pas mal d'y passer un peu d'eau fraîche.

— C'est vrai, dit le baron de plus en plus décontenancé ; je ne m'en étais pas aperçu.

Le médecin remarqua certainement le trouble du gentilhomme, car il l'enveloppa d'un regard scrutateur. Néanmoins il ne lui adressa aucune autre question.

— Conduisez-moi près de cette personne, dit-il en tirant de la poche de son habit une trousse volumineuse.

M. de Pierre-Lisse s'exécuta.

Le docteur entra dans la chambre.

Marcelle gisait sanglante et inanimée sur le tapis.

— Comment ! fit le médecin, vous avez laissé cette malheureuse femme dans cet état!

— J'étais si effrayé... il y a si peu de temps que cet accident est arrivé... répondit le baron.

Le docteur haussa les épaules et s'approcha de la jeune fille.

Au moment où il s'agenouillait pour la prendre dans ses bras, il s'arrêta brusquement.

— Elle ! murmura-t-il. Elle ici !

Le gentilhomme n'avait rien entendu, mais le mouvement d'hésitation du médecin ne lui avait pas échappé.

— Qu'avez-vous? demanda-t-il d'un ton défiant.

— Rien, répondit le docteur. Je suis effrayé comme vous, monsieur, de l'énorme quantité de sang que cette pauvre enfant a perdue. Depuis combien de temps est-elle là?

— Depuis cinq minutes à peine, monsieur. Je dois même vous remercier de l'extrême diligence avec laquelle vous êtes accouru. Je ne vous attendais pas si tôt.

Le docteur avait saisi Marcelle dans ses bras et l'avait posée sur le lit.

— Dites à cette femme de préparer des bandes de toile et de la charpie, ordonna-t-il.

Phémie ne savait plus où elle en était. Ce dénoûment tragique d'une comédie dont elle avait ri jusqu'alors, bouleversait toutes ses idées.

Le baron lui enjoignit, d'un geste impérieux, l'ordre d'aller chercher ce que demandait le docteur, et elle disparut, mais en jetant derrière elle un dernier regard.

Quant à lui, il se posta dans un fauteuil, à l'angle la plus reculée de la pièce, et observa ce qui se passait avec une inquiétude à laquelle la présence d'un inconnu n'était certainement pas étrangère.

Le docteur avait ouvert sa trousse, y avait pris de la charpie, une bande de toile et divers instruments de chirurgie. Il avait ouvert le corsage de Marcelle et mis à nu la plaie, qu'il bassinait d'une main légère avec de l'eau froide.

Le sang coulait toujours, quoique plus lentement déjà. La blessure était placée au-dessus du sein gauche et présentait à l'œil une certaine gravité. Cependant, après l'avoir sondée, le médecin parut un peu rassuré.

— J'espère que cela ne sera pas dangereux, dit-il. La pointe de l'épée a rencontré une côte, sur laquelle elle s'est heureusement arrêtée. Cependant cette jeune fille a besoin de grands ménagements.— il faut qu'elle soit seule et surtout jouisse du plus profond repos.

Alors, se tournant vers le baron, tout en étanchant le sang qui s'échappait de la blessure :

— M'est-il permis de vous demander, monsieur, lui dit-il, si c'est à la suite d'une scène violente que cet accident s'est produit?

— Mais... monsieur... fit le gentilhomme déconcerté.

— Répondez, insista le docteur. Croyez que ce n'est pas pour obéir à une vaine curiosité que je vous interroge, mais bien pour remplir les devoirs de ma profession.

— En quoi cependant une telle question peut-elle avoir la moindre valeur au point de vue médical? dit le baron.

— Elle en a une énorme, monsieur. Il est évident que si c'est à la suite d'une scène violente que ce malheur est arrivé, et si c'est vous qui l'avez provoquée, il ne faut pas que vous soyez là quand cette enfant ouvrira les yeux; sinon il peut surgir des complications que ma science ne saurait empêcher.

— Mais pourquoi supposez-vous qu'une scène violente a eu lieu? demanda le gentilhomme, à qui il répugnait de dire la vérité.

— Parce qu'il est certain que cette jeune fille a tenté de se tuer, répondit le médecin. Voyez, monsieur : le coup a porté de haut en bas; donc elle a dû lever les bras pour se frapper elle-même.

— Eh bien! c'est vrai.... confessa M. de Pierre-Lisse, vaincu par la logique de ce raisonnement.

— Scène de quelle nature? interrogea le docteur.

— Comment! vous exigez....

— J'exige que vous répondiez nettement, ou je me retire à l'instant, interrompit le médecin.

— Je serai donc franc, monsieur, dit le baron, quoiqu'il soit toujours pénible de mettre un étranger dans certaines confidences....

— Vous n'avez rien à craindre de moi, monsieur. J'ai sur la conscience de bien autres secrets que celui dont il s'agit, et je les ai toujours gardés.

— J'en suis convaincu, monsieur. Donc je n'hésite pas à vous dire la vérité. Cette jeune personne est ma pupille. Elle aime un jeune homme, à qui je refuse d'accorder sa main. Tout à l'heure, elle m'a menacé de se tuer, si je ne donnais pas mon consentement à ce mariage. J'ai résisté, je me suis emporté, elle s'est emparée de mon épée et alors... vous savez le reste, monsieur.

Pendant cette explication; le docteur avait les yeux fixés sur le gentilhomme et le regardait d'un tel air que celui-ci baissa les yeux.

Assurément, le médecin ne croyait pas un mot de cette fable, car il laissa échapper un sourire empreint d'un mépris écrasant. Néanmoins il ne fit aucune observation.

— Ainsi je ne me trompais pas, dit-il. Eh bien! cela suffit, monsieur. Vous ne pouvez pas rester ici. Veuillez passer dans la pièce voisine et attendre que je vous autorise à revenir.

M. de Pierre-Lisse hésitait encore.

— A moins que vous n'aimiez mieux que je vous cède la place, ajouta sèchement le docteur.

Le gentilhomme s'éloigna. Précisément, Phémie revenait avec le linge et la charpie qu'elle avait préparés.

— Quand j'aurai besoin de vous, je vous appelerai, lui dit le médecin, en la congédiant d'un geste.

Il resta seul avec Marcelle; mais il s'aperçut que le baron avait laissé ouverte la porte qui communiquait avec la chambre voisine.

Il s'appliqua aussitôt à rappeler la jeune fille à la vie. Au bout de quelques instants, il avait réussi à arrêter complètement l'hémorrhagie. Il procéda alors au pansement de la blessure, qu'il banda avec une dextérité remarquable.

Dix minutes après, Marcelle ouvrit les yeux.

Sa surprise fut extrême de voir auprès d'elle le visage de ce médecin

— Silence! lui dit-il à voix basse en posant un doigt sur ses lèvres.

On se souvient que Papillon, à la suite des découvertes qu'il avait faites en rentrant à l'hôtel de la Tournaye, s'était rendu chez le docteur Rousseau pour que celui-ci réveillât Hartmann du sommeil dans lequel il était plongé.

On lui avait répondu que le docteur était à Versailles, mais qu'il avait promis de revenir le jour même et qu'on l'attendait.

M. Rousseau était allé, en effet, rendre visite à un de ses amis, qui habitait Versailles et qui était assez gravement indisposé. Il comptait s'en retourner au plus tard vers huit ou neuf heures du soir.

Malheureusement, la maladie de son client était plus grave qu'il ne l'avait supposé, de sorte qu'il ne fut libre que vers minuit.

En vain on lui offrit une chambre et on lui proposa de ne partir que le lendemain pour Paris. Le docteur objecta qu'il s'était engagé à revenir dans la soirée et qu'il se devait à ses malades.

Aussi, malgré l'heure avancée, il voulut absolument se mettre en route.

Vers une heure et demie, il traversait Auteuil, lorsque Phémie l'arrêta.

Sa première pensée fut de passer outre, mais l'appel qu'on lui adressait était si pressant, que sa bonté ne sut point résister. Il déclina son titre de docteur et proposa ses services.

Il avait entendu vaguement parler chez M. de La Tournaye du baron de Pierre-Lisse, mais il ne l'avait jamais vu. Il ne savait donc pas en face de qui il se trouvait, lorsque la vieille fille le conduisit auprès du gentilhomme.

Il remarqua tout d'abord que le visage du baron était sillonné d'égratignures assez profondes, puisqu'elles avaient déterminé des érosions sanglantes, et soupçonna aussitôt que cette maison venait d'être le théâtre d'une lutte.

En outre, comme les ongles sont spécialement l'arme de la femme, il supposa que c'était par une femme, que le gentilhomme avait été défiguré.

Aussi ne fut-il pas étonné quand, en entrant dans la chambre de Marcelle et, avant même de l'avoir reconnue, il aperçut une jeune femme étendue sur le tapis.

D'un coup d'œil, il comprit ce qui s'était passé. Le lit n'était pas défait, mais les couvertures en étaient arrachées ; les matelas gardaient l'empreinte d'un corps humain. Dans la chambre, deux ou trois siéges étaient renversés.

Donc c'était dans cette pièce, entre ce gentilhomme et cette jeune fille, que la lutte avait eu lieu. Lutte de quelle nature? Ce n'était pas difficile à deviner.

M. Rousseau garda pour lui ces diverses observations, mais il s'attendait si peu à trouver Marcelle en un pareil lieu, qu'il faillit se trahir, au moment où il se baissait pour la relever.

Il n'en prodigua qu'avec plus d'intérêt à la jeune fille les soins que réclamait son état. Seulement, que dirait-elle à son tour, lorsqu'en ouvrant les yeux, elle verrait à son chevet le docteur Rousseau.

Cette reconnaissance pouvait amener les événements les plus graves.

Evidemment, Marcelle avait été attirée par surprise dans cette maison, puisqu'elle s'était défendu avec tant d'énergie. Donc, si le misérable Qui l'y retenait s'apercevait que le médecin et la jeune fille se connaissaient, il ne manquerait

pas, aussitôt après le départ du docteur, de quitter Auteuil et d'emmener avec lui sa victime.

A tous égards c'était un danger, non-seulement pour la blessure que la pauvre enfant s'était faite, mais encore parce qu'il deviendrait difficile, sinon impossible de retrouver ses traces.

Ce double danger, il fallait l'écarter à tout prix.

Voilà pourquoi, fort des particularités qu'il avait recueillies, M. Rousseau manœuvra pour éloigner le gentilhomme.

S'il ne parvint pas à faire taire les défiances du baron, qui laissait ouverte la porte de communication, il atteignit du moins le résultat qu'il ambitionnait.

M. de Pierre-Lisse n'était pas là, quand Marcelle recouvra ses sens et aperçut le docteur.

Sa joie et son étonnement furent tellement grands que, si elle n'avait pas été affaiblie par la perte de son sang, elle n'aurait pas eu la force de se contenir.

Le mot « silence ! » que le médecin lui glissa à l'oreille et le geste dont il accompagna cette recommandation, firent comprendre à la pauvre enfant que M. Rousseau se trouvait là par un inexplicable hasard et qu'on ignorait qui il était.

Il lui tardait trop de s'échapper des serres du baron, pour qu'elle compromit par la plus petite imprudence la situation nouvelle dans laquelle la mettait cette intervention.

Cependant, quand elle fut tout à fait remise, elle prit la main du docteur, la serra dans les siennes, et, le forçant à se pencher vers elle :

— Je vous en supplie ! dit elle à voix basse; que l'on vienne à mon secours à l'instant !

M. Rousseau la rassura du regard.

Il appela la femme de ménage du baron et lui ordonna de mettre au lit la jeune fille.

Pendant ce temps, il alla rejoindre le gentilhomme dans la pièce voisine.

— Eh bien? fit M. de Pierre-Lisse en le voyant paraître.

— Eh bien, répondit le docteur, cette jeune femme est hors de danger. La blessure n'est pas mortelle et guérira vite, à la condition que la malade jouisse du repos le plus absolu. Toute scène semblable à celle qui s'est produite entre elle et vous déterminerait certainement une hémorrhagie nouvelle et entraînerait la mort.

— On se conformera rigoureusement à vos prescriptions, docteur, fit le baron. Est-ce tout ce que vous avez à ordonner?

— Oui, à la condition que vous ferez venir demain le médecin de la localité, qui continuera les pansements et prescrira ce qui est nécessaire.

— En effet, dit M. de Pierre-Lisse, ma domestique vient de me raconter à quelles heureuses circonstances je dois votre précieux concours. Permettez-moi de vous en remercier, monsieur..

A ces mots, le gentilhomme tira sa bourse.

En même temps il leva la main et la laissa retomber sur la figure du gentilhomme
(Page 689.)

Rousseau l'arrêta d'un geste.

— Cela n'en vaut pas la peine, monsieur, dit-il. C'est un des devoirs de ma profession de se rendre utile à ses semblables. Comme je ne puis continuer mes soins à cette personne, souffrez que je lui rende, pour le seul plaisir de l'avoir obligée, ce service insignifiant.

— Si vous croyez personnellement me devoir quelque chose, interrompit le médecin; vous le donnerez en mon nom aux pauvres de la paroisse.

— Comme il vous plaira, fit le baron. Du moins vous ne me refuserez pas de me dire le nom du galant homme à qui j'ai affaire.

— Je n'y vois aucun inconvénient, monsieur. J'exerce à Paris, je me nomme Loiseau, et je demeure rue des Vieilles-Haudriettes, dit M. Rousseau avec un sourire imperturbable.

— Croyez que votre nom restera gravé dans mes souvenirs, monsieur. Il ne me reste donc plus qu'à réclamer de vous la plus grande discrétion...

— Vous pouvez d'autant plus y compter, répondit le docteur, que je ne sais pas votre nom.

— Qu'à cela ne tienne, monsieur, je vais...

— Non, non, interrompit de nouveau M. Rousseau avec vivacité, je ne veux pas le savoir. De cette façon vous serez encore plus assuré de mon silence.

— Je me tairai donc, docteur, puisque vous l'exigez. Est-ce bien décidément tout ce que vous avez à me dire?

— Pas tout à fait, monsieur. J'insisterai pour que de trois ou quatre jours au moins, vous ne vous représentiez pas au chevet de votre pupille. Cette scène l'a fortement impressionnée. Autant que possible, il serait bon de ne pas la lui rappeler trop tôt.

— Je me conformerai donc à vos désirs, docteur.

Au même moment, Phémie entra dans la chambre. Elle venait de déshabiller et de coucher Marcelle.

Pour n'éveiller aucun soupçon, M. Rousseau ne voulut pas retourner auprès d'elle.

— Je pars, dit-il assez haut pour qu'elle l'entendît... Si le hasard me ramenait à nouveau dans ces parages, je ne manquerais pas de venir prendre des nouvelles de notre malade.

A ces mots, il s'inclina devant le gentilhomme et se retira, sans paraître s'apercevoir que celui-ci lui tendait la main.

Cinq minutes après, il galopait sur la route de Paris.

Il était très perplexe.

Devait-il garder, oui ou non, à M. de Pierre-Lisse le secret que celui-ci lui avait demandé? Le cas qui se présentait était-il un cas ordinaire? Etait-il obligé envers ce misérable à la discrétion qui lui imposait le devoir professionnel?

Il ne le pensait pas. C'est pour cela qu'il avait refusé d'apprendre le nom du baron et qu'il s'était éloigné sans serrer la main que celui-ci lui avait tendue. Il aurait considéré tout commencement de relations amicales comme une sorte d'obligation envers M. de Pierre Lisse. Or, il s'en souciait si peu, qu'il avait repoussé son argent et lui avait donné un nom et une adresse imaginaires.

Quand il arriva à Paris, son parti était pris. Il avait banni tout scrupule.

Trois heures venaient de sonner. Il était harassé de fatigue. Aussi, bien que son domestique lui eût appris que Papillon était venu le chercher, il ne voulut pas se rendre à l'hôtel de La Tournaye, trouvant que l'heure était mal choisie pour entrer dans de longues explications et sachant d'ailleurs que Marcelle ne courait aucun danger immédiat.

Il se mit au lit et donna l'ordre à son domestique de ne le réveiller que si l'on venait une seconde fois le demander de la part de la duchesse.

Le lendemain matin, vers huit heures, il venait de se lever, quand son laquais lui annonça la visite de Brissot.

Le jeune clerc avait reçu de son père une lettre qui l'inquiétait un peu. Le brave homme se plaignait d'insommies persistantes. Brissot venait demander conseil au docteur.

M. Rousseau le rassurra, lui indiqua le remède usité en pareille occasion ; puis, connaissant le degré d'intimité qui unissait le jeune clerc à Marcelle et à M. de La Tournaye, et lui raconta l'étrange découverte qu'il avait faite à son retour de Versailles.

— Voilà donc le malheur que je redoutais ! s'écria Brissot. Imbécile ! pourquoi me suis-je relâché de la surveillance que j'avais exercée huit jours durant?

Le docteur ne comprenait pas.

Brissot lui raconta à son tour ce qu'il avait surpris et lui nomma sans hésitation le ravisseur de Marcelle.

— Et vous dites que ce misérable demeure à Auteuil ? demanda-t-il avec une sourde colère.

— Oui.

— A quel endroit ?

— Sur la route de Versailles, à droite.

— Comment est la maison qu'il habite ?

— Je ferai mieux que vous la décrire, répondit M. Rousseau, je puis vous la nommer ; car, au moment où la domestique refermait sur moi la grille d'entrée, je lui ai demandé à qui appartenait cette villa...

Et elle vous a dit...

— Qu'on l'appelait la maison Fortier.

— Bien, dit Brissot, courez à l'instant chez la duchesse, qu'elle mette tout son monde en campagne... Moi, je vais prendre les devants...

XIV

QUI ETAIT LE PÈRE DE MARCELLE

Le docteur avait inutilement essayé de retenir le jeune clerc. Celui-ci était parti comme une flèche et s'était dirigé vers sa demeure.

Là, décrochant les deux épées qui étaient attachées contre le mur, il les avait glissées dans leur fourreau de serge verte et s'était mis en route.

Il était plus de neuf heures et demie, lorsqu'après s'être renseigné à plusieurs reprises, il arriva devant la grille de la maison Fortier. Il sonna.

Ce fut François qui vint lui ouvrir la porte.

Le jeune clerc ne fut pas médiocrement étonné de trouver à Auteuil un valet de pied du duc de La Tournaye.

— Est-ce ici que demeure M. de Pierre-Lisse? demanda-t-il en s'efforçant de garder un calme trompeur.

François n'était guère moins surpris de voir paraître Brissot. Sa confusion fut telle qu'au lieu de répondre, il baissa la tête et s'effaça pour laisser passer l'ami de son ancien maître.

Il ne s'opposa donc point au passage du jeune clerc, qui s'avança résolument vers la maison.

Il n'en était guère qu'à vingt pas, lorsqu'il aperçut le baron, qui s'avançait à sa rencontre et jetait sur lui un regard irrité.

— Cette brute de François laissera donc entrer tout le monde ici! murmura-t-il.

Son dépit se changea en une véritable stupéfaction quand il reconnut Brissot!

Il allait lui demander l'explication de sa présence, mais le bouillant jeune homme ne lui en laissa pas le temps.

— Monsieur, lui dit-il, vous avez amené dans cette maison, par ruse ou par force, la protégée de M. le duc et la mienne. Vous allez me conduire auprès d'elle à l'instant, et malheur à vous si elle a à se plaindre des procédés dont vous avez usé à son égard!

Le gentilhomme le toisa d'un air de profond mépris.

— Qu'est-ce à dire? fit-il avec hauteur. Et d'abord de quel droit osez-vous pénétrer chez moi?

— Du droit que vous avez pris vous-même, en vous emparant de Marcelle contre les lois de l'honneur et de la loyauté.

— Qu'en savez-vous? dit impudemment M. de Pierre-Lisse.

— Peu vous importe, répondit Brissot. La preuve que je n'ignore rien de vos agissements infâmes, c'est ce que je vois ici. Or, je vous somme de me conduire auprès de Marcelle. Oui ou non, voulez-vous le faire?

Pour toute réponse, le baron fit entendre un ricanement moqueur.

— Prenez garde! fit le jeune clerc. Ne lassez pas ma patience, monsieur.

— En vérité, dit le gentilhomme, vous avez un aplomb qui déconcerterait tout autre que moi. Passez votre chemin, mon petit homme, je n'ai que faire de vos sottes jérémiades.

Brissot fut sur le point d'éclater.

— Ainsi, dit-il, vous refusez de m'écouter?

— Je refuse d'écouter un fou, répondit le baron en se détournant dédaigneusement.

— Soit, fit le jeune clerc. Après tout, je suis bien bon de vous demander cette permission quand je puis la prendre.

Et il fit un pas vers la maison.

M. de Pierre-Lisse se jeta vivement au-devant de lui.

— Vous ne passerez pas! cria-t-il.

— C'est ce que nous verrons, fit le jeune clerc, qui ne se possédait plus.

Il s'avança si près du gentilhomme qu'il le touchait presque.

— Me ferez-vous place? demanda-t-il d'une voix vibrante.

— Non, répondit le baron. Moi vivant, vous ne passerez pas.

— Eh bien! je passerai sur votre cadavre, puisqu'il le faut, dit Brissot.

A ces mots, il déchira l'enveloppe de serge qui recouvrait les épées, en jeta une aux pieds du gentilhomme et rompit de trois ou quatre pas pour se mettre en garde.

M. de Pierre-Lisse ne répondit à cette provocation que par le même ricanement qui avait le don de si fort exaspérer le jeune clerc.

— Quoi! s'écria celui-ci, vous ne voulez pas vous battre?

— Avec vous, non.

— Misérable! vous n'avez donc du courage que contre les femmes!

— J'en ai contre tout ce qui mérite ma colère, répliqua le baron; mais que voulez-vous que me fassent les injures d'un petit paperassier?....

— Monsieur! interrompit Brissot hors de lui, sachez que je me nomme Brissot de Warville et que je serais meilleur gentilhomme que vous, s'il me plaisait de m'affubler d'un titre que déshonorent les faquins de votre espèce.

En même temps, il se rapprocha de M. de Pierre-Lisse.

— Vous ne vous battrez pas, dites-vous? continua-t-il en dardant sur lui ses regards étincelants.

— Non, mon petit monsieur, répondit le baron d'un ton de souveraine impertinence.

— C'est ce que nous allons voir, fit le jeune clerc.

En même temps, il leva la main et la laissa retomber sur la figure du gentilhomme.

Le baron se précipita sur l'épée que lui avait jetée Brissot, en poussant un hurlement sauvage.

Celui-ci n'eut que le temps de rompre, pour ne pas être percé d'outre en outre.

Entre eux la partie était égale, car ils étaient tous les deux dans un état d'exaspération que rien ne saurait écrire.

Pendant quelques instants, le baron chargea son ennemi avec une telle sauvagerie, que celui-ci ne put que tout juste parer ces assauts multipliés.

M. de Pierre-Lisse s'imaginait sans doute qu'il aurait facilement raison de ce petit paperassier, ainsi qu'il l'avait appelé tout à l'heure. Il fut un peu décontenancé de la résistance qu'il rencontrait.

Peu à peu, le sang-froid lui revint. Brissot avait compris, de son côté, qu'il jouait un jeu dangereux. Il se contint à son tour. Le combat continua donc, moins acharné en apparence, mais non pas moins terrible pour cela.

Au bout de quelques minutes, il devint évident que le baron maniait l'épée avec plus de science que son ennemi. Brissot n'avait sur lui qu'un avantage : il était plus jeune, plus souple et se fatiguait moins.

Les chances s'équilibraient de plus en plus Si le jeune clerc pouvait toujours parer avec autant de bonheur qu'il l'avait fait jusqu'ici les bottes que lui portait le gentilhomme, il deviendrait bientôt maître de sa vie.

En effet, M. de Pierre-Lisse perdait haleine.

Le jeune clerc se tenait correctement en garde.

Malheureusement il appuyait trop sur le fer. Il ne put éviter un dégagé que le gentilhomme détacha avec beaucoup de vitesse et fut atteint légèrement à l'épaule droite.

— Enfin ! rugit le baron haletant.

— Oh ! vous ne me tenez pas encore, fit le jeune clerc en l'attaquant avec une nouvelle vigueur.

Cette fois, c'était lui qui chargeait. M. de Pierre-Lisse suait sang et eau.

Brissot sentit alors qu'une ou deux minutes au plus le séparaient d'une victoire presque assurée...

Ils étaient si actionnés l'un et l'autre, ils se dévoraient d'un regard si haineux, qu'ils ne voyaient et n'entendaient rien de ce qui se passait autour d'eux.

François était resté stupéfait sur le seuil de la grille en voyant paraître Brissot, mais il l'avait suivi d'un regard curieux.

Il l'avait vu échanger d'abord avec le baron des paroles assez vives ; enfin il avait été témoin de la provocation que le jeune clerc avait adressée au gentilhomme et du geste violent dont il l'avait fait suivre. Quand il les vit l'épée à la main, il fut pris d'une peur effroyable.

Cet enlèvement, qu'on lui avait présenté comme une chose arrêtée d'avance et qui devait suivre le cours ordinaire de ces sortes d'évènements, prenait d'heure en heure des proportions si tragiques que le coquin perdit la tête.

— Au secours ! à l'aide ! cria-t-il de toutes ses forces.

Précisément, il apercevait de loin un carrosse, qui se dirigeait vers lui au grand galop de deux chevaux vigoureux.

— Arrêtez! cria-t-il en s'élançant au-devant de la voiture sur la route de Paris.

Le carrosse s'arrêta en effet.

Sur le siège, François reconnut Papillon.

— Là, on s'égorge... dit-il en montrant le jardin.

Alors, ne jugeant pas à propos d'attendre que le brigadier mit à exécution les menaces qu'il lui avait adressées la veille, ayant empoché les cinquante louis que le baron lui avait promis, François prit ses jambes à son cou, et, bravement, planta là son nouveau maître, dont le service ne lui promettait que des déboires.

Papillon ne songeait guère à le poursuivre. Il jeta les rênes au cocher et sauta en bas de son siège, tandis que la portière de la voiture s'ouvrait et que le jeune comte de Lally mettait lestement pied à terre.

Pendant que le brigadier tenait la main de Ludivine, qui les avait accompagnés, Martial se précipita dans le jardin.

Il arriva près des combattants au moment où Brissot avait acculé contre un massif le baron, qui ne pouvait plus se soutenir.

— Arrêtez! cria-t-il en se jetant au milieu des deux adversaires.

Il était temps pour M. de Pierre-Lisse! Il laissa tomber son épée et s'abrita aussitôt derrière le corps du jeune comte.

— Malheureux! que faites-vous? disait Brissot. Une seconde de plus, et le misérable avait vécu...

— Soyez tranquille, il ne nous échappera pas pour cela, promit Martial.

Presque au même instant, arrivèrent Papillon et Ludivine.

— Suivez-nous, monsieur, dit avec autorité le comte de Lally, en se dirigeant vers la maison.

Le baron n'était plus en état de résister. Voyant que sa retraite était définitivement connue de tous, il entra le premier et introduisit le comte dans le salon du rez-de-chaussée.

Derrière eux, venaient le jeune clerc, Papillon et sa femme.

— Monsieur, dit Martial, je viens au nom du duc et de la duchesse de La Tournaye, vous demander compte de votre conduite.

M. de Pierre-Lisse laissa échapper un sourire étrange.

— De grâce, monsieur, veuillez vous asseoir et me donner le temps de me remettre des violences odieuses dont je viens d'être l'objet.

Martial prit place sur un fauteuil et serra la main de Brissot.

— Merci, mon ami, lui dit-il; merci au nom de tous ceux qui aiment Marcelle et ont le devoir de la défendre.

Le jeune clerc ne put réprimer un petit cri de douleur.

Alors, seulement, le comte s'aperçut que l'habit de son ami était taché de sang.

— Vous êtes blessé! s'écria-t-il.

— Ce n'est rien, fit Brissot. Il me reste assez de force pour écouter ce que va dire cet imposteur.

En effet, le baron, à peu près remis de son émotion, se tournait vers M. de Lally.

— Monsieur, lui dit-il, je pourrais vous répondre que je ne vous reconnais pas le droit de pénétrer malgré moi dans ma maison; mais je sais quelles relations d'amitié existent entre M. de La Tournaye et vous. Je consens donc à croire que M^me^ la duchesse, empêchée, vous a chargé de la représenter. Je n'éprouve du reste aucun embarras à m'expliquer, du moment qu'il s'agit de Marcelle, c'est-à-dire de ma fille.

— De sa fille! s'écrièrent à la fois tous ceux qui l'écoutaient.

— Si M. Brissot ne s'était pas présenté chez moi l'injure à la bouche et l'épée à la main, reprit M. de Pierre-Lisse, j'aurais peut-être daigné lui donner les explications que vous venez me demander. Je ne récriminerai cependant pas contre la tentative d'assassinat qu'il a commise...

— Un assassinat! se récria le jeune clerc. Vous mentez, monsieur! Vous aviez à la main, comme moi, une épée pour vous défendre...

— Soit, mais j'avais refusé le duel que vous prétendiez m'imposer.

— C'est une lâcheté de plus à ajouter à celles que vous avez déjà commises, riposta Brissot.

— Un mot encore, et je me retire, fit le baron en se tournant vers le comte de Lally.

Martial se pencha vers le jeune clerc et lui prit la main.

— Je vous en conjure! un peu de calme, lui dit-il.

Mais, avant d'aller plus loin, il est indispensable de raconter comment Martial, Papillon et Ludivine étaient arrivés à Auteuil, juste à point pour sauver la vie de M. de Pierre-Lisse.

Dès que Brissot l'eut quitté, le docteur Rousseau s'était empressé de courir à l'hôtel de La Tournaye.

Papillon croyait tout d'abord que le médecin ne faisait qu'arriver de Versailles et venait donner ses soins à Hartmann.

Il s'excusait donc d'avoir appelé un autre docteur au chevet de l'infortuné Suisse, quand M. Rousseau l'interrompit tout net.

— Il s'agit bien de cela! dit-il. C'est de Marcelle que je viens vous entretenir.

— De Marcelle! s'écria le brigadier ivre de joie. Vous savez où elle est? Vous l'avez vue?

— Je sais où elle est, je l'ai vue, je lui ai même parlé, dit le docteur.

A ces mots, il lui raconta comment le hasard l'avait conduit au chevet de la jeune fille, sans rien lui cacher de ce qu'il avait vu et de ce qu'il avait deviné.

Ils convinrent de cacher à la duchesse ces détails répugnants. Ils ne lui dirent donc qu'en partie la vérité et lui demandèrent conseil.

Raymonde était fort embarrassée. Fort heureusement, elle eut l'idée d'envoyer chercher le comte de Lally.

Il fit une pesée, brisa le pêne de la fragile serrure. (Page 698.)

A tout hasard, pendant que Papillon courait chez le jeune comte, la duchesse donna l'ordre qu'on tint le carosse tout attelé.

Quand Martial arriva, le vieux soldat lui avait tout appris. Il émit l'avis qu'on devait se rendre immédiatement à Auteuil et ramener Marcelle de gré ou de force.

Comme Raymonde voulait monter en voiture avec lui, il s'y opposa.

— La présence de Ludivine suffira pour sauver les convenances, dit-il. Quand au baron de Pierre-Lisse, Papillon et moi, nous en viendrons bien à bout, je vous le promets.

Martial sauta en voiture avec Ludivine ; le brigadier grimpa sur le siège et l'on partit.

— Crève tes chevaux, s'il le faut, dit Papillon au cocher. Je réponds de tout, pourvu que nous soyons à Auteuil en une demi-heure.

Le cocher obéit. Tant que le carrosse roula dans Paris, Papillon ne donna pas trop de signes d'impatience ; mais, dès qu'on eut franchi la porte Saint-Honoré et gagné le Cours-la-Reine, il prit les guides, le fouet, et cingla à tour de bras les nobles bêtes.

Ce fut ainsi qu'ils arrivèrent tous les trois, quelques minutes seulement après Brissot,, qui avait fait la route à pied, et sur qui ils prirent une grande avance.

Certes, en sauvant le baron d'une mort à peu près certaine, Martial ne s'imaginait pas qu'il le regretterait si amèrement quelques minutes plus tard.

Déjà le mot que venait de prononcer le gentilhomme lui avait fait dresser l'oreille.

Marcelle, la fille de M. de Pierre-Lisse! Ce n'était pas possible.

L'assurance et le flegme du gentilhomme, qui avait fini par recouvrer toute sa présence d'esprit, imposèrent pourtant à ceux qui l'écoutaient.

— Oui, messieurs, poursuivit-il. Marcelle est ma fille. Vous ne trouverez donc pas étonnant que je veuille désormais la garder chez moi.

— Du moins, monsieur, fit Martial, me direz-vous sur quoi vous vous basez pour affirmer ce fait exorbitant?

— Non, monsieur, répondit le gentilhomme. J'en justifierai, quand il le faudra auprès de qui il sera nécessaire ; mais ni à vous, ni à M. de La Tournaye, je n'ai de comptes à rendre.

— Pourtant, monsieur, comment expliquerez-vous l'enlèvement que vous avez commis?

— Très-simplement, monsieur. Certains indices m'avaient fait soupçonner la vérité, et j'avais résolu de m'en assurer.

— Mais il vous suffisait de faire valoir vos droits de père auprès de la duchesse...

— Cela aurait demandé trop de temps, interrompit M. de Pierre-Lisse. En outre, je craignais de rencontrer des résistances, devant lesquelles j'étais décidé à ne point faiblir.

— Cette explication en vaut une autre plus mauvaise, je le reconnais, fit Martial ; mais puisque vous daignez nous la donner, je vous ferai observer qu'elle ne mérite aucune créance.

— Et pourquoi non, monsieur?

— Parce que rien dans votre manière d'agir n'a été paternel, répondit le comte. Vous vous êtes introduit par la ruse et la violence dans une maison que vous auriez dû respecter à plus d'un titre,..

— Tous les moyens sont bons, quand on veut fermement rentrer dans l'exercice d'un droit que la loi elle-même a consacré.

— Telle est votre morale, je le vois; mais ce n'est pas la nôtre. Je ne vous reprocherais pourtant pas ce crime odieux, si le véritable motif de votre brutale action était celui que invoquez; mais nous savons pertinemment par le docteur Rousseau...

— Qu'est-ce que le docteur Rousseau? demanda le baron avec un léger tremblement de la voix.

— C'est le médecin du duc de La Tournaye, celui qui cette nuit a prodigué ses soins à Marcelle.

— Eh bien, que vous a-t-il dit? demanda impudemment le gentilhomme.

— Il nous a fait entendre que c'était dans un autre but que vous aviez enlevé cette pauvre enfant. A l'appui de son dire, il nous a signalé la blessure de Marcelle, les traces sanglantes dont votre visage a conservé l'empreinte et dont vous ne pouvez du moins pas nier l'évidence.

— Le docteur Rousseau s'est trompé, dit froidement le baron.

— Vous voulez dire que vous l'avez trompé, car il n'a pas été dupe, plus que nous, de l'histoire absurde que vous lui avez débitée, répliqua Martial.

— Peu m'importe, monsieur. J'ai raconté au docteur ce qu'il m'a plu.

— Ainsi, vous persistez dans votre version.

— Pour vous, non, monsieur, répondit le baron avec une feinte condescendance. La vérité est que Marcelle s'est blessée assez grièvement en jouant avec mon épée.

— Et les déchirures que vous avez au visage? objecta Martial.

— Elles proviennent d'une chute que j'ai faite sur le sable du jardin.

— je crois que vous avez le mensonge facile, dit le comte en se levant. Vous nous permettrez pourtant de ne pas vous croire avant d'avoir interrogé Marcelle.

— Je le vous permettrais volontiers, si c'était possible, fit M. de Pierre-Lisse; mais, dans son intérêt, je m'y oppose.

— Nous nous passerons donc de votre autorisation, répondit Martial en faisant un pas vers la porte.

Le visage du baron se couvrit d'une teinte livide.

— Libre à vous! Vous êtes les plus forts, vous êtes les maîtres, dit-il. Si vous tuez Marcelle, vous ne m'accuserez pas du moins d'avoir été votre complice.

Martial s'arrêta. A son tour, il était très-pâle.

— La tuer! répéta-t-il tout tremblant.

Au même instant, un pas d'homme faisait crier l'escalier de la maison.

— Tenez, reprit le gentilhomme, voici M. Lally, le médecin du pays. Je pense que vous ne soupçonnerez pas son honorabilité. Eh bien! appelez-le et interrogez-le vous-même. Je me soumets à tout ce qu'il ordonnera.

Le comte hésitait. Le calme imperturbable de cet homme lui faisait peur.

Néanmoins, cette hésitation fut de courte durée. Il ouvrit la porte du salon et se trouva face à face avec le docteur.

C'était un vieillard de soixante ans, aux longs cheveux blancs et bouclés, d'aspect vénérable.

— Vous êtes le docteur Lally, monsieur ? lui demanda Martial.

— Oui, monsieur.

— Avec l'autorisation de M. le baron de Pierre-Lisse, consentiriez-vous à nous fournir quelques renseignements sur l'état de la jeune personne à qui vous venez de donner vos soins ?

Le docteur se tourna vers le baron pour lui demander son assentiment.

Celui-ci ne répondit que par un signe de tête approbatif.

— Je suis donc à vos ordres, monsieur, fit le docteur. La jeune fille que je quitte à l'instant n'est pas grièvement blessée. Cependant elle a perdu beaucoup de sang ; elle est donc très-faible. En outre, la fièvre qui vient de se déclarer va durer au moins trois ou quatre jours.

— Est-il possible, malgré cela, de la transporter?

— Je ne le conseillerais pas, monsieur.

— Même s'il y avait urgence? insista le jeune comte.

— Ce serait faire courir à cette enfant un danger plus grand encore que celui auquel elle vient d'échapper.

— Un danger de mort peut-être... fit Martial d'une voix mal assurée.

— Presque certainement, oui, monsieur, répondit le vieillard. Pour ma part, au nom de la science et de l'humanité, je m'y opposerais formellement.

Le comte faillit chanceler. Cette réponse lui brisait le cœur.

— Selon vous, monsieur, demanda-t-il encore, dans combien de jours pourrait-on sans inconvénient transporter cette jeune personne ?

— Pas avant huit jours, monsieur.

— Mais est-il possible de la voir ? fit le jeune comte au désespoir.

— Je viens de défendre expressément sa porte à tout autre qu'à la domestique qui la soigne, répondit le vieillard. Dans l'état où est cette enfant, tout ce qui serait pour elle la cause d'une émotion violente est un péril imminent.

Le comte courba la tête.

— Merci, docteur, dit-il avec accablement. Je ne vous retiens plus.

M. Lary se retira.

— Vous le voyez, monsieur, fit le baron avec une douceur hypocrite. Je n'avais que trop malheureusement raison !

Maintenant, libre à vous de passer, ajouta-t-il en montrant à Martial la porte ouverte.

M. de Lally ne releva pas l'ironie amère avec laquelle le gentilhomme avait prononcé ces dernières paroles.

— Je vous laisse, monsieur, dit-il en se redressant; mais préparez-vous à justifier dès aujourd'hui les droits que vous revendiquez. Et si vous avez abusé de notre crédulité, je vous jure que, cette fois, rien ne vous sauvera du châtiment que vous avez mérité !

Sur ces paroles menaçantes, il sortit, suivi de ses amis consternés.

En quittant Auteuil, Martial retourna chez la duchesse.

Raymonde n'apprit pas sans une certaine surprise quel avait été le résultat de cette infructueuse expédition.

Martial proposa de se rendre sans plus tarder chez le lieutenant de police. La duchesse lui donna carte blanche.

Un quart d'heure après, il se présenta chez le magistrat et lui exposa son embarras.

— Sans doute, fit le lieutenant, le procédé du baron est indigne d'un honnête homme ; mais si Marcelle est réellement sa fille, je reste désarmé contre lui.

— Comment ! s'écria le jeune comte, cet homme aura pénétré impunément par la force dans notre demeure et la police ne pourra rien contre lui.

— Non, monsieur, à moins que vous ne déposiez régulièrement une plainte entre mes mains, comme s'il s'agissait d'un voleur vulgaire. Mais faites-y bien attention ! M. de Pierre-Lisse est gentilhomme ! Il prouvera facilement, même d'après vos dépositions, qu'il n'a rien volé... il retournera contre vous l'arme que vous lui aurez fournie, et, s'il encourt un blâme, il obtiendra contre vous une condamnation facile.

— Mais si cette enfant n'est pas la sienne... fit observer Martial.

— Elle sera rendue à la duchesse, je vous en donne ma parole !

— Ainsi vous vous chargez de contrôler cette assertion ?

— Aujourd'hui même, j'irai en personne chez M. de Pierre-Lisse. Ce soir vous saurez s'il n'a pas effrontément menti.

— Vous paraissez en douter ?

— J'en conviens.

— Pourquoi ?

— Parce que, lors des premières recherches que nous avons faites, à la requête du baron et de Mme de Libessac, pour retrouver Mlle de Lescarre, M. de Pierre-Lisse nous avait dit qu'elle avait eu un fils. Dans quel but ? Je ne le comprends pas très-bien. Je suppose pourtant qu'il ne se souciait pas qu'on retrouvât Mlle de Lescarre et qu'il espérait nous dérouter.

— Comment ?

— Parce que quand nous avons relevé la piste de cette jeune femme, tous les renseignements ont été unanimes à constater que son enfant était une fille et non pas un garçon. Je l'ai dit à la comtesse, qui s'en est montrée fort étonnée. Au lieu de communiquer au baron la découverte que nous venions de faire, nous l'avons gardée pour nous et nous avons entrepris d'aller chercher à Saint Aubin, où demeurait primitivement Mlle de Lescarre, les documents capables d'éclairer ce point obscur. Eh bien ! le rapport que l'agent m'a fait parvenir hier constate que Mlle de Lescarre est, en effet, accouchée d'une fille, dont les prénoms sont Marie-Marcelle-Eugénie.

— Que dites-vous ! s'écria le comte interdit.

— Ce n'est pas une preuve, sans doute, reprit le lieutenant. Le nom de Marcelle n'est pas uniquement porté par la fille de Mlle de Lescarre, mais avouez qu'il y a là une corrélation bizarre.

— J'en conviens. Cependant la mère de Marcelle se nommait Mme veuve Darnaud.

— Ne vous y fiez pas, monsieur ! Je l'ai dit à Mme de Libessac : En changeant de fortune, Mlle de Lescarre a dû changer de nom, sans cela nous n'aurions pas perdu sa trace.

Martial était atterré.

— Que cela ne vous décourage pas, dit le lieutenant de police. De même que nous pouvons toucher la vérité du doigt, de même nous en sommes peut-être à cent lieues.

Le comte revint faire part à Raymonde du résultat de ses démarches.

D'après les assertions du médecin, Marcelle ne pouvait pas être transportée avant huit jours. Or, si le duc tenait parole, il serait précisément de retour à cette époque. Donc rien n'était perdu encore.

Mais M. de Pierre-Lisse ne perdait pas de temps non plus pendant que ses ennemis recouraient, pour le combattre, à tous les moyens que la loi mettait en leur pouvoir.

On se souvient que le soir où, suivi de ses trois complices, il avait pénétré dans la chambre de Marcelle, son attention avait été attirée par certain coffret.

Il s'en était emparé et l'avait emporté.

Tout d'abord, à la suite de la lutte horrible qu'il avait engagée avec la jeune fille, il avait oublié ce détail. Ce ne fut qu'après le départ du docteur Rousseau, alors qu'il lui fut démontré que la pauvre enfant échappait momentanément à ces audacieuses tentatives, que la mémoire lui revint.

Il prit le coffret sous son bras et alla s'enfermer dans sa chambre.

Là, après l'avoir minutieusement examiné dans tous les sens, il murmura :

— Oui, il n'y a pas à s'y tromper : c'est bien celui que j'ai donné à Marguerite.

Il voulut l'ouvrir, le coffret était fermé à clef. Le baron n'était pas homme à s'arrêter devant un obstacle de ce genre. Il fit une pesée, brisa le pêne de la fragile serrure et aperçut un cahier de papier assez volumineux avec cette inscription :

« Pour être lu par ma fille, le jour où elle aura atteint sa dix-huitième année. »

Le gentilhomme tressaillit.

— C'est bien aussi son écriture, dit-il à demi-voix. Mais alors... Marcelle... cette enfant... serait donc...

Il n'osa pas achever sa phrase. Obéissant à une insurmontable curiosité il se mit à parcourir le manuscrit.

Tout à coup il s'arrêta et se voila le visage de ses deux mains.

— Ma fille ! c'est ma fille ! s'écria-t-il avec une sorte de terreur.

Il acheva sa lecture et trouva sous le manuscrit un extrait des registres de Saint-Aubin.

C'était l'acte de naissance de Marcelle.

Il referma le coffret, l'enferma dans une armoire, dont il prit la clef, et se promena à grands pas dans sa chambre.

Soudain il suspendit sa promenade; ses lèvres minces esquissèrent un mauvais sourire.

— Eh! mais, tout est pour le mieux! dit-il. Je les tiens bien plus encore par ce moyen-là que par l'autre, puisque le droit est de mon côté. Le tout est de savoir s'y prendre...

Sur ces paroles énigmatiques, il reprit son assurance.

Pour le moment, il se croyait à l'abri de toute poursuite. Bien des jours, bien des mois peut-être devaient s'écouler, avant qu'on découvrit sa retraite.

Il avait compté sans le docteur Rousseau.

Aussi fut-il très surpris et très irrité, lorsque, le lendemain matin, au moment où il venait d'envoyer chercher le médecin du pays, il vit paraître Brissot d'abord, puis Martial, puis Papillon, puis Ludivine!

On a vu avec quelle habileté il réussit à leur échapper.

Seulement il comprit combien il lui importait de régulariser sur-le-champ la situation qu'il avait acceptée.

Immédiatement après leur départ, il manda près de lui un notaire, lui fit parcourir le manuscrit de Mme Darnaud, ou plutôt de Mlle de Lescarre, lui mit sous les yeux l'acte de naissance de Marcelle et déclara qu'il voulait se reconnaître officiellement père de cette jeune fille.

Tout était terminé lorsque, dans l'après-midi, le lieutenant de police se présenta chez le baron et lui exposa l'objet de sa visite.

M. de Pierre-Lisse s'y attendait. Il manifesta pourtant beaucoup d'étonnement.

— Monsieur, lui dit le magistrat, ce que M. de Lally est venu me rapporter de la part de la duchesse est-il vrai?

— C'est probable, monsieur. Je ne ferai pas au comte l'injure de croire qu'il vous ait menti.

— Ainsi vous reconnaissez avoir enlevé de vive force Mlle Marcelle?

— Ma fille. Je le reconnais, oui, monsieur.

— Vous persistez donc à soutenir qu'elle est votre fille?

— Plus que jamais, monsieur.

— Et fille de Mlle de Lescarre, sans doute? demanda le lieutenant de police.

— Oui, monsieur.

— Voilà qui est au moins singulier! Ne nous aviez-vous pas dit que l'enfant de Mlle de Lescarre était un garçon?

— Je l'avoue. J'avais d'autres idées à cette époque. Je ne tenais pas à épouser Marguerite, qui aurait maintenant trente-six ans.

— Vous seriez donc prêt à le faire aujourd'hui?

— Non, monsieur. D'ailleurs toute recherche à ce sujet devient inutile: Marguerite est morte.

— En avez-vous la preuve?

— Irréfutable. Mlle de Lescarre est morte rue Villehardouin, numéro 19, sous le nom de Mme veuve Darnaud.

— J'espère du moins que vous allez me soumettre les diverses pièces sur lesquelles vous appuyez des allégations si contraires à vos précédentes déclarations.

— J'y suis tout disposé, monsieur, mais à une condition...

— Une condition! fit le lieutenant de police avec hauteur. Et si je refusais de l'accepter?

— Je refuserais de m'expliquer, autrement que par devant les juges auxquels vous ne manqueriez pas de me déférer.

— Voyons d'abord quelle est cette condition? dit le magistrat.

— C'est que vous garderez un silence absolu sur la nature des pièces que je vais vous mettre sous les yeux.

— Je n'y vois pas d'inconvénient.

— Ainsi vous me le promettez?

— Je vous en donne ma parole.

— Je suis à vous dans un instant, fit le baron.

Il monta dans sa chambre, en rapporta non pas la cassette, mais les pièces qu'elle contenait, se contenta de faire lire au magistrat les noms et intitulés du manuscrit; puis, passant sur-le-champ à l'avant-dernier feuillet, il lui mit sous les yeux ces quelques mots :

« Ton père, ma chère enfant, est celui dont je viens de te raconter l'histoire, — c'est-à-dire le baron de Pierre-Lisse. »

Enfin il lui montra la minute de l'acte qu'il venait de faire rédiger quelques instants plus tôt.

Le lieutenant de police ne put que s'incliner. Le gentilhomme était parfaitement en règle.

Le soir même, ainsi qu'il l'avait promis, il fit savoir à Raymonde que la paternité de M. de Pierre-Lisse ne faisait malheureusement pas l'ombre d'un doute et qu'il n'y avait à exercer contre lui aucun recours, tant que Marcelle n'aurait pas atteint l'âge de sa majorité.

Ce fut une déception cruelle pour tous ceux qui habitaient l'hôtel de La Tournaye. Ils avaient fini par considérer Marcelle comme l'enfant de la maison.

On ne pouvait pas s'expliquer d'abord à quelle source le baron avait puisé les premiers indices de cette paternité extraordinaire. Dans le premier moment de trouble, on n'avait pas visité minutieusement la chambre de la jeune fille.

Ce fut le lendemain, seulement, qu'en mettant la chambre en ordre, la camériste signala la disparition du coffret.

Aussitôt on eut l'explication de cette incompréhensible énigme. Evidemment, les confessions de Mme Darnaud avait fourni au baron tous les renseignements désirables.

Huit jours s'étaient passés dans ces transes cruelles, lorsqu'un matin la lourde chaise des courriers de cabinet s'engouffra sous les voûtes élevées de l'hôtel.

C'était le duc qui revenait à Paris.

Quant à la comtesse de Libessac, on n'avait pas eu de ses nouvelles depuis douze jours.

Lucien se tint debout au chevet de la pauvre enfant. (Page 705)

Sur l'ordre exprès de la duchesse, il avait été convenu que l'on ne dirait rien à Lucien des événements dont l'hôtel avait été le théâtre, avant qu'il eût repris le repos nécessaire.

Ce ne fut donc que le lendemain, à la suite d'une nuit réparatrice, qu'on lui apprit la vérité,

Tout d'abord, il entra dans une grande colère contre Papillon, contre Hart-

mann, contre tout le monde. Cependant il finit par se calmer et par convenir qu'à la place du brigadier et du Suisse il serait certainement tombé dans le piège qui leur avait été tendu.

Il ne se résigna pourtant pas aussi aisément que Raymonde et ses amis à laisser Marcelle entre les mains du baron de Pierre-Lisse.

— Aujourd'hui même, je vais voir le roi, dit-il; je lui soumettrai le cas et je ne doute pas qu'il ne nous rende justice.

— Mais encore faut-il que Marcelle y consente, fit observer Raymonde.

— C'est juste; mais cela ne fait pas pour moi l'ombre d'un doute.

— N'importe, il faudrait la voir.

— J'y vais à l'instant.

— Le baron te laissera-t-il pénétrer auprès d'elle?

— Ah! morbleu! malheur à lui s'il essaie de m'en empêcher! dit Lucien.

Aussitôt il donna l'ordre qu'on attelât son carrosse.

Il allait sortir, quand un grand bruit retentit sous la porte cochère. Mme de Libessac, entra dans la chambre de Raymonde avec une pétulance toute juvénile.

— Ah! mes amis, que de surprises je vous apporte! s'écria-t-elle. M. de Pierre-Lisse s'est indignement joué de vous et de moi!

— Comment? fit Lucien.

— Vous savez qu'il prétendait que Mlle de Lescarre avait eu un fils...

— Sans doute.

— Eh bien! pas du tout, c'est une fille. Et savez-vous comment elle se nomme? Elle se nomme Marie-Marcelle-Eugénie.

Elle les regarda, toute étonnée de voir qu'ils détournaient les yeux.

— Quoi! poursuivit-t-elle, ce nom de Marcelle ne vous dit rien? Il ne vous fait pas penser sur-le-champ à la chère enfant que vous avez recueillie? Eh bien! moi, j'ai eu comme un secret pressentiment qu'il s'agissait d'elle.

Elle s'arrêta et remarqua, cette fois, leur contenance embarrassée.

— Ah çà! mais qu'avez-vous? fit-elle. Vous n'avez pas l'air de me comprendre. Allons, il ne s'agit plus d'attendre la date du 12 avril, que Mme Darnaud a fixée. D'ailleurs, dix jours de plus ou de moins ne font pas grand'chose... Vite, courez chercher le coffret, ouvrons-le en présence de Marcelle, et assurons-nous... Mais, au fait, où est-elle donc cette chère petite? Comment se fait-il qu'elle ne soit pas venue m'embrasser? Elle doit pourtant savoir que je suis arrivée... Attendez, je monte chez elle, je vous la ramène...

Elle se dirigeait déjà vers la porte, lorsque Lucien lui prit doucement la main.

— Hélas! ma chère amie, dit-il, tout ce que vous venez de nous apprendre, nous le savions déjà.

Mme de Libessac tressaillit.

— Vous le saviez? fit-elle. Qui vous l'avait dit?

— M. le lieutenant de police.

— Oui, il a reçu, en effet, ces jours-ci, de son agent un premier rapport, mais il n'a pas pu affirmer...

— Nous en savons même plus long que vous, chère amie, continua Lucien. Non, vos pressentiments ne vous ont pas trompée : Marcelle est bien la fille du baron de Pierre-Lisse et de Mlle de Lescarre, qui cachait sous le nom de Darnaud la navrante misère au sein de laquelle elle s'est éteinte.

— Que dites-vous !

— La vérité. Et puisqu'il faut que vous la connaissiez tout entière, écoutez-moi.

A ces mots, Lucien lui raconta comment le baron, après avoir demandé la main de Marcelle, l'avait enlevée, s'était emparé du coffret qui contenait les preuves de sa naissance, et enfin quel avait été le dénouement tragique des incestueuses violences de ce misérable.

La comtesse frémissait de colère et d'indignation.

— Et nous ne pouvons rien contre cet infâme! s'écria-t-elle.

— Rien pour l'instant, non, ma chère amie. M. le lieutenant de police a affirmé à Raymonde qu'il avait entre les mains des preuves indiscutables.

— Mais Marcelle, que dit-elle?

— Marcelle est depuis huit jours entre la vie et la mort. La duchesse a envoyé trois fois prendre de ses nouvelles. J'allais la voir quand vous êtes arrivée.

Au même instant, Baptiste vint annoncer que le carrosse était prêt.

Lucien s'éloigna aussitôt et jeta au cocher l'adresse de la maison Fortier, à Auteuil.

Celui-ci connaissait déjà le chemin. Il y avait conduit, huit jours avant, Martial, Papillon et Ludivine.

Il était à peine dix heures, quand le duc mit pied à terre devant la grille.

Ce fut un garçon jardinier qui vint lui ouvrir.

Il introduisit M. de La Tournaye dans le salon et courut annoncer à son maître le nom de cet illustre visiteur.

Le baron n'avait pas été fâché du départ de François.

Cette fuite le débarrassait d'un complice gênant. Il l'avait remplacé le lendemain par un garçon de vingt-trois ans, naïf comme les simples qu'il cultivait.

M. de Pierre-Lisse s'attendait bien certainement à la visite du duc, car il ne manifesta aucun étonnement.

Au contraire, il se leva avec empressement et se rendit au salon, où il s'inclina respectueusement devant Lucien.

— Je vois, monsieur, dit-il, que votre voyage s'est accompli au gré de vos désirs. Je vous en féliciterais de grand cœur, si je croyais que vous ayez conservé pour moi...

— De grâce, interrompit le duc, pas de phrases entre nous, monsieur ! D'après le respect que vous avez eu pour ma maison, je suis à même de mesurer celui que vous avez pour moi. Vos protestations ne changeraient donc rien à l'opinion que m'a laissée votre conduite.

— Comme il vous plaira, dit froidement M. de Pierre-Lisse. Alors j'irai droit au but : à quoi dois-je l'honneur de votre visite ?

— Je désire voir Marcelle, monsieur, répondit franchement Lucien. J'ai pensé que vous n'auriez pas tout à fait oublié les titres qui m'ont donné jusqu'à ce jour auprès d'elle un accès facile.

— Je ne les ai point oubliés, monsieur.

— Ma demande ne vous paraît donc pas exagérée ?

— Aucunement, monsieur.

— Veuillez en ce cas me faire conduire auprès d'elle.

— Je ferai mieux, monsieur le duc, je vous accompagnerai.

Lucien, qui s'était déjà levé, s'arrêta net.

— Auriez-vous la prétention d'assister à notre entretien ? demanda-t-il.

— Ne vous en déplaise, oui, monsieur le duc N'est-il pas tout naturel qu'un père veille sur sa fille à tous les instants ?

— S'il s'agissait de tout autre que moi, vous auriez peut-être raison, fit Lucien avec une ironie amère, car vous savez mieux que personne de quelles tentatives une fille jeune et belle peut être l'objet.

Le baron pâlit sous cette allusion sanglante. Cependant il feignit de ne pas la comprendre.

— En effet, répondit-il, mon expérience ne date malheureusement pas d'hier.

— Et, malgré l'affection toute désintéressée que j'ai pour cette enfant, malgré mon honorabilité bien connue, vous persistez à vouloir vous mettre en tiers dans la conversation ?

— Je persiste, oui, monsieur.

— Alors, vous tenez Marcelle en état de séquestration complète ?

— Pas le moins du monde ! se défendit vivement le baron. Vous me demandez la permission de voir ma fille, je vous l'accorde. Seulement je spécifie que je serai là. Quoi de plus simple ? Que pouvez-vous exiger de plus ?

— Rien, fit Lucien. Je vois bien que décidément nous ne pouvons nous entendre sur le terrain de la conciliation.

M. de Pierre-Lisse eut un clignement répété des paupières, — ce qui était chez lui l'indice ordinaire d'une émotion quelconque. Sans doute, il désirait éviter un éclat.

— Nous pouvons très-bien nous entendre, si vous voulez faire comme moi, reprit-il plus doucement.

— Que signifient ces paroles ?

— Je voudrais que vous fissiez à ma susceptibilité paternelle une toute petite concession.

— Laquelle ?

— Je m'engage, si vous l'exigez, à demeurer immobile dans mon fauteuil à ne pas dire un mot, à ne pas faire un geste, tant que durera votre entretien avec Marcelle.

— Même si je laissais échapper contre vous un mot désobligeant? demanda le duc.

— Je vous sais trop bien élevé, monsieur, pour ne pas mesurer les paroles que vous emploierez devant ma fille, dit le baron. Ce n'est pas un homme comme vous qui lui apprendrez à mésestimer son père.

— D'autant plus que, sous ce rapport, je ne crois pas avoir rien à lui apprendre, répliqua vivement Lucien. Enfin... s'il le faut absolument, je m'y résigne! J'accepterai votre présence; mais vous me donnez votre parole de gentilhomme que vous garderez une neutralité absolue...

— Le silence et l'immobilité d'un mort, promit M. de Pierre-Lisse.

— Veuillez donc me montrer le chemin.

Le baron prit les devants et conduisit le duc dans la chambre de Marcelle.

En apercevant M. de la Tournaye, l'œil éteint de la jeune fille se ranima; son visage pâle et défait se colora légèrement; un sourire angélique erra sur ses lèvres.

Fidèle à sa promesse, le baron, sans dire un mot, alla s'asseoir sur un fauteuil, près de la fenêtre, à l'autre extrémité de la pièce.

Lucien se tint debout au chevet de la pauvre enfant.

— Ma chère petite, dit-il, je dois avant tout vous apporter l'expression de la vive douleur qu'ont ressentie Raymonde et la comtesse de Libessac en se voyant séparées de vous...

Ces paroles amenèrent deux grosses larmes dans les yeux de la jeune fille.

— Ne vous désolez pas, reprit-il. Ce n'est pas pour vous attrister que je me fais l'écho de ces regrets, c'est pour vous montrer combien vous êtes aimée d'elles. Quant à moi, j'ai appris ce matin, à huit heures, les événements qui vous ont amenée dans cette maison, et, vous le voyez, je suis accouru sur le champ. Je n'ai donc pas besoin de vous dire que je suis votre meilleur ami

— Ah! monsieur! s'écria Marcelle, dont les sanglots éclatèrent, en lui serrant la main.

— Eh bien! mon enfant, soyez franche, et toutes ces douleurs, tous ces regrets, peuvent être taris aujourd'hui même, fit Lucien très-ému lui-même.

M. de Pierre-Lisse n'était évidemment pas très-satisfait de ce début, car il s'agitait sur son fauteuil, en proie à un malaise évident.

M. de La Tournaye n'y prit pas garde.

— Ne vous laissez donc influencer par aucune crainte, dit-il à Marcelle. N'écoutez que vos penchants, ne consultez que votre cœur. Sachez qu'au-dessus de l'autorité paternelle, il y a sur terre une autre autorité, devant laquelle peuvent disparaître même les montagnes. Cette autorité est celle du roi.

— Le roi! fit la pauvre enfant, dont le visage s'éclaira d'une lueur d'espérance.

— Oui, mon enfant. Aujourd'hui même, à deux heures, j'aurai une audience de Sa Majesté, et j'ai tout lieu de croire qu'elle m'accordera tout ce que je voudrai bien lui demander. Eh bien! parlez; m'autorisez-vous à réclamer de votre part votre émancipation immédiate?

— Mon émancipation? répéta Marcelle, à qui le sens de ce mot échappait.

— Oui, votre émancipation, c'est-à-dire l'affranchissement de toute tutelle, la liberté absolue de votre personne.

L'œil de la jeune fille étincela.

Au contraire, les traits du baron s'étaient contractés. Une inquiétude mortelle se peignait sur sa figure.

Elle fit à cet homme, qui n'avait auprès d'elle d'autre titre que celui de père, le sacrifice de sa liberté,

— Non, répondit-elle, je vous remercie, monsieur le duc, de cette nouvelle preuve de bonté, mais je remplirai mon devoir jusqu'au bout.

— Et vous resterez ici! loin de tous ceux qui vous aiment! s'écria Lucien.

— Mon père m'aimera peut-être.... répondit-elle.

En entendant ces mots, le baron, incapable de se contenir, se leva et se précipita sur la main de Marcelle.

— Si je t'aimerai, chère enfant!... dit-il.

Puis se redressant aussitôt, il se tourna vers M. de La Tournaye.

— Pardonnez-moi, monsieur, dit-il, si j'ai manqué à la parole que je vous avais donnée; mais je n'ai pas été maître d'un mouvement que votre cœur de père comprendra bientôt.

Lucien ne lui répondit même pas. Il avait enfin appris à connaître ce gentilhomme de sac et de corde. Il n'était pas dupe de la comédie que jouait M. de Pierre-Lisse, bien qu'il ne s'en expliquât pas les motifs.

Il sentit que Marcelle lui échappait sans retour.

— Ainsi, lui dit-il, c'est sans regret et de votre plein gré que vous acceptez la nouvelle situation qui vous est faite.

— Je serais une ingrate si je disais que c'est sans regrets, répondit-elle d'une voix ferme; mais c'est de mon plein gré, je vous l'assure.

— Qu'il soit donc fait suivant votre volonté! dit Lucien avec tristesse; mais n'oubliez, dans aucun cas, que vous avez en nous des amis dévoués, qui vous aiment et vous admirent plus encore, si c'est possible, pour la détermination que vous avez prise.

— Merci, dit Marcelle, qui lui tendit la main; merci pour ces dernières paroles, monsieur le duc. J'avais peur que vous ne me gardassiez rancune d'avoir préféré mon devoir à des amitiés qui me sont si chères!

Elle ne put en dire davantage. Les larmes, qu'elle contenait si difficilement, depuis le commencement de cet entretien, se firent jour tout d'un coup à travers ses paupières et inondèrent son visage.

— De grâce, monsieur le duc! Epargnez-la, fit M. de Pierre-Lisse, qui feignit, lui aussi, d'essuyer une larme absente.

Lucien enrageait. Il voyait que Marcelle était le jouet naïf de ce sentimentaliste hypocrite, et il ne pouvait cependant pas lui dire :

— Malheureuse! ouvre les yeux. Ce misérable n'a ni foi ni loi. Il nous berne tous les deux. Par ce qu'il a osé entreprendre contre toi, juge de ce qu'il réserve à ton avenir. Ton père! ce monstre de lubricité! Non, il ne l'est pas,

il ne l'a jamais été, il ne le sera jamais! S'il a le droit de porter ce titre sacré, c'est à un crime qu'il le doit. Il a séduit ta mère, il l'a abandonnée, il l'a laissée mourir de misère et de faim ! Tu le sais bien, pourtant...

Ces phrases saccadées, qui brûlaient les lèvres de Lucien, il n'osa pas les laisser tomber. Il respecta religieusement les chastes illusions de la pauvre enfant.

Il déposa sur son front un long baiser d'adieu et la quitta, le cœur brisé.

Le baron descendit avec lui, prit les devants et lui ouvrit la porte du salon avec un geste d'obséquieuse servilité.

Ce fut peine perdue. Lucien passa outre.

— Vous n'entrez pas? lui demanda le baron, qui ne sut pas cacher son désappointement.

— A quoi bon ? fit le duc ; tout n'est-il pas fini entre nous? Vous n'avez pas nourri l'espoir, je pense, que les portes de l'hôtel de La Tournaye s'ouvriraient devant vous? Et quant à y entrer par les fenêtres, je vous en défie tant que je serai là. Adieu donc, monsieur ! Vous ne me reverrez que si Marcelle est malheureuse, et je souhaite pour elle que vous ne me revoyiez jamais!

Sur ces paroles menaçantes, il s'éloigna.

M. de Pierre-Lisse laissa échapper un mouvement de colère en le voyant disparaître.

— Orgueil et imbécilité ! dit-il en le montrant d'un geste méprisant. Il n'a pas compris qu'il ne tenait qu'à lui... Et ça remue des millions à la pelle ! ajouta-t-il avec un ricanement nerveux.

Lucien avait traversé le jardin et était remonté en carrosse.

— Oh ! tu as beau faire... tu y viendras, fit le baron au moment où la voiture s'éloignait.

En effet, ne gardait-il pas Marcelle auprès de lui, et n'avait il pas dit « qu'il la tenait mieux encore à présent qu'il avait pour lui le droit et la loi? »

En somme, il était assez satisfait de la façon dont cette entrevue s'était terminée. Sa fille avait résisté aux sollicitations pressantes de M. de La Tournaye: c'était plus qu'il n'avait osé espérer.

Il était, en effet, vis-à-vis de Marcelle, dans une situation singulièrement fausse. Se déclarer l'amant d'une jeune fille, pousser jusqu'aux dernières brutalités les tentatives de séduction, et s'apercevoir que cette enfant est la vôtre...! il y avait là de quoi déconcerter le plus impudent coquin.

Le baron essaya pourtant de tourner la difficulté. Pendant les cinq jours que le docteur condamna la porte de la malade, il eut le temps de se préparer à cet entretien scabreux.

Le sixième jour, enfin, il pénétra près de Marcelle, qui ne put réprimer un cri de frayeur en l'apercevant.

Il ne s'approcha point d'elle, afin de ne pas l'alarmer.

— Rassurez-vous, mon enfant, lui dit-il. Vous allez voir que je suis le moins dangereux et le meilleur de vos amis.

La jeune fille eut peine à surmonter sa frayeur. Cependant, voyant que le gentilhomme s'asseyait à distance respectueuse, elle se rassura.

— Êtes-vous en état de m'entendre? lui demandait-il avec douceur.

— Oui, monsieur, pourvu que vous ne m'exposiez plus à de nouvelle insultes...

— Ne craignez rien, mon enfant. Je vous donne pas un quart d'heure pour me pardonner les insultes que vous me reprochez à si juste raison.

Ce langage, plein de mansuétude et d'humanité, étonna la jeune fille.

— L'homme est un étrange animal, mon enfant, commença le baron ; ce qu'il sent, ce qu'il éprouve réellement, il serait fort souvent très-embarrassé de le dire. J'en suis un exemple frappant.

Il y a cinq mois et demi que je vous vis pour la première fois, vous vous en souvenez peut-être. Quant à moi, je ne saurais l'avoir oublié, puisque je ressentis, en vous apercevant...

— Je vous en prie, monsieur, interrompit la jeune fille, n'abusez pas de ma faiblesse pour....

— Ayez un peu de patience, mon enfant, dit le gentilhomme, sans lui laisser le temps d'achever sa phrase, et vous verrez qu'il n'y a rien dans mon langage dont vous puissiez vous formaliser ! Vous êtes la dernière à qui, désormais, j'oserais manquer de respect ; mais il faut bien que je remonte jusqu'à cette époque, pour vous apporter l'explication à laquelle vous avez droit.

Ce trouble que j'éprouvai à votre aspect, je ne cherchai point à l'analyser. Je le pris pour une de ces passions soudaines, qui s'imposent tyranniquement à tout âge, et je reconnais humblement qu'en lui obéissant je n'ai pas agi avec la sagesse que mes quarante ans auraient dû me donner. Mais que voulez-vous...? Il est certains tempéraments, que leur ardeur entraîne parfois au-delà même du but qu'ils voudraient atteindre. Je suis de ceux-là. Je suis allé trop loin, et mes regrets sont empreints d'une amertume d'autant plus grande que je m'étais affreusement trompé sur la nature du sentiment qui m'entraînait vers vous.

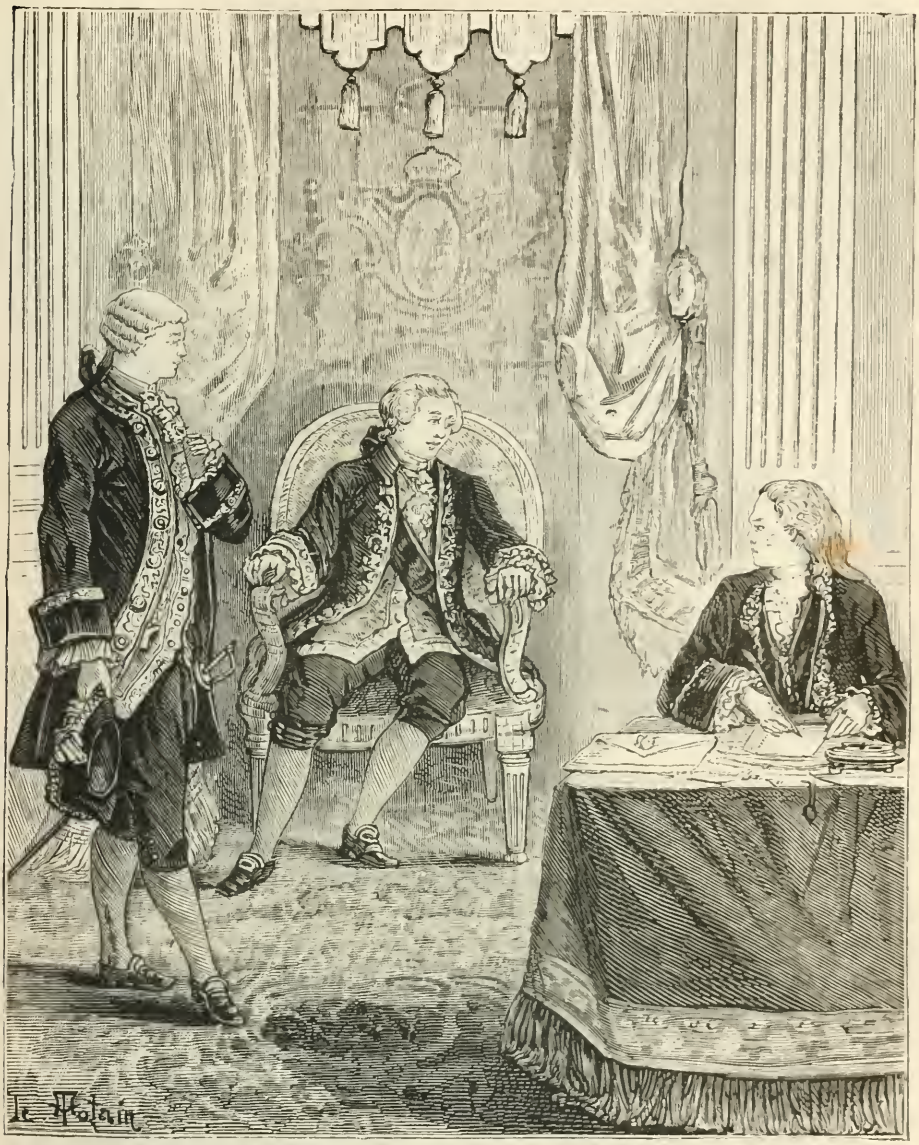
— Que dites-vous ! fit Marcelle étonnée.

— La vérité, mon enfant, répondit le baron. Je ne vous aime pas — ou, du moins, corrigea-t-il, je ne vous aime pas d'amour.

— Mais alors, monsieur, votre conduite est de plus en plus incompréhensible, fit observer la jeune fille. Sous l'empire de quel autre sentiment avez-vous agi ?

— J'ai agi sous l'empire de la passion, je le reconnais ; j'étais aveugle, je vous le répète, et c'est de quoi je viens en toute sincérité faire amende honorable auprès de vous. Et quand je songe au crime que j'ai failli commettre, aux conséquences terribles qui en sont résultées, je me demande si vous aurez au fond de votre petit cœur un trésor d'indulgence assez inépuisable pour me pardonner....

A ces mots, le baron se leva, en proie à une exaltation parfaitement jouée ; puis il se laissa retomber avec accablement et se voila le visage de ses deux mains.



Écrivez, Turgot, dit-il, M. de la Tournaye va vous dicter lui-même. (Page 712.)

— Je ne vous comprends plus! dit la jeune fille, très émue.

— Eh ! comment votre innocence peut-elle me comprendre? fit le baron avec un sanglot. Comment mon expérience ne m'a-t-elle pas fait voir que la force irrésistible qui me poussait vers vous n'était autre que la voix du sang?

— La voix du sang! fit Marcelle. Vous avez dit la voix du sang! Comment ! nous serions attachés l'un à l'autre par un lien de p renté...?

— Par le lien le plus étroit qui soit sur terre, mon enfant.

— Mais je n'en connais pas de plus étroit que celui qui m'unissait à ma mère.

— Vous oubliez votre père, ma chère petite.

— Mon père! s'écria Marcelle avec un geste d'horreur. Vous seriez...

— Votre père... Oui, mon enfant.

En disant ces mots, M. de Pierre-Lisse se laissa tomber sur les deux genoux et tendit vers la jeune fille ses mains suppliantes.

— Oui, continua-t-il en gardant cette humble posture, Mme Darnaud n'était autre que cette pauvre Marguerite de Lescarre, que je faisais rechercher avec tant de soin depuis mon retour à Paris... Plus tard... quand vous serez rétablie... je vous expliquerai par quels évènements douloureux nous avons été séparés... vous saurez pourquoi j'ai dû quitter la France, abandonnant malgré moi celle que j'ai tant aimée... Pour aujourd'hui, je me contenterai de vous fournir rapidement les preuves de ce que j'avance... Répondez, Marcelle. Parlez, ma fille. Avez-vous absous ce grand coupable qui courbe devant vous son front dans la poussière? Peut-il se relever sans rougir?

— Hélas! répondit tristement Marcelle, si vous êtes mon père, n'avez-vous pas droit à toutes les indulgences? N'êtes-vous pas absous d'avance?

Le ton sur lequel ce pardon avait été accordé n'aurait peut-être pas été du goût de tous les pères; mais le baron s'était mis dans un tel cas, qu'il était obligé de se contenter de peu.

— Puisque vous oubliez, Marcelle, reprit-il, mon devoir est tout tracé. Je rachèterai, à force de prévenances et de soins, le coupable égarement auquel je me suis laissé entraîner, je dissiperai à force de tendresse les soupçons que vous avez conçus... mais je ne veux pas trop vous fatiguer aujourd'hui, interrompit-il. Je vois que votre œil se voile et que votre visage se contracte... Je fais trêve aux épanchements de mon cœur, à la joie que votre indulgence m'a causée, pour vous montrer les preuves que vous m'avez demandées.

Marcelle paraissait, en effet, très-accablée.

C'est à cause de cela, sans doute, que M. de Pierre-Lisse jugea le moment opportun, pour produire les preuves qu'il avait annoncées.

— Vous connaissez l'écriture de votre mère, n'est-ce pas ? fit le gentilhomme.

— Certes, dit Marcelle d'une voix affaiblie.

— Eh bien! lisez ceci, dit le baron en lui mettant sous les yeux un manuscrit, plié de telle sorte qu'elle ne pouvait voir que ce qu'il lui montrait.

Elle lut avec peine ces trois mêmes lignes que son père avait déjà mises sous les yeux du lieutenant de police.

« Ton père, ma chère enfant, est celui dont je viens de te raconter l'histoire, — c'est-à-dire le baron de Pierre-Lisse. »

— Vous reconnaissez bien l'écriture? insista le gentilhomme.

— Je ne puis la révoquer en doute, répondit Marcelle, mais... essaya-t-elle d'ajouter.

— Plus tard...interrompit le baron, quand vous serez rétablie... je vous don-

nerai toutes les explications désirables. Pour aujourd'hui, contentez-vous de jeter un coup d'œil sur les pièces que je vous soumets. Tenez, ajouta-t-il, voici encore un extrait des registres de la paroisse de Saint-Aubin, constatant que vous y êtes née le 12 avril 1758, de demoiselle Marguerite de Lescarre... Enfin, voici un acte de reconnaissance, que j'ai fait dresser aussitôt que cette vérité m'a été connue, et par lequel vous êtes bien réellement, à dater de ce jour, la fille de Marguerite de Lescarre et d'Anatole-Edouard de Pierre-Lisse...

En même temps, il lui montrait les actes dont il s'était muni et lui faisait suivre des yeux avec son doigt les énonciations diverses qui figuraient sur ces papiers.

Quoiqu'un léger brouillard commençât à s'étendre sur ses yeux, Marcelle vit bien que les actes étaient parfaitement en règle. Seulement, elle ne s'expliqua pas comment son père avait entre les mains un document qui lui semblait destiné à elle...

Ce jour-là, elle se contenta de ces explications. Il lui aurait été, du reste, impossible d'en entendre d'autres, tant elle était faible.

Le lendemain, elle allait beaucoup mieux; le surlendemain elle était presque bien.

Avec la sécurité, la vie était revenue tout d'un coup.

Pendant ces deux jours, le baron avait été pour elle, non pas seulement le modèle des pères, mais le modèle des gardes-malades. Vingt fois par jour, sur la pointe des pieds, à voix basse, il était venu prendre des nouvelles de sa fille, lui avait apporté sa tisane, avait assisté au léger repas dont le docteur avait dicté le menu.

Il s'était montré si humble, si soumis, si repentant, si désireux de faire oublier ses torts, que la bonne et douce Marcelle s'en voulait presque de la froideur qu'elle lui témoignait, mais dont elle n'était pas encore parvenue à triompher.

Quant à lui, il s'apercevait des progrès immenses qu'il avait faits dans le cœur de la pauvre enfant et ne s'en appliquait que mieux à conquérir ses bonnes grâces.

Il n'ignorait pas qu'il aurait un rude assaut à soutenir de la part M. de la Tournaye. Il se préparait à la lutte par tous les moyens en son pouvoir... Eh bien ! maintenant que ce moment terrible était passé et que Marcelle s'était prononcée, le baron n'était qu'à moitié content.

Il n'avait pas manœuvré dans le seul but de s'attacher sa fille par les liens d'un indissoluble devoir. Il n'avait pas exigé d'elle qu'elle éloignât formellement le duc, de même qu'il n'avait pas chassé de chez lui M. de La Tournaye, puisqu'il avait au contraire essayé de le retenir.

Il aurait voulu, comme on dit vulgairement ménager la chèvre et le chou; mais s'il avait réussi à garder le chou, c'est-à-dire Marcelle, la chèvre s'était montrée récalcitrante. Le duc lui avait échappé par une boutade menaçante et lui avait interdit l'accès de sa maison.

Cependant M. de Pierre-Lisse ne désespérait pas encore de renouer par les sensibleries féminines les relations que la colère et l'indignation de Lucien avaient rompues. Il comptait encore sur les prières et sur les larmes de Ray-

monde et de la comtesse pour atténuer l'ultimatum que M. de La Tournaye lui avait posé.

Il ignorait que, quand Lucien avait pris une résolution, nulle puissance humaine ne l'en faisait changer.

En effet, en revenant à l'hôtel, le duc avait fait part à sa femme et à Mme de Libessac de l'insuccès de sa démarche et, sans cacher la douleur et le désappointement que lui causait la résolution de la jeune fille, il leur avait dit en quels termes d'irréconciliable inimitié il avait quitté M. de Pierre-Lisse.

Ni Raymonde, ni la comtesse n'essayèrent de le fléchir, tant elles sentaient combien était légitime le courroux dont Lucien était animé. Elles imposèrent silence au douloureux sentiment que leur laissait le départ définitif de Marcelle et s'efforcèrent de distraire le duc des soucis que ces évènements lui avaient causés.

Ce fut pour Lucien une véritable consolation de trouver chez lui une si cordiale soumission au parti qu'il avait adopté.

S'il n'avait pas le cœur à la joie, il avait du moins la conscience tranquille, quand il se présenta, vers deux heures, chez le roi, afin de lui rendre compte de la mission dont il avait été chargé.

Sa Majesté avait fait prévenir Turgot, qui se trouvait là, quand l'huissier de service annonça le duc de La Tournaye.

Lucien fut accueilli à bras ouverts. Évidemment Louis XVI comptait sur une réponse favorable, car son visage épanoui semblait attendre avec la plus grande confiance que le duc lui fît connaître les résultats de son voyage.

M. de La Tournaye nomma les uns après les autres les personnages avec lesquels il s'était mis en relations et ne cacha pas au roi quelle avait été la conclusion des conversations qu'il avait eues avec ces différents dignitaires.

— En somme, dit-il, non-seulement Votre Majesté ne doit pas compter sur l'Autriche, mais encore elle doit s'attendre à rencontrer chez cette puissance l'ennemie la plus acharnée des réformes accomplies et des réformes projetées. C'est de là, j'en suis convaincu, que partent les sourdes résistances que nous rencontrons. Je me garderai bien d'accuser notre jeune reine de rebellion, mais j'affirme qu'elle écoute les perfides conseils qu'elle reçoit de Vienne. Sa petite cour est le foyer vers lequel convergent les fils ténus des petites intrigues qu'elle encourage, si elle ne les ourdit pas. Il faut donc en prendre bravement son parti et chercher ailleurs l'alliance dont Votre Majesté croit avoir besoin.

— Que m'apprenez-vous, monsieur le duc ! fit le roi profondément désappointé.

— Je vous l'avais bien dit, sire, hasarda Turgot.

— Sans doute, vous me l'aviez dit; mais je ne pouvais pas le croire, répondit le roi

— Eh ! sire, dit Lucien, qu'avons-nous besoin de chercher auprès des étrangers un appui illusoire ? C'est dans notre belle France, c'est auprès de vos sujets qu'il faut vous ménager les alliances et les dévouements. Ne sentez-vous pas, depuis que vous êtes entré dans la voie du progrès, que le peuple renaît à la vie, que le pays se réveille, que le souffle nouveau qui l'anime lui donne une force

capable de briser tous les obstacles ? Courage, sire ! comptez davantage sur nous et moins sur les autres. L'ère des libertés que votre règne a inaugurée sera votre gloire dans l'avenir, si vous persévérez avec une foi robuste dans la ligne de conduite que vous vous êtes tracée.

— Merci, monsieur le duc, dit le roi d'un ton soucieux, et laissez-moi vous féliciter du zèle que vous avez déployé pour notre service. Avoir accompli en un peu plus de trois semaines ce long et pénible voyage est un véritable tour de force.

— Votre Majesté est trop bonne. Je m'estimerai toujours heureux de lui être utile.

—Je le sais et j'en userai, mais je n'en abuserai pas, car je n'ai pas le droit de faire tort aux pauvres de largesses que vous leur distribuez et dont votre absence a dû nécessairement retarder les effets. Retournez donc à vos généreuses occupations, monsieur le duc; mais, avant de me quitter, ne me ferez-vous pas le plaisir de me demander une récompense quelconque de la peine que vous avez prise à mon service.

— Vous me comblez, sire; mais je n'ambitionne rien que l'honneur de vous servir.

— Quoi ! s'écria le roi, je reste insolvable vis-à-vis de vous ?

— Nullement, sire. Reportez seulement sur d'autres, qui la méritent mieux, la bienveillance que vous me témoignez.

—Nul ne la mérite plus que vous, monsieur le duc, et vous me désobligez beaucoup en la repoussant.

— Eh bien ! sire, je l'accepte, fit Lucien, qui se ravisa brusquement.

— A la bonne heure ! s'écria joyeusement le roi.

— Je m'intéresse beaucoup, sire, à une jeune fille que j'avais recueillie, il y a bientôt dix-huit mois, et qui, dans des circonstances qu'il serait trop long de vous raconter, vient de retrouver son père...

— Bien, fit Louis, très attentif.

— Or, je crois connaître assez ce gentilhomme pour redouter que Marcelle ne trouve pas auprès de lui le bonheur tranquille auquel elle aspire. Dans dix jours, elle aura dix-huit ans et pourra être émancipée. J'oserai donc prier Votre Majesté de me donner un mot signé d'elle, par lequel Marcelle sera affranchie de toute tutelle, à partir du 12 avril, présent mois, et libre par conséquent de ses actions.

— N'est-ce que cela ? fit le roi.

A ces mots, il se tourna vers le ministre.

— Écrivez, Turgot, dit-il, M. de La Tournaye va vous dicter lui-même l'acte qu'il réclame de notre justice souveraine.

Turgo prit la plume et Lucien dicta :

« De par notre volonté royale, la demoiselle Marie-Marcelle-Eugénie, fille de demoiselle Marguerite de Lescarre et du baron de Pierre-Lisse, est affranchie de toute tutelle, à dater de ce jour, et libre de disposer à son gré de sa personne

et de ses biens, sans que nul puisse porter entrave à l'exécution de la présente ordonnance. »

« Fait au palais des Tuileries, ce 12 avril mil sept cent soixante-six. »

Lucien se tut, Turgot s'arrêta.

— Et je signe, dit le roi en traçant d'une main ferme son nom royal au bas de cet écrit.

Alors, passant la plume à son ministre :

— Contre-signez, Turgot, ordonna-t-il, et apposez le sceau de l'État sur ce parchemin.

Le ministre obéit.

Quelques minutes après, Lucien se retirait, emportant le précieux papier.

Quand il revint à l'hôtel, il montra triomphalement à Raymonde et à la comtesse l'arme terrible dont il venait de se munir.

Ce fut donc d'un œil plus tranquille que chacun put désormais envisager un horizon qu'obscurcissaient tant de nuages menaçants.

XV

UNE PÊCHE MIRACULEUSE

En vérité, ceux qui jadis avaient connu le pimpant brigadier des gardes-françaises auquel ses amis avaient donné le surnom volage de Papillon, n'auraient jamais cru qu'il s'agit de ce même coureur de femmes et d'aventures dont il a été question dans *Monseigneur*, si on leur avait présenté aujourd'hui M. Papillon, l'intendant de M. le duc de La Tournaye.

Du soldat railleur, trompeur, vainqueur, qui se faisait un jeu de mettre à mal les soubrettes, grisettes, ravaudeuses, etc., sur lesquelles son œil fascinateur avait jeté son dévolu, il ne restait plus rien que le surnom et la moustache.

Seulement, vingt-six années avaient passé sur le tout.

Le surnom, on le lui avait laissé parce qu'on savait que cela flattait son amour-propre. Quant à la moustache, c'était lui qui l'avait gardée, sans s'apercevoir qu'elle comptait à présent plus de poils blancs que de noirs et qu'elle n'avait plus cette souplesse triomphante d'autrefois, qui avait fait tant de malheureuses!

Vingt-six ans sont toute une autre vie dans le cours de la vie humaine. Si la métamorphose ne s'accomplit pas tout d'un coup, si elle passe pour ainsi dire

inaperçue aux yeux de celui qui la subit, il n'en est pas de même aux yeux de ceux qui retrouvent à une si grande distance l'être dont ils avaient gardé le souvenir.

Pour ceux qui ont lu *Monseigneur* et qui ont suivi toutes les périodes de cette existence accidentée, le changement paraîtra moins grand. Ceux-là, en effet, ont vu Papillon beaucoup plus calme déjà, du jour où il avait épousé Ludivine.

Ludivine était une maîtresse femme, qui avait eu raison des velléités érotiques du brigadier. Elle avait mis au pas cet infidèle, qui avait amoncelé tant de victimes autour de lui; elle lui avait apporté, avec la fortune, le bien-être, — deux choses que le vieux soldat n'avait jamais pu conquérir.

Avec l'âge, on sent mieux le prix du bien-être. Papillon s'était laissé gagner peu à peu par les douceurs de cette vie nouvelle.

Son poste d'intendant chez le duc de La Tournaye, loin d'être absolument une sinécure, lui laissait néanmoins de longues heures de loisir et lui permettait de mieux savourer encore les jouissances qui émaillaient son âge mûr.

Le brigadier n'avait en effet que cinquante-quatre ans.

Il n'avait rien du vieillard, ni sur le visage ni dans les allures. L'habitude de l'escrime, de la marche forcée, avait conservé à ses mouvements toute leur souplesse. Si sa taille n'était pas aussi fine qu'à l'époque où il la sanglait dans son ceinturon de buffle, elle n'était pas déformée par l'embonpoint.

Ses traits étaient assurément un peu plus marqués ; son nez avait grossi dans la proportion de sa moustache, mais l'expression de sa physionomie n'avait pas beaucoup plus changé que son caractère.

Papillon était toujours ce même volcan mal éteint que nous avons connu.

A présent que l'âge avait quelque peu refroidi son cœur, il renonçait aux femmes — non sans regrets — pour s'adonner à la nouvelle passion qui s'était emparée de lui.

Cette passion c'était celle de la pêche à la ligne, passion bien inoffensive, on le voit, mais qui a ses émotions et ses dangers.

Dès qu'il avait un moment à lui, il courait sur le quai, déployait son instrument, jetait sa ligne à l'eau et ne quittait plus des yeux son bouchon, jusqu'à ce qu'il rapportât à l'hôtel une friture, dont Lucien et Raymonde ne dédaignaient souvent pas de prendre leur part.

Il est vrai que ces courtes séances ne suffisaient pas au brigadier. C'était ce qu'il appelait « s'entretenir la main ».

De temps en temps, quand il avait une journée libre, et après avoir obtenu l'autorisation de Lucien, il partait à pied avant le jour; il s'en allait à l'aventure, remontant ou descendant le courant du fleuve, jusqu'à ce qu'il rencontrât une place favorable à ses projets.

Alors il s'installait, déposait à côté de lui le sac dans lequel était enfermé son déjeuner, amorçait son coup et se mettait à l'œuvre. Grâce à la patience et à l'adresse dont il était doué, il revenait rarement à Paris sans avoir fait une pêche abondante.

Soudain entre deux eaux venait d'apparaître un corps humain. (Page 720.)

Depuis deux mois et demi, il avait malheureusement un peu moins de temps à lui. La disparition de Marcelle avait creusé un vide dans la maison de M. de La Tournaye.

Elle n'était plus là pour dépouiller la correspondance, pour distribuer certaines aumônes, et, bien que la comtesse de Libessac la suppléât de son mieux, Lucien avait dû confier à Ludivine une partie de ces délicates fonctions.

Par contre, Papillon avait plus de surveillance à exercer, — depuis surtout que la trahison de François avait mis tout le monde sur le qui-vive.

Lucien avait, en effet, recommencé depuis son retour le cours de ses charitables largesses, et comme elles s'élevaient dans certains cas à des sommes considérables, il avait dû même recourir parfois à la complaisance du vieux soldat, — complaisance sur laquelle il savait pouvoir compter aveuglément.

Le brigadier obéissait avec la même soumission automatique que s'il avait encore été sous les drapeaux et que si Lucien avait encore porté l'épaulette de capitaine.

Germain commençait pourtant à lui venir en aide. Depuis dix-sept ans qu'il était au service du duc de La Tournaye, il avait donné tant de preuves de fidélité, d'attachement et de probité, qu'on en arrivait à le considérer peu à peu comme faisant partie de la maison. Son maître le chargeait donc quelquefois de certaines missions, qu'en d'autres temps il n'aurait confié à nul autre qu'au brigadier.

Cela permettait à Papillon de s'absenter une bonne fois tous les quinze jours.

S'absenter une bonne fois, pour lui, c'était faire cinq ou six lieues à pied, au bord de la Seine, et pêcher pendant douze heures.

Depuis que Marcelle habitait chez son père à Auteuil, c'était de ce côté que le vieux soldat dirigeait le plus fréquemment ses excursions. Il espérait sans doute que la jeune fille viendrait se promener une pauvre fois le long de la rivière, le reconnaîtrait, causerait avec lui, laisserait échapper quelques confidences... Car on ne savait rien de Marcelle à l'hôtel de la Tournaye, sinon qu'elle était tout à fait rétablie.

Germain, qui était allé dix fois prendre de ses nouvelles, n'avait jamais été admis près d'elle et il ne l'avait même pas aperçue dans le jardin, où il l'avait inutilement cherchée des yeux.

Le 20 juin de cette même année 1766, Papillon quitta vers trois heures du matin l'hôtel de la place Royale, muni de l'attirail le plus complet qu'il eût jamais emporté. La veille, il avait rêvé qu'il prenait un saumon de quatorze livres

Il descendit les quais d'un pas relevé et atteignit les hauteurs de Chaillot.

Ici la Seine coulait à pleins bords. Il chemina donc le long de la berge, cherchant des yeux la place qui lui conviendrait le mieux.

Ce jour-là, il était sans doute plus difficile, ou il tenait à s'éloigner de Paris le plus possible, car il arriva à l'endroit qu'on appelle le Point-du-Jour, c'est-à-dire presque à Auteuil même.

Il aperçut une berge unie, verdoyante, sur laquelle on pouvait s'asseoir à plaisir et faire au besoin dans la journée une sieste réparatrice. Il y descendit, sonda le fleuve du regard, vit une eau limpide et profonde, un courant régulier, et se dit :

— Voilà mon affaire !

Aussitôt il fit ses préparatifs.

Il n'était pas cinq heures du matin ; mais le brigadier avait fait à pied une longue course, ce qui lui avait donné soif et ouvert l'appétit.

Il allait entamer ses provisions, lorsque, à cinquante pas de là, il aperçut une guinguette dont on ouvrait les volets.

— Gardons nos provisions pour tantôt, dit-il, et voyons ce que vaut la piquette de ce petit cabaret.

A ces mots, laissant sur la berge tous ses ustensiles de pêche, il se dirigea vers la guinguette et se fit servir un verre de vin blanc.

Le vin blanc était bon, Papillon en but un second verre et échangea quelques paroles avec le cabaretier.

Il tournait le dos à la porte et ne voyait rien de ce qui se passait dans la rue; mais comme, en causant, le cabaretier s'était penché vivement en avant, machinalement, il se retourna aussi. Il distingua vaguement la silhouette d'une femme, qui glissait rapidement devant les carreaux de la boutique et qui disparaissait au moment même où il tournait la tête.

Il paya sa dépense et se dirigea vers l'endroit où il avait laissé ses agrès, bien lesté, bien disposé surtout à jouir dans toute sa plénitude de cette admirable matinée de printemps.

Au moment où il quittait le cabaret, il s'arrêta brusquement et prêta l'oreille.

Il lui avait semblé entendre dans l'eau un bruit semblable à celui que produit la chute d'une pierre ou de tout autre objet volumineux.

Cependant, comme aucun autre bruit ne parvint jusqu'à lui, comme aucun cri de détresse ne se fit entendre, il rut avoir été le jouet d'une illusion.

Il poursuivit son chemin, les yeux fixés malgré tout sur l'eau limpide. Or, pas la moindre bise ne soufflait et pourtant la surface de l'eau était agitée. De grands ronds, s'élargissant à perte de vue, ridaient ce miroir, tout à l'heure si calme et si uni.

Papillon n'avait donc pas rêvé? Il avait entendu quelque chose. Quoi? Il ne s'en rendait pas compte; craignant qu'un des objets qu'il avait apportés n'eût roulé dans la rivière, il courut à sa place... tout y était dans un ordre parfait.

— D'ailleurs, se dit il, rien de ce qui se trouve là n'aurait pu produire, en tombant dans la Seine, le bruit que j'ai cru entendre.

Il regarda une dernière fois, il ne vit rien que les ronds, qui allaient maintenant s'élargissant de plus en plus et dont le cercle s'amoindrissait au point de devenir imperceptible.

Alors il prit sa ligne et la jeta à l'eau.

Cette fois, il ne voyait plus que son bouchon. Rien de ce qui se passait autour de lui n'était capable de l'arracher à cette occupation.

Tout à coup le bouchon oscilla. Ce fut une bien grande émotion? Emotion d'autant plus grande que jamais bouchon n'avait oscillé dans des conditions semblables.

En effet, au lieu d'enfoncer dans l'eau, le bouchon s'était soulevé; au lieu de planter droit, il se tenait à plat sur la surface! Papillon connaissait les *coups de relevage* que la carpe, la brême, le juègne quelquefois, impriment au flotteur d'une ligne; mais jamais il n'avait rien vu de pareil. Evidemment son bas de ligne était soulevé par des herbes ou par...

Subitement, il poussa un grand cri!

L'explication qu'il cherchait, il l'avait trouvée. Immédiatement au-dessous de son bouchon venait d'apparaître entre deux eaux un corps humain. Les vêtements, clairs, longs et flottants, dont il était couvert, indiquaient le sexe auquel il appartenait.

Ainsi ce bruit que Papillon avait entendu... ces ronds qui se prolongeaient à l'infini... cette femme qui tout à l'heure avait passé devant la guinguette... tout cela était vrai!

Le brigadier n'hésita pas.

Otant soigneusement sa veste et son gilet, il piqua une tête conforme aux principes les plus stricts de la natation et disparut méthodiquement dans la Seine.

Le Point-du-Jour ne se doutait guère à cette époque qu'il deviendrait l'immense caravansérail qu'en a fait la dernière Exposition.

C'était alors un endroit paisible et solitaire, où venaient se promener, le dimanche seulement, quelques petits bourgeois, des grisettes, des commis et des gardes-françaises.

Pendant la semaine, quelques rares promeneurs s'aventuraient dans ces parages; mais, à cinq heures dumatin, personne autre qu'un enragé pêcheur, comme Papillon, ne se serait avisé de fouler d'un pied hardi l'herbe humide encore de rosée.

C'était donc vraiment bien par miracle que le brigadier se trouvait là pour procéder au sauvetage de cette inconnue.

Ce ne fut pas long du reste.

Le corps de cette femme était si près de lui, au moment où il l'avait aperçu, que, s'il avait eu la moindre gaffe à sa portée, il l'aurait ramené à terre, sans mouiller même le bout de ses manchettes.

N'ayant rien sous la main, il plongea de façon à passer sous le corps inerte de la jeune femme, de sorte qu'il n'eut qu'à le soutenir pour le ramener d'un bras vigoureux vers la rive.

Cela fait, il sortit de l'eau, attira le corps à lui et le coucha sur l'herbe.

Ainsi qu'il l'avait jugé du premier coup d'œil, la femme était jeune. Une forêt d'admirables cheveux noirs retombait sur ses épaules et l'enveloppait d'un véritable manteau.

Papillon écarta avec précaution les mèches humides qui s'étaient collées sur le visage de la jeune femme et poussa tout à coup un cri de terreur.

Se relevant précipitamment, il saisit dans ses bras ce corps inanimé et se dirigea en courant vers le cabaret qu'il venait de quitter tout à l'heure.

— Vite une chambre, un lit, un bon feu! dit il d'une voix rauque.

L'aubergiste comprit tout.

Il conduisit le vieux soldat dans nne petite chambre, où se trouvait un lit tout prêt, et cogna de toutes ses forces à la cloison voisine.

— Allons, femme! cria-t-il, vite, lève-toi! Arrive en chemise, en camisole, comme tu voudras, mais dépêche-toi.

Papillon avait commencé déjà à couper avec son couteau le corsage de la noyée, quand survint la femme du cabaretier.

Elle aussi devina ce qui s'était passé. Elle écarta les couvertures, acheva de déshabiller la jeune femme et la mit au lit.

— Si jeune et si jolie! murmura-t-elle, quel dommage !

Pendant ce temps, son mari avait allumé un grand feu de fagots.

La femme prit une pile de serviettes, qu'elle étendit sur des chaises pour les faire chauffer, et se mit à frictionner les membres de la noyée avec un courage et une force dénotant un grand cœur, en même temps qu'une profonde expérience de ces sortes de sauvetages.

Le mari faisait chauffer dans un pot une bouteille de vin sucré.

Le brigadier était pâle, très pâle.

— Mais qu'avez-vous donc? lui dit le cabaretier. Est-ce que vous êtes indisposé? Vous êtes resté longtemps sous l'eau peut-être...

— Pas même une minute.

— Alors, qu'est-ce donc?

— Je ne sais... le froid... le saisissement... balbutia le vieux soldat.

— C'est possible. Voulez-vous que j'aille vous chercher un petit verre de rhum, en attendant que ce vin chauffe ?

— Ce n'est pas de refus, dit le brigadier.

L'hôte s'empressa de lui apporter ce qu'il désirait. Il apporta même deux verres au lieu d'un.

— A votre santé! dit-il.

Papillon avala d'un seul coup le petit verre.

C'était un affreux amalgame de mélasse et de trois-six. En toute autre circonstance, le vieux soldat aurait fait une horrible grimace, juré, menacé de tout mettre à l'envers. Il ne sourcilla même pas.

— Excellent! dit-il en faisant claquer sa langue contre son palais.

Ce qui ne l'empêchait pas de passer toujours les serviettes chaudes à la femme du cabaretier, qui continuait de son côté les frictions avec une telle vigueur que l'eau ruisselait sur son visage.

— Ah ! ah ! cria-t-elle enfin, ça bouge !

Les traits de Papillon se détendirent.

— Vrai? demanda-t-il.

— Oui, j'ai senti quelque chose, répondit-elle.

Et elle se remit à frictionner de plus belle, avec une ardeur qui méritait réellement sa récompense.

Le brigadier poussa un profond soupir de soulagement. Était-ce le rhum qui opérait? Était-ce la satisfaction d'apprendre que son sauvetage avait réussi ?

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il ne perdait pas des yeux la jeune femme.

Soudain il tressaillit de la tête aux pieds. Elle venait d'ouvrir les yeux.

Le vin chantait dans le pot, à la chaleur du feu, dont les flammes éclairaient la chambre étroite et sombre.

— Vite, un verre de vin! demanda le vieux soldat.

Il le prit des mains du cabaretier et se rapprocha du lit.

Soulevant doucement d'un bras la tête de la jeune femme, il approcha le verre de ses lèvres et lui en fit boire la moitié à petites gorgées.

L'effet de ce breuvage salutaire ne se fit pas longtemps attendre. La noyée ouvrit de nouveau les yeux et promena autour d'elle un regard étonné.

Après avoir parcouru la chambre, dévisagé le cabaretier et sa femme, ce regard se reposa enfin sur la personne qui la soutenait en ce moment.

Sans doute, la jeune femme croyait être le jouet d'un songe, car elle se recula pour mieux examiner ce personnage, et plus elle s'éloignait, plus son visage se couvrait d'une expression d'indicible étonnement.

— Pap..., murmura-t-elle.

Sans lui donner le temps d'achever le nom qu'elle avait commencé, Papillon se pencha vers elle.

— Silence! lui glissa-t-il à l'oreille. Buvez encore, mon enfant, continua-t-il à haute voix.

Le mouvement imperceptible que, de part et d'autre, avait provoqué cette reconnaissance, passa inaperçu aux yeux du cabaretier, qui repliait ses serviettes.

Quant à sa femme, elle était retournée dans sa chambre, pour mettre des vêtements un peu plus convenables.

La noyée avait fini par avaler en entier le contenu du verre que le brigadier lui présentait. La réaction s'était faite. Non-seulement le sang circulait et la chaleur assouplissait ses membres engourdis, mais une vive rougeur colorait ses joues— et, dans cette rougeur, il y avait certainement autant de honte que de vin chaud.

En effet, elle n'osait pas regarder en face le vieux soldat.

Il ne disait mot, mais il mâchonnait son épaisse moustache grise et dardait son petit œil vif sur celui de la jeune femme, avec une persistance grosse de reproches et de douloureuse surprise.

Enfin, quand il vit qu'elle était décidément hors de danger, il se tourna vers le cabaretier :

— Avez-vous ici un garçon? demanda-t-il.

— Non, monsieur.

— Quoi! personne ne pourrait aller à Paris et y remettre de ma part un billet à ma femme!

— Oh! pardon, monsieur. Je puis y aller, moi.

— Sur-le-champ ?

— Oui, monsieur.

— Bien, donnez-moi du papier, une plume et de l'encre.

Le cabaretier s'empressa de déposer sur une table ce que lui avait demandé Papillon.

Celui-ci prit la plume et écrivit :

« Au reçu de la présente, fais atteler le carrosse, toute affaire cessante, et suis la personne qui te donnera ce billet.

» J. Debrau, dit Papillon. »

Il plia le papier, le cacheta et y mit l'adresse suivante :

« A Madame Ludivine Debrau.

» Hôtel de M. le duc de La Tournaye,

» Place Royale, Paris. »

Puis il remit la lettre au cabaretier.

— Vous attendrez la personne à qui ce billet est destiné et vous reviendrez avec elle dans la voiture qui l'amènera, recommanda-t-il.

— Bien, dit l'hôte enchanté de cette perspective.

— Un louis pour vous si vous êtes ici avant deux heures ; sinon je mets le feu à votre cabaret. Allez!

A ces mots, il le poussa par les épaules, l'accompagna jusqu'à la porte et ne rentra que lorsqu'il l'eut vu disparaître.

Il pénétra dans la chambre, réprimant un frisson involontaire.

Le pauvre diable n'avait, depuis vingt minutes, sur le dos qu'une chemise, une culotte et des bas tout mouillés. Il est bien vrai qu'en passant les serviettes chaudes à la cabaretière et en étendant sur le dos des chaises celles qu'elle lui rendait, il n'avait pas eu froid ; mais, depuis que la jeune femme avait repris connaissance, il commençait à éprouver le besoin de se réchauffer lui-même.

Après avoir avalé successivement deux verres de vin chaud, il s'assit à califourchon sur une chaise, s'installa, se tourna et se retourna devant le feu, jusqu'à ce qu'il fut à peu près sec.

Pendant ce temps, la femme du cabaretier avait tordu et fait sécher également les vêtements de la noyée.

Papillon, qui n 'oubliait rien, profita de ce moment pour aller sur la berge, où il endossa ses habits et plia bagage.

Quelques minutes après, quand il revint dans la chambre, il était prêt à se remettre en route.

Il était visiblement inquiet et agité. Tantôt il sortait de la maison et observait les alentours, tantôt il y rentrait et jetait sur la jeune femme un regard scrutateur, mais toujours sans échanger un mot avec elle, sans essayer même de tarir les larmes qui coulaient de ses grands yeux noirs.

— Mon Dieu ! ne cessait-il de répéter, pourvu que Ludivine arrive à temps!

Enfin, vers sept heures et demie, il aperçut de loin un carrosse, qui roulait assez vivement dans la direction du cabaret.

— Cette fois, nous sommes sauvés! murmura-t-il joyeusement.

En effet, quelques instants après, la voiture s'arrêtait et Ludivine mettait pied à terre, sans trop savoir ce qu'elle faisait, car ses yeux ressemblaient à deux points d'interrogation.

Papillon s'approcha d'elle.

— Quoi que tu voies, lui dit-il, pas un mot, pas un geste, avant que nous soyons partis.

Il alla chercher la jeune femme, la fit monter en voiture, y monta lui-même,

après avoir jeté deux louis au cabaretier, et donné au cocher l'ordre de retourner à Paris.

Aussitôt les chevaux s'élancèrent. En moins de deux minutes, Papillon perdit de vue le cabaret qui avait été témoin de ce drame silencieux.

— Comment! s'écria-t-il alors, vous! c'est vous qui vous jetiez dans la Seine!

— Que dis-tu? fit Ludivine toute saisie.

— Tu ne vois donc pas ses vêtements encore souillés de vase... les miens... cette lettre que je t'ai fait parvenir... Comprends-tu?

— Quoi! c'est vrai! Marcelle a tenté de se noyer! dit la bonne femme, qui se prit à trembler de tous ses membres.

Marcelle ne répondait pas. Elle courbait la tête et pleurait...

— Ah ! çà, voyons, que s'est-il passé? demanda Papillon. Nous sommes chez nous ici. Rien ne nous oblige à garder la même circonspection que dans la guinguette où nous étions tout à l'heure. Nous pouvons causer. Eh bien, c'est donc vrai ? Vous vouliez mourir ?

La jeune fille, plus confuse encore, se jeta dans les bras de Ludivine et éclata en sanglots.

— Eh ! dit Ludivine à son mari, tais-toi donc! Tu ne lui donnes pas le temps de respirer, à cette pauvre enfant! Laisse-la plutôt pleurer à l'aise, cela la soulagera.

— Oh ! je veux bien, moi, fit Papillon. Ce que j'en faisais... ce n'était pas par curiosité... encore moins pour tourmenter cette chère petite... c'était par intérêt pour elle.

— Nous le savons bien, répondit Ludivine. Tu n'as pas besoin de t'en défendre ; mais, après une secousse comme celle-là, tu comprends qu'il faut que les nerfs se détendent.

Et, tout en parlant, la brave femme gardait sur sa poitrine la tête pâlie de Marcelle.

Le carrosse roulait toujours. Papillon et sa femme se taisaient. La crise à laquelle Marcelle se trouvait en proie se calmait par degrés, à mesure que ses larmes coulaient plus abondantes.

Enfin ces sanglots s'apaisèrent, et la jeune fille rentra en possession d'elle-même.

Elle se redressa et promena autour d'elle un regard étonné.

Elle eut un frisson de bien-être, en reconnaissant le carrosse de La Tournaye, en traversant les rues de Paris, et en se voyant entonrée de deux amis dévoués.

Sans prononcer un mot, par un geste tout spontané elle tendit la main à Papillon.

Celui-ci s'en empara avidement et pressa dans les siennes cette petite main blanche et froide qu'il essaya de réchauffer.

— Ah ! que vous êtes bon, *vous*, dit Marcelle avec un soupir.

Le *vous* qui terminait cette phrase signifiait clairement : Si vous êtes bon, il y en a d'autres qui sont bien méchants !

Papillon et Ludivine ne s'y rompèrent pas. Ils échangèrent un regard d'intelligence.

Dès qu'on entendit rouler le carrosse sous la voûte, chacun accourut. (Page 727.)

— Ah ! dit encore Marcelle, quel dommage que vous ne m'ayez pas laissé mourir.

— Voulez-vous vous taire! fit Ludivine.

— J'étais si bien dans l'eau, continua la pauvre enfant. Sur le premier moment cela m'a fait mal. J'avais froid... Je suffoquais... je sentais dans les oreilles un bourdonnement confus... puis plus rien!... Le fleuve m'entraînait et me roulait doucement...

— Croyez-moi, mademoiselle, riposta Papillon, je vous en parle par expérience; il n'y a que les poissons qui soient heureux dans l'eau. Je vous garantis qu'il y a moyen d'être heureux sur terre et je puis vous affirmer que M. le duc a entre les mains de quoi mettre un terme à vos souffrances.

— Un moyen? fit Marcelle avec un accent de désespoir. Hélas! en existe-t-il encore?

— Certainement, dit le vieux soldat. Pour ma part, je vous réponds que nulle puissance humaine ne vous arrachera désormais de nos bras.

La jeune fille laissa échapper un sourire d'amertume et d'incrédulité.

— Ah! si vous pouviez dire vrai! gémit-elle. Si je n'avais auprès de moi que des amitiés comme les vôtres.. Mais le sorcier l'a dit... J'ai bien souffert... je souffrirai beaucoup encore.

— Eh! fit Papillon avec humeur, votre sorcier ne sait pas ce qu'il dit.

— Ne vous y trompez pas! Ce que Damis m'avait prédit s'est réalisé, le jour même où j'ai perdu le talisman qu'il m'avait donné.

— Nous vous en donnerons un autre plus efficace encore, riposta le vieux soldat.

— Dieu vous entende! dit Marcelle.

— Il m'entendra, mademoiselle, puisqu'il a permis que je me trouve là, juste à point pour vous arracher à la mort.

— C'est vrai, fit la pauvre enfant; j'ai le cœur tellement serré que j'oubliais de vous remercier, mon ami. En effet... vous croyez m'avoir rendu service en me sauvant la vie...

— Et j'espère bien que vous m'en remercierez un jour, ajouta le brigadier.

— Je vous en remercie dès à présent, mon bon Papillon. Vous savez bien que Marcelle n'est pas une ingrate.

— A la bonne heure! s'écria le vieux soldat, voilà de bonnes paroles, enfin! Ainsi, bien vrai, vous me savez quelque gré de ce que j'ai fait pour vous?

— Tout le gré qu'on doit savoir à celui qui risque sa vie pour un de ses semblables.

— Et vous me permettez de vous demander la récompense du service que je vous ai rendu?

— Oui, répondit Marcelle, étonnée d'entendre tomber ces paroles de la bouche de Papillon.

— Et vous me promettez de me l'accorder?

— Certes.

— Eh bien! vous allez me jurer à l'instant, sur les cendres de votre chère mère, que vous n'essayerez plus jamais de vous ôter la vie...

La jeune fille s'attendait si peu à cette demande, qu'elle demeura tout interdite.

— Vous hésitez? fit le brigadier. Vous qui protestiez à l'instant de votre gratitude!

— Ah! si vous saviez... soupira Marcelle.

Un violent combat se livrait évidemment en elle entre le désir de satisfaire Papillon et celui d'échapper aux tortures qui l'avaient poussée au suicide.

Le vieux soldat s'en aperçut.

— Je sais, dit-il avec force, que vous me devez la vie. En pareil cas, mademoiselle, nous autres hommes nous ne marchandons pas. A celui qui nous sauve la vie, nous donnons la nôtre, sans hésitation, sans arrière-pensée.

— Papillon a raison, mon enfant, insista Ludivine; vous avez contracté envers lui une dette qu'il faut acquitter. J'ai autant le droit que lui de vous la réclamer. Pensez donc... s'il avait péri lui-même en vous disputant à la mort... si, par votre faute, j'étais devenue veuve... Certainement, Papillon n'est pas parfait... c'est un coureur, un monstre, un... mais c'est égal, on ne trouve pas encore des maris comme lui à la douzaine...

Marcelle laissa échapper à nouveau d'abondantes larmes.

— Oui, vous avez raison... balbutia-t-elle entre deux sanglots. Je suis une malheureuse...

— Et non ! interrompit le brigadier, vous êtes une pauvre petite fille que le chagrin dévore... et c'est précisément ce que nous ne voulons pas. Allons ! Un bon mouvement, chère demoiselle ! Redevenez la Marcelle d'autrefois... celle que nous aimions tant... que nous aimons toujours...

— Ah ! gémit la jeune fille, vaincue, avec un cri déchirant, il me semble que mon cœur était de pierre et qu'il se brise. Mais moi aussi je vous aime, mes amis.

Elle leur saisit les mains par un mouvement saccadé, comme si elle se raccrochait à cette branche de salut.

— Et vous m'accordez la récompense que je vous demande ? fit le vieux soldat en caressant et en embrassant la main que Marcelle lui abandonnait.

— Oui, dit-elle d'une voix éteinte.

— Eh bien ! jurez, continua Papillon. Pour moi... pour ma tranquilité...

— Sur les cendres de ma mère ! fit Marcelle, je vous jure de ne jamais attenter à mes jours !

Elle avait difficilement prononcé ces quelques mots ; mais ses mains avaient répondu avec l'énergie qui manquait à son organe. Elle avait serré dans une étreinte chaleureuse les mains de Papillon et de Ludivine.

Le combat qu'elle avait livré l'avait visiblement fatiguée.

Papillon n'essaya pas de la tirer de l'espèce de torpeur dans laquelle sa défaite l'avait jetée.

Pendant ce temps, du reste, le carrosse avait continué de rouler rapidement à travers Paris et venait d'atteindre la rue Saint-Antoine.

Quelques minutes après, il entrait sous la porte de l'hôtel.

Toute la maison était en émoi.

On n'avait rien compris au billet que Papillon avait écrit à Ludivine. Pourquoi avait-il demandé la voiture ? Était-il malade ? Lui était-il arrivé un accident ?

Aussi, dès qu'on entendit s'ouvrir la lourde porte et rouler le carosse sous la voûte du vestibule, chacun accourut.

Raymonde, la comtesse, Lucien, tous les serviteurs de la maison étaient là ;

les premiers, penchés curieusement sur la rampe de l'escalier, les seconds, se tenant discrètement en arrière, le cou tendu, se dressant sur la pointe des pieds.

Enfin, l'on vit Marcelle, très-faible encore, qui montait les degrés, soutenue par le brigadier d'un côté, par sa femme de l'autre.

Elle était si pâle, ses cheveux étaient si en désordre, ses vêtements, humides et souillés de vase, présentaient à l'œil un si déplorable aspect, que chacun eut le pressentiment d'une catastrophe et réprima le cri de joie que la vue de la jeune fille avait provoqué tout d'abord.

Enfin elle atteignit le premier étage. Elle vit, rangés devant elle et lui tendant les bras, tous ceux qu'elle aimait... Elle fit un pas en avant pour se jeter à leur cou, mais, suffoquant de bonheur, elle s'évanouit.

En moins d'une seconde, vingt bras amis l'avaient soulevée. On la transporta dans sa chambre, où Ludivine la mit au lit, après l'avoir changée de la tête aux pieds.

Raymonde et la comtesse étaient dans une inquiétude mortelle.

— Ce n'est rien, fit Ludivine... un spasme nerveux... cela va se calmer...

Lucien et Papillon furent introduits, et, pendant que sa femme faisait respirer un flacon de sels à la jeune fille, le brigadier raconta l'étrange tentative de suicide dont il avait été témoin.

Assurément, personne n'aurait voulu ajouter foi à cette invraisemblance, si les vêtements de Marcelle et ceux du vieux soldat lui-même n'avaient témoigné d'une façon irréfutable en faveur de cette navrante vérité.

Par suite de quels effroyables événements une enfant douce, bonne, patiente comme Marcelle, en était-elle arrivée à une détermination semblable? Quel profond désespoir s'était emparé de cette âme naïve et aimante?

Papillon n'avait reçu de la jeune fille aucune confidence. Il fallait donc attendre qu'elle eût repris connaissance pour savoir à quoi s'en tenir.

Fort heureusement, ce ne fut pas long. La défaillance qui s'était emparée de la jeune fille n'était qu'une conséquence de l'extrême irritabilité du système nerveux. Elle rouvrit presqu'aussitôt les yeux.

Elle reconnut la chambre qu'elle avait occupée et sourit à tous les objets familiers que rencontrait son regard errant.

Au pied de son lit, les yeux fixés sur elle avec une expression de tendre intérêt, elle aperçut tous ses amis.

— Ah! vous voilà donc! s'écria-t-elle.

— Sans doute, fit Raymonde. Y a-t-il longtemps que nous ne nous sommes vues! Deux mois et demi bientôt!

— Oh! oui, dit Marcelle. Le temps m'a paru bien long.

Mme de Libessac et la duchesse s'approchèrent d'elle et l'embrassèrent.

La pauvre enfant frémissait de plaisir sous ces caresses bienfaisantes qui lui rendaient la vie.

Lucien, à son tour, s'avança à son chevet et lui baisa le front.

— Maintenant que vous êtes chez vous, lui dit-il, parlez ; nous vous écoutons.

Marcelle se redressa avec l'expression du plus pénible étonnement.

—Quoi ? fit-elle d'un ton de sourde douleur. Qu'ai-je à vous apprendre que vous ne sachiez déjà ? Papillon ne vous a-t-il pas tout dit ?

— Sans doute, répondit doucement Lucien. Nous savons quelle farouche résolution vous avez prise, mais nous ignorons quels motifs vous y ont déterminée.

— Et ce n'est pas assez de la honte que j'en ressens ! s'écria la jeune fille avec exaltation. Vous voulez que j'y ajoute le long récit de chagrins que je voudrais oublier !

— Non, mon enfant, notre intention n'est pas de raviver les plaies dont saigne si fort votre cœur, que vous avez voulu mourir pour mettre fin à ses souffrances.

— Alors, qu'exigez-vous de moi ?

— Nous n'exigeons rien, mais ne trouvez-vous pas naturel maintenant que vous êtes revenu parmi nous, que nous désirions savoir contre quel ennemi nous devons nous protéger ?

— Hélas ! vous ne pouvez rien contre celui que vous appelez mon ennemi, mais à qui je ne puis donner ce nom, moi, sans forfaire aux devoirs les plus sacrés de la famille.

— Je conçois ce scrupule, fit Lucien du même ton doux et persuasif, car, si je vous comprends bien, c'est de votre père qu'il s'agit.

Marcelle ne répondit pas.

— Je vois que j'ai deviné juste, dit le duc. Je n'insisterai donc pas pour obtenir de vous l'énumération des griefs qui vous ont poussée au suicide, si graves qu'ils me semblent être. Je ne me trompe pas, n'est-ce pas ? Ce sont ces griefs que vous refusez de nous confier ?

— Je vous en fais juge, mes amis, répondit la pauvre enfant. Ne serait-ce pas de ma part une monstruosité, presque un blasphème ?

— Sans doute. Si M. de Pierre-Lisse s'était toujours conduit envers vous comme un père, je serais le premier à vous donner raison ; mais vous n'ignorez malheureusement pas combien il a méconnu ces mêmes devoirs dont vous vous rendez esclave.

Marcelle réprima le léger tremblement qui parcourait tout son être au souvenir que Lucien venait d'évoquer.

— Remarquez, reprit-il, que je me garderai bien de faire allusion aux évènements récents dont vous avez failli être victime une première fois. Je ne veux vous parler que du passé.

— Quel passé? demanda la jeune fille.

— Je veux dire que le baron s'est souvenu bien tard de l'enfant que lui avait donnée Marguerite de Lescarre.

Marcelle hocha soucieusement la tête.

— Quoi ! poursuivit Lucien, c'est au bout de dix-huit ans que M. de Pierre Lisse, apprenant par le plus grand des hasards qu'il est votre père, s'avise de faire valoir ses droits à votre tutelle ! C'est après avoir laissé mourir de faim votre malheureuse mère, après vous avoir abandonnée, vous-même, pendant si long-

temps, qu'il songe enfin à vous recueillir! Avouez que l'homme qui s'est conduit de la sorte est bien moins votre père que ne l'a été ce pauvre vieux Brahma, que nous ne l'avons été nous-mêmes, en vous entourant de nos soins et de notre sollicitude.

— Hélas! gémit la jeune fille, croyez-vous donc que je ne me sois pas dit vingt fois déjà ce que vous venez de me rappeler.

— Et vous persistez à garder le silence?

— Certes, fit noblement Marcelle. Quelques torts que M. de Pierre-Lisse ait envers moi, je n'oublierai jamais qu'il est mon père, et je ne me résoudrai dans aucun cas à témoigner contre lui.

— Le sentiment qui vous anime est généreux, fit observer Lucien; mais, permettez-moi de vous le dire, il est singulièrement exagéré!

— Peut-être à vos yeux, répliqua fermement la jeune fille. Aux miens, non-seulement il ne l'est pas, mais je me reproche presque la froideur que je ressens, et je me demande si je ne suis pas coupable en ce moment, où j'accepte, contre sa volonté, l'hospitalité que vous voulez bien m'offrir encore.

— Voilà qui dépasse les bornes! s'écria le duc. Est-il possible que vous songiez à retourner auprès de celui qui vous a par deux fois conduite aux portes du tombeau.

— Je n'y songe pas, se défendit vivement Marcelle; mais je me reproche ma résistance comme une impiété.

— Que votre conscience demeure en paix, chère enfant, fit Lucien avec un triste sourire. Je serais désolé d'y semer le doute ou d'y apporter un trouble quelconque. Gardez donc par devers vous les confidences que notre amitié n'est pas assez robuste pour obtenir de votre discrétion. Ne parlons plus qu'accessoirement de M. de Pierre-Lisse; occupons-nous de vous, de vous seule.

— De moi? interrogea Marcelle avec surprise.

— Sans doute, depuis deux mois et demi que vous nous avez quittés, vous avez bien des choses à nous apprendre.

— Quelles choses?

— Mais... balbutia le duc, surpris, à son tour... celles qui concernent votre naissance... Vous savez bien que nous n'en connaissons pas le premier mot.

— Ni moi non plus, répondit-elle.

— Comment! et le manuscrit que votre mère vous destinait?

— Je ne l'ai pas lu.

— Pourquoi?

— Parce que mon père ne me l'a pas donné.

— Est-il possible!

— Je vous le jure!

— Quoi! ce manuscrit que vous deviez lire le jour où vous auriez dix-huit ans sonnés, M. de Pierre-Lisse ne vous l'a pas remis!

— Non, monsieur le duc.

— Vous ne le lui avez donc pas demandé?

— Plus de dix fois.

— Et il vous l'a refusé?

— Oui... non pas d'une manière positive...

— Mais sous quel prétexte?

— Sous prétexte que j'étais trop jeune... que certains passages de ces mémoires nécessiteraient des explications qu'il n'était pas convenable de me fournir encore...

— Mais il vous a promis de vous le remettre un jour.

— Plus tard, a-t-il dit. Quand il jugerait le moment favorable...

— Sans vous fixer aucune date?

— Aucune?

— Voilà qui est étrange, convenez-en, ma chère enfant. Quoi! ce que votre mère avait jugé opportun de confier à vos dix-huit ans, votre père refuse de vous en laisser prendre connaissance! Mais il ne respecte donc rien, pas même la dernière volonté de celle qu'il a fait mourir de honte et de misère!

— Vous le savez donc? interrogea avidement la jeune fille.

— Eh non! je ne le sais pas; mais comment me serait-il permis d'en douter? N'est-il pas évident pour moi, pour tous ceux qui nous écoutent, pour vous-même, qui ne voudrez pas en convenir, que ce manuscrit renferme sur M. de Pierre-Lisse certains détails qu'il ne tient pas à vous laisser approfondir, parce qu'il ne saurait s'en tirer à son honneur?

— Non, fit Marcelle, je ne peux pas croire...

— Je puis cependant l'affirmer, moi qui connais en partie l'origine coupable de cette liaison, dit tout à coup, la comtesse de Libessac.

— Vous entendez? dit vivement Lucien. J'espère que vous ne révoquerez pas en doute le témoignage de la plus sainte femme qui soit au monde.

— Je ne sais... murmura la jeune fille. Peut-être est-ce, en effet, à ce sentiment que M. de Pierre-Lisse a obéi. Je le déplore, mais ce n'est pas à moi de lui en demander compte.

Lucien vit que rien ne vaincrait les résistances de la pauvre enfant.

— Cependant, reprit-il, comment le baron a-t-il fait valoir auprès de vous les droits dont il est revêtu?

— Il m'a montré le manuscrit de ma mère, il m'a mis sous les yeux la suscription qu'elle y avait tracée...

— Quelle est-elle? interrompit le duc.

— Elle est gravée dans ma mémoire en caractères ineffaçables. La voici mot pour mot :

« Pour être lu par ma fille, le jour où elle aura atteint sa dix-huitième année..... »

— Bien, fit Lucien. Voilà qui est explicite du moins. Après?

— Mon père m'a demandé si je reconnaissais l'écriture de ma mère. Je lui ai répondu que je ne pouvais pas la révoquer en doute.

— Et alors...? interrogea avidement le duc.

— Alors, poursuivit Marcelle, il m'a fait lire à l'avant-dernier feuillet deux lignes — deux lignes seulement — dans lesquelles ma mère déclarait que mon père se nommait le baron de Pierre-Lisse.

— Est-ce tout ?

—Pas encore. A l'appui de cette assertion, que je ne songeais déjà plus à révoquer, il m'a montré un acte de naissance, extrait des registres de la paroisse de Saint-Aubin...

— C'est-à-dire tout juste ce qu'il a montré au lieutenant de police, fit Lucien avec une sourde colère. Et vous vous êtes contentée de cela !

— Que pouvais-je faire ? demanda naïvement la jeune fille.

— C'est vrai, confessa le duc, désarmé par tant de résignation ; mais ce dont vous avez dû vous contenter hier, vous ne vous en contenterez plus aujourd'hui, et je vais de ce pas...

— Où donc ? demanda Marcelle effrayée.

— Réclamer au près de qui de droit l'exécution des volontés testamentaires de Mlle de Lescarre.

— Vous ne ferez pas cela, monsieur le duc ! supplia la pauvre enfant.

— Je le ferai, fût-ce malgré vous, chère amie. Que vous soyez dupe de votre cœur, esclave d'un devoir au point d'en mourir, je le conçois avec peine, mais je l'excuse, parce que le sentiment qui vous guide est pur et sincère. Quant à moi, je ne suis tenu envers M. de Pierre-Lisse ni aux mêmes ménagements, ni aux mêmes faiblesses.

— Mais qu'allez-vous faire ? interrogea-t-elle d'une voix suppliante. Prenez garde de pousser le baron à bout ! Il est violent... emporté... Dans un moment de colère, il pourrait anéantir ce manuscrit avant que j'en aie pris connaissance, et je ne voudrais pas qu'il commît ce sacrilège. Si ma pauvre mère a trempé dans ces larmes la plume qui a tracé l'histoire de son martyre, je veux pleurer avec elle, me repaître de ses douleurs afin d'en prendre ma part, savoir au prix de quels héroïques efforts elle a fait de moi le peu que je suis...

— Vous le saurez, promit Lucien ; mais bannissez toute crainte puérile. M. de Pierre-Lisse est trop prudent, même dans sa colère, pour anéantir la seule preuve qui existe de la paternité qu'il fait peser sur vous...

En ce moment, on frappa à la porte de la chambre.

Germain parut, tout gauche et tout décontenancé.

— Monsieur le duc, dit-il, M. le baron de Pierre-Lisse est là. Je refusais de le recevoir, mais il a tellement insisté pour que je l'annonce...

— Parbleu ! c'est le ciel qui l'envoie ! s'écria Lucien.

Et, se tournant vers Germain :

— Fais entrer, ordonna-t-il. Et vous, ajouta-t-il en s'adressant à Raymonde et ses amis, pas un mot, pas un geste !

Elle remarqua que la grille n'était pas fermée à clef. (Page 736.)

XVI

DANS LEQUEL LE BARON PERD TOUT LE TERRAIN QU'IL AVAIT CONQUIS

La présence du baron s'explique aisément.

A six heures du matin, il était encore couché, dormant peu, songeant beaucoup, très-mécontent de Marcelle, qu'il avait inutilement essayé, depuis deux mois, d'assouplir à ses idées, et qu'il désespérait de convertir.

Tout d'abord il avait procédé par insinuation. Voyant combien la pauvre enfant était triste et semblait regretter le sacrifice qu'elle avait fait de sa liberté à son devoir, il lui avait laissé entendre que son cœur n'était pas de bronze, qu'il saurait au besoin, lui aussi, sacrifier ses devoirs de père au bonheur de sa fille.

Ce premier jalon planté, il attendit pendant quelques jours la fermentation du levain qu'il avait jeté dans l'esprit de la jeune fille.

Quand Marcelle fut en état de se lever, il feignit avec elle l'abandon le plus absolu, lui raconta que de ses dix années de séjour dans l'Inde il n'avait rapporté que tout juste de quoi ne pas mourir de faim. Il lui avoua que, s'il avait grossi le chiffre de sa fortune, c'était pour faire sa paix avec la comtesse de Libessac et aussi pour se donner un certain relief aux yeux du monde.

— Je te confie cela sous le sceau du plus grand secret, ajouta-t-il. Tu n'as aucune expérience, mais tu as été pauvre toi-même et tu n'ignores pas combien les malheureux trouvent de portes fermées devant eux! C'est ce que je voulais éviter.

Le lendemain, il amena la conversation sur le duc de La Tournaye, sur sa fortune, sur les trésors qu'il avait rapportés de l'Inde. Il essaya de sonder Marcelle sur le chiffre exact de ces richesses. Elle ne put pas le fixer, puisqu'elle ne le connaissait pas.

— Quoi! s'écria M. de Pierre-Lisse, le duc ne t'a jamais dit à quelle somme s'élevait ce trésor?

— Ni à moi, ni à personne devant moi, répondit-elle.

— Et il ne t'a jamais fait entendre que, dans le cas où tu te marierais, il te constituerait une dot?

— Jamais.

— Voilà qui est singulier, car il paraît avoir pour toi, ainsi que la duchesse, un sincère attachement...

— Je le crois comme vous, mon père.

— Et il sait fort bien qu'une fille sans dot, si elle est de bonne naissance surtout, est presque infailliblement destinée à coiffer sainte Catherine. Mais j'ai peine à croire... Il est vrai qu'il peut t'avoir recommandé un silence absolu et que tu te crois sans doute obligée vis-à-vis de moi...

— Pas le moins du monde, interrompit vivement Marcelle. Il n'a jamais été question de rien de semblable entre le duc de La Tournaye et moi.

— C'est dommage! fit le baron avec un soupir. C'est pourtant de là seulement que nous pouvons espérer tirer quelque chose.

La jeune fille le regarda, très surprise.

Il avait terminé son travail de circonvallation, il était résolu à donner l'assaut.

— Oui, poursuivit-il, rien ne nous serait plus facile que d'obtenir de M. de La Tournaye une somme qui permettrait à ton père de vivre à l'abri du besoin et à toi d'épouser plus tard celui que ton cœur aurait choisi.

Les joues de Marcelle se couvrirent d'une rougeur subite.

— Comment? demanda-t-elle.

— Oh ! de la façon la plus simple du monde, car elle te donnerait en même temps la mesure de l'affection que le duc a pour toi.

— Mais encore... que faudrait-il faire? interrogea curieusement la jeune fille.

— Je te disais, il y a quelques jours, que je saurais sacrifier au besoin l'amour paternel au bonheur et à l'avenir de mon enfant, répondit le baron. Eh bien ! il te suffirait de faire entendre à M. de La Tournaye que je serais disposé, moyennant une certaine somme, au sacrifice dont je te parlais.

— Par exemple ! s'écria Marcelle indignée.

— Oh ! ne t'effraye pas d'avance, lui dit son père en s'efforçant de la calmer du geste. La tâche est plus facile que tu ne te l'imagines. Il est évident que ce n'est pas à brûle-pourpoint qu'il conviendrait de formuler cette proposition ; mais on peut préparer habilement les voies et y arriver insensiblement.

— Jamais ! protesta la jeune fille.

— Jamais est un mot qu'on ne doit pas prononcer, répliqua M. de Pierre-Lisse. Telle femme a dit jamais, qui a donné, huit jours après, le plus sanglant démenti à ce mot absurde. Écoute-moi donc jusqu'au bout avant de combattre cette idée.

Marcelle se tut, mais elle jeta sur son père un regard de douloureux étonnement.

— Te voilà à peu près rétablie, reprit le baron. Dans deux ou trois jours, tu vas pouvoir sortir. Eh bien ! mais en faisant valoir les droits que la nature m'a dévolus sur toi, je n'ai pas entendu te condamner à une réclusion éternelle, ni te sevrer entièrement des relations que tu as contractées. Je ne t'empêcherai pas, si tel est ton désir, d'aller faire visite à la duchesse ou à ma cousine. Au contraire, je ne serais pas fâché de voir que tu restes envers elles sur le même pied d'intimité qu'autrefois.

— Vraiment ! s'écria la jeune fille, sans dissimuler la joie que cette concession lui causait.

— Assurément, fit le gentilhomme d'un ton débonnaire. J'y mettrai seulement deux conditions, sachant combien tu es loyale et avec quelle fidélité tu les rempliras, si tu les acceptes...

— Quelles conditions? dit Marcelle animée d'un secret espoir.

— La première, c'est que tu résisteras à toutes les tentatives que feront la duchesse et M^me^ de Libessac pour te retenir auprès d'elles...

— Oh ! je vous le promets, répondit la jeune fille.

— La seconde, poursuivit le baron, c'est que tu aborderas la question principale, celle que je te soumettais tout à l'heure...

Le front de Marcelle se rembrunit aussitôt.

— Oui, fit nettement M. de Pierre-Lisse. En échange d'une somme de cinq cent mille livres, je consentirais à renoncer aux droits que me donne sur toi pendant trois années encore mon autorité paternelle.

La pauvre enfant laissa retomber sa tête et ses bras avec accablement. C'était encore une illusion qui s'envolait. Son père ne l'aimait pas ! En la retenant auprès de lui, il n'avait eu d'autre but que de s'en faire un marchepied pour

arriver à la fortune ! Elle n'était entre les mains de ce cynique qu'un instrument de chantage !

Elle se révolta à la pensée de ce honteux trafic.

— Non. Et vous prétendez qu'il ne faut pas dire jamais ! fit-elle avec une indignation qui faisait trembler sa voix. Eh bien ! je vous le répète avec la certitude que l'avenir ne me démentira pas, mon père : jamais je ne me ferai la complice d'une semblable infamie !

— Prends garde ! dit le baron, que la colère commençait à gagner. Voilà une expression qui, dans ta bouche, est une injure plus grave...

— Oh ! je ne mesure les expressions qu'à la hauteur des faits qui me les inspirent, interrompit la pauvre enfant. Si le mot vous blesse, je le retire ; mais ne comptez pas sur moi pour jeter les bases d'un marché, contre lequel protestent tous mes sentiments d'honneur et de loyauté.

— Soit, fit M. de Pierre-Lisse avec un sourire cruel ; mais comme la duchesse et Mme de Libessac sont les seules relations que je puisse t'autoriser à conserver, tu ne trouveras pas étonnant que je m'oppose à ce que tu les renoues inutilement.

— Comme il vous plaira ! dit Marcelle avec un soupir de regret.

— Tu resteras donc prisonnière dans cette maison, n'ayant pour horizon que les quatre murs de ce jardin.

— J'aime mieux cela, fit-elle résolûment.

Elle se croyait délivrée dès à présent de toute persécution ; mais le baron n'était pas homme à abandonner si facilement un projet qu'il caressait depuis huit mois avec tant de plaisir.

Il revint à la charge, doucement d'abord, puis il cria, s'emporta, menaça.

Le caractère doux et inoffensif de Marcelle s'aigrit à la longue et s'irrita.

Aux menaces de son père, elle répondit par des réclamations. Elle le somma de lui remettre le manuscrit que sa mère lui destinait. Des scènes violentes s'élevèrent entre eux, chaque jour plus violentes et plus acerbes : lui, ne cessant de la harceler, elle, ne se lassant pas de réclamer l'exécution des volontés dernières de Mlle de Lescarre.

Alors, incapable d'endurer plus longtemps cet intolérable supplice, elle résolut de mourir.

Un matin, en se promenant dans le jardin, elle remarqua que la grille n'était pas fermée à clef. Elle l'ouvrit et s'élança au hasard dans la direction de la Seine.

A six heures, le jardinier fut très étonné de trouver la grille toute grande ouverte.

Il poussa les hauts cris, courut jusqu'à la maison, et mena si grand bruit que son maître se leva pour lui en demander la cause.

Il lui expliqua ce qu'il avait vu. Comme il l'avait demandé à Phémie, il demanda au baron si c'était lui qui avait laissé la porte ouverte.

M. de Pierre-Lisse poussa un juron terrible. Mû par un pressentiment instinctif, il courut vers la chambre de Marcelle... elle était vide !

Pendant que la vieille fille et le jardinier exploraient le jardin dans tous les sens, il s'habilla à la hâte.

Quand il descendit et s'informa, les recherches duraient encore. On n'avait pas trouvé Marcelle.

La première pensée du baron fut que la jeune fille s'était rendue à Paris et avait gagné l'hôtel de la Tournaye. Il se dirigeait donc de ce côté quand il rencontra un voiturier qui venait d'achever son chargement et se disposait à partir.

M. de Pierre-Lisse lui demanda s'il n'avait pas aperçu une jeune fille dont il lui donna le signalement.

— Si, répondit le voiturier ; ce matin, vers cinq heures au moment où je revenais de l'abreuvoir avec mes chevaux, j'ai rencontré cette jeune fille. Elle marchait très-vite et se dirigeait vers la Seine.

Le baron suivit le chemin que lui indiquait cet homme et arriva au Point-du-Jour. Il entra successivement dans deux cabarets, sans qu'on pût lui fournir aucun renseignements. Enfin il pénétra dans un troisième... C'était précisément celui dans lequel Papillon avait transporté Marcelle.

Comme le brigadier ne lui avait pas demandé le secret, le cabaretier, pour qui ce récit était une nouvelle aubaine, ne se fit aucun scrupule de raconter tout ce qu'il avait vu.

Ce fut ainsi que M. de Pierre-Lisse apprit que le carrosse du duc de la Tournaye était venu chercher sa fille et l'avait emmenée.

Audacieux jusqu'à l'impudence, fort de son droit malgré la défense formelle que Lucien lui avait faite de se représenter à l'hôtel, le baron se mit en route et arriva vers sept heures et demie devant la porte, dont il souleva hardiment le marteau pesant.

Il fut étonné de la facilité avec laquelle il avait été introduit près de sa fille, mais en même temps il fut interloqué de la trouver en si nombreuse compagnie.

Pourtant, sur un ordre que le duc lui avait donné à voix basse, Papillon venait de quitter la chambre, de sorte qu'il ne restait plus que la comtesse, Raymonde et Ludivine auprès de Lucien, lorsque M. de Pierre-Lisse fut admis au chevet de Marcelle.

Il est vrai que Papillon revint presque aussitôt, tenant à la main un papier, qu'il remit à son maître.

Sans lui adresser un mot, le duc désigna du geste un siège au baron, demeurant debout lui-même, comme pour annoncer à cet importun que l'entretien ne serait pas de longue durée.

Le gentilhomme était assez embarrassé. Au profond salut qui avait accompagné son entrée, on n'avait répondu que par une légère inclinaison de tête. Il se savait en pays ennemi, exposé aux regards de quatre personnes mal disposées en sa faveur.

Quant à Marcelle, il ne s'en préoccupait pas. A elle du moins il croyait avoir le droit de parler en maître.

Ces dispositions hostiles ne le firent pas reculer.

— Monsieur, dit-il au duc en affermissant sa voix, j'ai appris par des étrangers les événements par lesquels ma fille s'est donnée en spectacle à la curiosité publique. Je ne viens pourtant pas lui reprocher le scandale dont elle a été la cause, mais lui demander seulement pourquoi, son accès de folie passé, elle est venue vous demander asile, au lieu de rentrer chez son père, ainsi que le lui ordonnait la bienséance.

— Marcelle n'est pas venue ici de son plein gré, monsieur, répondit Lucien. Elle y a été amenée par Papillon, alors qu'elle avait à peine repris connaissance et qu'elle n'avait par conséquent pas conscience de ce qu'elle faisait.

— Je veux bien le croire ; mais depuis qu'elle est revenue à elle, je m'étonne qu'elle n'ait pas encore manifesté l'intention de revenir à Auteuil. Je suppose qu'elle vous a exposé ses griefs imaginaires et qu'elle a trouvé auprès de vous un encouragement aux sourdes résistances qu'elle manifeste depuis quelque temps contre mon autorité.

— Vous vous trompez encore, monsieur, répliqua le duc. Marcelle a refusé de nous confier les motifs qui l'ont déterminée au suicide.

— Raison de plus pour qu'elle ne demeure pas ici un instant. Si elle n'a pas voulu vous donner l'explication que vous sollicitiez d'elle, c'est qu'elle a jugé avec juste raison que rien ne justifiait son inexplicable conduite.

— Je vous avoue, monsieur, que je ne m'attendais pas, en vous voyant paraître, à ce que les premières paroles qui tombassent de vos lèvres fussent des paroles d'amertume et de récriminations.

— A quoi vous attendiez-vous donc? fit sèchement le baron.

— Votre fille venait d'échapper à un grand danger, dit Lucien. Je m'imaginais donc que, préoccupé de son salut avant toute chose, vous auriez un mot de remerciement pour celui qui a disputé votre enfant à la mort au péril de sa vie.

M. de Pierre-Lisse cligna furieusement des paupières et mordilla ses lèvres blêmes.

— Je reconnais que j'aurais dû le faire tout d'abord, ainsi que j'en ai eu la pensée, dit-il en se tournant vers Papillon. Je ne veux même pas que ce brave homme croie de ma part à un oubli coupable. Je lui adresse donc volontiers en votre présence mes remerciements les plus sincères.

Le vieux soldat s'inclina gravement, sans qu'un sourire déridât sa bouche dédaigneuse.

— Maintenant, monsieur, reprit Lucien, j'ajouterai que Marcelle était toute disposée à retourner à Auteuil, et que c'est moi qui l'en ai empêchée.

— Vous! s'écria le baron surpris. Il faut, en vérité, que vous me le disiez vous-même, pour que je le croie. Je ne m'attendais guère, ajouta-t-il avec ironie, à rencontrer en si pieuse et si charitable compagnie des complices d'une rébellion si criminelle.

— Vous vous méprenez, monsieur, fit le duc avec un admirable sang-froid. Nous ne sommes pas les complices d'une rébellion, mais les exécuteurs désignés d'une volonté, devant laquelle nous ne pouvons que nous incliner.

— Quelle volonté peut prévaloir contre l'autorité d'un père? se récria M. de Pierre-Lisse.

— Celle du roi, monsieur, répondit Lucien.

A ces mots, il déplia le parchemin que Papillon venait de lui apporter.

— Voici, poursuivit-il, en la mettant sous les yeux du baron, une cédule de Sa Majesté, contresignée par le ministre, qui rend à Marcelle sa liberté entière, depuis le jour où elle a atteint sa dix-huitième année.

M. de Pierre-Lisse demeura confondu.

— Je n'ai pas voulu faire sur-le-champ de cette cédule l'usage qu'il m'était permis, reprit le duc. Je savais bien que vous feriez peser votre autorité d'un tel poids sur la pauvre enfant qu'elle serait obligée tôt ou tard de s'y soustraire. Je n'osais cependant pas craindre, je l'avoue, que vous la réduiriez à de telles extrémités qu'elle préférât la mort au joug que vous lui imposiez. Aussi, je ne serais pas intervenu entre elle et vous, si la catastrophe dont elle a failli être victime ne m'avait fait entrevoir les dangers auxquels l'exposerait à l'avenir une trop grande soumission à vos exigences.

Le baron était consterné. Il regardait alternativement sa fille et le parchemin que Lucien continuait à lui montrer.

— Je m'aperçois, dit-il, que vous êtes armé contre moi de toutes pièces ; mais je ne vois pas que cet arrêté royal impose à ma fille l'obligation de rester auprès de vous. Elle est libre, soit ! Donc elle est libre d'aller où bon lui semble.

— Sans doute, fit Lucien.

— Eh bien ! j'espère encore que le sentiment du devoir l'emportera chez elle sur les perfides conseils qui la poussent vers un affranchissement contraire à la fois aux convenances et à la loi.

— Qu'elle se prononce donc, dit le duc ; mais, d'ores et déjà, je réclame au nom du roi l'exécution de cet arrêté et je veux que Marcelle sache bien que toute résistance autre que la sienne serait vaine contre le décret qui lui rend sa liberté.

A ces mots, il s'approcha de la jeune fille et lui fit lire les quelques lignes au bas desquelles le roi avait apposé sa signature.

Marcelle hésitait.

— Me sera-t-il permis, dit-elle enfin, d'implorer un sursis avant de me prononcer ?

— Certainement, répondit Lucien, puisque vous êtes maîtresse absolue de vos actions.

— Alors, je demande trois jours, avant d'accepter définitivement les bénéfices de l'émancipation qui m'est offerte, reprit-elle.

— M. de Pierre-Lisse consent-il à cette transaction? interrogea Lucien.

— Je ne consens à rien, fit le baron sans dissimuler la colère que lui causait son impuissance. Je cède à la loi du plus fort, très étonné, je le répète, que ma fille trouve un appui coupable auprès de ceux qui prétendent s'élever si haut par leurs vertus, grâce aux effets d'une charité facile.

En même temps il se leva.

— Contre vous, contre tous, contre le roi même, poursuivit-il, je prétends rester armé d'une autorité que nul n'a le droit de m'enlever sans mon consentement. Je ne me résigne donc à aucun compromis. Nous restons, selon moi, dans la même position que nous étions hier : vous, résolus à me voler mon enfant ; moi, décidé à la reprendre si les circonstances m'en fournissent l'occasion.

Sur ces paroles menaçantes, qui étaient une véritable déclaration de guerre, le baron s'éloigna.

Marcelle était au désespoir. Des larmes amères coulaient lentement sur son visage décoloré.

En vain la comtesse et Raymonde s'efforcèrent de la consoler. Il était évident qu'elle n'acceptait qu'avec peine la protection dont on la couvrait contre son père.

Lucien déclara qu'on n'exercerait sur elle aucune pression.

Il lui conseilla de goûter un peu de repos et de réfléchir longuement, avant de subir à nouveau une domination dont elle n'avait déjà pas pu supporter l'écrasant fardeau.

Naturellement, l'événement sinistre qui avait ramené Marcelle à l'hôtel de La Tournaye défraya la conversation pendant toute la journée.

Martial, en apprenant la terrible nouvelle, fut si peu maître de son émotion, qu'il ne fallut rien moins que l'arrivée de la jeune fille, pour le convaincre qu'elle n'était pas morte.

Quand vint le soir, ce fut au tour de Brissot de trembler. Il se montra pourtant moins ému que le comte de Lally. Il est vrai que Marcelle était là et que sa présence dissipait toute inquiétude.

Vers neuf heures, elle se retira.

Chacun avait remarqué combien elle était triste. Il était à peu près certain que la pauvre enfant renoncerait à la liberté que le duc lui avait rendue pour aller rejoindre son père. Tout, dans la conversation qu'elle avait eue, dans le silence morne qu'elle avait gardé, semblait faire présager cette résolution.

— Et pourtant, dit la comtesse, il faudrait essayer de tous les moyens pour la retenir.

— Assurément, fit Raymonde, sinon la malheureuse sera morte de chagrin avant trois mois.

— Oui, murmura Lucien pensif, il faudrait la retenir... mais ce ne seront ni nos conseils ni nos supplications qui y parviendront. Il faudrait... Ah ! parbleu, je le sais bien ce qu'il faudrait, s'écria-t-il.

— Que faudrait-il ? demanda vivement le jeune comte.

— Il faudrait qu'elle lût le manuscrit que sa mère lui destinait.

— Vous croyez ?

— J'en suis convaincu, fit le duc. Il y a évidemment dans ce manuscrit des révélations que personne de nous ne peut soupçonner, — révélations graves et défavorables à ses intérêts, ce n'est pas douteux, puisque M. de Pierre-Lisse ne

— Vous avez une minute pour vous décider. (Page 747.)

veut pas les laisser lire à sa fille. Or, plus il refuse de lui en donner connaissance, plus je m'imagine que le récit de Marguerite de Lescare contient des accusations terribles contre ce misérable. Il est donc vraisemblable que, si Marcelle en était instruite, elle n'hésiterait plus à abandonner cet aventurier aux hasards de la vie irrégulière à laquelle ses fautes l'ont condamné et dans laquelle il a peut-être tenté de l'entraîner déjà... Aussi suis-je décidé à réclamer, au nom de sa fille, la restitution de ce manuscrit. Malheureusement ces dèmar-

ches dureront plus de trois jours et je tremble qu'elles n'aboutissent trop tard pour que Marcelle consente à rester auprès de vous.

— C'est donc toujours le baron qui est dépositaire de ces papiers ? demanda Brissot.

— Dépositaire ! se récria le duc. Vous voulez dire qu'il s'en est emparé par force.

Brissot ne répliqua pas. Il regarda Martial, avec lequel il échangea un regard d'intelligence.

Quelques instants après, ils quittèrent l'hôtel.

— N'est-ce pas, Brissot, dit brusquement le jeune comte, qu'on a toujours le droit de reprendre par la force ce qui vous a été dérobé par la force ?

— Certainement, affirma le jeune clerc.

— Et vous êtes prêt à me seconder ? demanda Martial.

— Est-ce que vous en auriez douté ? répondit Brissot.

Martial lui prit le bras et l'entraîna dans la direction de son hôtel.

Ils marchèrent d'un pas assez vif, observant le plus grand silence, jusqu'à ce qu'ils eussent atteint l'angle du pont des Tournelles.

Alors Martial s'arrêta brusquement.

— Tenez, Brissot, dit-il en se tournant vers son compagnon, entre gens tels que nous, les situations les plus franches sont les meilleures. Vous aimez Marcelle, n'est-ce pas ?

— Oui. Vous aussi ?

— C'est vrai.

Ils se regardèrent, un moment étonnés de la mutuelle perspicacité dont ils venaient de donner la preuve.

— Et vous voulez l'épouser ? ajouta le jeune comte.

— Ce serait mon plus grand désir, répondit Brissot. Ce serait le vôtre aussi, je pense.

— Assurément.

Cette fois, leur embarras était visible.

— Comment faire ? dit Martial.

— Voulez-vous, proposa Brissot, mettre nos deux noms sur un papier, qu'on jettera dans votre chapeau, et prier le premier passant venu de tirer au hasard un de ces papiers ?

— Non, répondit de Lally, je ne joue pas mon cœur sur un coup de dé.

— Voulez-vous que, pour laisser le champ libre à son rival, celui dont le nom sortira du chapeau se fasse sauter la cervelle dans les vingt-quatre heures ? fit le jeune clerc du ton le plus naturel du monde.

— Non, dit le comte. Je conviens que cela simplifierait bien les choses ; mais je ne trouve pas que cela assurerait d'une manière irrévocable le bonheur de Marcelle et celui du rival que le sort aurait favorisé.

— Pourquoi ?

— Parce que le hasard peut se tromper...

— C'est juste, reconnut Brissot.

— Et désigner précisément à la mort celui de nous deux que Marcelle aurait choisi, ajouta Martial.

— Vous avez raison. A votre tour alors de formuler une proposition, dit le jeune clerc.

— Le plus simple, à mon avis, répondit le comte, serait d'attendre que Marcelle se prononçât entre nous deux.

— Ce n'est pas douteux.

— Eh bien ! pourquoi n'adopterions-nous pas ce moyen-là ?

— Je n'y vois pas d'inconvénient.

— Ni moi non plus, à la condition que celui de nous qui sera condamné accepte sans la contester la décision de ce juge souverain...

— Et jure d'avance de s'y soumettre, dit encore Brissot.

— Ainsi, fit Martial en lui prenant la main, cette transaction vous sourit?

— Beaucoup, répondit le jeune clerc.

Ils se regardèrent bien en face, les yeux dans les yeux, ainsi qu'il convient à deux natures franches et loyales.

— Et vous jurez avec moi que vous ne protesterez d'aucune façon contre le jugement que Marcelle aura rendu? demanda Brissot.

— Je le jure ! promit le comte de Lally en serrant énergiquement la main qu'il tenait encore dans les siennes.

— Je le jure également ! fit le jeune clerc, qui répondit à cette étreinte par une étreinte non moins vigoureuse.

— Bien, dit Martial, qui lui reprit les bras et l'entraîna de nouveau dans la direction de son hôtel, dont ils étaient peu éloignés.

Brissot se laissa faire.

— Il est bien entendu, poursuivit le comte, que chacun de nous reste libre d'agir à sa guise et qu'aucune restriction n'est apportée par ce serment aux moyens honnêtes qu'il lui plaira d'employer pour toucher le cœur de celle qu'il aime...

— Et que, dans aucun cas, il ne desservira Marcelle, sous prétexte de desservir son rival, ajouta le jeune clerc.

— Au contraire, fit Martial. La preuve que je l'ai pensé ainsi, c'est que je vous ai offert tout à l'heure de vous associer à moi pour arriver plus tôt au but que nous désirons atteindre.

— J'en étais si convaincu, de mon côté, que j'ai accepté sur le champ, dit Brissot.

— Je vous rends cette justice, cher ami. Vous avez compris que, pour aider Marcelle à se prononcer librement, il fallait la mettre à même de bien connaître sa propre situation.

— Plus que vous peut-être, j'y suis intéressé, fit le jeune clerc avec un soupir.

— Pourquoi ? La situation de cette enfant peut-elle modifier en rien les sentiments dont vous êtes animé? demanda Martial.

— Non, rien ne peut altérer mon amour...

— A la bonne heure!

— Seulement, dit Brissot, je suis pauvre, moi!

— Et qu'importe? Croyez-vous que Marcelle soit femme à mettre dans la balance le plus ou moins de fortune de l'homme qu'elle aura préféré.

— Je ne lui fais pas cette injure.

— Alors bannissez toute crainte et tout scrupule, fit Martial, occupons-nous de lui rendre dès aujourd'hui sa liberté. C'est, en effet, le plus pressé. Tant que la malheureuse enfant restera sous la tutelle de son père, il est évident que ni moi, qui suis l'ennemi déclaré de ce misérable, ni vous, qui avez tenu sa vie au bout de votre épée, nous n'avons la moindre chance d'obtenir la main de sa fille.

— C'est clair. Donc venez jusqu'à mon hôtel, dit le comte. Pendant que nous prendrons des armes, je ferai seller les chevaux et nous nous mettrons en route.

— Ce soir même?

— Oui, le plus tôt sera le mieux.

— Je suis de votre avis, fit le jeune clerc. Je vous ferai observer seulement que, la nuit, nous ne pouvons pénétrer chez le baron qu'avec escalade et effraction. J'ajouterai qu'il est peut-être sur ses gardes et que dans ce cas... l'un de nous... tous les deux peut-être nous resterons sur le carreau, — ce qui serait vraiment dommage! En outre, la nuit, il faut tenir une lanterne à la main, ce qui paralyse les mouvements... Il me semble donc que lorsqu'on peut faire autrement...

— Je reconnais la justesse de ces observations, dit Martial. Ainsi, vous croyez qu'il vaudrait mieux attendre à demain...?

— Il faudrait attendre cinq heures, pas davantage, interrompit le jeune clerc. Il est environ dix heures. A trois heures du matin, nous sautons en selle ; à quatre heures nous arrivons... Avant six heures, nous serons de retour.

— Qu'il soit donc fait ainsi que vous l'avez décidé, dit le comte. Voulez-vous me faire l'honneur d'accepter à souper chez moi?

— Très-volontiers, répondit Brissot. C'est, en effet, la manière la plus agréable de tuer le temps.

Ils étaient devant la porte de l'hôtel, dans lequel ils pénétrèrent.

Quelques instants après, ils étaient assis dans un petit cabinet voisin de la chambre du comte et qui était garni d'armes de toutes sortes, dont quelques-unes, fortes belles et fort remarquables, avaient été rapportées de l'Inde par le père de Martial, quelques autres, tout récemment, par le comte lui-même.

Il y avait là de quoi équiper toute une compagnie.

Martial choisit tout simplement trois paires de pistolets d'arçon, qu'il se mit à charger avec un soin extrême.

— Pourquoi trois paires? demanda le jeune clerc.

— Parce que j'en donnerai une au laquais qui nous accompagnera, dit le comte. En même temps qu'il gardera nos chevaux, il se tiendra à la grille d'entrée afin

que personne ne puisse sortir et donner l'alarme, pendant que nous causerons avec M. de Pierre-Lisse.

— Vous prévoyez tout, fit Brissot en souriant.

Au bout de quelques minutes, ces préparatifs étaient terminés; le valet de chambre vint leur annoncer que le souper était servi.

— Bien, dit Martial. Faites prévenir Jean qu'il ne se couche pas. Qu'il tienne tout sellés trois chevaux : deux pour nous, un pour lui. A deux heures, avant de les garnir, qu'il leur donne une double ration d'avoine. Une heure après, nous partirons.

A ces mots, il conduisit son hôte dans la salle à manger.

Les deux convives prirent place l'un en face de l'autre, ainsi que deux amis dévoués.

Ils étaient, du reste, parfaitement faits pour se comprendre. Même caractère loyal et franc, mêmes idées généreuses, mêmes convictions, même jeunesse.

Certes, personne en les voyant n'aurait pu supposer qu'il avait sous les yeux deux rivaux d'amour, prêts à sacrifier leur bonheur à celui de la femme qu'ils aimaient et s'oubliant eux-mêmes au profit de celle qu'ils avaient choisie.

Vers deux heures et demie, ils quittèrent la table, froids et résolus tous les deux.

Martial prêta au jeune clerc une de ses épées, lui glissa un poignard dans la poche et lui passa deux pistolets à la ceinture. Lui-même s'équipa de la même manière, après quoi ils descendirent dans la cour de l'hôtel.

Jean les y attendait, tenant les chevaux en main.

Ils sautèrent en selle et s'éloignèrent, doucement d'abord, afin de laisser à leurs montures le temps de reprendre haleine; puis ils s'élancèrent au grand trot sur la route d'Auteuil.

Un peu avant quatre heures, ils s'arrêtaient devant la grille de la maison Fortier.

Ils mirent pied à terre.

Martial ordonna à Jean d'attacher les chevaux aux barreaux de fer et d'escalader la grille afin de faire jouer le verrou intérieur qui la retenait.

En un clin d'œil la porte était ouverte et les deux jeunes gens pénétraient dans le jardin.

Ils atteignirent la maison sans rencontrer âme qui vive.

La porte en était fermée ; ils sonnèrent.

Phémie, la domestique du baron, vint ouvrir en grommelant et reconnut Martial et Brissot.

Elle essaya de repousser la porte, mais le comte la tint à distance en lui montrant le canon d'un pistolet.

— Si vous faites un mouvement, si vous poussez un cri, dit-il, vous êtes perdue !

La vieille fille se garda bien de bouger.

Le comte lui glissa cinq louis dans la main.

— Conduisez-nous vers la chambre de votre maître, ordonna-t-il.

Plus morte que vive, elle glissa les cinq louis dans sa poche et les fit monter au premier étage. Du doigt elle leur indiqua la porte du baron.

Martial la poussa dans une pièce voisine et l'y enferma.

Alors, se tournant vers Brissot :

— Maintenant, en avant ! dit-il.

Le jeune clerc tira de sa ceinture ses deux pistolets, tandis que le comte ouvrait la porte et pénétrait dans la chambre de M. de Pierre-Lisse.

Les persiennes en étaient fermées.

— Ouvrez les fenêtres, mon ami, dit Martial.

Quant à lui, il s'approcha du lit, au fond duquel le baron, réveillé en sursaut et très effrayé, venait de se dresser d'un bond.

— Qui va là ? demanda-t-il.

— Ne vous dérangez pas, monsieur le baron, fit le comte, ce sont deux amis qui viennent solliciter de vous une courte audience.

Au même instant, Brissot ouvrait les persiennes.

M. de Pierre-Lisse reconnut aussitôt le jeune clerc, le comte de Lally, et vit briller dans leurs mains le canon des pistolets dont ils étaient armés.

Le baron crut que sa dernière heure avait sonné.

— Que me voulez-vous ? demanda-t-il d'une voix étranglée.

— Peu de chose, répondit le comte. Nous venons tout bonnement vous reprendre ce que vous avez volé.

— J'ai volé, moi ! se défendit le gentilhomme.

— Oui, vous avez volé chez le duc de La Tournaye une cassette renfermant des papiers de la plus haute importance.

— Ces papiers, continua Brissot, le duc avait la ferme intention de vous les réclamer judiciairement, mais il désespérait de les obtenir avant trois jours, — ce qui est, paraît-il, le dernier délai qu'il voudrait vous accorder.

— Et alors, fit M. de Pierre-Lisse, il vous a chargés de venir les voler chez moi ?

— Il ne nous en a pas chargés, monsieur, répondit Martial. C'est nous qui, désireux de servir les intérêts de Marcelle, plus encore que ceux de M. de La Tournaye, avons résolu de venir les reprendre.

— Vous faites là un joli métier, monsieur ! dit le baron, que la rage étouffait. Il est vrai qu'on ne saurait guère s'attendre à autre chose de la part d'un Lally-Tollendal.

— Que voulez-vous dire, misérable ? demanda Martial, qui blêmit sous cet affront.

— Je veux dire, monsieur, que le plus misérable de nous deux, c'est encore vous, répliqua M. de Pierre-Lisse. Mon père, du moins, est mort dans son lit, tandis que le vôtre...

Le comte poussa un rugissement de colère et se précipita sur le baron...

Fort heureusement, Brissot se jeta au-devant de lui et l'arrêta.

— Songez qu'il s'agit de Marcelle et non pas de vous, lui dit-il à voix basse.

Le nom que le jeune clerc venait de prononcer suffit pour calmer aussitôt la tempête que les paroles du baron avaient soulevée.

— Vous avez raison, fit Martial. J'étais fou d'attribuer la moindre valeur aux calomnies de ce vieux coquin.

— En effet, répondit Brissot. C'est d'ailleurs laisser la question s'égarer inutilement. Souffrez que je la raméne sur son véritable terrain.

A ces mots, s'adressant directement à M. de Pierre-Lisse :

— Oui ou non, monsieur, demanda-t-il, voulez-vous nous remettre à l'instant cette cassette avec les papiers qu'elle contient?

— Non, répondit énergiquement le baron.

Le jeune clerc fit un pas vers lui, le mit en joue et tira sa montre de son gousset.

— Vous avez une minute pour vous décider, lui dit-il

— Et si je refuse?

— Je vous tue comme un chien, monsieur.

Un grand silence se fit, au milieu duquel on entendait distinctement la respiration sifflante du gentilhomme. Il promenait autour de lui un regard effaré.

Brissot ne bronchait pas. Son regard ne quittait guère sa montre que pour surveiller attentivement le baron.

— Vous n'avez plus que dix secondes, dit-il enfin.

— Et vous oserez m'assassiner! vous! s'écria M. de Pierre-Lisse.

— Monsieur, répliqua le jeune clerc, vous avez fait mourir de chagrin et de misère Mlle de Lescarre ; il n'a tenu qu'à un fil que Marcelle ne devînt votre victime ; vous êtes un animal malfaisant. Les animaux malfaisants, partout où on les rencontre, on a le droit de les tuer...

M. de Pierre-Lisse jeta vers l'armoire qui se trouvait à la tête de son lit, tout contre la cheminée, un regard désespéré.

— Là... là... dit-il d'une voix rauque en étendant son bras, que faisait trembler la peur.

— Monsieur le comte, fit Brissot, veuillez vous assurer que cet homme ne nous a pas menti.

L'armoire était fermée, mais le comte aperçut un trousseau de clés sur le marbre de la cheminée et s'en empara.

Après en avoir essayé vainement deux ou trois, il finit par trouver celle qui s'adaptait à la serrure et l'ouvrit.

En voyant la porte céder, le baron poussa un cri de fureur et fit un mouvement pour s'élancer hors du lit, mais il se heurta contre le canon du pistolet que Brissot tenait toujours braqué sur lui.

— Prenez garde! lui dit le jeune clerc. Un geste imprudent vous coûterait la vie!

M. de Pierre-Lisse se rejeta vivement en arrière, au moment même où Martial tirait de l'armoire un coffret, qu'il reconnut pour l'avoir vu, quelques jours avant son départ pour les Indes, dans la chambre de Lucien.

Le baron en ayant fait sauter la serrure, Martial n'eut pas de peine à s'assurer

que le coffret renfermait un manuscrit sur la couverture duquel étaient écrits ces mots :

« Pour être lu par ma fille le jour où elle aura atteint sa dix-huitième année. »

L'acte de naissance qui accompagnait cette pièce ne pouvait, du reste, laisser au comte le moindre doute. Il portait le nom de Marcelle, fille de Marguerite de Lescarre. Donc c'était bien elle que ces papiers concernaient.

— Il suffit, dit-il ; nous avons ce que nous voulons. Il ne nous reste plus qu'à remercier M. de Pierre-Lisse de la bonne grâce avec laquelle il s'est exécuté.

Ils venaient d'ouvrir la porte, quand le baron, incapable de se contenir, se précipita hors de son lit pour leur disputer la proie dont ils venaient de s'emparer.

Il était trop tard ! Martial eut le temps de tirer la porte sur lui et de donner un tour de clef à la serrure.

Il n'était pas six heures du matin lorsqu'ils arrivèrent à l'hôtel de Lally.

Ils étaient fort en peine. Comment faire parvenir sûrement à Lucien ces précieux documents, sans qu'il sût par qui ils lui étaient adressés ?

Après avoir longtemps cherché, ils résolurent de mettre Papillon en tiers dans la confidence.

Le comte envoya donc Jean à l'hôtel de La Tournaye, où il n'était point connu, lui recommandant bien de ne s'adresser à personne autre qu'au brigadier et de le ramener avec lui sur-le-champ.

Jean eut le bonheur de trouver Papillon dans la loge d'Hartmann. Il le prit à l'écart et lui dit que M. de Lally désirait lui parler à l'instant.

Le vieux soldat fut un peu étonné du ton mystérieux sur lequel s'exprimait le domestique de Martial. Cependant il le suivit sans difficulté.

Lorsqu'il entra chez le comte, il ne fut pas moins surpris d'y rencontrer Brissot à pareille heure.

Sur une table, devant eux, il aperçut un paquet enveloppé de papier, soigneusement ficelé, que Martial lui montra du doigt.

Papillon s'approcha, se pencha et lut :

« Au brigadier Papillon,

» Pour être remis à M. le duc de La Tournaye. »

— Qu'est-ce que cela signifie ? demanda-t-il.

— Cela signifie, répondit Martial, que nous voulons faire remettre ce paquet à Lucien et lui laisser ignorer que c'est nous qui le lui envoyons.

Il raconta alors au vieux soldat quelle expédition ils avaient tentée et quel heureux résultat l'avait couronnée.

— Bravo ! fit Papillon enthousiasmé.

— Donc, poursuivit Martial, tu diras à ton maître qu'un inconnu est venu t'apporter ce paquet et s'est retiré, sans entrer dans aucune explication.

— C'est facile, dit le brigadier.

— Et vous promettez de ne nous trahir sous aucun prétexte ! recommanda Brissot.

— Soyez tranquille ! fit le vieux soldat.

Je suis heureux de vous rencontrer, mademoiselle, lui dit-il. (Page 796).

— Va donc! dit Martial en le congédiant.

Papillon regagna l'hôtel. Il était radieux.

Pour donner plus de vraisemblance à la version que le comte avait imaginée, il chargea Hartmann de lui apporter le paquet vers huit heures, au moment où il serait dans l'appartement de son maître.

Tous les jours, en effet, quand le duc était à Paris, Papillon venait, vers huit

heures, lui rendre compte de ce qui s'était passé et prendre ses ordres pour la journée.

A l'heure précise, Hartmann entra chez M. de La Tournaye.

— Foici, dit-il, un baguet gu'on fient te me tonner en me regommantant pien te ne m'en tessaissir gu'endre les mains te M. Babillon.

— Bien, fit le brigadier. Qui t'a remis ce paquet ?

— C'est, répondit Hartmann, dûment endoctriné par son ami, un homme gue che ne gonnais pas, âché te drende à drende-cing ans et assez baufrement fêdu.

— Merci, dit le vieux soldat.

Il allait faire sauter la ficelle, lorsqu'il jeta les yeux sur le papier qui l'enveloppait.

— Tiens ! s'écria-t-il avec une surprise parfaitement jouée, ce n'est pas pour moi ! c'est pour toi, monsieur le duc.

— Pour moi ? répéta Lucien étonné.

Il se pencha pour s'assurer que Papillon ne se trompait pas.

— C'est vrai ! fit-il. Qu'est-ce que cela ?

Il coupa la ficelle, déchira le papier et poussa une exclamation de joyeuse surprise.

— Que vois-je ! s'écria-t-il. Le coffret de Mme Darnaud ! Les papiers qu'il renfermait !

Il n'en revenait pas. Du regard il consultait tour à tour Papillon et Hartmann, non moins silencieux et immobiles l'un que l'autre.

— Non... murmurait-il. Il n'est pas possible que le baron pris de remords... Je n'y comprends rien, car alors... qui donc... ?

Le vieux soldat soutenait le regard de son maître avec une sévérité imperturbable.

— Mais oui ! dit-il avec l'accent d'une stupéfaction réelle. Je le reconnais aussi... c'est le coffret qui était autrefois dans la chambre de Marcelle... Eh bien ! mais de quoi t'inquiètes-tu alors, monsieur le duc ? On te l'avait volé, on te le rend... c'est tout ce qu'il te faut.

— Sans doute, fit Lucien, qui jugea inutile de se creuser plus longtemps la tête. Vite ! reprit-il, va dire à ta femme qu'elle aille chercher cette pauvre enfant.

Papillon courut chez Ludivine, qui redescendit un instant après, tenant par la main Marcelle, un peu plus calme, mais aussi triste que la veille.

Le duc s'avança à sa rencontre avec le sourire aux lèvres.

— Venez, mon enfant, lui dit-il. Un hasard inexplicable vient de me rendre à l'instant le trésor dont on vous avait dépouillée... le voici... je m'empresse...

Avant que Lucien eût désigné du doigt le coffret qu'il avait reçu, Marcelle l'avait déjà reconnu. Sans laisser à M. de La Tournaye le temps d'achever sa phrase, elle se précipita sur le petit meuble et le serra dans ses bras.

— Enfin ! s'écria-t-elle, je vais donc savoir la vérité !

XVII

LE MANUSCRIT DE Mme DARNAUD

Marcelle allait emporter dans sa chambre ce manuscrit, qui, depuis si longtemps, avait excité sa curiosité ; mais il lui sembla que ce serait agir d'ingratitude envers M. de la Tournaye, Raymonde et la comtesse, qui, tous les trois, sans la connaître, s'étaient montrés si hospitaliers et si généreux, et qui, tout récemment encore, avaient essayé, par tous les moyens en leur pouvoir, de conjurer les nouveaux malheurs qui menaçaient de l'accabler.

Aussi, renonçant de son plein gré au bonheur égoïste qu'elle comptait savourer, la jeune fille s'arrêta court et revint vers Lucien.

— Monsieur le duc, lui dit-elle, je n'ai rien de caché pour vous, ni pour la duchesse, ni pour Mme de Libessac. Voulez-vous que nous prenions connaissance ensemble du manuscrit de ma pauvre mère ?

— Comme il vous plaira, mon enfant.

— C'est mon plus vif désir, monsieur le duc, mais vous comprenez mon impatience..., balbutia Marcelle. Je voudrais que ce fût à l'instant...

— Qu'à cela ne tienne, chère petite, je vais faire prier la comtesse de descendre chez Raymonde et vous nous donnerez connaissance...

— J'aimerais mieux que ce fût vous, monsieur le duc, fit observer la jeune fille. Non-seulement vous avez plus que moi l'habitude de ces sortes de lectures, mais vous aurez le regard plus sûr et la voix plus ferme que je ne les aurais moi-même au récit des souffrances que la sainte femme a endurées.

— Je suis à vos ordres, chère petite.

— Eh bien ! venez, dit-elle en l'entraînant vers la chambre de Raymonde.

La duchesse, en effet, ne pouvait plus se lever. Elle touchait au terme de sa délivrance : on redoublait à son égard de soins et ne ménagements.

Elle accueillit avec une grande joie la nouvelle que son mari lui apportait.

— Vous avez beau faire, dit-elle à Marcelle en l'embrassant, vous nous resterez, mon enfant.

— Hélas ! fit la pauvre fille en soupirant, que ne puis-je dès à présent le faire sans remords !

Sur ces entrefaites, arriva Mme de Libessac, que Ludivine était allée chercher.

Elle aussi, apprit avec joie cette restitution inattendue dont on ne savait à qui rendre honneur.

Chacun prit place auprès du lit de Raymonde, et Lucien ouvrit le manuscrit de Mme Darnaud, — ou plutôt de Mlle de Lescarre, car il n'était maintenant douteux pour aucun de ceux qui se trouvaient là que Mme Darnaud et Marguerite de Lescarre ne fissent qu'une seule et même personne.

Au milieu d'un silence religieux, Lucien commença d'une voix forte :

Vers la fin du mois de juin de l'année 1757, vivaient, dans une des plus jolies propriétés de Saint-Aubin-lès-Elbeuf, le vicomte de Lescarre et sa fille Marguerite.

Le vicomte tenait ce petit domaine d'un sien cousin, mort sans postérité. Quand il vint prendre possession de cet héritage, il n'avait aucunement l'intention de l'habiter, car il était originaire d'Avignon et avait conservé pour le beau ciel de son pays une prédilection marquée ; mais la propriété le séduisit si fort à première vue qu'il n'eut pas le courage de la quitter.

Coquettement assise à mi-côte, à l'endroit où la Seine dessine au-dessous d'Elbeuf une courbe gracieuse avant de gagner Rouen, la maison d'habitation avait des allures de petit château Renaissance, bien faites pour tenter à la fois la vanité d'un gentilhomme et les aspirations vers le repos qu'éprouvait un officier qui comptait au moins vingt-cinq ans de campagnes, panachés d'un nombre presque aussi considérable de blessures.

Nul paysage plus riant et plus tranquille ne s'offrait à l'œil émerveillé que celui de ce domaine, qui ne mesurait guère plus de deux cents arpents, mais qui réunissait à plaisir et sous la main l'utile et l'agréable.

Derrière le parc, qui n'avait pas plus de cinq arpents, se trouvait la ferme, placée là comme pour faciliter la surveillance à l'heureux propriétaire de ce petit coin de terre.

Le jardin, admirablement planté, dispensait sagement l'ombre et le soleil, tandis que des massifs adroitement jetés ménageaient des points de vue variés. auxquels aboutissaient des allées gracieusement dessinées.

Par une large et verte prairie, il s'inclinait en pente douce vers la Seine, sur les rives de laquelle il expirait moelleusement.

Le vicomte de Lescarre crut avoir trouvé la retraite qu'il avait rêvée. C'était un mestre-de-camp très-expérimenté, très-habile, très-courageux, et qui, cinquante fois, avait fait ses preuves.

Obligé de prendre sa retraite à la suite des fatigues qu'il avait endurées et des souffrances que lui causaient ses blessures, il avait sollicité du roi un emploi quelconque à la cour, afin de tenir honorablement le rang auquel lui donnaient droit sa naissance et les services qu'il avait rendus à la patrie.

Le vicomte n'était pas riche. A peine lui restait-il une fortune de cent cinquante mille livres au moment où il quitta le harnais sous lequel il avait vieilli.

Cet héritage inespéré vint doubler son petit avoir. Désormais il pouvait vivre à l'abri du besoin. Aussi, comme les innombrables démarches qu'il avait faites

au ministère de la guerre n'avaient abouti à aucun résultat, il se décida à se fixer au château de la Morinière.

C'est ainsi que se nommait la propriété que lui avait léguée son cousin.

Il lui aurait été pourtant bien facile de s'en défaire du jour où il était venu en prendre possession. Plus de dix gentilshommes des alentours lui avaient proposé de l'acheter et lui en avaient offert à l'envi des prix excessivement avantageux.

M. de Lescarre refusa. Le site lui avait plu. Il boudait un peu le ministère et la cour, qu'il accusait d'ingratitude. Il planta sa tente à la Morinière et y amena sa femme et sa fille Marguerite, alors âgée de douze ans.

C'était vers 1751. Pendant trois années, le vicomte goûta dans toute leur plénitude le bonheur et la tranquillité, dont il avait si grand besoin.

A cette époque il éprouva une douleur cruelle : il perdit sa femme. Pendant longtemps il fut inconsolable, au point que l'on craignit pour ses jours.

Fort heureusement Marguerite avait grandi. Elle venait d'atteindre sa seizième année et de terminer son éducation. Elle ressemblait si fort à sa mère, elle avait été si bien habituée par elle aux soins du ménage, que le vicomte n'éprouva, pour ainsi dire, aucun trouble dans sa vie, le jour où sa fille prit la direction de son intérieur.

Il s'éprit pour Marguerite d'une affection d'autant plus vive qu'il reporta sur elle tout l'amour qu'il ressentait encore pour celle qu'il avait perdue.

Cependant ce deuil fut pour ainsi dire l'origine de tous les malheurs qui allaient fondre sur cette famille.

Les douleurs auxquelles M. de Lescarre était sujet, et qui s'étaient calmées depuis son séjour à la Morinière, se réveillèrent tout à coup, plus vives et plus aiguës que jamais.

Après deux années de soins inutiles, pendant lesquelles les médecins n'avaient pu qu'à de rares intervalles atténuer les souffrances du vicomte, ils lui conseillèrent de quitter le pays, — prétendant que l'humidité des arbres et le voisinage de l'eau nuiraient certainement à sa guérison.

M. de Lescarre y avait déjà songé.

Il avait laissé à Paris un sien ami, le marquis de Coatlec, en compagnie duquel il avait fait presque toutes ses campagnes.

Le marquis avait en Bretagne d'immenses propriétés, qu'il n'avait peut-être pas visitées dix fois en sa vie. Il était fort riche, très-bien posé, et avait si bien pris les goûts et les habitudes de la vie mondaine, qu'il ne pouvait guère se décider à faire de plus longs voyages que ceux de Paris à Versailles.

Au temps où les deux gentilshommes guerroyaient ensemble et causaient le soir, sous la tente, de leurs familles absentes et de ceux qui leur étaient chers, ils avaient échangé les confidences les plus intimes et formé les plus riants projets.

Le vicomte avait une fille, le marquis avait un fils, de six ans plus âgé que Marguerite. Aussi, pour resserrer davantage les liens d'amitié qui les unissaient l'un à l'autre, ils avaient conçu la pensée de marier ensemble leurs deux enfants.

Rien n'était plus facile. Cependant il avait été convenu qu'on n'en dirait rien ni à Marguerite ni à Henri, avant que le moment propice arrivât.

Vers la fin de 1756, le vicomte avait écrit à M. de Coatlec, pour le prier de venir passer un long mois à Saint-Aubin.

« Viens, lui écrivait-il ; Marguerite est admirablement belle. Il n'est pas possible que ton fils Henri n'en devienne pas éperdûment amoureux. »

Mais le marquis aimait trop les plaisirs, le bruit et le mouvement, pour se déplacer.

« Je t'envoie mon fils, répondit-il. Sa présence chez toi est plus nécessaire que la mienne à nos projets.

« D'ailleurs je n'ai pas perdu de vue depuis ton départ la demande que tu as adressée au roi, et je ne désespère pas qu'elle soit prochainement couronnée de succès, Je compte bien alors que tu ne bouderas plus et que tu reviendras habiter auprès de ton vieil ami... »

Henri vint, en effet, passer quelque temps à Saint-Aubin et s'éprit pour Marguerite d'un amour profond auquel, du reste, elle ne se montra pas insensible.

Au commencement du mois de mai de l'année 1757, M. de Lescarre reçut une nouvelle lettre du marquis. Cette fois, il lui demandait officiellement la main de sa fille.

« Si j'ai tant tardé à t'adresser cette demande, ajoutait M. de Coatlec, c'est que je voulais la faire coïncider avec l'excellente nouvelle que je viens t'annoncer.

« Le roi, faisant droit à tes justes réclamations, et sur mes instances infatigables, vient enfin d'accorder à ton mérite la récompense qui lui était due. Il t'a nommé gouverneur du palais des Tuileries.

« Hâte-toi donc, puisque les médecins te le conseillent, de vendre ta propriété de Saint-Aubin et d'accourir à Paris. C'est là que nous fêterons ton retour en même temps que nous célébrerons les fiançailles d'Henri avec Marguerite.

« En attendant votre arrivée, Henri voudrait avoir le portrait de ta fille. Envoie-le lui le plus tôt qu'il sera possible. »

Cette lettre causa au vicomte une joie immense. Depuis quelque temps, sans en dire la cause, il se montrait inquiet et agité. Il ne s'expliquait pas le silence étrange que gardait M. de Coatlec. Il avait peur qu'Henri n'eût pas trouvé sa fille de son goût et que le projet qu'il carressait, avec tant d'amour, ne s'évanouit en fumée.

Aussi ce fut avec une vivacité à laquelle Marguerite n'était plus habituée qu'il vint lui communiquer la lettre du marquis.

Ce fut avec une allégresse non moins vive que la jeune fille accueillit ces ouvertures. Si elle n'éprouvait pas pour Henri une passion aveugle, elle se sentait du moins entraînée vers lui par une irrésistible sympathie.

Le vicomte rayonnait franchement.

— Je suis d'autant plus heureux, lui dit-il, de voir avec quel plaisir tu reçois

ces propositions, qu'hier un gentilhomme des environs est venu me demander ta main.

— Qui donc? demanda curieusement Marguerite.

— Le baron de Pierre-Lisse, répondit M. de Lescarre.

En entendant prononcer ce nom, la jeune fille tressaillit.

Elle n'aimait pas ce gentilhomme, qui, depuis plusieurs mois, se montrait très assidu au château de la Morinière.

— Comment! dit-elle, il a osé....

— Sans doute, il a osé, répondit M. de Lescarre. Pourquoi n'aurait-il pas osé? S'il est le premier à se déclarer, crois-tu qu'il soit le seul à s'apercevoir combien tu es jolie?

— Je ne dis pas non, mais rien ne l'autorisait à faire cette démarche.

— Je l'espère bien, car alors c'est toi qui le lui aurais permis et j'en serais fort contrarié. Nous ne pouvons donc lui en vouloir, ni toi, ni moi, d'une demande qui nous honore tous les deux. Le baron ne savait pas quels projets nous avions formés, et il est bien probable que si mon ami de Coatlec ne s'était pas décidé, nous aurions reçu dans le courant de cette année plus d'une demande du même genre.

— C'est possible, dit Marguerite. Fort heureusement nous n'en sommes pas là. Tout est convenu aujourd'hui entre le marquis et vous. Il ne reste plus qu'à fixer le jour de votre départ.

— Oh! mais te voilà bien pressée maintenant! lui fit observer son père en riant.

— Je ne le cache pas, répondit-elle. Depuis six ans que je suis enfermée à la Morinière, je n'ai joui d'aucun autre plaisir que celui de vous voir heureux et bien portant. Je ne regretterais rien si mes soins et mon amour pour vous avaient pu calmer les douleurs de toute sorte qui vous ont affligé. Malheureusement je n'y ai réussi qu'à moitié...

— C'est déjà beaucoup, chère Marguerite, fit M. de Lescarre en l'embrassant tendrement.

— Tant mieux, mon père, si ma sollicitude vous a réellement aidé à supporter la perte douloureuse que nous avons faite ; mais, à présent que le temps a cicatrisé cette blessure, à présent que le roi vous rend justice et vous confie un des postes les plus enviés qui soient à la cour, il m'est bien permis de m'en réjouir pour vous et pour moi.

— Assurément, dit le vicomte.

— Jusqu'ici, mes plus longs voyages n'ont jamais dépassé Rouen, continua la jeune fille. Or, Rouen est une ville pittoresque, je ne dis pas non, mais ce n'est pas une ville bien gaie. A la Morinière, qui voyons-nous, je vous le demande? Pas un ami! Çà et là, quelques connaissances, trois ou quatre voisins .. Et quels voisins! Des gentilshommes sempiternellement enfouis dans leurs taupinières, ne se doutant pas plus de ce qui se passe à Paris ou à Versailles que si ces deux villes n'existaient pas. Rien ne les force à rester dans leur trou, pourtant. N'était leur avarice, ils pourraient aller à la cour, en rapporter, avec les

modes nouvelles, l'esprit, la tournure, l'élégance dont ils sont absolument dépourvus. Pas du tout! Ils aiment mieux croupir dans leur ignorance, s'affubler ridiculement de vêtements surannés, consumer leur vie dans une oisiveté stérile, faire peser sur ceux qu'ils honorent de leurs visites une atmosphère de poussière et un parfum de vétusté qui vous glacent le cœur. Heureusement nous en avons fini avec ces momies! Nous allons à Paris, nous y verrons de véritables grandes dames, de vrais gentilshommes, nous respirerons enfin!

— Oh! mais je ne t'ai jamais vue si animée, si mordante, si avide de plaisir, s'écria le vicomte.

— Hélas! suis-je bien réellement avide de plaisirs? Je serais fort embarrassée de le dire, car je ne sais pas ce que c'est qu'un plaisir. Non, mon père, la vérité est que j'ai hâte de connaître la vie, de sortir d'une inaction qui est plus lourde sur mes épaules qu'un manteau de plomb. Je ne vous l'aurais jamais avoué, si notre départ n'était aujourd'hui définitivement arrêté; mais puisqu'il est résolu, faites en sorte qu'il ait lieu le plus tôt possible. Il me semble que je ne sortirai jamais d'ici. C'est ridicule à dire, vous allez vous moquer de moi, mais, si joyeuse que je sois, j'ai des pressentiments sinistres...

— Tu es folle, interrompit M. de Lescarre. Allons, calme-toi et reviens à des idées plus raisonnables. Moi aussi je voudrais partir dès demain, et je regrette avec toi que cela ne soit pas possible; mais tu n'ignores pas que la fortune ne nous a pas traités en enfants gâtés. Sans être précisément pauvres, nous sommes loin d'être riches. Nous ne pouvons donc pas, au détriment de nos intérêts, nous éloigner avec une précipitation fâcheuse. Il faut prendre le temps de vendre la Morinière et de la vendre convenablement.

— C'est vrai! fit Marguerite avec un soupir.

— Je vais m'en occuper immédiatement, promit le vicomte. Pour commencer, je vais à Rouen, je me mets à la recherche d'un peintre en miniature, afin que, dès demain, il vienne faire ton portrait. Quand il sera terminé, je le ferai monter, nous l'emporterons avec nous et tu le remettras toi-même à ton mari le jour où nous arriverons à Paris.

— C'est cela, dit la jeune fille en battant des mains.

Quelques instants après, M. de Lescarre montait à cheval et se rendait à Rouen.

Vers trois heures, Marguerite descendait l'escalier et se disposait à aller faire un tour de parc, lorsqu'elle se trouva face à face avec M. de Pierre-Lisse.

Le baron s'inclina devant elle.

— Je suis heureux de vous rencontrer, mademoiselle, lui dit-il. On vient de m'apprendre que M. de Lescarre est absent... j'allais me retirer... mais puisque le hasard vous amène, je me permettrai de solliciter de votre bienveillance un moment d'entretien...

Marguerite avait bien envie de refuser, mais comment faire? Quel prétexte invoquer? Elle était littéralement prise au piège.

— Soit, monsieur..., balbutia-t-elle. Si vous voulez bien m'accompagner...

— C'est moi, Blaise, répondit le garçon de ferme. (Page 764.)

Elle traversa le vestibule et s'engagea dans le parc, suivie du baron. Prudemment elle s'arrêta dans une charmille située à quelques pas de la maison, prit place sur une chaise de jardin et en offrit une au gentilhomme.

— Mademoiselle, dit M. de Pierre-Lisse, je ne sais si M. de Lescarre vous a fait part de la visite que je lui ai rendue hier...

— Non, monsieur, répondit Marguerite, qui prévoyait une explication embarrassante et désirait l'éviter, même au prix d'un mensonge.

— Je le regrette, mademoiselle, car je venais lui demander une réponse et j'aurais souhaité surtout qu'elle fût favorable.

— Qu'à cela ne tienne, monsieur; mon père va rentrer dans une heure ou deux, il vous la donnera.

— Mais, puisque l'occasion s'en présente, mademoiselle, répliqua M. de Pierre-Lisse, rien ne vous empêche de me la donner vous-même.

— Cela me sera impossible, monsieur. J'ignore ce dont il s'agit.

— Je vais vous le dire, mademoiselle, fit vivement le gentilhomme. J'agis au grand jour, loyalement ; le but que je me propose est honnête et n'a rien dont une fille aussi bien née que vous puisse rougir.

Marguerite ne put réprimer un léger signe d'impatience.

— Mademoiselle, commença le baron, je n'ai pu voir sans en être profondément touché la grâce et la beauté dont vous êtes le plus parfait modèle. J'ai conçu pour vous un amour aussi ardent qu'il est respectueux et j'ai demandé votre main à M. de Lescarre. Il m'a répondu qu'il désirait avant tout vous consulter et a ajourné sa réponse jusqu'au moment où vous vous seriez prononcée.

— J'ai l'honneur de vous répéter, monsieur, que mon père ne m'a rien dit encore et que, par conséquent, je ne puis...

— Excusez mon impatience et pardonnez-moi d'insister, interrompit M. de Pierre-Lisse. Mon excuse est dans le sentiment même que vous m'avez inspiré et dans le désir très légitime que j'éprouve d'obtenir votre assentiment. Songez que tout le bonheur de ma vie est là, que je vous aime éperdûment, qu'un refus serait mon arrêt de mort...

Marguerite se leva, l'œil indigné, la lèvre frémissante :

— Monsieur, dit elle d'une voix courroucée, si vous me respectiez autant que vous le prétendez, vous ne me feriez pas entendre un langage aussi offensant pour mon père que pour moi. Ni par lui, ni par moi, vous n'avez été autorisé à me tenir de tels discours. Pour ma part, je ne saurais les écouter plus longtemps. Ils sont plus qu'une offense aujourd'hui, ils sont une injure à ma dignité.

— Que voulez-vous dire? demanda M. de Pierre-Lisse interdit.

— Je veux dire, monsieur, répondit la jeune fille poussée à bout, que M. de Lescarre a depuis longtemps conçu d'autres projets, — projets auxquels j'ai souscrit moi-même et qu'il vous communiquera, si bon lui semble.

A ces mots, elle salua cérémonieusement le gentilhomme et s'éloigna.

Celui-ci essaya de la retenir par un geste suppliant. Il se jeta à ses genoux, voulut lui prendre la main; mais elle se dégagea rapidement, regagna la maison et courut s'enfermer dans sa chambre.

Lorsque son père arriva, elle lui fit part des hardiesses dont le baron s'était rendu coupable.

— Bon ! fit M. de Lescarre, demain je le mettrai à la raison et je lui apprendrai la vérité.

Alors il raconta à sa fille, avec un empressement joyeux, tout ce qu'il avait fait.

D'abord, il avait trouvé un peintre de grand talent, qui devait venir le lendemain donner une première séance ; ensuite, il s'était rendu chez son notaire et l'avait chargé de dresser au plus tôt le contrat de vente du château de la Morinière.

— De cette façon, dit-il en terminant, il n'y aura plus qu'à inscrire le nom de l'acquéreur et le prix d'achat pour que la vente soit réalisée.

— Sera-ce long? demanda Marguerite.

— J'espère que non, mon enfant. Dès aujourd'hui je vais écrire à tous ceux qui ont voulu m'acheter ce domaine, il y a six ans, et j'espère qu'avant quinze jours...

— Dieu vous entende ! dit la jeune fille.

En effet, le soir même, M. de Lescarre convoqua les cinq ou six gentilshommes avec lesquels il espérait traiter, tandis qu'il écrivait au marquis de Coatlec pour lui annoncer son prochain départ.

Le lendemain, au moment où il allait sortir, il vit paraître M. de Pierre-Lisse.

— Ah! parbleu, baron, vous arrivez bien, s'écria-t-il. J'allais chez vous.

— Chez moi ?

— Oui, mon cher. Ne vous dois-je pas une explication? Venez, je vais vous la donner sur-le-champ.

En même temps, il lui prit le bras et l'entraîna dans le parc.

Avec une franchise et une bonhomie sans égales, il lui raconta comment il avait connu le marquis de Coatlec, quels projets ils avaient formés et comment enfin ces projets allaient se réaliser.

Le baron fut cruellement déçu ; mais il se garda bien de le laisser paraître. Au contraire, il sembla trouver tout naturel que deux amis si étroitement liés mariassent leurs enfants ensemble.

— Il est fâcheux que je ne l'aie pas su plus tôt, dit-il enfin. Cela ne nous aurait mis ni les uns ni les autres dans un embarras dont je tiens à sortir à mon honneur. Veuillez donc être auprès de Mlle Marguerite l'interprète de tous mes regrets, en attendant que je puisse les lui exprimer moi-même.

— Je n'y manquerai pas, fit le vicomte qui croyait naïvement à la sincérité des protestations de cet imposteur.

Il était si content de voir avec quelle raison M. de Pierre-Lisse avait pris son parti de cette déception, qu'il ne lui cacha rien des conséquences que ce mariage allait entraîner.

Le baron apprit donc que mon père allait occuper à la cour un emploi recherché et qu'il se proposait de vendre le domaine de la Morinière.

— Ah ! c'est dommage, fit le gentilhomme. Il n'y en a pas dans tout le pays de plus fertile et de mieux placé.

M. de Lescarre supposa un instant que sa propriété ne plaisait pas moins que sa fille au baron ; mais celui-ci se montra si résigné, écouta si docilement les explications par lesquelles on essayait d'atténuer les rigueurs d'un refus, que le vicomte le crut tout à fait rallié à ses projets.

Marguerite, à qui son père avait communiqué cet entretien, s'était montrée d'abord un peu plus défiante; mais lorsque M. de Pierre-Lisse la vit, quelques jours après, il s'excusa avec tant de componction, protesta si chaleureusement de son amitié, qu'elle fut dupe à son tour de ces mensonges débités avec art.

Ni le vicomte ni sa fille ne connaissaient particulièrement le baron.

Ils savaient que ce gentilhomme était de bonne maison, qu'il était lié par des liens de parenté assez étroits avec la comtesse de Libessac. C'en était assez pour qu'il se recommandât de lui-même à leur bienveillance.

La comtesse de Libessac jouissait, en effet, dans le pays d'une réputation justement méritée de vertu et de charité.

La fidélité qu'elle gardait à la mémoire de son mari, elle qui était assez jeune et assez riche pour avoir le droit de choisir parmi les plus beaux et les mieux titrés gentilshommes, provoquait l'admiration générale.

Le noble usage qu'elle faisait de ses richesses, la charité infatigable dont elle donnait des preuves, la touchante pitié qu'elle montrait, étaient autant de sujets d'édification pour ceux qui l'avaient approchée ou qui avaient entendu vanter ses mérites.

La vénération dont elle était l'objet s'étendait sur tout ce qui l'approchait.

Or, le père de M. de Pierre-Lisse et celui de la comtesse étaient cousins-germains. La parenté était donc bien directe et bien établie.

Cependant, le baron n'avait avec la comtesse que des relations très-peu suivies.

M. de Lescarre et sa fille s'en étonnèrent devant lui.

Le baron répondit qu'il avait dix ans de moins que sa cousine, qu'il était encore enfant, au moment où la comtesse avait suivi son mari à Paris, et que, depuis son retour aux Moulineaux, elle vivait dans une retraite si absolue qu'il hésitait souvent plusieurs mois avant d'oser la troubler.

Ces raisons n'étaient pas plus mauvaises que d'autres. La réclusion de la comtesse n'était certainement pas faite pour tenter un jeune homme de vingt-deux ans.

M. de Lescarre et Marguerite accueillirent donc le baron de Pierre-Lisse avec la plus grande bienveillance.

Ce qu'ils ignoraient alors, et que Marguerite ne devait apprendre qu'un peu plus tard, c'est que le baron usait et abusait de sa parenté avec la comtesse, pour se faire ouvrir toutes les portes qui seraient restées fermées devant lui.

Rien ne le recommandait personnellement, en effet, à la sympathie des grandes familles de la contrée. Il n'était ni beau, ni spirituel, ni riche, ni aimable.

Au contraire, sa physionomie ne prévenait pas en sa faveur. Maigre, les traits anguleux, le regard hésitant, la bouche pincée, le menton fuyant, il n'avait dans le port aucune noblesse, et son visage exprimait bien plus la ruse que le courage, la bassesse que la fierté.

Néanmoins il réussissait presque toujours à dissiper les défiances qu'il provoquait à première vue. Ce fut ainsi qu'il parvint à se faire prêter plusieurs fois

des sommes d'argent considérables, qu'il dissipait à Rouen en orgies scandaleuses. — Quelques-unes, disait-on tout bas, avaient eu des retentissements fâcheux.

Le baron avait perdu son père à la fin de 1755, mais il n'avait recueilli qu'une fortune insignifiante.

Le plus clair des revenus du défunt était une pension de cinq mille livres que sa cousine lui servait depuis qu'elle était revenue aux Moulineaux.

Le jeune héritier s'attendait sans doute à ce que la comtesse continuerait à lui servir cette pension, mais il avait déjà fait tellement parler de lui que Mme de Libessac avait été forcée d'intervenir à plusieurs reprises et de payer secrètement les dettes que son jeune cousin avait contractées.

Ne voulant pas se faire plus longtemps complice de cette vie de dissipation, elle supprima tout simplement au fils la pension qu'elle avait accordée de son plein gré au feu baron de Pierre-Lisse.

Le jeune gentilhomme demeura donc livré à ses seules ressources.

Après avoir fait argent de tout ce que lui laissait son père et mis en poche les quelques économies qu'il avait trouvées, il eut une fantaisie singulière et qui fit beaucoup parler de lui pendant quelque temps.

Sur la hauteur de Saint-Aubin, en remontant vers Pauze, et dominant la Seine et la pleine d'Elbeuf, à une hauteur considérable, s'élevait un petit château moyen âge, en parfait état de conservation, que son dernier propriétaire avait entretenu avec beaucoup de soins, mais qui, depuis plus de dix années que ce propriétaire était mort, n'avait pas été habité.

Les héritiers n'avaient pas voulu demeurer dans ce nid à rats, et avaient sans succès essayé de le vendre.

Il est vrai qu'à part la vue splendide qu'on avait des fenêtres de ce château, on y était exposé à toutes les intempéries des saisons. Les vents d'ouest surtout y faisaient rage, au point qu'il fallait parfois barricader les portes et les fenêtres pour leur tenir tête.

Le jeune baron jeta son dévolu sur ce castel et l'acheta littéralement pour un morceau de pain. Après y avoir fait à peu de frais les réparations indispensables, il s'y installa avec son unique domestique, sans s'effrayer ni de la solitude au milieu de laquelle il se condamnait à vivre, ni des innombrables incommodités que présentait cet échantillon suranné d'une époque disparue.

Ce qui était pour les autres un objet d'épouvante fut ce qui l'attira le plus.

Dans ce repaire, éloigné de tout voisinage et par conséquent de toute surveillance, le jeune baron put se livrer impunément à ses goûts effrénés pour la débauche et les plaisirs.

De Rouen au *Château-Perdu* — c'est ainsi qu'on avait fini par appeler ce vieux manoir — ce fut un pélerinage incessant de jeunes écervelés et de femmes galantes, qu'y attiraient l'originalité du lieu et l'extrême liberté d'allures dont on y jouissait.

Les maigres ressources du baron s'épuisèrent vite, quoiqu'il eût fait au jeu des bénéfices considérables, assurait-on.

Ce fut alors qu'il jeta les yeux sur Marguerite de Lescarre.

Marguerite était à tous égards un parti avantageux. Fille unique d'un père déjà vieux, et dont les infirmités précoces pouvaient faire présager la fin prochaine, elle devenait naturellement légataire de la petite fortune du vicomte et du domaine de la Morinière.

Or, ce domaine était bien autrement séduisant que le Château-Perdu, qui n'était qu'une vieille ruine improductive et qui n'avait pour toutes dépendances qu'un jardin, ou plutôt un petit bois de quatre ou cinq arpents.

Le baron fit donc au vicomte de Lescarre une visite de bon voisinage.

Il était, disait-il, cousin issu germain de la comtesse de Libessac. Il insinua adroitement dans la conversation que la comtesse était veuve, n'avait pas d'enfants, ne se remarierait certainement pas, et que son immense fortune ne manquerait pas de revenir plus tard à l'unique héritier qui lui restait.

Le vicomte, qui ne voyait pas grand monde, se laissa éblouir par le nom de la comtesse d'abord, et ensuite par les chiffres imposants que M. de Pierre-Lisse laissa négligemment tomber dans l'énumération rapide qu'il fit des richesses de sa cousine.

Le baron, que son père avait présenté à Marguerite, revint plus assidûment et finit par inviter le père et la fille à visiter le Château-Perdu.

Ils acceptèrent.

C'était dans la belle saison. Aussi, quoique l'ascension eût été pénible, le spectacle qui s'offrit à leurs yeux émerveillés les dédommagea amplement de la peine qu'ils avaient prise.

Ils furent positivement enthousiasmés de la vue splendide qui s'étalait devant eux. A leurs pieds, la Seine et la ville d'Elbeuf ; plus loin encore, à perte de vue, des collines couronnées de forêts dont le dôme feuillu se découpait en masses gracieusement arrondie sur l'horizon. C'était réellement magnifique!

Aussi le vicomte ne marchanda pas les éloges à M. de Pierre-Lisse et le félicita d'avoir fait une acquisition qu'on lui avait présentée comme une folie.

A son tour, il invita le baron à venir visiter la Morinière.

Le baron ne demandait que cela.

Dès le lendemain, avec l'orgueil du propriétaire, M. de Lescarre promena son hôte à travers ses domaines sans lui faire grâce d'aucun détail. Il lui en fit remarquer l'admirable distribution, la commodité sans pareille, en vanta l'étonnante fertilité, lui donna le chiffre fabuleux du chiffre qu'il avait atteint.

M. de Pierre-Lisse ne se lassait pas d'écouter. Jamais le vicomte n'avait trouvé d'auditeur plus complaisant.

Quand il eût épuisé son sujet, il se tourna triomphalement vers le baron, comme s'il attendait, lui aussi, les éloges qu'il avait prodigués la veille.

Le baron était trop adroit pour ne pas flatter l'amour-propre du vieux mestre de camp. Il le félicita hautement sur l'habileté avec laquelle la ferme était exploitée.

— Je ne m'étonne pas, dit-il, que chacun vous envie ce petit paradis. Pour moi, qui ne le connaissais pas, je suis littéralement sous le charme.

Ce fut certainement à dater de ce jour que M. de Pierre-Lisse conçut la pensée d'épouser Marguerite.

Pendant un mois, il revint de plus en plus souvent à la Morinière, fit successivement raconter au vicomte toutes ses campagnes, s'insinua en un mot si avant dans ses bonnes grâces, qu'il jugea enfin le moment favorable pour se déclarer.

Il aurait peut-être réussi, si M. de Lescarre n'avait formé d'autres projets et si ces projets ne s'étaient pas réalisés aussitôt.

En même temps qu'elle avait anéanti toutes les espérances du baron, la lettre de M. de Coatlec était venue ranimer celles du vicomte et donner un nouvel essor à sa vivacité.

Désireux d'occuper au plus tôt le poste honorifique auquel le roi l'avait élevé, M. de Lescarre avait écrit à tous les gentilshommes qui lui avaient offert jadis d'acheter la Morinière.

Ceux-ci s'empressèrent d'accourir, de surenchérir les uns sur les autres ; si bien que le vicomte finit par obtenir deux cent mille livres comptant de son petit domaine.

Ces démarches avaient pris une dizaine de jours, pendant lesquels le portrait de Marguerite avait été terminé et confié, pour être monté, au plus habile bijoutier de Rouen.

Il ne restait donc plus qu'à réaliser la vente et signer le contrat.

Pendant ces dix jours, le baron avait continué ses visites avec la même assiduité que par le passé. On aurait juré qu'aucun nuage ne s'était élevé entre M. de Lescarre et lui.

Toutes les démarches que le vicomte n'aurait pu faire en personne, parce que le temps et les jambes lui auraient manqué, M. de Pierre-Lisse les fit obligeamment à sa place, et s'employa avec un zèle qui ne se démentit pas un instant.

Plein de respect pour Marguerite, évitant même de se trouver seul avec elle pour ne pas lui causer d'inutiles alarmes, il garda une réserve dont la jeune fille lui sut tant de gré qu'elle regrettait presque à son tour d'avoir causé de la peine à un ami si dévoué.

Enfin le jour du départ définitif fut fixé au 2 juin 1757.

Les préparatifs étaient terminés, la chaise de porte avait été commandée. Le bijoutier avait remis à Marguerite son portrait, monté sur un cadre d'or ovale et entouré de perles fines.

Entre M. de Lescarre et l'acquéreur du domaine de la Morinière, il avait été convenu que les deux cent mille livres seraient payées le 1er juin, jour où l'on signerait le contrat, et que le nouveau propriétaire viendrait en prendre possession le 2, un peu avant l'heure où le vicomte se mettrait en route.

En conséquence, M. de Lescarre quitta sa fille le 1er juin, vers deux heures, pour aller à Rouen signer le contrat et toucher ses deux cent mille livres.

Il était parti à cheval, — afin de revenir plus tôt, disait-il.

Quatre lieues environ séparent Saint-Aubin de Rouen. Pour un cavalier comme M. de Lescarre c'était une promenade.

Cependant, quand arriva l'heure du souper, le vicomte n'était pas encore rentré.

Marguerite, qui avait attendu son retour avec la plus grande sécurité, commença à s'inquiéter. Ce fut bien pis quand elle vit la nuit tomber.

Elle se dirigea vers la ferme et envoya au devant de M. de Lescarre un exprès à cheval, en lui donnant l'ordre de pousser jusqu'à Rouen et jusque chez le notaire, s'il ne rencontrait pas son maître en route.

Le garçon de ferme sauta sur son cheval, sans prendre le temps de le seller, et s'éloigna au galop sous les yeux de la jeune fille.

Elle revint au château, soutenue par le vague espoir qu'en son absence son père y serait revenu. Elle se trompait. Aucun des domestiques n'avait vu M. de Lescarre.

L'heure du repos était venue.

Marguerite, accoudée sur l'appui de la fenêtre ouverte, prêtait une oreille avide à tous les échos lointains de la vie humaine, qui allaient s'affaiblissant de plus en plus.

A travers le silence profond qui l'entourait, elle entendit sonner dix heures à la cathédrale d'Elbeuf. Les notes graves et lentes du carillon retentirent comme un glas funèbre à son oreille.

Les pressentiments sinistres qui l'agitaient, quinze jours plus tôt, vinrent l'assaillir avec plus de force que jamais.

Depuis trois heures au moins son père aurait dû être auprès d'elle. Que signifiait cette longue absence?

Plus le temps s'écoulait, plus la nuit se faisait silencieuse et belle, et plus augmentaient les angoisses à laquelle la pauvre enfant était en proie.

Tout à coup, un bruit qui lui était familier arriva jusqu'à elle.

Elle écouta.

C'était le galop d'un cheval.

Elle joignit les mains et leva les yeux vers le ciel étoilé.

Le bruit était encore éloigné, mais il devint bientôt plus distinct.

Le rayon d'espérance qui avait un instant brillé dans les yeux de Marguerite s'éteignit aussitôt. Ce galop n'était pas celui du cheval de M. de Lescarre. C'était le galop d'un cheval beaucoup plus lourd et beaucoup moins vite... Peut-être était-ce le garçon de ferme qui arrivait...

Le carillon d'Elbeuf tinta douze fois. Entre les vibrations largement espacées de l'horloge, la jeune fille continuait à entendre le sabot pesant du cheval, qui se rapprochait insensiblement et dont le fer résonnait avec fracas sur la terre durcie.

Enfin, au bout de quelques minutes, elle vit apparaître un cavalier dans l'avenue qui conduisait au château. Dix secondes après, ce cavalier s'arrêtait devant le perron, sur lequel Marguerite s'était empressée d'accourir.

— Qui est là? demanda-t-elle.

— C'est moi, Blaise, répondit le garçon de ferme.

— Tu arrives de Rouen?

On tira le cheval sur la route; tout le monde le reconnut. (Page 766.)

— Oui, notre demoiselle.

— Eh bien! et mon père?

— Est-ce qu'il n'est pas ici?

— Mais non!

— Pourtant, M. le notaire m'a dit que M. de Lescarre était parti de chez lui à six heures.

— Et tu ne l'as pas rencontré sur la route?

— Point du tout, notre demoiselle.

Marguerite devint livide.

— Vite ! cria-t-elle. Retourne à la ferme et mets tout le monde sur pied.

Blaise fit volte-face et disparut au grand galop de son cheval, qui soufflait bruyamment.

La jeune fille le suivit en courant. Elle était folle de terreur.

Elle donna ses ordres et défendit à personne de reparaître sans lui ramener le vicomte ou sans apporter de ses nouvelles.

Aussitôt on se mit en quête, non plus seulement sur la route, mais à travers champs.

Les recherches n'étaient pas faciles. Les moissons sont belles au mois de juin. Les seigles et les blés s'élèvent à hauteur d'homme, les luzernes sont bonnes à couper, les orges et les avoines forment un tapis épais. En sonder les profondeurs en pleine nuit, si claire que soit une nuit sans lune, n'était pas une tâche aisée.

Cependant, à une lieue et demie de Saint-Aubin, on aperçut au milieu d'un champ d'avoine le cadavre d'un cheval.

On se hâta. De tous côtés on accourut ; on tira le cheval sur la route... tout le monde le reconnut : c'était celui du maître !

Le fermier envoya chercher une charrette.

Pendant ce temps, garçons de ferme, filles de basse-cour exploraient les environs et appelaient M. de Lescarre de toute la force de leurs robustes poumons. Rien ne leur répondait.

Vers trois heures, ils revinrent à la ferme, escortant le cadavre du cheval.

Là, le fermier examina la pauvre bête avec la plus grande attention. Elle n'était pas blessée. De quoi était-elle morte ? De tranchées ? D'un coup de sang ? Comment le deviner ?

Marguerite, qu'on informa aussitôt, s'empressa d'accourir.

On avait cru tout d'abord à un meurtre, mais comme la monture du vicomte semblait morte de mort naturelle, on éloigna cette idée funèbre. On pensaueq M. de Lescarre était allé demander l'hospitalité dans l'une des fermes environnantes et que, ne voulant pas se remettre en route à la uuit, porteur de la somme con- sidérable qu'il avait touchée, il avait préféré attendre le jour chez ceux qui lui avaient donné a le.

— Mais il m'aurait fait prévenir, objecta Marguerite.

— Qui sait... ? répondit le fermier.

Dans tous les cas, il fallait patienter jusqu'au petit jour. Alors seulement, si le vicomte n'était pas de retour, il serait possible de se livrer à des recherches fructueuses.

Marguerite s'éloigna, la mort dans l'âme. La pensée que son père était victime de quelque horrible guet-apens ne la quitta plus.

Une heure se passa ainsi au milieu des transes les plus cruelles.

Vers quatre heures, quand le jour parut, elle-même monta à cheval pour diriger

les recherches. Naturellement on se rendit tout d'abord à l'endroit où le cadavre du cheval avait été découvert.

On retrouva bien sur la route l'endroit où le brave animal était tombé, s'était débattu dans les premières convulsions, s'etait ensuite relevé pour aller mourir à cinquante pas de là, au milieu du champ d'avoine où on l'avait ramassé, mais ce fut tout.

Pas la moindre trace de lutte, pas une goutte de sang, n'indiquaient que le vicomte eût été sssailli, ni qu'un crime eût été commis!

On explora toutes les fermes d'alentour. Personne n'avait vu M. de Lescarre.

Marguerite revint à la Morinière. Il était environ huit heures du matin. Depuis quatre heures elle était en selle ; elle avait passé la nuit; elle était brisée de fatigue.

Non moins accablée par la douleur, elle venait de se laisser tomber dans un fauteuil, quand on lui annonça le chevalier d'Artémon.

Ce nom vint raviver toutes ses inquiétudes.

Le chevalier d'Artémon était celui à qui le vicomte avait vendu la Morinière. Il venait, ainsi que cela avait été convenu, prendre possession du château une heure avant le départ de M. de Lescarre, qui avait été fixé à neuf heures précises.

Après lui avoir appris l'étrange disparition de son père et lui avoir communiqué le résultat des recherches auxquelles elle s'était personnellement livrée, la jeune fille l'interrogea.

Le chevalier était très-surpris. Tout ce qu'il put dire, c'est que le vicomte était venu la veille, à cinq heures, chez le notaire, qu'il avait signé le contrat. touché ses deux cent mille livres, et qu'enfin il l'avait quitté vers six heures, en lui donnant rendez-vous pour le lendemain matin, à huit heures.

— Surtout, soyez exact, avait-il recommandé, car la chaise de poste doit venir me prendre à neuf heures et je n'attendrai pas une minute de plus.

En effet, le chevalier avait à peine fourni ces explications, que la chaise de poste venait se ranger devant le perron, afin de charger les bagages.

Il fallut la congédier.

Marguerite était fort embarrassée. Elle n'était plus chez elle. A la rigueur, M. d'Artémon aurait pu exiger qu'elle quittât la place à l'instant même.

Il devina ce qui se passait en elle et s'empressa de la rassurer.

— Il est impossible que M. de Lescarre ne rentre pas d'un moment à l'autre, dit-il. Vous pouvez l'attendre ici tant qu'il vous plaira, mademoiselle, fût-ce pendant quelques jours.

Sur ces entrefaites, arriva M. de Pierre-Lisse.

Sachant que le vicomte partait à neuf heures, il venait, disait-il, lui faire ses adieux et lui souhaiter un heureux voyage.

Sa surprise ne fut pas moins grande que celle du chevalier, en apprenant par quel bizarre événement ce départ était retardé.

Il offrit à Marguerite de faire toutes les démarches nécessaires.

Elle le remercia. Tout ce qu'il était humainement possible de tenter pour le moment, elle l'avait fait.

— La seule chose que je réclamerai de votre complaisance, dit-elle, c'est, si je n'ai pas de nouvelles de mon père avant ce soir, de vouloir bien aller à Rouen demain matin, pour en informer le lieutenant criminel.

— Espérons que nous ne serons pas obligés d'en venir à cette extrémité, fit le baron. Dans tous les cas, mademoiselle, sachez que je suis tout à vous.

Pour tout le monde, même pour le chevalier d'Artémon, quoiqu'il prît possession de son nouveau domaine, la journée fut d'une longueur désespérante.

Le soir, M. de Lescarre n'avait pas reparu.

Le lendemain matin, à la première heure, M. de Pierre-Lisse ne manqua pas d'accourir. En apprenant que l'on n'avait encore aucunes nouvelles du vicomte, il ne dissimula pas les inquiétudes que cette longue absence lui faisait concevoir.

— Ainsi, dit Marguerite, vous supposez...

— Que sais-je?... répondit le baron. Quand un homme porteur d'une somme aussi importante disparaît si subitement, il y a lieu de tout craindre...

— Vous croyez donc qu'il a été assassiné et dépouillé de son argent? dit la jeune fille haletante.

— C'est, hélas! fort possible, mademoiselle, fit le gentilhomme avec une émotion sincère.

— Alors, voulez-vous me rendre le service de prévenir le lieutenant criminel.

— Je suis à vos ordres, mademoiselle. Précisément mon cheval est attaché à la grille de l'avenue,

— Et vous consentez à y aller sur-le-champ?

— Volontiers, répondit M. de Pierre-Lisse. Seulement j'avais pour ce matin un rendez-vous assez important... je désirerais tout au moins avertir la personne qui m'attend... Ne pourriez-vous pas me donner de quoi écrire?

— Rien n'est plus facile, monsieur. Vous trouverez tout ce qu'il vous faudra dans le cabinet de mon père, dit Marguerite.

A ces mots, elle le conduisit dans cette pièce, et il s'assit devant une table, sur laquelle étaient demeurés quelques papiers épars.

La jeune fille se retira discrètement.

— Vous me retrouverez au salon, dit-elle en s'éloignant.

M. de Pierre-Lisse vint la rejoindre, en effet, au bout de quelques instants. Il tenait à la main une feuille de papier pliée en forme de lettre, sur laquelle on distinguait une adresse fraîchement écrite.

— Je ne vous demande que le temps de retourner chez moi. Il faut que je donne cette lettre à Landry, pour qu'il aille la porter à la personne qui m'attend.

— Faites, monsieur, répondit Marguerite, et pardonnez-moi mon indiscrétion. Je suis désolée du dérangement que je vous cause; je suis désolée surtout que ce soit pour un motif semblable.

— Je le déplore avec vous, mademoiselle, mais je sais trop ce qu'on doit à ses amis en pareille circonstance pour ne pas faire en leur faveur un si léger sacrifice. Avant une heure et demie je serai à Rouen, je vous le promets.

Le baron la quitta précipitamment, sauta en selle et disparut.

Quant au chevalier d'Artémon, il continuait à faire l'inventaire du domaine, du château et des meubles dont il s'était rendu acquéreur.

Il était visiblement contrarié de ce qui venait d'arriver. Il ne l'avouait pas à Marguerite, mais elle s'apercevait bien que le nouveau propriétaire était gêné devant elle.

— Je vous en prie, monsieur, lui dit-elle, ne vous occupez pas de moi. Vous êtes chez vous ici, je ne l'ai pas oublié, et je ne voudrais apporter aucun retard dans l'exercice des droits dont vous êtes légalement investi.

Le chevalier grillait d'envie d'agir en toute liberté, mais il n'en faisait rien.

Vers onze heures, le lieutenant criminel arriva, accompagné du baron de Pierre-Lisse, qui l'introduisit auprès de Marguerite et le lui présenta.

Il se nommait M. de Lanoue.

Il reçut la déclaration de Marguerite et celle de tous les valets de ferme qui avaient pris part aux recherches.

Ces déclarations furent consignées dans le procès-verbal, que son greffier rédigea séance tenante.

Le baron de Pierre-Lisse, interrogé à son tour, à titre d'ami de M. de Lescarre, ne put fournir aucun renseignement.

Quant au chevalier d'Artémon, tout ce dont il lui fut possible de témoigner, c'est qu'il avait versé les deux cent mille livres de traites chez le notaire, entre mains les de M. de Lescarre lequel les avait mises dans sa poche et s'était éloigné aussitôt après avoir signé le contrat.

Le chevalier avait passé la soirée à Rouen en compagnie de deux amis qu'il nomma, et chez l'un desquels il avait couché. Il en était parti le lendemain matin, vers six heures et demie, pour se rendre à la Morinière, où il n'avait pas trouvé le vicomte.

Ce procès-verbal allait être clos, quand Marguerite intervint.

— Monsieur, dit-elle en s'adressant à M. de Lanoue, j'ai encore un service à vous demander.

— Parlez, mademoiselle, fit le magistrat avec bienveillance.

— Mon père, en allant à Rouen, avait emporté son trousseau de clefs, parmi lesquelles se trouvait celle du petit meuble que voici devant vous. Or, dans ce meuble, est enfermée une somme de cent vingt mille livres, que je vous demanderai la permission d'emporter avant de quitter la Morinière,

— C'est trop juste, dit M. de Lanoue. Le chevalier, ne s'y opposera pas, je pense ?

— Assurément, fit M. d'Artémon.

Le lieutenant criminel fit signe à l'un de ses hommes d'approcher.

— Faites sauter la serrure de ce petit bahut, ordonna-t-il.

L'agent s'avança. Avec une dextérité sans pareille, il ouvrit presque sans effort les deux panneaux du petit meuble.

Un cri de désappointement général s'éleva parmi les assistants.

Le bahut était absolument vide !

— Voilà qui est singulier ! s'écria Marguerite d'une voix étranglée. J'ai vu, il y a trois jours, mon père déposer dans ce meuble la somme que je vous ai dite et qu'il a comptée devant moi.

— En effet, dit M. de Lanoue. Si vous en êtes sûre, il est étrange...

— J'en suis certaine, monsieur. Je vous affirme que j'ai vu et compté cette somme avant-hier. Mon père voulait la joindre avant son départ à celle que la vente de la Morinière devait lui rapporter. Elle provient de sa fortune personnelle, c'est-à-dire de biens qu'il possédait aux environs d'Avignon, et qu'il a fait vendre, les uns après les autres, depuis qu'il s'était retiré à Saint-Aubin.

— Et depuis avant-hier, qui est entré dans ce cabinet? demanda M. de Lanoue.

— Tout le monde, monsieur... les domestiques, moi-même... le chevalier... le baron de Pierre-Lisse, qui, ce matin encore, y a écrit une lettre...

— De sorte que vous ne pouvez accuser personne ? interrogea le magistrat.

— Qui voulez-vous que j'accuse, monsieur ? Nous n'avons jamais eu qu'à nous louer de nos serviteurs... le baron est de nos amis... M. le chevalier est d'une honorabilité trop connue.

— C'est de plus en plus bizarre, fit M. de Lanoue, car la serrure était intacte. Si elle a été ouverte depuis trois jours, c'est évidemment avec une clef, avec celle de monsieur votre père. Il faudrait donc admettre qu'on lui ait volé cette clef et qu'en son absence... ou depuis sa disparition...

— A moins, objecta le baron, que M. de Lescarre, n'osant pas se charger en voyage d'une somme si considérable, ne l'ait portée à Rouen et ne l'ait versée en compte chez un banquier.

— En effet, c'est encore possible, dit le magistrat.

— Ah ! je m'y perds ! s'écria Marguerite. Ce que je commence à craindre, c'est que mon pauvre père n'ait été victime de quelque infernale machination, et que moi-même...

— Rassurez-vous, mademoiselle, fit M. de Pierre-Lisse, vos amis sont toujours là, et M. de Lanoue est trop habile pour ne pas déchiffrer cette énigme.

La pauvre enfant ne l'entendait pas. Consternée, les mains jointes, l'œil hagard, elle promenait autour d'elle un regard inconscient, comme pour implorer la protection de ceux qui l'entouraient contre les malheurs qui venaient l'accabler à la fois.

M. de Lanoue lui prit la main.

— Remettez-vous, mon enfant, dit-il avec bonté, Il est impossible, en effet, que nous n'arrivions pas à découvrir la vérité. Dès aujourd'hui je vais m'occuper de cette affaire et j'espère dans quelques jours...

— Dans quelques jours ! interrompit la pauvre fille, qui fondit en larmes. Et que deviendrai-je pendant ce temps, moi... sans asile... sans fortune... sans appui... ?

— Ne vous alarmez pas, mademoiselle, dit le baron. Je puis dès à présent vous offrir un asile. Il n'est pas aussi beau que la Morinière, mais j'espère qu'il vous suffira momentanément...

— Vous ! fit Marguerite en relevant la tête.

— Oui, mademaiselle, c'est l'humble maisonnette qu'habitait mon père, celle dans laquelle il est mort. Je l'ai conservée comme une relique, malgré les souvenirs douloureux qu'elle me rappelle... Je la mets dès aujourd'hui à votre disposition. Là, vous pourrez attendre en paix le résultat des investigations auxquelles M. de Lanoue va se livrer... D'ailleurs, il ne faut pas désespérer encore. Peut-être M. de Lescarre s'est-il blessé quand son cheval est tombé sur la route ; peut-être a-t-il été recueilli par un fermier des environs ; peut-être est-il dans l'impossibilité de donner de ses nouvelles...

— C'est vrai, fit le lieutenant criminel. Je vais dès à présent faire fouiller les alentours, et je vous jure que pas une chaumière n'échappera à mes recherches!

La jeune fille essuya les larmes qui coulaient sur son visage. Un rayon d'espérance vint la ranimer.

M. de Pierre-Lisse devait avoir raison. Le vicomte, étourdi par sa chute, girèvement blessé même, quoiqu'il n'y eût pas une goutte de sang sur la route, pouvait, gisant inanimé sur le chemin, avoir été relevé par un passant et transporté par lui dans sa maison.

M. de Lanoue s'empressa donc de clore son procès-verbal et de le faire signer par tous ceux qui se trouvaient là, afin de se mettre plutôt en quête.

Il se retira, après avoir engagé Marguerite à reprendre courage.

Elle resta seule avec le baron et le chevalier.

— Mademoiselle, lui dit M. de Pierre-Lisse, si la proposition que je viens de vous soumettre vous agrée, vous pouvez dès à présent aller visiter la maison que je mets à votre disposition. Quoique je ne l'ai pas habitée depuis deux ans, elle n'est pas dans un état de délabrement absolu. La veille femme qui la garde et qui se fera un plaisir de vous servir, est chargée également d'en prendre soin, Je me suis assuré qu'elle s'en acquitte conscencieusement. Vous trouverez donc toutes choses en bon ordre.

Le chevalier écoutait sans mot dire. Il n'essaya par aucune parole de retenir la jeune fille à la Morinière.

Evidemment la proposition du baron lui souriait beaucoup.

Marguerite le comprit. Aussi n'hésita-t-elle pas un instant.

— Je vous remercie, monsieur, dit-elle au baron. Où est située cette maison ?

— J'aurai l'honneur de vous y accompagner, si vous le permettez, proposa le gentilhomme. Elle est à un petit quart d'heure d'ici, sur la route d'Elbeuf à Rouen.

— Je vous suis, monsieur, fit Marguerite en se levant.

M. de Pierre-Lisse lui offrit la main et ils sortirent.

Vingt minutes après, ils s'arrêtèrent devant la grille, toute tapissée de lierre, d'une petite maison dont on apercevait à peine le toit pointu.

Le baron sonna ; une vieille femme vint ouvrir et s'inclina craintivement lorsqu'elle reconnut son maître.

Marguerite ne put retenir un cri d'étonnement joyeux en pénétrant dans cette délicieuse retraite.

Fort modeste d'apparence, la maison n'avait pas plus de quatre fenêtres de façade et ne se composait que d'un rez-de-chaussée et d'un étage.

De chaque côté de la porte d'entrée, deux ceps de vigne vigoureux étendaient au-dessus des fenêtres du rez-de-chaussée leurs pampres verdoyants et formaient au-dessus de la porte un véritable berceau de verdure.

A chacun des angles de la maison, deux rosiers grimpants, non moins vigoureux et certainement plantés depuis plus de vingt ans, avaient poussé jusqu'au toit leurs flexibles rejetons et tapissaient tout ce que la vigne avait respecté. Et comme la saison des roses était en pleine floraison, ce rideau de verdure était parsemé à profusion de roses thé, qui répandaient dans l'air un parfum pénétrant et offraient à l'œil un merveilleux spectacle.

C'était la vue de ces roses innombrables et fraîchement épanouies qui avait arraché à Marguerite le cri de joyeuse surprise qu'elle avait poussé en arrivant.

Le baron prit les devants et introduisit la jeune fille dans la maison, qu'il lui fit parcourir de la cave au grenier.

Sans être immense, cette habitation, double en profondeur, ne comptait pas moins de six pièces à chacun de ses étages.

— Mais c'est beaucoup plus qu'il ne m'en faut ! s'écria Marguerite. Et tout cela est tenu avec un ordre parfait, ajouta-t-elle en se tournant vers la vieille domestique, qui les avait suivis.

— Ainsi cette maison vous plaît ? demanda le baron.

— On ne peut davantage, répondit-elle.

— Si voulez visiter le jardin, proposa M. de Pierre-Lisse, il vous plaira certainement plus encore.

En effet Marguerite, après avoir parcouru les allées principales, ombragées de tilleuls et de maronniers, déclara qu'après la Morinière elle n'avait jamais rien vu de plus séduisant.

— Mais comment avez-vous pu vous décider à quitter cette ravisante demeure pour aller vous percher sur les hauteurs incultes de Saint-Aubin ? demanda-t-elle.

— Je trouvais cette maison triste, répondit M. de Pierre-Lisse. J'y étouffais. Et puis elle me rappelait le souvenir de mon pauvre père...

— Ainsi vous n'en faites rien ?

— Pas grand'chose, mademoiselle. Je l'ai abandonnée à Marianne, notre ancienne domestique, qui la fait valoir et me sert un revenu modique.

— Je pourrais donc l'habiter dès aujourd'hui ? demanda la jeune fille.

— A l'instant, si cela vous convient.

— Certes, il ne s'agit plus alors que de fixer le prix du loyer.

— Nous avons le temps d'en parler, mademoiselle. J'espère encore que vous ne l'habiterez que pendant quelques jours et que l'enquête à laquelle M. de Lanoue va se livrer nous mettra promptement sur la trace de M. de Lescarre.

— Dieu vous entende ! soupira Marguerite.

Elle n'eut plus d'autre ressource que de se réfugier dans le lit. (Page 779).

— Si par hasard cette enquête n'aboutissait pas et si vous vous décidiez à rester ici, ajouta le gentilhomme, vous fixeriez vous-même le prix de cette insignifiante location.

— Soit, dit la jeune fille.

— Vous entendez, Marianne? fit le baron en se tournant vers sa domestique. A dater de ce moment, vous obéirez à Mlle de Lescare comme à moi-même. Je veux qu'elle soit ici maîtresse souveraine.

— Ah! je ne demande pas mieux, monseigneur, répondit la vieille femme, car je vous avoue que je commençais à me trouver bien seule ici!

— Tout est donc pour le mieux, dit M. de Pierre-Lisse avec une joie manifeste.

— Et maintenant, monsieur, reprit Marguerite, recevez mes remerciements. Dans une heure, je serai installée.

Le gentilhomme sortit avec elle et la quitta en lui témoignant toujours le même respect et la même amitié discrète.

Elle retourna à la Morinière et annonça au chevalier qu'elle allait quitter le château.

Entre le vicomté et lui, il avait été convenu qu'il prendrait la Morinière dans l'état où se trouvait le domaine, y compris les meubles et les domestiques.

Le chevalier était donc dès à présent maître absolu de la propriété et du personnel.

Aussi la jeune fille lui demanda l'autorisation de prendre à la ferme un charriot et d'y faire placer par deux valets les malles qu'elle avait préparées pour le départ.

M. d'Artémon l'aurait aidée plutôt que de lui refuser cette mince faveur.

Un quart d'heure après, caisses et malles étaient empilées sur la charrette et se dirigeaient vers la nouvelle demeure que Marguerite avait choisie.

Après avoir monté et mis en place ces bagages volumineux, les garçons de ferme se retirèrent, sans vouloir accepter le généreux pourboire que leur tendait la jeune fille.

Trois jours se passèrent.

Marianne se montrait fort empressée et très-satisfaite de voir la maison habitée enfin par un être humain.

C'était une femme de soixante ans environ, vive, alerte, droite et élancée, que l'âge et les fatigues avaient suffisamment respectée pour en faire une domestique très-convenable.

Marguerite l'avait mise au courant des malheurs récents qui venaient de la frapper, et la brave femme s'en était montrée fort touchée.

Aucune nouvelle n'était parvenue encore à la jeune fille, lorsque, le quatrième jour, M. de Pierre-Lisse vint lui rendre visite.

Elle le reçut dans le salon du rez-de-chaussée et lui demanda s'il avait appris quelque chose.

— Rien encore, répondit-il, quoique je sois allé tous les jours chez M. de Lanoue pour me tenir au courant de cette mystérieuse affaire. Cependant, je viens vous faire part de l'affligeante certitude que M. le lieutenant criminel a acquise, au sujet des cent vingt-cinq mille livres que vous affirmiez avoir vues dans le cabinet de votre père.

— Quelle certitude?

— On s'est enquis auprès de tous les banquiers ou gros commerçants de Rouen; aucun d'eux n'a reçu cette somme des mains de M. de Lescarre.

— De sorte qu'elle est perdue pour moi?

— Momentanément, oui, mademoiselle. C'est ce que j'étais chargé de vous apprendre.

— Mais mon père...? interrogea avidement la jeune fille.

— On a fouillé inutilement tous les alentours, interrogé tous les habitants... nulle part on n'a trouvé la moindre piste. Pourtant M. de Lanoue ne désespère pas encore, il continue les recherches avec la même persévérance...

— Ah! s'écria Marguerite, dont un déluge de larmes inonda le visage, c'est fini, monsieur. Je suis orpheline.

Elle suffoquait. Des sanglots convulsifs soulevaient sa poitrine.

— Calmez-vous, mademoiselle, fit le baron, que le spectacle de cette douleur navrante inquiétait visiblement, tout n'est pas perdu encore...

— N'essayez pas de m'abuser, dit Marguerite d'une voix rauque. Tout est perdu, je le sens. Ainsi se sont réalisés les tristes pressentiments qui m'assaillaient il y a quelque jours. Plus de père... plus de fortune... plus rien!

De nouveau ses larmes se firent jour à travers ses paupières brûlantes.

— De grâce, mademoiselle, ne vous désolez! supplia le jeune homme. Il vous reste des amis... moi d'abord... les Coatlec ensuite... si vous êtes sans ressources, nous ne vous laisserons pas...

— Merci, je n'ai besoin de rien, interrompit fièrement la jeune fille. Sans compter une somme assez ronde que mon père m'avait remise pour notre voyage et les frais de notre première installation à Paris, j'ai les bijoux de ma mère, les miens, je n'en suis pas réduite à la misère. D'ailleurs je n'ai pris encore aucun parti. Je ne m'éloignerai certainement pas d'ici avant d'avoir acquis la preuve que mon père est mort et d'avoir vu tomber la tête de son assassin, — car il a été volé et assassiné, je ne puis plus en douter à présent.

M. de Pierre-Lisse frissonna involontairement en entendant tomber ces paroles de la bouche de la jeune fille.

— Hélas! c'est fort à craindre, murmura-t-il avec un malaise évident.

— Pardonnez-moi, fit vivement Marguerite, de vous importuner de ces tristes pensées, mais c'est plus fort que moi. N'étiez-vous pas depuis quelque temps notre meilleur ami? Mon père avait-il quelque chose de caché pour vous? Ignorez-vous aucun des beaux projets que le pauvre homme avait formés? N'était-il pas tout près d'atteindre les honneurs qu'il ambitionnait depuis des années? Et moi-même...

Elle ne put en dire d'avantage : elle étouffait.

Cette douleur produisait sur M. de Pierre-Lisse une impression pénible.

— Allons, je vous laisse, dit-il avec un trouble qui n'échappa pas à la jeune fille, malgré ses angoisses. Je vais continuer à m'occuper de vous, et dans quelques jours... je viendrai vous voir... Je vous apporterai peut-être du nouveau...

Il revint, en effet, mais il n'avait rien appris.

M. de Lannoue avait rendu visite à l'orpheline et l'avait longuement interrogée.

— Assurément, lui avait-il dit, M. de Lescarre est tombé dans un piège infâme ! et celui qui l'a tué savait que votre père avait sur lui cette somme énorme. Devant qui en avait il parlé ?

— Il en avait parlé devant tout le monde, répondit Marguerite. Il était si heureux qu'il n'en faisait mystère à personne.

— Ainsi vous n'avez aucun soupçon ?

— Aucun, non, monsieur. Celui qui était le plus avant dans les confidences de mon père, c'était M. de Pierre-Lisse; mais vous êtes témoin du zèle qu'il déploie vous savez que je lui dois cet asile. Dernièrement encore il m'offrait sa bourse, Aussi il est peut-être le seul que mes soupçons n'oseraient pas effleurer. Quand aux autres, je vous l'ai dit, il y en a tant...

M. de Lanoue se leva. Il commençait à désespérer du succès.

Quinze jours se passèrent. Le chagrin de Marguerite n'était pas moins profond, mais il était moins bruyant.

Le baron revenait de temps à autre, empressé, soumis, respectueux. On ne savait toujours rien !

La jeune fille lui avoua qu'elle finissait par perdre tout espoir et qu'elle allait écrire au marquis de Coatlec.

— Vous avez raison, dit-il, c'est le parti le plus sage. Si vous voulez me remettre votre lettre, je la porterai moi-même à la poste de Rouen.

Marguerite accepta avec empressement. Pendant que le baron faisait un tour de jardin, elle écrivit au marquis, lui apprit la triste vérité et lui demanda ce qu'elle devait faire.

Plus tranquille alors, elle remit sa lettre au gentilhomme.

La fin du mois de juin arriva. Marguerite n'avait reçu aucune réponse.

Ce silence l'inquiétait beaucoup. Elle était triste, souffrante, affaiblie par la douleur.

Un soir, au moment où elle commençait à s'endormir, elle entendit du bruit dans sa chambre...

Elle ouvrit les yeux et reconnu le baron de Pierre-Lisse !

Elle se redressa subitement.

Qu'est-ce que cela voulait dire ? Comment cet homme avait-il pénétré chez elle ? Elle avait cependant fermé la porte à clef et placé la clef sous son traversin !

Elle eut bientôt l'explication de ce singulier phénomène.

Le baron s'avançait sur la pointe du pied et tenait à la main la clef avec laquelle il venait d'ouvrir la porte, — porte qu'il referma derrière lui avec cette même double clef dont il était possesseur.

Marguerite comprit tout.

Il était trop tard ! Elle voulut se lever. Il s'avança vivement au-devant d'elle et l'en empêcha d'un geste.

— De grâce, écoutez-moi ! dit-il.

— Quoi ? demanda Marguerite épouvantée. Que me voulez-vous ? Est-ce à pareille heure et par des moyens semblables que vous devez pénétrer chez moi ?

— Vous avez raison, mademoiselle, avoua humblement le baron, mais quand vous saurez...

— Le fait est, interrompit-elle avec un rire nerveux, que je serais curieuse de savoir ce qui vous amène ici à onze heures du soir?

— Je vais vous le dire, mademoiselle, fit le gentilhomme en s'inclinant respectueusement devant elle.

Le ton de parfaite politesse avec lequel s'exprimait M. de Pierre-Lisse, l'attitude réservée qu'il continuait à garder, donnèrent un instant le change à la jeune fille.

Elle s'imagina naïvement qu'il venait lui apporter quelque nouvelle importante.

— Je vous écoute, monsieur, lui dit-elle; mais hâtez-vous, je vous en conjure!

Elle tremblait encore légèrement en prononçant ces paroles.

— Si mes souvenirs sont exacts, mademoiselle, commença le baron, il y a bientôt cinq semaines, j'ai eu l'honneur de demander votre main à monsieur votre père...

— Je m'en souviens, monsieur; mais vous devez vous rappeler de votre côté, de quelle façon M. de Lescarre a accueilli votre demande.

— Je ne l'ai pas oublié, mademoiselle. Vous avez vu avec quelle sagesse je me suis soumis à une décision qui renversait mes plus chères espérances. Je croyais alors qu'il me serait possible de bannir votre pensée, et je vous prends à témoin de la force de volonté dont j'ai fait preuve pour atteindre ce résultat. Aujourd'hui, je ne vous le cache pas, mes espérances se sont ranimées. Votre situation actuelle est si différente de ce quelle était à cette époque que je me suis demandé si vos projets de mariage avec la famille de Coatlec subsistaient toujours.

— Mais vous ne l'ignorez pas, monsieur, répondit Marguerite. Il n'y a pas plus de dix jours que j'ai écrit au marquis... c'est vous même qui avez porté ma lettre à la poste.

— C'est vrai, mademoiselle. Eh bien! parlez sans détours: avez-vous reçu une réponse du marquis?

— Pas encore, mais elle ne saurait tarder...

— Le croyez-vous sincèrement?

— Sans doute.

— Sur votre honneur?

Marguerite ne répondit pas.

Le baron sourit d'un air triomphant.

— Vous voyez bien, dit-il; vous n'osez pas affirmer que vous y croyez. Eh bien! je serai plus franc que vous, moi: je n'y crois pas. Dans les circonstances terribles où vous a réduite l'événement douloureux qui vous a atteinte, vous auriez dû recevoir dans les trois jours la réponse du marquis. S'il garde un silence prudent, c'est que, vous sachant orpheline, pauvre surtout, il renonce pour son fils à l'honneur de votre alliance.

— Qu'en savez-vous ? M. de Coatlec est peut-être absent de Paris.

— De Paris qu'il ne peut pas se résoudre à quitter, même pour aller visiter ses terres de Bretagne ? interrogea le gentilhomme. Non, mademoiselle, ce n'est pas possible. Ne vous faites pas illusion. Renoncez dès à présent au mariage que vous deviez contracter avec son fils.

— Et quand j'y renoncerais, fit résolûment la jeune fille, en quoi cela peut-il justifier votre présence chez moi à onze heures du soir ? Car je suis chez moi, vous me l'avez dit, vous l'avez dit à Marianne...

— Je ne le nie pas.

— Est-ce le prix de votre loyer que vous venez chercher? Quel est-il ? Je suis prête à vous le payer sur-le-champ.

— Oh ! mademoiselle... ! dit le baron sur un ton de tendre reproche.

— Alors expliquez-vous.

— C'est ce que j'aurais déjà fait depuis longtemps, si votre impatience me l'avait permis.

— Eh ! monsieur, s'écria Marguerite avec force, ne la comprenez-vous pas, mon impatience. Pouvez-vous demeurer ici sans éveiller les plus coupables soupçons ?

— Je vous disais, mademoiselle, reprit M. de Pierre-Lisse, que votre situation nouvelle avait ravivé mes espérances. Je croyais avoir été bien clair. J'ajouterai que je ne suis pas, comme M. de Coatlec, de ceux que la perte d'une fortune, plus ou moins considérable, empêche de tenir la foi jurée. Je ne m'inquiète pas, moi qui vous aime d'un amour ardent, de savoir si vous êtes riche ou pauvre. Ce que je veux de vous, c'est vous et non pas votre richesse. Au contraire, je crois que je vous aime plus encore depuis que le malheur est venu frapper à votre porte. Et vous voyez bien que je suis sincère, puisque, après avoir étouffé cet amour pendant le temps où vous aviez le droit de croire à un avenir meilleur, je sens cet amour se réveiller plus brûlant, plus pur que jamais à présent que vos beaux projets se sont évanouis.

— Mais, monsieur, je ne vous ai pas dit que je les avais abandonnés.

— Vous venez de l'avouer, Marguerite.

— Vous vous trompez, monsieur, répliqua-t-elle aveec fierté. Dans tous les cas, ce n'est ni le lieu ni le moment de me tenir un pareil langage.

— Pourquoi ? Nous sommes seuls, insinua le baron, et personne ne viendra nous déranger...

— Encore une fois, monsieur, vous me faites injure.

— En quoi est-ce faire injure à une femme jeune, belle et libre de lui dire qu'on est épris d'elle à la folie et d'aspirer à sa main ?

— Je vous ai fait observer, monsieur, qu'à pareille heure...

— Eh ! qu'importe l'heure? N'est ce pas au contraire celle où l'on est le mieux pour parler d'amour ?

— Monsieur, fit Marguerite indignée, un mot encore et j'appelle Marianne.

— Appelez Marianne si vous voulez, elle ne viendra pas.

— Pourquoi ?

— Parce que j'ai eu besoin d'elle ce soir au Château-Perdu et qu'elle y passera la nuit.

— Que dites-vous ! s'écria la jeune fille, saisie tout à coup de nouvelles terteurs.

— Je vous répète que vous êtes belle et que je vous aime, chère Marguerite !

— Misérable ! fit-elle en se levant.

Il se leva aussi, se précipita sur elle et la saisit dans ses bras.

— Calme-toi, dit-il, d'une voix étranglée par le désir. Je t'aime, entends-tu... je t'adore... !

Il sentait palpiter contre sa poitrine ce sein ferme et arrondi. La vue de ces magnifiques épaules lui donnait le vertige. Tout le corps de la pauvre enfant, mal défendu par le lin soyeux qui le recouvrait, frémissait sous l'étreinte brutale dans laquelle il l'emprisonnait.

— Je t'en prie, disait-il, haletant et passionné, écoute-moi, Marguerite ! Un baiser, un seul baiser... Jure-moi que tu seras à moi, que tu ne me quitteras plus et je te rends la liberté.

— Jamais ! protesta-t-elle avec force. Plutôt mourir que d'appartenir à un misérable tel que vous !

— Misérable, as-tu dit ? Eh bien, soit ! fit le gentilhomme. Je mériterai jusqu'au bout l'injure que pour la seconde fois tu viens de me jeter à la face. Ah ! tu refuses de m'aimer. Ah ! tu me repousses, tu n'as pitié ni de mon amour ni de ma douleur. Eh bien ! tu seras à moi malgré toi...

En disant ces mots, il déposa sur ses épaules un baiser brûlant.

Elle frissonna à ce contact, fit un effort héroïque pour lui échapper et réussit à se dégager ; mais, dans ce mouvement violent, le fragile rempart qui défendait son corps nu contre les audacieuses entreprises du baron se déchira...

Elle n'eut plus d'autre ressource que de se réfugier dans le lit et de s'envelopper dans les draps.

Elle était perdue.

La lutte ne fut pas de longue durée.

La pauvre Marguerite, si cruellement éprouvée depuis un mois, était trop faible pour résister à celui qui avait si patiemment et si habilement préparé sa chute...

Elle perdit connaissance.

. . . . . .

Quand elle revint à elle, elle était dans les bras de son ignoble séducteur.

Elle se leva, s'enveloppa d'un peignoir, et courut vers la fenêtre, qu'elle ouvrit bien résolue à ne pas subir de nouvelles souillures.

— Si vous faites un mouvement, lui dit-elle, je me jette par la fenêtre.

Il ne bougea pas. Un sourire cruel erra sur ses lèvres.

— Oh ! maintenant tu as beau faire, tu es à moi. Tu ne te rappelles donc rien? Mais depuis deux heures tu es à ma merci ! Tes beautés les plus secrètes n'ont rien de caché pour moi. Je suis ton amant, ton maître...

— Lâche ! lâche ! cria-t-elle à deux reprises. Mon maître... toi !

Elle était folle. Elle chercha des yeux une arme pour s'en frapper... Elle n'en trouva pas. Elle songea à se précipiter. Mais tomber d'une fenêtre du premier étage sur le sable d'un jardin, ce n'était que faire une chute ridicule, peut-être... Ce n'était pas mourir !

Elle se prit à pleurer comme un enfant.

C'en était fait d'elle ! Plus d'avenir, plus de bonheur, plus rien !

— Allons, calme-toi, lui dit le baron. Tu n'es pas la première à qui ce malheur arrive, si tu considères comme un malheur l'amour que tu m'as inspiré. Reviens auprès de moi. La terre n'est pas seulement une vallée de larmes. Que diable ! tu as assez pleuré. Réjouis-toi donc une pauvre fois ! Nous avons de longs jours de jeunesse et de félicités à dépenser...

Il se leva, espérant la ramener à ses côtés, mais elle bondit vers la porte, sur laquelle M. de Pierre-Lisse avait laissé la clef, l'ouvrit précipitamment, y enferma ce vil larron d'honneur et se réfugia dans une chambre voisine...

Plusieurs jours se passèrent sans que le baron osât se représenter.

Il revint pourtant vers la fin de la semaine. Elle ne voulait pas le recevoir; mais à quel autre parti pouvait-elle se résoudre maintenant que d'accepter le nom de son séducteur ?

Elle l'accueillit avec une fierté hautaine.

— Vous n'obtiendrez rien de moi, dit-elle, avant le jour où je serai votre femme.

M. de Pierre-Lisse haussa les épaules et ne reparut pas.

Un mois s'écoula.

La santé de Marguerite changea tout à coup. Elle eut des indispositions inaccoutumées, des malaises soudains, des tressaillements intérieurs... Elle fit venir un médecin, qui l'interrogea longuement et lui révéla la vérité.

Marguerite poussa un cri déchirant.

Mère ! elle allait être mère ! de toutes les calamités qu'elle redoutait encore, celle-là était la seule à laquelle elle n'avait pas songé.

Mère malgré elle ! Mère sans être épouse ! N'était-ce pas le comble de la douleur et de l'ignominie ?

Elle résolut de ne pas survivre à cette dernière honte.

Mais mourir comment ? Elle n'avait à sa portée aucun moyen immédiat d'en finir avec la vie.

Fut-ce un bonheur ? L'avenir seul pouvait répondre, car, en cherchant ce moyen qu'elle ne trouvait pas, Marguerite se prit à réfléchir et se demanda si elle avait le droit de tuer avec elle le petit être qu'elle portait dans son sein.

Non. Assurément non. Puisqu'elle était mère, elle devait accomplir jusqu'au bout son devoir de mère, quelles que fussent ses répugnances et son humiliation.

Or, son devoir était tout tracé. Non-seulement il fallait vivre pour cet enfant, mais il fallait aussi lui assurer un nom.

Elle écrivit à M. de Pierre-Lisse pour le prier de venir la voir, ajoutant qu'elle avait une nouvelle importante à lui communiquer.

Marianne ne savait rien, mais elle se doutait de quelque chose

Prenez courage, mademoiselle, dit Marianne avec douceur. (Page 787.)

Le soir où Marguerite était tombée dans le piège infernal que le baron avait préparé de si longue main, on se souvient que la vieille domestique n'était pas là.

En effet, dans la journée, son maître était venu et lui avait donné l'ordre de se rendre au Château-Perdu, dès que son service auprés de sa nouvelle maîtresse serait terminé.

Marianne partit donc vers huit heures et demie et arriva chez le gentilhomme un peu avant neuf heures.

Celui-ci lui montra une pile de linge qu'il avait préparée et qui, disait-il, nécessitait des réparations urgentes.

La vieille domestique crut qu'elle devait l'emporter et promit de le rendre dans les quarante-huit heures.

— Non pas, fit vivement le baron, j'en ai besoin pour demain. Tu vas t'atteler immédiatement à la besogne et mettre en état ce soir tout ce que tu pourras.

— Mais cela ne me permettra pas de rentrer avant une heure du matin, objecta Marianne.

— Aussi, comme je ne veux pas te mettre dehors à pareille heure, tu resteras ici.

— Mais monsieur sait bien que cela ne se peut pas. Je n'ai pas prévu Mlle de Lescarre. Si elle m'appelait...

— Elle ne t'appellera pas. Elle repose tranquillement dans sa chambre, où tes services lui sont absolument inutiles. Donc tu coucheras ici. Tu en seras quitte pour te lever demain de meilleure heure.

Cela était dit d'un ton péremptoire, qui n'admettait pas de réplique.

La bonne femme se mit à l'œuvre.

Un peu avant onze heures, quelques précautions que prit son maître pour ne pas attirer son attention, elle l'entendit sortir de sa chambre et descendre l'escalier.

— S'absente-t-il donc à pareille heure? se demanda la bonne femme.

Oui, car à peine s'était-elle adressée cette question, que la porte extérieure du château s'ouvrit et se referma à grand bruit

— Où va-t-il? murmura-t-elle.

Elle eut un instant la pensée de le suivre. Un instinct secret lui disait qu'il allait chez Mlle de Lescarre et qu'il l'avait éloignée à dessein de la maison.

Pourtant elle n'osa pas quitter sa place.

Depuis quarante-deux ans qu'elle était au service des barons de Pierre-Lisse, elle avait été dressée à une obéissance tellement passive, elle avait pour ses maîtres un tel respect, que contrevenir à leurs ordres lui semblait une monstruosité.

Elle continua donc son travail; mais elle s'aperçut bientôt que ce travail n'en était pas un. Les réparations dont le linge avait besoin étaient tellement insignifiantes qu'au bout d'une heure et demie tout était terminé.

Cela la confirma dans les soupçons qu'elle avait conçus: mais elle n'eut pas le courage de la désobéissance.

Minuit sonna. Le baron n'était pas encore de retour.

Elle gagna la chambre que son maître lui avait indiquée et se jeta sur son lit, mais elle ne put fermer les yeux.

Trois heures avaient sonné, le petit jour commençait à poindre, quand elle entendit rentrer M. de Pierre-Lisse.

Elle sortit à son tour et revint chez elle.

Tout paraissait en bon ordre dans la maison.

Elle ôta ses souliers et monta pieds nus jusqu'a la porte de la chambre qu'occupait Mlle de Lescarre. Arrivée là, elle prêta l'oreille.

Elle entendit distinctement les larmes et les sanglots de la pauvre enfant.

Elle eut peur. Ainsi elle ne s'était pas trompée?... Qui sait?... Ces larmes et ces sanglots ne prouvaient rien après tout. Depuis que Marguerite avait perdu du même coup son père et sa fortune, combien de fois Marianne l'avait-elle vue versant des larmes amères! Peut-être était-ce le même motif qui les faisait couler encore...

Elle se retira.

Le matin, vers huit heures, ne voyant pas paraître Mlle de Lescarre, qui, d'ordinaire était très-matinale, elle alla frapper à sa porte.

— Qui est là? demanda la jeune fille.

Marianne se nomma. Aussitôt la porte s'ouvrit.

Elle entra et remarqua sur-le-champ que le lit était dans un désordre inaccoutumé.

Quant à Marguerite, elle avait certainement essuyé ses yeux rougis pour ouvrir à la bonne femme, et cependant de grosses larmes roulaient encore sous ses longs cils.

— Qu'avez-vous, mademoiselle? lui dit la vieille domestique d'une voix caressante. Vous souffrez?

— Oh! oui, fit Marguerite en portant la main à son cœur.

— Qu'avez-vous? demanda Marianne.

— Ce que j'ai!... s'écria Mlle de Lescarre.

Elle fut sur le point de tout lui dire. Ses lèvres se refusèrent à un aveu de cette nature.

— Vous le savez bien, répondit-elle.

Dès ce moment, la brave femme se douta de la vérité. Elle n'avait provoqué ni reçu pourtant la moindre confidence quand, cinq semaines plus tard, elle vit revenir le baron.

Marguerite le reçut au salon.

— Monsieur, lui dit-elle, je vous serai obligée de me répondre franchement à la question que je vais vous poser.

— Je t'écoute, chère enfant, fit le baron en souriant. Es-tu revenue enfin à des sentiments plus humains?

Ce tutoiement, que le gentilhomme affectait envers elle, était une lâcheté. Il révoltait tous les instincts de pudeur et de fierté de la jeune fille. Elle eut la force de n'en rien laisser paraître.

— Le crime que vous avez commis, reprit-elle, résolûment, a eu des conséquences épouvantables, monsieur.

— Bah! fit négligemment M. de Pierre-Lisse. Lesquelles?

— Je vais être mère, monsieur, et je viens vous demander, si, oui ou non, vous voulez donner un nom à votre enfant?

Le baron s'attendait si peu à cette révélation, qu'il ne put cacher la surprise désagréable qu'elle lui causait.

— Comment! déjà ! s'écria-t-il.

— Veuillez répondre, monsieur, insista Marguerite.

— Mon Dieu... balbutia le gentilhomme, je ne sais... cela dépend de toi, ma chère.

— En quoi, monsieur?

— Prouve-moi que tu es devenue raisonnable... que tu m'aimes... permets-moi de venir ici quand bon me semblera, à toute heure du jour et de la nuit et, si tu es bien gentille... nous verrons...

Sous ce nouvel affront, la jeune fille fut sur le point d'éclater. Néanmoins, elle parvint à se contenir.

— Est ce tout ce que vous avez à répondre? lui demanda-t-elle.

— Parbleu ! tu es une fille singulière, répondit le baron avec désinvolture. Toutes les fois que je t'ai vue, depuis cette soirée où je n'ai été heureux que par surprise, je t'ai toujours trouvée ou en larmes ou en colère. Ce n'est pas un état normal, ma chère enfant. Que diable! sèche tes beaux yeux, calme ton courroux. Le mal est sans remède, maintenant, plus que jamais, apaise-toi. Aie quelque pitié de mon amour, sois aimante à ton tour. Déride ton joli visage, souris-moi, embrasse-moi. Je ne demande pas mieux que de passer auprès de toi de longues journées et de plus longues nuits ; mais plus de tristesses, plus d'attitudes menaçantes! Sois femme, enfin, c'est-à-dire douce, bonne, gracieuse et gaie, ainsi qu'il convient au sexe qui embellit notre existence. Allons ! Est-ce dit ? Veux-tu m'aimer un peu? Veux-tu que je t'aime beaucoup? Veux-tu que nous jouissions largement de notre jeunesse, que nous nous abreuvions de tous les plaisirs, que nous nous noyions dans un océan de félicités? Cela dépend de toi. Ouvre-moi tes bras, permets-moi dès aujourd'hui de serrer dans les miens ce corps admirable que j'ai si peu possédé...

Il s'arrêta, voyant que le visage de Marguerite, loin de se dérider, s'assombrissait de plus en plus.

— Est-ce tout ce que vous avez à répondre ? répéta-t-elle pour la seconde fois.

— Sans doute, puisque tu es inexorable...

— Il suffit, monsieur, dit la jeune fille.

Calme en apparence, bien que les insultes auxquelles elle venait de s'exposer lui eussent brisé le cœur, elle allait se retirer, quand le baron la saisit brutalement par le poignet.

— Ainsi, dit-il avec une sourde colère, tu es de glace pour moi ! Rien ne peut apitoyer ton âme ni faire ployer ta fierté ! Mais tu ne sais donc pas ce que j'ai fait pour te posséder! J'ai mis pendant deux mois un masque sur mon visage, j'ai contraint mon amour à se taire, j'ai feint la plus entière soumission à tes désirs. Tandis que tu m'entretenais du mariage que tu avais projeté, mon cœur se déchirait, une infernale jalousie me torturait. Comment as-tu pu croire que je servirais docilement tous tes caprices ? Comment as-tu pu me juger assez niais ou plutôt

assez désintéressé, pour admettre que j'allais porter sottement au marquis de Coatlec la lettre que tu lui écrivais?

— Quoi! s'écria Marguerite, cette lettre... vous l'avez gardée!

— Parbleu! fit M. de Pierre-Lisse avec un ricanement cynique. Eh bien! écoute. Tu m'as prié de te répondre franchement : je l'ai fait, tu le vois. Je n'ai que peu de mots à ajouter. Si tu as ta fierté, j'ai la mienne. Tant que tu ne te seras pas donnée à moi, volontairement, librement, sans restriction, tu n'obtiendras rien, ni un nom pour toi, ni un nom pour ton enfant. Et maintenant, va. Cette maison est à toi, tu peux y rester. Quant à moi, je n'y remettrai pas les pieds avant que tu m'aies écrit ce seul mot :

« Viens! »

Ce jour-là, continua-t-il, bien que je ne m'engage à rien dès à présent, il dépendra de toi de tout réparer.

Il lui avait lâché le bras.

Elle s'éloignait, fière encore, en dépit des humiliations dont le misérable l'avait abreuvée.

— Va donc! rugit-il en lui montrant le poing avec une colère farouche. Meurs, ou plutôt vis dans ton orgueil et dans ta honte! Le mal que tu m'as fait, je te l'ai rendu. Nous ne nous devons rien ni l'un ni l'autre.

Il sortit à ces mots, livide et frémissant de rage impuissante.

A peine la porte s'était-elle refermée sur lui, que Marguerite, perdant tout à coup l'énergie qui l'avait soutenue jusqu'alors, tomba lourdement sur le parquet.

Elle se trompait. Le temps de ses épreuves n'était pas fini.

Depuis le début de cet entretien, Marianne, poussée par une irrésistible curiosité, avait collé son oreille contre la porte qui communiquait avec la salle à manger.

Elle avait tout entendu et elle avait tressailli d'épouvante.

Presque aussitôt que le baron avait quitté le salon par la porte qui donnait sur l'antichambre, le bruit produit par la chute de la jeune fille était parvenue à ses oreilles

Elle fût sur le point de voler à son secours : mais la force de l'obéissance passive était telle, chez cette vieille et fidèle servante d'un maître indigne, qu'elle n'osa point faire un pas.

Elle attendit qu'il se fût éloigné et que la porte extérieure du jardin se fût refermée sur lui pour pénétrer dans le salon.

Alors, se jetant sur le corps inanimé de Marguerite, elle souleva dans ses bras la tête de l'infortunée.

Elle l'étendit sur le sopha et lui prodigua inutilement plus d'un quart d'heure ses soins maternels.

Enfin la jeune fille ouvrit les yeux.

Elle demeura longtemps encore sans reprendre entièrement connaissance. Elle avait tant pleuré, qu'il ne lui restait plus de larmes. La tête baissée, le regard fixe, abîmée dans sa douleur, elle n'avait plus conscience de ce qui se passait autour d'elle.

Le choc avait été terrible. L'anéantissement de Marguerite se serait prolongé peut-être pendant des heures, si la brave femme, qui ne la quittait pas des yeux, ne l'avait arrachée enfin à cette immobilité cataleptique.

Elle lui prit doucement la main.

— Mademoiselle, dit-elle d'une voix caressante, j'ai un aveu à vous faire et un pardon à vous demander. Voulez-vous m'entendre ?

Mlle de Lescarre se tourna vers elle et ouvrit les yeux, comme au sortir d'un long rêve.

— Un aveu ! répéta-t-elle presque machinalement.

— Oui, mademoiselle.

Marguerite fit un effort pour rassembler ses idées.

— Je vous écoute, dit-elle d'un ton dolent.

— Tout à l'heure, pendant que vous étiez enfermée avec M. de Pierre-Lisse... commença Marianne avec embarras, le hasard m'a conduite dans la salle à manger... un grand bruit de voix est parvenu jusqu'à moi... je me suis arrêtée... j'ai écouté...

— Et vous avez entendu? demanda la jeune fille effrayée.

— Tout, oui, mademoiselle. C'est de quoi je voulais vous demander pardon... Et vous me pardonnerez mademoiselle, ajouta Marianne en joignant les mains, car votre malheur vous a conquis à jamais toutes mes sympathies, sans rien vous faire perdre à mes yeux du respect auquel vous avez droit.

Marguerite se voila le visage de ses deux mains.

— Sans doute, ce n'est pas grand'chose que l'amitié d'une femme comme moi, poursuivit la vieille servante, et pourtant je suis une honnête et bonne créature, mademoiselle. Je n'ai jamais fait de mal à personne, moi, et si je suis restée fidèle aux maîtres que j'ai servis pendant plus de quarante ans, je n'ai été chez eux la complice d'aucune mauvaise action.

— Hélas ! je ne vous accuse pas, ma pauvre femme, dit Mlle de Lescarre.

— C'est moi qui m'accuse, mademoiselle, répliqua Marianne, car le soir où M. le baron m'a fait venir au Château-Perdu et m'y a retenue malgré moi, j'aurais dû ne pas l'écouter, obéir aux pressentiments qui m'agitaient... Oui, mademoiselle, cela me faisait quelque chose de vous laisser seule, la nuit, j'en ai fait l'observation à mon maître... il m'a imposé silence. Ah ! si j'avais été sûre.. vers onze heures... quand je l'ai entendu sortir... je lui aurais désobéi, mademoiselle. C'eût été la première fois de ma vie, mais je l'aurait fait, je vous le jure !

— Comment ! s'écria Marguerite, vous saviez donc...

— Je ne savais rien, mademoiselle. Sans m'en rendre compte j'avais peur... voilà tout ce que je peux vous dire.

A ces mots, elle lui raconta sous quel prétexte le baron l'avait appelée et l'avait fait rester au Château-Perdu.

— Mais à présent, reprit-elle, vous pouvez être tranquille. Quoi qu'il arrive, dussé-je quitter le service de M. le baron, je ne vous abandonnerai pas. C'est à force de soins et de sollicitude que je m'efforcerai de mériter mon pardon.

Ah ! poursuivit-elle avec force, quand je pense que si j'avais obéi à mon instinct... Non, je ne m'en consolerai jamais, mademoiselle !

Et la pauvre femme essuya une larme qui coulait sur sa joue ridée.

— Que voulez-vous ? fit Mlle de Lescarre accablée. J'étais condamnée ! Qu'ai-je fait cependant pour mériter ces rudes épreuves.

— Prenez courage, mademoiselle ! dit Marianne avec douceur. Si vous avez eu de grands chagrins, vous aurez aussi de grandes consolations. Cet enfant que vous portez dans votre sein sera peut-être votre joie et votre orgueil.

— Ah ! puissiez-vous dire vrai, ma bonne femme. Il est désormais le seul lien qui me rattache à l'existence.

Marguerite, à dater de ce jour, accepta en effet, la situation qui lui était faite et se résigna à vivre. Le dévouement de Mariane opéra en elle une heureuse diversion et parvint à la distraire des idées sombres qu'elle nourrissait.

L'hiver se passa ainsi. Le mois d'avril 1758 arriva.

Le baron ne s'était pas représenté ; Marguerite ne lui avait pas écrit.

Le 12 avril, elle mit au monde une fille. Marianne, et le docteur que Mlle de Lescarre avait fait appeler, assistèrent seuls à la délivrance de la jeune mère.

Comment le bruit de cet évènement se répandit-il dans le pays ? Nul ne le pourrait dire. Ce qu'il y a de certain c'est que, depuis trois mois, l'histoire de Marguerite était la fable du pays. Un cri d'indignation générale s'était élevé contre le baron.

On affirmait même que, désireux de s'y soustraire et désespérant de vaincre les résistances de sa victime, M. de Pierre-Lisse vendait insensiblement le peu de biens qu'il possédait et se préparait à quitter le pays.

Marguerite, pour le compte de qui Marianne recueillait tous ces propos, espérait pourtant encore qu'en apprenant son accouchement le baron aurait le désir d'embrasser son enfant... la curiosité de le voir, tout au moins.

Il n'en fut rien.

L'enfant avait été déclarée, enregistrée, baptisée sous les noms de Marie-Marcelle-Eugénie sans que son père eût donné signe de vie.

Mlle de Lescarre crut naïvement qu'il l'ignorait. Elle lui écrivit :

« Monsieur,

« Si vous voulez embrasser votre fille et lui donner un nom, je suis prête à oublier en sa faveur tout ce que vous m'avez fait souffrir. S'il vous reste au fond du cœur le moindre sentiment d'humanité, vous ne faillirez pas aux devoirs les plus impérieux et les plus sacrés.

« Je vous attends.

« Marguerite de Lescarre. »

Trois jours s'écoulèrent. M. de Pierre-Lisse n'avait pas paru.

Tout à coup, Marguerite apprit que le baron était parti la veille pour Paris, après avoir vendu tous ses biens, sauf le Château-Perdu, qui n'avait pas trouvé d'acquéreur.

Elle ne pouvait pas le croire. Comment, cet homme avait eu le courage de s'éloigner sans embrasser, sans voir même son enfant ! Non, ce n'était pas possible !

Le lendemain elle en eut la preuve.

Un notaire de Rouen, le même chez qui M. de Lescarre avait négocié la vente de son petit domaine, vint lui faire visite et lui annoncer que la maison où elle demeurait n'appartenait plus à M. de Pierre-Lisse.

— Néanmoins, ajouta-t-il, le nouveau propriétaire, touché de votre situation intéressante, consent à vous y laisser quinze jours encore, afin que vous ayez le temps de vous rétablir.

Marguerite eut un sourire amer.

— Veuillez remercier pour moi cet inconnu, dit-elle, et l'assurer que je n'abuserai pas de l'hospitalité qu'il daigne m'accorder.

Le notaire salua gravement et s'éloigna.

Marguerite resta seule.

Ainsi elle allait être chassée de Saint-Aubin, comme elle avait été chassée de la Morinière !

Qu'allait-elle devenir? Où cacher sa honte et son désespoir ?

Elle eut encore une illusion, la dernière. Elle se figura que si le baron voyait jamais Marcelle, il se laisserait émouvoir par la beauté de cette enfant.

Or, le baron était allé à Paris ; elle résolut de s'y rendre également.

Dailleurs, nulle part, mieux que dans la ville immense, elle ne pouvait se dérober à tous les regards.

Elle fit part de ses projets à Marianne, qui les approuva et poussa même l'héroïme jusqu'à quitter le pays où elle était née pour ne pas se séparer de sa jeune maîtresse.

Vers la fin de juin, elles partirent et trouvèrent rue Neuve-des-Petits-Champs un petit appartement dans lequel elles s'installèrent.

Marguerite avait à sa disposition une somme de douze mille livres qu'elle eut la science de faire durer trois ans.

Elle n'avait ni vu ni rencontré M. de Pierre-Lisse.

Ses ressources étaient épuisées ; mais il lui restait les bijoux de sa mère. Elle les vendit, prit un logement plus modeste et se mit courageusement au travail.

Cela dura huit ans.

Marianne était morte dans l'intervalle, sans que son dévouement se fût démenti un seul instant.

Marguerite n'avait presque plus rien. Elle le vendit encore et alla se réfugier rue Vellehardouin, dans une mansarde, brodant avec un acharnement que la fatigue ne pouvait lasser, consacrant à sa chère Marcelle, qui grandissait tous les jours en sagesse et en beauté, tout ce qu'elle avait de temps et d'argent.

Arrivée à ce degré de misère et de déchéance, elle abjura le nom qu'elle avait porté jusqu'alors, prit celui de sa mère et se fit passer pour veuve. . . . . .

. . . . . .

Un éclat d'obus lui fracassa le bras. (Page 796.)

« Tu sais le reste, chère enfant, disait le manuscrit. Il est inutile de m'appesantir plus longtemps sur les cinq dernières années de souffrances et de privations que nous avons passées dans cet humble réduit. La tâche était sans doute au-dessus de mes forces, puisque je n'ai pas pu la remplir jusqu'au bout.

« Ton père, ma chère enfant, est celui dont je viens de te raconter l'histoire... c'est-à-dire le baron de Pierre-Lisse. Tu le rencontreras peut-être un jour... Peut-

être aussi, touché par tes grâces naïves, te donnera-t-il enfin le nom que tu as le droit de porter... S'il le fait, oublie tout ce qui a pu m'échapper de trop vif dans les pages de ce long récit, car, s'il le fait jamais, je lui pardonne tout ce que j'ai souffert par sa faute.

» N'oublie pas non plus ce que tu dois au dévouement du père Brahma, à qui je t'ai confiée avant de mourir. Il est le seul, avec la regrettée Marianne, qui ait témoigné un peu de sympathie à ta pauvre mère. »

Ces dernières lignes avaient été certainement ajoutées par Marguerite au bas du manuscrit quelques instants avant sa mort, car elles étaient d'une autre écriture et d'une encre beaucoup plus pâle.

XVIII

LE PLACET

Le duc de la Tournaye posa le manuscrit sur la table et jeta les yeux sur Marcelle, dont une violente émotion s'était emparée.

Chacun de ceux qui écoutaient avaient été diversement impressionné par la lecture de ce douloureux récit.

Marcelle, écrasée sous le poids des infortunes dont sa mère avait été la triste héroïne, avait laissé tomber sa tête sur sa poitrine. Des larmes abondantes coulaient silencieusement sur son visage, sans qu'elle songeât à les essuyer. Son sein se soulevait tumultueusement. Quelques efforts qu'elle fit pour étouffer les sanglots qui s'en échappaient, elle ne pouvait en contenir parfois l'explosion bruyante.

Raymonde et Lucien la considéraient avec une tendre compassion.

Quant à M^me^ de Libessac, elle jetait sur la pauvre enfant des regards attristés.

Elle aussi avait ressenti profondément le contre-coup des émotions que les malheurs de Marguerite avaient provoquées.

Si elle n'était pas, comme Marcelle, la fille de M^lle^ de Lescarre, elle était la cousine de M. de Pierre-Lisse ; elle avait habité le pays dans lequel ces événements s'étaient accomplis ; elle n'ignorait pas un des bruits auxquels ils avaient donné naissance.

Malgré tout, elle n'osait cependant pas troubler le sombre recueillement dans lequel la jeune fille avait fini par se plonger.

Ce fut M. de la Tournaye qui, le premier, sentant qu'une telle situation ne pouvait se prolonger, s'approcha de Marcelle et lui prit doucement la main, afin d'attirer son attention.

— Eh bien ! mon enfant? lui dit-il. Vous voilà désormais édifiée sur le compte du baron de Pierre-Lisse. Aurez-vous encore quelque scrupule à vous séparer de l'homme qui a fait de votre mère une martyre, et qui voudrait faire de vous une autre martyre ?

— Le sais-je, hélas ! répondit tristement la jeune fille. En me donnant son nom, le baron de Pierre-Lisse n'a-t-il pas exaucé le désir le plus ardent de ma pauvre mère? Et, s'il a mérité ainsi le pardon de sa victime, ai-je le droit de lui refuser le mien ?

— Voilà de nobles paroles, assurément, fit Mme de Libessac ; mais, avant de vous prononcer définitivement, ma chère petite, permettez-moi d'ajouter quelques renseignements personnels à ceux que Marguerite de Lescarre vous a fournis.

Lucien et Raymonde se regardèrent étonnés, tandis que Marcelle se tournait avidement vers la comtesse.

Elle avait, en effet, gardé jusqu'ici un silence si rigoureux sur la jeunesse et les antécédents du baron, que c'était une véritable surprise pour tout le monde que de la voir entrer dans la voie des aveux.

— Avez-vous remarqué, commença la comtesse d'un ton résolu, que le manuscrit de votre mère se tait sur les résultats de l'enquête à laquelle s'est livré M. de Lanoue, relativement à la disparition du vicomte de Lescarre ?

— C'est vrai, fit Marcelle.

— Cela ne vous étonne-t-il pas un peu?

— Beaucoup, Madame.

— Et ne vous demandez-vous pas pourquoi votre mère n'a pas voulu aborder un sujet qui l'intéressait et qui vous intéresse si directement?

— En effet, avoua la jeune fille.

— C'est sur ce point délicat que mon devoir est de vous donner quelques éclaircissements, reprit Mme de Libessac.

J'habitais les Moulineaux à cette époque, et je suivais ces tristes événements avec une attention d'autant plus vive que mon cousin, mon seul parent, y jouait un assez vilain rôle. Aussi je ne négligeais rien de ce qui pouvait me faire connaître la vérité.

La vérité... je ne la connais pas encore; mais les bruits qui ont couru dans le pays à cette époque et auxquels Marguerite a fait allusion, je les ai recueillis soigneusement, et mon devoir est de vous les communiquer.

L'enquête que poursuivait M. le lieutenant criminel n'a pas abouti pour deux raisons :

La première c'est que le coupable avait si bien pris ses précautions qu'il a déjoué les investigations immédiates de la justice.

La seconde, c'est que M. de Lanoue est mort, trois mois après l'accident survenu au vicomte, sans avoir eu le temps de mener à bonne fin l'œuvre qu'il avait entreprise.

Vous pouvez vous figurer aisément la perturbation qui résulte en pareil cas dans les affaires criminelles. Les subalternes n'osent plus agir, tant que le directeur n'est pas nommé et, comme cette nomination se fait attendre parfois deux ou trois mois, ainsi qu'il est arrivé à Rouen en 1757, il en résulte qu'on finit par négliger et même par oublier les crimes sur lesquels on était chargé d'instruire.

En outre, le successeur, quand il arrive, n'est au courant de rien de ce qui s'est passé. Il parcourt les anciens dossiers d'un œil distrait, et néglige les anciennes affaires pour les nouvelles, aimant mieux témoigner de son zèle et de son intelligence personnels, plutôt que de la perspicacité de son prédécesseur.

C'est ce qui se présenta à l'époque dont nous parlons. Le crime avait été commis en mai, M. de Lanoue était mort au commencement de septembre, et ce ne fut qu'à la fin de décembre que le nouveau titulaire vint prendre possession du poste dont il était investi.

La disparition de M. de Lescarre était un fait oublié. Si le nouveau magistrat prit connaissance des poursuites commencées, il ne jugea probablement pas à propos de les continuer, car il n'en fut plus question, malgré les démarches que fit Marguerite auprès de lui pour arriver à un résultat satisfaisant.

Peut-être même Mlle de Lescarre n'osa-t-elle pas poussser plus avant ses démarches, car si la justice semblait vouloir enterrer cette affaire, les habitants du pays n'avaient pas cessé de s'en préoccuper.

Quand on apprit la grossesse de Marguerite, et quand on sut dans quelles circonstances le baron de Pierre-Lisse avait accompli cette ignoble séduction, un cri d'indignation générale s'éleva contre lui.

Votre mère vous a signalé le fait; mais, remarquez-le bien, elle ne vous a fourni à ce sujet aucun détail. Pourquoi ?

Parce qu'on lui avait laissé ignorer sans doute la nature de ces bruits, ou bien parce que, les connaissant, elle a reculé devant une accusation terrible et dont vous allez comprendre la gravité.

Il ne s'agit que de bruits, je vous le répète; mais ils avaient fini par prendre une telle consistance, que le baron jugea prudent de se soustraire par la fuite aux embarras qu'ils menaçaient de lui susciter.

En effet, on n'accusait plus seulement M. de Pierre-Lisse d'avoir usé de violence envers Mlle de Lescarre; on l'accusait encore d'avoir assassiné et dépouillé le vicomte.

Et ne croyez pas que ce fût à la légère qu'on portait contre le baron cette accusation horrible, poursuivit la comtesse. On se rappellait avec quelle hypocrite soumission il s'était incliné devant la décision du vicomte, avec quelle astuce et quelle persistance il s'était introduit dans sa demeure, et s'était fait son confident, presque son ami, afin de mieux surprendre ses secrets.

« Évidemment, disait-on, M. de Pierre-Lisse savait exactement quelle somme

le vicomte devait toucher, quel jour et à quelle heure la vente de la Morinière devait être réalisée. »

Comment M. de Lescarre était-il tombé dans le piège qu'on lui avait tendu? Son cheval avait-il péri sur la route par accident? Avait-on préparé la mort de la pauvre bête? Un long interrogatoire seul aurait pu résoudre ces questions accessoires.

Ce que personne n'ignorait, c'est que le baron n'avait rien et qu'une pareille somme était bien faite pour tenter sa cupidité.

A l'appui de ces vraisemblances, on invoquait un autre détail, non moins digne d'attirer l'attention.

Le matin du jour où M. de Pierre-Lisse s'était rendu chez le lieutenant criminel, il avait demandé à Marguerite la permission d'écrire une lettre.

Où l'avait-il écrite ? Dans le cabinet même du vicomte, où Marguerite l'avait laissé seul pendant environ dix minutes.

Or, lorsque, quelques heures après, M. de Lanoue avait fait ouvrir, à la requête de Marguerite, le bahut où son père avait enfermé devant elle les cent vingt-cinq mille livres qu'elle réclamait, on ne les avait pas retrouvées !

« Ce n'est pas étonnant, disait-on, si le baron avait assassiné et dépouillé M. de Lescarre, il avait dû s'emparer de son trousseau de clefs. Dès lors, rien ne lui avait été plus facile, pendant que Marguerite se retirait, que d'ouvrir le bahut et d'y dérober la somme que le vicomte y avait déposée.

— Oh ! fit Marcelle avec un geste de terreur.

— Permettez-moi d'ajouter, dit Mme de Libessac, que votre mère a eu un soupçon vague de ces menées infâmes. Dans le manuscrit dont M. le duc de La Tournaye vient de nous donner lecture, ne dit-elle pas : « M. de Pierre-Lisse était certainement ,de tous ceux que nous connaissions, celui qui était le plus avant dans les confidences de mon père ; mais il est le seul sur lequel mes soupçons ne sauraient s'arrêter... »

— Soupçons, reprit la comtesse. Le mot y est, vous le voyez, ma chère enfant.

— Ah ! c'est épouvantable à penser ! dit la jeune fille avec accablement.

— De tous ces bruits, que faut-il croire ? reprit la comtesse. Je ne sais trop. Pesez et jugez, ma chère petite.

Quant à moi, je n'y ai pas ajouté foi d'une manière absolue, puisque j'ai permis à mon cousin de se représenter ici.

Cependant, je tiens à vous expliquer pourquoi j'ai agi de la sorte, moi, qui à la suite de ce scandale, lui avais impitoyablement fermé ma porte. Est-il besoin de longs commentaires? Ne le comprenez-vous pas? Je m'imaginais que Marguerite vivait encore, que le baron, revenu à des idées plus saines, après dix années d'exil, consentirait à réparer le mal qu'il avait fait.

J'ai été dupe, comme M. de La Tournaye, de l'infernale duplicité de cet hypocrite. Et quand je songe aux violences incestueuses dont il vous a rendue

victime, quand je pense que, comme votre mère, vous avez failli devenir la proie de ce misérable... Je me demande comment vous avez la foi assez robuste ou le cœur assez aveugle pour hésiter devant les crimes dont il est coupable!

Marcelle ne pleurait plus. Les confidences de la comtesse avaient produit sur elle le même effet que si elle eût reçu sur la tête un coup violent.

Raymonde et Lucien comprenaient maintenant, en face de la gravité de ces accusations, pourquoi Mme de Libessac avait observé jusqu'à ce jour une si prudente réserve. Selon eux, ces révélations écrasantes devaient décider du sort de Marcelle.

Évidemment elle ne pouvait pas retourner auprès du baron.

Ils s'attendaient donc à ce qu'elle se prononçât immédiatement, et même avec une certaine énergie.

Ils se trompaient.

La jeune fille hésitait. Le sentiment du devoir la pénétrait si profondément qu'elle se demandait si ce n'était pas agir avec une irrévérence criminelle que de traduire à sa barre l'homme qui était son père, de le juger et de le condamner.

Ce dont on l'accusait était horrible, assurément; mais on ne lui fournissait aucune preuve à l'appui de ces cancans de province. Et si ces bruits étaient autant de calomnies, n'aurait-elle pas à se reprocher éternellement la légèreté avec laquelle elle les avait accueillis?

Elle ne se prononça donc pas. Elle se leva et demanda la permission de se retirer dans sa chambre, afin d'y lire à tête reposée le manuscrit que lui avait légué sa mère.

Lucien le lui rendit, et elle disparut au milieu de l'étonnement général.

Quand elle fut seule, elle parcourut de nouveau avec une attention fiévreuse ces longues pages, dans lesquelles sa pauvre mère s'était épanchée et qui avaient conservé çà et là la trace des larmes que le récit de ses malheurs lui avait fait répandre.

Cette lecture réveilla tous les souvenirs de Marcelle.

On se rappelle quelle impression avait produite en elle, dix-huit mois auparavant, la vue du petit logement que le duc de La Tournaye avait loué et meublé pour elle et le père Brahma.

Il lui semblait qu'autrefois elle avait habité une chambre plus belle encore, suivie d'une autre chambre, puis d'une autre pièce... puis d'une autre... Mais oui! c'était bien cela! C'était l'appartement qu'elle avait occupé avec sa mère en arrivant à Paris!

Ella le revoyait aujourd'hui tel qu'il était à cette époque. Le brouillard que la misère avait étendu sur son passé se déchirait... La jeune fille se rappelait tout jusqu'à l'honnête Marianne, qui la portait alors dans ses bras.

Elle souffrait et pleurait avec l'infortunée victime de tant de malheurs immérités, à mesure qu'elle relisait ces lignes écrites avec tant de simplicité touchante

et dans lesquelles se déroulaient les tristes péripéties d'une existence si cruellement éprouvée.

Aussi l'indignation finit par l'emporter en elle sur le respect auquel elle se croyait obligée envers son père. Et pourtant, à ses yeux, tout ce qu'avait souffert Mlle de Lescarre n'était rien en comparaison de la monstrueuse accusation que la comtesse de Libessac avait élevée contre le baron.

Quoi ! M de Pierre-Lisse aurait tué le père de Marguerite ! Quoi ! de ces mêmes mains sanglantes qui avaient accompli l'assassinat et le vol, il avait osé serrer la main de celle qu'il avait faite orpheline !

A la seule pensée qu'un si exécrable soupçon avait publiquement pesé sur ce misérable, Marcelle se sentit prise d'une telle horreur, qu'elle ne put se résoudre à se retrouver face à face avec un tel homme.

Son parti fut pris aussitôt.

Le lendemain matin, quand elle vint saluer Raymonde, elle lui demanda la permission de rester auprès d'elle.

— Si je vous le permets ! s'écria la duchesse avec feu. Mais ne voyez-vous pas que depuis deux mois nous n'avons pas d'autre désir !

La décision de la jeune fille causa une joie non moins profonde à la comtesse et à Lucien.

Enfin ! on allait vivre tranquille, reprendre la vie calme d'autrefois ! Il était temps !

Sur-le-champ, Marcelle reprit les fonctions de grande aumônière qu'elle remplissait jadis chez le duc de La Tournaye, — résolue à se consacrer désormais avec une ardeur plus vive encore au soulagement des infortunes qui lui étaient signalées.

En effet, Lucien continuait, sans se lasser, la tâche qu'il avait entreprise ; mais plus il persévérait dans cette voie, plus il s'apercevait combien le trésor des rajahs était insuffisant !

En vain il avait jeté déjà plusieurs millions dans ce gouffre insatiable. Comme les têtes de l'hydre, on aurait juré que ces misères renaissaient à mesure qu'on les secourait.

Or, Lucien n'avait pas seulement en vue la satisfaction de faire le bien quand il se consacra à cette tâche aride ; il espérait aussi imposer silence aux mécontents, apaiser le cri terrible qui sortait du sein de la France épuisée contre la royauté.

Sans doute Louis XVI s'efforçait d'apporter la plus stricte économie dans l'administration, mais avant lui, Louis XIV et Louis XV étaient venus, qui avaient sucé le pays jusqu'à la moelle Comment remettre en état des finances qui n'existaient pas, ou qui n'existaient que pour faire redouter à prochaine échéance une banqueroute inévitable ?

Ce n'était pas le trésor des rois d'Adjimore qui pouvait combler ce vide effrayant ! Celui de tous les rajahs réunis n'aurait pas suffi à boucher le trou qu'un siècle de royauté avait creusé.

Lucien commençait à acquérir cette certitude désolante ; mais, loin que son

zèle en ressentit la moindre atteinte, il était au contraire bien résolu à épuiser non-seulement le trésor du prince Adjir, mais le sien, celui de la comtesse, de tous les cœurs dévoués qui s'associaient à son œuvre réparatrice.

Marcelle lui fut d'un précieux secours.

Raymonde était maintenant hors d'état de lui venir en aide. Sa grossesse touchait à son terme. On multipliait autour d'elle les précautions dont elle avait été entourée depuis près de huit mois. Le docteur Rousseau l'avait condamnée à une immobilité presque absolue. Il avait recommandé même qu'on lui épargnât les plus petites émotions.

Or, les derniers évènements dont Marcelle avait été l'héroïne n'avaient pas été sans influence sur la santé de Raymonde.

Si grâce à l'amour de son mari, à le sollicitude de ses amis, au dévouement de ses domestiques, elle avait pu résister à ces rudes secousses, c'était à condition que ces secousses ne se renouvelleraient pas.

Lucien fut donc doublement enchanté de la résolution que Marcelle avait prise. Il lui remit entre les mains la volumineuse correspondance qu'il recevait et l'initia aux nouvelles démarches qui, récemment, avaient été faites, soit auprès de lui, soit auprès de Raymonde et de la comtesse.

Il connaissait la droiture de la jeune fille, la sûreté de son jugement, la délicatesse avec laquelle elle agissait en pareil cas.

Il lui donna donc carte blanche et se réjouit à l'idée que la duchesse, désormais délivrée de ce souci, pourrait se livrer sans scrupules aux devoirs et aux ivresses de sa prochaine maternité.

Marcelle nous l'avons dit, rentra avec joie dans l'exercice de ses fonctions.

Parmi les placets que le duc lui avait soumis, un d'eux attira sur-le-champ son attention. Le jeune comte de Lally avait ajouté de sa main, au bas de ce placet, quelques lignes de chaleureuse recommandation.

Pourquoi la jeune fille s'occupa-t-elle tout d'abord de ce placet, alors que tant d'autres, plus anciens, n'avaient pas moins de droit à son indulgence ?

Etait-ce parce que Martial patronnait cette demande?

On l'eût certainement fort embarrassée si on lui avait posé cette question. Mais personne n'était là pour s'en enquérir ni pour voir la rougeur dont le nom de Martial vint empourprer sa joue pâlie.

Elle parcourut le placet. Celui qui l'avait rédigé se nommait le chevalier de Vandrôme.

En termes fort mesurés et fort dignes, il faisait le tableau saisissant de la pénurie à laquelle il était réduit.

Capitaine aux gardes-françaises depuis quinze ans, le chevalier allait prendre sa retraite, lorsqu'un éclat d'obus lui fracassa le bras droit et lui emporta trois doigts de la main gauche.

Amputé du bras droit, incapable, en raison de l'infirmité qui affligeait sa main gauche, de se livrer à aucun travail, il avait inutilement sollicité pendant trois ans du ministère une pension que le mît à l'abri du besoin, ou un emploi de surveillant qui le fît vivre sans être obligé de mendier son pain

Le brave gentilhomme lui baisa les mains avec effusion. (Page 798.)

On lui avait répondu que les caisses était vides, que tous les emplois étaient donnés, et que plus de deux mille demandes de même genre avaient sur la sienne le triste avantage de la primauté.

Ne sachant à quel saint se vouer, il était allé chez le comte de Lally et lui avait exposé sa détresse.

Il avait servi dans l'Inde sous les ordres du père de Martial. C'était à ce titre qu'il venait implorer l'appui du jeune gentilhomme.

Le comte l'accueillit avec bienveillance. Tout individu qui lui apportait le moindre renseignement sur cette fatale guerre des Indes était certain de trouver auprès de lui un accès facile.

M. de Vandrôme lui fit le récit de cette désastreuse campagne et lui révéla des particularités inconnues que Martial enregistra avec un soin minutieux.

Il se montra généreux et reconnaissant envers le chevalier et lui suggéra l'idée de recourir au duc de La Tournaye, ajoutant qu'il se chargeait de plaider sa cause.

M. de Vandrôme hésita d'abord. Frapper à la porte d'un étranger lui répugnait. Cependant, il avait entendu parler des libéralités du duc. Il n'ignorait pas que plusieurs de ses camarades avaient trouvé chez lui les secours que l'Etat ne pouvait pas leur distribuer. Il se laissa donc convaincre par Martial et écrivit à M. de La Tournaye.

On le pria de faire parvenir à l'hôtel toutes les pièces qui militaient en sa faveur. Le jour même il les remit entre les mains de Papillon.

Le vieux brigadier avait fait du tout un dossier, que Lucien n'avait pas encore eu le temps d'examiner quand il le donna à Marcelle.

Elle feuilleta, l'un après l'autre, chacun des papiers qui le composaient. Plusieurs certificats, signés des noms les plus honorablement connus, attestaient l'irréprochable conduite et la valeur du vieil officier, qui ne comptait pas moins de trente-sept années de services et de vingt campagnes.

Sur-le-champ Marcelle entreprit de faire droit à cette requête et de se renseigner elle-même, ainsi qu'elle le faisait toujours en semblable occurrence.

Pour elle, en effet, tout était un indice précieux. Elle savait, pour l'avoir supportée, ce que c'était que la misère. D'après la manière dont un logement était tenu, si pauvre et si nu qu'il fût, elle voyait à qui elle avait affaire, de même qu'elle jugeait, d'après l'aspect et le langage de celui qu'elle interrogeait, s'il était réellement digne d'intérêt.

Accompagnée de Germain, elle se rendit donc, vers trois heures, chez le chevalier.

L'entretien qu'elle eut avec lui la convainquit que le vieil officier méritait à tous égards la bienveillance que Martial lui avait témoignée. Elle s'enquit de ses ressources et de ses besoins. Le pauvre capitaine n'avait aucune ressource et ses besoins étaient impérieux.

La jeune fille lui promit de revenir le lendemain et lui laissa entendre que, dès à présent, il pouvait compter sur la générosité de M. de la Tournaye.

Le brave gentilhomme lui baisa les mains avec effusion et y laissa tomber une larme d'attendrissement.

Marcelle sortit toute bouleversée. Cette larme lui brûlait la main.

Quant au chevalier, il rayonnait. La grâce de la jeune fille, la touchante bonté dont elle avait fait preuve, avaient vaincu ses répugnances.

Il gagna les quais, tout heureux de l'avenir qui l'attendait, oubliant pour ainsi

dire ce qu'il avait souffert, ne songeant qu'à l'ange de charité que le ciel lui avait envoyé.

Il se promenait au soleil, plus leste et plus joyeux qu'il ne l'avait été depuis dix ans, lorsqu'il s'arrêta brusquement devant un personnage qui s'avançait vers lui, lentement, le visage soucieux et la tête baissée.

— Vous, baron ! s'écria-t-il. Comment ! c'est vous que je retrouve ! Savez-vous qu'il y au moins dix-sept ans que je ne vous ai vu !

Le personnage auquel il s'adressait releva la tête.

— Le chevalier de Vandrôme ! s'écria-t-il à son tour.

— Moi-même, mon cher M. de Pierre-Lisse, répondit le vieil officier.

Le baron ne paraissait pas enchanté outre mesure de cette rencontre. Il lui avait suffi d'un coup d'œil, pour juger que son ancien ami n'était pas dans une position brillante. Cependant il fit bonne contenance.

Ils causèrent longuement du passé.

Le chevalier de Vandrôme avait fait la connaissance du baron à Paris, quelques dix-sept ans auparavant. Ils s'étaient rencontrés chez un ami commun.

Le chevalier était alors en congé et ne cherchait qu'à occuper le plus gaiement possible les six mois que son colonel lui avait accordés.

Il se lia avec M. de Pierre Lisse, qui menait alors grand train, jouait beaucoup et connaissait toutes les filles à la mode.

Le baron faisait parade de sa générosité. Il n'était guère arrivé de sa province depuis plus d'un an, de sorte qu'il dépensait son temps, son argent et sa jeunesse avec une prodigalité que le chevalier essaya vainement, à plusieurs reprises, non pas de réprimer, mais de restreindre.

Quand les six mois furent expirés, M. de Vandrôme regagna son régiment. Il quitta le baron avec regret, mais celui-ci jura qu'il irait lui faire visite, et ils se séparèrent sur cette promesse, dont nul obstacle ne devait empêcher la réalisation.

Depuis cette époque, ils ne s'étaient jamais revus.

M. de Pierre Lisse avait oublié l'engagement qu'il avait pris, le chevalier avait changé de garnison... Ainsi s'était rompue cette éphémère amitié.

Après avoir exhumé ces souvenirs lointains, nos deux compagnons de plaisir se mirent à parler du présent.

Le baron confessa bravement qu'après avoir dévoré son patrimoine il s'était expatrié pour essayer de refaire sa fortune.

Le chevalier, à son tour, lui raconta sa vie en quelques mots.

Sa tante, l'unique parente qu'il possédât, et qui était fort riche, avait fini, en vieillissant, par tomber dans la dévotion. En l'absence de son neveu, les prêtres s'étaient emparés d'elle et avaient si bien joué leur rôle, qu'ils avaient entièrement dépouillé la pauvre femme

Elle mourut en leur laissant tout ce qu'elle possédait, au détriment de son malheureux neveu, qui, pendant ce temps, versait inutilement son sang pour la patrie.

— Ainsi, vous n'avez rien? demanda le baron, en accompagnant ces mots d'un regard oblique.

— Pas un écu, mon pauvre ami!

— Vous avez pris votre retraite, cependant.

— Il l'a bien fallu, répondit le vieil officier en montrant, des deux doigts de sa main gauche, son bras droit inutile.

— Et à quel chiffre s'élève votre pension? fit M. de Pierre-Lisse.

— Elle s'élève à zéro, dit le capitaine avec un soupir.

— Comment! on vous l'a donc retirée?

— On n'a pas eu cette peine, puisqu'on ne me l'a jamais donnée.

Il raconta alors quelles innombrables et vaines démarches il avait faites au ministère de la guerre.

— Mais alors qu'allez-vous devenir? interrogea le baron,

— Ma foi, je le sais si peu que, sans M. de Lally, je me serais fait sauter la cervelle, répondit le chevalier.

— Quel M. de Lally? Le fils de celui qui a été exécuté en place de Grève?

— Lui-même. J'avais servi sous les ordres de son père, je suis allé lui demander sa protection auprès du ministre...

— Il vous l'a accordée? fit M. de Pierre Lisse.

— Il a fait mieux que cela, mon cher, dit l'ancien capitaine. Non-seulement il m'a prêté une petite somme, dont j'avais grand besoin, mais encore il m'a suggéré l'idée de m'adresser au duc de la Tournaye.

— Au duc de La Tournaye?

— Vous le connaissez? demanda M. de Vandrôme.

— Un peu, repondit le baron. Ses libéralités ont fait beaucoup parler de lui.

— En effet, dit le chevalier, c'est un homme véritablement grand et généreux.

— Vous l'avez vu?

— Non pas lui, mais une ravissante jeune fille... sa sœur ou sa parente probablement...

— Une jeune fille? interrompit M. de Pierre-Lisse, qui prêta avidement l'oreille.

— Oui, âgée de dix-sept ou dix-huit ans, brune, avec de grands yeux noirs admirables, une beauté idéale, un sourire angélique.

— Vous êtes donc allé à l'hôtel de la Tournaye?

— Non. Cette enfant est venue chez moi, accompagnée d'un domestique.

— Quand donc?

— Aujourd'hui, il y a une heure.

— Et elle vous a remis au nom de M. de la Tournaye une somme importante? demanda le baron.

— Pas encore; mais elle a promis de revenir demain à la même heure.

— Ah! fit M. de Pierre-Lisse, devenu subitement pensif, elle vous a promis... pemain... Mais, au fait, dit-il, voilà bientôt une grande demi-heure que nous causons sur nos jambes... Vous devez être fatigué.

— Pas du tout, protesta le capitaine.

— Alors, c'est moi qui ne serais pas fâché de m'asseoir, reprit le baron. Est-ce que vous demeurez bien loin d'ici ? ajouta-t-il.

— Non, à deux pas, au coin de la rue du Petit-Musc et de la rue Saint-Antoine.

— Eh bien ! allons-y, dit M. de Pierre-Lisse en l'entraînant.

— C'est que mon logement est bien modeste, fit observer timidement le vieil officier.

— Bah ! qu'importe entre deux vieux amis comme nous !

— Vous le voulez, soit ! fit gaiement le chevalier.

Ils arrivèrent bientôt au logement qu'occupait M. de Vandrôme.

Ce logement était propre, mais il était pauvre et fort petit.

Il ne se composait absolument que d'une antichambre, dans laquelle on avait placé deux chaises, et de deux pièces qui se commandaient. L'une de ces pièces avait la prétention de représenter un salon ; l'autre était une chambre à coucher, à peine garnie des meubles indispensables.

Après les avoir montrées à M. de Pierre-Lisse, le chevalier voulait le ramener dans le salon, quand le baron aperçut en face de lui une autre porte, solidement fermée par une énorme serrure, dans laquelle se trouvait la clef. En bas et en haut, deux verroux de dimension énorme étaient tirés.

— Et derrière cette porte... qu'y a-t-il ? demanda M. de Pierre-Lisse en la désignant du doigt

— Il n'y a rien.

— Comment rien ? Alors pourquoi est-elle si bien barricadée ?

— Quand je dis qu'il n'y a rien, corrigea le vieux capitaine, cela signifie que cette porte est condamnée, parce qu'elle donne sur l'escalier de la maison voisine

— Ah ! fit vivement le baron, il y a un autre escalier derrière cette porte ?

— Oui. Il paraît qu'autrefois les deux maisons n'en faisaient qu'une. Elles appartiennent maintenant à deux propriétaires différents. Il a été convenu entre eux que l'escalier par lequel nous sommes montés desservirait la partie qui est en façade sur la rue Saint-Antoine, tandis que celui-ci serait spécialement affecté aux bâtiments qui donnent sur la rue du Petit-Musc.

— La porte n'est pas murée pourtant ? interrogea M. de Pierre-Lisse.

— Du tout.

— Vous en êtes certain

— Je l'ai ouverte pour m'en assurer.

— Savez-vous que c'est très commode ? s'écria-t-il.

— Pourquoi ? fit le chevalier surpris.

— On peut ici recevoir une femme à la barbe de son mari, répliqua le baron.

— Ah ! je n'y songe guère, dit le vieil officier en refermant la porte.

— Bon ! vous y songerez quand viendront des temps meilleurs, riposta toujours en riant, M. de Pierre-Lisse.

— Parbleu ! fit délibérement le baron, après un silence pendant lequel il avait attentivement examiné l'appartement, vous n'êtes pas trop mal ici... et quand

vous aurez un peu d'argent pour embellir ce logement, il vous sera facile d'en faire un vrai paradis.

— Sans doute, mais avant de penser à parer ce réduit, il faut vivre.

— Oh ! soyez sûr que le duc fera bien les choses.

— Je l'espère ! mais me donnera-t-il la pension à laquelle j'aurais droit ?

— Vous n'osez pas y croire ?

— Non-seulement, je n'ose pas y croire, répondit M. de Vandrôme, mais encore je ne vous le cache pas, il me répugne de devoir à la charité d'autrui des ressources que mes services m'avaient légitimement acquises.

— Je comprends ce scrupule, fit vivement le baron. A votre place, je ne sais même pas si j'aurais eu le courage de le surmonter.

— Ah ! dit amèrement le vieil officier, croyez que je m'y suis résigné qu'après avoir épuisé toutes les sollicitations, essuyé toutes les rebuffades.

— Qui sait... hasarda M. de Pierre-Lisse. Vous n'avez peut-être pas suivi la bonne voie... Vos recommandations n'étaient probablement pas assez puissantes...

— Dix de mes amis m'avaient promis d'intervenir, dit tristement M. de Vandrôme. L'ont-ils fait ?

— Ils ne l'ont pas fait, soyez-en convaincu, interrompit le baron, — mais vous ne vous êtes pas adressé à moi, mon cher ami, insinua-t-il.

— A vous ! s'écria M. de Vandrôme avec vivacité. Vous connaissez donc le ministre ?

— Intimement, dit le baron avec fatuité.

— Et vous consentiriez à parler pour moi ? fit le vieil officier dont le cœur battait d'espérance.

— Dès ce soir, si vous le voulez.

— Si je le veux !... Ah ! cher ami... dit le chevalier qui suffoquait de joie. Et quand aurai-je une réponse ? Où demeurez-vous ?

— Ne vous dérangez pas, fit M. de Pierre-Lisse avec un sourire débonnaire. Cette réponse, je veux avoir le plaisir de vous l'apporter moi-même...

— Ah ! que vous êtes bon !

— Pas plus tard que demain, ajouta le baron.

— C'est Dieu qui vous envoie ! murmura l'ancien capitaine, ému jusqu'aux larmes.

— Et je vous dirai l'heure à laquelle le ministre aura fixé votre audience, continua M. de Pierre-Lisse d'un ton protecteur et affectueux.

— Ah ! si cela pouvait être avant l'heure à laquelle cette jeune fille arrivera... dit le chevalier.

— A quelle heure l'attendez-vous ?

— A deux heures.

— Je tâcherai que ce soit avant, fit le baron en se levant pour prendre congé.

XIX

COURTS INSTANTS DE BONHEUR

Après avoir accompli auprès du chevalier de Vandrôme la pieuse mission dont elle était chargée, Marcelle était rentrée à l'hôtel, qu'elle avait trouvé en grand émoi.

Raymonde avait été prise des premières douleurs; le docteur Rousseau était auprès d'elle avec la comtesse de Libessac.

Quant à Lucien, il était assis dans la pièce voisine, en proie à des angoisses faciles à concevoir, silencieux, pâle, attentif au moindre bruit, attendant impatiemment le dénouement, qu'il espérait et redoutait à la fois.

La jeune fille s'approcha de lui et lui raconta les résultats de sa visite.

Lucien l'écoutait à peine.

— Merci... disait-il, merci mille fois, chère enfant... Tout ce que vous ferez sera bien fait... Demandez à Papillon telle somme que vous jugerez nécessaire... N'oubliez pas que c'est Martial qui nous a recommandé ce pauvre officier...

Marcelle se retira.

Au moment où elle traversait le salon, elle se trouva face à face avec le comte de Lally.

Il venait aux informations, très intrigué de savoir quelles conséquences avait eues l'expédition qu'il avait si habilement conduite, de concert avec Brissot.

La jeune fille lui sourit gracieusement et voulut passer outre. Il la retint doucement par la main.

Elle rougit et baissa les yeux.

— Pardon, mademoiselle, dit-il, mais je viens d'apprendre par Papillon le grand événement qui se prépare et je ne peux guère m'adresser qu'à vous en cette circonstance pour avoir des nouvelles... Etes-vous à même de m'en donner?

— Pas encore, monsieur... je ne sais pas... balbutia Marcelle avec embarras Je quitte le duc à l'instant... il est fort inquiet...

— Je le conçois aisément, mademoiselle. Aussi serais-je désolé de le déranger. Mais, puisque le hasard me sert si bien, m'est-il permis de vous demander si vous restez définitivement auprès de vos bienfaiteurs ?

— Oui, monsieur.

— Ainsi, vous acceptez l'acte d'émancipation que vous a octroyé la bonté du roi?

— Je l'accepte, oui, monsieur.

— De sorte que vous êtes désormais complètement indépendante, affranchie de toute tutelle?

— A ce qu'il paraît... répondit Marcelle avec un peu de tristesse.

Martial respira bruyamment. Il avait peine à contenir la joie dont son cœur était pénétré.

— Peut-être alors allez-vous reprendre les fonctions délicates que vous remplissiez jadis? demanda-t-il d'une voix tremblante.

— C'est déjà fait, monsieur.

— Quoi! si tôt! s'écria le jeune comte. En ce cas permettez-moi d'appuyer auprès de vous le placet qu'a adressé au duc de La Tournaye un vieil et brave officier qui a servi jadis sous les ordres de mon père...

— Le chevalier de Vandrôme, interrompit la jeune fille.

— Ah! vous savez son nom?

— Oui, fit Marcelle en baissant les yeux; j'ai lu ce matin le placet qu'il avait rédigé, et je suis allée tout à l'heure lui rendre visite.

— Eh quoi! déjà! Je ne sais en quels termes vous remercier, mademoiselle, car vous n'ignorez sans doute pas que je l'ai très chaleureusement recommandé.

— C'est précisément pour cela que je m'en suis occupé sur-le-champ.

— Ah! que vous êtes bonne! fit Martial avec feu.

— Pourquoi? demanda la jeune fille. N'est-il pas tout naturel que je fasse droit à une réclamation qui est patronnée par le meilleur ami de M. de La Tournaye?

— C'est juste, dit le gentilhomme un peu déconcerté. Je ne vous en dois pas moins des remerciements sincères, mademoiselle. Assurément je ne croyais pas... je ne pouvais pas espérer que ce fût à cause de moi... uniquement pour m'être agréable...

— Vous avez tort, monsieur, répondit naïvement Marcelle. Pourquoi ne chercherais-je pas à vous être agréable?

— Ah! si c'était possible! s'écria le jeune comte.

— C'est la vérité pure, monsieur.

— Ainsi, reprit Martial, dont le cœur battait avec force, il est bien vrai que vous accueilleriez avec bienveillance toute demande émanant de moi?

— Assurément, monsieur.

— Même si elle avait trait à toute autre chose qu'une recommandation banale? demanda le gentilhomme en plongeant ses regards dans les grands yeux de la pauvre enfant.

Ce regard, les intonations caressantes que prenait la voix de Martial troublèrent un peu la jeune fille.

— Oui, monsieur... murmura-t-elle. C'est-à-dire... je ne sais pas... Quelle autre demande?...

— N'êtes-vous pas libre à présent, mademoiselle? fit le jeune comte, non moins troublé. N'êtes-vous pas jeune et belle? Ne comprenez-vous pas que tant de grâce et de beauté inspirent à ceux qui les ont admirées jusqu'alors en silence des sentiments...

L'arrivée de Brissot coupa court à la discussion. (Page 811)

—Je suis libre, il est vrai, interrompit Marcelle, qui tremblait comme la feuille, mais je ne me considère pas comme affranchie de toute convenance, sinon de toute tutelle. Si je ne suis plus obligée envers M. de Pierre-Lisse à une soumission aveugle, je ne suis pas dégagée envers ceux qui m'ont offert une si cordiale hospitalité de tout respect et de toute reconnaissance.

— Je le conçois, mademoiselle, répliqua Martial; mais si j'adressais au duc une requête et si vous en étiez l'objet...

— Je ne saurais vous en empêcher, monsieur, répondit la jeune fille, qui se leva pour échapper à ce dangereux entretien.

— Ainsi, demanda le jeune gentilhomme, ivre d'une joie qu'il ne cherchait plus à contenir, vous m'autorisez...

— Ne sachant pas de quoi il s'agit, interrompit de nouveau Marcelle, je n'ai le droit de rien autoriser ni de rien empêcher. M. le duc jugera si votre requête a des titres à son indulgence.

A ces mots, elle le salua gravement et s'éloigna d'un pas rapide, sans oser se retourner, de peur que Martial ne vît la rougeur dont ses joues étaient couvertes.

Martial comprit que si la pudeur de la jeune fille avait reculé devant un aveu plus explicite, c'était par un sentiment d'exquise délicatesse dont il approuvait la pureté.

Elle l'aimait donc ? Il n'osait l'espérer, pourtant il inclinait à le croire.

L'attitude embarrassée de Marcelle, sa rougeur, la complaisance avec laquelle elle l'avait écouté, l'autorisation formelle qu'elle lui avait donnée de s'adresser au duc, lui semblaient être autant d'indices de la sympathie qu'elle éprouvait pour lui.

Bientôt Martial ne douta plus. Son cœur débordait de joie; ses yeux rayonnaient d'une ivresse d'autant plus vive qu'il pouvait sans contrainte lui donner libre cours.

Que ne pouvait-il à l'instant même solliciter de Lucien la réponse à laquelle le bonheur de sa vie entière était attaché !

Le moment était mal choisi. Martial était forcé de le reconnaître.

— Ce sera pour demain... murmura-t-il en poussant un profond soupir.

Il s'éloigna, quelque peu attristé.

Il rentra chez lui l'âme ensoleillée, presque certain qu'il touchait du doigt le bonheur auquel il aspirait depuis si longtemps!

Quant à Marcelle, elle avait regagné sa chambre, en proie à une agitation dont elle ne soupçonnait pas encore la nature.

Jusqu'à présent, elle n'avait jamais interrogé son cœur et n'avait attaché aucune importance aux prévenances dont elle n'avait cessé d'être l'objet, tant de la part de Brissot que de la part de Martial.

Elle leur reconnaissait à tous deux un mérite égal, une même noblesse de sentiment, une même fierté de caractère, mais jamais elle n'avait prévu qu'elle serait un jour obligée de choisir entre les deux.

Bien plus, si on lui avait jamais dit que ce jour était proche, elle aurait peut-être incliné tout d'abord en faveur de Brissot.

N'était-ce pas lui qui l'avait recueillie, mourante et dénuée de tout, sur le pavé de Paris? N'était-ce pas lui qui, le premier, lui avait donné asile ? Ne s'était-il pas dépouillé de son manteau pour fournir au père Brahma les remèdes que le docteur avait prescrits ?

Et bien ! oui. Brissot avait fait tout cela et Dieu sait si Marcelle lui en était reconnaissante ! Mais, aujourd'hui qu'elle obéissait aux impulsions de sa franche

nature, ce n'était cependant pas pour lui que son cœur battait avec le plus de force.

Pourquoi ? Martial n'avait cependant d'autre titre à son amour que l'amitié qui l'unissait à M. de La Tournaye. Personnellement il n'avait rendu aucun service à la jeune fille, — elle le croyait du moins. — Et, malgré tout, c'était vers lui qu'elle se sentait entraînée.

Quand il entrait dans le salon, le cœur de Marcelle se dilatait, le sang affluait à ses tempes et bourdonnait à ses oreilles. Tout en fermant les yeux, elle le voyait, ou plutôt elle le sentait s'avancer vers elle.

Ce trouble involontaire qu'elle ne s'était pas expliqué, cette attraction secrète qu'elle ressentait pour lui, prenaient une forme maintenant qu'elle y songeait.

Car, elle n'en pouvait douter, le jeune gentilhomme l'aimait. S'il avait voulu savoir d'elle quelle résolution elle avait prise, c'était afin de demander sa main au duc. Ne voulant pas s'exposer à un échec, ou risquer une démarche compromettante, il s'était informé si elle était libre.

Pour la première fois de sa vie elle goûtait un bonheur complet. Nulle arrière-pensée, nul remords, nulle crainte, n'en atténuaient la plénitude. Elle ne songeait plus à Brissot; elle était tout entière à Martial.

Aussi se promettait-elle, le lendemain, de faire droit dans une large mesure, à la requête de celui qu'elle protégeait.

M. de La Tournaye ne lui avait-il pas donné carte blanche ? Ne savait-elle pas de quelles ressources inépuisables disposait le duc ? N'était-elle pas assurée qu'il approuverait des deux mains tout ce qu'elle aurait fait ?

Elle en était là de ses réflexions, lorsqu'elle entendit dans l'escalier un pas précipité.

Au même instant, avant qu'elle eût eu le temps de composer son visage, la porte de sa chambre s'ouvrit brusquement et Ludivine entra comme une bombe.

— Ah ! mademoiselle, s'écria-t-elle, moitié riant et moitié pleurant, quel bonheur ! Le sorcier l'avait bien dit... C'est un fils !

Marcelle oublia aussitôt les joies égoïstes auxquelles elle venait de s'abandonner pour partager l'allégresse dont la maison était remplie.

Elle descendit précipitamment auprès de Raymonde et se jeta dans ses bras avec un élan irrésistible.

— Oui, pensa-t-elle, le sorcier ne s'est pas trompé. Or, il m'a prédit que j'aurais encore à souffrir... qui sait si la prophétie s'est accomplie jusqu'au bout ?

En effet, toutes les prédictions de Damis se réalisaient comme à miracle.

Le jour où le jeune duc de La Tournaye avait donné cette soirée mémorable, dans laquelle le sorcier avait émerveillé la compagnie, la comtesse de Libessac, que l'on avait interrogé à son retour, venait bien de recevoir des mains de l'agent de police l'acte de naissance de Marcelle. C'était bien cet acte qu'elle lisait à l'heure où Damis avait attiré sur elle l'attention de Lucien.

Il avait prédit à Raymonde qu'elle mettrait au monde un enfant mâle, et Raymonde venait d'accoucher d'un garçon !

Il avait prédit à Marcelle qu'elle était destinée à souffrir encore, et les souffrances de Marcelle avaient commencé le jour même où elle avait perdu le talisman qu'il lui avait donné !

Or, ce talisman, elle ne l'avait pas retrouvé. Elle restait donc toujours sans défense contre les malheurs qui la menaçaient encore.

Mais quels malheurs pouvait-elle redouter? Non-seulement elle était sous la protection du duc de La Tournaye, mais encore sous celle du roi de France. Enfin elle était aimée de Martial, au dévouement de qui elle était certaine de ne pas faire inutilement appel.

Les terreurs que le souvenir de Damis lui avait fait un instant concevoir s'évanouirent promptement au milieu de l'allégresse générale dont l'hôtel de La Tournaye était rempli.

Le duc était ivre de joie. L'amour qu'il ressentait pour sa femme s'augmentait encore du respect qu'il éprouvait pour la mère. Il avait la certitude qu'il pourrait transmettre à son fils son patrimoine et ses vertus.

A l'avenir sa vie avait un but déterminé. Les trésors d'amour et de charité qu'il recélait au fond de cœur, ce n'était plus pour des indifférents qu'il les dépenserait, c'était pour celui qui devait porter son nom.

Si Raymonde était heureuse, c'était surtout du bonheur de son mari. Non pas que sa satisfaction personnelle fût moins vive, car le plaisir d'être mère est sans rival ; mais elle avait craint de demeurer éternellement stérile, et le duc avait partagé certainement ces craintes. Quoiqu'il n'en eût rien dit à sa femme, elle avait surpris parfois sur les traits de son mari une tristesse dont elle ne comprenait que trop la cause !

Aujourd'hui, tous les coins sombres de leur mariage s'éclairaient d'une sérénité non pareille. Avec la naissance de ce fils, une nouvelle vie était entrée dans la maison.

Dans la soirée, Brissot se présenta. Il fut reçu, mais il trouva tout le monde dans un tel état de surexcitation, qu'il se serait retiré aussitôt, si Marcelle n'était pas venue à sa rencontre.

Lui aussi, comme Martial, il avait eu la curiosité de savoir quel effet avait produit sur la jeune fille la lecture du manuscrit que lui avait légué sa mère.

Pas plus que le comte, il ne laissa soupçonner qu'il était de moitié dans la façon étrange dont ce manuscrit était parvenu entre les mains de Marcelle.

Il s'informa seulement si elle restait définitivement auprès de ses bienfaiteurs.

Pendant les quelques phrases qu'ils venaient d'échanger à ce sujet, la jeune fille avait cru remarquer en lui un peu d'abattement.

— Etes-vous souffrant, monsieur? lui demanda-t-elle.

— Moi ! se récria-t-il, je n'ai jamais été malade.

— Il me semble pourtant, reprit Marcelle, que vous êtes plus pâle, que vos yeux n'ont plus le même éclat, que votre parole elle-même est plus lente et moins sonore qu'autrefois.

— Vous vous trompez, mademoiselle, répondit-il. C'est qu'il y a longtemps que vous ne m'avez vu !

— Deux mois et demi... c'est vrai ! soupira la jeune fille.

— Et deux mois et demi pendant lesquels bien des évènements inattendus se sont déroulés... fit mélancoliquement le jeune clerc.

— Ces évènements ne sont heureusement qu'un long cauchemar, fit observer Marcelle.

— Non, pas tout à fait, mademoiselle.

— Comment?

— De ce cauchemar il reste quelque chose.

— Quoi donc? un souvenir... plus pénible qu'agréable, malheureusement.

— Mieux que cela, mademoiselle, il reste une réalité, dit Brissot en hochant la tête.

— Laquelle? interrogea la jeune fille étonnée.

— C'est que vous n'êtes plus la fille du père Brahma, ni même celle de Mme Darnaud, mais bien la fille de noble demoiselle Marguerite de Lescarre et du baron de Pierre-Lisse. Or, si votre mère est morte, votre père existe... il est riche... sa fortune vous reviendra presque infailliblement quelque jour.

— Eh bien! qu'importe?

— Il importe beaucoup, mademoiselle! fit gravement Brissot.

— En quoi? dit vivement Marcelle. Croyez-vous que je vous en sois moins reconnaissante de ce que vous avez fait pour moi? Vous imaginez-vous que le nom dont je suis affublée, presque malgré moi, ait altéré en rien les sentiments dont j'étais animée à l'époque dont nous parlons?

— J'espère pour vous que non, mademoiselle.

— Alors, ce n'est pas bien à vous de me le reprocher.

— Dieu me garde de vous adresser le moindre reproche! Mais que voulez-vous... dit le jeune clerc d'une voix légèrement voilée, je m'étais si bien habitué à ne voir en vous qu'une enfant du peuple, qu'une fille obscure, sans nom, sans famille, sans avenir, que la soudaine métamorphose qui s'est accomplie dans votre situation me déconcerte un peu...

— Pourquoi? demanda la jeune fille.

Brissot hésita. Il la regarda longuement avant de répondre et parut faire sur lui-même un violent effort.

— Parce que je vous aimais ainsi, dit-il enfin.

— Et vous ne m'aimez plus? fit naïvement Marcelle, un peu émue d'un langage si nouveau pour elle.

— Je vous aime toujours de la même amitié, dit le jeune clerc, dans les yeux de qui brilla un éclair; mais il me semble qu'entre nous ne peut plus exister la même familiarité qu'autrefois. A cette amitié fidèle, dévouée, ardente, se mêle, à mon insu, un respect dont j'essaye en vain de me défendre. Ah! s'écria-t-il, avec un accent déchirant, si je pouvais vous dire quel beau rêve j'avais fait.

— Quel rêve? parlez, insista vivement la pauvre enfant tout attendrie.

— A quoi bon? répondit Brissot en affermissant sa voix et en contraignant ses lèvres à sourire. Ce n'était qu'un rêve, je vous l'ai dit... Aujourd'hui il est irréalisable, mieux vaut l'oublier.

— Comment! A moi!... à moi que vous appelez votre amie, vous refusez de dire ce que vous aviez rêvé, fit Marcelle qui tremblait de comprendre.

— Oui, mademoiselle! dit le jeune clerc en se levant brusquement.

En même temps, il porta main à son cœur, comme pour y étreindre une douleur aiguë.

— Et croyez-moi, ajouta-t-il, cela vaut mieux pour vous et pour moi

Sur ces parles énigmatiques, il sortit d'un pas rapide, en la caressant d'un dernier regard.

La porte du salon s'était refermée sur lui, avant que Marcelle, revenue de sa surprise, songeât à le retenir.

L'aurait-elle fait d'ailleurs? Assurément, non.

Elle avait fini par deviner quelles secrètes souffrances altéraient les traits et la voix du jeune clerc. Le retenir, le contraindre à s'expliquer, c'eût été provoquer un aveu qu'elle ne voulait pas entendre.

C'était bien assez, c'était déjà trop de l'avoir pressenti!

Ainsi Brissot l'aimait également! Et c'était parce qu'elle était noble et riche qu'il renonçait à son amour! Ah! que n'avait-il parlé plus tôt? Peut-être aurait-elle pu l'écouter sans remords, peut-être l'image de Martial ne se serait-elle pas encore dressée entre elle et lui... Hélas! pourquoi son cœur n'était-il plus libre? Pourquoi ne pouvait-elle plus récompenser selon son mérite celui qui s'immolait pour elle avec une si touchante abnégation?

Elle était aussi profondément troublée que si elle avait commis une mauvaise action. Elle se reprochait presque d'avoir inspiré cette passion, à laquelle il lui était impossible de répondre.

— Décidément, se disait-elle, il y a en moi une sorte de fatalité!

Fort heureusement, la comtesse de Libessac vint l'arracher aux sombres méditations qui commençaient à germer dans son esprit affaibli par la souffrance.

Elle passa le reste de la soirée dans la chambre de Raymonde. On y était si gai, si heureux, si franchement épanoui, que cette gaîté communicative finit par la gagner à son tour, et par dissiper les appréhensions qu'elle avait conçues.

Le soir, quand elle rentra dans son appartement, les silhouettes de Martial et de Brissot se représentèrent bien à sa pensée, aussitôt qu'elle se trouva seule; mais, il faut bien le reconnaître, ce n'était plus comme elle les avait vues jusqu'à ce jour.

Brissot lui inspirait toujours les mêmes sentiments d'amitié et de reconnaissance; seulement il demeurait dans un jour terne et comme enveloppé d'un brouillard. Sa figure mélancolique n'avait rien perdu de sa douceur, mais elle n'occupait plus que le second plan dans la pensée de Marcelle — au même rang que Raymonde, que la comtesse et que Lucien

L'image de Martial, au contraire, ruisselait d'une telle lumière, qu'elle laissait dans l'ombre tous ceux qui occupaient une place dans les souvenirs de la jeune fille. L'amour l'inondait d'une clarté magique et lui faisait revêtir, avec les supériorités dont il était doué, toutes celles qu'il ne possédait pas.

Ce fut en contemplant cette image rayonnante, que Marcelle ferma les yeux, et s'endormit du plus beau sommeil qu'elle eût jamais goûté...

Quant à Brissot, il était sorti de l'hôtel, les jambes chancelantes, le cœur brisé.

Sa volonté de fer n'avait pas failli. Il avait contenu l'aveu prêt à tomber de ses lèvres. Il était content de lui.

La marche et la fraîcheur du soir lui rendirent sa présence d'esprit.

Il se rendit chez Robespierre, son camarade et son ami. Marat et Dumouriez s'y trouvaient et discutaient avec une certaine vivacité.

L'hostilité qu'affectait décidément l'entourage de la jeune reine contre les nouvelles réformes n'était plus un mystère pour personne. On en parlait tout haut dans les réunions publiques, qui, désignées sous le nom de *clubs*, commençaient déjà à faire parler d'elles.

Le mot *club* avait été tout récemment importé d'Angleterre, à suite des mœurs anglaises, qui, pour la première fois, devenaient à la mode en France, grâce au patronage que leur accordait Marie-Antoinette.

C'était elle qui avait fait venir d'Angleterre les premiers chevaux de course et qui avait introduit avec eux le jargon qui est particulier à ce genre de distraction.

Le mot club, lui aussi, avait franchi le détroit et promettait d'occuper chez nous une large place.

Marat, Robespierre, Brissot, allaient fréquemment dans ces réunions et ne perdaient pas un mot de ce qui s'y disait. Or, on prétendait que le ministère chancelait sur ses bases, que le roi, bon jusqu'à la faiblesse et dominé par sa jeune femme, reculait devant l'œuvre qu'il avait entreprise.

La nouvelle était grave. Allait-on revenir aux errements du passé? Ces lentes conquêtes que la liberté avait faites sur le despotisme, était-on menacé de les perdre à nouveau ?

Nos jeunes politiques s'indignaient à cette pensée.

L'arrivée de Brissot coupa court à la discussion.

— Eh bien, fit Dumouriez en le voyant entrer, quoi de nouveau?

— Vous souvenez-vous de Damis et de ses prophéties? demanda le jeune homme.

— Certes, dirent en riant les trois amis.

— Eh bien! en voici encore une qui se réalise dit Brissot. La duchesse de La Tournaye vient d'accoucher d'un garçon.

Robespierre et Marat se regardèrent, sans sourciller. L'œil de Dumouriez brilla d'une lueur d'espérance.

Cependant Robespierre et Marat avaient légèrement pâli.

— Bah! fit Marat en haussant les épaules, laisse là tes contes d'enfant, ami Brissot. Tu n'espères pas, je pense, nous effrayer avec les turlupinades de ton charlatan?

— Certes non, répondit le jeune clerc. Je voulais seulement vous faire observer que c'est la troisième fois, depuis trois mois, que Damis a raison.

— Le beau mérite! dit Robespierre en souriant. Cette fois, il a joué à pile ou face; il a gagné, voilà tout. Chacun de nous peut en faire autant.

— C'est vrai, ajouta Dumouriez pensif, mais c'est étrange...

Et, tout bas, il murmura:

— Ainsi, je sauverais mon pays, je deviendrais immortel...

Malgré les efforts qu'il faisait pour se contenir, ses narines se gonflaient d'orgueil.

— Tu fréquentes donc toujours l'hôtel de La Tournaye? demanda Marat au jeune clerc.

— Oui, j'y vais quelquefois.

— Tu as tort, mon ami. Tu ne veux pas m'écouter, tu as tort...

— Pourquoi ? dit Brissot.

— Parce que ces relations feront peut-être un jour le malheur de ta vie.

— Comment?

— Eh! je te l'ai répété vingt fois : le duc de La Tournaye est notre ennemi le plus dangereux.

— Lui ! si noble, si bon, si généreux.

— C'est précisément pour cela, mon cher, et il est fort heureux pour nous et pour la France que les autres gentilshommes ne lui ressemblent pas. Comment ne comprends-tu pas cela, toi qui es intelligent? Tu ne vois donc pas que le duc poursuit un but diamétralement opposé au nôtre? Nous voulons renverser la royauté, il la soutient. Et non-seulement il la soutient par la pensée, mais il la soutient des deniers qu'un hasard fortuné a mis entre ses mains. C'est une goutte d'eau dans la mer... je le sais bien, mais il n'en est pas moins vrai que, si M. de La Tournaye pouvait enrayer le progrès, vers lequel nous nous acheminons si lentement, il le ferait. Aussi, rappelle-toi bien ce que je te prédis, moi aussi, poursuivit Marat. Si jamais le torrent se déchaîne et si le duc essaye de l'endiguer, il est perdu, lui, ses amis, tous ceux qui feront cause commune avec lui...

— Allons donc! protesta Brissot. Dieu ne le permettrait pas.

— Dieu ! fit Marat avec un sourire sceptique. N'a-t-il pas permis cent fois que celui qui se jette à l'eau pour sauver son semblable périsse avec lui?

— D'ailleurs, interrompit Robespierre, et sans prévoir un danger dont on ne saurait préciser l'imminence, il n'est pas douteux, pour ceux qui t'aiment, qu'un grand changement ne se soit opéré en toi, depuis que tu es l'hôte assidu des La Tournaye.

— Quel changement? Que veux-tu dire? interrogea coup sur coup le jeune clerc d'une voix mal assurée.

— Oh ! tu me comprends si bien que ta voix tremble en me répondant. faut m'expliquer plus clairement, du reste, je suis prêt à le faire, car, si tu bonne mémoire, cette question a déjà été agitée entre nous.

— Tu veux parler de Marcelle? dit Brissot résolûment.

— Oui, fit non moins franchement Robespierre.

Eh bien ! que vous ai-je dit le jour où il a été question d'elle?

Les deux sacripants sur lesquels il avait jeté son dévolu étaient experts. (Page 819.)

— Tu nous as dit que si elle était pauvre et obscure, tu l'épouserais; mais que si elle était noble et riche, tu renoncerais à elle.

— Et me croyez-vous capable d'un mensonge?

— Assurément, non.

— Apprenez donc que Marcelle est bien définitivement la fille du baron de Pierre-Lisse.

— Alors que vas-tu faire?

— Pourquoi me le demandez-vous, puisque vous savez que je n'ai jamais menti ?

— Comment! tu renoncerais à elle?

— C'est déjà fait.

— Depuis quand?

— Depuis une heure.

Robespierre et Marat, entraînés par un mouvement spontané, saisirent chacun la main de Brissot. Sous le calme apparent dont il faisait preuve, ils devinaient une douleur amère.

Dumouriez le regardait, un peu ébranlé.

— Oui, disait-il, c'est très beau ; mais je ne sais pas si j'en aurais fait autant.

— Ainsi, demanda Marat, tu ne retourneras plus à l'hôtel de La Tournaye?

— Je n'y ferai du moins que de rares et courtes apparitions, répondit le jeune clerc.

— Prends garde! fit Robespierre.

— Soyez tranquille, je suis fort, dit Brissot. Peut-être un jour cesserai-je toutes relations avec le duc, non pas que j'aie peur du sort dont vous me menaciez tout à l'heure, ajouta-t-il en relevant la tête, mais parce que je trouve inutile de retourner le poignard dans la plaie.

Pour le distraire, on renonça à la politique, on raconta et l'on commit mille folies; mais le cœur de l'infortuné saignait trop cruellement pour que le sourire reparût sitôt sur ses lèvres.

Il rentra enfin chez lui, où il passa une nuit de fiévreuse insomnie, pendant que Marcelle, inconsciente, s'abandonnait aux plus doux rêves.

Le lendemain l'hôtel de La Tournaye était plus tranquille. Ses joies bruyantes de la veille s'étaient calmées, pour faire place à la paisible sérénité que donne le bonheur.

Le premier soin de Marcelle, en se levant, fut de songer au protégé de Martial.

Elle fit venir Papillon.

— De quelle somme pouvez-vous disposer? lui demanda-t-elle.

— De telle somme qu'il vous plaira, mademoiselle, répondit le brigadier.

— Au fait, reprit-elle, vous allez la fixer vous-même.

— Moi! se récria le vieux soldat, stupéfait.

— Oui, vous, car vous êtes plus apte que moi à trancher une question de ce genre.

— Je suis à vos ordres, mademoiselle.

— Combien croyez-vous qu'il faille à un vieil officier, amputé du bras droit et estropié de la main gauche, pour vivre sans privations et porter dignement un nom honorable?

— Trois ou quatre mille livres par an, répondit Papillon sans hésiter.

— Ce qui, au denier cinq, représente une somme de...

— Soixante ou quatre-vingt mille livres.

— Bien. Mettons quatre-vingt mille. Tenez-les à ma disposition dès aujourd'hui.

— Il suffit, mademoiselle, dit le brigadier.

Il ne hasarda pas la moindre observation. Depuis qu'il remuait des millions, l'argent n'avait plus aucune valeur à ses yeux.

— Pour quelle heure? interrogea-t-il.

— Pour trois heures, répondit Marcelle. Je pense que c'est vers cette heure-là que le chevalier de Vandrôme, à qui je vais annoncer cette bonne nouvelle, se présentera pour les toucher.

Le vieux soldat s'inclina docilement et sortit sur un geste de remerciement que lui adressa la jeune fille.

Depuis ce moment, elle ne tint plus en place.

Il lui tardait tellement de prouver à Martial quel empressement elle mettait à exaucer ses désirs, qu'elle trouvait que les pendules n'allaient pas et que la matinée était d'une longueur mortelle.

A midi, l'on se mit à table, ce qui abrégea considérablement le temps qu'il lui restait à dépenser avant de se rendre chez le chevalier.

— Monsieur le duc, dit-elle en riant à Lucien, j'ai décidé de faire aujourd'hui une brèche formidable au trésor du rajah.

— En faveur de qui ? demanda-t-il.

— En faveur du protégé de M. Lally.

— Faites, mon enfant, dit Lucien, qui nageait dans un océan de félicités nouvelles.

Il ne demanda même pas à quel chiffre s'élevait la somme dont Marcelle allait le dépouiller. Le repas n'était pas encore terminé qu'il quitta la table pour retourner auprès de Raymonde et de son *fils*.

Il avait tant de plaisir à prononcer ces deux mots!

Marcelle monta dans sa chambre pour achever sa toilette.

A deux heures moins un quart, accompagnée de Germain, elle se rendit chez M. de Vandrôme.

Elle fut un peu étonnée de se trouver en présence d'un visage inconnu.

— Le chevalier est-il là? demanda-t-elle.

— Oui, mademoiselle, répondit cet homme. Mon maître est légèrement indisposé, mais cela n'est rien.

Il s'adressa à Germain.

— Asseyez-vous, camarade, dit-il en lui offrant une des deux chaises qui se trouvaient dans l'antichambre.

Puis, se tournant vers la jeune fille, après avoir ouvert la porte du salon :

— Donnez-vous la peine d'entrer, mademoiselle, reprit-il avec son plus aimable sourire.

Marcelle entra.

Celui qu'elle croyait être le domestique du chevalier referma aussitôt la porte.

— Mademoiselle, dit-il en lui montrant un fauteuil, veuillez attendre un instant. Je vais prévenir mon maître de votre arrivée.

— Allez, fit-elle, sans bouger de place,

Il disparut.

Elle prêta l'oreille, mais n'entendit qu'un bruit de voix à peine perceptible.

Une minute après, le laquais revint auprès d'elle.

— Mon Dieu, mademoiselle, mon maître est désolé, dit-il, mais ses rhumatismes le font tellement souffrir, qu'il lui est impossible de se lever. Il me prie de l'excuser bien humblement auprès de vous.

— Ainsi je ne puis pas lui parler? fit Marcelle.

— Rien n'est plus facile, mademoiselle; mais il faudrait que vous eussiez la bonté de passer dans sa chambre.

— Qu'à cela ne tienne! dit la jeune fille. La nouvelle que je lui apporte est capable de lui rendre la santé. Veuillez l'en avertir.

— C'est fait, mademoiselle, M. le chevalier ne demande qu'à vous recevoir.

A ces mots, le serviteur énigmatique ouvrit la porte qui donnait dans la chambre et s'inclina pour livrer passage.

Elle s'avança sans crainte.

Mais à peine avait-elle fait un pas en avant, que cet homme tira de sa poche un morceau d'étoffe blanche, épaisse et soigneusement pliée.

Au moment où elle pénétrait dans la chambre, il se jeta sur elle, lui appliqua sur la bouche le bâillon qu'il avait préparé et le serra de toutes ses forces, pendant qu'un de ses complices refermait vivement la porte derrière elle et donnait à la serrure un tour de clef.

Cela fait, il accourut à l'aide de son compagnon. Il renversèrent la jeune fille et lui lièrent solidement les pieds et les mains.

Tout cela avait été exécuté avec une si grande promptitude, que Marcelle, non-seulement n'eut pas le temps de se défendre, mais ne put même pas pousser un cri.

Dès qu'elle fut à terre et hors d'état de faire un mouvement, un homme, qui, jusque-là, s'était tenu caché sous les rideaux du lit, sortit de sa retraite, s'avança et se pencha sur elle avec un sourire de hideuse satisfaction.

— Eh bien, ma fille, lui dit-il, qu'en pensez-vous? Chacun son tour, n'est-ce pas? C'est de bonne guerre.

Il poussa un éclat de rire strident, rire satanique et cruel, qui laissait voir ses dents de tigre, et la couva de cet œil fulgurant du fauve qui va dévorer sa proie.

— Allons! dit-il, en faisant à ses deux complices un geste impérieux. Ne perdons pas une minute!

Il ouvrit la porte qui communiquait avec l'escalier du corps de bâtiment donnant sur la rue du Petit-Musc. Les deux hommes saisirent Marcelle par la tête et par les pieds, puis, chargés de ce fardeau, ils descendirent lentement les deux étages.

En vain la jeune fille imprima-t-elle à son corps les mouvements les plus désordonnés pour échapper à cette étreinte, en vain essaya-t-elle d'appeler Germain à son secours, les ravisseurs la firent monter de force dans la voiture que le baron avait amenée et dont il baissa les mantelets.

Aussitôt les deux chevaux s'éloignèrent dans la direction de la Bastille.

La sourde envie qui minait d'abord M. de Pierre-Lisse contre le duc de La Tournaye avait fini par se changer en haine.

Dans le bonheur insolent de Lucien, tout l'irritait. Non-seulement le duc avait acquis par sa bienveillance une popularité qui froissait tous les instincts pervers du baron, mais il avait eu cette chance inouie, possesseur déjà d'une magnifique fortune, de rencontrer ce vieux père Brahma, qui lui avait livré le trésor des rajahs d'Adjimore.

Enfin, et c'était là surtout ce que ne lui pardonnait pas M. de Pierre-Lisse, il avait su capter à ce point l'amitié de Mme de Libessac qu'après avoir disposé en sa faveur d'une partie de ce qu'elle avait, elle semblait prête à lui abandonner ce qui lui restait.

Tant que le baron avait espéré, par Marcelle, tirer pied ou aile des millions que le duc avait entre les mains, il avait fait taire ses ressentiments et les avait masqués d'un semblant de déférence, sinon d'amitié.

S'il avait brusqué les choses, c'est qu'il espérait, ayant la jeune fille en son pouvoir, arriver plus rapidement au résultat qu'il ambitionnait.

Malheureusement pour lui, Marcelle avait refusé de se prêter à ce honteux chantage et préféré la mort au supplice quotidien que son père lui faisait subir.

Depuis deux jours qu'elle avait définitivement quitté le domicile paternel et qu'elle vivait sous la double protection du roi et de M. de La Tournaye, le baron avait senti croître la haine qu'il nourrissait contre le duc, au point que, pour l'assouvir, il était résolu à employer les expédients les plus audacieux.

Tout lui échappait, en effet. Marcelle libre, Marcelle affranchie de sa tutelle, n'était plus pour lui un moyen d'arriver à la fortune. Au contraire, elle devenait une ennemie.

Aussi ce père d'aventure, à qui tous les sentiments humains étaient étrangers, l'enveloppa dans la même animosité qu'il ressentait contre Lucien.

Comme le tigre à qui l'on vient d'arracher sa proie rôde autour de la maison dans laquelle on l'a enfermée sous ses yeux, M. de Pierre-Lisse, après avoir quitté Auteuil pour réintégrer son domicile de la rue Saint-André-des-Arts, se promenait aux environs de l'hôtel de la Tournaye.

L'œil fixe, la lèvre crispée, il errait sur le quai des Célestins, cherchant au fond de son imagination troublée l'inspiration qui lui manquait, lorsqu'il rencontra le chevalier de Vandrôme.

Naïvement, sans avoir conscience de l'imprudence qu'il commettait, celui-ci fournit au baron l'occasion qu'il désespérait de trouver,

Quant à M. de Pierre-Lisse, sans souci du tort immense qu'il allait sans doute causer à ce pauvre diable, dont il se disait l'ami, il ne se préoccupa que d'une chose : c'est de mettre à profit la circonstance qui se présentait.

Tout se réunissait pour favoriser le dessein qu'il avait conçu : la crédulité du pauvre officier, la disposition de son appartement et l'assurance paisible dans laquelle Marcelle croyait pouvoir vivre à l'avenir.

Après avoir leurré le chevalier de promesses irréalisables, le baron se mit immédiatement à l'œuvre.

Il alla chercher dans le même tripot les mêmes coquins qu'il avait employés une première fois déjà, prit la même chaise de poste, choisit le même cocher, et leur donna rendez-vous pour le lendemain à une heure dans un cabaret borgne de la rue Saint-Antoine que ceux-ci lui indiquèrent.

Il les paya grassement, sachant bien que pour de telles besognes il est indispensable d'attiser le zèle de ceux qu'on emploie.

Le lendemain matin, il se rendit chez le chevalier, ainsi qu'il le lui avait promis.

Ce fut avec un visage ouvert, une bouche souriante et un petit air protecteur qu'il se présenta.

— Eh bien! je ne m'étais pas trompé, fit-il en entrant. Vos amis étaient des Gascons. Ils n'avaient pas touché mot au ministre de vous ni de votre situation précaire, car dès les premières paroles que j'ai prononcées...

— Le ministre a fait droit à ma requête? demanda anxieusement le vieux capitaine.

— Parfaitement, mon cher.

— Et il consent à me donner audience?

— Aujourd'hui même.

— A quelle heure?

— A une heure et demie.

— Diable! fit le chevalier, c'est un peu tard.

— Pourquoi?

— Parce que c'est à deux heures que doit venir ici la jeune fille que M. de La Tournaye m'a envoyée. Or, il me sera impossible, si je vais au ministère à une heure et demie, d'être ici à deux heures.

— C'est incontestable.

— Comment faire? murmura M. de Vandrôme. Je ne voudrais pas, si Son Excellence ne me donne pas gain de cause, m'aliéner les bonnes grâces de cette charmante enfant...

— En effet, approuva le baron, quoique le ministre se soit montré très bienveillant à votre égard, il est fort possible qu'il vous ajourne.

— Ce qui équivaudrait pour moi à mourir de faim, dit soucieusement le capitaine.

— Mon Dieu... hasarda M de Pierre-Lisse, il y aurait bien un moyen...

— Lequel? demanda vivement le chevalier.

— Ce serait de prier un de vos amis de recevoir cette jeune fille, en votre absence, et de lui faire prendre patience jusqu'à votre retour.

— Sans doute, mais cet ami, je ne l'ai pas sous la main. Il est onze heures... le temps presse...

— Ne suis-je pas là? fit débonnairement le baron.

— Vous, mon ami! Vous consentiriez?...

— Pourquoi non? Ce n'est pas un service si important qu'il soit pénible ou difficile à rendre.

— Mais c'est abuser de votre complaisance.

— Bah! vous me revaudrez cela à l'occasion, dit rondement M. de Pierre-Lisse.

— Ainsi vous daignerez?...

— C'est entendu, promit le rusé gentilhomme. Seulement, comme il ne m'est pas possible de rester ici jusqu'à l'heure où vous partirez, il faudra me donner la clef de votre appartement.

— La voici, fit le vieil officier, qui la lui tendit avec empressement.

M. de Pierre-Lisse s'en saisit avidement et la serra dans sa main avec la même frénésie que le noyé se cramponne à la branche salutaire. Il sut pourtant contenir la joie sauvage qu'il éprouvait.

— Fort bien, dit-il avec un visage impassible. Vers une heure et demie je serai là.

— Et moi je n'y serai plus, fit le chevalier, qui se croyait déjà pensionné officiellement et qui se réjouissait à la pensée de ne rien devoir à la charité d'autrui.

Il fut fait ainsi qu'il avait été décidé.

A une heure, M. de Vandrôme sortit et se dirigea vers le ministère.

Le baron et ses complices, qui le guettaient à travers la fenêtre du cabaret dans lequel ils s'étaient réunis, montèrent immédiatement chez lui, tandis que la chaise de poste se rangeait rue du Petit-Musc devant le vestibule de l'escalier qui desservait le second corps de logis.

D'avance, le baron tira les verroux et ouvrit la porte qui communiquait avec cet escalier, de manière à ne pas perdre un instant, si le coup de main qu'il avait entrepris réussissait au gré de ses désirs.

La difficulté consistait à attirer Marcelle dans la dernière pièce et à s'emparer d'elle avec assez de dextérité, pour qu'elle ne pût pas donner l'alarme et appeler Germain à son secours.

Cordes et bâillon, tout était donc préparé d'avance quand elle arriva.

Afin de ne pas être vu par sa fille, ce qui aurait certainement éveillé les défiance de la pauvre enfant, le baron se cacha sous les rideaux du lit.

Le misérable avait eu la main heureuse. Les deux sacripants sur lesquels il avait jeté son dévolu étaient experts en la matière. Ils s'acquittèrent de cette tâche difficile avec une habileté que le plus vieux routier des galères leur eût enviée.

Ils entraînèrent Marcelle sans avoir attiré l'attention de Germain.

Celui-ci attendait avec une patience angélique.

Une heure après, il était encore dans l'antichambre, et, bien qu'il commençait à trouver le temps long, il n'avait pas fait un mouvement.

Il était donc assis tranquillement sur sa chaise, lorsqu'on carillonna vivement, en même temps qu'on frappait à grand bruit sur la porte d'entrée.

Germain ne bougea pas, pensant que le prétendu domestique du chevalier s'empresserait d'accourir.

Cependant, comme on continuait à sonner et à frapper de plus en plus fort, il se leva et ouvrit la porte.

M. de Vandrôme entra, comme un trombe de vent, les traits contractés, l'œil etincelant de colère.

— Ah! c'est toi? dit-il en reconnaissant Germain. Le baron est encore là?

— Quel baron ? demanda l'ancien carabinier.

— M. de Pierre-Lisse, parbleu!

En entendant prononcer ce nom, Germain bondit :

— Comment! M. de Pierre-Lisse? interrogea-t-il. Il était donc ici?

— Sans doute, puisque je lui avais donné ma clef. N'est-ce pas lui qui a reçu la jeune fille que tu accompagnais ?

— Lui! je ne l'ai pas vu.

— Qui donc t'a ouvert la porte?

— Votre domestique, capitaine.

— Mon domestique? je n'en ai pas! s'écria le chevalier stupéfait.

— Mais alors, fit Germain, saisi d'une inquiétude mortelle, qui donc?..

— Je m'en doutais! interrompit M. de Vandrôme. Figure-toi que j'arrive du ministère, où personne n'avait vu M. de Pierre-Lisse et où je n'étais pas attendu. Voilà pourquoi je revenais ici, furieux, décidé à demander raison de cette incroyable plaisanterie... Mais, au fait, se reprit-il à demi-voix, pourquoi m'a-t-il envoyé au ministère? Quel intérêt avait-il ?...

Sans plus attendre, il ouvrit la porte du salon, dans lequel il pénétra en courant. Personne! Il se précipita dans la chambre... elle était vide!

Il s'arrêta, pâlit et passa la main sur son front, pressentant quelque inexplicable perfidie.

Germain, qui l'avait suivi, devint également très pâle.

— Qu'est-ce que cela signifie ? demanda-t-il.

Le chevalier promenait autour de lui un regard effaré. Tout à coup, il s'aperçut que la porte de communication n'était plus fermée, et même qu'elle était entrebâillée.

Il se tourna vers l'ancien soldat, comme pour lui demander l'explication de cette étrangeté; mais Germain, qui avait suivi la direction de son regard, ne comprenait rien à ce phénomène.

— Réponds, dit M. de Vandrôme d'une voix saccadée. Tu as accompagné ici ta maîtresse aujourd'hui.

— Oui, capitaine.

— Combien y a-t-il de temps?

— Une heure et demi environ.

— Et tu ne l'as pas vue ressortir?

— Non, capitaine.

— Ah! misérable! hurla le chevalier de qui la colère éclata enfin, non-ment il s'est joué de moi, mais encore il m'a déshonoré.

Mon enfant, lui demanda-t-il en lui montrant un louis, n'auriez pas vu passer une chaise? (Page 828.)

— Que voulez-vous dire? fit Germain.

— Je veux dire, mon ami, que M. de Pierre-Lisse s'est joué de toi et de moi et que cette jeune fille... Oh! le maudit!

— Achevez, capitaine, dit l'ancien soldat, qui, lui aussi, commençait à soupçonner la vérité.

— Eh bien! cette jeune fille, il l'a enlevée.

Germain frissonna de la tête aux pieds. Il ne pouvait pas deviner comment le

baron s'était trouvé à point nommé chez M. de Vandrôme, mais ce qu'il savait, c'est que Marcelle était retombée au pouvoir de M. de Pierre-Lisse, et que son maître ne manquerait pas d'en accuser sa négligence.

— Oh ! mais il ne sera pas dit que le coquin m'échappera, s'écria le chevalier. Malheur à lui, si je le retrouve !

La fureur lui donnait des ailes. Il descendit l'escalier avec une rapidité dont il ne se serait jamais cru capable et atteignit la rue du Petit-Musc, au fond de laquelle il lança un regard investigateur... La rue était silencieuse et déserte.

Il pousa un cri de rage et brandit dans le vide son bras impuissant.

LA PISTE

Pendant que Marcelle, tout heureuse du bien qu'elle allait faire, se rendait chez M. de Vandrôme, le jeune comte se présentait à l'hôtel de La Tournaye.

Cette fois, il arrivait mieux. Le bouleversement qui avait suivi les couches de Raymonde avait fait place à un calme relatif. Aussi fut-il introduit sans difficulté auprès de Lucien.

Dès qu'ils furent en présence, les deux gentilshommes, qu'unissait maintenant la plus étroite amitié, se tendirent la main et se jetèrent dans les bras de l'un de l'autre.

Pendant les quelques secondes que dura cette cordiale étreinte, ils ne prononcèrent par une parole. La joie dont leur cœur était mutuellement pénétré n'avait pas besoin, pour s'épancher, de recourir aux phrases banales qu'emploient les indifférents et les sots.

— Et la duchesse ? demanda enfin Martial.

— Elle est aux anges, mon cher. Elle fait son apprentissage de mère et de nourrice avec une naïveté aussi enfantine que si elle jouait encore à la poupée.

— Ainsi elle va bien ?

— Mieux que jamais. Le bonheur qu'elle éprouve l'a rendue rose et fraîche comme un printemps.

— Bravo ! fit le jeune gentilhomme en battant des mains. Quant à vous, ajouta-t-il, je ne vous demande pas comment vous vous portez ; vos yeux brillent comme deux rayons de soleil.

— C'est vrai, dit Lucien. Le ciel m'a comblé. Aussi je tremble qu'une félicité si complète ne soit obscurcie d'un moment à l'autre...

— Quelle folie! se récria Martial. Que pouvez-vous craindre? Vous n'avez semé que des bienfaits, vous n'êtes entouré que d'amis.

— J'ai fait de mon mieux, mais ce n'est pas toujours une raison, répliqua le duc en hochant la tête.

— Ah! que voilà bien l'homme! dit le jeune comte en riant. A peine a-t-il obtenu ce qu'il désirait le plus ardemment, qu'il se met d'autres chimères en tête. Rassurez-vous, cher ami. Vous n'avez que ce que vous méritez. Le bonheur dont vous jouissez en ce moment, vous l'avez acheté par quinze années d'une vie si bien remplie que les sages de la Grèce en dessècheraient de jalousie s'ils étaient encore de ce monde.

Lucien se mit à rire à son tour.

— Maintenant, poursuivit Martial, je ne prétends pas dire que, si vous avez fait beaucoup d'heureux, vous ne faites pas beaucoup d'envieux. Au contraire, je m'imagine qu'un grand nombre de vos amis voudraient bien être à votre place.

— Des envieux parmi mes amis! protesta le duc. Allons donc, Martial! vous ne le croyez pas.

— J'en suis persuadé, mon cher. Et, s'il ne faut citer qu'un exemple, ce sera moi.

— Par exemple!

— Oui, moi, reprit le jeune gentilhomme avec enjoûment. Croyez-vous que le spectacle des ivresses que vous savourez ne soit pas fait pour tenter les plus sceptiques?

— Mais vous n'êtes pas un sceptique, vous?

— C'est précisément pour cela que je crois à la possibilité de goûter les mêmes jouissances.

— Alors, faites comme moi, mariez-vous, dit Lucien.

— Il y a longtemps que j'y ai songé, répondit Martial d'un ton plus grave. Je n'ai pas besoin de vous dire quels motifs m'en ont empêché jusqu'à ce jour... La fausse situation dans laquelle je me trouve... La flétrissure dont la hache du bourreau a souillé le nom que je porte...

— Y pensez-vous! interrompit le duc. N'êtes-vous pas absous depuis longtemps par l'opinion publique? Ne comptez-vous pas parmi vos amis les noms les plus fameux, les cœurs les plus dévoués?

— J'ai tant besoin de me le persuader, dit le jeune comte avec une teinte de mélancolie, que j'ai fini par le croire. Aussi j'ai triomphé de mon irrésolution.

— A la bonne heure! s'écria Lucien. Et, ajouta-t-il, votre choix est-il fixé?

— Mon cœur ne m'appartient plus depuis longtemps, confessa Martial. Je l'ai donné tout entier à une jeune fille douce, bonne, belle comme le plus beau soleil d'été, qui, après avoir longtemps souffert, est aujourd'hui enfin à l'abri des orages. Hier, elle était pauvre et obscure, sans nom, sans avenir; aujourd'hui elle n'est guère plus riche, et je n'estime pas assez le nom qu'elle porte, pour qu'il ajoute rien à l'amour qu'elle m'a inspiré. Fort heureusement je ne suis pas de ceux que tente la fortune, de sorte que je puis l'aimer de toute mon âme

et me figurer même qu'elle me devra quelque chose du bien-être dont je m'efforcerai de l'entourer.

— Sait-elle que vous l'aimez?

— Je n'en suis pas certain, mais je crois qu'elle l'a deviné.

— Vous ne lui avez donc pas fait l'aveu de votre amour?

— Pas précisément. J'ai désiré savoir auparavant si mon nom ne lui faisait pas horreur.

— Et elle vous a répondu...

— Qu'elle le tenait pour un des plus honorables qui soient au monde.

— Qu'attendez-vous pour vous déclarer, alors?

— Je n'attends plus rien, cher ami, car j'ai eu avec elle un dernier entretien, fort court, il est vrai, mais à la suite duquel, tout en lui témoignant le respect que l'on doit à la femme que l'on veut épouser, j'ai pour ainsi dire obtenu d'elle l'autorisation de la demander en mariage.

— Elle a donc une famille?

— Elle a du moins des amis qui méritent assurément plus de considération que ses parents les plus proches, et sans l'assentiment desquelles elle refuserait de s'engager.

— Au diable! fit Lucien avec vivacité, vous me faites mourir d'impatience, mon cher Martial. C'est bien de Marcelle qu'il s'agit, n'est-ce pas?

— Oui, répondit le jeune gentilhomme stupéfait.

— Alors pourquoi de si longs préambules? Marcelle est à vous dès aujourd'hui, si vous la voulez.

Et le duc lui tendit les deux mains.

Martial y plongea les siennes avec un enthousiasme facile à comprendre.

— Quoi! balbutia-t-il, vous saviez... vous aviez deviné?...

— Voilà plus de dix-huit mois que votre secret n'en est plus un pour moi, fit Lucien.

— Est-il possible! s'écria le comte transporté.

— Eh! mon cher, est-ce qu'on ne lit pas comme dans un livre sur un visage comme le vôtre? Vous avez pu imposer silence à votre amour, maïs vous n'avez pas empêché de parler les longs regards que vous dardiez sur elle, l'intérêt et la tendresse que vous lui témoigniez à tout instant. Alors que nous étions dans l'Inde, par quel nom répondiez-vous déjà à celui de Raymonde, que je prononçais chaque jour? Par le nom de Marcelle. Allons, remettez-vous. Je disais tout à l'heure que mon bonheur ne pouvait pas être plus complet, je me trompais: car le plaisir d'être uni à une amitié comme la vôtre par un lien presque filial me cause pour ainsi dire autant de joie que m'en a fait éprouver la naissance de mon fils.

— Merci, duc, fit Martial. Contracté sous vos auspices, un tel mariage sera pour moi le premier pas vers la réhabilitation à laquelle j'aspire.

— J'en accepte l'augure, dit Lucien. Dans les conditions où se trouve Marcelle, elle a besoin, grand besoin de tendresse et de protection! Appuyée sur le bras

d'un mari, elle pourra vivre enfin heureuse et tranquille. Aussi mon avis est qu'il ne faut pas perdre de temps. Je vais la faire appeler à l'instant.

A ces mots, M. de La Tournaye se leva et agita le cordon d'une sonnette Papillon se présenta presque aussitôt.

— Tiens! c'est vous? fit le duc étonné. Pourquoi Germain n'est-il pas là?

— Il est sorti avec Mlle Marcelle.

— Y a-t-il longtemps?

— Une heure au moins.

— Savez-vous où elle est allée?

— Oui, chez le capitaine de Vandrôme.

— Et nulle part ailleurs?

— Je ne crois pas.

— Il est étrange qu'elle ne soit pas encore de retour, dit Lucien, me trompe, le chevalier ne demeure pas loin d'ici...

— A deux pas, répondit le brigadier.

— Voulez-vous que j'aille au-devant d'elle? proposa Martial.

— Si vous le voulez, cher ami, consentit le duc. Et ramenez-la moi promptement, afin qu'aujourd'hui même nous traitions à fond l'importante question qui nous occupe.

— Soyez tranquille, promit le fortuné gentilhomme.

Il sauta sur son chapeau et s'élança rapidement dans les escaliers.

Pour aller de la place Royale à la rue du Petit-Musc, le trajet est si direct et si court, que Martial devait infailliblement rencontrer la jeune fille, si elle revenait à l'hôtel de La Tournaye.

Quoiqu'il marchât rapidement, ses yeux fouillaient dans ses moindres recoins les profondeurs de la rue Saint-Antoine.

Au bout d'une minute à peine, il arriva devant la maison qu'habitait le chevalier. Il franchit lestement les deux étages et sonna à la porte de l'appartement.

La porte demeura close. Il sonna encore, écouta avec une attention mêlée d'une secrète inquiétude; il n'entendit aucun bruit.

— Le chevalier n'y est pas, se dit-il; donc Marcelle n'y est pas non plus

Il redescendit les deux étages, lentement, contrarié et préoccupé de ce contretemps.

— Sans doute, pensait-il, elle est allée visiter d'autres malheureux... elle est si bonne!

Il était rue Saint-Antoine. Vainement il promenait autour de lui son regard assombri.

Machinalement, il poussa jusqu'à l'angle de la rue du Petit-Musc, dans laquelle il jeta un coup d'œil distrait.

Soudain il tressaillit. Il venait de reconnaître M. de Vandrôme et Germain, causant sur un ton fort animé avec un boutiquier voisin,

Le boutiquier faisait de grands gestes et étendait le bras dans la direction de la Bastille.

— Comment Germain se trouve-t-il avec le chevalier si Marcelle n'est pas là-haut? se demanda Martial. Est-ce qu'elle serait indisposée? Lui serait-il arrivé malheur?

Agité d'appréhensions instinctives, il s'approcha d'eux.

— Eh bien! que faites-vous là? demanda-t-il.

M. de Vandrôme et Germain se retournèrent brusquement.

En l'apercevant, Germain se détourna avec embarras.

Quant au chevalier, ne voulant pas donner aux voisins le spectacle d'une explication, il prit le bras du comte et l'entraîna.

— Venez, monsieur de Lally, dit-il, vous allez tout savoir.

Le jeune gentilhomme se laissa faire. Evidemment, il se passait quelque chose. Mais quoi?

Le vieux capitaine le fit monter par l'escalier qui donnait sur la rue du Petit-Musc et introduisit dans son logement par la porte qu'il avait laissée ouverte.

— Tiens! votre appartement a donc deux issues? s'écria Martial.

— Malheureusement oui, monsieur le comte, répondit le chevalier en baissant la tête.

— Comment! malheureusement? interrogea Martial avec anxiété.

— Asseyez-vous, monsieur, dit l'ancien officier, et surtout veuillez m'écouter avec patience.

Le jeune comte obéit; mais son cœur se serrait et battait avec force. Il n'apercevait pas Marcelle, donc un événement quelconque l'avait séparée de Germain.

— Vous avez été témoin, monsieur, de la répugnance avec laquelle j'acceptais les bienfaits de M. de La Tournaye, commença le chevalier. Je n'aurais voulu devoir qu'à mon mérite et à mes services la pension que je réclamais. Or, hier, un de mes anciens amis, à qui je faisais part de mes scrupules, me promit d'intercéder le soir même auprès du ministre. J'acceptai. Ce matin, il vint me trouver et m'annonça que le ministre m'attendait à une heure et demie. En mon absence, il me proposa de recevoir Marcelle, et moi, naïf et crédule comme un enfant, je lui remis la clef de mon appartement! Or, je revenais furieux du ministère, où personne ne m'attendait et ne savait ce que je voulais dire, quand j'ai trouvé la maison vide et cette porte ouverte....

— Est-il possible! s'écria Martial. Le nom de cet homme, dites-le moi... je vous en conjure!

— Ce misérable est le baron de Pierre-Lisse, répondit le capitaine d'une voix sombre.

— Lui! toujours lui! hurla le comte ivre de fureur.

Martial demeura un instant atterré par cette foudroyante nouvelle. Quoi! au moment où Marcelle allait lui appartenir, elle venait de lui échapper! Le coup était rude et l'avait atteint en plein cœur.

— J'espère, monsieur le comte, dit le chevalier, que vous ne me soupçonnez pas d'être le complice du coquin qui s'est joué de ma crédulité.

— Je ne vous ferai pas cette injure, répondit Martial; mais calmons-nous tous

les deux et cherchons à démêler le fil de cette ténébreuse intrigue. Que s'est-il passé ici en votre absence? voyons, répondez-moi.

— Je l'ignore, monsieur. A part l'individu qui a reçu cette jeune fille et qui s'est présenté comme domestique, Germain n'a rien vu, rien entendu, et ne peut fournir aucun renseignement.

— Et vous?

— Encore moins, monsieur, puisque je n'étais pas là.

— Mais que faisiez-vous dans la rue quand je vous y ai rencontré?

— Je m'informais auprès des voisins.

— Savent-ils quelque chose?

— Rien, ou du moins presque rien.

— Que vous ont-ils appris?

— Qu'une chaise de poste, attelée de deux chevaux gris-pommelé, s'était arrêtée, vers une heure un quart, au coin de la rue du Petit-Musc, où elle a stationné pendant vingt minutes environ...

— Est-ce tout?

— Pas encore. La présence de ce somptueux véhicule à la porte de cette pauvre maison les avait un peu intrigués. Il l'ont curieusement observé pour savoir à qui il était destiné et voici ce qu'ils ont vu :

Deux hommes, d'assez mauvaise mine et misérablement vêtus, ont descendu dans leurs bras une femme qu'ils ont hissée péniblement dans la voiture. Derrière eux venait un gentilhomme, qui est monté dans le carrosse auprès d'elle, après les avoir congédiés d'un geste; puis la chaise est partie, a tourné l'angle droit de la rue Saint-Antoine formé par les bâtiments de l'hôtel d'Ormesson et a disparu dans la direction de la Bastille.

— Et cette femme, l'ont-ils aperçue?

— Non. Ils n'ont pas vu son visage et n'ont pu me donner son signalement.

— Et ils ont laissé froidement, sous leurs yeux, s'accomplir cette violence! s'écria Martial indigné.

— C'est ce que je leur ai reproché, dit Vandrôme. Ils m'ont répondu qu'ils ne croyaient pas à un acte de violence, commis en plein jour et dans un quartier si fréquenté. Ils ont supposé que cette femme était malade et qu'on la transportait à la campagne pour aider à son rétablissement.

— Les imbéciles! murmura Martial. Ah! que ne suis-je arrivé plus tôt! Mais n'importe, reprit-il en se levant et en redressant sa haute taille, il ne sera pas dit que ce misérable se sera joué impunément de toutes les lois humaines. Je le retrouverai, je le jure, et ce jour-là...

Il n'acheva pas sa phrase, mais un éclair menaçant brilla dans ses yeux.

— Vous, dit-il au chevalier et à Germain, courez à l'hôtel de La Tournaye et apprenez au duc, mais au duc seulement, ce qui vient de se passer. C'est là que je vous retrouverai dans un instant.

A ces mots, il sortit et se dirigea vers la place de la Bastille, interrogeant tous les boutiquiers, essayant de relever la piste que le baron avait suivie.

Au bout d'une demi-heure, il avait presque perdu courage, lorsqu'il avisa

l'éventaire d'une fleuriste, qui se trouvait au bord de la place, juste en face de la sombre prison.

— Mon enfant, lui demanda-t-il en lui montrant un louis, n'auriez-vous pas vu passer, il y a une heure au plus, une chaise de poste attelée de deux chevaux gris-pommelé?

— Si, monseigneur, répondit la jeune fille, elle s'est même arrêtée un moment à quelques pas de moi.

— Et qu'a-t-elle fait?

Un gentilhomme, qui s'y trouvait, s'est penché à la portière, dont il a abaissé le mantelet, pour donner ses instructions au cocher.

— Comment était ce gentilhomme? L'avez-vous vu?

— Très-bien, monseigneur. J'ai même cru un instant qu'il s'arrêtait pour m'acheter des fleurs.

— Veuillez me faire son portrait.

— C'est un homme de quarante-deux ans à peu près, maigre, aux lèvres minces, au regard hésitant, au visage pointu comme celui d'une fouine...

— Bien, fit Martial, qui ne doutait plus maintenant qu'il s'agit du baron de Pierre-Lisse. Et ce qu'il a dit au postillon... l'avez-vous entendu?

— Très distinctement, monseigneur, il a crié : « Route de Pontoise! trois louis de guides! et rondement!... »

— Et puis...? demanda le comte, muni déjà de ce renseignement important.

— Alors le cocher a fouetté ses chevaux, qui sont partis au grand galop, et le gentilhomme a relevé le mantelet de la portière. En moins de quelques secondes, je les ai perdus de vue.

Martial déposa son louis dans la main de la jeune fleuriste et revint précipitamment sur ses pas.

On s'étonnera peut-être que le baron, qui avait si rapidement conçu et si habilement exécuté ce plan d'enlèvement eût commis semblable imprudence mais....

Toujours par quelque endroit fourbes se laissent prendre.

M. de Pierre-Lisse avait toutes sortes de raisons pour se défier des coquins qu'il employait et pour ne pas leur révéler la direction qu'il comptait suivre, Il n'ignorait pas que ces espèces sont toujours à vendre. Or, si le chevalier ou Germain les avaient interrogés, ils ne se seraient fait aucun scrupule de leur indiquer pour quelques louis la route que le ravisseur avait prise. Peut-être même seraient-ils allés d'eux-mêmes leur proposer le marché.

C'est ce qu'avait voulu éviter le trop prudent gentilhomme.

— Dès que je serai monté dans la chaise, avait-il dit au postillon, tu fileras du côté de la Bastille. Là, tu t'arrêteras et je te donnerais mes dernières instructions.

Le cocher s'était strictement conformé aux ordres qu'il avait reçus.

Quant au baron, il n'avait pas un instant supposé que cette halte insignifiante attirât l'attention, ni que ses paroles pussent mettre sur ses traces ceux qui

Puis il les lancèrent au grand trot. (Page 832).

avaient intérêt à le poursuivre. Il avait pris d'ailleurs, comme on le verra, de bien autres précautions!

Martial revint à l'hôtel de La Tournaye.

Lucien avait tout appris de la bouche du chevalier et avait bondi de fureur,

Et, comme l'infortuné M. de Vandrôme s'excusait et se désolait d'avoir aidé sans le savoir, à cette tentative audacieuse :

— Non seulement je ne vous accuse pas, capitaine, avait dit Lucien, mais

encore je ne veux pas qu'un accident, qui m'est tout personnel, devienne pour vous une cause de deuil et soit la ruine de vos espérances.

A ces mots, il sonna. Germain accourut.

— Envoie-moi Papillon, ordonna le duc.

Le brigadier se présenta presque aussitôt.

— Marcelle ne vous avait-elle pas demandé des fonds aujourd'hui? lui dit-il.

— Oui,

— Combien?

— Quatre-vingt mille livres.

— Allez les chercher et apportez-les moi.

Le chevalier ouvrit de grands yeux étonnés. Il croyait avoir mal entendu.

Quelques instants après, Papillon reparut. Il apportait la somme indiquée, en une traite payable à vue chez le banquier de M. de La Tournaye.

— Voilà ce que Marcelle vous avait promis, capitaine, fit Lucien, qui tendit la traite au chevalier.

Le vieil officier n'en revenait pas! Il était ému jusqu'aux larmes. Tant de présence d'esprit et de générosité le remuait jusqu'au fond des entrailles.

Il mit genou en terre et, de son pauvre bras mutilé, il prit la main de M. de La Tournaye, qu'il porta vivement à ses lèvres.

Le duc s'empressa de le relever.

— Ah! monsieur, dit le chevalier, que n'ai-je autre chose que ma vie à vous offrir en échange d'un tel bienfait!

Ce fut sur ces entrefaites que Martial arriva.

Il fit part à Lucien, de l'indice précieux que le hasard lui avait fourni.

— Bien, dit Lucien. Courez chez vous, faites seller votre cheval et amenez moi deux de vos domestiques, les meilleurs, qui resteront ici pour garder la maison. En descendant, vous préviendrez Papillon et Germain qu'ils fassent ma valise et la leur, qu'ils tiennent prêtes nos armes et nos montures, afin que nous puissions partir dans une demi-heure, au plus tard. Courez, il n'y a pas une seconde à perdre! Moi, pendant ce temps, je vais avertir Raymonde de notre départ, sous un prétexte que le ciel m'inspirera.

— Et moi, monsieur, proposa M. de Vandrôme, ne puis-je donc pas vous être utile à quelque chose?

— Hélas! à rien pour le moment, mon pauvre chevalier. Nous avons besoin d'hommes jeunes et alertes, vous le comprenez bien.

— Ah! vieillesse maudite! murmura M. de Vandrôme.

— Ne vous désolez pas, capitaine, fit le duc. Je vous promets qu'à la première occasion je mettrai votre reconnaissance et votre bravoure à l'épreuve. Et maintenant, partez, je vous en conjure! Une minute dépensée en inutiles protestations est peut-être la perte de la chère enfant au salut de laquelle nous avons résolu de nous dévouer.

A ces mots, il serra la main de M. de Vandrôme et disparut dans la pièce voisine.

Martial entraîna le chevalier et se rendit à son hôtel.

Pendant ce temps, Lucien avait pénétré dans la chambre de sa femme.

— Ma chère Raymonde, lui dit-il d'un ton dégagé, il paraît que nous n'en avons pas fini avec M. de Pierre-Lisse.

— Comment ? demanda la duchesse étonnée.

— Oui, fit Lucien, qui ne voulait qu'en partie lui apprendre la vérité. Le baron a surpris la bonne foi des magistrats, lesquels, ignorant que nous avions entre les mains un ordre exprès de Sa Majesté, ont décidé que Marcelle serait rendue à son père. Porteur de cet arrêt, le baron a guetté Marcelle, l'a surprise à quelques pas de l'hôtel et l'a emmenée malgré les protestations et la résistance de Germain.

— Est-il possible! s'écria Raymonde effrayée.

— Mais rassure-toi, s'empressa d'ajouter son mari, avec un sourire: nous savons où M. de Pierre-Lisse est allé, et nous avons entrepris de ramener Marcelle auprès de nous, fût-ce par la force. Aussi j'emmène Martial, Papillon et Germain.

— Et tu me laisseras seule ici avec Antoine, le nouveau valet de pied? fit la duchesse.

— Dieu m'en garde! Martial nous prête deux de ses serviteurs les plus dévoués, qu'il met à tes ordres dès à présent.

— Mais combien de temps resterez-vous absents?

— Je ne saurais te le dire au juste; mais, encore une fois, ne crains rien. Grâce à l'ordre du roi, dont je suis porteur, cette légère difficulté s'aplanira, j'en suis sûr, sans que nous ayons à courir le moindre danger.

Raymonde vit son mari si calme et si confiant, qu'elle crut qu'il ne s'agissait, en effet, que d'une simple formalité.

— Donc, poursuivit Lucien, toujours souriant, je t'embrasse, j'embrasse notre fils et je me mets en route.

Joignant le geste à la parole, il déposa un baiser sur le front de la duchesse, se pencha sur le berceau de son enfant et sortit en adressant à Raymonde un dernier sourire.

Il monta dans sa chambre, endossa un costume de voyage et descendit dans la cour pour s'assurer que ses ordres avaient été exécutés.

Bien qu'il y eût à peine vingt-cinq minutes que Papillon les eût reçus, il était déjà sous les armes, ainsi que Germain, et les trois chevaux étaient sellés.

Le duc fit un geste de satisfaction.

Un instant après, arriva le comte de Lally. Il amenait Baptiste, l'ancien valet de chambre de son père et le sien, et un autre de ses domestiques, nommé André, qui était à son service depuis cinq ans.

— Allez prendre les instructions de Mme la duchesse, leur dit-il, et n'oubliez pas qu'en mon absence vous devez lui obéir comme à moi-même.

— Soyez tranquille, maître, répondit Baptiste. Mme de La Tournaye n'aura pas à se plaindre de nous.

Ils montèrent l'escalier et disparurent.

— Maintenant, en selle! cria Lucien, qui prêcha d'exemple et vint se ranger à côté de Martial.

Papillon et Germain l'imitèrent, et la petite troupe se mit en marche.

De Paris à Pontoise, il n'y avait pas plus de huit lieues. Ce n'était rien pour des cavaliers depuis longtemps rompus à tous les exercices du corps.

Ils s'engagèrent donc sur la route, lentement d'abord, afin de mettre leurs montures en haleine, puis ils les lancèrent au grand trot et conservèrent cette allure pendant la première traite.

Au bout d'une heure, ils apercevaient les premières maisons d'Ermont.

D'après les calculs de Lucien, le baron de Pierre-Lissè avait sur eux une avance d'une heure et demie, ce qui était énorme en raison de la faible distance qu'il avait à parcourir.

Il est vrai que deux chevaux attelés à un carrosse ne vont pas le même train que deux chevaux de selle; il ne leur était donc guère possible de mettre moins de trois heures pour traîner jusqu'à Pontoise la lourde chaise de poste qu'ils conduisaient.

Aussi, à moins que le baron n'eût poussé la prévoyance jusqu'à organiser un relai à Ermont, Lucien ne désespérait pas de rejoindre M. de Pierre-Lisse avant que celui-ci eût atteint le but de son voyage.

Il importait néanmoins de se renseigner à Ermont, pour savoir si le baron avait relayé et s'il n'avait pas changé de direction.

A la première auberge qu'ils rencontrèrent, nos quatre cavaliers firent une halte de courte durée.

L'aubergiste leur apprit qu'une chaise de poste, attelée de deux chevaux gris-pommelé, avait traversé le village une petite heure auparavant. Les chevaux, blancs d'écume, paraissaient avoir été surmenés. Cependant la voiture avait continué son chemin sans s'arrêter.

— Mais êtes-vous sûr qu'elle n'a point relayé ailleurs qu'ici?

— Je l'en défie bien ! répondit fièrement l'hôte. Mon auberge est la seule du pays qui ait une écurie à sa disposition.

— Merci, dit Lucien en jetant un louis sur la table.

Puis, se retournant vers ses compagnons de voyage :

— En route! cria-t-il.

Ils se remirent en selle.

— Evidemment, disait le duc au jeune comte, les chevaux de M. de Pierre-Lisse ne feront pas aussi lestement que les premières les quatre lieues passées qui leur restent à parcourir. Ils étaient couverts d'écume et, par conséquent, fatigués. Donc, en poussant un peu les nôtres, nous avons quelques chances, sinon de les rattraper, d'arriver du moins presque en même temps qu'eux à l'auberge où ils s'arrêteront.

— Allons ! fit Martial, qui ne demandait pas mieux.

Il piqua des deux et s'élança au galop.

Lucien, devinant ce qui se passait en lui, rendit également la main à sa monture, qui rejoignit bientôt celle du jeune gentilhomme.

Papillon et Germain se précipitèrent sur leurs traces.

La troupe, bien montée, bien armée, passait comme un ouragan sur la route et soulevait derrière elle un long nuage de poussière.

Une heure après, elle arrivait à Pontoise. Il était temps! Les chevaux commençaient à souffler bruyamment,—surtout ceux de Papillon et de Germain, qui n'étaient que des demi-sang.

Au moment où ils débouchaient sur la place qui se trouve à l'entrée du pont et où ils préparaient à escalader les rues escarpées de la ville, Martial aperçut sur sa gauche une vaste auberge.

Devant la porte stationnait une chaise de poste, toute blanche de poussière, mais dont les chevaux avaient été dételés.

— C'est peut-être celle-là, dit Martial en arrêtant brusquement sa monture.

— Peut-être... fit Lucien. Allez vous en informer.

Le comte se dirigea vers la porte de l'auberge, devant laquelle il s'arrêta.

L'hôte accourut, le bonnet à la main, le sourire aux lèvres.

— Y a-t-il longtemps que cette chaise est arrivée? demanda Martial en la montrant du doigt.

— Un quart d'heure à peine, monseigneur.

— Etait-elle attelée de deux chevaux gris-pommelé?

— Précisément, monseigneur.

— Et, sans doute, il en est descendu un homme d'un certain âge et une jeune fille?... interrogea le gentilhomme.

— Une jeune fille très-pâle, et qui paraissait un peu souffrante, oui, monseigneur.

Martial ne poussa plus loin son interrogatoire. Il fit signe à Lucien d'accourir.

Celui-ci s'empressa de lui répondre.

— Nous les tenons, lui dit Martial à demi-voix. Ils viennent d'arriver.

Aussitôt ils mirent pied à terre et jetèrent à Papillon et à Germain la bride de leurs chevaux.

— Conduisez les pauvres bêtes à l'écurie, et venez nous retrouver, ordonna le duc. Nous vous attendons.

Ils s'éloignèrent et revinrent au bout de deux ou trois minutes.

Toujours le bonnet à la main, le même sourire béat stéréotypé sur les lèvres, l'hôte n'avait pas quitté le seuil de sa porte.

Dès que Papillon et Germain furent de retour, Lucien prit les devants et entra dans l'auberge.

— Menez-nous à l'appartement des deux personnes qui viennent de s'arrêter chez vous, dit-il à l'aubergiste.

— Quelles personnes? demanda celui-ci un peu déconcerté.

— Celles qui étaient dans cette chaise de poste.

— Mais elles ne sont pas chez moi ! se défendit l'aubergiste.

— Comment ! s'écria Martial, ne venez-vous pas de me dire qu'elles étaient arrivées depuis un quart d'heure?

— Sans doute, monseigneur, mais je ne vous ai pas dit...

— Allons, drôle ! il est trop tard pour te dédire, interrompit le comte. Conduis-nous à l'appartement du baron, si tu ne veux pas que nous mettions ta maison au pillage.

L'hôte vit bien que le gentilhomme le ferait comme il le disait. Aussi n'eut-il aucune velléité de résistance en face de quatre cavaliers résolus et bien armés.

— Monseigneur est libre d'aller où bon lui semblera, répondit-il humblement. Je me ferai moi-même un plaisir de lui ouvrir toutes les portes, mais je lui jure sur mon salut éternel que les personnes dont il veut parler ne sont pas chez moi !

En présence d'une soumission si aveugle et de protestations si sincères en apparence, Lucien crut devoir intervenir.

— Cependant, reprit-il, vous avez certainement vu ce gentilhomme et cette jeune fille, puisque vous nous avez donné leur signalement.

— Oui, monseigneur, je les ai vus, mais ils n'ont pas mis le pied dans mon hôtel.

— Que sont-ils donc devenus ?

— Je l'ignore, monseigneur.

— Ah çà ! jouons-nous une charade ? fit Lucien en frappant du pied

— Pas le moins du monde, monseigneur, je vais vous raconter ce dont j'ai été témoin; mais je ne saurais pour vous faire plaisir, inventer une fable contraire à la vérité.

— Eh ! c'est tout ce qu'on te demande, s'écria Martial impatienté. Parle donc, bourreau !

— J'obéis, monseigneur, dit l'aubergiste.

Sur la place qui s'étend devant ma maison, commença-t-il, était arrivé, vers trois heures et demie, un superbe carrosse, attelé de deux magnifiques bêtes. Sur le siège, un cocher superbe ; sur le marchepied de derrière, deux valets de pied insolents, tous les trois revêtus d'une éclatante livrée bleue, chamarrée d'or, en culottes courtes et chaussés de bas de soie.

Dans le carrosse, un vieillard de soixante-cinq ans au moins, dont je ne parvins pas à distinguer le visage, car il ne paraissait guère avoir envie de se montrer.

Les valets de pied descendirent et se campèrent à chacune des portières. Quant au cocher, il ne bougea pas de son siège. Le maître s'enfonça dans l'encoignure du carrosse, et tout —hommes et chevaux — demeura immobile.

Evidemment ce gentilhomme attendait quelqu'un,—et probablement quelqu'un arrivant de Paris, puisqu'il avait fait stationner sa voiture à l'entrée du pont, le seul par lequel on puisse entrer dans Pontoise de ce côté-ci de la ville.

En effet, au bout d'une demi-heure, arriva la chaise de poste que vous avez aperçue, et dont les chevaux ruisselants étaient presque fourbus.

En la voyant, le grand seigneur fit un signe à ses deux valets de pied, qui coururent au-devant des deux personnages que cette voiture avait amenés.

Le gentilhomme n'avait pas l'air trop rassuré ; il promenait autour de lui des regards inquiets.

Il laissa pourtant échapper un sourire, lorsqu'il reconnut le carrosse et la livrée de celui qui l'attendait.

Quant à la jeune fille, elle se soutenait à peine, je vous l'ai dit. Aussi les deux valets de pied, que le grand seigneur avait envoyés à sa rencontre, furent presque obligés de la porter et de la hisser dans le carrosse.

Le gentilhomme y monta derrière elle, les valets de pied reprirent leur place et le cocher, sans plus attendre, toucha légèrement de la mèche ses deux admirables chevaux, dont les reins ployèrent aussitôt.

La voiture s'engagea sur le pont et disparut enfin dans les rues de la ville escarpée.

L'aubergiste se tut alors et jeta sur les deux gentilshommes un regard craintif.

— Ce que tu nous as raconté est-il bien vrai ? demanda Martial un peu désappointé.

— C'est la vérité même, monseigneur.

— Je veux bien le croire, dit Lucien ; mais pour plus de sûreté, nous allons visiter ta maison de la cave au grenier, et c'est toi qui nous conduiras. Si tu nous as menti, malheur à toi !

Plus mort que vif, l'hôte s'inclina.

— Suivez-moi, messieurs, dit-il humblement.

Lucien et Martial passèrent une inspection détaillée de l'auberge entière. Pas une porte n'échappa à leurs regards et ne demeura close devant leurs investigations.

Cette visite n'avait pas duré moins d'un quart d'heure.

— Fort bien, dit alors le duc, mais ce n'est pas tout. Pouvez-vous nous affirmer sous serment que vous ne connaissez ni de vue ni de nom le grand seigneur qui stationnait sur la place avec ce riche équipage ?

— Je vous le jure, monseigneur ! répondit l'hôte en étendant solennellement la main.

— Pourtant, fit observer Martial, ce gentilhomme doit habiter les environs. On n'entreprend pas un voyage, si court qu'il soit, avec un carrosse de parade et des laquais en bas de soie !

— C'est évident, approuva Lucien.

— Certainement, c'est évident, répéta l'aubergiste, mais je n'ai jamais vu cette livrée à Pontoise, j'en atteste tous les saints du paradis !

— Laisse tes saints tranquilles et réponds-moi, interrompit Martial avec un mouvement d'épaules. Les deux gentilshommes, la jeune fille, les laquais, le carrosse... tout a disparu... soit ! Mais la chaise de poste qui a amené ces deux voyageurs est toujours là ?

— Oui, monseigneur,

— Et le postillon qui la conduisait ?...

— Doit être en train de bouchonner ses chevaux à l'écurie, car ils en avaient grand besoin, répondit l'hôte avec empressement.

— Va nous le chercher, ordonna Martial.

Et se tournant vers Papillon et Germain :

— Vous, dit-il, de gré ou de force, amenez cet homme ici.

Ainsi fut fait; mais le postillon se prêta sans aucune difficulté à comparaître devant le duc et devant Martial.

Interrogé par eux, il avoua sans hésitation d'où il venait, convint qu'il avait été grassement payé, mais déclara qu'il ne connaissait pas du tout le gentilhomme qu'il avait conduit. Il avait reçu l'ordre d'aller à Pontoise, il était venu à Pontoise. Le reste ne le regardait pas.

Evidemment il était de bonne foi.

Ni Lucien ni le jeune comte n'avaient prévu cette complication. Ils s'interrogèrent du regard, très embarrassés de ce qu'ils devaient faire.

L'aubergiste attendait leurs ordres.

— Faites donner à nos chevaux les soins dont ils ont besoin, ordonna le duc; préparez-nous un appartement, et tenez notre souper prêt pour sept heures... Nous verrons ensuite.

Ces recommandations faites, Lucien et Martial se dirigèrent vers la ville, tandis que Papillon et Germain se rendaient à l'écurie pour s'assurer que leurs montures étaient bien traitées.

Chemin faisant, les deux gentilshommes se renseignaient dans toutes les boutiques qui se trouvaient sur leur passage.

Tout le monde avait vu le magnifique carrosse dont ils donnaient le signalement; mais personne ne savait à qui il appartenait. C'était la première fois qu'on le voyait à Pontoise.

L'itinéraire que la voiture avait parcouru fut facile à suivre et conduisit nos deux amis jusqu'à l'autre extrémité de la ville.

Là, leur embarras fut grand. Les maisons étaient beaucoup plus espacées. Quelques-unes, appartenant à des cultivateurs ; étaient closes. Enfin trois routes différentes déroulaient à perte de vue leur ruban crayeux.

Devant eux, la première allait directement à Gisors; à leur droite, la seconde conduisait à Creil ; à leur gauche, la troisième se dirigeait du côté de Mantes.

Laquelle de ces trois routes avait suivi le carrosse de ce grand seigneur énigmatique?

A tout hasard, chacun de leur côté, ils entrèrent dans chacune des premières maisons qui bordaient ces trois chemins. Nul ne put leur dire si, oui ou non, l'équipage en question avait passé devant leur porte.

Au moment où Lucien et Martial s'en revenaient, très désorientés, ils aperçurent dans les champs un paysan qui fauchait un champ de luzerne.

— Eh ! l'ami ! cria Martial en lui faisant signe d'approcher.

Le paysan s'avança lentement et d'un air défiant. Pour la vingtième fois au moins, le jeune comte lui adressa son invariable question.

— Je n'en suis pas bien sûr, répondit le paysan, mais il semble bien que j'ai aperçu de loin une grande diablesse de voiture dans le genre de celle-là...

— Dans quelle direction? demanda le duc

Il tomba lourdement sur le sol. (Page 841.)

— Par là, dit le paysan en étendant la main du côté de la route qui se dirigeait vers Mantes.

— Et si tu l'as vue, fit observer Martial, comment se fait-il que tu ne sois pas certain qu'il s'agisse du carrosse que je te dépeins?

— Ah! dame... balbutia le cultivateur. Qu'est-ce que ça peut nous faire, à nous autres, qu'une voiture soit plus ou moins belle? C'est toujours pas nous qui roulerons jamais là dedans. Et puis... Quand on travaille comme ça, au grand

soleil... il vous tarde d'en finir, vous savez bien... On ne fait guère attention à toutes ces histoires-là... D'ailleurs, si vous voulez bien compter, il n'y a pas loin d'un petit quart de lieue de mon champ de luzerne à la route que je vous indique...

Martial ne put rèprimer un geste d'impatience.

— Désolé ne ne pas pouvoir vous en dire plus long, mon gentilhomme, reprit le paysan avec cet air narquois qui caractérise les habitants de la grande banlieue de Paris; mais, aussi vrai que le soleil va se coucher dans une petite heure, c'est tout ce que je sais...

A ces mots, il ébaucha un salut et fit mine de s'éloigner.

— Tiens, mon ami, fit le duc en lui mettant un louis dans la main, voici pour toi. Il ne sera pas dit que nous t'aurons dérangé pour rien.

— Bah ! j'en serai quitte pour donner un coup de faulx de plus, répliqua le paysan en glissant le louis dans sa poche.

Bonne chance, mes gentilshommes !

Il salua, ni trop haut ni trop bas, et, de son pas lourd et tranquille, il s'en alla nonchalamment reprendre sa faulx.

Si vague que fût ce renseignement, il semblait indiquer pourtant que le grand seigneur habitait la vallée de l'Oise. Mantes, Meulan même, étaient en effet trop éloignés pour qu'il fût possible d'admettre que ce carrosse, si richement équipé, eût franchi sans être couvert de poussière une distance aussi longue.

Nos deux amis regagnèrent donc l'auberge que le hasard leur avait fait choisir.

Il était plus de six heures et demie quand ils arrivèrent.

Ils montèrent dans l'appartement qui leur était destiné. Rien n'y manquait. Papillon et Germain avaient surveillé les apprêts; le couvert était dressé, il ne restait plus qu'à se mettre à table.

En attendant qu'on les servît, Lucien et Martial ouvrirent un conseil de guerre dans lequel le brigadier et l'ancien carabinier furent admis et autorisés à donner leur avis.

Martial, qu'une sourde colère continuait à agiter, voulait que l'on se mît en route dès le lendemain matin et que l'on explorât successivement les deux rives de l'Oise.

— Equipés comme nous le sommes, disait-il, rien ne peut nous résister. Au besoin, nous prendrions d'assaut le château le mieux défendu.

Lucien ne partageait évidemment pas cette manière de voir, car il hochait soucieusement la tête.

— Il est certain, objecta le Papillon, que M. de Pierre-Lisse doit être sur ses gardes. Or, vous le connaissez comme moi. Eh bien ! avez-vous supposé un instant qu'il nous juge assez débonnaires pour le laisser en repos après l'acte audacieux qu'il s'est permis? Assurément non. Donc, s'il voit de loin s'avancer un escadron. Il sera prêt pour le combat ou pour la fuite. Dans l'un ou l'autre cas, sans parler des dangers auxquels nous nous exposons inutilement, nous n'atteindrons donc pas le but que nous poursuivons.

— C'est cela, approuva le duc.

— Selon vous, que faudrait-il donc faire? interrogea Martial, que ces tergiversations irritaient.

— Dépouiller notre attirail guerrier, nous déguiser au besoin, afin de mieux passer inaperçus, jusqu'à ce que nous ayons découvert la retraite du baron, répondit le brigadier.

— Mais de quelle façon? fit le jeune comte.

— Il s'agirait tout simplement de nous disperser et de descendre deux à deux, mais séparément, chacune des rives de l'Oise. C'est le seul moyen, selon moi, d'arriver à un résultat satisfaisant, puisqu'il permet de se renseigner à loisir et sans éveiller les soupçons.

— Papillon a raison, fit Lucien. C'est plus lent, mais c'est plus sage.

— D'autant plus, ajouta Germain, que rien ne nous empêche d'emporter une paire de pistolets.

— Emportez ce qu'il vous plaira, dit le brigadier; moi, si l'on adopte ce projet, je prends une canne à pêche, je glisse un poignard dans ma poche et je me mets en route.

Lucien et Martial ne purent s'empêcher de rire.

— Bon! riez, fit tranquillement Papillon, mais rira bien qui rira le dernier!

Il avait l'air si convaincu du succès, qu'il convertit sans peine à cette idée Germain d'abord, le duc ensuite.

— Essayons toujours, proposa Lucien.

Martial ne répondait pas.

— Je ne comprends pas que vous hésitiez, reprit le brigadier. Qu'espérez-vous obtenir par la force? Rien, monsieur le comte. A bon chat, bon rat. Ce n'est que par la ruse que nous avons quelque chance de réussir. Vous ne connaissez pas comme moi le bord des rivières; vous ne vous imaginez pas combien la ligne d'un pêcheur inoffensif inspire la confiance et facilite les relations. Figurez-vous bien que le bord de l'eau est peuplé d'autres pêcheurs et de lavandières. Je ne compte pas beaucoup sur le pêcheur, j'en conviens. Le pêcheur aime en général la solitude et ne cause pas volontiers; cependant si on lui parle poisson, il est bien rare qu'on ne finisse pas par lui arracher quelques phrases. Mais les blanchisseuses, monsieur le comte, vous ne pouvez pas vous faire une idée de ce que c'est que les blanchisseuses?

— Est-ce donc sur cette ressource ridicule que vous fondez vos espérances? demanda Martial sur un ton dédaigneux.

— C'est la plus précieuse de toutes celles que le hasard met à notre portée, répliqua vivement le brigadier. Approchez vous une petite fois d'un groupe de lavandières et écoutez. Vous y entendrez tous les cancans du pays. Qu'un mari trompe sa femme, qu'une femme soit infidèle, que le curé soit paresseux, paillard et gourmand, que le seigneur soit riche ou généreux, qu'un scandale quelconque se produise, vous êtes assuré de l'apprendre de leur bouche — et dans des termes tels qu'il ne vous restera aucun doute sur la nature des méfaits dont la blanchisseuse se fera l'écho.

Lucien ne put réprimer un sourire, auquel Germain se rallia plus franchement encore.

Martial seul demeurait sombre et silencieux.

Malgré lui, ce fut pourtant à l'avis émis par Papillon qu'on se rangea aussitôt.

— Découvrons d'abord la retraite du baron, dit le duc : le reste ira tout seul.

Il fut donc décidé que le lendemain on se mettrait en quête.

Papillon et Lucien suivraient la rive droite de la rivière ; Martial et Germain suivraient la rive gauche.

A peine cette résolution était-elle prise que l'aubergiste se présenta, escorté de deux aides de cuisine. Il avait tenu à se distinguer ; il venait présider lui-même à la sage distribution du menu qu'il avait préparé.

Le souper fut excellent. Lucien y fit bravement honneur, et Martial lui-même sentit se dissiper sa mauvaise humeur devant la délicatesse des mets qu'on lui servit.

Le repas terminé, les deux gentilshommes descendirent dans la grande salle, afin de donner aux laquais le temps d'enlever le couvert et de préparer les chambres.

Ils s'avancèrent jusque sur le seuil de la porte et s'assirent sur le banc de pierre qui se trouvait à l'entrée de l'hôtellerie.

C'était à la fin du mois de juin. Il était huit heures et demie. La nuit commençait à tomber. Déjà quelques étoiles scintillaient au firmament. Une chaleur tiède, tempérée par une brise légère, leur apportait les senteurs embaumées des jardins environnants.

Devant eux s'étendait un espace relativement assez vaste. A leurs pieds coulait l'Oise, dont les flots calmes réflétaient la silhouette élancée des peupliers audacieux. A leur gauche ils percevaient le bruit éloigné d'un barrage et du tic-tac régulier d'un moulin.

Devant eux se dressait la ville escarpée, dont l'ensemble pittoresque se noyait peu à peu dans les vapeurs bleues du soir. Çà et là, comme autant d'yeux ou verts dans la nuit, s'éclairaient quelques fenêtres, étagées les unes au-dessus des autres et dans le haut de la ville montueuse, se confondant presque avec les étoiles.

Le silence se faisait de plus en plus profond. L'heure du repos était venue. La majesté sereine de la nuit couvrait de son manteau constellé les lignes indécises de l'horizon lointain.

La lune n'était pas encore levée, et cependant l'obscurité n'était pas assez épaisse pour empêcher de distinguer les objets environnants, que le rayonnement sidéral éclairait d'une lueur incertaine.

Lucien et Martial se taisaient, absorbés dans la contemplation muette des magnificences de la nature.

Neuf heures tintaient solennellement à la cathédrale de Pontoise.

Moins préoccupé que Martial, ou plutôt moins douloureusement frappé par les événements de cette néfaste journée, le duc vit en ce moment une forme humaine qui, après avoir traversé le pont, semblait se diriger vers l'auberge.

Machinalement, Lucien jeta les yeux sur ce personnage.

Il marchait appuyé sur un bâton et semblait se soutenir avec peine. Il s'arrêta pendant quelques secondes, puis il fit cinq ou six pas, s'arrêta de nouveau, chancela, battit le vide un instant de ses deux bras étendus, et s'affaissa lourdement sur le sol...

M. de La Tournaye se leva vivement et courut à son secours.

Il essaya de le relever, mais l'inconnu avait perdu connaissance. Il appela Martial à son aide. Tous deux, après avoir vainement tenté de le remettre su pied, le saisirent et le transportèrent dans l'hôtellerie.

Cet homme était vêtu d'habits en assez bon état, mais couverts de poussière. Evidemment il venait de fournir une longue traite.

Sur l'ordre de Lucien, hommes et femmes s'empressèrent autour de lui.

XXI

UN PAVILLON SUR LES BORDS DE L'OISE

Pendant qu'on donnait des soins à cet inconnu, Lucien l'examinait avec attention.

C'était un homme de cinquante ans environ, dont les cheveux courts, épais et grisonnants, couronnent un front bas, sillonné de rides profondes et terminé par deux sourcils épais. Le nez était fort, la bouche sensuelle, le menton proéminent, les traits communs.

Il appartenait certainement à la basse classe ; l'ensemble de sa physionomie indiquait des appétits grossiers, le bas du visage dénotait un entêtement qui tenait à la fois de la bêtise et de la bestialité.

Quel regard animait cette figure ingrate ? Telle était la question que se posait le gentilhomme.

L'inconnu ouvrit les yeux, qu'il referma presque aussitôt.

— J'ai faim ! prononça-il d'une voix mourante.

En entendant ces trois mots, le duc bondit de son siège. Comment ! un homme mourait de faim à côté de lui ! — de lui, repu et satisfait ! de lui qui avait les poches pleines d'or !

Où trouver meilleure occasion de développer cette charité proverbiale dont il avait donné tant de preuves et qu'il exerçait toujours avec une si simple libéralité ?

— Vite ! ordonna t-il. Que l'on serve à manger à ce pauvre diable !

Pendant que les servantes dressaient le couvert dans la pièce voisine, Lucien demandait un verre de vin d'Espagne et, de sa propre main, le faisait avaler par petites gorgées à ce malheureux.

Ce vin généreux le réchauffa et lui rendit un peu de forces. Il ouvrit les yeux et promena sur ceux qui l'entouraient un regard soupçonneux.

— C'est bien ce que je pensais, se dit M. de La Tournaye. Le regard n'est pas franc.

Après avoir, lentement et presque avec défiance, considéré les assistants, les yeux de cet homme s'arrêtèrent enfin sur le duc, qui tenait encore le verre à la main.

— Qui que vous soyez, merci ! murmura-t-il.

Puis, remarquant presque aussitôt le riche costume de voyage du gentilhomme :

— Oh ! pardon, monseigneur, dit-il en s'inclinant avec un respect obséquieux.

Lucien l'examinait toujours, de plus en plus intrigué. Il avait vu tant de visages qu'il était devenu physionomiste. Il se plaisait à deviner, par la seule inspection du costume et des traits d'un individu, quel était son caractère et à quelle classse de la société il appartenait.

Cette fois, il se demandait si cet homme était un laquais, un petit employé ou un humble boutiquier.

Pendant ce temps, le couvert avait été mis et la servante posait sur la table un potage fumant, dont le parfum exquis vint chatouiller délicieusement l'odorat du pauvre diable.

— Venez, lui dit le duc, votre souper vous attend.

— Mon souper ! fit l'inconnu avec surprise, mais avec plus encore d'avidité.

— Tenez, reprit Lucien en lui montrant la table toute prête.

— C'est vrai !... balbutia le malheureux ébloui.

Il voulut se lever, mais il n'en eut pas la force. Extenué par le besoin, brisé de fatigue, la tête un peu ébranlée par le verre de vin qu'il venait de boire, il chancela et failli tomber.

Le duc le retint, le prit par le bras et le conduisit à sa place ; puis il lui servit une cuillerée de potage.

— Ne vous pressez pas, dit-il, vous avez le temps.

— Oh ! monseigneur... murmura cet homme, confus de tant de bontés.

— Mangez, mangez, fit Lucien. Vous me remercierez après.

L'inconnu ne se fit pas prier. La vue de cette table, couverte déjà de quelques mets appétissants lui avait rendu toute sa présence d'esprit. Il ne chercha pas à s'expliquer d'où lui tombait cette bonne aubaine ; il ne vit qu'une chose : c'est qu'il pouvait manger à discrétion.

Sur-le-champ il attaqua le potage — et de la belle façon !

Afin de laisser à cet homme toute sa liberté d'allures, M. de La Tournaye alla rejoindre Martial, qui l'attendait.

Naturellement, ils devisèrent de ce qui les intéressait le plus en ce moment, c'est-à-dire de Marcelle et du baron.

Vers dix heures, ils allaient se retirer dans leur appartement et avaient même franchi déjà quelques marches de l'escalier, quand le duc s'arrêta brusquement.

— Mais j'y songe, dit-il, le personnage que nous avons laissé en bas a dû se trouver dans les environs de Pontoise à l'heure où M. de Pierre-Lisse l'a quitté... Peut-être a-t-il rencontré ce carrosse qui nous occupe tant....

— En effet, approuva Martial.

— Montez, fit Lucien. Je vais l'interroger, moi.

Aussitôt il revint sur ses pas et entra dans la petite salle où l'inconnu venait d'achever son repas.

Celui-ci, en apercevant le gentilhomme, se leva précipitamment.

— Ah! monseigneur, s'écria-t-il, je vous dois la vie! Je ne l'oublierai jamais.

— Ainsi, vous êtes bien, tout à fait bien? demanda le duc.

— On ne peut mieux, monseigneur, et prêt à faire tout ce qu'il vous plaira, si, par bonheur pour moi, mes services pouvaient vous être utiles.

— Peut-être... répondit Lucien.

— J'en serais heureux au-delà de toute expression, monseigneur.

— Où étiez-vous aujourd'hui entre quatre et cinq heures du soir? interrogea M. de La Tournaye.

— Sur la route de Conflans à Pontoise, où je cherchais vainement un gîte et un souper.

— N'avez-vous pas rencontré un carrosse attelé de deux magnifiques chevaux et derrière lequel se tenaient deux laquais?...

— En livrée bleue, galonnée d'or? interrompit l'inconnu.

— Précisément.

— Si fait, monseigneur, je l'ai rencontré. J'ai même tendu la main vers ceux qui s'y trouvaient, mais hélas! sans succès.

— Ainsi vous avez vu les personnes que cette voiture emportait?

— A peu près oui, monseigneur?

— Combien étaient-elles?

— Trois: un vieillard, un homme mûr et une jeune fille.

— C'est bien cela! fit joyeusement Lucien.

— Et même, ajouta son interlocuteur, il m'a semblé reconnaître parmi ces trois personnages... mais je ne saurais l'affirmer, reprit-il, le carrosse roulait avec une rapidité telle que je n'ai pu distinguer nettement ses traits.

— Les traits de qui?

— De l'homme mûr.

— Vous croyez donc le reconnaître?

— Oui, monseigneur.

— Et... selon vous... quel serait ce gentilhomme?

— Le baron de Pierre-Lisse.

Lucien ne fut pas maître d'un mouvement de surprise.

Il considéra longuement l'homme qui se trouvait en face de lui et hésita à poursuivre son interrogatoire, car c'était lui révéler l'importance qu'il attachait à ces renseignements.

Cependant, au bout de quelques instants il mit de côté tout scrupule.

— Comment vous nommez-vous? demanda-t-il.

— Landry, monseigneur.

— Eh bien! monsieur Landry, l'accident qui nous a mis en présence peut devenir pour vous une source de fortune, si, comme vous me l'affirmiez tout à l'heure, vous êtes disposé à me servir.

— Ma reconnaissance et mon intérêt m'en font un devoir impérieux, répondit Landry.

— Et pour commencer, reprit le duc en lui jetant sa bourse, prenez ces quelques louis... pendant un certain temps, du moins, vous êtes sûr de ne pas mourir de faim.

— Comment! s'écria Landry dont les regards étincelèrent, cet or est à moi!

— Dès à présent, oui, et il ne tient qu'à vous d'en gagner davantage.

— Parlez, monseigneur, je suis à vos ordres.

En disant ces mots, Landry caressait de ses doigts enfiévrés la bourse que M. de La Tournaye venait de lui donner.

— Etes-vous prêt d'abord à répondre aux questions que je vais vous poser?

— Je suis à vos ordres, monseigneur.

— Eh bien! qui êtes-vous? D'où venez-vous et où allez-vous?

— Je me nomme Landry, j'arrive de Lille et je vais... je ne sais où.

— Mais comment en êtes-vous réduit en l'état où je vous ai trouvé? Vous n'êtes pas un mendiant de profession; vos habits, quoique souillés de poussière, indiquent même une certaine aisance.

— C'est vrai... oui, monseigneur... j'avais tout cela.

— Et vous ne l'avez plus?

— Je n'ai plus rien! gémit Landry.

— Que vous est-il arrivé? Voyons, parlez, fit le duc avec bonté.

— Oh! c'est bien simple, monseigneur, répondit Landry.

Il se recueillit quelques instants.

— J'étais, il y a une vingtaine d'années, au service d'un gentilhomme qui habitait la Normandie, commença-t-il, lorsque je me trouvai possseur d'une petite somme de vingt mille francs.

— Gagnée au service de votre maître? demanda Lucien.

— Non, monseigneur... fit Landry en baissant les yeux.

— Un héritage alors?

— Justement, s'empressa de répondre l'ancien valet. Aussi, continua-t-il, ne voulant pas demeurer plus longtemps en service, je quittai mon maître et je me dirigeai vers le Nord, sans trop savoir où je m'arrêterais. Je n'avais plus de famille, j'étais libre, je m'en remis au hasard du soin de me conduire. J'arrivai à Lille.

Là, je fis la connaissance d'une jeune et jolie fille, qui servait dans l'auberge où j'étais descendu. Je lui fis la cour, pour me distraire d'abord, puis je me pris à l'aimer sérieusement et je finis par l'épouser.

Il toussa légèrement, en même temps qu'il posait un doigt sur ses lèvres. (Page 851.)

C'était la fille d'un cultivateur, chargé de famille, qui demeurait aux environs. Il me proposa de me fixer auprès de lui et se fit fort de me trouver une maisonnette, entourée de quelques lopins de terre, dans laquelle je pourrais goûter le repos auquel j'aspirais.

— J'acceptai. Un mois après j'étais installé dans une jolie petite ferme et je me laissais vivre. Ma femme connaissait à merveille tous les détails de l'exploitation, à laquelle je n'entendais rien. Tout marchait donc au gré de mes désirs,

lorsque, dix ans après, elle mourut en mettant au monde une fille que j'appelai Désirée.

De là, datent tous mes malheurs. J'aurais dû, ainsi que me le conseillait mon beau-père, vendre ma ferme, que j'étais incapable de faire valoir; mais j'y avais été si heureux, je m'y trouvais si bien, que je ne pus pas m'y résoudre.

Insensiblement, je mangeai le peu que je possédais, je fis des dettes, de sorte qu'il y a deux mois je fus obligé de quitter la maison que j'habitais. J'étais ruiné de fond en comble !

Un malheur n'arrive jamais seul. Ma fille, que son grand-père avait recueillie, pendant que j'essayais à Lille de reprendre mon ancien état de valet de chambre, mit le feu à ses vêtements un jour qu'elle était restée seule et périt, horriblement, brûlée, au milieu des plus cruelles souffrances.

Alors, saisi d'horreur pour ce pays qui m'avait tout pris, je m'en allai tout droit devant moi. C'est ainsi qu'à bout de forces et de ressources je suis arrivé à Pontoise, où je serais mort de faim, sans doute, si votre main généreuse ne s'était tendue vers moi.

Pendant ce court récit, le duc n'avait cessé de regarder Landry avec attention.

Le même qu'il ne s'était pas trompé sur l'état de ce personnage, de même il ne croyait pas avoir fait fausse route en le jugeant cupide et dissimulé.

En effet, Landry avait montré quelque embarras lorsqu'il s'était agi des vingt mille livres dont il prétendait avoir hérité.

Lucien pressentit un mystère dans l'origine de cette somme, — mal acquise probablement, puisqu'elle avait entraîné tant de malheurs à sa suite.

— Mais, fit-il observer, votre histoire ne me dit pas comment vous avez connu le baron de Pierre-Lisse.

En entendant prononcer ce nom, Landry se redressa vivement. Une expression de haine et de colère se reflèta sur son visage.

M. de La Tournaye remarqua ces dispositions hostiles.

— On dirait que le baron ne vous a pas laissé de bons souvenirs, insinua-t-il

— C'est vrai, confessa Landry.

— Où et comment l'avez-vous connu ? Était-ce en Normandie ?

— Oui, monseigneur.

— Avant votre départ pour Lille ?

— Naturellement.

— Vers 1758, alors...

— Et même un peu avant.

— Etiez-vous donc à son service quand vous avez quitté le pays ?

— Non, se défendit vivement Landry, j'étais au service d'un de ses amis.

— En ce cas, d'où vient l'inimitié qu'il semble vous avoir inspirée ?

— Monseigneur, répondit Landry d'une voix sombre, il est certaines questions auxquelles je ne saurais répondre, pour le moment du moins, quelque engagement que j'aie pris envers vous...

— Ah ! fit simplement Lucien, pressentant de plus en plus un gros mystère.

— Qu'il vous suffise de savoir qu'à dater de ce jour, je n'aurai pas de cesse que je n'aie découvert la retraite de M. de Pierre-Lisse. C'est même beaucoup à cause de lui que j'avais l'intention de m'arrêter à Pontoise.

— Vous avez donc grande envie de le rencontrer ? demanda le duc.

— Comme vous, oui; monseigneur.

— Comment ! qui vous a dit ?...

— Oh ! monseigneur, ne vous en défendez pas, dit Landry, en souriant. L'intérêt avec lequel vous vous inquiétez de ce carrosse, le vif désir que vous manifestez d'apprendre tout ce qui concerne le baron...

— Eh bien ! j'en conviens, avoua Lucien. Je n'essaierai donc plus de vous arracher vos secrets ; je vous demanderai si, poursuivant chacun le même but, pour des motifs évidemment différents, vous consentez à me servir...

— De quelle façon ?

— En m'indiquant l'endroit où le baron s'est refugié, dans le cas où vous le découvririez avant moi.

— Je vous le promets, monseigneur, dit Landry avec un accent de vérité auquel il n'était pas possible de se méprendre. Et même...

Il s'arrêta, craignant évidemment de se compromettre.

— Achevez, fit M. de La Tournaye, vous n'aurez à vous repentir, je vous le jure ! ni de votre confiance, ni du zèle que vous déploierez à mon service.

— J'en suis persuadé, monseigneur. Vous vous êtes montré si bon et si sensible envers moi, — moi, que tant de cœurs impitoyables avaient repoussé ! — que je ne vous cacherai rien de ce qu'il m'est possible de vous révéler.

— A la bonne heure ! s'écria curieusement le duc.

— Si je tiens tant à me trouver en face du baron, poursuivit Landry, c'est que je veux avoir avec lui un entretien d'où dépend tout mon avenir. Dans le cas où M. de Pierre-Lisse m'accueillerait bien, comme je l'espère, je me contenterais, ainsi que je vous l'ai promis, de vous indiquer sa demeure : dans le cas contraire, je m'engage à vous fournir contre lui de telles armes qu'il sera complétement à votre merci.

Décidément Lucien ne s'était pas trompé.

Entre le baron et Landry il y avait un secret important, — secret que Landry se proposait sans doute d'exploiter, pour sortir de la misère à laquelle ses malheurs l'avaient réduit.

Quelque envie qu'eût le duc d'atteindre M. de Pierre-Lisse, il lui répugnait d'associer directement à son œuvre un homme dont il avait deviné déjà les mauvais instincts.

Au lieu de lui proposer de se joindre à sa petite troupe et de lui communiquer le plan qu'il avait adopté; il se contenta donc d'en faire un auxiliaire utile dont il serait aisé de se débarasser ensuite avec de l'argent.

— Soit ! j'accepte, dit-il. Le jour où vous apporterez ces précieux renseignements, il y aura cinquante louis pour vous.

— Mais où vous retrouverai-je? demanda Landry, dont l'appât d'une si belle récompense avait éveillé la cupidité.

— Ici même, dans quatre jours, répondit Lucien.

— Bien. C'est aujourd'hui lundi 28 juin, je serai donc ici vendredi, 2 juillet.

— C'est cela.

— A quelle heure ?

— A midi.

— Je n'y manquerai pas, dit Landry.

— Un mot encore fit le duc en se levant. A quel endroit précis avez-vous rencontré le baron?

— A moitié chemin de Pontoise et d'Eragny.

— Eragny n'est-il pas sur la rive gauche de l'Oise

— A vingt minutes de Pontoise, oui, monseigneur.

— Et dans quelle direction roulait le carrosse ?

— Dans la direction de Conflans.

— Il suffit, dit Lucien. Maintenant, n'épargnez pas l'or que je vous ai donné. Je vous tiendrai compte, et largement, de tout ce que vous aurez dépensé.

— Monseigneur me comble, fit Landry, qui s'inclina respectueusement,

M. de La Tournaye sortit et alla rejoindre Martial. Papillon et Germain se trouvaient également là, attendant les ordres de leur maître.

Il leur fit part de ce qu'il venait d'apprendre et n'eut pas de peine à leur démontrer combien était précieux le concours de la nouvelle recrue qu'il avait faite.

Il fut donc définitivement arrêté qu'un délai de trois jours était nécessaire pour explorer à fond les bords de l'Oise jusqu'à son embouchure, c'est-à-dire jusqu'à Conflans, et que le vendredi 2 juillet chacun reviendrait à Pontoise, pour y rendre compte du résultat de son expédition.

Les choses ainsi réglées, ils regagnèrent leur chambre.

Le lendemain matin, au petit jour, Papillon se leva, acheta dans une cabane qui se trouvait au bord de l'eau tous les ustensiles de pêche qui lui étaient indispensables et se mit en route.

Au moment où il s'éloignait, il aperçut Martial qui sortait de l'hôtellerie.

Ils se saluèrent de la main et s'éloignèrent, chacun dans la direction qui lui avait été assignée.

Papillon traversa le pont pour prendre la rive droite, le jeune comte descendit la rive gauche... Au bout d'une heure, ils s'étaient perdus de vue.

Martial avait fini par se résigner. Il avait compris qu'il importait de n'avancer qu'à pas lents, d'interroger maison par maison et pour ainsi dire pierre par pierre tout ce qui, hommes ou choses, pouvait avoir à ses yeux quelque valeur.

De son côté, Papillon ne négligeait rien.

Aussi Lucien, qui devait suivre à quelques pas en arrière le même chemin que parcourait le brigadier et qui se fiait à l'intelligence du vieux soldat, résolut de se rendre à Paris, afin de rassurer Raymonde et de la préparer à l'absence de quelques jours qui avait été reconnue nécessaire.

— Demain, pensa-t-il, je reprendrai mon itinéraire et je ne tarderai pas à rejoindre Papillon.

En effet, dès que Germain se fut éloigné à son tour, Lucien monta à cheval et galoppa vers Paris.

Il y trouva Raymonde fort alarmée. Elle s'était imaginé, d'après ce que lui avait dit son mari, qu'il allait revenir le soir même avec Marcelle.

Le duc la rassura, lui expliqua de quelle façon le baron s'était momentanément dérobé à leurs recherches et lui fit comprendre que la plus grande prudence était indispensable pour ne pas pousser à bout avant l'heure un homme qui, comme M. de Pierre-Lisse, semblait prêt à employer les expédients les plus violents.

Raymonde se laissa convaincre par tant de bonnes raisons. Afin de lui rendre tout le calme dont elle avait besoin, Lucien passa la journée auprès d'elle.

Vers six heures du soir, il fit seller un autre cheval, repartit pour Pontoise, où il arriva vers huit heures et demie, et se fit servir à souper.

Naturellement il n'y avait rien de nouveau. Aucun de ses compagnons n'était revenu.

Pendant cette longue journée, Papillon était descendu jusqu'à Jouy, jetant çà et là sa ligne à l'eau, à côté de tous les groupes de blanchisseuses qui émaillaient le bord verdoyant de la rivière, s'informant de tous côtés, mais sans succès.

Il résolut de passer la nuit à Jouy dans l'unique auberge qui s'y trouvait.

L'hôte lui ayant fort vanté le vin d'Andrézy, dont il paraissait très gourmand, le brigadier l'invita à souper, but avec plaisir quelques bouteilles de cette agréable piquette et réussit à si bien griser son convive, que celui-ci n'eut bientôt plus rien de caché pour lui.

Malheureusement, parmi toutes confidences que lui arracha Papillon, il n'y en avait pas une qui eût la moindre analogie avec l'affaire qui l'intéressait le plus.

Le brigadier monta dans sa chambre et, le lendemain, à l'aurore, se remit en route.

Il était cinq heures du soir, lorsqu'il arriva en face de Neuville. Il avait inutilement parcouru tout le pays environnant ; il était brisé de fatigue. Il se laissa tomber sur l'herbe drue, monta sa ligne et la jeta au fil de l'eau.

En face de lui se trouvait une magnifique propriété, bordée d'une haie vive, qui longeait la rive gauche de l'Oise, et dont l'œil pouvait à peine mesurer la longueur.

A droite de ce parc immense, il apercevait un chemin qui descendait vers un abreuvoir, et, à l'extrémité de ce chemin, il distinguait à travers les arbres les premières maisons de Neuville.

Tandis qu'il admirait l'étendue de ce beau domaine, son attention se concentra sur un élégant pavillon, récemment bâti à l'angle droit du parc et au coin du petit chemin, dont il était séparé par un large fossé.

Ce pavillon, construit en pierres de taille et d'une élégante architecture, n'avait qu'une haute et large porte-fenêtre, devant laquelle régnait un grand balcon formé de balustres. Cette fenêtre donnait sur la rivière.

Evidemment le pavillon avait été bâti tout exprès pour que les habitants du

château pussent jouir du délicieux panorama que l'Oise offrait, en amont et en aval, aux regards enchantés des curieux.

La fenêtre était ouverte. Donc la propriété était habitée. A qui appartenait-elle?

Le brigadier l'observait de temps à autre, tout en suivant des yeux son bouchon, qui lui donnait beaucoup d'ouvrage! Ça mordait, en effet, et ça mordait ferme!

Notre pêcheur était ravi. Il voyait se gonfler à chaque instant les mailles du filet dans lequel il enfermait ses prisonniers, quand il négligea subitement son bouchon, sans se soucier de l'irrévérence persistante avec laquelle le gardon le faisait plonger. C'est qu'il avait vu entrer dans le pavillon un vieillard et une jeune fille, dont il cherchait vainement à distinguer les traits.

La jeune fille s'était assise, ou plutôt s'était laissée tomber sur un siège placé à l'angle de la fenêtre. Par-dessus les balustres et la rampe de pierre du balcon, le brigadier n'apercevait plus que sa tête, qui était jeune et couronnée de superbes cheveux noirs.

Quant au gentilhomme âgé qui se trouvait auprès d'elle, Papillon le voyait mieux. Le vieillard, debout et découvert, se tenait sur le balcon, tournant le dos à la rivière. Il s'exprimait avec animation. Non-seulement on le devinait à ses gestes, mais encore quelques éclats de voix vibraient de temps en temps dans l'air et parvenaient aux oreilles du vieux soldat.

Ce qu'il regardait surtout, c'était la jeune fille. Et plus il la regardait, plus, malgré la distance qui l'en séparait, il croyait saisir une ressemblance singulière avec Marcelle!

Comment s'en assurer? La rive gauche ne faisait point partie de son itinéraire. C'était à Marial et à Germain qu'elle avait été spécialement dévolue.

— Tant pis! s'écria le brigadier, emporté par une irrésistible curiosité.

Laissant là ses engins de pêche, il remonta le courant de l'Oise, de manière à ne pas être aperçu, se déshabilla derrière un saule, fit de ses habits un paquet, qu'il assujettit sur sa tête avec un mouchoir, et se laissa glisser tout doucement dans la rivière.

Deux minutes après, il abordait sur la rive opposée.

De ce côté là, nul arbre protecteur ne pouvait lui prêter son ombrage, mais une haie vive séparait des champs voisins le petit chemin qui serpentait le long de la rivière.

Il trouva à point nommé un passage, se blottit derrière la haie et revêtit à la hâte ses habits, que pas une goutte d'eau n'avait mouillés; puis, se rapprochant indolemment du pavillon, qu'il ne perdait pas de vue, prêtant l'oreille au moindre bruit, il fut assez heureux pour atteindre, sans avoir été découvert, la petite route à l'angle de laquelle avait été bâti ce pavillon.

Il aurait bien voulu raser le mur de clôture, parvenir jusqu'aux assises mêmes, se blottir sous le balcon et écouter.

C'était dans ce but unique qu'il avait manœuvré avec tant de sage lenteur.

Malheureusement, une insurmontable difficulté se présenta.

Entre le mur et la route qui conduisait à Neuville, s'étendait un fossé, large de dix pieds, profond de six ou huit, au fond duquel courait une inextricable végétation d'épines et de ronces, si bien entrelacées que le feu seul aurait pu s'y frayer un passage.

Atteindre le pied du mur aurait donc été absolument impossible.

Les mains dans les poches, bayant aux corneilles, mais le plus doucement qu'il put, Papillon continua donc à s'avancer.

Il n'était plus qu'à dix pas du pavillon, lorsque cette phrase arriva jusqu'à lui.

— Je vous jure, mademoiselle, que je vous entourerai toujours de mon respect ; mais il faut vous résoudre à prendre un parti...

La jeune fille ne répondait pas.

— Si ce n'est pas dans votre intérêt, reprit le vieillard, que ce soit du moins dans l'intérêt de votre père. Je conviens qu'il ne mérite pas une déférence engagérée de votre part, mais il est votre père, malgré tout, et il a droit à votre sollicitude. Or, il me presse de tenir l'engagement que j'ai pris envers lui, et je ne peux le faire que si vous consentez...

Un caillou venait de se briser sous le pied du brigadier.

Ce bruit fit tressaillir le vieux gentilhomme.

— Quelqu'un! dit-il, sans se donner la peine de réprimer un mouvement d'humeur.

Le vieux, sûr de lui, poursuivit son chemin. Au moment où il passait devant la fenêtre du pavillon, il vit distinctement la jeune fille.

Profitant sans doute de l'incident qui venait d'interrompre la conversation, elle s'était levée et saluait cérémonieusement le vieillard.

Papillon eut toutes les peines du monde à se contenir... il venait de reconnaître Marcelle!

Mais elle ne l'avait pas vu, et il tenait à attirer son attention.

Pendant que le vieux gentilhomme lui tournait encore le dos, il toussa légèrement, en même temps qu'il posait un doigt sur ses lèvres.

Au son de cette voix bien connue, Marcelle jeta un regard sur le chemin. A son tour, elle reconnut le brigadier.

Malgré le silence prudent que le geste de Papillon lui recommandait, elle ne put pas retenir un petit cri de joyeuse surprise ; mais, comprenant aussitôt la faute qu'elle avait commise, elle porta vivement la main à son pied.

— Oh! fit-elle avec une expression de souffrance parfaitement jouée, mon pied a tourné... je me suis fait un mal!...

Le vieillard ne paraissait pas dupe de cette défaite. Il se retourna brusquement, mais déjà Papillon, les mains dans les poches et se dandinant insolemment, continuait à suivre le cours de la rivière et s'éloignait, sans jeter un regard en arrière.

Quant à Marcelle, elle appelait de sa voix la plus douce le vieux gentilhomme.

— Monsieur le marquis, dit-elle, soyez assez bon pour m'offrir votre bras jusqu'au château. Je crois vraiment que je vais boiter.

— Comment donc! s'empressa de répondre le galant suranné.

Mais, tout en arrondissant son bras et en faisant sa bouche en cœur, il plongea sur le chemin un dernier regard, à la fois plein de défiance et chargé de menaces.

Le brigadier se garda bien de faire un mouvement.

Il marchait toujours du même pas indolent, promenant sur sa gauche un œil curieux et examinant avec soin la vaste propriété le long de laquelle il acheminait.

A trois cents pas de la haie qui servait de clôture à ce parc immense, il vit un grand corps de bâtiment, composé d'un rez-de-chaussée, d'un étage, et d'un toit couvert en ardoises, dans lequel des œils-de-bœuf avaient été ménagés de distance en distance.

Au lieu de se développer perpendiculairement à l'Oise, la façade du château, assez belle et d'un style assez correct, s'étendait sur le parc. Une grande cour intérieure, des perrons élégants, une terrasse, ornée d'orangers et de grenadiers, donnaient à cette résidence d'été une vague ressemblance avec le palais de Versailles, dont elle était une réduction assez exacte.

Certainement elle appartenait à quelqu'un de fort riche et occupait une vaste superficie, car Papillon avait beau interroger les massifs, les pelouses, les corbeilles de fleurs multipliées à l'infini, il ne parvenait pas à en sonder les profondeurs.

Comme il atteignait l'extrémité de la haie, qui ne mesurait guère moins d'un quart de lieue, il aperçut une jeune et fraîche paysanne qui faisait paître sa vache dans la prairie voisine.

Il s'approcha d'elle.

— A qui appartient cette magnifique propriété? demanda-t-il.

— A M. le marquis de Bellaire, répondit-elle.

Papillon prêta l'oreille. Ce nom ne lui était pas inconnu! Où donc l'avait-il déjà entendu prononcer?

— Et le marquis habite ce château avec sa famille? reprit-il.

— Je ne saurais vous le dire, monsieur. Il y a fort longtemps qu'il n'est venu à Neuville.

— Comment! il a abandonné cette délicieuse retraite? Pourquoi donc?

— Je l'ignore. Il y venait, ou plutôt Mme la marquise y venait autrefois très régulièrement tous les étés, la pauvre dame! Mais il paraît qu'elle a été atteinte d'une maladie grave, que les médecins n'ont jamais pu guérir, et depuis cette époque, nous ne l'avons plus revue...

— Y a-t-il longtemps?

— Sept ou huit ans.

— Est-ce qu'elle est morte?

— Je ne l'ai pas entendu dire.

— Et le marquis est seul au château?

— Eh bien! marquis, lui dit-il, toujours fidèle à cet Opéra? (Page 857.)

— On prétend qu'il y a amené de la compagnie.

— Qui donc?

— Ah! dame... fit la paysanne en riant, vous m'en demandez trop long, monsieur. C'est bien assez d'avoir mon homme, mes enfants et ma vache à soigner! Je n'ai pas le temps de m'occuper de ce qui se passe là-dedans.

— Merci toujours, ma brave femme, dit le brigadier. Tenez, prenez ce petit écu pour acheter des friandises à vos marmots.

— C'est pas de refus pour les pétiots, répondit-elle avec un sourire qui montrait des dents superbes et qu'elle accompagna d'une gracieuse révérence.

Papillon s'éloigna.

Il avait remarqué que la paysanne n'avait pas manifesté pour le marquis une vénération profonde, tandis qu'elle avait parlé de la marquise avec une sorte de regret.

— Cela prouverait, pensa-t-il que M. de Bellaire n'est pas très aimé dans le pays... mais où diable, reprit-il, ai-je entendu ce nom-là?

Il s'assit sur la berge et se prit à réfléchir. Soudain il se frappa le front.

— Le marquis de Bellaire?... s'écria-t-il. Ah! je me souviens!... C'est ce propriétaire rapace qui a mis le père Brahma et Marcelle à la porte de sa maison et qui a fait vendre leurs meubles à l'encan! Oui, c'est cela... Parbleu! un tel homme était bien fait pour s'entendre avec le baron!

Papillon était fort embarrassé. Il connaissait la retraite de Marcelle, il savait le nom de celui qui avait donné asile au baron. D'après le fragment de conversation qui était venu jusqu'à lui, il devinait que MM. de Bellaire et de Pierre-Lisse négociaient une transaction, dont la jeune fille était l'enjeu.

Que faire? Ce n'était que le surlendemain que rendez-vous était pris à Pontoise. Fallait-il attendre un jour encore pour communiquer à Lucien et à Martial la découverte qu'il venait de faire? Mais, pendant cette longue journée, Marcelle resterait en butte aux obsessions de son père et du marquis! Par faiblesse, par intimidation, par ruse, elle pouvait devenir leur victime!...

Papillon n'hésita plus. Il résolut de revenir sur ses pas, de rejoindre Martial et Germain, qui ne manqueraient pas de s'arrêter à Neuville; après quoi, il enverrait Germain au-devant de son maître, afin d'empêcher le duc d'aller plus loin.

En conséquence, il rebroussa chemin.

Il était environ sept heures du soir. Le soleil venait de disparaître derrière les côteaux qui dominaient la vallée de l'Oise. Les masses verdoyantes des arbres touffus se découpaient crûment sur le ciel embrasé, dont la lumière flamboyante et empourprée les rejetait dans l'ombre.

Le brigadier ne songeait guère à contempler les magnificences du paysage. Il se dirigeait vers le petit chemin qui conduisait à Neuville.

En passant devant le pavillon, il observa que la fenêtre en était fermée. Donc Marcelle n'y reviendrait probablement pas de la soirée.

Il tourna à droite et s'engagea dans le chemin. Les arbres centenaires dont la propriété du marquis était plantée le recouvraient de leur ombre épaisse.

Papillon put s'assurer que, de ce côté, le château était défendu, en effet, par ce même fossé large et profond devant lequel le vieux soldat avait été forcé de s'arrêter une première fois.

Arrivé au bout du chemin, il aperçut, toujours sur sa droite, un vaste portail formant demi-lune, surmonté de vases richement sculptés, et dont une lourde porte interdisait l'accès. C'était évidemment l'entrée principale.

Presque en face de cette porte se trouvait une auberge. Fichée dans le mur.

une enseigne de tôle peinte représentait un soleil, légèrement dédoré par le temps.

N'importe. Cette auberge semblait placée là tout exprès pour observer ceux qui entraient au château ou ceux qui en sortaient.

Le brigadier s'assit sur le banc de pierre qu'on trouvait, en ce temps-là, non-seulement à la porte des hôtelleries, mais encore à la porte de presque toutes les maisons.

L'hôte accourut.

— Mon ami, lui dit Papillon, j'attends ici deux ou trois de mes amis; préparez-nous à souper.

— Avec plaisir, monsieur. Faudra-t-il aussi vous préparer des chambres?

— Je vous le dirai plus tard. Un mot seulement. Y a-t-il à Neuville d'autres auberges que la vôtre?

— Des cabarets, oui; mais d'autre auberge, non, répondit l'hôte.

— Bien, fit le brigadier en le congédiant du geste.

A partir de ce moment, il ne quitta pas des yeux la porte du château. Malheureusement elle demeura rigoureusement close.

Depuis une heure, il était là, immobile et attentif, quand, au tournant de la route, il aperçut le comte de Lally.

Il se leva et lui fit signe d'avancer.

Martial accourut.

— Vous ici! s'écria-t il. Vous avez donc quitté la rive gauche? Il y a donc du nouveau?

— Je le crois bien, fit Papillon à voix basse. Silence! ajouta-t-il plus bas encore.

Il prit la main du jeune gentilhomme et le fit asseoir à côté de lui.

— Et Germain? demanda-t-il.

— J'ai cru l'apercevoir, causant avec un paysan, au moment où j'entrais dans ce village pour m'y reposer.

— Parfait! dit le brigadier. Alors il va venir.

— C'est probable.

— Attendons-le; nous l'enverrons au-devant de Lucien, et dès que nous serons réunis tous les quatre autour du souper que j'ai commandé, nous aviserons...

— A la bonne heure! car j'ai du nouveau aussi, fit confidentiellement Martial.

XXII

COMMENT LE BARON SE DÉCIDA A FAIRE FORTUNE

Les circonstances semblaient s'être conjurées pour servir à miracle le baron de Pierre-Lisse dans l'œuvre de violence à laquelle il s'était impudemment appliqué,

Le jour même où il avait rencontré le chevalier de Vandrôme, c'est-à-dire la veille du jour où il devait mettre à exécution le plan d'enlèvement qu'il avait déjà formé, le hasard l'avait mis en présence du marquis de Bellaire.

Il connaissait le marquis depuis de longues années et l'avait retrouvé à l'Opéra, où le vieux et riche gentilhomme avait ses grandes entrées, puisqu'il était toujours le protecteur avéré de la danseuse ou de la cantatrice en renom.

Le baron n'y allait qu'en simple curieux. Sa fortune ne s'élevait pas, comme celle de M. de Bellaire, à plus de douze cent mille livres de revenus !

Désireux de se mettre à la remorque d'un aussi puissant seigneur, le baron s'était montré fort aimable envers le marquis, qui avait accueilli assez froidement les avances de M. de Pierre-Lisse ; mais il était écrit que tôt ou tard cet homme d'intrigues et cet homme de plaisir devaient se rencontrer.

Le marquis était, en effet, le type de ces avares prodigues qui sont moins rares qu'on ne le pense. Il aimait l'argent par-dessus tout ; mais dès que son amour-propre était en jeu, il le dépensait avec une ostentation sans pareille. C'est ainsi qu'il avait expulsé le père Brahma pour une misérable somme de soixante livres et qu'il faisait ferrer d'argent les chevaux de sa maîtresse.

Immoral, dissolu, vicieux, n'ayant que peu ou point rencontré de rebelles, grâce à l'énorme fortune dont il disposait, il avait jusqu'ici satisfait tout ses caprices avec une facilité dont il commençait à se blaser.

Il avait épousé une femme adorable, appartenant à l'une des premières maisons de France, spirituelle, belle et méritante à tous égards, et l'avait odieusement trompée avec des créatures indignes.

Elle avait pris son mal en patience. Depuis longues années déjà elle n'était plus qu'en effigie la femme de ce débauché ; mais elle portait fièrement son nom et tenait sa maison avec une autorité, contre laquelle le marquis lui-même ne songea pas une fois à s'insurger.

Comme si ce n'était pas assez des humiliations et des souffrances que le mariage lui avaient apportées, elle fut prise à l'âge de quarante ans d'une maladie qui la réduisit pour le reste de ses jours à une inaction presque complète.

Un jour d'été qu'elle revenait de la promenade par une chaleur accablante, elle

s'assit devant une fenêtre ouverte, but un verre d'eau glacée et s'aperçut un peu tard que le froid commençait à la saisir.

Elle se leva, en proie à un malaise qui la força de se mettre au lit. La fièvre se déclara, elle en guérit, mais elle conserva dans les extrémités un tremblement perpétuel.

A la fin de la saison, ses jambes lui refusèrent leur service : la paralysie s'en était emparée. Les consultations des plus savants docteurs, l'application des remèdes les plus énergiques ne parvinrent pas à triompher du mal.

Désormais, la malheureuse femme était condamnée à vivre dans un fauteuil. Fort heureusement, elle avait conservé toute sa tête, si bien que, grâce à un ingénieux système de locomotion qu'elle avait organisé, elle put continuer à surveiller sa maison et à recevoir ses amis.

Quant au marquis, il se considéra comme veuf, du jour où sa femme fut irrévocablement atteinte de cette infirmité. Il ne se gênait déjà pas beaucoup avant cet accident; il ne s'occupa pas plus d'elle que si elle n'existait pas.

Ce fut ainsi qu'il se jeta plus en avant que jamais dans ces plaisirs et ces amours faciles dont l'abus avait fini par amener la satiété.

Quand le baron forma le projet d'enlever de nouveau Marcelle, il règla promptement les dispositions qu'il voulait prendre. Un seul point l'embarrassait. Où conduire sa fille ?

Il ne pouvait pas la ramener à Auteuil. Sa retraite était connue ; dès le lendemain, Marcelle lui aurait échappé. Il était donc indispensable de trouver, le jour même, un autre asile, aussi sûr et aussi inviolable que possible.

Où s'adresser ? Le baron était fort en peine. Pour se distraire, il se rendit à l'Opéra. Là, il aperçut le marquis de Bellaire.

Il connaissait de réputation ce vieux coureur de ruelles.

— Bien certainement, se dit-il, cet homme doit avoir quelque part un petit coin ignoré, dans lequel il reçoit ses intimes et ses maîtresses.

Et il marcha droit à lui, sans aucun souci de la dignité de sa propre fille.

— Eh bien ! marquis, lui dit-il, toujours fidèle à cet Opéra ? Quelle est la beauté pour laquelle vous brûlez aujourd'hui votre encens ?

— Ah ! ne m'en parlez pas, répondit M. de Bellaire sur un ton de profonde lassitude; ces dames sont si complaisantes que je ne sais plus à qui m'adresser pour éprouver un refus.

— Ainsi vous n'en aimez aucune ?

— Aucune, je l'ai juré, jusqu'à ce que je rencontre enfin une personne honnête et vertueuse, qui ne m'ouvre pas la porte de sa chambre quand je ne lui demande que d'entrer dans son salon.

— Bien vrai ? fit M. de Pierre-Lisse.

— Je vous en donne ma parole.

— Tant mieux ! Cela me met plus à l'aise pour réclamer de votre obligeance un léger service.

En entendant ce dernier mot, le marquis fronça les sourcils.

— Oh ! rassurez-vous, dit M. de Pierre-Lisse en souriant, il ne s'agit pas d'argent.

— De quoi s'agit-il ?

— N'avez-vous pas, aux environs de Paris, une maison dans laquelle vous me permettriez de passer quelques jours avec ma fille ?

— Vous avez donc une fille ?

— Oui, marquis.

— Jeune ?

— Dix-huit ans.

— Et jolie ?

— Comme une madone de Murillo.

— Ah ! fit le marquis pensif.

— Allons, ça mord, se dit le baron.

— Mais je croyais que vous n'étiez pas marié ? fit M. de Bellaire.

— Non, je ne le suis pas. Cette enfant est une erreur de jeunesse...

— Que vous voulez cacher.

— Pas précisément ; mais elle a été élevée par des gens qui n'ont avec elle aucun lien de parenté, qui voudraient qu'elle restât près d'eux... de sorte que cette fausse situation provoque des tiraillements auxquels j'ai décidé de mettre un terme.

— Vous avez bien fait, mais je ne vois pas en quoi je peux vous être utile.

— J'y arrive, dit M. de Pierre-Lisse. Parbleu ! je sais bien que rien ne serait plus simple que de la garder chez moi, mais ces gens savent où je demeure, ils viennent m'assaillir tous les jours de réclamations et de prières. Je ne peux pas leur fermer ma porte, puisque je suis leur obligé ; faire dire que je n'y suis pas ne m'avancerait à rien, puisqu'ils demanderaient à voir ma fille. Les tiraillements que je vous signale se produiront donc à l'infini si je ne réussis pas, pendant quelques jours au moins, à me débarrasser d'eux, c'est-à-dire à enlever Marcelle.

— Ah ! elle se nomme Marcelle ? interrogea le marquis. C'est un joli nom !

— J'avais donc espéré, continua M. de Pierre-Lisse, que vous pourriez me prêter... ou me louer pour un certain temps...

— Vous louer, baron ! Y pensez-vous ? se défendit le vieillard. Non pas. Je possède justement, à quelque lieues de Paris, une maison d'été, dans laquelle la marquise n'a pas mis les pieds depuis dix ans... C'est là que je vais, de temps en temps, faire mes folies.

— Très bien. J'emmènerai ma gouvernante.

— C'est inutile, interrompit le marquis. Vous trouverez là des serviteurs dévoués.

— Alors, il faudra que vous me donniez un mot pour l'intendant...

— Je ferai mieux, baron, je vous accompagnerai.

M. de Pierre-Lisse réprima difficilement un geste de satisfaction.

— Ce sera pour moi beaucoup d'honneur, répondit-il. Mais, où est située au juste cette propriété ?

— A Neuville.

— Où prenez-vous Neuville ?

— A une petite lieue de Conflans et à une lieue et demie de Pontoise.

— Bon ! je vois..., fit le baron, qui songea immédiatement à tirer parti de cette disposition des lieux.

— Eh bien ! à quelle heure faudra-t-il aller vous prendre ? demanda M. de Bellaire.

— Si cela ne vous fait rien, marquis, j'aimerai mieux une autre combinaison....

— Laquelle ?

— Je vais vous le dire, proposa M. de Pierre-Lisse. Votre carrosse, arrivant à ma porte, ne manquerait pas d'exciter l'admiration des voisins ; il serait donc remarqué, on verrait dans quelle direction il s'éloigne, on pourrait le suivre à la piste tout le long du chemin qu'il aurait parcouru.

— C'est vrai, dit naïvement le marquis.

— Est-il connu à Pontoise, votre carrosse ? demanda le baron.

— Il y a dix ans que je n'y ai pas mis les pieds et j'ai changé ma livrée depuis cette époque.

— Alors tout est pour le mieux, dit joyeusement M. de Pierre-Lisse.

— Comment ? interrogea le marquis.

— Parce que je voudrais dépister les gens qui ont élevé Marcelle, dans le cas où ils tenteraient de se mettre sur mes traces, expliqua le baron. Donc je pars de chez moi dans une simple chaise de poste, je pousse jusqu'à Pontoise, vous m'attendez avec votre voiture à l'entrée de la ville, je monte dedans ainsi que ma fille, nous faisons un détour avant de rentrer chez vous, et, de cette façon, nous échappons à toutes les recherches. Cela vous convient-il ?

— A merveille. Dès demain matin je pars pour Neuville afin de tout disposer Et vous, à quelle heure comptez-vous vous mettre en route ?

— A deux heures.

— Donc, si vous avez de bons chevaux, vous serez à Pontoise vers quatre heures et demie, dit le marquis. Eh bien! soit. Je vous attendrai en voiture à l'entrée du pont.

— C'est bien convenu ? interrogea M. de Pierre-Lisse.

— Soyez tranquille, promit le vieux gentilhomme, ce n'est pas moi qui serais le dernier au rendez-vous.

A ces mots, ils se séparèrent.

Tous deux, ils rayonnaient d'espérance.

Le baron n'avait pourtant pas été dupe de la complaisance avec laquelle le marquis s'était mis à sa disposition. Il savait bien que les dix-huit ans et la beauté de Marcelle avaient seuls décidé du succès de sa démarche.

Loin de reculer devant les scrupules que la notoriété du vieux débauché aurait dû lui inspirer, il se demandait s'il n'y aurait pas moyen d'en tirer parti.

Tout se passa ainsi qu'il l'avait réglé. A quatre heures, M. de Bellaire était à

son poste, à quatre heures et demie, le baron arrivait et s'installait avec Marcelle dans la voiture du marquis.

Le cocher avait reçu de son maître l'ordre de partir aussitôt et de ne revenir sur ses pas qu'après avoir traversé la ville dans son entier. Il se conforma rigoureusement à ces instructions.

Le baron se croyait donc, cette fois, à l'abri de toute poursuite.

Quant au marquis, pendant le court trajet de Pontoise à Neuville, il n'avait cessé de considérer Marcelle, dont la pâleur et la prostration momentanée ne faisaient aucun tort à la beauté.

Il soupçonnait bien que les explications données par M. de Pierre-Lisse n'étaient pas l'expression de l'exacte vérité ; mais que lui importait ? Au contraire, plus le baron avait de choses à cacher, plus il était à la merci du vieux gentilhomme.

Quant à Marcelle, elle était encore dans un état de stupeur et d'anéantissement voisin de la catalepsie, quand le carrosse entra dans la cour du château.

L'attaque dont elle avait été victime avait été si imprévue et si rapide, qu'elle n'avait pas eu le temps de pousser un cri. Quand on la hissa dans la voiture, elle n'avait pas perdu connaissance ; mais elle sentait peser sur elle le regard terrible de son père, elle ne fit plus un mouvement.

En effet le baron ne la perdait pas de vue un seul instant. Voyant qu'elle ne bougeait pas, il s'empressa d'abord d'arracher le bâillon qui l'étouffait.

Elle aspira avidement quelques bouffées d'air, sans adresser à son père le moindre mot de remercîment.

— Tu le vois, mon enfant, lui dit-il, c'est en vain que tu tenteras de te soustraire à mon autorité ; sache bien, dès à présent, que, de mon vivant, je ne renoncerai jamais à l'exercer. C'est ainsi que nous étions élevés jadis par nos parents, et je m'étonne que des gens qui se vantent de pratiquer toutes les vertus aient imbu ton esprit de ces idées de révolte. Je ne m'étonne pas moins de te les voir partager.

Marcelle baissa la tête. On se souvient qu'elle avait hésité longtemps à s'affranchir de toute tutelle. Les reproches de M. Pierre-Lisse, qu'elle retrouvait toujours armé des droits sacrés du père, produisaient donc sur elle une si grande impression qu'ils n'étaient pas loin d'éveiller ses remords.

— Si je consens à oublier cette tentative de rébellion, poursuivit le baron, c'est que je n'ignore pas à quelles pressions tu as cédé ; c'est que je sais également que tu n'as pas sollicité du roi cet acte prétendu d'émancipation, à l'aide duquel on s'efforce de t'arracher à mon amour. Donc, qu'il n'en soit plus question. Cet acte n'est rien, si tu ne lui reconnais aucune valeur. Il t'autorise, mais il ne te contraint pas à fuir la légitime protection que mon devoir est d'étendre sur toi.

La jeune fille se tenait immobile, ne protestant ni par un mot ni par un geste.

— Ainsi, reprit son père, tu me promets de ne plus te révolter contre mon autorité ?

— Je vous le promets, répondit Marcelle, sans oser lever les yeux.

— Ah çà! que viens-tu faire ici? demanda le baron d'un ton bourru. (Page 865.)

Le baron la baisa au front et délia les cordes qui maintenaient les pieds et les mains de la pauvre enfant, mais il ne cessa pas pour cela de la surveiller.

Elle ne songeait guère à lui échapper. Depuis qu'elle était retombée en son pouvoir, il lui causait une sorte de terreur superstitieuse dont elle ne pouvait se défendre.

Ce singulier père s'en aperçut, mais loin d'essayer de ramener sa fille à lui par la tendresse, il aima mieux la laisser dans ces anxieuses dispositions d'esprit.

Pourtant, bien qu'elle fût retombée sous le joug, elle ne pouvait s'empêcher de songer à Martial. L'amour qu'elle éprouvait pour lui croissait à mesure que la chaise de poste l'en éloignait.

Qu'allait-il dire? Qu'allait-il faire lorsqu'il apprendrait que Marcelle avait de nouveau disparu? Etait-elle séparée de lui pour toujours? Ah! combien elle regrettait à présent d'avoir arrêté la veille sur les lèvres du jeune comte l'aveu qui allait s'en échapper! Ces paroles d'amour, qu'elle avait refusé d'écouter, comme elle aurait été heureuse maintenant de les entendre!

Peut-être, hélas! ce bonheur, devant lequel elle avait reculé, lui était à jamai interdit...

Où l'emmenait son père? Vers quel pays inconnu se dirigeait-il? Quelle nou velle prison lui destinait-il? A quelles obsessions allait-elle être en butte?

Toutes ces questions se présentaient à elle, comme autant d'obstacles qui la séparaient de plus en plus de celui qu'elle aimait.

Quand la chaise de poste s'arrêta à Pontoise, elle respira. Elle croyait être arrivée au terme de son voyage.

— Or, se disait-elle, Pontoise n'est pas introuvable. Martial me rejoindra.

Son désappointement fut grand, quand le baron la fit monter dans le carrosse du marquis. Cependant elle était à cent lieues de se douter qu'entre son père et ce vieillard existait déjà un accord tacite, qui l'exposait à de nouveaux dangers.

M. de Bellaire, en effet, n'avait pas été dupe de la feinte naïveté avec laquelle le baron avait accepté l'asile qui lui était offert.

— Le coquin veut se débarrasser de cette enfant, pensait-il, et va vouloir me la vendre le plus cher possible... Tenons-nous bien!...

Mais la vue de Marcelle fit évanouir promptement la prudence dont le vieux Céladon avait résolu de se cuirasser.

Il la trouva si belle, qu'il devint à première vue éperdûment amoureux d'elle.

Pendant le souper, et bien qu'elle gardât une immobilité et un silence désespérants, la passion dont il se sentait féru ne fit que s'accroître. La grâce, la beauté, l'innocence craintive de la jeune fille principalement, excitèrent l'admiration du marquis et firent naître en lui les plus coupables désirs.

Aussi, bien décidé à mener rondement cette campagne, il commença l'attaque, dès que Marcelle se fut retirée dans la chambre qui lui était destinée.

Le baron, qui, de son côté, savait à quoi s'en tenir sur la moralité de M de Bellaire, avait exigé que la chambre de sa fille fût immédiatement contiguë à celle qu'il occupait.

Quand ces deux renards se trouvèrent seuls, ce fut pendant quelques instants à qui des deux ne prendrait pas la parole. Ils s'observaient et se mesuraient de l'œil, comme deux lutteurs avant d'en venir aux prises.

Le marquis se décida enfin.

— Savez-vous que votre fille est bien jolie! dit-il.

— Je le sais.

— Vous l'aimiez donc bien pour la ravir ainsi aux soins jaloux de ceux qui l'ont élevée?

— Je l'aime... oui, répondit négligemment le baron, mais non pas au point de tout sacrifier au sentiment de cette tardive paternité.

— Oui... je comprends, fit le marquis. Vos intérêts avant tout, n'est-ce pas ?

— C'est d'autant plus naturel que ceux qui ont élevé Marcelle et qui désireraient si vivement la garder auprès d'eux sont riches, très riches, plus riches que vous encore. S'ils y avaient tenu beaucoup, je n'aurais pas insisté, mais il aurait fallu tout au moins me le prouver...

— Et vous dédommager du sacrifice que vous faisiez, ajouta le marquis avec un sourire quelque peu méprisant.

— Pourquoi pas ? demanda vivement M. de Pierre-Lisse. N'est-il pas logique, nécessaire même, que le père d'une jeune fille placée par le sort dans cette situation brillante jouisse lui-même d'une position honorable et n'en soit pas réduit, comme je le suis, à ne vivre que d'éternelles et pénibles économies ?

— Je ne dis pas le contraire, répondit M. de Bellaire du même ton moqueur. D'autant plus que vos prétentions ne sont probablement pas trop exagérées...

— Certainement non.

— A quel chiffre se montent-elles ?

— Diable ! vous me mettez au pied du mur ! s'écria le baron, j'avoue que jamais... personne ne m'a demandé...

— On ne vous l'a peut-être pas demandé, interrompit le vieux gentilhomme, mais vous n'êtes assurément pas sans avoir prévu le cas où l'on vous le demanderait.

— Peut-être...

— Allons ! parlez hardiment, fit le marquis. En échange de quelle somme auriez-vous fait violence à la tendresse que cette enfant vous inspire ?

— Je ne le sais pas au juste, mais il aurait été aussi facile à la personne dont je parle de donner trois ou quatre cent mille francs que d'avaler un verre d'eau. Elle n'ignorait pas que j'étais pauvre et que je resterais sans force contre de telles propositions. C'est par pur entêtement qu'elle ne l'a pas fait, c'est par pur entêtement, de mon côté, que je ne veux pas lui laisser Marcelle.

— Ainsi, dit le vieux gentilhomme d'un ton grave, vous auriez cédé votre fille pour trois cent mille livres. Je conçois cela. C'est un joli denier ! Mais alors, qui que ce soit, qui vous donnerait une somme semblable, obtiendrait-il le même privilège ?

— Y pensez-vous ! se récria le baron.

— Allons, pas d'enfantillage ! interrompit M. de Bellaire. Nous sommes ici pour traiter une affaire, discutons sur des faits et non sur des mots. Je prétends vous prouver que je puis, comme la personne dont vous me parliez tout à l'heure, faire, quand il me plaît, un sacrifice de trois cent mille livres. Donc, répondez : l'acceptez-vous ?

Le baron hésitait. Il ne s'attendait pas à ce que le vieux gentilhomme lui mît si nettement et d'emblée le marché à la main.

— Décidez-vous, fit le marquis avec impatience.

— C'est fort délicat, répondit M. de Pierre-Lisse. Alors même que j'accepterais le marché, je ne vois pas comment l'exécuter...

— Ah ! mon cher, ceci vous regarde, se défendit M. de Bellaire. Substituez-moi, par un procédé quelconque, à l'autorité que vous exercez sur votre fille, et je vous compte les trois cent mille livres...

— Mais il n'y aurait qu'un moyen, objecta le baron.

— Lequel ?

— Ce serait de l'épouser.

— Vous savez bien que cela ne se peut pas.

— Pourquoi ?

— Parce que la marquise vit encore.

— Sans doute, fit M. de Pierre-Lisse ; mais il y a si longtemps qu'elle souffre, que ce serait un véritable service...

Il s'arrêta, voyant que le vieux gentilhomme le regardait en face et ne riait plus.

— Halte-là, mon cher ! dit-il enfin. La marquise m'a fait souvent passer des moments agréables et ne m'a jamais causé la moindre peine. S'il ne dépend que de moi, elle vivra encore longtemps. Quand ce ne serait, ajouta-t-il avec un geste de pitié, que pour m'empêcher de faire la sottise que vous me proposiez à l'instant même.

— Cependant, marquis, fit observer le père de Marcelle, je ne vois guère à cette affaire d'autre conclusion honorable.

— Honorable ou non, peu m'importe, interrompit le vieux gentilhomme. Qui veut la fin veut les moyens. Ne jouez donc pas avec moi l'indignation et la susceptibilité, ce serait peine perdue. Ce que je vous ai promis est à vous, dès à présent, pourvu que vous me livriez ce qui fait l'objet de notre contrat.

A ces mots, le marquis jugeant inutile d'insister davantage, laissa son interlocuteur, fort penaud et fort embarrassé.

Sans doute le baron n'aurait pas mieux demandé que de toucher la somme que M. de Bellaire était prêt à lui compter ; mais pouvait-il lui-même jeter sa fille dans les bras de ce sénile amant ? Non. Si bas qu'il fût tombé, il n'en était pas encore descendu à ce degré de cynisme. Il devait y arriver pourtant.

Le lendemain, il essaya de toutes les façons d'aborder ce sujet délicat ; mais Marcelle ne comprenait rien aux phrases alambiquées qu'il lui débitait, et il n'eut pas le courage de lui mettre les points sur les *i*.

Ce qui devenait d'heure en heure plus clair pour la jeune fille, c'est que le marquis lui faisait ostensiblement la cour, même devant son père, pour lequel il affectait un souverain mépris.

Le surlendemain, ce fut bien pis encore ! Le baron imagina tous les prétextes imaginables pour ne pas se trouver en tiers avec Marcelle et le vieux gentilhomme se montrait de plus en plus entreprenant. Comme s'il se conjurait avec lui, le hasard fournit à M. de Pierre-Lisse une occasion de rester dans sa chambre, dont, même ce jour-là, il aurait bien mieux aimé ne pas profiter.

Vers trois heures et demie, au moment où il faisait un tour de parc avec le

marquis et sa fille, un laquais vint lui annoncer qu'un homme, disant se nommer Landry, désirait lui parler à l'instant.

— Je ne voulais pas le recevoir, fit le laquais ; mais il a tellement insisté...

— C'est bien, j'y vais, dit le baron qui devint très-pâle.

— Quel est ce Landry? demanda M. de Bellaire avec une nuance d'inquiétude. Est-ce un serviteur ou un ami des personnes dont nous parlions avant-hier ?

— Il n'a rien de commun avec elles, répondit M. de Pierre-Lisse. Il y a près de vingt ans que je ne l'ai pas vu... et je ne puis même pas m'expliquer comment il a su que j'étais ici.

— Allez donc vous en informer, dit le marquis. Vous nous retrouverez dans le petit pavillon du bord de l'eau.

Marcelle voulait retourner au château avec son père; mais il lui fit signe de continuer sa promenade avec le vieux gentilhomme, qui lui prit la main et l'entraîna.

Quant au baron, il revint précipitamment sur ses pas.

A l'entrée de la cour, il trouva Landry, qui l'attendait.

Grâce aux libéralités de M. de La Tournaye,il n'avait plus cet air misérable que la fatigue et la misère lui avaient donné.

Se rappelant l'endroit précis où il avait rencontré le carrosse du marquis, il n'avait pas perdu de temps, comme Papillon, Martial et Germain. à s'enquérir aux environs de Pontoise. Il s'était dirigé droit vers Eragny où il s'était renseigné.

Là, on n'avait pu lui dire à qui appartenait ce superbe équipage, mais on lui avait indiqué la direction qu'il avait suivie. Ce fut ainsi que Landry arriva par la route de Neuville, une heure avant que Papillon n'y arrivât par le bord de l'Oise.

Lorsqu'il se présenta au château du marquis, les domestiques, qui avaient des ordres précis, refusèrent de le laisser entrer.

— J'ai été domestique comme vous, repondit Landry, je sais donc ce que c'est qu'une consigne ; mais je vous jure que vous rendez au baron un détestable service en me fermant la porte au nez. Veuillez lui porter mon nom seulement, et vous verrez avec quel empressement il viendra à ma rencontre.

Moitié par camaraderie, moitié par persuasion, un des laquais se hasarda et revint raconter à l'antichambre étonnée avec quelle mauvaise grâce, mais avec quelle précipitation M. de Pierre-Lisse s'était rendu aux désirs de Landry.

Quand ces deux hommes se trouvèrent en présence, il y avait dix-neuf ans qu'ils ne s'étaient pas vus. Le regard qu'ils échangèrent mutuellement fut presque indéfinissable. Défiance, colère, menace, astuce et cupidité: il y avait de out dans ce regard.

— Ah çà! que viens-tu faire ici ? demanda le baron d'un ton bourru.

— Voulez-vous que je vous raconte cela tout haut, au beau milieu de la cour ? dit Landry avec un sourire gouailleur. Ce sera comme il vous plaira.

— Allons, suis-moi, fit le gentilhomme avec humeur.

Il gravit l'escalier, introduisit dans sa chambre le malencontreux visiteur et,

après s'être assuré que personne ne pouvait les entendre, il se croisa les bras et le regarda fixement.

— Eh bien ! parle. Que veux-tu ?

— Je viens de nouveau recourir à votre bonté, monsieur, répondit Landry. Le malheur s'est abattu sur moi. Depuis que je vous ai quitté, j'ai perdu ma femme, ma fille, ma ferme et les vingt mille livres que je tenais de votre libéralité.

— Tant pis pour toi !

— Il aurait mieux valu les garder, sans doute ; mais je vous ferai observer que l'indifférence que vous témoignez pour mes revers ne me tire pas d'embarras.

— Eh ! que veux-tu que j'y fasse ?

— Je veux que vous me rendiez intégralement les vingt mille livres que j'ai perdues.

— Tu es fou !

— Au contraire, je suis très sensé.

— Mais de quel droit prétends-tu me dépouiller encore d'une somme semblable ?

— Du droit que vous m'avez donné le jour où je suis devenu votre complice, de revendiquer une partie de la fortune que nous avions volée à M...

— Tais-toi ! interrompit le baron en jetant, autour de lui un regard inquiet.

— A la bonne heure ! Voilà que vous devenez raisonnable, fit Landry. J'étais bien jeune à cette époque ! Je ne savais pour ainsi dire pas quelle valeur avait l'argent, vous avez donc eu facilement raison de mes scrupules en m'offrant cette somme de vingt mille livres pour prix du concours et du silence que vous réclamiez de moi.

— N'ai-je pas tenu les engagements que j'avais pris ?

— Je ne dis pas non, mais j'ai réfléchi depuis que j'avais été un niais. En comptant mieux, j'ai calculé que nous avions trouvé sur notre victime une somme de deux cent mille livres, que, grâce aux clefs dont il était porteur, et dont vous vous êtes emparé, vous avez pu dérober dans sa propre maison une autre somme de cent mille livres pour le moins, ce qui représente un total de...

— Qu'importe le chiffre ? interrompit le gentilhomme avec impatience.

— Il importe beaucoup, monsieur, car si nous avons commis à nous deux un crime qui a produit trois cent mille livres et si je n'en ai touché que vingt mille pour ma part, j'ai été dupé. Rigoureusement, j'étais en droit de partager avec vous.

— Comment, drôle ! tu as la prétention...

— Non, protesta Landry. Je reconnais que vous avez eu l'idée de ce hardi coup de main, que vous l'avez préparé et exécuté avec beaucoup d'habileté, et que, par conséquent, vous méritiez la part du lion. Cela n'empêche pas que j'ai été un sot de me contenter des vingt mille livres que vous avez jetés en pâture à ma naïveté.

— Ainsi, tu prétendais obtenir le double ?

— Pas davantage, monsieur, vous l'avez dit.

Le baron se mit à rire et haussa les épaules.

— Prenez-y garde, monsieur ! C'est très sérieux ! fit Landry en hochant la tête. Il y a de par le monde un gentilhomme, qui est assurément très-désireux de connaître par le menu tout ce qui vous concerne, Ce gentilhomme m'a tendu la main et m'a littéralement empêché de mourir de faim. Or, je lui ai en partie raconté mon histoire ; il sait que je vous connais ; il a deviné qu'entre vous et moi il y avait un secret de quelque importance, et il m'a offert une récompense considérable pour le lui livrer. J'ai refusé. Je voulais vous voir avant de rien accepter ; mais je lui ai promis, si je n'obtenais pas satisfaction...

— Quelle fable me racontes-tu là ? De quel gentilhomme s'agit-il ?

— Je ne puis pas vous dire son nom, mais il doit vous être facile de le deviner. Donc choisissez : faut-il me taire ? faut-il parler ? Selon que vous prononcerez, j'agirai.

Le baron n'avait plus déjà cet air délibéré qu'il affectait au début de l'entretien.

— Où et quand as-tu vu ce gentilhomme ? demanda-t-il.

— Cela ne vous regarde pas et n'a aucun rapport avec le marché que je vous propose. Ainsi, dépêchez-vous.

— Mais quand dois-tu le revoir ?

— Vendredi matin.

— Après-demain ? Alors j'ai près de quarante-huit heures pour te donner ma réponse ?

— Du tout, il faut absolument que je l'aie demain soir, répondit Landry. Et rappelez-vous bien, ajouta-t-il, que je ne me contenterai pas d'une simple promesse.... qu'il me faut de l'argent comptant...

— Oh ! je comprends... fit le baron. Eh bien ! soit.... Tu auras tes vingt mille livres.

— Donnez-les donc et finissons-en.

— Un instant, que diable ! se récria M. de Pierre-Lisse. Tu conçois bien que quand on vient passer quelques jours à la campagne, chez un ami, on n'emporte pas dans sa poche une somme de cette importance...

Landry ne fut pas maître d'un geste de dépit.

— Il faut donc que j'aille à Paris demain matin pour me la procurer et que je te l'apporte.

— Qu'à cela ne tienne ! J'irai à Paris avec vous, proposa Landry.

— Non pas ! se défendit vivement le gentilhomme. Il ne faut pas qu'on nous voie ensemble. Rassure-toi, du reste, reprit-il. Je suis ici avec ma fille, et j'irai seul à Paris.

— Ah ! cette jeune femme, en compagnie de laquelle je vous ai vu passer... c'est votre fille ?

— Donc, continua le baron, tu es bien certain que je reviendrai et que je ne t'échapperai pas.

— En effet... dit Landry. Dans tous les cas, je saurais bien où vous retrouver maintenant.

— Alors c'est convenu ?

— Oui. A quelle heure voulez-vous que je me présente ici demain ?

— Vers cinq heures, comme aujourd'hui, répondit M. de Pierre-Lisse; mais tu me jures que, cette fois, je serai pour jamais à l'abri de toute réclamation ?

— Je vous le jure ! promit solennellement Landry.

— Alors à demain, fit le baron en le congédiant du geste.

Landry s'éloigna. Le gentilhomme descendit en même temps que lui et le suivit des yeux, jusqu'à ce qu'il eût vu se refermer derrière lui la lourde porte d'entrée.

Il poussa un long soupir de soulagement.

— L'imbécile ! murmura-t-il avec une joie mal contenue.

Mais cette gaîté fut de courte durée. L'arrivée de Landry forçait son ancien maître à précipiter le dénoûment qu'il avait préparé.

Ou bien il fallait verser entre les mains de ce coquin les vingt mille livres qu'il réclamait, ou bien il fallait se soustraire à ses réclamations et aux indiscrétions dont il avait menacé son ancien maître.

Or, le baron ne se souciait pas de donner ces vingt mille livres, ni de prendre la fuite les mains vides. Donc, il importait, le soir même, d'en finir avec M. de Bellaire et d'encaisser les trois cent mille livres qu'il s'était engagé à payer, en échange de la plus honteuse complicité.

Le baron foula aux pieds les scrupules qui l'avaient un instant arrêté et résolut la perte de Marcelle.

Précisement, au moment où il se dirigeait vers le pavillon, il la rencontra qui s'en revenait, appuyée sur le bras du marquis et boitant légèrement.

Marcelle laissa ensemble les deux gentilshomme et remonta dans sa chambre.

Elle avait eu réellement toutes les peines du monde à se traîner jusque-là. L'indignation et la colère l'étouffaient, son cœur était prêt d'éclater.

Elle venait, en effet, d'avoir avec le vieux gentilhomme, dans ce pavillon du bord de l'eau, une conversation qui ne pouvait plus lui laisser aucun doute sur la nature du hideux trafic dont elle était l'objet.

Tout en l'assurant du respect qu'elle lui inspirait, le marquis lui avait fait très nettement l'aveu de son amour et, comme elle le menaçait de se plaindre à son père, il s'était mis à rire.

Marcelle lui ayant demandé compte de cette nouvelle impertinence, M. de Bellaire ne lui avait pas caché qu'il avait offert au baron une somme considérable et que celui-ci l'avait acceptée.

— Or, il me presse, avait-il dit, de tenir l'engagement que j'ai pris envers lui, mais je ne puis le faire que si vous consentez...

C'est au moment où le marquis prononçait cette phrase, que le brigadier passait devant la fenêtre du pavillon et se faisait reconnaître de la jeune fille.

Marcelle s'était levée, ne pouvant en entendre davantage, bien décidée à solliciter de son père une explication. La ruse à laquelle elle dut recourir pour dissimuler le trouble que la vue de Papillon lui avait causé, interrompit tout naturellement l'entretien et lui fournit un excellent prétexte pour échapper aux nouvelles persécutions dont elle était l'objet.

Si infâmes que fussent les révélations de sa mère, dans les pages où la pauvre martyre flétrissait la conduite de son séducteur, si horrible que fût l'accusation

Le souper fut silencieux (Page 874.)

que Mme de Libessac avait élevée contre le baron, Marcelle ne pouvait pas croire que cet homme, qui était son père, qui l'avait authentiquement reconnue. qui la disputait à l'amitié du duc et de Raymonde, fût vil et méprisable au point de la jeter pour une poignée d'écus entre les bras d'un vieux débauché, dont elle ne pouvait même pas être la femme.

Et pourtant, elle n'en pouvait pas douter. Le marquis le lui avait fait entendre

si clairement, qu'elle se demandait si une explication était nécessaire et en quels termes elle la réclamerait.

Pendant ce temps, le vieux gentilhomme avait mystérieusement entraîné le baron dans une des allées les plus ombragées du parc, dont il interrogeait d'un œil effaré les sombres profondeurs.

Quand il fut certain que personne ne pourrait les entendre, le marquis raconta à M. de Pierre-Lisse ce qu'il avait vu pendant qu'il était avec Marcelle dans le pavillon du bord de l'Oise.

L'homme qui avait passé, qui avait toussé, était-il un simple promeneur? Etait-ce au contraire un ami de la jeune fille? Ne venait-il à Neuville que pour se faire reconnaître? Le petit cri qu'elle avait jeté était-il un cri de surprise ou véritablement un cri de douleur?

Telles furent les questions que M. de Bellaire soumit au baron.

Celui-ci l'avait écouté avec attention. Son front, déjà ridé par l'inquiétude, s'était encore assombri.

— Mais cet homme, demanda-t-il, comment est-il ? Pouvez-vous me faire son portrait !

— Non, répondit le vieux gentilhomme, je n'ai pas vu son visage.

— Il ne s'est donc pas arrêté un instant ?

— Du tout, il a continué son chemin sans broncher.

— Etait-il armé ?

— Peut-être, mais il ne portait pas d'épée. Il marchait d'un pas lent et tranquille, les mains dans les poches, regardant l'eau, le ciel, les arbres, indifférent en apparence à tout ce qu'il voyait.

— Eh bien ! fit le baron, cet homme-là ne m'a pas l'air très dangereux.

— Est-ce bien réellement votre avis ?

— Oui. Dans tous les cas, rien n'est plus facile que de prendre quelques précautions. Armez quelques-uns de vos jardiniers et de vos laquais, recommandez-leur de faire bonne garde.

— Certes, je n'y manquerai pas, promit le marquis ; mais il serait bien plus simple d'en finir avec vos tergiversations.

L'œil de M. de Pierre-Lisse brilla d'un éclair de joie. Le vieillard en venait de lui-même au point où le baron voulait l'amener.

— Eh ! je ne demanderais pas mieux, dit-il, mais Marcelle...

— Oh ! ne comptez pas sur elle, interrompit M. de Bellaire. Je l'ai interrogée tout à l'heure ; je lui ai fait comprendre que votre avenir et le sien ne dépendaient absolument que de sa soumission à nos désirs... Elle s'est levée, le rouge de la colère au front, la lèvre frémissante... Je ne sais comment je m'en serais tiré si, sur ces entrefaites, l'homme dont je vous ai signalé la présence n'avait détourné notre attention.

— Vous voyez bien qu'il n'y a pas de ma faute, dit le baron.

— Oh ! pardon, se récria le vieux gentilhomme, vous ne faites pas preuve de la bonne volonté que j'étais en droit d'attendre, à la suite des promesses que nous avions échangées le soir même de notre arrivée.

— Est-il donc possible d'agir autrement que je l'ai fait ?

— Certainement.

— De quelle façon ?

— Je vais vous le dire, puisque vous feignez de ne pas le comprendre, répondit le marquis. Un homme est venu vous demander il n'y a qu'un instant...

— C'est vrai.

— Quel est cet homme ?

— Un de mes anciens domestiques.

— Que voulait-il ?

— Il venait me prier de le reprendre à mon service

— Marcelle le connaît-elle ?

— Elle ne l'a jamais vu.

— Alors, reprit M. de Bellaire, rien ne vous empêche de lui dire que cet homme est venu vous entretenir d'une affaire urgente et qui nécessite votre présence immédiate à Paris.

— C'est en effet très-facile.

— Eh bien ! y êtes-vous, à présent ?

— Pas encore, fit le baron avec un clignement répété des paupières — indice certain chez lui d'un trouble ou d'un embarras quelconque.

Le vieux gentilhomme sourit d'un air de commisération profonde.

— Alors, je continue, dit-il. Vous partez ou vous feignez de partir pour Paris aujourd'hui même, en promettant que vous reviendrez demain matin à la première heure. Vous revenez ou vous ne revenez pas... peu m'importe ! et tout est dit.

— Sans doute... balbutia le baron. Le procédé est simple... un peu brutal.. mais...

Il hésitait à achever cette phrase alambiquée.

— Allons, poursuivez, fit le marquis avec impatience.

— Mais les trois cent mille livres ? objecta le baron.

— Ah ! c'est juste, répondit le riche seigneur avec un ricanement cynique. Eh bien ! ces trois cent mille livres... je vous les donnerai en un bon payables à vue chez mon banquier.

— Quand ?

— Au moment où vous partirez.

— Aujourd'hui même alors.

— A l'instant, si vous voulez partir à l'instant.

— Ne trouvez-vous pas qu'aux yeux de Marcelle ce départ immédiat pourrait sembler un peu précipité ?

— Peut-être.

— Tandis que si je m'en allais seulement après souper...

— Comme il vous plaira.

— Alors c'est bien convenu ?

— Parfaitement.

— Donc, préparez votre bon, dit M. de Pierre-Lisse. Je vais annoncer cette nouvelle à ma fille... mais, pour le reste, ne comptez pas...

— Le reste me regarde, fit le vieillard avec un horrible regard. Ne vous en occupez pas.

Du geste il montra le château au baron et le regarda s'éloigner avec un air de mépris insultant.

Le baron ne s'en aperçut pas ; mais, l'aurait-il vu, il ne s'en serait pas formalisé. C'en était fait ! Il avait abjuré toute pudeur, bu toute honte, il avait vendu sa fille !

Ah ! c'est que trois cent mille livres étaient un joli denier pour ce misérable, qui avait, sans se rassasier jamais, épuisé tous les plaisirs et que sa pauvreté sevrait toujours des jouissances qu'il regrettait si amèrement depuis si longtemps.

Il se dirigeait à pas lents vers le château et récapitulait, chemin faisant, les évènements récents auxquels il avait été mêlé.

Chose étrange ! il n'avait plus cette incroyable confiance, qui lui permettait de braver tous les obstacles. L'arrivée de Landry semblait lui avoir porté un coup fatal.

Ce Landry, en effet, ce complice d'un crime encore mal défini, mais horrible assurément, devenait pour lui une épée de Damoclès. Puisqu'il se représentait, au bout de vingt ans, pour réclamer une somme égale à celle qu'il avait déjà reçue, pourquoi ne reviendrait-il pas plus tard la réclamer une troisième fois ?

D'ailleurs, le baron ne se serait résigné pour rien au monde à prélever ces vingt mille livres sur une fortune si restreinte et si péniblement acquise !

Alors à quelle résolution s'arrêter? Quel était ce gentilhomme à qui Landry devait tant et qui était si directement intéressé à connaître l'histoire lugubre du forfait que le gentilhomme avait commis ? Etait-ce le duc de la Tournaye?

Peut-être oui. En ce cas, il importait au baron de se mettre à l'abri. Lucien, poussé à bout, serait capable de faire intervenir la police dans la lutte qu'il soutenait contre M. de Pierre-Lisse.

Donc la plus élémentaire prudence conseillait de disparaître au plus tôt.

— Oui, murmurait le baron, en franchissant la première marche de l'escalier qui le conduisait à la chambre de sa fille, dès ce soir, je partirai.

Marcelle, de son côté, se voyait prise plus avant d'heure en heure dans les fils d'une odieuse intrigue et se tenait sur ses gardes,

Elle ne doutait pas de Martial. Elle savait bien que le comte veillait sur elle ; la présence de Papillon à Neuville lui en avait donné la preuve ; mais arriverait-il à temps pour l'arracher aux tyranniques exigences qu'elle subissait?

Une terrible anxiété s'était emparée d'elle. Ses regards inquiets observaient tout ce qui se passait autour d'elle. Attentive à tous les bruits, elle prêtait avidement l'oreille et serrait de sa main crispée un couteau à lame aiguë que, le matin, pressentant de nouveaux dangers, elle avait dérobé sur la table.

Au moment où l'on frappait discrètement à sa porte, elle tressaillit et glissa rapidement le couteau dans son corsage.

— Entrez ! dit-elle d'une voix qu'elle s'efforça d'affermir.

Elle ne se sentit qu'à moitié rassurée lorsqu'elle vit paraître son père.

Il se présentait, pourtant, le sourire aux lèvres et le visage épanoui.

— Ma chère enfant, dit-il, j'ai reçu, aujourd'hui, une visite malencontreuse On est venu m'annoncer, officieusement, qu'un homme à qui j'ai confié une partie de ma fortune est sur le point de faire faillite. Je ne suis malheureusement pas assez riche pour négliger un avis de si grande valeur. Il faut donc que, ce soir même, j'aille à Paris.

Marcelle eut un mouvemement de joie naïve.

— A quelle heure partons-nous? demanda-t-elle.

— Non, tu ne pars pas avec moi, fit le baron toujours souriant. Je serai ici demain à la première heure, il est donc inutile que je t'emmène. Cela nécessiterait un déploiement de chevaux et de carrosse qui me retarderait beaucoup trop. Or, en pareille occasion, il faut agir avec la rapidité de la foudre.

La jeune fille le regardait d'un air soupçonneux.

— Au contraire, continua-t-il à demi voix, je ne veux même pas qu'on s'aperçoive de mon absence. Je n'en dirai donc rien au marquis, et je te prie de n'en pas ouvrir la bouche devant lui.

— Comment! s'écria Marcelle, vous allez me laisser seule dans cette maison avec cette homme!

— Mais il l'ignorera... objecta M. de Pierre-Lisse.

— Vous ne savez donc pas ce qu'il a osé...

— Je ne sais rien et je ne veux rien savoir, interrompit le gentilhomme. Je désire qu'il en soit ainsi, cela doit te suffire. Il serait vraiment ridicule que, dans une affaire de cette importance, je reculasse devant les timidités exagérées d'une petite fille comme toi.

— Cependant, mon père...

— Assez! fit sèchement le baron. Telle est ma volonté; j'exige que tu t'y conformes aveuglément. Bien plus que toi j'ai souci de ton honneur, qui est le mien. Si tu me vois si calme, c'est que tu ne cours aucun danger.

En mon absence, tu n'en restes pas moins sous ma protection, puisque nul ne saura que je ne suis pas là.

Marcelle courba la tête en frissonnant.

— Allons, je vois que tu es devenue raisonnable, poursuivit son père avec douceur. Donc, plus d'appréhensions stériles. Garde-moi le secret, c'est tout ce que je te demande.

A ces mots, il l'attira à lui et déposa sur son front un baiser affectueux.

La jeune fille avait relevé sur lui ses grands yeux noirs et l'interrogeait du regard. Ce baiser lui brûlait le front.

— Est-ce le baiser de Judas? se demandait-elle.

Quant à son père, il ne sourcilla pas. Il la quitta en posant un doigt sur ses lèvres pour lui recommander le silence.

Une heure après, un domestique vint annoncer à Marcelle que le souper était servi.

Elle avait bien songé à s'excuser et à garder la chambre, mais elle ne l'osait

pas. D'ailleurs, en l'état de perplexité où elle se trouvait, il était de son intérêt de ne négliger aucun indice.

Elle descendit et se mit à table

Le souper fut silencieux. Le service se faisait avec une lenteur désespérante.

Marcelle, qui ne touchait à aucun des mets qu'on lui présentait, observait tour à tour, à la dérobée, son père et le marquis. Était-ce une illusion ? Entre les deux gentilshommes, il lui sembla surprendre des signes d'intelligence imperceptibles.

Ce qui était certain, c'est que le vieillard dardait sur elle, avec plus d'effronterie que jamais, des yeux dont l'expression la faisait trembler.

A la fin du repas, elle ne doutait plus que M. de Pierre-Lisse fût devenu le hideux complice d'un complot dont elle ne comprenait que trop l'infamie.

XXIII

DANS LE PARC DE NEUVILLE

Papillon avait réussi au-delà de ses désirs.

Il avait rencontré Martial, qui lui avait annoncé l'arrivée prochaine de Germain et qui l'accablait de questions.

— Plus tard, disait le brigadier... quand nous serons tous réunis... Apprenez-moi d'abord ce que vous savez vous-même.

Le comte s'exécuta.

Ce qu'il avait recueilli était peu de chose. On lui avait dit que le carrosse, dont il avait donné le signalement, s'était dirigé vers Neuville. En entrant dans le village, il avait interrogé de nouveau un de ses habitants. On lui avait répondu que cette voiture était celle du marquis de Bellaire, et que ce gentilhomme habitait, depuis deux jours, la splendide propriété qu'il avait sur les bords de l'Oise.

C'était beaucoup sans doute, mais ce n'était rien en comparaison de ce que Papillon se réservait de lui apprendre.

Au moment où Martial achevait ses confidences, Germain arriva.

Lui aussi apportait des renseignements identiques. Sans s'attarder à les lui faire répéter, Papillon le chargea de gagner immédiatement l'autre rive de l'Oise et d'y guetter le passage de son maître.

Germain se dirigea vers la rivière. Sept heures venaient à peine de sonner; il faisait grand jour encore.

Il aperçut un pêcheur, qui était en train d'amarrer sa barque à un pieu, et qui rentrait, après avoir achevé sa journée.

— Eh ! l'ami ! lui dit Germain, la pêche a-t-elle été bonne?

— Hélas ! non, monsieur ! Le poisson n'a pas donné aujourd'hui.

— Alors vous ne seriez pas fâché de gagner un petit écu ?

— Certes, non.

— Eh bien, conduisez-moi sur l'autre bord et attendez-moi. Avant une heure, je l'espère, je reviendrai.

— Allons ! fit joyeusement le pêcheur, en détachant son bachot.

Germain y sauta et atteignit la rive droite au bout de quelques coups d'aviron.

Il n'y avait pas un quart d'heure qu'il était en sentinelle, lorsqu'il reconnut son maître, à la rencontre duquel il courut.

Lucien, qui ne s'était mis en quête qu'un jour plus tard, n'avait pas perdu son temps à s'enquérir du carrosse à livrée bleue. Il avait tout bonnement suivi la piste de Papillon, qu'il n'avait pas eu de peine à retrouver.

Il arrivait donc deux heures plus tard que le brigadier.

— Comment se fait-il que je te trouve ici ? demanda-t-il à Germain.

— C'est Papillon qui m'envoie.

— Où donc est-il ?

— A Neuville, répondit Germain en montrant l'autre côté de l'eau.

— C'est à n'y rien comprendre, fit le duc. Vous avez donc changé de bord ?

— Du tout. Nous sommes à l'auberge avec M. le comte.

— Alors il y a du nouveau ?

— Je le crois, répondit à voix basse l'ancien soldat.

Pendant qu'ils échangeaient ces quelques mots, ils avaient atteint l'endroit où la barque du pêcheur avait abordé. Ils y entrèrent et revinrent à Neuville après avoir généreusement récompensé le passeur.

Quelques minutes après, ils étaient réunis tous les quatre dans une petite salle, où Papillon avait fait dresser le couvert, et s'asseyaient devant le souper qui les attendait.

Le brigadier leur fit part de la découverte qu'il avait faite et des observations qui en avaient été le résultat.

Assis sur le banc de pierre qui se trouvait à l'entrée de l'auberge, il avait remarqué que le parc de M. de Bellaire était défendu tout le long de la route par un mur élevé, qu'il aurait été impossible d'escalader sans échelle.

Or, comme la propriété était protégée sur le chemin qui conduisait à la rivière par un fossé infranchissable, il était impossible d'y pénétrer autrement que par le bord de l'eau, ou par la prairie qui se trouvait à l'autre extrémité des jardins.

En effet, de ces deux côtés-là seulement une simple haie servait de clôture, et il est bien rare qu'une haie soit assez fournie pour qu'un homme ne puisse pas se frayer un passage.

Maintenant fallait-il attendre et prendre des renseignements précis? Fallait-il attaquer résolûment et recourir à la force? Voilà ce que demandait Papillon.

Martial était d'avis de tenter l'assaut à l'instant même. Lucien, grave et réfléchi, ne se prononçait pas.

— Fais venir l'hôte de céans, ordonna-t-il à Germain.

Celui-ci obéit et revint bientôt, ramenant l'aubergiste, fort embarrassé en présence de cette brillante compagnie.

— Mon ami, lui dit Lucien, en exhibant le parchemin que lui avait remis Sa Majesté et qui était revêtu des sceaux de l'État, au nom du roi, répondez!

L'hôte s'inclina plus bas que terre, devant cette sommation redoutée.

— Le marquis de Bellaire habite la propriété qui est située en face de votre auberge.

— Oui, monseigneur.

— Depuis combien de temps?

— Depuis trois jours.

— Quelle compagnie s'y trouve avec lui!

— Je l'ignore, monseigneur. Cependant les laquais du marquis, qui viennent se rafraîchir chez moi de temps à autre, ont parlé d'un baron et de sa fille.

— Ont-ils prononcé le nom de ce baron?

— Non, pas devant moi, monseigneur.

— Et celui de la jeune fille?

— Il me semble bien les avoir entendus parler d'une demoiselle Marcelle, dont ils vantaient la beauté.

— L'avez-vous vue?

— Je l'ai à peine aperçue, lorsqu'il y a trois jours elle est venue au château dans le carrosse de M. le marquis.

— Comment est-elle?

— C'est une jeune fille brune, au teint mat, le visage éclairé par des yeux noirs magnifiques, un peu pâle et qui m'a semblé fort triste. Je crois même, mais je ne saurais l'affirmer, qu'elle a essuyé une larme au moment où la voiture attendait qu'on lui ouvrît les deux battants de la porte d'entrée.

— Est-ce tout ce que vous savez?

— Absolument tout, oui, monseigneur.

— Prenez garde! Le moindre mensonge serait considéré comme un acte de rébellion envers l'autorité royale, et vous n'ignorez pas ce qu'il vous en coûterait!

— Sur mon âme! monseigneur, protesta l'aubergiste avec vivacité, c'est tout ce que je puis vous dire relativement à ces deux étrangers.

— Il suffit, dit Lucien. Laissez-nous et gardez-vous bien de révéler à qui que ce soit notre présence!

L'aubergiste s'inclina profondément et sortit.

Tout à coup le duc se leva.

— Où allez-vous? lui demanda Martial.

— Je vais parler au marquis de Bellaire.

M. de Pierre-Lisse chancela étendit les bras et roula dans la poussière (Page 883.)

— C'est une imprudence extrême ! s'écria le comte. Comment vous voulez...

— Je veux réclamer Marcelle au nom du droit, avant de recourir à la violence, interrompit le duc.

— Mais vous savez bien que le baron n'y consentira jamais ! C'est une démarche inutile et dangereuse, protesta Martial. — Inutile parce qu'elle n'aboutira pas, dangereuse parce que M. de Pierre-Lisse, mis en garde contre nos projets, aura le temps d'organiser la résistance.

— Qui ? Lui ? fit dédaigneusement le duc.

— Lui, le marquis, leurs laquais... ajouta le comte.

— Leurs laquais ? dit M. de La Tournaye en haussant les épaules. Allons donc ! vous perdez la tête, mon cher ami. D'ailleurs, reprit-il, ce n'est pas à M. de Pierre-Lisse que je m'adresse. Il n'est pas chez lui, je n'ai donc pas à m'occuper de sa personne. Je vais chez le marquis de Bellaire et je le somme, au nom du roi, de remettre entre mes mains la jeune fille qu'il détient, bien certainement à son insu, contre la volonté royale. Je ne doute pas qu'un gentilhomme français ne se rende à une si juste réclamation.

— En effet, approuva Papillon, ce n'est pas probable.

— A moins qu'il n'ait du goût pour la Bastille, ajouta Germain.

— Vous le voyez, mon pauvre Martial, fit le duc en se tournant vers lui, vous êtes le seul de votre avis, inclinez-vous.

— Je m'incline, répondit le jeune comte, mais je crains fort que les événements ne me donnent raison.

— Nous le verrons, dit Lucien avec un sourire confiant.

Aussitôt il sortit et se dirigea vers le château.

Il était près de neuf heures. La nuit était à peu près venue, mais l'obscurité n'était pas complète et conservait cette transparence lumineuse qui caractérise les nuits d'été.

Le duc alla sonner à la porte du château et demanda à parler à M. de Bellaire.

Les domestiques, qui avaient déjà reçu l'ordre d'exercer une surveillance rigoureuse, répondirent que leur maître n'y était pas.

— Allons, drôles ! fit Lucien d'une voix irritée, annoncez au marquis que le duc de La Tournaye désire lui parler de la part du roi.

En entendant le nom si connu du gentilhomme, accouplé avec celui du roi, les laquais perdirent contenance.

— Cependant, monseigneur, répondit l'un d'eux, je ne saurais vous introduire sans avoir pris les ordres du marquis.

— Dépêchez-vous ! dit le duc.

Et il se mit à arpenter la cour d'entrée, en attendant que le valet fût de retour.

M. de Bellaire, très étonné de recevoir à pareille heure une visite de ce genre, donna néanmoins l'ordre de l'introduire.

Il était sans défiance. Le baron avait cru devoir lui cacher le nom de ceux à qui il disputait sa fille. Le marquis ne pouvait donc pas supposer que M. de La Tournaye connût Marcelle, même de nom.

Il est vrai que le marquis ne l'ignora pas longtemps, car le duc, aussitôt qu'il parut, alla droit au fait.

— Monsieur le marquis, dit-il, vous avez ici le baron de Pierre-Lisse et sa fille. N'essayez pas de le nier, je le sais, je les ai vus. Or, le baron a osé, malgré la volonté royale, arracher de ma maison Mlle Marcelle, qui y avait cherché un refuge. Je viens donc, au nom du roi, dont voici l'ordre formel, vous sommer de remettre cette jeune fille entre mes mains.

En même temps, il lui montrait le parchemin dont il était porteur.

Le marquis demeura un instant confondu.

— Fort bien, monsieur, répondit-il, je vais consulter le baron...

— Permettez, fit Lucien en le retenant, nous n'avons que faire du baron. C'est chez vous, et non chez lui, que se trouve Marcelle, c'est donc à vous seul que je puis la réclamer.

— Mais, monsieur... essaya de répliquer le vieux gentilhomme.

— Je n'admets pas, interrompit fièrement le duc, que vous discutiez un ordre du roi. Oui ou non, vous y soumettez-vous ?

— Je ne refuse pas de m'y soumettre, répondit évasivement M. de Bellaire, mais j'entends en conférer avec le baron. Il m'a demandé asile pour lui et pour sa fille ; je le lui ai accordé ; ce serait bien mal connaître les lois de l'hospitalité que de livrer Mlle Marcelle, sans savoir si elle consent à vous suivre et si son père veut bien la laisser partir.

— Ce qui revient à dire que vous ne vous soumettez pas au jugement de Sa Majesté.

— Du tout, monsieur, cela signifie...

— Encore une fois, toute discussion est inutile, fit le duc en lui coupant la parole. Je prends acte de votre refus, monsieur le marquis, et je vous rends responsable de tout ce qui pourra en résulter.

— Vous menacez, je crois? dit le marquis en essayant de se donner du courage.

— Formellement, monsieur. Je suis décidé au nom du roi, dont je suis le mandataire, à prendre par la force ce que je n'ai pu obtenir par la persuasion.

Sur ces paroles menaçantes, M. de La Tournaye se retira.

Le marquis fit un geste pour le retenir, mais il se ravisa presque aussitôt et le laissa s'éloigner.

Malgré l'assurance qu'il avait montrée, il n'était pas sans inquiétude. Résister à un ordre du roi coûtait cher en ce temps-là!

— Aussi je ne résisterai pas, se disait M. de Bellaire.

Puis, consultant sa montre :

— Neuf heures et demie... murmura-t-il. Le duc, s'il va chercher main-forte, comme il l'a promis, ne peut pas revenir ce soir. J'ai donc jusqu'à demain matin... — Eh bien! ajouta-t-il avec un vilain sourire, demain matin... il sera trop tard...

Et il revint dans la salle à manger, où il était seul avec le baron lorsque son domestique lui avait annoncé la visite du duc de La Tournaye.

Quant à Marcelle, elle était remontée dans sa chambre immédiatement après le souper, laissant les deux gentilshomme en tête à tête.

Son père avait assez bien joué son rôle. Pas un mot du départ n'avait été prononcé par lui pendant le repas.

Il n'attendait plus qu'une chose pour quitter définitivement le château : c'était le bon de trois cent mille livres que le marquis lui avait promis.

Ce fut au moment où il se croyait sur le point de réaliser cette fortune que le laquais de M. de Bellaire vint jeter dans la salle à manger le nom du duc de La Tournaye.

Le baron devint blême.

Il eut bien plus peur encore, lorsqu'il vit le marquis se lever de table pour aller recevoir le gentilhomme.

Il ne se faisait pas illusion sur les motifs qui conduisaient le duc à Neuville à pareille heure. Evidemment, il venait réclamer Marcelle.

Qu'allait faire le marquis? Céderait-il aux obsessions de Lucien? Lui livrerait-il la jeune fille? Mais alors le prix du honteux marché que M. de Pierre-Lisse avait conclu lui échapperait! Il aurait été gratuitement lâche et infâme!

On conçoit quelles angoisses déchiraient le cœur de ce misérable pendant la courte conversation que le marquis eut avec M. de La Tournaye.

La sombre préoccupation qui se lisait sur les traits du vieillard, quand il rentra n'était pas faite pour dissiper les alarmes que le baron avait conçues.

Néanmoins il était écrit que tout réussirait jusqu'au bout à M. de Pierre-Lisse.

Depuis plus de deux jours que Marcelle était au château, le vieux gentilhomme avait été, en effet, de plus en plus touché des grâces naïves et de la beauté de la pauvre enfant. Ce qui n'était d'abord chez lui qu'un caprice devenait une passion, — passion d'autant plus vive qu'il n'avait d'autres ressources pour l'assouvir que la violence et la corruption.

Il savait bien qu'il ne pouvait plus plaire. Les filles, en la compagnie desquelles il avait vécu pendant vingt ans, ne s'étaient gênées ni pour le lui faire entendre ni pour le lui dire.

Le sentiment de sa vieillesse, loin de calmer ses désirs, les irritait au contraire en lui démontrant son impuissance. Plus l'obstacle était difficile, plus il s'acharnait à le surmonter.

Assurément, s'il avait été moins épris, il n'aurait fait aucune résistance aux très légitimes réclamations de M. de La Tournaye. Maintenant il cherchait le moyen de satisfaire à la fois sa passion et de ne pas désobéir au roi.

Il crut avoir atteint ce double résultat en ne cédant pas immédiatement. Il avait douze heures à lui, pensa-t-il. C'était plus qu'il n'en fallait pour devenir le plus heureux des hommes.

Seulement, il en voulait au baron de ce contre-temps. Il ne chercha point à le lui cacher.

— Eh bien! vous m'avez mis dans une jolie situation, dit-il avec humeur, en entrant dans la salle à manger.

— Comment? balbutia M. de Pierre-Lisse.

— En me laissant ignorer que c'était M. de La Tournaye à qui vous disputiez Marcelle.

— Mais je ne le croyais pas nécessaire, répliqua le baron. Je ne supposais pas que le duc... c'est-à-dire que je me demande encore comment il a découvert notre retraite.

— De quelque façon que ce soit, dit sèchement le vieux gentilhomme, il n'en est pas moins certain qu'il est résolu à reprendre Marcelle, fût-ce par la force. Or, si j'ai résisté ce soir, je ne résisterai pas demain, quand il se présentera, es-

corté peut-être de tout un corps d'armée. Donc il n'y a pas un moment à perdre. Vous allez partir, partir à l'instant.

— Eh! je ne demande que cela! s'écria le baron. Avez-vous préparé le bon...

— Ah! c'est juste, fit M. de Bellaire avec un mépris insultant.

Il sonna.

— Apportez-moi ce qu'il faut pour écrire, dit-il au laquais qui se présenta.

Une minute après, ses ordres étaient exécutés.

Aussitôt il prit la plume, écrivit quelques mots à la hâte, data et signa.

Puis il tendit le papier au baron.

Celui-ci le prit, l'examina avec une scrupuleuse attention, et lut à demi-voix :

« Bon pour la somme de trois cent mille livres, payables à vue entre les mains du porteur.

« Neuville, 1er juillet 1776.

» Marquis de Bellaire. »

Il plia soigneusement le bon et le glissa dans sa poche.

— Maintenant, fit le marquis, bon voyage !

— Soyez tranquille, dit M. de Pierre-Lisse, je serai loin d'ici dans une heure; mais, pour la forme, il faut que j'aille dire adieu à ma fille.

— Allez, fit le vieux gentilhomme avec un geste de profond dégoût.

— Où vous retrouverai-je? demanda le baron ; car il faut que vous me fournissiez un cheval... que vous donniez vos ordres en conséquence...

— Vous me retrouverez devant le perron du château, dans l'allée des orangers, répondit le marquis en prenant son chapeau.

M. de Pierre-Lisse monta dans la chambre de sa fille, qu'il trouva debout et tout habillée.

— Comment ! tu ne te couches pas? s'écria-t-il.

— Non, répondit-elle avec un peu d'embarras. Je ne suis pas fatiguée... je prends l'air à la fenêtre....

— Soit, mais ne veille pas trop tard, car je vais me mettre en route dans une demi-heure, afin d'être revenu demain dans la matinée,

— A quelle heure comptez-vous être ici ? interrogea Marcelle.

— A neuf heures au plus tard.

— Alors je ne comprends pas bien, fit-elle observer. Il faut au moins deux heures pour aller à Paris, n'est-ce pas ?

— C'est vrai.

— Et c'est de minuit à sept heures du matin, en pleine nuit, que vous allez traiter une affaire aussi importante que celle dont vous m'avez parlé ?

— Précisément, répliqua vivement le baron. On m'a prévenu que je trouverais mon homme cette nuit chez un de nos amis communs.

—Ah! fit Marcelle, dont ces défaites invraisemblables redoublaient les angoisses.

— Ainsi dors en paix, conclut le baron. Je vais endosser mon costume de voyage et je pars. Adieu.

Il fit de la main un geste amical et passa dans sa chambre, qui était située à côté de celle qu'occupait la jeune fille.

— Il ne m'a pas embrassée, pensait-elle.

Elle écouta.

Pendant un quart d'heure, elle entendit remuer dans la chambre de son père. Probablement il s'habillait.

Enfin il sortit, referma sa porte, et s'en alla; puis le bruit de ses pas retentit dans le corridor .. se perdit dans l'escalier et... tout rentra dans le silence.

Le baron était descendu. Il alla rejoindre le vieux gentilhomme, qui l'attendait avec impatience.

— Vous n'y songez pas! dit-il. Il est près de dix heures et demie. Allons, suivez-moi ; je vais vous accompagner aux écuries et vous faire donner un cheval.

A ces mots, il l'entraîna.

Déjà ils avaient fait quelques pas, lorsqu'un coup de feu retentit, puis un second, puis un troisième.

— Oh ! oh ! fit le marquis en s'arrêtant subitement, qu'est-ce que cela signifie?

Il prêta l'oreille.

— Par ici ! Ils sont là ! criait une voix.

— C'est la voix de mon jardinier... On a tiré du côté de l'Oise... dit le vieux gentilhomme, est-ce que ce serait le duc?... Ah! par exemple, malheur à lui s'il ose s'introduire chez moi la nuit, en franchissant mes clôtures ! Cette fois, je suis dans mon droit. Venez, baron, nous allons rire.

De nouveau, il prit le bras de M. de Pierre-Lisse et ils se dirigèrent à travers les allées sombres du parc, vers le bord de la rivière.

— Qu'y a-t-il? demanda-t-il d'une voix sonore.

— Monseigneur, répondit le jardinier, deux hommes se sont faufilés dans le parc à travers la haie. Suivant vos ordres, nous avons fait feu.

— Vous avez bien fait. Les avez-vous touchés?

— Je n'en sais rien.

— Cherchez, cherchez, dit M. de Bellaire en prêchant d'exemple.

Le baron s'était joint à lui.

— Ah ! s'ils pouvaient tuer ce duc maudit ! murmurait-il.

Saisi d'une rage subite, il s'élança.

Soudain il s'arrêta et se dissimula derrière un arbre. Il venait d'apercevoir deux ombres humaines qui s'avançaient avec précaution.

— Les voilà ! cria-t-il. Par ici ! Feu ! Feu partout ! Sus aux voleurs !

A ses cris, les domestiques, qui venaient de recharger leurs armes, se précipitèrent dans la direction qu'il leur indiquait.

Se voyant assaillis de toutes parts, croyant vraisemblablement que le marquis et le baron étaient armés, supposant peut-être que toute la maison allait leur prêter main-forte, les deux ombres se dirigèrent en courant vers la haie.

Ils se disposaient à l'escalader, quand le baron, ivre de colère et craignant qu'ils ne lui échappassent, sortit de sa retraite et bondit en avant.

— Tirez ! mais tirez donc ! criait-il aux laquais du marquis.

Obéissant à cet ordre impérieux, le jardinier et ses aides firent feu presque en même temps.

Un des deux hommes tomba, à l'instant même où il venait de sauter par-dessus la haie.

— Nous le tenons ! hurla le baron.

Emporté par une fureur sauvage, il voulut se jeter sur eux ; mais celui des deux fugitifs qui avait été atteint se releva, l'ajusta lentement et fit feu à son tour.

M. de Pierre-Lisse chancela, étendit les bras et roula sur le gazon.

Le marquis, qui l'avait suivi, poussa un juron terrible et appela aussitôt ses gens.

— Antoine ! Jacques ! Alphonse ! cria-t-il. Au secours ! au secours !

A la voix de leur maître, les laquais s'empressèrent d'accourir.

Le baron avait essayé déjà de se relever, mais il n'avait pas pu y parvenir. Cependant sa blessure n'avait pas calmé l'ivresse de sang et la soif de vengeance qui s'étaient emparées de lui.

A demi soulevé, une main appuyée sur l'herbe, et se soutenant avec peine, il désignait de l'autre les deux fugitifs.

— Ne vous occupez pas de moi ! criait-il. Rechargez vos fusils, tirez sur eux ; ils vont vous échapper...

Tout à coup, la voix lui manqua, les forces lui firent défaut et il retomba lourdement en arrière.

— Malédiction ! fit le marquis. Il ne manquait plus que cela !

Il fit un geste, et les jardiniers emportèrent le corps inanimé de M. de Pierre Lisse.

Le vieux gentilhomme précéda le funèbre cortége, qui se dirigea vers le château.

Le baron fut hissé dans la chambre qu'il occupait, puis on le déshabilla et on le coucha, tandis que, sur l'ordre de M. de Bellaire, un laquais courait à Conflans pour y chercher un médecin.

Le blessé n'avait pas perdu connaissance, mais il souffrait évidemment beaucoup. Pendant qu'on le transportait et qu'on le mettait au lit, il n'avait pas cessé de pousser de sourds gémissements.

Le marquis demeurait immobile sur un fauteuil, assistant d'un air distrait à tous ces préparatifs, et certainement très contrarié de ce désagréable incident.

Il ne pouvait pas, dans un pareil moment, mettre à exécution les projets qu'il avait conçus.

La chambre de Marcelle était en effet, immédiatement contiguë à celle de son père. Or, en l'état où se trouvait le baron, le laisser seul eût été d'une cruauté dont le vieux gentilhomme se garda bien d'affronter les conséquences.

Si donc il essayait de pénétrer chez la jeune fille, il est certain qu'elle ferait

résistance, qu'elle appellerait à son secours, et que ces cris attireraient l'attention du blessé, ou tout au moins du laquais qui veillait auprès de lui.

Quand il vit M. de Pierre-Lisse mollement étendu dans son lit, il se leva, fort étonné que Marcelle n'eût pas paru.

Sans doute elle était couchée et elle dormait ; mais il était vraiment surprenant que le piétinement des laquais et les gémissements du blessé ne l'eussent pas réveillée.

M. de Bellaire fut d'abord tenté de la prévenir du malheur qui venait de la frapper.

Il quitta le baron, s'engagea dans le corridor, et s'arrêta devant la porte de la chambre occupée par la jeune fille.

La porte était fermée et la clef n'était pas dans la serrure.

— Tiens ! murmura le vieillard, elle s'est enfermée ! Est-ce qu'elle se doutait ?

Il frappa légèrement, rien ne bougea. Il frappa plus fort... personne ne répondit,

— Elle dort, ou elle a peur et ne veut pas ouvrir, pensa-t-il.

Il allait frapper de nouveau, il s'arrêta.

— Au fait, dit-il, laissons-la dormir. Elle apprendra toujours assez ôt ce qui est arrivé.

Il s'éloigna, lentement et comme à regret, et regagna ses appartements.

Il hésita longtemps à faire sa toilette de nuit, mais il n'osa pas se coucher avant que le médecin fût arrivé et l'eût renseigné sur l'état du blessé.

Il n'attendit pas longtemps. Le docteur, qu'on avait prévenu, sauta à cheval dès qu'on lui apprit qu'il était mandé au château du marquis de Bellaire et lança sa monture au galop. En vingt minutes il franchit la distance qui sépare Conflans de Neuville.

Pendant qu'on l'introduisait auprès du baron, on avertit le vieux gentilhomme de son arrivée, et celui-ci remonta dans la chambre de M. de Pierre-Lisse. Il remarqua même, en passant, que la porte de Marcelle restait inexorablement close.

En effet, elle n'était pas auprès de son père. Il n'avait pas fait un mouvement ; sa respiration devenait de plus en plus difficile et ressemblait maintenant à un ronflement.

Le docteur l'examina d'un œil impassible et sonda la blessure. Elle était placée au-dessous du sein gauche et n'avait rendu que très peu de sang. Après l'avoir sondée, il se tourna vers le marquis.

— Le cas est grave, dit-il, si grave qu'il ne me serait pas possible aujourd'hui d'extraire la balle. Elle doit avoir perforé le poumon et s'être logée tout près de la colonne vertébrale.

— La blessure est-elle donc mortelle ?

— Je ne saurais vous l'affirmer sûrement, mais il n'est pas douteux qu'elle ne soit très dangereuse. Je vais procéder au premier pansement et, demain matin, si le malade va mieux j'essaierai d'extraire la balle.

Aucun bruit n'arrivait jusqu'à eux. (Page 892.)

Aussitôt il se mit à l'œuvre avec une légèreté de main qui dénotait à la fois beaucoup de sang-froid et d'habileté.

Comme il arrive toujours en pareil cas, le baron éprouva un soulagement momentané. Ses yeux éteints se ranimèrent. Il ouvrit la bouche pour parler, quand le docteur l'arrêta.

— Ah ! non, dit-il vivement, pas un mot, pas un effort, ou je ne réponds de rien !

M. de Pierre-Lisse se résigna au silence et à l'immobilité. L'amélioration passagère que la sensation de l'eau froide avait amenée ne fut du reste pas de longue durée. Ses paupières retombèrent peu à peu et voilèrent presque entièrement ses regards atones.

Le médecin se retira.

— S'il survenait quelque complication fâcheuse, dit-il, veuillez m'en faire prévenir sur-le-champ.

Le vieux gentilhomme était de plus en plus mécontent. Non-seulement son plan de séduction était irréalisable, mais encore il se voyait obligé de garder dans sa maison un homme pour lequel il ne ressentait ni estime, ni amitié, et qui se trouvait en danger de mort.

Il reconduisit le docteur jusqu'à la porte de l'antichambre et rentra chez lui.

Son valet de chambre l'attendait et se mettait en devoir de le déshabiller, quand on frappa plusieurs coups secs à la porte de sa chambre.

— Qui est là? demanda le marquis.

— C'est moi, André, répondit une voix tremblante.

— Eh bien ! entre, fit M. de Bellaire avec humeur.

Le laquais entra, la mine effarée.

— Qu'y a-t-il? Que me veux-tu? interrogea le vieillard surpris.

— Monseigneur, c'est M. le duc de La Tournaye...

— Encore ! interrompit le marquis. Qu'il aille au diable !

— C'est qu'il insiste tellement...

— Réponds-lui que je suis au lit et que je dors.

— Je le veux bien, monseigneur; mais c'est que M. le duc menace, si vous ne le recevez pas, d'envahir le château...

— Et vous avez la patience de l'écouter? s'écria M. de Bellaire emporté par la colère. Mettez-le à la porte, s'il le faut. Que diable! je ne suis pas tenu de le recevoir à pareille heure!

— Sans doute, monseigneur, mais le duc est accompagné d'une dizaine de soldats commandés par un sergent,

— Plaît-il? fit le vieux gentilhomme, en se redressant. Des soldats! un sergent!

— Oui, monseigneur.

Le marquis donna sur la table devant laquelle il était assis un formidable coup de poing et se leva.

— Introduisez M. de La Tournaye, ordonna-t-il. Nous verrons s'il osera...

Il fit un geste et le valet s'éloigna.

Il étouffait de rage, mais il voulait avant tout éviter un scandale.

Il passa dans le salon, où son valet de chambre le précéda, portant un candélabre allumé.

Quelques instants après, le duc entra.

— Monsieur, lui dit le marquis, si j'ai lieu de m'étonner de l'opiniâtreté avec laquelle vous persistez à pénétrer chez moi contre mon gré, j'ai bien le droit de vous demander une explication.

— Je m'étonne de mon côté que vous le preniez de si haut, monsieur répliqua Lucien. Si vous aviez répondu, comme c'était votre devoir, aux justes réclamations que je venais vous adresser de la part du roi, vous nous auriez évité à l'un et à l'autre les désagréments auxquels votre attitude hostile nous expose tous les deux.

— Ainsi, ce que m'a dit mon laquais est vrai! Vous avez amené chez moi des soldats !...

— Qui ont reçu l'ordre de faire dans votre château, que vous le vouliez ou non, une perquisition minutieuse, jusqu'à ce que Mlle de Pierre-Lisse soit rendue à la liberté, ajouta froidement le duc.

— Soit, monsieur, mais je proteste...

— Si vous protestez, interrompit Lucien, je serai dans la pénible nécessité de vous arrêter, monsieur.

— Moi! se récria le marquis.

— Vous le premier, oui, monsieur.

Le vieux gentilhomme sentit que toute résistance était inutile et demeura confondu.

— Tenez, monsieur, reprit M. de La Tournaye d'une voix persuasive, vous feriez plus sagement de ne pas épouser la querelle d'un homme que vous ne connaissez assurément pas, car il ne mérite, je vous le jure, ni tant de dévouement ni...

— Oh! je le connais mieux que vous! interrompit le marquis avec un geste de mépris.

— Alors, je comprends encore moins votre obstination, riposta le duc.

— Comment! fit M. de Bellaire, vous ne comprenez pas combien il est humiliant pour moi de voir mon château envahi et, pour ainsi dire, pris d'assaut!

— Je le conçois, répondit doucement Lucien, mais il vous était facile, il vous est facile encore de vous épargner cet affront. Conduisez-moi tout simplement à l'appartement qu'habite Mlle de Pierre-Lisse. Je me nomme, elle me suit, et tout est dit.

— Venez donc, monsieur, dit M. de Bellaire, voyant qu'il ne pouvait pas se tirer plus honorablement de la fausse position dans laquelle il s'était mis. Vous serez sans doute plus heureux que moi...

— Que voulez-vous dire? demanda Lucien.

— J'ai frappé, il y a trois quarts d'heure, à la porte de Mlle de Pierre-Lisse, sans obtenir une réponse.

— Peut-être avait-elle pour rester enfermée des raisons...

— Ne le croyez pas, monsieur! protesta énergiquement le vieux gentilhomme. Je voulais seulement lui annoncer que son père venait d'être dangereusement blessé, — et vraisemblablement par l'un des vôtres.

— Comment, par l'un des miens! s'écria le duc.

Le marquis lui raconta en peu de mots que deux inconnus avaient pénétré dans le parc, que ses jardiniers avaient tiré sur eux et en avaient touché un, mais que l'autre avait riposté et que sa balle avait atteint le baron de Pierre-Lisse.

— Je supposais même, ajouta-t-il, que c'était vous ou l'une des personnes qui vous ont accompagné.

— J'espère que vous vous trompez, monsieur, fit Lucien très-ému. Il est vrai que je suis venu ici en compagnie de quelques amis; mais je les ai laissés à l'auberge, n'emmenant à Conflans, avec moi, pour y chercher main-forte, que Papillon, et je ne puis pas croire qu'ils auraient été assez imprudents... Je vais, du reste, m'en informer tout à l'heure, et nous saurons, vous et moi, à quoi nous en tenir. Pour l'instant, occupons-nous du plus pressé. Veuillez m'indiquer l'appartement de Mlle de Pierre-Lisse.

Le marquis s'inclina.

— Je vais vous montrer le chemin, dit-il.

Si sa mauvaise humeur ne s'était pas complètement dissipée, il s'était résigné du moins à faire contre fortune bon cœur, plutôt que d'encourir la colère du roi, ou de déplaire au duc de La Tournaye, dont il connaissait et redoutait l'influence.

En quelques secondes, ils franchirent l'escalier et s'engagèrent dans le corridor sur lequel ouvrait la chambre de Marcelle.

Lucien frappa à plusieurs reprises, se nomma... la jeune fille ne lui répondait pas!

Inquiet et surpris, il se tourna vers M. de Bellaire pour lui demander l'explication de ce mystère.

Celui-ci devina quels soupçons germaient dans l'esprit du gentilhomme.

— Sur mon honneur! monsieur je n'y comprends absolument rien, dit-il.

Il essaya d'ébranler la porte; mais elle résista à tous ses efforts.

— Nous allons la faire enfoncer, dit-il.

Aussitôt il appela et donna l'ordre au laquais qui se présenta d'aller chercher du renfort.

Quelques instants après, trois solides gaillards arrivèrent, munis d'une pince, et n'eurent pas de peine à faire sauter la serrure.

Le duc se précipita dans la chambre... Elle était vide?

Le marquis y avait pénétré sur ses pas, moins inquiet peut-être, quoique non moins étonné.

Les deux gentilshommes se regardèrent stupéfaits; mais, dans les yeux de Lucien, il y avait à la fois un reproche et une menace.

M. de Bellaire ne s'y trompa point.

— Je vous ai donné déjà ma parole de gentilhomme que je n'y comprenais rien, dit-il avec vivacité, je vous la donne encore. Et comme je ne veux pas que vous puissiez conserver un soupçon, je vais à l'instant diriger, de concert avec vous, vos soldats et mes laquais, les recherches les plus minutieuses.

Aussitôt, avec une vigueur qu'on ne lui aurait pas supposée, il entraîna M. de La Tournaye.

Le duc se laissa faire. Les paroles du vieillard étaient empreintes d'un tel accent de sincérité, qu'il n'était pas possible de mettre en doute sa bonne foi.

Mais alors qu'était devenue Marcelle?

A peine étaient-ils au rez-de chaussée que le valet de chambre du marquis se présenta.

Devant Lucien, il lui donna l'ordre de réunir ses laquais et ses jardiniers, ainsi que les soldats de M. de La Tournaye, de les munir de torches et de les faire ranger en ligne au bas du perron.

Pendant qu'on mettait ses ordres à exécution, il saisit le candélabre qui brûlait sur la table du salon. Lui-même servit de guide à Lucien à travers les chambres et les corridors du château, fouillant avidement de l'œil les moindres réduits.

En arrivant devant la chambre du baron, le duc hésita à entrer; mais le marquis le prit par le bras et le contraignit à le suivre.

Fort heureusement pour Lucien, qui redoutait une scène violente, M. de Pierre-Lisse était tellement affaibli qu'il ne s'aperçut même pas que son plus mortel ennemi se trouvait auprès de lui.

Les deux gentilshommes poursuivirent jusque dans les combles leurs inutiles investigations. Enfin, lorsqu'il fut bien avéré pour eux que Marcelle n'était pas au château, ils redescendirent précipitamment.

En arrivant dans le vestibule, ils le virent éclairé par une lueur aussi vive que si un incendie s'était déclaré.

C'étaient les laquais et les soldats qui les attendaient, munis des torches qu'on leur avaient distribuées.

Le marquis organisa promptement la battue et disposa ses hommes sur un rang, à vingt-cinq pas de distance l'un de l'autre; puis, prenant les devants avec M. de La Tournaye, il explora le parc dans toute sa largeur.

La battue partait de l'extrémité des jardins qui longeait le chemin de Neuville et se dirigeait, en suivant le cours de l'Oise, vers la haie qui leur servait de clôture à l'autre extrémité.

Valets et soldats avaient été si habilement espacés que rien ne pouvait leur échapper.

C'était vraiment un magnifique spectacle que cette sorte de chasse aux flambeaux, dans laquelle plus de vingt hommes traversaient, en s'appelant de la voix, les pelouses et les massifs. La lumière des torches éclairait de lueurs rougeâtres et intermittentes la verdure sombre des grands arbres et projetait sur l'herbe noire des ombres gigantesques, qui se perdaient un peu plus loin dans les profondeurs de la nuit,

Le rang lumineux des rabatteurs s'avançait lentement, portant haut la main, fouillant les ténèbres bien au-delà de la ligne éclatante que projetaient les flambeaux, dont les armes de l'uniforme des soldats reflétaient bizarrement les rayons.

Le marquis et le duc les encourageaient du geste et de la voix, mais, hélas! on ne découvrait rien !

Au bout de vingt minutes, on atteignit la limite extrême du parc immense. Marcelle n'y était pas.

Se rappelant soudain la tentative de suicide que la jeune fille avait exécutée à Auteuil et voyant que la rivière coulait à quelques pas, Lucien que la terreur commençait à envahir, entraîna les rabatteurs dans cette direction.

En vain ils interrogeaient du regard les moindres touffes d'herbe qui croissaient sur les bords sinueux de l'Oise ; rien n'indiquait que Marcelle eût passé par là.

Ils avaient remonté le courant jusqu'au pavillon, quand M. de Bellaire s'arrêta.

— Est-ce qu'elle aurait pris la fuite avec les deux hommes qui se sont introduits ici ? dit-il. Non, je l'aurais aperçue... Cherchons pourtant... La piste doit être facile à suivre... Un de ces deux homme a été blessé... nous devons retrouver les traces de sang...

— C'est juste, fit Lucien, qui se reprit à espérer.

Aussitôt on appela les rabatteurs et on se mit en quête de cette piste nouvelle.

En effet, à l'endroit que le marquis indiquait, on aperçut quelques goutes de sang. On en retrouva d'autres, de distance en distance, jusqu'à deux cents pas en amont du parc et du chemin qui conduisait à Neuville.

Là, on ne distingua plus rien. Il n'était pas possible cependant que ces deux hommes, dont l'un devait être assez grièvement blessé, se fussent jetés à la nage pour gagner la rive droite de l'Oise.

Le duc voulut s'en assurer malgré tout. On chercha de tous côtés un bateau. Ce ne fut qu'au bout de vingt minutes qu'on parvint à en trouver.

Lucien y monta, explora pendant un bon quart d'heure la rive opposée... Rien ! Toujours rien !

Là, une fois encore, bien qu'on n'en espérât aucun résultat, on se livra pour la forme à une seconde perquisition. Elle fut aussi infructueuse que la première

M. de La Tournaye était consterné.

Marcelle s'était-elle jetée à l'eau ? Malgré les promesses solennelles qu'elle avait faites à Papillon, n'aurait-elle pas préféré la mort, à la captivité ou au déshonneur ? Tout semblait l'indiquer.

Lucien ne s'était pas trompé un instant sur les causes qui avaient rapproché M. de Bellaire du baron. Il connaissait la réputation déplorable de ce vieux débauché et savait avec quelle prodigalité il jetait l'or pour étaler le luxe insolent de ses maîtresses.

— Qui sait, se disait-il, si M. de Pierre-Lisse n'avait pas vendu sa fille à ce libertin ?... Qui sait si ce n'est pas pour leur échapper...

Tout à coup, une idée subite se présenta à son esprit.

— Mais au fait, pensa-t-il, si les deux hommes sur lesquels ont tiré les laquais de M. de Bellaire sont Martial et Germain, et si Marcelle s'est enfuie avec eux, je vais les retrouver à l'auberge...

Il quitta précipitamment le marquis, congédia les soldats, auquels il jeta sa bourse, et frappa à la porte de l'hôtellerie.

Papillon l'y attendait et venait lui ouvrir la porte.

— Eh bien ! lui demanda le duc. Martial et Germain sont là ?...

— Martial et Germain sont sortis une demi-heure après vous et ne sont pas rentrés, répondit le brigadier en mâchonnant sa moustache.

Accablé par cette foudroyante nouvelle, Lucien se laissa tomber sur un siège.

— Décidément, le ciel est contre nous ! murmura-t-il.

XXIV

CE QUI S'ÉTAIT PASSÉ EN L'ABSENCE DE LUCIEN

Le duc et Martial, on s'en souvient, étaient en désaccord complet sur les moyens à employer pour arracher Marcelle des mains de M. Pierre-Lisse.

Le premier prétendait la réclamer au nom du droit et seulement par les voies légales ; le second, emporté par sa passion, trouvait plus expéditif et plus sûr de recourir à la force et de la conquérir à main armée.

Cependant, comme Papillon et Germain partageaient l'avis de leur maître, Martial avait été obligé de se rendre.

En conséquence, il avait été décidé que le duc et le brigadier iraient chercher main-forte à Conflans, où séjournait une compagnie de gardes-françaises, tandis que le comte et Germain les attendraient à Neuville et surveilleraient les abords du château.

Lucien et Papillon se mirent en route. Martial et Germain s'installèrent sur le banc de pierre qui se trouvait à la porte de l'auberge.

Pendant le premier quart d'heure, le jeune comte fit preuve d'une assez grande patience, mais, pendant le second, il se leva à plusieurs reprises, fit quelques pas sur la route et donna les signes de la plus vive agitation.

Fidèle à sa consigne, Germain n'avait pas fait un mouvement.

La porte du château demeurait fermée. Aucun bruit ne troublait le silence de cette nuit splendide.

— Parbleu ! fit tout à coup Martial, ils se sont barricadés là-dedans et il faudra un régiment pour les déloger ou bien ils prendront la fuite...

Il s'arrêta brusquement.

— La fuite... reprit-il au bout de quelques instants. Oui, c'est possible, c'est probable même... mais ils se garderont bien de fuir par cette porte, sachant

que nous la gardons... C'est par le bord de l'eau qu'ils s'en iront, si ce n'est déjà fait...

A ces mots, se tournant vers l'ancien carabinier :

— N'est-ce pas ton avis? demanda-t-il.

— Ma foi!... ça se pourrait bien... répondit Germain, qui ne voulait pas se compromettre,

— Et moi, j'en suis sûr, poursuivit Martial. Aussi est-il absurde à nous de demeurer ici. C'est sur la berge que nous devrions être.

Germain ne sourcilla pas.

— Viens-tu? fit le comte

— Non, monseigneur, dit Germain. M. le duc m'a ordonné de rester ici, je reste ici.

— Corbleu! tu es prudent! continua le jeune gentilhomme d'un ton railleur. Tu tiens à vivre vieux, mon garçon? Et bien! bonsoir. Je n'aime pas les poltrons, moi.

Le soldat se leva d'un bond.

— Poltron, moi! dit-il d'une voix tremblante. Monseigneur ne le pense pas?

— Eh! que veux-tu que je pense? Je te prouve clair comme le jour que nous jouons un rôle de dupe en restant ici, et tu persistes à y demeurer. Dès lors il n'y a pas de milieu : ou tu es un imbécile ou tu es un poltron.

— Encore! fit Germain. Eh bien! je suis un imbécile, j'aime mieux cela.

— Pas du tout! répliqua le gentilhomme en ricanant. Tu as soin de ta petite santé.

— Oh! monseigneur, dit Germain, que la colère étranglait, ce n'est pas généreux à vous de me traiter ainsi!

— Eh! s'écria le comte, en lui secouant le bras avec force, si tu veux que je te croie, suis-moi donc!

— Soit! je vous prouverai que je ne suis pas un lâche, fit le pauvre garçon, les larmes aux yeux, et les poings crispés; mais je vous rends responsable vis-à-vis de mon maître de ce qui arrivera.

— Oui, dix fois oui, morbleu! Je prends tout sur moi, mais viens, viens donc!

Germain se décida.

— Es-tu armé? demanda Martial.

— J'ai un poignard et un pistolet...

— Comme moi, dit le gentilhomme. C'est plus qu'il n'en faut pour une armée de laquais. Allons!

Il entraîna Germain, qui se laissa faire bien à contre-cœur, et ils se dirigèrent vers l'Oise.

Ils s'avançaient prudemment, sondant les ténèbres, car la lune était à son déclin et ne les éclairait pas de ses rayons argentés. Ils parcoururent ainsi dans toute sa longueur la haie qui bordait la propriété du marquis.

Ils avaient beau regarder, prêter l'oreille, ils ne voyaient rien, aucun bruit n'arrivait jusqu'à eux.

Ils étaient en ce moment à deux cents pas de Conflans. (Page 895.)

— Mais que se passe-t-il donc dans ce château de malheur ? s'écria Martial, que dévoraient l'amour et l'impatience... Si nous allions voir... proposa-t-il.

— Allons ! fit docilement Germain.

— Attention ! arme ton pistolet, et en avant ! dit le gentilhomme à demi-voix.

Ce n'est pas à lui qu'on aurait pu reprocher de manquer de courage. Dès qu'il eut trouvé dans la haie un passage, il s'élança.

Germain le suivit.

Mais à peine avaient-ils fait quelques pas qu'ils furent assaillis par trois coups de feu. Ils entendirent siffler les balles; ni l'un ni l'autre n'avait été touché.

Ils allaient s'avancer encore, quand ils entendirent la voix du marquis et du baron.

Croyant qu'ils étaient armés et que toute la valetaille l'était également, ils voulurent battre en retraite; mais une seconde décharge retentit, — Malheureusement mieux dirigée que la première!...

C'était Germain qui avait été frappé. La balle l'avait atteint à la cuisse droite au moment où, sur les pas de Martial, il avait franchi la haie.

Il tomba.

— Fuyez! fuyez! cria-t-il au gentilhomme.

— Fuir! dit Martial en relevant la tête. Allons donc!

Il resta debout auprès de lui pour le défendre; mais Germain n'avait pas perdu connaissance. Voyant accourir le marquis et le baron, et désireux de se venger, il fit un effort, ajusta lentement celui des deux gentilhommes qui se trouvait à sa portée et fit feu.

Le baron fut mortellement atteint.

Cette chute décida certainement du salut du comte et de Germain.

Pendant que M. de Bellaire et ses valets s'empressaient autour de M. de Pierre-Lisse, Martial, qui était d'une force herculéenne, saisit Germain dans ses bras et l'emporta.

Sa première pensée fut de regagner l'auberge de Neuville.

— Mais s'ils nous attaquent?... pensa-t-il. Evidemment ils vont revenir sur leurs pas... nous suivre à la piste... Le sang que perd ce pauvre garçon les conduira directement à l'auberge, dont l'hôte doit-être entièrement à la dévotion du marquis et de ses gens... Ils l'achèveront peut-être... Comment faire?

Ces phrases décousues, ils les avaient prononcées assez haut pour que Germain les entendit.

— Là-bas... un bateau..., dit-il à voix basse.

Il venait de se rappeler qu'en le ramenant à terre avec le duc le pêcheur, aux services duquel il avait eu recours, avait amarré son bachot à deux cents pas de là.

Suivant la direction que lui indiquait Germain, le jeune comte aperçut en effet, au bord de l'eau, un bateau dans lequel il entra.

Après avoir déposé son fardeau sur la levée de l'arrière, il détacha le bachot, borda les avirons et gagna l'autre rive; le long de laquelle il se mit à ramer silencieusement.

— Allons rejoindre le duc à Conflans, dit-il.

Ils descendaient le courant. Le bateau marchait vite et invisible, confondu dans l'ombre que la berge projetait sur la rivière.

Germain n'avait pas poussé une plainte. Il avait mis à nu sa blessure, qu'il baignait d'eau froide, en trempant dans l'Oise son mouchoir ensanglanté.

La balle lui avait traversé les chairs, mais n'avait pas touché l'os. La plaie avait, en outre, beaucoup saigné; elle ne présentait donc aucun danger sérieux, Quand

il eut bien étanché le sang et arrêté l'hémorrhagie, il banda fortement son mouchoir autour de la cuisse et poussa un soupir de soulagement.

Pendant ce temps, le bateau, conduit par Martial, avait fait du chemin et était arrivé à l'embouchure de l'Oise.

Cette fois, il s'agissait de remonter la Seine jusqu'à Conflans. Le trajet n'était pas long, mais il fallait lutter contre le courant. Le bachot était lourd à mener, et le jeune comte n'avait pas une grande habitude de ce genre d'exercice.

Il était en nage et soufflait bruyamment. Germain souffrait, mais ne disait mot.

— Eh bien ? lui dit Martial entre deux coups d'avirons, et ta blessure ?

— Ma blessure ne va pas mal, monseigneur, mais si vous m'aviez écouté...

— Eh ! pouvais-je prévoir que nous allions avoir une armée à combattre ? se récria le gentilhomme. C'est la faute de Lucien et non la mienne. Sa visite, les menaces qu'il a proférées, ont mis le marquis et le baron sur leurs gardes, tandis que s'il m'avait écouté et si nous avions attaqué résolûment tout d'abord..

— Nous nous serions peut-être fait tuer tous les quatre, ajouta Germain

Et comme Martial laissait échapper un mouvement d'humeur :

— Oh ! ce n'est pas pour le pruneau que j'ai reçu que je dis cela, reprit-il. D'autant plus que je crois avoir rendu la pareille à celui qui me l'a envoyé... Mais que va penser M. le duc quand il ne nous retrouvera plus à Neuville ?...

— Tranquillise-toi, répliqua Martial ; j'y retournerai dès que je t'aurai mis en sûreté.

Ils étaient en ce moment à deux cents pas de Conflans, dont on commençait à distinguer les premières maisons.

Martial n'en pouvait plus. Il y avait au moins une heure et demie qu'il ramait ; ses mains étaient couvertes d'ampoules.

Il s'arrêta un instant pour reprendre haleine et aborda un peu au-dessus des péniches qui stationnent continuellement en cet endroit.

— Où aller ? demanda-t-il.

— Bah ! nous trouverons bien une auberge sur le quai, dit Germain.

— Oui, mais pour la trouver, il faut chercher. Es-tu en état de marcher ?

— Certainement.

— Alors, je vais remonter de quelques pas encore, et nous nous mettrons en quête...

Il allait reprendre le large, quand il entendit le trot d'un cheval.

— Ah ! dit-il, voici à point nommé un voyageur qui va peut-être nous renseigner...

Aussitôt, il sauta sur la berge, qu'il gravit, et monta sur le chemin qui côtoyait la Seine.

Au même instant, le cavalier passait devant lui.

— Pardon, monsieur, fit le comte, êtes-vous du pays ?

— Oui, monsieur.

— Voulez-vous alors me donner deux indications dont j'ai besoin ?

— Très volontiers, monsieur.

— Où trouverai-je une auberge et un médecin ?

— Si c'est là ce qu'il vous faut, vous ne pouviez pas mieux vous adresser, répondit le cavalier. Je suis médecin.

— Alors veuillez m'accompagner jusqu'à la première auberge, dit Martial. J'ai là, dans mon bateau, un ami qui s'est blessé en nettoyant son pistolet...

— Suivez-moi, fit le docteur avec empressement. Je vais prendre les devants et vous faire ouvrir la porte de la première auberge venue.

— Est-ce loin.

— Deux cent cinquante pas à peine. Dans dix minutes vous y serez.

En effet, le médecin partit au grand trot.

Martial remonta dans son bateau, fit un nouvel effort et réussit, au bout d'un petit quart d'heure, à atteindre l'endroit que le docteur lui avait désigné.

Celui-ci avait mis pied à terre et l'encourageait de la voix. La porte de l'hôtellerie était ouverte,

Appuyé sur le bras robuste du jeune comte, Germain put gagner l'auberge et monter dans la chambre qu'on lui donna.

En arrivant, il était à bout de forces!

En un clin d'œil, il fut déshabillé, mis au lit, pendant que le médecin préparait ses instruments.

— Ce n'est rien, dit-il, après avoir examiné la blessure. Aucun organe essentiel n'a été lésé. Un repos de quelques jours suffira... C'est singulier ! reprit-il en procédant au pansement, voilà la seconde blessure d'arme à feu que je soigne dans la soirée!

— Vraiment ? fit Martial, qui prêta l'oreille

— Oui. Figurez-vous que j'arrive du château de Neuville, où le marquis de Bellaire m'a fait appeler il y a une heure...

— Ah! dit le comte, en échangeant avec Germain un regard d'intelligence, il est donc blessé ?

— Non pas lui, mais un de ses amis.

— Qui se nomme ? interrogea curieusement le gentilhomme.

— Je ne sais pas son nom, répondit le docteur. Je l'ai seulement entendu appeler M. le baron.

— Et sa blessure est dangereuse?

— Si dangereuse que je n'ai pu procéder sur le champ à l'extraction du projectile.

— Croyez-vous qu'il en mourra ?

— Il me serait impossible de me prononcer encore, mais je n'ai pas confiance, dit le médecin.

Il accompagna ces derniers mots d'une grimace significative.

— Voilà qui est fait ! dit-il aussitôt. Je ne reviendrai pas avant demain. Rien ne presse. Je souhaiterais à mon autre blessé de ne pas être plus gravement malade que celui-ci.

Martial le remercia chaleureusement et l'accompagna jusqu'à la porte de la chambre.

Dès que le docteur se fut éloigné, M. de Lally revint auprès de Germain. Il

n'avait plus cet air consterné qui se lisait sur son visage quelques minutes auparavant.

— Eh bien, monseigneur, qu'en pensez vous ? lui dit Germain. Il me semble que nous n'avons tout de même pas perdu notre temps... Si le baron est aussi mal que le prétend ce docteur... je vous aurai tiré une fameuse épine du pied!...

Martial ne disait mot. Evidemment pourtant il était de cet avis.

— Aussi, ajouta Germain, je vous jure que je ne regrette pas ce que j'ai rendu en échange de ce que j'ai reçu !

— Oui, dit enfin le jeune comte pensif, tout est peut-être pour le mieux ainsi, mais ce marquis... Pourquoi s'est-il ligué contre nous avec M. de Pierre-Lisse !. Est-ce que...

Il n'osa pas achever sa pensée.

—Ah ! tiens, continua-t-il,c'est plus fort que moi, je ne puis pas tenir en place! Il faut que je retourne à Neuville.

— Certes, approuva Germain. Quand ce ne serait que pour rassurer M. le duc.

— Ainsi tu ne m'en voudras pas de te laisser seul ?

— Au contraire. Je vous en voudrais de rester plus longtemps.

— Eh bien ! je pars, fit le jeune comte. D'ailleurs, tu vas à merveille... Tu n'as besoin de rien avant demain...

— Non, non, dit coup sur coup Germain. Hâtez-vous de retourner auprès de mon maître.

— En ce cas, à demain ! promit Martial.

Et il s'éloigna.

En dépit des fatigues qu'il avait endurées pendant cette interminable journée, il franchit d'un pas agile la petite lieue qui le séparait de Neuville.

Il était plus d'une heure du matin, quand il frappa à la porte de l'auberge.

Lucien et Papillon étaient très inquiets. Ils ne doutaient plus que les deux hommes sur lesquels avaient tiré les gens du marquis ne fussent Martial et Germain

Qu'étaient-ils devenus ? Lequel des deux avait été blessé? Lequel avait tiré ce fameux coup de pistolet, qui menacait de précipiter le dénoûment?

L'arrivée de Martial répondait aux deux premières questions. Il était seul, donc c'était Germain qui avait été frappé.

Les explications qu'il fournit achevèrent de dissiper en partie les alarmes de Lucien. S'il était rassuré sur le sort de Germain, s'il ne s'attristait pas outre mesure de l'accident dont M. de Pierre-Lisse avait été victime, il ne pouvait s'expliquer comment Marcelle avait disparu.

Papillon était convaincu qu'elle n'avait pas renouvelé sa tentative de suicide.

—Elle m'a juré avec trop de sincérité qu'elle ne recommencerait plus, disait-il.

Il avait fini par faire partager ses convictions à M. de La Tournaye; mais alors Marcelle avait pris la fuite. Dans quelle direction? Ce mystère seulement présentait maintenant quelque intérêt.

Il fallut bien apprendre à Martial cette terrible nouvelle. Rien ne saurait peindre la douleur qui s'empara du jeune gentilhomme en recevant ce coup

inattendu. Deux grosses larmes coulèrent de ses yeux, tandis qu'il laissait tomber ses bras avec découragement et que son cœur se déchirait.

— Ah ! c'en est trop ! murmura-t-il.

Lucien lui prit la main.

— Allons, morbleu ! soyons hommes ! lui dit-il. Ce n'est plus à pareille heure que nous pouvons nous livrer à de nouvelles recherches ; il est donc urgent de prendre un peu de repos, afin d'être sur pied demain matin à la première heure.

— Mais que ferons-nous demain ? demanda Martial d'une voix attristée.

— Bah ! on prétend que la nuit porte conseil, fit le duc en souriant. Nous verrons bien...

Martial s'imaginait que dormir lui serait impossible, que les déceptions qu'il venait successivement d'éprouver ne lui laisseraient aucun repos. Aussi résistait-il encore à la décision que Lucien venait de prendre, tout en reconnaissant qu'il avait raison.

Il fallut que le duc le conduisît à la porte de sa chambre et le quittât pour gagner celle qui lui était destinée.

Quand il fut seul, le jeune comte se jeta sur son lit. Il ne voulait pas se déshabiller, afin d'être prêt à la première alerte.

Malgré les dispositions d'esprit dans lesquelles il se trouvait, les fatigues excessives qu'il avait endurées depuis deux jours l'emportèrent. A peine avait-il posé la tête sur l'oreiller qu'il s'endormit d'un profond sommeil.

Quant à Lucien, qui ne s'était mis en route que le matin et qui n'avait fait que descendre tranquillement la rive droite de l'Oise, il était plus dispos. En outre, il apportait dans cette expédition moins de passion et naturellement plus de sagesse.

Il eut donc tout le temps de réfléchir mûrement à ce qu'il convenait de faire.

Marcelle avait pris la fuite, ce n'était pas douteux, et les raisons qui l'avaient réduite à cette extrémité n'étaient que trop faciles à deviner. Où était-elle allée? La question paraissait tout d'abord difficile à résoudre.

Cependant elle était de plus en plus simple, à mesure qu'on l'envisageait froidement.

En effet, la pauvre enfant, ne connaissait absolument à Paris que le duc et sa femme, ainsi que trois ou quatre de leurs amis intimes. Or, il n'était pas probable que Marcelle irait demander asile à leurs amis plutôt qu'à eux. Au contraire, c'était auprès de Raymonde que son premier mouvement avait dû la conduire.

Comment avait-elle fait le trajet ? C'était moins explicable, mais ce détail importait peu pour le moment.

Lucien résolut donc d'envoyer Martial ou Papillon à Paris le lendemain matin, dès la première heure. Plus tranquille alors, il s'endormit à son tour.

A cinq heures il pénétrait dans la chambre de Martial, qui dormait à poings fermés. Le duc fut obligé de l'appeler à trois reprises pour l'éveiller.

Le jeune comte sauta en bas du lit, tout honteux d'être pris en flagrant délit de sommeil, et fit une toilette sommaire, pendant que M. de La Tournaye allait frapper à la porte de Papillon.

Celui-ci était déjà levé.

Il revint dans la chambre de Martial avec Lucien, qui leur fit part des réflexions auxquelles il s'était livré et des conclusions qu'il en avait tirées.

M. de Lally fut le premier à l'approuver et proposa de se rendre lui-même à Paris. Le duc accepta.

La difficulté consistait à se procurer un cheval.

On appela l'aubergiste pour lui demander où il convenait de s'adresser.

— Je ne connais personne à Neuville qui puisse fournir un cheval, répondit-il. Ceux des cultivateurs ne feraient pas votre affaire; ils ont la force, mais ils n'ont pas la vitesse...

— Mais alors où aller? interrogea Martial.

— Attendez, monseigneur, fit l'hôte. Si vous êtes venu quelquefois dans le pays, vous avez dû remarquer sur la rive gauche de l'Oise un groupe de maisons qui ne brillent pas précisément par l'élégance...

— Non, dit Lucien, mais cela ne fait rien. Quelles sont ces maisons ?

— Ce sont à la fois des auberges de rouliers et des relais. Dans les écuries, vous trouverez des chevaux un peu lourds, mais vigoureux et bien nourris.

— C'est donc un relais de poste ? demanda Martial.

— Non, monseigneur ; mais c'est là que stationnent les chevaux de hâlage, c'est-à-dire ceux qui remorquent les *chalands* qui font le service de l'Oise.

— Ah ! fort bien, s'écria Lucien. Envoyez donc à l'instant quelqu'un chez ces braves gens, et qu'il nous ramène un cheval tout bridé et tout sellé. Quant au prix, dites à votre homme de ne reculer devant aucun sacrifice, fallût-il acheter le cheval et les harnais.

— Dans trois quarts d'heure mon garçon sera de retour, promit l'hôte.

Il se retira pour faire immédiatement exécuter l'ordre qu'il avait reçu.

— Mais vous, demanda Martial en se tournant vers Lucien, où vous retrouverai-je ?

— Ici, répondit le duc. J'ai toutes sortes de raisons pour ne pas m'éloigner. D'abord, je ne veux pas quitter des yeux le château de M. de Bellaire; ensuite, je n'oublie pas que j'ai donné rendez-vous, demain matin, à Pontoise, à un certain Landry, dont je compte obtenir de très curieuses révélations sur les antécédents de M. de Pierre-Lisse. Or, mon plus vif désir serait, si ce gentilhomme d'aventure recouvre la santé, de le réduire à l'impuissance au point qu'il n'espère son salut que dans la fuite.

— Ah ! puissiez-vous dire vrai ! s'écria Martial. Ainsi, c'est à Neuville que je reviendrai ?

— Dès que vous aurez vu Raymonde, fit Lucien.

En attendant le retour de l'exprès que l'aubergiste avait dépêché, ils se firent servir une légère collation.

Au moment où ils se levaient de table, ils entendirent le trot d'un cheval. C'était celui qu'on leur amenait, une fort belle bête, un peu massive, mais jeune et robuste. La selle et la bride laissaient beaucoup à désirer ; mais Marcel n'y regarda pas de si près. Sa monture avait à peine fait halte devant la porte qu'il sauta en selle.

Puis, faisant de la main un geste d'adieu, il s'élança sur la route de Paris.

Papillon et Lucien restèrent seuls et se regardèrent, un peu désœuvrés.

— Qu'allons-nous faire pendant cette longue journée? fit Lucien.

Le brigadier ne répondit que par un mouvement d'épaules qui signifiait : « je n'en sais rien. »

En effet, la perspective de demeurer vingt-quatre heures encore en faction devant la porte du château n'était pas gaie.

— Encore, disait Papillon, si la porte donnait sur le bord de l'eau, on prendrait patience, une ligne à la main.

— Sans doute, fit le duc, mais il me semble que l'un de nous devrait bien aller voir ce pauvre Germain.

— Vas-y toi, monseigneur, dit le brigadier. Ce sera toujours moins ennuyeux que de rester ici.

— Je le veux bien ; mais vous me promettez de ne pas bouger de place ?

— Sois tranquille, mon fils. Si tu me trouves coupé en morceaux, je te jure que ce sera sur ce ban de pierre !

A ces mots, il s'assit aussi résolûment que s'il se fût agi de marcher à l'ennemi.

Lucien se dirigea aussitôt vers Conflans.

Grâce aux indications que lui avaient données Martial, il trouva sans difficulté l'auberge dans laquelle il avait installé son ancien soldat.

Précisément le docteur se trouvait auprès du blessé. La nuit avait été aussi bonne que possible ; nul désordre ne s'était produit ; la guérison serait prompte et certaine.

Au bout d'une demi-heure, le duc se leva. Avant de partir, il recommanda à l'aubergiste de ne rien épargner pour hâter le rétablissement de Germain, et lui promit une large récompense.

Deux heures après son départ, il revenait à Neuville. De loin, il aperçut Papillon fidèle au poste, toujours assis sur son banc de pierre et en parfait état de conservation. Seulement Papillon n'était pas seul.

A côté de lui était assis un autre individu que Lucien reconnut bientôt. C'était Landry, celui-là même à qui il avait donné rendez-vous pour le lendemain.

Cela le surprit un peu. Comment cet homme se trouvait-il à Neuville?

M. de La Tournaye pressa le pas.

Landry l'avait reconnu également, car il se leva à son approche.

— Ainsi je ne me trompais pas? fit le duc. C'est bien vous.

— Oui, monseigneur.

— Vous saviez donc que j'étais ici?

La monture de M. de Lescarre s'abattait au milieu de la route dans la poussière. (Page 906.)

— Pas le moins du monde.
— Alors comment y êtes-vous venu?
— C'est M. de Pierre-Lisse qui m'a prié d'y revenir.
— Vous l'avez donc vu?
— Oui, monseigneur.
— Quand?
— Hier, vers trois heures.

— Tout s'explique, mais je doute que le baron soit en état de vous recevoir.

— C'est ce que m'a dit Papillon.

— Ah! vous savez...

— Je sais que le baron a été grièvement blessé, qu'il n'a pas pu par conséquent aller à Paris, ainsi qu'il s'y était engagé, et que je ne peux plus compter sur la parole qu'il m'avait donnée.

— Alors qu'allez-vous faire?

— Je vais me présenter au château et demander à lui parler. Si l'on refuse de m'introduire et si M. de Pierre-Lisse est réellement hors d'état de me donner audience, j'aurai l'honneur de solliciter de vous un moment d'entretien.

— Soit, fit négligemment Lucien. Aujourd'hui ou demain peu m'importe.

— Alors, monseigneur, dans un instant, j'aurai l'honneur de vous rejoindre.

En disant ces mots, Landry traversa la route et alla frapper à la porte du château, qui s'ouvrit et se referma derrière lui.

— Rien de nouveau? demanda le duc à Papillon.

— Non. Deux ou trois laquais sont venus boire ici. J'ai écouté : le baron ne va pas mieux. Marcelle n'a pas reparu. Un homme à cheval est entré tout à l'heure... il paraît que c'est un médecin... il y est encore. A part cela, rien n'a bougé.

Lucien prit place à côté de lui et attendit.

Pendant ce temps, Landry s'était présenté et avait demandé à être introduit auprès du baron.

Il n'est pas visible, lui avait-on répondu ; mais il avait insisté avec tant de force, que le laquais auquel il s'était adressé alla en référer au marquis.

Celui-ci fit venir Landry et voulut lui raconter ce qui s'était passé.

— Je le sais, interrompit-il, mais il est bien convenu avec le baron que je reviendrai aujourd'hui et je suis persuadé qu'il suffira de lui donner mon nom pour qu'il consente à me recevoir.

— Venez donc, fit le marquis. Peut-être, quand vous l'aurez vu, serez-vous convaincu qu'il n'est pas en état de vous écouter.

Il conduisit Landry dans la chambre du baron.

Le docteur était auprès de lui. Malgré la faiblesse du malade, il avait de nouveau sondé la plaie pour en extraire la balle, mais il avait dû y renoncer, de peur que le gentilhomme ne mourût pendant l'opération.

Ce fut sur ces entrefaites qu'arriva Landry.

Le baron était dans un état de prostration tel, que l'ancien valet de chambre eut beau l'appeler, se placer en pleine lumière, son maître, loin de faire un mouvement, ne le reconnut même pas.

Il avait renouvelé trois fois cette tentative, lorsque le médecin s'interposa et déclara formellement qu'il interdisait l'accès de la chambre à tout autre qu'à la personne qui soignait le blessé.

Landry fut donc obligé de se retirer, sans qu'il eût même été question des vingt mille livres sur lesquelles il avait compté. Bien plus, il s'en alla, persuadé que le baron était perdu et que cette somme lui échappait à jamais

Il regagna, fort désappointé, l'auberge où l'attendait le duc de La Tournaye

Lucien n'eut pas besoin de l'interroger pour être certain que sa démarche n'avait pas abouti.

— Ainsi le baron n'est pas mieux? demanda-t-il.

— Peuh!. . répondit Landry, qui avait son idée, il ne va ni mieux ni plus mal.. Je l'ai vu... j'ai vu le médecin... on ne désespère pas de le sauver, mais je crois qu'il en aura pour longtemps à se rétablir.

— Et alors?... fit le duc.

— Alors, j'ai l'honneur de vous prier de m'accorder quelques instants, dit Landry.

M. de La Tournaye fit un pas pour entrer dans l'auberge; mais il se ravisa, brusquement et se tourna vers Landry.

— Peut-être ne vous souciez-vous pas que l'on puisse nous entendre? dit-il à demi voix.

— En effet, monseigneur, et même si je n'avais en vous une confiance aveugle...

— Alors, suivez-moi, interrompit Lucien.

Il fit signe à Papillon de rester à son poste et descendit le chemin ombragé qui conduisait à la rivière.

— De cette façon, pensait-il, cet entretien sera double profit pour moi. Non-seulement je m'instruirai, mais je serai à proximité du parc de M. de Bellaire...

Arrivé à l'extrémité du chemin, il tourna sur sa gauche et, d'un geste, invita Landry à se placer à côté de lui.

La matinée était splendide. En face d'eux se déroulait la nappe argentée de l'Oise, dont ils suivaient le cours et que le soleil faisait miroiter de feux étincelants; à leur gauche, s'étendaient les pelouses verdoyantes du parc que les arbres et les massifs couvraient de leur ombre tutélaire.

L'air était imprégné d'une fraîcheur délicieuse, les corbeilles de fleurs répandaient autour d'elles des parfums exquis.

Toutes ces beautés de la nature les intéressaient peu pour le moment. Aussi dès qu'ils purent marcher de front sur la berge, M. de La Tournaye prit la parole.

— Vous disiez donc, commença-t-il, que vous aviez vu hier à trois heures le baron de Pierre-Lisse.

— Oui, monseigneur, répondit Landry, mais avant d'entrer dans les détails de l'histoire que je vais vous raconter, j'ai quelques conditions préliminaires à vous poser, si vous voulez bien le permettre...

— Voyons, fit négligemment le duc.

— Et tout d'abord, monseigneur, je dois vous avouer que je me garderais bien de réveiller ces désagréables souvenirs, si je ne croyais pas que vous êtes désireux de les connaître, si vous ne m'aviez pas secouru avec tant de générosité, et enfin si je n'étais pas dans une situation tellement misérable que je suis forcé de faire argent de tout. — même de mon honneur.

— Je vous crois, dit Lucien; mais passons tout de suite aux conditions...

— J'y arrive, monseigneur, répondit Landry avec embarras. C'est un gros secret que je vais vous confier, un secret auquel la vie et l'honneur de deux hommes sont attachés! Vous ne trouverez donc pas étonnant que je réclame de vous une discrétion absolue, ni que je récrimine contre le prix que vous daignez mettre à ces révélations.

— Je vous ai promis cinquante louis, vous les aurez, ajouta M. de La Tournaye.

— Je ferai observer à monseigneur que c'est bien peu, objecta Landry. M. le baron m'a offert vingt mille livres hier si je consentais à me taire.

— C'est qu'il avait pour cela, sans doute, des raisons que je n'ai pas, répliqua Lucien.

— Assurément; cependant vous en avez de non moins bonnes pour obtenir un résultat contraire.

— Non pas les mêmes ! se récria le duc.

— Personne ne le sait mieux que moi, monseigneur.

— Bref, où voulez-vous en venir ?

— A ce point : que, malgré la reconnaissance que vos bontés m'ont inspirée, je ne me déciderai jamais, pour cinquante louis, à rompre le silence.

— Soit, je vous en donnerai cent, mais dépêchons.

Landry fit un geste de dénégation.

— Écoutez, reprit le duc, je ne voudrais pas que vous me prissiez pour dupe, car je lis clairement dans votre jeu, mon ami. Voyant que les vingt mille livres sur lesquelles vous comptiez vous échappent, et désespérant de les obtenir jamais, puisque le baron est à peu près perdu, vous vous adressez à moi afin de tirer quelque chose, d'un côté ou de l'autre, de ce gros secret dont vous vantez l'importance. Bien, je consens à me laisser faire dans des proportions honnêtes; mais je vous ferai remarquer que si je voulais attendre tout simplement que le baron fût mort, je pourrais me passer de vos confidences et garder les deux cents louis que je vous offre.

— Deux cents louis ! fit Landry dont l'œil brilla de convoitise. Vous avez dit deux cents louis, monseigneur ?

— L'ai-je dit ? demanda Lucien Eh bien ! je ne m'en dédis pas, mon garçon; mais je vous préviens que je n'y ajouterai pas une obole. Donc il est inutile d'aller plus loin. Est-ce oui ? Est-ce non ?

Landry hésita quelques secondes.

— Hélas ! ce sera oui, monseigneur, dit-il enfin ; mais j'ai votre parole...

— Rien, se défendit vivement le duc. Je ne m'engage à rien. Il serait vraiment stupide de ma part de payer si cher un secret dont je ne pourrais pas faire usage.

— C'est juste, mais le moins que j'exige de votre bienveillance, c'est que je ne serai pas victime de ma confiance et qu'il ne me sera fait aucun mal.

— Quant à cela, je vous le promets, fit M. de la Tournaye.

— Alors je m'exécute, dit Landry.

Nous allons remonter, s'il vous plaît, à l'année 1757 à peu près à pareille

époque. Le baron de Pierre-Lisse, au service duquel j'étais alors, et qui n'avait absolument que des dettes, songeait à refaire sa fortune. Le peu que lui avait laissé son père, il l'avait dépensé en orgies ou perdu dans les tripots.

Sa réputation était déplorable. Or, un mariage seul pouvait le refaire. Mais à qui s'adresser ? Quel père consentirait à lui donner sa fille ? Il sentait combien ce projet était difficile à réaliser, mais il n'y renonçait pas.

Il jeta les yeux sur la fille d'un vieil officier, que ses blessures condamnaient à un repos absolu, et qui vivait dans un isolement presque complet.

Supposant que le bruit de ses folies n'était pas venu aux oreilles de ce gentilhomme, il alla lui faire visite et se montra si fin diplomate, qu'il parvint à devenir un des familiers de la maison.

— Ce gentilhomme se nommait M. de Lescarre, n'est-ce pas? dit le duc.

— Oui... balbutia Landry stupéfait. Comment savez-vous...

— Je sais bien d'autres choses que vous ignorez vous-même, interrompit Lucien en souriant ; continuez.

Landry était un peu déconcerté ; cependant il poursuivit en ces termes :

— Le baron profita de cette intimité pour faire sa cour à Mlle de Lescarre et pour lui demander sa main. Un obstacle qu'il n'avait pas prévu se dressa devant lui. La main de Marguerite avait été promise à un autre !

M. de Pierre-Lisse aurait été très désappointé, s'il n'avait appris en même temps que le vieux gentilhomme allait réaliser sa fortune et partir pour Paris, où il avait été nommé à un poste important.

Loin de témoigner le moindre dépit du refus qu'il essuyait, il protesta de son amitié, s'excusa de l'inconséquence qu'il avait commise, fit preuve d'une retenue qui lui valut la confiance, non-seulement de M. de Lescarre, mais de sa fille elle-même.

Il demeura donc l'hôte assidu et presque unique de la maison et devint le confident de tous les châteaux en Espagne que Marguerite et son père avaient bâtis.

Ce fut ainsi qu'il apprit que le vieux gentilhomme avait vendu son domaine, qu'il sut à quel chiffre s'élevait la vente, quel jour le contrat devait être signé et le prix d'acquisition payé.

Ce jour-là, le baron me fit endosser un costume de paysan, m'affubla d'une perruque de longs cheveux rouges et d'un large chapeau, qui me rendaient méconnaissable. Enfin, il sortit de la remise un vieux carrosse, qui n'avait pas vu le jour depuis vingt ans, y attela son cheval et le mien ; puis il me donna l'ordre de le conduire à Rouen, où nous descendîmes dans le même hôtel qu'avait choisi M. de Lescarre.

Je ne comprenais rien à ce déguisement et je ne m'expliquais pas la singulière idée qu'avait eue mon maître de sortir dans cet horrible carrosse, dont personne, dans le pays, ne soupçonnait l'existence.

J'eus bientôt la clef de ce mystère.

Nous nous tenions soigneusement enfermés dans la chambre que le baron

avait demandée, et dont la fenêtre donnait sur la cour, quand, vers six heures du soir, nous vîmes revenir M. de Lescarre.

Il ordonna au garçon d'écurie de faire manger l'avoine à sa monture et disparut dans l'hôtellerie.

Aussitôt, je vis mon maître tirer de sa poche un petit flacon plein d'un liquide rougeâtre. Il descendit à pas de loup, traversa la cour, entra dans l'écurie et en sortit, presque immédiatement, tenant encore à la main le flacon qui avait attiré mes regards. Il était vide.

A travers les carreaux de la croisée, j'avais assisté à cette scène qui m'intriguait fort. Une minute après, M. de Pierre-Lisse rentra dans la chambre. Il avait sur les lèvres un sourire, dont le cynisme et la cruauté me firent frissonner.

Au bout d'un quart d'heure, M. de Lescarre reparut. On lui amena son cheval, sur lequel il s'élança, et il disparut.

— Et vite ! En route, à notre tour ! s'écria le baron.

Nous redescendîmes et nous attelâmes nous-mêmes nos chevaux au carrosse, puis nous partîmes.

— Rondement ! me cria mon maître, et tâche de ne pas perdre de vue le cavalier qui vient de sortir.

Je fouettai mon attelage, qui prit le grand trot, et nous atteignîmes promptement la grande route. Déjà M. de Lescarre avait sur nous une avance considérable. Je l'apercevais, à cinq cents pas, comme un point noir sur la poussière du chemin. Je me figurais qu'il allait bientôt disparaître à mes regards, quand, au bout d'une demi-heure, il me sembla que l'allure de son cheval se ralentissait.

Je ne me trompais pas. Cela devenait si sensible, que je fus moi-même obligé de retenir mon attelage, pour conserver la distance que le baron m'avait dit de garder.

C'était étrange ! Plus la monture du vieux gentilhomme avançait, moins elle allait vite. J'avais toutes les peines du monde à tenir mes chevaux en main.

Agenouillé sur la banquette du devant, le baron se penchait avidement et observait ce qui se passait. Bientôt sa tête tout entière sortit de l'ouverture, et je l'entendis s'écrier : Enfin !

Au même instant, la monture de M. de Lescare s'abattait au milieu de la route et roulait dans la poussière.

— En avant ! en avant ! me cria mon maître.

J'obéis. En moins de dix minutes, nous étions auprès du vieux gentilhomme.

Nous mîmes pied à terre pour le relever. Son front avait sans doute porté sur une pierre, car on y voyait une large blessure d'où le sang commençait à couler.

La violence de la chute l'avait étourdi ; il était resté sur la place.

— Vite ! portons-le dans la voiture et rentrons au galop, me dit le baron.

En effet, nous hissâmes dans le carrosse le corps inanimé du vieux gentilhomme ; je remontai sur mon siège et nous revînmes à Saint-Aubin.

Dès que la porte du château solitaire qu'habitait mon maître se fut refermée derrière nous, il me fit signe de lui venir en aide.

Cette fois nous étions seuls, bien seuls. Nul regard indiscret ne pouvait nous

surprendre. Nous transportâmes dans une pièce du rez-de-chaussée le corps de M. de Lescarre, sur lequel le baron se jeta avidement.

Il prit dans les poches du blessé une liasse de papiers. C'étaient des traites payables à vue sur un banquier de Paris. M. de Pierre-Lisse les examina avec attention, pendant que je les regardais aussi par-dessus son épaule, puis il s'en empara et les glissa dans son habit.

Continuant à dépouiller le vieux gentilhomme, il saisit un trousseau de clefs, qu'il trouva dans la poche de sa veste et dont il s'empara également.

Alors seulement il s'aperçut que j'étais auprès de lui.

— Que fais-tu là ? me dit-il sévèrement. Va dételer les chevaux et ne reviens pas avant que t'appelle.

Je m'éloignai lentement. Je commençais à comprendre. Evidemment M. de Pierre-Lisse avait jeté dans l'avoine du cheval de M. de Lescarre le contenu du flacon que j'avais aperçu et ce flacon renfermait un poison quelconque... Mais que comptait-il faire du vieux gentilhomme à présent qu'il l'avait volé ?...

Landry fit une pause.

— Vous voyez, dit-il, depuis combien de temps, avec quelle patience et quelle habileté le baron avait combiné le plan qu'il venait de mettre à exécution ! Mais le plus difficile restait à faire, et j'étais curieux de voir comment il en sortirait ; aussi je résolus de ne pas le perdre de vue.

Après avoir mis mes chevaux à l'écurie et remisé sous son hangar le lourd carrosse, qui y est peut-être encore, je revins au château.

La pièce dans laquelle nous avions déposé M. de Lescarre, toujours évanoui, communiquait par un corridor avec une autre pièce ; mais elle en était séparée par un cabinet noir, garni de porte-manteaux et éclairée seulement par deux œils-de-bœuf, qui prenaient jour sur la chambre où j'avais laissé le baron en tête-à-tête avec sa victime.

Je fis le tour des bâtiments, j'entrai dans l'autre pièce, j'y pris une chaise, puis je pénétrai sans bruit dans le cabinet noir, je montai sur ma chaise, et, par l'un des deux œils-de-bœuf, j'observai ce qui se passait.

M. de Lescarre gisait étendu sans connaissance dans un vieux et large fauteuil. Le sang qui avait coulé de sa blessure formait sur son visage une croûte noirâtre ; sa chemise et ses habits en étaient imprégnés.

Sans y prendre garde, mon maître se promenait de long en large et jetait de temps en temps sur le gentilhomme un regard oblique. Quant à lui porter le moindre secours, il n'y songeait pas. Probablement il espérait que M. de Lescarre allait trépasser tout simplement de sa belle mort.

Il se trompait. Déjà, depuis quelques instants, la respiration était plus régulière ; de légers tressaillements avaient agité les membres. Enfin le blessé ouvrit les yeux qu'il promena autour de lui avec étonnement.

— Où suis-je donc ? murmura-t-il.

Il passa la main sur son front et la retira couverte de sang.

— Ah ! je me souviens ! dit-il... Mon cheval a manqué des quatre pieds à la fois... je suis tombé... mais où m'a-t-on transporté ? qui m'est venu en aide ?...

A force de chercher, il finit par apercevoir le baron, qui s'était arrêté pour l'écouter et se tenait à quelques pas en arrière.

— Vous ! s'écria-t-il. Par quel hasard ?... Depuis combien de temps suis-je ici ?

— Depuis une demi-heure à peine, répondit M. de Pierre-Lisse.

— Mais comment vous êtes-vous trouvé là juste à point ?

— Je revenais de faire visite à un ami, quand je vous ai rencontré sur la route en ce pitoyable état.

— Mais où m'avez-vous conduit ?

— Chez moi.

— A la bonne heure ! Ainsi je suis à quelques minutes de mon petit domaine ! Tant mieux ! Marguerite doit commencer à s'inquiéter... je vais rentrer. Faites-moi seulement donner de l'eau pour laver le sang dont je suis inondé et je pars.

— En aurez-vous réellement la force ? demanda le baron.

— Parbleu ! fit le vieux gentilhomme en se levant. J'ai bien la tête un peu lourde, mais dès que je l'aurai trempée dans l'eau...

Il s'arrêta, voyant que M. de Pierre-Lisse ne faisait pas un mouvement,

— N'avez-vous pas entendu ? reprit-il. Je vous prie de me faire donner...

Mais le baron dardait sur lui des yeux si pleins de menace qu'il n'acheva point sa phrase,

— Vous n'êtes plus le même ! dit-il. Qu'avez-vous donc ?

Il parcourut du regard la pièce froide et nue, à peine meublée et depuis longtemps abandonnée, dans laquelle il se trouvait.

— Et dans quelle singulière pièce vous m'avez mené ? poursuivit-il. Ah çà ! je rêve... de quel air vous me considérez... pourquoi ce silence ?... Voyons, suis-je chez un ami ou chez un ennemi ?

Le baron laissa échapper un sourire méchant.

M. de Lescarre eut alors sans doute un pressentiment de la vérité. Il voulut se diriger vers la porte, mais mon maître lui barra résolûment le passage et démasqua un pistolet, que jusqu'alors il avait dissimulé sous ses vêtements.

Instinctivement le vieux gentilhomme recula de quelques pas.

Il demeura quelques instants immobile, essayant de rassembler ses idées. Tout à coup, il porta la main sous ses vêtements et s'aperçut que son portefeuille avait disparu.

— Ah ! misérable ! cria-t-il, tu m'as volé !

Le baron demeura impassible.

Comme si le vieux gentilhomme ne pouvait pas croire à la découverte qu'il venait de faire, il fouilla successivement dans toutes ses poches.

— Mon or ! mes clefs aussi ! murmura-t-il. Ah ! je commence à comprendre.. Mais oui ! Qui sait même si mon pauvre cheval n'est pas la première victime ?. Ces défaillances que je ne m'expliquais pas... cette chute soudaine... Ah ! je devine à présent ! Ainsi, c'est dans ce but ignoble que tu t'es introduit chez moi.. que tu as surpris tous mes secrets !... Voleur !

Je traversai une passerelle qui ployait légèrement sous ce double fardeau. (Page 916.)

Il jeta ce dernier mot à la face de M. de Pierre-Lisse avec un mépris insultant.

— Mais qu'espères-tu donc? reprit-il. Que je te laisserai jouir en paix de la fortune dont tu viens de me dépouiller? Non, ce n'est pas possible. Tu n'y comptes pas. Allons, drôle, rends-moi cet argent, où sinon...

Il fit un pas en avant; mais le baron l'ajusta froidement.

— Si vous bougez, vous êtes mort! dit-il.

— Ah ! c'est ainsi ? fit le vieux gentilhomme, qui tira son épée du fourreau. Eh bien ! soit. Je vais voir si tu es aussi bon assassin que bon voleur...

A ces mots, il se précipita sur M. de Pierre-Lisse ; mais celui-ci n'avait pas cessé de le tenir en joue. Le vieux gentilhomme n'avait pas fait deux pas qu'il tomba foudroyé.

Le baron l'avait tué presqu'à bout portant.

— C'est lui qui l'a voulu, murmura-t-il.

Il s'agenouilla auprès du cadavre et reconnut que le cœur ne battait plus.

— Ce n'est pas lui qui parlera, reprit-il à demi-voix ; maintenant occupons-nous de Landry.

Ce que je venais de voir, continua Landry, m'avait fort épouvanté. Les paroles menaçantes que mon maître avaient prononcées redoublèrent ma frayeur. Je ne songeai qu'à m'esquiver.

Malheureusement, je fis un tel bruit en sautant de la chaise sur laquelle j'étais juché, que M. de Pierre-Lisse ouvrit la porte de communication et m'arrêta juste au moment où je sortais du cabinet.

— Ah ! tu étais là, drôle ! dit-il avec un ricanement que je crois entendre encore. Alors, tu as vu ce qui s'est passé ?

— Oui, monseigneur, répondis-je en baissant les yeux.

— Eh bien ! tu es témoin que M. de Lescarre s'est jeté sur moi l'épée à la main et que j'étais dans le cas de légitime défense.

J'étais si confondu d'une telle audace, que je gardais le silence ; mais il continuait à me regarder de telle façon, que je compris qu'il fallait dire comme lui si je tenais à vivre.

— Oui, monseigneur, répétai-je machinalement.

— Allons, reprit-il plus doucement, tu es un bon serviteur, Landry, il est juste que je te récompense. Tu m'as prêté dans cette affaire un utile concours... j'aurai besoin encore de tes services... qu'exiges-tu de moi ? Parle, je t'écoute.

J'oubliai le drame auquel je venais d'assister. Je ne songeai qu'à une chose : c'est que, du coup, je pouvais gagner une fortune. Cela me rendit un peu de courage.

Justement le baron avait déposé sur la table dix rouleaux d'or, qu'il avait trouvés dans une des poches de M. de Lescarre. J'estimai que ces longs rouleaux, soigneusement enveloppés de papier, devaient contenir deux mille livres chacun. J'entrepris de me les approprier.

— Oh ! dis-je au baron, je ne serai pas exigeant, moi, et pourvu que vous me donniez les quelques louis qui sont sur la table...

— Quelques louis ! se défendit-il. Tu es fou ! Tu ne sais donc pas qu'il y a là au moins...

— Je le sais, monseigneur, répondis-je résolument ; mais il me les faut.

Il hésita longtemps ; puis il me les montra du doigt.

— Prends-les, dit-il, je te les donne.

Je m'en emparai avidement et je les glissai dans mon habit.

— Maintenant, soupons ! fit M. de Pierre-Lisse.

J'admirais le sang-froid de cet homme. J'en avais même un peu peur, je ne le cache pas. Je quittai précipitamment cette salle ; la vue du sang dont le corps du vieux gentilhomme était couvert me faisait horreur.

La nuit commençait à tomber. Nous passâmes dans la salle à manger, où je dressai le couvert. Le baron se mit à table, but et mangea comme à l'ordinaire, et même un peu plus qu'à l'ordinaire. A la fin du repas, il se renversa sur son fauteuil, avec la même béatitude qu'il l'aurait fait aux jours les plus calmes de sa vie.

— Ce n'est pas tout, me dit-il. Il va falloir nous débarrasser de ce cadavre.

— Oh ! répondis-je en tressaillant légèrement; rien n'est plus facile. En creusant un bon trou dans le jardin ..

— Imbécile ! fit-il en haussant les épaules, Dans le jardin !... pour qu'un beau jour le jardinier déterre le corps et ameute contre nous le pays entier...

Mes cheveux se dressèrent sur ma tête. Je n'avais pas prévu ce nouveau danger !

Il s'aperçut que je tremblais.

— Allons, rassure-toi, dit-il en souriant. Le bateau est-il toujours amarré au bord de la prairie ?

— Oui, monseigneur.

— Eh bien ! descends-y une corde solide, très-solide; je te le recommande, insista-t-il, et dans une heure...

Pour bien vous faire comprendre ce qui va se passer, continua Landry en se tournant vers le duc, je dois vous dire que les jardins du château descendaient jusque sur la rive droite du petit bras de la Seine qui coule au pied du coteau. En bas du jardin, se trouvait un espace assez restreint, qu'on décorait du nom de prairie et dans lequel on mettait tous les instruments de pêche. Un bateau y était attaché, lequel servait à jeter ou à relever les verveux et les lignes de fond. Il servait quelquefois même à la promenade, bien qu'il ne fût pas très-élégant.

Je pris une pierre énorme, que je plaçai sur la levée, non sans de grandes difficultés, et une corde toute neuve que je nouai solidement autour de la pierre, et je vins retrouver mon maître.

— C'est fait ? dit-il en m'apercevant.

— Oui, monseigneur,

Il se leva de table et me fit signe de le suivre.

Nous pénétrâmes dans la pièce où gisait le corps de M. de Lescarre. Après avoir quitté nos habits et retroussé nos manches, nous prîmes le cadavre par la tête et par les pieds, et nous le descendîmes dans la prairie.

Quand nous l'eûmes étendu au fond du bateau, le baron détacha le bateau et me fit signe de prendre le large. Nous fîmes le tour de la petite île qui nous séparait du grand bras de la Seine, et nous nous trouvâmes bientôt en plein courant.

Alors M de Pierre-Lisse passa la corde à laquelle était attachée la pierre autour du cou du vieux gentilhomme, le jeta par-dessus bord ; puis, à nous deux, nous jetâmes ensuite la pierre... et tout fut dit.

Un temps admirable nous avait favorisés. La nuit était profonde. Nous n'avions pas rencontré âme qui vive.

Quelques minutes après, nous étions au château. Je remontai dans ma chambre en toute hâte et je me mis au lit, après avoir fermé ma porte au verrou. Ce fut en vain que je cherchai le sommeil. Le cadavre de M. de Lescarre se dressait sans cesse devant moi.

Vers deux heures du matin, j'entendis marcher dans le couloir qui conduisait à ma chambre... on essayait d'ouvrir ma porte !...

Qui ? Ce ne pouvait être que mon maître. Lui seul habitait le château avec moi. Je feignis de ne rien entendre ; mais j'étais plus mort que vif.

— Qui sait ? me disais-je, Il veut peut-être m'assassiner aussi, pour être seul maître de ce terrible secret et pour reprendre les vingt milles livres qu'il m'a données...

Voyant que rien ne bougeait, il s'éloigna. Il se promettait sans doute d'attendre une occasion meilleure.

Je ne lui en laissai pas le temps. Le lendemain matin, sans dire un mot, sans emporter autre chose que mon trésor, si chèrement acquis ! je pris la fuite... Vous savez le reste, monseigneur.

XXV

LA BELLE ERNESTINE

Avant de commencer ce chapitre, il est absolument indispensable de bien préciser le jour et l'heure auxquels se sont accomplis les évènements que nous venons de raconter et ceux que nous allons raconter encore.

C'était le lundi 23 juin que le baron avait emmené sa fille à Neuville et que le duc et Martial étaient arrivés derrière eux à Pontoise. C'était le mardi 25 que les deux gentilshommes, Papillon et Germain, s'étaient mis en quête, et c'était le mercredi 26, à cinq heures du soir, que le brigadier avait reconnu Marcelle. Enfin, c'était dans la soirée de ce même jour que Germain avait été blessé, que le duc s'était présenté pour réclamer Marcelle et qu'on avait constaté la disparition de la jeune fille.

Le jeudi 27, rien n'était donc changé dans la situation respective des acteurs de ce drame étrange, si ce n'est que Landry s'était décidé à livrer au duc le secret de ses anciennes relations avec M. de Pierre-Lisse.

C'était une arme terrible qu'il venait de fournir à Lucien ! arme dont celui-ci

comprenait toute la valeur et dont il comptait bien se servir pour se débarrasser à jamais du baron.

Le duc revint avec Landry à l'auberge, où Papillon les attendait, et lui donna les deux cents louis qu'il lui avait promis.

Ainsi, les bruits que la comtesse de Libessac avait recueillis et divulgués étaient fondés! M. de Pierre-Lisse avait tué et volé M. de Lescarre, déshonoré Marguerite, et il était probablement en train de vendre sa fille au marquis, lorsque Lucien et ses amis étaient survenus!

Comment ce misérable pouvait-il supporter le poids de tant de crimes amoncelés? Quelle serait sa fin? Germain était-il l'instrument inconscient que la Providence avait choisi pour rayer ce monstre de la liste des vivants?

Le duc était effrayé lui-même de ce qu'il venait d'apprendre.

— Maintenant, du moins, se disait-il, je suis certain que Marcelle n'aura plus aucun scrupule à se séparer de cet assassin...

Il s'arrêta court. Marcelle!... La reverrait-il jamais? Qu'était-elle devenue?

Il consulta sa montre : elle marquait midi.

Midi! et Martial était parti à sept heures! Donc, il avait eu le temps d'aller à Paris et d'en revenir. Comment n'était-il pas encore là?

M. de La Tournaye ne pouvait tenir en place. Il quitta sa chambre et alla rejoindre Papillon,

Quant à Landry, il était parti sur-le-champ avec les deux cents louis qu'il venait d'encaisser; mais il se promettait bien de surveiller la convalescence de son ancien maître.

Le brigadier, tout en faisant sentinelle, n'était ni si préoccupé, ni si détaché des choses de la terre, qu'il ne pensât pas aux besoins essentiels de la vie.

Il avait fait dresser le couvert du duc et le sien, dans une petite salle éclairée par une fenêtre qui donnait sur la route. De cette façon, il ne perdait pas de vue la porte du château.

Lorsqu'il vit paraître Lucien, il lui prit le bras et le conduisit, sans mot dire, devant la table, après avoir fait signe à l'aubergiste de les servir.

— Nous n'attendons pas Martial? demanda M. de La Tournaye.

— Bah! fit le brigadier, M. de Lally trouvera toujours de quoi ne pas mourir de faim quand il reviendra. Pour nous, qui n'avons rien à faire qu'à observer, employons notre temps le mieux possible, mille caronades! Mourir de faim n'est pas le moyen d'avoir de l'esprit.

En disant ces mots, il trempait la cuiller dans une soupe appétissante, dont le parfum exquis, bien qu'un peu vulgaire, triompha des hésitations de Lucien.

Il prit place en face du brigadier, mais sans quitter des yeux la route sur laquelle il espérait, à chaque instant, voir paraître Martial.

En effet, le jeune comte était parti, dévoré par la fièvre de l'impatience, avait gaillardement parcouru les six lieues qui le séparaient de la capitale.

Neuf heures n'avaient pas encore sonné, quand il arriva à l'hôtel de La Tournaye. Il mit pied à terre et jeta au valet d'écurie la bride de son cheval ruisselant de sueur, blanc d'écume, à moitié fourbu.

La pauvre bête n'avait peut-être jamais tant galopé que ce jour-là dans toute son existence !

Martial monta droit à l'appartement de la duchesse. Ce fut Mme de Libessac qui vint au-devant de lui.

— Eh bien, demanda-t-elle, avez-vous du nouveau ?

— Hélas ! oui, madame.

— Comment hélas ?

— Certainement, puisque la nouvelle que je vais vous annoncer est pire que les autres.

— Quelle est-elle donc ?

— Marcelle, que nous avions retrouvée hier dans la journée chez le marquis de Bellaire, n'y était plus le soir lorsque nous sommes allés l'y chercher !

Il raconta successivement à la comtesse tous les évènements qui avaient signalé cette mémorable soirée. Or, il y en avait tant que, malgré son désir d'être bref, et grâce aux innombrables questions que lui adressait Mme de Libessac, ce récit ne dura pas moins d'une demi-heure.

Pendant ce temps, Ludivine avait mis un peu d'ordre dans la chambre de Raymonde, qui avait fait sommairement sa toilette de nouvelle accouchée.

Martial fut introduit auprès d'elle. Il lui fallut recommencer, pour ainsi dire en entier, le récit qu'il venait de faire à la comtesse.

A dix heures, le jeune comte était encore là et s'efforçait de rassurer Raymonde, que cette multiplicité de faits et cette lutte passionnée avait grandement alarmée.

Elle se calma, pourtant, quand il eut démontré que tout danger avait disparu, que le baron était hors d'état de nuire et que le marquis avait renoncé à défendre une cause perdue d'avance.

— Un seul point demeure obscur et nous inquiète, dit-il en terminant ; c'est la disparition de Marcelle. M. le duc avait pensé que son premier mouvement aurait été de se réfugier ici ; j'avais partagé cet avis. C'est afin de confirmer nos soupçons que je suis venu. Je m'aperçois, malheureusement, que nous nous sommes trompés...

A peine avait-il achevé ces paroles que Ludivine entra dans la chambre.

— Madame, dit-elle à la duchesse, il y a là un homme qui désire vous parler.

— Quel homme ! demanda Raymonde.

— Je ne pourrais pas vous dire au juste ce qu'il est, car il porte un costume qui n'est celui ni d'un paysan, ni d'un bourgeois, et encore moins celui d'un gentilhomme.

— Mais, que me veut-il ?

— J'ai eu beau l'interroger, il m'a répondu qu'il ne parlerait devant personne autre que la duchesse de La Tournaye.

— Vous a-t-il décliné son nom au moins ?

— Non, madame. Il dit seulement qu'il est le patron de la *Belle-Ernestine*.

— Qu'est-ce que la *Belle-Ernestine* ?

— Je n'en sais rien, madame ; en dehors de ces renseignements, je n'ai pas pu lui arracher un mot.

Raymonde se tourna vers la comtesse et Martial pour leur demander avis.

— Faut-il le faire entrer? signifiait le regard qu'elle leur adressa.

— Certainement, répondit Martial : la *Belle-Ernestine* est certainement le nom du bateau qu'il commande.

— C'est juste ! s'écria Mme de Libessac.

— Or, il passe beaucoup de bateaux le long de l'Oise, continua le comte. Peut-être est-ce de la part de Marcelle...

—Faites entrer, ordonna Raymonde, sans laisser au gentilhomme le temps d'achever sa phrase.

Ludivine retourna dans l'antichambre.

— Vous, dit la duchesse à Mme de Libessac et à Martial, passez dans la pièce voisine, laissez-en la porte ouverte et n'en bougez pas que je ne vous appelle.

La pièce voisine était le cabinet de toilette de Raymonde, dans lequel on avait dressé un lit pour Ludivine, depuis que la duchesse était devenue mère.

Au moment où la comtesse et Martial venaient d'y entrer, la porte qui donnait sur le petit salon s'ouvrit et Ludivine parut, précédant de quelques pas le patron de la *Belle Ernestine*.

C'était un homme de quarante ans, vigoureux, à la physionomie farouche et ouverte, aux manières brusques, au teint bronzé par le soleil, dont les oreilles étaient ornées d'un large anneau d'or.

Il avait mis ses plus beaux habits, ce qui lui donnait un air gauche et embarrassé qui jurait avec le regard clair de ses grands yeux et le large sourire qui déridait sa bouche et laissait voir ses dents blanches.

— Que me voulez-vous, mon ami? lui demanda Raymonde.

— Est-ce bien à la duchesse de La Tournaye que j'ai l'honneur de parler? demanda-t-il d'un air défiant.

— A elle-même, oui, mon ami.

— Alors, madame, voilà ce que c'est, commença-t-il.

Figurez-vous que j'arrive de Condé avec ma péniche, la *Belle-Ernestine*, chargée de grain à destination de Paris.

Hier matin, mercredi, vers sept heures, nous sommes arrivés à l'embouchure de l'Oise, où nous avons rencontré cinq ou six autres péniches du pays, à bord des quelles se trouvaient une dizaine de nos compatriotes.

Au lieu de continuer le jour même à remonter la Seine, je cédai aux sollicitations de mes amis et je consentis à passer la journée avec eux à Conflans, où j'amarrai la *Belle-Ernestine*.

Le soir, je quittai mon bord pour aller souper à terre avec eux. Vous savez ce que c'est, madame... quand on est avec des camarades, on mange bien, on boit sec, on cause, on chante, on s'amuse... Si bien qu'il était près de dix heures quand je me séparai d'eux pour rentrer à bord.

J'allais mettre le pied sur la planche qui me sert de communication entre la

berge et la péniche, lorsque je distinguai à quelque pas de moi une silhouette de femme, vêtue de couleurs claires, qui suivait en courant le bord de l'eau.

Elle venait de contourner l'embouchure de l'Oise et remontait la Seine.

Je l'observai et je m'aperçus qu'elle s'arrêtait de temps à autre. Etait-ce pour s'orienter? Etait-ce pour reprendre haleine? Je n'en savais rien ; mais cela m'intriguait de voir sur la berge, à pareille heure, une femme si bien mise en apparence.

— Est-ce qu'elle voudrait se périr? me demandai-je.

Bientôt elle arriva si près de moi que j'entendais le bruit de sa respiration haletante.

Elle m'aperçut à son tour. Je lui fis peur sans doute, car elle se reprit à courir de plus belle dans la direction de Conflans ; mais elle était à bout de forces. A peine avait-elle fait quelques pas, qu'elle fut obligée de s'arrêter encore.

Si obscure que fût la nuit, j'avais remarqué que cette femme était vêtue de riches habits.

Je m'approchai d'elle.

— Ne craignez rien, madame, lui dis-je, je ne suis pas un voleur. Je suis le patron de la péniche que voici, et il me semble que vous êtes bien fatiguée. Si vous voulez vous reposer un instant à bord de la *Belle-Ernestine*, ma femme se fera un plaisir de vous y donner l'hospitalité.

Elle s'en défendit du geste, mais ce fut en vain qu'elle essaya de me répondre. Pas un mot ne s'échappa de sa poitrine oppressée.

Aussitôt je hélai ma femme.

— Eh! Caro! criai-je, car il faut vous dire que ma femme s'appelle Caroline et que, c'est trop long à prononcer, je l'appelle toujours Caro.

Elle accourut, très inquiète de ce que je n'étais pas encore rentré.

— Arrive ici, lui dis-je. Je crois que voilà une jeunesse qui aurait bien besoin de tes bons offices.

En effet, Caro arriva juste à temps pour la recevoir dans ses bras.

La jeune femme n'avait pas perdu connaissance, mais elle était épuisée.

Aussi, comme il aurait était impossible de lui donner sur la berge les soins nécessaires, je la saisis dans mes bras, je traversai une passerelle qui ployait légèrement sous ce double fardeau, et je rentrai à bord de la *Belle-Ernestine*.

Après avoir déposé l'inconnue dans notre cabine, je me retirai, en ordonnant à Caro de la mettre au lit. Pendant ce temps, prévoyant bien que cette malheureuse femme ne serait pas en état de continuer sa route à une heure si avancée, je posai l'un sur l'autre deux matelas dans mon entrepont, juste contre la cloison qui nous séparait d'elle, de façon que ma femme ou moi nous puissions accourir au moindre appel.

L'inconnue se laissa faire docilement ; mais à peine était-elle couchée qu'une crise nerveuse se déclara. Un déluge de larmes s'échappa de ses beaux yeux, tandis qu'elle pressait les mains de Caro en lui disant :

— Ne me trahissez pas, madame! Jurez-moi que vous ne me trahirez pas! Jurez-le-moi!

Marcelle épousa enfin celui qu'elle aimait (Page 923.)

— Ne craignez rien, répondit Caro, vous êtes ici chez de braves gens, qui n'ont jamais fait de mal à une mouche.

Et tout en l'encourageant de la voix, elle préparait une infusion de tilleul coupé d'eau de fleur d'oranger, qu'elle lui fit boire au bout de quelques instants.

Enfin la surexcitation qui s'était emparée de la jeune femme se calma et fut suivie d'un abattement profond, mais de courte durée.

Etendu sur mon matelas, j'entendais à travers la cloison tout ce qui se passait.

— Est-ce que vous pouvez me donner asile pour cette nuit ? demanda tout à coup la jeune femme.

— Certes, répondit Caro, pour cette nuit et pour d'autres encore, si vous le désirez.

— J'espère ne pas vous imposer longtemps ma présence, madame, et j'espère aussi que vous n'aurez pas à la regretter.

— J'en suis convaincue, dit Caro.

— Et maintenant que je vais tout à fait bien, reprit l'inconnue, je voudrais remercier votre mari de la bonté avec laquelle il m'a secourue, en même temps que réclamer de lui un léger service...

— Qu'à cela ne tienne ! je vais l'appeler, proposa ma femme.

Aussitôt elle frappa contre la cloison.

— Holà ! Pierre, cria-t-elle, arrive ici !

J'accourus et j'examinai celle à qui j'avais donné l'hospitalité. Je m'aperçus que c'était une enfant de dix-huit à dix-neuf ans au plus.

Dès qu'elle me vit paraître, elle me tendit la main.

— Monsieur Pierre, me dit-elle, je tenais à vous témoigner ma reconnaissance de ce que vous avez fait pour moi. Vous m'avez positivement sauvé la vie, car, en l'état de trouble et d'épuisement où je me trouvais, je ne puis dire ce qui serait advenu de moi, si je ne vous avais pas rencontré sur mon chemin.

Je pressai respectueusement la main blanche qu'elle me tendait et qui disparaissait dans les miennes, et je l'assurai que nous étions entièrement à sa disposition.

Je ne mentais pas. La vue de cette frêle et tremblante jeune fille, les émotions dont son visage avait conservé l'empreinte, m'avaient attendri. J'étais persuadé qu'elle venait d'être témoin de quelque scène horrible, ou d'échapper à un grand danger.

En effet, elle nous raconta qu'elle avait été ravie par la violence à la tutelle de ses parents d'adoption et que, pour sauver son honneur menacé, elle avait été obligée de prendre la fuite, sans savoir où elle allait.

En terminant ce court récit, qu'elle entrecoupa de sanglots déchirants, elle nous conjura de ne pas lui retirer la protection que nous lui avions accordée.

Tout en joignant ses petites mains, elle prêtait l'oreille, comme pour s'assurer que rien ne troublait le silence de la nuit. Je compris qu'elle avait peur d'être poursuivie et de retomber entre les mains de ses persécuteurs.

— Tranquillisez-vous, mademoiselle, lui dis-je en souriant. Un oiseau seul pourrait se poser à notre insu sur le pont de la *Belle-Ernestine*, une fois que la passerelle est retirée. Nul n'entrera donc à bord malgré nous.

Je la vis frissonner de plaisir en entendant ces paroles.

— Ce n'est pas tout, continua-elle. Non-seulement je ne veux pas abuser de

votre complaisance, mais encore il me tarde de retourner auprès de mes amis, que mon inexplicable absence plonge, j'en suis certaine, dans une inquiétude mortelle.

— Parlez, mademoiselle, lui dis-je, je suis à vos ordres .Je comptais partir pour Paris demain matin, mais s'il faut retarder mon voyage d'un jour...

— Ah ! c'est à Paris que vous allez ? me demanda-t-elle.

— Oui, mademoiselle.

— Et combien de temps mettez-vous pour aller à Paris ?

— Deux ou trois jours, à moins que la baisse des eaux ne nous force à nous arrêter en route.

— Je ne puis pas attendre si longtemps, et je le regrette à cause du dérangement que je vais vous causer, dit-elle; mais vous serez largement récompensé du tort que je vous aurai causé. C'est à Paris que je vous prierai d'aller. Avez-vous ici près un moyen de transport quelconque ?

— J'ai mes deux jambes, répondis-je en souriant.

— Quoi ! pas d'autre ?

— Non, mademoiselle, mais je me charge, en quatre bonnes heures, de faire le trajet.

— A quelle heure pourriez-vous partir ?

— Au petit jour, si vous le désirez.

— Je veux que vous vous reposiez d'abord, me dit-elle avec bonté. Dormez donc jusqu'à cinq heures, et je vous donnerai mes dernières instructions.

— Reposez-vous également, lui conseilla ma femme. Demain matin je viendrai vous réveiller. Et surtout, soyez sans crainte, ajouta-t-elle. Nulle part vous n'avez jamais été plus en sûreté qu'ici.

A ces mots, nous quittâmes la jeune fille et nous regagnâmes l'entrepont. La nuit fut tranquille. A l'heure dite, nous étions debout et nous entrions dans la cabine.

La jeune fille avait bien dormi. Son visage avait perdu cette expression de frayeur que je lui avais vue la veille. Elle nous remercia de nouveau avec effusion, puis, s'adressant à moi :

— Monsieur Pierre, me dit-elle, partez à l'instant pour Paris, allez place Royale et demandez l'hôtel de la Tournaye. Une fois que vous y serez, vous solliciterez la faveur de parler à la duchesse, à elle seule, et vous lui direz que Marcelle la supplie de venir à son secours.

La comtesse et Martial, qui étaient dans la pièce voisine, n'avaient pas perdu un mot de cette entretien. Ils avaient deviné déjà que la jeune fille qui s'était réfugiée à bord de la *Belle-Ernestine* n'était autre que Marcelle. Le nom que le marinier venait de prononcer dissipa tous leurs doutes.

Ils pénétrèrent bruyamment dans la chambre.

— Vite ! courons la chercher, dit Mme de Libessac.

Aussitôt on fit venir Ludivine et on la pria de transmettre au cocher l'ordre d'atteler immédiatement au carrosse les deux meilleurs chevaux de l'écurie.

Martial était si impatient qu'il voulut surveiller lui-même les préparatifs du départ.

Un quart d'heure après, le carrosse était rangé au bas du grand escalier.

Le jeune comte était remonté chez la duchesse. On y agitait la question de savoir s'il fallait délivrer immédiatement Marcelle, ou pousser avec la voiture jusqu'à Neuville, pour raconter à Lucien l'heureux dénouement par lequel se terminait cette crise suprême.

Ce fut à ce dernier avis qu'on se rangea, afin d'être en force pour livrer bataille, s'il y avait bataille.

Le patron de la *Belle-Ernestine* monta sur le siège, à côté du cocher, pour lui indiquer le chemin. La comtesse et Martial montèrent en voiture.

Quelque diligence qu'on eût fait, il était près de onze heures quand le carrosse quitta l'hôtel.

Le duc venait d'achever son dîner lorsque, à sa grande stupéfaction, il vit son carrosse et sa livrée s'arrêter devant la porte de l'hôtellerie.

En quelques mots Martial le mit au courant.

Sans hésiter, Lucien sauta dans la voiture avec Papillon; le cocher tourna bride, gagna Conflans, d'où il se dirigea, en suivant le bord de la Seine, vers l'extrême embouchure de l'Oise, où stationnait la *Belle-Ernestine*, en compagnie de huit ou dix autres péniches.

Caro, la femme de Pierre, se tenait sur le pont et tricotait sous une tente, tout en surveillant la rive.

Lorsqu'elle vit arriver ce magnifique équipage, elle eut un éblouissement. Bientôt cependant ses yeux perçants reconnurent son mari, qui, debout sur le siège, agitait triomphalement son chapeau.

— Ah ! mademoiselle, les voilà ! cria la pauvre femme en bondissant de joie.

Marcelle était levée depuis longtemps. Elle risqua son joli visage à la fenêtre de la cabine et reconnut à son tour le carrosse et la livrée des La Tournaye.

La pauvre enfant, que son indomptable énergie avait soutenue jusqu'alors, faillit perdre connaissance, lorsqu'elle vit à travers les portières de la voiture, ces visages qui lui souriaient et ces mains amies qui, de loin, se tendaient vers elle.

La femme de Pierre jeta de la péniche à la berge la passerelle qu'elle avait prudemment retirée.

Cinq minutes après, Marcelle s'évanouissait de bonheur, et sérieusement cette fois, dans les bras de la comtesse de Libessac.

Il fallut plus d'un quart d'heure pour la rappeler à la vie. Quand elle ouvrit les yeux, Martial était à ses genoux et couvrait de baisers sa main, qu'elle ne songea pas à retirer.

Auprès d'elle se tenaient, avidement penchés sur son visage, la comtesse et le duc de la Tournaye. Dans un coin de la cabine, Papillon tortillait furieusement son épaisse moustache grise pour ne pas pleurer.

Jamais félicité pareille n'avait inondé le cœur de Marcelle. L'amitié, l'amour, l'entouraient à la fois de leurs soins vigilants et s'épanchaient bruyamment sans prendre garde à la présence du marinier et de sa femme, que l'émotion générale avait fini par gagner.

Il fut décidé, séance tenante, qu'on rebrousserait chemin jusqu'à Pontoise, où Martial et Lucien avaient laissé leurs chevaux, qu'on y ferait une halte de quelques instants et que l'on retournerait immédiatement à Paris.

On fit monter Marcelle en voiture, pendant que le duc de la Tournaye glissait dans la main du patron de la *Belle-Ernestine* un rouleau de cinquante louis.

Bientôt le carrosse s'éloigna. La jeune fille était si heureuse que la joie paralysait tout autre sentiment. Pendant le court trajet de Conflans à Pontoise, il lui fut impossible d'articuler une parole. Mais ses yeux parlaient pour elle. Elle les reposait sur celui qu'elle aimait avec un abandon touchant. Du regard elle se donnait à lui, comme si elle voulait le récompenser par avance des prouesses qu'il avait accomplies pour la conquérir.

En arrivant à Pontoise, elle avait cependant repris possession de toutes ses facultés. Ce bonheur, auquel elle n'avait pas osé croire tout d'abord, elle le tenait désormais entre ses mains. Pourtant ce fut avec un reste de frayeur, mêlé, il est vrai, de beaucoup de plaisir, qu'elle fit le voyage de Paris, bien qu'elle eût la plus brillante escorte que l'on puisse imaginer.

A la droite du carrosse, qu'occupait la comtesse, se tenait le duc de la Tournaye; à la gauche, où se trouvait Marcelle, caracolait Martial, l'œil étincelant, la bouche souriante, qui se penchait de temps en temps sur l'encolure de son cheval pour demander à la jeune fille si on n'allait pas trop vite, si elle n'était pas fatiguée. Par derrière chevauchait le brigadier.

Ah ! le souvenir de ce voyage se grava profondément dans l'esprit de Marcelle! La monture du jeune comte, qui était restée trois jours sans sortir de l'écurie dévorait son frein avec une impatience que son maître contenait difficilement. Sous le mors qui la retenait, la bête s'encapuchonnait gracieusement, faisait des bonds de côté, se cabrait sous l'éperon et, dans chacun de ses mouvements, faisait ressortir la grâce flexible et la hardiesse du cavalier qui la montait.

Jamais Martial ne s'était révélé plus beau, plus hardi, plus noble que ce jour-là. Il respirait si bien la force, la puissance, l'amour, et ses regards brillaient d'une telle ivresse, qu'il était transfiguré.

Quand Marcelle atteignit Paris, toute crainte superstitieuse était bannie de sa pensée. Sous la protection d'un tel homme, elle sentait de taille à affronter tous les dangers. Lorsqu'elle posa sa main dans la sienne pour descendre de carrosse, il lui sembla qu'elle renaissait à la vie.

Sans donner à la jeune fille le loisir de reprendre haleine, la comtesse de

Libessac que la joie avait également rajeunie de dix ans, la prit par la main et la conduisit dans la chambre de Raymonde.

Marcelle se jeta dans ses bras et la tint longuement embrassée.

De même que la nature offre aux artistes des tableaux d'une telle magnificence que leur pinceau est impuissant à les reproduire, de même il n'y a dans la vie humaine des scènes que la plume la plus expérimentée ne saurait dépeindre.

Il semblait que le soleil fût rentré avec Marcelle dans cette maison que sa disparition avait plongée dans le deuil et les ténèbres.

Dans ce tableau, rempli de lumière et d'allégresse, il n'y avait pas une ombre! Pas une... C'est beaucoup dire. Parmi les cœurs dévoués qui entouraient la jeune fille et la félicitaient à l'envi elle cherchait inutilement celui qui, le premier, avait tendu vers elle sa main compatissante.

Qu'était devenu Brissot? Pourquoi ne l'avait-elle pas vu au premier rang parmi ses plus ardents défenseurs? Pourquoi n'était-il pas là pour fêter son retour. ?

Martial dont les regards ne pouvaient se détacher d'elle vit glisser un léger nuage sur le front de sa fiancée.

— Qu'avez-vous? lui demanda-t-il. On dirait qu'il manque encore quelque-chose à votre bonheur.

— C'est vrai, répondit-elle naïvement; j'aurais été heureuse de serrer la main de M. de Varville,

— Voulez-vous que j'aille le chercher?

— Volontiers, répondit-elle avec vivacité.

Il comprenait trop bien le sentiment auquel obéissait Marcelle pour ce que ce juste regret soulevât en lui le moindre grain de jalousie.

Il partit comme un trait, se rendit à l'étude de Me Thiercelin et demanda Brissot.

— Il n'est pas à Paris, lui répondit-on.

Au moment où il allait se retirer, Martial vit l'un des clers de l'étude lever les yeux vers lui avec embarras.

Il reconnut Robespierre.

Aussitôt il courut à lui et lui serra la main.

— Qu'est-ce que je viens d'apprendre! s'écria-t-il, Brissot n'est plus à Paris?

— Non, fit Robespierre en secouant tristement la tête.

Puis, se relevant brusquement, il lui prit le bras.

— Venez, dit-il nous ne pouvons causer ici.

Martial le suivit, très étonné de la tristesse qu'il avait lue sur le visage de Robespierre et du mystère dont il paraissait vouloir s'entourer.

Quand ils furent dans la rue, Robespierre s'arrêta.

— Vous qui êtes un des amis de M. de La Tournaye, n'avez-vous rien remarqué depuis quelque temps dans la conduite de Brissot? demanda-t-il.

— Je ne sais... balbutia le jeune comte.

— Il y a pourtant là une adorable jeune fille, à qui notre ami eut un jour l'occasion de rendre un signalé service.

— Ah ! Marcelle?

— Oui. Eh bien ! n'avez-vous pas remarqué que Brissot en était très épris?

— Non-seulement je l'ai remarqué, dit Martial, mais il m'en a fait l'aveu.

— Alors comprenez-vous pourquoi il a quitté Paris?

— Comment ! vous croyez... mais sous quel prétexte?...

— Oh ! le prétexte n'était que trop plausible, dit Robespierre. Son père était malade... Brissot avait consulté plusieurs médecins... il était inquiet... il a voulu le revoir... voilà les prétextes qu'il a invoqués. Pour Me Thiercelin, pour les badauds, ils étaient suffisants; mais pour nous... nous n'en avons pas été dupes. Ce n'est pas pour guérir son père qu'il nous a quittés, c'est pour se guérir lui-même d'un amour sans espoir. Respectant le secret qu'il a voulu garder, laissons croire aux indifférents que c'est la piété filiale qui l'a conduit à Angers, et souhaitons que le temps lui apporte ce baume de toutes les douleurs : l'oubli.

A ces mots, Robespierre serra une dernière fois la main du comte et s'éloigna.

Martial s'en revint, triste et affligé à l'hôtel de La Tournaye. Mieux que personne, lui qui avait été le confident et le rival de Brissot, il savait que Robespierre ne s'était pas trompé.

Cependant, il se garda bien d'en rien dire. Le léger nuage qui avait assombri le front de la jeune fille se dissipa promptement. L'amour de celui qui était là lui fit oublier l'amour de celui qui n'y était pas. Elle avait assez longtemps souffert pour se réjouir sans remords.

Elle n'eut guère, du reste, le temps de songer à Brissot. A l'instant même, il fut décidé qu'elle épouserait le comte de Lally dans les huit jours, sauf à acheter toutes les dispenses imaginables.

Ces huit jours eurent la durée d'un éclair. A peine la jeune fille put-elle s'occuper d'autre chose que des couturières, lingères, orfèvres et bijoutiers, qui assiégeaient l'hôtel de la Tournaye.

Enfin, le 6 juillet 1776, Marcelle épousa celui qu'elle aimait.

Pendant le court espace qui avait précédé ce mariage, Papillon était allé s'installer auprès de Germain, dont la convalescence marchait à grand pas.

Quant au baron de Pierre-Lisse, on n'en avait pas eu de nouvelles. Le surlendemain du mariage on reçut enfin, de M. de Bellaire, une lettre dans laquelle il annonçait au duc que le gentilhomme avait rendu l'âme sans avoir, pour ainsi dire, repris connaissance depuis le jour où il avait été frappé.

Seule, Marcelle eut le courage de verser une larme sur sa tombe, devant laquelle nulle autre qu'elle ne vint s'agenouiller.

Martial eût été le plus heureux des hommes s'il avait pu mettre dans sa corbeille de noces le jugement de réhabilitation qu'il sollicitait depuis si longtemps.

Hélas! ce ne fut que sept ans après, le 23 août 1783, qu'il atteignit le but auquel il avait consacré sa vie.

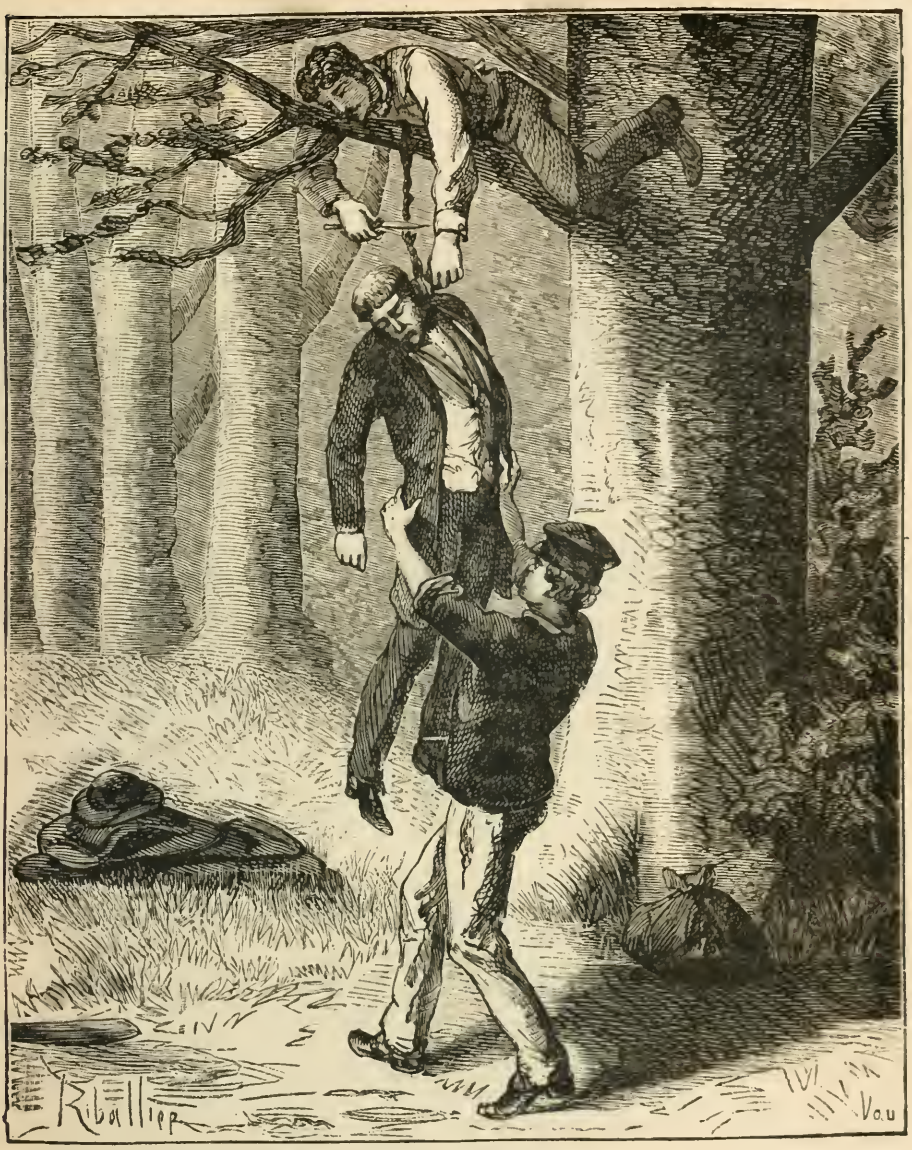
Ce jour-là, le comte et Marcelle n'étaient plus seuls à supporter le poids du bonheur dont leur cœur étaient inondé. Deux enfants partageaient leur ivresse et leur rendaient les caresses dont ils couvraient les boucles soyeuses de leurs cheveux blonds.

TROISIÈME PARTIE

CENT ANS APRÈS

LE LEGS DU PENDU

Il est d'usage, parmi les romanciers, d'écrire le mot « fin » au bas de leurs ouvrages, aussitôt qu'ils sont arrivés au dénoûment du drame dont ils se sont fait les interprètes.



Roger s'était couché tout de son long sur la branche et coupait la corde. (Page 931.)

C'est ainsi que nous aurions agi nous-même, si, pendant un séjour que nous fîmes à Meulan en 187..., le hasard ne nous avait rendu témoin d'une histoire poignante, dont le héros était un jeune homme de vingt-cinq ans environ.

Il se nommait le baron Roger de Montmaury, mais, en raison de l'obscure simplicité dans laquelle il vivait, on l'appelait plus communément Roger, ou Montmaury tout court.

L'intérêt que cette histoire nous avait inspiré, nous engagea à nous informer plus soigneusement de celui qui y avait joué le principal rôle, et nous ne fûmes

pas médiocrement étonnés d'apprendre que Roger de Montmaury descendait de ces mêmes Lally-Tolendal, dont nous venons d'écrire les aventures émouvantes.

Comme nous paraissions mettre en doute cette origine illustre, l'ami qui nous fournissait ces renseignements s'engagea à nous apporter dans les trois jours une preuve authentique de ce qu'il avançait.

Il revint, en effet, le surlendemain, muni de la généalogie suivante, que lui avait confiée le jeune baron de Montmaury et que nous transcrivons fidèlement :

Du mariage contracté, le 25 juillet 1776, entre le comte Martial de Lally-Tolendal et noble demoiselle Marcelle de Pierre-Lisse, naquirent deux enfants : Raoul de Lally-Tolendal et Jeanne-Andrée de Lally-Tolendal.

Jeanne-Andrée de Lally-Tolendal épousa, le 17 février 1779, le baron Frédéric Réginald de Montmaury.

De ce mariage est issu un fils, Louis-Robert de Montmaury, né le 16 novembre 1809.

Louis Robert, baron de Montmaury, épousa, le 14 mars 1845, Marie-Rose d'Esterelle.

De ce mariage est issu un fils, Roger de Montmaury, né le 6 septembre 1851, lequel, à la mort de son père, en 1854, hérita du titre de baron.

La descendance était clairement établie, Marcelle de Pierre-Lisse était bien la bisaïeule du jeune Roger de Montmaury !

Il nous parut alors curieux et original de raconter son histoire et de suivre, à cent ans de distance, le dernier rejeton de la branche féminine des Lally-Tollendal.

C'est ce récit que nous allons entreprendre et qui formera la troisième partie de cet ouvrage.

Donc, et sans plus tarder, nous entrons en matière.

I

LE PENDU

Tout le monde connaît le ravissant coteau qui domine la rive gauche de la Seine et la route pittoresque qui va de Poissy à Meulan.

Cette route serpente au fond de la vallée et longe les rives du fleuve parallè-

lement au chemin de fer de l'Ouest. Bordée d'admirables propriétés, ombragée par des noyers centenaires, elle s'étend à travers mille accidents de terrain au milieu d'un véritable verger, qui la couvre tour à tour d'un opulent bouquet de fleurs, de feuilles et de fruits.

Pendant l'été, elle est pour ainsi dire impénétrable aux rayons du soleil Presque toujours rafraîchie par une brise légère, elle permet au voyageur de se reposer à l'ombre des massifs qui la couvrent, et de contempler à l'aise le délicieux panorama qui s'offre à ses yeux.

A droite, se détache dans un horizon déjà lointain la silhouette du Mont-Valérien, puis les hauteurs de Marly, de la Frette et de Conflans ; en face, la côte de l'Hautil et d'Andresy, dans un repli de laquelle se cache à moitié le village de Chanteloup ; à gauche, on aperçoit Triel, les Mureaux, et l'on devine Meulan, dont les maisons disparaissent dans la verdure qui les entoure. Enfin, au dessus de ces villages, s'étendent à perte de vue les bois qui, depuis l'embouchure de l'Oise, forment, jusqu'à Mantes, un immense rideau vert, capricieusement découpé par les sinuosités innombrables du coteau.

Enfin, après avoir traversé successivement les villages de Vilenne et de Vernouillet, cette route passe à Verneuil avant d'arriver à Meulan.

Verneuil est situé à mi-côte et prudemment assis, à l'abri des inondations, au-dessus de la plaine, que les eaux limoneuses de la Seine viennent trop souvent envahir.

Derrière le village s'étend un petit bois, bien soigné, bien peigné, que la route traverse et dans lequel les habitants du pays vont faire de fréquentes excursions, mais pendant la belle saison seulement. car ce bois, qui appartient à M. le comte de T... est loué pendant l'hiver à une société de chasseurs dont le voisinage serait un danger sérieux pour les amoureux ou les rêveurs.

Vers le commencement du mois de mai de l'année 187., deux jeunes gens, âgés à peu près de vingt-cinq ans chacun, cheminaient en sens inverse dans les allées de ce bois.

L'un était blond, d'un blond tirant sur le rouge. Il avait des yeux gris, le nez gros et arrondi, une bouche large, aux lèvres pleines et colorées, et des traits fort irréguliers. Il était d'une taille moyenne. Ses membres trapus étaient dépourvus d'élégance, et ses mains, noircies par le travail, prouvaient qu'il appartenait à la classe aisée des ouvriers.

Il était vêtu d'un pantalon de coutil gris, d'un gilet de cachemire bleu et d'une sorte de vareuse noire, sur le collet de laquelle retombaient les deux bouts d'une cravate de soie rouge. Cette toilette de mauvais goût, mais qui n'était pas exempte d'une certaine prétention, se complétait par une casquette de soie noire, placée sur le sommet de la tête et rabattue sur les yeux.

L'autre était brun, grand et élancé. Il avait de magnifiques yeux bleus, frangés de longs cils recourbés, le nez droit, aux narines mobiles et finement dessinées ; la bouche bien faite, était ombragée d'une soyeuse moustache, qu'une main blanche et allongée retroussait de temps à autre. L'ovale de la figure était

assez pur ; le menton, légèrement saillant, donnait à la physionomie un cachet indiscutable d'énergie et de virilité.

Coiffé d'un de ces chapeaux ronds que l'usage autorise actuellement à la campagne, il portait un costume complet de drap gris foncé, dont la veste, boutonnée sur deux rangs et bien ajustée, dessinait merveilleusement sa taille souple et bien cambrée.

Certes, sous ce costume fort simple, ce jeune homme n'avait pas l'élégance affectée de nos oisifs. Rien d'extraordinaire dans la coupe des vêtements, du faux-col ou des manchettes, ne provoquait le sourire du passant ; mais, à la façon dont il était porté, on devinait sans peine une véritable distinction native, et ce cachet particulier de bonne compagnie que donne presque toujours une éducation soignée.

Chacun d'eux suivait un chemin différent, qui aboutissait à un carrefour, au milieu duquel s'étendaient les vastes rameaux d'un châtaignier trois fois séculaire. L'un entrait dans le bois, l'autre en sortait.

Ils marchaient lentement, la tête baissée, tous les deux assurément préoccupés, songeant peut-être aux obstacles qui se dressaient devant eux au début de la carrière.

Non-seulement il ne se voyaient pas, mais ils ne pouvaient pas se voir, car les deux allées qu'ils suivaient étaient perpendiculaires l'une à l'autre, et les jeunes feuilles dont les arbres commençaient à se couvrir formaient entre eux une masse compacte, que l'œil d'un braconnier même n'aurait pas pu pénétrer.

Cependant ils étaient forcés de se rejoindre à l'endroit où les deux routes se croisaient, et dont ils n'étaient guère éloignés que de cinquante pas au plus.

En effet, continuant chacun de leur côté leur promenade silencieuse et mélancolique, ils atteignirent au bout d'une minute le carrefour vers lequel ils se dirigeaient et se rencontrèrent face à face.

Subitement, et par un mouvement simultané, ils levèrent les yeux.

— Monsieur Roger ! s'écria le premier de ces deux promeneurs.

— Tiens ! c'est vous Germain ! s'écria le second.

Mais, dans la façon dont ces deux exclamations avaient été prononcées, il y avait deux intonations bien différentes.

Et d'abord, qu'on le remarque bien, l'un avait dit *Monsieur* Roger ; l'autre avait dit Germain tout court, — ce qui indiquait chez le premier une supériorité quelconque sur le second.

Le blond, Germain, n'avait pourtant pas mis dans ces deux mots : « Monsieur Roger, » tout le respect qu'ils comportent à première vue. Au contraire, il y avait dans sa voix quelque chose de haineux. L'organe, rauque et tremblant, dénotait une colère mal contenue.

Le brun, Roger, loin de manifester le moindre sentiment hostile, avait franchement salué Germain. S'il avait laissé percer un peu d'étonnement, c'était parce qu'il ne s'attendait pas à rencontrer, en pareil lieu et à une heure si matinale, une connaissance de ce genre.

Tous deux, en effet, ils habitaient Meulan.

Le hasard étrange qui leur avait inspiré, le même jour et à la même heure, l'idée de faire la même promenade, motivait donc parfaitement la surprise qu'avait montrée Roger.

— Eh ! que faites-vous ici ? ajouta-t-il avec enjouement, bien que le ton et l'attitude de Germain ne pussent lui laisser aucun doute sur les sentiments dont celui-ci était animé.

— Vous le voyez bien, répondit Germain d'un ton bourru, je me promène. Et vous ?

— Moi aussi.

— Ah ! vous vous promenez ? fit Germain avec un sourire incrédule. Est-ce bien vrai ?

— Comment ! Est-ce bien vrai ? Que supposez-vous donc que je fasse dans ce bois, à sept heures du matin.

— Qui sait... dit Germain. Vous m'avez peut-être vu y venir.

— Je vous jure que non ; mais, quand cela serait... Quel mal y aurait-il à ce que je vous eusse suivi ?

— Ainsi vous l'avouez. C'est pour m'espionner que vous êtes venu !

— Pour vous espionner ! s'écria Roger. Voilà un bien vilain mot, que rien ne justifie.

— Avec cela que vous vous en privez ! fit Germain sur le même ton de sourde colère. Hier encore, ne m'avez-vous pas fait sévèrement admonester par M. Voisin ?

— A qui la faute ? se défendit Roger. Pourquoi ne m'aviez-vous pas donné le nombre des heures supplémentaires de la semaine ?

— Parce que je n'avais pas eu le temps.

— Donc, il m'était impossible de dresser l'état que me demandait M. Voisin pour faire sa paye.

— Eh bien ! ne pouviez-vous pas dire que vous n'aviez pas entièrement terminé votre besogne et me faire prévenir aussitôt ?

— C'est ainsi que j'aurais agi, en effet, si M. Voisin n'avait pas insisté pour l'avoir immédiatement ; mais ma charité chrétienne ne va pas jusqu'à assumer les fautes dont les autres se rendent coupables.

— Une faute, dites-vous ! fit Germain dont les poings se crispèrent.

— Un oubli, si vous voulez, reprit Roger. Le mot importe peu. Ce qu'il y a de vrai et ce que vous devriez savoir, mon ami, c'est que je ne suis pas plus riche que vous, que j'ai besoin comme vous de gagner ma vie, et que, par conséquent, je ne puis pas me donner le luxe d'endosser une négligence dont un autre est responsable.

— Ah ! vous voilà encore avec vos grands mots et vos grandes phrases ! dit Germain avec un mauvais sourire. Vous croyez peut-être m'imposer avec vos grands airs. Vous vous trompez, monsieur le commis aux écritures. Vous ne valez pas plus que moi. La preuve, c'est que vous ne gagnez pas davantage. Ce n'est

pas parce que vous grattez du papier toute la journée qu'il faut vous croire supérieur aux autres. Encore s'il n'y avait que cela...

— Il y a donc encore autre chose? demanda Roger qui se mit à rire.

— Parbleu! je vous conseille de faire l'ignorant, fit Germain dont les sourcils se froncèrent. Vous le savez bien.

— Sur mon honneur, je l'ignore! répondit Roger. Parlez, que voulez-vous dire?

— Eh bien! oui, je le dirai, fit résolûment Germain, car cela commence à m'irriter. Pourquoi, quand par hasard Mlle Antoinette vient dans les ateliers et m'adresse la parole, êtes-vous toujours à nous épier?

— Vous êtes fou, mon cher! Est-ce que vous m'avez jamais vu bouger de mon bureau?

— Oh! parbleu! ce serait trop fort! s'écria Germain; mais vous n'avez pas besoin de bouger non plus. Le bureau vitré dans lequel vous vous tenez est à l'entrée de l'atelier; rien ne vous est plus facile que de voir ce qui se passe à travers les carreaux.

— Et vous vous êtes aperçu que je vous épiais? fit Roger que l'impatience finissait par gagner.

— Oh! il n'y a pas que moi, répliqua Germain. Mlle Antoinette s'en est bien aperçue aussi.

Roger haussa les épaules et se détourna.

— Oui, poursuivit Germain d'une voix aigre, elle s'en est aperçue. Sans cela pourquoi, pendant qu'elle me parle, se tournerait elle toujours de votre côté? C'est parce qu'elle se défie de vous, parce qu'elle sait que vous êtes toujours prêt à relever votre mérite des fautes, des oublis, des négligences que les autres commettent; parce qu'elle voit, comme tout le monde, que vous n'êtes pas franc du collier, et qu'elle a peur en un mot que, pour vous faire bien venir de lui, vous ne répétiez à son père ce qu'elle a dit ou ce qu'elle a fait.

— Elle s'est donc plainte à vous de ma manière d'agir à son égard?

— Je ne dis pas cela, mais qu'avait-elle besoin de le faire? Est-ce que cela ne crève pas les yeux?

— Allons, mon cher monsieur Germain, vous êtes bien décidément un méchant drôle, ainsi que je le pensais. Aussi, je vous défends de m'adresser désormais la parole pour autre chose que pour les nécessités du service.

Et Roger fit un pas pour s'éloigner.

— Ah! c'est comme cela que vous le prenez! fit Germain, qui se jeta au-devant de lui, en retroussant les manches de sa vareuse. Eh bien! nous allons nous expliquer une bonne fois...

— Qu'est-ce à dire? fit dédaigneusement Roger, qui voulut continuer son chemin.

— Cela veut dire, riposta Germain en le repoussant, que j'aurai votre peau ou que vous aurez la mienne, mais qu'il faut en finir à l'instant.

— Soit! dit Roger poussé à bout. Aussi bien vos impertinences ont fini par m'échauffer les oreilles.

Pour se mettre sur la défensive, il recula vivement de trois ou quatre pas dans la direction de l'énorme châtaignier qui se trouvait au milieu du rond point.

Au même instant, il ressentit à la tête une assez vive douleur. Pensant qu'il s'était heurté contre une des basses branches du vieux géant, il se retourna, et recula tout à coup épouvanté.

C'était contre les jambes d'un pendu qu'il venait de se cogner. L'impulsion que ce choc lui avait donnée balançait au bout de la corde le corps inerte et la figure violacée du pendu...

En même temps qu'il avait ressenti à la tête cette secousse violente, Roger avait poussé du talon un paquet assez volumineux, mais léger et peu résistant, sur lequel il jeta un regard distrait.

C'était une large enveloppe grise, dans laquelle étaient probablement renfermés des papiers.

Sans s'arrêter à ce détail, qui, croyait-il, ne pouvait avoir la moindre importance, Roger jeta son chapeau, ôta son gilet, sa veste, et grimpa lestement dans le châtaignier, sur la maîtresse branche duquel il s'avança.

Alors tirant de sa poche son couteau, il appela Germain.

— Mon cher monsieur, lui dit-il, nous reprendrons quand il vous plaira la conversation que cette aventure a si tristement interrompue; mais, pour aujourd'hui, je vous prie de venir à mon aide. Le voulez-vous?

— Parbleu! fit Germain assez rondement, quoique avec un reste de mauvaise humeur.

— Alors, attention! reprit Roger. Je vais couper la corde d'une main, tandis que je la maintiendrai de l'autre; vous, pendant ce temps, soulevez le pendu par les pieds; ensuite nous le ferons glisser tout doucement jusqu'à terre. Y êtes-vous?

Germain avait suivi mot pour mot les instructions que lui donnait Roger.

— Allez! cria-t-il en soulevant le cadavre avec ses deux bras.

Il avait un certain courage, ce Germain. Il était évident que cette besogne ne lui déplaisait et lui causait même une secrète frayeur; mais il ne voulait pas avoir l'air de trembler devant son ennemi, il ne voulait pas moins faire que lui surtout!

Roger s'était couché tout de son long sur la branche et coupait la corde.

— Prenez bien garde! recommanda-t-il. La corde va céder...

En effet, un dernier coup de couteau détermina la rupture du chanvre. La secousse faillit faire tomber Roger; mais il se cramponna vigoureusement de la main droite, et parvint à glisser le corps assez bas pour que Germain pût le saisir enfin par la ceinture et le déposer sur l'herbe.

Cela fait, il recula involontairement, et se baissa pour ramasser la large et épaisse enveloppe que lui aussi avait aperçue.

A peine y eux-il jeté les yeux, que, sans mot dire, il la glissa précipitamment dans la poche de sa vareuse.

Quant à Roger, il descendit vivement et vint s'agenouiller auprès du cadavre.

— Vite! s'écria-t-il. Allez chercher du secours à Verneuil. Le corps est encore

chaud. Avec des soins immédiats, on pourrait peut-être le rappeler à la vie. Courez !

En prononçant ces paroles, il faisait glisser le nœud coulant dans lequel était pris le cou du pendu, et, sans prendre le temps de se rhabiller, quoique la matinée fût excessivement fraîche, il se mettait en devoir de lui donner les premiers soins.

Quant à Germain, il ne demandait certainement pas mieux que de quitter le théâtre de cette scène lugubre, car il s'éloigna dans la direction du village avec une docilité et une rapidité qui ne laissèrent pas que de surprendre Roger.

Celui-ci se trouva donc seul en présence du cadavre.

Malheureusement, il ne possédait aucune notion de médecine, ou plutôt il ne savait guère que ce que tout le monde a plus ou moins appris. Cependant il avait entendu dire qu'en cas de congestion on pouvait sans inconvénient fendre le gras de l'oreille, pour tâcher d'en faire couler le sang.

Il prit son couteau, coupa l'oreille de l'inconnu. Trois ou quatre gouttes de sang en sortirent lentement, mais ce fut tout.

Alors il se pencha sur lui, le massa, le frictionna, lui souffla longuement dans la bouche pour tâcher de rendre aux poumons leur fonction normale... rien n'y fit.

Au bout d'une demi-henre de ces efforts inutiles, il était en nage. L'eau ruisselait sur son visage ; la sueur commençait à tacher sa chemise blanche de larges plaques humides.

— Et Germain qui n'arrive pas! murmurait-il.

Sans perdre courage, il recommençait ses massages, ses frictions, ses insufflations. Toujours sans résultat. Non-seulement l'inconnu ne revenait pas à lui, mais le corps se refroidissait de plus en plus.

Au bout d'une heure de ce labeur méritant, il était exténué! Il était dans un état de transpiration tel que sa chemise était littéralement collée sur son dos.

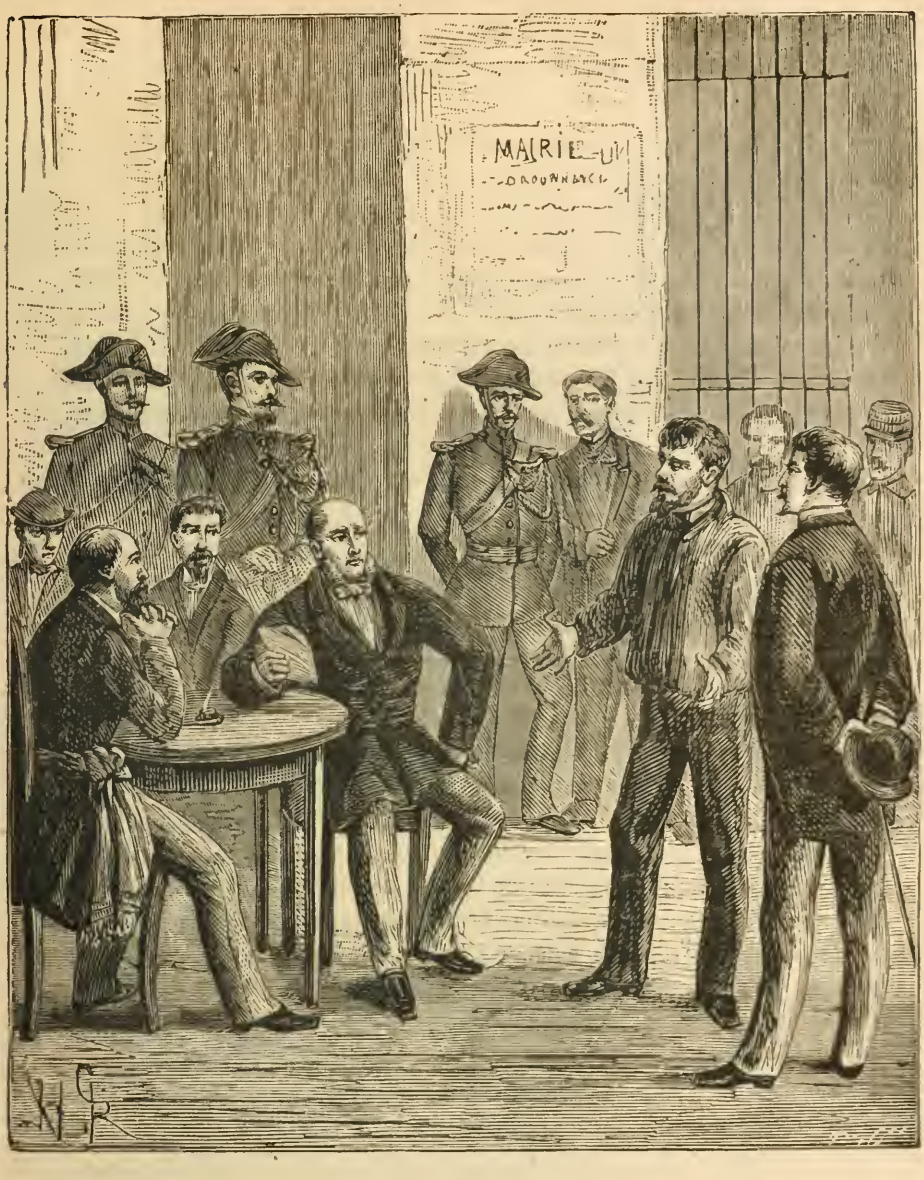
— Mais que fait donc Germain? disait-il. Est-ce qu'il ne serait pas allé à Verneuil? Il devrait être de retour depuis une demi-heure au moins! Ah ! c'est dommage! Je suis sûr que si l'on avait eu un médecin sous la main ce malheureux aurait échappé à la mort.

Maintenant, il était trop tard ! Non-seulement le corps était froid, mais les membres prenaient graduellement la rigidité cadavérique.

Roger renonça à toute autre tentative. Alors seulement il s'aperçut qu'il était trempé. Il alla chercher ses vêtements, les endossa et les boutonna jusqu'au menton. Puis, afin de ne pas se refroidir, il se promena de long en large sous la clairière, les yeux toujours fixés sur le pendu.

Il eut le temps de l'examiner à l'aise.

L'inconnu était un homme de cinquante-huit ans environ, grand, maigre, osseux et très fortement charpenté. Il avait des cheveux gris coupés court, mais très abondants, et des favoris un peu plus noirs que les cheveux.



Le juge d'instruction devina certainement sa pensée. (Page 938.)

Ses grands yeux qui, d'abord, sortaient démesurément de l'orbite, reprenaient peu à peu leur place. Sous les épais sourcils noirs qui les recouvraient, ils semblaient même conserver un restant de vie. Le nez, aquilin et assez fort, retombait sur une bouche moyenne, dont les lèvres violettes étaient légèrement tuméfiées. Le menton, pointu et quelque peu fuyant, semblait d'autant plus effilé que les pommettes étaient plus saillantes.

Par le costume qu'il portait cet homme appartenait évidemment à la classe aisée. Ses habits étaient excessivement propres, et son linge était bien soigné.

— Quels motifs ont pu pousser ce malheureux à se donner la mort? se demandait Roger.

Malgré lui, ses regards se fixaient obstinément sur ce cadavre, dont l'œil gris semblait le suivre et brillait encore d'un certain éclat. Ne pouvant en supporter la vue, il s'approcha, se pencha et ferma les paupières de l'inconnu.

Germain ne revenait toujours pas!

— Qu'est-ce que cela signifie? se demandait Roger.

Si, moins absorbé par les soins que lui imposait l'humanité, il avait été un peu plus curieux, il aurait compris sans doute pourquoi Germain ne se pressait pas.

Le paquet volumineux, qu'il avait poussé du pied et qu'il avait dédaigné, était, en effet, une large enveloppe, que le pendu avait déposée sur l'herbe, à l'endroit même où il avait résolu de se donner la mort

Pendant que Roger grimpait sur l'arbre, Germain avait ramassé l'enveloppe et y avait jeté un regard rapide.

Or, voici ce qu'il avait lu:

« Tout ce qui est contenu dans cette enveloppe appartient à celui qui le trouvera. »

Aussitôt il avait glissé le paquet dans sa poche. Voilà pourquoi aussi il avait obéi avec tant d'empressement aux ordres de Roger.

Il avait hâte de s'éloigner pour savoir ce que contenait cette enveloppe.

Il disparut promptement aux yeux de Roger, qui, du reste, était trop occupé pour le surveiller du regard, et se dirigea en courant vers le village.

Sa première idée — et c'était la bonne, ou du moins la seule honnête — avait été de se rendre chez le maire, de lui communiquer la découverte qu'il venait de faire et de remettre entre ses mains le paquet qu'il avait trouvé; mais, au moment où il allait sortir du bois, il s'arrêta brusquement.

Un invincible curiosité le retenait. Que contenait cette enveloppe?

Il la tira de sa poche. Elle était hermétiquement collée, mais ne portait ni cachet de cire, ni lettres initiales, ni armoiries. Il hésita.

On a beau dire, une lettre fermée inspire toujours un certain respect. Il fit deux ou trois pas encore, puis il s'arrêta de nouveau. La curiosité l'emportait sur l'honnêteté.

Il était sur la lisière du bois, à dix pas de la route de Verneuil.

— Bah! pensa-t-il, je dirai que c'est Roger qui a déchiré l'enveloppe en marchant dessus...

Résolûment il l'ouvrit, et dans un papier qui les recouvrait, il aperçut une liasse de billets de banque.

Il devint livide. Livide de joie et de surprise à la fois! L'enveloppe ne disait-elle pas que cette fortune appartiendrait à celui qui la trouverait?...

Mais, au fait, c'était Roger qui l'avait trouvée bien plutôt que lui! Roger n'en réclamerait il pas le bénéfice? Assurement il en était bien capable. Et alors il faudrait céder à Roger cette fortune! Il faudrait tout au moins la partager avec lui! Oh non! Jamais!

— Que faire, pourtant? conjecturait Germain .. Ma foi! Le plus simple est de n'en pas parler. Ce qui est écrit sur l'enveloppe me dégage de tout scrupule... Oui, c'est cela... je n'en dirai rien... Roger était si occupé qu'il ne se souviendra pas..., peut-être même n'a-t-il rien vu...

Un sourire dérida ses grosses lèvres, tandis qu'un frisson de plaisir parcourait son corps.

— Combien peut-il y avoir là-dedans? reprit-il en palpant délicieusement du doigt la précieuse enveloppe.

Il ne se figurait pas ce qu'elle pouvait renfermer. De sa vie, il n'avait vu une somme si importante représentée par du papier.

— Si tout est en billets de banque, poursuivit-il, il y a au moins... vingt mille francs... peut-être plus, ajouta-t-il. Voyons..

Il allait les tirer de l'enveloppe pour les compter, quand un grand bruit se fit sur la route, accompagné de retentissants éclats de rire.

C'étaient des jeunes gens de Verneuil, qui profitaient du dimanche et du beau temps pour faire une promenade dans le bois.

Ils étaient dix au moins. Ils entrèrent dans le taillis par toutes les issues : les uns choisissant la route, les autres franchissant le fossé pour montrer leur agilité.

Germain n'eut que le temps d'enfouir au fond de sa poche la bienheureuse enveloppe. En moins d'une demi-minute il était entouré.

— Tiens! Germain! s'écria l'un des jeunes gens. Que faites-vous donc là?

— Je vais chez le maire..., balbutia Germain surpris.

— Chez le maire! Par ce chemin-là! en plein bois! Vous vous moquez de nous!

— Il est vrai que j'ai un peu perdu la tête, dit Germain; mais on la perdrait à moins. Si vous saviez ce qui vient de m'arriver...

— Eh bien! que vous est-il arrivé?

— Oh! je n'ai pas le temps de vous le raconter. Vous l'apprendrez assez tôt. Quant à moi, je n'ai pas une minute .. je me sauve... au revoir!

A ces mots, et pour éviter toute explication, Germain les quitta précipitamment.

Aussitôt qu'il eut perdu de vue le groupe de jeunes gens, il ralentit son allure.

— Diable! se dit-il, mais il ne faut pas non plus que je me presse trop d'aller chercher des secours! Si ce pendu revenait à lui, il rentrerait en possession de cet argent et je n'aurais plus rien. Alors je ne pourrais plus épouser Antoinette... je n'aurais plus la joie d'écraser ce misérable Roger... Oh! non. Ne nous pressons pas!

Cependant il était en pleine route, et la route était sillonnée de promeneurs. Il allait atteindre le village, dont les habitants étaient sur leurs portes, en beaux habits du dimanche, attendant l'heure de la grand'messe. Il n'y avait plus moyen d'ouvrir l'enveloppe, de vérifier le nombre de billets qu'elle renfermait.

Germain se résigna et se mit le plus lentement possible à la recherche du maire. Après s'être informé dix fois, il se présenta enfin devant la maison qu'habitait le représentant de l'autorité. Par malheur, le maire était à Paris! Il fallut aller chez l'adjoint, lui raconter ce qui se passait. L'adjoint envoya chercher le garde-champêtre, en même temps qu'il faisait prévenir la gendarmerie et le commissaire de police de Meulan.

Enfin, vers huit heures et demie, l'adjoint et le garde champêtre, suivis d'une foule compacte, arrivèrent sur le théâtre de cet horrible accident, et vers neuf heures seulement, on vit paraître les gendarmes et le commissaire.

Sur-le-champ, on procéda à la levée du cadavre. Le commissaire donna l'ordre qu'on le transportât momentanément dans une des salles de la mairie de Meulan. Puis il demanda quelles étaient les personnes qui avaient découvert le pendu?

Roger se présenta hardiment.

Quant à Germain, il essayait de se dissimuler dans les groupes quand Roger, qui le cherchait du regard, l'aperçut et lui cria :

— Venez donc, Germain !

Germain fut bien forcé d'avancer.

— Veuillez me suivre, messieurs, leur dit le commissaire. Je regrette infiniment de vous déranger, mais il faut que je dresse mon procès-verbal et j'ai besoin de votre concours.

Roger s'inclina et s'empressa de le suivre. Germain eut un mouvement d'hésitation ; mais tous les regards étaient braqués sur lui, il fut obligé de s'exécuter.

Le cortège funèbre se mit en marche, escorté d'une foule compacte et silencieuse, qu'entraînait un mouvement de curiosité malsaine.

Lorsque le cadavre eut été déposé dans la salle, le commissaire ferma la porte à clef, plaça un gendarme en faction et fit télégraphier au parquet de Versailles l'événement qui mettait en émoi toute la population si calme d'ordinaire, des pays environnants.

En effet la nouvelle de cet accident s'était répandue avec la rapidité de la foudre. De toutes parts affluaient les paysans avides de saisir au passage un détail quelconque de ce drame émouvant.

Le commissaire passa dans son cabinet, prit une feuille de papier, sa plume, de l'encre, et se mit à rédiger son procès-verbal.

Après avoir fait une description minutieuse de l'endroit où cette scène lugubre s'était accomplie, il interrogea successivement Roger et Germain, et prit note de leur déposition.

— Est-ce tout ce que vous avez à dire? demanda-t il enfin à Roger.

— Oui, monsieur.

— Et vous ? reprit-il en s'adressant à Germain.

— Moi aussi, monsieur.

— Ainsi vous ne pouvez plus fournir à la justice aucun renseignement?

Roger ne répondit pas. Il se tourna vers Germain, paraissant attendre que celui-ci prît la parole.

— Aucun, dit Germain avec effort.

— Alors, vous pouvez vous retirer, messieurs.

Germain se dirigeait déjà vers la porte, quand Roger l'arrêta.

— Pardon, lui dit-il. Qu'avez-vous donc fait de l'enveloppe?

— Quelle enveloppe? interrogea vivement le commissaire, dont la défiance fut mise à l'instant en éveil.

— Je veux parler, continua Roger, d'un paquet assez volumineux, recouvert d'une large enveloppe grise, que j'ai poussé du pied en même temps que je me heurtais aux jambes du pendu.

— Eh bien ! Qu'est-elle devenue? fit le commissaire.

— Je l'ignore, monsieur. J'ai négligé de la ramasser afin de voler plus tôt au secours de ce malheureux ; mais, quand la corde a été coupée, et pendant que je descendais du châtaignier, j'ai vu M. Germain s'en emparer et la glisser dans sa poche.

Le commissaire se tourna du côté de Germain.

— Cela est-il vrai, monsieur? demanda-t-il d'une voix sévère.

— Oui, monsieur le commissaire... oui... s'empressa de dire Germain avec un sourire forcé Je me souviens à présent... Excusez-moi, monsieur, mais ce suicide m'a tellement troublé... que je ne sais en vérité... la voilà... elle n'est pas perdue.

En balbutiant avec un embarras manifeste ces phrases entrecoupées, il avait, en effet, tiré de sa poche la précieuse enveloppe et la tendait au commissaire.

Sans l'ouvrir, mais après y avoir jeté un coup d'œil rapide, le commissaire la serra dans le tiroir de son bureau.

— Ah ! je comprends... murmura-t-il.

Pendant ce temps, Germain, pâle comme un soleil de pluie, adressait à Roger un regard haineux et chargé de terribles menaces.

— C'est bien, messieurs, dit enfin le commissaire. Vous pouvez vous retirer ; mais je vous engage à ne pas quitter Meulan d'aujourd'hui, afin de vous tenir à la disposition du juge d'instruction, qui ne manquera pas d'arriver dans l'après-midi.

Les deux jeunes gens s'éloignèrent. Après avoir traversé la foule, qui se livrait au dehors à toutes sortes de commentaires, ils regagnèrent chacun leur logis, sans avoir échangé même un salut.

Vers deux heures, le juge d'instruction arriva, accompagné d'un greffier. Il commença par prendre connaissance du procès verbal dressé par le commissaire, procéda à un long examen, se fit remettre l'enveloppe, en vérifia très attentivement tour à tour l'état, la forme, la suscription, le contenu ; puis il donna l'ordre qu'on introduisit les deux témoins.

Roger, qui se tenait aux aguets, avait appris l'arrivée du magistrat et s'était déjà présenté. Quant à Germain, il fallut l'envoyer chercher par un gendarme.

Il manifesta un empressement et une obséquiosité que le magistrat arrêta d'un geste.

— Un instant! fit-il. Procédons par ordre. Où est le premier témoin, Roger de Montmaury, celui qui a coupé la corde...

— Me voici, monsieur, répondit Roger

— Veuillez déposer des faits à votre connaissance et n'omettez aucun détail, je vous prie.

De Montmaury renouvela dans toute son étendue, en un langage choisi, avec beaucoup de précision et de clarté, la déposition qu'il avait déjà faite dans la matinée.

A son tour, Germain dut faire un récit à peu près semblable; mais il le fit avec embarras, d'une voix hésitante et mal assurée.

— Bien, dit le juge impassible, veuillez, messieurs, signer le procès-verbal, dont le greffier va vous donner lecture.

Cette formalité accomplie, le magistrat se tourna vers Roger.

— Permettez-moi, reprit-il, de vous adresser encore quelques questions, relativement à cette enveloppe, dont nous n'avons que fort peu parlé jusqu'à présent. Vous l'avez vue, Montmaury, puisque c'est vous qui l'avez signalée au commissaire.

— Certainement, monsieur.

— Avez-vous vu sur cette enveloppe trace d'une écriture quelconque?

— Non, monsieur, je ne m'en suis pas même occupé. J'ai couru au secours de ce désespéré. je me suis aperçu que le cadavre était encore chaud J'étais persuadé, et je le suis encore, que si l'on avait pu donner des soins immédiats à ce malheureux, on l'aurait sauvé ; mais plus d'une heure et demie s'est écoulée, et malgré ma bonne volonté...

— Oui, vous avez fait noblement votre devoir, monsieur de Montmaury. La justice vous en sait gré, et l'humanité vous en remercie par ma bouche ; mais revenons à cette enveloppe. Vous n'avez pas vu la suscription qu'elle portait?

— Non, monsieur.

— Eh bien ! je vais vous la communiquer, moi.

— Et le magistrat lut d'une voix grave et lente les deux lignes suivantes :

« Tout ce qui est contenu dans cette enveloppe appartient à celui qui le trouvera. »

— Ah ! fit Roger surpris.

Il n'ajouta pas une parole, mais il regarda Germain avec un étonnement mêlé d'un écrasant mépris. Il avait compris pourquoi Germain avait tant hésité à se défaire de cette enveloppe et pourquoi, peut-être, il avait mis si longtemps à chercher des secours.

Le juge d'instruction devina certainement sa pensée. Certainement aussi sa conviction était déjà formée à cet égard, car ce fut avec une certaine rudesse qu'il s'adressa à Germain.

— Germain Cassut, approchez! dit-il.

Celui-ci sentit quelle humiliante différence il y avait entre le ton de parfaite urbanité sur lequel le magistrat avait parlé à de Montmaury et la sévérité avec laquelle il l'interrogeait. Il en ressentit une telle colère que son visage s'empourpra.

— Pourquoi vous êtes-vous emparé de cette enveloppe sans la montrer à M. de Montmaury? demanda le juge.

— C'était pour la remettre au commissaire, monsieur.

— Si c'était dans ce but, parfaitement louable et auquel le devoir vous ordonnait impérieusement de ne pas vous soustraire, pourquoi après les constatations préalables, quittiez-vous le bureau du commissaire sans lui remettre ces papiers!

— Je l'ai déjà dit, monsieur. J'étais si troublé que j'avais oublié...

— Je connais votre version, interrompit le magistrat. Maintenant répondez : Qui a lacéré cette enveloppe?

— Je ne sais, monsieur.

— Avez-vous lu les deux lignes qui y sont tracées?

— Non, Monsieur. Je ne l'ai pas pu... j'ai couru tout de suite au village...

— Ainsi vous ignorez ce qu'elle contient?

— Oui, monsieur.

— Et comment expliquez-vous que cette enveloppe soit déchirée?

— Oh! d'une façon bien simple, monsieur. C'est évidemment de Montmaury qui, en mettant le pied dessus...

— Ce n'est pas possible. Si cet accident s'était produit de la façon que vous le prétendez, l'enveloppe porterait de cette violence une empreinte quelconque. Or, elle est immaculée, et de Montmaury affirme l'avoir seulement poussée du pied...

— Que voulez-vous que je réponde? fit Germain tout décontenancé. Cela ne peut cependant être arrivé que comme cela...

— Encore une fois, c'est impossible. Si le pied de M. de Montmaury avait brisé cette enveloppe, il y aurait foulure, souillure, cassure, si vous le voulez, mais, si habile qu'il fût, ce pied n'aurait pas pu déchirer l'enveloppe dans toute sa longueur, sans dévier, pour ainsi dire, du pli formé par l'arête supérieure du papier.

— Que voulez-vous que je vous dise, moi? fit Cassut poussé dans ses derniers retranchements. Vous avez l'air de croire que c'est moi qui l'ait déchirée cette enveloppe...

— Je ne vous le cache pas.

— Dans quel but l'aurais-je fait cependant?

— Pour voir ce qu'il y avait dedans, tout simplement.

— Mais comment aurais-je su qu'il y avait des billets de b...

Germain n'acheva point sa phrase. Il venait de s'apercevoir qu'il avait commis une imprudence.

Il aurait bien voulu la rattraper ; malheureusement il était trop tard.

Le juge d'instruction ne se départit point du calme imperturbable qu'il affectait; mais son regard fin se fixa sur Roger, tandis que ses lèvres closes ébauchaient un sourire de pitié.

— Je savais bien que je finirais par le prendre... avaient l'air de dire ce regard et ce sourire.

Cassut comprit que toute dénégation devenait dangereuse.

— Eh bien! oui, reprit-il brusquement. J'ai lu ce qu'il y avait d'écrit sur l'enveloppe et j'ai eu la curiosité de voir ce qu'il y avait dedans. C'est vrai aussi. Vous êtes là à m'emberlificoter dans un tas de questions... On dirait, à vous entendre, que je suis un criminel et que c'est moi qui ai pendu ce pauvre diable. Je ne suis ni un assassin, ni un voleur, pourtant. Quel mal ai-je fait après tout? Puisque ce qu'il y a là dedans appartient à celui qui le trouvera, et puisque c'est moi qui l'ai trouvé...

— Pardon, c'est vous qui l'avez ramassé, mais c'est de Montmaury qui l'a trouvé, interrompit le juge d'instruction, puisque, vous l'avouez vous-même, c'est lui qui, le premier, l'a poussé du pied.

— Oh! je ne réclame pas, monsieur, s'empressa de dire Roger.

— C'est fort bien à vous, fit le magistrat, mais vous ne savez pas ce qu'il y a dans cette enveloppe! Demandez-le à Cassut.

— Quant à cela, monsieur le juge, répondit vivement Cassut, sur les cendres de mes père et mère, sur mon salut, devant Dieu qui m'entend, je vous jure que j'ignore combien il y a d'argent dans ce chiffon de papier! Je n'ai pas eu le temps de compter, j'en conviens...

Cette sorte d'objurgation avait été faite avec tant de franchise et de conviction, que le magistrat ne douta pas, cette fois, de la véracité du témoin.

— Eh bien, messieurs, prononça-t-il en scandant chacune de ses paroles. Il y a là deux cent mille francs!

Le cadavre de l'inconnu avait été minutieusement fouillé. On n'avait découvert sur lui aucun papier de nature à révéler son identité. Pas un doute ne subsista même sur sa résolution bien arrêtée de se donner la mort, car les chiffres que devaient porter sa chemise, ses chaussettes et son mouchoir avaient été soigneusement coupés, afin que la justice ne pût se livrer à aucune recherche. Le nom du chapelier, qui se trouvait au fond de la coiffe du chapeau, avait même été gratté avec un canif, pour qu'il fût impossible de le déchiffrer.

Après avoir fait part aux deux témoins de ces circonstances, le juge d'instruction sortit de l'enveloppe un papier.

— A présent, messieurs, dit-il, je dois vous donner lecture de ce document. Veuillez l'écouter avec la plus grande attention.

A ces mots, assurant sa voix, il commença :

« Si vigoureux que je paraisse, je suis atteint d'une maladie incurable et qui me cause les plus atroces souffrances. J'ai donc résolu d'en finir avec la vie. J'emporte avec moi une corde et j'ai choisi l'endroit où je veux me pendre.

Comme il vous plaira, fit le juge un peu désarçonné. (Page 942)

« J'ai pris, je crois, toutes les précautions imaginables pour que mon identité ne puisse pas être constatée. Si cependant j'avais oublié quelque chose, et, si, par un moyen quelconque, on parvenait à retrouver mon nom et ma famille, j'entends qu'il ne soit absolument rien changé aux conditions qui suivent :

« Remarquant combien la destinée est injuste, ayant eu sous les yeux mille exemples du peu de cas que certains héritiers font de la succession qui leur

échoit, ne voulant surtout pas que ma fortune, si péniblement gagnée, soit gaspillée en folles prodigalités, ou compromise dans des entreprises hasardeuses, je m'en remets à Dieu du soin d'en disposer à sa guise, bien persuadé qu'il ne permettra pas, dans sa haute sagesse, que cette fortune tombe entre des mains indignes.

« En conséquence, j'ai réalisé le peu que je possède, se montant à deux cent mille francs nets, que j'ai glissés, ci-inclus, en billets de la Banque de France, pour, cette somme, être remise de plein droit et sans contestation possible à la personne qui trouvera le pli qui la renferme.

« Déclarant agir en parfait état de santé et en toute connaissance, et affirmant que telle est mon immuable et dernière volonté. »

Naturellement, ce testament, écrit d'une main ferme et d'une écriture correcte n'était pas signé, ne portait aucune date, et n'indiquait pas l'endroit où il avait été rédigé. Il était, du reste, parfaitement clair et ne pouvait donner lieu à aucune interprétation, en dehors de ce qu'il voulait dire.

Quand il eut entendu la lecture de ce document, Germain respira plus librement.

Le juge d'instruction, après avoir remis dans l'enveloppe le testament et les billets, se tourna vers Roger.

— Vous le voyez, monsieur, reprit-il, quand vous disiez tout à l'heure que vous ne réclamiez rien, j'avais raison de vous faire observer que vous vous engagiez un peu légèrement.

— Mais non, monsieur, dit Roger.

— Comment ! n'est-ce pas vous qui, réellement, avez trouvé ce papier ? N'êtes vous pas en droit d'en réclamer le contenu ?

— Peut-être, monsieur, mais je ne le ferai certainement pas.

— Quoi ! vous vous contenterez de la moitié ! Vous voulez partager avec Cassut ?

— Pas davantage, monsieur.

— Mais alors que comptez-vous donc faire ?

— Rien, monsieur. Je renonce tout simplement aux droits que je pourrais faire valoir.

— Mais vous reconnaissez implicitement dans ce cas que c'est Germain Cassut qui a trouvé ce trésor !

— Je ne dis pas non.

— Et vous lui en abandonnez la totalité ! s'écria le magistrat, qui n'en pouvait croire ses oreilles.

— Oui, monsieur.

— Comme il vous plaira, fit le juge un peu désarçonné : mais il était de mon devoir de vous éclairer...

— Et je vous en remercie sincèrement, monsieur, interrompit Roger ; mais, à tort ou à raison, je serais fort embarrassé, je ne vous le cache pas, d'une fortune acquise dans des conditions semblables. Ne croyez pas que ce soit par fierté. Je

ne suis rien que le fils d'un pauvre honnête homme, qui est mort dans un état voisin de la misère. Je ne possède rien, je suis simple commis dans une fabrique et je gagne assez péniblement ma vie. Pourtant, si obscur que je sois, je prétends ne devoir qu'à moi la fortune dont je jouirai un jour, si jamais j'arrive à la fortune. C'est un scrupule un peu exagéré, je ne m'en défends pas; mais il me semble que ce legs du pendu me pèserait comme un remords et que cet argent, acquis sans travail, fruit de la mort, résultat du suicide, ne me porterait pas bonheur. Voilà pourquoi je ne réclame rien, monsieur.

A ces mots, Roger s'inclina et fit mine de se retirer.

Le magistrat se leva vivement de son siège et lui coupa la retraite, pour lui tendre sa main toute grande ouverte.

— Touchez-là, monsieur, lui dit-il, vous êtes un honnête homme.

Puis il se tourna vers Germain, dont le visage rayonnait.

— Ainsi, monsieur, continua-t-il, c'est bien vous, et vous seul, maintenant, qui prétendez être l'héritier du pendu ?

— Dame !... puisque M. Roger y renonce; il me semble que...

— Et, sans doute, vous n'avez pas les mêmes scrupules que lui.

— Oh ! pas si bête !

— Fort bien. En ce cas, monsieur Germain Cassut, si dans un an et un jour on n'a pas retrouvé la famille de ce désespéré, si aucune réclamation ne s'est élevée et si M. Roger ne se ravise pas, les deux cent mille francs vous seront remis. Jusque-là vous pouvez vous retirer, je n'ai plus besoin de vous.

Il est impossible de se figurer le désappointement profond qui se peignit sur le visage de Germain. Probablement il s'imaginait que, séance tenante, on allait lui donner cet argent. Quelle déception ! Que de *si*, que de *mais* le séparaient encore de ce moment fortuné !

Quoi ! si l'on retrouvait la famille, si des réclamations s'élevaient, il pouvait être dépossédé ! Quoi ! malgré sa déclaration formelle, Roger avait encore le droit de se raviser ! Bien sûr, il se raviserait ! On peut dans ce moment d'orgueil refuser la fortune, mais, quand on a toute une année pour se repentir, il n'est pas admissible qu'on ne regrette pas ce moment d'aberration ! Germain s'en alla, tout déconfit.

— Après tout, il m'en restera toujours la moitié, se dit-il pour se consoler. Mais attendre un an... c'est dur !

Quand à Roger, après avoir serré une fois de plus la main du juge d'instruction, il regagna la modeste chambre qu'il occupait au bord de la Seine. Pendant ce temps, le magistrat continuait ses investigations.

Après avoir pris le signalement minutieux du pendu, relevé chaque partie de son vêtement, en avoir décrit la forme et la couleur, il fit venir un photographe, qui tira sous ses yeux le portrait du malheureux, et reçut l'ordre d'en envoyer cent exemplaires au parquet de Versailles.

Le reste de l'instruction ne révéla que des détails insignifiants. On apprit que le pendu était arrivé à la station de Meulan, vers huit heures trois quarts, par le train parti de Paris à sept heures et demie. Seulement son billet avait été mêlé

avec les autres, de sorte qu'il ne fut pas possible de savoir s'il arrivait directement de Paris, ou s'il était monté en wagon à l'une des stations intermédiaires.

L'inconnu avait été vu, vers neuf heures et demie, dans l'un des cafés de la ville, où il s'était fait servir un verre de vin chaud, mais dans aucune des auberges de Meulan il n'avait arrêté de chambre pour y passer la nuit. On en fut donc réduit à supposer qu'à partir de dix heures et demie, heure à laquelle il était sorti du café, il avait erré dans les environs ou dans le bois de Verneuil, et que, vers six heures du matin seulement, il avait pris le parti de se pendre.

Le soir même de ce lugubre événement, Roger, légèrement attristé, rentrait presque immédiatement après dîner dans sa chambre. Il faisait un temps admirable. Une légère brise soufflait du Nord-Est, le ciel pur et sans nuage était d'un bleu irréprochable. Appuyé sur le balcon de sa fenêtre, Montmaury regardait distraitement la Seine, à travers les arbres qui la dérobaient çà et là à ses regards. Au-dessous de lui passaient sur le bord de l'eau des groupes bruyants ou des couples tendrement enlacés. A la vérité, il ne voyait rien de tout cela. Il songeait. .

Peu à peu la nuit vint, le ciel bleu s'assombrit et se constella d'étoiles, dont la lune fit bientôt pâlir la clarté. Roger n'avait pas bougé. Certes le paysage était splendide, plus merveilleux encore à la pâle lueur de la lune qu'aux rayons dorés du soleil couchant, et pourtant Roger, toujours immobile, dédaignait ses magnificences. Vers dix heures, il referma sa fenêtre.

— Oui, murmura-t-il, ce juge d'instruction avait raison. C'était peut-être un moyen de me rapprocher d'elle...

A la même heure, Germain était au bal de Meulan, où il dansait un joyeux rigodon avec les couturières du pays. Le bruit de son aventure s'était répandu dans la plus obscure des maisons. Les jeunes filles le regardaient déjà d'un œil complaisant et provocateur ; les jeunes gens se le montraient du doigt et le considéraient avec envie.

— A-t-il de la chance ce Germain ! s'écriaient-ils. Dire que j'aurais pu passer par là à la même heure ! Ah ! si j'avais su...

Et chacun lui souriait, lui tendait la main, lui offrait un verre de vin.

En revanche, si Germain était bien accueilli, Roger était fort mal traité. Tout le monde savait qu'il avait refusé sa part des deux cent mille francs laissés par le pendu.

— Quel imbécile ! quel crétin ! quelle huître que ce M. Roger !

Telles furent à peu près les seules exclamations que provoqua, ce soir-là, au bal de Meulan, le désintéressement de Montmaury.

Le lendemain, tout ce bruit s'était apaisé. Les paysans étaient retournés à la charrue ; Roger et Germain avaient repris à la fabrique leurs occupations quotidiennes.

Fidèle à sa promesse, Roger n'adressait la parole à Germain que pour les nécessités du service. Celui-ci, loin de manifester, cependant, contre le jeune commis aucun sentiment hostile, semblait avoir pris à tâche de lui faire oublier les violences auxquelles il s'était laissé emporter. Non-seulement il ne parlait plus

de reprendre la conversation au point où il l'avait laissée; mais encore il se montrait aimable, obséquieux, presque servile envers M. de Montmaury.

Roger ne fut nullement sensible à ces platitudes. Il comprenait bien quel but poursuivait Germain. A cela il n'avait pas grand mérite, car rien n'était plus facile que de pénétrer la pensée du jeune contre-maître.

Tous les matins, il achetait un journal, pour voir s'il y était question du pendu et du singulier testament qu'il avait fait. Tous les soirs, il se rendait au café, dévorant avec la même fièvre, toutes les feuilles qui lui tombaient sous la main.

Pendant une dizaine de jours, en effet, les journaux s'étaient occupés de cette étrange aventure. Quelques-uns l'avaient interprétée de telle façon que Germain en avait la chair de poule. Puis survint une autre aventure, plus bizarre ou plus dramatique : on ne parla plus de celle du pendu.

Les semaines, les mois s'écoulèrent, sans qu'il fût question de rien. Germain commençait à se rassurer et se montrait de plus en plus prévenant envers Roger. Il ne voulait lui donner aucun prétexte de vengeance, de peur que de Montmaury ne se ravisât !

Enfin huit jours à peine séparaient Cassut du bienheureux moment où le legs du pendu allait définitivement lui appartenir, quand, un beau jour, Roger reçut de M. Voisin, son patron, une invitation à dîner. Il en fut un peu surpris. C'était la première fois que pareil fait se présentait.

II

LA TENTATION DE ROGER

M. Voisin était un vieil industriel, âgé de soixante ans passés, qui s'était donné dix fois plus de mal pour manger sa fortune que d'autres n'en prennent pour l'augmenter. Il appartenait à cette classe de chercheurs et de théoriciens, qui ne savent jamais se contenter de ce qu'ils ont entre les mains. Sans cesse son imagination rêvait de nouvelles chimères et son esprit inquiet formait les plus audacieux projets. Il avait pris dans sa vie plus de trente brevets et avait dépensé chaque fois, pour lancer l'invention récente, tout l'argent que lui rapportait son usine de produits chimiques. Jusqu'ici, pas une de ces inventions n'avait réussi, et pourtant il ne se décourageait pas encore. Il venait de trouver autre chose !

Malheureusement, tout se ressentait autour de lui de cette extrême versatilité d'esprit. Son usine, moins surveillée qu'elle n'aurait dû l'être, ne rapportait déjà

plus les mêmes bénéfices que par le passé. En outre, comme ces bénéfices étaient dépensés régulièrement, et souvent dépassés par le chiffre coûteux de ses combinaisons illusoires, il en résultait que les bâtiments étaient en mauvais état, que les machines ne marchaient pas, et qu'il devenait urgent d'y faire les réparations indispensables.

M. Voisin ne s'en apercevait pas. Depuis si longtemps il vivait au milieu de ces murs noircis, le bruit plus ou moins régulier des machines lui était si familier, qu'il ne s'était pas aperçu que tous ces objets vieillissaient, pas plus qu'il ne s'apercevait qu'il avait vieilli lui-même. Tout entier au nouveau plan qu'il élaborait, il avait résolu de vendre son usine et de consacrer à cette dernière invention la somme qu'il en retirerait. C'était une folie assurément ; car non-seulement il n'avait pas mis de côté un rouge liard pour ses vieux jours, mais il avait une fille de dix-huit ans et demi, en âge d'être mariée, par conséquent, et à laquelle il n'avait pas la plus petite dot à donner. Or, M. Voisin ne s'était pas fait illusion à cet égard.

— Ce qu'il me faudrait, s'était-il dit, ce serait un gendre connaissant à fond la fabrication de mes produits, qui m'apporterait une somme de deux ou trois cent mille francs, et à qui j'abandonnerais la plus-value en guise de dot, ce qui constituerait à Antoinette un avoir fort respectable.

En effet, l'usine valait encore au bas mot quatre cent mille francs.

—De cette façon, poursuivait M. Voisin, j'aurais trois cent mille francs à moi, bien liquides, à l'aide desquels je lancerais une nouvelle affaire,— sans compter une foule d'autres, que je rumine déjà et qui me feront dix fois millionnaire en deux ans.

Cependant, il faut bien le dire, cette combinaison l'absorbait moins encore que les chimères qu'il poursuivait, et, quoiqu'il en eût parfois touché deux mots à Antoinette, il ne s'occupait pas du tout de trouver le gendre qu'il avait rêvé.

Antoinette y songeait, elle ; mais où trouver un mari qui réunît toutes les qualités voulues? Elle avait perdu sa mère à l'âge de trois ans. Depuis cette époque, elle avait été abandonnée par son père aux soins des domestiques. Elle n'avait jamais quitté la maison paternelle, c'est vrai. M. Voisin, dont elle était la fille unique, n'avait voulu à aucun prix se séparer d'elle pour la mettre en pension.

— Je lui donnerai tous les maîtres qu'elle demandera, avait-il dit ; mais je ne veux pas qu'elle me quitte. J'entends me réserver le droit de la surveiller.

Sans doute il y était fermement résolu ; mais quelle belle surveillance exerçait sur son enfant cet homme, que réclamaient à toute heure, non-seulement les exigences de son industrie, mais encore les caprices sans cesse renouvelés d'une imagination maladive!

Antoinette eut tous les maîtres désirables, mais ne travailla jamais.

— A quoi ça sert-il de se fourrer tout plein de choses comme ça dans la tête? lui disaient les domestiques. Allez donc dans le jardin, courez au grand air, mangez bien, buvez sec, dormez la grasse matinée, puisque vos moyens vous le permettent, vous ne vous en porterez que mieux.

Et Antoinette suivait à la lettre les recommandations des domestiques, qui lui plaisaient infiniment mieux que les réprimandes aigres-douces de ses professeurs.

De temps en temps, quand ses loisirs le lui permettaient, M. Voisin essayait de l'interroger et s'apercevait bien que sa fille ne faisait aucuns progrès ; mais elle était si jeune... Et puis elle était si câline, si rusée... Elle savait si habilement détourner la conversation ! Quand son père lui parlait enseignement, elle lui répondait invention. Elle lui demandait ce qu'était devenue sa dernière invention. Une fois lancé sur ce terrain, le cher utopiste s'en donnait à cœur joïe. Il oubliait bientôt les sévérités auxquelles il venait de se décider pour punir l'espiègle petite fille. Et il allait... il allait .. jusqu'à ce que, voyant Antoinette bâiller à se décrocher la mâchoire, il la renvoyait avec une petite tape sur la joue, en lui disant :

— Allons, en voilà assez pour aujourd'hui, va t'amuser

La madrée enfant ne demandait que cela. Elle s'envolait, comme l'oiseau à qui l'on vient d'ouvrir la porte de sa cage. Elle allait dans le jardin, bâtissait des maisons, faisait des tranchées dans les allées, rognait, taillait, coupait à tort et à travers, si bien que le jardinier se désolait et venait se plaindre à son maître, les larmes aux yeux, des ravages qu'exerçait l'enfant terrible.

— Bah ! cela se passera, disait M. Voisin. Console-toi, mon vieil André. Ce qui nous manquera, nous l'achèterons. Il faut bien que les enfants s'amusent.

Il est facile de concevoir en quel état rentrait Antoinette à la suite de ces escapades. La femme de chambre lui changeait de vêtements et lui disait :

— Allez toujours, mademoiselle, vous n'userez jamais tout le savon de la blanchisseuse.

Elevée dans de pareils principes, habituée, encouragée même à ne faire que ses volontés, on voit d'ici comment Antoinette grandit. A quinze ans, elle ne savait rien. Notions de morale ou de piété, tout lui était inconnu. Le peu de catéchisme qu'elle avait appris, pour faire sa première communion, n'avait laissé en elle aucun vestige. Rien ne la modérait, ne la retenait, que son caprice et ses goûts.

Ne pouvant plus se traîner dans le jardin, elle acheta, pour se distraire, un pistolet de salon d'abord, puis une carabine, et fit une guerre impitoyable aux oiseaux, aux mulots surtout. Cette fois le jardinier se pâmait d'aise. Grâce à l'adresse d'Antoinette, les plus beaux fruits se prélassaient sur les espaliers, protégés des rongeurs par le coup d'œil sûr de la jeune fille.

Cette passion ne fut pas de longue durée. Il lui prit alors des fantaisies de littérature. Comme elle n'avait rien appris, elle ne pouvait lire, sans dormir, un ouvrage sérieux. Un jour qu'elle sommeillait doucement, tenant encore à la main le livre qui l'avait magnétisée, Rose entra. Rose, c'était sa femme de chambre. Au bruit qu'elle fit, Antoinette se réveilla.

— Ah ! c'est toi, dit-elle. Tant mieux ! ce maudit livre m'avait endormie.

— Aussi, fit Rose, pourquoi lisez vous des livres semblables ? Ceux que j'ai sont bien plus amusants. Je vous réponds qu'ils ne vous endormiraient pas.

— Vraiment? Eh bien! prête-les moi.

— Ah! non, par exemple! Si monsieur vous les voyait dans les mains, il serait capable de me renvoyer.

— C'est donc bien vilain?

— Paul de Kock! C'est très amusant, au contraire; seulement c'est un peu... un peu... croustilleux. Mais, ajouta-t elle vivement, ne croyez pas que ce soient de mauvais livres, mademoiselle! Tout le monde les lit.

— Alors, si tout le monde les lit, pourquoi ne les lirais-je pas?

— Pour ma part, je n'y vois pas d'inconvénient, mademoiselle; mais votre père...

— Eh! mon père n'en saura rien, n'aie pas peur. Si par hasard il les trouve, je lui dirai que j'ai acheté ces livres au hasard... sans savoir pourquoi ni comment.

— Vous me le promettez?...

— Sur mon honneur!

— Alors, ce soir, avant de vous mettre au lit, je vous en apporterai un.

Le soir même, Rose remit à sa jeune maîtresse un roman intitulé : *La Pucelle de Belleville.*

— Tiens! c'est gentil ce titre-là, fit Antoinette qui avait entendu parler de la Pucelle d'Orléans. Est-ce que ça ressemble à l'histoire de Jeanne d'Arc?

— Pas tout à fait, répondit Rose en souriant,

Antoinette prit le livre dès qu'elle fut couchée, et ne s'endormit pas.

Après ce volume-là elle en dévora un second, puis un troisième; puis toute la série y passa. Son innocence fit comme la série.

Depuis ce moment, elle s'adonna presque exclusivement à la lecture des romans, choisissant de préférence ceux dont le titre promettait à sa curiosité des révélations malsaines.

A dix-huit ans, elle en était arrivée à éteindre presque entièrement l'esprit au profit de la chair. Elle était gourmande, sensuelle, avides d émotions, piquée par une tarentule inexplicable, qui allumait parfois dans ses yeux des lueurs soudaines, qui lui donnait le frisson de la tête aux pieds, et la faisait brûler d'ardeurs inconnues.

Elle cachait habilement cette bibliothèque *de choix* dans un meuble dont elle seule avait la clef, de sorte que son père, toujours préoccupé, ne découvrit jamais cette contrebande effrénée.

Qu'on ajoute à ces dispositions d'esprit celles d'un tempérament robuste, d'une constitution vigoureuse, et l'on se figurera quelle femme promettait d'être Antoinette.

Elle n'était pas belle dans la pure acception du mot. Elle était belle fille seulement. Des cheveux noirs, épais, un peu crépus et ondulant naturellement, surmontaient un large front, que terminaient deux sourcils nettement arqués. Au-dessus d'un petit nez rond, aux narines un peu trop larges, mais d'une excessive mobilité, se dessinait une jolie bouche, bien fraîche, bien rose, aux lèvres bien pleines, et qui faisait voir en riant deux rangées de petites dents irréprochablement alignées.

Celui qui prendrait l'usine de M. Voisin serait obligé de prendre sa fille par dessus le marché. (Page 954)

Au milieu d'un menton gracieusement arrondi, on apercevait une fossette assez profonde. Enfin ses grands yeux noirs, légèrement voilés par de longs cils, mais expressifs, langoureux ou passionnés tour à tour, achevaient de donner à sa physionomie un cachet de sensualité qui ne pouvait échapper à l'œil du moins clairvoyant observateur.

Le col était fort, bien planté sur de larges épaules, qui s'effaçaient pour mieux

laisser voir les contours d'une gorge ferme et ronde. La taille, flexible et hardiment cambrée, faisait ressortir voluptueusement les formes accusées qui la dessinaient.

Les mains n'étaient pas laides. C'étaient celles d'une désœuvrée, qui avait tout le temps de les soigner, mais elles n'avaient pas l'élégance aristocratique d'une femme de race. De même, le pied, ni trop petit ni trop grand, était un peu plat, et ne se cambrait pas, comme la taille sous le corset, dans la bottine de chevreau qui l'emprisonnait étroitement.

Antoinette était donc une nature robuste, un peu commune, mal élevée, volontaire, pervertie déjà par des lectures toujours dangereuses à un âge aussi tendre. Seulement elle avait de la jeunesse, de l'éclat, de la malice, de la gaieté, et le sourire qui errait presque toujours sur ses jolies lèvres avait une grâce qui empêchait de s'arrêter trop longuement sur les petites imperfections que nous avons signalées.

Le jour où, pour déférer à l'invitation qu'il avait reçue, Roger se présenta vers six heures à la porte de la maison particulière qu'habitait M. Voisin, celui-ci n'était pas encore de retour. Rose le fit entrer, lui ouvrit la porte du jardin, en lui disant que Mlle Antoinette s'y trouvait et se ferait un plaisir de le recevoir.

Roger s'aventura donc dans le jardin et distingua bientôt, en effet, la jeune fille, habillée, comme une ingénue, d'une robe de mousseline blanche, mais d'une mousseline si transparente qu'elle permettait d'admirer à loisir tout ce qu'elle avait la prétention de vouloir cacher.

Dès la première page de ce récit, Antoinette entre en scène. Si peu question qu'il soit d'elle dans la dispute qui s'élève entre Roger et Germain, on devine qu'elle est entre eux un sujet de discorde.

En effet, si l'on s'en souvient, Germain se plaignait avec une certaine amertume qu'Antoinette, chaque fois qu'elle venait à l'atelier, regardait avec trop de persistance le cabinet vitré dans lequel, entouré de ses livres, se tenait Roger. C'était par défiance, croyait Germain. Le croyait-il réellement, ou cherchait-il à s'abuser lui-même sur la véritable signification de ces regards? Peut-être.

Dans tous les cas, les ouvriers ne partageaient pas son avis.

Antoinette, en effet, avait voulu faire de la popularité dans la petite République que présidait son père. Un beau jour, la fantaisie lui avait pris de parcourir les ateliers, chose qu'elle n'avait jamais faite qu'une fois, alors qu'elle était toute petite et que son père la conduisait par la main. Si jeune qu'elle fût à cette époque, il lui était resté de cette première visite une impression profonde.

Dans son jeune cerveau, une comparaison effrayante s'était déjà établie entre sa petite taille, son extrême faiblesse et le volume gigantesque des machines, la profondeur et la largeur des cuves au fond desquelles fermentaient les acides, et la dimension des cornues où se condensaient les cristaux. Il lui était donc resté dans la mémoire une impression assez semblable à celle que dut ressentir Gulliver, quand il débarqua à Brobdingnag, dans le pays des Géants.

En refaisant, à douze ou treize ans de distance, cette visite, qui était restée

gravée si profondément dans son esprit, elle se figurait sans doute ressentir les mêmes étonnements.

Ce fut presque une déception qu'elle éprouva. Elle ne s'expliqua pas du premier coup par quel phénomène bizarre toutes choses avaient repris à ses yeux leurs véritables proportions. Comme elle se retirait, profondément désappointée, elle se trouva face à face avec Roger, qui regagnait la pièce qui lui était affectée, et qu'elle avait vu dix ou douze fois déjà, alors qu'il traversait les cours ou qu'il venait prendre les ordres de M Voisin.

— Mademoiselle, lui dit-il en riant, l'entrée des ateliers est sévèrement interdite au public; vous avez enfreint la consigne, vous êtes à l'amende.

— A l'amende de quoi ? demanda-t-elle.

— D'une dizaine de bouteilles de vin, que vous ferez vider par les ouvriers, si vous le voulez, mademoiselle, ce qui leur permettra de boire pour la première fois à votre santé.

Antoinette trouva l'idée originale, et comme Germain, qui lui avait servi de guide, se trouvait encore à ses côtés, elle lui donna l'ordre d'aller chercher les dix bouteilles de vin à la maison. Germain ne pouvait guère se soustraire à cette prière, faite de la voix la plus gracieuse du monde; mais il sortit en jetant un regard furieux sur Roger qui, le premier, avait eu cette excellente idée. Un quart d'heure après, les trente ouvriers de l'usine étaient réunis autour d'une cuve renversée, dont ils avaient fait une table, et buvaient à la santé de la *patronne*.

— Ce n'est pas à ma santé qu'il faut boire, mes amis, répondit-elle, car je n'avais pas songé à vous faire cette surprise : c'est à celle de M. Roger, qui m'en a suggéré la pensée.

— A la santé de M. Roger ! crièrent docilement les ouvriers.

Et ils le firent d'autant plus volontiers qu'ils aimaient beaucoup ce jeune homme. Si peu de relations qu'ils eussent avec lui, ils avaient été maintes fois à même d'apprécier son extrême douceur et son exquise urbanité, — ce à quoi l'ouvrier est plus particulièrement sensible qu'on ne le croit.

Le mouvement que cette scène avait occasionné avait été une distraction pour Antoinette Elle était revenue plusieurs fois Si à chacune de ses visites, elle ne se faisait pas accompagner par un panier de dix bouteilles, elle s'exécutait de temps à autre avec trop de grâce pour que sa présence ne fût pas désirée.

Chaque fois qu'elle était venue, elle avait trouvé Roger dans son cabinet. Il s'était levé à son arrivée et à sa sortie pour la saluer, puis il avait repris sa place et s'était remis au travail. Ce manège durait depuis deux mois environ, au moment où survint l'aventure du pendu.

Les ouvriers n'avaient pas été sans faire de commentaires à propos de ces visites fréquentes et soudaines. Comme Germain, ils avaient remarqué qu'Antoinette regardait beaucoup le cabinet vitré, devant lequel elle avait soin de passer et de repasser plusieurs fois. Loin de s'imaginer, comme Germain, que ce fût par défiance que la jeune fille agissait de la sorte, ils avaient cru au contraire que M Roger ne lui déplaisait pas, et ils en avaient été ravis, car ils n'avaient pas manqué de remarquer aussi que Germain Cassut faisait beaucoup de frais

pour recevoir Antoinette et déployait envers elle toutes les ressources de son amabilité.

Or, ils aimaient beaucoup Roger, et ils détestaient cordialement Germain. Plusieurs raisons militaient en faveur de ces deux sentiments. D'abord Roger s'était toujours montré très affable avec les ouvriers, tandis que Germain, le contre maître, avait sur eux la haute main, leur distribuait l'ouvrage, leur infligeait des amendes, etc.

Cependant tout cela n'aurait rien été, si Germain avait usé de ses droits dans une sage mesure, car, dans toutes les usines du monde, il y a des contre-maîtres jouissant exactement de privilèges identiques; mais Cassut était autoritaire, tyrannique, souvent injuste, ce que l'ouvrier ne pardonne pas. Sentant instinctivement la préférence que Roger avait conquise, Germain en avait conçu une jalousie farouche. Il ne pouvait pas se venger de ce rival, qui, loin d'être sous ses ordres, échappait au contraire à sa taquine surveillance, et occupait dans l'usine un poste plus considérable et plus considéré que le sien.

De cette jalousie était née une sombre colère, qui n'attendait que l'occasion d'éclater, et dont le bois de Verneuil avait été le premier témoin.

Depuis ce moment, il est vrai, les manières de Germain s'étaient infiniment radoucies. S'il avait pour Antoinette les mêmes prévenances que par le passé, au point de montrer ostensiblement l'inclination qu'il avait pour elle, il avait témoigné envers Roger beaucoup de déférence et voilé sa jalousie d'un masque d'hypocrisie assez habile.

Personne pourtant n'en avait été dupe : pas plus Roger que les ouvriers, ni qu'Antoinette. Aussi, peu à peu, ne pouvant pas tolérer publiquement les assiduités ridicules de Germain, la jeune fille avait renoncé à venir dans l'atelier. Elle avait alors adopté une autre tactique. De temps en temps elle prenait son père à partie et lui adressait des questions dans le genre de celles-ci :

— Es-tu content de l'employé que M. Dalbrègue t'a recommandé? Fait-il bien son service? Est-il toujours exact? A-t-il de l'intelligence? Est-il bien élevé?

— Oui, répondait invariablement M. Voisin.

— Alors, pourqnoi ne pas l'encourager et lui montrer que tu es satisfait? dit enfin Antoinette, après avoir pendant quinze jours préparé l'assaut.

— Je ne demanderais pas mieux, fit M. Voisin; mais que veux-tu que je fasse? que je l'augmente? J'y ai bien songé, mais je ne suis pas assez riche...

— Oh! il y a bien d'autres moyens, dit négligemment la jeune fille, — moyens auxquels ce jeune homme serait peut-être plus sensible que celui-là.

— Lesquels?

— Que sais-je, moi? Lui montrer un peu plus de bienveillance, l'inviter à dîner de temps en temps, le traiter en ami plus qu'en employé ..

— Tu as raison, fit vivement son père. Comment n'en ai-je pas eu la pensée! En effet, cela ferait plaisir à M. Dalbrègue.

— Eh bien! afin de ne pas le déranger de ses occupations, invite-le à dîner pour un jour où l'on ne sait que faire... un dimanche, par exemple...

— C'est juste et je vais de ce pas...

— Bien, mais ne va pas lui dire que c'est moi qui t'en ai donné l'idée.

— Il n'y a pas de danger!

Sur-le-champ, en effet, M. Voisin était allé trouver Roger, et, après l'avoir félicité du zèle et de la ponctualité dont il faisait preuve, l'avait prié de venir dîner avec lui le dimanche suivant. Roger avait accepté avec empressement.

Antoinette avait raison. Rien ne pouvait flatter plus agréablement l'amour-propre du jeune employé que cette marque de courtoise sympathie. Depuis trois ans qu'il était dans la maison, c'était à peu près la première fois que M. Voisin lui témoignait ostensiblement sa satisfaction. Or, on a beau ne remplir son devoir que pour obéir à sa conscience, on n'est pas fâché que les autres s'en aperçoivent et vous en soient reconnaissants.

Roger avaient été invité pour six heures et demie précises. Il crut faire acte de politesse en n'arrivant pas uniquement au moment de se mettre à table.

Mais il n'y avait pas de dimanches pour l'infatigable M. Voisin. Tout occupé de son invention nouvelle, il était toujours par monts et par vaux, à la recherche d'applications imprévues, de procédés inconnus, d'instruments perfectionnés, de sorte qu'il n'avait pas un instant de repos.

Il était parti pour Paris après déjeuner, en disant qu'il reviendrait par le train de cinq heures vingt-cinq, ou de cinq heures cinquante, et, comme il faut plus d'une heure pour faire le trajet de Paris à Meulan, il ne pouvait pas être de retour avant sept heures au plus tôt.

En voyant arriver Roger, Antoinette se leva et se chargea d'excuser son père. Ensuite elle fit parcourir le jardin à son invité, lui montra ses richesses, et fut fort étonnée de voir qu'en matière de fleurs et de fruits Roger s'y connaissait beaucoup mieux qu'elle. Elle ne put s'empêcher d'en manifester son étonnement.

— Cela n'a rien de surprenant, mademoiselle, dit Roger. J'ai toujours habité la compagne. Depuis mon enfance j'ai eu à ma disposition, hiver comme été, le jardin de M. Dalbrègue, si bien qu'à moins d'être absolument indifférent à ce que j'avais sous les yeux, il m'était impossible de ne pas suivre avec intérêt les mille et une transformations de la nature.

— Je vous fais mon compliment, monsieur, car j'ai eu les mêmes facilités que vous et je ne vous cache pas que je n'en ai pas tiré grand profit.

— Ah! c'est que notre situation est bien différente, mademoiselle. J'étais pauvre et j'avais besoin d'apprendre pour gagner ma vie plus tard, tandis que vous...

— Je suis riche, allez-vous dire, interrompit Antoinette. Eh bien! non, monsieur, détrompez-vous, je ne la suis pas. Savez-vous en quoi consiste la fortune de mon père?

— Jamais, mademoiselle, je ne me serais permis de pousser l'indiscrétion jusqu'à...

— Il n'y a pas d'indiscrétion, monsieur. Tout le monde sait que si mon pauvre père n'était pas possédé de la monomanie de l'invention quand même, nous serions riches, en effet; mais on n'ignore pas davantage qu'il ne possède rien que

cette usine. Encore est-elle fort délabrée et aurait-elle besoin de réparations urgentes.

— C'est vrai, mademoiselle ; mais, dans l'état où elle est, elle n'en représente pas moins une fortune.

— A combien l'estimez-vous donc ?

— Mais, mademoiselle... balbutia Roger hésitant.

— Oh ! parlez sans crainte, monsieur. Vous voyez que je ne me prive pas de dire la vérité.

— Eh bien ! je crois qu'elle vaut au moins quatre cent mille francs.

— Ah ! c'est votre avis ? fit Antoinette avec une visible satisfaction.

— Oui, mademoiselle. Elle en vaudrait cinq ou six cent mille si elle était en bon état...

— Je sais, je sais... dit vivement la jeune fille, mais elle ne l'est pas. Eh bien ! monsieur, telle qu'elle est, mon père donnerait cette usine pour deux cent mille francs !

En disant ces mots, elle regarda hardiment en face Roger, qui demeurait littéralement pétrifié de surprise.

— Vous paraissez très étonné de ce que je vous dis là, reprit Antoinette, et pourtant c'est l'exacte vérité, c'est mon père lui-même, qui, plusieurs fois, m'en a fait l'aveu.

— Alors, je n'y comprends rien, mademoiselle.

— Il est vrai que je ne vous ai pas tout dit, continua la jeune fille, un peu troublée, si résolue qu'elle fût à aller jusqu'au bout.

— A la bonne heure ! fit naïvement Roger.

Ils étaient assis sous une tonnelle que la vigne vierge, le jasmin et la clématite recouvraient d'une épaisse couche de verdure Quoiqu'il fît grand jour encore, le soleil baissait à l'horizon ; ses rayons avaient diminué d'intensité, de sorte que la tonnelle était plongée maintenant dans une demi-obscurité, qui semblait provoquer les confidences.

Assis sur un de ces bancs renversés qui ornent actuellement tous les squares de Paris, Roger pouvait contempler de près la magnifique créature qui se trouvait à ses côtes. Sous la mousseline indiscrète qui recouvrait ses bras et ses épaules il apercevait une peau fine, mate, satinée et la naissance d'une gorge blanche et ferme, dont la pose renversée d'Antoinette faisait saillir les splendeurs.

Si calme que fût Roger, d'ordinaire, il n'avait pas d'yeux pour ne pas voir. Il ne pouvait donc pas s'empêcher d'admirer la beauté de cette carnation, la voluptueuse richesse de cette nature plantureuse, qui étalait devant lui avec une feinte naïveté tant d'inappréciables trésors ! Antoinette devinait tout ce qui se passait en lui, en vertu de ce don spécial que possèdent les femmes de tout voir sans rien regarder.

— Ah ! fit-elle en riant, toutes les médailles ont leur revers.

— Comment ? demanda Roger.

— Oui. Celui qui prendrait l'usine de M. Voisin, pour deux cent mille francs, serait obligé de prendre sa fille par-dessus le marché.

— Ah ! je comprends ! fit Roger. En effet, la combinaison serait avantageuse à tous les titres pour l'acquéreur.

Il croyait ne faire qu'un de ces compliments banals, tels qu'on en débite chaque jour à une jeune fille.

— Vous trouvez? dit Antoinette en baissant les yeux.

— Assurément, mademoiselle. Il ne s'agit que d'avoir les deux cent mille francs.

— Oh ! ce n'est pas si difficile que vous paraissez le croire.

Roger la regarda. Que signifiaient ces paroles? Etait-ce lui qu'elles concernaient?

— Il est toujours difficile à quelqu'un qui n'a rien de se procurer une somme de cette importance, répliqua-t-il.

— Cela dépend, fit Antoinette.

— Sans doute. Il est certain qu'un homme dont les parents jouissent d'une assez belle fortune, et qui présente par conséquent une certaine surface, peut à la rigueur, escompter l'avenir et se procurer le capital nécessaire; mais pour celui qui n'a ni fortune, ni famille...

— Pour celui-là même, insista la jeune fille, il y a le chapitre des ressources imprévues.

Roger la regarda de nouveau. Décidément c'était bien à lui que s'adressaient ces propositions indirectes, puisque Antoinette semblait vouloir détruire une à une les objections qu'il soulevait.

— Mais, fit-il observer, qu'entendez-vous par ressources imprévues?

— Oh ! c'est à l'infini, répondit-elle; mais, si vous le permettez, prenons un exemple entre mille...

— Voyons..., dit curieusement Roger.

— Et tenez, parlons de l'aventure qui vous est arrivée il y a bientôt un an.

— Ah ! celle du pendu...

— Précisément. Eh bien ! n'est-ce pas, dans la véritable acception du mot, ce que l'on peut appeler le chapitre des ressources imprévues?

— Oh ! tout à fait imprévues, c'est vrai.

— Vous voyez donc bien que ce n'est pas si difficile que vous le prétendiez tout à l'heure, car, si vous l'aviez voulu, vous aviez là deux cent mille francs qui vous tombaient du ciel.

— Oui, mais vous savez bien, mademoiselle, que j'ai repoussé cette fortune avec horreur.

— Pas définitivement, monsieur.

— Sans rémission, mademoiselle.

— Vous vous trompez, monsieur Je connais à fond cette histoire et je sais quel a été son dénoûment à cette époque. Or, l'argent est encore entre les mains du parquet; il ne doit s'en dessaisir que dans neuf jours, et d'ici-là vous avez le temps de vous raviser. Le juge d'instruction vous l'a dit, souvenez-vous-en bien.

— Je me le rappelle parfaitement, mademoiselle, mais rien ne me fera changer de résolution.

Elle eut un mouvement de dépit imperceptible, assez prononcé pourtant pour que Roger s'en aperçût. Il n'avait aucune raison pour se montrer brutal et grossier. Il essaya de la convaincre par d'autres arguments.

— D'ailleurs, reprit-il, alors même que je me raviserais, je ne pourrais prétendre qu'à la moitié de cette somme. Il est certain que Germain y a les mêmes droits que moi.

— Il y aurait matière à discussion, fit Antoinette. Je l'admets cependant ; mais je ne considère pas ce partage comme un obstable insurmontable. Cent mille francs, en beaux billets de banque, sont un chiffre bien capable de tenter un homme qui, comme mon père, est toujours à court d'argent. S'il se montrait trop rebelle, rien ne serait plus facile alors que de se procurer sur hypothèque le reste de la somme à laquelle il réduirait définitivement ses prétentions. En peu d'années, avec du travail et de l'économie, on rembourserait cet emprunt.

L'usine, vous le savez mieux que moi, rapporte tous les ans, si mal dirigée qu'elle soit et si incomplètement qu'elle fonctionne, une trentaine de mille francs nets ; que serait-ce donc si elle tombait entre les mains d'un homme actif, laborieux, prudent, et qui ne s'occuperait absolument que de cette affaire?

A ces mots, elle s'arrêta, confuse et rougissante.

— Mais pardon, fit-elle. L'exemple que j'avais choisi au hasard m'a entraînée plus loin que je ne me le figurais moi-même.

Elle se leva et fit jouer son éventail.

— C'est que je m'étais animée ! dit-elle en se tournant vers Roger avec un sourire.

Il est certain qu'elle était charmante ainsi. Ses joues s'étaient colorées, ses yeux brillaient du plus vif éclat et le corail de ses jolies lèvres tranchait sur le pur émail de ses dents blanches.

Roger lui-même était un peu troublé. Il ne pouvait plus douter de la vérité. Antoinette lui avait nettement proposé d'acheter l'usine et de devenir son mari. La situation devenait embarrassante. Sans doute la jeune fille ne jugea pas nécessaire de pousser plus avant ses séductions, et ne voulut pas exiger une réponse immédiate, car, pour rompre la conversation, elle s'écria :

— Si nous allions au devant de mon père !

Roger accepta la proposition avec empressement.

— Je suis à vos ordres, mademoiselle, dit-il.

Ils quittèrent la verte tonnelle, traversèrent le jardin et entrèrent dans la maison. Déjà Antoinette avait posé sur sa tête un coquet chapeau de paille d'Italie, garni de fleurs des champs, quand la porte s'ouvrit et M. Voisin arriva, tout essoufflé.

— Tiens ! nous allions au-devant de toi, lui dit sa fille.

— Pardonnez-moi, monsieur Roger, de vous avoir fait attendre si longtemps, balbutia M. Voisin, mais j'ai été retenu à Paris par des affaires importantes...

Donneriez-vous votre fille à un homme enrichi de cet argent? (Page 963.)

— Allons, à table ! interrompit Antoinette. Tu t'excuseras plus tard. Est-ce que tout le monde ne te connaît pas bien ? Il est sept heures passées, M. Roger doit mourir de faim...

Tout en disant ces mots, elle défaisait son chapeau et ouvrait la porte de la salle à manger. Roger lui offrit son bras et prit place à ses côtés, en face de M. Voisin.

— A propos! dit le père d'Antoinette, j'ai rencontré dans le train M. Dalbrègue qui revenait de Paris. Il paraît qu'il est définitivemsnt installé dans sa maison de campagne depuis une huitaine de jours. Le saviez-vous?

— Oui, M. Dalbrègne m'a fait parvenir un mot il y a trois jours. Je suis même allé lui faire une visite aujourd'hui.

— Et vous ne l'avez pas trouvé, bien entendu?

— Non, je n'ai vu que Mlle Laurence.

— Sa fille, oui. Je ne l'ai pas vue depuis depuis dix-huit mois. Il paraît que c'est une fort jolie personne.

— En effet, monsieur. Elle est non-seulement une fort jolie personne, mais une jeune fille sage, réservée, digne en tous points de l'estime et du respect de tous.

— Oh! mais... fit Antoinette, vous en parlez avec une chaleur...

Roger rougit légèrement.

— Je ne m'en cache pas, mademoiselle, j'ai pour elle une ambition sans bornes, tout comme je suis dévoué, corps et âme, à M. Dalbrègue. Je serais le plus ingrat des hommes, si je n'étais pas pénétré d'une profonde reconnaissance envers ceux qui m'ont comblé de leurs bienfaits.

— Et vous parlez d'or, mon cher ami, dit M. Voisin, car si vous êtes aujourd'hui à même de gagner votre vie, c'est bien certainement à eux que vous le devez.

— Je ne saurais jamais le proclamer assez haut, continua Roger d'une voix forte.

— Et Mlle Laurence vous a reçu? demanda Antoinette.

— Sans-doute, répondit Roger. Ne suis-je pas, après son père, je ne dirai pas son plus vieil ami, mais sa plus vieille connaissance? Ne l'ai-je pas vue naître?

Antoinette ne répliqua pas, mais elle jeta sur le jeune commis un regard qui semblait vouloir fouiller au fond de sa pensée.

Roger n'était pas homme à baisser les yeux pour si peu, quand il s'agissait de ses bienfaiteurs. Il soutint ce regard avec une si noble franchise qu'Antoinette se détourna.

Le léger nuage, qui avait obscurci son front, se dissipa du reste assez promptement. Elle se montra aimable, enjouée, prévenante envers son hôte autant qu'il est possible de l'être.

Or, elle était charmante quand elle le voulait. Ses lectures lui avaient donné une expérience précoce, qu'elle savait dissimuler sous les apparences de la plus candide ingénuité.

Après le dîner, on revint vers la tonnelle, où le café était servi à côté d'une caisse d'excellents cigares.

M. Voisin, de son côté, fut excessivement aimable envers son commis. De nouveau, il le félicita de son zèle et de son exactitude.

— Si ma nouvelle invention réussit, dit-il en finissant, j'augmente vos appointements d'un tiers, mon cher monsieur, car jamais la place que je vous ai confiée n'a été si bien remplie.

Roger ne put réprimer un sourire. Il savait à quel résultat aboutissaient en général les inventions du vieux chercheur.

Enfin, presque nécessairement, la conversation retomba sur l'aventure du pendu.

— Persistez-vous à refuser cette fortune ? demanda M. Voisin.

— Jusqu'à présent, oui, monsieur.

— Je conçois très bien le sentiment qui vous guide, répliqua son patron, mais je ne sais pas trop jusqu'à quel point, dans la situation où vous êtes, vous avez le droit de la refuser.

— Comment ? fit Roger, tandis qu'Antoinette se penchait vivement en avant.

En effet, elle n'espérait pas trouver à point nommé, auprès de son père, un auxiliaire si puissant.

— Oh ! je vous le dis comme je le pense, reprit M. Voisin. Vous ne savez pas ce que c'est que cent mille francs, mon pauvre ami ! Vous ne vous figurez pas ce qu'une pareille somme représente de travail, de luttes, de déboires ! Vous ne vous imaginez pas quel levier puissant un capital semblable représente dans l'industrie ! Or, vous n'avez rien. Vous êtes, pour ainsi dire, condamné à vivre éternellement dans la position subalterne que vous occupez. Tant que vous êtes garçon, ce n'est rien ; mais, si vous vous mariez, si vous avez de la famille, voyez quel tort immense vous faites à vos enfants ! Combien vous regretterez alors le scrupule qui vous arrête aujourd'hui ! En principe, il est très honorable, je ne dis pas non : mais il est puéril, croyez-moi, en raison des immenses satisfactions dont il vous prive. Aussi, si j'étais à votre place, je vous avoue que j'hésiterais longtemps avant de sacrifier mon avenir à un sentiment un peu exagéré peut-être de probité.

— Lui aussi ! pensa Roger. Est-ce qu'il s'entendrait avec sa fille ? un homme comme lui ! Non, ce n'est pas possible !

Roger pouvait à bon droit s'étonner d'entendre tomber de telles paroles de la bouche de M. Voisin. La réputation du vieux manufacturier était en effet bien établie. Depuis trente ans qu'il habitait le pays et qu'il était à la tête de son usine, tout le monde avait été à même d'apprécier ses défauts et ses qualités. Or, on savait que le vieux chimiste était un rêveur, mais on savait aussi que c'était un parfait honnête homme. Ce qu'on lui reprochait le plus sévèrement dans son entourage, ce n'était pas précisément l'extrême versatilité de son esprit, ni même l'imprévoyance naïve avec laquelle il avait dissipé tout ce qu'il avait gagné, c'était la faiblesse impardonnable qu'il avait montrée envers sa fille.

L'ignorance d'Antoinette était un fait avéré pour tous ceux qui l'avaient approchée. Parmi ceux-là se trouvaient nécessairement des observateurs qui, ne s'arrêtant pas à la superficie et ne se fiant pas aux apparences, l'avaient étudiée de près et avaient été effrayés des instincts qui se révélaient en elle. Sans parler de sa légèreté, de sa coquetterie, elle était avec les hommes en général d'une familiarité souvent embarrassante, et laissait échapper des mots si étranges qu'on se demandait s'ils étaient le résultat d'une perversité précoce ou d'une candeur poussée à la limite de l'invraisemblable. Il est vrai qu'elle avait perdu sa mère

dès sa plus tendre enfance et que rien au monde ne peut remplacer une mère; mais combien d'autres jeunes filles avaient été dans la même situation qu'elle et, grâce à la vigilance paternelle, au choix des maîtres qu'elles avaient eus, étaient restées de simples et gracieuses personnes !

— Et tenez, disait-on à ce sujet, voyez la fille de M. Dalbrègue. N'a-t-elle pas été élevée absolument dans les mêmes conditions? Comme Antoinette, n'a-t-elle pas perdu sa mère à l'âge de trois ou quatre ans? Y a-t-il cependant une jeune fille plus modeste et plus accomplie?

L'exemple était concluant. Aussi toutes les riches familles d'alentour recherchaient Laurence; aucune ne recevait Antoinette.

M. Voisin s'en était bien aperçu. Mais le mal était sans remède. Qu'y faire d'abord? Un père n'a-t-il pas pour son unique enfant toutes les indulgences? Ne s'aveugle-t-il pas sur ses imperfections tout autant que sur ses qualités? Plus que personne, le vieux chimiste devait fermer les yeux. Toujours perdu dans les nuages, il voyait à peine ce qui choquait les autres et ne s'inquiétait pas de la solitude au sein de laquelle vivait sa fille. C'était avec les yeux de la foi qu'il admirait Antoinette, et l'on sait que la foi exclut le raisonnement et la discussion. Comment en vouloir à ce malheureux père d'une faute dont il n'avait pas conscience? Il était distrait, crédule, faible, sans doute, mais tenait-il scrupuleusement les engagements qu'il avait pris? Oui. L'avait-on jamais entendu dire du mal de qui que ce fût? Non. La fable de Lafontaine, qui fait tomber l'astrologue au fond d'un puits, ne dit pas qu'il fût un malhonnête homme.

Aussi Roger hésitait. Si les propositions d'Antoinette ne l'avaient pas ébranlé, les paroles de M. Voisin lui donnaient fort à penser. Vers dix heures du soir, il se retira. Antoinette l'accompagna jusqu'à la porte.

— Vous voyez que je ne suis pas seule de mon avis, lui dit-elle à demi-voix.

Roger ne répondit pas. Il s'inclina profondément et s'éloigna.

— Parbleu ! je le sais bien qu'elle n'est pas seule de son avis, se disait-il en regagnant son logement. Assez d'autres personnes m'ont répété la même chose, depuis bientôt un an, sans parler de ceux qui m'ont traité d'imbécile, de crétin et d'idiot. Auquel croire ? Est-ce que décidément je ferais une sottise?

Il fit quelques pas avant de répondre au point d'interrogation qui terminait son monologue; puis, s'arrêtant brusquement :

— Non, non, mille fois non ! s'écria-t-il. Tout mon être se révolte à la pensée de réclamer cette fortune. Je ne le ferai pa

Il rentra chez lui, un peu plus calme. Pourtant, en dépit de la résolution dans laquelle il venait de s'affermir, les propositions singulières d'Antoinette se représentaient à sa pensée.

— Quels motifs la font agir? se demandait-il. Est-ce qu'elle a du goût pour moi? N'obéit-elle qu'à un simple calcul, et me juge-t-elle seulement, plus qu'un autre, capable de lui donner la fortune? Que m'importe après tout? Je ne l'aime pas, je ne l'aimerai jamais. D'aucune façon ce mariage ne peut donc s'accomplir. Ah ! si c'était...

Il n'osa pas achever sa phrase.

— Je suis fou! murmura-t-il en haussant les épaules. N'y pensons plus.

Le lendemain, il avait repris ses occupations. La semaine se passa sans incident. Le samedi soir, une heure avant qu'il quittât son bureau, il vit entrer M. Dalbrègue. Il se leva précipitamment pour lui offrir un siège.

— Ne te dérange pas, lui dit M. Dalbrègue, je ne m'arrête pas. En passant avec ma fille devant l'usine, je me suis rappelé que c'était demain dimanche et que tu étais libre ce jour-là. J'ai pensé que, si tu n'avais rien de mieux à faire, tu ne serais pas fâché de venir passer la journée à la maison...

— Comment! s'écria vivement Roger. Pouvez-vous croire, monsieur, que je ne déclinerais pas toute autre invitation, pour accepter celle que vous me faites l'honneur de m'adresser!

— C'est précisément ce que je n'entends pas. Es-tu libre ou non?

— Libre comme l'air, monsieur.

— Alors, c'est dit, fit Dalbrègue en lui tendant la main. A demain. Et souviens-toi que nous déjeunons à onze heures.

Quoi qu'il fît pour s'opposer à ce que Roger quittât son bureau, celui-ci voulut absolument l'accompagner jusqu'à sa voiture.

Laurence y était.

— Venez-vous demain ? lui cria-t-elle, dès qu'elle l'aperçut.

— Oui, mademoiselle.

— A la bonne heure ! fit-elle en lui envoyant de sa main finement gantée un petit salut amical. Pas trop tard, surtout!

M. Dalbrègue avait repris sa place et la voiture était déjà loin, que Roger la suivait encore du regard. Enfin disparut, derrière un rideau d'arbres, le long voile de gaze blanche qui flottait sur le chapeau de Laurence. Roger poussa un long soupir et rentra.

Le lendemain, à dix heures et demie, il se présentait chez M. Dalbrègue. Laurence était seule dans le salon, quand le domestique introduisit Roger.

Ce salon était une idée de Laurence. Il formait une vaste rotonde, percée de cinq larges fenêtres, devant chacune desquelles se trouvait une jardinière garnie de fleurs, qu'on renouvelait toutes les semaines.

De cette vaste pièce, que Laurence avait fait construire perpendiculairement à la maison, on apercevait le jardin tout entier, jardin qui ne mesurait pas moins d'un hectare, et dont, par suite de l'habile disposition des massifs qui le composaient, on n'apercevait pas la fin. Grâce à ce trompe-l'œil, on pouvait se croire au milieu d'une immense propriété et jouir de tous les côtés à la fois des fleurs et de la verdure qui servaient de cadre à la rotonde.

Cette pièce, entièrement tendue de perse blanche à grands ramages, et toute remplie du parfum des fleurs, était d'une fraîcheur exquise. C'était celle qu'affectionnait Laurence. C'était là qu'elle recevait ses amis, de préférence à l'autre salon, beaucoup plus richement meublé, mais infiniment moins coquet et moins gai que ce petit jardin d'hiver. En voyant entrer Roger, elle lui tendit franchement la main.

— Tiens ! M. Dalbrègue n'est pas là ? fit Roger.

— Non, il a été un peu indisposé cette nuit, mais je l'ai vu tout à l'heure ; il va un peu mieux, je l'attends.

— Qu'a-t-il donc ?

— Je ne sais, mais cet hiver, je vous l'ai dit, il a eu presque constamment des pesanteurs, des somnolences, dont rien ne pouvait triompher. J'ai fait venir le docteur, je l'ai interrogé ; il ne m'a pas répondu, mais j'ai lu sur son visage une inquiétude qui ne me présage rien de bon.

— Que dites-vous ! s'écria Roger très agité.

— Je dis que j'ai peur.

— De quoi ?

— Je n'en sais rien, mais j'ai peur.

— Espérons que vos craintes ne se réaliseront pas, mademoiselle... Et tenez... la preuve, c'est que voici M. Dalbrègue en personne.

En effet, la porte du salon s'ouvrit et M. Dalbrègue parut ; mais Roger remarqua immédiatement combien la démarche du vieillard était lente et son pas pesant.

— Ah ! te voilà, mon garçon, dit-il à Roger, qui s'avançait lestement à sa rencontre. Tu es arrivé à propos, ma foi ! Donne-moi ton bras. Je veux prendre un peu l'air avant le déjeuner, et je ne sais comment cela se fait, je n'ai pas de jambes.

Roger s'empara de son bras et lui servit de guide.

— A la bonne heure ! fit M. Dalbrègue qui pesa de tout son poids sur ce robuste point d'appui, voilà un bras comme il m'en faudrait un !

— Mais il est tout à votre service, monsieur, dit Roger.

— Tu plaisantes, sans doute ? Et tes occupations ?

— Je les quitterai.

— Ne t'en avise pas ou je te donne ma malédiction, riposta gaiement le vieillard. Ne faut-il pas que tu gagnes ta vie ?

— Et croyez-vous que ce ne serait pas la gagner que de la consacrer à mon bienfaiteur ?

— Ton bienfaiteur ! Voilà un bien gros mot pour un peu de latin et de français que je t'ai fait apprendre...

— Sans compter vingt années de sollicitude paternelle, ajouta Roger.

— N'importe. Je te défends de quitter M. Voisin, dit M. Dalbrègue.

Il se tourna vers Laurence.

— C'est que ce maudit garnement-là serait capable de le faire comme il le dit, vois-tu, reprit-il. Il a une volonté... tu ne t'en fais fais pas une idée. Ainsi, cette histoire de pendu... je gagerais qu'il est toujours aussi entêté et qu'il ne veut pas...

— Et vous gagneriez, monsieur Dalbrègue, fit Roger.

— C'est donc vrai ? tu persistes à repousser cette fortune ?

— Oui, monsieur.

— Tu as tort, mon garçon, tu as tort.

— Quoi ? vous aussi ! s'écria Roger.

— Comment, moi aussi ! On t'a donc déjà dit que tu avais tort ?

— Cent fois, monsieur. Dimanche dernier encore, M. Voisin, chez qui je dînais....

— Eh bien ! pourquoi ne l'écoutes-tu pas ? Il est de bon conseil, M. Voisin ; non pas pour lui, mais pour les autres. Il est certain qu'avec cette fortune, tu pourrais t'établir, te marier...

— Voyons, sérieusement, interrompit Roger en le regardant en face, est-ce votre avis ?

— Certainement.

— Soit ! J'agirai comme vous me le conseillerez, je vous le jure ! si vous me promettez de répondre franchement à la question que je vais vous poser...

— Je t'en donne ma parole.

— Je ne suis plus Roger de Montmaury, et vous n'êtes plus M. Dalbrègue, dit le jeune commis Je suis M. X... et vous êtes M. Z... Eh bien ! répondez, monsieur Z.. Si M. X .. vous demandait la main de votre fille, la donneriez-vous à un homme enrichi de cet argent, si facilement gagné, que vous m'engagez à revendiquer ?

— Oh ! non, se défendit vivement M. Dalbrègue ; mais il ne s'agit pas de moi...

— Et pourquoi voudriez-vous qu'un autre fût moins scrupuleux que vous, ou que je prisse la fille du premier venu ? Non. Vous avez prononcé, cher et vénéré bienfaiteur. N'en parlons plus, je vous en conjure.

— Mais, mon ami...

— Allons, père, interrompit Laurence en lui coupant la parole avec un baiser, tu as passé ton hiver à me dire que Roger se conduisait en honnête homme. Pourquoi veux-tu lui persuader le contraire maintenant ?

M. Dalbrègue se mit à rire.

— Décidément, fit-il, on a toujours tort de parler devant les petites filles.

Roger adressa à Laurence un regard de profonde reconnaissance.

III

LE MARIAGE

Depuis ce moment, jusqu'au jour indiqué par le juge d'instruction pour la délivrance définitive du legs du pendu, Roger n'eut plus un instant de faiblesse ou d'hésitation. Malgré les plus actives démarches, malgré la publicité que les journaux avaient donnée à ce suicide le parquet n'avait pu découvrir le nom de ce malheureux, et personne ne s'était présenté pour revendiquer sa succession.

Conformément au testament qu'il avait fait, on délivra donc les deux cent mille francs qu'il avait laissés à celui qui les avait trouvés, c'est-à-dire à Germain Cassut. Roger, qui avait été mandé à Versailles par lettre spéciale du magistrat, persista dans la résolution qu'il avait prise dès le premier jour. Et, comme sa présence était nécessaire pour l'accomplissement de certaines formalités, il assista à la délivrance du legs, signa le procès-verbal qui fut rédigé à cette occasion et vit Germain emporter triomphalement la somme qu'il convoitait depuis si longtemps.

Quand il eut en sa possession cette volumineuse liasse de billets de banque, il s'en alla, sans adresser un mot ni un regard à Roger, qui pourtant méritait bien un remerciement. Et non-seulement il ne le remercia pas, mais le lendemain il changea complètement de manières à son égard. C'est tout simple, il n'avait plus rien à obtenir de lui.

Si, pendant le cours de cette interminable année, il s'était montré doux, poli, presque prévenant envers Montmaury, c'était dans la crainte que celui-ci ne se ravisât. Aujourd'hui qu'il n'avait plus à redouter ce terrible dénoûment, il redevenait tel qu'on l'a vu dès les premières pages de ce récit : jaloux, haineux, vindicatif, irritable au dernier degré En effet, depuis que Germain avait touché cette somme inespérée, un revirement subit s'était fait dans l'opinion publique. Si quelques rares esprits pratiques continuaient à donner tort à Roger, le plus grand nombre, les femmes principalement, exaltaient au contraire le désintéressement dont il avait fait preuve et la délicatesse avec laquelle il avait agi.

A son tour, Germain, du jour où il était devenu riche, avait fait des jaloux et des envieux de ceux-là mêmes qui se disaient autrefois ses amis. On s'attendait à ce qu'il quittât l'usine, à ce qu'il dissipât en orgies une bonne partie de la somme qu'il avait touchée. Aussi fut-on très étonné d'apprendre qu'après avoir versé à la Banque les deux cent mille francs qu'il venait de toucher, Germain avait repris chez M. Voisin son poste de simple contre-maître et continuait à en remplir les fonctions.

On eut bientôt l'explication de cet incompréhensible phénomène. Germain qui, pendant toute l'année, n'avait pas caché l'admiration profonde que lui inspirait Antoinette, alla demander à M. Voisin la main de sa fille. Le vieux chimiste fut un peu surpris, un peu froissé même d'une telle hardiesse. Cependant, il ne s'en ormalisa pas trop ouvertement. Il se contenta de répondre qu'il en parlerait à sa fille et que, suivant ce qu'elle déciderait, il verrait ce qu'il aurait à faire.

Rien n'était plus évasif qu'une réponse semblable. Pourtant ce n'était pas un refus catégorique. Germain n'espérait pas de sa première démarche un si heureux résultat. Aussi ne perdit-il pas courage. Plus que jamais assidu à l'usine, il commença à s'occuper d'une foule de menus détails qu'il négligeait autrefois. D'ores et déjà on aurait dit que l'usine lui appartenait. Jamais surveillance plus active n'avait été exercée, depuis trente ans que M. Voisin était propriétaire de la fabrique.

Enfermé dans le cabinet vitré qui lui avait été assigné, Roger assistait en souriant au développement, chaque jour croissant, de cette vaniteuse importanc

Vous ne m'avez donc pas comprise? (Page 968.)

Ils ne se parlaient plus du tout. Quand Germain avait quelque chose à transmettre à Roger, c'était maintenant par l'intermédiaire d'un de ses ouvriers qu'il le faisait.

Huit jours se passèrent. Cassut n'avait pas reçu de M. Voisin la réponse qu'il attendait. Il revint à la charge, très nettement cette fois.

— J'ai vingt-sept ans, dit-il à son patron, il est temps de m'établir et de me

marier. Si donc vous ne voulez pas faire droit à ma requête dans un délai de huit jours, je vous prierai de pourvoir à mon remplacement, afin que je puisse chercher ailleurs.

Il n'y avait plus moyen de reculer.

M. Voisin, qui n'avait pas dit un mot à sa fille des prétentions de Cassut, les lui soumit le jour même.

Antoinette l'avait certainement prévu, car elle ne sourcilla pas.

Son père, qui s'attendait à des indignations superbes, fut un peu étonné du calme avec lequel elle accueillit ces ouvertures.

Antoinette eut un petit sourire de pitié.

— Il y a près d'un an, dit-elle, que M. Cassut y a songé.

— Comment le sais-tu? Il te l'a donc dit?

— Par exemple! dit fièrement la jeune fille. Non, reprit-elle d'un ton débonnaire, mais, à la façon dont il me dévorait des yeux, ce n'était pas difficile à deviner.

— Comment, il s'est permis... Et tu ne m'en as pas ouvert la bouche!

— A quoi bon? M. Cassut était un excellent contre-maître, disais-tu. Pourquoi donc t'aurais-je privé de ses utiles services? Je ne suis plus retournée à l'atelier, voilà tout.

— En effet, c'était le plus sage; mais aujourd'hui, que comptes-tu faire?

— Ma foi! je n'en sais trop rien. Et toi?

— Moi! je t'avoue que je suis très embarrassé et que je ne déciderai rien que de ton consentement.

— Je l'espère bien, mais enfin qu'en penses-tu? demanda la jeune fille.

— Dame!... que veux-tu? c'est assez délicat... balbutia M. Voisin. Il est certain que, dans la position où je me trouve, je ne mettrai pas facilement la main sur un gendre possédant deux cent mille francs comptant.

— En effet, c'est un oiseau rare, n'est-ce pas?

— Très rare, mon enfant. Réfléchis ausssi que ce Germain, pour s'élever jusqu'à toi, est probablement disposé d'avance à tous les sacrifices, que si je lui donne ta main et si je lui cède mon usine, il abandonnera vraisemblablement la totalité de cette somme...

— A tes yeux, un tel mariage serait donc une bonne affaire?

— Oui, s'il n'y avait pas comme contre-partie l'indignité et la naissance obscure de ce Cassut...

— Mais, en dehors de cela, le juges-tu capable de bien diriger la fabrique, d'arriver rapidement à la fortune?

— Sous ce rapport-là, je dois lui rendre justice : il connaît admirablement la manipulation de tous les produits. A présent, ferait-il fortune? C'est une autre question. Je suis persuadé qu'il y parviendrait rapidement s'il continuait à bien s'occuper de son affaire. Dans tous les cas, tu n'as rien à craindre. Si j'avais à ma disposition le capital qu'il est prêt à verser, je te ferais millionnaire en moins d'un an...

— Oui, je sais, interrompit Antoinette, qui avait écouté un peu distraitement ces dernières explications. C'est ce capital qui te séduit surtout, conviens-en.

— Je ne m'en cache pas.

— Et n'y a-t-il pas d'autre moyen de te le procurer?

— Je n'en connais pas.

— Cependant, lorsque nous avons causé dernièrement de tes affaires, tu m'assurais que ta fabrique n'était grévée d'aucune hypothèque.

— C'est la vérité.

— Eh bien! ne pourrais-tu pas emprunter deux cent mille francs sur ton usine?

— Oui, mais je ne le veux pas.

— Pourquoi?

— Parce que si j'ai été malheureux jusqu'ici dans les spéculations que j'ai tentées en dehors de mon industrie, j'ai tenu du moins à te conserver intacte cette plus grosse part de ma fortune.

— Et je t'en remercie, mon bon père.

— Or, poursuivit M. Voisin, ce n'est pas à mon âge que j'irais emprunter une somme semblable. Tu ne sais donc pas qu'en nous réduisant au strict nécessaire, c'est-à-dire en ne dépensant pas plus de douze ou quinze mille par an, il me faudrait près de vingt ans pour rembourser le capital et en servir les intérêts! Et j'ai soixante ans passés, ma chère enfant!

— Bon, mais si tu avais vingt-cinq ans, si l'avenir t'appartenait encore, hésiteras-tu, dans un cas urgent, à hypothéquer ta fabrique?

— J'hésiterais toujours; mais enfin, s'il y avait urgence...

— Tu le ferais?

— A vingt-cinq ans que ne ferait-on pas!

— Bien, dit Antoinette pensive, c'est tout ce que je voulais savoir.

— Mais dans quel but...

— Je te le dirai plus tard. C'est une idée à moi, que je poursuis, que je mûris.

— Hâte-toi, alors, car Germain ne m'a donné que huit jours...

— Oh! d'ici-là, je saurai à quoi m'en tenir, fit Antoinette.

— A la bonne heure! sans cela Cassut serait capable de nous brûler la politesse...

— Qu'il fasse ce que bon lui semblera!

— Et de nous quitter, ajouta M. Voisin.

— Qu'il nous quitte! dit la jeune fille avec humeur, en se retirant.

M. Voisin la regarde disparaître, un peu déconcerté par cette brusque sortie.

— Il est certain, murmura-t-il, que ce M. Cassut n'est pas le gendre que j'aurais rêvé; mais deux cent mille francs! Que de choses je ferais si j'avais deux cent mille francs!...

Du jour où Antoinette avait eu avec son père cette conversation, elle était devenue presque invisible. A peine traversait-elle cinq ou six fois le jardin, après déjeuner, pour prendre un peu d'exercice. Encore était-elle rêveuse et préoccupée. Puis elle remontait dans sa chambre, s'asseyait devant sa table et alignait

des chiffres sur le papier, en consultant de temps à autre un livre qu'elle avait ouvert devant elle.

Un tel changement dans les habitudes turbulentes de sa maîtresse avait fort étonné Rose. Elle eut la curiosité de voir quel était le livre qui absorbait si fort l'attention de la jeune fille. C'était un traité d'arithmétique, et les chapitres traitant de la multiplication et de la division étaient tachés d'encre toute fraîche. Que pouvait donc bien multiplier ou diviser Antoinette? D'où lui venait cette passion subite pour une science qu'elle avait jusqu'alors si dédaigneusement traitée?

Rose n'était pas au bout de ses étonnements. Un matin, sa maîtresse lui donna l'ordre de lui acheter un bonnet de linge excessivement simple. Le temps était sombre et couvert de nuages menaçants. En effet, vers une heure de l'après-midi, commença à tomber une de ces petites pluies fines et drues qui durent quelquefois vingt-quatre heures.

Le soir, à neuf heures, il faisait un temps abominable. De gros nuages, poussés par un vent du Sud-Ouest, couraient au-dessus des arbres, dont les branches se balançaient bruyamment. D'immenses flaques d'eau, dans lesquelles crépitait la pluie, couvraient le chemin et reflétaient çà et là les pâles lumières des boutiques et des maisons voisines. Roger était rentré après son dîner et lisait. Vers neuf heures du soir, au moment où il allait fermer le livre qu'il parcourait, il entendit du bruit dans le petit escalier qui conduisait à sa chambre. Il prêta l'oreille. C'était un pas léger, un pas de femme assurément, car le long des murs il entendait le frôlement des jupons. Au même instant on frappa discrètement à sa porte.

— Qui est-là? demanda-t-il.

— C'est moi, répondit timidement une voix de femme.

Roger ne reconnut pas le timbre de cette voix.

— Qui diable peut venir chez moi par un temps pareil? se demandait-il?

Il ouvrit et aperçut une femme, coiffée d'un bonnet de linge, la tête enveloppée d'un châle épais, qui lui cachait tout le bas du visage.. Dès que la porte se fut refermée, cette femme laissa tomber son châle, ôta son bonnet, et Roger reconnut... Antoinette !...

Elle jeta ces objets au hasard, sur le premier meuble qui se trouva à sa portée, et, se croisant les bras devant Roger, sans lui donner le temps de se remettre de la surprise qu'il éprouvait :

— Vous ne m'avez donc pas comprise? lui dit-elle.

— Non... mademoiselle... balbutia le jeune commis stupéfait.

Assurément, de ces deux personnages qui se trouvaient en présence, à pareille heure et dans un endroit semblable, celui qui aurait dû être le plus embarrassé était Antoinette. Il n'en était rien pourtant. Elle regardait Roger en face, avec une hardiesse effrayante, tandis qu'il baissait les yeux et ne savait quelle contenance garder.

Ce n'était pas sans une certaine hésitation, cependant, qu'elle s'était résolue à cette démarche décisive; mais le temps pressait. Demain, il faudrait rendre réponse à Germain, et Roger n'avait pas donné signe de vie! Repoussait-il défini-

tivement les propositions d'Antoinette? N'avait-il pas compris ce qu'elle lui avait offert? Ce fut à cette dernière hypothèse qu'elle s'arrêta, ne pouvant s'imaginer qu'un pauvre diable comme Montmaury repoussât des offres si brillantes et refusât d'épouser une femme si universellement admirée.

Voulant avoir avec lui une explication définitive, elle s'informa de son adresse et entreprit d'aller le trouver. Seulement, elle ne voulait pas être reconnue. Le ciel sembla favoriser ses projets. Le temps, qui avait été splendide depuis trois semaines, changea tout à coup; la lune, les étoiles, disparurent derrière une couche épaisse de nuages floconneux, et la pluie se mit à tomber avec un acharnement capable de désarçonner les plus intrépides promeneurs. Loin d'effrayer Antoinette, ces circonstances servaient trop bien ses projets pour qu'elle ne s'empressât pas de les mettre à profit. Jetant sur ses magnifiques cheveux noirs un petit bonnet de linge, retroussant jusqu'à la ceinture sa robe de soie, elle enveloppa sa tête d'un châle, dont elle croisa les bans sur le bas de son visage, et plaça Rose en faction à la porte de sa chambre

— Si par hasard mon père me faisait demander, ecommanda-t-elle, tu lui diras que je suis couchée, malade, et que j'ai formellement défendu l'entrée de ma chambre.

— Et s'il insiste? fit Rose.

— Prends la clef dans ta poche, et dis-lui que je me suis enfermée à double tour.

— Mais il me demandera ce que je fais là.

— Tu répondras que je t'ai donné l'ordre d'attendre jusqu'à minuit, pour le cas où j'aurais besoin de toi.

Elle avait réponse à tout. Au besoin, elle aurait inventé, pour se disculper, de bien autres mensonges! Elle partit donc, sinon complètement tranquille, bien décidée du moins à ne reculer devant aucun obstacle. Fort heureusement, elle connaissait chacune des maisons de ce pays, où elle avait été élevée; sans cela, par cette nuit sombre et humide, elle n'aurait jamais pu trouver le logement qu'habitait Roger.

Tout lui était propice. Elle ne rencontra pas âme qui vive et pénétra sans encombre dans la chambre de Montmaury Quand elle le vit si troublé par cette visite inattendue, elle en eut pitié. Il n'avait pas compris! C'était bien ce qu'elle espérait.

— Voyons, reprit-elle, remettez-vous et expliquons-nous. J'admets jusqu'à un certain point, bien que je ne partage pas vos scrupules, que vous ayez refusé une fortune qui, à mon sens, vous appartenait très légitimement; mais ce n'était pas une raison pour disparaître ainsi que vous l'avez fait. Vous auriez dû me dire, au moins dès le principe, que votre résolution était inébranlable.

— Mais je vous l'ai dit, mademoiselle, répondit Roger.

— Sans doute. Seulement je m'étais imaginé qu'en raison des motifs que j'avais fait valoir — et parmi lesquels j'occupais une large place, ajouta-t-elle en rougissant légèrement, — vous reviendriez sur cette décision. Je le croyais d'au-

tant plus que mon père, lui-même, vous avait engagé devant moi à accepter cette fortune.

— C'est ce qui m'a fait hésiter un instant, mademoiselle, je ne vous le cache pas.

— Ah ! que n'avez-vous cédé jusqu'au bout, monsieur ! fit Antoinette avec un soupir ; car vous ne savez pas ce qui arrive...

— Non, mademoiselle.

— Vous pensez bien que je ne serais pas chez vous, à pareille heure, si je n'y avais pas été poussée par la force des évènements. Je n'ignore pas que ce n'est guère la place d'une jeune fille comme moi. Je ne me dissimule pas davantage que beaucoup d'autres auraient reculé devant une semblable démarche, mais je suis de celles qui ont tous les courages.

— Je vous en sais un gré infini, mademoiselle, répondit Roger ; mais quels sont les évènements auxquels vous faites allusion ?

— M. Germain Cassut m'a demandée deux fois en mariage depuis quinze jours monsieur !

— Je m'en doutais, fit Roger. Depuis qu'il est à la tête de ses deux cent mille francs, il affecte des airs de supériorité tout à fait comiques. Il parcourt la fabrique en tous sens, examine les machines, fait sonner les cuves, sonde les murs, interroge à gauche, à droite, fait en un mot tout ce qu'il peut pour laisser croire aux ouvriers qu'il va acheter l'usine de M. Voisin.

— Et il a raison, monsieur, car mon père, ébloui par ce chiffre magique, est tout disposé à la lui céder. Je n'ai qu'un mot à dire et la chose est faite.

— Et vous ne voulez pas le dire ?

— Pas encore. C'est pour cela que je suis venue vous trouver. Il est certain que Germain est en ce moment, et grâce à vous, dans une très enviable situation, pécuniairement parlant, mais il n'a que cela pour lui, le malheureux ! Il est laid, commun, brutal... Et puis, s'appeler madame Cassut ! franchement, ce n'est pas tentant. J'aimerais mieux un autre nom... le vôtre par exemple.

— Le mien ! fit Roger étonné.

— Oui, il sonne mieux à l'oreille. En outre, sans vous flatter, vous êtes infiniment mieux que lui sous tous les rapports Non-seulement vous êtes doué d'un physique agréable, mais vous avez reçu une éducation soignée, vous avez de la tenue, vous représentez un tout autre personnage que celui que vous êtes réellement, et je suis convaincue que si vous achetiez l'usine de mon père...

— Mais avec quoi l'achèterais-je, interrompit Roger, puisque je n'ai rien?

— S'il n'y avait pas moyen de le faire, je ne serais pas là, répliqua vivement Antoinette. Vous pensez bien qu'à la suite de la demande formée par Germain j'ai longuement interrogé mon père. Or, il convient qu'à son âge il n'emprunterait pas deux cent mille francs, mais il avoue que s'il avait vingt-cinq ans, il n'hésiterait pas à le faire dans un cas urgent. Or, vous avez vingt-cinq ans, le cas est urgent, décidez-vous.

Roger, très embarrassé, ne répondait pas.

— Remarquez, poursuivit Antoinette, que je ne viens pas ici, à la légère, vous proposer une affaire onéreuse ou un mariage désavantageux. Je n'ai pas à me faire valoir, moi, vous savez qui je suis ; mais, au point de vue de l'affaire elle-même, je suis prête à détruire, chiffres en main, toutes les objections que vous pourriez élever. Vous ne vous figurez pas ce que j'ai travaillé depuis six jours pour réaliser de tels prodiges ! Aussi, permettez-moi de vous soumettre le résultat de mes calculs.

— Mais, mademoiselle..., répliqua timidement Roger.

— Laissez-moi aller jusqu'au bout, interrompit la jeune fille, et vous verrez. Il est évident que l'usine de mon père, en y faisant les réparations indispensables, dirigée comme elle le serait par vous, peut rapporter aisément tous les ans dix mille francs de plus qu'elle ne donne actuellement. Je ne vous parle pas du développement considérable qu'elle peut prendre plus tard sous l'impulsion de votre intelligence, c'est incalculable. Ces dix mille francs de plus-value paieront et au delà les intérêts des deux cent mille francs que vous emprunterez. Reste alors trente mille francs. Affectez-en vingt mille au remboursement annuel de la créance, il en restera dix mille pour se nourrir, s'habiller, se chauffer et s'éclairer, puisque le logement de son propriétaire fait partie de l'usine elle-même. Or, avec dix mille francs par an, ne peut-on pas vivre convenablement? D'autant plus convenablement qu'en amortissant tous les ans le chiffre de l'hypothèque, vous diminuez en proportion égale la somme des intérêts à servir, et que vous pouvez appliquer le bénéfice qui en résulte, soit à nos besoins personnels, soit à l'amélioration de la fabrique. Est-ce vrai?

— C'est parfaitement exact, répondit-il.

— Eh bien ! sur les deux cent mille francs que vous emprunterez, consacrez-en trente, quarante mille, s'il le faut, aux réparations, et je me charge d'obtenir le consentement de mon père, moyennant cent cinquante mille francs nets. Et non-seulement vous aurez une position indépendante, un avenir assuré, une femme qui vous sera aveuglément dévouée ; mais vous aurez la satisfaction d'humilier ce Germain Cassut, qui se croit irrésistible, depuis qu'il a quelques écus dans sa poche. Répondez : le voulez-vous?

— Mademoiselle, fit gravement Roger, je suis réellement confus des bontés que vous me témoignez et de la peine que vous avez prise, mais il m'est impossible d'accepter.

— Pourquoi? demanda Antoinette interdite.

— Parce que je ne me sens pas le courage d'entreprendre une affaire aussi lourde que celle-là.

— Ce n'est pas sérieux, dit la jeune fille dont les joues pâlissaient. Comment ! je vous apporte quatre cent mille francs, et vous les refusez ! Oui, sur ces quatre cent mille francs, il y a un emprunt considérable à faire, mais il n'en reste pas moins la moitié, bien liquide. Deux cent mille francs !

— Oh ! je ne discute pas les chiffres, mademoiselle. Je reconnais qu'ils sont parfaitement exacts ; mais, je vous le répète, je ne me sens pas de taille à braver les éventualitésd'une telle position.

— Vous! avec votre intelligence et vos vingt-six ans?

— Eh! mademoiselle, on a beau être intelligent, on peut se tromper. On a beau être jeune, on n'est pas immortel. Voyez M. Voisin, il est certainement intelligent. Eh bien! après trente ans d'un labeur surhumain, le voilà pour ainsi dire aussi pauvre qu'il l'était quand il a commencé.

— Mais vous savez bien que mon père n'a malheureusement pas toute sa raison. Sa folie est douce, certainement. Je ne l'en aime et ne l'en respecte pas moins, quoiqu'il ait gaspillé cinq ou six cent mille francs depuis trente ans; mais il n'est pas douteux qu'il soit fou. Sa folie a un nom : la monomanie. Il a la monomanie de l'invention.

— Je l'admets avec vous, mademoiselle; mais qui sait si je n'aurai pas un autre travers? Enfin, si j'ai le bonheur d'échapper à ce fléau, qui sait si je vivrai assez longtemps pour payer la dette que j'aurai contractée?

— Non, fit Antoinette avec force, ce ne sont pas des objections que vous soulevez. Vous avez d'autres raisons pour refuser mes propositions, des raisons que vous ne voulez pas dire...

— Je vous assure, mademoiselle...

— C'est impossible, monsieur, vous ne me convaincrez pas. Bien certainement, vous avez une arrière-pensée. Laquelle? Je ne puis me le figurer. J'ai beau être jeune, manquer d'expérience, vous ne me ferez jamais croire qu'un jeune homme, dans votre situation, refuse d'épouser une femme comme moi, quand surtout cette femme lui apporte une fortune.

Antoinette s'était animée en prononçant ces dernières paroles. Le dépit et la colère commençaient à la gagner.

— Encore une fois, mademoiselle... essaya de protester Roger.

— Non, cent fois non! répéta-t-elle d'une voix tremblante, tandis qu'une grosse larme perlait dans ses yeux. Vous ne m'aimez pas, monsieur, ou plutôt vous en aimez une autre.

— Taisez-vous! fit Roger avec l'accent de la plus profonde terreur.

— J'en étais sûre! s'écria Antoinette avec un éclat de voix terrible. C'est une raison cela, ajouta-t-elle avec un rire nerveux. Ah! reprit-elle avec une sorte de rage, prenez garde, monsieur! Malheur à cette femme, si je la découvre!

Elle fit quelques pas dans la chambre, en proie à un véritable égarement.

— Une rivale, murmurait-elle, j'ai une rivale... mais qui donc?.. Il ne connaît absolument que nous et...

Soudain, elle s'arrêta.

— Ah! je devine... s'écria-t-elle en étendant le bras avec un geste prophétique. C'est Laurence!

Roger devint livide:

— Je vous en conjure, mademoiselle, calmez-vous! supplia-t-il.

— Mais, vous ne devinez donc pas que je vous aime! s'écria Antoinette. Comment, je viens à vous, la tête bourrée de chiffres — ce que je hais le plus au monde! — Je vous sacrifie mon honneur, ma fortune; je me jette dans vos bras et vous me répondez : Je ne veux pas de vous!

Germain et Antoinette virent donc parfaitement Roger. (Page 980.)

— De grâce, mademoiselle, ne vous exagérez rien de ce qui s'est passé! fit Roger avec douceur. Il est vrai, et je vous en remercie du plus profond de mon cœur, que vous avez été pour moi bonne et indulgente à l'extrême; mais il ne faut pas me calomnier si je ne me sens pas les reins assez forts pour supporter le poids des engagements auxquels vous voudriez m'entraîner. Il ne faut, surtout, chercher à ma timidité aucune autre cause que ma timidité même. Si j'ai le

malheur de vous déplaire, pourquoi faire remonter jusqu'à une personne, qui est digne de tous nos respects, le courroux que vous en ressentez? Accusez-moi, maudissez-moi, mais ne supposez pas que Mlle Laurence soit pour rien dans la détermination que j'ai prise.

— Ah! vous avez beau nier, monsieur, l'instinct d'une femme ne se trompe jamais en pareil cas. Vous l'aimez, vous dis-je. J'en suis sûre, je le sens.

— Je l'aime, mais non pas comme vous l'entendez. J'ai pour elle le même respect que j'ai pour son père, la même reconnaissance, le même dévouement. Pour eux, sans hésiter, je donnerais ma vie, mon honneur même, s'ils me le demandaient. N'est-ce pas eux qui m'ont sauvé de la misère, qui m'ont donné le pain du corps et de l'esprit? Ne leur suis-je pas obligé cent fois plus que si j'étais réellement leur fils ou leur frère? Aucun lien du sang ne les attachait à moi, ne les forçait à me recueillir, à me faire élever. Aussi je serais le plus ingrat des hommes, si je ne leur avais pas voué une amitié sans bornes. Malheureusement, il est peu probable que je puisse jamais leur en donner des preuves ni leur rendre la plus minime partie du bien qu'ils m'ont fait. Et je le regrette amèrement, je vous le jure! car on a toujours le droit de douter d'une affection qui ne se traduit que par des mots, quand son désir le plus ardent serait de s'affirmer par des faits. Si vous ne comprenez pas les sentiments qui m'animent, je vous plains, mademoiselle. C'est que vous avez bien peu d'estime pour celui que vous prétendez aimer.

— Oh! je ne discuterai pas avec vous, fit Antoinette. Vous êtes plus habile que moi dans l'art de présenter les choses sous leur jour le plus favorable. Tout ce que vous venez de me dire, je le crois. Je suis persuadée même que vous le ressentez; mais je suis persuadée aussi qu'il y a au fond de votre cœur un autre sentiment que celui que vous y voyez vous-même. Si vous n'aviez pour Laurence que du respect, pourquoi repousseriez-vous mon amour? Ne suis-je pas riche, ne suis-je pas belle? N'ai-je pas tout ce qui peut flatter l'amour-propre d'un homme tel que vous?

— Dieu m'est témoin, mademoiselle, qu'aucune parole n'est tombée de mes lèvres qui puisse vous faire douter de ma gratitude. Je suis indigne de votre bienveillance, mais je ne l'ai pas méconnue.

— Ainsi rien ne peut vous ébranler? dit la jeune fille, les narines dilatées et les yeux allumés d'une colère farouche. L'amour que Laurence vous inspire l'emporte sur toute autre considération?

— Encore une fois, mademoiselle, je n'ai pas d'amour pour...

— Mais vous ne comprenez donc pas qu'il n'y a qu'un moyen de me convaincre? interrompit Antoinette frémissante. Un seul, vous dis-je, c'est d'accepter les propositions que je vous ai faites. Eh bien! oui ou non, les acceptez-vous?

— A mon grand regret, mademoiselle, fit Roger, il m'est impossible...

Elle arrêta d'un geste la phrase qu'il avait commencée et se leva d'un bond saccadé. Son visage devint horriblement pâle, ses traits se contractèrent douloureusement. Alors, appuyant son poing crispé sur son cœur, comme pour en

étouffer les battements, fière et hautaine, elle l'écrasa d'un regard à la fois empreint de colère et de haine.

— Il suffit, monsieur, lui dit-elle d'une voix qu'elle s'efforçait d'affermir. Je n'étais pas méchante, je vous l'assure; mais, si je le deviens un jour, rappelez-vous ce que vous avez fait...

Sur cette phrase énigmatique et menaçante, elle prit son châle, s'en enveloppa et se dirigea vers la porte.

— Du moins, mademoiselle, balbutia Roger, permettez-moi de vous accompagner...

— Je vous défends de faire un pas, dit-elle en joignant impérieusement le geste à la parole.

Roger s'inclina. Elle sortit, dédaigneuse, calme en apparence, ferma la porte et descendit lentement l'escalier. Bientôt le bruit de son pas léger se perdit au milieu des rafales de vent et de pluie qui continuaient à souffler au dehors. Au moment où elle franchissait le seuil de la maison, un homme fermait la porte d'un cabaret voisin. Il s'approcha vivement et vit que les fenêtres de Roger étaient éclairées.

— Voyez-vous ce sournois de Montmaury avec ses grands airs vertueux ! murmura-t-il. Il reçoit des visites de femme ! A pareille heure ! Qui donc peut venir chez lui par un temps semblable? Je le saurai, pardieu! Oui, malgré le vent et la pluie, je veux...

En disant ces mots, il s'élança sur les traces de la jeune femme, qu'il n'avait fait qu'entrevoir. Quoiqu'elle marchât très vite, il n'eut pas de peine à la rejoindre et la vit, coquettement retroussée, raser les maisons, franchir les flaques d'eau, glisser rapidement devant les éclaircies lumineuses que deux ou trois boutiques projetaient encore sur la chaussée, à de rares intervalles.

— Bien sûr, elle est jeune, se disait-il en pressant le pas, pour ne pas la perdre de vue.

Au bout de dix minutes, il était à l'extrémité de la ville.

— Ah çà! où va-t-elle me conduire? pensait-il.

Elle gagna enfin une rue étroite et sombre, entièrement dépourvue de maisons, et sur laquelle donnaient de vastes jardins. Elle continuait à marcher avec la même légèreté, sans se retourner, ne se doutant pas qu'elle était suivie. Elle aurait probablement fini par échapper à la curiosité de celui qui s'était élancé sur ses traces, si son corps, enveloppé de vêtements sombres, n'avait profilé nettement sa silhouette sur les murs, fraîchement recrépis, le long desquels elle se glissait. Au bout de quelques secondes, elle atteignit l'extrémité de la ruelle et tourna sur sa droite.

— Mais c'est à l'usine de M. Voisin qu'elle va! s'écria son acharné persécuteur.

Il courut à toutes jambes jusqu'au bout de la ruelle et observa. De l'endroit où il s'était posté, il pouvait tout voir sans être aperçu, car il venait de se blottir dans les herbes qui poussaient au bas de la muraille. En face de lui se trouvait l'usine, ou plutôt la maison d'habitation de M. Voisin et le jardin qui en dépen-

dait. Au fond de ce jardin se trouvait une petite porte verte, qui donnait sur la ruelle dans laquelle Antoinette venait de s'engager. Une minute après, elle introduisait la clef dans la serrure et refermait la porte derrière elle. L'homme qui l'avait suivie se dressa soudain sur ses pieds, et poussa un cri qui ressemblait à un rugissement.

— Elle! s'écria-il. Ce n'est pas possible! Cependant, il n'y a qu'elle ou Rose... Oui, c'est Rose... Ah! quelle peur j'ai eue!

Il s'éloigna, mais lentement, insensible à la pluie qui lui fouettait le visage. Des doutes terribles l'avaient assailli. Ils se dissipèrent certainement, car il rentra chez lui d'un pas agile et dégagé.

Le lendemain, toutes choses avaient repris à l'usine leur ordre accoutumé. Vers dix heures, au moment où Rose traversait la cour, Germain, qui semblait la guetter au passage, l'arrêta brusquement.

— Ah! je vous y prends, mademoiselle! lui dit-il en riant. Que faisiez-vous hier soir dans les rues de Meulan?

— Moi? fit naïvement la femme de chambre. Je ne suis pas sortie de la maison.

— Vraiment? Faites-moi donc le plaisir de me dire alors qui donc est entré par la petite porte du jardin vers dix heures?

Rose devina que sa maîtresse avait été suivie par Germain.

— Qu'est-ce que cela vous fait? répondit-elle.

— Et qui donc était un quart d'heure plus tôt chez le vertueux Montmaury? continua Germain.

Sans trop comprendre ce que signifiaient ces paroles, Rose n'hésita pas à se sacrifier pour Antoinette.

— Ah! vous savez tout cela? fit elle en riant. Je vous en fais mon compliment!

— Puis, affectant aussitôt un air mystérieux, elle lui prit la main et se pencha vers lui.

— Ecoutez, lui dit-elle confidentiellement, vous avez manqué votre vocation, monsieur Germain. Croyez-moi, plantez-là l'usine et courez rue de Jérusalem, à Paris. Je me suis laissé dire que les places de mouchard n'étaient pas très demandées, vous avez des chances pour en obtenir une, et tout ce qu'il faut pour mériter un rapide avancement.

A ces mots, laissant Germain stupéfait, elle s'enfuit, en riant aux éclats et en lui jetant un regard moqueur. Elle n'eut rien de plus pressé que d'aller conter la chose à Antoinette.

— Qu'est-ce que cela me fait? dit la jeune fille en haussant les épaules.

Cependant elle ne fut pas fâchée d'apprendre que Rose ne s'était pas trop défendue de la légèreté dont Germain l'accusait, et qu'elle en avait à peu près assumé toute la responsabilité.

Le soir, vers huit heures, Germain, tout de neuf habillé, se présenta chez M. Voisin pour lui demander la réponse qu'il attendait.

— C'est juste ! fit M. Voisin, je l'avais oublié. Attendez un moment, je vais consulter ma fille.

Il laissa Germain dans la salle à manger et se rendit auprès d'Antoinette, qui était dans le salon.

— Fais entrer M. Cassut, répondit-elle

Germain fut introduit par M. Voisin. Le moment était solennel. Son cœur battait bien fort et son embarras était extrême. C'était la première fois de sa vie que son pied foulait un tapis et qu'il pénétrait dans un intérieur relativement luxueux. Aussi avait-il un air gauche et emprunté qui fit détourner la tête à Antoinette.

— Mademoiselle, dit-il, je viens... vous m'avez fait l'honneur de...

— Asseyez-vous, fit-elle brusquement.

Il obéit et prit place sur le bord d'une chaise.

— Vous avez demandé ma main à mon père, reprit-elle, et vous avez manifesté l'intention de lui succéder.

— C'est la vérité, mademoiselle.

— Depuis cette époque, continua la jeune fille d'un ton sec, vous avez parcouru l'usine de la cave au grenier.

— Oh ! mademoiselle, c'est beaucoup dire...

— On me l'a dit, ne m'interrompez pas. A quel chiffre évaluez-vous les réparations indispensable ?

— Mais je ne sais si je dois...

— Vous devez répondre, puisque je vous interroge.

— Eh bien ! mademoiselle, je pense qu'avec une trentaine de mille francs....

— Alors entendez-vous avec mon père à ce sujet. Quant à moi, je ne deviendrai votre femme que si la fabrique est en état de répondre à tous les besoins. Je ne veux pas, si j'entre en ménage, me condamner à de nouvelles privations. Vous me fournirez donc un relevé complet des frais généraux et des recettes, afin que je puisse dès à présent régler mon budget en conséquence. Je vous laisse, messieurs. Voyez si vous pouvez traiter sur les bases que je viens de vous indiquer.

Elle sortit, sans adresser un salut ni un regard à Germain. Combien ce langage était différent de celui tenu la veille à Roger ! Pour celui-là elle était déterminée à tous les sacrifices ; pour Germain elle se montrait inexorable.

Pendant plus de deux heures, le contre-maître et son patron discutèrent sur le chiffre des réparations ; mais, fort de l'appui que lui prêtait Antoinette, Germain ne diminua pas un centime de la somme qu'il avait fixée, de sorte que M. Voisin, fasciné par le chiffre de cent soixante-dix mille francs, qu'on faisait miroiter à ses yeux, finit par céder, et le mariage d'Antoinette fut décidé.

Le reste n'était plus qu'une question de formalités, puisque Antoinette avait dicté ses conditions et qu'elles avaient été acceptées. Le lendemain, Cassut, qui ne parlait plus à Roger, depuis le jour où il avait touché le legs du pendu, alla trouver le jeune commis dans son cabinet. Il avait un petit air protecteur et

ironique que Montmaury ne s'expliqua pas et auquel, du reste, il dédaigna de faire attention.

— Mademoiselle Antoinette, dit Germain, désire avoir l'état des frais généraux et des recettes de la fabrique depuis dix ans. Veuillez en faire le relevé sur vos livres.

— Fort bien, dit Roger. C'est elle-même qui vous a manifesté ce désir ?

— Elle-même, oui monsieur.

— Il suffit. J'aurai l'honneur de le lui faire parvenir.

— Et pourquoi ne me le remettriez-vous pas? demanda Germain avec hauteur.

— Parce que cela n'a rien de commun avec vos fonctions de contre-maître, et, à moins que M. Voisin lui-même ne m'en donne l'ordre...

Germain ne put réprimer un geste de colère, mais il se contint.

— Comme il vous plaira, fit-il, les dents serrées. Ah! j'oubliais... il est inutile de relever ces chiffres par le menu, cela demanderait trop de temps. Contentez-vous de mettre en regard les deux totaux de chaque année.

Roger fit un geste d'assentiment, mais ne répondit pas. Il devina qu'un événement important allait arriver. En effet, Germain Cassut, qui ne lui parlait jamais, venait presque de lui donner un ordre.

— Est-ce qu'elle épouserait cette brute ? pensa Roger.

Il ne pouvait pas le croire. Cependant la journée n'était pas finie qu'il en avait acquis la certitude. Germain surveillait, mais ne travaillait plus. Sa mise était plus soignée. Il avait la parole brève et le geste impérieux. Chaque fois qu'il passait devant le bureau de Roger, il jetait sur l'employé un regard oblique et haineux.

— Bien certainement, se dit Montmaury, M. Cassut va acheter l'usine. Epousera-t-il Antoinette ? J'en ai bien peur, car alors je ne ferai pas un long séjour dans cette maison.

Il avait dressé le relevé que lui avait demandé Germain et l'avait fait parvenir sous enveloppe à la jeune fille.

Tous les jours, les allures de M. Cassut affectaient plus d'importance et d'autorité. Enfin, on eut,à la fin de la semaine,l'explication de cet énigme. Le samedi, les bans furent publiés à la mairie, et le dimanche, le curé annonça du haut de la chaire le mariage de Germain Cassut avec Antoinette Voisin. Le cœur de Roger fut soulagé d'un grand poids. Il se reprochait la dureté dont il avait fait preuve envers une jeune fille dont le seul crime était de l'aimer. Il se sentait ému d'une tendre pitié et regrettait presque de n'avoir pu céder à ces démonstrations éloquentes d'un amour sincère. Voilà qui changeait bien la face des choses ! Cette femme, qui prétendait l'aimer, se jetait quelques jours après dans les bras d'un autre. Et de quel autre ! Germain Cassut ! !

Or, Roger savait mieux que personne, lui qui avait repoussé les offres d'Antoinette, combien on garde pieusement au fond du cœur le culte de la personne aimée. Eh bien ! oui, il aimait Laurence. Oui, c'était pour cela qu'il n'avait pas accepté les propositions de la jeune fille. C'est aussi pour rester fidèle à son

amour qu'il saurait mourir au besoin, plutôt que de le trahir. A la pitié qu'il ressentait pour Antoinette succéda le mépris, presque le dégoût.

— Décidément, pensa-t-il, il est heureux pour moi que mon cœur n'ait pas été libre et que je n'aie pas epousé cette femme-là.

Pour détourner sa pensée de cette vilaine affaire et pour se retremper dans un milieu plus élevé, il alla faire visite a M. Dalbrègue et à sa fille. Le bruit du mariage d'Antoinette s'était répandu dans tout le pays. Naturellement, la conversation commença par aborder ce sujet délicat. Roger fournit tous les renseignements désirables. Il fit de Germain un portrait parfaitement ressemblant, peu avantageux, par conséquent, et raconta à M. Dalbrègue quelle animosité existait entre eux, ainsi que la façon dont elle avait brusquement éclaté dans le bois de Verneuil, un an plus tôt.

— Aussi, dit-il en terminant son récit, je ne sais pas trop si j'attendrai que ce mariage soit accompli pour quitter l'usine.

— Tu aurais tort, mon ami, fit observer M. Dalbrègue. Il est fort possible que M. Cassut te déteste cordialement, mais rende justice à ton mérite. Tu es intelligent, exact, honnête; ce sont de trop précieuses qualités pour que l'on s'en prive quand on les a sous la main. Si M. Cassut te congédie, il fera une sottise, car je tiens de M. Voisin lui-même qu'il ne voit un peu clair dans ses affaires que depuis le jour où tu es entré chez lui. Dans tous les cas, fais ton devoir jusqu'au bout : c'est le seul moyen de n'avoir rien à te reprocher.

Roger promit de se conformer strictement à ces sages conseils et se retira. Bien entendu, il n'avait pas dit un mot des propositions brillantes qu'il avait reçues.

Trois semaines se passèrent, puis vint le jour solennel du mariage d'Antoinette avec Germain. M. Voisin était très connu et très aimé. Une foule considérable remplissait l'église. M. Dalbrègue et sa fille étaient au nombre des invités. Laurence eut pendant la messe des distractions bien excusables. On sait, en effet, que, pour les femmes, une messe de mariage n'est pas autre chose qu'une occasion d'exhiber la dernière toilette. Pourtant Laurence ne prêta qu'une attention médiocre aux richesses qu'elle avait sous les yeux. C'était moins parmi les femmes que dans les rangs des hommes qu'elle semblait chercher un visage ami.

Bientôt il lui fut impossible d'en douter : Roger n'était pas là ! Pourquoi? L'usine était certainement fermée, puisque tous les ouvriers assistaient, en habits de fête, à la cérémonie. Laurence pensa qu'il était en retard. Tant que dura la messe, elle n'osa pas s'en assurer; mais lorsque la procession des invités alla dans la sacristie présenter à la mariée les compliments d'usage, elle s'aperçut que Roger n'était décidément pas là. Elle le fit remarquer à son père.

— C'est étonnant ! fit M. Dalbrègue. Il est malade, très probablement, car, je ne puis pas croire qu'on l'ait oublié. M. Voisin sait quelle affection j'ai pour lui... il n'oserait pas me désobliger... Nous allons passer chez lui avec notre voiture.

Après avoir quitté l'église, M. Dalbrègue se rendit chez Roger, accompagné de Laurence. Au moment où il allait mettre pied à terre, il entendit s'ouvrir une des fenêtres de Roger.

— Ne vous dérangez pas ! lui cria le jeune employé. Je descends.

Moins de dix secondes après, en trois ou quatre bonds, il était debout auprès de la victoria.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? interrogea M. Dalbrègue. Tu n'es pas malade, et je ne t'ai pas vu à la messe d'Antoinette !

Roger sourit avec un peu d'amertume.

— Je n'y ai pas été invité, répondit-il.

— Allons donc ! ce n'est pas possible !

— Et non-seulement je n'y ai pas été invité, mais voici la lettre chargée que j'ai reçue ce matin par la poste.

— A ces mots, il tendit à M. Dalbrègue une large enveloppe grise, revêtue de cinq gros cachets de cire rouge.

Celui-ci la prit, en tira la lettre qui y était enfermée et lut à demi-voix :

« Monsieur,

« A présent que je suis définitivement propriétaire de la fabrique, vous devais comprendre que je n'y saurait toléré plus longtemps votre présence. J'ai donc l'honneur de vous adressez sous ce pli le montant du mois courant, s'élevant à la somme de trois *cent* francs, et j'ai *celui* de vous annoncer que vous n'êtes plus à mon servisse.

« Votre serviteur,

« Germain Cassut »

M. Dalbrègue eut un léger mouvement de dépit et ne daigna même pas s'étonner des fautes d'orthographe dont la lettre était émaillée.

— Viens, dit-il à Roger. Tu déjeuneras avec nous et nous causerons.

Roger prit place en face de Laurence sur la banquette du devant, et la voiture s'éloigna. Au moment où elle traversait la grande rue de Meulan, elle se croisa avec une calèche découverte, assez élégante, qu'on avait louée à Saint-Germain, et dans laquelle se trouvaient M. et Mme Cassut. La calèche fut obligée même de s'arrêter brusquement pour laisser passer la victoria.

Germain et Antoinette virent donc parfaitement Roger. Le regard du nouveau marié brilla d'une éclair de haine satisfaite. Quant à l'œil de sa jeune femme, il s'alluma d'un feu sombre, en même temps qu'un rictus menaçant crispait ses lèvres. M. Dalbrègue était si mécontent qu'il n'ôta même pas son chapeau, et, comme Laurence s'inclinait gracieusement pour saluer Antoinette.

— Je te défends de saluer ces gens-là ! lui dit son père.

Laurence ne se fit pas prier. Au lieu d'achever le salut qu'elle avait commencé, elle se détourna. Enfin ils arrivèrent. Le déjeuner était prêt. La femme de chambre dressa promptement le couvert de Roger, et l'on se mit à table. En prenant

Qu'est-ce que cela signifie? demanda vivement le père de Laurence. (Page 932.)

sa place, M. Dalbègue aperçut une lettre que la domestique avait posée sur son assiette.

— Tiens! fit-il. Une lettre de Meulan! Je n'en reçois jamais!

Il la décacheta, la parcourut, et son visage s'assombrit.

— Et une lettre qui ne te fait pas plaisir, dit Laurence. Qui donc t'écrit?

— Oh! ce n'est rien, fit M. Dalbrègue, qui essaya de faire bonne contenance.

Mais il eut beau s'efforcer d'être gai, se battre les flancs, rire bruyamment à propos de tout, ou plutôt à propos de rien, il ne parvint pas à tromper sa fille. Quand le déjeuner fut terminé, ils se rendirent au jardin.

— Va donc me chercher mon porte-cigares, que j'ai laissé dans ma chambre, dit M. Dalbrègue à Laurence.

Elle disparut en courant. Aussitôt M. Dalbrègue sortit de sa poche la lettre qu'il y avait glissée.

— Tiens, lis, dit-il à Roger.

Celui-ci, un peu surpris de cette brusque entrée en matière, prit la lettre et y jeta rapidement les yeux. Voici ce qu'elle contenait :

« Monsieur,

« Roger de Montmaury aime votre fille. Si vous en doutiez, sachez qu'il a refusé d'acheter l'usine de M. Voisin et d'épouser Antoinette, bien qu'on lui ait facilité tous les moyens d'arriver à ce résultat.

« Je livre cette confidence à votre loyauté et à votre discrétion. »

La lettre n'était pas signée. Quand Roger en eut achevé la lecture, il la rendit à M. Dalbrègue.

— Je n'ai pas besoin de te dire, fit le vieillard, que je ne crois pas un mot de cette calomnie. Cependant j'y trouve un fait précis, sur lequel je me vois forcé d'attirer ton attention,

Oh! la lettre anonyme! quelle souveraine lâcheté! mais aussi quel infaillible moyen! On se dit esprit fort. On commence par professer le plus souverain mépris contre cette arme misérable; puis le trait qu'elle a lancé s'enfonce dans la plaie, le poison qu'il distille s'insinue peu à peu dans le cerveau, dans le cœur, et quand on se dit : — N'y pensons plus! on est tout étonné de sentir la douleur de la blessure survivre malgré tout à la volonté. Basile a bien raison de dire : « Calomniez, calomniez, il en reste toujours quelque chose. »

M. Dalbrègue avait fait tous ses efforts pour dédaigner cette insinuation évidemment malveillante, et pourtant il avait fini par demander à Roger des explications. Celui-ci était pâle, mais calme et fort, fort surtout de son irréprochable probité.

— Il y a du vrai et du faux dans cette lettre, mon cher monsieur, répondit-il. Aussi, quoiqu'elle ne soit pas signée, je puis vous donner dès à présent le nom de la personne qui vous l'a adressée. C'est Mlle Antoinette Voisin, femme Cassut.

— Qu'est-ce que cela signifie? demanda sévèrement le père de Laurence.

IV

LE DÉPART

Roger allait prendre la parole, quand Laurence revint, tout essoufflée.

— J'ai eu beau fouiller partout, dit-elle, je n'ai pu mettre la main sur ton porte-cigares.

M. Dalbrègue savait bien qu'elle ne pouvait pas le lui rapporter, puisqu'il l'avait dans sa poche. Il avait choisi ce prétexte pour éloigner sa fille, espérant sans doute que Laurence ne reviendrait pas si tôt. Il fit donc semblant de chercher lui-même, tâta les unes après les autres toutes les poches où n'était pas le porte-cigares, finit par le tirer à grand'peine de celle où il se trouvait, et le montra victorieusement.

— Le voici, dit-il à sa fille.

— Ce n'était pas difficile, fit observer Laurence. C'est toujours dans cette poche-là que tu le mets.

Elle eut alors un vague soupçon que son père s'était moqué d'elle. Ce soupçon se changea en certitude, quand M. Dalbrègue, après avoir offert un cigare à Roger et avoir allumé le sien :

— Laisse nous seuls un moment, je te prie : nous avons à causer.

Elle eut une vague intuition que la lettre reçue par son père dans la matinée contenait quelque grosse nouvelle. Elle regarda tour à tour son père et Roger. M. Dalbrègue était très agité, malgré les efforts qu'il faisait pour être calme Roger était un peu pâle, mais il avait le regard fier et résolu. Que signifiaient ces attitudes étranges chez deux hommes qu'unissait deux heures plus tôt la plus étroite amitié? Laurence ne pouvait pas se l'expliquer. Elle s'éloigna très intriguée, et disparut bientôt au tournant d'une allée voisine.

— Voyons, explique-toi, dit M. Dalbrègue. A quoi rime cette calomnie?

— Je n'ai plus aucune raison de vous cacher la vérité, répondit Roger; vous saurez tout.

— Ah! il y a donc quelque chose? fit le vieillard avec vivacité.

— Oui, monsieur. Par discrétion j'avais cru devoir me taire jusqu'ici, et vous

allez comprendre pourquoi : il est vrai qu'on m'a offert d'acheter l'usine de M. Voisin et d'épouser sa fille.

— Qui te l'a offert?

— Mlle Antoinette en personne.

— Par exemple! s'écria M. Dalbrègue interdit. Elle a osé... où... quand... comment... le jour où tu as dîné chez son père?

— Vous l'avez deviné. C'est du moins ce jour-là qu'elle m'a fait les premières ouvertures, en m'engageant à réclamer ma part dans le legs du pendu.

— Et elle t'a demandé de l'épouser?

— Pas nettement, cette fois; mais elle m'a laissé comprendre que cela dépendait de moi.

— Et elle ne s'est pas contentée de cela? fit le vieillard qui n'en pouvait croire ses oreilles.

— Non, monsieur. Onze jours après que Germain eut été mis en possession de sa fortune, un soir, vers neuf heures et demie, par une pluie battante, elle est venue chez moi.

— Dans ton appartement?

— Oui.

— Seule!

— Absolument seule.

M. Dalbrègue hocha la tête et fit, des lèvres, une grimace dédaigneuse.

— Dès ce jour-là, elle me le déclara formellement, Cassut avait demandé sa main. Comme elle ne se souciait pas de s'appeler Mme Cassut, elle prétendit qu'elle m'aimait et se fit forte d'obtenir le consentement de M. Voisin à notre mariage, si je voulais faire, en mon nom, sur la fabrique, un emprunt hypothécaire de deux cent mille francs.

— Mais, si c'était hardi de sa part, c'était magnifique pour toi! s'écria M. Dalbrègue.

— C'était trop beau, répliqua Roger avec un sourire méprisant. Aussi, j'ai refusé.

— Pourquoi?

— Vous me le demandez! vous! fit noblement Montmaury. Il faut alors que vous ayez oublié les leçons d'honneur et de probité que vous m'avez données. Quoi! cette femme que je connnais à peine et qui vient se livrer à moi, vous voulez que je la prenne pour épouse!

— Je conviens que la démarche était un peu hasardée, mais, puisqu'elle t'aimait...

— Croyez-vous, si elle m'aimait réellement, qu'elle aurait épousé Cassut? Non, c'était chez elle une simple question d'amour-propre. Elle me trouvait mieux fait et mieux élevé; elle aurait mieux aimé s'appeler Mme la baronne de Montmaury que Mme Cassut, voilà la vérité.

— Bien, mais qu'est-ce que Laurence vient faire dans tout cela? demanda M. Dalbrègue.

— J'y arrive, fit Roger. Voyant que je me retranchais derrière l'impossibilité de contracter des engagements si onéreux, ne pouvant pas s'imaginer que je repoussais sa main à cause de son indignité même, Antoinette attribua mon refus à un autre sentiment, crut que j'aimais une autre femme et comme je ne connais à Meulan que vous et M. Voisin, osa prononcer le nom de Mlle Laurence. J'eus beau protester de l'estime et du respect que vous m'inspiriez également tous les deux, elle persista dans cette idée comme je persistais dans mes refus, et sortit en me menaçant de sa vengeance. Je la plaignais, je ne vous le cache pas, car j'avais eu la naïveté de croire qu'elle était sérieusement éprise de moi. J'ai donc pensé devoir garder le silence sur la démarche compromettante à laquelle elle s'était résolue. Aujourd'hui tout a bien changé. Non-seulement j'ai acquis la certitude qu'elle mentait impudemment ; mais encore, puisqu'elle réalise les menaces qu'elle m'avait adressées, je me considère comme dégagé envers elle de toute discrétion.

— Oui... fit M. Dalbrègue hesitant... je reconnais que c'est par excès de délicatesse que tu as agi, mais je regrette que tu ne sois pas venu me demander conseil.

— A propos de quoi ? Ne savais-je pas d'avance que vous m'auriez engagé à me conduire comme je l'ai fait ?

— Peut-être, mon ami. Antoinette t'aime, pour moi ce n'est pas douteux. Si elle s'est mariée avec Cassut, c'est dans un mouvement de dépit, crois-le bien ; mais, tôt ou tard, son amour pour toi se réveillera. Or, à la façon dont elle procède, je m'aperçois qu'elle est femme à ne reculer devant rien pour assouvir ses passions. Prends garde à toi ! de grands malheurs peuvent en résulter !

— Oh ! je ne la crains pas, fit énergiquement Roger.

— Au contraire, poursuivit M. Dalbrègue. Si tu avais épousé Antoinette, tu aurais pu la sauver de l'abîme au fond duquel elle va peut-être tomber. Par amour pour toi, elle aurait consenti à des sacrifices qu'elle ne fera certainement pas au mari qu'elle a pris pour se venger de tes dédains. En la jetant dans les bras d'un homme qu'elle n'aime pas, tu l'as vouée pour ainsi dire au désordre et à l'inconduite, tandis que tu pouvais la ramener au bien, en acceptant la main qu'elle t'offrait. Tu n'as pas envisagé la question à ce point de vue, j'en suis sûr, sans cela tu aurais peut-être été moins puritain.

— Ah ! fit Roger, je ne tiens pas à être le terre-neuve des femmes qui se noient.

— Tu vois, répliqua vivement M. Dalbrègue. Avec tes principes de haute droiture, tu viens de prononcer une infamie.

— Moi ! s'écria de Montmaury.

— Oui, toi. Il n'y a que l'égoïste qui puisse parler comme tu viens de le faire. L'homme véritablement honnête, sache-le bien, est, au contraire, l'homme qui se dévoue pour ses semblables, le terre-neuve des gens qui se noient aussi bien que de ceux qui souffrent et qui se tordent sous les étreintes de la misère et du désespoir. Se laisser vivre ! La belle affaire, parbleu ! Tout le monde en est là. Mais faire vivre les autres, les encourager, les secourir, les ramener au bien, à

la force, à la vie, voilà, le devoir de l'homme en qui bat un cœur réellement généreux, réellement chrétien. Oui, réellement chrétien, car le Christ aurait beau ne pas être Dieu, il n'en serait pas moins le philosophe le plus élevé, le moralisateur le plus profond qui fût sorti des rangs de l'humanité. « Aidez-vous les uns les autres, » a-t-il dit. Souviens-toi que ces paroles sont à elles seules toute une religion !

Roger courbait la tête et ne répondait pas.

— Maintenant que j'ai assez humilié ton orgueil de vingt-cinq ans, poursuivit M. Dalbrègue, je ne me sens pas le courage de t'en vouloir de ce que tu as fait. Je crains fort qu'Antoinette, en dépit de toutes les tentatives, ne devienne plus tard une femme légère, coupable, car je ne veux pas dire criminelle. Il y a des natures que rien ne saurait dompter. Elle est de celles-là, j'en ai peur! C'est à cause des dispositions qu'on a cru remarquer en elle, que, depuis deux ans, le vide s'est fait insensiblement autour de ce pauvre M. Voisin, ou plutôt autour de sa fille.

— Ah ! dit Roger en poussant un profond soupir, vous me rendez la vie, monsieur. Je finissais par craindre d'avoir commis une mauvaise action.

— Je ne dis pas qu'elle soit bonne, je conviens seulement qu'elle est excusable; mais, tu le vois, Antoinette est vindicative. Son tempérament la dispose à toutes les violences. Il ne faut surtout pas que le nom de ma fille soit mêlé à toutes ces intrigues.

— Mais, monsieur, je vous jure...

— Tu n'as besoin de ne me rien jurer. Je ne crois pas un mot de cette lâche délation. Je suis persuadé que tu as pour nous trop d'estime et de respect pour avoir levé les yeux sur Laurence. Ce serait de ta part de l'ingratitude, car tu ne dois vouloir, comme moi, que le bonheur de ma fille, et ce ne serait pas le prouver que d'aspirer à sa main. Non pas que je prétende lui donner pour mari un duc et pair, mais au moins puis-je espérer qu'elle aimera un digne et honnête garçon, possesseur d'une modeste aisance. Comme honneur, comme dignité, je ne trouverai pas mieux que toi, je le reconnais; mais, sous le rapport de la fortune, avoue que tu laisses trop à désirer. Je n'entends donc pas qu'un bruit du genre de celui que voudrait faire courir Antoinette ait la moindre raison de se propager. Or, il y a un moyen bien simple d'y couper court...

— Lequel? demanda de Montmaury en levant timidement les yeux.

— Te voilà sans place, et tu n'as pas, je pense, la prétention de vivre sans rien faire?

— Assurément.

— Eh bien, il faut aller en chercher une à Paris. Tu as fait un apprentissage assez sérieux pour aspirer maintenant à tous les emplois que le commerce peut donner. En outre, tu ne trouveras nulle part, mieux qu'à Paris, le moyen de grandir et de devenir quelque chose. Là, j'en suis convaincu, est désormais ton avenir. Tu vas passer avec nous la journée d'aujourd'hui et demain tu partiras. Est-ce convenu?

— Vos désirs sont des ordres pour moi, dit Roger avec effort; je partirai.

— Oh ! mais de quel ton tu me dis cela ! fit M. Dalbrègue, dont les sourcils se froncèrent. On dirait que je t'envoie au supplice.

— C'est un peu vrai, monsieur, répondit Roger. N'est-ce pas dans cette maison que j'ai grandi ? N'ai-je pas toujours habité cet adorable pays ? Tous mes souvenirs ne me rattachent-ils pas à vous ? Est-ce que je n'y trouve point à chaque pas une marque de vos bontés ?

— Sans doute, mon ami, mais il faut se faire une raison. Ici tu resteras toujours ce que tu es : un brave garçon sans fortune. A Paris, tu peux aspirer à tout.

— Oui, si j'étais ambitieux, mais...

— Tu dois l'être. L'homme qui ne cherche pas à s'élever est un oisif ou un impuissant. Allons, que cela soit bien décidé, voici Laurence qui revient...

En effet, la jeune fille apparaissait à l'autre extrémité de l'allée.

— Est-ce fini ? demanda-t-elle.

— Oui, mon enfant, viens, dit M. Dalbrègue en l'attirant auprès de lui. Je n'ai pas pu faire changer d'idée cet entêté de Roger.

— Quelle idée a-t-il donc ?

— Il veut absolument aller à Paris pour y trouver un emploi.

— Tu essayais donc de l'en détourner ?

— Oui, je lui proposais de rester avec nous, jusqu'à ce qu'une occasion se présentât...

— Et il a refusé ! fit Laurence avec une moue charmante. Attends, je me charge de le décider, moi.

— C'est inutile, mademoiselle, dit Roger, dont le cœur se brisait, vous n'y parviendrez pas.

— Tu vois, fit M. Dalbrègue. Oh ! il y a longtemps que ce projet lui trotte dans la tête. Il a raison du reste, car s'il veut arriver à quelque chose...

— Ah ! si tu lui donnes raison, ma cause est perdue d'avance, interrompit Laurence. Après tout, il n'y aura pas grand'chose de changé. Nous ne le voyions pas si souvent, ce pauvre Roger ! depuis qu'il était chez M. Voisin. Et puis, il n'y a pas si loin de Paris à Meulan... Il viendra nous voir tous les dimanches.

Alors se tournant vers de Montmaury :

— N'est-ce pas, Roger, que vous viendrez ? dit-elle.

— Oui, répondit M. Dalbrègue, quand ses occupations le lui permettront.

La phrase, grosse de réticences, que venait de prononcer son père, fit comprendre à Laurence que décidément un événement d'une certaine gravité venait de s'accomplir. Cette phrase signifiait clairement : Roger reviendra rarement, s'il revient.

Laurence comprenait donc de moins en moins. Tout ce qu'elle voyait, c'est que son père n'était pas content et que Roger était triste. Le pauvre garçon baissait la tête avec une sorte d'accablement. Il n'avait même pas protesté du geste contre l'espèce d'exil que M. Dalbrègue lui imposait.

Or, il n'y avait moyen pour le moment d'obtenir aucun éclaircissement. Il était deux heures de l'après-midi. Depuis près d'une heure, le moment de la sieste

avait sonné pour M. Dalbrègue. Il avait lutté jusqu'alors contre l'invincible sommeil qui s'emparait de lui ; mais, à présent qu'aucune préoccupation ne le tenait en éveil, ses yeux se fermaient malgré lui, et des tremblements convulsifs parcouraient ses membres.

— Allons père, lui dit Laurence, voici l'heure de ta sieste arrivée, et tu sais que le docteur Valnet ne veut pas que tu dormes au grand air. Viens, je vais te mener dans ta chambre.

Et, se tournant gracieusement vers Roger :

— Vous permettez?

Sans attendre la permission qu'elle sollicitait pour la forme, elle saisit le bras de son père et le contraignit à la suivre.

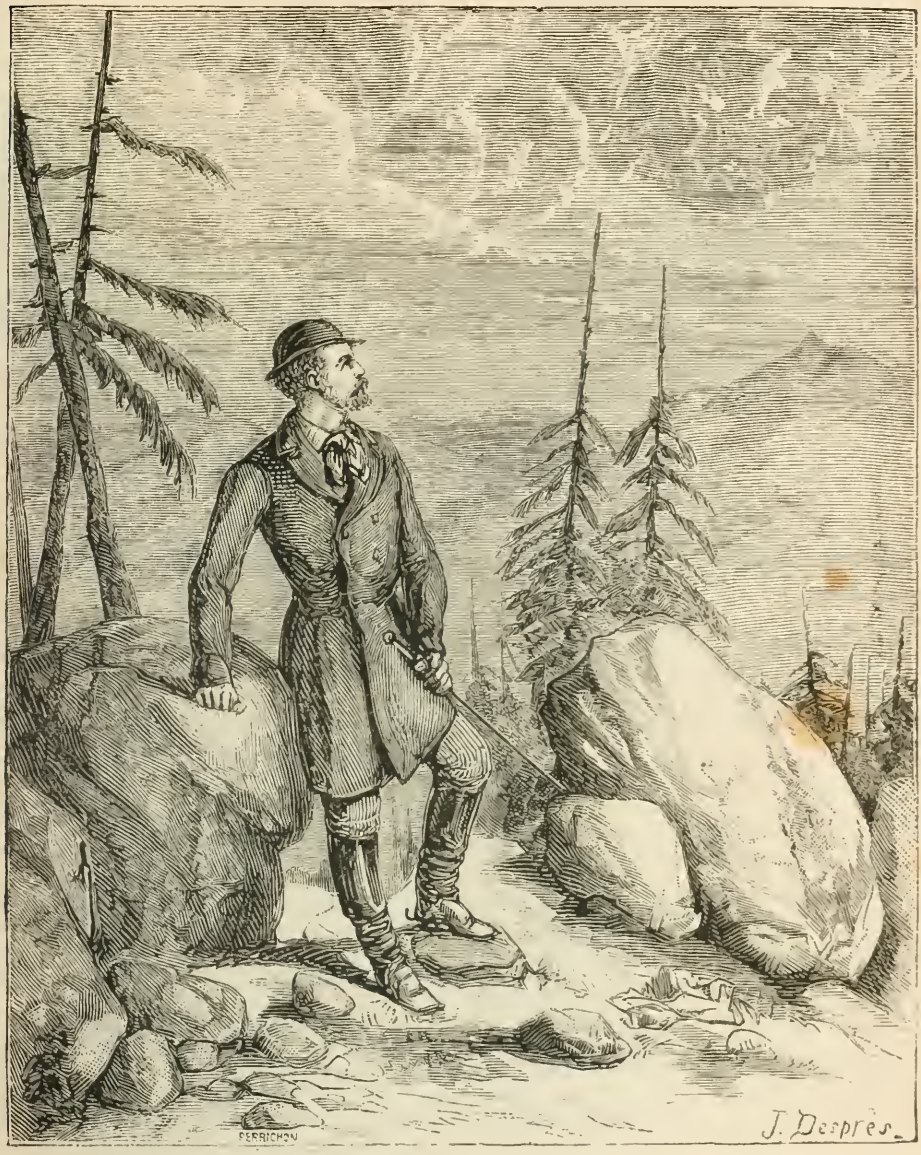
Le vieillard, n'opposa, du reste, aucune résistance. Sa fille le conduisit dans sa chambre, prépara les coussins du divan sur lequel M. Dalbrègue avait coutume de s'étendre, puis, lui ôtant son gilet et sa redingote, elle l'enveloppa de sa robe de chambre et le coucha comme un enfant. Presque aussitôt il ferma les yeux et s'endormit.

En femme habituée à ces soins presque maternels, la jeune fille plia les habits de son père et les déposa sur le pied du lit. Dans ce mouvement, un papier s'échappa de la poche et tomba par terre. Elle le ramassa. Elle allait le remettre à sa place, lorsqu'elle y jeta un regard distrait. Brusquement, elle s'arrêta et l'examina avec attention. C'était la lettre portant le timbre de Meulan, que son père avait reçue dans la matinée, la lettre qui l'avait si fort troublée. Or, c'était depuis l'arrivée de cette missive que le départ de Roger pour Paris avait été décidé. Qu'y avait-il donc dans cette lettre? quelle raison impérieuse exigeait le bannissement immédiat du plus intime ami de la maison?

Laurence hésita. Dans cette enveloppe se trouvait certainement la solution du problème qu'elle cherchait. Devait-elle ouvrir cette lettre ou la respecter? Elle devait la respecter, assurément, si la lettre était cachetée; mais elle ne l'était pas La lire, ce n'était plus commettre un abus de confiance, ce n'était que commettre une indiscrétion, satisfaire une légitime curiosité. La jeune fille se décida. Non pas tout d'un coup. Elle sentait bien que ce qu'elle faisait n'était pas très régulier. Aussi elle commença par jeter les yeux sur l'enveloppe, pour voir si elle connaissait l'écriture... Non, l'écriture lui était inconnue.

Alors elle tira le papier de l'enveloppe, le déplia, et courut à la signature... Il n'y en avait pas! Comment! Il s'agissait d'une lettre anonyme! Et c'était à de pareilles vilenies que son père s'arrêtait! Et c'était à la suite de cette inqualifiable lâcheté que Roger allait s'éloigner! Que pouvaient donc contenir ces quelques lignes? Une pareille découverte n'était pas de nature à détourner la curiosité de Laurence. Au contraire, elle lui ôtait tout scrupule. Après avoir jeté sur son père un regard défiant, pour s'assurer qu'il dormait réellement, elle parcourut l'épître d'Antoinette et rougit jusqu'aux oreilles.

— Lui! murmura-t-elle. Il m'aimerait... et c'est pour rester fidèle à cet amour qu'il aurait refusé.... Roger! ce n'est pas possible!



Il marcha devant lui au hasard. (Page 993.)

Elle remit vivement le papier dans son enveloppe, glissa le tout dans la poche de la redingote et sortit sur la pointe du pied. Elle revint au jardin et trouva Roger exactement dans la même position qu'il occupait au moment où elle l'avait quitté. Au lieu de l'aborder avec la franchise qu'elle déployait autrefois, elle s'avança, timide, embarrassée, presque gauche. Sur elle aussi la lettre anonyme avait produit son effet.

— Vous ne vous promenez donc pas, *monsieur* Roger? dit-elle.

Il releva vivement la tête. Depuis le jour où Laurence avait bégayé son nom, c'était la première fois qu'elle l'appelait monsieur.

— Non, mademoiselle, répondit-il, tout étonné de la voir si rouge et si mal à l'aise; je regardais ces arbres et ces fleurs, avec lesquels j'ai vécu si longtemps, et je leur faisais mes adieux.

— Vos adieux ! Vous ne comptez donc pas les revoir?

— Ce serait ma plus chère espérance, mademoiselle; mais, dans la vie nouvelle où je vais entrer, qui sait si ce bonheur me sera permis aussi souvent que je ne désirerais? qui sait même s'il me sera jamais permis?...

— Que dites-vous là, monsieur Roger? A quelque occupation que vous soyez astreint, il n'est pas admisssible que vous n'ayez pas un instant à nous consacrer.

— En effet... mademoiselle... c'est peu probable... Cependant, cela pourrait arriver...

— Mais qui vous force de partir si subitement? car enfin, hier soir, vous ignoriez que vous alliez quitter l'usine; ce matin encore, avant déjeuner, ni vous ni mon père n'aviez dit un mot de ce départ précipité.

— Il est vrai, mademoiselle. C'est après déjeuner, en votre absence, que nous avons agité cette question, et M. Dalbrègue m'a donné tant et de si bonnes raisons, que je me suis rangé de son avis.

— Cela ne m'étonne pas, monsieur Roger, mon père est la la lumière même. Alors, il n'a pas manqué de s'étonner que vous quittiez si brusquement la fabrique de M. Voisin?

— Oui, mademoiselle, mais je lui ai expliqué comment Germain Cassut, depuis mon entrée à l'usine, était devenu mon ennemi.

— Je me souviens, en effet, que vous nous en avez touché quelques mots lors de votre aventure du bois de Verneuil; mais ne croyez-vous pas qu'il y ait au congé brutal qu'il vous a signifié une autre raison plus... comment dirai-je? plus... militante?

— Il me paraît difficile de vous répondre, mademoiselle. Ce n'est pas moi qui chercherai jamais à sonder les abîmes du cœur de M. Cassut.

— Ni moi, croyez-le bien. Pourtant, ce mariage est si étrange qu'il est presque une révolution. Vous savez que tout le pays en a parlé et qu'on a fort maltraité cette pauvre Antoinette.

— J'en ai entendu parler également, fit Roger; mais j'ignorais que le bruit de ce mariage eût pris de telles proportions.

— Il a été pendant quinze jours le sujet de toutes les conversations, monsieur. Ici même il en a été question plus de dix fois, et je me rappelle que mon père...

— Ah! M. Dalbrègue s'en est occupé? demanda curieusement Roger.

— Comme les autres.

— Et peut-être a-t-il émis devant vous son opinion à ce sujet...

— Il n'y a pas manqué.

— Qu'en pense-t-il?

— Il est très indulgent, vous le savez. Il a commencé par s'apitoyer beaucoup sur Antoinette et sur l'isolement dans lequel elle vivait, un peu par la faute de M. Voisin et beaucoup par la sienne. Après avoir cherché à excuser ainsi le parti qu'elle avait pris, il a fini cependant par trouver que ce choix était indigne d'elle.

— Et, sans aller bien loin, a-t-il ajouté, je connais un garçon qui aurait bien mieux fait son affaire. Il n'est pas riche, c'est vrai, mais il a des amis qui le sont pour lui et qui lui seraient certainement venus en aide.

En disant ces mots, Laurence toussa légèrement.

— Je ne sais pas trop de qui il voulait parler, reprit-elle; mais, vous le voyez, il est loin d'approuver une union si disparate.

— M. Dalbrègue a résumé, je crois, l'opinion générale.

— Ainsi, c'est aussi votre avis? demanda la jeune fille.

— Oh! moi, mademoiselle, je n'ai pas d'opinion en pareille matière.

— Mais croyez-vous qu'Antoinette avait... du goût pour ce Cassut? reprit-elle avec une certaine hésitation.

— J'ai bien de la peine à l'admettre.

— Pourquoi? Avait-elle donc du goût pour un autre? fit Laurence avec volubilité.

Roger, surpris, la regarda bien en face. Elle rougit de nouveau, baissa les yeux, et, du bout de son petit soulier, fouilla le sable de l'allée.

— Qu'est-ce que cela signifie? se demanda de Montmaury. Est-ce qu'elle aurait reçu aussi une lettre d'Antoinette?

— Je ne saurais vous dire, répondit-il d'une voix ferme, quelles peuvent être les inclinations de Mlle Voisin.

— Sans doute, mais vous avez vécu près de trois ans à côté d'elle. Il vous aurait été plus facile qu'à un autre de connaître la vérité.

— Je suis resté trois ans à la fabrique de M. Voisin, dit Roger, mais je n'ai pas vécu auprès de sa fille. Je n'ai eu qu'une fois l'honneur d'être admis à leur table, et je n'avais pas vu plus de dix fois Mlle Antoinette, alors qu'elle s'aventurait par curiosité dans les ateliers.

— Ainsi, vous ne savez rien à cet égard? insista la jeune fille.

— Absolument rien, mademoiselle.

— Et vous n'avez pas d'opinion formée à l'endroit de ce mariage? Et vous trouvez tout naturel qu'Antoinette épouse un homme qu'elle ne... qu'elle n'estime pas?

— Elle a peut-être de l'estime pour Germain.

— Eh! ce n'est pas là ce que je veux dire, fit Laurence en frappant du pied. Vous me comprenez bien.

— Je vous comprends, en effet, mademoiselle; mais je m'étonne que vous teniez tant à connaître mon sentiment à ce sujet.

— Qu'y trouvez-vous donc d'étonnant? N'avez-vous pas le cœur ferme et l'esprit droit? Ne pouvez-vous pas vous prononcer à votre tour?

— Je le ferai, puisque vous l'exigez, mademoiselle, répondit Roger.

Cette fois, il ne douta plus. Laurence avait également reçu une lettre anonyme.

— Il se peut, commença-t-il, que Mlle Antoinette aime celui qu'elle a épousé. Dans son intérêt même, je le crois, je le désire, car je ne puis admettre qu'on se marie avec quelqu'un qu'on n'aime pas.

— A la bonne heure! voilà qui est parler franc! s'écria Laurence. Pourtant, corrigea-t-elle aussitôt, la question d'intérêt occupe aujourd'hui une si large place dans ces sortes de liaisons, que ces mariages d'inclination sont rares, assure-t-on.

— Ils sont rares, c'est vrai, ou du moins on me l'a dit comme à vous, mademoiselle ; mais, au nombre des moutons de Panurge dont se compose l'espèce humaine, soyez sûre qu'il se trouvera toujours un entêté qui ne voudra pas sauter. Eh bien, je suis un entêté, moi. Je ne sauterai pas. Je ne conçois pas, je ne concevrai jamais qu'une question d'avenir se transforme en une question d'argent. Remplacer le cœur par un sac d'écus sera toujours à mes yeux une monstruosité. Tout le monde me donnera tort, me rira au nez, j'en suis convaincu d'avance, — voilà pourquoi je refusais de m'expliquer devant vous, mademoiselle.

— Vous me prenez pour un mouton, alors...

— A Dieu ne plaise! Mais il est si bête de penser autrement que tout le monde...

— Pouvez-vous dire une chose pareille? interrompit Laurence, qui l'écoutait avidement.

— Oui, c'est bête, car en voyant les exemples se multiplier tous les jours, on finit par douter de soi et par se demander si l'on n'est pas un maniaque. Et tout en restant de mon avis, je suis tenté de me donner tort, quand je vois les gens les plus riches, c'est-à-dire ceux qui ont le moins besoin d'argent, sacrifier plus que toutes les autres classes à la question d'intérêt; la débattre avec un acharnement que Gobseck leur envierait, et chercher à arrondir sans cesse la pelote de neige qu'ils roulent de génération en génération, jusqu'à ce que la boule de neige finisse par les écraser ou qu'une catastrophe imprévue, mais fatale, les dépouille de biens si mal acquis.

— Ce n'est donc pas ainsi que vous agiriez, si vous aviez de la fortune? demanda Laurence dont les regards brillaient d'une joie secrète.

— Ah! si j'avais de la fortune!... s'écria Roger avec feu.

— Que feriez-vous? dit la jeune fille.

— Je serais fort embarrassé de vous répondre, fit Roger, qui reprit aussitôt son sang-froid; mais ce que je puis affirmer, c'est que la question de dot serait pour moi tellement insignifiante, que je ne voudrais même pas la traiter.

— Vous avez raison de le dire, monsieur Roger, soupira tristement Laurence, vous êtes un entêté.

— Je le suis à ce point, poursuivit de Montmaury, que, dans la position pré

caire où je me trouve, je ne voudrais pas, m'offrît-elle d'incalculables trésors, d'une femme pour laquelle je n'aurais ni estime ni affection.

— Ce cas se serait-il présenté ? demanda la jeune fille.

— Jamais, dit effrontément Roger.

— Et n'avez-vous pour personne de l'estime et de l'affection ?

— Dans le sens que vous entendez, je n'en ai pour personne, répondit de Montmaury avec effort.

En disant ces mots, il se leva, comme pour mettre fin à cette conversation embarrassante.

— Je vous demande pardon, mademoiselle, dit-il ; mais la détermination que je viens de prendre exige certains préparatifs... Veuillez me permettre, pendant que M. Dalbrègue repose, de retourner chez moi. J'aurai l'honneur de revenir ce soir vous faire mes adieux.

— Allez, monsieur Roger, répondit Laurence d'un ton boudeur, je n'ai pas le droit de vous retenir.

Il la regarda d'un air surpris. Jamais il ne l'avait vue si nerveuse, si fantasque. Il fut sur le point de répliquer, mais il ne se sentait pas de force à lutter plus longtemps contre l'amour dont il était possédé. Tôt ou tard, il aurait fini par se trahir. Il aima mieux se taire, s'inclina respectueusement et s'éloigna. Il n'alla pas chez lui, comme il l'avait annoncé. Dieu merci ! ses préparatifs de départ ne demandaient pas grand temps. Empiler son linge et ses habits dans une malle, c'était l'affaire d'une heure, pas davantage.

Il marcha devant lui, au hasard, uniquement pour calmer l'agitation à laquelle il était en proie. Cette longue conversation l'avait excité au dernier degré. Partagé entre l'amour et le respect que lui inspirait Laurence, il avait eu toutes les peines du monde à n'écouter que son respect et à étouffer son amour. Il était content d'être sorti victorieux de cette lutte, dans laquelle Laurence semblait avoir pris à tâche de le pousser jusqu'à ses derniers retranchements. C'était son tribut de reconnaissance qu'il venait de payer à M. Dalbrègue Mais la joie qu'il ressentait de s'être vaincu lui-même n'empêchait pas son cœur de battre avec force, en songeant au sujet délicat que Laurence n'avait pas craint de traiter avec lui. Quel était son but ? Quels motifs l'avaient déterminée à affronter ces questions brûlantes ? Ce n'était certainement pas par hasard que la jeune fille avait abordé ce terrain glissant.

— Ou elle a reçu une lettre d'Antoinette, se disait-il, ou elle a lu celle que M. Dalbrègue m'a montrée tout à l'heure.

Tout à coup, il se frappa le front :

— Mais oui ! s'écria-t-il. Elle vient de conduire son père dans sa chambre... elle l'a couché... elle a trouvé la lettre dans sa poche, et la curiosité... elle a voulu savoir ce qu'il y avait de vrai dans cette lettre... Pourquoi ?

Il se rappela alors, les unes après les autres, toutes les phrases qu'ils avaient échangées, l'attitude tour à tour attentive, impatiente et embarrassée de Laurence. Elle l'avait écouté religieusement. Bien plus, elle avait donné raison à ses théories abstraites sur le mariage en général. Avait-elle donc les mêmes idées

que lui à cet égard? N'était-ce que pour le contraindre à les exposer qu'elle l'avait pressé de questions? Voulait-elle s'assurer qu'elle était aimée et espérait-elle obtenir un aveu?

A cette seule pensée, le cœur de Roger se reprit à battre violemment. Il ne lui serait donc pas indifférent? La complaisance qu'elle avait montrée n'était donc qu'un encouragement déguisé? Il s'arrêta. L'agitation qu'il éprouvait était plus vive encore, mais ses forces le trahissaient, ses jambes se dérobaient sous lui et refusaient de le porter. Cependant il n'osa pas croire à la possibilité d'un tel bonheur.

— Non, reprit-il, c'est à une simple curiosité de jeune fille qu'elle a obéi.

Peut-être n'ajoutait-il qu'une foi médiocre à cette hypothèse, mais il l'adopta avec une sorte de frénésie, comme le noyé se cramponne à la branche salutaire. Il avait besoin de s'affermir dans cette idée, pour ne pas oublier les paroles que M. Dalbrègue avait prononcées et les bienfaits qu'il en avait reçus depuis l'enfance. En effet, Roger était le fils d'un ancien ami de M. Dalbrègue.

C'était au moment où la rage des démolitions commençait à s'emparer de la capitale. M. de Montmaury, le père de Roger, était architecte. Il descendait de l'illustre famille des barons de Montmaury, que la révolution avait si complètement ruinée, que son père, Frédéric-Réginald de Montmaury, avait dû s'engager pour ne pas mourir de faim. Il ne tarda pas, du reste, à faire son chemin, car il était général de brigade à l'époque où il perdit sa femme, Jeanne-Andrée de Lally-Tolendal, fille de Marcelle de Pierre-Lisse et de Martial de Lally-Tolendal, morte en 1811, et dont la fortune avait sombré avec la sienne.

Le général avait quelque chance d'en recouvrer une partie et de la transmettre à son fils, lorsque la mort le surprit, en 1815, trois jours avant la restauration des Bourbons.

Louis-Robert de Montmaury, son fils, était né en 1809. Il n'avait donc que six ans quand son père mourut. Il fut recueilli par un architecte, qui l'éleva et lui enseigna son métier.

Dès qu'il fut sorti de son obscurité, à trente-neuf ans, il se maria avec Marie-Rose d'Esterelle, et devint père, en 1851, d'un superbe garçon qu'il nomma Roger. Il conçut aussitôt pour cet enfant les plus hautes ambitions et résolut de l'enrichir, afin qu'il pût faire briller d'un lustre nouveau l'éclat du nom que ses ancêtres avaient si vaillamment porté.

Il était en bon chemin. Il avait déjà une fortune de trois cent mille francs, laborieusement acquise. Malheureusement il avait perdu sa femme trois mois après la naissance de son fils.

Soit que cet évènement douloureux eût ébranlé sa raison, soit que la fièvre de la spéculation lui eût inspiré le désir de s'enrichir plus vite, il entreprit de bâtir avec ces ressources insuffisantes une rue tout entière, rue très courte, il est vrai, et qui ne comptait pas plus de quatre maisons sur chacun de ses côtés.

Si courte qu'elle fût pourtant, il ne pouvait pas la construire avec le modique capital dont il disposait. Il fut obligé de solliciter le concours des divers entrepreneurs, avec lesquels il était en relation. Il prit des engagements, poussa les

travaux avec une grande activité et réussit, en quatorze mois, à terminer les huit maisons qu'il avait commencées.

Il s'était imaginé qu'il allait les revendre aussitôt avec un bénéfice considérable, ou, du moins, qu'il les louerait à un prix avantageux.

Malheureusement, les constructions qu'il élevait étaient magnifiques, très coûteuses par conséquent ; le public ne s'était pas encore habitué à cette lourde augmentation des loyers, qu'il subit aujourd'hui avec tant de résignation. Les maisons ne se vendirent pas, se louèrent peu, si bien qu'à l'échéance M. de Montmaury ne fut pas en mesure de tenir les engagements qu'il avait pris.

L'argent était trop précieux à ce moment-là pour qu'on s'attardât à accorder des délais ruineux. M. de Montmaury fut poursuivi, ses maisons furent vendues aux enchères avec un déficit de dix pour cent sur le prix qu'elles avaient coûté, de sorte que M. de Montmaury, non-seulement perdit les trois cent mille francs qu'il avait aventurés, mais encore, pour désintéresser les créanciers, fut obligé d'abandonner les cent quatre-vingt mille francs de loyers qu'il avait déjà perçus.

Il ne devait rien à personne, mais il était complétement ruiné!

Il ressentit de cet insuccès un chagrin si violent, qu'une fièvre cérébrale se déclara et l'emporta en cinq jours.

Son fils, Roger, avait trois ans. Pendant la maladie de son père, on l'avait conduit chez l'ami Dalbrègue, lequel était marié depuis cinq ans et n'avait pas d'enfants. Par suite de cette mort foudroyante, l'orphelin se trouvait sans fortune et sans asile. M. Dalbrègue le prit en pitié et le garda près de lui.

Roger avait atteint l'âge de sept ans. M. Dalbrègue se félicitait chaque jour d'avoir adopté cet enfant, dont la gentillesse et l'intelligence se développaient à miracle, lorsque sa femme, qui depuis douze ans était stérile, acquit la certitude qu'elle allait devenir mère.

Ce fut une grande joie dans la maison. M. Dalbrègue avait déjà quarante-trois ans, sa femme en avait trente-deux, ils n'osaient plus compter ni l'un ni l'autre sur ce bonheur inespéré. On devine si la grossesse de la chère dame fut entourée de toutes les précautions imaginables! En effet, elle mit au monde une fille, aux ordres de laquelle toute la maison fut soumise, du moment où elle poussa son premier cri.

Roger vit donc naître Laurence et resta deux années encore auprès d'elle. Ce fut lui, pour ainsi dire, qui guida ses premiers pas et qui fut victime de ses premiers caprices. Aussitôt qu'il revenait de l'école, Laurence s'attachait à lui et ne voulait plus le quitter. Dès qu'il s'éloignait, elle se mettait à pleurer et demandait à grands cris « Rozer. »

C'était charmant, mais cela ne pouvait pas durer. D'ailleurs, M. Dalbrègue voulait mener jusqu'au bout l'œuvre qu'il avait entreprise, et faire donner au fils de son ancien ami l'éducation à laquelle sa naissance lui donnait droit. Roger fut donc mis au collège. Ce fut pour tout le monde un grand crève-cœur, car l'enfant avait su se faire aimer, même des domestiques ; mais ce fut Laurence

qui, sans comprendre de quoi il s'agissait, montra le plus profond désespoir quand elle apprit qu'elle ne verrait plus « Rozer tous les zours. »

Il est vrai que ce grand désespoir se calma promptement, lorsqu'on lui apporta des jouets nouveaux. Elle ne vit donc plus son ami, comme elle l'appela depuis lors, que tous les dimanches et pendant la période des vacances. Néanmoins, l'intimité la plus grande ne cessa de régner entre eux, jusqu'au moment où Laurence atteignit sa quatorzième année.

M. Dalbrègue avait à Rouen une sœur ainée, qui lui avait demandé vingt fois de lui envoyer sa nièce. Il ne put refuser plus longtemps d'accéder à ce désir bien légitime. Dans l'intérêt même de sa fille, il finit par céder. En effet, Mme Denouvel était veuve et n'avait pas d'enfants ; elle avait une fortune de plus de deux cent mille francs ; il importait donc de ne pas l'indisposer contre celle à qui cette fortune devait revenir un jour.

Or, comme Laurence travaillait toute l'année avec les professeurs que lui avait donnés son père, ce fut l'époque des vacances qu'il choisit pour l'envoyer chez sa tante. Cela se renouvela deux fois, pas davantage, car, lorsque Mme Denouvel mourut, Laurence venait d'atteindre sa seizième année.

Cette courte absence produisit pourtant un grand changement dans les relations de Roger avec sa sœur d'adoption. Jamais il n'était resté si longtemps éloigné d'elle. Quand il la revit, elle n'était plus la même.

Au lieu de la petite fille chétive et maigre qu'il avait quittée, il retrouva une femme faite, aux formes nettement accusées, au maintien pudique, au langage réservé. Adieu l'abandon naïf d'autrefois ! Plus d'ébats enfantins, d'espièglerles malignes, de jeux bruyants ! La chrysalide était devenue papillon. Elle en avait revêtu les couleurs éclatantes et diaprées, sans en prendre l'éphémère légèreté. Quand il la revit si belle, si grande, si autre qu'elle n'était jadis, il fut saisi d'admiration et de respect. Au lieu de l'appeler Laurence, il l'appela mademoiselle.

En vain elle se moqua de cette vénération tardive, en vain elle l'appela Roger tout court, comme autrefois, il n'osa plus franchir la ligne de démarcation que l'âge venait d'établir tout à coup.

Depuis cette époque, il n'avait cessé de la traiter avec les mêmes égards. Il s'était aperçu, du reste, que M. Dalbrègue avait vu avec plaisir ce changement soudain, survenu dans les familiarités du jeune âge.

Mais cette retenue, que lui inspirait la vue de Laurence, le força elle-même à admirer le développement hâtif qui s'était opéré chez la jeune fille, et cette admiration, de jour en jour plus prononcée, grandit, dans l'isolement au sein duquel il vivait, jusqu'à prendre, sans qu'il s'en aperçût, les proportions d'un amour ardent, — d'autant plus ardent qu'il ne pouvait s'épancher, et que le silence dans lequel il s'enveloppait lui produisait le même effet que s'il se fût drapé dans la tunique de Nessus.

Pourtant, au sentiment profond que lui inspirait Laurence, survivait, plus impérieux encore, celui de la reconnaissance dont il était pénétré pour les bontés de M. Dalbrègue.

Alors, qu'est-ce que vous venez f.....aire ici? (Page 1004.)

Il était donc fermement résolu à lui sacrifier son amour même, quand il revint vers cinq heures chez son bienfaiteur, pour lui faire ses adieux; mais ce n'était pas impunément qu'il était sorti vainqueur de ce rude combat. Aussi Laurence, prévenue comme elle l'était, découvrit sans peine à ses yeux rougis, à ses traits bouleversés, combien il avait souffert.

En se réveillant, M. Dalbrègue avait repris les vêtements que sa fille avait

posés sur le pied du lit. Au moment de les endosser, il sentit un froissement de papier, qui lui rappela aussitôt ce qui venait de se passer. Il tira la lettre de sa poche et la tordit entre ses doigts.

— Quelle imprudence j'ai commise ! murmura-t-il. Si par hasard ce billet était tombé entre les mains de Laurence... Quelle terrible révélation c'eût été pour la pauvre enfant !

Il alluma une bougie, mit le feu au papier, le jeta dans la cheminée et ne le quitta pas des yeux jusqu'à ce que la flamme en eût consumé le dernier débris. Plus tranquille alors, il descendit et trouva sa fille seule, une broderie à la main.

— Tiens ! Roger n'est pas là? demanda-t-il.

— Non. Il est parti sous prétexte qu'il avait de grands préparatifs à faire pour son départ, mais il a promis de revenir à l'heure du dîner.

M. Dalbrègue fut on ne peut plus satisfait de cette réponse.

— Brave garçon ! se dit-il. Il n'a même pas voulu me laisser l'ombre d'un soupçon. Il a mieux aimé quitter la place. Ah ! il est certain que comme honnêteté...

— Oui, continua Laurence. J'ai même trouvé assez extraordinaire qu'il s'éloignât si brusquement, après avoir promis de passer la journée avec nous.

— Ah ! que veux-tu... on n'est pas toujours maître de son temps. Il est certain que s'il part demain, ainsi qu'il me l'a annoncé, il n'a pas une minute à perdre.

— Mais pourquoi part-il demain? Il a donc une place toute prête qui l'attend?

— Je ne le crois pas, ou du moins il ne me l'a pas dit.

— Cela me semblerait bien extraordinaire, en effet, puisque, ce matin encore, il ignorait qu'il allait quitter la fabrique de M. Voisin.

— Oh ! ne t'inquiète pas de lui. S'il n'a pas d'emploi, il ne tardera pas à en trouver un.

— Il connaît donc du monde à Paris ?

— Personne, à l'exception du docteur Valnet, qu'il a pu voir trois ou quatre fois à la maison.

— Alors, tu vas lui donner des lettres de recommandation?

— Ce serait avec grand plaisir; malheureusement je n'ai aucune relation dans le monde industriel.

— Alors, comment fera-t-il?

— Bah ! je ne suis pas en peine. Actif et intelligent comme il l'est, il saura bien se tirer d'affaire.

— Oh ! ce n'est pas si facile que tu te l'imagines.

— Qu'en sais-tu ?

— Rien, personnellement, mais on me l'a dit.

— Qui ?

— Tout le monde. Les journaux eux-mêmes ne sont-ils pas remplis d'accidents terribles, survenus à des malheureux qu'avait vaincus la misère?

— Oh ! il n'en est pas là, rassure-toi. D'ailleurs, s'il en était réduit à cette extrémité, ne suis-je pas là, moi ?

— Et comment le sauras-tu? Crois-tu donc qu'il l'avouera, qu'il s'adressera à toi? Tu ne le connais guère!

— Je l'espère bien, quoi que tu en dises.

— Et moi, je suis sûre du contraire.

M. Dalbrègue jeta sur sa fille un regard soupçonneux.

— Ah çà! qu'est-ce que cela signifie? dit-il. On croirait que son départ te contrarie.

— Pourquoi le cacherais-je? répondit Laurence, qui soutint hardiment ce regard. Roger n'est-il pas le plus intime ami que nous ayons? Il est presque mon frère.

— Sans doute, mais il ne faut pas non plus que l'amitié dont tu es animée envers lui t'aveugle au point de te rendre injuste. Roger n'a aucune fortune, tu le sais aussi bien que moi, et ce n'est pas son nom ni son titre de baron qui lui en feront trouver une.

Quand il est sorti du collège, il m'a demandé conseil. Devait-il entrer dans les écoles spéciales militaires, se faire avocat ou médecin? Il hésitait. C'est tout simple; il ignorait quels obstacles se dressaient devant lui au début de ces diverses carrières.

Parmi celles qui se trouvaient devant lui, je lui ai permis d'en choisir une à son gré; je lui ai offert de payer sa pension à l'école, ou ses examens à la faculté de droit ou de médecine; mais qu'aurait-il fait de son épaulette, lui qui n'avait pas de quoi soutenir son rang? Il aurait végété, pauvre et obscur, dans son coin, sans pouvoir frayer avec aucun de ses camarades d'école. De même, que serait-il devenu avec son diplôme d'avocat ou de docteur, en attendant la clientèle? Il serait mort de faim.

C'est alors que je lui ai conseillé de se lancer dans l'industrie. Là, du moins, il pouvait immédiatement gagner sa vie. Ce qui te prouve combien j'étais dans le vrai, c'est que Roger gagnait trois cents francs par mois chez M. Voisin, et qu'il y a un mois environ son patron m'avait promis d'augmenter ses appointements. Il allait donc gagner quatre cents francs par mois, c'est-à-dire la solde d'un chef de bataillon. Et il n'a que vingt-six ans, tandis qu'il ne serait pas arrivé avant quarante ans au grade de commandant!

Eh bien! je t'en fais juge. L'ai-je poussé dans une mauvaise voie? Mais ce n'est pas tout. Je ne compte pas m'arrêter là. Quand Roger aura pris pied dans la maison où il va entrer, je me réserve, si cela lui plaît, de l'intéresser dans cette maison, de verser alors d'un seul coup le capital que j'aurais dépensé pour lui en menus frais, s'il avait choisi une des carrières que je lui laissais la faculté d'embrasser. Tu vois bien que je ne l'abandonne pas.

— Oh! je sais combien tu es bon, père! fit Laurence en l'embrassant; mais, c'est égal... Ah! c'est dommage que cette Antoinette soit venue se jeter en travers de si beaux projets!

— Pourquoi?

— Parce que tu aurais pu, sans envoyer Roger à Paris, l'intéresser dans la fabrique de M. Voisin.

— C'est vrai. J'en ai eu l'idée, si tu t'en souviens. Je n'aurais jamais cru cette fille assez sotte pour épouser un Cassut, et je m'étais imaginé... il est trop tard, n'y pensons plus. J'en aurais eu quelque regret pour Roger, si Antoinette avait pris un mari de son monde; mais, en présence de ce qu'elle a fait, j'avoue que je suis presque enchanté de ne pas m'être compromis dans des démarches hasardeuses.

— Je le crois bien ! fit Laurence.

— Enfin, qui vivra verra... dit en terminant M. Dalbrègue. Roger n'est pas encore d'âge à désespérer de son avenir, que diable! Tu verras que nous finirons par le caser.

A ces mots, il prit le bras de sa fille et fit avec elle un tour de jardin. Il venait à peine de s'asseoir quand Roger rentra. Lui aussi, il devina ce que le pauvre garçon souffrait à l'idée de s'éloigner. Il lui serra cordialement la main.

— Merci, lui dit-il à voix basse. Tu es un homme.

Laurence, qui les épiait, surprit non pas la phrase que son père venait de prononcer, mais le mouvement de ses lèvres. Elle devina que c'était lui qui imposait à Roger cet exil précipité.

La soirée fut longue. Chacun de ces trois personnages s'observait et gardait une contenance embarrassée. M. Dalbrègue le sentit si bien que, vers huit heures et demie, il rompit brusquement ce silence pénible.

— Allons, dit-il à Roger, nous ne voulons pas te retenir plus longtemps, mon ami. Va mettre ordre à tes affaires et n'oublie pas, dès que tu seras arrivé a Paris, de nous envoyer ton adresse.

Le pauvre garçon se leva. Il avait le cœur gros et les yeux gonflés de larmes. Il embrassa M. Dalbrègue avec effusion, puis il tendit les bras à Laurence, qui s'y jeta sans aucun souci de l'étiquette. En déposant sur les joues veloutées de la charmante enfant les deux chastes baisers de l'adieu, une larme s'échappa de sa paupière et coula lentement sur le visage empourpré de la jeune fille. Elle tressaillit et serra vivement la main de Roger, qu'elle tenait dans la sienne.

Fort heureusement la nuit commençait à tomber. M. Dalbrègue ne vit pas cette larme brûlante, et lui-même se sentit un peu ému, quand il vit le pauvre garçon courir éperdu vers la grille et disparaître, sans se retourner, derrière le mur du jardin.

A ce moment-là, seulement, il s'aperçut que sa fille était retombée sur sa chaise, et qu'elle était sur le point de se trouver mal. Il se précipita à son secours, lui prit les mains et les secoua avec force.

— Eh bien ! qu'as-tu ? lui demanda-t-il.

Ce fut plus fort qu'elle. Les larmes qu'elle avait contenues à grand'peine, pendant le cours de cette interminable journée, se firent jour à travers ses longs cils.

— Ah ! tu es cruel, père ! dit-elle au milieu d'un sanglot.

— Bah ! ce ne sera rien, dit M. Dalbrègue en la prenant dans ses bras. A t'entendre, on croirait que j'envoie Roger à la mort Tu le reverras, sois tranquille.

Mais, en lui-même, il se disait :

— J'ai bien fait. Il était temps !

Le lendemain, vers trois heures, ils reçurent de Paris une lettre, dans laquelle Roger leur annonçait qu'il était parti de Meulan à sept heures et demie et qu'il demeurait, momentanément, rue Saint-Nicolas-d'Antin, n° 76.

En effet, Roger avait quitté Meulan le cœur douloureusement oppressé, il avait laissé ses bagages au chemin de fer et s'était mis à la recherche d'un logement. Après avoir reculé longtemps devant les prix exagérés qu'on lui demandait, il avait fini par trouver, rue Saint-Nicolas, un petit hôtel meublé dans lequel on lui avait donné, pour trente francs par mois, une chambre étroite et nue, qu'il se décida à prendre et dont il paya d'avance la première quinzaine. Puis il envoya chercher ses bagages et s'installa. Son premier soin fut d'écrire à M. Voisin la lettre suivante :

« Monsieur,

« On m'a signifié si brusquement mon congé, et la lettre qui le contenait était conçue en termes tels, que je n'ai pas cru de ma dignité de me présenter chez vous avant de m'éloigner. Cependant il faut que je cherche un autre emploi et je ne puis guère me recommander que de vous. Est-ce trop présumer de votre justice que de vous prier d'attester dans une lettre combien de temps je suis resté chez vous et de quelle façon j'ai occupé la place que vous m'aviez fait l'honneur de me confier? J'espère que je ne suis pas indiscret et je vous prie de me répondre le plus tôt possible. »

M. Voisin reçut cette lettre à peu près à la même heure que M. Dalbrègue avait reçu la sienne. Il ne savait pas ce que cela voulait dire. Il courut auprès de son gendre, lui montra la lettre de Roger et lui demanda des explications.

Cassut lui répondit brutalement qu'il était le maître chez lui ; que d'ailleurs, le renvoi de Montmaury avait été décidé entre Antoinette et lui, et qu'il n'y avait pas à y revenir.

M. Voisin alla trouver sa fille. Elle lui répondit avec un peu plus de respect, mais dans des termes tellement nets que le malheureux père se retira, profondément blessé, et annonça que le lendemain il quitterait la fabrique. En attendant, il prit la plume et répondit aussitôt :

« Cher monsieur de Montmaury.

« Vous me voyez tout aussi étonné que vous du coup d'État dont ma fille et mon gendre vous ont rendu victime. Croyez que je n'y suis pour rien. Non-seulement j'atteste de tout cœur que vous avez rempli chez moi les fonctions de commis principal, mais je me plais à reconnaître que vous vous êtes acquitté de cette tâche avec un zèle et une intelligence qui vous ont à jamais mérité mon estime et ma reconnaissance.

« J'ajoute que si j'avais besoin de vos services, c'est à vous, et à nul autre, que

je recourrais encore — et je ne tarderai, je l'espère, à vous en donner la preuve.

« Recevez, avec mes regrets les plus sincères, l'assurance de ma bien vive sympathie. »

Roger ressentit une vive satisfaction. Cette lettre était celle d'un franc et honnête homme. Il n'en demandait pas davantage.

Muni de cette précieuse recommandation, il se mit en quête.

V

LE DÉSESPÉRÉ

Non content d'avoir écrit à Roger, M. Voisin vint lui rendre visite deux jours après dans la matinée. De nouveau, il l'assura de son estime et lui affirma qu'il était complètement étranger à l'acte grossier qu'Antoinette et Germain avaient commis.

Il chercha même à obtenir des explications, que Roger se garda bien de lui donner. Puis il se retira, en annonçant qu'il venait de placer ses capitaux dans une invention nouvelle, qui devait donner des résultats magnifiques.

— Dès qu'elle sera en train, je viendrai vous chercher, promit-il. Donc, si vous trouviez quelque chose d'ici-là, ne vous engagez pas trop, car je veux vous faire, dans cette affaire, une situation exceptionnelle.

Roger le remercia chaleureusement. C'était de tout cœur et avec la plus ardente conviction que M. Voisin avait pris cet engagement, mais Roger le connaissait trop bien pour se fier à ces belles espérances.

Aussi, à dater de ce moment, il ne cessa de parcourir la quatrième page des journaux. De son côté, il avait fait insérer dans le journal les *Petites affiches*, l'avis suivant :

« Un jeune homme, âgé de vingt-six ans, et ayant rempli dans une fabrique de produits chimiques l'emploi de commis principal, désire occuper une place analogue. Très bonnes références. S'adresser à M. R... M..., rue Saint-Nicolas d'Antin, 76. »

Il reçut cinq ou six lettres, signées des noms les plus honorables ; mais les uns ne donnaient que des appointements dérisoires, les autres exigeaient un cautionnement.

Or, Roger n'avait pour toute fortune qu'une modique somme de trois cent cinquante francs, qu'il économisait chaque jour davantage, à mesure que ses incessantes démarches se heurtaient à de nouvelles difficultés.

Quinze jours s'étaient passés sans lui avoir donné le moindre résultat. Ce n'était pas faute de courir, pourtant ! A Ivry, à Saint-Denis, à Stains, à Argenteuil, à Colombes, partout où il y a des usines, il était allé.

Cependant il voyait ses ressources diminuer d'heure en heure. Avec quelque sage économie qu'il administrât son fonds de réserve, le loyer, la nourriture, les frais d'annonces et de déplacement auxquels il était contraint presque tous les jours, avaient singulièrement écorné son petit capital.

Quand arriva la fin du mois, il lui restait cinquante francs à peine, sur lesquels il lui fallut prélever tout d'abord le loyer de la quinzaine. Qu'allait-il faire avec trente-cinq francs ? Combien de temps pourrait-il les faire durer ? Et s'il n'avait pas trouvé d'emploi au moment où ces dernières ressources seraient épuisées, que deviendrait-il ?

Il rabattit de ses prétentions. Ce n'était plus un emploi analogue à celui qu'il avait occupé qu'il cherchait, c'était une place quelconque qui lui permît de vivre, ou plutôt de ne pas mourir de faim.

Il semble étonnant, impossible, à beaucoup de personnes qu'un homme jeune, bien portant, capable, ayant reçu une excellente éducation, ne trouve pas immédiatement un emploi à Paris. Pourtant combien de cruels exemples sont venus démontrer la véracité de cette invraisemblance.

Les quinze jours s'écoulèrent et Roger cherchait toujours. Pendant ces dernières semaines, il avait littéralement vécu de pain et d'eau. Il était devenu maigre et pâle.

Le matin de la seconde quinzaine, le maître de l'hôtel meublé vint, comme à l'ordinaire, lui présenter sa quittance. Roger fut obligé d'avouer qu'il n'avait plus d'argent.

— Mais vous comptez en recevoir ? lui dit son hôte.

— Non, monsieur.

— Cependant votre famille...

— Je n'en ai pas.

— Ainsi vous êtes sans ressources ?

— Aucune.

— Eh bien ! qu'allez-vous faire ?

— Je l'ignore, monsieur. Depuis quarante-six jours que je suis à Paris, j'ai fait plus de deux cents lieues pour trouver un emploi, je n'ai pas réussi.

— Et vous n'avez rien en vue ?

— Hélas, non !

— Alors j'en suis désolé, monsieur, mais je ne puis pas vous garder plus longtemps. Vous le comprenez, monsieur, nous autres maîtres d'hôtel, nous avons été tellement *refaits*, qu'il nous est impossible d'accorder aucun crédit. Cependant je ne veux pas vous prendre à la gorge ; je vous laisse encore toute la journée d'aujourd'hui. Si demain matin vous n'avez pas trouvé ce que vous cherchez,

vous me remettrez un franc pour le loyer de la journée, et vous emporterez vos bagages.

— C'est convenu, monsieur, dit Roger.

Il regarda tristement s'éloigner ce vautour, aussi poli qu'inexorable. Comment ferait-il ? Il n'avait même plus ce franc unique de crédit que son logeur venait de lui accorder. Il lui restait vingt centimes. Il sortit, acheta un petit pain, qu'il dévora dans la rue, et se présenta dans tous les bureaux de placement qu'il rencontra.

— Que savez-vous faire ? lui demanda-t-on ?

— Tenir les écritures, surveiller les ouvriers, répondit-il.

— Mais c'est un métier de fainéant que celui-là, mon cher ! Nous n'avons à vous donner que des places de cuisinier, de valet de chambre ou de garçon de magasin.

Roger se retira ; quelque envie qu'il eût de se placer, il ne pouvait pas se faire domestique. Vers trois heures, il avait tant marché qu'il n'en pouvait plus. Il était place de la Bourse. Il alla s'asseoir sur un des bancs qui se trouvent autour du monument et y mangea un second petit pain.

C'était fini ! ses vingt centimes y avaient passé.

— Eh bien ! je me ferai garçon de magasin, dit-il en se levant résolûment.

Il retourna rue Vivienne, au dernier bureau de placement qu'il avait quitté.

— Ah ! c'est encore vous ? lui dit-on.

— Oui, je me suis décidé à accepter la place de garçon que vous m'avez proposée tout à l'heure.

— Bien, montrez-moi vos papiers

Roger exhiba la lettre de M. Voisin.

— Le certificat est bon, fit le placeur. Donnez-moi vos noms et prénoms ?

Roger les déclina et le placeur les inscrivit sur son livre.

— Maintenant, je vais vous indiquer l'adresse du magasin. Je dois vous rappeler que, si vous restez huit jours en place, vous me devez cinq pour cent sur le total de ce que vous allez gagner par an.

Roger trouva ce prélèvement exorbitant ; mais il ne pouvait pas faire autrement, il accepta.

— En attendant, dit le placeur en tendant la main, donnez-moi cinq francs.

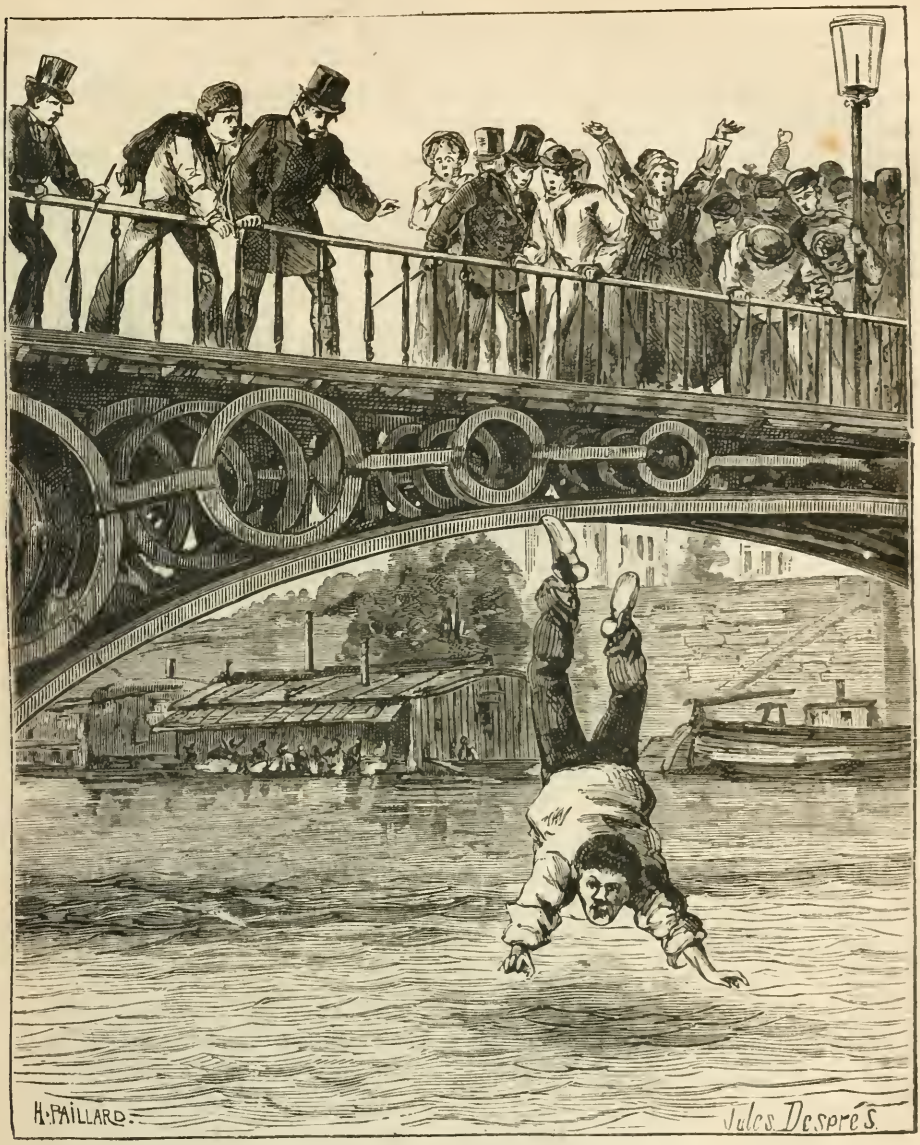
— Comment ! cinq francs... balbutia Roger.

— Eh ! sans doute. Croyez-vous que je vais vous donner cette adresse pour rien ? Pas si bête ! Vous me feriez joliment voir le tour après, n'est-ce pas ?

— Mais je n'ai pas d'argent, monsieur, dit timidement Roger.

— Alors qu'est-ce que vous venez f...aire ici ? F...chez-moi le camp, et plus vite que ça ! A-t-on jamais vu une brute pareille ? fit le placeur en rayant sur son registre le nom qu'il venait d'inscrire.

Roger s'en alla. Il suivit la rue Neuve, puis la rue Croix-des-Petits-Champs, entra dans trois ou quatre autres bureaux, y trouva l'emploi qu'il cherchait, mais ne put pas déposer les cinq francs qu'on exigea de lui, et se retira, poursuivi



Du pont des Saints-Pères, il se précipita dans la Seine. (Page 1006.)

par les malédictions des hommes ou femmes auxquels il s'était inutilement adressé.

A six heures du soir, il était exténué. Machinalement, il se dirigea vers les quais et se laissa tomber sur un banc, vaincu de fatigue, découragé, écœuré! Combien de temps demeura-t-il absorbé dans cet anéantissement absolu? Il ne s'en rendit pas compte. Quand il releva la tête, la nuit commençait à tomber.

Il ressentait une faiblesse extrême. Son estomac, depuis longtemps habitué au jeûne et aux privations de toute sorte, commençait à se révolter ouvertement contre le régime barbare auquel il était soumis et manifestait ses exigences par des tiraillements douloureux.

En même temps, une sueur froide mouillait ses tempes, auxquelles le sang affluait en sourds bourdonnements. Sa vue se troublait, ses yeux hagards erraient autour de lui et voyaient confusément s'agiter, comme à travers un nuage, les passants affairés ou les promeneurs indifférents.

Dans l'état de somnolence et d'engourdissement où il était, Roger n'avait plus conscience de ce qu'il faisait, de l'heure qu'il était, ni de l'endroit où il se trouvait.

La seule souffrance qu'il ressentit réellement, impérieuse, dominante, c'était la faim. La faim! Et il n'avait plus un centime!

En ce moment vint à passer un groupe bruyant de deux personnages, riant aux éclats, titubant un peu même. Evidemment cet homme et cette femme sortaient de table et avaient copieusement dîné. Par un mouvement inexplicable, auquel il n'aurait assurément pas obéi s'il avait eu sa raison, Roger se leva et tendit la main. L'homme et la femme s'arrêtèrent.

— Tu ferais bien mieux de travailler que de mendier à ton âge, dit brutalement l'homme.

— Tu ne vois donc pas qu'il est ivre? dit la femme en se reculant avec dégoût. Regarde il ne peut pas se tenir debout.

Tout à coup, l'homme se pencha en avant et examina attentivement le mendiant.

— Mais c'est Roger! s'écria-t-il. Ah! c'est bien fait!

Au son de cette voix, bien connue, Montmaury revint à lui et faillit tomber à la renverse, quand il reconnut Antoinette et Germain. Fou de honte et de désespoir, il courut éperdu vers le pont des Saints-Pères et se précipita dans la Seine.

Un de nos sportmen les plus connus, le vicomte de T..., qui était jeune encore à cette époque, puisqu'il vit toujours et se porte comme un chêne, joignait à la passion du cheval, celle, infiniment moins périlleuse, de la pêche à la ligne.

Il avait, près du pont des Saints-Pères, un bateau tout spécialement affecté à cet usage. Le long du plat-bord de gauche se trouvait une longue boîte dans laquelle il enfermait ses cannes à pêche, tandis qu'il serrait, sous les levées de l'avant et de l'arrière, le matériel, encore plus encombrant qu'on ne se l'imagine, dont se composait le reste de ses accessoires.

Presque tous les soirs, vers quatre heures, le vicomte, très élégamment habillé se rendait à son bateau, passait sur ses vêtemenis, afin de les protéger, un long et large tablier de jardiner qui l'enveloppait comme un sarreau, et se livrait jusqu'à la nuit tombante à cet exercice paisible, quoique palpitant d'émotions inconnues des profanes.

Il était devenu la terreur des barbillons. Ses incroyables succès volaient de bouche en bouche, et les infortunés pêcheurs d'ablettes, qui stationnent chaque

jour le long des quais de Paris, se racontaient ses hauts faits avec une curieuse admiration.

Ce soir-là, il avait fait une pêche magnifique. Cinq barbillons, dont un de six livres et demie; gonflaient à les crever les mailles de son filet Il venait de rentrer tous ses agrès et se disposait à amarrer son bateau, quand il entendit dans l'eau le bruit produit par la chute de Roger.

Un grand rassemblement s'était déjà fait sur le pont, sur les quais; les sergents de ville étaient accourus. Le drame promettait d'avoir de nombreux témoins. Bordant aussitôt ses avirons, le vicomte se dirigea à force de rames vers l'endroit où le corps était tombé et dont il n'était guère éloigné que de trente mètres au plus,

Il arriva juste au moment où Roger reparaissait à la surface de l'eau et le saisit par les cheveux; mais le noyé se débattit si fort, qu'il lui échappa et disparut de nouveau.

Le vicomte laissa aller tranquillement son bateau à la dérive, de sorte que, quand Roger remonta sur l'eau pour la seconde fois, M. de T... le saisit, non plus par les cheveux et d'une seule main, mais par le collet de son habit et des deux mains à la fois.

Ainsi maintenu par deux bras vigoureux, le noyé ne pouvait plus lui échapper. Le malheureux ne l'essaya même pas. Il avait déjà perdu connaissance. Le vicomte put donc le hisser dans son bateau et se diriger vers la rive. Là, il déposa Roger entre les mains des sergents de ville et s'éloigna sans vouloir donner son nom ; mais il était si connu des mariniers qui avaient été témoins de ce sauvetage, que, le surlendemain, tous les journaux le racontaient. Bien qu'ils n'eussent donné que ses initiales, ils l'avaient désigné assez clairement pour que tout le monde le reconnût.

Pendant qu'il s'éloignait, les sergents de ville transportaient au poste de secours le plus voisin le corps inanimé du noyé.

— Un médecin! un médecin! criait la foule.

— Un homme de cinquante cinq ans environ, décoré de la Légion d'honneur, descendit précipitamment sur la berge et entra dans le poste avec les agents pour donner ses soins à la victime.

Il tressaillit en apercevant le noyé.

—C'est singulier! dit-il, ce garçon ressemble, à s'y méprendre, au fils adoptif de mon ami... Non, c'est impossible, ajouta-t-il aussitôt, ce n'est pas lui.

Sans tenir compte de l'observation qu'il venait de faire, il prodigua des soins immédiats à Roger et n'eut pas de peine à lui faire reprendre ses sens, car le noyé n'était pas resté sous l'eau pendant plus de trois minutes, et ce n'était pas les aliments dont son estomac était chargé qui pouvaient s'opposer à sa prompte résurrection.

Au bout de quelques frictions énergiques qui rétablirent la circulation du sang. Roger recouvra donc la vie, mais il demeura dans un état de prostration dont le docteur, après un examen minutieux, n'eût pas de peine à découvrir les causes.

— Où demeurez-vous? lui demanda-t-il.

— Rue Saint-Nicolas-d'Antin, n° 76, répondit Roger d'une voix faible.

— Bien, fit le docteur, je vais vous reconduire chez vous.

Alors, se tournant vers les agents :

— Messieurs, leur dit-il, je réponds de l'homme que voici. Je ne vous demanderai qu'une chose : c'est d'aller me chercher une voiture.

En disant ces mots, il tendit sa carte au brigadier, qui la lut à haute voix :

« Le docteur Valnet », dit-il.

— C'est bien, monsieur, ajouta-t-il. Je consignerai le fait dans mon procès-verbal.

Et il donna l'ordre à un de ses agents de lui amener un coupé.

Deux minutes après, la voiture se mettait en route. A neuf heures et demie, elle arrivait rue Saint-Nicolas. Pendant le trajet, Roger n'avait pas donné signe de vie, tant il était à bout de forces!

Au bruit du coupé qui s'arrêtait, le logeur accourut, le sourire aux lèvres, croyant qu'il s'agissait d'un riche et nouveau client. Il fit une grimace de désappointement en reconnaissant de Montmaury.

— Allons, lui dit le docteur, aidez-moi donc à transporter ce jeune homme dans sa chambre.

Le logeur s'aperçut alors que Roger était tout mouillé. Il ne crut pas à un suicide, mais seulement à un accident,

— Allons, bon! murmura-t-il. Il ne me manquait plus que cela! Il va tout salir là-haut

— Dépêchez-vous donc! fit M. Valnet, impatienté.

L'âge du docteur, la décoration qu'il portait à la boutonnière, triomphèrent de la mauvaise volonté du logeur.

Roger fut hissé au troisième étage, dépouillé de ses vêtements, changé de linge et couché dans son lit.

— Y a-t-il un restaurant près d'ici? demanda M. Valnet.

— Sans doute, monsieur. Nous avons à deux pas le fournisseur de la maison, qui...

— Bien Dites-lui d'apporter sur-le-champ un bouillon, une aile de volaille et une demi bouteille de bordeaux.

— Mais, monsieur, fit observer le logeur, ce que vous prescrivez est un peu cher... je ne sais si je dois...

Le docteur comprit tout. Il lui fit signe de se taire, le prit par le bras et l'entraina sur le carré.

— Ce jeune homme vous doit de l'argent? demanda-t-il.

— Pas précisément, monsieur; mais M. de Montmaury devait me payer ce matin, suivant l'usage, sa quinzaine d'avance, je la lui ai réclamée et il m'a avoué qu'il était sans ressources, sans famille...

— De Montmaury! pensa le docteur. Décidément je ne m'étais pas trompé. Qu'est ce que cela veut dire?

Puis il reprit à haute voix :

— Sans famille, c'est vrai; sans argent, c'est possible momentanément, mais il n'est pas sans amis.

— Aurait-il l'honneur d'être des vôtres? fit respectueusement le logeur.

— Sans doute, répondit M. Valnet.

En même temps, il avait pris dans son portefeuille un billet de banque qu'il tendit au logeur.

— Tenez, payez-vous, dit-il sèchement.

Celui-ci déplia le billet.

— Cinq cents francs! s'écria-t-il en se découvrant avec une politesse obséquieuse. Monsieur peut être tranquille, il sera servi à la minute.

Il s'éloigna aussitôt, pendant que M. Valnet rentrait dans la chambre de Roger.

— Eh bien! mon ami, comment vous sentez-vous? interrogea-t-il.

— Mieux, monsieur, beaucoup mieux, grâce à vos bons soins, répondit Roger d'une voix à peine intelligible.

— Il est fort heureux pour vous que cet accident ne vous soit pas arrivé après dîner, poursuivit M. Valnet; sans cela vous seriez un homme mort.

— Ah! vous vous êtes aperçu que je n'avais pas...

— Rien ne nous échappe, monsieur, répondit le docteur en affectant un air enjoué. Aussi, pour achever de vous remettre, je me suis permis de dire au maître de cet hôtel de vous apporter à dîner.

— Et il a consenti?

— Certainement. Pourquoi aurait-il refusé de faire une chose si naturelle?

Roger ne répondit pas. Presque au même instant, on entendit dans l'escalier un cliquetis d'assiettes.

— Tenez, dit M. Valnet, voici votre dîner qui arrive. Voulez-vous me permettre de rester auprès de vous, jusqu'à ce que vous soyez un peu reconforté?

— Je n'ose vraiment pas abuser à ce point de vos bontés, monsieur...

— Bah! laissez donc. J'en ai vu bien d'autres depuis trente ans que je suis médecin!

Le garçon de restaurant entra, dressa le couvert sur une table, tout contre le lit du malade et se retira.

Rien ne saurait dépeindre l'expression d'avidité navrante que refléta le visage de Roger, quand le docteur ôta le couvercle de la soupière, d'où s'exhala le fumet du bouillon, et découvrit l'assiette sur laquelle reposait une aile de poulet entourée de cresson. Il faut avoir passé par ces rudes épreuves pour comprendre ce qu'il ressentit.

M. Valnet, qui ne perdait pas un des mouvements de son malade, versa lentement dans l'assiette deux cuillerées de bouillon et les tendit à Roger, qui les avala gloutonnement.

— Vous avez une mauvaise habitude, monsieur, fit le docteur en souriant, vous mangez trop vite. C'est très mauvais pour la digestion. Ne vous pressez pas tant, croyez-moi ; nous avons le temps.

Moitié par pudeur, moitié par la réaction que la chaleur du bouillon venait

subitement d'opérer en lui, Roger, rougit comme une jeune fille. Le docteur lui versa ce qui restait dans la soupière et lui mesura un doigt de vin pur.

— Doucement, doucement, disait-il.

Roger s'efforçait de suivre ses conseils, mais, malgré tout, il dévorait. L'aile de poulet disparut en un clin-d'œil.

Il regardait avec une sorte de désappointement les assiettes vides. Un poulet tout entier ne lui aurait pas fait peur.

— Je crois, dit M. Valnet, que vous ferez bien pour aujourd'hui d'en rester là. Demain, vous vous dédommagerez tant qu'il vous plaira du jeûne que je vous impose.

Roger ne dit pas un mot. Littéralement, il se sentait revivre et reprenait insensiblement possession de toutes ses facultés.

— Quel est ce docteur? se demandait-il. Croit-il réellement à un simple accident? Sait-il, oui ou non, que je mourais de faim? Ce repas que je viens de faire, à qui le dois-je?

En même temps, il examinait attentivement le docteur, à la lueur de l'unique bougie qui éclairait l'étroite chambre.

Tout à coup il tressaillit. Ses yeux, démesurément agrandis, se fixèrent sur le médecin avec une véritable stupeur.

— Le docteur Valnet! s'écria-t-il.

— Ah! vous me reconnaissez, enfin! dit le docteur.

— Vous savez donc aussi qui je suis?

— Je le sais, répondit M. Valnet.

Roger se voila la face de ses deux mains.

— Oh! vous n'avez pas à rougir devant moi, fit le médecin, qui changea brusquement de ton. Je suis l'ami de M. Dalbrègue, vous ne l'ignorez pas. A ce titre, continua-t-il sévèrement, il m'est permis, M Roger de Montmaury, de vous demander comment il se fait que je vous retrouve mourant de faim et désespéré, vous à qui la bonté paternelle de M. Dalbrègue n'a jamais fait défaut depuis vingt-trois ans? Que dois-je croire? Avez-vous démérité de sa bienveillance? Vous a-t-il chassé de chez lui? Répondez. En son nom, j'ai droit à une explication ; je l'exige.

— Hélas! monsieur, vous avez raison, fit tristement Roger. C'est mon sot orgueil qui m'a réduit à cette extrémité. M. Dalbrègue est toujours le meilleur des hommes. Seulement, après ce qui s'est passé entre nous, je me faisais un scrupule de m'adresser à sa bonté.

— Comment! Que s'est-il passé? demanda M. Valnet avec vivacité.

— Soit! dit brusquement Roger. Vous serez mon juge, monsieur. Je vais tout vous dire...

Au même instant, on frappa discrètement à la porte de la chambre.

C'était le logeur qui rapportait la monnaie du billet qu'il avait reçu et sur lequel il n'avait pas oublié de prélever sa quinzaine. Il avait entr'ouvert la porte et faisait au docteur des gestes mystérieux, en lui montrant les billets et les pièces d'or et d'argent qu'il tenait dans la main.

Roger, enveloppé dans les rideaux de son lit, tournait le dos à la porte et ne pouvait pas le voir. Le docteur se leva, prit la monnaie et la déposa doucement sur le marbre de la commode.

— C'est bien, dit-il, afin de donner le change à Roger, vous desservirez cette table quand je serai parti. Jusque-là, laissez-nous et que personne ne vienne nous déranger.

A ces mots, il revint prendre place auprès de Roger.

— Je vous écoute, lui dit-il. Surtout parlez franchement et ne me cachez rien.

Montmaury lui raconta alors à la suite de quelles circonstances il avait quitté la fabrique de M. Voisin, et comment Antoinette, pour se venger de ses dédains, avait adressé à M. Dalbrègue une lettre anonyme, dans laquelle elle accusait Roger d'aimer Laurence.

— C'est à cause de cette lettre, et sous prétexte de couper court à tout propos malveillant, dit-il en terminant, qne M. Dalbrègue m'a envoyé à Paris.

— Bien, fit le docteur, mais cela ne m'explique pas encore l'inconcevable tentative de suicide que vous avez accomplie.

— M'y voici, monsieur. En arrivant à Paris, je croyais trouver facilement un emploi. Je ne pouvais pas me figurer que, dans cette immense capitale de l'industrie, un homme robuste et courageux, doué de quelque intelligence et animé d'une ferme volonté, en fût réduit à mourir de faim, si les modiques ressources dont il dispose venaient à lui manquer.

— C'est rare, en effet, dit M. Valnet, mais cela s'est vu, malheureusement.

— Et cela se voit encore, monsieur. J'en suis un douloureux exemple. Depuis six semaines, en dépit des plus infatigables démarches, j'erre à l'aventure dans Paris et dans la banlieue. Dieu sait pourtant si, depuis quinze jours surtout, j'ai économisé les derniers francs qui me restaient !

— Je ne m'en suis que trop aperçu, mon ami. Vous avez l'estomac dans un état déplorable. Fort heureusement pour vous, vous êtes jeune et vous vous remettrez promptement de cette secousse. Ainsi, c'est la faim qui vous a conduit au suicide.

— Pas tout à fait, monsieur, c'est plutôt la honte.

— Comment ?

— Je ne saurais trop vous l'expliquer, car j'étais dans un état de faiblesse tel que je n'avais plus conscience de ce que je faisais. Et vous me croirez sans peine, docteur, quand je vous avouerai que j'ai tendu la main ! Oui, moi, qui mourais de faim par fierté, j'ai imploré la pitié des passants ! Et savez-vous à qui je me suis adressé ? A Germain et à Antoinette ! Oh ! quand je les ai entendus prononcer mon nom, quand je me suis vu repoussé par eux avec mépris, j'ai perdu la tête... Je me suis enfui, sans but, éperdu, attiré sans doute par le bruit du fleuve qui mugissait à mes pieds, et je me suis élancé... Que s'est-il passé ? Je l'ignore. Quand j'ai ouvert les yeux, vous étiez auprès de moi. Je me souviens vaguement qu'une foule avide m'entourait et me dévorait du regard... Le supplice était au-dessus de mes forces, j'ai fermé les yeux... Ce n'est que dans cette chambre, grâce à vos soins éclairés, que j'ai réellement repris connaissance. Un instant

j'ai cru que vous ne soupçonniez pas un suicide; que vous ignoriez la cause immédiate de mon extrême abattement. Je vois, hélas! que vous avez tout deviné et que vous avez agi envers moi, moins comme médecin que comme ami. Je vous en remercie du fond du cœur, monsieur, et je protesterais plus vivement de ma reconnaissance, si je ne savais combien sont heureux ceux qui trouvent l'occasion de faire une bonne action.

— Disons un simple acte d'humanité, corrigea modestement le docteur, et permettez-moi maintenant de vous dire franchement ce que je pense. Si nous étions étrangers l'un à l'autre, je me serais retiré depuis une heure, sans vous avoir demandé la moindre explication; mais vous êtes l'ami de Dalbrègue, presque son fils, ma sollicitude ne doit pas se restreindre aux banalités d'une charité insignifiante, que j'exercerais envers le premier venu. Et d'abord, si vous ne vouliez pas vous adresser à Dalbrègue, pourquoi ne vous êtes-vous pas présenté chez moi?

— Mais j'avais à peine l'honneur de vous connaître, monsieur.

— N'importe! vous saviez que j'étais un des plus intimes amis de votre père adoptif.

— J'ignorais où vous demeuriez, docteur, balbutia Roger, confus.

— Encore une mauvaise raison, mon ami. Vous n'aviez qu'à ouvrir l'Almanach des Adresses pour apprendre que j'habite quai Voltaire, n° 15, à deux pas du pont des Saints-Pères.

— Quoi! j'étais si près de vous...

— Oui. C'est même en sortant de chez moi qu'ayant aperçu un rassemblement je me suis approché. On demandait un médecin, je me suis présenté et je vous ai reconnu. Cependant, je ne pouvais pas en croire mes yeux. Je m'imaginais être dupe d'une ressemblance, tant je trouvais absurde de supposer qu'un homme tel que vous eût tenté de se noyer! C'est pour éclaircir mes doutes que je vous ai accompagné jusqu'ici. Et, je ne vous le cache pas, à présent que j'ai découvert l'horrible vérité, je me demande encore comment vous avez pu commettre cet acte de désespoir...

Roger ouvrit la bouche pour lui répondre. M. Valnet l'arrêta d'un geste.

— Oui, continua-t-il, je sais mieux que vous que la faim donne des hallucinations étranges et que vous avez agi inconsciemment ; mais je ne trouve aucune excuse à votre conduite. Tout en me rendant parfaitement compte du mouvement irréfléchi auquel vous avez cédé, je ne comprends pas que vous vous soyez laissé tomber si bas, sans recourir à l'inépuisable bonté de Dalbrègue. Qu'avez-vous à lui reprocher ? D'aimer trop sa fille ? De vous avoir momentanément éloigné pour sauvegarder son honneur ? Où est le mal ? Quel père n'aurait pas agi comme lui ? En quoi votre fierté a-t-elle été atteinte ?

— Vous avez raison, docteur, et pourtant il me semble que, si c'était à recommencer, je préférerais tout à l'humiliation d'avouer mon impuissance.

— Pourquoi ? Avez-vous à rougir devant lui d'avouer que vous n'avez pas encore trouvé d'emploi ? Ne vous estime-t-il pas assez pour être certain que vous n'avez gaspillé ni votre temps ni votre argent ?

Vous comprendrez qu'en prenant un mari je n'entends pas me claquemurer. (Page 1020.)

— Oh ! lui, je suis bien sûr...

— Si ce n'est pas devant lui, c'est donc devant Laurence que vous craignez de rougir ? Cependant, de deux choses l'une : ou vous aimez Laurence ou vous ne l'aimez pas. Si vous ne l'aimez pas, que vous importe ? Croyez-vous qu'elle vous retirera son amitié, parce que vous êtes malheureux ? Au contraire, elle sera la première à vous venir en aide. Si vous l'aimez, c'est différent...

— Docteur ! docteur ! interrompit Roger, effrayé des conséquences de cette logique.

— Eh ! c'est votre faute, mon cher, si j'en arrive là, s'écria le docteur. Je suis en présence d'un fait inexplicable, en apparence, il faut bien que j'en recherche les causes. Et savez-vous où me conduit, non pas mon simple raisonnement, mais votre manière d'agir, votre silence, votre embarras, votre interruption même ?

— A quoi ? demanda Roger.

— A croire qu'Antoinette avait raison et que vous aimez Laurence.

— Je vous en conjure, monsieur ! fit Roger, qui se redressa subitement et promena autour de lui un regard épouvanté.

— Tenez, vous le voyez, dit le docteur, vous avez peur qu'on nous entende !

— Sans doute, répliqua Roger. J'ai peur qu'une telle calomnie se propage. Dans la bouche de Mme Cassut, elle peut n'avoir aucune valeur ; mais dans la vôtre elle deviendrait une véritable accusation contre moi. Oui, j'aime Laurence, comme un frère aime une sœur, car je l'aime surtout pour tous les bienfaits dont son père m'a comblé et auxquels elle a pris une si large part. Est-ce un crime cela ? Alors il faut en accuser la façon dont nous avons été élevés, la familiarité dans laquelle nous avons vécu.

— Oh ! si vous ne l'aimiez que comme cela, je n'aurais rien à dire, fit M. Valnet.

— Hélas ! me serait-il permis de l'aimer autrement ? N'y a-t-il pas entre nous l'abîme infranchissable de la fortune ?

— Certes, mais cet abîme n'est infranchissable ni pour les yeux ni pour le cœur. Bien d'autres que vous, mon cher ami, sans tenir compte du précipice ouvert sous leurs pas, se sont oubliés jusqu'à concevoir des espérances chimériques. Je ne me sens pas le courage de leur en faire un crime, ainsi que vous le disiez tout à l'heure, mais je les plains de tout mon cœur ; car, s'ils sont honnêtes, ils refoulent au fond de leur âme le rêve irréalisable qu'ils ont conçu et ils meurent, comme vous avez tenté de le faire, non plus de faim ni de désespoir, mais d'amour.

Et, comme Roger allait protester encore :

— Je ne vous interroge pas, mon ami, reprit le docteur. Je me repentirais presque d'avoir abordé ce sujet délicat si je ne savais pertinemment que je m'adresse à un cœur loyal, incapable de mensonge ou de trahison. Je vous ai fait entrevoir le danger, c'était tout ce qu'il m'était permis de faire. Encore ne suis-je pas sûr de n'avoir pas franchi vis-à-vis de vous les bornes de la discrétion. Ce n'est pas ma curiosité qu'il faut en accuser, c'est l'intérêt que je porte à Dalbrègue, à Laurence et à vous-même. Il me serait facile de vous dire : Jurez-moi que vous n'aimez pas Laurence. Sur votre réponse ou sur votre silence j'établirais facilement mes convictions, car vous n'êtes pas homme à vous parjurer. Je ne vous poserai pas cette question terrible. Je ne suis pas encore assez votre ami pour me permettre d'aller jusque-là. Soyez prudent, voilà tout ce que je puis vous dire. Ayez surtout plus de confiance dans les autres et dans vous-même.

— Je vous le promets, monsieur, fit Roger, visiblement soulagé.

— Ce n'est point assez, mon cher. A titre de médecin j'ai, jusqu'à un certain point, le droit d'exiger de vous un serment, celui de ne renouveler sous aucune forme la tentative à laquelle vous avez failli succomber aujourd'hui. Voulez-vous vous y engager solennellement ?

— Sur mon honneur, je vous le jure ! dit Roger en étendant la main.

— Je vous crois, poursuivit le docteur. Je suis convaincu même que la leçon vous profitera, car c'est bien une leçon que la Providence a voulu vous donnner.

— Il est vrai, monsieur. C'est elle qui a permis que vous vinssiez à mon secours.

— Ah ! si elle n'avait fait que ce miracle-là, je n'en parlerais pas, répliqua M. Valnet. Elle se manifeste bien plus lumineusement encore.

— De quelle façon ?

— Je vous disais tout à l'heure : pourquoi n'êtes-vous pas venu me trouver ?

— Je me souviens.

— Et j'avais quelque raison de le regretter, puisque, depuis trois jours, je cherche, pour le compte d'un de mes clients, un homme de confiance, ayant rempli le même emploi que vous avez occupé, et que je n'ai pas encore pu mettre la main sur ce phénix.

— Il serait possible ! s'écria Roger, radieux.

— Rien n'est plus vrai, mon cher ami. Cette place est à votre disposition dès à présent.

— Ah ! docteur, que de remercîments !

— Ainsi, plus d'inquiétudes, fit M. Valnet. Reposez-vous jusqu'à demain, déjeunez à votre appétit et venez me trouver à une heure. Je ferai prévenir demain matin M. Raymond, par mon domestique, et je lui donnerai rendez-vous à la même heure. Donc, à demain, et souvenez-vous de ce que vous m'avez juré !

— Je ne l'oublierai pas, docteur ; mais j'ai une grâce à vous demander...

Le docteur s'était déjà levé et se disposait à prendre congé.

— Quelle grâce ? demanda-t-il, en s'arrêtant subitement.

— C'est de n'instruire ni M. Dalbrègue ni sa fille de l'acte que j'ai commis aujourd'hui, répondit Roger.

— Je consens à vous le promettre, fit M. Valnet ; mais j'espère que vous ne me ferez jamais repentir de cette complaisance.

— Je l'espère plus que vous encore, docteur, dit Roger, car vous m'avez rendu deux fois la vie, et ces sortes de services-là ne s'oublient pas.

— Bien, bien, se hâta d'interrompre M. Valnet.

A ces mots, il tendit la main à Montmaury et se retira.

Roger était complètement remis. Tout entier aux espérances nouvelles que le docteur avait fait germer en lui, il se sentait revivre avec un bonheur ineffable. Il songeait à Laurence, à Laurence qu'il avait failli perdre à jamais dans un accès de désespoir !

— Ainsi, se disait-il, j'ai beau faire, tout le monde lit au fond de mon cœur l'amour insensé dont je suis possédé. Et pourtant personne n'a reçu mes confi-

dences, pas un mot ne s'est échappé de mes lèvres. Au contraire, j'ai renfermé ce secret avec le soin jaloux d'un avare. Comment se fait-il qu'Antoinette l'ait deviné et que le docteur lui-même... Laurence l'a-t-elle aussi lu dans mes yeux ? Sait-elle également...

Il n'osa pas achever, car il se rappelait en ce moment les derniers instants qu'il avait passés prés d'elle, l'indulgence qu'elle lui avait témoignée, l'émotion qu'elle avait montrée au moment de se séparer de son ami d'enfance. Or, elle avait certainement lu la lettre qu'Antoinette avait fait parvenir à son père; donc...

La conclusion qui découlait naturellement de cette phrase lui rendit toute l'énergie qu'il avait perdue. Quand la fatigue et le sommeil vinrent enfin fermer ses paupières, l'image de Laurence était encore présente à sa pensée. Cette longue nuit de bien-être fut peuplée des visions les plus enchanteresses.

Quand il ouvrit les yeux, le lendemain matin, il était huit heures Il demeura pendant quelques secondes sous l'impression du sommeil accablant auquel il avait succombé. Il ne se rappelait plus très exactement ce qui s'était passé la veille. Peu à peu, cependant, l'engourdissement dans lequel il était plongé se dissipa, et sa mémoire lui retraça fidèlement chacun des épisodes de cette soirée à jamais néfaste.

Comme pour mieux lui prouver qu'il était bien en vie et que ce long cauchemar n'était plus qu'un pénible souvenir, son estomac protesta impérieusement contre le jeûne auquel il avait été soumis depuis quinze jours. Le bouillon et l'aile de poulet n'avaient fait que le mettre en appétit.

— Et le docteur qui m'a recommandé de bien déjeuner! se dit Roger. Il oublie donc que je n'ai pas un sou ! N'importe, reprit-il, je puis bien, pour aujourd'hui, vendre un lambeau de ma garde-robe...

Aussitôt il se leva et procéda à sa toilette. Il se dirigea vers sa commode pour y prendre le linge dont il avait besoin, et demeura littéralement stupéfait à la vue des billets, des pièces d'or et d'argent qui frappèrent ses regards. Qu'est-ce que cela signifiait? D'où venait cet argent? Il sonna. Le domestique parut.

— Priez votre maître de monter, lui dit Montmaury.

Quelques minutes après, le logeur se présenta.

— Qu'est-ce que cela? lui demanda Roger, en étendant son bras vers la commode.

— C'est la monnaie du billet de cinq cents francs que votre ami m'a remis de votre part.

— Ah ! ce monsieur vous a remis...

— Cinq cents francs, en me disant de prélever ce qui m'était dû. Ne le savie vous pas?

— Si fait, répondit Roger avec vivacité, bien qu'une vive rougeur colorât son front; mais j'étais si souffrant hier soir que je ne m'en souvenais plus.

— Voilà, monsieur, fit le logeur, en dépliant les billets et en étalant du bout des doigts les pièces d'or et d'argent Il doit y avoir quatre cent quatre-vingt-

deux francs. J'ai retenu les quinze francs de la quinzaine, les trois francs de votre dîner, reste...

— Il suffit, interrompit Roger. Veuillez me faire monter un bol de bouillon. Vous prendrez également ces habits mouillés, vous les ferez sécher, et vous prierez un tailleur du voisinage d'y donner un coup de fer.

— Monsieur est donc tombé dans l'eau ? demanda le logeur.

— Oui, balbutia Roger. En voulant monter en bateau hier... le pied m'a manqué et..

— Oh ! je connais cela, fit le logeur avec un grand éclat de rire. Le même accident est arrivé à ma femme, l'année dernière, à Bougival. Non, vous ne pouvez pas vous figurer, monsieur, la drôle de tête que faisait Euphémie dans l'eau ! Ses cheveux s'étaient dénoués, son crêpé flottait à la surface, ses quatres mèches pendaient tristement le long de son visage... elle ressemblait à une naïade. Je riais tellement que je ne songeais pas à lui tendre la main pour l'aider à reprendre pied ; c'est un de nos amis qui l'a tirée de là. Elle était furieuse, surtout à cause du fou rire qui s'était emparé de moi. Ce fut bien pis encore quand elle réussit à gagner la berge ! Vous avez vu Euphémie, n'est ce pas? Elle est maigre comme un cent de clous. Eh bien ! monsieur, quand elle est sorti de l'eau, j'ai cru qu'elle avait fondu. Sa robe et son jupon s'étaient collés le long de son corps... elle ressemblait à une arête de poisson. Ça, c'est vrai que je n'ai jamais tant ri. Euphémie m'en veut encore de cet accès de gaieté. Toutes les fois qu'elle raconte cette histoire, elle me lance des yeux furibonds et me reproche de n'avoir pas de cœur. Et toutes les fois qu'elle la raconte, c'est plus fort que moi, le fou rire me reprend. Euphémie se refâche, de sorte que cela n'en finit pas.

Le logeur ne mentait pas. Le récit qu'il venait de faire à Roger de l'accident survenu à Euphémie avait été interrompu par des éclats de rire et des contorsions si grotesques, que de Montmaury lui-même avait fini par y prendre part. Il était enchanté d'ailleurs que cet homme crût à une simple maladresse et ne soupçonnât rien de l'horrible vérité.

Quand le logeur se retira, son hilarité n'était pas encore calmée. Roger entendit dans l'escalier les éclats de rire immodérés que ce souvenir avait provoqués chez le mari d'Euphémie. Il oublia promptement cet incident, quand ses regards s'arrêtèrent de nouveau sur les richesses qui miroitaient à ses yeux. Il compta. Il y a avait bien quatre cent quatre-vingt-deux francs.

— Bon docteur ! murmura-t-il. Il a tout prévu.

Un instant après, on lui monta le bol de bouillon qu'il avait demandé. Après l'avoir bu, il était tout autre. Ses forces lui étaient revenues, il se sentait prêt à tout entreprendre.

Rendons-lui justice, du reste ; la perspective d'avoir immédiatement un emploi honorable était pour beaucoup dans les satisfactions qu'il éprouvait. Encore n'était-il pas tout à fait rassuré.

— Il y a trois jours, se disait-il, que ce M. Raymond s'est adressé au docteur

pour avoir cet emploi. Peut-être a-t-il cherché de son côté, peut-être a-t-il trouvé...

Malgré tout, il espérait. Après avoir terminé sa toilette, il sortit. Ce jour-là, tout lui semblait avoir pris un air de fête. Le soleil lui paraissait plus brillant, les passants moins laids, les femmes plus attrayantes, les rues moins sombres.

Il se dirigea vers le Palais-Royal, y déjeuna de grand appétit, et, comme il était à peine onze heures et demie, il se donna le luxe d'une tasse de café. Après avoir longuement savouré cette gourmandise, il se rendit chez le docteur. Celui-ci l'attendait avec impatience. Il avait hâte de le revoir. Non pas qu'il doutât de la parole que lui avait donnée Roger, mais il lui tardait de s'assurer que l'infortuné avait réellement repris goût à la vie. En le voyant entrer, ses craintes se dissipèrent. Roger, quoique un peu pâle encore, avait le regard brillant et la lèvre souriante.

— Ah! docteur, fit-il en lui tendant la main, c'est à mon tour de vous gronder.

— Moi! Et à propos de quoi? demanda M. Valnet avec une feinte naïveté.

— A propos des bontés dont vous me comblez, parbleu! Cet argent que j'ai trouvé ce matin sur ma commode...

— Ah! oui, ma monnaie, que j'ai oublié de prendre.

— Aussi, je vous la rapporte, docteur.

— Gardez-la, fit vivement M. Valnet, vous en avez plus besoin que moi.

— Mais, monsieur.

— Oh! pas de grands airs avec moi, où nous allons nous fâcher, interrompit le docteur. Je ne vous défends pas de me rendre cette somme insignifiante, si vous refusez absolument de l'accepter sous une autre forme qu'un prêt accidentel; mais plus tard, quand vous serez sorti d'embarras...

— Cependant, puisque vous m'avez fait espérer un emploi...

— Raison de plus. Vous n'allez pas demander à M. Raymond de vous payer un mois d'avance, comme le fait votre logeur, fit M. Valnet en souriant.

D'ailleurs, telle n'est pas son intention, je crois. Si je l'ai bien compris, il s'agit tout simplement d'une liquidation, qui durera peut-être quelques mois, et à la fin de laquelle il compte donner à celui qu'il en chargera une somme ronde de quelques mille francs.

— Ainsi, il est toujours dans les mêmes intentions.?

— Assurément.

— Il n'a encore trouvé personne?

— Ce n'est pas probable, puisque je l'ai fait prévenir ce matin et qu'il a promis de venir... Et tenez, je gage que c'est lui qui vient de sonner.

En effet, le timbre de l'antichambre venait d'être ébranlé.

— M. Raymond! annonça le domestique.

Après avoir fait les présentations d'usage, le docteur annonça à M. Raymond qu'il connaissait Roger depuis vingt-trois ans et qu'il en répondait comme de lui-même.

— Je suis enchanté de ce que vous me dites, répondit le négociant, car c'est tout à fait un homme de confiance qu'il me faut.

A ces mots, il se tourna vers Roger.

— En deux mots, voici ce dont il s'agit, reprit-il.

Il y a un an et demi, à la suite de quelques spéculations heureuses sur les cafés et les cacaos, j'ai dû partir pour Caracas, afin d'y faire sur les lieux, et à des prix plus avantageux, les livraisons que j'avais consenties. L'opération est aujourd'hui terminée et m'a donné quatre cent mille francs de bénéfices, ce qui, joint à la fortune que j'ai déjà acquise, me constitue un revenu d'environ quarante mille livres. Ces rentes suffisent largement à mes besoins et à ceux de ma femme, puisque nous n'avons pas d'enfants. Aussi, nous nous retirons des affaires.

Malheureusement, en mon absence, ma femme n'a pu surveiller que très imparfaitement le commis que j'avais alors. Il n'a pas mis ses livres au courant, de sorte que, quand j'ai voulu les consulter, il ne m'a pas été possible de me rendre un compte exact de ma situation.

Ce commis a-t-il été infidèle? N'a-t-il été que négligent? C'est ce chaos qu'il s'agit de débrouiller. Quant aux marchandises qui me restent, elles sont peu nombreuses et d'une défaite facile, puisque les cafés et les cacaos ont un cours et sont cotés comme les actions de chemins de fer.

Je me charge donc de les vendre moi-même, vous n'aurez à vous occuper que des livres et des factures. Vous mettrez les livres au courant, vous payerez ce qui sera dû, vous encaisserez les rentrées et vous établirez la balance.

Comme ce travail demandera nécessairement trois ou quatre mois, comme il est délicat et compliqué, je vous alloue dès à présent dix pour cent sur le chiffre auquel s'élèvera le montant de la liquidation, sans parler des cinq cents francs par mois que vous toucherez à titre d'appointements. Cela vous convient-il ?

— Si cela me convient! s'écria Roger qui croyait rêver.

VI

LUNE DE MIEL

La veille du jour où le contrat devait être signé, Antoinette avait fait demander Germain.

— Monsieur, lui avait-elle dit, j'ai reçu les états que M. de Montmaury a bien voulu relever pour mon compte, et je me suis aperçu que les bénéfices de l'usine, bien qu'ils aillent en s'amoindrissant depuis cinq ans, ont dépassé quelque peu le chiffre rond de trente mille francs pendant le dernier exercice. Ce chiffre vous était-il connu?

— Approximativement, oui, mademoiselle; mais M. Roger n'avait pas cru devoir me le communiquer.

— C'était son devoir. Cela importe peu, du reste, au point de vue du résultat, reprit Antoinette. Par le fait, à raison de cinq pour cent par an, taux de l'intérêt ordinaire, je vous apporterais donc en dot quelque chose comme quatre cent mille francs, c'est-à-dire le double de ce que vous possédez.

— Je vous demande pardon, mademoiselle, mais le taux de cinq pour cent n'est pas celui d'un capital engagé dans le commerce ou dans l'industrie, répliqua Germain C'est dix, quinze, vingt pour cent même que doit rapporter ordinairement l'argent placé dans de pareilles conditions. Dans ce cas, vous le voyez, le plus riche de nous deux ce serait moi.

— Monsieur, riposta Antoinette assez sèchement, rien n'est encore signé ; je vous rends votre parole, si vous le désirez.

— A Dieu ne plaise, mademoiselle! J'ai répondu seulement à l'observation que vous me faisiez par une autre observation. Si vous jugez que j'aie exagéré les choses, interrogez à cet égard qui bon vous semblera, et vous verrez ce qu'on vous répondra.

— Soit, ne discutons pas sur la valeur plus ou moins considérable de notre apport mutuel. Egalisons-le, si vous le voulez, ainsi que cela sera fait dans notre contrat, et ne raisonnons que sur le chiffre des bénéfices

— Je vous écoute, mademoiselle.

— Vous êtes depuis assez longtemps dans la fabrique pour savoir comment j'ai vécu jusqu'à présent, reprit Antoinette. L'escargot dans sa coquille est un vagabond à côté de moi. Mon père, toujours à la recherche de ses chimères, ne s'est jamais aperçu que je grandissais, et m'a laissée végéter, depuis ma naissance, entre les quatre murs de cette maison et de ce jardin. J'ai bien entendu dire qu'il y avait à Paris des théâtres, des bals, des concerts ; mais je n'ai jamais franchi le seuil de ces établissements. Quand je dis jamais, je me trompe. Une seule fois, je suis allée à l'Opéra-Comique; on y jouait la *Dame blanche*. C'était anodin, comme vous voyez. Il est vrai que mon pauvre père était toujours à court d'argent, et que, s'il trouvait le moyen de consacrer vingt mille francs à une invention nouvelle, il avait rarement un louis dans sa poche pour me mener au théâtre.

Vous comprendrez sans peine qu'en prenant un mari je n'entends pas me claquemurer encore dans ma prison, ni vivre de privations comme je l'ai fait jusqu'à présent. Nous avons trente mille francs à dépenser par an, nous les dépenserons. Tous ces plaisirs que j'ignore, je veux les connaître; toutes ces toilettes que j'ai admirées sur le dos des autres, je veux les porter ; toutes les joies dont j'ai été sevrée, je veux les goûter. Donc, pas de surprises entre nous. Vous êtes prévenu. Si ce programme ne vous convient pas, vous êtes libre de le repousser.

— Je vous parlerai avec la même franchise, mademoiselle, répondit Germain. Moins que vous encore je connais les jouissances que procure la richesse. Toute ma vie je me suis levé matin, je me suis couché tard, j'ai travaillé comme un cheval. Les yeux fixés sur le cadran qui règle nos destinées, j'ai patiemment

La couturière arriva et procéda elle-même à la toilette de la mariée. (Page 1026.)

attendu que sonnât l'heure où je pourrais échapper à la misère. Elle est venue enfin! Assez longtemps j'ai traîné le boulet du forçat. Puisqu'un heureux hasard me permet enfin de briser ma chaîne, je veux, comme vous, approcher mes lèvres de cette coupe enivrante que vident les privilégiés de la fortune. A part la surveillance que, dans votre intérêt même, je serai forcé d'exercer autour de

moi, vous ne trouverez jamais de mari plus docile ni plus avide que moi de partager vos plaisirs.

— A la bonne heure ! fit Antoinette, désormais édifiée sur le compte de Cassut. Donc, que ceci soit bien convenu entre nous et que je n'aie plus à y revenir.

— Je vous le rappellerais plutôt, dit Germain avec feu.

Alors fut agitée cette grave question de la corbeille. Germain avoua qu'il n'y entendait rien.

— Eh bien ! donnez-moi six mille francs, proposa Antoinette, et je me charge de tout.

— Mais, fit observer Cassut, je ne les ai pas, mademoiselle ! En dehors des trente mille francs que je consacre aux réparations et qui sont déjà en partie absorbés, vous savez bien que je dois verser intégralement entre les mains de votre père le reliquat des deux cent mille francs que j'ai touchés.

— Eh bien ! consacrez six mille francs de moins aux réparations.

— Je ne demande pas mieux, mais nos revenus diminueront d'autant.

— Bah ! il nous en restera toujours assez. Et puis, six mille francs de plus ou de moins dans le chiffre des réparations, ce n'est rien. Voyez mon père, il n'en a pas fait pour un sou depuis trente ans. Cela a-t-il empêché l'usine de fonctionner ?

Germain trouva le raisonnement concluant. Le lendemain, il apporta les six mille francs.

Cela ne suffisait pas à Antoinette. Elle alla trouver M. Voisin.

— Vraiment, père, tu n'a pas été raisonnable, lui dit-elle ; tu as étranglé ce pauvre Germain !

— Comment ! se récria M. Voisin.

— Sans doute. Tu as exigé de lui qu'il te donnât tout l'argent qu'il ne consacrerait pas aux réparations...

— Et je lui conseille de se plaindre, en vérité ! Ne lui ai-je pas laissé ma fabrique à un prix ridicule ? Que demande-t-il encore, ton M. Cassut ?

— Il ne demande rien, père. C'est moi qui lui demande quelque chose

— Quoi ?

— L'argent nécessaire à l'achat de ma corbeille, et il ne l'a pas.

— Bah ! vous êtes jeunes tous les deux. Avec ce que vous rapportera l'usine, vous pouvez, en deux ou trois ans, faire la plus magnifique corbeille du monde.

— Et en attendant, le jour où je me marierai, je n'aurai pas un bijou à mettre.

— Le grand malheur, parbleu !

— Ce sera, sinon un grand malheur, du moins une grande humiliation, répliqua Antoinette. Tout le monde le remarquera, on accusera mon mari ou toi de lésinerie...

— Eh ! que m'importe ? fit M. Voisin avec humeur.

— Mais il m'importe beaucoup, à moi. Je ne veux pas me marier dans

d'autres conditions que toutes les demoiselles que nous connaissons. Plutôt que d'en passer par là, j'aimerais mieux rester fille.

Ceci ne rentrait pas dans les projets de M. Voisin. Déjà il avait pris des engagements qui absorbaient en partie la somme qu'il devait toucher.

Antoinette s'aperçut qu'il chancelait.

— Voyons, père, dit-elle, tu ne seras pas plus impitoyable que Germain. Déjà j'ai obtenu de lui qu'il m'abandonnât une parcelle du chiffre qu'il destine aux réparations ; n'obtiendrai-je rien de toi ? Tiens, je ne te demande qu'une chose.

— Laquelle ? fit M. Voisin.

— Une paire de boucles d'oreilles.

— En effet, s'il ne s'agit que d'une paire de... je te la donnerai...

— Ah ! que tu es gentil ! s'écria-t-elle en l'embrassant. Une paire de beaux diamants, n'est-ce-pas ?

— Des diamants ! se défendit M. Voisin. Mais sais-tu que cela coûte les yeux de la tête ?

— Oh ! je ne veux pas te ruiner. Des diamants de trois mille francs seulement.

— Seulement ! Comme tu y vas ! Et c'est ce que tu appelles être raisonnable ?

— Voyons, père, tu ne m'as jamais rien donné, tu peux bien, un jour comme celui-là, me faire un cadeau qui durera éternellement, qui me rappellera toute ma vie combien tu es bon et combien tu m'aimes.

Elle avait prononcé ces mots de sa voix la plus câline, en même temps qu'elle le caressait comme aux plus beaux jours de son enfance.

L'heureux père se laissa vaincre.

— Allons, je te les donnerai, promit-il.

— La veille de mon mariage au plus tard.

— Oui, méchante.

— Et tu payeras ma toilette de mariée.

— Encore !

— C'est de droit, répliqua la jeune fille. Tu ne voudrais pas que ce fût Germain qui me fournît la fleur d'oranger.

— Soit, je payerai la toilette, mais ce sera tout.

— C'est tout ce dont j'ai besoin, fit Antoinette. Tu verras comme je serai belle ! ajouta-t-elle en l'embrassant une dernière fois.

Le jour même, emportant les six mille que Germain lui avait donnés, elle partit pour Paris, commanda sa toilette de mariée à sa couturière, qui promit de venir l'habiller elle-même ; puis, accompagnée de Rose, elle parcourut, les uns après les autres, tous les magasins. Cela dura trois jours.

Cachemire, robes de soie, dentelles, bijoux, elle acheta tout ce qui lui plut, jusqu'à ce que les six mille francs fussent épuisés. Elle devait même quatorze cents francs au bijoutier, parce qu'elle avait choisi, pour accompagner les boutons d'oreilles, un médaillon en diamants de la plus belle eau.

Le contrat fut signé. Elle étala aux yeux de ses invités les magnificences qui lui étaient destinées. Chacun s'extasia sur le bon goût et la générosité de M. Cassut, qui fut accablé de compliments.

Antoinette se garda bien de dire que tout était de son choix, et que Germain lui-même contemplait pour la première fois les richesses dont on lui faisait honneur.

M. Voisin était émerveillé.

— Mais combien donc t'a donné Germain? demanda-t-il.

— Six mille francs, pas davantage.

— Six mille francs ! se récria l'heureux père. Ah ! petite rusée... si j'avais su.

Il était trop tard, car, en disant ces mots, il tirait de sa poche un écrin microscopique qu'il tendit à sa fille.

— C'est à mon tour de m'exécuter, dit-il avec un soupir.

Antoinette ouvrit l'écrin et fut éblouie. Elle ne s'attendait pas elle-même à ce que son père fît si magnifiquement les choses. De l'avis unanime, les boutons d'oreilles furent estimés à quatre mille francs, au bas mot. Relativement, c'était splendide. Grâce à son habileté, Antoinette avait une corbeille qu'auraient pu lui envier des jeunes filles beaucoup mieux partagées qu'elle sous le rapport de la fortune.

Son amour-propre fut délicieusement flatté. Ce mariage, qu'elle avait d'abord hésité à faire, qu'elle n'avait contracté pour ainsi dire qu'afin de se venger des dédains de Roger, commençait à lui donner des satisfactions sur lesquelles elle n'avait pas osé compter. Elle ferma les yeux, s'imaginant, de bonne foi, qu'elle serait heureuse avec ce mari qui se soumettait si docilement à ses caprices. La pâle figure de Roger s'effaça momentanément de sa mémoire. Le dépit qu'elle ressentait contre lui était moins violent, lorsqu'une circonstance imprévue vint le ranimer. La veille de son mariage, Germain, qui était resté seul avec elle, prit tout à coup un air grave.

— Antoinette, dit-il, j'ai à vous parler de choses sérieuses.

Elle fut un peu surprise de ce début solennel.

— Je vous écoute, dit-elle. De quoi s'agit-il donc?

— D'un fait dont j'ai été témoin, il y a trois semaines, et que je ne peux pas taire plus longtemps.

— Voyons? fit curieusement Antoinette.

— Quelques jours après la demande que j'avais adressée à votre père, vers neuf heures et demie du soir, et par un temps épouvantable, je quittais un cabaret où m'avaient entraîné quelques amis, situé à deux cents pas environ du logement qu'habite M. Roger...

La jeune fille devint pâle. Cassut avait-il donc découvert que Rose n'était pas la vraie coupable?

— Eh bien ? dit-elle en contraignant ses lèvres à sourire.

— Eh bien ! continua Germain, je vis sortir de chez M. Roger une femme, si parfaitement enveloppée dans son châle, qu'il me fut impossible de distinguer ses traits.

— Une femme ! fit Antoinette, que cette désignation vague rassura aussitôt Quelle femme?

— Je vous ai dit que je n'avais pu voir son visage. La nuit était tellement noire, du reste, que je ne l'aurais pas reconnue alors même qu'elle n'eût pas pris tant de précautions pour se cacher. Cependant, poussé par une invincible curiosité, je résolus de la suivre.

— Ah ! fit Antoinette, que de nouvelles terreurs vinrent assaillir, vous l'avez suivie ?

— Oui.

— Jusqu'au bout ?

— Assurément.

— Alors, vous savez décidément qui elle est ?

— Bien entendu.

— Et c'est...

— Attendez, mademoiselle. Vous ne serez guère moins étonnée que moi de ce que je vais vous apprendre, dit Germain. Après m'avoir fait traverser toute la ville, cette femme s'engagea dans le petit chemin qui aboutit à la fabrique. Je me blottis derrière la muraille et je la vis distinctement disparaître par la petite porte qui s'ouvre sur le fond de votre jardin.

— De notre jardin ! s'écria Antoinette, dont l'agitation était à son comble.

— Or, il n'y a chez M. Voisin, que deux femmes : vous et Rose, car je ne fais pas entrer en ligne les cinquante-six ou sept ans de votre cuisinière. Donc, comme il n'était pas possible que vous vous fussiez aventurée à pareille heure et par un temps semblable dans les rues de Meulan, pour aller chez M. Roger surtout, j'en conclus que c'était Rose.

— Ah ! fit Antoinette, définitivement rassurée, vous croyez que c'était...

— J'en ai acquis la certitude le lendemain, dit confidentiellement Germain.

— La certitude .. fit ironiquement Antoinette. De quelle façon ?

— J'ai rencontré Rose dans la cour de la fabrique et je lui ai demandé ce qu'elle faisait la veille au soir dans les rues de Meulan...

— Et... qu'a-t-elle répondu ?

— Elle a d'abord essayé de s'en défendre, mais quand je lui ai dit que je l'avais vue sortir de chez Montmaury et rentrer par la petite porte du jardin...

— Elle est restée confondue sans doute ?

— Elle a eu l'audace de me rire au nez ! répondit Germain avec colère.

Comme si la fin de cette histoire devait se terminer infailliblement de la même manière, Antoinette se mit à rire aussi, mais d'un rire nerveux qu'une oreille plus clairvoyante que celle de Germain n'aurait peut-être pas pris pour un accès de gaieté.

— Vous riez..., vous riez..., fit Germain d'un air vexé. Il ne m'est cependant pas possible de tolérer auprès de vous une fille qui se conduit de la sorte et se permet de se moquer de moi !

— Que voulez-vous donc faire ?

— La renvoyer.

— Renvoyer Rose, qui est entrée à mon service à l'âge de douze ans et qui, depuis, ne l'a pas quitté ! Vous plaisantez ?

— Je ne plaisante pas. Permettez-moi, ma chère Antoinette...

— Je vous permets de vous taire, interrompit-elle. Je suis très contente du service de Rose ; je ne voudrais pas m'en séparer pour tout l'or du monde.

Elle avait prononcé ces paroles avec d'autant plus de fermeté que, à part les détails que venait de lui fournir Germain sur cette rencontre, elle n'ignorait rien de ce qui s'était passé, puisque Rose le lui avait raconté. Or, elle ne pouvait pas méconnaître, en ce moment surtout, le service que lui avait rendu sa femme de chambre.

— Cependant, mademoiselle, insista Germain, nous ne pouvons pas souffrir un scandale pareil dans notre maison. Si vous ne voulez pas congédier Rose, il n'y a qu'un moyen...

— C'est...

— De congédier M. de Montmaury.

Le cœur d'Antoinette se mit à battre et son visage s'empourpra.

— Vous savez, du reste, continua Germain, que je suis depuis longtemps en fort mauvais termes avec M. Roger. Tôt ou tard, je le sens, je ne serais pas maître de moi. Déjà, s'il vous en souvient, nous nous sommes pris de querelle un jour dans le bois de Verneuil. Il me paraît donc impossible que cette situation fâcheuse puisse se prolonger.

La jeune fille hésitait. Sacrifier Roger c'était commettre une lâcheté, puisqu'il n'était pas coupable. Pourtant, au souvenir de l'affront qu'elle avait reçu, tout son être se révolta. Le renvoyer, c'était non-seulement se venger de ses dédains, mais encore c'était donner à la version de Germain une vraisemblance de plus.

— Eh bien! dit-elle résolûment, congédiez M. de Montmaury.

L'œil de Germain brilla d'une joie farouche.

— C'était mon intention, dit-il ; mais je n'aurais pas voulu le faire sans vous demander votre avis.

— Je vous en sais gré, fit Antoinette, mais puisque vous êtes depuis si longtemps en hostilité, je ne crois pas, en effet, qu'il soit possible...

— Aussi, dès ce soir, je vais lui écrire.

— Bien, mais conduisez-vous convenablement envers lui.

— Oh! soyez tranquille, ma chère amie, je lui remettrai la totalité de ses appointements.

Ainsi fut comploté et exécuté le renvoi de Roger. Le lendemain il ne fut plus question de lui. C'était jour de fête. A neuf heures, selon sa promesse, la couturière arriva et procéda elle-même à la toilette de la mariée, puis on se rendit à la mairie et ensuite à l'église.

Par égard pour M. Voisin, il y eut beaucoup de monde à la messe. Antoinette y fut beaucoup admirée dans la magnifique toilette qu'elle portait. Quant à Germain, il eut moins de succès. Il était fort mal à l'aise sous l'habit noir et ne savait que faire de ses mains épaisses, fort heureusement gantées de frais.

Le déjeuner fut simple et court. On se réservait pour le dîner. On avait compté sur un couvert de quarante personnes ; mais, dans les deux jours qui avaient précédé le mariage, une quinzaine d'invités s'étaient excusés.

En revenant de l'église, M. Voisin trouve encore une dizaine de lettres qui, sous des prétextes différents, réduisirent à quinze le nombre des convives. Au moment de se mettre à table, on s'aperçut que deux des invités sur lesquels on avait compté n'étaient pas venus. Treize à table! Un jour de mariage ! C'était une calamité.

Germain dut se mettre en quête d'un quatorzième, et finit par mettre la main sur le nouveau contre-maître qu'il avait choisi, lequel avait fait dans la journée de copieuses libations et se tenait à peine debout. On le fit asseoir à l'extrémité de la table, et le dîner commença. Il ne fut pas gai. Si M. Voisin était mécontent de voir ses amis l'abandonner ainsi, Antoinette l'était bien plus encore. Son amour-propre souffrait cruellement de cette humiliation. En effet, elle ne voyait guère auprès d'elle que les parents de Cassut et ses témoins, tous gens grossiers et communs, dont les plaisanteries, peu gazées, l'irritèrent au dernier point.

Elle ne put alors s'empêcher de songer à Roger. S'il avait voulu épouser Antoinette, M. Dalbrègue lui aurait servi de père, et avec M. Dalbrègue serait accourue la fine fleur des propriétaires de Meulan. Au lieu de cela des gens avinés, d'une tenue déplorable, dont la conversation ne roulait absolument que sur les anas ressassés jusqu'à la corde dans toutes les noces de barrière... Ah! comme il tardait à Antoinette que cet horrible repas fut terminé!

Elle-même donna le signal de la retraite, alors qu'on finissait à peine de servir le dessert. Il est vrai que ses convives ne la suivirent pas et demeurèrent vaillamment à table. De sa chambre, Antoinette entendait sauter les bouchons de champagne, et retentir les éclats de leur gaieté tapageuse. Elle eut un mouvement d'impatience et appela Rose pour procéder à sa toilette de bal. Elle s'était expliquée la veille avec sa femme de chambre, après le départ de Germain, et l'avait chaleureusement remerciée du service que Rose lui avait rendu.

— Bah! cela n'en vaut pas la peine, avait répondu Rose sur un ton dédaigneux. J'en ferais voir bien d'autres à M. Cassut, si je voulais.

La jeune fille fut un peu de cet avis. La facilité avec laquelle Germain avait cru à la culpabilité de Rose ne prouvait pas en faveur de son intelligence. De ces explications, entre Antoinette et sa femme de chambre, était résultée une familiarité plus grande encore que par le passé. Antoinette avait presque été forcée d'avouer qu'elle était allée chez Roger, pour lui proposer d'acheter l'usine, et de convenir qu'elle aurait beaucoup mieux aimé être la femme de Montmaury que celle de Cassut.

— Pour ma part, dit Rose, je regrette presque que M. Germain se soit trompé.

— Veux-tu te taire! fit Antoinette en rougissant légèrement.

Pendant que Rose remplaçait par un corsage décolleté le corsage montant de sa maîtresse, il fut de nouveau question de Roger.

— Ah! si j'étais à votre place... murmura Rose, en lui mettant ses boucles d'oreille, son médaillon et ses bijoux.

— Quoi donc ? demanda Antoinette, tout entière au plaisir de se voir si richement parée.

— C'est dans trois ou quatre heures que je regretterais surtout de ne pas être madame la baronne de Montmaury

— Je te défends de me reparler de lui, dit la jeune femme avec colère.

Elle sortit, furieuse, et pénétra dans le salon. Dix heures venaient de sonner. A peine sept ou huit petites bourgeoises, qu'on n'avait invitées que par condescendance, faisaient-elles tapisserie dans le salon désert. Une dizaine de cavaliers, dont quelques uns n'étaient pas même en habit, les avait accompagnées. Les parents et amis de Germain étaient toujours à table et de plus en plus bruyants.

En vain le pianiste exécutait les premières mesures d'un quadrille, l'introduction d'une valse ou d'une polka, pas un groupe de danseurs n'osait ouvrir le bal. A onze heures personne n'était venu grossir le nombre par trop clair-semé des invités. Le dépit d'Antoinette était à son comble. Elle-même alla prendre son mari par la main, et organisa le premier quadrille. Elle eut beau faire, un froid glacial pesait sur les épaules de chacun. On sentait que le vide se faisait autour des Cassut, et qu'on s'était fourvoyé en répondant à leur invitation.

Aussi, vers minuit et demi, la plus hardie des dames se leva pour prendre congé, mouvement qui fut suivi d'une débâcle générale. Les yeux gonflés de larmes, que la rage faisait couler, Antoinette regagna sa chambre. Et Cassut qui allait venir.....

A ce moment décisif, Antoinette eut le premier regret de la sottise qu'elle avait faite. En voulant se venger de Roger, c'était elle-même qu'elle avait offerte en holocauste à sa vengeance. Rose vint l'aider à se déshabiller, et remarqua que sa maîtresse y mettait une lenteur évidemment calculée.

— Dépêchez-vous donc, madame, lui dit-elle. Votre mari va arriver.

— Eh ! ne vois-tu pas que c'est ce qui m'épouvante le plus ? dit Antoinette.

Elle défaisait à regret sa riche toilette, remettait, chacun à son tour, ses bijoux dans leurs écrins. De temps en temps, quand elle entendait du bruit, elle s'arrêtait, devenait pâle et prêtait avidement l'oreille ; puis, rassurée par le silence qui régnait à nouveau dans la maison, elle plaçait les écrins dans son armoire, reculant le plus qu'il lui était possible le moment où elle serait forcée de dire à Rose :

— Je n'ai plus besoin de toi.

Pendant ce temps, Cassut s'occupait d'une besogne qui n'était guère de son goût. Ses parents et ses témoins n'avaient pas quitté la table de la soirée et n'avaient pas cessé de boire. Et plus ils buvaient, plus ils avaient soif. A deux ou trois reprises, M. Voisin était venu leur dire qu'on les attendait au salon.

— Oui, papa beau-père, avaient-ils répondu, nous y allons.

Mais le champagne et les liqueurs avaient bien d'autres charmes à leurs yeux que les ritournelles du piano, les enlacements de la valse et du quadrille, ou les excentricités de la polka.

Un homme, qui était assis sur un banc, se leva en chancelant et tendit la main.
(Page 1036.)

M. Voisin y avait renoncé. Lui aussi il avait remarqué le vide qui s'était fa autour de lui à l'occasion de ce mariage. Certainement, le gendre qu'il avait choisi pour sa fille n'était pas du goût de ses amis. Il se repentait de la faiblesse qu'il avait montrée; de gros nuages commençaient à obscurcir son front. Aussi, ce fut avec une véritable colère, quand la danse eut fini, faute de combattants, qu'il montra à son gendre la porte de la salle à manger.

— Débarrassez-vous de ces ivrognes-là, si vous le pouvez, lui dit-il. Quant à moi, je vais me coucher.

Germain ne s'offensa pas de cette épithète un peu vive. Il trouva même que son beau-père était dans le vrai, car il aurait bien mieux aimé aller rejoindre sa femme que de perdre un temps précieux à parler raison avec des gens aux trois quarts ivres. Cependant, il se résigna et alla les prier de quitter la place.

— Ah! farceur, lui répondirent-ils, vous êtes pressé, vous... cela se conçoit. Eh bien! encore un dernier coup à la santé de la mariée!

Cassut fut obligé, non-seulement de les laisser boire, mais de trinquer avec eux.

— Et maintenant, bonsoir! dit-il.

— Ah! va-t'en si tu veux. Nous sommes bien là, nous y restons. Ce n'est pas tous les jours fête.

Germain eut recours aux grands moyens. Il prit les bouteilles pleines qui restaient sur la table, les serra dans le buffet, qu'il ferma à double tour, et dont il mit la clef dans sa poche. Les convives ne s'en aperçurent pas tout d'abord et continuèrent la série d'histoires plus ou moins comiques qu'ils avaient entamée dès le commencement du dîner. Naturellement, plus ils allaient, plus ces histoires devenaient difficiles à entendre.

Germain, à bout de patience, prit ses témoins par les épaules, les mit à la porte et, malgré les protestations qu'il souleva dut agir de la même manière irrévérencieuse avec ses parents. Enfin, quand ce métier de sergent de ville lui eut donné quelque répit, il se dirigea vers la chambre de sa femme, qui était située au premier étage.

Déjà M. Voisin était monté pour donner à sa fille le dernier baiser et lui avait expliqué pourquoi Germain n'avait pas encore paru. Antoinette s'attendait donc à voir entrer son mari d'un moment à l'autre. Cette appréhension pudique de la vertu aux abois, qui amène en général sur la joue des jeunes filles une rougeur adorable, faisait blémir et trembler Antoinette. Elle ne l'avait pas prévu cet instant terrible, lorsque cédant à un moment de dépit, elle avait accepté Germain! Combien elle le regrettait à présent! Ah! s'il en avait été temps encore, comme elle aurait repris sa parole, sa liberté, plutôt que de se livrer aux souillures de ce Germain!

Quand elle entendit monter l'escalier, après avoir souhaité la bonne nuit à M. Voisin, Antoinette porta la main à son cœur et se laissa tomber sur un fauteuil. Rose crut qu'elle allait se trouver mal.

— Eh bien! qu'avez-vous? lui demanda-t-elle.

— Pousse le verrou, dit vivement Antoinette.

— Comment, le verrou... mais c'est votre mari qui monte.

La jeune femme se leva, éperdue.

— Ah! malheureuse, qu'ai-je fait? gémit-elle, en se voilant le visage.

Au même instant, Cassut frappa discrètement à la porte.

— Encore un moment! cria Antoinette d'une voix étranglée. Je n'ai pas fini.

Cassut n'entra pas. Il se mit à marcher impatiemment dans la pièce voisine.

C'était un petit boudoir, dépendant de l'appartement d'Antoinette, dans lequel elle se tenait pendant l'hiver et, les jours de pluie, pendant l'été. A travers la porte close, elle entendait ce pas saccadé, insupportable.

Au bout de cinq minutes, Cassut vint de nouveau frapper. Antoinette eut la pensée de fuir. Mais fuir par où? Sauter du premier étage dans le jardin, à demi nue!

Elle promena autour d'elle un regard épouvanté. Rose eut peur.

— Voyons, madame, lui dit-elle doucement, il faut vous faire une raison...

Antoinette la regarda en face.

— Je voudrais bien t'y voir, fit-elle avec un geste d'horreur.

Cassut frappait toujours.

— Eh bien! est-ce fini? demandait-il de sa voix la plus caressante.

— Mon Dieu! je suis perdue! s'écria la jeune femme atterrée.

Elle laissa tomber le dernier jupon qu'elle eût gardé, souffla précipitamment les deux bougies qui l'éclairaient et se jeta dans le lit, tout au fond, le long du mur, se faisant aussi petite que possible.

— Va-t-en, dit-elle à Rose avec un sanglot.

La femme de chambre obéit, ouvrit la porte, et Cassut entra.

— Mais on n'y voit rien s'écria-t-il, tout désappointé. Je vais allumer les bougies.

— Je vous le défends! je ne le veux pas! fit Antoinette d'une voix rauque.

— Mais, ma chère petite femme...

— Je vous le défends, répéta-t-elle, ou je vais me réfugier dans la chambre de Rose et je n'en sors plus.

Germain n'insista pas.

— Drôle d'idée! murmura-t-il. Enfin...

Il poussa le verrou de la porte, se déshabilla dans l'obscurité et se dirigea à tâtons vers le lit.

— Oh! si je pouvais mourir! fit Antoinette.

Le lendemain, elle n'était pas morte, mais elle était plus blanche que le linge blanc dont elle venait de s'envelopper, quand Rose pénétra dans sa chambre.

Rose l'aimait réellement. Elle l'avait vu grandir, elle l'avait pour ainsi dire élevée. Elle fut effrayée de la pâleur de sa maîtresse, de la contraction de ses traits, de l'abattement profond auquel elle était en proie. Elle regarda la jeune femme en face avec une terreur secrète. Antoinette devina sa pensée.

— Ah! c'est horrible! fit-elle. Dieu te préserve, ma pauvre fille, d'un supplice pareil!

Rose réussit à la calmer un peu. Elle lui parla de ses bijoux, de ses toilettes, des plaisirs de toute sorte qu'elle allait goûter.

— Oui, tu as raison, dit Antoinette, donne moi mes bijoux, ma plus belle robe, je veux aller à Paris aujourd'hui.

— Mais vous avez du monde aujourd'hui encore, fit observer Rose.

— Du monde? Qui? Les parents et amis de M. Cassut? Je m'en moque bien. Qu'ils s'arrangent!

— Quoi! vous voulez...

— Va prévenir M. Cassut à l'instant, je te l'ordonne.

Germain accourut. En vain il essaya de lui persuader qu'elle se devait à ses invités.

— Bah ! ils se griseront bien sans nous, répliqua-t-elle.

— Cependant, les convenances... M. Voisin...

— Si vous ne venez pas à Paris avec moi, j'y vais seule, dit nettement Antoinette.

Germain s'exécuta. A peine avait-il eu le temps de parcourir la fabrique et de s'assurer que tous les ouvriers étaient à leur poste.

A dix heures, Antoinette était habillée. Rose l'avait deviné : le plaisir de se voir si belle, opéra chez la jeune femme une heureuse diversion. Cependant, au moment de descendre, elle prit à part sa femme de chambre.

— A l'instant même, lui recommanda-t-elle, tu vas courir chez le tapissier; tu y achèteras un lit complet pour une personne, que tu feras monter et dresser aussitôt dans mon boudoir. Je veux, ce soir en rentrant, trouver les draps mis et la couverture faite. Tu m'entends?

— Quoi ! madame, vous voulez. .

— Si tu ne m'obéis pas, je te chasse, afin d'aller coucher dans ta chambre, dit impérieusement Antoinette.

— Ce sera fait, madame, promit Rose.

Mais tout bas, elle ajouta :

— Déjà !

Antoinette entendit le mot, mais ne daigna pas le relever. Elle sortit, nerveuse, irritée. Elle avait besoin de mouvement et de distraction. A l'heure où ses convives devaient arriver, elle partit pour Paris.

M. Voisin fut très surpris en apprenant ce départ précipité. Comme il ne se souciait pas de tenir tête à la famille Cassut, il ordonna à Rose de les servir et s'éloigna de son côté.

Antoinette, en arrivant à Paris, courut droit à la Maison d'Or et y commanda un déjeuner succulent. Après quoi elle prit une voiture, se fit conduire au bois de Boulogne; puis elle dîna au café Anglais et termina sa soirée aux Variétés, où elle se délecta franchement des cascades de la *Belle Hélène*. A minuit et demi. elle reprit le train et arriva chez elle vers deux heures du matin. Son premier soin fut de s'assurer si Rose avait exécuté ses ordres. Elle ne put s'empêcher de sourire en voyant la stupéfaction de son mari. Ce lit tout neuf, tout fait, tout prêt, l'intriguait fort.

— C'est le vôtre, lui dit-elle.

— Comment, ma chère amie, tu veux que...

— Bonsoir ! fit Antoinette. Je tombe de sommeil.

En même temps, elle ouvrit lestement la porte de sa chambre, qu'elle referma avec vivacité, se déshabilla tranquillement et se coucha. En vain, pendant une bonne heure, Cassut, à travers la porte, la supplia avec les inflexions de voix les plus tendres de se montrer moins cruelle...

— Ah ! que c'est bon d'être seule ! dit-elle avec un soupir.

Et elle s'endormit. De guerre lasse, Germain regagna son lit solitaire et finit par fermer les yeux à son tour. Le lendemain, Antoinette était toute rayonnante. Quant à Cassut, il n'était pas content. Il reçut donc fort mal M. Voisin quand celui-ci, tenant à la main la lettre que Roger lui avait écrite, vint lui demander des explications sur le renvoi de son premier commis.

— Eh bien ! dit brutalement Cassut, suis-je le maître, oui ou non ? Il y a assez longtemps que je subissais ce gratte-papier. Il est parti... bon débarras !

Par respect pour sa propre dignité, M. Voisin ne voulut pas discuter contre de pareils arguments. Il tourna le dos à Germain. Celui-ci comprit sans doute qu'il venait de commettre une grossièreté, car il chercha aussitôt à l'excuser.

— Du reste, dit-il à son beau-père, le renvoi de M. Roger a été décidé entre Antoinette et moi, la veille de notre mariage.

M. Voisin l'entendit, mais ne l'écouta pas, et se retira sans même le saluer. Le cœur plein d'une juste colère, il monta aussitôt chez sa fille.

— Je n'ai pas pu obtenir de la brutalité de ton mari l'explication que j'allais lui demander, dit-il, je viens la chercher auprès de toi.

— Comment ! mon mari a été brutal envers toi, s'écria la jeune femme indignée. A propos de quoi ?

— A propos de Montmaury.

— Que s'est-il passé ? interrogea Antoinette sur un tout autre ton.

— Ceci : J'ai reçu de Roger une lettre dans laquelle il me prie d'attester qu'il est resté chez moi pendant trois ans. Je ne puis ni ne veux le lui refuser ; mais, comme j'ignorais même qu'il eût quitté la fabrique, je suis allé trouver Cassut, je lui ai montré la lettre, et je lui ai demandé ce que cela signifiait...

— Eh bien ? fit Antoinette avec embarras.

— Cassut m'a répondu qu'il était le maître et que cela ne me regardait pas. Comme je me retirais, profondément blessé, il a ajouté que le renvoi de Roger avait été décidé par vous d'un commun accord. J'avoue que j'ai de la peine à le croire. Est-ce vrai ?

— C'est vrai, répondit Antoinette en baissant les yeux.

— Comment ! toi qui me faisais sans cesse l'éloge de Roger, tu as comploté avec ton mari la perte de ce pauvre garçon !

— Que veux-tu, père... balbutia-t-elle, puisqu'ils ne pouvaient pas s'entendre...

— Eh ! sacrebleu ! fit M. Voisin exaspéré, si tu avais dépensé, pour garder Roger, le quart de l'énergie que tu as mise à prendre les intérêts de ton Germain contre moi, de Montmaury serait encore ici, et tes affaires n'en iraient que mieux.

— Cependant, père, je ne pouvais pas. . contre la volonté de mon mari...

— Tu pouvais ce que tu voulais, interrompit le vieillard avec humeur. Ce que tu as fait est une lâcheté...

— Oh ! père, tu vas peut-être un peu loin...

— Oui, une lâcheté, répéta M. Voisin avec véhémence, car tu n'avais toi, au-

cun motif de haine ni de basse jalousie contre Roger; ton devoir d'honnête femme était de le protéger contre Germain. Si aveugle que je sois, je n'ignore rien de l'animosité que ressentait Cassut contre de Montmaury, et je sais qu'elle prenait sa source dans les sentiments de la rivalité la plus vulgaire. Tu as pu défendre le meilleur des hommes et des employés contre la stupide jalousie de ton mari, tu ne l'as pas fait, tu as eu tort.

— Ah! c'est comme cela? fit Antoinette, d'autant plus furieuse qu'elle sentait que son père avait raison. Tu ne veux rien entendre? Eh bien! tant pis. Ce qui est fait est fait.

— Fort bien, dit M. Voisin. Je vois que je suis traité ici comme un Cassandre; mais je ne jouerai pas plus longtemps le rôle stupide que vous m'avez distribué.

Et, s'inclinant dérisoirement devant sa fille :

— Madame Cassut, dit-il, j'ai l'honneur de vous saluer.

Une heure après, il avait empilé, dans trois ou quatre caisses, ce qui lui appartenait et avait quitté la fabrique. Ce fut le lendemain de cet éclat qu'il alla rendre visite à Roger. Il lui avait raconté cette scène et donné sa nouvelle adresse à Paris Il était, naturellement, très monté contre sa fille et son gendre. Roger le remercia chaleureusement. Il était désolé qu'à cause de lui une rupture eût éclaté entre M. Voisin et sa fille. Il manifesta hautement les regrets qu'il en éprouvait.

— Oh! consolez-vous, lui dit tristement le vieillard. Au train dont vont les choses, cette rupture était inévitable un jour ou l'autre. J'ai été faible et inconséquent, en laissant contracter à Antoinette un mariage qui n'était pas de mon goût; je m'en repens déjà; puissé-je ne pas m'en repentir plus amèrement encore.

A ces mots il s'éloigna, triste et agité de sinistres pressentiments.

— Pauvre homme! fit Roger quand il fut parti. Que deviendra-t-il le jour où il n'aura plus rien?

Ni Germain ni Antoinette ne se montrèrent très affectés du départ de M. Voisin. Cassut était bien définitivement le maître, et Antoinette pouvait, sans contrôle, satisfaire ses moindres caprices. Le lendemain, le surlendemain, pendant huit jours de suite, elle ne cessa d'aller à Paris, de dîner au cabaret, de passer sa soirée au théâtre.

Le huitième jour elle eut assez du théâtre et eut la curiosité de voir un bal. Germain la conduisit à Mabille, qu'il avait visité une seule fois en sa vie, un jour de goguette. Elle prit un grand plaisir à cette distraction, se montra grande admiratrice des « cavalier-seul » de certains danseurs et ne se scandalisa pas trop des contorsions échevelées des femmes qui leur faisaient vis-à-vis. Au bout de ces huit jours, Germain lui fit observer qu'il avait par trop négligé l'usine et qu'il serait temps d'y donner le coup d'œil du maître.

— Je vous accorde trois jours, lui dit-elle, car je n'en peux plus!

Pourtant, en demeurant chez elle, elle ne se condamna pas au calme absolu. Afin de montrer dans Meulan ses magnifiques toilettes, elle alla rendre

visite aux rares personnes qui avaient répondu à l'invitation qu'elles avaient reçue.

Enfin, pour atténuer les longueurs de la soirée et des tête-à-tête avec Germain, elle fit venir sa cuisinière et combina les menus les plus délicats. La cuisine des restaurants à la mode l'avait mise en appétit de gourmandise et avait développé l'extrême sensualité qui constituait le fond de son tempérament. A ces menus délicats elle adjoignit quelques bouteilles de bon vin.

Le premier repas qu'elle fit chez elle se termina par une bouteille de champagne. C'était la première fois de sa vie, non pas qu'elle buvait du champagne, mais qu'elle en buvait à discrétion. Vingt fois elle en avait trouvé le goût délicieux et avait regretté que la prudence paternelle l'arrêtât dès le second verre. Cette fois, personne n'était là pour lui mesurer les gorgées. Elle vida presque entièrement la bouteille, si bien qu'en sortant de table elle était complètement grise. Germain la trouva charmante ainsi, d'autant plus charmante qu'elle oublia, ce soir-là, de fermer au verrou la porte de communication, oubli qu'il s'empressa de mettre à profit. Le lendemain, à dîner, il ne négligea pas de lui verser à boire. Elle s'en défendait mollement, confessant que la veille elle avait un peu perdu la tête.

— Bah! lui dit Germain. Quand tu prendrais un petit *plumet*, où serait le mal? Nous sommes chez nous, personne ne nous voit, va donc toujours.

Antoinette allait, elle allait même très bien. Ce moyen de s'étourdir sur ses chagrins, sur ses regrets, lui paraissait le plus simple en même temps que le plus agréable. Cassut ne comptait pas laisser dégénérer ces petits excès en habitude.

— Chez une jeune fille qui n'a jamais rien vu ni connu, cela n'a rien d'étonnant, se disait-il.

La vérité est qu'il y trouvait son compte et que, ces jours-là, il triomphait bien plus aisément des résistances de sa femme, car, lorsqu'elle était de sang-froid, elle demeurait inexorable.

Il est inutile d'insister longuement sur la conduite étrange de ce mari et sur les funestes conséquences qu'elle pouvait avoir dans l'avenir; mais il ne faut pas oublier non plus qu'avant d'hériter du pendu, Cassut était ouvrier, fils d'ouvrier, qu'il n'avait reçu aucune éducation, et qu'il avait grandi dans un milieu où l'habitude de prendre un *plumet* — c'était son mot — n'est pas considérée comme une honte, mais au contraire comme un complément obligé de toute bombance.

Aussi, pendant six semaines qui suivirent son mariage, se livra-t-il franchement, de son côté, à des plaisirs qu'il n'avait fait qu'effleurer jadis et qui lui étaient presque inconnus. Loin de retenir Antoinette sur la pente où elle s'engageait, il l'y poussait au contraire et l'y suivait de tout son cœur. C'est tout simple : il y trouvait un double plaisir : celui de boire et celui d'exercer ses priviléges de mari.

Un jour, en revenant du bois de Boulogne, ils décidèrent d'aller au théâtre du Châtelet, où l'on jouait alors une féerie très à la mode. Afin de ne pas trop s'é

loigner, ils résolurent de dîner au café d'Orsay. C'était, si l'on s'en souvient, un restaurant de premier ordre, tel, du reste, qu'ils les choisissaient d'ordinaire.

Fidèle à sa tactique habituelle, Cassut se fit servir les meilleurs vins et ne manqua pas de remplir fréquemment le verre de sa femme. Ils s'oublièrent longuement aux délices de la table, de sorte qu'il était plus de neuf heures quand ils sortirent du restaurant. C'était un peu tard pour aller au théâtre; cependant, comme ils avaient leur coupon dans la poche, ils n'avaient pas envie de le laisser perdre.

Antoinette voulait prendre une voiture pour arriver plus tôt; mais Germain désira faire la route à pied, pour faciliter la digestion, disait-il, ou plutôt pour avoir le temps d'achever son cigare.

Antoinette, un peu troublée par les vins capiteux qu'elle avait bus, y consentit sans difficulté. Bras dessus, bras dessous, parlant à haute voix, riant, chantant presque, ils suivaient donc le quai Voltaire, quand, à la hauteur du pont Royal, un homme, qui était assis sur un banc, se leva en chancelant et tendit la main. Antoinette eut peur. Elle crut qu'il s'agissait d'un ivrogne et en fit la remarque à haute voix. Au même instant, elle reconnut Roger. Mais quel Roger, grand Dieu! Roger, pâle, amaigri, se soutenant à peine et demandant l'aumône!

Certes, si elle avait eu toute sa présence d'esprit, elle lui aurait donné sa bourse; mais elle ressentit une commotion telle que, perdant complètement la tête, elle entraîna son mari et se prit à courir, honteuse, presque affolée, sans oser se retourner. Arrivée au pont Neuf, elle n'en pouvait plus, elle suffoquait. Elle fut obligée de se reposer sur un banc pour reprendre haleine.

— Lui! ne cessait-elle de murmurer. Lui! mourant de faim... implorant la charité des passants... Et par ma faute!

Germain était aussi très troublé. Ce fut d'une voix timide qu'il rappela à Antoinette que l'heure s'avançait et que la féerie était à moitié jouée.

— La féerie! s'écria-t-elle, avec un rire nerveux. Ah! je me moque bien de cela!

Elle fit avancer une voiture et y monta, sans même avoir consulté son mari, qui s'élança près d'elle.

— Chemin de fer de Rouen! dit-elle au cocher.

Germain s'efforça de la calmer. Il voulut lui prendre la taille.

— Ne me touchez pas! s'écria-t-elle avec un geste d'horreur.

Elle n'avait jamais pu se décider à le tutoyer. Vingt minutes après, elle arrivait au chemin de fer et partait pour Meulan. A onze heures moins un quart elle était chez elle. Pendant le trajet elle n'avait pas dit un mot et n'avait pas même daigné répondre à Cassut, qui ne cessait de lui demander :

— Mais enfin, qu'est-ce que tu as?

Ce qu'elle avait! Un remords cruel, cuisant, inguérissable... une large plaie au cœur. En arrivant, elle courut dans sa chambre et n'oublia pas, ce soir-là, de fermer sa porte au verrou!

Ainsi, vous redoutez une catastrophe ? (Page 1038.)

VII

COMMENT CHACUN AVAIT EMPLOYÉ SON TEMPS

Après avoir causé quelque temps avec le jeune commis que lui présentait le docteur Valnet, M. Raymond était à peu près édifié sur son compte. Roger lui

avait montré la lettre de regrets que M. Voisin lui avait adressée. Sans lui donner les causes véritables du congé brutal qu'il avait reçu, il lui avait fait entendre que son renvoi était presque une conséquence infaillible du mariage de Germain avec Antoinette, en raison de la mésintelligence qui, depuis longtemps, avait éclaté entre Cassut et lui.

A travers ces explications, quelquefois embarrassées, M. Raymond n'avait pas eu de peine à démêler une partie de la vérité. Un autre motif, que Roger ne voulait pas donner, avait évidemment concouru à ce résultat. Roger le taisait, il avait raison. Cela prouvait en faveur de sa discrétion.

Après avoir ensuite amené la conversation sur le terrain purement commercial, M. Raymond avait acquis la certitude que de Montmaury possédait un fonds de solide éducation et des idées saines, libérales, en même temps que souverainement pratiques. Il lui donna son adresse, en le priant de venir le lendemain, à neuf heures du matin.

Roger le laissa partir, remercia chaleureusement le docteur et le supplia une fois encore de lui garder le secret envers M. Dalbrègue.

— Oh! sous ce rapport-là, vous pouvez être tranquille, dit M. Valnet. Ce serait peut-être hâter le dénouement que je prévois depuis près d'une année.

— Quel dénouement? demanda Roger.

Le docteur hocha la tête et ne répondit pas.

— En effet, reprit de Montmaury, je me souviens que Laurence m'a parlé de certaines somnolences, auxquelles son père était sujet, et des appréhensions que cette torpeur lui faisait concevoir. C'est donc vrai?

— Malheureusement, oui.

— Ainsi vous redoutez une catastrophe.....

— Elle me semble inévitable.

— Et vous n'avez pas voulu le dire à Laurence?

— A quoi bon? Pourquoi aurais-je alarmé d'avance le cœur de cette pauvre enfant?

— Oh! vous avez eu beau faire, docteur, vos craintes n'ont pas échappé à sa perspicacité, puisqu'elle me les a communiquées.

— Tant pis! fit soucieusement M. Valnet.

— Pourquoi? Quelle catastrophe redoutez-vous donc?

— Une congestion.

— Mais c'est la mort!

— Peut-être non, malheureusement.

— Malheureusement, dites-vous! Y a-t-il donc quelque chose de plus terrible que la mort?

— Il y a la paralysie.

— Vous avez raison, docteur. Ce serait plus affreux encore! Et il n'y a pas moyen de conjurer ce danger?

— Je n'en vois pas, mon cher ami. Songez que Dalbrègue a soixante-trois ans! Cela ne veut pas dire que son âge le condamne fatalement, car vous avez vu comme moi cent vieillards du même âge aller et venir, aussi lestes, plus

ingambes parfois que des hommes de trente ans. Ce qui condamne Dalbrègue, c'est la vie qu'il a menée depuis trente ans.

— Comment?

— Sans doute. Pendant les vingt-cinq ans qu'il est resté banquier, qu'a-t-il fait? Il a gagné de l'argent, beaucoup d'argent, c'est vrai. Et, comme s'il n'en avait pas assez gagné, voilà que sa sœur, Mme Denouval, lui a laissé, il y a deux ans, trois cent mille francs. Il s'est constitué une fortune magnifique, mais il s'est fait une déplorable santé. A un âge où il aurait eu besoin de se donner du mouvement, de se livrer à des exercices violents, il s'est condamné à rester des journées et des nuits entières devant son bureau. Quand il avait une course à faire, une voiture tout attelée l'attendait, le transportait et le ramenait—toujours devant son bureau.—Il en résulte forcément que les membres se sont engourdis, que le sang s'est alourdi et qu'aujourd'hui Dalbrègue ne peut même plus prendre l'exercice qui lui serait nécessaire. Ajoutez à cette hygiène déplorable la bonne chère, les dîners succulents, autant de circonstances aggravantes, vous le voyez, et jugez si sa constitution pléthorique peut résister longtemps encore à un régime semblable!

— Et le mal est sans remède! s'écria Roger épouvanté.

— A peu près. Le régime sévère auquel j'ai soumis Dalbrègue recule et reculera peut-être quelques mois encore l'événement que je prévois; mais les symptômes sont de plus en plus graves, de plus en plus alarmants.

— Mais que deviendra Laurence, alors? fit tout à coup Roger.

— Ah! ce sera pour la chère enfant une rude épreuve!

— Et elle restera seule en présence de ce cadavre vivant, exposée sans défense, sans conseils, à toutes les cupidités que sa fortune excitera!

— A moins qu'elle ne se marie prochainement.

Roger se sentit froid au cœur.

— Est-ce qu'il en est question? demanda-t-il d'une voix qu'il s'efforçait d'affermir.

— Non, pas que je sache, répondit le docteur. D'ailleurs, remarquez bien que je ne suis pas infaillible, que la science peut s'égarer, que Dieu peut faire un miracle... A votre tour, n'allez pas répéter à Laurence ce que je vous ai confié.

— Ah! il n'y a pas de danger! dit Roger avec feu.

— Je vous ai fait part de mes appréhensions, parce que je sais combien vous aimez Dalbrègue et Laurence.

— Et vous avez bien fait, docteur. Mon Dieu! s'il était en mon pouvoir de détourner un pareil malheur!... Pauvre père! Car il est presque mon père, monsieur, ce digne et vénéré bienfaiteur. Pauvre Laurence, surtout!

Roger était en proie à une grande agitation.

— Allons, calmez-vous, rassurez-vous même, fit M. Valnet. Le danger n'est pas à craindre pour le moment. Tant que durera la saison d'été, j'espère que Dalbrègue se soutiendra.

— Ah! vous me rendez un peu d'espoir, dit de Montmaury.

— Du reste, ajouta le docteur, je veux m'en assurer par moi-même. Un de ces

dimanches, je me payerai le luxe d'une promenade à Meulan. J'ai besoin de voir Dalbrègue, de savoir s'il a mis ordre à ses affaires...

— Alors vous me permettrez de venir vous voir, fit Roger, car je ne retournerai pas à Meulan sans un mot de lui. — Et, ajouta-t-il tristement, depuis six semaines que je suis parti...

— Ne l'accusez pas, mon ami. Tôt ou tard, quand il aura acquis la preuve que vous êtes victime d'une calomnie... quand les circonstances le permettront... il vous rappellera, j'en suis sûr.

— Le ciel me préserve de l'accuser, docteur, dit tristement Roger. Mais ne plus les voir... qui sait s'il ne m'oublieront pas?...

— Quant à cela, je vous jure que non! Dussé-je leur rappeler moi-même que vous êtes encore de ce monde, je vous promets... Non, je ne puis vous en dire davantage; mais un jour viendra, sans doute, où vous verrez que je me suis occupé de vous, de votre avenir... Car il ne faut pas que vous recommenciez... Brisons-là. Adieu, ou plutôt au revoir! Bon courage! Vous voilà le pied dans l'étrier. D'ici à deux ou trois mois, vous aurez gagné peut-être un commencement de fortune. Marchez droit votre votre chemin, le reste ira de soi.

A ces mots. M. Valnet lui tendit la main et le congédia. Roger partit, un peu attristé, peut-être, mais plus tranquille. Il était sûr de la vie matérielle. Pour l'instant, c'était le point important. Le lendemain, il se rendit chez M. Raymond à l'heure dite.

— A la bonne heure! vous êtes exact, fit celui-ci en l'apercevant. Asseyez-vous, et écoutez-moi. En deux mots, je vais vous résumer la situation.

Depuis vingt ans, je fais à Paris le commerce des cafés, des cacaos et des vanilles. J'y ai gagné une fortune. L'opération que je suis allé faire à Caracas l'a doublée en dix-huit mois. C'est une chance. D'autres la renouvelleraient, au risque d'être moins heureux; moi, je m'en tiens là. Je liquide. Déjà, tout ce que j'avais de vanille en magasin est vendu; le reste suivra quand je voudrai, et ce ne sera pas long.

Quand aux petites opérations qui se sont faites en mon absence dans ma maison, elles se montent approximativement à quatre cent mille francs, sur lesquels deux cent cinquante mille francs environ sont déjà rentrés. C'est donc sur une somme de cent cinquante mille francs seulement que roule la liquidation que je vous confie, et c'est sur cette somme que je vous abandonne dix pour cent, ce qui est presque mon bénéfice, afin de sortir plus tôt d'embarras.

Les chiffres que je vous donne sont loin d'être exacts. Je les ai relevés, à vue de nez, sur mes livres, qui étaient fort mal tenus, et que voici. Voici également les factures, les bordereaux, etc...; tirez-vous de là comme vous pourrez, mais établissez-moi un compte définitif et que ma situation soit bien nettement jour.

Vous serez absolument seul ici. Si vous avez besoin de quelques renseignements, ma femme, que j'ai prévenue, vous les donnera. Quant à moi, je pars demain pour Vernon, où habite mon frère, que je n'ai pas encore eu le temps d'aller embrasser. Combien de temps resterai-je en Normandie? Je l'ignore. Deux

ou trois jours probablement, si mon frère n'insiste pas trop pour me retenir. Donc, je vous laisse, et à bientôt! Si vous avez besoin d'argent, adressez-vous à ma femme.

A ces mots, M. Raymond s'éloigna.

Huit jours se passèrent, il n'était pas de retour.

Pendant ce temps, Roger avait relevé les uns après les autres tous les comptes, mis les livres au courant et établi la balance. Le chiffre total de la somme à liquider s'élevait à cent soixante-trois mille six cent quatre-vingt-dix-sept francs et des centimes, sur lequel il y avait cent mille francs nets à recouvrer. Si les rentrées se faisaient régulièrement, l'actif excédait donc le passif de trente-deux mille cinq cents francs environ.

Immédiatement, Roger se renseigna. Presque toutes les valeurs étaient bonnes, quelques-unes arrivaient à échéance. Déjà même il avait encaissé une vingtaine de mille francs, quand M. Raymond arriva, dix jours après.

Il se rendit immédiatement auprès de Montmaury, et fut émerveillé de la rapidité avec laquelle celui-ci avait dressé un compte si embrouillé. M. Raymond se montra enchanté du résultat. Il craignait un déficit de cinquante ou soixante mille francs, tandis qu'il trouvait au contraire de quoi payer deux fois les frais de sa liquidation. C'était trop beau.

Cependant, malgré la satisfaction qu'il éprouvait, il était préoccupé — si préoccupé que Roger le remarqua.

— Auriez-vous fait un voyage malheureux? demanda-t-il.

— Oui et non, répondit M. Raymond. Mon pauvre frère, dont l'esprit était un peu dérangé, a réalisé sa fortune quelque peu après mon départ et est allé... je ne sais où. Je me suis renseigné auprès de tous ses amis, personne n'a pu me donner la moindre indication sur l'endroit où il s'est retiré. Enfin, au moment où je désespérais, j'ai fini par trouver un négociant de Vernon qui s'est rencontré avec mon frère au chemin de fer et qui l'y a vu prendre un billet pour Paris.

— Y a-t-il longtemps de cela? fit Roger.

— Un peu plus d'un an, répondit M. Raymond. Je suis donc revenu en toute hâte à Paris, où je vais me mettre à sa recherche. Malheureusement, dans ce diable de Paris, il est bien difficile...

— Je puis vous aider, monsieur, proposa Roger. Les courses que nécessitent vos recouvrements me conduisent un peu partout. Si vous vouliez bien me donner les noms de votre frère, j'essaierais de mon côté...

— Il se nommait André Raymond.

— Quel âge?

— Cinquante-six ans.

— Était-il marié ou veuf?

— Célibataire entêté, monsieur.

— Bon! à nous deux, nous finirons bien par le découvrir, dit Roger.

Trois mois s'écoulèrent, sans que les démarches de M. Raymond obtinssent le

moindre succès. De son côté, Roger, ainsi qu'il l'avait promis, se renseignait à droite et à gauche, chaque fois que l'occasion s'en présentait.

André Raymond, celui qui était l'objet de ces recherches infructueuses, avait été marchand de nouveautés à Vernon, où il avait acquis, disait-on, une assez belle fortune. Naturellement, c'était à Paris qu'il venait faire ses achats. Il y était donc parfaitement connu chez tous les négociants de gros qui achalandent d'ordinaire ces sortes d'établissements.

Ces renseignements avaient été fournis à Roger par son nouveau patron, M. Charles Raymond — très sommairement, il est vrai, car le commerçant et le commis se voyaient fort peu. Tous les deux ou trois jours, M. Raymond venait le matin dans la pièce où se tenait de Montmaury, s'informait de ce qu'il avait fait, encaissait l'argent que Roger avait recouvré et s'en allait.

Si incomplets que fussent ces renseignements, Roger avait pourtant, à deux ou trois reprises, trouvé la piste d'André Raymond. Malheureusement, tout ce qu'on pouvait lui apprendre, c'est qu'André était venu pour la dernière fois faire des achats en avril 187..., c'est-à-dire un mois avant qu'on apprît qu'il venait de vendre son fonds. Or, il y avait de cela dix-huit mois. Au delà de cette date précise, on ne l'avait pas revu et on ignorait ce qu'il était devenu.

Si Roger n'avait pas été sous ce rapport-là aussi heureux qu'il l'aurait désiré, la liquidation qu'il poursuivait avait, en revanche, dépassé comme résultat toutes les prévisions de M. Raymond. Sur les cent dix mille francs qui lui étaient dus, douze mille francs seulement restaient en souffrance entre les mains de l'huissier qui avait protesté les billets. Encore l'huissier connaissait-il les débiteurs et se faisait-il fort de verser les trois quarts de cette somme dans un délai de quinze ou vingt jours. Quant aux effets souscrits par la maison Raymond, ils avaient tous été intégralement payés par Roger, de sorte qu'à la fin d'octobre la liquidation était entièrement terminée.

Pendant les trois mois que de Montmaury avait passés dans la maison, il avait été admirablement traité par M. Raymond, et accueilli avec la plus grande bienveillance par la femme du négociant, auprès de qui il avait été souvent obligé de se renseigner, puisque, en l'absence de son mari, c'était elle qui avait eu la signature de la maison et la direction des affaires.

M. Raymond avait cinquante-trois ans. Il était grand et fortement charpenté, quoique maigre en apparence. Il était du bois dont on fait les beaux vieillards. Il ne lui manquait pas ni un cheveu ni une dent. Son activité ne lui permettait pas le moindre repos. Toujours en mouvement, il avait facilement écoulé le stock de marchandises qui lui restait en magasin et poursuivi, sans se décourager un instant, les recherches qu'il faisait relativement à la singulière disparition de son frère André.

Quant à M^me^ Raymond, c'était une bonne et gracieuse femme de quarante-cinq ans, bien ronde, bien dodue, bien conservée, qui avait toujours le sourire sur les lèvres et qui possédait un fond de gaieté intarissable.

Roger avait été traité par eux en ami bien plus qu'en employé. La recommandation du docteur Valnet lui avait ouvert toutes grandes les portes de la maison.

Non-seulement on lui accordait une confiance aveugle, mais encore on le retenait souvent à dîner. Jamais, en effet, Roger n'avait voulu quitter son bureau sans mettre au net les opérations de la journée, et, comme il rentrait souvent fort tard des tournées que nécessitaient les recouvrements, M. Raymond le trouvait souvent au travail à l'heure où il se mettait à table.

— Comment! encore là! disait-il. Venez dîner avec nous, vous terminerez cela dans la soirée.

Mme Raymond le recevait à bras ouverts. Elle était si contente de ne plus s'occuper d'affaires, qu'elle témoignait sa joie et sa reconnaissance de toutes les façons imaginables. Spirituelle, fine, bien élevée, elle causait parfois très longuement avec Roger, pendant que son mari fumait son cigare, savourait son café ou parcourait le journal du soir. Elle n'avait donc pas eu de peine à voir que M. de Montmaury était un homme de mérite et de beaucoup supérieur à l'emploi qu'il occupait. Vingt fois elle avait parlé de lui à son mari, qui, de son côté, ne tarissait pas d'éloges sur l'intelligence et l'habileté de son employé.

Quand Roger annonça enfin à M. Raymond qu'il n'avait plus rien à faire, celui-ci le félicita chaleureusement.

— Venez dîner avec nous mardi, lui dit-il, et nous règlerons nos comptes.

Roger le remercia et promit d'être exact.

Pendant ces trois mois, il avait touché régulièrement les cinq cents francs qui lui avaient été alloués, ce qui lui avait permis de rembourser le docteur. Pour le récompenser de son exactitude, celui-ci lui donna des nouvelles toutes fraîches de Laurence et de son père. Il les avait vus trois jours avant à Meulan, où il était allé passer son dimanche.

M. Dalbrègue n'allait pas mieux, et Laurence était un peu souffrante ; mais si les symptômes que le docteur avait remarqués chez le père l'inquiétaient de plus en plus, la santé de la fille ne lui faisait concevoir aucune crainte. Il avait été beaucoup question de Roger pendant cette longue journée. M. Valnet leur avait annoncé que M. de Montmaury avait trouvé enfin une occupation lucrative.

— Il ne la gardera pas longtemps, avait-il dit, mais elle lui rapportera plus en trois mois qu'il n'a gagné en trois ans chez M. Voisin.

A cet égard, il avait dû fournir quelques explications. Il avait rencontré Roger, disait-il, désœuvré et fort en peine, et avait été assez heureux pour lui faire obtenir cette place.

— Mais pourquoi n'est-il pas venu nous voir une seule fois? demandait Laurence.

— Ah ! répondait M. Dalbrègue, on voit bien que tu ne sais pas ce que c'est qu'une liquidation. On n'a pas un moment à soi.

En effet, Laurence ignorait complètement ce que c'était qu'une liquidation. Malgré cela, elle comprenait difficilement que Roger n'eût pas trouvé le moyen de s'échapper pendant une demi-journée pour venir à Meulan.

Roger quitta le docteur, emportant du bonheur pour une année. Laurence avait parlé de lui. Elle avait demandé pourquoi il ne venait pas. Donc elle lui accordait quelques regrets. Il faut si peu de chose à un amoureux pour le satis-

faire, que le cœur de Roger battait d'aise quand il revint chez lui. Qu'aurait-il dit, qu'aurait-il fait, si le docteur lui avait appris tout ce qu'il avait cru découvrir, et dans quel but il était allé réellement chez Dalbrègue?

M. Valnet avait été très ému, très frappé de l'acte de désespoir auquel s'était abandonné de Montmaury.

— Il a presque raison, s'était-il dit. Je l'ai tiré de là pour le présent, c'est bien ; mais pour l'avenir...

Il partit donc pour Meulan, où il trouva son ami de plus en plus affaissé, bien que jouissant encore de toutes ses facultés. Après s'être entretenu de choses insignifiantes, il amena la conversation sur Roger, pendant que Laurence surveillait les apprêts du déjeuner et cueillait l'énorme bouquet qu'elle voulait placer sur la table.

— Je ne le connaissais pas encore, ce Roger, dit-il, et sans le hasard qui me l'a fait rencontrer, j'ignorerais qu'avec son nom, son titre, son éducation, son intelligence, il est en état d'occuper toutes les positions.

— Et aussi bon, aussi courageux, aussi loyal qu'il est intelligent, ajouta l'ancien banquier.

— Ah ! c'est grand dommage qu'il n'ait pas de fortune ! fit le docteur ; sans cela, il arriverait promptement à une situation brillante.

— Il est vrai qu'il n'a pas de fortune, répondit M. Dalbrègue ; mais il sait qu'il peut compter sur moi en cas de besoin. Je lui ai fait entendre assez clairement que je serais disposé à l'aider, s'il trouvait une situation avantageuse.

— A la bonne heure ! dit M. Valnet, car ce ne serait faire les choses qu'à moitié si, lui ayant donné l'éducation qu'il a reçue, vous ne le mettiez pas en état d'en profiter, vous qui n'avez qu'une fille à qui léguer vos quatre-vingt mille francs de rente.

— C'est mon avis.

— Alors vous comptez lui donner plus tard une certaine somme...

— Sans doute.

— Vous avez pris vos précautions en conséquence, je suppose...

— Quelles précautions? demanda M. Dalbrègue.

— Que sais-je, moi? Un papier quelconque... un testament... tout le monde a cela dans son tiroir.

— Non, fit naïvement l'ancien banquier.

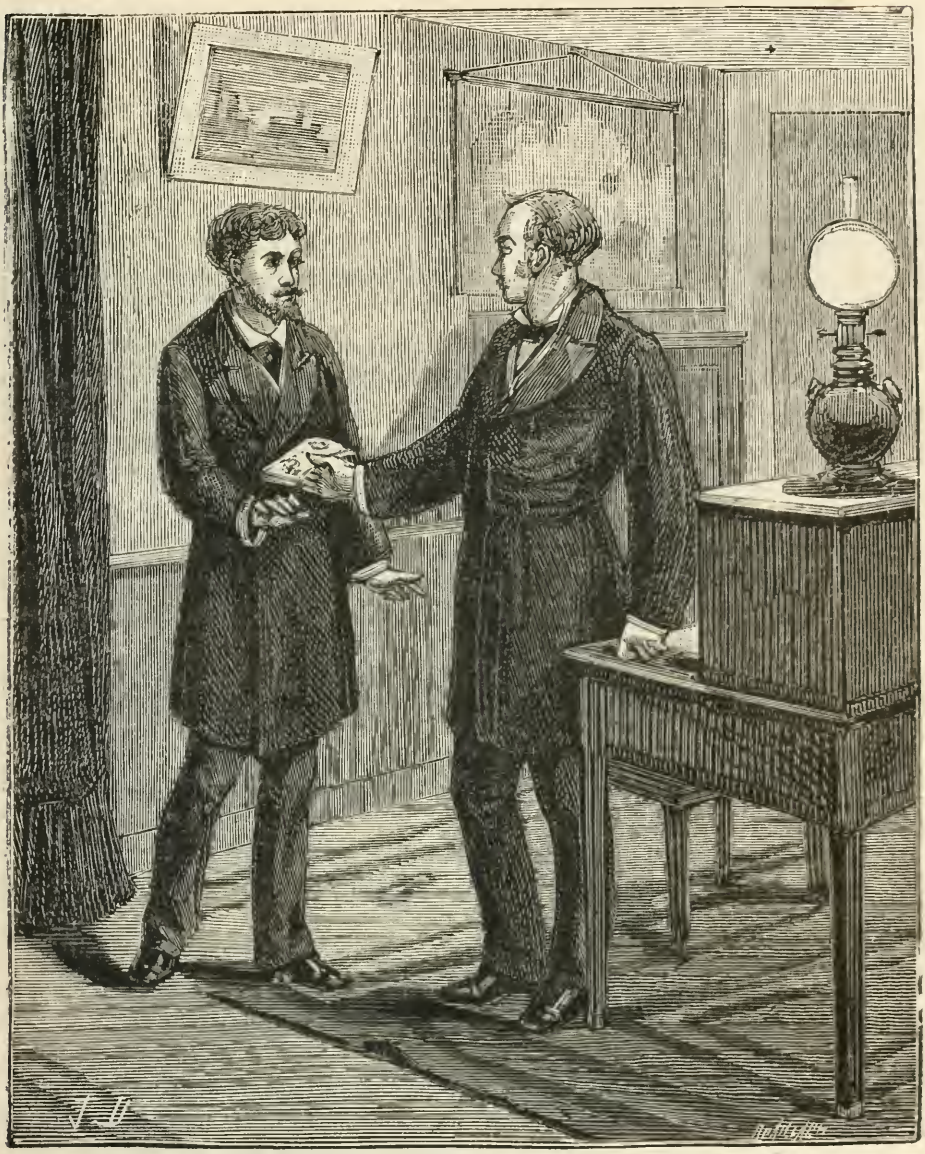
— Comment ! Et si Laurence se mariait, s'il vous arrivait un accident, vous laisseriez ce pauvre diable sans aucune ressource !

— Par exemple ! Laurence ne sait-elle pas bien de quelles intentions je suis animé envers lui ?

— Laurence, bien ; mais si elle a un mari et si ce mari s'oppose à de telles libéralités...

— Elle est encore libre, fort heureusement.

— Sans doute, mais elle est d'âge à se marier au premier jour. Et quand même elle ne le serait pas... si elle se brouille avec Roger... si...



Mais, monsieur, vous me comblez ! s'écria Royer. (Page 1050.)

— Vous avez raison, docteur, dit M. Dalbrègue, je suis un étourdi. Ainsi vous me conseillez de faire...

— Votre testament, mon cher, pas autre chose. Sans me compter, je vous citerai cent de mes clients qui l'ont fait et qui ne s'en portent pas plus mal.

— Il est certain que c'est élémentaire, dit M. Dalbrègue. Je m'étonne de ne pas y avoir songé. Aussi, je veux un de ces jours...

— Pourquoi pas demain? fit le docteur. Dès l'instant que cette idée-là ne vous effraye pas plus que moi, autant vaut plus tôt que plus tard...

— C'est juste. Eh bien ! dès demain je ferai venir le notaire...

— Ne le faites pas venir, allez-y. La présence du notaire ici alarmerait inutilement Laurence.

— Vous êtes la sagesse même, docteur, j'irai, promit M. Dalbrègue.

Au même moment, Laurence arriva, portant une brassée de fleurs.

— Venez vous mettre à table, dit-elle.

M. Valnet remarqua que son teint était de beaucoup plus animé, que ses yeux brillaient d'un plus vif éclat.

— Qu'est-ce que cela signifie? se demanda le docteur, à la mémoire de qui se représentèrent aussitôt les confidences de de Montmaury. Est-ce que le nom de Roger, que j'ai prononcé, les détails que j'ai fournis sur son compte, auraient eu le don d'opérer cette transformation subite ? S'agit-il réellement d'un amour partagé, d'un amour qui s'ignore lui-même?

A dater de ce moment, M. Valnet ne la quitta plus du regard. Plusieurs fois, et à dessein, pendant le cours du déjeuner, il laissa échapper le nom de Roger. Aussitôt il voyait se colorer les joues de la pauvre enfant. Son regard s'animait, un léger tressaillement nerveux parcourait son corps. Il hochait soucieusement la tête.

— Diable ! diable ! murmurait-il, si c'est bien de cette maladie-là qu'elle est atteinte, toute ma science ne l'en guérira pas. Comment m'en assurer?

Le déjeuner était fini, et le docteur n'avait pas trouvé le moyen qu'il cherchait. Vers une heure, M. Dalbrègue alla faire sa sieste, selon son habitude, et M. Valnet resta seul enfin avec Laurence.

— En avant les grands moyens, pensa-t-il.

— Eh bien ! mon enfant, dit aussitôt le docteur, comment vous trouvez-vous de votre séjour à la campagne ?

— Très bien, docteur, je vous remercie.

— Il me semble pourtant que, cette année, vous vous portez moins bien que d'habitude.

— Mais non, je vous assure...

— Vous avez beau m'assurer du contraire, il est des indices auxquels l'œil d'un médecin ne peut se tromper. Et quand ce médecin est un ami, son devoir est d'aller au-devant des confidences qu'on ne lui fait pas.

Laurence baissa les yeux et ne répondit pas.

— Ainsi vous n'avez rien à me dire ? reprit M. Valnet.

— Non docteur, je me sens très bien, je n'ai rien, fit vivement la jeune fille

— Vous me permettrez de ne pas vous croire, mon enfant. Nierez-vous que vous ayez maigri, que vous soyez pâle, que vous ayez les yeux fatigués, les paupières rougies comme si vous aviez pleuré?

— Je ne le nie pas, mais je serais bien embarrassée de vous en dire la cause.

— Moi aussi, si vous ne voulez pas m'aider à la trouver. Pourtant le fait que je constate est indiscutable. Si Roger, qui vous connaît encore mieux que moi,

vous voyait, il serait certainement frappé, lui aussi, du changement que je vous signale.

Au nom de Roger, Laurence releva subitement les yeux.

— Et pourquoi ne vient-il pas? demanda-t-elle avec une inflexion de voix triste et suppliante.

— Mais... répondit le docteur, probablement parce qu'il ne le peut pas.

Elle haussa les épaules avec un geste de mutinerie charmante.

— Vous ne le croyez pas? fit le docteur.

— Non, dit-elle en secouant la tête.

— Que croyez-vous donc?

En disant ces mots, il la regardait bien en face. Elle baissa les yeux avec un embarras manifeste.

— Je ne sais... balbutia-t-elle.

— Il est certain, poursuivit M. Valnet, que jamais, même au temps où il était au collège, Roger n'est resté si longtemps sans vous voir. Aussi, je ne doute pas que ses occupations ne le retiennent à Paris. Sans cela, comment expliquer sa longue absence?

— C'est vrai docteur, vous devez avoir raison.

— Alors, pourquoi me disiez-vous tout à l'heure que vous ne le croyiez pas? Est-ce que vous soupçonneriez chez lui un motif quelconque d'éloignement? Aurait-il eu avec votre père ou avec vous la moindre difficulté?

— Jamais, répondit vivement Laurence.

— Le contraire m'eût étonné, car Roger, toutes les fois que je l'ai vu, m'a parlé de vous dans des termes tels...

— De moi? interrompit Laurence qui se rapprocha du docteur. Que vous a-t-il dit?

M. Valnet réprima le sourire que ce mouvement involontaire de la jeune fille avait amené sur ses lèvres.

— De vous et de votre père, continua-t-il. Il n'a cessé de protester de son amitié, de sa reconnaissance, de son respect.

— Ah! fit Laurence un peu désappointée.

— Voilà pourquoi, poursuivit M. Valnet, je suis certain à présent que le temps seul lui manque pour venir ici. Il a entrepris le travail que M. Raymond lui a confié avec d'autant plus d'ardeur qu'il était fort triste et très découragé quand je l'ai rencontré.

— Vraiment! dit la jeune fille un peu émue.

— Oui. Depuis six semaines il était à Paris et n'avait pas trouvé le moyen de se placer. Or, il était certainement fort à court d'argent, puisqu'il allait entrer comme garçon de magasin chez un négociant de la rue du Mail pour ne pas mourir de faim.

— Mourir de faim! lui! s'écria Laurence toute bouleversée. Comment, vous croyez... Et il ne nous en a rien dit! Il ne s'est pas adressé à nous!

— Je le lui ai sévèrement reproché, fit M. Valnet, car, si je ne me fusse pas trouvé là fort à point pour lui venir en aide, qui sait ce qu'il serait advenu...

— Quoi donc? demanda la jeune fille haletante.

— On ne peut pas prévoir à quel point le désespoir égare souvent les esprits les plus sains, les cœurs les plus honnêtes. On a vu des pauvres honteux mourir de faim plutôt que de demander l'aumône, se tuer pour en finir avec la misère.

— Ah ! que me dites-vous là, docteur? fit Laurence en portant la main à son cœur. Est-il possible que Roger en ait été réduit à de pareilles extrémités ?

En disant ces mots, elle promenait autour d'elle un regard effaré.

— Il en a été bien près, je le crains, dit soucieusement M. Valnet. Voilà pourquoi je vous demandais : connaissez-vous à son absence d'autres motifs que ceux résultant de l'impossibilité matérielle où il est de venir ici ?

— En vérité, docteur, répondit la jeune fille avec exaltation, vous m'épouvantez. Quoi ! Roger, mon ami, mon frère, aurait pu... et nous aurions eu ce crime à nous reprocher ! Ah ! je l'avais pressenti. Je le disais à mon père le jour où son départ pour Paris a été décidé si brusquement, en mon absence... Mon Dieu ! pardonnez-moi, mais je n'aurais pas survécu à un remords semblable !

Elle avait joint les mains et levé vers le ciel ses grands yeux bleus, remplis de larmes.

— Rassurez-vous, mon enfant, fit le docteur, qui ne jugea pas à propos de pousser plus loin cette épreuve, aucun danger de ce genre n'est à redouter pour Roger. Il est actuellement dans une position magnifique et qui, si elle ne lui offre pas d'avenir, lui permettra du moins d'attendre patiemment une bonne occasion.

— Ainsi, c'est vous qui l'avez sauvé, dit-elle en lui prenant les mains avec effusion.

— Sauvé est un bien grand mot pour exprimer une chose si simple. Je lui ai procuré un emploi, voilà tout, corrigea M. Valnet. Quant à vous, mon enfant, je remarque que vous êtes très impressionnable, que votre système nerveux est fort excité. A cela il y a certainement une cause. Voulez-vous me la confier.

— Mais, docteur, dit Laurence avec un secret effroi, vous vous trompez.

— Toutes vos protestations ne me convaincront pas, mon enfant. Il est bien vrai que je suis médecin du corps et non de l'âme, et que je n'ai aucun droit à vos confidences. Il ne m'est donc pas possible de vous conseiller un remède, qui serait inefficace, assurément, si c'est de l'âme que vous souffrez; mais prenez-y bien garde, Laurence ! Les maladies que la science ne peut pas définir sont les plus dangereuses. On en meurt quelquefois, alors qu'il suffirait d'un mot...

— Encore une fois, docteur, vous vous alarmez à tort, répondit la jeune fille. Je ne puis que vous remercier de l'amitié que vous me témoignez, mais je n'ai rien, je me porte bien, très bien.

— Je n'insiste pas, mon enfant. J'ai fait mon devoir, tout est dit.

A ces mots, M. Valnet se leva pour faire un tour de promenade dans le jardin. Désormais, il était fixé sur la maladie de Laurence. Ses contradictions bizarres les hésitations qu'elle avait montrées, l'émotion qui s'était emparée d'elle, les

transes par lesquelles elle avait passé, avaient permis au docteur de lire dans son cœur comme dans un livre.

Il n'en était pas à ses débuts dans la carrière. Il connaissait la maladie dont souffrent les jeunes filles qui répondent sans cesse : « Je n'ai rien. » Celles-là ont au cœur un amour qu'elles n'osent pas avouer, parce qu'il est condamné d'avance, soit par l'indignité de celui qui en est l'objet, soit par la volonté formelle des parents. Donc Laurence aimait Roger, comme elle était aimée de lui, et ne voulait pas en convenir plus que lui. Donc M. Dalbrègue s'était déjà prononcé contre la possibilité d'une telle union, le jour où il avait forcé Roger à quitter Meulan.

— Et dire, s'écria le docteur, que tous les pères, les meilleurs même, sont pétris de la même pâte !

Il hésita s'il devait ou non sonder son ami sur cette terrible question, essayer de lui ouvrir les yeux ; il n'osa pas. Qui sait, en effet, si, à la suite de cette conversation, M. Dalbrégue, trouvant que Paris n'était pas assez loin, n'enverrait pas Roger en Amérique ?

— Attendons, se dit le docteur. Il sera toujours temps, dans un cas extrême, de faire éclater la vérité.

Cependant il crut devoir éclairer son ami sur la santé de Laurence.

— Faites-y attention, lui dit-il. Votre fille est parfaitement constituée, mais elle est en proie à un malaise qui ne peut pas vous échapper. Ne la contrariez, pas, ne lui causez aucun chagrin. Son système nerveux est déjà un peu ébranlé le moindre choc pourrait déterminer une crise dangereuse.

M. Dalbrègue avoua qu'il avait remarqué le changement survenu chez Laurence.

— Si vous n'étiez pas venu, je vous aurais écrit, dit-il.

Et il promit d'user envers son enfant de tous les ménagements possibles, afin de détourner un accident dont il ne s'expliquait pas les causes.

— C'est toujours comme cela, pensa le docteur. Pères ou maris, ils sont les derniers à s'apercevoir de ce qui crève les yeux des autres.

Il revint donc à Paris, de plus en plus inquiet sur le sort de cette intéressante famille, et ne crut pas devoir cacher à Roger une partie des craintes qu'il avait conçues. De Montmaury n'osait pas croire que Laurence l'aimât. Il attribua donc à une indisposition passagère le malaise que le docteur lui avait signalé, tout heureux d'avoir entendu parler d'elle et d'emporter ce bien-aimé souvenir qui, seul, ensoleillait sa solitude.

Quant au docteur, il avait bien promis de retourner à Meulan ; mais il était tellement accaparé par sa nombreuse clientèle, qu'il ne lui avait pas été possible de tenir sa parole. Or, on était à la fin d'octobre. M. Dalbrègue allait revenir à Paris dans une quinzaine de jours, suivant la coutume. Donc, il le reverrait deux ou trois fois par semaine, et il n'y avait pas urgence à faire le voyage de Meulan.

De son côté, Roger avait si bien employé son temps qu'il était libre. M. Raymond l'avait invité à dîner pour le mardi 2 novembre, afin de régler son

compte. Roger se garda bien d'y manquer. A l'heure dite, il arriva. Chère succulente, vins exquis, tout contribua à la gaieté de cette fête intime, à laquelle avaient été conviés seulement trois amis de M. Raymond. Après dîner, il prit Roger par le bras et l'entraîna dans son cabinet.

— Mon cher ami, lui dit-il, en lui tendant une liasse toute préparée de billets de banque, vous m'avez tiré une rude épine du pied! Je croyais à un déficit d'une cinquantaine de mille francs, vous m'avez fait retrouver cette somme dont j'avais fait le sacrifice, il est juste que je vous en témoigne ma satisfaction. Voici donc vingt mille francs. C'est un peu plus que les dix pour cent que je vous avais promis, mais ce n'est pas la moitié de ce que vous m'avez fait gagner. Cet argent est donc à vous, bien à vous, et ne mérite pas de votre part un remerciement, puisque, d'avance, il vous appartenait en vertu de nos conventions.

— Mais, monsieur, vous me comblez! s'écria Roger; c'est trop, beaucoup trop!

— Ce n'est pas assez, mon ami. Vous connaissez la maison Delail et Giraud...

— Certainement, c'est avec ces messieurs que j'ai dîné.

— Je suis chargé de vous offrir chez eux la place de premier commis, aux appointement de huit mille francs par an. Acceptez-vous?

— Si j'accepte! fit Roger qui rayonnait. C'est-à-dire que je ne sais en quels termes vous remercier, cher monsieur Raymond!

— Venez donc, je vais leur annoncer cette bonne nouvelle.

Après avoir pris rendez-vous pour le lendemain avec ces messieurs, Roger regagnait son logement, vers onze heures du soir, quand, au moment de sonner, il aperçut M. Voisin devant la porte de son hôtel.

— Je vous attendais, lui dit M. Voisin avec agitation.

Bien que très surpris de recevoir une visite à pareille heure, Roger engagea M. Voisin à le suivre et le fit entrer dans sa chambre.

— Qu'est-ce qui me procure le plaisir de vous voir? lui demanda-t-il.

— Vous ne le devinez pas? fit le vieillard en le regardant tristement.

— Si, dit Roger, vous avez réussi et vous venez savoir si je puis vous prêter mon concours.

M. Voisin fit de la tête un signe négatif.

— Ah! ce n'est pas cela?

— Non.

— Vos affaires auraient-elles mal tourné?

— Aussi mal que possible.

— Et l'argent que vous avez touché lors du mariage d'Antoinette...

— Est englouti.

— Quoi! les cent soixante-dix mille francs qu'a versés Germain...

— Il n'en reste plus rien.

— En quatre mois et demi!

— Et j'ai vingt mille francs à payer dans trois jours.

— Ainsi vous n'avez plus rien?

— Ni fortune, ni enfant.

— Comment!

— Je pourrais ajouter ni amis, fit douloureusement M. Voisin, car depuis que j'ai eu la sottise de marier Antoinette avec Cassut, tous mes amis m'ont tourné le dos.

— Est-il possible? s'écria Roger, ému de cette détresse navrante.

M. Voisin s'en aperçut.

— Vous êtes peut-être le seul qui me témoignez un peu de sympathie. Voilà pourquoi je suis venu vous voir. Je suis si malheureux que j'éprouve le besoin de confier mes chagrins à quelqu'un. C'est vous que j'ai choisi, sachant combien votre cœur est bon, espérant vaguement que vous pourriez me donner un bon conseil.

— Parlez, monsieur, fit chaleureusement Roger, je suis à votre disposition.

— Et pourtant, dit M. Voisin en se levant subitement, l'idée était bonne. Vous allez en juger. Vous avez certainement remarqué que les verres et cristaux que l'industrie livre à la consommation, loin d'être parfaitement blancs, n'empruntent pas à la lumière l'éclat qu'ils devraient avoir.

— Certes, dit Roger. Ils sont plus ou moins verts, mais ils ne sont pas blancs.

— Eh bien! regardez-moi cela, fit M. Voisin.

En même temps, il tirait de la poche gauche de son pardessus un verre à boire, de la poche droite un autre verre, et les exposait à la clarté de la bougie qui brûlait sur la table.

— Trouvez-vous une différence? demanda-t-il.

— Assurément, répondit Roger. Celui que vous tenez dans la main droite est beaucoup plus blanc que l'autre, bien qu'il ait identiquement la même forme et qu'il soit taillé de la même manière.

— Vous voyez bien que mon idée est bonne! s'écria triomphalement le vieillard.

— Est-ce donc vous qui avez fabriqué ce verre?

— Ce n'est pas moi, mais c'est avec le nouveau produit que j'ai trouvé que je l'ai fait fabriquer.

— Alors l'expérience est concluante, fit Roger. Il n'est pas un marchand qui, entre deux produits essentiellement différents, hésitera à prendre le vôtre.

— N'est-ce pas? dit M. Voisin dont les regards s'étaient ranimés.

— Cela ne fait pas l'ombre d'un doute.

— Eh bien! mon ami, voilà quatre mois que je cherche la solution du problème.

— Quel problème?

— Fabriquer mon produit à meilleur marché que mes concurrents.

— Il vous revient donc plus cher?

— A plus du double jusqu'à présent.

— Et voilà quatre mois que vous fabriquez dans de pareillles conditions! s'écria Roger qui ne pouvait en croire ses oreilles.

— Hélas ! oui, mon ami. J'ai loué à Belleville une magnifique usine, admirablement installée. Tous les jours, depuis cinq heures du matin jusqu'à huit heures du soir, je suis là, surveillant les ouvriers, les machines, les essoreuses, travaillant comme un cheval, prenant à peine le temps de manger, et c'est au moment d'atteindre le but que je vais être obligé de m'arrêter, faute d'argent. N'est-ce pas désolant ?

— Mais pourquoi ne pas vous êtes arrêté dès que vous avez constaté que votre produit vous coûtait deux fois plus cher qu'aux autres ?

— Pourquoi ? Parce que ce produit était infiniment plus pur et parce que je croyais arriver plus tôt à le livrer au-dessous des prix courants.

— Et ce but, vous ne l'avez pas atteint ?

— Pas encore, mais j'y touche, fit l'industriel avec feu. Ah ! si je n'avais pas obtenu dès la première expérience le résultat que je viens de vous soumettre, je me serais arrêté, ainsi que vous me le faisiez judicieusement observer ; mais le résultat vous l'avez vu, vous l'avez touché du doigt, vous avez avoué vous-même qu'entre ces deux verres il y avait une différence qui sauterait aux yeux d'un aveugle !

— Je n'ai pas dit cela, fit Roger qui ne fut pas maître d'un sourire.

— Pas tout à fait, mais vous avez constaté la supériorité de ma fabrication Donc, l'idée est bonne.

— Je ne prétends pas qu'elle soit mauvaise, seulement elle n'est pas pratique.

— Pour le moment, vous avez raison ; mais elle le deviendra, et si j'avais seulement un mois de répit...

— Vous mangeriez encore une quarantaine de mille francs.

— Du tout, j'arriverais certainement à devenir maître du marché, dit M. Voisin.

— Malheureusement, reprit-il avec tristesse, je suis à bout de ressources ; l'échéance du 5 novembre arrive, et je n'ai pas les vingt mille francs nécessaires pour y faire face ! J'ai naturellement pensé à les demander à ma fille, et je suis allé aujourd'hui à la fabrique.

— A Meulan ?

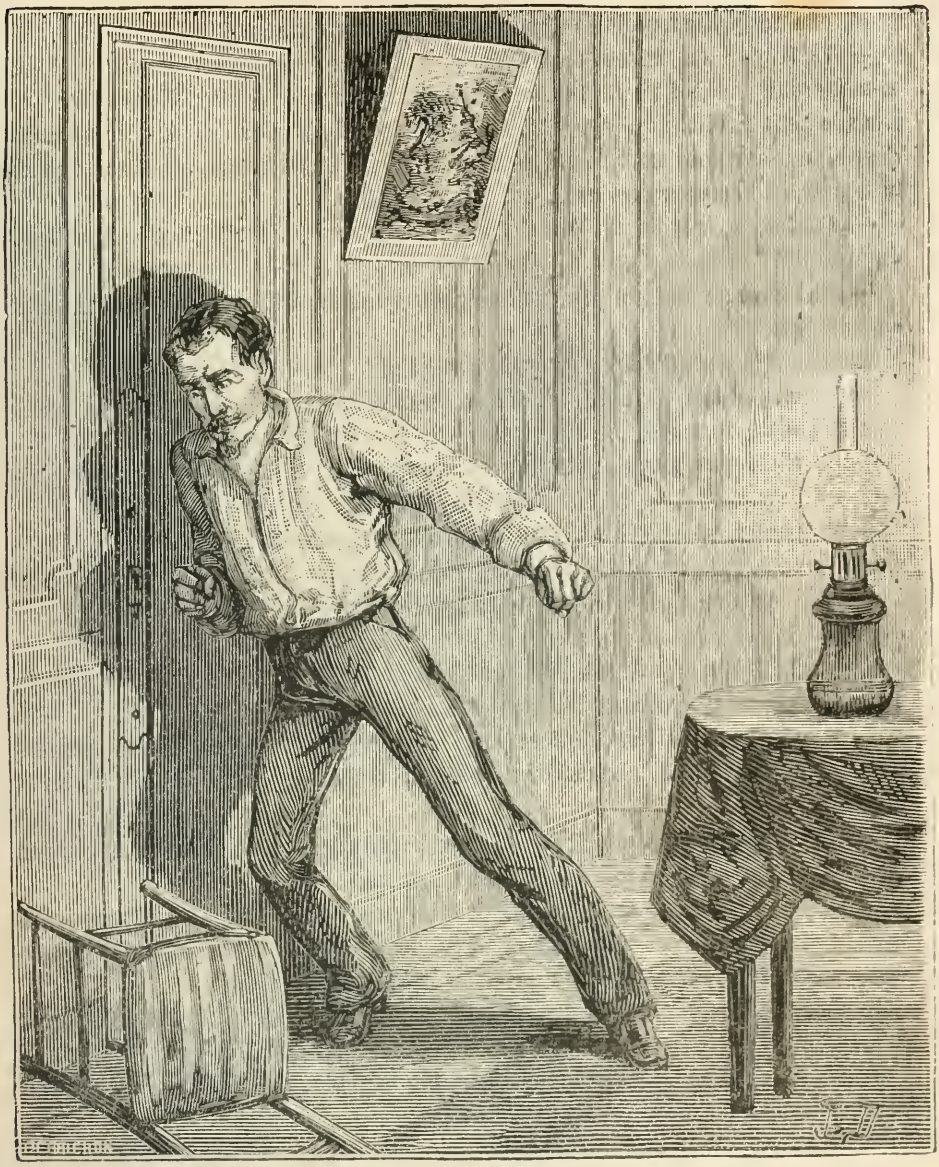
— Oui.

— Eh bien ?

— Eh bien ! mon cher, j'ai exposé mes embarras à Antoinette avec la même franchise dont j'ai usé envers vous. Elle a commencé par me répondre qu'elle n'avait pas d'argent. Comme je refusais de la croire, elle m'a fait apporter les livres et m'a prouvé que, depuis son mariage, c'est-à-dire en quatre mois et demi, elle avait dépensé vingt mille francs, — les deux tiers de ce que rapportait l'usine quand je l'ai quittée ! J'avoue que j'ai été stupéfait, presque indigné. Je lui en ai fait de vifs reproches.

— Je te conseille de parler, m'a-t-elle dit. Tu as mangé plus de cent quatre-vingt mille francs dans le même espace de temps, et tu viens me faire une scène parce que j'en ai dépensé vingt mille !

J'ai essayé de placer une observation.



Il se jeta sur la porte comme un catapulte et la fit craquer. (Page 1058)

— En voilà assez, a-t-elle continué en m'interrompant. Je ne te reproche ni les six ou sept cent mille francs dont tu as nourri tes songes creux pendant trente ans, ni ceux que tu viens de dévorer si lestement. Cet argent-là était à toi, tu en as disposé comme tu l'entendais, n'en parlons plus. Eh bien ! c'est mon tour maintenant. L'usine est à moi, elle rapporte ce qu'elle peut, je dépense ce que je veux, cela ne regarde personne — que Cassut. Encore voudrai-je voir qu'il se permit la moindre observation !

Et, comme je demeurais confondu de ce langage étrange :

— Tu ferais bien mieux ajouta-t-elle, de *lâcher* toutes tes chimères, qui ne te meneront jamais à rien, et de venir auprès de nous, à Meulan. Nous te donnerions le petit pavillon qui est au fond du jardin. Il n'y a que deux pièces, mais c'est bien assez pour un homme seul. Tu vivrais et tu mangerais avec nous..., tu n'aurais à t'occuper de rien...

— Comment, le petit pavillon du jardin ! m'écriai-je. Mais c'est le logement du jardinier !

— Eh bien ! ne crois-tu pas que nous allons te faire bâtir une maison? fit-elle en ricanant.

La colère finit par l'emporter sur la patience.

— Tu es une malheureuse, lui dis-je. Je ne te demande plus rien. Je te renie, tu n'es pas de mon sang...

— Ce n'est pas gentil pour ma mère ce que tu dis là, fit-elle observer cyniquement.

— Va-t'en, misérable ! m'écriai-je, révolté de ce dernier outrage fait à la mémoire de la plus sainte et de la meilleure des femmes.

— Oh ! pardon, dit-elle en ricanant. Je suis chez moi, ici; je ne m'en irai pas.

Tant d'impudence m'avait exaspéré. Déjà je levais la main pour la maudire, quand une dernière lueur de pitié m'arrêta.

— Tu as raison, lui dis-je. C'est à moi de quitter la place; mais je te promets bien que je ne viendrai plus m'exposer à tes sarcasmes et que tu ne me reverras jamais.

— Bah ! laisse donc, répliqua-t-elle en haussant les épaules, tu seras bien content, quand tu auras tout croqué, de venir nous demander la pâtée.

La pâtée ! c'était le comble ! Il me prit une envie féroce de la souffleter, je ne vous le cache pas. J'eus pourtant la force de me contenir et je m'enfuis, épouvanté. Etait-ce bien mon enfant qui avait osé me parler ainsi?

En disant ces mots, le vieillard essuyait deux grosses larmes, qui sillonnaient sa joue flétrie

— Mais c'est assez nous occuper de cette misérable, reprit-il, parlons un peu de vous, mon cher ami. Etes-vous content ?

Cette scène avait mis Roger à l'envers. La douleur de ce vieillard avait fait tressaillir toutes les fibres de son âme.

— Oui, je suis content, répondit-il. D'autant plus content que je puis enfin reconnaître ce que vous avez fait pour moi.

— Comment? fit M. Voisin, qui ne comprenait pas.

— Ces vingt mille francs, dont vous avez besoin dans trois jours, je puis vous les prêter, les voici.

En même temps, il tirait de sa poche la liasse de billets de banque que lui avait donnée M. Raymond. C'était d'autant plus méritoire qu'il n'avait aucune confiance dans l'entreprise du vieil utopiste et qu'il considérait cette somme comme perdue d'avance.

M. Voisin jeta sur lui un regard à la fois empreint d'incrédulité et d'admiration.

— Vingt mille francs! vous ! balbutia-t-il. Ce n'est pas possible... Cet argent ne vous appartient pas... il est à votre patron... vous n'avez pas le droit d'en disposer...

— Il est à moi, bien à moi, fit Roger, la main toujours tendue. Je l'ai gagné. On vient de me le donner à l'instant.

— Quoi! dit M. Voisin hésitant, vous avez gagné en quatre mois...

Il fut héroïque ce vieillard. Devant la liasse de billets que lui tendait Montmaury, ses yeux s'étaient allumés de convoitise. Pour lui, le rêveur, mais l'homme ardemment convaincu, ces vingt mille francs étaient le salut, la vie, la fortune, l'avenir... Déjà il tendait ses mains avides pour s'emparer de ce trésor inespéré..... Il eut le courage de ne pas le faire! Il se leva, muet, pétrifié de surprise et de reconnaissance. Pour la première fois, peut-être, il eut le pressentiment que sa folle entreprise était condamnée.

— Non, dit-il résolûment. Je ne vous dépouillerai pas, vous! Ce serait une profanation.

— A ces mots, il serra la main de Roger.

— Vous êtes donc meilleur qu'elle? dit-il avec des larmes dans la voix.

Aussitôt, s'arrachant à cet attendrissement passager, il se dirigea en courant vers la porte, pour ne pas succomber à la tentation, et descendit précipitamment l'escalier. Roger courut après lui.

— Monsieur Voisin, cria-t-il, monsieur Voisin, venez donc. Prenez-en au moins la moitié.

Il entendit se refermer la porte de l'hôtel. Le vieillard avait disparu.

VIII

MAUVAISE NOUVELLE.

M. Voisin n'avait pas dit un mot qui ne fût l'exacte vérité. A soixante-deux ans, il était ruiné et plus pauvre qu'au temps où il avait débuté, car il n'avait plus la jeunesse, et la foi robuste qui l'avait soutenu jusqu'alors commençait à chanceler. Il n'avait plus d'enfant, car il lui était impossible de reconnaître dans la femme de Cassut la jeune fille qu'il avait tant aimée, pour qui il s'était montré si tendre, si bon, — et il faut bien ajouter si faible !

Certes, il aurait été bien coupable d'avoir gaspillé une si grande fortune et d'avoir si mal élevé Antoinette, s'il n'avait eu pour excuse cette foi aveugle qui faisait à la fois de lui le plus malheureux des pères et des industriels.

En toute autre circonstance, sa fille l'aurait peut-être accueili avec plus de

douceur; mais depuis qu'elle avait rencontré, mourant de faim, ce Roger qu'elle avait chassé, son amour pour lui s'était réveillé plus ardent que jamais; d'autant plus ardent que sa vengeance avait dépassé le but sans l'atteindre, et que ses remords incessants lui représentaient à toute heure cette figure souffrante, pâle, amaigrie, qu'elle s'efforçait en vain d'oublier.

Un instant, pendant les premiers jours de son mariage, elle avait réussi à s'étourdir. A force de plaisirs, de fatigues, d'ivresses de toute nature, elle avait pu imposer silence à son cœur, forcer ses lèvres à sourire, ses paupières à se fermer, mais elle n'avait pas oublié. Du jour où son amour se réveilla, elle prit son mari en haine, et sa haine grandit à mesure que les besoins impérieux de la vie commune lui firent comprendre que son supplice était éternel, ou que, du moins, la mort seule pouvait y mettre un terme.

De nouveau, avec une sorte de fureur, elle eut recours à la dissipation, elle s'enivra de vins capiteux, elle sema l'or à pleines mains pour satisfaire ses moindres caprices; elle ne parvint pas à effacer l'image qui se représentait sans cesse à sa pensée. Au sein de cette vie factice et vagabonde, elle n'eut pourtant pas un moment d'oubli. La porte de sa chambre demeura fermée sans pitié aux supplications et aux menaces de son mari.

En effet, Germain ne pouvait supporter l'existence singulière que lui faisait mener sa jeune femme. Il avait beau se coucher tard, il était obligé de se lever matin, pour s'assurer que ses ouvriers étaient à leur poste, pour leur distribuer la besogne, pour surveiller la fabrication des produits. S'il dormait quatre ou cinq heures par nuit, c'était tout. En outre, il ne s'était pas marié pour croquer le marmot dans une pièce voisine, tandis que sa femme se cloîtrait dans sa chambre et lui en interdisait inexorablement l'entrée. Cassut voulut donc faire quelques observations.

— Ma chère amie, dit-il à sa femme, cette vie-là ne peut pas durer. Quand j'abandonne la fabrique pour aller avec toi à Paris, mes ouvriers ne travaillent pas, les clients qui viennent de Paris pour me voir ne me trouvent jamais, perdent patience et s'en vont ailleurs. Que deviendrons-nous si nous n'avons plus de clientèle et si nous perdons, faute de surveillance, les bénéfices déjà restreints de notre fabrication ?

— Nous deviendrons ce que nous pourrons, répondit Antoinette. Avant de vous accorder ma main, je vous ai prévenu que je voulais goûter tous les plaisirs dont ma jeunesse avait été sevrée. Vous avez trouvé cela tout naturel, vous avez promis de ne me faire aucune observation, vous avez manifesté même le désir de partager avec moi des distractions que vous ignoriez également, rien n'est changé au programme que j'avais tracé, auquel vous avez souscrit; ne venez donc pas me rompre la tête de détails auxquels je prétends demeurer étrangère.

— Sans doute, dit Germain, mais je n'avais pas supposé un instant que cette fièvre de plaisirs te prendrait tous les jours, à toute heure, et qu'elle nous laisserait à peine le temps de fermer les yeux.

— Quand elle me prend, je lui obéis; cela ne regarde que moi.

— Pourtant, ma bonne amie, si nous continuons de ce train-là, nos bénéfices iront chaque jour en diminuant; nous n'aurons plus de débouchés, et alors il faudra fermer l'usine.

— Cela vous regarde. Quant à moi, je m'en lave les mains, fit Antoinette sans se départir un moment de son immuable sang-froid.

— Eh bien ! puisqu'il en est ainsi, je n'irai pas avec toi à Paris aujourd'hui, répliqua Germain piqué au vif.

— Comme il vous plaira, j'irai seule.

— C'est ce que nous verrons, dit Germain.

— Ah ! vous voulez le voir? riposta Antoinette. Ce ne sera pas long. Je ne vous demande que dix minutes.

Elle entra dans sa chambre, passa une robe, mit son chapeau, prit ses gants, son ombrelle et s'en alla. Germain eut une féroce envie de l'en empêcher; mais il aurait fallu faire preuve d'énergie, employer la force au besoin, il recula devant cette extrémité. Antoinette ne rentra, comme à l'ordinaire, qu'à deux heures du matin.

— D'où viens-tu? Qu'as-tu fait ? lui demanda Germain confondu.

— J'ai fait quelques emplettes et je suis allé voir l'*Œil crevé*, répondit-elle en bâillant. Je me suis fort amusée.

— Seule ! fit Cassut, qui ne pouvait croire à tant de hardiesse.

— Crois-tu donc que j'aie recruté un cavalier sur les boulevards ? répliqua-t-elle.

— Non, mais enfin est-ce bien une femme honnête qui va seule aux Folies-Dramatiques ?

Au lieu de lui répondre, Antoinette haussa les épaules et lui tourna le dos.

— Bonsoir, dit-elle, je tombe de sommeil, je vais me coucher.

Elle entra dans sa chambre, Cassut la suivit.

— Eh bien ! que faites-vous là? lui demanda-t-elle. Ne m'avez-vous pas entendue? Je tombe de sommeil...

— Et tu vas te coucher, fit Germain. Eh bien ! est-ce que ma place n'est pas dans ta chambre, auprès de toi?

Il avait pris son inflexion de voix la plus caressante.

— Faites-moi le plaisir de vous en aller, dit-elle, et bonne nuit!

— Ah ! c'est comme cela? s'écria Cassut. Eh bien! non. Voilà assez longtemps que je chôme et que j'ai toutes les charges du mariage, sans en avoir les bénéfices. Je ne m'en irai pas, ajouta t-il résolûment.

Elle le regarda dans les yeux, hautaine, indignée, menaçante.

— Non, je ne m'en irai pas, répéta Germain.

Les sourcils de la jeune femme se contractèrent, son regard étincela de colère. Elle fut sur le point de se jeter sur lui ; mais elle comprit sans doute qu'elle n'était pas de force à lutter. Se dirigeant rapidement vers la porte qui communiquait avec le boudoir, elle la repoussa vivement, la ferma à double tour et laissa son mari prisonnier dans sa propre chambre, tandis qu'elle se couchait tranquillement dans le lit de Germain. Il employa inutilement toutes les prières,

épuisa les objurgations, fit entendre plus timidement de sourdes menaces, elle ne lui rendit la liberté que le lendemain matin, vers six heures.

Edifiée désormais sur les prétentions de Cassut, elle eut soin de ne plus se laisser surprendre. Elle réussit si complètement, que Germain, exaspéré du célibat par trop rigoureux qu'elle lui imposait, finit par se fâcher. Un soir qu'il avait, toujours sans succès, épuisé le vocabulaire des plus tendres instances, la colère le gagna.

— Si tu n'ouvres pas la porte, je l'enfonce ! cria-t-il d'une voix étranglée par le désir.

Elle ne daigna pas lui répondre.

Il se jeta sur la porte, comme une catapulte, et la fit craquer de toutes parts sous le choc de sa robuste épaule.

— Prenez bien garde, monsieur Cassut ! lui dit-elle. Vous n'ignorez pas que j'ai quelque expérience des armes à feu, et que mon revolver est toujours près de moi. Je vous jure que si vous faites sauter cette porte, je vous reçois par un coup de pistolet !

Germain, soit qu'il n'eut pas entendu, soit que la passion l'emportât, fit subir un nouvel assaut à la porte, qui se fendit avec un bruit sec dans toute sa longueur. A travers la fente que cette rude secousse avait produite, il vit sa femme allumer sa bougie, sauter en bas de son lit et saisir le revolver qui se trouvait dans un écrin, sur sa table de nuit. Certain qu'Antoinette tiendrait parole, il eut peur et se contenta de proférer les plus violentes imprécations. Le lendemain, quand il se retrouva devant sa femme, il se croisa les bras d'un air décidé.

— Ah ça ! Est-ce que nous allons continuer longtemps sur ce pied-là? demanda-t-il.

— Cela durera tant qu'il me plaira, répondit-elle avec le plus grand flegme. Si vous essayez de pénétrer par la force dans ma chambre, je vous tue comme un chien, je vous en avertis.

— Comment ! vous oseriez...

— Quoi ? interrompit-elle avec un ricanement impitoyable. Je dors... un bruit épouvantable me réveille en sursaut... je me lève... J'entends qu'on enfonce ma porte... je saute sur mon revolver... Je crois qu'il s'agit d'un voleur... je le tue. Rien n'est plus simple et plus légitime que l'instinct de la défense.

Et comme Cassut demeurait pétrifié devant tant d'audace :

— Comme un chien, répéta-t-elle en s'éloignant.

A dater de ce moment, Germain, qui était lâche, ne songeait plus à s'insurger. De nouveau, il essaya de griser sa femme, de l'attendrir ; il ne fut pas plus heureux. Elle éventait tous ces pièges grossiers avec un flair qui ne fut jamais en défaut. Un soir, après boire, Cassut se permit de la saisir dans ses bras et tenta de l'embrasser. Elle lui laboura le visage de dix coups d'ongle, si profondément marqués, que son visage fut inondé de sang et qu'il en garda la trace pendant plus de deux mois.

Il était muselé, mais il n'était pas dompté. Ce petit homme rouge, vindicatif

et méchant, dont les instincts haineux se sont révélés dés les premières pages de ce récit, rongeait sa colère et maudissait la sotte vanité qui l'avait jeté dans les lacs de cette femme. Il ressemblait aux tigres, enfermés dans leur cage, qui rampent sous le regard du dompteur, se font petits devant sa cravache et, se redressant aussitôt qu'il s'éloigne, le poursuivent de leurs rugissements impuissants.

S'il cédait devant les exigences d'Antoinette, c'est qu'il espérait, à force de soumission, la ramener à lui ; mais plus il cédait, plus il rivait solidement à son cou la chaîne qu'il y avait attachée.

Au bout des trois mois et demi qui venaient de s'écouler, il avait fait à la caisse de si lourds emprunts qu'elle était absolument vide, et il avait laissé prendre à sa femme un tel empire, qu'il jouait dans la communauté le rôle des zéros que l'on peut aligner indéfiniment à la gauche d'un chiffre, sans en augmenter la valeur.

Quant à Antoinette, elle avait profité du jour où elle était allée seule à Paris pour faire une visite à son père et lui arracher l'adresse de Roger. Puis elle s'était rendue rue Saint-Nicolas, et, en glissant à propos deux louis dans la main du logeur, elle en avait obtenu tous les renseignements désirables. Elle avait donc appris que Roger, après six semaines d'une misère navrante, avait fini par trouver un emploi. Désormais rassurée sur le sort de ce jeune homme, elle s'était informée à Meulan, et avait acquis la certitude que de Montmaury ne s'était pas représenté chez M. Dalbrègue depuis le jour où il était parti. Donc sa lettre avait porté ses fruits. Laurence et Roger ne s'étaient pas revus. Ce premier danger était conjuré.

Cependant, ainsi que l'avait dit Cassut, dans un langage plus expressif que choisi, cette vie-là ne pouvait pas durer. Entre la femme et le mari, les relations de chaque jour devenaient de plus en plus difficiles. Si Germain se fâchait de ne pas toucher tous les dividendes que le mariage lui avait promis, Antoinette se sentait prise d'une horreur de plus en plus en profonde pour l'homme vulgaire et grossier auquel elle avait imprudemment enchaîné sa destinée.

A mesure que les semaines succédaient aux jours et les mois aux semaines, cette horreur allait grandissant. Vivre ainsi, ce n'était pas vivre, c'était mourir à petit feu. Désespérant d'oublier, elle renonça enfin à tous les plaisirs dont elle s'était saturée pendant près de cinq mois, s'intéressa pendant quelques jours à son intérieur, à son jardin, qu'elle avait abandonnés. Malheureusement, la belle saison était finie. Quelques dahlias survivaient seuls, à côté des reines marguerites à demi-roussies par les premières gelées blanches. Trois ou quatre tardifs boutons de rose se montraient encore sur leurs tiges persistantes, mais c'était tout.

Les pluies avaient suivi les vents d'équinoxe, le peu de soleil qu'on apercevait de temps à autre était pâle et voilé, la nuit tombait vers cinq heures. Il était bien difficile de rester longtemps dans le jardin. La jeune femme fut donc obligée de garder la maison. Pour s'occuper, elle essaya de faire un peu de tapisserie; mais le canevas demeurait sur ses genoux et l'aiguille dans sa main immobile.

tandis que ses regards s'élançaient à travers les carreaux dans la campagne. Elle voyait les feuilles jaunies se détacher des arbres et tomber en tournoyant, les oiseaux voler dans l'espace, en toute liberté, inquiets, effarés, comme s'ils devinaient que l'hiver allait approcher. Ah! combien elle enviait le sort de ces oiseaux, dont l'aile les emportait au gré de leur caprice!

Cassut avait été ravi de ce brusque changement. Tout allait au mieux depuis qu'il ne s'absentait pas. Il en manifesta bruyamment sa joie, s'imaginant que sa femme était enfin devenue plus raisonnable. Il ne comprenait pas que la lassitude seule avait opéré cette métamorphose. Il ne supposait pas que le spectacle même de sa joie était pour Antoinette un nouveau supplice. Elle le voyait peu, c'est vrai, car il passait maintenant presque toute la journée à l'usine; mais deux fois par jour, à l'heure du déjeuner et du dîner, elle s'asseyait à la même table que Germain. Elle trouva que c'était trop. Sous prétexte qu'elle était souffrante, elle se fit servir son déjeuner dans sa chambre par Rose, tandis que la cuisinière servait celui de Cassut dans la salle à manger. Cela ne lui suffisait pas encore. Le dîner se prolongeait par trop au gré de ses désirs. Les longues soirées amenaient des tête-à-tête insupportables. Alors elle imagina autre chose. Elle voulait habiter Paris pendant l'hiver, tandis que son mari resterait à Meulan pour surveiller et diriger la fabrique. Elle n'avait pas la prétention de lui fermer absolument sa porte, mais elle ne comptait pas le voir plus de deux ou trois fois par semaine. Ce serait toujours autant de gagné.

Elle embrassa cette idée avec enthousiasme. Déjà, sur le papier, elle avait dressé la liste de tout ce qui lui était nécessaire. Elle se mettrait en quête d'un appartement, irait chez les tapissiers, choisirait les étoffes, ferait les achats indispensables, se donnerait du mouvement, fuirait surtout l'intolérable société de Cassut. Il ne lui restait plus qu'à communiquer à son mari le nouveau plan qu'elle avait imaginé, lorsqu'un événement imprévu rapprocha subitement d'elle ce Roger, vers lequel s'envolaient à nouveau toutes ses pensées.

De Montmaury avait définitivement quitté M. Raymond et allait entrer dans la maison Delail et Giraud. Ces messieurs lui avaient donné rendez-vous pour le lendemain, afin d'arrêter les bases de leur traité.

Avant de se rendre chez eux, Roger crut devoir faire une visite à M. Valnet. Il voulait lui annoncer quel magnifique résultat il avait atteint, le remercier une fois encore et lui apprendre dans quelle maison il allait entrer. Il se présenta chez le docteur. Le domestique lui apprit que son maître avait été appelé la veille à Meulan par une dépêche, et qu'il n'en était pas encore revenu.

Roger frissonna. M. Valnet avait-il à Meulan d'autres clients que son ami Dalbrègue? C'était possible. Cependant, de Montmaury fut persuadé qu'il s'agissait de son bienfaiteur. Les craintes que lui avait exprimées Laurence, au commencement de la belle saison, lui revinrent à la mémoire. Que devait-il faire? Aller à Meulan sans plus tarder? Attendre le retour du docteur Valnet? Mais si M. Dalbrègue était bien portant, comment accueillerait-il Roger? Ne l'avait-il pas chassé? Ne lui avait-il défendu de se représenter? L'amour-propre de Montmaury ne put se faire à cette idée qu'on pouvait l'accuser d'user de subterfuge pour

Elle quitta la chambre, suivie de Roger, qu'elle entraîna dans le salon. (Page 1066.)

enfreindre la consigne qu'on lui avait donnée. Il se décida donc, quoique avec beaucoup de peine, à attendre le retour du docteur.

Il se rendit chez ses nouveaux patrons, et la grave question des appointements fut discutée. On lui proposa soit une somme fixe de huit mille francs par an, soit une autre somme de quatre cents francs par mois, plus une part de six pour cent dans les bénéfices, qui variaient entre soixante-dix mille francs par an, et qui ne pouvaient qu'augmenter, puisque M. Raymond avait gracieuse-

ment cédé sa clientèle à ses amis. On espérait, grâce à ce surcroît de débouchés, atteindre le chiffre rond de cent mille francs par an.

En outre, on laissait à de Monmaury la faculté de toucher sa part après l'inventaire ou de la laisser dans la maison, ce qui lui permettrait de se constituer peu à peu un capital. Il était maître de le reprendre quand bon lui semblerait, ou de devenir l'associé de la maison, dans un délai de cinq ans, pour le chiffre que représenterait définitivement ce capital, augmenté des intérêts composés.

Cette dernière proposition était trop avantageuse pour que Roger ne l'acceptât pas avec joie. Il avait calculé, en effet, que, de cette façon, il serait, au bout de cinq ans, à la tête d'une somme de trente-cinq mille francs environ, laquelle, jointe à celle de vingt mille francs qu'il possédait déjà, lui permettrait de tout entreprendre.

Ces conditions préliminaires une fois arrêtées, Roger dut les sceller à table, en face d'un succulent déjeuner. Là encore, bien entendu, il fut de nouveau question d'affaires. Les circulaires que la maison Delail et Giraud avaient lancées immédiatement, pour annoncer aux clients de M. Raymond qu'elle était en mesure de répondre en son nom à toutes les commandes, avaient déjà produit le meilleur résultat. L'exercice suivant s'annonçait donc dès à présent, sous les meilleurs auspices.

— Du reste, dit très judicieusement M. Delail à Roger, vous en jugerez mieux que nous encore, puisque vous aurez nos livres entre les mains.

Enfin, il fut décidé que les conventions qui venaient d'être stipulées seraient formulées régulièrement par un acte notarié, et que, dans trois ou quatre jours, on n'aurait plus qu'à les signer.

Cependant on ne peut pas éternellement causer d'affaires. A mesure que le déjeuner s'avançait, la conversation devenait plus animée et commençait à effleurer tous les sujets. Presque tout naturellement, il fut question de M. Raymond. Roger rendit un juste tribut d'hommages à la loyauté du négociant, ainsi qu'aux précieuses qualités de sa charmante femme.

— C'est vrai, dit M. Giraud. Quel dommage que l'on ne puisse pas tout avoir !

— Tout quoi? demanda Roger. Que manque-t-il à M. Raymond? Il est vert comme un noisetier, il se porte comme le pont Neuf, il a quarante ou cinquante mille francs de rentes, une femme qui est la gaieté même...

— Oui, mais son frère... fit observer Giraud.

— Il ne l'a donc pas encore retrouvé?

— Et il ne le retrouvera jamais, probablement.

— Que voulez-vous dire?

— Nous avons également connu beaucoup André Raymond, le frère aîné de notre ami Charles, répondit Giraud. Or, de l'aveu de tous ceux qui l'ont approché, c'est un fantasque.

— Ce n'est pas fou qu'il faut comprendre? demanda Roger.

— Pas tout à fait. Cependant il le serait devenu, que cela ne m'étonnerait pas. Avant tout, il était hypocondriaque et misanthrope. Jamais il n'a été con-

tent de rien : ni de sa famille, ni de ses amis, ni de ses employés, ni de ses achats, ni de lui-même. Il n'a pas voulu se marier, sous prétexte que la femme est une cause perpétuelle de discorde, non seulement dans un intérieur, mais encore auprès de ceux qui le fréquentent. Et il a sagement fait, car, s'il avait pris femme, et si surtout cette femme avait été jeune et jolie, il aurait vécu dans des transes perpétuelles et aurait soupçonné tout le monde de lui faire la cour.

— Est-il vrai, malgré cela, qu'il ait fait fortune?

— Fortune n'est pas le mot; mais il avait gagné, dit-on, une honnête aisance.

— M. Raymond m'a parlé de deux cent mille francs environ, fit Roger.

— C'est également le chiffre qu'il m'a donné, et il doit être exact. André avait, comme son frère, une trentaine de mille francs quand il s'est établi à Vernon. Il devait mettre de côté sept ou huit mille francs par an, et il a vendu son fonds quarante mille francs au bout de vingt ans. Vous voyez que nous ne sommes pas loin de compte.

— M. Raymond ne m'avait jamais donné de détails si précis, dit Roger.

— C'est tout naturel, répondit M. Delail; il ne tient pas beaucoup à traiter ce sujet. Il a beau n'en rien dire, il doit certainement avoir les mêmes soupçons que nous...

— Quels soupçons?

— Sans aucun doute, il est arrivé malheur à son frère.

— Vous croyez?

— Tout le monde en est persuadé. A-t-il été assassiné et dépouillé? C'est possible. S'est-il tué? C'est possible encore.

— Ah! fit Roger, vous croyez qu'il était homme à se tuer?

— Certes. De l'humeur qu'il était, rien ne serait moins étonnant.

— Savez-vous à quelle époque précise remonte sa disparition?

— Je ne pourrais pas vous en donner la date exacte, mais je me souviens qu'elle remonte au commencement du mois de mai de l'année dernière.

Roger tressaillit. N'était-ce pas précisément dans les premiers jours de mai de l'année précédente qui lui était arrivée cette aventure du pendu? Il ne crut pas devoir communiquer ce détail à M. Delail ni à M. Giraud, mais il se promit bien d'en parler à M. Raymond. Après déjeuner, il se retira. C'était le lendemain, 4 novembre, qu'il devait entrer en fonctions.

Il retourna chez M. Valnet. Le docteur était revenu à Paris vers dix heures, mais il était ressorti presque aussitôt en voiture pour aller faire ses visites et avait annoncé qu'il ne rentrerait pas avant cinq ou six heures du soir. Roger regagna son hôtel. Une lettre l'y attendait. Elle portait le timbre de Meulan et avait été écrite par Laurence. Il en brisa le cachet d'une main fiévreuse et lut:

« Mon cher Roger,

« Un grand malheur vient de nous frapper. Venez vite! »

— J'en étais sûr! s'écria-t-il en se précipitant au dehors.

Il n'avait plus besoin d'aller se renseigner chez le docteur. Ses craintes n'étaient que trop fondées ! Le malheur qu'il pressentait, Laurence venait de le lui apprendre. Il courut au chemin de fer et arriva à temps pour prendre le train de trois heures et demie. A cinq heures, il était chez M. Dalbrègue. Ce fut un véritable soulagement pour la femme de chambre et la cuisinière quand elles l'aperçurent.

— Oh ! comme il y a longtemps qu'on ne vous a vu ! s'écrièrent-elles à la fois.

Quant au domestique, ce fut à peine s'il répondit au bonjour que lui adressa rapidement Roger. Celui-ci, sans y faire attention, s'élança dans l'escalier et ouvrit la porte des appartements de M. Dalbrègue. Au bruit qu'il fit en entrant, Laurence accourut et lui tendit la main.

— Ah ! j'étais bien sûre que vous viendriez, dit-elle.

Roger la regarda. Le visage de la jeune fille était fatigué ; ses yeux étaient rougis par la trace de larmes récentes ; son teint, ordinairement si blanc, était légèrement enflammé. On devinait qu'elle avait passé la nuit.

— Au nom du ciel ! qu'est-il arrivé ? demanda de Montmaury.

Au lieu de lui répondre, elle le prit par la main et le conduisit dans la chambre de son père. Un spectacle navrant s'offrit à sa vue. M. Dalbrègue était couché sur son lit, la face congestionnée, le corps immobile. Une odeur âcre s'exhalait de la pièce et saisissait fortement l'odorat. Quand Roger entra, le vieillard ne fit pas un mouvement. Tandis que Laurence reprenait sa place au pied du lit et versait à nouveau d'abondantes larmes, de Montmaury s'approcha.

— Je vous demande bien pardon, mon cher bienfaiteur, dit-il, si j'ai osé venir ici ; mais j'ai appris qu'un malheur vous avait frappé, et j'ai cru devoir accourir sur-le-champ.

Il s'arrêta stupéfait. M. Dalbrègue semblait ne pas l'avoir entendu. Seuls, ses yeux se fixèrent sur Roger et brillèrent d'un éclair de joie qui s'éteignit aussitôt. De Montmaury devina tout : le vieillard était atteint de paralysie ! A peine lui restait-il la force de reconnaître ceux qui l'approchaient.

— Comment... balbutia Roger. Que s'est-il donc passé ?

Laurence essuya ses yeux et lui signe de s'asseoir.

— Hier, après déjeuner, dit-elle, au moment où mon père se levait de table pour aller faire un tour dans le jardin, je lui offris mon bras, comme à l'ordinaire, et nous nous dirigeâmes vers la terrasse, que le soleil éclairait de ses pâles rayons. Nous n'avions pas encore fait dix pas au grand air que je sentis mon père chanceler! Sa main se cramponna convulsivement à mon bras.

— J'étouffe, murmura-t-il.

Je m'aperçus qu'il allait tomber ; j'essayai de le retenir ; mais les forces me manquèrent, et il s'affaissa lourdement sur le sol. Tout ce que je pus faire, ce fut de lui éviter une chute trop dangereuse. J'appelai Antoine, Marie, Elisa, qui poussèrent des cris de terreur en l'apercevant.

— Allons! leur dis-je. A nous quatre, nous le porterons bien sur son lit. Aidez-moi donc, au lieu de vous désoler inutilement.

En effet, quoique ce ne fût pas sans difficulté, nous parvînmes à monter l'escalier avec notre précieux fardeau et à transporter mon pauvre père dans sa chambre. Antoine le mit au lit, pendant qu'Elisa allait chercher le médecin de Meulan et portait au chemin de fer le télégramme que j'avais adressé sur-le-champ à M. Valnet. Une demi-heure après, le médecin du pays arrivait et pratiquait une saignée qui ne produisit pas le résultat espéré, puisqu'il donna l'ordre d'envelopper de sinapismes jusqu'aux genoux les jambes de mon malheureux père. M. Valnet arriva, deux heures après, et remercia son collègue des soins éclairés qu'il avait prodigués au malade.

— Malheureusement, dit-il, il n'y a rien de plus à tenter que ce qui a été fait. Depuis un an déjà j'avais prévu cette catastrophe.

— Comment! m'écriai-je, il n'y a rien à faire?

— Non, mon enfant. La saignée n'a, vous le voyez, amené aucun soulagement immédiat, et quant aux sinapismes, je ne crois pas qu'ils agissent avec l'efficacité nécessaire.

— Ainsi mon père est condamné? lui demandai-je avec anxiété.

— Pas encore, mon enfant. Nous le sauverons peut-être de la mort, mais non pas de la paralysie, j'en ai bien peur! Que cette paralysie soit partielle, c'est tout ce que nous pouvons désirer.

Je demeurai consternée. Ce que me disait M. Valnet, le médecin de Meulan venait de me l'avouer un quart d'heure auparavant. Je fus plus pressante, cependant, quand le docteur, après avoir congédié son collègue, demeura seul avec moi. Il répondit paternellement à toutes mes questions; il me démontra comment cette affreuse maladie était la conséquence presque infaillible de la vie sédentaire que mon père avait toujours menée. Malgré cela, bien qu'il n'eût aucune confiance dans les moyens qu'il employa successivement, M. Valnet s'installa au chevet de son ami, passa la nuit auprès de lui et ne le quitta enfin qu'aujourd'hui, vers une heure, après avoir épuisé toutes les ressources de sa science.

— Ecoutez, mon enfant, me dit-il en partant, j'aime mieux vous instruire dès à présent de la cruelle vérité : notre pauvre Dalbrègue ne se relèvera jamais. Il ne mourra pas, mais il sera dans une situation cent fois pire que la mort, car il lui sera désormais impossible de faire un mouvement. Sa santé est d'autant plus compromise qu'il vous est matériellement impossible de lui donner les soins dont il aura besoin. Je n'ai pas besoin d'insister à cet égard, n'est-ce pas? Il est des détails intimes dans lesquels une jeune fille ne saurait entrer. Donc, répondez-moi : votre domestique est-il un homme sur lequel vous puissiez compter?

— Je le crois, lui répondis-je à travers mes sanglots. Antoine est ici depuis plus de six ans, et, bien qu'il soit un peu paresseux, je crois qu'il nous est dévoué.

— Eh bien! il faut vous en assurer à l'instant Faites-le venir, demandez-lui

s'il veut s'attacher exclusivement au service de son maître; triplez ses gages, s'il le faut, et essayez de le décider. C'est une tâche ingrate, devant laquelle reculeraient bien des domestiques. S'il accepte, sachez-lui en gré, croyez-moi. Quant à vous, votre rôle se restreindra forcément à une surveillance que je crois inutile de vous recommander.

Je m'informai auprès du docteur s'il fallait faire transporter mon père à Paris ou demeurer à Meulan.

— Restez ici, me dit-il Vous y êtes admirablement installés, et l'air de la campagne, si peu que votre malade puisse en jouir, sera vingt fois préférable à celui de Paris.

A ces mots, il me serra la main, me promit de revenir tous les deux jours et me recommanda, dans un cas extrême, d'envoyer chercher le médecin de Meulan, d'abord. et de lui adresser un télégramme ensuite, ainsi que je l'avais fait.

— Eh bien? fit Roger, avez-vous consulté Antoine?

— Pas encore.

— Allez-y sur-le-champ. Le docteur a raison. Malgré toute votre bonne volonté, il est impossible que vous restiez auprès de votre père. Si douloureux que vous paraisse ce sacrifice, il est inévitable. Allez. Moi, pendant ce temps, je vous remplacerai.

Laurence s'éloigna à regret. Cependant elle comprenait bien qu'il ne pouvait en être autrement. Roger demeura seul auprès de M. Dalbrègue. Il essaya de lui parler, s'excusa d'être accouru malgré ses ordres, lui raconta qu'il était riche, qu'il était sur le point de se créer enfin un avenir... Le malade l'entendait-il? Peut-être oui, mais Roger ne put lui arracher une parole. Le regard lui-même, qui, seul, avait conservé un restant de vie, était redevenu morne et voilé.

Au bout de vingt minutes, Laurence rentra. Antoine avait été long à se décider; mais, sa jeune maîtresse lui ayant offert cinq francs par jour pour se consacrer exclusivement au service du malade, il avait fini par accepter. Sur-le-champ, Laurence l'installa au chevet de son père et quitta la chambre, suivie de Roger, qu'elle entraîna dans le salon.

— Vous allez dîner avec moi, dit-elle, et nous causerons, car j'ai bien d'autres embarras à vous communiquer.

L'œil de Roger rayonna. Rester seul avec elle! S'il n'avait pas eu pour M. Dalbrègue une amitié profonde, il aurait presque béni le hasard qui lui procurait cette bonne fortune inattendue. Avant de se mettre à table, ils remontèrent dans la chambre du malade. Antoine l'avait changé de la tête aux pieds, le coiffeur l'avait rasé de frais. Quoique toujours immobile, M. Dalbrègue avait déjà meilleur visage. Laurence et Roger redescendirent et se mirent à table. Ni l'un ni l'autre n'avaient faim, bien entendu. La table ne leur fut donc qu'un prétexte pour causer.

— Ce n'est pas tout, dit Laurence Antoine n'aura plus le temps de soigner son cheval ni ses voitures. Que dois-je faire?

— Enveloppez vos voitures, laissez-les dans la remise et vendez le cheval dès demain.

— Où ? A qui ?

— Rien n'est plus simple. Faites-le conduire au Tattersall, à Paris.

— Mais je ne connais pas l'endroit.

— Voulez-vous que m'en charge ? proposa Roger.

— Très volontiers.

— Demain cela sera fait, mademoiselle.

— Et notre appartement à Paris... faut-il le garder... donner congé ?...

— Rien ne presse, mademoiselle. On peut espérer, quoi qu'en dise la Faculté, que M. Dalbrègue se rétablira. Le plus sage serait donc d'attendre.

— Soit, mais les affaires de mon père, qui s'en occupera ? Je n'en sais pas le premier mot, moi, fit Laurence, qui se perdait au milieu des complications subites que cette maladie occasionnait.

— Je n'en sais pas plus long que vous, mademoiselle, dit Roger ; mais si vous vouliez me permettre de consulter les papiers de votre père, il me serait facile, je pense, de dresser un état régulier de ce qu'il possède. Cet état, dont vous garderiez un double, on le remettrait à votre notaire...

— Et les valeurs mobilières ?

— S'il y en a, on pourrait les déposer à la Banque.

— Et vous consentiriez à vous charger de cette besogne ingrate ? dit Laurence.

— Il serait bien plus ingrat à moi de vous refuser ce léger service, mademoiselle. Disposez de moi, comme du plus dévoué de vos serviteurs.

— Mais, vos occupations...

— Je n'en ai plus, s'empressa de répondre Roger.

— Cependant, je ne puis raisonnablement pas vous faire perdre un temps précieux, ni sacrifier vos intérêts à mon ignorance absolue des affaires.

— N'ayez aucun scrupule, mademoiselle. Depuis deux jours, je suis riche et maître absolu de moi-même. D'ailleurs, n'est-il pas juste qu'à mon tour je me rende utile à ceux qui ont entouré ma jeunesse de tant de soins ? N'est-ce pas pour moi une occasion inespérée de vous témoigner ma reconnaissance ?

— J'accepte donc, mon cher Roger, dit Laurence, — quoique je n'aie pas bien compris, reprit-elle vivement, les paroles que vous avez adressées à mon père en entrant.

— Quelles paroles ? demanda de Montmaury avec embarras.

— Oh ! malgré le trouble extrême dans lequel m'a jeté ce cruel événement, je vous ai bien entendu, fit Laurence. Vous demandiez pardon à mon père d'avoir osé venir ici.

— Je ne me souviens plus, mademoiselle, balbutia Roger. J'étais tellement éprouvé moi-même par ce terrible accident...

— Vous manquez de franchise envers moi, Roger, dit la jeune fille. C'est mal.

— Mais, mademoiselle, je vous assure...

— Je vous assure que vous me trompez, interrompit Laurence. A l'appui de ces paroles que vous avez prononcées, faut-il vous rappeler que depuis près de cinq mois nous ne vous avons pas vu ? Pourquoi ? Avez-vous eu avec mon père quelque altercation ?

— Jamais ! s'empressa de protester Roger.

— Vous avait-il défendu sa porte?

— Non, mademoiselle, je vous le jure ! fit vivement de Montmaury.

— Allons, soyez franc, mon ami, reprit-elle. N'ayez recours à aucun subterfuge indigne de vous ou de moi.

— Eh bien ! mademoiselle, répondit Roger avec effort, quoique jamais aucun nuage ne se fût élevé entre le cher homme auquel je me plais à donner le nom de père et moi, il est vrai que, sans me défendre absolument sa porte, il m'avait fait entendre que je ferais sagement de suspendre mes visites pendant quelque temps.

— Ah ! je le savais bien ! s'écria Laurence, sans essayer de cacher la joie que cet aveu lui causait.

— Comment, vous le saviez? fit Roger avec étonnement.

— Je veux dire : je m'en doutais, reprit la jeune fille en baissant les yeux, car, je vous l'avoue, je n'ai jamais accusé votre cœur. Je sais que vous n'êtes pas homme à répondre par le silence et l'ingratitude à la bienveillance que vous a témoignée mon pauvre père, à l'étroite amitié qui nous unit depuis l'enfance.

— Ah! que vous êtes bonne et que je vous remercie de n'avoir pas douté de moi ! s'écria de Montmaury. Vous avez raison, mademoiselle. Jamais le souvenir des bienfaits dont m'a comblé M. Dalbrègue, ne s'effacera de ma mémoire, jamais je n'oublierai combien vous avez été bonne et indulgente pour moi !

— Alors, quels étaient les motifs qui poussaient mon père à vous imposer ce bannissement momentané?

— Il ne me les a pas donnés, mademoiselle.

— Et, sans les connaître, vous vous êtes soumis aveuglément à ce caprice? fit Laurence avec incrédulité.

— Les désirs de M. Dalbrègue étaient des ordres pour moi ; je n'avais pas à les discuter.

— Mais, du moins, vous pouviez en rechercher les causes.

— Je ne dis pas non.

— Eh bien ! l'avez-vous fait ?

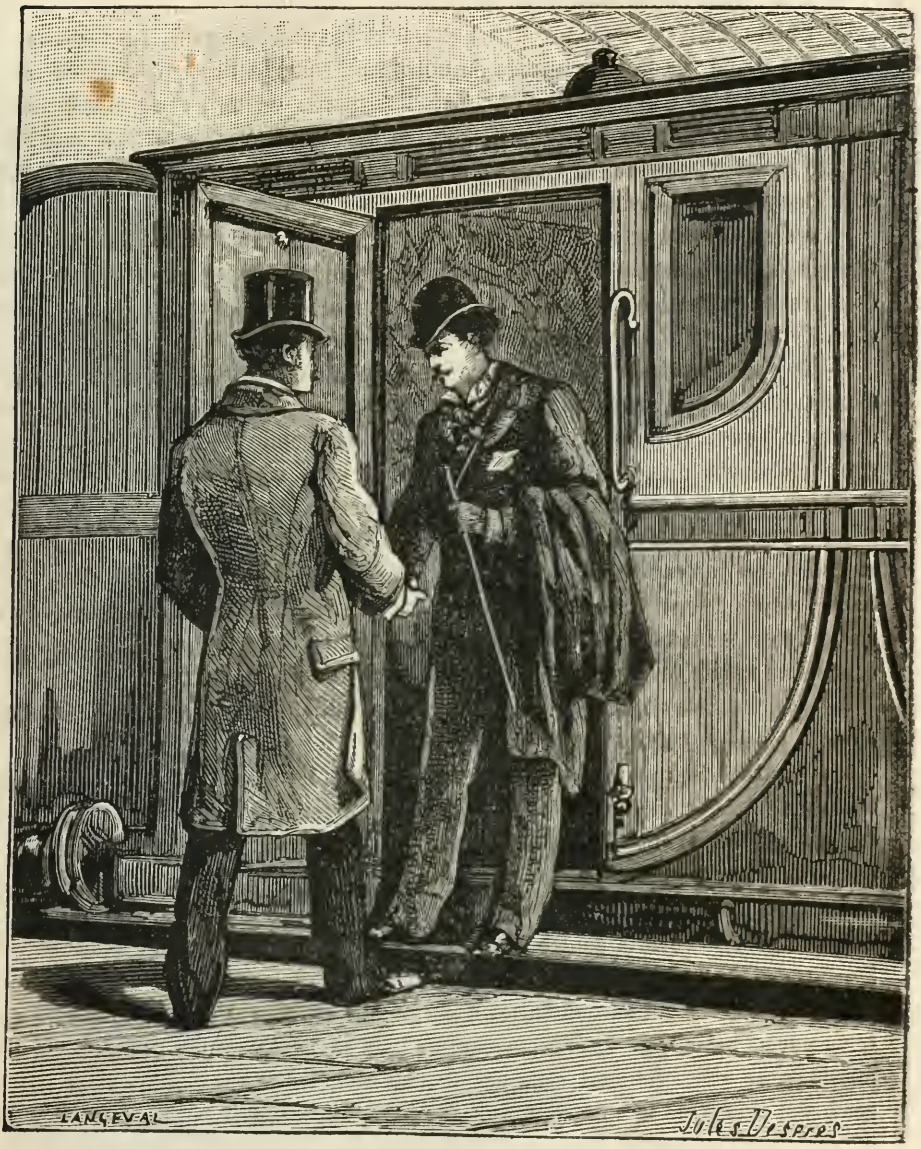
— Je ne me le serais pas permis, mademoiselle.

— Ainsi, vous avez accepté bravement cette situation étrange ! fit Laurence. Vous avez mieux aimé laisser l'horrible doute germer dans mon esprit pendant cinq mois! Que serait-il donc arrivé si j'avais été comme vous, si j'avais répondu de mon côté par l'indifférence à l'indifférence dont vous faisiez preuve? Je serais restée seule, sans appui, sans expérience, à supporter le malheur qui m'accable!

— Oh ! non, Laurence, ne le croyez pas. J'étais allé ce matin chez M. Valnet ; on m'avait appris qu'il était parti pour Meulan depuis hier et qu'il n'était pas de retour.

— Quoi ! depuis ce matin vous saviez la nouvelle, et c'est ce soir que vous arrivez!

— J'ignorais tout, sur mon honneur! Un secret pressentiment, les craintes



Roger s'en alla discrètement avec lui et l'accompagna jusqu'au chemin de fer. (Page 1074.)

que vous m'avez confiées, me disaient bien qu'il s'agissait de mon bienfaiteur; mais je ne voulais pas enfreindre à la légère la volonté de votre père. Le docteur peut avoir à Meulan d'autres clients que M. Dalbrègue, me disais-je — mais je croyais si peu à cette hypothèse que dans la journée, je suis retourné chez M Valnet. Ne l'ayant pas trouvé, je rentrais chez moi dans une agitation que vous comprendrez sans peine, lorsqu'on m'a remis votre lettre. Aussitôt je suis accouru.

— A la bonne heure! dit la jeune fille en lui tendant la main.

— Et ce n'était pas sans un gros battement de cœur, poursuivit Roger, car je craignais de ne pas trouver auprès de notre cher malade l'accueil que j'en recevais d'ordinaire. Une vive anxiété s'était emparée de moi quand je me suis approché de son lit de souffrance. Aussi je ne saurais vous exprimer combien j'ai été heureux, lorsque j'ai vu ses yeux éteints se ranimer un moment à ma vue et briller d'un trop court éclair de joie.

— Merci, dit Laurence. J'ai toujours eu foi en vous, moi. Au moment où cette terrible épreuve m'a atteinte, où mon cœur se déchirait, où ma tête se perdait dans les complications de toute nature que cet évènement amenait à sa suite, c'est à vous, à vous le premier, que je me suis adressée.

— Et vous avez bien fait, Laurence, car je n'ai rien en moi qui ne vous appartienne. Mon temps, mon sang, ma vie, tout est à vous. Trop heureux de les prodiguer à mon tour au service de ceux qui m'ont rendu deux fois la vie en me donnant le pain du corps et de l'esprit. Ah! si vous saviez combien j'ai souffert pendant ces cinq mois d'absence! Je me doutais que vous m'accusiez, vous dont l'image était sans cesse présente à ma pensée; vous, aux yeux de qui mon unique ambition est de grandir et de m'élever; vous, à qui j'ai voué une affection sans bornes; vous, dont la beauté, la bonté, le charme, ont laissé dans mon cœur une empreinte ineffaçable; vous enfin que j'admire, que j'adore à deux genoux comme un sainte, et que j'aime de toutes les forces de mon âme.

— Que dites-vous, Roger... balbutia la jeune fille, dont une rougeur adorable envahit les joues pâlies...

Il tressaillit. Son secret venait de lui échapper! Il s'était bien promis pourtant de ne pas le trahir. Hélas! il avait trop présumé de ses forces. Et c'était dans la maison de son bienfaiteur qu'il avait proféré cette impiété! C'était pendant que M. Dalbrègue était cloué sur son lit par un mal impitoyable qu'il avait commis cet abus de confiance! Il sentit le rouge de la honte lui monter au front. Tout son être se révolta contre cette profanation. Il lui sembla qu'il était coupable d'une lâcheté.

— Oui, je vous aime, poursuivit-il en forçant ses lèvres à sourire, tandis que son cœur se brisait, je vous aime comme une sœur, Laurence. N'êtes-vous pas ma sœur, en effet? Ne vous ai-je pas vue naître? N'ai-je pas guidé vos premiers pas? N'ai-je pas été le compagnon de vos jeux, le confident de vos gros chagrins d'enfant? N'avons-nous pas habité pendant quinze ans sous le même toit?

— C'est vrai, dit Laurence, qui surmonta de son côté l'émotion qui s'était emparée d'elle, vous êtes bien réellement mon frère, Roger. A ce titre, je vous aime aussi de tout mon cœur.

Avait-elle compris le sentiment auquel de Montmaury venait d'obéir? Maintenant qu'elle était sûre d'être aimée, préférait-elle à la vérité même l'interprétation que Roger avait donnée du mot qui était imprudemment tombé de ses lèvres? C'est probable.

Depuis le jour où la lettre d'Antoinette lui avait ouvert les yeux sur les sentiments dont de Montmaury était animé envers elle, il ne lui était plus possible,

en effet, de se faire illusion. Oui, Roger l'aimait. Oui, c'est parce qu'il se croyait indigne d'elle qu'il avait accepté l'exil que M. Dalbrègue lui avait imposé. Cette délicatesse extrême plut bien davantage à Laurence que ne l'aurait fait un aveu formel. Et, aujourd'hui que Roger lui avait permis de lire au fond de son cœur, elle lui savait gré encore de la réserve qu'il avait mise, du voile de fraternité dont il avait couvert son amour.

Si Roger se fût ouvertement déclaré, toutes relations entre eux eussent été pour ainsi dire impossibles, car l'honnêteté leur faisait à tous deux un devoir de se séparer aussitôt, jusqu'à ce que cette question délicate fût définitivement tranchée. Au contraire, l'amitié fraternelle qui les avait unis, qui les unissait encore, leur permettait de se revoir sans rougir et d'attendre des jours meilleurs. La distinction était puérile, assurément. Elle n'était qu'un prétexte, qui allait fournir à leur amour le temps de croître et d'arriver à son paroxysme; mais ils étaient si heureux l'un et l'autre de se trouver réunis, qu'ils saisirent avidement la branche fragile à laquelle se raccrochaient leur pudeur et leur loyauté.

Rien ne fut donc changé à ce qu'ils venaient d'arrêter. Laurence servirait de garde malade à son père, Roger s'occuperait des intérêts de M. Dalbrègue et de *sa sœur*. Le soir même, il revint à Paris. Le lendemain matin, à la première heure, il se rendit chez MM. Delail et Giraud.

— Messieurs, leur dit-il, je viens, avec mes remerciements, vous apporter les sincères regrets que j'éprouve de ne pouvoir plus ratifier les conditions que nous avions arrêtées hier.

— Comment! s'écrièrent à la fois les deux associés.

— Un coup douloureux me frappe subitement. M. Dalbrègue, mon bienfaiteur, mon père, vient d'être atteint d'une paralysie générale. C'est pour moi un devoir impérieux de me consacrer désormais au soulagement du malheureux vieillard et de prêter à sa fille mon concours le plus dévoué.

Il leur expliqua alors dans les moindres détails la cruelle maladie dont souffrait le père de Laurence.

— Dans de telles conditions, acheva-t-il, il ne me serait pas possible, vous le voyez, de remplir les fonctions dont vous m'aviez honoré.

— Je le conçois sans peine, fit M. Delail, et je déplore à mon tour en toute sincérité les nécessités auxquelles vous êtes contraint d'obéir.

— Mais n'oubliez pas, continua M. Giraud, que vous retrouverez chez nous, quand il vous plaira, le poste de confiance que notre amitié vous avait offert, car nous ne trouverons jamais personne qui soit, autant que vous, digne de le remplir à tous égards.

Roger se retira, très ému de semblables démonstrations, rentra chez lui, régla ses comptes avec l'aubergiste et fit ses préparatifs de départ. Au moment de quitter Paris, il eut un remords.

Je ne peux cependant pas m'en aller, pensa-t-il, sans faire part à M. Valnet de la détermination que j'ai prise.

En effet, le docteur n'aurait pas manqué d'apprendre par M. Raymond, que

de Montmaury avait refusé les brillantes propositions de la maison Delail et Giraud. En outre, il avait promis de revenir tous les deux jours à Meulan. Quelle surprise aurait été la sienne, s'il s'y était trouvé face à face avec Roger, sans en avoir été prévenu! Roger aima donc mieux aller au-devant de toute interprétation fâcheuse. Il se rendit chez M. Valnet à l'heure du déjeuner, afin d'être sûr de le rencontrer, et lui communiqua la résolution qu'il avait formée. Le docteur hocha silencieusement la tête.

— Il faut que vous soyez bien sûr de vous, mon ami, lui dit-il seulement.

Roger ne répondit pas.

— Au revoir donc! fit le docteur. Je suis certain du moins que mon pauvre Dalbrègue est entre bonnes mains.

De Montmaury s'attendait à des observations, à des reproches. Il se sentit soulagé quand il se retrouva au grand air.

Aussitôt il partit pour Meulan et se mit en quête d'un logement. Instinctivement, il se dirigea vers celui qu'il occupait autrefois. Ce logement avait été loué, pendant la belle saison, à un Parisien qui l'avait fait tapisser à neuf, et qui venait de le quitter depuis deux jours. Roger s'y réinstalla aussitôt. Il était si heureux de retrouver ces horizons familiers, de revoir ce pays qui lui rappelait les plus beaux jours de sa jeunesse, qu'il demeurait à la fenêtre, aspirant à pleins poumons l'air pur et vivifiant aux âcres émanations duquel il se sentait renaître. Au même instant, un homme passait et levait distraitement les yeux vers la fenêtre. Roger reconnut Germain.

IX

RETOUR A MEULAN

En l'apercevant, Cassut s'arrêta net, et sa figure rougeaude exprima aussitôt un étonnement qu'il ne chercha pas à dissimuler.

Puis, baissant rapidement la tête, il s'éloigna sur-le-champ, sans saluer. Roger le regarda passer d'un air indifférent. Cependant, il ne put s'empêcher de murmurer :

— Pour le premier visage de connaissance que je rencontre ici, en voilà un qui est de bien mauvais augure! S'il fallait s'en rapporter aux présages...

Et un rire moqueur acheva la phrase qu'il avait commencée. Il sortit et se rendit chez le loueur de voitures de Meulan, auquel il donna l'ordre d'envoyer prendre le cheval de M. Dalbrègue pour le conduire au Tattersall, à Paris. Le loueur connaissait le cheval; il proposa de l'acheter, séance tenante, au prix que l'estimerait le vétérinaire.

— Seulement, fit-il observer, cela vous aurait coûté quinze francs pour le

conduire à Paris, vous auriez eu vingt-cinq ou trente francs de frais au Tattersall, faites-moi profiter de la petite dépense que je vous évite.

Roger trouva la proposition assez raisonnable. Il alla chez le vétérinaire, qui donna son prix d'estimation. Sur ce prix, qui fut accepté de part et d'autre, on déduisit une somme de quarante francs, montant des frais qu'on ne faisait pas, et le marché fut conclu. Le loueur voulait payer comptant entre les mains de Roger.

— Non pas, dit Roger. Venez dans une demi-heure chez M. Dalbrègue; c'est Mlle Laurence en personne qui vous donnera quittance.

Lui-même alla aussitôt rendre compte à la jeune fille de ce qu'il avait fait. Il la trouva plus calme. Antoine paraissait s'intéresser vivement au sort de son maître et témoignait beaucoup d'empressement à le servir.

— Tant mieux ! fit Roger. Je ne l'aurais pas espéré.

— Pourquoi ? demanda Laurence.

— Je trouve que cet Antoine n'a pas l'air franc, répondit Roger.

— Décidément vous lui en voulez, répondit la jeune fille; voilà trois ou quatre fois que vous me dites la même chose.

— Et pourquoi donc en voudrais-je à ce pauvre diable ? fit Roger. Personnellement, je n'ai pas à me plaindre de lui, je me plais à le reconnaître. Quant à l'impression qu'il m'a laissée, je n'ai jamais cherché à la faire partager ni par vous, ni par votre père. J'ajouterai même qu'aujourd'hui, plus que jamais, je serais enchanté que sa conduite me donnât un éclatant démenti. Mais ne parlons plus de cela, je vous en conjure. Je ne veux pas que vous attachiez à mon observation plus d'importance qu'elle n'en mérite. Comment va M. Dalbrègue?

— Toujours de même, hélas! soupira la jeune fille.

— Ne puis-je pas le voir ?

— Tant qu'il vous plaira, répondit Laurence. N'êtes-vous pas son fils depuis plus longtemps que je ne suis sa fille ?

Roger monta auprès du malade. Il lui trouva le visage beaucoup moins congestionné. Malheureusement les remèdes prescrits par M. Valnet n'avaient amené aucun résultat. Le vieillard était encore entièrement paralysé. Son regard avait pourtant repris un peu plus de limpidité. De nouveau, il brilla d'un éclair de joie en reconnaissant Roger.

Laurence, qui surveillait d'un œil inquiet le moindre tressaillement de cette physionomie immobile, fut heureuse de voir que son père accueillait Roger avec plaisir. Antoine était assis dans un coin de la fenêtre. Personne ne faisait attention à lui. Il promenait à travers les carreaux un regard ennuyé sur le jardin, puis se tournait de temps à autre pour jeter sur son maître un coup d'œil oblique.

Bientôt arriva M. Valnet. Après un minutieux examen, il laissa échapper un geste de découragement.

— Notre ami va aussi bien que possible, dit-il à Roger; mais ainsi que je l'ai annoncé, il demeurera probablement paralysé de la tête aux pieds. Si, lors de ma prochaine visite, aucun mieux ne s'est déclaré, il faudra lui faire prendre

l'air. Je vous enverrai par le chemin de fer un fauteuil roulant dans lequel on l'étendra, et, tous les jours, quand le temps le permettra, on lui fera faire dans le jardin une promenade de deux heures.

A ces mots, il se tourna vers Laurence.

— Avez-vous trouvé quelqu'un pour le soigner? lui demanda-t-il.

— Oui, monsieur. Notre domestique Antoine, que voici, a bien voulu s'en charger, répondit la jeune fille, en même temps qu'elle faisait signe à Antoine de s'avancer.

Le docteur fixa sur lui un regard scrutateur.

— C'est une grande responsabilité que vous avez acceptée, mon ami, lui dit-il, mais vous n'aurez point affaire à des ingrats.

Le visage du domestique demeura impassible. Après avoir causé quelque temps avec Laurence et Roger, le docteur se retira.

Roger s'en alla discrètement avec lui et l'accompagna jusqu'au chemin de fer. Aux yeux de M. Valnet, son ami était complètement perdu. Cet état pouvait se prolonger un an, deux ans peut-être, mais devait infailliblement aboutir à une catastrophe.

— Malheureusement, ajouta-t-il, la saison est bien mauvaise. A peine l'hiver est-il commencé. Je crains fort que notre malade ne puisse pas en supporter les rigueurs.

— Oh ! dit Roger, en maintenant un bon feu dans la chambre...

— Au contraire, fit vivement M. Valnet. Pas trop de feu ! Seize degrés au plus. Et veillez à ce qu'il sorte le plus souvent possible dans le fauteuil que je vous enverrai. C'est la réclusion à laquelle le condamneront les mauvais temps que je crains le plus au monde, car s'il survenait une seconde attaque, Dalbrègue y succomberait infailliblement. Il quitta de Montmaury, qui revint auprès de Laurence et s'enferma dans le bureau du vieillard pour procéder à l'inventaire de tous les papiers qui s'y trouvaient.

Pendant ce temps, Cassut était rentré à la fabrique. Depuis qu'Antoinette avait renoncé à tous les plaisirs et se cloîtrait dans sa chambre, Germain déployait une infatigable activité, afin de réparer, autant que possible, le tort immense que ces quatre mois et demi d'abandon presque absolu lui avaient causé. Il avait été obligé déjà de renvoyer une dizaine d'ouvriers, faute de pouvoir leur donner du travail. En vain il était allé relancer les anciens clients de M. Voisin qui l'avaient abandonné. Ceux-ci avaient promis pour la forme de faire de nouvelles commandes, mais il ne connaissaient pas Cassut, ne s'intéressaient aucunement à lui et n'étaient pas revenus.

Des bruits circulaient déjà dans le pays Les dépenses exagérées d'Antoinette et de son mari avaient été une source de scandales. On les accusait de manger leur blé en herbe, on leur reprochait d'avoir renvoyé leur premier commis, qui, disait-on, était plus intelligent sans son petit doigt qu'eux dans toute leur personne ; on ne leur pardonnait pas d'avoir forcé le pauvre M. Voisin à quitter l'usine dès le lendemain de leur mariage.

Tout se sait dans un petit pays. Rien n'échappe à la curiosité des uns, à la

malveillance des autres, à la jalousie de tous. Le même vide qui s'était fait autour de la jeune Antoinette continua autour de Mme Cassut, dont on blâmait hautement la conduite et les excès. Rien de ce qui se passait chez elle n'était ignoré. On alla jusqu'à citer le nombre exact de bouteilles de champagne qu'elle avait bues depuis son mariage.

L'usine de Cassut passa donc pour être le théâtre des plus folles orgies. Lors qu'Antoinette rompit avec cette vie fiévreuse, on prétendit tout bas qu'elle n'avait plus d'argent et que personne ne voulait lui en prêter.

Dès que la déconsidération s'attache à des gens qui y prêtent le moins du monde, le thème varie à l'infini. Les absurdités les plus choquantes trouvent toujours une oreille avide pour les écouter et une langue de vipère pour les répéter.

Ni Antoinette, ni Germain, ne se doutaient assurément qu'ils étaient la fable de Meulan, et que tout le monde avait les yeux ouverts sur leurs actions. Plus que jamais poursuivie par l'idée fixe de fuir la présence de son mari, Antoinette continuait à périr d'ennui dans sa chambre et à dresser la liste du mobilier qu'elle destinait à son appartement de Paris. Germain s'efforçait de relever la fabrique du coup terrible que sa négligence lui avait porté. Le soir, quand il se retrouva enfin, à l'heure du dîner, devant sa femme, qu'il n'avait pas vue depuis la veille à pareille heure, il lui annonça qu'il avait aperçu Roger.

— Comment, Roger ! s'écria Antoinette avec la plus grande agitation. Où l'avez-vous rencontré ?

— A Meulan.

— Dans la rue ?

— Non, à sa fenêtre.

— Quelle fenêtre ?

— Celle du logement qu'il habitait il y a cinq mois.

— Ce n'est pas possible !

— C'est pourtant vrai.

— Comment ! il est ici ! fit Antoinette à demi-voix, avec une consternation qu'elle ne prit pas la peine de cacher.

Elle était si troublée que Germain ne put s'empêcher de le remarquer.

— Ah ça ! qu'as-tu donc ? dit-il. Qu'est-ce que cela peut te faire que M. Roger soit ici ?

Elle ne lui répondit pas, mais elle lui lança un regard de haine auquel il ne se méprit pas.

— Quel regard ! pensa-t-il. Que signifient ce trouble, cette agitation ?...

— Il ne prononça plus un mot. A la dérobée, entre deux bouchées de pain, il se contenta d'observer sa femme. Elle avait repoussé son assiette et s'était accoudée sur la table. Rêveuse, absorbée, les sourcils contractés, les yeux fixes, elle ne songeait plus à boire ni à manger. Elle était là, comme foudroyée. Pendant toute la fin du dîner, elle demeura plongée dans cette méditation et dans cette immobilité, sans toucher à aucun des mets qu'on lui servit.

— A quoi penses-tu donc ? lui demanda Cassut. Tu ne me parles pas de ton

appartement ce soir. La liste des meubles que tu devais acheter n'est donc pas terminée?

— Quel appartement? Quels meubles? fit Antoinette, qui tressaillit comme comme si on l'avait brusquement réveillée.

— Eh bien! ton appartement de Paris...

— De Paris! balbutia-t-elle, encore toute préoccupée. Ah! oui, je me souviens... Vous aviez donc pris cela au sérieux?

— Mais il me semble que tu as soutenu et que j'ai combattu ce projet pendant assez longtemps pour qu'il méritât mon attention.

— Eh bien! j'ai changé d'idée, voilà tout, fit aigrement la jeune femme.

— Quoi! tu ne veux plus aller à Paris?

— Non, répondit-elle en haussant les épaules avec humeur. Laissez-moi donc tranquille!

Germain n'insista pas. Il lui parut étrange que sa femme abandonnât tout à coup un projet qu'elle s'était jusqu'alors si fort acharnée à défendre. Et il lui parut plus extraordinaire encore que cette renonciation subite coïncidât si directement avec le retour de Roger.

Chez lui, pourtant, ce n'était qu'un étonnement, mais non pas encore un soupçon. Dès que le dîner fut achevé, Antoinette se leva de table et remonta dans sa chambre. Quand elle vint desservir, Rose fut très surprise de ne plus voir sa maîtresse dans la salle à manger.

— Tiens! madame n'est pas là? s'écria-t-elle.

— Vous le voyez bien, dit Cassut d'un ton bourru.

— Où donc est-elle?

— Dans sa chambre, sans doute. Les femmes sont si capricieuses...

— Ce n'est pas pour moi que vous dites cela, toujours, fit Rose, tout en continuant son service.

— C'est pour vous comme pour les autres.

— Oh! monsieur veut plaisanter sans doute. Est-ce qu'une femme de chambre peut se permettre des caprices?

— Elle en a pourtant, vous le savez mieux qu'une autre.

— Moi! fit Rose, qui s'arrêta subitement. A propos de quoi monsieur me dit-il cela?

— Oh! faites donc l'ignorante, dit Cassut en haussant les épaules. Allez-vous essayer de me faire croire que vous ignorez le retour de M. Roger?

— M. Roger! répéta la femme de chambre interdite.

Elle était de très bonne foi. Elle avait complètement oublié l'aventure de sa maîtresse et n'avait vu Roger qu'une fois, le jour où il allait dîner chez M. Voisin.

— Peste! répliqua Germain, vous avez le cœur bien oublieux, ma chère. Tant mieux, du reste, car, je vous en préviens, je ne serais pas d'humeur à supporter une liaison semblable.

— Quelle liaison? A qui en avez-vous?

— Comment! ne vous rappelez-vous plus que je vous ai vue, certain soir d'orage, sortir de chez M. Roger et entrer ici par la porte du jardin?

Loin de faire à Rose la moindre confidence, elle la congédia dès qu'elle en eut obtenu les renseignements qui lui manquaient. (Page 1080)

— Ah ! c'est juste, fit Rose, qui partit d'un éclat de rire.

— Encore ! dit Germain en frappant du pied avec impatience. Est-ce toujours par ce ricanement insolent que vous répondrez à mes observations ?

— Mais, monsieur...

— Assez, interrompit Germain, qui n'était pas fâché de passer sa colère sur quelqu'un qui ne pût pas lui tenir tête. Souvenez-vous de ce que je viens de vous

dire. Si jamais je surprends, entre vous et ce Roger le moindre signe d'intelligence, je vous chasse.

— Bien obligé, monsieur, mais s'il n'y a que cela qui vous tourmente, vous pouvez dormir tranquille.

Et, sans vouloir en entendre davantage, elle sortit. A travers la porte fermée, Germain entendit encore retentir ce même éclat de rire qui lui portait sur les nerfs. Il resta seul, très irrité de cette nouvelle impertinence. Quand son courroux se fut apaisé, il se rappela soudain l'air de candeur et de naïve innocence avec lequel Rose avait accueilli le nom de Roger.

— C'est singulier! pensa-t-il. On croirait réellement qu'elle connaît à peine ce de Montmaury. Cependant, ce que j'ai vu, je l'ai parfaitement vu. Rose est bien rentrée ce soir-là par la petite porte du... il est vrai que je n'ai pas distingué son visage; que l'obscurité et le châle dont elle était enveloppée m'ont empêché de la reconnaître à sa tournure... Ce ne serait donc pas elle... mais si ce n'était pas elle, qui serait-ce?

Sur ce terrible point d'interrogation, il s'arrêta. Ainsi qu'il l'avait fait remarquer à Antoinette, il n'y avait que deux femmes dans la maison : la sienne et Rose. S'il avait accusé Rose, tout d'abord, c'est qu'il n'avait pas osé faire à la fille de M. Voisin l'injure de la soupçonner. A présent, il doutait sérieusement. Ce qui le faisait hésiter, c'était la conclusion à laquelle le conduisait fatalement l'incertitude qui s'était emparée de lui; car si ce n'était pas Rose, c'était Antoinette. Ce soupçon, qu'il avait repoussé dans le principe, qu'il s'efforçait même de combattre encore, prenait néanmoins une consistance de plus en plus grande, à mesure que se représentaient à sa pensée les phases cruelles par lesquelles il avait passé depuis son mariage. Il se rappelait avec quelle complaisance Antoinette regardait Roger du temps qu'elle venait à l'atelier. Etait-ce donc pour le voir qu'elle y venait? Trois semaines avant son mariage, elle avait fait inviter Roger à dîner par M. Voisin. Pourquoi l'avait-elle fait inviter? — lui seul!

C'était le lendemain du jour où Germain avait vu sortir une femme du logement de de Montmaury que sa demande avait été agréée. Pourquoi lui avait-on fait attendre cette réponse pendant quinze jours? Espérait-on décider Roger à épouser Antoinette? Etait-ce dans ce but qu'au risque de se perdre de réputation, la jeune fille avait tenté cette démarche compromettante?

Et que d'autres mystères inexplicables se représentèrent alors à sa pensée! Le goût effréné de sa jeune femme pour les plaisirs; l'oubli qu'elle cherchait dans cette vie agitée, qu'elle avait cherché parfois jusque dans l'ivresse; le lit que, le lendemain même de son mariage, elle avait fait installer dans son boudoir; l'obstination avec laquelle elle avait repoussé depuis cette époque les caresses de son mari...

Tout cela avait-il la même cause? Mais oui! C'était depuis le jour où elle avait rencontré Roger, mourant de faim, qu'elle avait plus strictement que jamais condamné sa porte, que son humeur fastasque s'était le plus donné carrière, qu'elle avait conçu le projet d'avoir un appartement à Paris, où se trouvait précisément Roger. Et elle renonçait à cette idée, quand?... le jour où Roger était

de retour à Meulan! Elle l'aimait donc? Qui sait?... des relations coupables existaient peut-être entre eux avant le mariage... A cette seule pensée, la jalousie et la haine que Cassut nourrissait depuis si longtemps contre de Montmaury, et qu'il avait un instant oubliées, se réveillèrent, plus ardentes que jamais. La colère bouillonna en lui; un nuage de sang passa devant ses yeux.

— Ah! s'écria-t-il, que ne l'ai-je tué dans ce bois de Verneuil où je le tenais si bien!

Il sortit, le visage enflammé, l'œil hagard, caressant le couteau qu'il portait toujours dans sa poche. S'il avait rencontré Roger en ce moment, il l'aurait tué. Le grand air et la marche le soulagèrent. Il finit par se calmer.

— Après tout, se dit-il, je suis bien bon de me monter ainsi la tête. Il n'y a peut-être pas un mot de vrai dans tout ce que mon imagination m'a fait entrevoir.

Il allait rentrer, quand il se ravisa.

— Mais au fait, pensa-t-il, pourquoi de Montmaury est-il revenu à Meulan?

Au lieu de regagner la fabrique, il alla au café. Il y mettait rarement les pieds depuis qu'il était marié. S'il y entrait aujourd'hui, c'était dans l'espoir d'apprendre quelque chose. Cet espoir ne fut pas déçu. On n'y parlait que de la maladie de M. Dalbrègue.

En effet, la plupart des bourgeois qui habitent Meulan, en apprenant l'accident dont l'ancien banquier avait été victime, étaient allés lui faire visite ou avaient fait prendre de ses nouvelles. Tout le monde savait dans quelle situation se trouvait le pauvre paralytique.

— C'est le docteur Valnet qui le soigne, disait l'un.

— A la nouvelle de cet événement, racontait l'autre, Roger, son fils d'adoption, qui était à Paris, a quitté une position brillante pour se mettre aux ordres de Mlle Laurence et surveiller ses intérêts. Je l'ai rencontré aujourd'hui; il a repris possession de son ancien logement.

— A la bonne heure! fit observer un troisième, car il n'eut guère été convenable que ce jeune homme habitât sous le même toit que Mlle Dalbrègue.

— Bah! ils sont frère et sœur.

— Pas tout à fait.

— C'est tout comme.

— Oui, mais çà n'empêche pas les sentiments, répliqua un philosophe de l'endroit.

— Sentiment ou non, il fait son devoir, il a raison.

— Assurément, fit l'adjoint.

— C'est un grand cœur, dit le capitaine des pompiers.

— Un joli garçon, affirma le coiffeur.

— Une belle ame, prétendit le bedeau.

— A qui personne n'a rien à reprocher, riposta le percepteur.

— Très bien élevé, ajouta le maître d'école.

— Et bien né, vous pourriez dire. C'est un baron, un vrai baron, dit un entrepreneur.

Cassut ne put supporter plus longtemps cet éloge qui s'échappait de toutes les bouches à la fois. D'ailleurs il avait appris ce qu'il voulait savoir : pourquoi Roger était revenu à Meulan. Dans les idées plus calmes où il se trouvait, cette nouvelle acheva de le rassurer. Non pas complètement, sans doute, mais elle lui démontrait du moins qu'Antoinette et Roger n'étaient pas de connivence.

Quand il rentra, sa femme n'était pas encore couchée. Si elle l'était, elle ne dormait pas, car il vit filtrer la lumière à travers les lames de ses persiennes. Il se coucha, éteignit sa bougie; puis, après avoir gardé pendant une demi-heure l'immobilité la plus absolue, il se releva. Pieds nus, à tâtons, il s'approcha de la porte de communication et colla son œil au trou de la serrure. La lumière brûlait toujours. Antoinette s'était mise au lit. Il ne la voyait pas, mais il l'entendait s'agiter et pousser de profonds soupirs. Après être resté un bon quart d'heure en observation, il était glacé. Il regagna sa couche solitaire, se blottit sous les couvertures pour se réchauffer et finit par s'endormir. Il n'avait rien vu, c'est vrai; mais un vague soupçon lui était resté dans l'esprit.

— C'est égal, avait-il dit en fermant les yeux, bien sûr il y a quelque chose.

De son côté, Rose, après le départ de Cassut, était montée dans la chambre de sa maîtresse et s'était plainte amèrement de la façon dont elle avait été traitée. En vain Antoinette l'avait assurée que la colère de son mari n'était pas redoutable, que ses menaces ne seraient jamais suivies d'exécution.

— C'est égal, madame, dit la femme de chambre, il est dur d'être accusée d'une faute qu'on n'a pas commise.

Antoinette était fort courroucée à son tour.

— De quoi va se mêler M. Cassut? disait-elle. S'imagine-t-il qu'il va nous faire la loi? C'est ce que nous verrons, ajouta-t-elle d'un ton de superbe défi.

Elle-même était fort intriguée du retour de Roger. Elle interrogea sa femme de chambre à ce sujet.

— Eh quoi! fit Rose. Vous ne savez pas ce qui est arrivé chez M. Dalbrègue?

— Comment veux-tu que je le sache? Voilà plus de dix jours que je n'ai franchi la porte de cette maison.

Rose lui raconta alors de quel épouvantable accident M. Dalbrègue avait été victime. Ce fut un trait de lumière pour Antoinette. Jugeant toutes les femmes à son aune, elle crut que Laurence n'avait rappelé Roger qu'afin de se livrer sans crainte à l'amour qu'elle ressentait pour lui.

— Oui, je devine, dit-elle. Le vieux père n'est plus là pour les en empêcher... ils vont s'en donner à cœur joie...

Ses traits se contractèrent affreusement et ses regards étincelèrent.

— Heureusement que je suis là, murmura-t-elle.

Loin de faire à Rose la moindre confidence, elle la congédia, dès qu'elle en eut obtenu les renseignements qui lui manquaient. Il est vrai que Rose n'avait pas grand'chose à apprendre. Elle n'ignorait pas que sa maîtresse était allée chez Roger; et devinait bien dans quel but. L'intérêt avec lequel Antoinette s'informait de lui était donc une nouvelle preuve de l'amour que de Montmaury lui avait inspiré.

Rose ne se trompait pas. Quand la femme de Cassut sentit si près d'elle l'homme qu'elle aimait, elle ne songea plus qu'à se rapprocher de lui. Sa passion avait pris des développements tels que nul obstacle ne devait l'arrêter. Son mari ne fut plus seulement pour elle un objet de haine, mais de profond dégoût et d'insurmontable aversion.

Dès le lendemain, elle ne tenait plus en place. La maison qu'habitait de Montmaury appartenait à une certaine Mme Durand, qui vivait péniblement de deux ou trois mille francs de rentes et qui, pour les accroître, n'avait pas trouvé d'autre ressource que de louer les deux chambres du premier étage, tandis qu'elle habitait le rez-de-chaussée.

Précisément, cette Mme Durand figurait parmi les cinq ou six rares petites bourgeoises qui avaient honoré de leur présence le bal de noces d'Antoinette. La jeune femme se souvint fort à propos qu'elle n'avait pas rendu à Mme Durand la visite d'usage. Elle y alla, parée de ses plus riches atours, et choisit de préférence le fauteuil qu'occupait ordinairement cette dame, à l'angle de la croisée. De cette façon, elle voyait tout ce qui se passait au dehors. Si Roger entrait chez lui ou en sortait, il ne pouvait pas échapper à son regard. Antoinette se montra très aimable envers Mme Durand, et s'excusa beaucoup de ne pas être venue plus tôt.

— Je ne connaissais presque pas Paris, dit-elle, je n'étais jamais allée au théâtre, au bal, au concert; j'ai voulu profiter de mes premiers beaux jours de liberté pour rompre le long carême que j'avais fait au temps où j'étais demoiselle. Aujourd'hui c'est fini. Je rentre dans la vie ordinaire. Aussi mon premier soin a été de remercier les personnes qui n'ont pas cru déroger en assistant à mon mariage. C'est par vous que j'ai tenu à commencer, madame.

Mme Durand était confuse. Elle n'avait pas encore eu le temps de placer un mot.

— J'espère donc, continua Antoinette, que vous voudrez bien me considérer comme votre amie et que vous me permettrez de venir souvent, sans façon, causer un peu avec vous.

— Mais certainement, madame, dit la petite rentière en minaudant. Et me sera-t-il permis, à mon tour, de vous demander des nouvelles de monsieur...

— Précisément, vous avez une vue charmante, interrompit Antoinette, dont les yeux ne quittaient pas la route. On doit être admirablement bien ici pour travailler.

— Très bien, madame. Comment va monsieur...

— Je brode justement un meuble de tapisserie en ce moment, poursuivit la jeune femme. J'apporterai mon ouvrage et je vous tiendrai compagnie, si ce n'est pas trop indiscret.

— Assurément non, madame; mais vous ne me parlez pas de votre mari?

— Il est toute la journée à la fabrique et me laisse absolument seule, ce qui, n'est pas très amusant pour une femme de mon âge.

— C'est vrai.

— Je n'ai même pas chez moi la distraction que vous donne cette maison. La

vue que j'ai de ma chambre est peut-être plus étendue, mais elle est loin d'être aussi gaie que celle dont vous jouissez. Ce chemin, sur lequel passe tant de monde, ces bateaux de toute espèce, qui sillonnent la rivière, donnent au paysage un aspect tout à fait réjouissant.

— N'est-ce pas? fit Mme Durand, dont l'amour-propre de propriétaire était délicieusement chatouillé.

— Oui, la maison ne doit pas être bien grande, mais elle est admirablement située.

— Elle n'est pas très grande, en effet, dit la rentière. Et pourtant elle l'était encore trop pour moi depuis le départ de mon fils.

— Ah! c'est juste, vous avez un fils.

— Un grand garçon de vingt-trois ans, oui, madame. Arthur — il se nomme Arthur; peut-être ne le saviez-vous pas?...

— Je l'ignorais, en effet.

— Un bien joli nom, n'est-ce pas madame?

— Ravissant, madame.

— Arthur, vous disais-je, a voulu absolument s'engager. Il est maintenant sous-officier de lanciers, et il porte l'uniforme... vous verrez, madame. A son premier congé, je vous le présenterai. Il est beau comme l'Antinoüs... Seulement il est toujours à court d'argent. Aussi j'ai loué les deux chambres qu'il occupait à un charmant jeune homme... Mais au fait, vous le connaissez, mon locataire. Il a été commis principal chez monsieur votre père. A propos, comment va-t-il, ce cher M. Voisin ?

— Bien, très bien, je suppose.

— Comment! vous ne le voyez donc pas?

— Rarement. Vous savez que quand mon père a une idée en tête...

— Oui, on me l'a dit. Pauvre cher homme! Si bon, si honnête, avoir des lubies semblables!

— Vous me disiez donc, fit Antoinette, que vous aviez pour locataire un ancien employé de mon père?

— Oui, M. de Montmaury.

— Ah! très bien. C'est donc chez vous qu'il demeurait? demanda effrontément Antoinette.

— Et qu'il demeure encore, madame.

— Mais on m'avait dit qu'il avait quitté Meulan.

— Pendant cinq mois, mais il est de retour depuis avant-hier.

— Pour longtemps?

— Je le suppose.

— Ah! Et savez-vous pourquoi il y est revenu?

— Non, pas précisement; mais ce doit être à la suite de l'accident survenu à M. Dalbrègue.

— En effet, j'ai entendu parler de cela.

— Oh! le malheureux est complétement perdu.

— Qui vous l'a dit?

— Le médecin de Meulan, que Mlle Laurence avait fait appeler.

— Il est donc en danger de mort? demanda Antoinette.

— Pas immédiatement, madame; mais il est entièrement paralysé, et l'on ne sait malheureusement pas combien de temps cela peut durer. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il est incapable de parler, d'agir ni de penser. Le domestique de la maison a été spécialement attaché à son service, et, pas plus tard qu'hier, M. Roger a vendu le cheval au loueur de Meulan.

— C'est lui qui vous a fourni tous ces détails?

— M. Roger! Ah! il n'y a pas de danger. En voilà un qui n'est pas bavard! Très poli, par exemple! Il ne manquerait jamais, quand il passe près de moi, de m'ôter son chapeau, avec un « bonjour ou bonsoir, madame Durand. »

— Alors, comment êtes-vous si parfaitement renseignée?

— Eh! ma chère dame, si le bon Dieu vous a fait une langue c'est pour s'en servir. On va, on vient, on cause à gauche, à droite, on finit toujours pour apprendre quelque chose. Tout le pays sait ce que je viens de vous raconter.

— Et M. de Montmaury, que fait-il?

— Je l'ignore, madame. Je crois cependant que Mlle Laurence l'a prié de s'occuper des intérêts de son père, puisqu'il a vendu le cheval hier et qu'il va tous les jours chez M. Dalbrègue.

— Ah! fit Antoinette, dont les regards s'allumèrent d'un feu sombre. Il y va tous les jours?

— Tous les jours... je n'en sais rien encore. Il y est allé hier, il y est retourné aujourd'hui. Ira-t-il demain? Je ne puis pas vous l'affirmer.

— C'est juste, dit la jeune femme avec effort.

Elle se leva et adressa à Mme Durand son plus gracieux sourire.

— Ainsi, reprit-elle, vous me promettez de venir me voir?

— Certainement, madame.

— Et vous m'autorisez, en attendant, à venir vous importuner chaque fois que le hasard me conduira par ici?

— J'en serai très flattée.

Antoinette prit congé. Elle savait tout ce qu'elle voulait savoir; mais elle n'avait pas vu Roger! Le lendemain, elle revint et apporta sa tapisserie. Le surlendemain, les jours suivants, elle passa toutes ses journées chez Mme Durand. Toujours avec aussi peu de succès, Roger demeurait invisible. Enfin, le septième jour, Mme Durand la vit bondir de son fauteuil et courir vers la porte.

— Qu'avez-vous donc? lui demanda-t-elle.

— Je me suis piquée avec mon aiguille, répondit Antoinette, et je me suis fait un mal...

— En effet, vous en êtes toute rouge, ma chère dame. Voyons.

Fort heureusement, on frappa au même instant à la porte du petit salon.

— Entrez, dit Mme Durand.

La porte s'ouvrit, et Roger parut. Il ne fut pas maître d'un mouvement de surprise, en apercevant Antoinette, tête nue et tenant à la main un ouvrage de

tapisserie. Pourtant il s'inclina poliment devant elle, et se tournant vers Mme Durand :

— Madame, lui dit-il, j'ai reçu ce matin de Paris une lettre dans laquelle un de mes amis, M. Raymond, m'annonce sa visite très prochaine. S'il se présentait en mon absence, vous le prieriez d'attendre dans ma chambre, à moins qu'il ne soit trop pressé. Dans ce cas, soyez assez bonne pour m'envoyer prévenir chez M. Dalbrègue.

— Je n'y manquerai pas, monsieur.

— M. Raymond. Vous retiendrez bien ce nom, n'est-ce pas?

— Soyez tranquille monsieur Roger.

Montmaury salua et sortit. Ce qui avait fait bondir Antoinette de son fauteuil, c'est qu'à travers les carreaux elle avait vu passer Roger. Sa prétendue piqûre était un mensonge, mais non pas sa rougeur. En reconnaissant de Montmaury, son cœur avait failli éclater, tant le sang y avait afflué avec violence. Elle-même n'aurait jamais cru ressentir à sa vue une semblable secousse.

Ce fut bien pis encore quand Roger entra dans la pièce où elle se trouvait. Ses jambes défaillirent et son cœur se mit à battre si fort, qu'on l'aurait distinctement entendu si le silence qui avait accueilli l'arrivée de Roger eût duré quelques instants de plus.

Dès qu'il eut disparu, elle sentit autour d'elle un vide immense; un léger tressaillement s'empara de tous ses membres, et sa faiblesse devint si grande qu'elle faillit perdre connaissance. Mme Durand s'en aperçut.

— Eh bien! qu'avez-vous donc? demanda-t-elle.

— Rien.... balbutia Antoinette... un léger malaise... un verre d'eau seulement.

— Bon! fit Mme Durand en souriant, nous connaissons cette maladie-là. C'est celle de toutes les jeunes femmes.

— Comment? dit Antoinette, qui ne comprenait pas.

— Cela signifie que vous allez bientôt être mère, sans doute, répondit Mme Durand en lui versant à boire.

— Mère, moi! Ah! que le ciel m'épargne cette honte! s'écria Antoinette avec un geste d'horreur.

Elle but d'un seul trait le verre qu'on lui tendait, mit son chapeau à la hâte et s'en alla. Quand elle rentra chez elle, Germain revenait de l'usine et changeait d'habits. Sur la cheminée il avait posé un petit paquet enveloppé de papier bleu. Par curiosité, Antoinette le prit et voulut l'ouvrir.

— Ne touche pas à cela! s'écria Germain. C'est du poison, et il y en là de quoi tuer vingt personnes.

— Ah! dit Antoinette sans le quitter du regard.

— Oui, poursuivit Cassut, c'est un nouveau produit que nous fabriquons.

— Il est donc bien dangereux?

— Si dangereux que je viens d'en donner gros comme un grain de blé à un lapin, et qu'il est tombé foudroyé.

— De sorte, dit Anteinette, que pour un homme il en faudrait...

Ce fut à la lueur de ce flambeau solitaire qu'Antoinette se remit à l'ouvrage. (Page 1090.)

— Gros comme un pois, peut-être.

— Et comment s'appelle ce produit?

— Ah! pour le moment, c'est un mystère, fit Germain.

— C'est donc un produit nouveau?

— Sous cette forme, oui; quoiqu'il se compose de deux produits déjà connus, dit Cassut.

Il allait se laisser entraîner peut-être à de plus longues explications, quand Antoinette l'interrompit brusquement.

— Après tout, qu'est-ce que cela me fait? dit-elle. Seulement, vous avez raison : ce sont des choses qu'il ne faut pas laisser traîner.

En disant ces mots, elle prit le paquet et le mit dans un tiroir de la commode.

— Le paquet est là, reprit-elle en lui montrant l'endroit. Si vous en avez besoin demain matin, vous l'y retrouverez.

Ils se mirent à table et dînèrent. Comme toujours, un silence de glace présida au repas, et, dès qu'il fut terminé, Antoinette regagna sa chambre. Le lendemain, en se levant, Cassut ouvrit le tiroir de la commode, afin d'y reprendre l'échantillon du nouveau produit qu'il avait fabriqué. Il devait, le jour même, aller le présenter à plusieurs de ses clients. Au moment de le glisser dans sa poche, il s'arrêta pour l'examiner.

— Tiens ! murmura-t-il, je croyais qu'il y en avait davantage.

Pensant s'être trompé, il le prit avec un geste d'incertitude et s'en alla.

Quand vint l'heure du déjeuner, il s'habilla. Il allait partir, lorsque, en traversant l'antichambre, il rencontra Mme Durand qui arrivait.

— Ah! c'est vous, M. Cassut, dit-elle. Ce n'est pas malheureux ! J'ai passé toute la semaine à demander de vos nouvelles.

— A qui donc? demanda Germain surpris.

— A votre femme.

— Vous l'avez donc vue cette semaine?

— Tous les jours que Dieu fait elle vient chez moi. Elle ne vous l'a pas dit ?

— Elle peut bien m'en avoir parlé, répondit Cassut ; mais j'ai tant d'autres choses en tête... Aujourd'hui encore, je vais à Paris pour lancer un nouveau produit...

— Oui, oui, poursuivit Mme Durand, votre femme vient sans façon à la maison, elle apporte son ouvrage, nous travaillons, nous bavardons...

— Est-elle prévenue de votre arrivée?

— Je le pense. La femme de chambre, qui m'a ouvert la porte, a dû l'avertir de ma visite. Et tenez, la voici qui descend l'escalier. Est-elle gentille! Ah ! vous êtes un heureux mari, monsieur Cassut!

— Oui, je suis bien heureux, fit Germain en poussant un profond soupir.

— Et, se tournant vers sa femme :

— Je te laisse avec madame, lui dit-il, je pars pour Paris à l'instant.

Antoinette ne parut que médiocrement satisfaite de la visite de la rentière.

— Vous avez causé avec mon mari ? demanda-t-elle.

— Oh! fort peu, madame. Je lui ai dit que je m'étais informée de lui tous ces jours-ci et que nous étions une paire d'amies.

— Ah ! fit la jeune femme visiblement contrariée, vous lui avez dit...

— Que vous veniez me voir tous les jours. Est-ce que j'ai mal fait? dit Mme Durand.

— Du tout, chère dame, répliqua vivement Antoinette avec un sourire forcé.

Elles causèrent alors de choses et d'autres, jusqu'à ce qu'Antoinette lui proposât de l'accompagner chez elle.

— Très volontiers, dit Mme Durand. Allez mettre un chapeau, je vous attends.

Quelques minutes après, elles quittaient la maison. Pendant ce temps, Germain s'était dirigé vers la station, avait pris son billet et roulait à toute vapeur vers Paris. En chemin de fer, la visite de Mme Durand lui revint à la mémoire.

— C'est singulier, pensa-t-il. A quel propos Antoinette s'est-elle liée avec cette vieille bavarde, au point d'y aller tous les jours? Elles ne sont ni du même caractère, ni du même âge. Antoinette est jeune et dépensière, l'autre a quarante-six ans et couperait un liard en quatre...

Tout à coup, il se rappela que la maison de Mme Durand était située au bord de l'eau et que Roger demeurait chez elle. Les soupçons qui l'avaient assailli les jours précédents se représentèrent à sa pensée.

— Est-ce que décidément Antoinette songerait encore à de Montmaury? se dit-il. Est-ce que cette vieille sorcière y prêterait les mains? Ils seraient donc d'accord tous les trois pour me tromper?...

Il fut sur le point de descendre de wagon à la première station et de revenir à Meulan par le train suivant; mais il réfléchit que cela ne l'avancerait pas à grand'chose et continua sa route. Seulement il releva la tête avec un geste menaçant.

Quant à Roger, il ne se doutait assurément pas que son retour à Meulan soulevât de si gros orages dans le ménage des Cassut. S'abandonnant sans contrainte à l'amour dont il était possédé et qu'il s'était bien juré de ne pas trahir, il s'enivrait chaque jour de la vue de Laurence et prolongeait à dessein l'inventaire qu'il avait commencé des papiers de M. Dalbrègue.

En effet, il avait trouvé dans le tiroir-caisse du bureau de l'ancien banquier deux petits registres, tenus avec un ordre parfait, contenant : l'un, la liste des valeurs immobilières, des locations, des revenus de chacune d'elles; l'autre, la liste numérotée des valeurs mobilières, avec leur date d'échéance et le chiffre que les coupons devaient fournir tous les semestres.

Rien n'était donc plus limpide. Il suffisait à Roger de consulter le total des sommes encaissées pendant le courant de l'année, pour s'assurer s'il y avait des termes à toucher ou des coupons à détacher. Il n'avait donc pas eu de peine à constater que les termes d'octobre n'étaient pas payés. Probablement les concierges des deux maisons de M. Dalbrègue avaient l'argent entre les mains et ne l'avaient pas versé. De même, les coupons d'octobre de certaines obligations de chemin de fer n'avaient pas encore été détachés. Dès le troisième jour, Roger avait signalé à Laurence ces deux retards.

— En effet, avait-elle dit. Je me souviens à présent que mon père ne voulait toucher ces diverses sommes que lors de son retour à Paris.

— Faut-il aller les réclamer de votre part?

— Oui, si cela ne vous dérange pas trop.

— Veuillez alors me donner une lettre autorisant vos concierges à me remettre

cet argent. Quant aux coupons, nous les détacherons ensemble, vous les compterez et j'en verserai le montant entre vos mains.

— Vous plaisantez ? Compter les coupons !

— Oui, certes. Maintenant que vous allez avoir le gouvernement de la maison, il est indispensable que vous soyez au courant de tout.

— Mais je ne connais rien aux affaires ! se récria la pauvre enfant.

— Je vous forcerai à y connaître quelque chose, riposta Roger. Je vous prépare un tableau qui vous donnera en marge le nom et la nature de toutes vos propriétés mobilières et immobilières, avec la date précise, à laquelle vous devrez en percevoir les revenus, de sorte que vous n'aurez qu'à y jeter les yeux pour connaître, mois par mois, les sommes que vous aurez à encaisser.

— Ah ! si ce n'est pas plus difficile que cela, dit Laurence en riant, je me sens de force à me mêler d'affaires.

Le lendemain, en effet, elle remit à Roger la lettre qu'il avait demandée, et détacha avec lui les coupons d'obligations.

Ce détail est puéril, certainement; mais pendant cette occupation, aride pour tant de simples rentiers, Laurence et Roger étaient l'un près de l'autre. Leurs fronts se penchaient, le contact de leurs cheveux les faisait frissonner, leurs mains se touchaient, leur haleine se confondait. Roger ne sut pas résister au plaisir de prolonger ce tête-à-tête, plein de délicieux rapprochements.

Le soir, quand il revint de Paris, ce fut à recommencer. Il fallut compter l'argent qu'il avait rapporté, mettre les billets de banque dans le portefeuille, empiler les pièces d'or et d'argent, les aligner sur la tablette de la caisse. Les pauvres enfants jouaient avec le feu et ne s'en apercevaient pas. Laurence, séduite par la nouveauté de cette occupation, témoignait une joie presque enfantine, prenait l'or dans sa petite main, allait le mettre en place, revenait au bureau, retournait à la caisse, aussi affairée que si elle avait remué des millions.

— Quinze mille francs pour trois mois ! s'écria-t-elle enfin quand la vérification fut terminée. Mon Dieu ! que nous sommes riches ! Qu'est-ce que l'on peut faire d'une somme pareille ?

Roger sourit. C'était pour lui une jouissance ineffable que d'assister à ces étonnements naïfs, d'admirer cette grâce mutine et cette angélique jeune fille, qui ignorait sa beauté comme elle ignorait sa fortune.

Quant à M. Dalbrègue, il n'allait pas mieux. M. Valnet commençait presque à désespérer de lui. Il avait envoyé le fauteuil dans lequel le paralytique aurait dû faire une promenade quotidienne, mais le temps était si obstinément exécrable qu'il n'y avait pas moyen d'exposer le malade à de semblables intempéries.

Si, par suite de l'immobilité à laquelle il était réduit, M. Dalbrègue éprouvait une nouvelle attaque, il succomberait infailliblement. Le docteur n'hésita pas à communiquer ses craintes à Roger, et le chargea de préparer Laurence à ce douloureux mais très probable événement.

— Cependant, ajouta M. Valnet, je ne me prononce pas définitivement. Avec

des soins et du beau temps, notre pauvre ami peut vivre encore quelques mois, quelques années même.

Roger remplit, avec toute la délicatesse possible, auprès de la jeune fille, la mission que le docteur lui avait confiée.

— S'il ne faut que des soins, dit-elle, mon père n'en manquera pas. Quant à du beau temps, je prierai Dieu avec tant d'ardeur qu'il m'exaucera.

Roger continuait toujours son inventaire. Au bout de huit jours, tout était en ordre, et il avait dressé pour Laurence le tableau qu'il lui avait annoncé. Il la conduisit dans le cabinet et lui montra ce qu'il avait fait. La jeune fille fut tout étonnée de trouver si simple, grâce à cet ingénieux tableau, ce qu'elle se figurait si compliqué.

Roger fut très prolixe et accumula les explications. Une fois encore, la dernière peut-être, il voulait jouir des délicieux instants que ce nouveau tête-à-tête lui faisait passer. Il était si pénétré de son sujet, s'expliquait avec tant d'animation jetait sur Laurence des regards si pénétrants, qu'elle ne put s'empêcher de s'écrier :

— Décidément, Roger, vous êtes l'intelligence même. Je ne veux jamais avoir d'autre homme d'affaires que vous.

De Montmaury, dans un élan irrésistible, lui prit la main et y déposa un baiser brûlant.

— Ah ! dit-il, ne suis-je pas à vous, tout à vous ?

X

COMMENT ANTOINETTE ET ROGER SE TROUVÈRENT DE NOUVEAU EN PRÈSENCE

Laurence ne retira même pas sa main. Y avait-il rien de plus naturel que ce que faisait et disait Roger ?

Mais lui, comprenant son imprudence et redoutant sa faiblesse, se leva tout à coup pour s'arracher à ces enivrements.

— Au revoir ! petite sœur, lui dit-il avec effort.

Et il eut le courage de s'en aller. Alors il rentra chez lui, ferma sa porte, se laissa tomber dans un fauteuil et récapitula par la pensée tous les bonheurs qu'il avait savourés depuis quelques jours.

L'instinct d'Antoinette ne l'avait donc pas trompée, quand elle avait deviné d'abord que de Montmaury aimait Laurence, et quand elle avait vu ensuite dans l'accident dont M. Dalbrègue avait été victime, un moyen fatal pour les deux amants de se livrer sans contrainte à leur passion. Il est vrai que son imagina-

tion ardente, depuis longtemps excitée par des lectures malsaines, l'emportait bien au-delà de la vérité, et qu'elle n'était pas loin de voir un crime là où n'y avait en réalité que les préludes chastes et purs d'un amour naissant.

C'est précisément à cause de cela que sa jalousie était plus violente. Elle, qui se serait livrée si volontiers, ne pouvait pas s'imaginer que Laurence et Roger en étaient encore à s'avouer franchement qu'ils aimaient. Elle ne put se résoudre à leur permettre de goûter impunément les ineffables voluptés auxquelles elle aspirait vainement depuis si longtemps.

Pendant la journée qu'elle passa chez Mme Durand, elle s'enquit habilement des moindres détails de la vie de Roger. Cette vie était si régulière que tout le monde y lisait comme s'il eût habité une maison de verre. Elle sut donc que, tous les soirs, entre huit heures et huit heures et demie, Roger rentrait chez lui, lisait ou travaillait jusqu'à dix heures et se couchait.

Personne mieux que Mme Durand ne pouvait fournir des renseignements plus précis. Elle demeurait au-dessous de son locataire, entendait le bruit de ses pas et se rendait compte de ses moindres mouvements. Antoinette n'hésita plus. Elle résolut de recourir au moyen qu'elle avait employé une première fois et d'aller chez Roger. Et, comme il n'y avait jamais loin chez elle du projet à l'exécution, elle se décida à y aller le soir même. Au lieu de rentrer chez elle, où elle trouverait Germain, où elle serait obligée de recourir à la ruse, pour s'échapper, elle voulut rester à dîner chez Mme Durand. L'avare rentière ne s'en souciait pas.

— Oh! ne vous mettez pas en frais pour moi, dit la jeune femme, je ne mange presque rien.

Quelque envie qu'elle en eût, Mme Durand ne pouvait guère refuser. Pendant qu'Antoinette travaillait, elle prépara une maigre soupe à l'oseille, fit griller deux minces côtelettes, au bout desquelles elle servit un restant de gruyère. Elle arrosa ces mets peu recherchés d'une bouteille de vin du pays, et ce fut tout. Peu importait à Antoinette. Elle n'avait pas trompé Mme Durand : elle grignota du bout des dents ce repas peu engageant.

A sept heures et demie, le festin était terminé. La jeune femme reprit sa tapisserie Dès que la nuit était venue, la rentière avait prudemment fermé les volets de son rez-de-chaussée et avait allumé une bougie. Ce fut à la lueur de ce flambeau solitaire qu'Antoinette se remit à l'ouvrage.

Elle ne voyait plus rien de ce qui se passait au dehors, mais elle entendait marcher sur le chemin, tout près de la maison, et prêtait une oreille avide. Vingt fois, elle arrêta l'élan de son aiguille pour mieux écouter. Huit heures venaient de sonner et Roger n'était pas encore rentré. Enfin, un pas précipité retentit au dehors. La porte qui donnait sur le chemin s'ouvrit, et l'escalier cria sous le pas agité du jeune homme.

— Ah! voilà M. Roger qui rentre! s'écria Mme Durand.

Si elle avait regardé Antoinette en ce moment, elle l'aurait vue pâlir subitement et respirer avec peine. La jeune femme essaya pendant dix minutes en-

viron de faire quelques points, mais elle ne put y parvenir. Sa main tremblait un brouillard s'étendait devant ses yeux.

— Je n'y vois plus, dit-elle.

— Eh bien ! il faut rentrer chez vous, ma chère, conseilla Mme Durand. Il se fait tard, le temps est horriblement noir, M. Cassut n'est pas prévenu et vous attend sans doute avec impatience...

— Quelle heure est-il donc? demanda Antoinette avec une feinte naïveté...

— Huit heures vingt-cinq minutes.

— Déjà ! s'écria la jeune femme.

Elle se leva précipitamment, roula sa tapisserie, mit son chapeau et ses gants.

— Au revoir, ma bonne dame, dit-elle, et à bientôt. Je vous laisse ma tapisserie, afin d'avoir les mains libres pour me retrousser.

Mme Durand voulait absolument l'accompagner jusqu'au détour de la rue. Antoinette s'y opposa et ne lui permit même pas de quitter le petit salon où elle se trouvait. Elle avait remarqué, en effet, que la porte de la rue était fermée. Or, comment l'aurait-elle ouverte, une fois qu'elle se serait trouvée dehors?

Elle sortit à la hâte de chez la rentière, ouvrit la porte de la rue et la ferma à grand bruit, afin de laisser croire qu'elle était partie, tandis qu'elle montait l'escalier à pas de loup et s'arrêtait pour reprendre haleine sur le palier du premier étage. Elle suffoquait. Elle était dix fois plus émue que le jour où elle était venue pour la première fois chez Roger. C'est que, ce jour-là, elle ne commettait qu'une inconséquence, et qu'aujourd'hui c'était d'une faute, presque d'un crime, qu'elle allait se rendre coupable.

Enfin elle se décida à frapper timidement à la porte de de Montmaury. Très étonné, car aucun bruit préalable ne lui avait annoncé une visite, il ouvrit et ne put réprimer un geste d'impatience en reconnaissant Mme Cassut. Elle n'était pas encore bien remise de l'émotion qu'elle éprouvait. Elle s'assit, sans y avoir été invitée, osant à peine lever les yeux. Cependant, il fallait en finir. Elle s'enhardit.

— Monsieur, dit-elle, c'est encore moi, et je m'aperçois à votre visage que ma visite ne vous est pas agréable.

— Vous vous méprenez, madame. Votre visite me surprend un peu, voilà tout.

— Je le conçois, monsieur. Vous devez voir vous-même que ce n'est pas sans un certain trouble que je suis ici.

— Pourquoi, madame? Parlez. De quoi s'agit-il?

— Vous me le demandez ! fit Antoinette interdite. Comment, vous avez oublié qu'il y a six mois j'ai déjà franchi le seuil de cette porte !

— Je m'en souviens madame; mais les affaires dont vous avez bien voulu m'entretenir à cette époque ont eu un dénouement qui ne peut plus vous fournir aucun prétexte de ce genre.

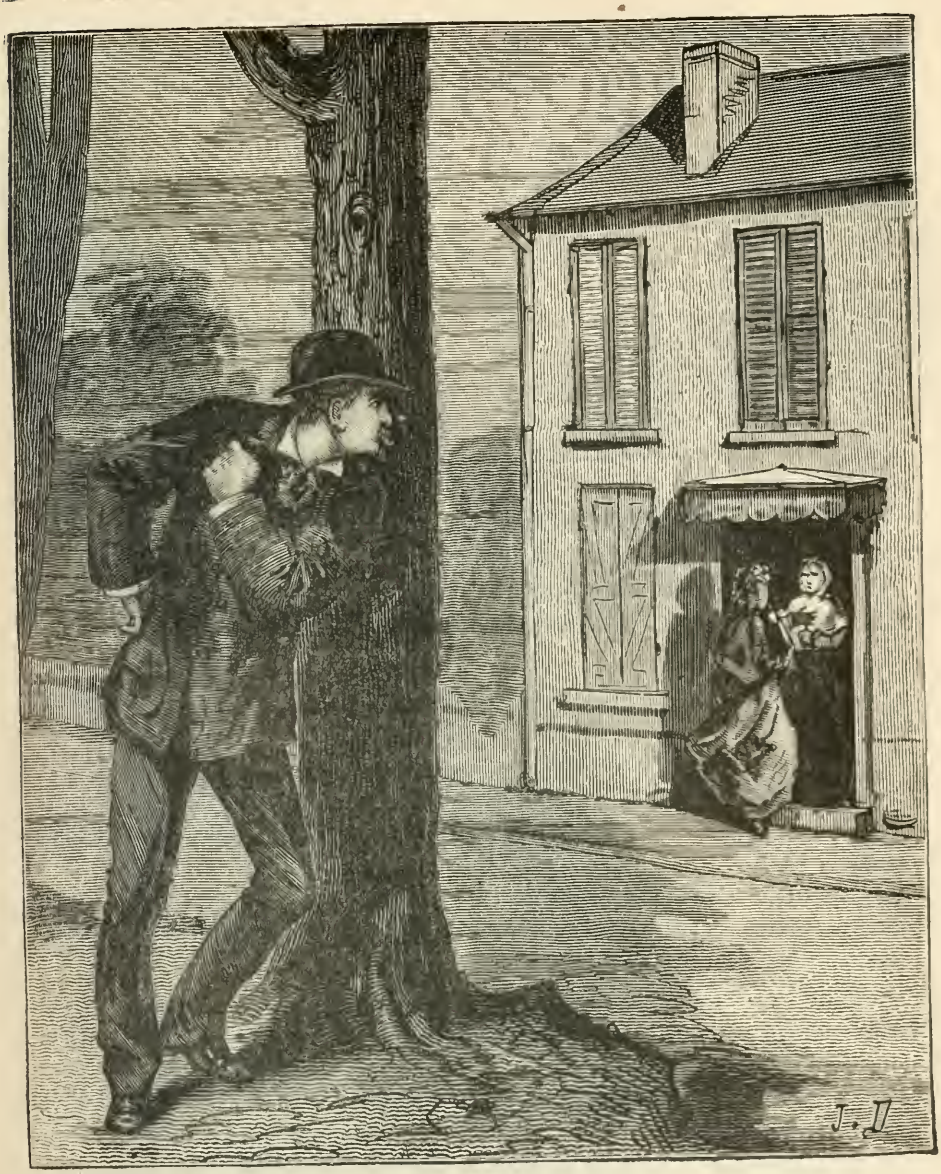
— Les affaires! dit Antoinette avec amertume. Ne vous ai-je donc parlé que d'affaires, monsieur? Ne vous ai-je pas dit que je vous aimais?

— Je me le rappelle également, madame, mais il me semble bien difficile à présent...

— Oh ! je sais ce que vous allez me dire, interrompit la jeune femme. Vous avez raison. Oui, dans un mouvement de dépit, j'ai fait une faute ! une faute qui n'a pas même d'excuse à mes yeux, car j'en suis la première victime. J'ai cru que je pourrais vous oublier, Roger. Vous oublier ! Hélas ! Etait-ce possible? Ah ! si vous saviez ce que j'ai souffert le jour où je me suis trouvée seule en présence du misérable auquel je m'étais livrée ! Je croyais me venger de vous : c'est moi qui m'étais mise à la torture. Non, vous ne pouvez pas vous figurer la cruauté de mon supplice et la honte dont tout mon être frémissait. Il fut de courte durée, je vous en réponds, cet épouvantable supplice ! Le lendemain de mon mariage, Germain avait sa chambre, moi la mienne. Il était devenu pour moi un objet de haine.

Alors j'essayai de m'étourdir. A force de lasser mon corps et mes sens, d'épuiser tous les plaisirs, je me flattais d'arriver au repos, de chasser votre image qui me poursuivait comme un remords. Je ne pus y parvenir. Ah ! le soir où je vous vis, pâle, mourant de faim, tendant vers moi, pour implorer ma pitié, cette main que j'aurais couverte de mes larmes et de mes baisers... ce soir-là je le vois encore, toujours... L'homme qui était devenu mon mari, auquel j'étais enchaînée pour la vie, m'inspira un dégoût et une aversion que je ne saurais vous définir. Il avait osé rire de votre malheur, de votre malheur qu'il avait causé, l'infâme ! Pouvais-je lui pardonner jamais? Vous aviez imploré ma pitié, vous aux pieds de qui je me serais prosternée pour vous épargner un chagrin ! N'était-ce pas à moi d'implorer la vôtre? L'amour qui me consumait n'était-il pas plus violent encore que le jour où je vous en avais fait le premier aveu ? Ne sentez-vous pas qu'aujourd'hui même il me dévore et que mon cœur se déchire ? Oui, Roger. C'est pour m'y livrer tout entière que j'ai répudié la vie de désordre au sein de laquelle j'avais vainement cherché l'oubli. Ah ! si vous l'entendiez parler, mon cœur ! s'il pouvait vous peindre l'amour ardent dont il est pénétré, s'il avait le don de traduire ce que mes lèvres sont impuissantes à exprimer, vous seriez touché, Roger, du misérable état auquel il m'a réduite et vous pardonneriez à mon inexpérience la faute qu'elle a commise.

Savez-vous comment je vis depuis que vous êtes de retour à Meulan ? Je ne vis plus que pour vous et par vous. Dès que j'ai quitté ma chambre, j'arrive ici, chez Mme Durand. Penchée toute la journée à sa fenêtre, je tressaille d'allégresse chaque fois que je vous vois passer, et mon cœur bat si fort dans ma poitrine que j'ai souvent espéré qu'il allait éclater. Oui, j'en suis venue à ce point, Roger, que je préférerais mille fois la mort à votre indifférence. Tenez, dit-elle en se laissant glisser lentement sur les genoux, voilà où j'en suis réduite, Roger. Ce n'est plus vous qui me tendez la main, c'est moi qui élève à mon tour vers vous mes mains suppliantes. Ayez pitié, je vous en conjure ! Faites-moi l'aumône d'un regard ! Aimez-moi ! Tirez-moi de l'enfer où je brûle ! Sauvez-moi du désespoir, de la mort ! Ah ! reprit-elle en se meurtrissant la poitrine, parle donc,



Puis il vit Madame Durand sortir de chez elle, tenant une bougie à la main. (Page 1095.)

mon cœur! Trouve donc l'éloquence qui me manque pour l'attendrir, ou tue-moi.

Elle s'affaissa, haletante, les yeux baignés de larmes. Elle était si sincère, si vraiment émue, si belle ainsi, que Roger en eut pitié.

— Voyons, dit-il en la relevant avec bonté, écoutez-moi, Antoinette. Je vous comprends, je vous excuse, je vous pardonne; mais comment voulez-vous que

j'accepte l'amour que vous venez m'offrir? Ah ! si vous étiez libre, si entre vous et moi ne s'interposait pas inévitablement votre mari, je pourrais hésiter. Le courage humain à des bornes...

— Quoi ! s'écria-t-elle. Si j'étais libre, vous consentiriez donc...

— Je n'ai pas dit cela, protesta vivement Roger, effrayé des imprudentes paroles qu'il avait prononcées. J'ai voulu vous faire entendre, il est vrai, que dans ce cas-là seulement, un rapprochement serait possible; mais j'ajoute que ce cas ne peut pas se présenter. Germain est jeune, vigoureux, bien portant.

Il s'arrêta tout à coup pour écouter. On venait de frapper violemment à la porte extérieure de la maison.

Antoinette prêta l'oreille de son côté. Mme Durand était allé ouvrir la porte et avait échangé avec une personne inconnue quelques paroles que n'entendirent ni Roger ni la jeune femme. Enfin, au bout de trois ou quatre minutes, la porte se referma.

— C'est singulier ! dit de Montmaury à demi-voix. Qui donc peut être venu à pareille heure ? Est-ce que M. Dalbrègue irait plus mal ?

Il écouta de nouveau, croyant que sa propriétaire allait monter ou l'appeler... Non. Le plus profond silence régna de nouveau dans la maison. Il se tourna alors vers Antoinette.

— Pent-être est-on venu vous chercher, madame, lui dit-il, sans dissimuler son inquiétude.

— Me chercher, moi ! Qui donc ?

— Votre femme de chambre, votre mari...

— Allons donc ! c'est impossible, répondit Antoinette, qui n'était pas très rassurée.

— Nul ne le désire plus ardemment que moi, madame; mais, si je ne me suis pas trompé, voyez à quoi vous vous êtes exposée !

— Eh ! que m'importe ? fit-elle avec un geste de lassitude.

— Mais il m'importe beaucoup à moi, riposta Roger. Je suis pauvre, sans fortune, je n'ai au monde que ma réputation d'honnête homme à sauvegarder.

— Quoi ! vous avez peur, vous !

— J'ai peur de la médisance et de la calomnie, oui, madame. Vous savez aussi bien que moi quelles en sont les conséquences. La lettre anonyme que vous avez adressée jadis à M. Dalbrègue m'a forcé de quitter une maison dans laquelle j'avais été élevé, d'abandonner un vieillard qui m'avait comblé de ses bienfaits, et qui a succombé loin de moi à une horrible maladie, dont ma sollicitude et mes soins auraient peut-être empêché les ravages.

Et, comme Antoinette courbait la tête au souvenir de cette lâcheté :

— Croyez-moi, madame, poursuit Roger, retournez en paix chez vous. Croyez à la sincère compassion que vous m'inspirez, mais n'attendez pas de moi davantage que cette compassion purement chrétienne.

— C'est la condamnation de mon amour que vous venez de prononcer, Roger dit la jeune femme d'une voix altérée. Que Dieu vous épargne les remords qui m'ont poursuivie !

A ces mots, elle se dirigea vers la porte. De Montmaury fut sur le point de la retenir et de lui demander le sens de ces paroles énigmatiques; mais il ne tenait pas à provoquer de nouvelles explications. Il descendit avec elle et lui ouvrit la porte de la rue. Au moment où elle allait sortir, Mme Durand ouvrit de son côté la porte de son appartement et parut sur le seuil, tenant une bougie à la main.

— Ah çà! qu'est-ce que cela signifie? demanda-t-elle. En voilà des allées et des venues!

En l'apercevant, Antoinette s'esquiva assez rapidement pour que la rentière n'eût pas le temps de distinguer son visage. Elle vit seulement que c'était une femme et que cette femme sortait de l'appartement de Roger. Celui-ci ferma précipitamment la porte de la rue.

— Comment monsieur! s'écria Mme Durand, vous vous permettez de recevoir des femmes ici dans ma maison!

— Je vous en conjure, madame, pas de bruit! fit Roger. Croyez que je ne suis ni moins ému ni moins étonné que vous de la singulière visite que j'ai reçue.

— Comment que vous avez reçue? dit la rentière. N'est-ce pas vous qui l'avez amenée ici quand vous êtes rentré?

— Non, madame, je vous assure...

— Vous me trompez, monsieur. J'étais là avec Mme Cassut lors de votre arrivée et je sais fort bien que personne n'est venu chez vous depuis huit heures.

Montmaury sentit la justesse de cette irréfutable logique. Il ne pouvait cependant pas vendre Antoinette pour se disculper!

— Vous avez raison, madame, confessa-t-il. J'ai trouvé à la porte de la maison cette personne, qui m'attendait, et qui m'a demandé des explications qu'il m'était impossible de lui refuser.

— A la bonne heure! fit Mme Durand. Et moi qui aujourd'hui même faisais à Mme Cassut l'éloge de votre conduite! Cela tombait bien. Allez, monsieur, passe pour cette fois; mais que cela ne vous arrive plus, ou je me verrais forcée de vous donner congé. De Montmaury avait bien envie d'envoyer la vieille rentière à tous les diables. Dans l'intérêt d'Antoinette, il n'osa pas. il espérait que l'équipée de la jeune femme n'aurait pas d'autres conséquences. Il se retira.

Le dernier mot n'était pas dit encore cependant sur cette affaire, qui devait prendre dans l'avenir des proportions effrayantes.

On se souvient, en effet, que, pendant l'explication qui avait lieu entre Roger et Antoinette, on avait frappé violemment à la porte de la rue; que Mme Durand était allé l'ouvrir, et qu'à la suite de pourparlers assez longs la porte s'était refermée. Nous allons donner l'explication de ce fait bizarre.

Germain avait passé la journée à Paris, poursuivi par les soupçons jaloux que la visite et les confidences de Mme Durand avaient fait naître dans son esprit. Quand il rentra, sept heures avaient sonné. Le couvert était mis, mais Antoinette n'était pas là. Germain était de mauvaise humeur. Sa prétendue découverte n'en était pas une. Le mélange qu'il croyait avoir trouvé avait été fait et

abandonné. Il se promenait dans la salle à manger, jurant et maugréant, espérant que sa femme allait venir. Au bout de cinq minutes, il sonna Rose.

— Veuillez prier madame de descendre, lui dit-il

— Madame n'est pas encore de retour, répondit la femme de chambre.

— Y a-t-il longtemps qu'elle est sortie?

— Depuis le départ de monsieur.

— Savez-vous où elle est allée?

— Non, monsieur. Tout ce que sais, c'est que madame est partie avec Mme Durand.

— Servez le dîner, ordonna Germain de plus en plus irrité.

Il dîna seul, mal, fort mal. A huit heures, Antoinette n'était pas encore revenue. C'était la première fois que cela lui arrivait. Cassut patienta encore un quart d'heure, puis il prit son chapeau, sortit et se dirigea vers la maison de Mme Durand, à la porte de qui il frappa avec colère.

— N'avez-vous pas vu ma femme? lui demanda-il en se contenant à grand'peine.

— Elle sort d'ici, répondit la vieille rentière.

— A pareille heure ! fit Germain.

— Oui, elle a voulu absolument dîner avec moi; je n'ai pas pu lui refuser ce plaisir; mais je pensais bien, comme elle ne vous en avait pas prévenu, que vous seriez inquiet. Aussi, je viens de la renvoyer.

— Depuis combien de temps?

— Depuis dix minutes à peine.

— Bien, dit Cassut. Je vous remercie, madame. Pardonnez-moi de vous avoir dérangée.

— A votre service, monsieur, fit Mme Durand.

Germain se retira. Au moment de reprendre le chemin de la fabrique, il s'arrêta.

— Comment se fait-il que je n'aie pas rencontré Antoinette? pensa-t-il. Il n'y a pas trente-six chemins pour venir de l'usine ici.

Le hasard voulut qu'il levât la tête. Il aperçut de la lumière dans la chambre de Montmaury, C'était là, à la même place où il se trouvait que, six mois auparavant, il avait vu sortir une femme du logement de Roger. Était-ce Antoinette? Était-ce Rose? Peut-être allait-il éclaircir ce mystère... En effet, si, comme il en était arrivé à le supposer, Antoinette n'allait chez Mme Durand que pour y voir Roger, peut-être, en la quittant, était-elle montée chez lui. C'est pour cela que Germain ne l'avait pas rencontrée en venant au devant d'elle.

Il alla s'adosser à l'un des arbres qui bordaient le chemin et attendit. Moins d'un quart d'heure après, il entendit la porte s'ouvrir dans l'obscurité, puis il vit Mme Durand sortir de chez elle, tenant à la main une bougie, dont la lueur éclaira la figure de de Montmaury et la silhouette d'une femme qui s'enfuit aussitôt. Germain se mit à sa poursuite et n'eut pas de peine à la rejoindre. Décidé à éclaircir ses soupçons, il la saisit brutalement par le bras. La femme poussa un cri, et Cassut reconnut Antoinette.

— Malédiction ! s'écria-t-il d'une voix dont il s'efforça d'atténuer l'éclat.

Puis il prit le bras de sa femme et l'entraîna sans mot dire. Antoinette n'osa pas protester contre cette violence. Elle redoutait un scandale. Elle suivit docilement son mari. Au bout de dix minutes, ils étaient arrivés. Cassut dévorait son courroux, mais ses petits yeux gris étincelaient.

— Me direz-vous, monsieur, ce que signifie cette comédie ? demanda la jeune femme.

— Est-ce bien vous qui osez m'interroger ? répondit Germain.

— Et pourquoi pas, monsieur ? M'est-il donc défendu d'aller voir mes amies et de rester à dîner chez elles, si cela me convient ?

— Cela ne vous est pas défendu, si vous me le demandez et si je vous y autorise ; mais vous ne venez pas de chez Mme Durand.

— Vous êtes fou, monsieur !

— Oui, je suis fou de rage, madame, vous l'avez dit, car voilà plus de vingt-cinq minutes que vous avez quitté Mme Durand, chez qui je suis allé vous chercher.

Antoinette commença à comprendre que son mari savait tout.

— Vous radotez, dit-elle en haussant les épaules.

Et elle voulut regagner sa chambre. Mais Germain l'arrêta.

— Oh ! dit-il d'une voix rauque, vous m'écouterez jusqu'au bout, madame. Ne cherchez pas à nier, j'ai tout vu. Au moment où je vous ai arrêtée, vous veniez de chez de Montmaury, où vous étiez allée une première fois déjà quelques jours avant notre mariage.

En disant ces mots, il lui serrait le poignet avec force.

— Vous êtes fou, vous dis-je, répéta-elle en essayant de se dégager. Laissez-moi, vous me faites mal.

— Oh ! vous n'êtes pas au bout, madame, dit Germain qu'aveuglait la colère. Ah ! vous avez cru trouver en moi un esclave complaisant ! Oui, vous avez eu raison. Tant qu'il ne s'est agi que de satisfaire vos caprices ruineux, j'ai été faible ; mais si voulez aujourd'hui faire de moi un mari ridicule, je ne le souffrirai pas, je vous en avertis.

— Vraiment, ricana Antoinette.

— Et pour commencer, je vous défends de jamais remettre les pieds chez Mme Durand.

— Vous ! s'écria la jeune femme, qui pour la première fois de sa vie se heurtait à un obstacle, vous m'empêcherez d'aller où bon me semble ?

— Moi, oui madame, fit Cassut en se croisant les bras.

— C'est ce que nous allons voir, dit Antoinette en relevant la tête.

Elle se dirigea vers la porte et voulut écarter Germain, qui lui barrait le passage ; mais, loin de céder, Cassut, qu'exaspérait tant d'impudence, la saisit par les deux poignets et la força de tomber à genoux sur le parquet.

— Ah ! misérable ! rugit Antoinette, vaincue, mais non pas domptée.

— Misérable vous-même ! cria Germain, car à quelque violence qu'aboutisse notre union, madame c'est sur vous qu'en retombera tout le poids !

Frémissante de rage et d'humiliation, Antoinette se releva et courut s'enfermer dans sa chambre; mais, avant de disparaître, elle adressa à son mari un geste et un regard dont l'éloquente menace le fit légèrement pâlir. Il y répondit bravement pourtant, en relevant la tête d'un air de défi, et la porte se referma.

Le lendemain matin, il se rendit chez Mme Durand et lui défendit formellement, sous quelque prétexte que ce fût, de recevoir Antoinette. Et comme la vieille rentière s'étonnait :

— Puissiez-vous, lui dit Cassut, ne connaître jamais les motifs qui me forcent d'agir ainsi!

Mme Durand ne comprit pas, mais elle devina qu'un gros nuage se formait à l'horizon, car elle n'avait jamais été dupe de l'amitié subite que la jeune femme lui témoignait depuis quelques jours. Seulement, elle se demandait quel rôle elle venait jouer dans ce drame intime. Elle n'eut pas l'idée d'établir un rapprochement quelconque entre la visite que Roger avait reçue la veille, dans la soirée, et l'heure à laquelle Antoinette l'avait quittée. Ce ne fut qu'un peu plus tard qu'elle s'expliqua ces obscurités.

A peine Germain s'était-il éloigné, qu'un homme de cinquante ans environ se présenta et demanda M. de Montmaury.

— Vous êtes sans doute la personne dont il m'a annoncé la visite? interrogea la rentière.

— C'est probable, madame.

— M. Raymond, n'est-ce pas? Vous arrivez de Paris?

— Par le premier train, oui, madame. M. Roger est-il chez lui?

— Il n'est pas encore sorti, répondit Mme Durand. Veuillez monter au premier.

M. Raymond franchit les quelques marches qui le séparaient du premier étage et frappa à la porte de Roger. Celui-ci l'accueillit à bras ouverts. La présence du négociant amenait une heureuse diversion aux préoccupations qui l'assiégeaient.

— Eh bien! lui dit M. Raymond en prenant place au coin du feu, vous n'avez donc pas pu profiter des offres de la maison Delail et Giraud? Que vous est-il donc arrivé?

Roger lui raconta quel malheur venait de frapper son père d'adoption et comment Laurence l'avait rappelé à Meulan.

— Ces messieurs m'avaient déjà touché quelques mots de cette catastrophe et m'avaient exprimé les regrets que votre départ précipité leur laissait. Oh! les oreilles ont dû vous tinter, mon cher ami, car il a beaucoup été question de vous ces jours derniers.

— Vous êtes vraiment trop bon, monsieur, balbutia Roger.

— Je ne fais que vous rendre justice, mon ami; mais vous sentez bien que ce n'est pas uniquement pour vous donner des coups d'encensoir que je viens ici.

— Parlez, monsieur. Serais-je assez heureux pour vous être utile? fit de Montmaury avec empressement.

— Peut-être, mon ami. Ces messieurs m'ont dit aussi que, le jour où vous avez déjeuné chez eux, il avait été beaucoup question de mon frère André.

— C'est vrai, monsieur.

— Ils ont ajouté que vous aviez insisté sur certains détails; que, par exemple, vous leur aviez demandé à quelle date précise remontait sa disparition...

— C'est encore vrai.

— Pourquoi? Savez-vous par hasard quelque chose qui se rapporte à cet événement ou à un événement analogue?

— Si vous le permettez, monsieur, je ne vous répondrai pas avant de vous avoir adressé quelques questions... fit Roger avec embarras.

—Je vous écoute, mon cher. Je suis prêt à répondre à tout. L'enquête à laquelle je me livre depuis plus de trois mois me permet de préciser le moindre fait jusqu'au 14 mai, jour de la disparition de mon pauvre André.

— Ah ! dit Roger, c'est le 14 mai que votre frère a quitté Vernon?

— Oui, dans la matinée, et il a pris un billet pour Paris.

— Etait-ce par hasard un homme de cinquante-huit ans environ, grand, maigre, osseux et très fortement charpenté, avec des cheveux gris coupés court, mais très abondants, et des favoris un peu plus noirs que les cheveux?

— C'est cela, fit M. Raymond surpris.

— N'avait-il pas les yeux noirs, les sourcils épais, un nez aquilin assez prononcé, une bouche moyenne, des pommettes saillantes, un menton pointu et quelque peu fuyant?

— C'est bien cela ! Vous l'avez donc vu ?

— Un mot encore, dit Roger. Pourriez-vous me dire comment il était habillé?

— Certes, répondit M. Raymond. Sa domestique elle-même avait préparé les habits qu'il portait le jour où il l'a congédiée, et m'en a donné le détail. J'ai cette liste dans mon portefeuille; voulez-vous que je vous la lise?

— Volontiers, fit Roger, à son tour très intrigué.

— Chemise de toile à petits plis, chaussettes de coton rayées rouge et blanc, marquées A R, bottines de chevreau claquées en veau, pantalon gris foncé rayé de noir, gilet noir, longue redingote noire en drap molletonné, une cravate noire, un chapeau rond de feutre noir...

— Plus de doute ! c'était lui ! s'écria Roger.

— Qui, lui ? André? demanda vivement M. Raymond.

— Croyez-vous, comme vos amis, Delail et Giraud, que votre frère fût homme à recourir au suicide?

— De l'humeur dont il était, j'en ai si grand'peur que je n'ai osé confier mes doutes à personne, répondit tristement M. Raymond. Je ne me suis donc pas trompé? Il s'est tué ?

— Il ne me serait pas possible de vous répondre affirmativement, dit Roger, car la marque que le linge aurait dû porter avait été coupée, mais les traits du visage, la liste des habits dont il était revêtu me donnent à penser que c'est bien votre frère André que j'ai trouvé, le 15 mai de l'année dernière, dans le bois de Verneuil...

— Vous! ce serait vous-même qui...

— C'est moi qui ai coupé la corde au bout de laquelle pendait un cadavre encore chaud, et répondant exactement aux signalements que vous m'avez fournis.

— Pendu, lui! Le malheureux! dit M. Raymond en essuyant une larme ; mais alors, reprit-il, je puis retrouver sa trace, lui faire rendre les derniers devoirs...

— Sans doute. Une enquête a été faite par un magistrat du parquet de Versailles, répondit Roger. C'est le commissaire de police de Meulan qui a dressé le procès-verbal. Il pourra vous fournir les premiers renseignements. Quant à moi, je vais vous dire tout ce que je sais.

A ces mots, de Montmaury raconta dans les plus grands détails à M. Raymond les événements qui avaient accompagné et suivi la mort du pendu.

— Ainsi, dit l'ancien négociant, ce legs singulier, c'est vous qui auriez dû le toucher?

— Si je l'avais eu revendiqué, j'en aurais eu au moins la moitié.

— Et ce Cassut, qui s'en est emparé, habite toujours Meulan?

— Toujours.

— Qu'a-t-il fait de cet argent?

— Il a acheté l'usine de M. Voisin, dont il a épousé la fille.

— Et quel homme est-ce ?

— Ce n'est pas à moi de vous répondre, dit Roger. Nous étions fort mal ensemble; par conséquent mon témoignage serait entaché de suspicion.

— Ce qui signifie que c'est un vilain drôle, mais que vous ne voulez pas l'accuser.

— Je n'ai pas dit cela.

— Non, mais je l'ai compris, fit M. Raymond. Ceci importe peu pour le moment, du reste. Nous aviserons ensuite. Ce qui est le plus urgent, c'est de courir à Versailles, de me faire communiquer le dossier et de m'assurer que ce malheur est irréparable. J'y cours à l'instant. Vous m'excuserez de vous quitter si vite, mais vous comprenez ma douloureuse impatience. Au revoir, car il est probable que cette malheureuse affaire va nous mettre fréquemment en présence, jusqu'à ce qu'elle soit complètement élucidée.

M. Raymond serra la main de Roger, essuya une dernière larme et ouvrit la porte. De Montmaury voulut l'accompagner jusqu au chemin de fer et lui fit promettre qu'il le tiendrait au courant. Il revint chez lui et trouva Mme Durand sur le pas de sa porte, en train de bavarder avec deux ou trois commères du quartier.

— Ah! fit-elle en apercevant Roger, vous ne savez pas la nouvelle...

— Quelle nouvelle ?

— Ce pauvre M. Voisin est au plus mal.

— Que dites-vous ?

— La vérité, mon cher monsieur. Antoinette a reçu ce matin, par la poste, une lettre du propriétaire de M. Voisin qui lui écrit d'accourir au plus vite si elle veut embrasser son père avant sa mort.

— Pauvre homme! dit Roger. Savez-vous où il demeure?

Sur une des chaises, une femme élégamment habillée était assise et pleurait. (Page 1102)

— Parfaitement. Tenez, voici Mme Chaluset, la couturière de l'Antoinette, qui était là quand la pauvre enfant a reçu la lettre, qui l'a lue et qui a même habillé Mme Cassut.

— Et quelle est cette adresse?

— Rue de Puebla, n° 187, répondit la couturière.

— Merci, dit Roger.

Il se dirigea en courant vers le chemin de fer et arriva juste à temps pour sauter en wagon à côté de M. Raymond. Ils firent route ensemble jusqu'à Paris; puis M Raymond se dirigea vers la gare de Versailles, tandis que Roger sautait en voiture et se faisait conduire rue de Puebla. On connaît cette horrible rue qui part des bords du canal et aboutit aux buttes Chaumont.

Roger s'arrêta à la porte d'une maison borgne et enfumée, congédia sa voiture et entra dans une allée sombre, dont les murs suintaient l'humidité à travers la crasse qui les recouvrait. Au bout de cette allée fangeuse, il trouva une espèce de cage obscure, au fond de laquelle une vieille femme reprisait le débris d'un bas de laine.

— M. Voisin ? demanda-t-il.

— Au troisième, au fond du *colidor*, à droite, répondit la portière, mais j'crois qu'vous avez manqué l'train, mon p'tit ami.

— Comment?

— Oui, j'crois que le pauvre homme a *cassé sa pipe.*

Roger monta, le cœur oppressé. Arrivé au troisième étage, il tourna à droite, vit une porte entr'ouverte et la poussa.

Il aperçut une chambre étroite, dont le papier incolore et déchiré pendait par lambeaux ; elle était éclairée par une fenêtre, dont les rideaux, flasques et noircis par la poussière, laissaient filtrer à peine un rayon de lumière. Encore cette fenêtre donnait-elle sur une cour large de quatre mètres au plus, que rapetissaient encore les murs délabrés des maisons voisines.

Dans cette chambre glaciale, se trouvait un méchant lit de bois, jadis peint en acajou, mais tellement sillonné d'éraillures qu'à peine on en distinguait la couleur. Il était garni d'une paillasse éventrée, d'un matelas plat comme un lit de camp et d'une mauvaise couverture de laine, trouée en plus de vingt endroits.

A côté du lit, une table de nuit ; plus loin, une commode boiteuse en noyer, une petite table crasseuse en bois blanc, ornée d'une cuvette fêlée et d'un pot-à-eau égueulé, deux chaises de paille, et c'était tout ! Sur une des chaises, une femme, élégamment habillée, était assise et pleurait. Sur le lit, M. Voisin, pâle, amaigri, la barbe inculte, était étendu, immobile et déjà roidi par la mort. Le spectacle était navrant!

La jeune femme qui était assise sur une chaise, c'était Antoinette. De ses deux grands yeux, immobilisés par l'épouvante, s'échappaient des larmes silencieuses, qui roulaient goutte à goutte sur sa joue et tombaient sur son corsage, sans qu'elle songeât à les essuyer. Ses regards fixes contemplaient avec effroi le cadavre glacé de son père, dont elle venait d'apprendre la mort presque avant d'avoir connu la maladie.

La nudité de cette chambre, l'aspect de cette maison sinistre, la physionomie du quartier qu'elle avait traversé, l'avaient frappée à la fois de dégoût, de terreur et de repentir. Elle était si profondément atteinte, qu'elle n'entendit pas Roger et ne se détourna pas lorsqu'il entra. Quant à lui, il l'avait reconnue. Il marcha droit à elle.

— Eh bien! madame, lui demanda-t-il, que faites-vous là?

Au son de cette voix, elle tressaillit. Puis, se levant d'un seul bond, elle se précipita dans les bras de Roger et cacha sa tête dans sa poitrine avec un geste d'effroi. Un frisson nerveux parcourut son corps, ses dents claquèrent.

— Ne me quittez pas, dit-elle d'une voix étranglée... j'ai peur... j'ai peur!...

— Voyons, remettez-vous, lui dit-il. Avez-vous donné des ordres?

— Quels ordres? A qui?

— Ne faut-il pas que quelqu'un veille auprès de ce cadavre pendant que je ferai les démarches nécessaires?

— Oui, c'est vrai, mais où faut-il s'adresser? Que dois-je faire?

Roger eut pitié d'elle. Elle n'avait évidemment pas sa raison.

— Attendez-moi, dit-il. Je me charge de tout.

Il descendit, alla chercher des bougies et les alluma, puis se rendit chez le propriétaire de la maison, qui avait si tardivement annoncé à Antoinette la maladie de M. Voisin. C'était un assez brave homme, qui avait sur la rue une boutique de fruitier et qui occupait deux pièces au premier étage.

— M. Voisin, dit-il à Roger, est venu se loger ici il y a environ cinq mois, afin d'être plus près de l'usine qu'il avait louée. Le soir, en rentrant chez lui, il daignait quelquefois s'asseoir en rentrant, auprès de nous, dans l'arrière-boutique, et nous faisait part des espérances qu'il avait conçues. Nous croyions bien qu'il s'illusionnait, mais nous ne le connaissions pas assez pour le lui dire et nous n'étions pas en état de raisonner chimie avec lui. D'ailleurs, il paraissait si convaincu, il était si bon, si doux, que nous le laissions en paix. Tous les matins à cinq heures, il se levait et se rendait à son usine, où il était toujours arrivé une bonne demi-heure avant ses ouvriers. Ah! s'il n'a pas réussi, le pauvre homme, ce n'est pas faute de se donner du mal, je vous le jure! Il y a une quinzaine de jours, vers la fin d'octobre, il vint chez nous. Il paraissait triste et découragé Je l'interrogeai. Il m'avoua qu'il n'avait plus d'argent et même qu'il ne savait comment faire pour payer son échéance du 5 novembre.

— Mais vous avez des parents, une famille, des amis... lui fis-je observer.

— Non, dit-il en secouant tristement la tête.

— Alors, comment allez-vous faire ?

— Je ne sais pas, répondit-il. Deux ou trois jours après, dans les premiers jours de novembre, il revint.

— Eh bien? lui demandai-je, avez-vous trouvé ce que vous cherchiez?

— Oui, dit-il. Un de mes anciens employés m'a offert vingt mille francs qu'il venait de gagner; mais il ne possédait que cela au monde, je n'ai pas voulu les accepter.

— Ainsi vous êtes perdu sans ressources?

— Oui, mais je payerai les vingt mille francs que je dois.

Il s'en alla, sans vouloir s'expliquer plus longuement. Vers le 8 novembre, nous le revîmes encore.

— Tout est payé, me dit-il. Je puis mourir tranquille à présent.

Il nous raconta alors comment il avait pu faire honneur à ses affaires. Il avait

vendu au prix courant l'énorme quantité de produits qu'il avait en magasin, ainsi que les machines et ustensiles divers qu'il avait installés. De cette vente désastreuse il avait retiré de quoi payer le propriétaire de l'usine, ses divers créanciers, et se retirait sans un sou de capital, mais sans un sou de dette. En revanche, il était fort découragé. Je l'examinai attentivement. En cinq jours, il avait vieilli de dix ans. Il nous quitta pour aller se coucher. Le lendemain, je fus très surpris de ne pas le voir descendre. Je montai chez lui. Il était au lit avec une fièvre abominable. J'envoyai chercher le médecin, qui prescrivit des potions. Ma femme les prépara et les lui fit boire. Malheureusement, les exigences de notre métier ne nous permettaient pas de le soigner comme nous l'aurions voulu. Tous les matins, il faut que nous allions à la Halle, tout le jour il faut que nous servions la pratique. Cependant, nous trouvions moyen, l'un ou l'autre, de nous échapper de temps en temps pour lui tenir compagnie et lui faire boire sa tisane. Enfin, avant-hier, le docteur nous annonça que le pauvre vieux était perdu. Hier, j'allai chez lui. Je le pressai de questions; je lui fis comprendre qu'en cas d'accident il fallait que sa famille fût prévenue. Il m'avoua alors qu'il avait une fille, dont le mari exploitait, à Meulan, l'usine qu'il avait possédée jadis. Devinant qu'entre sa fille et lui avait dû se passer quelque chose, et ne voulant pas raviver cette douleur, je n'insistai pas, et j'écrivis à M^me^ Cassut d'arriver au plus vite. Elle est venue ce matin, aussitôt après avoir reçu ma lettre. Malheureusement, il était trop tard ; M. Voisin était mort cette nuit, à trois heures. Au moment où je m'approchais de lui, effrayé de ne pas le voir bouger, il tourna la tête de mon côté.

— Merci ! me dit-il d'une voix à peine intelligible, en s'efforçant de sourire.

Il voulut me tendre la main, mais son bras retomba sans force, un long soupir — le dernier — s'échappa de sa poitrine, et ce fut tout ! J'étais navré. Pendant les cinq jours de sa maladie, pas une plainte n'était tombée de ses lèvres, pas un reproche à l'adresse de sa fille, qui le laissait mourir ainsi. Quand je la vis arriver, il y a une heure et demie, dans cette riche toilette, tout mon être s'indigna.

— Quoi ! me disais-je, elle ose venir ainsi vêtue chez celui qu'elle a laissé mourir de misère !

— Je me retirai de peur d'éclater, dit le fruitier en terminant. Je vous demande pardon, monsieur ; vous êtes peut-être M. Cassut, mais c'est plus fort que moi.

— Non, fit Roger, je ne suis pas M. Cassut.

— Vous êtes donc un parent... un ami...

— Un ami, vous l'avez dit. Je suis M. de Montmaury, l'ancien employé de M. Voisin.

— Qui ? celui qui lui a offert ses vingt mille francs d'économies?

— Celui-là même, oui monsieur.

— Touchez là, dit le fruitier, vous êtes un brave jeune homme, nom d'un nom ! Personne ne vous a prévenu, vous, et si vous arrivez trop tard, ce n'est pas votre faute.

— C'est vrai ; mais, puisque je suis là, il faut que vous me donniez les indications pour faire toutes les démarches nécessaires, afin que le pauvre vieillard soit décemment enterré.

— Ah ! de grand cœur ! s'écria le fruitier. Je n'aurais pas fait un pas pour cette chipie qui se dit sa fille ; mais pour vous... tout ce qu'il vous plaira.

Ils allèrent chercher une garde-malade et l'installèrent auprès du mort, se rendirent à l'église, à la mairie, et Roger, qui avait fort heureusement de l'argent sur lui, paya d'avance toutes les dépenses. Ces lugubres détails une fois réglés, il revint auprès du cadavre.

La garde-malade avait déjà procédé à la toilette du vieillard. Sur sa chemise blanche elle avait posé un crucifix et une branche de buis bénit. Sur la petite table de bois blanc, elle avait étendu une serviette blanche. Entre les deux flambeaux allumés, elle avait ouvert un livre d'heures. En tête de la page on lisait : *Office des morts*.

Antoinette avait laissé faire. Toujours immobile, agitée de pressentiments sinistres, bourrelée de remords, elle n'osait pas remuer. Sans doute elle avait peur que le cadavre se réveillât pour lui reprocher son ingratitude. Roger s'approcha d'elle.

— Il est inutile que vous restiez là plus longtemps, madame, lui dit-il. Vous le voyez, j'ai placé auprès de votre père quelqu'un pour le veiller ; j'ai fait toutes les démarches voulues ; le service aura lieu demain à midi. Jusque-là, retournez à Meulan et ne vous inquiétez de rien. Je reste à Paris, moi, et je vous réponds que je ne négligerai rien de ce qui sera nécessaire.

A ces mots, il lui prit la main et l'entraîna.

— Ah ! monsieur, que vous êtes bon ! lui dit-elle. Je suis anéantie, j'en conviens. Comment vous remercier ? Sans vous, que serais-je devenue ? Que dois-je faire à présent ? Quelle somme sera nécessaire ?

— Ne me remerciez pas, ne vous inquiétez de rien, tout est payé, répondit Roger. Personne n'ignore qu'une femme ne saurait s'occuper de ces détails douloureux. Retournez chez vous, et à demain.

Il descendit avec elle, la mit en voiture et ne la quitta qu'après avoir donné au cocher l'adresse du chemin de fer de Rouen.

Antoinette n'avait pas songé à résister. Ce malheur l'avait atterrée. Quant à Roger, il envoya à Laurence une dépêche ainsi conçue :

« M. Voisin mort. Je reste auprès de lui. A demain soir détails. »

Alors seulement, — il était une heure et demie, — il se rappela qu'il n'avait rien mangé depuis la veille. Trois ou quatre fois, dans la journée et dans la soirée, il revint auprès du mort, pour s'assurer que la garde était toujours à son poste.

Le lendemain matin, il était là dès la première heure. Il assista à l'ensevelissement, fit placer sous ses yeux le corps dans la bière. A dix heures, Antoinette n'avait pas paru !

Enfin, le fruitier arriva. D'un geste furieux il lui tendit une lettre. Elle était de Cassut et portait l'adresse suivante :

« *A monsieur le propriétaire de la maison n°* 187, *rue Puebla.— Paris.*

« Monsieur,

« Le spectacle que ma pauvre femme a eu sous les yeux hier l'a tellement impressionnée qu'il lui est impossible de se lever et de se rendre demain matin à l'enterrement de son père. *Si mes affaires me le permettent*, j'irai la remplacer.

« Recevez, monsieur, mes salutations... »

— Les misérables ! murmura Roger.

A midi, Cassut n'était pas là et n'avait pas même daigné envoyer à Paris les anciens ouvriers de M. Voisin. Le cortège se mit en marche, se rendit successivement à l'église et au cimetière, escorté seulement de Roger et du fruitier, dont, au milieu du trouble et de la colère qu'il ressentait, de Montmaury avait oublié même de *demander le nom.*

XI

LE PARALYTIQUE

Quand Roger revint à Meulan dans l'après-midi, il était complétement démoralisé. Cette mort lugubre, cet abandon absolu dans lequel on avait laissé un homme qui, malgré ses imperfections, était un homme de bien puisqu'il n'avait fait de tort qu'à lui-même, cette indifférence dont sa fille elle-même venait de faire preuve avaient inspiré à Roger des idées de tristesse profonde, et presque de misanthropie. Il était encore sous cette impression sinistre, quand il raconta le soir à Laurence de quelle façon le malheureux M. Voisin était mort, et il fit de ce cruel tableau une peinture si poignante, qu'il arracha des larmes à la jeune fille.

Puis il s'informa de la santé de M. Dalbrègue. Le mauvais temps continuait avec une telle persistance que le docteur Valnet commençait à désespérer du salut de son ami. Il allait beaucoup plus mal, en effet ; ses regards, loin de reprendre leur limpidité, devenaient au contraire de plus en plus hagards, et avaient une expression craintive dont on ne pouvait pas s'expliquer la cause.

Il avait semblé à Laurence que cette expression devenait plus vive, chaque fois qu'Antoine s'approchait du malade. Pourtant elle le surveillait avec une rigueur jalouse. Elle avait pu se convaincre que son père était parfaitement soigné, que

son linge était toujours d'une propreté irréprochable et qu'Antoine prévenait les moindres besoins de son maître.

C'était à n'y rien comprendre ! Roger, à qui Laurence avait communiqué ces diverses observations, voulut s'en rendre compte lui-même. Il monta dans la chambre du malade. Quoique l'expression de crainte que lui avait signalée la jeune fille fût assez difficile à saisir dans l'état de paralysie totale où se trouvait M. Dalbrègue, Roger crut la remarqueur aussi. Pour mieux s'assurer qu'il ne se trompait pas, il appela Antoine sous un prétexte quelconque et s'aperçut qu'en effet l'œil du malade, en dépit de son immobilité, semblait tressaillir d'une terreur secrète en apercevant son domestique.

Il était bien difficile pourtant d'accuser Antoine sur un phénomène aussi peu apparent, alors surtout que les soins qu'il prodiguait au vieillard donnaient à cette accusation un éclatant démenti Pourtant, quand Roger quitta Laurence, il lui recommanda de redoubler de surveillance.

— Vous savez, lui dit-il, qu'Antoine n'a jamais eu le don de me plaire. A mes yeux, il est paresseux et sournois. Je désire ardemment me tromper sur son compte, mais j'ai comme un vague pressentiment que cet homme ne vous est pas aussi dévoué qu'il le paraît.

Laurence ne répondit pas, mais un sourire incrédule erra sur ses lèvres. Roger ne voulut pas trop insister et se retira. Le lendemain matin, il était chez lui quand on frappa à sa porte.

— Entrez ! cria-t-il.

La porte s'ouvrit et Roger ne parvint pas à dissimuler la surprise qu'il éprouva en reconnaissant Cassut.

Il lui désigna un siège. Germain s'assit. Il avait l'air sombre, presque farouche.

— Que voulez-vous, monsieur? lui demanda de Montmaury.

— Je viens, monsieur, vous prier de me dire à quel chiffre se sont élevés les divers frais que vous avez payés pour l'enterrement de M. Voisin.

— Dans quel but ?

— Pour vous les rembourser, parbleu !

— Mais je ne les réclame pas, monsieur.

— N'importe, j'entends vous les rendre.

— Et moi, je refuse de les recevoir, dit nettement Roger.

Germain ouvrit de grands yeux étonnés.

— Je ne puis le croire, reprit-il. Il ne serait pas convenable qu'un étranger supportât les frais d'enterrement de mon beau-père.

— Si nous parlons convenances, monsieur, répliqua Roger, il aurait été convenable, à mon sens, que le gendre et la fille de M. Voisin assistassent à ses funérailles.

— Ceci ne regarde que nous, monsieur, fit observer Cassut. Cependant je consens à vous dire que ma femme voulait y aller et que c'est moi qui l'en ai empêchée.

— Vous avez eu tort, monsieur.

— Est-ce bien vous qui osez me le reprocher ? s'écria Germain avec colère.

— Je ne suis que le pâle écho des étonnements que l'absence de Mme Cassut a provoqués.

— Est-ce bien sûr, cela ? dit Germain avec un ton d'amère raillerie. Aucun motif personnel ne vous faisait-t-il désirer la présence d'Antoinette ?

— Moi ! fit Roger interdit.

— Allons, monsieur, trêve d'hypocrisie ! dit Cassut que la colère emportait, Vous imaginez-vous que je sois aveugle ?

— Je ne vous comprends pas.

— Eh bien ! puisqu'il faut vous mettre les points sur les i, je les mettrai, monsieur, afin de démasquer votre lâcheté.

Nierez-vous, poursuivit Germain, que vous avez reçu la visite d'Antoinette cinq semaines avant mon mariage ? Nierez-vous, que pendant huit jours vous l'avez revue chez Mme Durand, si ce n'est chez vous ? Nierez-vous encore qu'il y a trois jours, à huit heures et demie du soir, elle sortait de votre appartement ?

Et comme Roger, confondu, gardait le silence :

— Non, continua Cassut, dont la voix s'élevait, à mesure qu'il se laissait gagner par la colère, vous ne le nierez pas, parce que je suis là pour vous donner un démenti formel, parce que j'ai moi-même surpris ma femme sortant à deux reprises de votre appartement.

— Eh ! fit Roger avec impatience, gardez-la donc chez vous, votre femme, je ne demande pas mieux.

— Ainsi, vous l'avouez ! s'écria Cassut d'une voix tonnante. Eh bien ! monsieur, rappelez-vous ce que je vous dis : si jamais je vous surprends avec Antoinette, malheur à vous !

A ces mots, il se leva et ouvrit la porte.

— Vous êtes fou, lui dit Roger. Demandez à votre femme ce qu'elle venait faire chez moi et vous saurez à quoi vous en tenir.

— Je n'ai rien à demander, hurlait Cassut au paroxysme de la rage. Je ne sais que trop à quoi m'en tenir. Aussi, je vous le répète, si vous revoyez Antoinette, malheur à vous !

Il s'élança au dehors

— Je vous tuerai ! cria-t-il encore en se précipitant dans l'escalier.

Il était dans un tel état de surexcitation qu'en passant il avait failli renverser Mme Durand. Entendant ces bruyants éclats de voix, la rentière, curieuse comme le sont toutes les vieilles femmes, était sortie à pas de loup de son logement et avait prêté l'oreille.

Jusqu'au moment où Cassut avait ouvert la porte, le bruit confus de phrases menaçantes était seul parvenu jusqu'à elle ; mais lorsque, perdant toute prudence, Germain, avant de s'éloigner, menaça une dernière fois Roger de le tuer s'il revoyait Antoinette, Mme Durand ne perdit pas un mot de cette phrase significative.

Ainsi s'expliquèrent une foule de circonstances qui lui avaient échappé. Si Antoinette avait ressenti tout à coup pour elle cette étonnante amitié, si Cassut

Est-il possible? s'écria-t-il, vous ne me maudissez pas? vous m'aimez? (Page 1114.)

était venu lui défendre de recevoir sa femme, c'est que Roger était l'amant d'Antoinette!

Ainsi la femme qu'elle avait vue sortir de chez Montmaury l'autre soir, c'était elle! la fille de M. Voisin! quel scandale!

Elle courut annoncer confidentiellement et sous le sceau du secret cette découverte à Mme Chaluzet, laquelle, confidentiellement et sous le sceau du secret, la

répéta à trois ou quatre amies, de sorte que, de secrets en confidences, la nouvelle avait couru tout Meulan à la fin de la journée. Roger était loin de s'en douter. Quant à Antoinette, elle l'ignorait également, et, le lui eût-on appris, elle ne s'en serait pas montrée fort émue. Elle était, en effet, sous le coup d'une révolte sourde, à laquelle de semblables puérilités n'auraient rien ajouté.

Cassut se révélait de plus en plus sous un jour tout nouveau, ou plutôt il se montrait tel qu'il était réellement : hargneux, jaloux et violent. Dans le commencement de son mariage, il avait essayé de ramener sa femme par la douceur, la soumission, l'aveugle obéissance à ses volontés ; il n'avait réussi qu'à faire d'elle un tyran. Aujourd'hui qu'il avait de graves raisons pour suspecter la conduite de sa femme, il était résolu à ne plus lui céder, à lui faire sentir, en un mot, qu'il était le maître. Une première fois, il avait eu recours à la violence, et Antoinette avait paru s'incliner. Il s'imagina que le moyen était bon.

Aussi, lorsque Antoinette, après lui avoir raconté comment était mort M. Voisin, lui apprit par quel hasard inattendu Roger était survenu et avait fait toutes les démarches nécessaires en pareil cas, Cassut demeura persuadé que ce n'était pas le hasard qui les avait rapprochés, mais qu'ils s'étaient bel et bien donné rendez-vous. — Quand sa femme lui annonça ensuite qu'elle comptait aller, le lendemain, aux obsèques de son père, Germain ne souffla pas mot. Il écrivit au propriétaire de M. Voisin la lettre singulière dont Roger avait pris connaissance, et, le lendemain, il se mit en faction à la porte de sa femme. Dès qu'elle parut, il lui déclara qu'il ne la laisserait pas aller à Paris.

— Ce n'est pas la place d'une femme, lui dit-il. Si tu veux me promettre de rester ici, j'irai, *quoique cela ne soit pas bien amusant*, mais puisqu'il le faut...

Antoinette affirma qu'elle irait, que rien ne la ferait manquer du moins à ce devoir suprême.

— Tu n'iras pas, fit Cassut en appuyant sur chaque syllabe.

Antoinette s'habilla quand même ; mais lorsqu'elle voulut franchir la porte de sa chambre, elle trouva Cassut, dont l'attitude et les paroles ne durent lui laisser aucun doute sur la résolution qu'il avait prise de s'opposer à son passage, même par la force. Elle cria, menaça, saisit son revolver ; Germain ne sourcilla pas.

— Tu ne passeras pas, répondait-il invariablement. Ce serait trop bête à moi de te permettre d'aller retrouver ton M. Roger.

Furieuse, elle se jeta sur lui et essaya, comme elle l'avait fait une première fois, de lui labourer le visage avec les ongles ; mais Cassut, loin de se laisser déchirer, lui saisit les poignets les serra à les briser et la repoussa brutalement dans sa chambre, où il prit le parti de l'enfermer. Jusqu'à midi, il monta rigoureusement sa faction devant la porte ; puis, certain maintenant que sa femme n'arriverait point à l'heure voulue et ne retrouverait pas Roger, il s'éloigna. Antoinette, on le pense bien, était dans un état d'exaspération voisin de la folie.

— Quoi ! disait-elle en marchant à grands pas, ce misérable ose me tenir pri-

sonnière, lever la main sur moi, et il espère que je vais le supporter, que cette lutte ne se terminera pas par la mort de l'un de nous! Ah! si j'avais la force comme j'ai l'énergie et la volonté... N'importe... il a beau faire, il cèdera ou il mourra...

Ce fut par un déluge de larmes que se termina cette crise nerveuse. Si ces larmes bienfaisantes amenèrent un peu de calme dans l'exaltation de la jeune femme, elle ne lui rendirent ni son repos ni sa raison. En face d'elle se dressaient toujours, avec l'image abhorrée de son mari, les emportements et les brutalités dont elle avait été victime.

Au contraire, la physionomie de Roger rêvait à ses yeux une forme nouvelle. Avec quel empressement il était accouru auprès de M. Voisin! Quelle bonté il avait déployée! De quel désintéressement il avait fait preuve! Quelle différence entre la brute qu'elle s'était donnée pour mari et le caractère élevé de Montmaury! Combien elle regrettait d'avoir agi si étourdiment, d'avoir sacrifié son avenir à un mouvement de dépit.

Si elle avait avoué à son père l'amour qu'elle ressentait pour Roger, M. Voisin serait probablement allé trouver M. Dalbrègue. Les deux vieillards auraient causé. Peut-être le père de Laurence se serait-il empressé de saisir cette occasion, peut-être aurait-il doté Roger. A sa suite se seraient empressées toutes les notabilités de Meulan, et aujourd'hui, au lieu d'être délaissée, malheureuse, martyre Antoinette serait riche, enviée, entourée de la considération de tous... Hélas! ce beau rêve était à jamais dissipé! il était trop tard! Trop tard... à moins qu'Antoinette ne redevint libre, comme elle l'était autrefois... oui, libre... mais comment?...

C'était le 17 novembre, le lendemain du jour où M. Voisin avait été enterré, que se passaient les événements que nous allons raconter. Roger, très préoccupé des confidences que lui avait faites Laurence au sujet de son père, se rendit vers trois heures chez M. Dalbrègue, où il avait quelques comptes à terminer. Il trouva la porte du jardin ouverte et entra.

Comme il se dirigeait vers la maison, il aperçut Antoine, les bras croisés sur la poitrine, la tête baissée, marchant à grands pas dans une allée et se dirigeant de son côté. Roger se jeta dans un massif d'arbres verts et observa le domestique, qui s'arrêta subitement à trois pas de lui.

— Non, disait Antoine en frappant du pied, j'en ai assez! Je ne veux plus servir de bonne d'enfant à ce vieux gâteux. Ça me dégoûte à la fin. Ah! si la maison n'était pas si douce, comme je serais déjà parti! Il ne crèvera donc pas cet entêté! Oh! j'en viendrai bien à bout...

Sur cette phrase énigmatique il reprit sa promenade saccadée et disparut. Roger éprouva un frisson involontaire. Que signifiait cette phrase : « J'en viendrai bien à bout?...

Il courut trouver Laurence et lui fit part de ce qu'il venait d'entendre. La pauvre enfant fut toute surprise. Pas plus que Roger elle ne s'expliqua le sens de ces paroles incompréhensibles.

— Ecoutez, lui dit de Montmaury, il faut en avoir le cœur net. En face du lit

de votre père, se trouve la porte vitrée de son cabinet de toilette. Ce soir, à l'heure où tout le monde se retire, vous appellerez Antoine sous un prétexte quelconque et je me glisserai dans le cabinet. De là, j'observerai tout ce qui se passe. Vous, ne vous couchez pas, et, si vous entendez du bruit, accourez aussitôt.

— Ainsi vous soupçonnez quelque chose ? fit Laurence épouvantée.

— Je ne sais, mais les impatiences d'Antoine, les paroles singulières qu'il a prononcées m'inspirent des doutes horribles.

— Vous avez raison, dit résolûment la jeune fille, il faut les éclaircir au plus tôt.

Roger passa dans le cabinet de M. Dalbrègue et y dressa les comptes qu'il avait préparés. Quand vint l'heure du dîner, il alla prendre congé de Laurence.

— Comment ! vous vous en allez ! lui dit-elle. Et moi qui ai dit à la femme de chambre de mettre deux couverts !

— Je vous remercie infiniment, mademoiselle, mais...

— Est-ce que vous avez oublié ce dont nous sommes convenus pour ce soir ?

— Non, non, fit vivement Roger, je reviendrai.

— Alors, à quoi bon de vous en aller ?

— C'est vrai, mademoiselle... balbutia Roger, mais... C'est que... je ne sais trop comment vous dire cela... Nous sommes dans une situation très difficile...

— A cause de quoi ?

— Aux yeux du monde, mademoiselle, nous ne sommes ni frère ni sœur, nous sommes deux jeunes gens qui ne lui offrons d'autre garantie que notre loyauté — ce à quoi le monde ne croit guère !

— Eh ! qu'avons-nous à nous préoccuper du monde ? fit dédaigneusement Laurence.

— Pour ma part je n'ai rien à en redouter, dit Roger ; mais, fût-ce au prix de ma vie ! je ne voudrais pas que la calomnie osât s'attaquer à vous.

— Et de quel droit m'attaquerait-elle ? N'est-il pas tout naturel, faible et ignorante comme je le suis, que je m'adresse à vous pour me conseiller, pour me défendre, à vous qui êtes le fils d'adoption de mon propre père.

— Ce n'est pas en vertu d'un droit que la calomnie procède, ma chère demoiselle, c'est en vertu du besoin instinctif qu'éprouvent les hommes de rabaisser tout ce qui leur est supérieur et peut leur porter ombrage. Or, vous êtes supérieure à tous par votre beauté, par votre charme, par votre richesse. C'en est dix fois trop pour que vous ne soyez pas entourée d'envieux. Et qui donc auprès de vous pourrait imposer silence à des bruits injurieux ? Personne. M. Dalbrègue ne peut plus vous protéger ; ce n'est plus un homme, c'est un enfant.

— Mais vous, n'êtes-vous pas là ? dit naïvement Laurence. Me laisseriez-vous accuser ?

— Ah ! Dieu m'est témoin que je verserais avec joie tout mon sang pour vous défendre, chère Laurence ! mais à quel titre ? Je ne suis pas votre frère, je ne que votre ami. Ami d'autant plus compromettant et d'autant moins désinté-

ressé que vous êtes riche, que je suis pauvre, et qu'on ne manquera pas d'attribuer mon intervention aux motifs les plus odieux.

— Mais c'est infâme ! s'écria Laurence, à l'esprit de qui aucune de ces pensées ne s'était jamais présentée.

— Oui, c'est infâme, mais cela est ainsi. Croyez-vous, si je n'avais pas craint de donner naissance à des bruits semblables, que je me serais exilé pendant cinq grands mois? Vous ne savez donc pas ce que j'ai souffert loin de vous? Vous ignorez donc que j'ai failli mourir de désespoir? Vous n'avez donc pas deviné, lorsque je vous ai quittée, que mon cœur se déchirait? Et tout cela, parce qu'il a plu à une malheureuse femme, dont j'avais repoussé les honteuses avances, de se venger de mes dédains.

— C'est donc bien vrai? fit joyeusement Laurence. Antoinette vous a offert...

— De devenir son mari, oui Laurence. Vous le savez bien. Le jour où votre père a reçu de Meulan cette lettre anonyme, qui a jeté le désarroi dans votre maison, vous m'avez adressé des questions si bizarres que je n'ai pas pu m'y tromper : vous aviez lu ce billet. Il disait la vérité, hélas ! Ce qui humiliait le plus cette femme, ce n'étaient pas mes refus, c'était la conviction que j'en aimais une autre. Eh bien ! oui, sa haine l'avait bien servie : je vous aime, Laurence; oui, depuis six longs mois, je cherche vainement à contenir ce secret qui m'étouffe. Il se trahit malgré moi aux yeux de tous ceux à qui je voudrais le cacher. Antoinette, le docteur Valnet, vous-même, Laurence, chacun l'a lu dans mes regards épouvantés, dans l'effarement de mon esprit. Il y a quelques jours, ici même, à cette place, il s'est encore échappé de mes lèvres. J'ai voulu le retenir, s'il vous en souvient. Je vous ai dit que je vous aimais comme une sœur. Eh bien ! maudissez-moi, chassez-moi, mais je vous ai menti. Oui, je vous aime avec toute l'ardeur de la jeunesse, avec toute la fougue de la passion la plus intense, je ne vis et ne respire que par vous, je n'ai qu'une idole, c'est vous, qu'un culte, le vôtre Vous êtes mon Dieu, ma religion, ma vie même. Ah ! depuis combien de temps je me serais jeté à vos genoux, pour vous faire cet aveu, si vous aviez été pauvre et obscure, ainsi que moi ! J'aurais dû me taire, me broyer le cœur, mourir de douleur en invoquant votre nom chaste et vénéré... J'ai été lâche, je me suis trahi, j'ai méconnu les devoirs sacrés de la généreuse hospitalité que vous et les vôtres m'avez donnée, je suis un infâme; mais dussé-je expirer de douleur à vos pieds sous le poids de votre légitime indignation, je n'ai pas pu garder un plus long silence. Mon cœur a fini par éclater, malgré moi, et mon amour a osé se révéler à vous tel qu'il est, avec ses espérances chimériques, ses angoisses, ses remords, qui le torturent et l'inondent à la fois de douleurs et de félicités sans pareilles. Vous le voyez, Laurence, rester ici plus longtemps serait un crime, à l'expiation duquel je n'ai plus qu'à consacrer mes jours; mais ne m'accablez pas, ayez pitié du supplice que j'ai enduré, que j'endure encore...

Il s'était agenouillé, en prononçant ces dernières phrases, et baissait la tête comme un coupable. A tâtons, sans oser porter sur elle ses regards craintifs, il chercha la main de la jeune fille pour mieux implorer sa clémence. Il la rencontra, la saisit et s'aperçut qu'elle ne la retirait pas.

Alors, il osa redresser la tête et vit Laurence, dont les joues s'étaient couvertes d'une rougeur adorable, les yeux levés vers le ciel et baignés de larmes, comprimant les battements de son cœur d'une main, tandis qu'elle lui abandonnait l'autre.

— Est-il possible! s'écria-t-il. Vous ne me maudissez pas! vous me pardonnez, vous m'aimez!

— Taisez-vous! murmura la jeune fille d'une voix éteinte. Si l'on vous entendait... Ne voyez-vous pas que je suis aussi coupable que vous, Roger? Cet aveu que ne me faisiez qu'en tremblant, il y a six mois déjà que je brûlais de l'entendre tomber de votre bouche...

Et, comme Roger déposait sur sa main un baiser dévorant, elle se dégagea et se leva brusquement.

— C'est précisément parce que nous nous aimons, dit-elle, parce que nous sommes seuls et livrés à nous-mêmes, que la loyauté nous fait un devoir de ne pas nous abandonner à des ivresses dangereuses. Restons frère et sœur, mon ami, jusqu'au jour où Dieu nous permettra de nous aimer sans remords. Je suis à vous d'ores et déjà de corps et d'âme, Roger; mais je confie mon honneur à votre loyauté, certaine que vous respecterez en moi celle qui plus tard, doit devenir votre femme. Je vous laisse un moment. J'ai besoin de me recueillir, de prier. Attendez-moi, et priez Dieu vous-même qu'il prenne en pitié notre amour!

A ces mots, émue, tremblante, agitée d'un trouble inconnu, elle s'éloigna d'un pas mal assuré. Quand elle fut partie, Roger, en proie à une sorte d'extase, se laissa tomber à deux genoux.

— Elle m'aime! Elle m'aime! murmura-t-il. Mon Dieu, vous l'avez entendu! Vous ne permettrez pas que ce saint amour devienne notre châtiment. Elle m'aime! Ah! que puisse-je craindre à présent!...

De part et d'autre, ce délire finit pourtant par se calmer.

Si, à cause des préoccupations auxquelles ils étaient en proie, le dîner, qui les réunit une heure après, ne fut pas aussi gai, aussi printanier, que ceux des jeunes amoureux sous la tonnelle, il servit du moins de prétexte à mille attentions délicates, par lesquelles se traduisait à chaque instant le bonheur dont leur cœur était rempli. Comme en vertu d'une convention tacite, pas une fois le mot amour ne fut prononcé. Mais avaient-ils besoin de se redire qu'ils s'aimaient? Ne se le prouvaient-ils pas par cette foule de menus riens qui, pous ces amants candides, semblaient être autant d'audaces?

La soirée se passa dans une sorte d'extase muette. Il se regardaient, rougissaient, baissaient les yeux, les relevaient, feuilletaient ensemble les pages des albums dont la table du salon était couverte, échangeant parfois un mot, une pensée, frissonnant au contact de leurs mains qui se rencontraient, de leurs cheveux qui se touchaient, écoutant battre leur cœur avec une sorte de frayeur mêlée de plaisir. Enfin, vers neuf heures et demie, Laurence, après s'être assurée que les domestiques avaient terminé leur ouvrage, leur permit de regagner leur chambre. Elle alla donner le baiser du soir à son père, et, comme il lui

parut que le vieillard allait de plus en plus mal, elle rédigea une dépêche pour le docteur Valnet et donna l'ordre à Antoine d'aller la porter au télégraphe.

Antoine s'éloigna sans mot dire, mais sa figure renfrognée ne se dérida pas. Presque aussitôt, Roger se glissa dans le cabinet de toilette, tandis que la jeune fille attendit au chevet de son père le retour de son domestique.

Au bout d'une demi-heure, Antoine reparut et s'installa au pied du lit, dans un vaste fauteuil qui avait été tout spécialement affecté à son usage. Laurence regagna sa chambre et, ainsi que le lui avait recommandé Roger, ne se coucha pas. Quant à lui, debout derrière la porte vitrée, plongé dans une obscurité complète, qui lui permettait de tout voir sans être vu, il ne quittait pas des yeux le domestique.

Antoine commença par donner au paralytique les soins indispensables, mais il le fit avec une brusquerie dont Roger s'indigna. Assurément il serait intervenu sur l'heure, s'il n avait été résolu d'avance à pousser jusqu'au bout l'épreuve qu'il tentait. Après avoir vaqué à ces soins de première nécessité, Antoine se laissa tomber dans son fauteuil. Ainsi placé, il était directement dans la zone d'éclatante lumière que projetait l'abat-jour de la lampe qui brûlait sur la table de nuit. Son visage, parfaitement éclairé, prit alors une expression de colère et de haine qui fit tressaillir Roger, et ses regards se fixèrent sur le malade avec une cruauté sinistre.

— Comment! cela ne finira pas! murmurait-il. Voilà plus de dix jours et de dix nuits que je passe auprès de ce vieux débris humain, toujours plongé dans la pourriture, dans le fumier! Et cela pourrait durer un an ou deux, dit le docteur. Oh! non.

Par la porte, qu'il avait laissée entre-bâillée, Roger entendait ses moindres paroles et surveillait chacun de ses gestes.

En disant ces mots, Antoine avait montré le poing au malade, s'était levé et s'approchait du lit.

— Ainsi, vieille carcasse, reprit-il, tu ne mourras pas! Tu me condamneras à passer ma vie entre les quatre murs de cette chambre! Et je ne me vengerais pas du supplice que tu me forces d'endurer! Tiens, vieille charogne, crève donc une bonne fois et que cela soit fini!

En même temps, il frappa au visage le malheureux paralytique, et, se jetant sur lui comme une bête fauve, il le secoua comme une guenille, l'accablant à la fois d'injures et de soufflets, — mais de soufflets seulement, car des coups de poings auraient laissé des traces. — Si vite que se fût précipité Roger, il ne put épargner au patient les premiers coups ; mais, se ruant sur Antoine, il le saisit à la gorge et le renversa.

— Ah! misérable, hurlait Roger, dont la colère avait décuplé les forces. En même temps, il lui serrait la gorge comme dans un étau de fer.

Antoine râlait et n'était déjà plus en état de se défendre.

Roger l'aurait certainement étranglé sur place si Laurence, que le bruit de la lutte avait attirée, ne fût accourue sur-le-champ.

En apercevant Antoine, immobile sous l'étreinte de Roger, elle courut dans le corridor.

— Rosalie! Marie! cria-t-elle. Vite! Au secours! Au secours!

Puis elle se jeta sur Roger et lui arracha des mains Antoine, qui, la face toute congestionnée, eut beaucoup de peine à se relever. Rosalie et Marie n'étaient pas encore couchées. Elles s'empressèrent auprès de leur maîtresse.

— Au nom du ciel! que s'est-il passé? demanda Laurence.

Roger, tout frémissant encore d'indignation et de colère, lui raconta à quelle scène épouvantable il avait assisté. L'émotion fut trop forte pour la jeune fille. Tant de bestiale barbarie lui causa un bouleversement subit. Elle tomba inanimée dans les bras de de Montmaury.

— Vite, dit-il à Rosalie, allez chercher le médecin pendant que Marie prodiguera ses soins à Laurence.

Rosalie, terriblement émue de son côté, partit comme une flèche, après avoir aidé Marie à transporter dans sa chambre la jeune fille évanouie.

Roger resta seul en face d'Antoine, encore à moitié suffoqué.

— Quant à toi, misérable, lui dit-il, va-t-en, car si je n'écoutais que ma colère je te tuerais.

A ces mots, l'arrachant de vive force du fauteuil sur lequel Antoine s'était laissé tomber, il le reconduisit à coups de pied et à coups de poing à travers les escaliers, à travers le jardin, et ne respira que lorsqu'il eut fermé la porte d'entrée sur ce bourreau.

— Ah! le misérable! ne cessait-il de répéter, en regagnant la chambre de M. Dalbrègue.

Alors, par une réaction dont il ne fut pas maître, il se laissa glisser à genoux auprès du paralytique.

— Ah! cher bienfaiteur! gémit-il. Pardonnez-nous de vous avoir exposé aux brutalités de cette bête féroce. Le ciel m'est témoin que, si je n'avais pas respecté votre volonté, je n'aurais laissé à personne autre le souci de vous soigner! Mais qu'aurait dit le monde? Qu'auriez-vous dit vous-même, si vous étiez revenu à la santé, si vous aviez recouvré la vie, le mouvement, la parole...? Mais reposez en paix à présent. Je jure de ne plus vous quitter, je jure de vous rendre, malgré vous, les bontés dont vous m'avez comblé!

Il pleurait. A son immense douleur se mêlaient des remords cuisants. Ce fut en cet état que le trouvèrent le docteur et Rosalie.

— Eh bien! quel nouveau malheur vous a frappé? demanda le médecin.

— Je vous le dirai, docteur, mais avant tout, occupez-vous de la pauvre Laurence.

Rosalie conduisit le médecin dans la chambre de sa maîtresse. Marie l'avait couchée et lui avait donné les premiers soins. Dix minutes après, la jeune fille ouvrait les yeux et reprenait connaissance. Le docteur revint alors auprès du malade, et Roger lui raconta à quel spectacle horrible il avait assisté.

Roger allait y monter quand le docteur vint lui serrer la main. (Page 1123.)

— Je m'étais informé à plusieurs reprises de l'état de M. Dalbrègue, fit le docteur, et l'on m'avait dit qu'il allait de plus en plus mal. Tout s'explique à présent!

— Voulez-vous examiner le malade ?

— En l'absence de mon confrère, je suis à vos ordres, monsieur.

Il procéda, sur-le-champ, à un examen attentif et silencieux.

— Le cas est fort grave. Je n'ose pas me prononcer, dit-il enfin; mais pensez-vous que M. Valnet vienne demain ?

— Il sera certainement ici à la première heure.

— En ce cas, j'aurai avec lui une consultation, et quoique je n'en augure rien de bon, croyez que nous tenterons l'impossible pour ressusciter ce cadavre.

— Mais, en attendant... demanda Roger, que devons-nous faire?

— Ce que nous avons déjà fait, monsieur, répondit le médecin avec un geste de découragement.

De Montmaury comprit que M. Dalbrègue était à peu près condamné. Il reconduisit le docteur et reprit sa place auprès du malade. Quelques instants plus tard, Laurence, enveloppée d'une robe de chambre et appuyée sur le bras de Marie, vint prendre des nouvelles de son père.

— Rien de nouveau, hélas! répondit Roger.

— Mais le médecin, qu'a-t-il dit?

— Il sera ici demain matin, en même temps que M. Valnet, avec qui il désire se consulter. Jusque-là, rassurez-vous, Laurence, je ne quitterai pas notre cher martyr.

Elle hésitait à se retirer, mais, sur les instances de Roger et de sa femme de chambre, elle y consentit. La nuit se passa mal. La conduite d'Antoine envers ce vieillard sans défense avait indigné même les autres domestiques. Elles ne parlaient de rien moins que de l'écharper, si elles le rencontraient.

Le lendemain, à huit heures et demie, M. Valnet arriva, accompagné de son collègue de Meulan, qui était allé à sa rencontre et qui lui raconta ce qui s'était passé. La consultation qu'ils eurent ensemble fut de courte durée. M. Valnet s'apercevait tous les jours que l'infortuné Dalbrègue allait de plus en plus mal. Cette fois, à moins d'un véritable miracle, il désespérait positivement du malade. Néanmoins, d'un commun accord, les deux médecins prescrivirent les remèdes, d'usage en pareil cas, et Roger ne voulut céder à personne le soin de les appliquer.

Quant à M. Valnet, il fit prier Laurence de descendre au salon.

La jeune fille s'y rendit, toute pâle encore, car elle n'avait pas dormi de la nuit. Le docteur, après maintes circonlocutions amicales, qui n'avaient pour but que de la préparer à la terrible révélation qu'il allait faire, lui apprit que son père était en danger de mort.

— Fort heureusement, lui dit-il, vous avez auprès de vous un ami dévoué, Roger, dont le zèle et la reconnaissance ne vous feront pas défaut, et à qui j'ai donné mes instructions; mais cela ne suffit pas. Aussi, je retourne à Paris. Je reviendrai vers une heure et je vous amènerai un ancien infirmier d'hôpital, que j'emploie souvent en pareil cas. Il a l'habitude de soigner ces sortes de maladies, —et restera auprès de votre père tant qu'il sera nécessaire, —ce dont Roger, malgré toute sa bonne volonté, serait absolument incapable. Donc, au revoir, mon enfant! J'ai d'ailleurs, à titre d'ami, quelques observations à vous faire. J'espère que vous les écouterez avec le même respect que je vous les adresserai.

A travers ses larmes, Laurence promit au docteur tout ce qu'il voulut. Elle était littéralement anéantie. Elle croyait qu'aucun malheur plus épouvantable ne pouvait l'atteindre. Pauvre enfant! Elle n'était pas au bout...!

Roger n'avait pas quitté le malade, depuis quinze heures, et avait pris à peine le temps de déjeuner, quand le docteur Valnet revint dans l'après-midi, accompagné de l'infirmier qu'il avait promis d'amener. Après avoir installé auprès de M. Dalbrègue cet homme, dont l'expérience efficace avait été tant de fois mise à l'épreuve, le docteur vint retrouver Laurence, qui l'attendait au salon.

— Ma chère enfant, lui dit-il, je vous demande bien pardon d'usurper un instant la place de votre pauvre père ; mais l'amitié que je lui porte, et dans laquelle vous occupez une large place, jointe à l'âge respectable dont je suis affligé, me donnent quelques droits au rôle que je viens remplir. En outre, il y va de votre intérêt, mieux encore, il y va de votre avenir, et cette considération seule prime toutes les autres.

— Vous n'aviez pas besoin de recourir à un si long préambule, monsieur, répondit la jeune fille. Je sais, depuis longtemps, à quoi m'en tenir sur l'amitié que vous m'avez vouée, je m'honore de l'avoir méritée, et j'espère que vous daignerez me la continuer éternellement.

— Soyez en sûre, mon enfant, et parlons un peu raison, car lorsqu'un homme tel que moi prend tant de précautions pour s'adresser à une jeune fille comme vous, c'est qu'il va l'entretenir de choses sérieuses.

— Je suis tout oreilles, docteur.

— Vous êtes dans une fausse position, ma chère amie, et cette fausse position va s'aggraver encore de l'isolement où va vous plonger la mort de votre père.

— Comment, monsieur?

— Vous ne me comprenez pas? Je m'explique. Il s'agit de Roger.

Laurence rougit et écouta avec attention.

— Depuis bientôt douze jours, mon enfant, Roger ne vous quitte guère. Vous trouvez cela tout simple, je vous en félicite ; cela prouve en faveur de votre cœur et de votre innocence ; mais cela ne peut pas durer. Votre réputation exige que vous vous sépariez de Roger ou que vous preniez un mari. Si vous vous séparez de Roger et si vous demeurez seule, votre position reste difficile, car elle vous met dans l'impossibilité absolue de vivre avec lui sur le pied de familiarité dont vous avez pris la douce habitude. Donc, je ne vois qu'un moyen de sortir de cette impasse : c'est de vous marier. Je n'ignore pas que le cas est épineux, mais vous êtes dans une situation de fortune qui vous permet de choisir à l'aise, et qui vous affranchit au besoin de toutes les considérations matérielles qui accompagnent d'ordinaire ces sortes de négociations. Remarquez, ma chère Laurence, que je n'interroge pas votre cœur, que je ne cherche pas plus à surprendre vos secrets qu'à provoquer vos confidences Je constate un fait et rien de plus. Si vous ne craignez pas de vous confier à moi, je serai très flatté de cette condescendance ; mais je n'entends pas exercer sur vous une sorte de pression, en raison de l'autorité équivoque que me donnent mon âge et nos relations.

— Je vous remercie, docteur, dit Laurence en lui tendant la main. Ce que vous venez de me dire, je l'avais déjà pensé.

— J'en étais sûr. Vous avez trop de tact pour ne pas avoir senti déjà quels embarras vous créérait votre isolement.

— J'ai mieux fait, docteur, reprit la jeune fille, j'ai presque choisi le mari dont vous me faites entrevoir l'impérieuse nécessité. Et si vous n'aviez pas, le premier, amené la conversation sur ce terrain, c'est moi qui aurais eu recours à votre sagesse et qui vous aurais prié de me guider.

— Je suis à vos ordres, mon enfant.

— Ainsi que vous, docteur, j'avais pensé que ma situation de fortune m'autorisait à mépriser certaines considérations mesquines d'intérêt. En choisissant un mari, je voulais avant tout un homme bien né, intelligent et d'une honnêteté à toute épreuve.

— Et vous avez trouvé ce phénix?

— J'ajouterai qu'il est noble, jeune et beau, docteur.

— Une perle alors, fit M. Valnet en souriant.

— Ne plaisantez pas, monsieur, c'est très sérieux. Approuvez-vous d'ores et déjà les sentiments auxquels j'ai obéi?

— Des deux mains, ma chère amie.

— Il ne resterait donc plus, pour avoir franchement votre avis, qu'à vous donner le nom de celui que vous appelez un phénix, sans vous douter peut-être combien de fois vous avez passé à côté de lui, indifférent à toutes les qualités que je lui trouve...

— Vous croyez? dit ironiquement M. Valnet.

— Eh quoi! fit Laurence toute rougissante, est-ce que vous soupçonnez déjà ?...

— Voulez-vous que je vous dise son nom?

— Vous le savez donc?

— C'est Roger de Montmaury.

La stupéfaction de la jeune fille fut plus vive encore que le sentiment de pudeur effarouchée qui fit tressaillir tout son être.

— Comment, docteur... balbutia-t-elle. Du premier coup... vous avez deviné... Roger vous avait donc avoué...

— Rien, mon enfant, je vous le jure! Au contraire, quand je l'ai interrogé à ce sujet,— car je pressentais la cause de l'exil que votre père lui avait imposé, — Roger s'est défendu comme un beau diable d'avoir pour vous autre chose qu'une amitié fraternelle; mais il y a des protestations, auxquelles donne un démenti formel la chaleur avec laquelle on les fait, et qui ne sauraient tromper de vieux renards comme nous. Votre secret, ma pauvre petite, il y a cinq mois que je le connais!

— Et... demanda timidement Laurence, que pensez-vous de mon projet?

En disant ces mots elle tremblait, tant elle avait peur que le docteur ne fût . .is de son avis.

— Je pense, répondit M. Valnet, que personne plus que vous au monde n'est

intéressée à prendre un bon mari, que lui mieux que vous ne connaît celui avec lequel vous avez été élevée, et que, si vous l'aimez, il faut vous marier avec lui le plus tôt possible.

En disant ces mots, il tendit les bras à Laurence, qui s'y jeta pour cacher la joie que cette décision lui causait.

— Et si ce fait bizarre ne se représentait pas tous les jours, chaque fois qu'il s'agit d'un père ou d'un mari, continua le docteur, je ne comprendrais pas que Dalbrègue ne se soit pas aperçu que vous vous aimiez, ni que, s'en étant aperçu, il ait eu l'idée incroyable de vous séparer. C'est un malheur, un grand malheur pour vous et pour Roger, ma chère enfant, car, en présence des évènements qui vous menacent, vous voilà séparés l'un de l'autre pendant plus d'une année encore. Fort heureusement, vous êtes jeunes et vous avez devant vous un long avenir.

En ce moment, un grand fracas se fit entendre dans l'antichambre. Plusieurs personnes venaient d'y entrer. Au bruit de leurs pas se mêlait un son métallique, semblable à celui produit par un cliquetis d'armes. Laurence courut ouvrir la porte et aperçut le commissaire de police, accompagné de deux gendarmes.

— Pardon, mademoiselle, dit-il avec le plus grand respect. On nous a dit que M. de Montmaury était ici...

— C'est la vérité, monsieur.

— Où est-il?

— Auprès de mon père.

— Voudriez-vous le faire prévenir que je désire lui parler?

— Volontiers, monsieur, dit Laurence.

Elle ne s'expliquait pas la présence du commissaire et des gendarmes. Bien qu'elle n'eût rien à redouter d'eux, elle n'en était pas moins très effrayée.

Rosalie, la cuisinière, qui leur avait ouvert la porte et qui les avait introduits, n'était guère plus rassurée qu'elle.

— Allez prévenir M. Roger qu'on le demande, lui ordonna Laurence.

Plus morte que vive, Rosalie courut avertir de Montmaury, qui descendit aussitôt.

Il manifesta également une très grande surprise, en apercevant l'uniforme des soldats et en reconnaissant le commissaire.

— C'est à moi que vous désirez parler, monsieur? demanda-t-il.

— Oui, monsieur.

— De quoi s'agit-il?

— Je ne puis vous le dire, monsieur ; mais vous le saurez plus tard.

— Cependant, que me voulez-vous?

— Ayez la bonté de me suivre, monsieur, dit le magistrat.

M. Valnet n'était pas moins étonné que Laurence et Roger.

— Pardon, monsieur, dit-il au magistrat, mais n'avons-nous pas droit à quelques explications? Je suis le docteur Valnet, le médecin et l'ami de la famille Dalbrègue. C'est à ce titre que je me permets d'intervenir et que je sollicite

l'honneur d'une réponse. Est-ce pour arrêter M. de Montmaury que vous êtes ici?

— Oui, monsieur, répondit le commissaire avec embarras.

— En vertu de quoi?

— En vertu du mandat d'amener que voici, et que vient de me transmettre le parquet de Versailles

— Mais, de quoi l'accuse-t-on?

— Je l'ignore, monsieur. Je ne suis, vous le savez, qu'un instrument de la loi. Elle m'ordonne d'agir, j'obéis.

— Je ne vais pas à l'encontre, fit observer Roger. Pourtant, ne puis-je vous demander ce que vous allez faire de moi?

— J'ai ordre de vous conduire à Versailles, monsieur; c'est tout ce que puis vous répondre.

— Je vous suis, dit Roger.

— A Versailles! Entre deux gendarmes! se récria le docteur.

— Que voulez-vous, monsieur? fit le commissaire. La loi a des exigences auxquelles il faut bien se soumettre...

— Sans doute, mais faire traverser toute une ville à un honnête homme, entre deux gendarmes! avouez que c'est dur, monsieur.

— J'en conviens, mais je n'y puis rien.

— Vous pouvez nous permettre d'éluder cette triste nécessité, du moins...

— De quelle façon?

— En nous accordant le temps d'aller chercher une voiture.

— Je ne m'y oppose pas, monsieur. Je connais depuis longtemps M. de Montmaury, à l'honorabilité de qui j'ai eu plusieurs occasions de rendre hommage, et je veux lui en donner un nouveau témoignage en asquiesçant au désir que vous formulez en son nom, à une condition pourtant...

— Laquelle? fit Roger.

— C'est que je ne vous perdrai pas de vue, jusqu'à ce que la voiture soit arrivée.

— Dès à présent je suis votre prisonnier, monsieur, dit Roger.

Le commissaire donna l'ordre à l'un des gendarmes d'aller chercher une voiture et de revenir avec elle. Laurence était si troublée, qu'elle pouvait à peine se soutenir. M. Valnet fit signe à Rosalie d'emmener sa maîtresse, et pria le magistat de vouloir bien entrer au salon. Roger lui en montra le chemin et le docteur referma la porte.

— Voyons, monsieur, dit-il au commissaire, nous sommes seuls maintenant. Il est impossible que vous ignoriez absolument les motifs véritables de cette arrestation. Refuserez-vous encore de nous les communiquer?

— M. de Montmaury est accusé de complicité dans l'empoisonnement exécuté sur la personne de son mari par Antoinette Voisin, femme Cassut, dont il passe pour être l'amant, dit nettement le magistrat.

— Moi! se récria Roger. Oh! mon Dieu! vous avez entendu...

M. Valnet ne pouvait en croire ses oreilles.

— Qui ? demanda-t-il, Roger, l'amant de Mme Cassut ! Roger, un assassin ! Ce n'est pas sérieux, monsieur ?

Le commissaire hocha soucieusement la tête

— Un assassin... dit-il, je ne le crois pas plus que vous, monsieur ; mais quant au reste...

— Sur mon honneur ! monsieur, c'est une odieuse calomnie ! fit Roger avec chaleur. — Ah ! reprit-il avec tristesse, M. Dalbrègue avait bien raison, quand il me prédisait que cette femme ne me pardonnerait pas...

Puis, se tournant vers M. Valnet.

— N'ayez aucune crainte, monsieur, lui dit-il. Je n'aurai pas de peine à me disculper. Allez auprès de Laurence, je vous en conjure ! calmez ses alarmes, faites en sorte surtout qu'elle ignore l'infâme accusation que l'on fait peser sur moi !

Un silence embarrassant suivit le départ du docteur.

Le commissaire de police ne se souciait pas de donner de plus longues explications. Roger n'osait pas en demander.

— Comment ! disait-il à demi-voix. Germain est mort !... mort empoisonné !

Enfin le gendarme arriva avec la voiture.

Roger allait y monter quand le docteur vint lui serrer la main.

— C'est dans le malheur que se montrent les vrais amis, dit-il. Dussent tous mes clients en pâtir, comptez sur moi !

La voiture s'éloigna et suivit la route de Versailles...

XII

L'ACCUSÉ

Les violences dont Cassut avait usé envers sa femme avaient eu pour résultat de porter à son comble l'exaspération d'Antoinette et d'attiser encore la haine qu'elle avait vouée à son mari. Humiliée dans son amour par Roger, dans son amour-propre par Germain, elle n'eut plus qu'un désir ; se venger d'eux. Tous les mauvais instincts qui fermentaient en elle se réveillèrent à la fois. Le fiel et l'amertume envahirent son cœur, obscurcirent sa raison et la jetèrent dans une exaltation voisine de la démence.

Résolue d'en finir à tout prix avec l'existence insupportable que lui faisait son mari, elle se souvint tout à coup qu'elle avait entre les mains une arme, dont Cassut lui avait signalé le danger et que lui-même lui avait fournie. Cet arme, c'était le poison. De quel nom s'appelait-il ? Peu lui importait. Germain lui avait dit qu'il en fallait gros comme une noisette pour tuer un homme ; cela lui suffisait.

On se rappelle ce produit, dont Germain avait apporté un échantillon et qu'Antoinette avait serré prudemment dans la commode. En le reprenant, le lende-

main matin, pour aller le soumettre à ses clients dans la journée, Cassut avait dit :

— Tiens ! Il me semblait qu'il y en avait davantage...

Il ne se trompait pas. Agitée déjà de pensées coupables. Antoinette, au moment de placer la poudre dans le tiroir, en avait fait glisser une partie dans une feuille de papier et l'avait gardée. Qu'en ferait-elle? Elle ne le savait pas encore. Mais les évènements se multiplièrent autour d'elle avec tant de précipitation que sa première pensée, si informe qu'elle fût tout d'abord, finit par prendre un corps et par devenir une idée fixe.

Décidée à ne pas supporter plus longtemps les mauvais traitements que son mari lui faisait subir, ne pouvant se résoudre à l'idée que Roger savourait auprès de Laurence les ivresses d'un amour partagé, elle résolut d'en finir avec le supplice horrible que la colère et la jalousie lui faisaient endurer.

Ce fut à se tuer qu'elle songea dans le principe. Mais se tuer, ce n'était pas se venger. Elle morte, Cassut resterait maître de l'usine et Roger épouserait Laurence. Le plan d'Antoinette fut aussitôt conçu. Elle résolut de tuer Germain.

— Peut-être ne s'en apercevra-t-on pas, dit-elle, et alors je serai libre... Libre!...

Cette secrète espérance fit briller dans ses yeux un éclair.

— Sinon, reprit-elle aussitôt, plutôt que de voir dans les bras de Laurence celui qui a repoussé mon amour, je lui ferai partager la honte du crime que j'aurais commis.

C'était le 17 novembre, à l'heure même où Roger faisait à Laurence l'aveu de son amour, qu'Antoinette méditait l'attentat qu'elle allait commettre. Vers six heures et demie, au moment où Germain revenait de la fabrique, il trouva non-seulement le couvert mis, mais Antoinette attablée et en train de manger son potage.

— Dépêchez-vous, lui dit-elle, j'ai un faim d'ogre aujourd'hui.

Cassut s'empressa de se mettre à table.

— Tiens ! fit-il. Tu m'as déjà versé à boire.

Et, en lui-même, il ajouta :

— Décidément, les grands moyens sont les meilleurs. Jamais ma femme n'a été si prévenante.

— Oui, dit Antoinette. En versant du vin dans mon verre, j'ai rempli le vôtre.

En même temps, elle montra son verre à moitié plein.

— Cela se trouve à merveille, fit Cassut. Je meurs de soif.

Il se hâta d'ingurgiter l'assiettée de soupe que sa femme lui avait servie ; puis, saisissant son verre, il le porta à ses lèvres et le vida d'un seul trait.

— C'est singulier, fit-il, ce vin a un goût étrange...

Machinalement, il regarda le fond de son verre, et s'aperçut qu'un léger dépôt s'y était formé.

— Qu'y a-t-il donc dans ce verre? murmura-t-il.

Il regarda sa femme, qui se détourna.

— Tu ne m'as pas empoisonné ? demanda-t-il en riant.

Ah! misérable! cria-t-il. (Page 1125.)

Mais aussitôt le sourire se figea sur ses lèvres, il porta les mains, à sa poitrine, comme s'il y avait ressenti une douleur violente.

— Ah ! misérable ! cria-t-il.

Il voulut se lever, mais ses jambes se dérobaient sous lui. Il fit deux ou trois pas avec effort, chancela, essaya de se retenir au buffet de la salle à manger, puis, reculant encore d'un pas, il tomba à la renverse sur le parquet. Au même instant, Rose entrait, tenant un plat à la main. Elle fut témoin de cette chute

terrible. Se hâtant de poser sur la table le plat qu'elle apportait, elle courut au secours de son maître.

— Qu'y a-t-il donc? demanda t-elle.

— Je ne sais... répondit Antoinette. Il s'est dressé tout à coup, en portant la main à sa poitrine, il a poussé un grand cri et il est tombé.

— Il faut le transporter dans sa chambre, appeler un médecin.

— Bah! cela ne sera rien, dit Antoinette.

Cependant Rose s'était penchée sur Germain et s'était aperçue qu'il ne bougeait pas. Sérieusement épouvantée, elle courut à la fabrique pour réclamer du secours. Le contre-maître s'y trouvait encore avec deux ouvriers. Ils s'empressèrent d'accourir, ramassèrent le corps de Cassut et le transportèrent sur son lit.

Antoinette les avait suivis Elle paraissait consternée, sinon affligée. Ce n'était pas une comédie. Elle était stupéfaite de ce résultat presque foudroyant. Sous ses yeux, Rose prodigua ses soins à Germain, comme s'il se fût agi d un simple évanouissement, pendant que le contre-maître allait chercher le médecin.

Un quart d'heure après, le docteur arriva et se fit expliquer comment l'accident était survenu. Antoinette lui répéta ce qu'elle avait dit à sa femme de chambre. Quant à Rose, elle ne savait rien, sinon que son maître était tombé au moment où elle entrait dans la salle à manger. Le docteur examina attentivement le corps de Cassut.

— Cet homme est mort, dit-il,

— Mort! s'écria Rose. Et de quoi, grand Dieu?

— Vous dites qu'il était à table quand il s'est senti indisposé? demanda le docteur.

— Oui, monsieur. Il avait mangé son potage et bu un doigt de vin.

— Bien. Le couvert est-il encore mis?

— Certes, monsieur, fit Rose. J'étais si bouleversée que je n'ai pas encore eu le temps de l'enlever.

— Conduisez-moi dans la salle à manger.

Antoinette devint pâle. Elle n'avait pas songé à cela! Le verre était resté sur la table!

— Si vous voulez bien me suivre... dit-elle vivement, je vais vous y mener, monsieur.

Elle prit les devants et entra dans la salle à manger, suivie du docteur et de la femme de chambre.

— Voilà comment cela s'est passé, dit-elle : Cassut était là, il a mangé sa soupe, bu son vin, puis il a poussé un grand cri. a étendu les bras et est tombé.

Joignant le geste à la parole, elle écarta les bras et renversa le verre de Germain, qui tomba sur le parquet et se brisa.

— Décidément, nous jouons de malheur aujourd'hui, dit-elle. Je viens encore de casser un verre!

Le docteur la regarda en face. Elle baissa les yeux.

— Ramassez les morceaux, dit-il à Rose.

La femme de chambre les ramassa consciencieusement, sans qu'Antoinette

osât protester, et les mit dans son tablier. Elle allait les emporter, lorsque le docteur l'arrêta.

— Donnez, dit-il, en tirant de sa poche un mouchoir blanc dans lequel il enveloppa soigneusement ces débris. Quant à moi, je vais à la mairie faire les déclarations d'usage.

Il sortit à ces mots, sans avoir prononcé une parole qui ressemblât à une accusation. Néanmoins, Rose ne put s'empêcher de dire :

— Quelle drôle d'idée à ce médecin d'emporter des morceaux de verre cassé?

Elle ne soupçonnait rien encore, mais Antoinette devinait déjà que le docteur avait découvert la vérité.

Cependant elle ne manifesta pas le moindre trouble et chargea Rose d'aller chercher une femme pour veiller auprès du mort.

Elle se fit allumer du feu dans le salon par la cuisinière et annonça qu'elle y passerait la nuit.

Quant au docteur, il se rendit chez le commissaire de police, lui communiqua les soupçons qu'il avait conçus et déposa entre ses mains les fragments du verre aux parois duquel adhérait encore une sorte de poudre blanche que le vin avait légèrement colorée. Le commissaire fit aussitôt prévenir le parquet de Versailles Le lendemain matin, à huit heures, le juge d'instruction arrivait, faisait arrêter Antoinette et ordonnait l'autopsie du cadavre.

La jeune femme se vit perdue et confessa la vérité.

— Ainsi, dit le magistrat, vous reconnaissez avoir empoisonné volontairement Germain Cassut, votre époux?

— Oui, monsieur.

— Avez-vous un ou plusieurs complices?

— Un seul, monsieur.

— Qui est...

— Mon amant.

— Comment se nomme-t-il?

— Roger de Montmaury.

— Il habite Meulan ?

— Oui, monsieur.

— Bien. Le greffier va vous donner lecture de votre déposition, et vous la signerez.

Ainsi fut fait. Antoinette signa d'une main ferme cette lâche calomnie. L'heure de sa vengeance venait de sonner

Le juge d'instruction fut très surpris. C'était le même qui, dix-sept mois auparavant, avait instruit l'affaire du pendu. Il connaissait donc de Montmaury et savait avec quelle louable délicatesse celui-ci s'était conduit en cette circonstance.

Il accepta néanmoins sans sourciller la déclaration d'Antoinette. Seulement, pendant qu'on la transférait à Versailles, et avant de lancer un mandat d'arrêt contre de Montmaury, il voulut se renseigner. Il interrogea le commissaire de police.

Celui-ci lui apprit que les bruits les plus fâcheux couraient depuis trois ou quatre jours dans le pays sur les relations scandaleuses de Roger avec Antoinette. A l'appui de ces assertions — dont il n'avait pas pu vérifier l'exactitude, ajouta-t-il, — il prononça le nom de la veuve Durand. La vieille rentière était l'amie d'Antoinette et la propriétaire de Roger. Sous prétexte d'aller faire visite à cette dame, disait-on, Mme Cassut se rendait chez Roger.

— Et cela dure depuis combien de temps? demanda le juge d'instruction.

— On ne sait pas, répondit le commissaire.

— Faites venir Mme Durand, ordonna le magistrat.

La vieille bavarde fut un peu effrayée lorsqu'on l'amena devant le juge d'instruction. Comprenant qu'aux yeux d'un magistrat ses paroles avaient une bien autre gravité qu'à ceux des commères devant lesquelles elle discourait ordinairement, la veuve se borna à dire strictement la vérité. Antoinette était venue la voir tous les jours depuis que Roger était de retour à Meulan.

— Savez-vous dans quel but?

— Je ne m'en suis pas doutée tout d'abord, répondit-elle; je me suis même étonnée de l'amitié subite qu'elle me témoignait.

— Ainsi, vous n'avez reçu de la femme Cassut aucune confidence?

— Non, monsieur.

— Ni de Montmaury?

— Pas davantage.

— Et vous n'avez pas prêté les mains au commerce qu'on leur reproche?

— Devant Dieu qui nous entend et qui nous jugera! protesta la veuve avec énergie, je vous assure, monsieur le juge, que j'ai été leur première dupe. Bien plus, je ne crois pas qu'Antoinette et Roger se soient vus avant le 14 novembre.

— Ah! et vous croyez que le 14 novembre...

— Oui, monsieur. Antoinette avait voulu, ce jour-là, rester à dîner, et n'était partie de chez moi que vers huit heures un quart. Dix minutes après, son mari vint la chercher et, ne la trouvant pas, se retira. Vers neuf heures, j'entendis crier l'escalier qui conduit chez M. Roger. Etonnée de ces allées et venues, je sortis de mon appartement, une bougie à la main. Je vis M. de Montmaury ouvrir la porte de la rue à une femme, que je n'eus pas le temps de reconnaître car elle prit la fuite dès qu'elle m'aperçut. Je réprimandai vertement M. Roger à ce sujet. Il me répondit que cette visite était loin de lui faire plaisir, et qu'il espérait bien que ce serait la dernière.

— Ah! il vous a dit cela?

— Oui, monsieur.

— Sans prononcer le nom de la femme qu'il avait reçue?

— Naturellement.

— Alors comment l'avez vous découvert?

— Le lendemain, M. Cassut se présenta de nouveau chez moi et me défendit expressément de recevoir sa femme. Je ne m'expliquais pas très bien ces singularités, quand le 17, à huit heures du matin, M. Cassut vint chez M. Roger et eut avec lui une explication violente. Au moment où il ouvrait la porte pour se

retirer, je l'entendis menacer M. de Montmaury de le tuer comme un chien s'il revoyait Antoinette.

— Ah ! Cassut a menacé M. de Montmaury de le tuer ? dit le magistrat.

— Oui, monsieur. C'est alors que j'ai compris une partie de la vérité.

— Bien ; mais avant le départ de M. de Montmaury pour Paris, aviez-vous remarqué dans sa conduite quelque irrégularité semblable ?

— Jamais, monsieur. M. Roger était le plus tranquille des locataires

En dépit de cet hommage tardif rendu à la conduite de Roger, la déposition de Mme Durand était accablante.

Elle permettait de supposer, en effet, qu'Antoinette et Roger se fréquentaient tous les jours, et que, se voyant découverts, ils avaient résolu de prévenir les menaces que Cassut lui avaient adressées.

Enfin la haine bien connue qui existait depuis longtemps entre Germain et M. de Montmaury venait encore à l'appui de cette hypothèse.

Muni de ces renseignements précieux, le juge d'instruction partit pour Versailles à dix heures et procéda aussitôt à un interrogatoire plus complet d'Antoinette.

Elle affirma qu'elle était déjà la maîtresse de Roger avant de se marier, qu'elle n'avait fait qu'obéir à ses conseils en épousant Cassut. Pour le mieux prouver, elle ajouta que, trouvant l'absence de Roger trop longue, et voulant se rapprocher de lui, elle avait pris le parti de louer un appartement à Paris, projet auquel elle n'avait renoncé qu'en apprenant le retour de Roger à Meulan.

C'était alors qu'elle s'était liée avec Mme Durand pour se rapprocher de lui. Enfin son mari, ayant soupçonné leurs relations, l'avait surprise le 14 novembre, au moment où elle sortait de chez M. de Montmaury, l'avait menacée et frappée...

— Et c'est alors, continua le juge, que vous avez résolu de vous défaire de Cassut ?

— Oui, monsieur.

— Comment ? quel jour ? dans quelles circonstances ?

— Le jour même où je l'ai empoisonné.

— Vous avez donc vu Roger ce jour-là ?

— Oui, monsieur.

— Alors c'était hier, 17 novembre ?

— Précisément.

— A quelle heure ?

— A trois heures de l'après-midi.

— Où ?

— Dans le jardin de la maison, dont la petite porte ouvre sur une ruelle.

— Vous lui aviez donc donné rendez-vous ?

— Oui, je lui avais écrit.

— Et c'est alors que vous avez comploté la mort de Cassut ?

— Oui, monsieur.

— En avait-il été question déjà entre vous ?

— Pas encore.

— Alors, comment se fait-il que vous ayez soustrait à votre mari, six jours auparavant, le poison avec lequel vous l'avez tué?

— C'était machinalement et sans but arrêté.

— Vous ne ferez jamais croire que cette idée ne s'était pas déjà offerte à votre esprit; sans cela, pourquoi auriez vous dérobé ce poison?

— Je ne dis pas que je n'y avais pas songé. Je dis seulement que rien n'était encore décidé il y a six jours.

Sur ces déclarations formelles, jointes au témoignage de Mme Durand et aux difficultés qui s'étaient élevées jadis entre Roger et Germain, le juge d'instruction transmit immédiatement au commissaire de police de Meulan l'ordre d'arrêter M. de Montmaury.

Roger fut mis en prison, où il passa la nuit.

Ce ne fut que le lendemain matin qu'on le conduisit dans le cabinet du juge d'instruction pour l'interroger.

Il raconta comment il avait connu Antoinette, quelles propositions il en avait reçues à l'époque où il aurait pu réclamer sa part dans le legs du pendu, et affirma qu'il les avait repoussées. C'était pour se venger de ses dédains que la fille de M. Voisin avait épousé Cassut, l'avait fait renvoyer de l'usine et avait adressé à M. Dalbrègue une lettre anonyme, dans laquelle elle l'accusait d'aimer Laurence. Elle avait réussi jusqu'à un certain point, puisque, pour couper court à cette calomnie, il avait quitté Meulan.

Depuis cette époque, il n'avait pas revu Antoinette, jusqu'au jour de misère et désespoir où il lui avait tendu la main. Encore n'avait-il pas même entendu parler d'elle à la suite de cette rencontre.

Enfin il était revenu à Meulan, où l'avait rappelé la maladie de M. Dalbrègue. Depuis lors, il était rarement chez lui. Cependant il s'était trouvé trois fois en présence d'Antoinette.

La première fois, en entrant chez Mme Durand pour la prier de recevoir M. Raymond, s'il se présentait en son absence; la seconde fois, dans la soirée du 15 novembre, quand elle était venue le poursuivre à nouveau de son amour; la troisième fois, le 15 novembre, jour où il avait été s'agenouiller auprès du cadavre de M. Voisin; mais il ne l'avait pas même aperçue le 16, jour de l'enterrement.

— Et le 17? fit brusquement le magistrat.

— Quand? hier? demanda Roger.

— Sans doute. Antoinette vous avait écrit de vous trouver chez elle à trois heures. Vous êtes allé à ce rendez-vous, vous êtes entré dans le jardin par la petite porte, et c'est là que la mort de Cassut a été résolue.

— Est-ce sérieux? fit de Montmaury étonné.

— C'est elle qui l'affirme, monsieur.

— Eh bien! monsieur, répondit Roger, je n'ai pas reçu de lettre de la femme Cassut, je ne suis pas allé à ce prétendu rendez-vous. Enfin, je ne pouvais être à trois heures dans le jardin de l'usine, puisque j'étais à pareille heure chez M. Dalbrègue.

— Pouvez-vous prouver votre alibi?

— Rien n'est plus facile, monsieur. Interrogez Mlle Dalbrègue, les domestiques...

— Ainsi, fit le juge d'instruction, vous niez avoir jamais eu les moindres relations avec la femme Cassut, et vous rejetez toute participation au crime qu'elle a commis?

— Je le crois bien! s'écria Roger.

— Selon vous, la femme Cassut n'obéirait donc, en vous accusant, qu'à un sentiment de vengeance?

— J'en suis convaincu, monsieur.

— Bien. L'instruction va suivre son cours, j'interrogerai les témoins, et si réellement vous avez dit la vérité...

— Sur mon honneur, je vous le jure, monsieur !

— Je le désire de tout cœur, M. de Montmaury. Ce n'est pas la première fois que nous nous voyons, et je me souviens encore du désintéressement avec lequel vous avez agi dans l'histoire du pendu. Dans tous les cas, il vous en sera tenu compte, je vous le promets.

A ces mots, le magistrat le fit reconduire en prison.

On sait avec quel soin jaloux, mais aussi avec quelle lenteur, la justice, qui ne veut pas se tromper, instruit ces sortes d'affaires.

Fidèle à sa parole, le docteur Valnet s'était cependant rendu à Versailles le lendemain de l'incarcération de Roger, et avait eu avec le juge d'instruction une longue conversation, dans laquelle il avait rendu justice à la droiture de Roger, dont il avait raconté la vie. Il avait ainsi confirmé en partie les déclarations de l'accusé.

Dans l'après-midi, il était allé à Meulan, et avait bien été forcé d'apprendre à Laurence la cruelle vérité.

Ce fut un coup terrible pour la pauvre enfant. Le malheur s'acharnait après elle avec une opiniâtreté sans égale.

Pourtant, comme le docteur lui avait fait espérer que de Montmaury serait promptement rendu à la liberté, elle attendit.

Trois jours s'écoulèrent, puis quatre, puis cinq ; Roger ne revenait pas.

Laurence était dans une inquiétude mortelle. Enfin, elle résolut d'en finir avec ces tergiversations puériles.

— Comment! s'écria-t-elle. Cette coquine a tout fait pour le perdre et je ne ferais rien pour le sauver!

Elle envoya chercher une voiture et partit avec Marie pour Versailles.

Contre toutes les prévisions des deux médecins, ou plutôt grâce aux médications violentes qu'ils avaient employées en dernier ressort, un mieux sensible s'était manifesté chez M. Dalbrègue. Loin de cacher le joyeux étonnement que cela lui causait, M. Valnet s'en réjouissait, mais déclinait toute responsabilité dans cette cure merveilleuse.

— Ce n'est pas moi qui l'ai guéri, ne cessait-il de répéter à Laurence, c'est Roger. S'il n'avait pas surpris et chassé le misérable Antoine, votre père aurait

infailliblement succombé aux mauvais traitements que ce bourreau lui infligeait, sans que nous sussions à quelles causes précises attribuer sa mort. Aussi, si mon pauvre ami revient jamais à la santé, il pourra se vanter que c'est à Roger qu'il doit la vie.

Malheureusement, si le cœur de Laurence commençait à se rassurer et à concevoir même quelques espérances de ce côté, il souffrait cruellement à l'idée qu'une accusation infâme pesait sur Roger et qu'elle avait trouvé créance auprès de certains Athéniens de Meulan, qui se lassaient sans doute d'entendre faire sans cesse l'éloge de ce moderne Aristide.

De même que l'instruction ne gardait aucune mesure dans l'accusation, Laurence rejeta les vains scrupules qui l'avaient retenue jusqu'alors. Elle raconta donc à M. Valnet tout ce qu'elle soupçonnait et tout ce qu'elle savait.

Ce qu'elle soupçonnait, c'est que des démarches avaient été faites par Antoinette auprès de de Montmaury, pour lui faire accepter le legs du pendu et l'épouser. Ce qu'elle savait, c'est qu'Antoinette, pour se venger de ses refus, avait écrit à M. Dalbrègue une lettre dans laquelle elle accusait Roger d'aimer Laurence.

Cette lettre, elle l'avait tenue dans les mains, elle l'avait lue. Elle avait cherché même à obtenir de Roger des explications que celui-ci s'était refusé à lui donner. Or, aujourd'hui, la discrétion devenait un danger. Il fallait faire arme de tout pour sauver M. de Montmaury.

Le docteur était retourné à Versailles et avait révélé ces faits au juge d'instruction, qui avait promis de les éclaircir.

En effet, il avait ordonné à Meulan une enquête minutieuse sur la vie de Roger; et avait reçu au bout de deux jours un historique détaillé du passé de de Montmaury, rempli de faits à sa louange et témoignant de ses mœurs irréprochables, jusqu'au moment où la maladie de M. Dalbrègue l'avait rappelé à Meulan.

« Encore, ajoutait l'enquête, est-il impossible de rien préciser sur les relations de l'accusé avec la femme Cassut, car personne n'a constaté le flagrant délit. »

Le juge d'instruction allait donc citer les témoins à comparaître, le jour même où Laurence se présenta, accompagnée de sa femme de chambre. Le magistrat la fit asseoir.

— J'allais vous faire appeler, mademoiselle, lui dit-il. Veuillez déposer des faits à votre connaissance.

Laurence ne demandait que cela.

Après avoir raconté l'enfance de Roger, les soins qu'elle en avait reçus, l'amitié qui les unissait, elle exposa dans quelles conditions Roger était entré chez M. Voisin et comment il en avait été chassé. Puis elle montra de Montmaury rendant à M. Voisin les derniers devoirs, tandis que sa fille restait à Meulan, insensible à ce malheur et complotant déjà le crime qu'elle avait exécuté.

— Et elle ose prétendre, continua-t-elle, que Roger était chez elle le 17 à trois heures! C'est une indigne fausseté, monsieur, et cela seul devrait suffire à la confondre, car, le 17 novembre, Roger est venu chez mon père à une heure,

Maintenant, monsieur Raymond, dit Roger, je suis tout à vous. (Page 1138.)

a passé toute la journée dans le cabinet de M. Dalbrègue, et n'est même pas retourné à Meulan pour dîner. C'est moi qui l'ai retenu. Il a passé la soirée avec moi, et la nuit au chevet de mon père. Et quand on est venu l'arrêter, dans la journée du 18, il y avait plus de vingt-six heures qu'il ne m'avait quittée.

— Vous l'affirmez sous serment? demanda le magistrat.

— Sous les serments les plus sacrés, monsieur! Je ne serais pas venue jusqu'ici pour mentir à Dieu et à la justice.

— D'autres témoins que vous peuvent-ils en déposer?

— Certes, monsieur, ma femme de chambre et ma cuisinière le savent comme moi.

— Je les appellerai.

— Marie m'a accompagnée, monsieur. Elle est là. Si vous désirez l'entendre.

— Assurément, dit le juge d'instruction.

Et, se tournant vers son greffier :

— Faites entrer cette femme, ordonna-t-il.

Marie fut naturellement moins prolixe que Laurence; mais, comme sa maîtresse elle précisa l'heure à laquelle Roger était venu et affirma qu'il n'avait pas quitté la maison depuis la veille jusqu'au moment où on était venu l'arrêter.

Cette fois le magistrat ne douta plus.

— Je vous remercie, mademoiselle, dit-il à Laurence, du zèle que vous avez mis à éclairer la justice.

— J'ajouterai, dit fièrement la jeune fille, que le baron de Montmaury n'a jamais aimé Antoinette, qu'il m'aime depuis longtemps, que je l'aime également, et que, par conséquent, les odieuses insinuations de cette malheureuse sont autant de mensonges. Sur toute autre que moi ils auraient produit sans doute l'effet qu'elle en attendait, car le seul fait d'avoir été mis en prison est pour Roger une honte devant laquelle reculerait un cœur moins haut placé et moins convaincu que le mien de son irréprochable honnêteté.

— Rassurez-vous, mademoiselle, dit le juge avec bonté. J'espère que demain M. Roger vous sera rendu.

Laurence se retira, heureuse d'avoir payé ce tribut d'hommage à celui qu'elle aimait.

Dès qu'elle fut partie, le magistrat fit appeler Antoinette.

— Vous persistez dans vos déclarations? lui demanda-t-il.

— Oui, monsieur.

— Ainsi, c'est bien le 17, à trois heures, que M. de Montmaury est venu au rendez-vous que vous lui aviez donné et que vous avez comploté la mort de Cassut?

— Oui, monsieur.

— Eh bien! vous mentez, car il résulte des dépositions de quatre témoins que, le 17, à l'heure que vous dites, de Montmaury était chez M. Dalbrègue et qu'il n'en est pas sorti jusqu'au lendemain 18, où je l'ai fait arrêter sur votre déclaration.

Antoinette resta confondue. Il ne lui était pas venu à l'idée qu'on allait contrôler heure par heure, mot par mot, la fable qu'elle avait imaginée.

— Tenez, lui dit le magistrat, vous êtes une pauvre criminelle, madame. Dans votre intérêt même, vous feriez bien mieux de confesser la vérité que de persister plus longtemps dans le système que vous avez adopté. Qu'avez-vous à reprocher à M. de Montmaury? D'avoir repoussé votre amour? Je sais que c'est un crime impardonnable aux yeux de certaines femmes; mais êtes-vous bien sûre d'avoir fait tout ce qu'il fallait pour mériter cet amour? Non, vous le savez

bien. Si votre passion avait été aussi ardente, aussi pure qu'elle l'est chez un cœur honnête, vous lui seriez restée fidèle. Au contraire, vous vous êtes jetée dans les bras d'un homme que vous n'estimiez pas, que vous ne pouviez jamais aimer, qui ne se rapprochait de vous ni par ses relations, ni par son éducation ni par ses manières. Vous avez donc été parjure envers votre amour. Vous avez vu, mais trop tard, l'horrible précipice que vous aviez creusé sous vos pas ; alors a sonné pour vous l'heure du repentir, des regrets, des remords. Quand M. de Montmaury est revenu à Meulan, vous vous êtes reprise à espérer ; vous avez cru qu'il ne reculerait pas devant les relations adultères que vous ne craigniez pas de lui proposer, et, comme son honnêteté s'y refusait plus que jamais, vous avez résolu de vous débarrasser de Cassut, de reconquérir votre liberté ou d'entraîner M. de Montmaury dans votre chute. Est-ce là ce que vous appelez aimer? Quoi, ce jeune homme, qui n'a pour tout bien qu'une réputation intacte, vous le perdez! Vous le jetez sur les bancs de la cour d'assises, vous le déshonorez! Lui que vous aimez! Lorsque tant d'autres se dévouent souvent pour sauver un amant indigne, vous jetez en pâture à la vindicte publique, au mépris des honnêtes gens, l'homme qui n'a eu envers vous d'autre tort que de vous avoir respectée ! Croyez-moi, c'est un rôle indigne de vous, et qui ne vous conciliera ni la pitié des jurés, ni la bienveillance des juges. Avouez donc franchement que vous avez perdu la tête. Montrez qu'il reste en vous quelque chose d'humain, de bon, de généreux, que vous n'avez pas tout à fait oublié les principes que votre père vous a enseignés, les exemples que vous a donnés le monde dans lequel vous avez vécu.

D'abondantes larmes coulaient des yeux d'Antoinette. Peu à peu, en entendant ces paroles émues, elle s'était laissé tomber à genoux.

— Oui, dit-elle à travers ses sanglots, vous avez raison, monsieur. J'ai été infâme, j'ai été lâche. Oui, je n'ai obéi qu'à des appétits de vengeance détestables.

— Ainsi vous l'avouez? M. de Montmaury n'est pas coupable?

— Non. Seule j'ai médité et commis ce crime, poursuivie que j'étais par l'idée de m'affranchir d'un joug odieux, profondément humiliée qu'un misérable comme ce Cassut eût osé lever la main sur moi. Ah! je ne croyais pas qu'il fût si difficile de mentir à la justice. Je ne m'attendais pas aux tortures de la prison, des interrogatoires, des confrontations... je suis vaincue... le supplice est au-dessus de mes forces... tuez-moi, monsieur, tuez-moi le plus tôt possible, et délivrez-moi de l'enfer où je me débats depuis quelques jours...

A ces mots, elle tomba accablée sur le parquet. Toute son énergie sauvage l'avait abandonnée. Les obstacles contre lesquels se heurtait sa vengeance l'avaient brisée.

On lui fit reprendre ses sens, et elle eut enfin la force de signer la nouvelle déclaration à laquelle elle s'était résignée. Puis on la reconduisit en prison. Une demi-heure après, le parquet de Versailles rendait une ordonnance de non-lieu en faveur de de Montmaury et le mettait en liberté.

Au lieu de retourner immédiatement à Meulan. Roger se rendit à Paris et alla chez le docteur Valnet.

— Vous ici! s'écria le docteur. Vous êtes donc libre? Depuis quand?

— Depuis deux heures, répondit Roger. Antoinette, paraît-il, s'est décidée à reconnaître que je n'étais pas coupable.

— Et Laurence le sait?

— Pas encore,

— Vite, allez-lui annoncer cette bonne nouvelle.

— A Meulan? Je n'oserais jamais, docteur.

— Au contraire, il faut y rentrer le front haut, mon ami. C'est le seul moyen d'imposer silence à la calomnie. Venez, c'est moi qui vais vous y conduire. Je ne vous demande qu'un moment, car j'attends M. Raymond.

— Ah! il vous a donné rendez-vous?

— Oui, quand il a su que vous étiez en prison, il a manifesté le désir de venir à Versailles avec moi, pour y témoigner en votre faveur. Je lui avais promis de l'y conduire aujourd'hui, il va venir. Et tenez, je parie que c'est lui qui sonne...

En effet, le domestique venait d'ouvrir la porte de l'appartement. M. Raymond entra et poussa un cri de joyeuse surprise en apercevant Roger.

— Comment! vous êtes ici! s'écria-t-il.

— J'arrive à l'instant.

— Vous êtes donc libre?

— Grâce aux infatigables démarches de mes amis, oui, monsieur.

— Vingt fois tant mieux pour vous et pour moi, mon cher ami, car j'ai à vous parler de choses sérieuses.

— Je suis à vos ordres, monsieur, mais non pas aujourd'hui, répondit Roger. J'ai hâte de retourner à Meulan, vous le comprenez, et d'y revoir mes amis.

— C'est tout naturel et je me garderais bien de vous dérober une minute d'un temps si précieux; mais quand vous aurez rempli ce devoir impérieux, n'aurez-vous pas quelques instants à me consacrer?

— Autant qu'il vous plaira, cher monsieur Raymond.

— Alors je pars avec vous pour Meulan, si vous le permettez...

— De grand cœur. Il ne me serait pas possible d'y rentrer en compagnie plus honorable.

— Eh bien! venez, dit le docteur qui les entraîna.

Ils se dirigèrent vers le chemin de fer, et, bientôt après, le train les emporta. Pendant le trajet, Roger raconta comment, pressée de questions par le juge d'instruction, Antoinette avait fini par faire des aveux complets. Puis il s'informa de la santé de M. Dalbrègue et fut tout heureux d'apprendre que le mieux se soutenait et permettait d'espérer une guérison.

— Si le temps se maintient, dit M. Valnet, nous pourrons faire sortir le malade dans deux ou trois jours. Si nous y arrivons, il est sauvé, et c'est à vous qu'il devra la vie

— Ah ! docteur, fit Roger, vous ne pouviez pas m'apprendre une nouvelle qui me fit un plus grand plaisir ! Et Laurence ?

— Elle est bien triste depuis votre arrestation, mais je suis parvenu presque à lui inspirer confiance, et dans la guérison de son père et dans votre prochain élargissement. En vous voyant, elle sera doublement heureuse.

Roger se tut et jeta sur la campagne un regard rayonnant. Le soleil l'inondait de sa clarté et colorait de ses rayons les rares feuilles jaunies qui garnissaient encore les branches des arbres. Sur les terres, fraîchement labourées, des millions de fils de la vierge formaient un inextricable réseau de capricieuses arabesques.

Le paysage n'était ni beau, ni gai, et pourtant il semblait à Roger, qu'il n'en avait jamais vu de semblable. Mais avec quelle lenteur marchait le train qui l'emportait ! On arriva cependant. Roger voulait prendre une voiture pour être plus tôt auprès de Laurence, mais le docteur déclara qu'il avait besoin d'exercice et qu'il désirait faire la route à pied.

La vérité est qu'il voulait faire traverser Meulan à Roger, dont il prit le bras, afin que son retour fût immédiatement connu et que son innocence éclatât aux yeux de tous. M. Valnet obtint de cette détermination tout le résultat désiré. Chacun se mit sur le seuil de sa porte, pour voir passer Montmaury au bras du docteur et de M. Raymond. Une demi-heure après, la ville entière savait que Roger était de retour.

— Donc, il n'est pas coupable, ajoutait-on.

Quant à Roger, il était au supplice. Il s'apercevait qu'il était l'objet de la curiosité générale et cela l'irritait. Enfin, il atteignit la propriété de M. Dalbrègue et respira plus librement. Le jardinier, la cuisinière, la femme de chambre, poussèrent des cris de joie en l'apercevant. Marie, qui l'avait vu venir de loin, rentra dans la maison.

—Mademoiselle ! mademoiselle ! criait elle à pleins poumons, voilà M. Roger !

Laurence était au salon et travaillait, quand ces cris retentirent à son oreille. Elle se leva très émue et se dirigea en courant vers la porte, qu'elle ouvrit.

— Le voilà ! le voilà ! répétait Marie.

Laurence courut jusque sur le perron et faillit suffoquer de joie, en reconnaissant Roger, qui s'avançait vers la maison.

Dès qu'il l'aperçut, il quitta le bras de M. Valnet et, sans calculer, se jeta dans les bras de la jeune fille, sur les joues de laquelle il déposa deux baisers retentissants. Puis, sans prendre le temps de lui expliquer sa présence, il monta dans la chambre de M. Dalbrègue. Le paralytique sommeillait. Sur un signe de l'infirmier qui le gardait, Roger s'avança sur la pointe des pieds et considéra le vieillard avec attention. Positivement, le mieux était manifeste. Le visage était plus pâle, les traits plus reposés, la physionomie plus calme.

— Ne dites rien au docteur, dit l'infirmier à voix basse. C'est lui qui va être étonné ! Tout à l'heure le malade a remué les yeux.

Au même instant arriva M. Valnet qui, avant de monter, avait présenté

M. Raymond à Laurence. Ils envahirent à la fois la chambre du malade. Réveillé sans doute par le bruit, M. Dalbrègue ouvrit les yeux et les promena avec surprise sur les personnes qui l'entouraient, ses regards s'arrêtèrent longuement sur Roger et brillaient d'un éclair de joie. M. Vainet n'en revenait pas!

— Comment! vous voyez, vous nous reconnaissez, cher ami! s'écria-t-il en se penchant avidement sur le malade.

Les lèvres de M. Dalbrègue s'agitèrent imperceptiblement et murmurèrent un oui, que le docteur seul entendit, mais qui suffit à lui rendre l'espoir.

— Décidément mon cher Roger, dit-il en se tournant vers Montmaury, il n'y a que vous pour faire des miracles Vous paraissez et notre pauvre ami voit, parle... qui sait?... il va peut-être marcher...

Cette résurrection, si incomplète qu'elle fût, acheva de remplir de joie cette maison, que menaçaient depuis quelques jours le deuil et le déshonneur. Laurence était dans une joie telle, qu'elle vida sans compter sa bourse entre les mains de l'infirmier stupéfait. Après quoi, on quitta la chambre du malade pour retourner au salon.

—Je ne suis pas étonné outre mesure de l'amélioration que je viens de remarquer dans la santé de votre père, dit le docteur à Laurence. Les mauvais traitements que le misérable Antoine lui infligeait étaient, je n'en doute plus à présent, la cause de son affaiblissement progressif. Jugez de la révolution que l'intervention de Roger a dû causer dans l'esprit du malade! Car il vivait toujours, bien qu'il ne donnât pas signe de vie. Or, être délivré des tortures de ce bourreau, devoir à Roger cette délivrance, éprouver du plaisir à le revoir, lui en témoigner sa reconnaissance, sont autant de sentiments instinctifs qui peuvent aboutir insensiblement à une guérison.

— Quoi! docteur... balbutia Laurence, vous espérez...

— Ma chère enfant, ce n'est pas à moi qu'il faut vous adresser maintenant pour hâter le rétablissement de votre père. Je lui continuerai les soins matériels, oui, mais l'influence morale, c'est Roger qui la possède. Donc, que Roger soit le plus souvent possible auprès de M. Dalbrègue, que ce soit lui qui lui parle, qui le promène, et je crois pouvoir répondre de son salut.

— Soyez tranquille, docteur, fit Roger avec empressement, je n'y manquerai pas un seul jour.

— A la bonne heure! Demain, si le beau temps continue, enveloppez le malade de couvertures, portez-le dans son fauteuil et faites-lui faire dans le jardin une promenade au grand soleil... Après-demain je reviendrai et, Dieu aidant, j'espère que nous en viendrons à bout.

A ces mots, le docteur s'éloigna.

— Maintenant, monsieur Raymond, dit Roger, je suis tout à vous. Voulez-vous profiter de ce beau soleil et faire avec moi un tour de promenade dans le jardin?

Et, se tournant vers Laurence :

— Vous permettez, mademoiselle ? ajouta-t-il.

— Faites, Roger, répondit la jeune fille. N'êtes-vous pas plus que jamais chez vous dans cette maison ?

Montmaury prit le bras de l'ancien négociant et ils sortirent.

— Mon cher ami, commença M. Raymond, vos pressentiments ne vous avaient pas trompé : mon malheureux frère...

— Est le pendu du bois de Verneuil !

— Je ne puis plus en douter, hélas ! L'enquête que j'ai faite, concurremment avec celle du parquet de Versailles, m'a donné, ainsi qu'au juge d'instruction, la certitude que le pendu n'est autre que mon frère André. D'accord avec le magistrat instructeur, j'ai déjà introduit une instance pour faire rectifier judiciairement l'acte de décès du malheureux André et pour obtenir son exhumation. Le succès de ces démarches n'est pas douteux et ne saurait tarder. Assurément c'est une triste découverte et une grande douleur pour moi, mais je m'y attendais depuis si longtemps, que j'y étais pour ainsi dire résigné d'avance. Je ne vous en parle donc que pour vous remercier ardemment de m'avoir aidé dans mes lugubres recherches. Il me reste maintenant à vous entretenir d'un point bien autrement important.

— Lequel ? fit Roger surpris.

— Le legs de mon frère.

— Auriez-vous l'intention d'en contester la validité ?

— Aujourd'hui, oui.

— Comment ?

— Je m'explique. Quand j'eus acquis la douloureuse certitude que mon frère s'était tué, je causai longuement avec le juge d'instruction et je n'eus pas de peine à lui démontrer qu'André avait agi sous l'empire d'une hallucination. Le caractère bizarre que tout le monde lui connaissait, la facilité avec laquelle je pus fournir des preuves authentiques de son dérangement d'esprit, firent tomber, avec moi, le magistrat d'accord sur ce point : c'est que le testament de mon frère n'avait aucune valeur. Je songeais donc à l'attaquer, et j'en manifestais l'intention, quand le juge d'instruction m'arrêta.

— Vous auriez pu le faire dans l'année qui a suivi la découverte du cadavre, me dit-il, mais vous avez laissé s'écouler le délai voulu, le donataire est régulièrement investi maintenant du legs que vous n'avez pas réclamé, vos prétentions ne seraient donc pas admises. Ah ! si Cassut venait à mourir... ce serait différent.

— Je comprends, fit Roger. Vous avez appris la mort de Cassut et vous voulez revendiquer la succession de votre frère.

— Deux raisons m'y poussent, dit M. Raymond. La première, c'est qu'il me répugnerait de voir tomber cette fortune entre des mains vulgaires, absolument inconnues, et que je n'ai aucun intérêt à ménager...

— Et la seconde ?

— La seconde, — et c'est à mes yeux la plus importante, voilà pourquoi je l'ai gardée pour la fin, — c'est que le legs de mon frère n'a pas reçu la destination qu'il devait avoir.

— Vous croyez ?

— J'en suis convaincu, le juge d'instruction en est persuadé comme moi. et vous serez de notre avis quand vous m'aurez entendu.

— Voyons ? fit curieusement Roger.

— Qui le premier, de vous ou de Cassut, a découvert le cadavre d'André ?

— C'est moi.

— Qui a le premier trouvé son testament?

— C'est moi.

— Donc c'est à vous que revenait de droit la fortune de mon frère, et c'est indûment que Cassut en a été investi ; donc c'est à vous que je dois la rendre.

Roger fut un peu étourdi de cette déclaration inattendue.

— Je ne voudrais à aucun prix, continua M Raymond, qu'on m'accusât de cupidité. Je suis assez riche, Dieu merci ! pour vivre à l'aise, sans que les deux cent mille francs de mon frère éveillent en moi la moindre convoitise. Enfin, je veux respecter sa dernière volonté, qui a été évidemment d'avoir un autre héritier que moi. Pourquoi ? Je ne veux même pas le savoir. J'ai toujours vécu avec lui en aussi bonne intelligence que son caractère inégal pouvait le permettre ; je n'ai rien à me reprocher, voilà ce qui m'importe le plus. Il est donc juste que je veille après sa mort à ce que ses désirs soient exaucés. Eh bien ! d'après ce que vous m'avez dit, d'après ce qui résulte de l'instruction. c'est vous qui, régulièrement, devez hériter de lui.

— Régulièrement... fit Roger d'un air incrédule... voilà ce que vous ne me ferez jamais admettre.

— Attendez, je n'ai pas fini, interrompit M. Raymond. Je comprends bien à quels sentiments vous avez obéi quand vous avez refusé ce legs bizarre. Vous ne vous trouviez pas suffisamment désigné par ce testament, vous redoutiez des revendications tardives, vous avez pu même éprouver certaines répugnances à accepter cette fortune dans les conditions où elle se présentait.

— Tout cela est vrai, avoua de Montmaury.

— Et tout cela avait sa raison d'être, poursuivit l'ancien négociant, tant que ce legs inattendu n'avait pas reçu une sorte de consécration. Mais cette consécration, je vous l'apporte, moi ! Vous n'avez plus à craindre de réclamations, plus d'inquiétudes à concevoir. Vous êtes bien et dûment l'héritier de mon frère, je le reconnais. Pourquoi hésiteriez-vous à reprendre ce qui vous appartient ?

En effet, Roger hésitait si visiblement qu'il secouait négativement la tête.

— Ecoutez, reprit M. Raymond. Maintenant que Cassut est mort, voici vraisemblablement ce qui va arriver. L'usine va être vendue, et, comme elle est fermée depuis huit jours, comme elle a perdu momentanément sa clientèle, il est certain qu'elle ne se vendra guère plus de deux cent ou de deux cent cinquante mille francs. Si, comme j'en ai la certitude, je gagne le procès en revendication que je vais intenter, je me rendrai adjudicataire de la fabrique moyennant une soixantaine de mille francs, y compris les frais. Or, je viens de quitter un commerce que je possédais à fond, ce n'est pas pour en reprendre un qui m'est absolument inconnu. Vous, au contraire, vous avez fait des études

Il demeura encore quelques instants auprès d'elle, laissant sa main dans celle de la pauvre morte. (Page 1146.)

spéciales, vous avez administré la fabrique pendant trois ans, vous avez été en relations avec ses clients ; vous êtes, par conséquent, en état de la diriger et de la faire prospérer. Si votre fierté se refuse à accepter de moi la plus petite chose, je deviens votre associé pour la somme formant l'excédant des deux cent mille francs auxquels vous avez droit, et nous faisons tous les deux une magnifique affaire.

M. Raymond s'était animé en prononçant ces dernières paroles. L'instinct du

négociant, qui flaire de beaux bénéfices et qui ne voudrait pas les laisser échapper, l'emportait sur la résolution qu'il avait prise de vivre uniquement de ses rentes. Enfin, l'intérêt qu'il portait à de Montmaury achevait de présenter l'opération sous un jour essentiellement favorable. Il avait raison, du reste, Roger le reconnaissait.

— Certes, dit-il, l'affaire serait avantageuse à tous les titres. Malheureusement, il y a sur cet argent maudit un sort que je ne me sens pas de force à conjurer.

— Que dites-vous?

— Oui, monsieur. Voyez plutôt : Cassut hérite de cet argent, et il fait un mariage détestable, il laisse péricliter la fabrique au point de compromettre le capital qu'il y a engagé. Enfin il meurt de mort violente et, par une fatalité déplorable, sa mort me compromet moi-même, bien que je ne fusse pour rien dans cette débâcle générale. Eh bien! c'est puéril, si vous le voulez, mais il me semble que cet argent ne me porterait pas bonheur.

— Vous refusez donc? fit M. Raymond interdit.

— Plus que jamais, mon cher monsieur. Je vous remercie infiniment de l'amitié que vous me témoignez, j'y suis sensible au delà de toute expression; mais n'essayez pas de me convaincre, vous n'y parviendrez pas.

— Est-ce bien vous, dit l'ancien négociant, vous, un homme supérieur à tous les points de vue, qui vous arrêtez à de semblables préjugés?

— Oui, monsieur; j'en rougis, mais rien ne me fera surmonter l'inexplicable répugnance que j'ai éprouvée jadis et que j'éprouve encore à accepter un legs qui a causé déjà tant de malheurs.

— Pourtant je ne puis pas l'abandonner à la famille Cassut! se récria M. Raymond désappointé.

— Eh! mon cher monsieur, sans l'abandonner à la famille Cassut, il ne manque pas de bonnes œuvres auxquelles vous puissiez consacrer cette somme, s'il vous répugne comme à moi de la garder. Ouvrez un asile, fondez une école, distribuez cet argent aux pauvres. Ainsi placé, il sera en quelque sorte purifié par la destination que vous lui aurez donnée.

— C'est votre dernier mot? demanda M. Raymond.

— Absolument

— Ah! c'est dommage! fit l'ancien négociant en poussant un profond soupir. Vous manquez là, mon cher ami, une bien belle occasion de faire fortune!

— Je le reconnais, mon cher monsieur; mais, loin d'en éprouver aucun regret, j'en ressens, au contraire, une secrète satisfaction. Si touché que je sois de vos bontés, quel que soit mon désir de vous en témoigner ma reconnaissance, je ne puis pas vaincre les pressentiments qui m'agitent.

— N'en parlons plus, dit M. Raymond. Quant à moi, je persiste dans la résolution que j'ai prise. Quelle qu'en soit l'issue, je vous en informerai, et j'espère, du moins, que vous ne refuserez pas de m'aider de vos conseils si j'obtiens gain de cause.

— Je suis toujours à vos ordres, monsieur, répondit de Montmaury.

M. Raymond se retira, très contrarié de l'insuccès de sa démarche.

Roger revint auprès de Laurence et put enfin la remercier du précieux secours que sa visite spontanée au juge d'instruction lui avait prêté. Enfin, le danger était passé ! Ils purent se livrer sans crainte aux joies qui remplissaient à nouveau la maison.

En effet, à mesure que le calme renaissait autour de M. Dalbrègue, le mieux qu'il éprouvait depuis quelques jours semblait augmenter d'heure en heure. Toujours assis à son chevet, Roger épiait avec une anxieuse curiosité le réveil de cette intelligence, la résurrection progressive de ce cadavre. Les promenades au grand air contribuèrent pour beaucoup au rétablissement du malade. Au bout de huit jours, le visage avait repris sa mobilité et la langue pouvait articuler quelques mots. Puis, le mouvement gagna le torse et les bras. Quinze jours après, M. Dalbrègue mangeait seul, parlait, vivait enfin. Certainement il n'avait recouvré ni la parole facile ni la vivacité d'autrefois, mais il se faisait facilement comprendre et comprenait surtout ce qu'on lui disait. Malheureusement, la paralysie avait définitivement gagné les jambes, et rien ne pouvait plus la conjurer.

En dépit de cet insuccès partiel, le docteur Valnet criait au miracle et avouait franchement que, pendant huit jours, il avait désespéré du malade. Au bout de trois semaines enfin, voyant que son ami avait recouvré sa lucidité d'esprit, il congédia l'infirmier qui le soignait et demeura seul avec lui.

— Mon ami, lui dit-il, vous n'ignorez à présent rien de ce qui s'est passé durant votre maladie. C'est à Roger que vous devez la vie, ce n'est pas douteux. Les soins qu'il vous prodigue depuis son retour ont contribué à votre rétablissement de la façon la plus efficace, vous le reconnaîtrez. Un fils n'agirait pas envers son père avec plus de sollicitude. Eh bien ! ne trouvez-vous pas qu'une telle conduite mérite une récompense ?

— C'est mon avis.

— Alors exécutez-vous, mon ami. Laurence et Roger s'aiment et s'aimeront toujours, en dépit de vos précautions, mariez-les.

— Plaît-il ? fit M. Dalbrègue qui crut avoir mal entendu.

— Eh ! oui, reprit le docteur. Ne dirait-on pas que je vous apprends quelque chose de nouveau ? Ne le savez-vous pas depuis six mois ?

— C'est donc vrai ? Vous avez reçu leurs confidences ?

— Je n'ai rien reçu, mais j'ai tout deviné, et je ne comprends guère vos hésitations, quand vous êtes riche à ne savoir que faire de votre argent, et quand vous avez sous la main un gendre comme vous n'en trouverez jamais.

— Oh ! je lui rends justice, docteur...

— Oui, mais vous vous arrêtez à des questions vulgaires d'intérêt qui m'étonnent de votre part. Qu'espérez-vous ? Voulez-vous décourager absolument Roger ? Exposerez-vous de nouveau au désespoir celui que vous avez condamné à mort une première fois ?

— Comment, à mort ?

— Sans doute. Il est temps de vous dire la vérité, mon ami. Vous êtes de ceux dont les jours sont comptés et qui n'ont plus beaucoup le temps de faire le bien.

Apprenez donc que Roger, après avoir été chassé par vous de la maison dans laquelle il avait grandi, en a été réduit à tendre la main pour ne pas mourir de faim et à se tuer pour échapper à la misère.

— Que dites-vous ? Est-il possible ?

— C'est moi qui l'ai sauvé et qui lui ai procuré un emploi. Donc vous ne pouvez pas en douter. Et lorsque vous-même avez vu la mort de si près, lorsque vous avez failli laisser Laurence seule, sans conseil, sans expérience, sans appui, livrée à toutes les cupidités que sa fortune aurait excitées, vous ne sentez pas qu'il est temps de prendre un parti ? Comment ! vous avez pour elle un mari modèle, le plus honnête et le plus désintéressé des hommes, qui connaît vos affaires mieux que vous, qui vous aime, qui vous soigne comme si vous étiez son père et vous hésitez à le donner à votre fille parce qu'il est pauvre ! Il fallait alors, lui compter, il y a six ou sept ans déjà, les cent mille francs que votre testament lui destine. Il serait certainement devenu quelque chose, il aurait maintenant une position honorable...

— Sans doute, docteur, mais j'avais rêvé pour Laurence...

— Aviez-vous rêvé d'en faire mieux qu'une baronne ? Non. Eh bien ! pourquoi aller chercher si loin ce bonheur qu'un mot de vous peut lui donner ?

Vous êtes donc sûr qu'elle aime Roger ?

— Comme je voudrais être sur de vous voir danser à leur mariage, répondit gaiement M. Valnet.

— Peste ! comme vous y allez, docteur. A vous entendre, on croirait que c'est déjà fait.

— Je le voudrais, je vous le jure ! et pour vous, et pour eux. Pour vous, parce que vous seriez désormais tranquille sur l'avenir de votre fille. Pour Laurence, parce que c'est le seul moyen de lui rendre sa gaieté. Pour Roger, parce que ce mariage serait pour lui une réhabilitation éclatante, une récompense de tout ce qu'il a souffert, des soins qu'il vous a prodigués, des services qu'il vous a rendus...

— Ah ! qu'on voit bien que je ne suis plus qu'un vieil enfant, docteur ! fit le malade en souriant tristement. Vous faites de moi ce que vous voulez. Allons ! qu'ils soient heureux le plus tôt possible, alors ! Vous l'avez dit. Ma fille sera baronne de Montmaury. Du diable si je me serais attendu à cela !

ÉPILOGUE

Les aveux d'Antoinette, n'étaient plus un secret pour personne à Meulan. L'instruction, qui se poursuivait sans relâche depuis trois semaines, avait appelé tant de témoins, que la ville entière était tous les jours au courant des moindres incidents que ces dépositions provoquaient.

Pour tout le monde, il était donc bien avéré qu'Antoinette aimait de Montmaury, qu'à deux reprises elle avait essayé de le séduire, et qu'ayant échoué dans ses tentatives, elle ne l'avait accusé qu'afin de se venger. Mme Durand elle-

même, qui, dans le principe, avait cru à la culpabilité de Roger, avait fini par céder devant l'évidence et rendait publiquement hommage à l'irréprochable conduite de son locataire.

On savait en outre, et pour ainsi dire heure par heure, tout ce qui se passait chez M. Dalbrègue, depuis le jour où Roger avait surpris Antoine en flagrant délit de violences, et l'avait chassé pour prendre courageusement sa place. On n'ignorait donc pas — et, du reste, les médecins l'avaient dit assez haut — que le paralytique devait la vie au jeune baron.

De même qu'on avait ajouté foi sans contrôle à l'accusation qu'Antoinette avait portée contre lui, de même on se plut à proclamer son innocence, et, comme la foule ne fait jamais les choses à moitié, après avoir traîné de Montmaury dans la boue pendant huit jours, elle le porta aux nues et en fit un héros de roman.

Quant à Antoinette, elle ne vivait plus. L'acte qu'elle avait commis dans un moment d'hallucination, acte dont elle n'avait calculé ni la gravité ni les conséquences, lui apparaissait maintenant sous son véritable jour et lui faisait horreur.

Bourrelée de remords, assaillie de visions sinistres, accablée sous le poids de sa honte, elle ne pouvait pas s'expliquer comment elle avait exécuté le crime odieux qui allait la conduire sur le banc des assises, en compagnie des plus ignobles malfaiteurs.

Naturellement sa santé s'était ressentie des terribles secousses que l'instruction lui avait fait éprouver. A mesure que les preuves s'accumulaient contre elle et qu'on les lui mettait sous les yeux, augmentaient ses terreurs et faiblissait son énergie. En quinze jours elle était devenue l'ombre d'elle-même. De sa fraîcheur, de sa beauté, des formes plantureuses qui provoquaient jadis le désir et l'admiration, il ne restait plus rien.

Elle était devenue un squelette, et ses forces avaient tellement diminué qu'on fut obligé d'appeler un médecin.

Le docteur ordonna qu'on la transportât à l'hôpital.

— Sinon, dit-il, elle ne passera pas la semaine.

Ainsi fut fait. Mais quelle différence y avait-il entre un hôpital et une prison pour cette femme que fuyait le sommeil et qu'assiégeait la terreur ? Elle qui, pendant dix-neuf ans, avait vécu libre au grand air; qui n'avait jamais rencontré sur sa route un seul obstacle, devant les volontés de qui tout avait cédé, pouvait-elle, dans la salle immense où elle gisait étendue, recouvrer le repos et la santé? N'entendait-elle pas autour d'elle les plaintes des malades, le râle des mourants? N'étouffait-elle pas dans cette atmosphère, saturée de miasmes impurs?

Elle résista pourtant quinze jours encore, soutenue par sa jeunesse et par la vigueur de son tempérament; puis arriva le moment fatal où le médecin en chef, en faisant sa visite du matin, montra du doigt la malheureuse à ses internes et leur dit :

— Le numéro 73 est perdu !

On lui envoya un prêtre. Elle avait encore toute sa raison. Elle écouta les exhortations du confesseur et ouvrit son âme au repentir. Elle n'avait pas de religion, ou du moins elle n'avait jamais pratiqué. Ses aumônes n'avaient jamais engraissé ni le denier de Saint-Pierre, ni la fabrique des églises ; mais, à ce moment suprême, elle eut un ressouvenir de sa joyeuse enfance. Elle se rappela qu'elle avait prié jadis et joignit ses mains inconscientes pour répéter avec le prêtre la prière qu'il récitait avec elle.

Plus calme alors, soutenue par l'espoir que Dieu pardonnerait à son repentir, elle manifesta le désir de voir Roger.

On y consentit. On envoya à Meulan un exprès, qui transmit à M. de Montmaury le désir de la mourante

Roger n'hésita pas. A l'instant même, il partit.

Il arriva le cœur serré. Quand il fut devant le n° 73, la sœur qui le guidait s'arrêta et lui dit :

— C'est là.

Il s'approcha et jeta sur la jeune femme un regard, dans lequel il y avait encore plus d'épouvante que de pitié. Elle reposait, ou plutôt ses paupières, appesanties déjà par les approches du sommeil éternel, étaient retombées sur ses grands yeux qu'estompaient les ombres de la mort.

— Me voici, madame, lui dit-il doucement. Que voulez-vous de moi ?

Au son de cette voix bien connue, elle releva difficilement les paupières ; ses regards voilés s'animèrent, ses narines déprimées se gonflèrent.

— Ah ! fit-elle en poussant un profond soupir et en levant les yeux au ciel.

Deux grosses larmes y perlèrent, puis elle étendit son bras horriblement amaigri pour saisir la main de Roger, qui la lui abandonna.

— Je vous aimais bien... murmura-t-elle d'une voix défaillante. Si j'avais eu le bonheur d'être aimée de vous, je n'aurais jamais fait de mal à personne... Dieu ne l'a pas voulu. C'est qu'il ne m'a pas jugée digne d'une telle récompense. Que sa volonté soit faite !... Vous, Roger, ne gardez pas de moi un trop mauvais souvenir...

Il lui fut impossible de continuer, mais elle serra la main de Montmaury avec une force dont il ne l'aurait pas crue capable.

— J'ai été bien méchante envers vous, reprit-elle, si bas qu'il l'entendait à peine. Pardonnez-moi, Roger, pard...

— Oui, je vous pardonne, dit-il...

Puis se penchant à son oreille :

— Et je vous aime de tout mon cœur, ajouta-t-il.

En entendant ces douces paroles, elle se redressa, ses traits rayonnèrent d'une joie ineffable.

— Mon Dieu ! s'écria-t-elle, que vous êtes bon et que je suis heureuse !

Et elle retomba morte dans les bras de Montmaury.

Il demeura quelques instants encore auprès d'elle, très ému, laissant involontairement sa main dans celle de la pauvre morte. Enfin, s'arrachant à ce douloureux spectacle, il se leva.

— Adieu, dit-il, et que Dieu te pardonne comme je t'ai pardonné moi-même!

Avant de s'éloigner, il manifesta le désir que rien ne manquât au service funèbre de la jeune femme, et paya d'avance tous les frais que devait entraîner cette solennité suprême.

Enfin il revint à Meulan. Le bonheur dont son cœur était rempli effaça peu à peu ces lugubres impressions. Il les avait oubliées depuis longtemps quand, à la fin du mois de janvier, il épousa Laurence.

Ah! ce jour-là, nulle amertume ne troubla l'ivresse à laquelle il s'abandonnait. On aurait dit que le pays tout entier voulait le dédommager de ce qu'il avait souffert, tant il y avait foule aux abords de l'église.

. . . . . .

Trois mois après, M. Raymond vint lui faire visite.

— Eh bien! c'est fini, lui dit-il. J'ai gagné mon procès.

— Quel procès? demanda Roger, à qui les délices de la lune de miel avaient fait tout oublier.

— Vous savez bien... mon procès en revendication contre la famille Cassut.

— Ah! oui. Eh bien?

— Eh bien! l'usine va être vendue. Vous n'en voulez décidément pas?

— A aucun prix, répondit Roger.

— Oui, je comprends que dans votre situation actuelle... C'est dommage. C'était une bien belle affaire!

Et M. Raymond ne put réprimer un soupir de regret.

—.Maintenant, vous savez que je ne veux pas garder cet argent. Il vous appartient, c'est à vous d'en disposer. Qu'en ferons-nous?

— Voulez-vous que Laurence tranche la question? demanda Roger.

— Volontiers, répondit M. Raymond

Et se tournant vers la jeune femme, qui les écoutait:

— Est-il besoin de chercher si longtemps, répondit-elle. Donnez cet argent aux pauvres, et puisse Dieu vous rendre au centuple le bien que vous aurez fait!

Deux mois après, la fabrique était vendue, et l'argent que M. Raymond en avait retiré était versé par lui entre les mains de l'assistance publique.

Le printemps était venu. Sous les rayons bienfaisants du soleil, M. Dalbrègue avait à peu près recouvré ses forces, et se sentait revivre avec d'autant plus de plaisir qu'il avait sous les yeux le tableau réjouissant du bonheur qu'il avait causé. Assis à côté de lui, le docteur Valnet lui montrait du regard Laurence et Roger qui se promenaient, tendrement enlacés, sous la charmille.

— Voyons, lui disait-il, croyez-vous qu'il n'y ait rien de plus joli que ce petit groupe-là. Vous fallait-il des millions pour rendre votre fille heureuse?

— C'est vrai, docteur, vous êtes le médecin de l'âme et du corps. Ah! si j'avais seulement encore mes mauvaises jambes de l'année dernière...

— Bah! on ne peut pas tout avoir, répliqua gaîment M. Valnet.

Vers la fin du mois d'octobre. M. Dalbrègue devint grand-père d'un petit baron de Montmaury, d'un descendant direct des comtes de Lally-Tolendal!

Ce fut assurément la plus grande joie que le pauvre homme eût savourée depuis de longues années. Malheureusement, cette félicité fut de courte durée. Quand arrivèrent les premiers froids et les mauvais temps, le paralytique fut obligé de garder la chambre. Une nouvelle attaque survint, et, ainsi que l'avait prédit le docteur, elle l'emporta. Cette mort était prévue depuis plus d'un an.

Cependant Laurence aurait été bien douloureusement frappée, si elle n'avait pas eu auprès d'elle son mari, et son fils surtout, cher petit être qui devait occuper désormais avec Roger toutes les affections de la jeune mère.

Quant à Roger, s'il n'avait rien tenté jusqu'alors, c'est qu'il avait exclusivement consacré tout son temps à M. Dalbrègue.

Quand la mort l'eut délivré de ce souci, quand il eut payé jusqu'au bout la dette de reconnaissance qu'il avait contractée, il songea enfin à se créer une occupation, et s'intéressa pour moitié dans une charge d'agent de change. Aujourd'hui il est devenu une des sommités de la finance et l'administrateur d'une de nos lignes de chemins de fer les plus importantes.

Il n'est pas superstitieux, assurément, et pourtant rien n'a pu lui ôter de la tête cette idée enracinée : que s'il est devenu quelque chose et si toutes ses entreprises ont prospéré, c'est qu'il n'a jamais transigé avec l'honneur, — le seul héritage que lui eussent légué les barons de Montmaury.

FIN.

Paris. — Typ. Collombon et Brûlé, rue de l'Abbaye, 22.

TABLE DES MATIÈRES

DEUXIÈME PARTIE

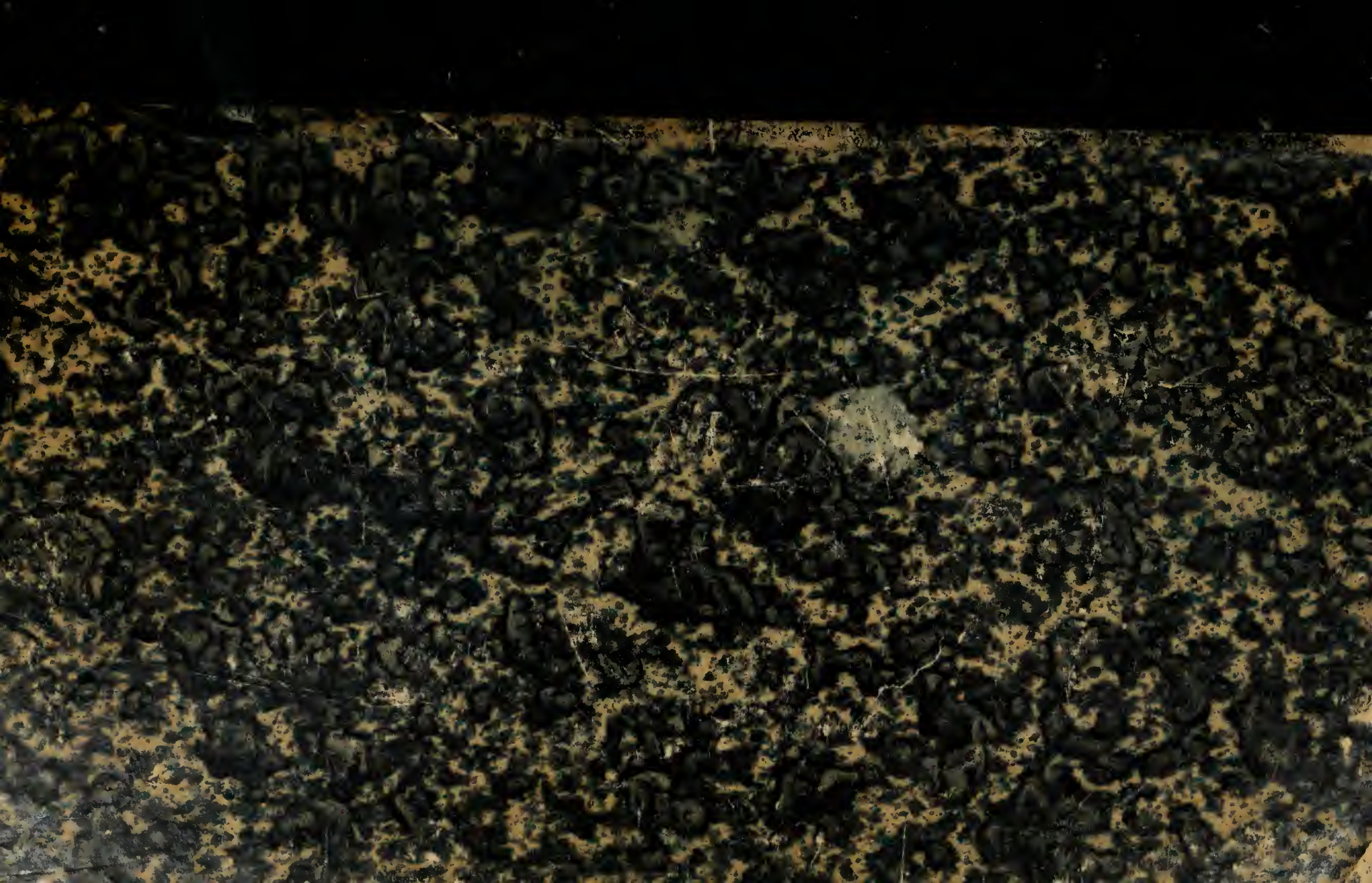
LE SECRET D'OR

		Pages
Chapitre I.	Le moribond	463
— II.	Les confidences du père Brahma	494
— III.	L'hôtel de la Place-Royale	517
— IV.	Où et comment Lucien avait rencontré le baron	530
— V.	La maison du vieux Seïda	548
— VI.	Le retour	566
— VII.	Larmes de crocodile	579
— VIII.	Où voulait en venir le baron	592
— IX.	Le sorcier	610
— X.	Le duc de la Tournaye voyage pour s'instruire	628
— XI.	Dans lequel le baron commence à se révéler	642
— XII.	L'enlèvement	655
— XIII.	La maison Fortier	674
— XIV.	Qui était le père de Marcelle	688
— XV.	Une pêche miraculeuse	715
— XVI.	Dans lequel le baron perd tout le terrain qu'il avait conquis	733
— XVII.	Le manuscrit de Mme Darnaud	751
— XVIII.	Le placet	790
— XIX.	Courts instants de bonheur	803
— XX.	La piste	822
— XXI.	Un pavillon sur les bords de l'Oise	841
— XXII.	Comment le baron se décida à faire fortune	856
— XXIII.	Dans le parc de Neuville	874
— XXIV.	Ce qui s'était passé en l'absence de Lucien	891
— XXV.	La belle Ernestine	912

TROISIÈME PARTIE

CENT ANS APRÈS

		Pages
Le legs du Pendu		924
Chapitre	I. Le pendu	926
—	II. La tentation de Roger	945
—	III. Le mariage	963
—	IV. Le départ	983
—	V. Le désespéré	1002
—	VI. Lune de miel	1019
—	VII. Comment chacun avait employé son temps	1037
—	VIII. Mauvaise nouvelle	1055
—	IX. Retour à Meulan	1072
—	X. Comment Antoinette et Roger se trouvèrent de nouveau en présence	1089
—	XI. Le paralytique	1106
—	XII. L'accusé	1123
Épilogue		1144

FIN DE LA TABLE

PARIS. — IMP. COLLOMBON ET BRULE, RUE DE L'ABBAYE, 22.